This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

REVUE

DES ROMANS.

Girault

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

REVUE
DES ROMANS.

RECUEIL D'ANALYSES RAISONNÉES

DES PRODUCTIONS REMARQUABLES

DES PLUS CÉLÈBRES ROMANCIERS

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS.

CONTENANT 1100 ANALYSES RAISONNÉES, FAISANT CONNAITRE AVEC ASSEZ D'ÉTENDUE POUR EN DONNER UNE IDÉE EXACTE, LE SUJET, LES PERSONNAGES, L'INTRIGUE ET LE DÉNOÛMENT DE CHAQUE ROMAN,

PAR EUSÈBE G******, L.E.

Pierre Augustin Eusèbe Girault de Saint-Fargeau

Tome Premier.

PARIS.

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

M DCCC XXXIX.

ASTOR LIBRARY

Repair No. 671/05

DE LA NÉCESSITÉ DE CET OUVRAGE.

Par une tolérance qui a, comme toute chose, son bon et son mauvais côté, la lecture des romans n'est plus l'objet d'une exclusion absolue dans la famille, et les femmes ne sont plus obligées de cacher le livre qui charme leur solitude. On a compris que les ouvrages d'imagination pouvaient produire le bien, par cela même qu'ils pouvaient produire le mal; qu'ils pouvaient ramener les esprits à des sentiments vrais, comme ils pouvaient les égarer par l'exaltation. On a compris avec justice qu'il ne fallait pas condamner le genre, mais les écrivains qui en tiraient un mauvais parti; enfin, la raison est venue dire : Tout dépend du choix.

Le roman n'a pas de poétique et de règles : il se prête admirablement à l'expression de la pensée; le roman, *c'est tout l'auteur,* comme on l'a dit du style. Aussi la positivité de notre siècle l'a rendu moins dangereux, mais nous le répétons : Tout dépend du choix.

Par le roman, les femmes sont intervenues dans la littérature avec la grâce et la délicatesse qu'elles savent mettre à toute chose; le choix des sujets, les sentiments, la sensibilité, même le vague de l'expression, ont été pour elles des moyens de succès; mais dans leurs productions il faut aussi choisir.

Les hommes font du roman un cadre pour tous les tableaux : l'histoire avec ses scènes tragiques, le drame bourgeois avec ses émotions, la comédie avec son langage railleur, la farce avec son gros rire, y trouvent leur place; la terreur et la pitié, la critique de mœurs, le merveilleux, le positif, les sciences même, dans leurs détails les plus minutieux ou dans leurs résultats les plus sommaires, en un mot, le monde est le domaine du romancier.— Walter Scott a fait revivre le passé sous sa plume, quelques écrivains prévoient l'avenir, beaucoup flattent ou censurent le présent; mais dans ce chaos de publications de styles si divers, d'intentions si mobiles, tous les ouvrages ne conviennent pas indistinctement à tous les lecteurs : il faut choisir.

Les écrivains sont séparés en deux camps, marchent sous deux bannières : ici on regarde la littérature comme un moyen de distraction, là comme un moyen de direction; ceux-ci ne se préoccupent d'aucun but; ceux-là, sous l'influence d'une idée, marchent à une preuve; les premiers se montrent satisfaits d'amuser, d'intéresser; les autres prétendent amuser, intéresser et enseigner. On le comprend donc, le choix est important.

C'est principalement pour guider dans le labyrinthe d'un catalogue que cet ouvrage a été conçu : il devient indispensable à la mère de famille, au jeune mari, à la femme sérieuse, à quiconque, pour les heures de solitude, pour la veille d'une nuit, demande au roman des émotions, un monde imaginaire, enfin l'oubli de soi-même. A la campagne, comme à la ville, ce livre sera le livre de prudence; car, on le sait, l'analyse sèche et nue d'une œuvre d'imagination, en indique la pensée, sans lui rien ôter de ses qualités essentielles.

Nous avons l'intime conviction que notre *Revue des Romans* épargnera l'ennui de lire certains livres, préservera du dégoût d'en lire quelques autres, et fera connaître une multitude de charmantes productions dont on aurait probablement toujours ignoré l'existence. Nous n'avons pas cependant la prétention d'avoir fait un ouvrage complet sur une matière aussi étendue (six volumes ne suffiraient pas pour donner les titres des romans imprimés en français); seulement, nous pensons n'avoir omis, dans les *onze cents analyses des romans* que contiennent nos deux volumes, aucune des productions remarquables des plus célèbres romanciers.

Notre intention d'ailleurs n'est pas de borner notre publication à ces deux volumes. Comme nous avons l'espoir qu'ils seront accueillis avec l'intérêt que tout lecteur instruit accorde au travail consciencieux, pour compléter le nôtre, nous publierons chaque année, en un volume in-8°, une REVUE ANNUELLE ET RÉTROSPECTIVE DES ROMANS,

divisée en deux séries : la première contiendra l'analyse des romans anciennement publiés qui ne se trouve pas dans la présente publication ; la seconde sera consacrée à l'analyse des romans publiés en 1838 et en 1839.

ESSAI DE

BIBLIOGRAPHIE SPÉCIALE

DES ROMANS.

LE ROMAN DES ROMANS, par Robert Grossetête, Mss. du XIIe siècle.

***LE TOMBEAU DES ROMANS**, où il est discouru pour ou contre les romans, par Fancan (Langlois), in-8. *Paris*, 1626. — C'est le même ouvrage que celui qui a pour titre : *Discours pour et contre les romans*, in-8, 1626.

LA CHRYSOLITE ou *le Secret des romans*, par Maréchal, Paris, in-8, 1627.

TRAITÉ DE L'ORIGINE DES ROMANS (par Pierre-Daniel Huet, évêque d'Avranches), suivi d'observations et de jugements sur les romans français, avec l'indication des meilleurs romans qui ont paru, surtout pendant le XVIIIe siècle, jusqu'à ce jour, par N. L. Desessarts, petit in-12. *Paris*, an VII (1799).

Cette dissertation, adressée par l'auteur à Segrais, fut imprimée pour la première fois en tête du roman de *Zayde*, de madame de la Fayette, en 1670, in-12, puis séparément en 1678, 1682 et 1693, in-12. Desessarts, dans la dernière édition, a ajouté à l'ouvrage d'Huet des observations et jugements extraits de la Dixmerie, et un catalogue d'un grand nombre de romans; mais le titre de chaque roman y est très-abrégé, sans date et sans désignation d'édition. Voyez ci-après *Œuvres de madame de la Fayette*.

DISCOURS SUR QUELQUES ANCIENS POËTES FRANÇAIS ET QUELQUES ROMANS GAULOIS PEU CONNUS, par Galland.

Imprimé dans le tome III des *Mémoires de l'Académie des inscriptions* (1717).

EXAMEN CRITIQUE DE TROIS HISTOIRES FABULEUSES DONT CHARLEMAGNE EST LE SUJET, par l'abbé Lebœuf.

Imprimé dans le tom. XXI des Mémoires précités, p. 136.

***DE L'USAGE DES ROMANS**, où l'on fait voir leur utilité et leurs différents caractères : avec une Bibliothèque des romans, accompagnée de rémarques critiques sur leur choix et leurs éditions; par M. le C. Gordon de Percel (Lenglet Dufresnoy), *Amst.*, 2 vol. in-12, 1734.—On joint à ces deux volumes : L'HISTOIRE JUSTIFIÉE CONTRE LES ROMANS, par l'abbé Lenglet Dufresnoy. *Amst.*, 1 vol. in-12, 1735.

Le premier volume contient une dissertation sur l'usage des romans, des pièces concernant J. B. Rousseau, et une lettre adressée au marquis de Fénelon.

Le second volume renferme la Bibliothèque des romans; il est divisé en quatorze articles, dont voici la série : 1° anciens romans grecs et latins; 2° romans d'amour; 3° romans héroïques; 4° romans historiques et histoires secrètes;

5° nouvelles espagnoles et françaises; 6° romans de spiritualité et de morale; 7° romans de chevalerie; 8° romans antiques en vers français; 9° romans satiriques; 10° romans de politique; 11° contes des fées; 12° contes et nouvelles amoureuses, satiriques et tragiques; 13° romans comiques; 14° romans divers qui ne se rapportent à aucune des classes précédentes. La plupart des articles sont accompagnés de notices quelquefois assez malignes. Ce second volume est terminé par une table alphabétique des romans dont on donne les titres dans l'ouvrage, au nombre d'environ 3,000.

MÉMOIRES CONCERNANT LA LECTURE DES ANCIENS ROMANS DE CHEVALERIE, par Lacurne Sainte-Palaye.

Imprimés dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions, t. XVII, 1741-43.

LETTRES AMUSANTES ET CRITIQUES SUR LES ROMANS EN GÉNÉRAL, anglais et français, tant anciens que modernes, par Aubert de la Chenaye des Bois, 2 part. in-12. *Paris,* 1743 (attribué par Barbier à Neufville de Montador).

BIBLIOTHÈQUE DE CAMPAGNE; collection de petits romans, en 24 vol. in-12. *Genève*, 1749-1768.

Pour la composition de cette collection, on a mis à contribution différents ouvrages anciens et modernes, français et étrangers; les volumineux romans du XVIIe siècle ont fourni surtout beaucoup d'épisodes intéressants et curieux.

ENTRETIENS SUR LES ROMANS, par l'abbé Jacquin, in-12. *Paris,* 1755.

Jacquin attribue l'invention des romans aux Égyptiens. La quatrième et dernière partie de l'ouvrage traite du danger de la lecture des romans; il y donne une traduction de la harangue latine du P. Porée, sur le même sujet.

LETTRES SUR LES ROMANS, adressées à madame la marquise de Ayvelles, par Boucher de la Richarderie, in-12. 1762.

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE, ouvrage commencé par des religieux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, et continué par des membres de l'Institut, in-4. *Paris,* 1763 et années suivantes.

Dans le discours sur l'état des lettres en France au XIIIe siècle, placé en tête du seizième volume de cet ouvrage, on trouve une dissertation fort étendue sur les romans, sur leur origine, sur les romans de chevalerie, de la Table ronde, de Charlemagne, etc., etc.

BIBLIOTHÈQUE BLEUE, gr. in-8. *Paris,* 1775 et 1776.

Édition la plus belle, mais non achevée, de cette collection d'anciens romans populaires en style moderne; elle contient seulement les histoires de *Robert le Diable,* de *Richard sans Peur*, de *Jean de Calais*, de *Pierre de Provence et de la belle Maguelonne,* et des *Enfants de Fortunatus.* — L'édition de Troyes, sans date, petit in-8, fig., qui se relie en 3 vol., renferme de plus : *Tiel Ulespiègle*, la *Belle Hélène,* les *Douze pairs de France et le grand Fier-à-Bras,* les *Quatre Fils Aymond,* l'*Innocence reconnue.*

***DE LA LECTURE DES ROMANS**, fragment d'un manuscrit sur la sensibilité, tiré du *Journal de lecture,* n. 16, in-8 de 31 p. *Paris,* 1776. (Par Romance de Mesmon.)

Cet opuscule a été réimprimé plusieurs fois avec des additions, in-8. *Bruxelles*, 1785. Il offre, dans un style brillant et animé, des jugements assez étendus sur les meilleurs romans anglais et allemands.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES ROMANS, 224 tomes, ou 112 vol. in-12. *Paris*, 1775-1789.

Composée par une société de gens de lettres qui avaient à leur disposition la précieuse bibliothèque du marquis de Paulmy, cette collection ne laisse pas que d'être

assez intéressante; les principaux auteurs sont le marquis de Paulmy, le comte de Tressan, Constant d'Orville, Conchu, Bastide, Poinsinet de Sivry, Cardonne, de Mayer, Legrand d'Aussy, l'abbé Coupé, etc.— Le plan embrasse tous les genres de romans, qui y sont divisés en huit classes : 1° traduction des anciens romans grecs et latins ; 2° romans de chevalerie; 3° romans historiques; 4° romans d'amour; 5° romans de spiritualité, de morale et de politique; 6° romans satiriques, comiques et bourgeois ; 7° nouvelles historiques et contes; 8° romans merveilleux, contes des fées, voyages imaginaires, etc.

NOTICES HISTORIQUES ET CRITIQUES sur deux manuscrits de la bibliothèque du duc de la Vallière, dont l'un a pour titre : les *Romans d'Arthus*, comte de Bretaigne, et l'autre : *Romant de Parthenay ou de Lusignen*, par l'abbé Rive, in-8, 1779.

OBSERVATIONS SUR LES ROMANS, et en particulier sur ceux de Mme de Tencin.

Imprimées dans le premier vol. des Œuvres de madame de Tencin, 7 vol in-16. *Paris*, 1780.

ENCYCLOPÉDIE MÉTHODIQUE, ou, par ordre de matières, Dictionnaire raisonné des sciences, des arts, etc., 128 vol. in-4. 1782-1833.

On trouve dans le Dictionnaire d'économie politique, l'analyse de plusieurs romans politiques, tels que les *Ajaoiens*, république imaginaire, traduit du flamand, la *République des Cessares*, *Fabius et Caton*, l'*Isle inconnue*, le *Miroir d'or*, la *République de Platon*, l'*Histoire des Sevarambes*, l'*Utopie de Thomas Morus*, etc., etc.

DISCOURS SUR LES ROMANS FRANÇAIS, par le comte de Tressan.

Se trouve en tête du Corps d'extraits des romans de chevalerie, 4 vol. in-12, 1782; le quatrième volume contient encore une dissertation sur l'origine des romans inventés avant l'ère chrétienne.

PROGRES (les) OF ROMANCE THROUGH TIMES, CONTRIES AND MANNERS, by Clara Reeve, 2 vol. in-8, *London*, 1785.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE DE CONTES NOUVEAUX, en partie traduits de l'arabe et du persan, par Langlès, de l'italien, par Simon, etc., 9 vol. in-18 ou in-8. *Paris*, 1786-90.

DISCOURS SUR L'ORIGINE, LES PROGRÈS ET LES GENRES DES ROMANS, par la Dixmerie.

Imprimé en tête du roman de Toni et Clairette, 2e éd., 4 vol. in-18. 1787.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MARMONTEL, 17 vol. in-8. *Paris*, 1787.

On y trouve un morceau sur les romans français, qui peut faire suite au traité du P. Paciaudi, bibliothécaire à Parme, imprimé dans l'édition grecque de Longus de 1786, et reproduite à Leipzig, en 12 vol., en 1823. — L'abbé de Rosi, savant orientaliste, a suppléé Paciaudi pour les romans orientaux.

ROMANS HÉROIQUES, traduits de l'italien de Marini, par le comte de Caylus et de Séré, 4 vol. in-12. *Paris*, 1788.

Ces romans sont précédés de réflexions sur les romans héroïques ou de chevalerie, et en particulier sur ceux de Marini, par F. A. Delandine.

CATALOGUE DES LIVRES DE LA BIBLIOTHÈQUE DU DUC DE LA VALLIÈRE; 2e partie, disposée par Jean-Luc Nyon l'aîné, contenant, etc., 6 vol. in-8, 1788.

Ce Catalogue renferme une nomenclature de romans la plus complète qui ait jamais été publiée. Le tom. II de la 1re partie de ce catalogue contient aussi une notice sur plusieurs romans.

NOTIZIA DE' NOVELLIERI ITALIANI POSSEDUTI DAL CONTE AUTOR

MARIA BORROMEO, GENTILUOMO PADOVANO, con alcune novelle inedite, gr. in-8. *Bassano* (Remondini), 1794.

Notice raisonnée fort curieuse, réimprimée sous ce titre : *Catalogo de' Novellieri italiani*, etc., gr. in-8. *Bassano*, 1804. — Il faut réunir les deux éditions pour posséder l'ouvrage complet.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES ROMANS. Ce morceau, de quatre à cinq pages, précède l'analyse du roman de Célestine, insérée dans la Décade philosophique du 30 messidor an III, p. 161. (1795.)

UN POT SANS COUVERCLE ET RIEN DEDANS, *ou les Mystères du souterrain de la rue de la Lune*, histoire merveilleuse et véritable, traduite du français en langue vulgaire, par Eusèbe Salverte, in-8. 1799.

C'est une critique piquante des romans noirs.

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES ROMANS, 112 tomes ou 56 vol. in-12. *Paris*, 1799-1806. Par madame de Genlis, Desfontaines, Vigée, Legouvé, Deschamps, Fiévé, Pigault-Lebrun, Lamare, Blanchard, etc., etc.

Ces nouveaux rédacteurs suivirent pendant quelque temps le plan de leurs devanciers, mais ils finirent par substituer aux extraits de romans, des contes ou nouvelles de leur composition. La Bibliothèque des romans devint donc sous leur plume une bibliothèque de petits romans, ce qui dégoûta promptement les lecteurs et força les éditeurs de renoncer à la continuation de cette publication. — On trouve assez souvent, à la fin de chaque tome, une *notice littéraire* contenant l'analyse de quelques romans, et souvent d'autres publications; à la fin de chaque trimestre se trouve un catalogue de tous les romans dont il a été fait mention dans les trois mois.

TABLE GÉNÉALOGIQUE DES HÉROS DE ROMANS, avec un catalogue des principaux ouvrages de ce genre, par Dutens, in-4, composé de onze tableaux. *Londres*, sans date.

IDÉE SUR LES ROMANS, par D. A. de Sade. Imprimé en tête des Crimes de l'amour, du même, 4 vol. in-12. An VIII (1800).

RÉFLEXIONS SUR LE BUT QUE DOIT SE PROPOSER LE ROMANCIER.

Imprimées au commencement du premier vol. de Zeir et Zulica, par Gallet, 2 vol. in-12. *Paris*, 1801.

LUCIE OSMOND, OU LE DANGER DES ROMANS, traduit de l'anglais par A*** P. P***, in-12. 1802.

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE, rédigée par Charles Pougens, 68 nos in-8. *Paris*, 1800 à 1805.

Ce recueil, purement littéraire, renferme d'excellentes analyses des meilleurs romans mis au jour pendant que M. Pougens exerçait la librairie.

SATIRE DES ROMANS DU JOUR, considérés dans leur influence sur le goût et les mœurs de la nation ; pièce couronnée par l'Athénée de Lyon; par Millevoye, in-8, 1803.

BIBLIOTHÈQUE D'UN HOMME DE GOUT, par A. A. Barbier et Desessarts, 5 vol. in-8. *Paris*, 1810.

Le cinquième volume de cet ouvrage contient la nomenclature des principaux romanciers français et étrangers, avec une courte notice sur leurs productions les plus remarquables.

LA FAMILLE SAINT-JULIEN, *ou le Faussaire Anglais*, par Bresson de Cocove, 4 vol. in-12. *Paris*, 1812.

Dans un discours préliminaire, en forme de préface, l'auteur développe toutes

les règles de la poétique du roman avec une clarté et une justesse admirable; règles qu'il est loin d'avoir suivies dans la composition de son livre.

HISTORY OF FICTION, being a critical Account of the most celebrated Works of Fiction, from the Carliest Greek Romances to the novels of the present age, by J. Dunlop, 3 vol. in-8. *London*, 1814.

TABLEAU HISTORIQUE DE L'ÉTAT ET DES PROGRÈS DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DEPUIS 1789, par Chénier, in-8, 1816.

Le chapitre VI est consacré à l'analyse succincte des romans parus de 1789 à 1816.

DICTIONNAIRE DES ROMANS ANCIENS ET MODERNES, *ou Méthode pour lire les romans d'après leur classement par ordre de matières*, par A. Marc, in-8. *Paris*, 1819. — SUPPLÉMENT AU DICTIONNAIRE DES ROMANS, du 30 septembre 1819 au 1er janvier 1824, par le même, in-8 de 62 pages. *Paris*, 1824.

Cet ouvrage est ainsi divisé : 1° table alphabétique des titres et seconds titres des romans, sans analyse ni critique, au nombre d'environ 5,000; 2° division et classement des mêmes romans par genre de sujets, tels que romans historiques, romans de chevalerie, romans sentimentals, romans noirs, etc., etc.; 3° collection des auteurs, avec l'indication des principaux ouvrages qu'ils ont produits; 4° histoires; 5° voyages; table par ordre alphabétique d'environ 1800 pièces de théâtre.

ESSAI SUR LA PRÉÉMINENCE DES ROMANS EN STYLE ÉPISTOLAIRE.

Imprimé en tête du roman de l'Ermite de la Roche Noire, ou la Marquise de Luzy, 2 vol. in-12. 1820.

ESSAI SUR LES FICTIONS, par madame de Staël. Imprimé en tête de *Zulma*, in-8, 1813; et dans le troisième volume des Œuvres de l'auteur, 17 vol. in-8, 1820-21.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MESDAMES DE LA FAYETTE, DE TENCIN ET DE FONTAINES, avec des notes historiques et littéraires, par M. Auger, 4 vol. in-8. *Paris*, 1820.

On trouve en tête de cette édition : 1° un article *des romans;* 2° une *notice sur la vie et les ouvrages de madame de la Fayette;* 3° la *lettre de Huet sur l'origine des romans.*

ESSAI SUR LES ROMANS, par le vicomte Dampmartin.

Ce morceau précède le roman de Jules, ou le Frère généreux, 2 vol. in-12. 1821. — Jules n'occupe tout au plus que la moitié du second volume. L'Essai sur les romans est le développement d'une petite dissertation que l'auteur avait donnée en 1803, sous le titre *Des Romans*, et qui était déjà suivie de la même nouvelle, sous le titre de *Gustave*. Cet Essai peut être considéré comme une analyse générale des romans depuis les fables des gymnosophistes indiens jusqu'aux contes fantastiques et drolatiques dont on a prétendu enrichir notre littérature.

PETITE BIBLIOGRAPHIE BIOGRAPHICO-ROMANCIÈRE, *ou Dictionnaire des romanciers*, etc., in-8. *Paris*, 1821. — L'auteur a donné 22 suppléments et plusieurs appendices à ce volume, de 1821 au 15 juin 1832.

Cet ouvrage est divisé ainsi : Catalogue des romans, voyages et autres livres convenables aux cabinets de lecture, au nombre de 1505; Dictionnaire des romanciers, avec un mot sur chacun d'eux et le titre des ouvrages qu'ils ont donnés, soit comme auteurs, soit comme traducteurs; 5 premiers suppléments contenant l'analyse d'environ 80 romans publiés depuis le 1er octobre 1821 jusqu'en février 1823; 17 suppléments formant plusieurs catalogues de romans, et indiquant ceux qui ont paru depuis février 1823 jusqu'en janvier 1832.

COLLECTION DES ROMANS GRECS traduits en français, avec des notes par

MM. Courier, Larcher, etc., précédée d'un Essai sur les romans grecs, par M. Villemain. in-16, *Paris*, 1822 et années suivantes.

Dans cet Essai sur les romans grecs, sorte de belle préface qui précède cette jolie collection, M. Villemain analyse rapidement la plupart des romans, et les juge avec ce goût sûr et délicat, avec cette élocution pleine d'agrément et de charme qui ne l'abandonnent jamais, soit qu'il écrive, soit qu'il parle; loin d'en vanter outre mesure la qualité et d'en dissimuler les défauts, il porte un jugement sévère, mais juste, sur ces productions, dont la chaîne se continue depuis le commencement du Bas-Empire jusqu'au temps de la plus épaisse barbarie du moyen âge.

ESSAI SUR L'ART DU ROMANCIER. Cet Essai se trouve en tête de l'Histoire d'Adolphe et de Silvérie, par J. S. Quesné, 2 vol. in-12. *Paris*, 1822.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MAR.-JOS. CHÉNIER, 8 vol. in-8. *Paris*, 1824-1826.

On y trouve un morceau sur les anciens romans français, et un morceau sur les fabliaux.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE GRECQUE PROFANE, etc., par Schœll, 2e éd., 8 vol. in-8, 1824-25.

Le tom. IV, chap. LVII, contient une dissertation sur les premiers romans grecs.

COURS DE LITTÉRATURE, de la Harpe, 8 vol. in-8, 1825-26.

Cette édition, publiée par M. Buchon, contient, outre l'article sur les romans si exigu ou plutôt si nul, la traduction de ce que M. Dunlop a écrit sur les romanciers grecs et latins dans son *Histoire de la fiction*, et quelques fragments de discours prononcés par Chénier sur les romans, les fabliaux, etc.

OBSERVATIONS SUR LES ROMANS SCÉLÉRATS, par Collin de Plancy.

Imprimées dans l'appendice au roman intitulé : *le Bourreau de Drontheim*, traduction supposée de Mullner, 2 vol. in-12, 1825.

DISSERTATION SUR LES ROMANS, formant une espèce d'introduction à l'analyse raisonnée du roman chinois d'*Iu-Kiao-Li* (*Revue Encyclopédique*, année 1827, tom. XXXV, pag. 394).

ESSAI LITTÉRAIRE SUR LE ROMAN, LA CHEVALERIE ET LE THÉATRE, par sir Walter Scott, 2 vol. in-12. *Paris*, 1826.

BIOGRAPHIE LITTÉRAIRE DES ROMANCIERS CÉLÈBRES, depuis Fielding jusqu'à nos jours, par sir Walter Scott, 4 vol. in-12. *Paris*, 1826.

Dans le tom. II, à l'article Fielding, pag. 14, l'auteur a tracé le portrait du véritable romancier.

PARALLÈLE DES ROMANS DE LA CHINE ET DE CEUX DE L'EUROPE.

Précède le roman d'Iu Kiao-Li, *ou les deux Cousines*, par M. A. Rémuzat, 4 vol. in-12, 1826.

DICTIONNAIRE DE LA MYTHOLOGIE DES ANCIENS GERMAINS ET DES SLAVES, par A. Tkany (Znaim 1827, 2 vol. in-8).

Ce livre contient un article intitulé *Heldenbuch* (livre des héros), donnant l'indication des poëmes allemands, dans lesquels ont été célébrés les héros du moyen âge, tels que Hildebrand, Gauthier d'Acquitaine, Sigefroy, etc. — On doit consulter aussi les livres héroïques, célèbres chez les Allemands, intitulés : *Nistungen* et *Nibelungen*, qui contiennent tous les faits et gestes des dieux et des héros du paganisme slave et germain.

DU ROMAN HISTORIQUE. — Article du *Mercure* du XIXe siècle, tom. 26, 1828, pag. 175.

DU MERVEILLEUX DANS LE ROMAN. Cette excellente dissertation sur les incidents surnaturels dont les auteurs font usage dans la composition de quelques romans, précède le roman de Péveril du Pic, par sir Walter Scott, in-8. *Paris*, 1830, t. II de l'édition de Furne.

LETTRE A M. DE MONMERQUÉ, SUR LES ROMANS DES DOUZE PAIRS.

Imprimée en tête du Roman de Berthe aux grands Piés, in-12. 1832.

ORIGINE DES ROMANS CHEVALERESQUES, par M. Fauriel.

Dissertation insérée dans la Revue des deux Mondes, septembre 1832, tom. VII, 5e livraison.

ESSAI SUR LES ROMANS HISTORIQUES DU MOYEN AGE, par M. Paulin-Pâris.

Précède le roman d'Hector Fieramosca, traduit de l'italien d'Azeglio, 2 vol. in-12. *Paris*, 1833.

DU STYLE DANS LA PLUPART DES ROMANS.

Chapitre d'un livre de M. de Senancourt, ayant pour titre : de l'*Amour selon les lois primordiales*, 3e éd., in-18, 1834.

RÉPONSE A LA LETTRE DE M. MICHELET SUR LES ÉPOPÉES DU MOYEN AGE, insérée dans la Revue des deux Mondes, du 18 juillet dernier; par M. Paulin-Pâris, in-12 de 24 pages. *Paris*, 1836.

Le dernier article de cette brochure est une dissertation sur les romans chevaleresques du moyen âge.

ESSAI SUR LES ROMANS, par miss Barbould ; c'est un excellent morceau de critique.

Madame de Flahaut (depuis madame de Souza) et M. Petit-Radel ont aussi publié des dissertations sur les romans.

REVUE
DES ROMANS.

ABAILARD (Pierre),
né au Pallet, près de Nantes, mort en 1142.

LETTRES D'HÉLOISE ET D'ABAILARD (*les véritables*), *avec le texte latin*, *traduites par dom Gervaise*, 2 *vol. in*-12, 1723. — De tous les ouvrages qui nous sont restés du XIIIe siècle, il n'y en a point qui ait plus arrêté l'attention du public que les lettres d'Abailard, et surtout celles d'Héloïse; on est touché du récit que cet homme célèbre fait de ses malheurs, et plus sensible encore aux sentiments qu'Héloïse conservait pour un mari qu'il ne lui était plus permis de regarder que comme son frère. Richard Rowlinson a publié une édition estimée du texte original, in-8. Londres, 1718. D. Gervaise a paraphrasé ces lettres plutôt qu'il ne les a traduites en français. Pope, Colardeau, M. de Beauchamp, etc., ont donné des imitations en vers. La seule édition qui donne une idée de l'original est celle de Bastien, 2 vol in-12, 1782.

ABANCOURT (J.-J). Voyez VILLEMAIN D'ABANCOURT.

ABRANTÈS (Mme la duchesse d'). Voy. JUNOT.

ACTON (Eugénie de), romancière anglaise.

*LA DÉSOBÉISSANCE, *traduit de l'anglais par M. Godart*, 3 *vol. in*-12, 1813; 2e *édit.*, *sous le titre de la Fille abandonnée*, 3 *vol. in*-12, 1821. — Une jeune Anglaise, bien élevée, devient amoureuse d'un M. Seabright et l'épouse malgré sa famille. Quelque temps après, les deux époux prennent la résolution de passer dans l'Inde pour tenter la fortune. Avant de partir, Mme Seabright laisse à une ancienne femme de confiance retirée dans le pays de Galles, la petite Mary, dont elle vient d'accoucher. Cette femme, nommée Eléonore, reçoit cinquante guinées, et est avertie que si elle n'entend point parler des parents de Mary, elle doit l'é-

lever avec toute la simplicité d'une fille de campagne. Éléonore et son époux, ne recevant aucune nouvelle, élèvent Mary comme leur enfant; elle répond à leur tendresse; le curé du lieu soigne son éducation, et à seize ans Mary est un prodige de grâces et de vertus. William, fils d'un riche fermier, éprouve pour elle une passion qu'elle partage. Mais un jour, au moment où on y pensait le moins, un brillant équipage s'arrête à la porte de l'humble habitation de ses parents adoptifs; ce sont ses parents véritables qui viennent la réclamer. Mary est enlevée assez brusquement des bras de ceux qui ont élevé son enfance, et peu après son père lui apprend qu'il a disposé de sa main en faveur de lord Saint-Alban. Mary refuse de contracter cette union, et montre tant de fermeté que le futur époux prend le parti de s'éloigner. Ses parents l'enferment dans une prison où on lui fait souffrir d'horribles traitements; la malheureuse jeune fille parvient à s'évader et à rejoindre William; les deux amants se marient et passent aux États-Unis d'Amérique, où ils fondent une petite exploitation rurale. Cette partie du roman, semée d'épisodes agréables et de détails intéressants sur l'établissement des colons dans un pays où ils portent les premiers éléments de la civilisation, est une des plus attachantes de l'ouvrage. Dans le dessein de consoler sa mère, devenue veuve et plongée dans l'indigence, Mary passe en Angleterre et détermine lady Seabright à venir partager son bonheur. — Tel est ce roman, dont quelquefois la narration est ralentie par des discours ou des colloques un peu longs, mais qui se lit toutefois avec plaisir.

AISSÉ (Mlle d'),

née en Circassie en 1695, morte en France en 1733.

*LETTRES DE MADEMOISELLE D'AISSÉ, *avec une notice biographique par M. de Barante, et des notes explicatives par M. Auger, in*-12, 1823.—Les Lettres de Mlle d'Aïssé sont de vraies lettres écrites à une amie sous le sceau de la confidence, destinées à mourir en naissant, puis trouvées et publiées dans la suite par la petite-fille de cette amie. — M. de Ferriol, ambassadeur de France à Constantinople, acheta, en 1698, d'un marchand d'esclaves, une jolie petite fille d'environ quatre ans. Elle était Circassienne et fille de prince, lui assura-t-on. Il la ramena en France, la fit très-bien élever, abusa d'elle, à ce qu'il paraît, dès qu'elle fut en âge, et mourut en lui laissant une pension de 4,000 livres. Mlle d'Aïssé vivait chez Mme de Ferriol, belle-sœur de l'ambassadeur, et propre sœur de Mme de Tencin, car d'Argental et Pont de Vesle étaient fils de M. de

Ferriol. La jeune Grecque, comme on l'appelait, était l'idole de cette société. Le régent la convoita; et, malgré l'officieuse entremise de Mme de Ferriol, il échoua contre la vertu de Mlle d'Aïssé; car c'était d'une enfant que M. de Ferriol avait abusé, et il n'avait en rien flétri la délicatesse et la virginité de ce tendre cœur. Le chevalier d'Aydie fut l'écueil contre lequel ce cœur se brisa; il était chevalier de Malte, agréable et bien fait, avait eu des succès à la cour, et la duchesse de Berri l'avait distingué et honoré d'un goût de princesse. Il approcha de Mlle d'Aïssé, et s'enflamma pour elle d'une passion qui désormais fut son unique objet et l'occupation du reste de sa vie. Elle en fut touchée, et dans son scrupule elle eut l'idée de fuir; mais, ne l'ayant pu, elle céda. Le chevalier voulait se faire relever de ses vœux de chevalier de Malte et l'épouser; elle s'y opposa avec constance, par égard pour la gloire et la considération de son amant; elle eut de lui une fille, dont elle put accoucher secrètement. Ces événements étaient déjà accomplis lorsque Mme de Calaudrini, de Genève, vint à Paris et s'y lia avec Mlle d'Aïssé, lui donna de bons conseils, et lui fit promettre de lui écrire souvent: ce sont ces lettres précieuses que nous possédons. Nulle part la société du temps n'est mieux peinte; nulle part une âme qui soumet l'amour à la religion n'exhale des soupirs plus épurés, des parfums plus incorruptibles. Cependant la santé de Mlle d'Aïssé s'altère, sa poitrine est en proie à une phthisie mortelle; elle arrive avec calme à ses derniers moments. Ce qui ne touche pas moins que les sentiments de piété tendre dont elle présente l'édifiant modèle, c'est l'inconsolable douleur du chevalier d'Aydie; il fait pitié à tout le monde, et on n'est occupé qu'à le rassurer; il croit qu'à force de libéralités il rachètera la vie de son unique amie, et il donne à toute la maison : « il donne à l'un de quoi faire apprendre « un métier à son enfant, à l'autre pour avoir des palatines et des « rubans, à tout ce qui se rencontre et se présente devant lui: « cela vise quasi à la folie! » Sublime folie, en effet, puisqu'elle dura, et que l'existence entière du chevalier fut consacrée au souvenir de la défunte et à l'établissement de l'enfant qu'il avait eu d'elle!

ALCAFORADA (Marianne), religieuse portugaise.

LETTRES PORTUGAISES, *traduites en français, par Guilleragues, ambassadeur*, 1669. *Nouvelle édition in-12 conforme à la première, avec une notice biographique sur ces Lettres, et un texte portugais, par don J. Mar. Souza, in-12*, 1824. *M. de Souza n'a admis dans cette édition, comme dans la première, que cinq lettres, qui sont les seules véritables; sept autres lettres, qu'on trouve dans les éditions ordinaires, sont absolument supposées, ainsi que les prétendues réponses*

qu'on y a faites. — Ces Lettres, écrites par l'amante la plus passionnée et la plus malheureuse, manquent souvent de naturel et de correction. Cependant telle est la vérité, la chaleur des sentiments dont elles sont remplies, qu'il est impossible de douter qu'elles n'aient été écrites par une amante malheureuse, et qu'en les lisant on ne suppose pas un seul instant que des choses si tendres, si délicates, dites avec tant de négligence et d'abandon, aient pu sortir de l'imagination d'un auteur, quelque ingénieux qu'on puisse se le figurer.

Chamilly, qui devint ensuite maréchal de France après s'être signalé par la belle défense de Grave contre le prince d'Orange, passa en Portugal vers l'année 1663, et y devint amoureux de la jeune et belle chanoinesse Alcaforada, à laquelle il inspira la plus tendre et la plus vive passion. Cette âme naïve, que l'amour avait si profondément pénétrée, est cruellement trompée par Chamilly, qui l'abandonne pour retourner en France. Les deux amants devaient s'écrire pendant leur absence; un temps assez long s'écoule, et Marianne ne reçoit rien de celui auquel elle a voué toutes ses affections; les soupçons les plus cruels viennent déchirer cette âme sensible; ses yeux se dessillent lentement; mais enfin une lumière affreuse pénètre par degrés au fond de son cœur; elle s'écrie alors : « Vous m'avez trompée; votre bouche, vos caresses, vos regards étaient menteurs; vous ne m'avez jamais aimée! » Que fait cependant l'indigne Chamilly? Il se distrait du souvenir de l'infortuné. Il lui écrit enfin pour lui parler d'amitié, de reconnaissance; toutes ses démarches sont pleines de réserve, de froideur. Alors, trop sûre de son inconstance, cette Marianne si tendre, si généreuse, se livre tout entière aux transports de sa passion, au plus violent désespoir, et ses lettres peignent le désordre et les déchirements de son âme. Depuis la première ligne jusqu'à la dernière, elles sont l'expression de l'amour le plus vrai, le plus passionné; pleines d'une éloquence douce, naïve, pénétrante, abondante en sentiments simples et profonds, en expressions de l'âme, elles attachent, elles charment, elles portent au fond du cœur une émotion triste et voluptueuse; et quand la lecture en est achevée, on se plaît à y revenir. Dès la première lettre, l'âme noble et généreuse de Marianne se dévoile tout entière. Dès que son amant l'a quittée, accablée de son absence, elle n'est plus alors sensible qu'aux douleurs; les souvenirs d'une félicité passée se changent en amertume, et sa jeunesse se flétrit au sein des larmes. Cependant elle se flatte encore de la tendresse de son amant, elle espère dans la générosité de son cœur, elle n'ose croire qu'il l'aurait oubliée; trompée dans toutes ses espérances, elle ne saurait y renoncer; désabusée mille fois, elle cherche à s'abuser

encore; elle espère du moins parvenir à régler sa passion, à oublier l'ingrat qui l'oublie, à cicatriser les blessures d'une âme trop tendre et navrée de toutes parts. Inutiles projets, aussitôt abandonnés que conçus ! Elle retombe à l'instant dans toute sa faiblesse; elle s'irrite, elle se révolte contre elle-même; mais sa colère devient par degrés gémissante, et ses efforts pénibles et vains ne servent qu'à montrer la violence d'un feu que rien ne peut éteindre. Lors même qu'elle a acquis la preuve de l'inconstance de son amant, elle s'efforce de n'en rien croire; elle en repousse l'affreuse idée. Mais quand enfin cet amant lui-même avoue son crime, quand d'une voie indifférente il ose lui proposer l'hommage d'une offensante *amitié*, quand elle voit pour jamais tant de confiance trahie, tant d'amour payé d'ingratitude, et qu'il ne lui reste plus même dans son malheur le pouvoir de le dissimuler encore, alors, tout entière à son désespoir, elle voit sa santé, sa raison même altérées; et, la mort dans le cœur, elle adresse pour la dernière fois à l'ingrat qui l'a trahie, des reproches terribles et trop mérités. — Nous ne savons si beaucoup de lecteurs partageront l'émotion profonde que nous a causée la lecture de ces lettres, mais nous osons assurer ceux qui connurent l'amour, l'amour brûlant, passionné, ses révolutions, son trouble, ses ravages, qu'ils trouveront dans ce recueil la douce et naïve peinture de ce qu'ils ont éprouvé et senti.

ALHOY (Maurice).

SOUS LE FROC, 2 *vol. in*-8, 1836. — Le héros de ce roman, Morand, est un notaire libertin et fort riche, qui, désespérant de séduire Mlle Anna de Mérigny, dont il est épris, parvient à ruiner son père de fond en comble. Quand celui-ci, déshonoré par une faillite, s'est brûlé la cervelle, Morand, en qualité d'ami de la maison, retire chez lui la jeune orpheline, qu'il conduit à Paris pour lui procurer des distractions. Anna fait la connaissance, dans cette ville, d'un jeune homme nommé Stéphane, qui en devient amoureux, et qu'elle paye du plus tendre retour; mais Stéphane croit découvrir que sa bien-aimée est entretenue par Morand. Le désespoir dans l'âme, il s'éloigne d'elle. Le lendemain, une rapide chaise de poste entraînait vers Lyon deux jeunes voyageurs d'humeur bien différente : l'un, Stéphane, triste, mélancolique, blessé au cœur, et traînant la chaîne rompue d'un amour malheureux; l'autre, Courbin, garçon vif, jovial, sans souci, d'une gaieté expansive et bruyante. En passant à Joigny, Stéphane, jusqu'alors peu communicatif, apprend à son ami que celle qu'il aime, son Anna, est de Joigny. Cette confidence est suivie du récit complet des malheurs d'Anna et de l'amour de Stéphane. A Châlons, les deux voyageurs

quittent la grande route pour monter sur le bateau à vapeur. Parmi les passagers, Stéphane en remarque un qui, profitant d'un moment où il est seul sur le pont, se précipite dans la Saône; il est sauvé par un chartreux, et l'histoire de ses malheurs forme un touchant épisode. Ce jeune homme est pris en grande amitié par Stéphane et par Courbin, et tous les trois escortent à la Grande-Chartreuse le moine sauveur. Là, les charmes de la solitude et le repos du cloître séduisent Stéphane, qui se décide à se faire chartreux. Courbin, après s'être vainement efforcé de vaincre la résolution de son ami, le laisse au couvent, où il revient le chercher quelque temps après avec la musique d'un régiment de cavalerie. Stéphane retrouve Anna de Mérigny; l'entretien qu'il a avec elle éclaircit tous ses doutes; il sait qu'Anna est pure et innocente. Cette jeune fille, obligée de continuer à vivre sous le même toit que le notaire, se résigne à une mort lente et volontaire en ruinant sa santé par l'usage fréquent de l'opium. Les singulières aventures de Courbin dans le Dauphiné complètent le roman, qui se termine par un dénoûment à peu près heureux. — *Sous le froc* est un roman enjoué, intéressant, qui plaît à la majorité des lecteurs.

ALLART DE THERASE (Mme Hortense).

GERTRUDE, 4 *vol. in*-12, 1828. — Il existe une sorte de littérature bizarre que l'on a nommée l'*École du cœur :* une froide prétention à l'énergie, une sonorité toute phraséologique, un penchant à ne rien dire que d'une manière obscure et à dire quatre obscurités pour une, l'éternelle manie d'analyser, le grandiose usé jusqu'à l'abus pour exprimer les choses les plus communes, enfin un ton d'enthousiasme qui glace et étourdit, voilà son enseigne; il semble que les initiés de cette espèce de religion littéraire, dont le dogme principal est l'amour platonique, craignent d'avilir l'objet de leur culte en s'exprimant avec naïveté et bonhomie. Gertrude est un roman de l'école du cœur, dont il est de toute impossibilité de faire une analyse qui puisse être comprise; c'est cependant un roman où il est curieux de jeter les yeux pour connaître bien à fond ce que c'est que cette école, pour juger combien la sensibilité, poussée jusqu'à la *sensiblerie*, passe les bornes de la plaisanterie.

SETTIMIA, 2 *vol. in*-8, 1836. — L'héroïne de ce roman est une Romaine; elle aime Marcel, jeune Français qui est allé passer une saison à Rome avec sa famille, avec sa mère malade. Settimia a été élevée avec soin par son oncle Vera, un de ces savants éclairés et passionnés, comme l'Italie en garde encore. Le mariage avec Marcel n'est pas possible aussitôt; il est trop jeune, il n'a pas de

carrière. La famille de Marcel, en retournant en France, veut le ramener; il résiste. Rappelé plus tard par un protecteur de qui sa carrière peut dépendre, il hésite encore, puis cède et part. Les combats de l'amour vrai et de l'ambition virile sont parfaitement peints, soit au cœur de Marcel, soit au cœur de Settimia, qui veut à la fois Marcel homme et grand par la pensée entre les autres hommes, esclave et faible à ses pieds. Tout le premier volume est rempli de ces luttes violentes et tendres de Settimia et de Marcel, et de l'essai de vie indépendante que va mener à Naples Settimia, après le départ de son amant pour l'Inde. Le second volume contient le voyage de Marcel, ses dangers dans la traversée, son retour près de Settimia, et les luttes nouvelles qu'il est obligé de soutenir.

On doit encore à Mme Allart : *Conjuration d'Amboise, in-12, 1821. — Sextus, ou le Roman des Maremmes, in-8, 1832. — L'Indienne, in-8, 1832. — La Femme et la Démocratie de notre temps, in-8, 1837.

ALLETZ (Édouard).

ESQUISSE DE LA SOUFFRANCE MORALE, 2 *vol. in*-8, 1831. — L'essai sur l'homme de M. Alletz, ouvrage fortement empreint du double caractère de la religion et de la philosophie, a servi de base à l'édifice qu'il a dessein de construire. L'alliance de la foi et de l'examen, l'âme qui sent et l'esprit qui juge, la conscience du devoir et le sentiment de la liberté, tel est le but central vers lequel il fait converger tous les rayons de sa pensée. Dans le premier volume des *Esquisses de la souffrance morale*, M. Alletz a continué cette œuvre d'éclectisme : il la poursuit dans le second, qui se divise en trois parties : *la Captivité*, *l'Épouse coupable*, *la Proscription*. — La Captivité nous fait assister aux tourments de l'âme des nombreuses victimes de l'inquisition d'État de Venise. Cette nouvelle présente une étude psychologique de cette horrible existence de cachot. On s'identifie au sort du prisonnier, on partage ses angoisses, on frissonne de toutes ses terreurs; on respire, enfin, quand arrive le jour de la délivrance. La marche de ce petit roman est simple; toute l'action se passe dans l'âme du captif. Là, rien ne parle aux yeux comme dans la plupart de nos romans du jour; là tout est intime, vrai, motivé, profond, attachant. — L'adultère est la passion qui anime la nouvelle intitulée l'Épouse coupable. On peut reprocher à l'auteur de n'avoir pas rendu assez excusable la faute de l'épouse; son complice ne possède aucune de ces facultés physiques ou morales propres à fasciner les yeux ou le cœur d'une jeune femme; mais, à part ce léger défaut, la nouvelle palpite d'un intérêt déchirant. — La Proscription est un

drame en cinq actes dont le sujet est puisé dans nos fastes révolutionnaires.

Le premier volume ayant pour titre : Essai sur l'homme, renferme une espèce de drame intitulé : La douleur maternelle. M. Alletz est aussi l'auteur des *Aventures d'Alphonse Doria, 2 vol. in-8, 1838.

ALTAROCHE, né à Issoire, en 1811.

CONTES DÉMOCRATIQUES, 1 *vol. in*-8, 1837. — De tous les livres spécialement écrits pour l'usage du peuple, il en est peu qui réunissent un système d'enseignement logique, aussi varié et aussi agréable que les *Contes Démocratiques* de M. Altaroche. Chacune des nouvelles ou scènes dialoguées que cet écrivain a réunies sous ce titre, met en action une moralité féconde et partout présente, assez enveloppée dans les gazes légères et gracieuses du texte pour que les lecteurs doivent l'y chercher, assez apparente aussi pour que les moins intelligents aient le plaisir de l'y découvrir et de l'en dégager eux-mêmes; après quoi vient une formule claire et précise, le proverbe du petit drame, la substance de la leçon. Les sujets des Contes démocratiques sont partie imaginés, partie empruntés à notre histoire contemporaine, avec quelques variantes agréables, qui étaient non-seulement permises, mais commandées dans un livre où l'on se propose d'instruire le peuple en le divertissant.

On doit aussi à M. Altaroche : Aventures de Victor Augerol, 2 vol. in-8, 1838.

ANCELOT (J.-F. Arsène), né au Havre, le 9 janvier 1794.

L'HOMME DU MONDE, 4 *vol. in*-8, 1827. — Le comte de Senanges a un fils naturel élevé, sous le nom d'Arthur de Brémont, par les soins du général Melcourt. Arthur ne connaît pas ceux à qui il doit le jour, et cependant il rencontre souvent son père qui, par crainte de l'opinion, résiste au désir de le presser dans ses bras. Le comte de Senanges est un homme à bonnes fortunes; il a vu la jeune Emma, nièce et propre enfant adoptif de madame de Terny, son amie; il a conçu l'espoir de séduire son innocence, et il y réussit. Arthur, fils de M. de Senanges, aime aussi Emma; son intention est de l'épouser, et il lui fait la cour dans ce but, lorsque, par le trouble de la jeune fille, il apprend sa faute et l'auteur du crime, qu'il ne connaît pas encore comme son père. Aussitôt, il court aux eaux de Baden où est le comte de Senanges, lui propose de rendre l'honneur à celle qu'il a abusée, en lui donnant son nom; le comte s'y refuse; Arthur le provoque; un duel est convenu, lorsque le général Melcourt apprend au bouillant jeune homme qu'il va menacer les jours de son père. Arthur s'excuse

alors auprès de Senanges; mais toujours animé pas son dévouement pour Emma, il offre de l'épouser: seulement, lui dit-il, pour le monde vous serez mon épouse, pour nous vous serez ma sœur. Cette proposition est rejetée par la jeune fille, qui meurt peu de temps après.

On doit aussi à M. Ancelot, Six mois en Russie, Lettres (en prose et en vers) écrites à M. X. B. Saintine, in-8, 1817.—Emprunts aux salons de Paris, in-8, 1835.

ALISSAN DE CHAZET. Voy. CHAZET.

ANDELAU (Mme Mézières du Crest, bar. d').

LE DANGER DES LIAISONS, ou *Mémoires de la baronne de Blamont*, 3 *vol. in*-12, 1763. — Ce roman est écrit avec grâce et simplicité; les événements y sont peu romanesques, mais la morale en est douce et pure. On a aussi du même auteur :

Cécile, ou Mémoires, en forme de lettres, de deux jeunes personnes de qualité, 4 part. in-12, 1765.

ANDRÉA DE NERCIAT, né à Dijon, mort en 1800.

On doit à cet auteur les ouvrages érotiques suivants :

Dorimont, ou la Marquise de Clarville; Constance, ou l'heureuse Témérité; Félicia, ou mes Fredaines; les Galanteries du jeune chevalier de Faublas, 4 vol. in-12, 1788. — Les Aphrodites, ou Fragments thali-priapiques, 4 vol. in-12, 1793. — Monrose, ou suite de Félicia, 4 vol. in-18, 1795.

APULÉE, philosophe platonicien du IIe siècle.

L'ANE D'OR D'APULÉE, *avec le démon de Socrate, trad. par Compain Saint-Martin*, 2 *vol. in*-12, 1707. — Les métamorphoses ou l'Ane d'or d'Apulée sont une satire continuelle des désordres dont les magiciens, les prêtres et les voleurs remplissaient le monde du temps de cet auteur. On voit dans cet ouvrage comment Apulée fut métamorphosé en âne, et comment il reprit sa première forme; il raconte ce qu'il a eu le plaisir de voir pendant sa métamorphose. Apulée n'est pas proprement l'inventeur de cette métamorphose : il l'a prise dans *Lucius de Patras;* mais il l'a si bien embellie par plusieurs épisodes charmants, surtout par la fable de Psyché, qu'il en a fait un livre fort curieux.

ARBLAY (mistress Frances d'), née BURNEY, romancière anglaise, qu'il ne faut pas confondre avec sa sœur miss SARAH HARRIET BURNEY.

EVELINA, ou *l'Entrée d'une jeune personne dans le monde, trad. par Griffet de Labaume et par H. Renfner*, 3 *vol. in*-12, 1779 *et* 1784. — Évelina parut en Angleterre en 1777; c'est le premier ouvrage de miss Burney, qui était alors extrêmement jeune. On

conçoit à peine comment une si jeune personne a pu si bien étudier le monde, l'observer avec tant de finesse, avec un tact si juste, saisir si parfaitement les ridicules et les travers de la société, et les peindre avec un aussi rare talent. On raconte que miss Burney publia Évelina sans se nommer et sans en prévenir son père, qui, connaissant tout le danger de la lecture des romans, n'en laissait presque point lire à sa fille. Un jour qu'il était chez un de ses amis, il entendit quelques personnes, dont il estimait le goût et la sagesse, louer le roman d'Évelina dans les termes les plus expressifs, et il l'emprunta pour procurer à sa fille le plaisir de le lire. Miss Burney, un peu embarrassée, fut bien alors forcée d'avouer à son père qu'elle était l'auteur du livre à la mode. — Samuel Johnson, juge difficile, aimait Évelina; il faisait souvent allusion à ce roman quand il se trouvait dans le monde, et mortifiait singulièrement Boswell, en le classant parmi les Brougton, famille de niais impertinents, que miss Burney a peints au naturel. Dès qu'une singularité de caractère s'offre, elle la saisit avec vivacité, avec bonheur; elle a disséqué pour ses menus plaisirs les absurdités sociales. Comme elle étudie la mode, l'étiquette, le décorum! Quelle profonde investigation des convenances! Comme elle sait tout ce qui s'est passé au bal, et les mille petites passions qui ont agité les lecteurs. — On a encore de cet auteur :

Camillia, ou la Peinture de la Jeunesse, trad. par MM. Desprez et Deschamps, 5 vol. in-12, 1798.— Cécilia, ou Mémoires d'une Héritière, trad. par H. Rieu, 5 vol. in-12, 1783. — La Femme errante, ou les Embarras d'une Femme, trad. par Breton et A. J. Lemierre d'Argy, 5 vol. in-12, 1814.— C'est par erreur qu'on a attribué à madame d'Arblay le roman intitulé *Georgina*.

ARCONVILLE

(Mme G. C. Thiroux d'), née le 17 octobre 1720, morte le 23 déc. 1805.

*MÉMOIRES DE MADEMOISELLE DE VALCOURT, 2 *part.* in-12, 1767. — Le sujet de ce roman est une jeune personne qui, malgré elle, enlève à une sœur chérie un amant que toutes deux adorent. Elle en fait un sacrifice à sa vertu; mais ce sacrifice coûte la vie à sa sœur et à son amant. — Ce roman, écrit avec simplicité, renferme des situations vraies, touchantes et beaucoup d'intérêt. — On a encore de Mme d'Arconville :

*Dona Gratia d'Ataïde, comtesse de Ménézès, histoire portugaise, in-12, 1770. Il y a une seconde édition sous le titre de l'*Amour, ses plaisirs et ses peines.* *L'Amour éprouvé par la Mort, ou Lettres modernes de deux amants de la Vieille Roche, in-12, 1763.

ARIOSTE (l'),

poëte italien, né à Reggio de Modène, en 1474, mort le 6 juin 1553.

ORLANDO FURIOSO, *un vol. in-4, Ferrare*, 1516; *édition fort*

rare, regardée comme la première de ce poëme. Roland furieux, trad. par Panckoucke et Framery, avec le texte de 10 *vol. in*-18, 1787, *traduction excellente et recherchée.* — Le Roland furieux, de l'Arioste, est une imitation du Roland amoureux du Boïardo. Cet ouvrage célèbre n'est pas moins un roman qu'un poëme héroïque du plus grand poëte que l'Italie ait produit. L'Arioste y décrit les fureurs de Roland, l'un des généraux de Charlemagne : c'est l'Homère de l'Italie. La pureté et l'élégance du style, l'heureux choix des termes, les grâces de l'imagination, une gaieté inépuisable, des tirades sublimes ; voilà ce qui a fait fermer les yeux sur les imperfections de l'Arioste. Mais lorsqu'on le lit de sang-froid, on ne saurait se dissimuler que son poëme, à le prendre à la rigueur, n'a ni commencement, ni milieu, ni fin : on ne sait quel est le héros principal. Aucun épisode n'y semble naître du fond du sujet; le comique, et souvent un comique bas et obscène, s'y trouve confondu avec le tragique et l'héroïque. Cet ouvrage d'ailleurs est plein de descriptions chimériques, d'exagérations outrées, qui interrompent continuellement le cours de la narration.

Mirabeau a donné une traduction du poëme de l'Arioste dans laquelle il a rendu le sens de l'auteur, mais rarement ses grâces. La traduction du comte de Tressan est trop ornée et trop fleurie; il ne s'est pas toujours souvenu que l'Arioste est extrêmement simple et naturel. MM. Panckoucke et Framery ont donné, en 10 vol. in-18, la meilleure traduction que nous ayons de l'Arioste en français, et celle qui approche le plus des grâces de l'original.

ARLINCOURT (le vicomte d'),

poëte et romancier, né au château de Mérantris, près de Versailles, en 1789.

LE SOLITAIRE, *in*-8, 1821 ; 2e *édition*, 2 *vol. in*-12, 1825.— Le Solitaire de M. d'Arlincourt n'est ni un cénobite qui fuit le monde pour se consacrer à l'Éternel, ni un misanthrope qui boude la société; c'est un prince, un héros dont les mains puissantes ont agité l'Europe dans le XVe siècle, et que des circonstances inouïes forcent à répandre sur sa propre vie les crêpes de la mort et les ombres de la solitude. Sur le mont sauvage où il s'est exilé, les habitants du lac de Morat et de la vallée d'Underlach le contemplent avec une sorte de terreur, comme un être surnaturel; les pâtres en racontent d'étonnantes merveilles et des bienfaits nombreux. Dans le monastère d'Underlach vivait, près du comte d'Herstall, son oncle, la belle et jeune Élodie, dont le père, le comte de Saint-Maur, avait péri victime des jalouses fureurs de Charles le Téméraire, duc de Bourgogne. Des hauteurs mystérieuses où il réside, le So-

litaire a laissé tomber une pensée d'amour sur l'orpheline de l'abbaye. Élodie a pu remarquer la mâle beauté de cet homme singulier; au bruit de l'orage et des vents, elle rêve à l'impression que lui cause le regard extraordinaire du Solitaire, ce regard sublime où se montre tout ce que le malheur a de plus déchirant, tout ce que la résignation a de plus noble, tout ce que l'âme a de plus expressif. Assise près de l'arche d'un torrent, Élodie faisait un jour entendre sa voix sur un luth harmonieux : dans son extase elle oublie ce luth; et le lendemain, au même lieu, elle entend un chasseur répéter l'air de la veille sur l'instrument enchanté : ce chasseur, c'était le Solitaire. Mais une troupe de guerriers se dirige vers l'abbaye; le chef de cette troupe est le comte Ecbert de Norindall, l'un des plus aimables et des plus puissants seigneurs de la cour de René, duc de Lorraine; il voit sous les voûtes du monastère la fille du comte de Saint-Maur, et bientôt il en est épris. L'offre de son cœur, de sa main, ne peut tenter l'orpheline; la violence de son amour le pousse aux résolutions désespérées; il enlève Élodie, et déjà, suivi de ses guerriers, il est prêt à franchir le pont du torrent, lorsqu'un guerrier ferme le passage aux ravisseurs. Les soldats d'Ecbert attaquent le présomptueux qui seul ose arrêter leurs pas; mais l'inconnu terrasse tout ce qui l'approche, et fait rouler dans le torrent les compagnons d'Ecbert; furieux, le comte de Norindall fond l'épée à la main sur l'infatigable vainqueur. A son aspect le vaillant étranger recule de quelques pas; et d'un geste souverain semble lui dire : Arrête! Ecbert, étonné, suspend un instant ses coups. L'homme mystérieux lève la visière de son casque : c'est le Solitaire. Soudain la terreur s'empare d'Ecbert, il jette son glaive, tombe à genoux, et ses mains suppliantes implorent son superbe ennemi. — Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse d'un roman que tout le monde a lu, qui n'a pas eu moins de *onze éditions* françaises, et qu'il est presque impossible aujourd'hui de lire sans s'endormir, ou tout au moins sans bailler à se rompre la mâchoire. Et cependant, outre les onze éditions françaises, le Solitaire a été traduit en allemand en 1821; en anglais, en 1821; en danois, en 1823; en espagnol, en 1823; en hollandais, en 1821; en italien, en 1821; en polonais, en 1823; en portugais, en 1824, en russe, en 1824; et en suédois, en 1823!... Tous les théâtres mirent ce roman à contribution: Feydeau, l'Ambigu-Comique, la Gaieté, la Porte-Saint-Martin, Franconi eurent leur *Solitaire*, et toutes les pièces réussirent!... Il faut avouer qu'on est quelquefois heureux de venir en temps opportun.

LE RENÉGAT, 2 *vol. in*-8, 1822. — Nous n'entreprendrons pas d'analyser cette étonnante production. Il est des beautés tellement

au-dessus des intelligences vulgaires, telles que la nôtre, que leur sublimité devient incompréhensible. Nous nous bornerons à citer quelques fragments pris au hasard, dans la persuasion que c'est le meilleur moyen d'exciter la curiosité de ceux qui auraient la velléité de se passer la fantaisie de lire ce fatras. M. le vicomte d'Arlincourt débute de manière à fermer la bouche à quiconque oserait l'accuser d'employer un style rauque, rocailleux et barbare. Voici son invocation :

« Muse des rochers et des torrents !... puissant génie des ora-
« ges !... farouche déité du Nord !... je te cherche; j'ose t'appeler.
« Au roulement lointain de la foudre, accorde ta harpe sauvage !..
« Viens, je t'écoute... inspire-moi ! Lyre mélodieuse de la Grèce,
« loin de moi tes suaves accords ! »

La lyre de la Grèce a obéi, et M. d'Arlincourt a écrit sous la dictée du tonnerre, de l'orage, du bruit des torrents et des échos retentissants des cavernes profondes. Son Renégat est le beau idéal de l'effroyable nébuleux; voici son portrait :

« Du blanc cadavéreux de son œil infernal se détache une pru-
« nelle sanglante, et sur son large front s'imprime en caractère de
« feu le sceau de la réprobation. Il est énergique comme le cri du
« désespoir, sauvage comme la route du désert, sinistre comme
« la pensée du néant; il est une œuvre antisociale. » Ce qui n'empêche pas qu'une belle princesse d'Asie et une charmante princesse de France ne se plaisent beaucoup dans sa société, et ne meurent toutes deux d'amour pour lui.

Il y a dans cet ouvrage des beautés de plus d'un genre, et qui indiquent des connaissances très-variées : on y trouve de la physique, de la métaphysique, de la géologie, de la botanique, de l'histoire naturelle, de l'architecture et de la médecine; sciences dont les préceptes ont été inculqués à M. le vicomte d'Arlincourt par la muse des rochers et par la farouche déité du Nord. Voici une définition de l'âme qui nous paraît singulièrement neuve d'expression, même après tout ce que les philosophes ont dit sur cette matière, qui n'en est pas une :

« Illustre étrangère, née dans les cieux, jetée captive et dépaysée
« en une enveloppe périssable.... elle passe mystérieuse au milieu
« des terrestres voies, et disparaît inexpliquée d'elle-même et de
« ses semblables, sous les voiles de l'éternité. »

Nous ne parlerons pas du style, on sait que M. d'Arlincourt en a un à lui. Qui oserait d'ailleurs se permettre la plus légère critique à l'égard d'un écrivain colossal qui vous dit sans ambiguïté :

« Honte et mépris à qui se permet de juger légèrement ces
« hommes qui, du milieu de leurs contemporains, s'élèvent ainsi

« avec l'ascendant d'une organisation sublime pour imposer aux « siècles leurs noms ! »

Nous nous garderons donc de juger M. d'Arlincourt. Ne sommes-nous pas de son siècle ?

IPSIBOÉ, 2 *vol. in*-8, 1823. — La scène est en Provence au XIIe siècle. Le héros, nommé Alamède, est un orphelin inconnu que le marquis d'Aiguemar a élevé dans son castel, situé auprès de la ville d'Aix, et dont il a fait son page. Alamède atteint sa vingtième année, et paraît destiné à devenir l'héritier des biens considérables de son bienfaiteur, lorsqu'auprès d'un marais redouté du vulgaire, et dans une habitation singulière, vient s'installer la mystérieuse Ipsiboé. Cette femme bizarre protége Alamède; tantôt elle lui fait croire qu'il est de la plus haute naissance, tantôt elle lui donne à entendre qu'il est de la plus basse extraction; elle l'aime, et cependant elle est la cause de ses malheurs; elle l'a fait venir dans son marais, où il se rend malgré la défense de son père adoptif, qui, en apprenant sa désobéissance, le chasse de son castel. Que fait cependant Ipsiboé dans son mystérieux asile? Placée à la tête d'une grande association secrète, elle rêve, au milieu d'un temps d'ignorance, les idées grandes et généreuses d'un siècle éclairé, et, alliant aux plus nobles sentiments politiques les plus absurdes préjugés sociaux, elle présente l'amalgame le plus original et les effets les plus bizarres; deux femmes se rencontrent en elle : l'une est la fille des âges barbares, et par conséquent l'extravagance même; l'autre est l'héroïne des jours civilisés, et celle-là est aussi intéressante que belle. Quant au jeune Alamède, son caractère fou, léger, malin, étourdi, contraste avec les situations dramatiques dans lesquelles Ipsiboé le précipite. Orphelin obscur, sans nom, il devient amoureux de Zénaïre, reine de Provence, dont il ne peut supporter l'arrogance, et qu'il humilie tout en l'adorant. Il se trouve en outre, sans s'en douter, président de la grande association secrète, et sans savoir ni qui il est, ni ce que l'on veut, il conspire contre sa maîtresse. Raconter ici toutes les aventures au milieu desquelles il déploie la plus malicieuse gaieté serait en détruire d'avance tout l'intérêt; nous nous garderons surtout de mettre le lecteur au fait du dénoûment, qui n'est pas la partie la moins étrange du roman.

Ipsiboé est un des ouvrages dans lesquels M. d'Arlincourt s'est éloigné de la manière qui lui appartient exclusivement; ici ce n'est plus son pathétique violent, exagéré, son style guindé : l'auteur saisit le fouet de la satire pour la première fois; il raille tout ce qui l'entoure, tout ce qui passe sous ses yeux, les superstitions religieuses, les préjugés nobiliaires, les abus politiques, notre ordre

social tout entier. Mais on sent que M. d'Arlincourt n'est pas là sur son terrain; sa plaisanterie est pesante, son ironie amère; d'autres écrivains nous ont habitués à un sarcasme plus léger, moins sérieux, et tout à la fois moins désolant et plus convenable à la nature des choses. On en jugera par quelques citations. Au sortir d'une scène imposante, la dame du marais est assaillie par une famille d'écureuils qui bondit sous ses pas, par un faucon mal appris qui lui enlève son châle, par une chèvre indocile qui déchire sa robe, et le page d'Éral s'écrie : « Une chèvre, un faucon, des écureuils, « êtres moins difficiles à mettre en harmonie que villageois, prê- « tres et princes. » Plus loin, Alamède raille indignement son bienfaiteur, insulte le grand maître du palais, brave sa trop indulgente souveraine, et salue avec un air de protection ridicule les grands et les dames de la cour, « comme avec deux doigts levés, bénédic- « tion de clôture, un saint prélat vide une église. » Un accident imprévu précipite Ipsiboé de son char; écoutez son infortune : « La mante qui lui servait de robe s'est entièrement séparée d'elle; « ses bras, ses épaules, sa gorge, sont nus... Elle se relève en blanc « corset, en jupe courte... Bientôt, ressaisissant sa longue mante, « elle en rejette une partie au-dessus de sa tête, en forme de ca- « puchon, et la nymphe au cotillon court s'offre maintenant en « vieux moine aux yeux des spectateurs ébahis. » Tout est à peu près de cette force. — La pensée morale que l'on a cherché à développer dans ce livre, c'est que le bonheur n'est point l'apanage des grandeurs et des dignités, c'est qu'il habite plutôt la chaumière du villageois que le palais des souverains.

L'ÉTRANGÈRE, 2 *vol. in*-8, 1825. — On sait que Philippe-Auguste répudia sa femme Engelburge pour épouser la belle Agnès de Méranie, princesse du sang de Charlemagne; que sur les plaintes du roi de Danemark, le pape Innocent III cassa son mariage, et que Philippe-Auguste fut contraint de quitter Agnès de Méranie qu'il aimait, pour reprendre cette Engelburge qu'il haïssait de tout son cœur. Tel est le fait historique sur lequel M. d'Arlincourt a fondé le roman de l'Étrangère. — Toute l'action est renfermée dans un espace assez étroit, sur les bords d'un grand lac de l'ancien comté de Nantes. Au commencement du XIIIe siècle, le jeune comte Arthur de Ravenstel sort pour la première fois de son château où il avait été soigneusement renfermé sous la direction d'un précepteur nommé Olburge, pour aller rendre visite au sire de Montolin, son tuteur. Le premier objet qui frappe ses regards est le fort de Karency, où Agnès de Méranie, veuve avant la mort de son époux, regrette son roi et peut-être encore plus la couronne. Parmi les embarcations qui sillonnaient les eaux du lac, Arthur aperçoit un simple bateau où il découvre une de ces figures qui

décident en un moment du destin d'un jeune homme passionné; il s'informe quelle est cette femme; on lui répond que c'est l'*Étrangère*, femme proscrite et en horreur au ciel et à la terre. Le jeune Ravenstel arrive chez le sire de Montolin, qui avait le projet de le marier avec sa fille Isolette. Arthur, qui n'éprouve pour cette jeune beauté que la plus froide indifférence, fait de longues promenades aux environs du château; il dirige ses pas vers une petite maison blanche isolée, habitée par l'Étrangère, s'introduit auprès d'elle et lui découvre sa passion; mais celle-ci lui apprend qu'elle est proscrite, maudite, et ne lui laisse aucun espoir. Un soir qu'il se dirigeait vers la petite maison blanche, il découvre que l'Étrangère n'est pas seule, qu'elle est en tête à tête avec le baron de Valdebourg. Arthur, plein de rage, se tapit près de la porte, voit sortir le baron, court sur ses traces, lui crie de s'arrêter et de se mettre en défense; Valdebourg veut le calmer et peut-être lui dire son secret; mais le furieux Arthur n'entend rien, le baron est forcé de tirer son épée, et Arthur le perce d'un coup mortel. Cependant les cris des combattants ont fait accourir l'Étrangère; elle apprend le sort de Valdebourg et s'écrie : « Mon frère! » Le bruit de ce meurtre se répand avec rapidité. Le prieur fait citer l'Étrangère à son tribunal; elle est déclarée innocente, mais elle a refusé de nommer le meurtrier et est accusée d'être son complice; quatre fois elle est sur le point d'être condamnée, mais quatre fois des incidents invraisemblables font ajourner le prononcé du jugement. Dans une entrevue qu'Arthur obtient ensuite de l'Étrangère, elle lui ordonne d'épouser Isolette; il y consent, mais à condition qu'elle se trouvera dans l'église au moment de la cérémonie. L'Étrangère y vient couverte de son voile; Arthur s'avance vers l'autel; aussitôt qu'il a prononcé le *oui* fatal, l'Étrangère se retire, Arthur la suit, la foule accourt sur leurs traces, le voile de l'Étrangère tombe, et l'un des témoins s'écrie : « Juste ciel! la**** en ces lieux! » Nous ne dirons pas le mot de l'énigme, que le lecteur se donnera la peine de chercher dans le roman. Nous dirons seulement fort succinctement qu'Arthur expire de chagrin, qu'Isolette se fait religieuse, et qu'une mort tragique met fin à l'existence de l'Étrangère.

Les invraisemblances dont cette fable abonde sont si choquantes, qu'on ne devrait plus s'attendre à éprouver de l'intérêt à la lecture de ce roman. Une femme qui doit toujours être voilée, même dans l'intérieur du fort qu'elle habite; une autre femme également voilée, inspirant de la haine et du mépris à tout le monde, et qui se promène par monts et par vaux; le frère de celle-ci qui va fixer sa demeure près du même lieu, sans savoir que l'Étrangère est sa sœur; un procès étrange interrompu par quatre oppositions

successives; un sénéchal d'un âge mûr, qui s'avise de devenir amoureux d'Isolette, et par-dessus tout cela l'invraisemblance que le lecteur découvrira quand il connaîtra le nom et le rang de l'Étrangère, ces défauts et de choquants anachronismes, tels qu'un empereur d'Autriche que l'on fait régner au commencement du XIIIe siècle, justifient la critique dont l'Étrangère a été l'objet lors de sa publication. Il est cependant certain que ce roman, qui eut, lors de son apparition, un succès de vogue, et dont on ne parle pas plus aujourd'hui que des autres ouvrages de M. d'Arlincourt, il est certain, disons-nous, que ce roman intéresse en dépit de la raison; on ne peut s'empêcher d'y reconnaître du mouvement, des combinaisons, de la chaleur, des tableaux, des caractères, un certain prestige, de la passion, des sentiments tendres, impétueux, exaltés, des situations tragiques et une foule d'idées qui ne sont point communes.

LES REBELLES SOUS CHARLES V, 3 *vol. in*-8, 1832.—Ce roman est une allégorie en trois volumes. Charles V, c'est Charles X; les rebelles, c'est vous, moi, la chambre des députés, la chambre des pairs, l'armée, la garde nationale, la nation entière. Rien enfin ne manque à la comparaison entre notre siècle et le XVe, pas même le duc de Bordeaux, que M. d'Arlincourt nous fait entrevoir en la personne de Charles VII, *étoile qui brille au loin*. Cette partie de la politique moderne remplit une grande moitié du roman; aussi bien la grande question pour M. d'Arlincourt était de rappeler au plus tôt les rebelles à l'ordre, de leur faire sentir ce qu'il y a d'inconvenant, d'indiscret, de peu délicat, à bannir un monarque, lors même qu'il foule aux pieds ses propres lois; de leur prouver, quand ils ont commis cette inconséquence, qu'ils doivent, toute affaire cessante, aller le rechercher la hart au cou et un mouchoir blanc à la main. Cela bien démontré, le reste importait peu; aussi M. d'Arlincourt ne s'est guère occupé des détails, c'est-à-dire, des situations, des caractères, des personnages, du style. Ce style est celui que chacun lui connaît, non moins bouffon qu'autrefois, et un peu plus prétentieux encore. — Henri Talebar a été élevé par la comtesse de Monthuel avec ses deux enfants, Édouard et Marie de Monthuel. Henri aime Marie et veut se permettre avec elle des libertés; elle s'en plaint à sa mère, qui met Henri à la porte, et celui-ci, en s'éloignant, jure de se venger. Il entre dans une compagnie de malandrins, et, en passant à Dijon, fait la connaissance d'Yola, la nymphe, la sylphide obligée des romans de M. d'Arlincourt. Voir Talebar, l'aimer, le lui dire, pour Yola, c'est l'affaire d'un instant; mais Yola est royaliste et ne veut épouser qu'un royaliste, si bien que Talebar va se faire royaliste, lorsqu'il est attaqué par les troupes de Charles V et laissé pour mort. Heureusement

Yola veille sur lui, le fait porter dans un vieux castel, où il revient à la santé et disparaît. Talebar apprend qu'Yola a été enlevée par Édouard, son ami d'enfance, et conduite au château de Monthuel; furieux, il va rejoindre ses malandrins, assiége le château de Monthuel, le prend, tue Édouard, et livre Marie aux malendrins; il trouve ensuite la comtesse expirante, qui lui apprend, avant de mourir, qu'elle est sa mère, qu'Édouard est son frère, et que Marie est sa sœur. Par la mort de tous les siens Henri se trouve possesseur des biens et du château de Monthuel. Cependant Yola lui avait échappé; elle avait eu pitié du pauvre Édouard, qu'on avait cru mort et qui n'était que blessé, et auquel elle prodiguait ses soins. Par sa fortune Talebar avait acquis une grande importance dans la province; le prince de Navarre l'engage à se joindre à lui pour combattre Charles V; il lève des troupes, combat comme un lion, est vaincu, blessé et prend la fuite. Couvert de sang, accablé de fatigue, il entre dans une ferme. Qu'y voit-il? Édouard et Yola, qui, retirés dans cette humble demeure, y passaient des jours heureux. A cette vue il expire de désespoir.

LES ÉCORCHEURS, 2 *vol. in*-8, 1833.— Les Écorcheurs sont précédés d'une préface où l'auteur nous apprend que peu de jours après « le *mouvement*, le *malentendu*, le *hourra*, l'*escamotage* ou le *n'importe quoi de juillet* 1830, » il se mit à feuilleter les vieilles chroniques de Monstrelet, de Juvénal des Ursins, etc. La tête pleine des scènes populaires qui retentissaient encore, et qui sans doute avaient produit un prodigieux ébranlement dans son cerveau, M. d'Arlincourt se prit à méditer sur l'histoire du XVe siècle, qu'il résume par les deux phrases suivantes : 1° Barricades, pavés, désolations, anarchie, usurpation et peste; 2° fils de France, repos, bonheur, justice, gloire et liberté. Là-dessus M. d'Arlincourt « prit le parti d'écrire les malentendus du XVe siècle, pour servir d'enseignement à qui de droit. » Du reste, un homme de qualité comme M. le vicomte ne doit pas écrire comme tout le monde; aussi a-t-il bien voulu nous prévenir qu'il ne s'est pas donné la peine de finir certains chapitres, et qu'il n'a pas perdu son temps à en commencer certains autres. Quant au nom d'*Écorcheurs*, il est emprunté à une de ces bandes d'aventuriers qui n'avaient d'autre métier que la guerre et le pillage, et qui jouèrent un rôle dans les troubles publics sous les dernières années de Charles VI, et dans le commencement du règne de Charles VII. M. d'Arlincourt nous retrace la demeure du vieux roi (il a oublié de nous dire s'il y avait là quelque allusion), puis les intrigues du duc de Bourgogne, les désordres de la reine Isabeau, le dévouement de Tanneguy-Duchâtel, qui sauve le jeune dauphin en le retirant de la Bastille; le meurtre du duc de

Bourgogne au pont de Montereau, l'invasion de la France par les Anglais, les exploits de Lahire, de Dunois, de Jeanne d'Arc, et enfin le triomphe du monarque légitime. Tout cela est bien plus décousu que la rapide analyse que nous venons de faire de son livre.

ISMALIE, ou *la Mort et l'Amour, roman poëme*, 2 *vol. in*-8, 1828. — La scène se passe à Saint-Paër, dans le Vexin normand. Ismalie est la fille du baron de Nesler, noble chevalier mort en Palestine; elle a seize ans, et son cœur ne demande qu'une occasion d'aimer. Oscar paraît; Ismalie l'aime, mais « *Oscar aime comme un autre hait;* » il brûle d'amour, mais il a toujours l'air de haïr; il fait à Ismalie une déclaration muette, que celle-ci a peine à comprendre. Ismalie a une vision terrible : un fantôme, une sibylle lui apparaît, et lui apprend qu'elle s'appelait avant sa mort Azila; que le perfide Oscar l'avait séduite et délaissée, mais que, bourrelé de remords, il avait juré au pied des autels de ne dire à une femme : Je t'aime, qu'après qu'il serait son époux. Le revenant Azila insinue à Ismalie de faire prononcer le mot fatal à son amant; après de grandes difficultés, il prononce le fatal *je t'aime*, et meurt. Un soir cependant il ressuscite; il exige que son mariage s'accomplisse; Ismalie hésite; elle finit cependant par épouser Oscar; elle joint la vie à la mort!...

On doit aussi à M. d'Arlincourt : Bannissement et retour de Charles VII, in-8, 1832. — Le Brasseur-Roi, chronique flamande du XIVe siècle, 2 vol. in-8, 1833. — Le Double règne, chronique du XIIIe siècle, 2 vol. in-8, 1836.—L'Herbagère, 2 vol. in-8. 1837.

ARNAUD (F.-T. de Baculard d'), né à Paris, en 1718, mort en 1805.

LES ÉPOUX MALHEUREUX, ou *Histoire de M. et Mme de la Bédoyère*, *in*-12. 1745. *Nouv. édit.*, 2 *vol. in*-12, 1783. — Ce roman offre en général plus de discours que d'action; les mêmes situations, les mêmes réflexions sont reproduites trop souvent. Il y règne une teinte sombre un peu trop uniforme. L'auteur, qui ne sait pas s'arrêter, épuise le sentiment et ne le laisse pas respirer; il pèche par un excès de pathétique, par une surabondance de sensibilité qui devient quelquefois fatigante. Dans cet ouvrage, comme dans tous les suivants, d'Arnaud a cherché à rendre les hommes meilleurs, en exerçant cette sensibilité; et s'il n'y a pas réussi, on doit au moins lui savoir gré de l'intention. Ses autres productions sont :

Andelson et Salvini, anecdote anglaise, in-8, 1772. —Thérésa, histoire italienne, in-12, 1745.—Bal (le) de Venise, in-12, 1747. Réimprimé sous le titre : Amour, ce sont là de tes jeux! — Sidney et Silly, ou la Bienfaisance et la Reconnaissance, in-12, 1766. Réimprimé sous le titre de Sidney et Volsan. — Batilde, ou l'Héroïsme de l'amour, in-8, 1767. — Clary, ou le Retour à la vertu récompensé; in-8, 1767. — Julie, ou l'Heureux

Repentir, in-8, 1767.—Lucie et Mélanie, ou les Deux sœurs généreuses, 1767.—Nancy, ou les Malheurs de l'imprudence et de la jalousie, in-12, 1767. — Selicourt, nouvelle, in-8, 1771.—Anna Bell, in-8, 1770. — Epreuves (les) du sentiment, 12 vol. in-8 ou 12 vol. in-12, 1772. — Bazile, anecdote française, suite des Épreuves du sentiment, in-8, 1773.—Nouvelles historiques, 2 vol. in-8, 1777. — Les Délassements de l'homme sensible; 24 parties, 12 vol. in-12, 1786 et suiv. — Histoire de l'infortuné comte de Comminge et d'Adélaïde de Lussan, 2 vol. in-12. — Les Loisirs utiles, 2 vol. in-8, 1793. — Sargines, ou l'Elève de l'Amour, in-8, 1793.—Les Matinées, nouvelles anecdotes, 3 vol. in-12, 1799.— Fanny, ou la nouvelle Paméla. — Denneville, ou l'Homme comme il devrait être, 3 vol. in-12, 1802. — Lorimon, ou l'Homme tel qu'il est, 3 vol. in-12 ou in-8, 1802.—Eustasia, histoire italienne, 2 vol. in-12, 1803.

ARNAUD (H.), pseudonyme de Mme Charles Reybaud.

ARNAULT (Ant.-Vincent), de l'Académie, né à Paris, en 1766, mort en 1835.

Souvenirs d'un sexagénaire, 2 *vol. in*-8. 1833. — Les premiers volumes des Souvenirs contiennent les principaux événements d'une des époques les plus importantes de notre histoire, de 1766 à 1797. Entre autres historiettes de la jeunesse de l'auteur, dont huit années se passèrent au collége de Juilly, on remarquera celles concernant trois hommes devenus célèbres dans la politique : Bailly, Fouché (de Nantes) et Billaud-Varennes, qui, avant d'embrasser la cause révolutionnaire, enseignaient les langues sous la robe modeste de l'ordre des Oratoriens. M. Arnault s'est trouvé aussi en contact avec les puissances des divers régimes, depuis la famille des Bourbons jusqu'à la famille de Bonaparte. Toutes les illustrations de l'époque, Beaumarchais, Ducis, la Harpe, d'Éprémesnil, Champfort, David, Talma, Mlle Raucourt, Delille, Chénier, Méhul, l'ont honoré de leur amitié. De là une foule d'anecdotes semées avec profusion dans le livre, et à travers lesquelles on aperçoit, sous son véritable jour, la marche de cette littérature dont la gloire est tombée avec l'empire. Si M. Arnault ne brille pas au premier rang dans cette belle période, si ses convictions ne sont pas assez tranchées pour qu'il soit classé parmi ceux qui ont marqué, l'auteur de Marius doit être, sans aucun doute, mis au nombre des hommes qui ont puissamment contribué à la propagation des principes de la liberté.

ARNOUD. Voy. Fournier.

ARNOULD-FRÉMY.

Les deux anges, 2 *vol. in*-8, 1833. — Deux jeunes gens, fils de paysans ruinés, sans fortune, sans état, se rendent dans une ville sans savoir que faire, et se logent dans une mansarde, où, après

quelques mauvais tours, ils introduisent une prostituée qu'ils se partagent en frères, et qu'ils envoient ensuite se prostituer dans la rue à leur bénéfice. La malheureuse meurt bientôt à ce métier. Après avoir perdu leur maîtresse, George et Myrtil (c'est le nom des deux jeunes gens) se marient, troquent leurs femmes, et l'un d'eux même empoisonne la sienne pour se débarrasser de la vie de ménage. George et Myrtil sont devenus pères et ont de grandes et belles filles. Myrtil essaye de l'inceste avec la sienne, et son ami, qui n'a rien à lui, lui donne à essayer aussi sa Gergine. Enfin les deux anges devenus vieux se font mendiants, ivrognes et dévots, puis vont crever ensemble comme deux outres gonflées de vin, sous le chêne d'une guinguette abandonnée. — Toutes ces horreurs sont racontées fort joyeusement, d'un style fleuri et badin, ce qui a fait donner à l'auteur, par les compères, le titre de créateur du roman *ironique*.

UNE FÉE DE SALON, 2 *vol. in*-8, 1836. — Monsieur de Belzonne, homme très-riche, très-magnifique, habite un château près de Fontainebleau, où il reçoit la plus brillante société. Il a trois filles, dont deux sont richement mariées; de riches prétendants, parmi lesquels se distingue le comte de Gauthier, se disputent la main de Berthe, la troisième, qui a dans le cœur une passion pour son cousin Olivier, que M. de Belzonne ne peut sentir. Olivier est secrétaire du général commandant le département de l'Isère; honteux de cette condition subalterne, il quitte Grenoble et arrive un jour de bal chez M. de Belzonne, qui le reçoit fort mal. Berthe, se dérobant aux hommages de ses adorateurs, s'empresse d'aller rejoindre son cousin dans le parc, où il s'était réfugié après l'insultante réception de son oncle; et pour lui donner du courage, elle lui renouvelle ses serments d'amour. Cependant Olivier reste triste; pressé de questions par sa cousine, il lui avoue que pour faire le voyage de Grenoble à Paris, il a volé de l'argent à son général, et que le général a découvert ce vol. Son oncle le chasse de chez lui; mais Berthe l'aime toujours, et cette jeune fille, douée d'une grande force de caractère, est décidée à résister à son père, qui veut absolument lui faire accepter pour époux le comte de Gauthier. Pour éprouver son cœur et celui de son amant, Berthe exige qu'il fasse un voyage en Italie. A son retour, Olivier rencontre à Genève le colonel Durancy, ami de M. de Belzonne, qui lui apprend que Berthe est devenue l'épouse de M. de Gauthier; Olivier tombe évanoui; un médecin déclare qu'il est mort, et le colonel Durancy apporte à Paris la nouvelle de ce trépas. Berthe avait cédé aux instances de son père, ruiné par son luxe, qui ne pouvait relever sa fortune que par ce mariage : Berthe s'était sacrifiée par amour filial. Mais, ni deux ans

d'une douce union, ni les soins passionnés de son mari, ni la naissance d'une fille, n'avaient pu bannir du cœur de Berthe le souvenir et l'image d'Olivier. Ce fut donc un moment décisif dans sa vie, lorsqu'un jour, Olivier, qui n'était pas mort, mais seulement évanoui, lorsque Durancy le quitta, parut devant elle et lui demanda compte de ses serments. La comtesse de Gauthier n'hésita pas entre son amant et son époux; mais incapable d'une trahison, elle alla trouver le comte, lui déclara qu'Olivier vivait, qu'elle l'aimait toujours, et qu'elle voulait quitter la maison conjugale pour aller habiter avec son cousin. Le comte ayant compris que toute résistance de sa part n'aboutirait qu'à un inutile scandale, laissa partir sa femme, après lui avoir assuré un revenu considérable qu'elle partagea avec Olivier, qui bientôt après est tué en duel, en voulant venger une injure faite à sa cousine.

LA CHASSE AUX FANTOMES, *in*-8, 1838. — Malgré son titre, ce roman n'est rien moins qu'une reproduction de noires rêveries. Les fantômes sont de gais chanteurs napolitains, amoureux à la rage, jaloux les uns des autres, mais aimant avant tout leur art divin. L'intrigue est peu de chose: le chanteur Bagatini est un vaurien vagabond qui n'a pas le sou; mais que lui importe! il chante pour se récréer. Bientôt il est recruté par le directeur d'un petit théâtre; il gagne ainsi quelques sequins, et puis l'ambition le prend; il veut être le premier vocaliste de Naples, et le devient; il veut avoir un bel habit rouge et rouler en carrosse de louage, et il parvient à jouir de tout cela; ensuite il est recruté par le directeur du grand théâtre, se croit un seigneur, et dédaigne la belle Adelina, sa maîtresse, pour faire la cour à une comtesse. Adelina le recherche et est repoussée. Mais bientôt le sort la venge: le public s'engoue d'un autre chanteur; Bagatini est bafoué, quitte le théâtre, se fait brigand, et se console de l'injustice du public en détroussant les voyageurs. Pendant qu'il se livre à cette lucrative et dangereuse profession, l'engouement pour son rival se dissipe, et les amateurs du vrai chant regrettent leur ténor de prédilection. Heureusement Bagatini tombe entre les mains de la justice; on va le prendre, lorsque le roi, qui bâille depuis longtemps au grand théâtre, lui pardonne à condition de chanter, comme par le passé, la *Sposa fidele*. Adelina lui revient, et il demeure jusqu'à sa mort le premier vocaliste de Naples.

Nous connaissons encore de M. Arnould-Frémy : Elfride, 2 vol. in-8, 1833.

ASHE (Théod.), littérateur anglais.

MÉMOIRES DE LA PRINCESSE CAROLINE (*la princesse de Galles*), *adressés à la princesse Charlotte* (*sa fille*), *traduits de l'anglais par*

Picot de Montpellier, 2 *vol. in*-8°, 1813.—Ce livre est-il un roman, un libelle, ou sont-ce des mémoires véritables? Tout porte à croire que ce sont des mémoires apocryphes, dans lesquels quelques circonstances vraies, quelques événements connus, mais vraisemblablement fort dénaturés, ont servi de base à un roman où tout est également répréhensible; le peu de vrai qui s'y trouve est donc un mélange de fictions et d'histoires, contraires aux règles du bon goût. Tout prouve donc que ces lettres sont supposées, tout démontre qu'elles n'ont pu être écrites par la princesse de Galles, qu'elles n'ont pu être adressées à sa fille: on en trouve la preuve dans les faits controuvés et contradictoires, dans la contexture entière et le style de l'ouvrage, dans le récit même des événements qu'on pourrait regarder comme vrais. Non, ce n'est point là le langage d'une femme qui fait des aveux, d'une princesse qui écrit ses mémoires, d'une mère surtout qui les adresse à sa fille, à sa fille dans l'âge de l'innocence et de la plus délicate pudeur! Peut-être une mère, et cela est difficile à croire, pourrait-elle confier à sa fille qu'elle a aimé éperdument un homme, qu'elle l'a même engagé à l'enlever; mais elle ne lui présenterait pas à chaque instant les tableaux les plus vifs de ses rêveries passionnées et de ses extases amoureuses; elle ne se peindrait pas, avec une sorte de délire, entre les bras de son amant; elle ne le représenterait pas séchant de ses baisers enflammés les larmes que l'amour fait couler. Quelle est la mère qui offrirait à sa fille de pareils tableaux, où elle se serait peinte comme le principal personnage, et avec des expressions plus vives encore et plus passionnées que la situation elle-même? Une courte analyse démontrera que ces mémoires n'ont pas été composés par la princesse à qui on les attribue.

Un jeune Irlandais attaché à la cour du duc de Brunswick est le héros du roman. Cet étranger, que l'on désigne sous le nom supposé d'Algernon, réunit aux qualités physiques les plus prononcées, tous les talents, toutes les qualités du cœur et de l'esprit. Le duc et la duchesse de Brunswick confient à cet homme séduisant l'éducation de leur fille; celle-ci devient bientôt éprise de son précepteur, qui partage sa passion. Le duc est furieux quand il découvre cette intrigue amoureuse, que favorisait la duchesse; il chasse l'aventurier irlandais, et signifie à sa fille qu'elle ait à se disposer à épouser le prince de Galles qui la demande en mariage. La princesse reste fidèle à son amant, combine avec lui un plan d'évasion et d'enlèvement qui s'exécute. Le duc poursuit et atteint les fugitifs; l'amant est relégué dans une prison, et la princesse s'embarque pour l'Angleterre. Pour se distraire de sa douleur, elle écoute avec bienveillance les discours du capitaine du bâtiment, passe plusieurs nuits en tête à tête à converser avec

lui sur le tillac, et arrive ensuite à Londres où elle s'unit au prince régent. Mais une des femmes de la princesse, qui l'avait surprise à deux heures du matin, sur le vaisseau, seule avec le capitaine, s'appuyant sur son bras et enveloppée d'une capote de matelot, avait gardé la mémoire de cet événement; et lorsque quelque temps après la princesse de Galles refuse de prendre le bras de son époux, prend celui du capitaine, prolonge avec lui sa promenade bien avant dans la nuit, et, abandonnée de ses femmes, s'égare et ne revient qu'excessivement tard, cette femme fait des rapprochements qui furent une des principales causes de la rupture de l'union des deux époux. Toutefois une réconciliation n'était pas impossible, mais elle échoua contre une circonstance singulière: la princesse élevait un enfant; un étranger vivait mystérieusement dans une chaumière non loin de son palais. Le prince de Galles veut savoir ce que c'est que cet enfant, que cet étranger; on envoie chercher celui-ci: c'était l'ancien amant de la princesse, c'était Algernon. La princesse s'évanouit; l'enfant s'écrie en voyant Algernon, et l'appelle son papa... Tels sont ces mémoires, tel est le roman.

Nous connaissons encore d'Ashe : L'Homme blanc des Rochers, 4 vol. in-12, 1829.

AUDIBERT.

HISTOIRE ET ROMAN, *in*-8°, 1834. — *Histoire et Roman* est un de ces recueils qui ne s'analysent pas, tant est grande la diversité des sujets qui y sont traités; nous n'entreprendrons donc point d'en donner ici une idée complète; nous parlerons seulement de ce qui nous aura semblé digne de remarque. Dans *la Bataille d'Hongues-Down*, M. Audibert décrit la victoire remportée sur les Danois par Egbert, fondateur du royaume d'Angleterre; les événements qui précédèrent la bataille et qui en furent le résultat, sont racontés avec précision. — *Bed-Kaudir* est un conte oriental plein de couleur et de sensibilité. — Dans *l'Ormeau*, l'auteur a retracé une de ces luttes de galanterie si fréquentes au moyen âge. Henri III, en présence de la reine Marguerite, a décoché une épigramme contre la fidélité des femmes, à laquelle Marguerite a répondu par la contre-partie de cette épigramme. Les deux adversaires consentent à porter ce combat tout poétique dans la réalité: une aventure propice s'est offerte, et le dénoûment d'une aventure d'amour apprendra lequel de Henri ou de Marguerite sera vainqueur. C'est Marguerite qui l'emporte. — Le morceau qui a pour titre *Talma*, est le plus important du livre. L'auteur, qui a eu l'inappréciable avantage d'être admis dans l'intimité de l'illustre acteur, a eu la pensée de reproduire, sous la forme vive et animée du dialogue, plusieurs entretiens familiers où Talma se révélait à nu; il a réussi

complétement à jeter l'intérêt le plus vif sur ces conversations vraiment curieuses. — En résumé, *Histoire et Roman* est un livre plein d'intérêt, qui annonce dans l'auteur un écrivain consciencieux et brillant.

AUGER (St. Hippolyte), né à Auxerre, en 1797.

BORIS, *nouvelle*, *in*-12, 1819. — La scène de cette nouvelle est au monastère de Vonescenskoï, situé dans une des steppes arides qu'arrose le Dniéper. Depuis plusieurs siècles ce monastère possède une image révérée de la Vierge, qui attire annuellement de nombreuses troupes de pèlerins, de tous les points du vaste empire de Russie; tous arrivent souffrants, tous partent guéris ou consolés. Avant de s'éloigner, chacun écrit son nom et quelques sentences sur la table de pierre placée sous le vestibule du cloître. Là, aux dons modestes du pauvre venaient se joindre les offrandes des riches et des rois; mais aucun des présents déposés aux pieds de l'image miraculeuse n'égalait ceux d'un pèlerin qui avait refusé d'écrire son nom sur la table de pierre. On se perdait en conjectures sur cet étranger dont on n'avait pu apercevoir la figure; on savait seulement qu'après avoir attaché à l'image sacrée une couronne de diamants d'un prix inestimable, il avait été congédié avec une sorte d'horreur par le prieur, qui lui avait dit d'une voix tonnante : « Priez, misérable pécheur!—Huit années s'étaient écoulées sans que l'inconnu fût revenu au monastère. On était arrivé au jour où l'on célébrait la fête solennelle de la Vierge, lorsqu'au lever de l'aurore on aperçut une troupe considérable de pèlerins entourant un paralytique couché sur un lit porté par quatre de ses compagnons. Son visage livide et décharné laisse voir les traces de violentes souffrances; mais son regard est doux, et semble demander à tous indulgence et pardon. Une femme d'une beauté imposante, et deux jeunes guerriers marchent à ses côtés, et suivent avec intérêt tous ses mouvements. La foule s'empresse autour du malade et demande qui il est? — C'est Boris le riche! répond un habitant de Kiow. —C'est Boris le sage, le vainqueur des Tartares, le saint de la contrée; ses richesses sont innombrables, mais moins grandes encore que ses vertus. Cependant ce saint, ce sage, n'est autre que le pécheur qui huit années auparavant avait fait un si riche don au monastère; il y revenait une seconde fois implorer la miséricorde divine. Mais quel pardon avait-il à demander? quel crime avait-il commis? Boris avait fait un pacte avec le diable, qui avait mis à sa disposition des trésors inépuisables. Quelle suite de fautes avait conduit l'infortuné Boris à recourir à la bourse d'un si terrible créancier? sous quelle

sonnes, ils ne laissent pas que d'amuser quelquefois celles d'un âge mûr et formé. — On connaît encore de Mme d'Aulnoy :

Mémoires de la cour d'Espagne, 2 vol. in-12, 1684. – Histoire de Jean de Bourbon, prince de Carency, 2 vol. in 12, 1691. — Mémoires et Aventures singulières de la cour de France, 3 part. in-12, 1692. — Mémoires historiques de ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe, 2 vol. in-12, 1692. — Histoire nouvelle de la cour d'Espagne, in-12, 1692.—Nouvelles espagnoles, 2 vol. in-12, 1692.— Nouvelles et Mémoires historiques, 2 vol. in-12, 1693. — Mémoires de la cour d'Angleterre, 2 vol. in-12, 1695.— Histoire du comte de Warwick, 2 vol. in-12, 1704.— Histoires sublimes et allégoriques dédiées aux fées modernes, in-12, 1699.— Les Chevaliers errants, contes des fées, et le Génie familier, in-12, 1699.

AUSTEN (miss J.), romancière anglaise, née à Slaveson le 16 décembre 1775, morte le 18 juillet 1817.

RAISON ET SENSIBILITÉ, ou *Les deux manières d'aimer; traduit librement de l'anglais par Mme de Montolieu*, 4 *vol. in*-12, 1816.— C'est principalement dans la peinture des mœurs et des caractères que se distingue ce roman, un des mieux faits et des plus agréables de miss Austen. L'intrigue en est simple : l'auteur a mis en scène deux jeunes sœurs, belles, aimables, et possédant également toutes les qualités du cœur, mais l'aînée joint à ses vertus cette sagesse d'esprit qui seule peut mettre l'homme à l'abri des grandes douleurs de la vie. Tous ses sentiments sont modérés, ses peines adoucies par les efforts d'une raison qui ne l'abandonne jamais, et malgré les nombreux chagrins auxquels elle se trouve en proie, elle peut dire comme mademoiselle de la Vallière, à qui l'on demandait si elle était heureuse aux Carmélites : *Non; mais je suis contente*. Tel est en effet l'état d'un être qui parvient à triompher des passions sans autre secours que l'énergie de son âme. La seconde sœur, au contraire, livrée à toutes les chimères d'une imagination active, ne vit que d'émotions fortes, et s'abandonne aux plus pénibles avec une sorte de délices. Cédant tour à tour aux illusions de l'espérance, aux angoisses du désespoir, elle devient l'objet de la pitié la plus touchante; car l'auteur a eu soin de ne lui donner aucun tort qui nuise à la pureté de son âme et de son caractère; on la plaint d'autant plus, qu'elle est vertueuse, aimable et bonne; mais, outre l'espèce de ridicule qui accompagne une pareille exaltation, il en résulte pour l'infortunée qui l'éprouve des chagrins et des malheurs réels. Telles sont les deux héroïnes de ce roman, dont il est impossible de faire l'analyse, puisque tout son mérite consiste dans le charme des détails et dans l'extrême vérité des personnages qui sont mis en scène.

LA FAMILLE ELLIOT, ou *l'Ancienne inclination. Traduction libre de l'anglais par madame de Montolieu*, 2 *vol. in*-12, 1821.—Dans ce roman, Jane Austen a justifié la réputation dont elle jouit en

Angleterre comme créatrice d'un genre inconnu avant elle, celui de l'extrême simplicité des moyens, et de l'art d'intéresser par le seul développement des caractères, soutenus avec une vérité parfaite, et la peinture vraie des sentiments qui agitent les personnages qu'elle met en scène. L'héroïne de ce roman, qui parut en Angleterre sous le titre de *la Persuasion* (en 1818), est une jeune personne nourrissant au fond de son cœur une inclination secrète, sans savoir, non plus que le lecteur, si elle est partagée; ce n'est presque qu'au dénoûment qu'on en est instruit; il en résulte que miss Austen a su éviter les scènes d'amour, si souvent répétées et si souvent fastidieuses. L'amour dans cet ouvrage, comme dans tous ceux de cet auteur, est presque toujours voilé; et quand le lecteur le devine, l'intérêt augmente, et devient même assez vif, sans qu'on rencontre d'autres événements que ceux de la vie la plus ordinaire. — La lecture de ce roman est très-agréable et ne laisse que de douces impressions. Le dénoûment, quoique prévu, est bien amené par une lettre qu'on ne peut lire sans attendrissement, et qu'une femme seule pouvait écrire.

ORGUEIL ET PRÉVENTION, *traduit de l'anglais par mademoiselle Eloïse Perks*, 3 *vol. in*-12, 1822. — Cet ouvrage n'est point fait pour ceux qui cherchent des événements, et qui courent au dénoûment; on n'y trouve aucune aventure romanesque, aucune action dramatique, mais des caractères bien tracés, des réflexions heureuses, et de fines observations.

¶ Jane Austen était fille d'un recteur de paroisse, homme très-savant, et qui possédait le goût le plus exquis dans chaque branche de littérature. De bonne heure elle apprit à discerner et à sentir le charme d'un bon style, et mit une sorte d'enthousiasme à perfectionner le sien, ainsi qu'à faire une étude approfondie de sa langue. A la mort de son père, elle vint s'établir au charmant village de Chawton, où elle a publié les romans qui l'ont placée sur la même ligne que les d'Arblay et les Edgeworth. La plupart de ses ouvrages furent composés plusieurs années avant leur publication, et malgré les succès qu'ils obtinrent, rien ne put la décider à mettre son nom en tête de ses productions.—On doit encore à miss Austen : La nouvelle Emma, ou les Caractères anglais du siècle, trad. de l'anglais, 4 vol. in-12, 1816. — Le Parc de Mansfield, ou les Trois Cousines, trad. de l'angl. par H. Vve, 4 vol. in-12, 1816. — L'Abbaye de Nothanger, trad. de l'angl. par Mme Hyac de F. (Ferrières), 3 vol. in-12, 1824.

AVELLANEDA

(Al. Jern. de), romancier anglais du XVIe siècle.

NOUVELLES AVENTURES DE L'ADMIRABLE DON QUICHOTTE DE LA MANCHE, *traduit de l'espagnol par Lesage*, 2 *vol. in*-12, 1716. — Cette suite détestable des aventures de Don Quichotte parut en 1614, en 1 vol. in-8° imprimé à Tarragone; on croit que le nom d'Avellaneda est un pseudonyme. Avellaneda reprend le fil de l'histoire de Don Quichotte, que Cervantes avait laissé dans ses

foyers, où ses amis et sa famille s'occupaient du rétablissement de sa santé. L'aventure des flagellants, à la suite de laquelle le chevalier de la triste figure est ramené chez lui dans une charrette, est la dernière de la première partie. Cervantes dit qu'il a fait d'inutiles recherches pour découvrir les restes du manuscrit original, où il suppose qu'il est parlé d'une troisième expédition de Don Quichotte, qui se rendit à Saragosse. Avellaneda, profitant de cette donnée, conduit le chevalier dans cette capitale de l'Aragon; après lui avoir fait subir quelques épreuves sur la route, il le loge définitivement dans la maison des fous. Les aventures se ressemblent toutes, et la manière de les raconter ne dédommage pas de la trivialité de la fiction; c'est une plate caricature d'un chef-d'œuvre d'imagination et de style.

La témérité d'Avellaneda rendit un service à la république des lettres, en mettant un homme de génie dans la nécessité de défendre sa gloire, et de perfectionner un chef-d'œuvre qui, sans ce motif, serait peut-être resté imparfait. Cervantes, forcé de mettre en jeu toutes les ressources de son esprit, publia la suite des folies de son héros. Le faible Avellaneda fut immolé au pied de l'autel qu'il avait profané. Peu content d'un déluge de plaisanteries dont il accabla son imprudent ennemi, Cervantes déploya sa grande supériorité en reproduisant le même personnage que son continuateur avait mis en scène, le seigneur Alvaro de Tarre. Le chapitre 72 de la deuxième partie de Don Quichotte, où se passe l'entrevue de ce gentilhomme avec le véritable aventurier de la Manche, est sans contredit l'un des plus curieux de l'ouvrage. Enfin Cervantes, voulant arrêter une fois pour toutes l'incontinence d'esprit de son adversaire, fait mourir Don Quichotte; et le curé ordonne qu'il en soit dressé procès-verbal, afin que personne ne soit plus tenté de lui attribuer de nouvelles sottises. *Voyez* CERVANTES.

AYCARD (MARIE).

LE COMTE DE HORN, 4 *vol. in*-12, 1834. — *Le comte de Horn* est un roman historique dans lequel l'auteur passe en revue la fameuse époque du système de Law. Antoine, comte de Horn, tenait par sa naissance aux plus nobles et aux plus puissantes familles du siècle; escroc, libertin, perdu de dettes, à l'âge de vingt-deux ans il battait le pavé de Paris en compagnie de deux chevaliers d'industrie, nommés Laurent de Mille, capitaine réformé, et de l'Estang, fils d'un banquier de Bruxelles. Ruinés par le jeu, le vin et les femmes, ces trois hommes s'associèrent pour dévaliser un certain agioteur, qui marchait toujours pourvu d'un

riche portefeuille. Le 22 mars 1720, un vendredi saint, ils attirèrent cet homme dans un cabaret de la rue de Venise, le bâillonnèrent et l'égorgèrent avec un couteau. Par une imprévoyance inexplicable, les meurtriers n'avaient pas retiré la clef du cabinet où se consommait le crime. Un garçon accourut au bruit, entr'ouvrit la porte, puis voyant un homme râlant sur le plancher, il la referma à double tour, et s'élança dans l'escalier en criant à l'assassin. Des trois meurtriers, le comte de Horn et de Mille étaient seuls dans le cabinet fatal; de l'Estang faisait le guet. Au premier bruit, au lieu de délivrer ses complices, il s'enfuit et ne fut pas rejoint. Le comte de Horn et de Mille furent arrêtés immédiatement, condamnés à être roués vifs en la place de Grève, et exécutés le 26 mars, quatre jours seulement après que le crime eut été commis. — Le caractère du comte de Horn est bien saisi et fortement dessiné. Dans l'impuissance d'en faire un honnête homme, M. Marie Aycard l'a relevé en lui supposant une passion touchante et pure. Amant vénal de mademoiselle de Tencin, dont il veut briser la chaîne dorée, le comte ne respire que pour Catherine Roussay, fille d'un ancien cocher de Law enrichi par le système. Nous n'expliquerons pas comment sa liaison avec une femme spirituellement immorale, comment sa passion pour une fille simple et candide, compliquée d'un goût vif pour le jeu, amènent progressivement le comte à se souiller d'un meurtre: seulement nous dirons que celui qu'il immole est un rival; que néanmois le crime se commet malgré lui, par le triste ascendant et le fatal secours d'un complice. — Plusieurs belles scènes se font remarquer dans ce roman : celle de la soirée chez la Duclos reproduit admirablement le pêle-mêle de l'époque; les scènes du cabaret, de la prison, de l'échafaud, sont aussi fort bien traitées.

Presque tous les romans qui ont paru sous le nom d'Auguste Ricard sont d'une société composée de MM. Mar. Aycard, Raym. Brucker, Ferd. Flocon et Aug. Ricard. Nous connaissons en outre de M. Aycard les romans suivants : Le Sire de Moret, 4 vol. in-12, 1829. — Marie de Mancini, 3 vol. in-12, 1830. — L'Actrice et le Faubourien; 4 vol. in-12, 1833. — Julienne Petit, ou le Voleur et la Grisette, 2 vol. in-8, 1836.

AZEGLIO (Maxime), gendre de Monzoni.

HECTOR FIERAMOSCA, *traduit de l'italien*, 2 *volumes in*-8, 1833. — L'action de ce roman se passe en 1503, un an avant la mort d'Alexandre VI. Les Français, sous les ordres du duc de Nemours, vice-roi de Naples, assiégent dans Barlette les deux Colonne et leur allié, ou plutôt leur chef, Gonzalve. De braves chevaliers sont en nombre dans les deux armées; parmi ceux renfermés dans la place, Hector Fieramosca se distingue entre tous par son courage et sa beauté. Trois Français faits prisonniers dans une sortie par

les Espagnols, laissent tomber sur les Italiens quelques paroles de mépris qui sont vivement relevées, et un défi a lieu : dix chevaliers de chaque nation doivent combattre en champ clos contre dix autres, pour décider qui l'emporte des deux peuples en valeur. L'intervalle entre le défi et le combat est rempli par divers incidents, tels que l'arrivée de la fille de Gonzalve, qui donne lieu à des fêtes brillantes; la passion de Fieramosca pour la belle Genèvre, qu'il a soustraite aux violences de César Borgia, etc., etc. Fieramosca, au sortir de la lutte, vole au couvent où est renfermée Genèvre; mais il n'arrive que pour assister à ses funérailles : l'infâme César Borgia lui a fait violence, et elle a succombé à son désespoir. Hector disparaît, et l'auteur nous donne à entendre qu'il a mis fin à ses jours en se précipitant lui et son cheval dans la mer.

BAGE (Robert),

né à Darley le 29 février 1728, mort le 1er sept. 1801.

LA BELLE SYRIENNE, 2 *vol. in*-12, 1788.

ANNA BELLA, *ou les Dunes de Barham, trad. de l'anglais, par Griffet de la Baume*, 4 *vol. in*-12, 1810.

Bage s'est plutôt proposé dans ses romans de tracer des caractères que de faire des histoires, de propager des opinions philosophiques et politiques que d'amuser le lecteur par les événements merveilleux d'une fiction ou de l'intéresser aux malheurs de ses personnages. La partie narrative est rarement bien intéressante; c'est principalement la conduite des personnages, comme êtres pensant et parlant, qui captive l'intérêt, et, contre l'ordinaire, le lecteur n'est presque jamais tenté de passer les dialogues pour arriver plus vite au récit des événements. Il règne, dans les romans de Bage, un ton de légèreté et de gaieté agréable; il a emprunté à Voltaire et à Diderot son style élégant, badin et ironique; et s'il ne peut être comparé à ses modèles pour l'esprit, il faut convenir que dans plusieurs passages il a une veine d'*humour* anglaise qui lui est toute particulière.

BALZAC (Honoré),

né à Tours, le 20 mai 1799. M. Balzac a publié une partie de ses productions sous le pseudonyme de *Lord R'Hoone*, *Horace de Saint-Aubin*, etc.

CLOTILDE DE LUSIGNAN, ou *le Beau Juif*, *manuscrit trouvé dans les archives de Provence*, 4 *vol. in*-12. 1822. — Jean de Lusignan, roi de Chypre, détrôné par les Vénitiens, se réfugie,

avec ses trésors, sa fille Clotilde, et quelques serviteurs fidèles, dans le château de Casin-Grandes, en Provence. Non loin de là est un autre château habité par Enguerry le Mécréant, qui porte la terreur dans toute la contrée. Pour échapper au massacre général, le beau juif Nephtaly va se réfugier à Casin-Grandes, où il parvient à se faire aimer de Clotilde. Cependant Enguerry, payé par les Vénitiens pour s'emparer du roi de Chypre, se rend au château de ce dernier, et lui demande sa fille pour épouse. On la lui refuse, et il s'éloigne en jurant de détruire le château. Lusignan allait succomber sous les efforts de ce cruel ennemi, lorsque Gaston arrive à la tête de ses chevaliers, et délivre Casin-Grandes. Le roi, reconnaissant, voit avec plaisir Gaston épris de sa fille, et il prépare tout pour son hymen; mais Clotilde, toujours fidèle à Nephtaly, ne consent à épouser Gaston qu'avec la ferme volonté de se donner la mort en marchant à l'autel. Le jour où elle va consommer cet étonnant sacrifice, au moment où elle s'approche de l'autel, Gaston, qui s'était jusqu'alors caché sous la visière de son casque, se fait connaître, et Clotilde étonnée retrouve en lui le beau Nephtaly, pour lequel elle voulait mourir.

L'HÉRITIÈRE DE BIRAGUE, *histoire tirée des manuscrits de dom Rago*, 4 *vol. in*-12, 1822. — Cette production a plusieurs caractères qui décèlent une grande verve comique; on y remarque surtout les deux anciens compagnons de Henri IV, dont l'originalité, les saillies et la franchise provoquent le rire, malgré la teinte sombre qui règne dans l'ouvrage. L'intendant Robert, fidèle serviteur de la famille des Morvan, dont la finesse est déguisée par une bonhomie touchante, est un caractère fort bien tracé.

JEAN-LOUIS, ou *la Fille retrouvée*, 4 *vol. in*-12. 1822. — Jean-Louis Granivel, charbonnier de son état, est un héros de cinq pieds dix pouces, un peu philosophe. Élève de son oncle Barnabé le pyrrhonien, il est cependant convaincu qu'il aime une petite Fanchette, ravaudeuse, fille trouvée par le père Granivel dans la forêt de Senart. Les deux amants allaient être unis, lorsque maître Plaidanon, procureur au Châtelet, croit reconnaître sa fille dans Fanchette. Bientôt il s'aperçoit qu'il s'est trompé et la renvoie à son père adoptif. Un nouveau père se présente, et c'est le véritable; c'est le duc de Parthenay. Ce nouvel incident prive le charbonnier de sa bien-aimée, devenue Léonie de Parthenay. Fanchette, cependant, a promis à Jean-Louis qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que lui. Pour l'obtenir, il va chercher la gloire en Amérique, y bat les Anglais, devient colonel, puis général, revient ensuite, et obtient enfin la main si désirée de Fanchette.

LE VICAIRE DES ARDENNES, 4 *vol. in*-12, 1822. (*Publié sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin*). — Joseph est un jeune créole fort simple et si peu avancé pour son âge, qu'il croyait pouvoir épouser sa sœur Mélanie. Lorsqu'en avançant en âge il fut forcé de perdre cette illusion, il se réfugia dans un séminaire, d'où il sortit pour exercer les fonctions de vicaire dans un village des Ardennes. Là il retrace le souvenir de sa jeunesse, nous raconte l'histoire d'Argow le pirate, et plusieurs autres aventures. Plus tard, il apprend qu'il n'est pas le frère de Mélanie, et après bien des traverses, les deux amants s'épousent.

LA DERNIÈRE FÉE, ou *la Nouvelle lampe merveilleuse*, *in*-12... *seconde éd.*, 3 *vol. in*-12, 1824. (*Publié sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin.*) — Un chimiste, accompagné de sa femme et de son valet, nommé Caliban, vient s'établir sur une colline près d'un village aux environs de Paris, où ils vécurent isolés, inconnus, en s'occupant d'alchimie. Le chimiste mourut; sa femme le suivit au tombeau, laissant un fils, le jeune Abel, dont Caliban fut le tuteur. C'était un adolescent demi-sauvage, qui n'avait lu qu'un seul livre, les contes des Fées. Dans sa nature candide, Abel avait pris ce livre au sérieux, il croyait aux fées et à leurs merveilles. Un jour il rencontra une jeune fille du village voisin, nommée Catherine, qu'il prit pour une fée, qu'il aima, et dont il fut payé de retour. Un autre jour, lady Sommerset, qui habitait un château situé non loin de la cabane d'Abel, rencontra ce jeune innocent, fut charmée de sa beauté, flatta sa manie en se présentant à lui sous le costume d'une fée, et après s'être amusée pendant quelque temps de la charmante crédulité d'Abel, elle l'épousa. Catherine, désespérée de ce mariage, se fit passer pour morte, prit des habits d'homme, et entra au service d'Abel. Celui-ci devint très-malheureux en ménage; lady Sommerset le trompa; il la surprit en flagrant délit, devint fou, et partit pour l'Écosse, où Catherine l'accompagna et le rendit à la raison.

LE DERNIER CHOUAN, ou *la Bretagne en* 1800, 4 *vol. in*-12, 1828. — La fable de ce roman rappelle au premier aspect le drame des *Français en Danemark;* c'est aussi une jeune fille espion qui se prend d'amour pour l'homme qu'elle doit surveiller, et qui, se dévouant pour le sauver, lui révèle sa mission ignoble et se relève à ses yeux de tout l'héroïsme d'un aveu si déshonorant. Mademoiselle de Verneuil est une création d'une élégance, d'une pureté, d'une finesse exquise, et en même temps d'une vérité qui a dû demander une longue étude de l'âme des femmes. Le marquis de Moutauran est aussi un personnage original. Sur le second plan sont deux figures vigoureusement dessinées: celle du commandant Hulot, et celle de Marche à Terre. Rien de terrible comme

le massacre des bleus par les chouans à la Vivetière, comme cette scène où l'espionne est démasquée, comme les scènes de chouannerie où l'on chauffe un vieil avare au brasier de sa cuisine pour lui faire révéler sa cachette; rien d'imposant comme la messe dite par un prêtre en guenilles, au milieu d'une forêt druidique, sur un autel de granit, pendant une matinée d'automne, et tandis que les habitants des campagnes circonvoisines, agenouillés près de leurs fusils, se frappent la poitrine en répétant le chant religieux. Nous citerons encore le combat d'Ernée, le repas d'Alençon, le bal des chefs de chouans, etc. Les mœurs des Bretons, leur justice sans appel, sont décrites avec vigueur, et un grand coloris de vérité s'y fait reconnaître.

PHYSIOLOGIE DU MARIAGE, ou *Méditations de philosophie éclectique sur le bonheur et le malheur conjugal, publiées par un jeune célibataire*, 2 *vol. in*-8. 1828. — Bien que l'auteur cherche à s'en défendre, ces deux volumes sur le mariage ont été composés tout exprès pour s'en moquer. Le mariage, cependant, sous quelque rapport qu'on le considère, n'est pas, que nous sachions, une chose si plaisante. Quant aux maris, après tout ce qu'on nous a dit de leurs infortunes, il ne reste rien de bien neuf et de bien gai à nous en dire; il y a aujourd'hui trois sujets qui sont tout à fait hors du domaine de la plaisanterie : les maris, les médecins et l'académie; on en a tant ri, qu'il est difficile d'en rire encore.—L'auteur défend aux femmes de le lire, et c'est assez sans doute pour leur en donner l'envie; il se pourrait bien encore que quelques-uns de ces maris, qu'on dit de si bonnes gens, fussent curieux aussi de voir comment on se moque d'eux : on lira donc la physiologie du mariage, et voici un résumé de ce qu'on y trouvera. D'après des calculs statistiques dont l'exactitude paraît incontestable à l'auteur, il n'y a dans notre belle France que quatre à cinq cent mille femmes capables d'inspirer une passion, et dont la vertu puisse être en péril; le reste, suivant lui, ne vaut pas l'honneur d'être compté. Or, dans ce nombre, combien croit-on qu'il trouve de femmes vertueuses? Il en cherche une, il la cherche longtemps avec la lanterne de Diogène, et l'impertinent a de la peine à la trouver; puis il entreprend de prouver qu'il est presque impossible à une femme mariée de conserver sa vertu; et il ajoute même « qu'il faut singulièrement respecter les oreilles du sexe, car c'est la seule chose qu'il ait de chaste. » Cela nous paraît vraiment passer le badinage qu'un auteur puisse se permettre. Sans doute nous n'avons pas la bonhomie de croire que toutes les femmes sont vertueuses, et nous ne sommes pas assez niais pour l'affirmer, mais du moins un très-grand nombre, mais la majorité absolue, mais.... presque toutes, et cela ne fût-il pas, il faudrait le dire et

le croire pour l'honneur des femmes et aussi pour le nôtre, car l'un et l'autre se touchent un peu. Il suffit de connaître l'opinion de l'auteur sur le sexe, pour n'être pas étonné de le voir s'apitoyer sur la condition des maris; mais bien avant lui d'autres ont recommandé à notre commisération ces maris qu'il appelle prédestinés : les savants, ils sont si peu aimables; ils s'occupent tant de leurs livres et si peu de leurs femmes! les banquiers, ils sont si affairés! les médecins, ils ont tant de malades à visiter! les vieillards qui épousent de jeunes femmes, ils sont si téméraires! Dans la seconde partie de ses méditations, le jeune célibataire s'occupe charitablement de l'éducation de ces pauvres maris, éducation que nous devons croire bien peu avancée, si, comme il l'affirme, ils sont tous dans l'ignorance la plus profonde de l'amour et de la femme. La femme, dit-il, est un admirable solfége; mais les maris ne savent pas le déchiffrer. Suivant lui encore, la femme est une lyre qui ne livre ses secrets qu'à celui qui sait en jouer : comparaison assurément fort jolie; mais ce qui ne l'est pas, c'est le régime diététique, tout pythagoricien, auquel l'auteur veut que les femmes soient assujetties par ordonnance maritale; ce sont aussi ces vilaines sangsues que, par mesure de sûreté, il recommande aux maris de faire appliquer fréquemment à leurs femmes. Au reste, à quoi bon ces précautions et d'autres encore que la Physiologie du mariage nous indique? elles sont, ainsi qu'on a pu le voir, tout à fait inutiles dans le déplorable système de l'auteur; elles le sont également dans le nôtre, car nous sommes très-convaincus que le plus sûr moyen de n'être pas trompé par les femmes, qui, on le sait, se piquent toutes de générosité, c'est d'avoir en elles une confiance sans bornes. Or, l'inutilité des précautions une fois reconnue, on demande à l'auteur comment l'idée a pu lui venir de composer son bizarre ouvrage.—En résumé, ce livre est une macédoine de saveur mordante et graveleuse, dans le goût drolatique, où l'auteur rajeunit à la moderne un sujet usé, sans échapper toutefois à des plaisanteries devenues vulgaires. La morale scrupuleuse en est exclue dès le titre; et il n'en faut pas parler. Cependant certains côtés délicats et sensibles auraient pu être touchés avec plus d'art; mais l'écrivain, pur épicurien, n'y est pas arrivé encore. Ainsi, plus tard dans le conte du Rendez-vous, M. Balzac nous peindra Julie d'Aiglemont au retour de cette soirée brillante où elle a reconquis, à force de coquetterie et de triomphes, la fantaisie passagère de son mari; il nous la peindra cédant une dernière fois par bonté et par calcul à l'égoïste faveur dont M. d'Aiglemont l'honore; puis tout aussitôt, dès qu'elle se retrouve à elle, nous la voyons sombre, sur son séant, dans le lit conjugal, près du mari endormi, rougissant et pleurant, comme d'un crime,

de cette espèce de profanation calculée à laquelle elle s'est soumise : il y a là une page admirable de vérité et de douleur. Au lieu de ces peintures vivantes, nous avons, dans la Physiologie du mariage, la théorie du lit, des deux lits jumeaux ou des chambres séparées, tout un étalage que rien n'ennoblit et ne rachète.

LA PEAU DE CHAGRIN, 2 *vol. in*-8, 1830. — Raphael de Valentin sortait d'une maison de jeu vers la fin d'une journée du mois d'octobre, et se dirigeait vers la rivière pour mettre fin à son existence; mais comme il faisait encore jour et qu'il ne voulait pas se donner en spectacle, il se mit à errer sur le quai Voltaire en attendant la nuit, et entra dans un magasin d'antiquités; là un vieux marchand le conduisit devant une peau de chagrin pendue au mur, dans le tissu de laquelle étaient incrustés ces mots en caractères magiques : « *Si tu me possèdes, tu posséderas tout; mais à chacun de tes désirs tu me verras décroître, et tes jours diminuer.* » Raphael acheta le talisman, et pour en éprouver la vertu, demanda un magnifique dîner, avec du vin de choix, des convives aimables, des femmes ravissantes, et sortit de la boutique après avoir désiré que le vieillard devînt amoureux d'une danseuse, ce qui arriva le jour même; ainsi, d'une première fois, et par ce double souhait d'un bon repas pour lui et d'un fol amour pour le vieux marchand, il venait de se retrancher plusieurs années. A peine descendu dans la rue, il heurte trois de ses amis qui l'entraînent à un dîner de journalistes avec lesquels il fait une nouvelle orgie; et l'on peut juger de ce qui se passa par la posture de Raphael racontant à un de ses amis l'histoire de sa vie, les deux pieds placés sur une ravissante courtisane. Son histoire est longue. Raphael est riche d'abord; puis il devient pauvre et est obligé de se réfugier au sixième étage d'un hôtel garni, tenu par la femme d'un chef d'escadron, mère d'une jeune et jolie personne nommée Pauline. Pauline aima Raphael; mais Raphael ne voit que femme à blason, à laquais, à carrosse. Il fit la connaissance d'une comtesse, qu'il aima et dont il ne fut pas aimé; pour elle il se passait de manger, afin d'économiser le prix d'un fiacre ou le blanchissage d'un gilet; il se fondait devant cette femme de glace, devant cette femme sans cœur, et n'en obtint que des dédains; il voulut tenter la fortune, joua, perdit, et allait se jeter à l'eau, quand il devint possesseur de la peau de chagrin. La fin du récit de Raphael se rejoint avec le commencement du roman. Que devint-il ensuite? Il demanda deux cent mille livres de rente à sa peau de chagrin, qui se contracta de telle sorte que cette fortune lui valut une phthisie. A cette époque, il retrouva Pauline, dont le père était devenu millionnaire. Raphael et Pauline s'aimèrent, mais Raphael commençait à tousser beaucoup. Il partit pour les bains d'Aix, fut insulté par un fat, désira

le tuer, et lui mit une balle dans le cœur; mais la peau de chagrin se trouva tout à coup à peine grande comme une feuille de peuplier, et à peine lui resta-t-il assez de temps pour aller mourir à Paris, dans son bel hôtel, aux genoux de sa Pauline. — Ainsi finit ce roman, où l'on trouve des pages éblouissantes, de la moquerie légère et gaie, du trait, mais çà et là de l'exagération et du clinquant. Mais quel que soit le talent dépensé par l'auteur dans cette composition, les pages qui offrent le plus d'intérêt sont loin d'être aussi saisissantes que celles de la touchante nouvelle insérée dans le cinquième volume de la Revue des Deux Mondes, et intitulée le MESSAGE.

CONTES BRUNS PAR UNE TÊTE A L'ENVERS (*par MM. Balzac, Chasles et Raban*), *un vol. in*-8, 1832. — M. Balzac est l'auteur de la Conversation entre onze heures et minuit, collection d'anecdotes à passions brutales et scandaleuses, et du Grand d'Espagne, nouvelle empreinte d'une teinte aussi sombre pour le moins : c'est une nuit castillane avec ses intrigues d'amour, ses secrets de sang, ses poignards, ses hommes à manteaux; c'est cette jalousie délirante qui ne recule devant aucun crime, qui assassine un bienfaiteur et mutile une amante. — Les productions de M. Chasles sont au nombre de quatre, diverses de sujet, diverses d'inspirations. On trouvera dans l'OEil sans paupière, une maladroite copie de Tam O'shanter de Burns, une imagination forte; dans une Bonne fortune, un intérêt puissant; dans la Fosse de l'avare, une création spirituellement burlesque; mais le conte de prédilection est celui des Trois sœurs. Ce conte contraste d'une façon bien étrange avec les autres; autant le fantastique et l'horrible sont prodigués dans ceux-ci, autant celui-là est simple, pur, vraisemblable. En voici l'analyse : Trois sœurs qui meurent de la poitrine; et c'est là ce que l'auteur a rendu si doucement lugubre, c'est là ce qui intéresse, ce qui attache davantage que les amours violents. Mais aussi ces trois sœurs sont de si aimables, de si douces créatures; l'amitié qu'elles se portent est si tendre, les soins qu'elles se prodiguent si sincères, leur caractère si naïf, quoique différent : l'une rieuse et enfant jusqu'à sa dernière heure; l'autre mélancolique et poëte; l'aînée enfin, raisonnable, sérieuse, regardant avec calme arriver sa mort prochaine, plaignant ses sœurs, et malheureuse surtout de leur survivre la dernière. Ce conte est une exception dans le livre. Le style est triste et touchant comme le récit; c'est Bernardin de Saint-Pierre en face d'Hoffmann. — Quant à M. Raban, le premier de ses contes est Sara la danseuse, nouvelle incomplète, d'une invention bizarre et d'une touche indécise; c'est l'histoire d'une jeune et jolie juive que son père maudit, qu'un ambassadeur conduit à Paris, qui se casse la tête en route, et que le diable emmène en enfer, où sa

danse n'obtient aucun succès. — Le second est Tobias Guarnérius, pauvre luthier, qui introduit l'âme de sa grand' mère dans un violon, auquel il fait rendre des sons d'une inconcevable harmonie; c'est une imitation laborieuse du violon de Crémone d'Hoffmann. — Le Ministère public est une leçon hardie, énergiquement donnée à ceux qui font briller leur talent aux dépens de leur conscience. — Les Regrets sont une suite de scènes frappantes de naturel; c'est le monde dans sa laideur, c'est bien l'égoïsme qui profite de tout, et s'applaudit d'une mort qui lui donne un cachemire. Les Regrets vous peignent toutefois la famille beaucoup plus mal faite qu'elle ne l'est réellement : jamais un mari, le jour où meurt sa femme, ne va dîner chez Véry; jamais un fils, si jeune qu'il soit, n'insulte au cadavre de sa mère.

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE, 2 *vol. in*-8, 1833. — Benassis, le médecin de campagne, est une sorte de bonhomme Richard, qui regarde sa profession comme un sacerdoce, et qui s'occupe tout à la fois de la réforme politique et sociale de sa commune. De là d'interminables discussions entre lui, le curé, le maire, et tous les personnages qui représentent les diverses classes de la société. Ces conversations forment une suite de contes sur l'économie politique, qui rappellent ceux de miss Harriet Martineau, moins la science sociale que miss Harriet Martineau possède fort bien, et dont M. Balzac connaît à peine les éléments. Dépouillé de ses prétentions scientifiques, il reste peu de pages au livre de M. Balzac; mais dans ce peu de pages on retrouve l'esprit observateur du fécond romancier. Nous citerons particulièrement la mort d'un fermier des montagnes du Dauphiné et ses funérailles, tableau vrai, original et parfaitement senti de ces mœurs primitives si peu connues. M. Balzac a vu cette fois, il n'a pas créé, comme il le fait souvent, des types imaginaires, en les donnant pour l'expression de la vérité, et ce court épisode suffirait pour faire oublier tout ce que le Médecin de campagne renferme de fastidieuses descriptions, de plaisanteries lourdes et prolongées, de discussions sans profondeur et sans portée. Nous devons encore signaler un morceau naïf et déjà populaire, l'Histoire de Napoléon racontée par un ancien soldat; l'Élégie de la Fosseuse; la Cuisinière heureuse; le Poitrinaire; la Vie du commandant Genestas, etc, etc.

LE PÈRE GORIOT, 2 *vol. in*-8, 1835. — Le Père Goriot est une création qui ressemble beaucoup à celle du roi Léar de Shakspeare; cependant, tout en se ressemblant par les traits principaux, les deux personnages diffèrent entre eux par des nuances fortement tranchées. Shakspeare avait voulu représenter dans son vieux roi la paternité aveugle et folle, se dépouillant de tout, sceptre, grandeur, fortune, au profit de deux filles dont la noire ingratitude

le payait de ses sacrifices. Mais, pour l'honneur de la nature humaine, en regard de deux filles perfides et barbares, Gonaril et Regane, Shakspeare avait placé Cordelia, fille pieuse et dévouée. Pour l'honneur de la paternité, autant le poëte lui avait donné de tendresse pour les enfants qui devaient la trahir, autant, la trahison consommée, il l'avait embrasée de fureur contre ces indignes objets d'une passion non moins vive que malheureuse. M. Balzac, au contraire, n'a rien accordé à l'honneur de la nature humaine, rien à l'honneur de la paternité. Le père Goriot n'a point d'Antigone qui le console, point de colère qui le venge. Loin de se désenchanter de ses odieuses filles, son idolâtrie augmente avec les souffrances qu'elles lui causent. Après s'être laissé piller, dévorer, épuiser d'or et de sang par elles, il expire sur le plus triste des grabats, sans cesser de les adorer, de les appeler ses anges, de les bénir dans les convulsions de son agonie. Malheureusement encore, parmi les personnages dont l'auteur a environné son héros, il n'y en a pas qui repose la vue. Hormis la jeune et pure Victorine Taillefer, dont la physionomie n'est que vaguement indiquée; hormis l'étudiant en médecine Bianchon, dont les traits se dessinent un peu mieux, quel monde! quelle société! Des maris qui trompent leurs femmes et se ruinent pour des maîtresses; des femmes qui trompent leurs maris; dont l'une engage ses bijoux pour un amant dissipateur et volage, dont l'autre se vend tantôt pour de l'argent, tantôt pour la gloriole d'une invitation à un bal aristocratique; un jeune homme renonçant au travail pour l'intrigue, se dégoûtant systématiquement de l'étude, et posant le pied sur l'échelle des femmes; un forçat prêchant, dogmatisant, prouvant, avec la logique du bagne, qu'il n'y a ici bas ni principes, ni lois, mais seulement des événements et des circonstances, que le secret des grandes fortunes, sans cause apparente, est un crime oublié parce qu'il a été adroitement commis; et sur le second plan, à quelques pas en arrière, une collection grotesque de niais, d'égoïstes, une petite exhibition de la Béotie parisienne. Oh! comme en fermant le livre où se font, se disent et se voient tant de choses affligeantes, on a du plaisir à se serrer près d'un foyer domestique autour duquel siégent quelques bonnes vertus, à regarder autour de soi et à retrouver quelques amitiés généreuses et sincères, quelques dévouements éprouvés! c'est que dans ce livre tous les sentiments sont cruellement blessés, flétris; c'est que toutes les conclusions en sont désespérantes.

LA FLEUR-DES-POIS, *in*-8, 1835. — La Fleur-des-Pois, c'est la comédie du Contrat de mariage. Le jeune comte Paul de Manerville, héritier d'une fortune considérable, dont en six ans il a mangé la moitié, a été surnommé la Fleur-des-Pois par une vieille mar-

quise de Bordeaux, qui a baptisé aussi du nom de la Reine-des-Bals la belle Nathalie Évangélista, fille d'un négociant espagnol et d'une créole issue de l'une des plus illustres familles de l'Ibérie. Le négociant est mort, et sa veuve, habituée à la dépense, a continué son existence splendide, sans faire attention qu'elle a entamé la portion des biens dévolue à sa fille, et que même, en se dépouillant de tout ce qu'elle possède, elle ne pourrait combler le déficit. Paul de Manerville, retiré à Bordeaux, a été reçu chez Mme Évangélista, et toute la ville, d'une voix unanime, a sur-le-champ marié la Fleur-des-Pois avec la Reine-des-Bals; et la question du mariage ayant en effet été agitée, quelques mots ont suffi pour la résoudre; mais celle du contrat, plus grave, plus compliquée, devait entraîner des discussions plus longues, que M. Balzac s'est complu à décrire peut-être avec un peu trop d'étendue. Le contrat se conclut, les jeunes gens se marient et pourraient être passablement heureux; mais Mme Évangélista, qui a conservé une profonde rancune d'une humiliation légère et méritée, voue à son gendre une haine mortelle, ardente, inextinguible; elle ne se donne pas de relâche qu'il ne soit ruiné, trahi, perdu, forcé de s'expatrier au bout de cinq années d'hymen, et d'aller demander une fortune nouvelle à une terre étrangère, où il n'emporte pas même la consolation de se savoir aimé; dénoûment triste, et qui ne satisfait personne. — La grande bataille du contrat de mariage est savamment et plaisamment décrite, et les caractères des deux notaires sont parfaitement tracés; mais le caractère de Henri de Marsay, l'ami de Paul, est ignoble; l'épître qu'il écrit à Paul, après lui avoir prêté cent cinquante mille francs pour aller refaire sa fortune à Calcutta, et où il transporte dans les affaires communes son cynisme effronté, paraît avoir été dictée par Lacenaire ou Robert Macaire.

LE LYS DANS LA VALLÉE, 2 *vol. in*-8, *Paris*, 1836. — Félix de Vandenesse, jeune homme élevé à la campagne, rencontre, dans un bal à Tours, une jeune et belle femme, pour laquelle il s'éprend d'une passion romanesque, mais dont il ignore le nom et la demeure. En parcourant une vallée située entre la Loire et Montbazon, il retrouve sa belle inconnue, Mme de Mortsauf. Ce lys de la vallée habitait le château de Clochegourde, où bientôt Félix est introduit, mais qu'il quitte sans avoir osé faire connaître sa passion. A Paris, il fait la connaissance de la marquise de Dudley, la plus excentrique lady que l'on puisse imaginer. La marquise s'éprend d'une furieuse passion pour Félix. Un jour, à un dîner diplomatique, où elle se trouvait à côté de lui, elle lui dit : —Monsieur, si j'étais aimée comme Mme de Mortsauf, je vous sacrifierais tout. Surpris de cette déclaration à brûle-pourpoint, Félix demeure froid, et la marquise ajoute : — Je veux être votre

amie toujours, et votre maîtresse quand vous voudrez. Félix, de plus en plus embarrassé, et ne trouvant rien à répondre à ces avances britanniques, prit le parti de la retraite. Miss Arabelle eut recours alors à un expédient décisif; un soir, en rentrant chez lui, Félix la trouva dans sa chambre à coucher, et l'on pense bien qu'il succomba. Quand, fatigué de cette intrigue, il revint au château de Clochegourde, il trouva son lys desséché; Mme de Mortsauf se mourait de jalousie. — Il serait difficile d'imaginer rien de plus insipide que l'amour platonique de Félix pour Mme de Mortsauf, dont toute la vertu repose sur l'inconcevable réserve de son amant, ainsi qu'elle le lui avoue dans une lettre écrite à ses derniers moments, alors que, dans le délire et le désespoir d'une lente agonie, cette femme si chaste met en doute la vertu, et regrette de n'avoir pas fait comme lady Dudley. La donnée générale de ce roman est beaucoup moins heureuse que celle des autres livres qui ont fait la réputation de M. de Balzac. Elle est trop vague, et l'imagination n'a rien à saisir dans ces situations abstraites où le romancier place ses personnages. M. Mortsauf est un émigré rentré qui ne ressemble en rien à ce que nous avons vu; Félix de Vandenesse est un jeune homme ambitieux et cupide dont sont pleins sous tous les régimes les salons ministériels; Mme de Mortsauf est un peu plus digne d'attention, mais c'est encore une esquisse peu arrêtée, qui semble loin des portraits de femmes que M. de Balzac nous a quelquefois donnés; miss Arabelle est le seul personnage qui ait quelque saillie, mais il n'est qu'accidentel et ne se développe qu'imparfaitement. Le drame, avec de pareils acteurs, ne pouvait avoir qu'un médiocre intérêt; il est d'ailleurs entravé par d'interminables longueurs.

LE SORCIER, 2 *vol. in*-8, 1837. — Le Sorcier est un vampire qui, à part le besoin de se repaître de sang humain, afin de prolonger son immense longévité, est une créature fort douce, fort aimable, fort obligeante, même sensible, pleurant sur les jeunes filles qu'il tue, mais les tuant quand il a pleuré sur elles. Ce vampire s'appelle Beringheld le centenaire; il était venu au monde en 1572, le jour même de la Saint-Barthélemy; il va et vient sans cesse; il est ici, il est là, poursuivant les jeunes filles, leur prodiguant des monceaux d'or, afin de gagner leur confiance. Une fois qu'il y est parvenu, il obtient d'elles un rendez-vous qu'il a soin de leur assigner dans un lieu « *inconnu au reste des mortels;* » alors il les expédie par un genre de mort à lui tout particulier: il s'empare de leurs facultés vitales, puis il brûle leur cadavre et leurs vêtements.

LA RECHERCHE DE L'ABSOLU. — La Recherche de l'absolu est une histoire assez longue où il y a beaucoup de mouvement et d'in-

térêt. M. Balthazar Claës, qui unit les richesses de l'antique Flandre à la plus haute noblesse espagnole, habite à Douai une maison où se sont accumulées toutes les merveilles héréditaires de ces ménages opulents. Jeune, il est venu à Paris, où il s'est fait présenter dans les meilleures sociétés; il a même étudié la chimie sous Lavoisier, et ne s'est retiré du tourbillon mondain que pour épouser Mlle de Temninck, avec laquelle il vit dans un long et fidèle bonheur. Mais, à partir de 1809, les manières de Balthazar s'altèrent graduellement; une passion secrète le saisit et l'arrache bientôt à tout, à la société, même aux joies domestiques dont il se repaissait avec candeur. Il redevient chimiste, ou plutôt alchimiste, et se livre avec ardeur à la recherche de l'absolu, ce qui veut dire pour lui la transmutation des métaux et le secret de faire de l'or. Il s'y oublie, il s'y acharne; il tue sa femme de chagrin; il s'y ruine, ou du moins il s'y ruinerait, si l'imagination du romancier ne venait sans relâche au secours de cette fortune qui se fond dans le creuset, et si la fille aînée de Claës ne réparait à temps chaque désastre, comme une fée qui étend coup sur coup sa baguette d'or. A travers toutes les chimères de l'alchimiste, ce qui ressort à merveille, c'est l'insatiable espoir de l'adepte; ce qui palpite, c'est sa fièvre ardente, incurable, une fièvre d'avide crédulité; on s'impatiente de l'entendre louer pour son génie par des imbéciles, on le traite de fou délirant; on accuse la faiblesse de ses proches, qui ne l'ont pas fait enfermer déjà; on tremble quand on voit sa fille aînée lui obtenir, pour l'arracher à son laboratoire, une recette générale au fond de la Bretagne; on froisse la page sous la main, mais on y revient; on est ému enfin, entraîné; on se penche malgré soi vers ce gouffre inassouvi.

LA VIEILLE FILLE. — La Vieille fille est un livre que nulle femme ne peut lire sans rougir, une impure et triste composition, où le cynisme est partout. Une vieille fille habite Alençon; elle est riche, elle a trois galants, elle en épouse un, et éprouve des déceptions d'une telle nature, que l'histoire peut s'intituler jusqu'au bout la Vieille fille : voilà tout le roman. Sur ce frêle sujet, l'auteur a écrit un volume de portraits érotiques et de détails graveleux, dont on nous dispensera de faire une plus longue analyse.

ILLUSIONS PERDUES. — Monsieur Nicolas Séchard est un vieil imprimeur avare, qui vend à son fils David ses presses, son brevet et sa clientèle, au prix de trente mille francs, sur lesquels il lui en vole au moins vingt-cinq, et qui, après ce marché avantageux, se retire à la campagne. Après avoir tracé le portrait du père et du fils Séchard, l'auteur les abandonne pour s'occuper du héros de ses illusions perdues, le jeune Lucien Chardon, dandy de

province, qui se prend d'une belle passion pour Mme de Bargeton, surnommée la Reine d'Angoulême, par sa beauté et les avantages de sa position sociale. Un jour qu'ils se donnaient des témoignages non équivoques de leur passion, deux visiteurs indiscrets les surprirent; Mme de Bargeton est compromise, elle ordonne à son mari de se battre avec le plus indiscret des deux visiteurs, et expose ainsi ce vieillard qu'elle trompe aux chances d'un duel avec un jeune homme. Après cette infamie, et lorsque le vieillard est sorti vainqueur de la lutte, elle l'envoie à la campagne et part pour Paris avec Lucien. Au bout de huit jours, Mme de Bargeton, que Lucien n'avait vue qu'à travers les prestiges de la passion, lui apparut telle qu'elle était réellement, grande, sèche, couperosée, fanée; bref, Lucien était complétement désillusionné. Aussitôt il prend son parti, écrit une lettre emphatique à M. de Bargeton, et se retire rue de Cluny pour se livrer à la composition d'un roman, et pour achever un grand poëme commencé à l'époque où il était encore sous l'empire des illusions. — Voilà comme finit, ou plutôt ne finit pas, cette longue et lourde diatribe contre la province. Que deviennent le père et le fils Séchard, Mme de Bargeton, Lucien et tous les autres personnages de l'œuvre? on n'en sait rien, et il est à présumer que l'auteur de ce roman, sans action et sans intérêt, n'en savait pas davantage.

Ces trois derniers ouvrages ont paru dans divers recueils.

Nous connaissons encore de M. Balzac : Scènes de la vie privée, 2 vol. in-8, 1830.— Contes philosophiques, 2 vol. in-8, 1832 (ces 2 vol. contiennent douze contes, qui forment le 3e vol. des 2e et 3e éd. de la Peau de Chagrin). — Nouveaux Contes philosophiques, in-8, 1832. — Histoire intellectuelle de Louis Lambert, in-18, 1833. — Les Cent contes drolatiques, 3 vol. in-8, 1833-37. — Scènes de la vie de province, 4 vol. in-8, 1834-37. — Scènes de la vie parisienne, 2 vol. in-8., 1834. — Séraphita, in-8, 1834. — Jane la Pâle, 2 vol. in-8, 1836. — Études Philosophiques (sous ce titre on a réimprimé plusieurs ouvrages de l'auteur qui avaient paru sous divers pseudonymes), 5 vol. in-12, 1835-36. — L'Excommunié, 2 vol. in-8, 1837. — M. Balzac est encore auteur de plusieurs nouvelles insérées dans divers recueils dont nous n'avons pu parvenir à nous procurer les titres.

BANIM, romancier anglais.

LA BATAILLE DE LA BOYNE, 5 *vol. in*-12, 1818. — Banim a voulu retracer dans ce roman le dernier effort de Jacques II pour reconquérir un trône qu'il avait si imprudemment perdu. Les quatre héros de son livre, unis par l'amour et l'amitié, séparés par la religion et la politique, sans cesse jetés dans des intérêts contraires, servant sous des bannières différentes, se retrouvent face à face au milieu des violences de leurs partis. Là apparaissent ces soldats mercenaires que la soif de l'or fait courir sous les drapeaux du premier venu qui veut les payer, qui se mettent à l'enchère

des plus offrants fanatiques; puis ces bandes de voleurs sans patrie, sans foi, sans Dieu, pillant, tuant, incendiant avec une égale avidité, celui-ci pour celui-là, le papiste dévoué ou l'anglican résolu, moines ou prédicants, catholiques ou réformés, tous, sans exception, sont animés d'une rage indicible, et les ministres d'un Dieu de paix sont partout les plus terribles artisans de discordes. — Ce livre ne peut être indifférent à ceux qui veulent connaître l'origine, de l'oppression où a si longtemps gémi l'Irlande; ils y trouveront des descriptions de mœurs fort pittoresques, et des détails de coutumes empreints d'un vif coloris de localité. Le XVIIe siècle en Irlande, avec une cour proscrite, traînant un luxe misérable une étiquette aristocratique, à travers des plaines ravagées et sur un territoire où la fidélité chancelle, est une révélation d'un intérêt singulier. La sottise des grands, la niaiserie des vanités, s'y trouvent peintes dans toute leur misère. On ne sait jamais trop ces événements-là, et pourtant l'histoire en est pleine.

L'ANGLO-IRLANDAIS DU XIXe SIÈCLE, *roman historique irlandais, traduit par Defauconpret*, 4 *vol. in*-12, 1819. — Banim s'est proposé un but analogue à celui de Walter Scott: il a voulu peindre les mœurs locales de l'Irlande, sa patrie, mais sans employer les mêmes moyens ni les mêmes couleurs que son devancier. Les sujets qu'il affectionne, qui conviennent à son esprit, ce sont ces esquisses de l'Irlande actuelle, d'une nation vive, énergique, passionnée, naïve et spirituelle, qui lutte contre la tyrannie des préjugés et des hommes. Le travers qu'il s'est attaché à peindre dans la personne de l'Anglo-Irlandais est celui d'un grand nombre de ses compatriotes que la vanité exile loin de leur pays, au milieu d'une société dont ils s'efforçent en vain d'imiter les manières et d'acquérir les suffrages, et qui cherchent inutilement à cacher leur origine étrangère. — Gérald Blount est le fils d'un seigneur irlandais, lord Clangore, qui a participé puissamment au fameux acte d'union, et qui, par suite de cet acte, a passé en Angleterre, et s'est attaché au sort du ministre auteur principal de cette grande mesure. Les préjugés de son père ont éloigné soigneusement Gérald de tout contact avec l'Irlande ou ses habitants: son éducation a été toute anglaise; il lui doit toutes les préventions du beau monde contre le peuple, contre le langage, les mœurs, les usages et le génie national de sa patrie véritable; mais sa destinée est de rectifier par l'expérience ces fausses notions accréditées par l'ignorance et la mauvaise foi. Le hasard le conduit, sans qu'il s'en doute, sur cette terre où il a fait serment de ne jamais mettre les pieds, et le rapproche de cette population énergique et spirituelle que les lieux communs de la conversation anglaise l'avaient habitué à considérer tout au plus comme une réunion de brutes sans intel-

ligence et sans vertu ; le hasard lui fait aussi connaître et adorer les charmes et l'esprit d'une fille de l'Irlande; et Gérald Blount fait amende honorable au beau pays qu'il a si longtemps méconnu, et qu'il a enfin appris à mieux apprécier, sans cependant fermer les yeux sur la situation déplorable où l'ont plongé la tyrannie et l'injustice d'une nation rivale.

L'APOSTAT, ou *la Famille Nowlau, histoire irlandaise, trad. par Defauconpret*, 4 *vol. in*-12, 1829. — L'Apostat est à la fois un roman d'intrigue et un roman de passion. C'est une charmante composition, dont les caractères sont nettement et fortement dessinés; l'intrigue est bien liée, quoique parfois un peu compliquée; les situations sont neuves, pathétiques, nombreuses et bien soutenues ; enfin, la vraisemblance est assez généralement respectée.

CROHOORE NA BILHOGE, ou *les White-Boys; roman historique irlandais, traduit par Defauconpret*, 3 *vol. in*-12, 1829.—*Crohoore* appartient à la famille de ce nain mystérieux que Walter Scott nous a fait connaître dans un des contes de son hôte; il domine les autres personnages principaux du roman, dans lequel on trouve des figures et des scènes imposantes, où l'on reconnaît avec plaisir la nature prise sur le fait, et rendue avec bonheur et talent. Tel est Andy Houlohan, le frère de lait et l'inséparable compagnon du malheureux Pierce Shea, véritable héros de l'histoire; telles sont plusieurs situations où se développe, dans le dialogue et dans le récit, le caractère gai, naïf, affectueux et enclin à la superstition, de cet enfant de la verte Irlande.

LE CANDIDAT, 2 *vol. in*-12, 1836.—*Le Candidat* est un tableau de mœurs électorales, qui retrace dans sa forme générale et dans ses moindres circonstances, une élection en Irlande. La scène s'ouvre à Londres : le vicomte de Warrington, un des plus célèbres dandys de la capitale, est vivement pressé par ses créanciers, que son père, lord Grandville, ne veut pas payer. Le jeune vicomte, pour éviter la contrainte par corps, est réduit à prendre un parti extrême. Il faut qu'il épouse une riche héritiere ou qu'il entre au parlement, les membres du parlement britannique étant inviolables, même pendant l'intervalle des sessions. Le beau Warrington fait de nécessité vertu; il consent à devenir homme d'État pour éviter la prison; il dit adieu aux plaisirs de Londres, et part pour l'Irlande, recommandé par un ami de son père, M. Willemot, seigneur campagnard qui a une grande influence dans son comté. L'auteur nous peint avec une grande délicatesse et un naturel exquis l'intérieur de la famille Willemot; puis vient la description de la grande bataille électorale. Après des intrigues de tout genre, de terribles vexations, nombre d'arrestations arbitraires, plusieurs duels, force coups de poings, et de coups de

bâton, et cinq ou six meurtres, lord Warrington est élu membre du parlement, et se marie avec Isabelle Willemot. — *Le Candidat* a le mérite d'offrir des portraits peints d'après nature, des mœurs prises sur le fait, des révélations pleines de goût et d'impartialité.

Banim est aussi l'auteur de : John Doé, 2 vol. in-12, 1829. — Padhrè na Moulh, 2 vol. in-12, 1829. — Les Croppis, 4 vol. in-12, 1832. — Le Chasseur des Spectres et sa Famille, 2 vol. in-8, 1833. — Les Réfugiés, 5 vol. in-12.

BARBÉ-MARBOIS (le comte), né en 1745, mort en 1837.

JOURNAL D'UN DÉPORTÉ NON JUGÉ, 2 *vol. in*-8°, 1835. — Le 25 septembre 1797, la corvette *la Vaillante* quitta Rochefort, en destination pour la Guyane, ayant à bord M. Barbé-Marbois et quinze autres proscrits, victimes comme lui du coup d'État du 18 fructidor; mais ces malheureux, que rapprochait une commune adversité, étaient loin d'appartenir à la même opinion : c'étaient MM. Pichegru, Berthelot, Lavilleheurnois, l'abbé Brottier, Delarue, Rovère, d'Ossonville, Willot, Bourdon de l'Oise, Barthélemy, Laffon-Ladebat, le général Murinais, Aubry, Tronçon-Ducoudray, et Ramel. Tels étaient les hommes que le Directoire déportait à la Guyane, où plusieurs devaient mourir, et d'où les autres ne furent rappelés qu'au bout de deux ans. Ces deux ans composent la durée de l'histoire écrite jour par jour, dans la sincérité de ses impressions et de ses souffrances, par M. Barbé-Marbois. Après quarante-huit jours de traversée, pendant lesquels les déportés eurent à subir d'horribles privations et des souffrances inouïes, la corvette arriva devant Cayenne. Les déportés descendirent à l'hôpital, où ils reçurent les soins dont ils étaient privés depuis longtemps. Quinze jours après, ils furent transférés à Sinnamari. Il faut lire dans l'ouvrage de M. Barbé-Marbois le récit des souffrances que les déportés endurèrent dans ce désert, souffrances auxquelles succombèrent Murinais, Tronçon-Ducoudray, Bourdon de l'Oise, Lavilleheurnois, Rovère, l'abbé Brottier; la relation de l'évasion de sept d'entre eux, sur une frêle embarcation que Pichegru parvint à conduire à Surinam; enfin, les malheurs qui affligèrent MM. Barbé-Marbois et Laffon-Ladebat, restés seuls à Sinnamari.

BARGINET (Alex. P.),
littérateur, né à Grenoble, le 29 juin 1798.

HISTOIRE VÉRITABLE DE TCHEN-TCHEOULI, *mandarin lettré, premier ministre et favori de l'empereur Tien-Ki, écrite par lui-même, et traduite du chinois*, *in*-8, *Paris*, 1822. — Cet opuscule, qui offre, sous des noms chinois, l'histoire d'un ex-ministre et de quel-

ques autres personnages, a coûté à son auteur 15 mois de prison et 3,000 francs d'amende.

LES MONTAGNARDES, *traditions dauphinoises*, 3 *vol. in*-12, 1826. — Rien n'est plus attachant que la lecture de cet ouvrage, où se trouvent rajeunies, dans une narration tantôt brillante et tantôt gracieuse, les traditions populaires du vieux Dauphiné. L'auteur y fait preuve d'une grande flexibilité de talent; son style revêt tour à tour les formes les plus variées; il s'adapte aux époques, aux caractères, au sexe, aux conditions : la candeur virginale d'une jeune fille, la gaieté rustique d'un villageois, les rêveries d'une âme ardente et religieuse, les accents passionnés de l'amour, tous les tons lui sont familiers; il reproduit avec vérité tous les langages. Quelquefois, cependant, l'exaltation de l'écrivain est allée au delà des choses réelles; mais, si l'on se reporte aux temps dont il nous retrace le tableau, cette exaltation est encore de la vérité. Il y a surtout beaucoup d'éclat et de fraîcheur dans la plupart des descriptions.

LES HÉBÉRARD, 2 *vol. in*-8, 1837. — L'action de ce roman se passe au temps où le cardinal de Richelieu gouvernait la France, et portait à l'Espagne ces coups terribles dont jamais elle ne put effacer la trace. La Catalogne s'étant soulevée pour se constituer en république, et s'étant ensuite donnée à la France pour se procurer l'appui dont elle se sentait le besoin, Lamothe-Houdancourt, investi du titre de vice-roi, partit avec cinq mille Français, et se mit à la tête des insurgés. Le jeune Achille Hébérard fut du nombre des braves qui suivirent Houdancourt. Blessé dans un combat, des ennemis généreux le recueillirent; leurs soins lui rendirent la vie, et l'amour se chargea d'adoucir les rigueurs de sa captivité. La plus tendre liaison ne tarda pas à s'établir entre Hébérard et la fille de son hôte, la belle Leonora. Tout à coup, le prisonnier disparaît; au mépris de sa parole, au mépris de ses devoirs. Cette conduite méritait d'être punie; et don Raphaël, frère de Leonora, se chargea de ce soin. Le frère et la sœur se mettent en chemin pour la France; l'un sous le simple nom d'Elviagador; l'autre, qui avait pris des habits d'homme, sous celui d'Ismayl. Au moyen de ces déguisements, don Raphaël parvient à fasciner l'imagination et le cœur de Stella, l'aînée des sœurs d'Hébérard : près de déshonorer la sœur et d'immoler le frère, don Raphaël s'arrête à propos; Hébérard se justifie, et une double union réconcilie les deux familles.

Nous connaissons encore de cet auteur : Le Roi des Montagnes, 5 vol. in-12, 1828. — Les Deux Seigneurs du village, 4 vol. in-12, 1829. — La Chemise sanglante, 4 vol. in-12, 1830. — Le Grenadier de l'île d'Elbe, 2 vol. in-8, 1830. — La 32e Demi-Brigade, in-8, 1832. — Chroniques Impériales, 1re et 2e période, 2 vol. in-8, 1833-34. — La Cotte rouge, 4 vol. in-12.

BARTHÉLEMY (l'abbé),
né le 20 janvier 1716, à Cassis, mort le 30 avril 1795.

VOYAGE DU JEUNE ANACHARSIS EN GRÈCE, *vers le milieu du IVe siècle avant l'ère vulgaire*, 4 *vol. in*-4, 1788. — Trente années furent employées par l'auteur à élever ce monument, qui, au milieu de cette foule d'événements politiques dont les esprits étaient alors préoccupés, fut cependant accueilli, en France, avec un cri d'admiration qui fut répété par toute l'Europe. Ces impressions contemporaines ont disparu, et le livre a conservé dans l'estime publique la place élevée qu'il avait conquise; il a été traduit dans toutes les langues; les nations les plus érudites lui ont rendu cet hommage. Presque aucun des faits qu'il renferme n'a été contesté; en Angleterre, après avoir soigneusement vérifié les citations, on l'a réimprimé en supprimant comme inutiles toutes les notes et toutes les indications d'auteurs. Le Voyage d'Anacharsis renferme mille précieux détails de géographie, d'histoire générale et anecdotique; des peintures de mœurs, des descriptions d'arts, des analyses, des traductions, des citations habilement intercalées dans un récit facile et varié. On parcourt la Grèce entière, on la voit sous toutes les formes que lui avait données la nature et le génie de l'homme. Le style paraît brillant; les descriptions, les images, y sont répandues avec une profusion qu'on prend pour de la vérité grecque. L'histoire anecdotique est peut-être ce qu'il y a de plus agréable dans ce livre. Une partie fort précieuse aussi, ce sont les analyses littéraires; personne ne possédait mieux que l'auteur la littérature grecque : avec quel plaisir ne s'arrête-t-on pas à l'entendre redire quelques beaux passages de Platon, au cap Sunium, ou raconter une représentation théâtrale, ou faire parler Xénophon dans sa retraite, et plus tard Démosthène à la tribune. — On doit encore à Barthélemy :

Amours de Carité et de Polydore, roman traduit du grec, in-12, 1760. — Mémoires sur sa vie, écrits par lui-même, in-8, 1824.

BARTHÉLEMY HADOT,
née à Troyes en 1763, morte le 21 février 1821.

MADEMOISELLE DE MONTDIDIER, ou *la Cour de Louis XI* (ouvrage posthume), 5 *vol. in*-12. 1821. — Les aventures les plus romanesques sont accumulées dans ce roman, où toutes les conditions obligées du genre sont fidèlement observées. La tendre héroïne aime vivement un chevalier parfait, qui n'a guère de fortune que son épée; elle est sacrifiée par un père ambitieux, poursuivie par un amant déloyal, par un monarque fourbe et libertin, par des gens infâmes; puis protégée par une princesse vertueuse, par

un pieux ermite et par une soubrette adroite. Tour à tour villageoise, religieuse et page, l'amante du jeune Alfred de Créqui se noie, est prisonnière dans un château fort, et novice dans un couvent. Son amant n'éprouve pas moins de revers; il est enfermé dans une cage de fer, enchaîné dans une tour, délivré par un ami, vainqueur et ensuite victime de Louis XI, qu'il finit par sauver dans un assaut. Enfin, après mille intrigues diverses qui se croisent, se succèdent, se confondent et s'embarrassent, et dont la plupart ne sont pas neuves; après bien des angoisses et des incidents sans vraisemblance, le lecteur arrive, plus fatigué qu'attendri, au dénoûment convenu que s'empruntent presque tous les romanciers, le repentir des persécuteurs, et le bonheur des persécutés. — Le style de cet ouvrage est peu élevé, mais naturel, et quelques scènes sont décrites avec talent. On ne relira pas ce roman, mais on peut le lire.

LES BRIGANDS ANGLAIS, ou *la Bataille de Hastings* (ouvrage posthume), 4 *vol. in*-12, 1821. — Il serait difficile de tracer dans une courte analyse les faits et gestes des sires de Mortemer, de Bergerac, et de tant d'autres pieux soutiens du trône de Henri Ier. Le principal événement de ce long récit est la bataille de Hastings, dont le succès assura la couronne à Guillaume le Conquérant. Cependant, à peine en est-il question; elle ne sert que de cadre aux amours d'Adalgis, fils de Mortemer, pour la belle Athénaïs, fille du sire de la Gérancière, comte de Flandre, que lui dispute un sire Albert, comte félon, discourtois, traître, qui finit, comme de raison, par être démasqué et tué. Quelques épisodes remplissent les lacunes de ces amours fort ordinaires, et n'ajoutent rien à l'intérêt. — On doit encore à Mme Barthélemy Hadot :

Clothilde de Hapsbourg, ou le Tribunal de Neustadt, 4 vol. in-12, 1810. — Loisirs d'une bonne mère, ou le Décaméron de l'adolescence, 2 vol. in-12, 1811. — Anne de Russie et Catherine d'Autriche, ou les Chevaliers de l'ordre Teutonique, et la Mère écuyer, 3 vol. in-12, 1813. — 2e édition, 3 vol. in-12, 1819. — Les Soirées de Famille, 3 vol. in-12, 1813. — Les Deux Casimirs, ou Vingt-un ans de captivité, 4 vol. in-12, 1814. — Les Ducs de Moscovie, ou le jeune Ambassadeur, 5 vol. in-12, 1814. — Les Mines de Manzara, ou les trois Sœurs, 4 vol. in-12, 1812. — Guillaume Perrin, ou les premiers Colons de la Pensylvanie, 3 vol. in-12, 1816. — La Vierge de l'Indostan, ou les Portugais au Malabar, 4 vol. in-12, 1816. — Archambaud et Roger, ou le Siége de Metz, 4 vol. in-12, 1817. — Isabelle de Pologne, ou la Famille fugitive, 4 vol. in-12, 1817. — Atelvood et Clara, ou la Montagne de fer, 4 vol. in-12, 1818. — Ernest de Vendôme, ou le Prisonnier de Vincennes, 4 vol. in-12, 1818. — Fernand d'Alcantara, ou la Vallée de Roncevaux, 4 vol. in-12, 1818. — Stanislas Zamoski, ou les Illustres Polonais, 4 vol. in-12, 1810. — Arabelle et Mathilde, ou les Normands en Italie, 4 vol. in-12, 1819. — Jacques Ier, roi d'Écosse, ou les Prisonniers de la Tour de Londres, 4 vol. in-12, 1814. — Laurence de Sully, ou l'Ermitage de la Suisse, 4 vol. in-12, 1819. — La Tour du Louvre, ou le Héros de Bouvines, 4 vol. in-12, 1815. — Pierre le Grand et les Strélitz, ou la Forteresse de la Moscowa, 3 vol. in-12, 1820. — La Révolte de Boston, ou la Jeune Hospitalière, 3 vol. in-12, 1820. — Les Portugais proscrits, ou le Dominicain ambitieux, 4 vol. in-12, 1821. — Les Novices du monastère de Prémol, ou

Hermione et Judith, 4 vol. in-12, 1822. — Les Héritiers du duc de Bouillon, ou les Français à Alger, 4 vol. in-12, 1816. — Les Vénitiens, ou le Capitaine français, 4 vol. in-12, 1817.

BAST (Amédée de), né à Paris le 8 septembre 1795.

Dans l'impossibilité où nous nous trouvons de donner l'analyse de quelques-unes des productions de ce fécond romancier, nous nous contentons d'en citer les titres : L'Eclaireur, in-12, 1824. — * Soirées de Madrid, 4 vol. in-12, 1824. — La Tête noire, 4 vol. in-12, 1828. — La Petite-Nièce de Ninon, 4 vol. in-12, 1829. — Les Nuits étoilées, 2 vol. in-12, 1829. — La Courtisane de Paris, 4 vol. in-12, 1830. — L'Enfant de chœur, in-8, 1832. — Les Deux Vétérans, 4 vol. in-12, 1833. — Le Perruquier du grand-duc, 4 vol. in-12, 1833. — La Conspiration de Marmouzets, 4 vol. in-12, 1833. — Les Deux Renégats, 4 vol. in-12, 1834. — Le Clocher de Saint-Jacques-la-Boucherie, 4 vol. in-12, 1834. — Malfilâtre, 2 vol. in-8, 1834. — Le Testament de Polichinelle, 4 vol. in-12, 1835. — Le Mameluck de la Grenouillère, 4 vol. in-12, 1835. — Les Carrosses du roi, 4 vol. in-12, 1836. — Monsieur Pélican, 4 vol. in-12, 1837. — Une Carpe dans un baquet, 4 vol. in-12, 1837.

BAUDOT (Alphonse).

LE REGISTRE DE MADEMOISELLE, *in*-8, 1837. — Ce registre est un in-folio légué à l'auteur et contenant trois nouvelles. La première, intitulée Port-Mort, est l'histoire d'un moine qui aime une jeune châtelaine, et qui s'introduit du couvent au château par un de ces souterrains mystérieux dont les mœurs religieuses du moyen âge avaient sillonné les environs des châteaux et des monastères. La seconde nouvelle est encore un amour monastique, mystérieuse passion inspirée à une jeune carmélite de Tours par une belle peinture représentant l'ange Raphaël. La troisième nouvelle est une anecdote toute mondaine, qui a pour conclusion cette moralité, qu'un bon déjeuner vaut mieux qu'une mauvaise querelle.

M. Baudot est aussi auteur de : La Madone de Montbazon, 2 vol. in-8, 1837.

BASTIDE (Mme Jenny), pseudonyme de Mme CAMILLE BODIN.

BAWR (Mme la comtesse de), née Chaugran.

AUGUSTE ET FRÉDÉRIC, 2 *vol. in*-12. 1817. — Mme de Bawr peint avec tant d'âme et de chaleur dans ce livre le sentiment de l'amitié, qu'on est étonné qu'elle ne lui ait pas donné pour titre *le Triomphe de l'amitié*. Dans une circonstance importante, Auguste cède à son ami Frédéric toute sa fortune, sacrifice généreux, que Frédéric accepte très-noblement aussi, en homme qui dans l'occasion serait capable du même sacrifice. Plus tard, Auguste est captivé par les charmes d'une jeune personne extrêmement belle, mais dont l'adresse et la coquetterie surpassent

encore les grâces et la beauté. Bientôt il va unir sa destinée à celle de l'objet de son amour; mais il veut que son ami connaisse tout son bonheur, et il l'introduit dans la maison de la belle Amélie. Frédéric est frappé de tant d'éclat et de beauté, l'amour se glisse dans son âme à son insu; l'adroite Amélie l'enlace dans ses piéges, et a soin d'aiguiser le trait dont il est frappé : elle n'aime ni Auguste ni Frédéric; mais Frédéric est un plus riche parti. Cependant celui-ci regarde son amour comme une trahison envers son ami: il veut l'étouffer; mais une circonstance imprévue le trahit et lui en arrache l'aveu, qui est accueilli avec une feinte tendresse. Frédéric repousse le bonheur qui lui est offert, il fuit Amélie, et dans une lettre où, en détestant son amour, il l'exprime avec feu, il lui proteste qu'il ne la reverra que mariée à Auguste. Amélie fait négligemment tomber cette lettre entre les mains d'Auguste, qui, après avoir accusé son ami, revient bientôt à son noble caractère, et va le trouver pour lui persuader d'épouser Amélie. Là commence entre les deux amis un combat généreux, qui se termine par l'acquiescement de Frédéric aux désirs de son ami. Peu après, celui-ci fait la connaissance de Charlotte de Walstein, jeune personne moins brillante qu'Amélie, mais douée de qualités plus solides, et avec laquelle il se marie. Amélie est punie cruellement de sa coquetterie : un coup de pistolet ensanglante et traverse son beau sein, qu'elle avait imprudemment recouvert d'un habit d'homme, pour suivre un de ses amants qui l'avait quittée pour une jeune personne qu'il enlevait.

LE NOVICE, *roman du XIVe siècle*, 4 *vol. in*-12, 1828. — Un jeune homme nommé Robert, voué par son père à la vie monastique, a commencé son noviciat à l'abbaye de Saint-Paul. Forcé de sortir de son couvent, occupé par une des bandes armées qui désolaient la France après le traité de Brétigny, il séjourne dans le château de son père. Là il fait connaissance avec une jeune femme, modèle de grâce et de beauté. Bientôt le bruit des armes se fait entendre; la présence de Bertrand du Guesclin lui inspire l'amour de la gloire. Changer son froc contre une cuirasse, suivre la belle Julienne, qui doit accompagner en Espagne le sire Évrard, son époux, combattre sous les yeux et à côté de du Guesclin, sont des tentations auxquelles l'impatient jeune homme ne peut résister. Il se met en route avec le titre d'écuyer de du Guesclin, et se rend à Saragosse avec l'armée. Après divers incidents, sire Evrard est blessé et laissé pour mort sur le champ de bataille. Robert et Julienne, cédant au sentiment qui remplit leurs cœurs, sont sur le point de s'unir et se jurent une tendresse éternelle, lorsque le jaloux Évrard, guéri de ses blessures, les surprend,

et tue sa femme, qui est vengée à l'instant même par son amant. Robert, accablé de douleur, après avoir fait craindre pour sa raison et pour sa vie, s'enferme dans le couvent de Cluny, où il finit par se faire religieux. — Le sujet, dont nous ne faisons qu'indiquer les masses principales, a été traité par l'auteur avec beaucoup d'art et de délicatesse. Sous les sombres voûtes de l'abbaye de Saint-Paul, apparaissent des figures admirables de candeur, de simplicité et d'expression; il y en a deux surtout, éminemment belles et saillantes : celle de l'abbé du couvent, et celle du bibliothécaire Ambroise. Quelques personnages épisodiques assez habilement placés, contribuent aussi à accroître l'intérêt, et à compléter le tableau de l'état de la société à l'époque du XIVe siècle.

RAOUL, ou *l'Énéide*, 2 *vol. in*-12, 1831. — L'histoire de Raoul est fort simple : c'est celle d'un bon jeune homme qui, à force de travail et de patience, surmonte toutes les difficultés de la vie, une à une, comme on gravit les échelons d'une haute échelle. Mais s'il doit beaucoup à son zèle industrieux, il doit aussi beaucoup à un Virgile Elzevier que lui a donné le père d'un de ses élèves, et qui lui procure l'occasion de faire connaissance avec son premier patron. Grâce à ce Virgile, Raoul entre dans une maison de banque où il fait fortune; grâce encore à ce Virgile, il retrouve une jeune et malheureuse fille qu'il épouse, lui riche millionnaire. Là est tout l'intérêt de ce roman, plein d'idées douces et attachantes, et d'esprit d'observation.

LES FLAVY, 3 *vol. in*-8, 1838. — Le drame de ce roman commence en 1429, dans la ville de Compiègne, qui est alors en la puissance des Anglais, et où l'on va pendre deux maraudeurs, dont l'un est sauvé de la corde par Regnault de Flavy, son frère de lait. Les deux jeunes gens, si heureusement réunis, vont gagner à travers la forêt le vieux château de Vert-Bois, ancienne demeure des Flavy, maison autrefois opulente et honorée, aujourd'hui désolée et ruinée par les guerres civiles. Dans les ruines de ce vieux manoir, se cachent des femmes tremblantes, l'aïeule des Flavy, et ses deux petites-filles, Germaine et Marie, pauvres enfants qui sont désormais l'appui de la vieille grand'mère. Aux genoux de sa vieille aïeule, Regnault oublie un instant la guerre civile, il est tout entier à ce tendre bonheur de respirer sous le toit domestique : de leur côté, les deux jeunes filles, en retrouvant leur cousin, se souviennent de leurs beaux jours d'enfance à l'air libre et pur, quand elles couraient échevelées à travers la forêt, poursuivies par le jeune Regnault comme le faon timide est poursuivi par le chasseur : la peinture de ce tableau d'intérieur est d'une grande délicatesse. Tout à coup apparaît Guil-

laume, père des deux jeunes filles, la terreur de ses ennemis, de ses amis, de sa famille, mais sur lequel Germaine exerce un grand empire. A peine avait-il embrassé ses enfants, que deux Anglais égarés viennent réclamer au château l'hospitalité; dans l'un d'eux Guillaume reconnaît le gouverneur de Compiègne et le tue. Les Anglais accourent aussitôt pour venger la mort de leur chef; mais ils ne trouvent plus que les deux jeunes filles, qu'ils emmènent à Compiègne, où ils les consignent dans la maison du chef des notables, maître Paulet. Marie et Germaine habitent depuis un mois cette nouvelle demeure, lorsque les Français s'emparent de la ville de Compiègne, dont Guillaume Flavy leur père est gouverneur. Peu après les Anglais tentent sans succès un effort pour reprendre la ville, sous les murs de laquelle ils laissent prisonnier Regnault de Flavy, qui, depuis son séjour au manoir de la forêt, brûle d'amour pour sa cousine. Guillaume était sur le point de faire périr Regnault comme rebelle, lorsque Germaine, tremblante pour son cousin qu'elle aime, obtient sa grâce de son père. Cependant ce n'est pas Germaine qu'aime Regnault, mais sa sœur Marie. Germaine alors se dévoue au bonheur de sa sœur et de Regnault; elle les unit l'un et l'autre dans une chapelle retirée, malgré le terrible Guillaume, protége leur fuite; et cette courageuse fille, dont l'amour est détruit et toutes les espérances perdues, ne trouve des larmes que quand ils sont partis. Le roman devrait naturellement finir ici; mais l'auteur n'en a pas jugé ainsi. Peu de temps après nous retrouvons Germaine seule dans le château restauré de Vert-Bois, où le roman se termine par une catastrophe dramatique.

BAYOUD (Julienne), née **Métuel**, portière.

FIDÉLIA, ou *le Voile noir*, 2 *vol. in*-12. 1822. *Chez l'auteur, dans sa loge, rue de Sèvres*, 42. — Le style de ce livre est clair, correct, exempt d'emphase et de néologisme, et offre des qualités qu'on chercherait en vain dans la plupart des romans à la mode. C'est en se livrant avec passion à la lecture, que Mme Bayoud a acquis la connaissance de notre langue, connaissance que pourrait lui envier plus d'un écrivain de profession.

On doit encore à Mme Bayoud : * Céline, ou la Fleur des champs, 2 vol. in-12, 1823.

BAZANCOURT (le baron de).

L'ESCADRON VOLANT DE LA REINE, *roman historique*, 2 *vol. in*-8, 1836. — Le caractère de Catherine de Médicis, cette femme roi, qui gouverna la France comme Christine gouverna la Suède, est

fidèlement retracé dans cette longue étude historique. La cour de France, en 1560, est habilement reproduite dans ce tableau en deux volumes, dont l'exécution fait honneur à M. de Bazancourt.

BEAUFORT D'HAUTPOUL

(Joséphine de Contances, comtesse), née à Paris, vers 1770.

SÉVERINE, 6 *vol. in*-12, 1808. — Une jeune fille de douze ans, abandonnée dans les rues de Londres, excite par ses cris la compassion d'une dame fort riche, qui la fait monter dans sa voiture et l'emmène à la campagne. Elle est fille d'un émigré français, orpheline, et il ne lui reste qu'un frère dont elle ignore la destinée. Confiée par ses parents aux soins d'une Anglaise, celle-ci l'a chassée de chez elle parce qu'on ne lui paye plus de pension. Séverine retrouve une nouvelle bienfaitrice; mais celle-ci est elle-même accablée de chagrins qui ne lui laissent pas un seul moment pour s'occuper de sa protégée, dont la seule occupation est de se promener dans une prairie voisine, où elle fait connaissance de Théobald, fils du marquis de Kersevel, autre émigré français. Théobald devient amoureux de Séverine et parvient à la rendre sensible; bientôt il devient entreprenant, audacieux; mais un hasard heureux sauve la vertu de Séverine, qui, remplie de trouble, confie son secret à Mme Lobkof, sa bienfaitrice. Mme Lobkof se détermine à s'occuper de Séverine, qu'elle unit à Théobald, et meurt bientôt après en lui léguant toute sa fortune. Le père de Théobald n'apprend point sans chagrin le mariage de son fils; sous un vain prétexte, il le rappelle en France, où Théobald, livré à la dissipation, oublie son épouse et son enfant. Pendant l'émigration du marquis de Kersevel, ses biens sont passés à une jeune veuve, nommée Léonie, qui joint aux grâces les plus séduisantes une âme généreuse; son désir est de rendre aux Kersevel leur héritage. Le moyen le plus simple est d'unir Théobald avec elle; le marquis, qui a fait casser secrètement le mariage de Séverine, exige impérieusement ce mariage, et le faible Théobald, après avoir résisté quelque temps, cède enfin; mais au moment d'accomplir cette fatale union, Séverine arrive avec son frère, qui provoque Théobald et succombe sous ses coups. Théobald s'enfuit désespéré. Séverine et Léonie changent le château de Kersevel en hôpital, où Théobald revient consumé de misère, expirer dans leurs bras. — On voit que cette composition ne manque pas de mouvement; mais l'auteur a eu le tort grave de fixer l'imagination de ses lecteurs sur des aventures affligeantes, odieuses, sur des délits qui troublent l'ordre moral et celui de la société.

On a encore de Mme Beaufort d'Hautpoul : Zilia, in-12, 1784.—Achille et Déidamie, in-8, 1799. — Athénée des Dames, 6 vol. in-18, 1808. — Childéric, roi des Français,

2 vol. in-8, 1809. — Clémentine, 4 vol. in-12, 1809. — Arindal, 2 vol. in-12, 1810. — Les Habitants de l'Ukraine, 3 vol. in-12, 1820.— Contes et Nouvelles de la Grand'-mère, 2 vol. in-12, 1822. — Le Page et la Romance, 3 vol. in-12, 1824.

BEAUHARNAIS

(la comtesse Fanny de), née à Paris en 1738, morte en 1813.

ABAILARD (L') SUPPOSÉ, *ou le Sentiment à l'épreuve, suivi de l'Aveugle par amour, in-8*, 1780. — Le goût le plus délicat, le style le plus agréable, l'imagination la plus heureuse jointe à la magie du sentiment et aux charmes des grâces, se trouvent réunis dans cette charmante production de Mme Beauharnais, à qui l'on doit encore :

Lettres de Stéphanie, ou l'Héroïsme du sentiment, 3 vol. in-8, 1778.—Les Amants d'autrefois, 3 vol. in-12, 1787. — La Marmotte philosophe, ou la Philosophie en domino; précédée des Amours magiques, de la nouvelle Folle anglaise, etc., 3 vol. in-12, 1811.

BEAUMARCHAIS (P. G. Caron de),

né à Paris le 24 janvier 1732, mort le 19 mai 1799.

MÉMOIRES POUR LE SIEUR BEAUMARCHAIS, *par lui-même, in-12 et in-4*, 1774; — *suite in-12*, 1778. — Les mémoires judiciaires de Beaumarchais sont une partie de l'histoire de sa vie, et leur lecture offre tout l'attrait d'un roman. Voici à quel sujet ils furent publiés. Beaumarchais avait des affaires avec Paris Duverney, et se trouvait débiteur à sa succession d'une somme de 15,000 fr. Il avouait cette dette, mais le légataire de Duverney réclamait de lui 150,000 fr. De là un' procès dont Goëzman, conseiller au parlement Maupeou, fut le rapporteur. Beaumarchais voulait visiter son rapporteur; celui-ci n'avait pas le temps de le recevoir. Cent louis et une montre à brillants furent offerts, et Beaumarchais eut son audience; mais il perdit son procès. Les cent louis et la montre à brillants furent rendus; seulement Beaumarchais prétendit qu'on avait oublié de rendre quinze louis donnés en surcroît de cadeau. Goëzman l'accusa comme calomniateur; Beaumarchais se défendit, et publia ses fameux mémoires, d'une malignité vive et gaie, qui furent accueillis avec transport par le public, et qui sont restés comme des modèles de plaisanterie et d'éloquence. Il n'y a certainement que fort peu de comédies qu'on puisse lire avec autant de plaisir, et qui excitent un rire aussi naturel et aussi franc qu'une foule de morceaux gais, plaisants et vraiment dramatiques que Beaumarchais a su jeter dans ses mémoires. Telle est, par exemple, sa confrontation avec Mme Goëzman : le dialogue est d'une vivacité et d'une gaieté charmante, et à travers un ton léger et les saillies piquantes, Beaumarchais ne perd point de vue l'objet principal; sa dialectique n'en est pas moins pressante; il rap-

proche, avec beaucoup d'art, et toutes les circonstances, et toutes les réponses de sa partie adverse, pour en faire ressortir une foule de contradictions; il met tout à profit, jusqu'à cette science d'emprunt étrangère à une femme, que Mme Goëzman employait à tort et à travers, et qui lui avait été évidemment suggérée.

BEAURIEU (G. Guillard de).

L'ÉLÈVE DE LA NATURE, 2 *vol. in*-12, 1763. — Il a été fait un grand nombre d'éditions de ce roman, qui est écrit avec assez de simplicité, mais qui est réellement au-dessous de sa réputation. On a du même auteur :

Variétés littéraires, galantes et amusantes, in-12, 1773.

BECCARI (Mme Adams).

Mme Beccari a publié les Dangers de la calomnie, ou Mémoires de Fanny Spingler, histoire anglaise, 2 vol. in-12, 1781.

BEDACIER (Mme Durand de), morte à Paris en 1736.

LA COMTESSE DE MORTANE, 2 *vol. in*-12. 1699. — Ce roman est assez bien écrit, mais le second volume est peu intéressant. Si l'on en retranchait environ un tiers, ainsi que quelques termes un peu trop populaires, ce serait un de nos plus jolis romans. Les caractères en sont bien tracés et bien soutenus, et les événements assez naturels, quoique singuliers. On a du même auteur :

Histoire des amours de Grégoire VII, du cardinal de Richelieu, de la princesse de Condé et de la marquise d'Urfé, 2 tom. en 1 vol. in-12, 1700. — Mémoires secrets de la cour de Charles VII, 2 vol. in-12, 1700.—Les Aventures galantes du chevalier de Thémicourt, in-12, 1701.—Le comte de Cardonne, ou la Constance victorieuse, in-12, 1702. — Les belles Grecques, ou l'Histoire des plus fameuses courtisanes de la Grèce, in-12, 1712. — Henri, duc des Vandales, in-12, 1714. — Les petits Soupers d'été, 2 tom. en 1 vol. in-12, 1733.

BELIN DE LA LIBORLIÈRE, né à Poitiers.

LA NUIT ANGLAISE, ou *les Aventures jadis un peu extraordinaires, mais aujourd'hui toutes simples et très-communes, de M. Darnaud, marchand de la rue Saint-Denis, à Paris; roman comme il y en a trop, traduit de l'arabe en iroquois, de l'iroquois en samoïède, du samoïède en hottentot, du hottentot en lapon, et du lapon en français, par le R. P. Spectroruini, moine indien*, 2 *vol. in*-12; *se trouve aussi dans les ruines de Palluzi, dans les caveaux de Sainte-Claire, à l'abbaye de Grasville, aux châteaux d'Udolphe, de Lindenberg, etc., en un mot dans tous les endroits où il y a des revenants, des moines, des bandits, des souterrains, et une tour de l'Ouest.*

Le héros de ce roman, M. Darnaud, est un bon Parisien qui, après avoir fait fortune, veut se distraire par la lecture des anciens romans, qui ne l'amusent pas longtemps. Retiré dans une terre qu'il vient d'acheter, il y reçoit la visite d'un jeune homme arrivant de Paris, et apportant avec lui la riche collection des romans du jour : *les Souterrains de Mazzini*, *l'Italien*, *les Mystères d'Udolphe*, *le Moine*, etc. Il lit avec admiration ces sublimes productions; son imagination s'exalte, et il a lui-même des révélations; il est témoin d'apparitions, de spectacles de tous genres; dans une seule nuit il est accablé de tout le poids des merveilles dont les héros et les héroïnes des romans qu'il a admirés n'ont eu chacun qu'une part. — Nous ne pousserons pas plus loin l'analyse de cette critique des romans noirs, qui amusera le lecteur ami de la parodie appliquée à son véritable objet.

ANNA GRENWIL, *roman historique du siècle de Cromwell*, 3 *vol. in*-12, 1800. — A l'entrée triomphante de Cromwell dans Londres, une jeune fille, nommée Grenwil, d'une beauté également vive et touchante, lui tira d'une fenêtre un coup de pistolet pour venger son amant que Cromwell avait tué de sa propre main; voilà l'Anna Grenwil de l'histoire. Celle du roman est fille de Cromwell; il l'a eue d'une Élisabeth mariée alors à lord Grenwil, qu'elle fit assassiner pour épouser son amant; Cromwell, pour se débarrasser d'un lien devenu contraire à ses projets ambitieux, la fait assassiner à son tour. Élisabeth, guérie de sa blessure, a juré la mort du perfide. Elle suscite contre lui le fils du général écossais Lesley, en lui faisant entrevoir que la main d'Anna, dont il est épris, sera le prix de celui qui délivrera l'Angleterre du Protecteur. Lesley cherche à se défaire, dans les combats, de celui dont la vie est un obstacle à la possession de celle qu'il aime; mais la fortune trahit son courage, et il tombe lui-même percé de la main de Cromwell. Élisabeth montre à Anna la blessure qu'elle a reçue de Cromwell lui-même, et lui fait jurer sur le cadavre de son amant d'immoler le tyran à ses mânes lorsqu'il entrera triomphant à Londres. Anna obéit; mais sa main égarée trompe sa vengeance. Cromwell accourt dans la maison; Élisabeth, dont la vue le fait frémir, lui dévoile l'horrible secret de la naissance d'Anna, que sa fille ignorait, et s'élance furieuse sur Cromwell pour le poignarder. Anna l'arrête et s'écrie : « Épargnez mon père. » Ce mouvement inattendu excite contre la malheureuse fille la fureur de sa mère, qui la poignarde et se tue ensuite elle-même. — Il était difficile de dénaturer plus complétement l'histoire que l'auteur ne l'a fait dans ce roman, où l'on trouve des peintures et des situations tour à tour touchantes et terribles. — On a encore de cet auteur :

* Elfrida, imité de l'anglais, par M. B. de L. (Belin de la Liborlière), 2 vol. in-12,

1798. — *Célestine, ou les Époux sans l'être, 4 vol. in-12, 1799; autre édit., 4 vol. in-18. — *Voyage dans le boudoir de Pauline, in-12, 1801.

BELLEMARE (J. F.)

LE CHEVALIER TARDIF DE COURTAC, 5 *vol. in*-12, 1816. — Il y a des honnêtes gens partout, dit un proverbe; il n'y en a point dans ce roman; et quoiqu'il y ait infiniment de monde, on n'y trouverait pas un seul honnête homme; et si parmi beaucoup de femmes il y en a une passablement honnête, elle a eu du moins une vie terriblement aventureuse, s'est trouvée en de bien mauvaises mains, et l'a échappé belle, si elle l'a échappé. Le héros lui-même, que l'auteur nous avait donné seulement comme léger, étourdi, mal élevé, laissant toujours, par ses délais, échapper l'occasion du succès, et soumis jusqu'au ridicule le plus excessif à l'influence du préjugé nobiliaire, devient aussi, dans l'occasion, chevalier d'industrie, fripon et complice même de scélérats. Le caractère de Courtac est d'ailleurs assez mal conçu sous d'autres rapports; tantôt ce chevalier gascon montre un esprit incapable de toute réflexion, et borné jusqu'au dernier degré de la sottise, tantôt on le voit habile discoureur et subtil raisonneur; avec le quart d'esprit qu'il fait paraître dans certaines occasions, il ne devrait pas faire le quart des sottises qu'il fait dans le reste de l'ouvrage. L'auteur est certainement un homme d'esprit, et il a voulu le prouver à chaque page de son livre; mais il a prouvé aussi qu'avec beaucoup d'esprit on pouvait composer cinq volumes diffus, traînants, prolixes, languissants, et partant ennuyeux.

Nous connaissons encore de cet auteur : Le Damné volontaire, ou les Suites d'un pacte avec le Diable, 3 vol. in-12, 1821.

BENNETT (mistress Elis.), romancière anglaise.

ROSA, ou *la Fille mendiante, trad. de l'anglais par M. Brayer, 7 vol. in*-12, *an* VI (1797). — Rosa est une petite fille de quatre ou cinq ans, qui mendie avec importunité pour apporter à sa mère un *sou blanc*, sous peine d'en être cruellement maltraitée si elle ne peut y réussir. Rosa, si malheureuse auprès de cette créature, est plus malheureuse encore quand elle en est abandonnée; laissée seule au monde, dénuée, faible, elle est recueillie par un personnage bizarre, brusque et sensible, bon, excellent même, mais mélancolique, malheureux et malade. Après lui avoir dû le bienfait fatal d'une éducation infiniment supérieure à l'état d'où il l'a tirée, elle le perd par la nécessité où il est d'aller au delà des mers; elle tombe successivement dans des malheurs aussi grands qu'ils sont peu mérités. Belle, parfaite, ornée de tous les talents et de toutes

les vertus, mais sans expérience, sans connaissance du monde, toujours en péril, toujours exposée et ne succombant jamais, Rosa est un des êtres qui aient le plus de droits à la sensibilité et à l'intérêt des lecteurs. Après elle, s'offre à une curiosité et à un intérêt peu inférieurs, le mystérieux protecteur dans le sein duquel elle s'est jetée comme la colombe poursuivie par l'autour. Puis vient son valet, l'honnête, le bon, le dévoué John Brown, marié à une femme qui ne le vaut pas, à beaucoup près, et dont le caractère contraste étonnamment avec celui de cet excellent homme. Enfin, il suffit d'annoncer au lecteur qu'il trouvera dans ce roman la plus grande variété de personnages et de caractères. L'homme et la femme, dans toute leur perfection morale, dans toute la dépravation de l'immoralité, y sont, ou délicieusement, ou vigoureusement représentés. La scélératesse profonde, sous le masque de cette honnêteté dont on se contente dans le monde et qui suffit tout juste pour n'être pas pendu, y est tracée avec d'autant plus d'art, que les ménagements que garde l'hypocrisie y sont tous observés, et qu'on s'est abstenu des ressources de l'horreur. — Ce roman offre des tableaux vrais de la vie humaine, des mœurs telles que la société nous les offre; enfin un aperçu de la grande famille qu'on appelle le monde, où le mal et le bien se rencontrent étrangement mêlés et confondus.

L'ORPHELINE DU PRESBYTÈRE, ou *Fiction et Vérité, traduit de l'anglais par Defauconpret*, 5 *vol. in*-12, 1816. — L'auteur débute, dans ce roman, par nous faire assister à la mort du grand-père de son héroïne. Le grand-père a deux fils d'un caractère bien différent : l'un habite un antique château, l'autre un modeste presbytère. Ces deux fils se marient, deviennent pères, et leurs enfants éprouvent un grand nombre d'aventures touchantes. La mère de notre héroïne est un de ces enfants; après avoir erré dans les jardins du presbytère et dans les ruines abandonnées du château de Glenroff, elle rencontre un vil séducteur, devient coupable, est trompée, et meurt de désespoir après avoir donné le jour à une fille charmante nommée Hélène. La belle Hélène est confiée aux soins de lady Dorville, qui la conduit à Dorvill-Hall, où commencent ses infortunes, et où ses aventures se succèdent avec rapidité. Le frère de sa protectrice est un lord sombre, triste, fantasque, qui, pour calmer d'anciens remords, veut absolument épouser une jolie fille. L'orpheline se sent entraînée vers lui par un sentiment involontaire, et sans un être mystérieux auquel elle a donné son cœur dans la vallée de la caverne, on tremblerait de voir former cette union criminelle, comme la suite du roman le prouve. Le noble lord est donc obligé de repousser un penchant dont il reconnaît ensuite la véritable cause. Enfin Hélène, après avoir bravé

mille dangers, essuyé mille infortunes, devient une riche héritière et une heureuse épouse. — Les personnes qui prennent plaisir à avoir peur seront satisfaites en lisant ce roman, qui est plein de justes observations, et où l'auteur a su répandre la plus excellente morale.

BEAUTÉ ET LAIDEUR, *traduit de l'anglais, par Defauconpret*, 2 *vol. in*-12, 1820. — Dans ce roman, une jeune personne passe subitement de l'un de ces états à l'autre. La petite vérole lui enlève les charmes dont elle était vaine, et comme si ce n'était pas assez d'un tel malheur, une banqueroute la plonge tout à coup dans l'indigence. Aussi, après avoir été recherchée, enviée de tout ce que Londres renfermait de plus brillant, Seline se trouve réduite aux plus dures extrémités. Forcée de pourvoir elle-même à sa subsistance, elle éprouve tour à tour le dédain des riches, les défiances des pauvres, et cette suite de petits maux de détail qui accompagnent toujours une grande catastrophe, et qui la font sentir de mille manières. Enfin, après avoir subi les plus cruelles épreuves, qu'elle ne supporte qu'à l'aide de la religion, Seline est replacée dans son premier état par un événement inattendu. L'intrigue et le caractère principal de ce roman ont une ressemblance marquée avec celui d'Ellen Percy, ou les Leçons de l'adversité, dont nous donnons l'analyse; c'est le même thème fait de deux manières différentes. Ce qu'il y a de plus intéressant dans l'ouvrage de miss Bennett, c'est un tableau très-énergique de l'avarice. Rien de plus singulier que la peinture du ménage d'un petit marchand, père du mari de Seline, Harpagon despote qui impose à sa famille et qui s'impose à lui-même les privations les plus cruelles, et qui meurt privé de soins et d'aliments, dans un réduit humide et malsain, où il avait caché un million cinq cent mille francs, fruit de ses épargnes.

HÉLÈNE, COMTESSE DE CASTLE-HOWEL, *traduit de l'anglais, par Defauconpret*, 4 *vol. in*-12, 1823.—Les lecteurs qui aiment le naturel, des mœurs douces, et la peinture fidèle de la société, trouveront dans ce roman le tableau intéressant d'une jeune femme délaissée par son mari, qu'une intrigante a séduit, et qui, à force de douceur, de tendresse, de bons procédés et de vertu, finit par le ramener à elle. Des situations touchantes et bien amenées, un intérêt toujours croissant et des caractères bien soutenus, telles sont les principales qualités qui distinguent ce roman, dont on achève la lecture avec plaisir. — On a encore de mistr. Bennett :

Anna, ou l'Héritière Galloise, trad. de l'anglais, par Dubois-Fontanelle, 4 vol. in-12, 1788. — Agnès de Coucy, roman domestique, trad. de l'anglais, 4 vol. in-12, 1789. — La Malédiction paternelle, ou l'Ombre de mon Père, trad. de l'anglais, par madame Périn, 6 vol. in-12, 1809.— Henri Bennett et Julie Johson, ou les Esquisses du cœur,

trad. de l'angl., 5 vol. in-18, 1794.— Le même ouvrage, trad. de l'angl., par P. F. Henri, 4 vol. in-18, 1800.

BENOIT

(Mme F. A. de la Martinière), née à Lyon en 1724, morte vers 1800.

LETTRES DU COLONEL TALBERT, 4 *part. in*-12, 1766. — Ces lettres sont sans contredit la meilleure production qui soit sortie de la plume de Mme Benoît. Le sujet en est simple, le style naturel, les caractères vrais, les situations intéressantes.

CÉLIANE, ou *les Amants séduits par leurs vertus*, *in*-12, 1766. — Dans ce roman, l'auteur a voulu prouver qu'il est certains dangers auxquels il est bien difficile qu'une femme s'expose impunément : il y a de la chaleur dans cet ouvrage, mais les événements en sont par trop invraisemblables.

SOPHRONIE, *in*-8, 1767. — Les situations qui font le mérite de ce roman sont très-ingénieuses; et quoique l'artifice de l'héroïne ne soit rien moins qu'innocent, il est conduit avec tant d'adresse, que loin de révolter les lecteurs les plus délicats, ils ne peuvent se refuser à la pitié qu'elle inspire; son repentir est d'ailleurs si touchant et son retour si louable, qu'il doit faire oublier tout ce que sa conduite peut avoir de répréhensible.

AGATHE ET ISIDORE, 2 *vol. in*-12, 1768; réimprimé en 1769, sous ce titre : *Aventures du beau cordonnier*. — Ce roman est un composé d'utiles et d'agréables mensonges, présentés sous les traits de la vérité; la morale y est toujours en action, et il y règne un fond de philosophie pratique propre à inspirer des sentiments essentiels au bonheur. Mme Benoît a donné encore :

Journal en forme de lettres, in-12, 1757. — Mes Principes, ou la Vertu raisonnée, 2 vol. in-12, 1759. — Elisabeth, 4 part. in-12, 1766. — Les Erreurs des Désirs, 2 vol. in-12, 1770. — Folie de la Prudence humaine, in-12, 1771. — Les Aveux d'une jolie femme, 2 part. in-12, 1771. Réimprimé en 1781 sous le titre d'Erreurs d'une jolie femme.

BERGOUNIOUX (Édouard).

JULES, *in*-8, 1834. — Jules est un jeune homme usé, blasé avant l'âge. Il sauve la vie à un vieux général, qui, par reconnaissance, l'introduit, l'installe dans sa maison, et le présente à sa jeune épouse. Jules et la femme du général s'enflamment l'un pour l'autre; l'absence de l'époux, l'ardeur de la jeunesse, la solitude des champs, tout concourut à leur faire commettre une faute. Au retour du général, Jules se punit lui-même en se donnant la mort; le général se venge dignement en pardonnant à son épouse. — Ce livre est profondément empreint de tendresse, de fraîcheur et de mélancolie.

MADAME DE VARENNES, *in*-8, 1835. — Manuel était l'amant de

Mme de Belcourt; cet amour a été dénoncé à M. de Belcourt par une femme outragée, Mme de Varennes. Manuel, surpris par ce mari, le tue; puis la femme qu'il a séduite lui demande la mort, et il la tue; il va se tuer à son tour lorsqu'on l'arrête. Il s'évade, et va en Italie, où se trouve Mme de Varennes, de laquelle il veut se venger. Manuel retrouve cette femme, lui fait la cour avec les intentions les plus cruelles et un plan horrible de vengeance, qu'il révèle à son ami Jules Bernard, dans une correspondance suivie. Mme de Varennes, qui a conçu des doutes sur la sincérité de l'amour de Manuel, découvre qu'après chacune de leurs entrevues il écrit à Jules. L'idée lui vient de posséder ces lettres, et elle fait partir pour Paris son frère de lait qui lui est dévoué, en lui donnant l'ordre de se lier avec Jules et de lui dérober les lettres de Manuel. Pendant que le frère de lait s'acquitte de sa commission, Mme de Varennes oublie tous ses soupçons, ou plutôt les perd devant l'amour de Manuel, devenu franchement et sincèrement amoureux d'elle. Sur ces entrefaites, le frère de lait revient de Paris avec les lettres; Mme de Varennes les lit, ces lettres fatales! Dès lors, adieu son bonheur, son illusion; réduite au désespoir, elle prend un parti violent. Elle donne un rendez-vous à Manuel pour déjeûner ensemble dans un pavillon situé au milieu d'un lac. Au milieu du déjeuner, elle remplit deux verres d'un vin de Chypre empoisonné; les deux amants boivent. Lorsqu'ils ont le poison dans la poitrine, Manuel apprend de lui-même à son amie que son amour a commencé par une perfidie horriblement combinée; mais que cet amour s'est épuré, qu'il est devenu une vraie et profonde passion. Alors Mme de Varennes veut vivre, et elle veut que Manuel vive. Manuel s'élance pour chercher du secours, la porte du pavillon est fermée, et Mme de Varennes a jeté la clef dans le lac! Manuel use en vain ses bras et ses ongles contre cette porte inébranlable; les deux amants meurent dans les transports d'une rage convulsive.

On a encore de cet auteur : Charette, in-8, 1832. — Le Conseil de guerre, 2 vol. in-8, 1836.

BERNARD (Charles de).

LE NŒUD GORDIEN. Le Nœud Gordien est un recueil de nouvelles, parmi lesquelles la plus belle est, sans contredit, celle intitulée la Femme de quarante ans. C'est un renchérissement plein de grâce sur la Femme de trente ans, de M. de Balzac. L'observation y est parfaite dans sa finesse et sa subtilité; chacun a connu et connaît quelque madame de Flomareil, toujours belle, toujours sensible, toujours décente, qui a graduellement changé d'étoile du pôle au couchant, qui en peut compter

change sur son intention, en employant le secret de Rabelais. Il alla, en ce sens, bien plus loin que son modèle; son originalité et sa bouffonnerie ne sont souvent que de l'extravagance et du dévergondage. Les lecteurs que le cynisme ne rebute pas apprendront de lui qu'à Lubeck, deux siècles avant la publication de la doctrine de Malthus, on avait senti le danger d'une population toujours croissante, et qu'on avait trouvé un moyen efficace pour imposer à la classe indigente la *contrainte morale* que recommande le publiciste anglais. On a encore de cet auteur :

*Aventures d'Ali-el-Moselau (Nicolas Flamel), surnommé dans ses conquêtes Slomnal, calife de Tepisone (Pontoise), au pays de Sterplie (à sept lieues de Paris), trad. de l'arabe de Rabi-el-Ulloe de Deon (Beroalde de Verville), in-12, 1582.—*Aventures de Floride, où l'on voit les différents événements d'amour, de fortune et d'honneur, 2 vol. in-12, 1594. — * Le Cabinet de Minerve (cinquième partie des Aventures de Floride), auquel sont plusieurs singularités, figures, tableaux antiques, observations amoureuses, etc., in-12, 1595.—*L'Infante déterminée, qui est le quatrième livre des Aventures de Floride, in-12, 1596.— Les Amours d'Esionne, où se voient les hasards des armes, les jalousies, désespoir, espérances, changements et passions que les succès balancent par la vertu, in-12, 1597. — Discours du songe de Polyphile, trad. en français, in-fol., 1600. — Voyage des princes fortunés, in-8, 1610.

BERTHOUD (S. Henri).

LA SŒUR DE LAIT DU VICAIRE, *histoire de province*, *in*-8, 1832. — Le roman de M. Henri Berthoud devait d'abord s'intituler Bah !... et il eût à merveille justifié son titre; car c'est l'exclamation des froids égoïstes, des âmes desséchées, en présence d'une souffrance morale et d'une lente agonie. M. Berthoud offre une scène d'intérieur, une scène en Flandre, un mari trompé. Ici on voit une femme sacrifiée comme tant d'autres, une femme délaissée pour l'estaminet, une femme non comprise par l'intelligence étroite qu'un prêtre a mise en rapport avec la sienne... Un peintre se présente : Caroline l'a connu; Dieu sait la résistance qu'oppose Mme Fremont; enfin Léopold triomphe, et tout à coup, lorsque l'amour de sa maîtresse n'a fait qu'augmenter, il la laisse là pour une brillante actrice. Il s'abandonne à une vie toute de dissipation, de débauche enivrante; et quand sa victime, qui a perdu pour lui son enfant, sa mère, son honneur, l'estime de son mari, quand la désolée Caroline se traîne jusque chez le peintre pour implorer de lui un dernier regard, un adieu, un pressement de main.... il la voit de sang-froid agonisante, et dit : Bah !.. Caroline se brise et meure. — Cette production, tracée sous l'inspiration de la mélancolie, offre une fable toute palpitante d'intérêt. Il y a cependant quelques chapitres oiseux : l'action est trop simple, et se ressent trop de l'habitude qu'a l'auteur de publier, dans les journaux, des contes délicieux, mais courts.

L'HONNÊTE HOMME, *un vol. in*-8, 1837. — Dans cet ouvrage,

écrit pour être utile, pour instruire, et non pas seulement pour amuser, chaque chapitre est une leçon, chaque page est un bon exemple. Dans le récit d'une histoire bien simple, qui se passe entre quelques personnages bourgeois, il règne une émotion à laquelle il est difficile de ne pas se laisser aller. Il y a surtout l'aventure de deux sœurs, Sara et Nelly, deux jeunes Anglaises jetées par la tempête dans une île abandonnée, qui rappelle les meilleures pages de Daniel de Foë, et les plus touchantes aventures de Robinson.

Nous avons encore de M. Berthoud : Chroniques et Traditions surnaturelles de la Flandre, 3 vol. in-8, 1831-34. — Contes misanthropiques, in-8, 1831. — Asraël et Nepta, in-8, 1832. — Le Régent de rhétorique, in-8, 1833. — Le Cheveu du Diable, 2 vol. in-8, 1833. — Mater Dolorosa, 2 vol. in-8, 1834.

BEYLE (le chev. L. Alex. Cés.),
plus connu sous le nom de Stendhal, né à Grenoble.

LE ROUGE ET LE NOIR, 2 *vol. in*-8, 1830. — Nous serions fort embarrassé de dire quel rapport la fable de ce roman a avec son titre, car il s'appelle *le Rouge et le Noir* tout comme il aurait pu s'appeler le Vert et le Jaune, le Blanc et le Bleu. Quoi qu'il en soit, *le Rouge et le Noir* n'est pas un livre ordinaire; voyez plutôt la petite lithographie qui, selon l'usage, décore la couverture et le frontispice, et qui représente une jolie femme qui tient sur son guéridon une tête de guillotiné, et la contemple amoureusement! Comme les doigts démangent d'ouvrir le livre en voyant cela! Eh bien! pour satisfaire l'impatience du lecteur, nous allons prendre le roman par la queue. Cette tête coupée est celle d'un jésuite; ce jésuite a séduit les femmes, les filles de ses bienfaiteurs; il a enfin assassiné une infortunée qui n'eut que le tort de lui donner trop de preuves de sa tendresse, et pour que cette action eût tout l'éclat possible, il a choisi pour lieu de la scène le temple de Dieu, et pour l'instant de l'exécution, celui où le prêtre montre aux fidèles la victime de l'expiation. Deux coups de pistolet partent, mais ni l'un ni l'autre ne sont mortels. L'assassin est traduit à la cour d'assises; il se défend avec audace et sang-froid, est condamné et exécuté. Et voilà justement pourquoi l'ouvrage est intitulé *le Rouge et le Noir*. — Mais encore quel rapport ce titre a-t-il avec l'ouvrage? — Quel rapport? Ami lecteur, vous êtes bien curieux.

M. Beyle est aussi l'auteur de : l'Amour, 2 vol. in-12, 1822.— Rome, Naples et Florence en 1817, in-8, 1817.—Armance, 3 vol. in-12, 1828.— Promenades dans Rome, 2 vol. in-8, 1829.

BIGNAN.

LOUIS XV ET LE CARDINAL DE FLEURY, *un vol. in*-8, 1835. — Un jour Louis XV, qui s'exerçait dans sa jeunesse au métier de tourneur, se mit à parler bataille et à passer en revue ses gardes suisses. Fleury, qui ne l'avait point élevé dans le dessein d'en faire un conquérant, imagina, pour changer le cours des idées du monarque, de lui donner une maîtresse. Mais l'exécution d'un pareil projet n'était pas facile; Louis XV aimait sa femme et ne se doutait pas encore qu'il pût exister d'autres plaisirs que ceux qu'il goûtait bourgeoisement avec elle. Voici comment on s'y prit: Marie Leczinska avait la pieuse habitude de se confesser toutes les semaines; un jour qu'elle était agenouillée aux pieds de son directeur, celui-ci lui ordonna, sous peine de l'enfer, d'interdire un mois entier à son jeune époux les abords de la couche nuptiale. La reine se résigna; Louis XV s'étonna d'abord, se fâcha ensuite de cette froideur imprévue, et n'eût pas de peine à trouver dans sa cour des femmes qui n'avaient pas fait un pareil vœu de chasteté. Une fois le gant jeté, le cardinal de Fleury fut tranquille pour l'avenir; le roi eut bien autre chose à faire qu'à lui disputer le pouvoir. Telle est l'anecdote, apocryphe peut-être, sur laquelle est bâti le roman de M. Bignan, auquel on peut reprocher de s'arrêter un peu trop sur certains détails que recouvre à peine le voile de l'allusion.

On doit encore à M. Bignan : L'Ermite des Alpes, in-18, 1827. — L'Échafaud, in-8, 1832. — Une Fantaisie de Louis XIV, 2 vol. in-8, 1833.

BILLARDON DE SAUVIGNY

(L. Edme), littérateur, né aux environs d'Auxerre, vers 1730, mort en 1809.

HISTOIRE AMOUREUSE DE PIERRE LE LONG, etc., *in*-8, 1765; *réimprimé sous le titre de : l'Innocence du premier âge en France*, ou *Histoire, etc.* — Ce roman, dans lequel l'auteur a tenté de reproduire les formes et les traits du vieux langage, eut un assez grand succès. L'abbé Sabatier ne balance point à dire que c'est un chef-d'œuvre dans ce genre; mais Grimm n'en porte pas un jugement aussi favorable; et en effet, l'auteur n'a pas toujours su distinguer la nuance qui sépare le naïf du niais.

BITAUBÉ (Paul Jér.), né à Kœnigsberg en 1732, mort en 1808.

JOSEPH, *roman poétique*, *un vol. in*-18, 1818. La 1re édit. parut in-8, 1767. — On remarque dans ce poëme en prose quelques traits aussi beaux que ceux qu'on admire dans les anciens. Excepté l'épisode de Sélima, les historiens sacrés ont fourni tout le fond

à Bitaubé, et lui ont marqué les situations; mais cette loi de ne pas trop s'écarter du texte religieux a jeté du vide dans quelques chants.

BLESENSKY (Mme de).

LADISLAS, ou *Suite des Mémoires de la famille du comte de Revel, in*-12, 1811. — Sous ce titre, madame de Blesensky a entrepris la tâche assez difficile de donner une suite au charmant roman d'*Eugénie et Mathilde*. Après la mort d'Eugénie, on était libre de former telles conjectures qu'il passait par l'esprit sur le sort de Ladislas; la plupart des femmes opinaient pour la mort; d'autres se révoltaient à l'idée, qu'avait manifestée Eugénie, de lui faire épouser Mathilde; d'autres, enfin, imaginaient que si, dans l'insupportable douleur de quitter ce qu'on aime, l'idée la plus affreuse est celle de la douleur qu'on lui laisse, Eugénie avait dû saisir la seule possibilité qu'elle pût entrevoir pour que cette douleur s'adoucît, elle devait vouloir que Ladislas se consolât, puisqu'elle voulait qu'il vécût, et elle ne pouvait vouloir qu'il se consolât qu'avec Mathilde, qu'avec celle dont le cœur toujours plein du souvenir d'Eugénie devait la faire vivre toujours entre eux deux. C'est ce qu'a pensé aussi madame de Blesensky. Pour calmer les inquiétudes que nous avait si imprudemment laissées l'auteur d'*Eugénie et Mathilde*, elle n'a pas eu de repos qu'elle ne nous eût montré Ladislas consolé, amoureux, marié en moins de six mois, et père de famille dans le temps requis. On retrouve dans son roman tous les personnages qui intéressaient dans le premier; on retrouve la calèche de Ladislas, qui conduit toute la famille à la promenade; on retrouve l'anneau de Mathilde, qu'elle avait vendu pour subvenir aux nécessités de sa famille; mais tous ces détails d'une vie ordinaire, si profondément touchants dans *Eugénie et Mathilde*, parce qu'ils s'y rattachent tous à des sentiments dont on pénètre notre âme, sont insignifiants ici, parce qu'ils ne rappellent que ce que personne ne se soucie de retrouver. Comme nous n'avons que fort peu de plaisir à demeurer plus longtemps au milieu de cette nouvelle famille de Revel, dont les noms, accoutumés à exciter d'autres émotions, nous trompent à chaque minute, pour nous détromper au même instant d'une manière bien fâcheuse, nous nous empressons de la quitter pour revenir à nos premiers souvenirs.

BLOWER (miss Elisa).

Miss Blower est auteur de plusieurs romans qui jouissent en

Angleterre d'une réputation méritée; voici le titre de ceux qui ont été traduits en français :

*Maria, ou Mémoires originaux d'une dame de qualité et de quelques-unes de ses amies, trad. par M***, 2 vol. in-12, 1763. Réimprimé sous le titre de : Maria, ou Lettres d'un gentilhomme anglais à une religieuse, in-12, 1787. — *La Visite d'été, ou Portraits modernes, trad. par M. de la Montagne, 2 vol. in-12, 1788. — *Antoine et Jeannette, ou les Enfants abandonnés, histoire presque véritable, 2 vol. in-12, 1799.— Berthe et Richemond, 3 vol. in-18, 1800. — *Adrien et Stéphanie, ou l'Ile déserte, histoire française, publiée par Villemain d'Abancourt, 2 vol. in-12, 1803. — *Bateman, trad. par L. H. Durand, 3 vol. in-12, an XII.

BOCCACE (Giov.),

écrivain italien, né à Paris, où son père avait été appelé pour des affaires de commerce, en 1313, mort en 1375.

Il nous est resté beaucoup d'ouvrages de Boccace, soit en latin, soit en italien, soit en vers, soit en prose. En prose latine nous avons les quinze livres de la *Généalogie des dieux*, le livre sur *les Noms des montagnes, etc.;* neuf livres des *Aventures des hommes et des femmes illustres;* l'ouvrage des *Femmes célèbres* et une lettre au père Segni. En prose latine, il nous reste seize églogues; en poésie italienne, le poëme de *la Théséïde; la Vision amoureuse, le Filostrato, le Nimfale Fiesolano*, sont des romans en vers. En prose italienne il a donné le *Commentaire sur le Dante*, et la Vie de ce poëte, qui tient plus du roman que de l'histoire; quelques romans d'amour, et d'autres compositions semblables; *le Filocopo, la Fiametta, l'Ameto* ou *la Comédie des nymphes de Florence*, qui sont en vers et en prose, et *le Labyrinthe d'amour*, ou *le Corbaccio*. Mais aucun de ces ouvrages ne peut le disputer au *Décaméron*, qui est en effet le principal titre à la gloire de Boccace. Il renferme une suite de nouvelles qu'on suppose racontées en dix jours, par sept dames et trois jeunes gentilshommes, dans une campagne à dix milles de Florence, pendant la grande peste qui ravagea cette ville, en 1348. *Le Décaméron*, pour la beauté du style, le choix des expressions, le naturel du récit et l'éloquence des discours, sera toujours regardé comme le plus parfait modèle de l'italien le plus pur et le plus élégant. On ne doit donc pas être surpris si on en a fait une multitude d'éditions, et s'il a été traduit dans presque toutes les langues. L'homme de goût a toujours eu pour cet ouvrage la plus grande estime; mais le moraliste, même le moins sévère, regrette d'y trouver quelques contes obscènes et quelques images un peu trop libres. Voici le titre des principaux ouvrages de Boccace traduits en français :

Les Livres de J. Boccace des cas des nobles hommes et femmes infortunées, translatés en français, par Laurens de Premierfait, in-fol. goth. fig. Paris, Jehan Dupré, 1483. — — Contes et Nouvelles de Boccace, trad. libre, accommodée au goût de ce temps, 2 vol. pet. in-8, fig. de Romain de Hooge. Amst., G. Gallet, 1697. (Edition originale et

la plus recherchée des curieux).— Urbain le mescognu, fils de l'empereur Frédéric Barberousse, qui, par la finesse de certains Florentins, surprit la fille du souldan, in-4 goth. — Le Décaméron, ou le prince Galliot, nouvellement traduit de l'italien en français, par Antoine le Maçon; in-fol. Paris, 1543 et 1545. (Cette traduction, qui est fort estimée, fut faite par ordre de Marguerite, reine de Navarre, sœur de François Ier; ceux qui aiment notre ancien langage la lisent encore avec plaisir.) — Le Philocope de Jean Boccace, contenant l'histoire de Fleuri et de Blanche-Fleur, trad. en franç. par A. Sevin, in-fol., 1542.— Le Nimphale Flossolan de Jean Boccace, trad. par A. Guercin de Crest, pet. in-12, 1556.—La Fiammette amoureuse, italien et français, in-12, 1609. —Le Songe, ou le Labyrinthe d'amour, trad. par le sieur de Premont, in-12, 1699. (C'est une invective contre les femmes. Cette traduction est fort mauvaise et si libre, qu'à peine y trouve-t-on Boccace, dont le traducteur a retranché ce qui pouvait piquer la curiosité; il n'a laissé presque de son original que certains traits de morale, tels que Boccace les mettait dans ses ouvrages, même les plus joyeux.)

BOCOUS ou BOCCUCI (Jos.), né à Barcelonne en 1772.

AMÉLIE ET CLOTILDE, 4 *vol. in*-12, 1813. — Amélie et Clotilde sont deux sœurs que la nature a favorisées de tous ses dons. La première est douce, timide, mais tendre et sensible; Clotilde est irascible, emportée, et se laisse dominer par des passions violentes. Parmi la jeunesse brillante qui fréquente la maison de leur père, deux jeunes gens se distinguent par l'opposition de leur caractère; l'un, Edmond, est doux, respectueux, timide et doué d'un cœur excellent; l'autre, Lucidor, possède tous ces faux brillants qui séduisent au premier abord, et a tous les vices des hommes à la mode. Edmond adore Amélie, mais Amélie n'aime que le brillant Lucidor; la préférence de cette belle pour son rival le met au supplice; il dissimule toutefois son chagrin, évite Amélie, et se rapproche de Clotilde qui est la rivale d'Amélie, car elle aime aussi Lucidor. Edmond, pour remplir le vœu d'une mère tendre et alarmée, offre sa main à Clotilde; elle est acceptée, le mariage est près de se conclure, lorsque Edmond surprend Lucidor et Clotilde dans une entrevue nocturne, à la suite de laquelle il est blessé par des brigands soudoyés par Lucidor, et laissé pour mort; il se dérobe à tous les yeux pour surveiller les démarches de Lucidor, pour défendre et protéger l'innocente Amélie contre ce perfide et contre la jalousie de Clotilde. Tels sont les principaux événements qui composent l'exposition de cet ouvrage, et qui donnent naissance à un grand nombre de situations intéressantes, parmi lesquelles il en est du plus grand pathétique. — Bocous est aussi auteur de :

Vertu et Scélératesse, ou la Fatalité, 2 vol. in-12, 1821.—La Sorcière des Pyrénées, ou la Vallée d'Aran, 4 vol. in-12, 1823.— Le Précipice, roman historique, 4 vol. in-12. — Angélique, in-18, 1830.— L'École du bonheur, contes, in-12, 1836.

BODIN (Mme Camille), **née à Rouen en 1792.**
La plupart de ses ouvrages ont été publiés sous le pseudonyme de *Jenny Bastide*.

LE DAMNÉ, 2 *vol. in*-12, 1824. — Léonio est une victime de l'amour; il aime une ambitieuse beauté qui méprise ses vœux à cause de la condition obscure où le sort l'a placé. L'orgueilleuse voudrait charmer l'univers, briller dans les cours, avoir des bijoux, des équipages, et le pauvre Léonio n'a qu'un cœur à lui offrir. En vain son amant essaye de toucher ce cœur inflexible; ses soins sont inutiles. Sa jeunesse se flétrit, sa santé s'altère, Bianca est insensible à tout. Enfin, au moment où, couché sur son lit de mort, l'infortuné Léonio est prêt à rendre le dernier soupir, un être fantastique se présente devant ses yeux presque fermés. Une voix douce et sonore frappe son oreille : « Malheureux Léonio, tu vas « mourir, et tu ne te plains pas! Tu n'as connu de la vie que « ses peines et ses privations : rejeté par l'objet de ton amour, « méprisé par lui, ne regrettes-tu pas la vie et ne ferais-tu rien « pour la conserver encore? — Et qu'en ferais-je sans Bianca? je « la refuserais sans son amour. — Crois-moi; ne refuse pas mes « services, répliqua la voix trompeuse. Si tu veux, tu vivras, tu « seras aimé de Bianca, et vous serez tous deux riches et puissants. « — Aimé de Bianca! et à quel prix? » Tel est à peu près la substance de la conversation qui eut lieu entre Léonio mourant et l'envoyé du malin esprit. Le marché fut bientôt conclu; l'idée d'être aimé de Bianca rendit Léonio facile sur les conditions : on lui promit une année de bonheur, et il consentit à tout. C'est dans le livre qu'il faut lire les détails de sa métamorphose et sa transformation étrange. Sous un nouveau nom, et suivi d'un train magnifique, il sollicite et obtient la main de Bianca. La cérémonie achevée, il décide sa future à le suivre en France. Là, établis tous deux dans une délicieuse retraite située sur les bords de la Loire, ils seraient heureux si la coquetterie insatiable de Bianca ne lui faisait désirer d'aller briller sur un plus vaste théâtre : elle veut aller à la cour. Léonio cède; on part, on arrive; la réputation de la jeune Espagnole l'avait précédée; on ne parle que de sa beauté; elle cherche à plaire, elle plaît, et Léonio est oublié. Mais un mari de cette espèce est difficile à tromper! il possède le moyen d'être présent aux entretiens les plus secrets, et l'ingrate Bianca reçoit une cruelle punition de sa coquetterie. Le mariage de Bianca n'est pas le seul événement dans lequel l'auteur fait intervenir le diable; il y a dans l'ouvrage un grand nombre de tours de sorciers. Le plus adroit est qu'au dénoûment le trompeur est trompé; on lui escamote lestement le prix de ses peines, et, malgré toute son adresse, il est dupe d'un tour de passe-passe très-adroit.

LA BELLE-MÈRE, 3 *vol. in*-12, 1828. — La lecture de ce roman laisse une impression profondément pénible. Une femme seule pouvait nous révéler tout ce que la passion de l'amour, l'orgueil, l'ambition, la vengeance, produisent quelquefois de monstrueux dans le cœur d'une femme. Cette femme altière, égoïste, dissimulée, froidement cruelle, sacrifie à sa réputation, à ce qu'elle appelle son honneur, à ses intérêts de fortune et de succès dans le monde, tout ce qui lui fait obstacle et tout ce qu'elle croit utile d'immoler. Des récits d'aventures souvent compliquées, mais toujours attachantes, et dont l'intérêt a quelque chose d'entraînant, font ressortir l'épouvantable caractère et la conduite altière de la belle-mère, qui est l'héroïne de l'ouvrage. Les deux fils de son vertueux mari et les femmes qu'ils aiment sont en butte aux persécutions de ce génie du mal qui, malheureusement, n'est pas une pure fiction, mais une image trop fidèle de quelques-unes de ces femmes du monde perverses et corrompues, que chacun a été à même d'observer dans la société. — Il est à regretter que le talent incontestable dont l'auteur a fait preuve dans ce roman n'ait pas été employé à retracer des exemples de vertu, et à nous offrir, de préférence, des personnages propres à honorer et à faire aimer la nature humaine.

SCÈNES DE LA VIE ANGLAISE. *Voy.* ELLIS.

ÉLISE ET MARIE, *in*-8, 1838. — Élise est une intéressante victime d'un mariage d'argent, qui a épousé, tout enfant, un riche et brillant marquis sur le retour, gâté par des succès de ruelles, et qui a la prétention d'inspirer de l'amour à sa femme; mais Élise se révolte aux exigences de ce Lovelace égoïste; d'ailleurs un amour virginal occupe toutes ses pensées; elle aime de toute son âme le jeune Emmanuel, le tendre compagnon de son enfance; mais elle refuse de fuir avec lui, elle restera éternellement attachée à sa chaîne et ne s'écartera pas de ses devoirs. Au moment où Emmanuel lui dit un éternel adieu, le marquis le surprend, le tue, et découvre dans le jeune homme l'enfant d'une femme qu'il avait séduite autrefois; Emmanuel, auquel il vient d'arracher la vie, était son fils! — Marie est une autre jeune mariée qui ne demanderait pas mieux que de trouver le bonheur en ménage; elle aime son mari, elle est mère, mais son indigne époux s'est épris des charmes d'une coquette, dans les bras de laquelle il oublie sa femme, son enfant, ses affaires; quelquefois cependant, quand, fatigué des plaisirs et quand la coquette n'est plus là, il pense à sa femme, à sa bonne et douce Marie, qui pousse la résignation jusqu'à ne pas se plaindre de son absence; alors il forme la résolution de s'arracher à des liens indignes, mais son courage se refuse à cet acte de vertu. Heureusement, un ami qui plaint son état lui

annonce que son enfant est à toute extrémité. Le père se hâte d'accourir; son fils n'est pas malade, mais il a compris la tromperie de son ami. Séduit par l'affection dévouée de Marie, il reconnaît le prix de ce qu'il a volontairement perdu; les cœurs des deux époux se rapprochent dans un mutuel amour, qui ne doit plus jamais finir.

UNE PASSION EN PROVINCE, 3 *vol. in*-8., 1837. — Andrési, vieil avocat enrichi par des manœuvres peu honorables, désire marier sa fille Lucile, dont l'humeur aventureuse lui inspire des craintes assez vives, à un homme sans fortune, afin d'avoir sa fille et son gendre sous sa dépendance. Il a jeté les yeux sur le jeune de Leirac, commis de l'agent de change Delbar, qui repousse les avances d'Andrési, en lui disant qu'il est lié de cœur avec une femme qui mourrait s'il l'abandonnait. — Vous êtes un fat, répond Andrési. Pour convaincre l'avocat, Leirac lui raconte toute l'histoire de ses amours avec Mme Delbar; cette angélique femme s'est livrée à un étourdi qui ne l'aime plus, et qui la déshonore en divulguant le secret de sa faiblesse. L'avocat conseille à Leirac une rupture définitive, et il ajoute que Lucile aura cinq cent mille francs de dot. A ce prix Leirac écrit une lettre impertinente à Mme Delbar, qui, après l'avoir lue, sort de chez elle, se dirige vers la Seine où elle allait se précipiter, lorsque une main puissante la saisit; elle se retourne, et reconnaît dans son sauveur l'abbé Maurice, le confesseur de sa tante. Les paroles du prêtre calment le désespoir de la femme abandonnée; elles font plus; le cœur de Mme Delbar avait besoin d'aimer: elle aima l'abbé Maurice, et cet amour fut partagé. L'abbé n'en était pas à sa première passion; il avait aimé d'un amour heureux la femme de son frère, et c'est pour expier ce crime qu'il s'est fait prêtre. Froid, égoïste, son amour pour Mme Delbar ne tarde pas à se refroidir. L'époux de cette malheureuse femme s'étant ruiné, fut obligé de passer en Belgique pour se soustraire à ses créanciers; l'abbé Maurice conseille vertueusement à Mme Delbar d'aller rejoindre son mari; elle obéit, et trouve dans cet exil la misère et la mort. — Ce roman est fertile en situations attachantes. On s'intéresse surtout aux amours d'Émile et de Mme Delbar; mais celle-ci devient beaucoup moins intéressante lorsqu'elle devient éprise de Maurice. L'amour d'une femme du monde pour un prêtre a quelque chose qui répugne à nos mœurs et qui repousse toutes les sympathies. — On doit encore à Mme Camille Bodin:

*Napoléontine, in-8 de 8 p., 1821. — *Souvenirs de Mme Jenny D***, publiés par Eug. Lamerlière, in-18, 1821. — *La Vallée de Sarnen, in-12, 1821. — *Les Confessions de ma tante, 4 vol. in-12, 1825. — La Belle-mère, 3 vol. in-12, 1828. — Le Dernier Amour, in-12, 1828. — Marius et Frédéric, 4 vol. in-12, 1830. — La Famille d'un Député, 5 vol. in-12, 1831. — La Cour d'assises, 4 vol. in-12, 1832. — Contes vrais,

2 vol. in-8, 1832-33. — Un remords, in-8, 1834. — Pascaline, 2 vol. in-8, 1835. — Savinie, 2 vol. in-8, 1835. — Nouvelles morales et religieuses, 2 vol. in-18, 1836. —Une sur mille, 4 vol. in-12, 1836. — Scènes de la vie anglaise, 2 vol. in-8, 1836.— L'Abbé Maurice, 2 vol. in-8, 1837. — Rêveries dans les Montagnes, 2 vol. in-8, 1837. — Sténia, 2 vol. in-8, 1837. — On lui attribue aussi : le Monstre, 2 vol. in-8.

BŒTTIGER (Ch. Aug.), archéologue allemand du XIXe siècle.

On a de lui : *Sabine, ou Matinée d'une dame romaine à sa toilette, à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne, trad. de l'allem. par M. Clapier, in-8, 1813.

BOJARDO (Mateo Maria), né à Scandino en 1435, mort en 1494.

Bojardo est célèbre par son poëme de l'Orlando innamorato (Roland l'Amoureux), l'un des poëmes les plus importants de toute la littérature italienne, puisqu'il a offert le premier exemple de l'épopée romanesque qui méritât d'être suivi. A l'imitation d'Homère dans l'Illiade, Bojardo a choisi pour son sujet le siége de Paris, qu'il substitue à celui de Troie, comme le Pulci l'avait fait avant lui. Les Roland, les Rodomond, les Atton, les Ruger, et d'autres personnages extraordinaires sont ses héros. Les fées et les enchanteurs jouent aussi un grand rôle dans son poëme, où brillent de grandes beautés, mais où l'on rencontre souvent des idées et des expressions basses. Cependant cet auteur a la gloire d'avoir peut-être été le guide de l'Arioste dans son Roland le Furieux; ils ont l'un et l'autre donné carrière à leur imagination, qu'ils avaient également vive et brillante. Mais si l'un a le mérite de l'invention, l'autre l'emporte pour le style. — Bojardo ne put achever son poëme, qui fut imprimé, l'année qui suivit sa mort, par les soins de son fils. Le Berni refit le poëme tout entier en le traitant à sa manière, en 1541. Voici l'indication des meilleures traductions de ce poëme :

Roland l'Amoureux, contenant les valeureux faits d'armes et d'amour, traduit par Jacques Vincent, in-fol., 1549, 1574. — Le même, trad. par François de Rosset, in-8, 1679. — Le même, trad. par le Sage, 2 vol. in-12, 1717.

La traduction de l'ingénieux auteur de Gil Blas est plutôt une imitation du Roland l'Amoureux qu'une traduction littérale. Le Sage a été forcé d'y faire beaucoup de changements. Le poëte italien, très-ignorant en géographie, rapprochait les États les plus éloignés, et commettait les bévues les plus singulières. Son traducteur les a corrigées autant qu'il l'a pu. Le gigantesque des caractères y est adouci, les convenances y sont un peu plus observées : Charlemagne y est moins petit, Ferragus moins brutal, Renaud moins malhonnête, Roland moins butor, etc. Il est vrai qu'Astolfe est plus gascon, Fleur-de-lis plus hardie, etc. Le Sage s'est encore écarté quelquefois de son original pour lier les aventures l'une à l'autre, et faire disparaître la contrariété qui se trouve souvent entre elles dans le poëme italien. Pour les hauts faits d'armes et les enchantements qui ne se peuvent changer sans défigurer l'auteur, il les a conservés, de même que les caractères. Son style est pur, élégant, léger, et l'on y reconnaît l'auteur de Gil Blas.

Le comte de Tressan a donné une traduction abrégée de Roland l'Amoureux, in-12, 1780.

BON (Mme Élisabeth de), romancière et traductrice.

Madame Élisabeth de Bon est plus connue comme traductrice que comme auteur; on lui doit cependant le charmant roman de Pierre de Rogis, in-12, 1805, et les deux ouvrages suivants :

Les douze Siècles, nouvelles françaises, 2 vol. in-12, 1816.—*Aveux de l'Amitié, in-12, 1801.

BONAPARTE (Lucien),
prince de Canino, ex-ministre de l'intérieur, né à Ajaccio en 1775.

LA TRIBU INDIENNE, ou *Édouard et Stellina*, 2 *vol. in*-12, 1799. *Réimprimé sous ce titre : Les Ténédares*, ou *l'Européen et l'Indienne*, 2 *vol. in*-12, 1802. — La soif immodérée de l'or étouffant les plus beaux sentiments de la nature, l'avidité de l'Européen insatiable, en opposition avec la modération des Indiens, la peinture fidèle de mœurs originales et de contrées lointaines, tels sont les caractères distinctifs de ce joli roman.

BONAPARTE (Louis),
ex-roi de Hollande, né à Ajaccio le 2 septembre 1778.

MARIE, ou *les Hollandaises*, 2e *édit.*, 3 *vol. in*-12, 1814. *La première édition parut en* 1800 *sous le titre de : Marie*, ou *les Peines de l'amour.* — Jules, le héros de ce roman, aime sa cousine Marie, jeune et belle personne, élevée par une sœur de Jules, nommée Hermacinthe, la plus vertueuse, mais la plus pédante des femmes. Les amants vont être unis, lorsque Jules est forcé de faire un voyage en France pour des affaires d'intérêt. Avant son retour, la guerre éclate entre la France et la Hollande; Jules est soumis à la loi de la réquisition, enrôlé comme soldat et envoyé à l'armée des Alpes. Dès sa première campagne, il est fait prisonnier, blessé, et l'on apprend bientôt qu'il est mort des suites de ses blessures. On peut se faire une idée de la douleur de Marie en apprenant cette nouvelle; d'autres malheurs cependant devaient encore la frapper. Forcée de choisir un époux dans un temps limité, ou d'y être contrainte par la force, Marie donne sa main au duc d'Ast, son parent et son protecteur, qui ne tarde pas à se montrer indigne d'un pareil bonheur, en prenant une maîtresse, tandis que sa femme est reléguée dans une de ses terres en province. Tout à coup Jules reparaît; une erreur de nom l'avait fait passer pour mort, tandis qu'il n'était que prisonnier. Toujours épris de Marie, il la suit dans ses propriétés, où elle revient avec Hermacinthe. Peu de temps après, le duc est tué en duel; mais la veille du jour où cette nouvelle arrive, Marie, craignant

que sa réputation ne souffre d'un plus long séjour avec Jules, part pour une retraite éloignée. On court après elle, on la rejoint, et les deux amants parviennent enfin à s'épouser. — On peut reprocher à cet ouvrage de nombreuses invraisemblances et plusieurs anachronismes, défauts qui toutefois ne nuisent pas à l'intérêt. La partie la plus piquante est sans contredit celle qui traite des mœurs, des caractères et des habitudes des Hollandais. Il est curieux d'entendre parler des habitants d'un pays par celui qui les a gouvernés, et qui, rentré dans la vie privée, a su conserver une place dans leur estime.

BONJOUR (Casimir).

LE MALHEUR DU RICHE ET LE BONHEUR DU PAUVRE, *in*-8, 1836. — Dans un village de la Champagne, un pauvre enfant, Victor Laforêt, inquiet de se procurer du pain pour sa mère, s'avise de faire la roue devant un brillant équipage, d'où un riche personnage, croyant ne lui donner qu'une petite pièce de monnaie, lui jette une pièce d'or. A partir de ce moment le petit mendiant peut se dire qu'un bonheur n'arrive jamais tout seul, car à peu de jours de là sa vieille mère devient la gouvernante du curé de l'endroit. Victor apprend à lire, s'ingénie à l'école du canton, se donne bientôt après un petit bagage de marchand forain, gagne à la fois de l'argent et l'estime universelle, entre chez un négociant et chez un banquier, devient le premier commis et l'associé de son patron; puis, finalement, se trouve banquier par la mort de ce patron, dont il garde la clientèle. — Voilà ce que M. Casimir Bonjour entend comme le bonheur du pauvre; parlons du riche. Dès le berceau toutes les calamités se réunissent autour de celui-ci. Les fléaux se coalisent pour le rendre orphelin et millionnaire. A partir de sa naissance il tombe entre des mains intéressées à le dévaliser avec une activité sans égale, et sa fortune, toute gigantesque qu'elle est, fond entre les mains rapaces de ces vampires, de même que la neige fond aux premières chaleurs du printemps. Lorsque, par émulation et d'après l'exemple de Victor, le ci-devant millionnaire veut faire valoir les derniers débris de son patrimoine, il met le comble à son malheur par la gestion la plus désordonnée. Voilà le malheur du riche.

Ce livre nous paraît manquer de logique, car après l'avoir lu on cherche encore ce qu'il prouve. On n'y trouve ni l'apologie des félicités inaperçues de la misère, ni la critique sentie des inconvénients de la fortune. Si le pauvre de M. Casimir Bonjour devient heureux, c'est en vérité que le ciel y met de la malice, et si son riche se trouve à la fin très à plaindre, c'est aussi que le ciel

y met plus que de l'acharnement. Mais quelle moralité résulte-t-il de ce conflit d'événements romanesques sur la destinée de deux marionnettes?

BONNECHOSE (Émile de).

CHRISTOPHE SAUVAL, 2 *vol. in*-8, 1836. — M. de Bonnechose s'est proposé et a réussi avec bonheur à mettre en scène la société française aux trois époques de l'empire, de la restauration, de juillet 1830. Ces trois époques, à proprement parler, n'en font qu'une, tant elles se touchent et se mêlent encore dans la politique par les hommes et par les choses: intérêts, souvenirs, ambitions, désappointements et regrets des partis, sont toutes choses qui se trouvent confondues dans les trois époques, et il était hasardeux et difficile de mettre en scène des personnages qui représentassent dans leur caractère et dans leurs idées le bien et le mal des trois époques. Toutefois, l'auteur a tracé des portraits fort piquants d'hommes politiques dont les originaux sont encore quelque part dans le monde, tels que Pierre Renaud, vieux républicain de l'an 3, pauvre, vertueux et pur; le baron Plumet, ex-conventionnel, puis sénateur et baron de l'empire, puis royaliste et pair de France sous la restauration, puis enfin libéral, constitutionnel et philanthrope, qui mourra, dans l'excellent lit de son hôtel, grand homme d'État; le comte de Kerolais, vieux gentilhomme entêté de noblesse et d'honneur chevaleresque, royaliste comme au temps de du Guesclin et de Dunois, qui ne voit la France que là où est le roi. Ces trois personnages, dont les rôles différents ressortent d'une manière fort dramatique du récit des événements, caractérisent à merveille les trois époques du roman.

BONNELIER (Hippolyte).

URBAIN GRANDIER, *un vol. in*-12, 1825. — Le jugement d'Urbain Grandier, l'horrible supplice qui le suivit, voilà le dénoûment de ce roman; les causes premières et les progrès de l'accusation monstrueuse sous laquelle succomba le curé de Loudun en forment le nœud; l'odieuse jalousie des prêtres, la haine de la supérieure Jeanne de Belsiel, le ressentiment du tout puissant Richelieu, la froide cruauté du conseiller Laubardemont, en lient l'intrigue, et fournissent à l'auteur de sombres tableaux. Grâce au *Dictionnaire philosophique*, l'histoire de Grandier étant connue de tout le monde, nous n'entrerons dans aucun détail sur le plan du roman.

GUY-EDER, ou *la Ligue en basse Bretagne*, 3 *vol. in*-12, 1830. —

« En 1589, un jeune gentilhomme breton, âgé de quinze ans, s'échappe du collége Boncourt, troque avec des juifs sa robe de chambre et ses livres de classe contre un poignard et une épée, et part seul, à pied, pour Orléans, où se trouvait alors le duc de Mayenne. Des brigands arrêtent et dévalisent le jeune aventurier. Il revient au collége, s'en échappe encore, et, cette fois, se dirige sans obstacle vers la basse Bretagne, où le duc de Mercœur soutenait le parti de la Ligue. Peu de mois après, l'enfant de quinze ans commande à trois mille hommes; et son nom, qui est devenu un cri de guerre, fait verser le sang, allumer des incendies, ruiner les villes de la Cornouaille..... La Ligue s'éteint : il disparaît un instant de la scène pour y reparaître trois ans après, faussement accusé dans la conspiration de Biron.... — Ce jeune gentilhomme, cet aventurier, ce dévastateur de la Cornouaille, c'est Guy-Eder. » Tel est le thème du roman de M. Bonnelier, tel qu'il l'indique lui-même dans sa préface. Sur cette courte donnée historique, il a reconstruit, pour ainsi dire, toute la vie du ligueur breton. Son livre est donc moins un roman historique qu'une sorte de biographie embellie de développements pittoresques et de scènes dramatiques qui forment un tout assez animé.

LE MARÉCHAL DE RAIZ, 2 *vol. in*-8, 1834. — Héritier d'un patrimoine considérable et jouissant d'un revenu estimé à un million, le maréchal de Raiz eut bientôt dévoré presque tous ses biens par son faste et ses profusions. Il vendit et aliéna ses domaines, et ces ressources épuisées, il eut recours à l'alchimie. Ses déréglements dépassèrent toute mesure. Son manoir de Tiffauges s'était transformé en véritable caverne d'ogre; de zélés serviteurs battaient la campagne, séduisaient ou enlevaient les jeunes filles, et surtout les jeunes garçons, qui une fois tombés dans l'antre n'en sortaient plus vivants. Ces forfaits se prolongèrent pendant plus de dix ans; mais enfin la clameur publique dénonça l'infâme assassin, le vampire de l'enfance bretonne. Raiz fut arrêté, confronté à deux de ses complices, confessa ses crimes effroyables, fut condamné à mort, et subit son supplice sur la prairie de la Madeleine, près de Nantes, le 25 octobre 1440. Tel est le personnage choisi par M. Bonnelier pour le héros de son roman. Il a envisagé le maréchal de Raiz comme une sorte d'énigme physiologique et psychologique, et en a trouvé le mot dans une monomanie. Tigre voluptueux, dès la première fois qu'il pressa une biche timide, Raiz céda au fatal besoin de lui enfoncer ses griffes et de faire couler le sang. Ainsi périt Anna Keranna; Catherine de Thouars paraît menacée du même sort, et si elle y échappe, elle doit son salut à un double prodige que nous tairons pour ne pas nuire aux émotions des lecteurs, lorsqu'ils en seront aux chapitres intitulés : *l'Alcôve des noces*, et *Si j'y viens*,

c'est mon droit. Cette Catherine, longtemps mariée sans être femme, sert de pivot à l'action; elle aime un jeune page, Clodomir Rheun, qui meurt victime des précautions soupçonneuses du seigneur et de son confident. A côté d'elle agit, se meut, se demène une vieille paysanne, veuve d'un tailleur de Cornouaille, qui joue dans le cours du roman le rôle des Megg de Walter-Scott.

LE MOINE BLANC, 2 *vol. in*-8, 1836. — Madame Mondovi cherche à marier avantageusement sa fille Georgine. M. Dutillet, ami dévoué, s'est mis en quête d'un bon parti, et il a trouvé la perle des maris, un jeune homme qui possède une belle fortune et un esprit borné; Géorgine devient donc madame Herbineau. Mais une autre femme s'était aussi aperçue que le mari de Géorgine était d'un caractère facile à mener, et cette dame, à qui Herbineau échappe un instant pour se marier, reprend si bien son empire après la noce, que le jeune mari laisse sa femme à la campagne et vient renouer à Paris ses habitudes de garçon. La famille de Géorgine fut indignée, mais elle n'eut pas un instant l'idée de faire du scandale; d'ailleurs Géorgine n'aimait pas son mari, et ne demandait pas mieux que d'être seule avec la poésie pour consolation, car Géorgine est poëte. Dans un moment de loisir elle a composé un proverbe sur un événement arrivé dans le pensionnat où elle a été élevée, qui révèle un fait blessant pour une honorable famille espagnole; cette pièce, destinée à rester en portefeuille, est livrée à l'impression par les ennemis de l'auteur, qui en envoient un exemplaire à M. de Sandoval, dont la sœur joue un malheureux rôle dans cette comédie. M. de Sandoval jure de tirer de cette injure une éclatante vengeance. Géorgine ne se doute de rien; elle est allée au bal de l'Opéra, et elle cause tranquillement avec une de ses amies, lorsqu'un moine blanc entre dans sa loge. Ce moine est un jeune docteur qui aime Géorgine en secret, et qui vient la protéger contre le danger qui la menace. Grâce à son intervention, Géorgine échappe au péril qu'elle courait, et toute la colère de M. de Sandoval tombe devant les explications du docteur et les excuses ingénues de madame d'Herbineau. Le roman finit d'une façon vague et indéterminée.

LA GRILLE ET LA PETITE PORTE, 2 *vol. in*-8, 1837. — Les deux romans publiés sous ce titre démontrent clairement une vérité que l'auteur n'a probablement pas cherché à mettre en évidence, que de l'horrible au grotesque il n'y a qu'un pas. Dans *la Grille*, trois personnages occupent le premier plan : Antoine Minard, fils d'un président à mortier au parlement de Paris, en 1559; Annette Sutard, fiancée d'Antoine, puis le président Minard. De ces trois personnages, l'un, le président, meurt assassiné de la main de Jac-

ques Sutard, père d'Annette; Annette meurt en couche; Antoine meurt dans une cave, en cherchant à franchir une grille ingénieusement placée dans cette prison de nouvelle espèce, afin de donner aux prisonniers des tentations de fuite. Or, cette grille est à bascule; quiconque s'avise de vouloir l'escalader ne parvient qu'à la faire tourner sur elle-même, et tombe, la tête la première, dans d'incommensurables abîmes. — Dans le roman de *la petite Porte*, la scène se passe en 1834. Louisa est la fille de M. Dorencourt, magistrat jouissant d'une honnête aisance. Louisa a été mal élevée : on a encouragé son penchant à la coquetterie; une fatale complaisance maternelle lui a laissé croire qu'elle était charmante, spirituelle et infaillible : aussi le premier pas que fait Louisa est une faute. Annibal Mariani, séduisant secrétaire d'ambassade, l'abandonne. Cependant le monde croit encore à la pureté de Louisa. Un peintre du nom de Fauvel sollicite et obtient l'honneur de s'allier à la famille Dorencourt. Trois mois se sont passés depuis l'accomplissement de ce mariage, lorsque la vérité luit aux yeux de Fauvel; il s'aperçoit que Louisa est sur le point d'être mère. Bientôt il a découvert le nom de l'infâme; une rencontre a lieu, Mariani est frappé mortellement. Fauvel quitte la France; Louisa, demeurée seule, est pour la vie condamnée au mépris public.

On a encore de M. Bonnelier : Deux Nouvelles : Eliza Tarrakonoff, nouvelle russe, et Mélectal, nouvelle suisse, in-12, 1822. — Les vieilles Femmes, ou l'Ile de Sein, 3 vol. in-12, 1826. — La Fille du Libraire, 2 vol. in-12, 1828. — Calomnie, in-8, 1832. — La Plaque de cheminée, in-8, 1833. — Une Méchante femme, in-8, 1833. — Mœurs d'Alger (Juive et Mauresque), in-8, 1833. — Nostradamus, 2 vol. in-8, 1833. — Un Homme sans cœur, 2 vol. in-8, 1835. — L'Anneau de paille, 2 vol. in-8, 1836. — Matinées, in-8, 1837. — Contes d'un Villageois, in-12, 1837. — Un Malheur domestique, in-8, 1837.

BOREAU (Victor).

LA RENAUDIE, ou *la Conjuration d'Amboise*, 2 *vol. in*-8, 1834. — Il est aujourd'hui bien prouvé que le but de la conjuration d'Amboise était de soustraire le jeune roi François II à l'influence des Guise, de s'emparer de leur personne pour les faire juger, et d'obtenir la convocation des états généraux et la nomination d'un conseil de régence. Barri de la Renaudie, noble périgourdin, fut le chef de cette conjuration. Il parcourut toute la France, l'Allemagne et la Suisse, avec la mission difficile de recruter des partisans. Au commencement de l'année 1560, une assemblée des principaux conjurés se tint à Nantes, et la Renaudie fut nommé chef de l'entreprise. On convint qu'on se rendrait à Blois, où était alors la cour, par petits détachements, afin de ne pas éveiller les soupçons, et qu'une députation présenterait une requête au roi, appuyée d'une escorte commandée par la Renaudie, et destinée

à défendre les députés en cas d'attaque. La Renaudie fondait de si belles espérances sur l'exécution de son projet, qu'il s'en ouvrit à l'avocat d'Avenelles, qui courut dénoncer son ami. Dès que les Guise connurent le secret, ils quittèrent Blois et se réfugièrent au château fort d'Amboise, où ils amenèrent le roi et la cour. Le départ de Blois n'arrêta pas les conjurés, qui firent leurs dispositions pour se rendre maîtres du chateau d'Amboise, vers lequel ils se dirigèrent par petits détachements. Mais les Guise firent attaquer ces détachements avant leur réunion, et s'emparèrent isolément de presque tous les conjurés. Castelnau fut arrêté et pris à Nosei; la Renaudie fut rencontré dans la forêt de Château-Reynard par Pardaillan, et tué d'un coup de pistolet par le valet de ce dernier; les autres conjurés se rendirent au duc de Nemours, sur la promesse qu'ils seraient admis à se justifier devant le roi. Mais la promesse ne fut pas tenue. Tous ceux qui n'avaient pas péri dans le combat furent amenés à Amboise et cruellement traités : on les précipitait dans la rivière, attachés par douzaines à de longues perches; on les pendait tout bottés et éperonnés aux créneaux du château, sous les yeux même de la cour qui assistait de ses fenêtres à ces barbares exécutions. Tels sont les faits que l'auteur du roman a racontés avec l'exactitude de l'historien : toutes les illustrations, tous les grands caractères de l'époque, qui passent sous les yeux du lecteur, sont peints avec vérité, et surtout bien appréciés.

BOUFFLERS

(le chevalier Stanislas J. de), né en 1737, mort en 1816.

Né dans le temps où l'on riait, le chevalier de Boufflers se montra doué lui-même d'une gaieté si contagieuse, qu'il augmenta la bonne humeur des Français; ses petits vers plus que libres, ses chansons tant soit peu graveleuses, ses contes parfois peu décents, eurent, dans sa société comme dans le public, une vogue inouïe, parce qu'ils étaient amusants. Le chevalier de Boufflers eut le bonheur de venir à propos; poëte délicieux, peintre agréable, musicien charmant, les femmes raffolaient de lui; il savait à la fois les louer, les peindre et les chanter; il savait plus, il savait les adorer comme elles veulent être adorées, avec fureur et sans constance, de peur de l'ennui; il leur jurait des passions éternelles de.... quinze jours, et il leur tenait fidèlement parole. — La succession spirituelle de cet auteur, regardé généralement comme le dernier conservateur de la gaieté française, est moins considérable par la quantité que par la qualité des objets dont elle se compose. Nous n'apprendrons rien au public en

lui attestant que le petit roman d'*Aline* est un chef-d'œuvre d'esprit, de grâce et d'enjouement. Le conte *Ah si!*... n'est rien, les événements sont trop précipités; mais la gaieté des détails, la rapidité de la narration, la fécondité du style tout brillant de traits, d'épigrammes, de mots heureux, ont quelque chose de si éblouissant, de si étourdissant, qu'on se laisse aller jusqu'au bout sans réfléchir et sans juger. Le *Derviche* est un compte plus sage et moins amusant peut-être que les autres, mais qu'on ne lit pas cependant sans intérêt, non plus que la nouvelle intitulée : *Tamara*. Voici les titres des divers ouvrages du chevalier de Boufflers :

*La Reine de Golconde, conte, in-12, 1761. — Lettres du chev. de Boufflers à sa mère sur son voyage en Suisse, in-8, 1770. — Le Derviche, conte oriental; Tamara, ou le lac des Pénitents; Ah! si.... contes, 2 vol. in-12, 1810. — Fragments d'un voyage de plaisir dans la Poméranie suédoise, in-8, 1813.

BOUILLY (J. Nic.), né à la Coudraye (Indre-et-Loire), en 1763.

CONSEILS A MA FILLE.—Le premier volume contient: 1° *les Oiseaux de madame Helvétius*, conte de nature à plaire beaucoup aux jeunes personnes qui sortent de l'enfance; 2° *la Robe feuille-morte de madame Cottin*, nouvelle fort dramatique, dans laquelle on attaque le ridicule des jeunes personnes qui jugent du mérite d'après l'enveloppe qui le couvre; 3° *les Nuances de l'âge*, où l'on trouve une excellente morale, et où l'auteur prouve que le ton et les manières qui plaisent dans une personne très-jeune deviennent choquants et même dangereux dans un âge plus avancé; 4° *la Romance de Daleyrac*, qui retrace le caractère bizarre d'un militaire tellement épris de sa femme, que, l'ayant perdue, il ne peut voir sa fille, dont les traits lui retracent trop fidèlement l'image de l'épouse qui n'est plus: une romance de Daleyrac produit une révolution dans ses idées, et il finit par pleurer avec sa fille l'être chéri qu'ils ont perdu; 5° *le petit Dîner*, leçon donnée à une demoiselle qui, devenue riche, emploie tous les petits subterfuges de l'orgueil déguisé pour se débarrasser d'une amie sans fortune; 6° *le Charme de la voix*, galerie de portraits intéressants; 7° *le Premier pas dans le monde*, anecdote tragique, où la folle fierté et les inconséquences d'une demoiselle occasionnent un duel où périt un jeune homme qui jouit de l'estime générale, et force la jeune personne qui en est l'auteur à s'expatrier; 8° *les Tablettes de Florian*, où une jeune demoiselle est corrigée de la manie du bel esprit; 9° *les trois Genres*, une des anecdotes les plus agréables du livre; 10° *la Manie des romans*, petite comédie dont les caractères sont plaisants, variés, et le dénoûment très-dramatique.

LES JEUNES FEMMES, 2 *vol. in*-12, 1819. — Peindre l'âge des

passions, et ne montrer qu'à travers le voile de la décence tous les effets qu'elles produisent; présenter les défauts, les erreurs, les caprices des jeunes femmes, sans faire rougir celles même à qui le reproche s'adresse; montrer l'intérieur des ménages sans jamais alarmer la plus scrupuleuse délicatesse; s'approcher le plus près des limites au delà desquelles l'intérêt deviendrait dangereux et ne jamais le dépasser, c'était, sans doute, un problème peu facile à résoudre; mais écrire un pareil livre à Paris et réussir, était bien plus difficile encore. L'auteur s'est tiré habilement de cette lutte entre la morale et les passions; et si quelque jeune femme, en le lisant, s'impatiente tout bas de le voir toujours s'arrêter *au bel endroit*, elle sera du moins forcée de l'en louer en public; et il lui sera permis de rêver tout ce que le conteur n'a pas dû lui dire. — Ces nouveaux contes offrent autant de variété que la décence en pouvait admettre; si quelques-uns, tels que : le Dîner d'hommes, l'Écrin, l'Ambition d'un nom, l'Insulte cachée, le Bord du précipice, les Trois manières, et Une seule faute, paraissent avoir plus d'originalité et un intérêt plus dramatique, c'est moins à la manière de les présenter qu'à la nature du sujet qu'ils doivent cet avantage. — On doit encore à M. Bouilly :

Contes à ma fille; 2 vol. in-12, 1809. — Les Encouragements de la Jeunesse, in-12, 1814.— Contes aux Enfants de France, 2 vol. in-12, 1825-26. — Les Mères de famille, 2 vol. in-12, 1825.

BOURNON MALARME. Voy. MALARME.

BOURSAULT (Edme), né en octobre 1638, mort le 17 septembre 1701.

LE MARQUIS DE CHAVIGNY, *in*-12, 1668. — Ce roman, où les caractères sont assez bien développés, est une des meilleures productions de Boursault, qui a donné aussi :

Le prince de Condé, in-12, 1675. — Ne pas croire ce qu'on voit, ou les Apparences trompeuses, histoire espagnole, in-12, 1670. — Artémise et Poliante, in-12, 1739.

BRADI (Mme la comtesse de), née de CEYLAN.

L'HÉRITIERE CORSE, 2 *vol. in*-12, 1823. — Cet ouvrage a été reproduit en 1825, sous le titre de Vanina d'Ornano, ou l'Héritière corse.— Le personnage qui domine toute cette composition, et que Mme la comtesse de Bradi peint à grands traits, est le fameux capitaine San-Pietro, qui se signala par son intrépidité, par sa haine pour les Génois, qu'il chassa deux fois de sa patrie, et qui, lorsque le traité de Cateau-Cambresis (en 1559) l'eut privé des secours de la France, alla à Constantinople en demander au

Grand Seigneur. Pendant ce voyage, Vanina d'Ornano, sa femme, conçoit le projet de se rendre à Gênes avec ses enfants pour y solliciter la grâce de son mari, déclaré rebelle. San-Pietro, indigné de ce projet, arrive en France au moment où Vanina allait le mettre en exécution; il accable de reproches sa malheureuse femme, et l'étrangle de ses propres mains. Rentré en Corse en 1564, à la tête d'hommes dévoués, San-Pietro attaque de nouveau les Génois; après avoir échappé longtemps aux périls de la guerre, il est lâchement assassiné par un des siens. — On trouve dans ce roman des descriptions pittoresques et des peintures de mœurs originales; les héros ont une physionomie particulière, un langage âpre et piquant qui rappelle la rudesse de leur pays et la finesse méridionale. Le style de Mme de Bradi a de la force, de la dignité, du pathétique, de l'énergie et de la concision, mais quoique assez élégant, il manque cependant de douceur. Si le nom de l'auteur ne se trouvait à la suite du titre, on n'attribuerait certainement pas à une femme les improvisations de Palma, la conversation du chef corse avec le prêtre Agostino, et le récit de la catastrophe qui termine la vie et les souffrances de Vanina d'Ornano.

COLONNA, ou *le beau Seigneur, histoire corse du Xe siècle*, 2 *vol. in*-12, 1825. — Dans les dernières années du Xe siècle, Arrigo Colonna donne sa fille Bianca en mariage au comte Antonio de Cinarco; Marcello, comte de Tralaveti, vassal de Colonna et amant rebuté de Bianca, jaloux du bonheur de son rival, irrité contre son suzerain, l'attire dans son château, où il le fait poignarder avec ses six enfants. Le jour de la vengeance ne tarda pas à arriver. La veuve de Colonna, accompagnée de son gendre, vient punir le meurtrier dans son château; à moitié brûlé, il sort des décombres et paraît devant la comtesse, qui lui laisse une vie déshonorée.— Cette histoire est suivie du petit conte d'une Visite à l'hospice, et de diverses poésies.

NOUVELLES, 3 *vol. in*-12, 1825. — Ces nouvelles, au nombre de six, sont remarquables par une finesse d'observation, une vérité de peinture, un naturel et une originalité dans les caractères, qu'il est rare de voir réunis à un style presque toujours facile et correct.

BRANTOME (P. de Bourdeilles, seigneur de).

LES DAMES GALANTES, *nouvelle édition*, 2 *vol. in*-8, 1834. — Livre sans frein, sans pudeur et sans vergogne dans les mots, les Dames galantes forment un des monuments les plus précieux de notre vieille littérature, par la vérité avec laquelle y sont peintes nos mœurs telles que l'Italie nous les avait accommodées, avec cette dissolution, seule conquête que nous eussions faite sous Charles VIII,

Louis XII et François Ier, dans le royaume de Naples et dans le Milanais. Cette corruption avait développé le goût des anecdotes scandaleuses et l'usage des mots graveleux, qui déjà, longtemps auparavant, s'étaient montrés dans les livres les plus sérieux, et pour lesquels Pic de la Mirandole ne faisait guère de façon en ses écrits. Du temps que Brantôme et la reine de Navarre écrivaient, les gravelures étaient à la mode et étroitement liées à tous les propos du temps; les gens de la cour et les bourgeois ne s'en faisaient faute, et on les rencontrait jusque dans les harangues des magistrats et les sermons des ecclésiastiques. Brantôme n'a donc fait que recueillir et rapporter ce qui était le sujet de tous les entretiens et le texte de tous les discours de son temps, et le mérite, c'est qu'il le fait sans songer à mal, tout naïvement, avec une indiscrétion ingénue et un abandon plein de charme et d'originalité.

BRAYER DE SAINT-LÉON (Mme L.),

née à Chandernagor, au Bengale, le 1er novembre 1765.

ALEXINA, ou *la Vieille tour du château de Holdheim*, 4 *vol. in*-12, 1813. — Il y a toute une histoire à l'occasion de ce roman. Mme Campbell en publia une traduction anglaise sous le titre de *Midnigth Wanderer*, London, 1821, 4 vol. in-12. Sous le titre de *Rose d'Altemberg*, ou *le Spectre dans les ruines*, M. H. Duval a traduit le roman de Mme Brayer de Saint-Léon, que mistr. Campbell avait fait imprimer sous son propre nom. — Le château de Holdheim est un édifice remarquable par ses souterrains et par ses nombreuses cachettes, connues du seul Hallein, ange gardien de la jeune et belle Alexina, que la duchesse de Chiarafonte tient captive dans le château et veut marier malgré elle à un homme qui doit l'emmener en Amérique. Au moment de marcher à l'autel, Hallein enlève l'indigne prétendu, à la grande stupéfaction des invités au mariage. La duchesse, furieuse, se résout à faire périr Alexina, qu'elle renferme dans un cachot; au moment où le poignard d'un assassin est levé sur cette innocente victime, Hallein la sauve, parvient à la soustraire aux dangers qui la menacent, et la rend à sa famille. — Alexina est un roman assez bien écrit; mais l'invraisemblance de la plupart des situations nuit sans cesse à l'intérêt.

On a encore de Mme Brayer de Saint-Léon : * Eugenio et Virginia, 2 vol. in-12, 1800. — * Orfeuil et Juliette, ou le Réveil des illusions, 3 vol. in-12, 1801. — * Maclovie, ou les Ruines du Tyrol, in-12, 1804.—* Clara et Mathilde, ou les Habitants du château de Rosseville et leurs voisins, 2 vol. in-12, 1824. — Le Pavillon chinois, in 18, 1825.

BRÉCY (Mme Adel. Isob. Jean de),
née à Lunéville le 7 février 1772. (Tous les ouvrages de cette dame sont anonymes; on leur a donné dans le monde Mme Chemin pour auteur.)

LE COURRIER RUSSE, ou *Cornélie de Justal*, 2 *vol. in*-12, 1807. — Le Courrier russe est un roman épistolaire. Le jeune Saint-Estève est forcé par ses parents d'épouser Cornélie de Justal à peine âgée de quinze ans, gauche, timide, et qui ne possède aucun talent. Saint-Estève s'en dégoûte dès le premier jour du mariage, et à peine les deux époux ont-ils passé quelques jours ensemble, que la révolution éclate et les sépare. Saint-Estève quitte la France pour courir le monde avec une coquette; mais du fond du château de sa tante, Cornélie veille sur son mari, parvient à le tirer des déserts de la Sibérie, à le faire sortir des prisons de Newgate. Ce n'est pas tout : dans l'espoir de paraître un jour aimable aux yeux de Saint-Estève qu'elle n'a pas cessé d'aimer, Cornélie se donne à elle-même une brillante éducation. Après être parvenue à faire rayer son mari de la liste des émigrés, elle l'attire en France chez un généreux acquéreur de ses biens, qui a une nièce charmante pour laquelle il conçoit la plus vive passion; cette nièce est Cornélie qu'il n'a pas reconnue. Saint-Estève qui, au milieu des plus grands désordres, a toujours respecté sa femme, ne songe au divorce que lorsqu'il est éperdument amoureux de celle dont il veut se séparer. Sa femme seule a le pouvoir de l'amener à ce comble d'infidélité envers elle-même. — L'action de ce roman s'enchaîne rapidement. Dès les premières lettres, l'attention du lecteur est éveillée, et il ne peut plus quitter le livre, qui renferme des détails d'une grande vérité.

CLÉMENCE DE SORLIEU, ou l'*Homme sans caractère*, 3 *vol. in*-12, 1809. — Le personnage peint dans ce roman n'est pas précisément un homme sans caractère; il est vrai qu'il est sans cesse le jouet d'amis perfides, qui se servent de sa faiblessse et de sa facilité pour le dominer et le diriger à leur gré; mais son amour constant pour Mme de Vidal, son amitié pour un personnage aussi infâme et aussi odieux que Ségonzac, ne sont point d'un homme sans caractère : sa manière d'agir tient plutôt à une vivacité de désirs, à une effervescence de passions qui l'entraînent et le portent à saisir le présent sans s'occuper de l'avenir. — On trouve dans cet ouvrage, dont le style est assez rapide, des détails curieux sur les Basques, et des particularités assez singulières sur les Bohémiens.

HISTOIRE DE MADAME LA COMTESSE DE PALASTRO, 3 *vol. in*-12, 1812. — Mme de Palastro est une veuve napolitaine, âgée de cinquante ans, immensément riche, ayant été fort belle et fort coquette, et, quand sa beauté était au moins diminuée de moitié,

conservant sa coquetterie tout entière. Un aventurier français, Alberti, qui se qualifie émigré et fils d'un grand seigneur dont il n'est que le bâtard, ayant commis plusieurs crimes, mais doué de tous les agréments que la nature puisse donner, convoite la fortune de Mme de Palastro. Cette dame est injustement inscrite sur une liste de proscription. Alberti, informé du danger qu'elle court, l'enlève pendant la nuit, la conduit en lieu sûr, et là, en lui apprenant le service qu'il vient de lui rendre, lui déclare en même temps l'amour qu'il a conçu pour elle. Elle repousse d'abord cette idée qui la flatte, puis s'y accoutume, puis devient follement éprise du séducteur. L'erreur dont elle a failli être la victime est reconnue, et elle rentre paisiblement dans son palais, après s'être unie à son cher ravisseur par un mariage secret. Cependant Alberti est déjà marié, et sa femme découvre sa retraite; pour éviter un éclat funeste, il décide Mme de Palastro à recevoir chez elle cette infortunée, qui devient la compagne d'une jeune et jolie pupille de cette dame, dont Alberti est amoureux, et dont la vertu court avec lui les plus grands dangers. Chacune de ces trois femmes, se croyant des droits sur Alberti, est jalouse des prétentions que laissent apercevoir les deux autres; leur société devient un véritable enfer dont Alberti est le démon. Ce monstre, pour satisfaire ses passions effrénées, et dans le but de pourvoir à sa propre sûreté, fait mourir de douleur et de mauvais traitements sa première femme, empoisonne la seconde, compromet sa maîtresse au point de ne lui laisser que le cloître pour asile, et finit par se punir lui-même en se brûlant la cervelle.

Nous connaissons encore de Mme de Brécy : *L'Origine de la Chouannerie, 2 v. in-12, 1803.

BRÈS (Jean-Pierre), né à Limoges en 1785.

HISTOIRE DES QUATRE FILS AYMOND, *in*-8, *fig.*, 1827. — De toutes les réputations chevaleresques que nous offre l'histoire du moyen âge, il en est peu qui soient aussi répandues que celle des quatre fils d'Aymond. C'est cette histoire que M. Brès a entrepris de rajeunir, en la mettant en français plus moderne, en faisant disparaître les nombreux anachronismes qu'y avaient successivement introduits plusieurs éditeurs ignorants.

LA DAME BLANCHE, *chronique des chevaliers de l'Écusson vert*, *in*-18, 1829. — On sait que l'enlèvement de la duchesse de Beaufort, par le comte de Périgord, fut le sujet d'une ligue qui prit le titre de l'ordre militaire de la Dame Blanche à l'écusson vert. L'esprit de cette institution, outre son but spécial, qui était de retrouver et d'arracher la duchesse de Beaufort des mains de son ravisseur, pour la remettre à son amant le brave G. de Boucicaut,

était aussi de protéger le faible contre le fort, et surtout de défendre les dames. Le comte de Périgord ayant eu l'adresse de se faire admettre dans cet ordre, parvint longtemps à se soustraire aux recherches et à la vengeance de Boucicaut. Nous laisserons aux lecteurs la surprise de tous les incidents par lesquels l'auteur les fait passer pour arriver au dénoûment de cette histoire.

On doit encore à M. Brès : Contes de Robert mon oncle, 2 vol. in-18, 1829. — Les Aventures du jeune Pretty, in-16, 1831.

BRESON DE COCOVE.

LA FAMILLE SAINT-JULIEN AUX BAINS DE ROCKBÉACK, ou *le Faussaire anglais*, 4 *vol. in*-12, 1812. — La famille Saint-Julien est un roman fort ennuyeux, où il n'y a ni événements, ni mœurs, ni caractères. On y voit, il est vrai, une demoiselle Agnès qui est un modèle de beauté, de bonté, de naïveté, et qui fait quelques conquêtes; mais l'amour de ses adorateurs se change si vite en amitié, qu'on n'a pas le temps de s'y intéresser. Quant au faussaire, c'est un fort joli et fort aimable garçon, nommé Fairfax, qui, à l'aide d'un faux testament, de fausses correspondances, de faux consentements, de fausses lettres de change, est parvenu à épouser une parente des Saint-Julien. Tous ces faux amènent un procès criminel où divers membres de la famille sont compromis, mais fort heureusement Fairfax est tué en duel, et a le temps de disculper ceux qui se trouvaient innocemment compromis. — Dans un discours préliminaire en forme de préface, l'auteur prouve qu'il connaît à merveille la poétique du roman; il en développe toutes les règles avec une clarté et une justesse admirables. Pourquoi donc, sachant si bien ce qu'il fallait faire, a-t-il si mal fait?

BRISSET (M.-J.).

LES TEMPLIERS, *in*-8, 1837. — L'auteur a pris pour texte de ce roman la curieuse époque dans laquelle s'accomplit la destruction de cet ordre religieux et militaire, qui, pendant l'espace de deux cents années, joua un rôle si actif, si brillant dans notre histoire. M. Brisset s'est heureusement emparé de toute la partie historique de cette grande catastrophe; il l'a encadrée dans une fable vigoureusement nouée, dramatiquement résolue, dont les personnages sont bien posés, bien décrits, intéressant d'autant plus que la plupart d'entre eux sont des réalités dont le souvenir est dans toutes les mémoires.

LE GÉNIE D'UNE FEMME, *in*-8, 1838. — A seize ans Cornélie était déjà un grand écrivain. Une page de son écriture l'avait un moment fait confondre avec la célèbre Mme de Staël. Lorsque

la méprise fut découverte, Napoléon demanda à voir Cornélie, qui fut amenée aux Tuileries. Le grand homme l'interrogea, et ses réponses le frappèrent d'étonnement; mais il ne put s'empêcher de plaindre la jeune fille qui se laissait emporter hors de la sphère réservée à son sexe. Cornélie, qui nourrissait dans son esprit des idées d'émancipation, profita de la circonstance pour engager le premier consul à accorder aux femmes les droits qu'elles sont dignes d'obtenir. « Vous qui pouvez tout, lui dit-elle, changez cet ordre absurde et désolant qui fait de nous de pauvres êtres sans cesse retenus et enchaînés. » Le premier consul l'écouta avec un vif intérêt, et il répondit : — « Ce que vous demandez est impossible. La femme doit rester ce qu'elle est. Il le faut pour son bonheur et pour le nôtre. Quel triste privilége venez-vous réclamer ici! Vous, jeune fille timide et modeste, qui rougissez sous le regard d'un homme, irez-vous, foulant aux pieds ce pudique embarras, le premier de vos charmes, pérorer en public, au milieu d'hommes rassemblés? Irez-vous, souillant la pureté de votre esprit, demander à la nature ses secrets? Livrerez-vous le gouvernement de votre intérieur, ce gouvernement sacré que vous a confié Dieu lui-même, le livrerez-vous, avec ses secrets et le soin des êtres qui vous sont chers, à des mains mercenaires, pour chercher en public la fortune et le renom? Parviendrez-vous à vaincre votre nature physique, qui s'oppose à un travail trop assidu, à des études longues et pénibles?... Jeune fille, retournez parmi vos compagnes, soyez gaie, heureuse..... le temps vient si vite où l'on ne sait plus l'être! Laissez la science, elle dessèche l'âme et la flétrit; la gloire, elle tue et dévore! » Cornélie reçut ces sages conseils avec un respect religieux, et bientôt une triste expérience lui apprit que le génie peut coûter le bonheur. Elle aimait et était aimée d'un de ses cousins, qui, humilié de la supériorité qu'avait sur lui la jeune fille, la quitta pour jamais après lui avoir écrit une lettre qui finissait par ces mots.... « J'aimais surtout en vous l'orpheline pauvre et délaissée que mon travail aurait rendue heureuse et riche. Je me réjouissais de l'idée d'être sa seule force et son seul protecteur. Vous m'êtes trop supérieure pour pouvoir être ma femme. Si jamais mon cœur déchiré cherche dans le mariage un baume à ses plaies, je veux une femme ignorante qui ne puisse ni me juger ni m'éblouir; je veux que, pour son bonheur et le mien, elle ne sache qu'aimer. » Dès ce moment Cornélie renonça à la littérature. Elle se maria à un préfet de l'empire, et employa ses talents à couvrir la nullité de son mari. — Cette histoire, qui renferme de hautes moralités, est pleine de charme et d'intérêt.

BRONIKOWSKI (le comte d'Oppen), né en Pologne.

HIPPOLYTE BORATYNSKY, ou *la Pologne sous Sigismond-Auguste II; histoire du* XVIe *siècle; traduit de l'allemand*, 2 *vol in*-12, 1829.— Sigismond a épousé Barbe, princesse lithuanienne, mais les seigneurs polonais ne veulent point ratifier cette alliance, qui est combattue dans la diète, en présence du roi. C'est là le point litigieux du drame, où l'auteur met en jeu le tableau de la vie seigneuriale, de la cour, celui de la composition et de l'existence des peuples, des armées, toutes les scènes animées du gouvernement politique, les diétines, les diètes, le sénat, enfin toutes les institutions susceptibles de nous faire connaître l'état de la Pologne au XVIe siècle.

CLAIRE HÉBERT, ou *Histoire du règne de Louis XIII*, 3 *vol. in*-12, 1828. — *Claire Hébert* est un roman plein d'intérêt, de détails heureux, dont la scène est placée dans le midi de la France. Il y a peu de pages énergiques dans cette production, quoique l'auteur ait pour objet, après l'épuisement de son petit drame et le développement d'un touchant caractère de jeune fille, de nous montrer la France telle qu'elle était sous le sceptre de fer de Richelieu, personnage sur lequel le roman ne renferme que quelques pages.

BROOKE (mistr. Fr.), romancière anglaise du XVIIIe siècle.

HISTOIRE DE JULIE MANDEVILLE; *traduit de l'anglais par madame Bouchaud*, 2 *part. in*-12, 1764. — *Julie Mandeville* est un roman fort intéressant; on regrette toutefois que l'auteur ait adopté un dénoûment aussi tragique qu'inopiné. On a encore de mistriss Brooke :

Histoire d'Émilie Montague, imité de l'angl. par Frenais, 5 vol. in-12, 1770. (Les sites romantiques du Canada et les mœurs de ses habitants sont décrits dans ce roman avec une grande vérité.) — Louisa et Maria; 2 vol. in-12. — Mémoires du marquis de Saint-Forlaix, trad. par Framery, 4 p. in-12, 1770. — L'Excursion, ou l'Escapade, trad. par Rieu, 2 p. in-12, 1778.

HENRI BROOKE, père de la précédente, a donné *le Fou de qualité*, traduit par la Beaume, 2 *vol. in*-12, 1789; *Juliette Grenville*, 2 *vol. in*-12, 1801.

BROT (Alphonse).

PRIEZ POUR ELLES, *in*-8, 1835. — *Priez pour elles* est un roman de mœurs qui commence sur la terrasse d'un jardin en fleur, et qui finit dans une chambre funéraire. Deux jeunes filles, Laure et Juliette, nous apparaissent d'abord fraîches de jeunesse et de beauté; mais leur bonheur s'évanouit bientôt. Juliette est

séduite par un officier de cavalerie qui l'abandonne. Son père, M. de Lamarre, apprend le déshonneur de sa fille, veut en tirer vengeance, et provoque en duel le séducteur, qui, forcé de se battre, blesse son adversaire assez grièvement. La vengeance de M. de Lamarre n'est point satisfaite, et comme Laure est sur le point d'épouser un jeune duc, il fait entendre à celui qui va être son gendre qu'avant d'entrer dans sa famille il doit la purifier par le sang; l'amant de Juliette est donc provoqué de nouveau, et, heureux encore cette fois, il tue son adversaire. Nous laissons deviner au lecteur ce qui arrive du sort de Laure et de Juliette, jusqu'au moment où, terminant son livre, l'auteur nous demande une prière pour elles. — Ce roman offre un petit tableau d'intérieur plein de tristesse, dont le succès est assuré auprès des femmes qui se laissent toucher aisément par les larmes.

CARL SAND, 2 *vol. in*-8, 1836. — Carl-Louis Sand, né à Weinseidel en Saxe, étudia au gymnase de Regensbourg; malgré la douceur angélique de son caractère et la pureté de ses mœurs, il se rangea sous les drapeaux de l'indépendance, et fit la guerre avec honneur en 1813, 1814 et 1815. Rentré dans ses foyers, Sand, qui était membre de la société des Amis de la Vertu, vit avec douleur les persécutions de cette société, et la trahison ourdie contre les libertés allemandes. La liberté de la presse, si solennellement consentie à l'heure du danger, fut violée par une odieuse censure dont était chargé l'infâme espion russe Kotzebue. Carl Sand se rendit à Manheim, ville que Kotzebue habitait; il s'écria, en descendant de voiture, *vivat Teutonia!* Le même jour, 23 mars 1819, il demanda à parler à Kotzebue, et le frappa de trois coups de poignard. Il ne voulut pas fuir, mais il se livra à la justice pour montrer que son action n'était pas celle d'un vil assassin. Pendant les débats de son procès, le jeune Sand ne démentit pas son ferme caractère; et lorsqu'il porta sa tête sur l'échafaud, le 21 mai 1820, toute la ville de Manheim était plongée dans la consternation. — Les détails historiques de ce meurtre, et le mariage de Sand dans sa prison, sont d'une mise en scène fort intéressante, dont l'auteur a profité habilement. Il a mêlé à cette action dramatique d'abondants détails, empruntés aux mœurs des familles et des universités allemandes: il a fait agir dans le cadre de son roman tout un monde de jeunes gens, pleins d'âme et de foi, liés par la sainte amitié, et se livrant à de naïves amours.

On connaît encore de M. Brot: Ainsi soit-il, in-8, 1833. — Jane Grey, 2 vol. in-8, 1835. — La Tour de Londres, 2 vol. in-8, 1835. — La Chute des feuilles, 2 vol. in-8, 1837.

BROUSSARD (Mme, née HARLET), née à Paris en 1794.

ANAIS DE SURVILLE, ou *les Malheurs des mariages mal assortis*, 2 *vol. in*-12, 1823. — Le comte de Clarence est uni par le vœu de ses parents à une jeune et riche héritière dont ils ne connaissaient point assez le caractère et les mœurs : étourdie, coquette et volage à l'excès, elle fait le tourment de son époux, qui est obligé de s'en séparer. Elle périt malheureusement, mais le comte, du moment de sa séparation, tombe dans une foule d'inconséquences dont il finit par devenir la victime. Anaïs, pour obéir à la voix de son père, s'unit à un jeune homme que l'on croit sage, et dont l'inconduite entraîne les deux époux dans les plus grands malheurs. — L'auteur a traité d'une manière tout à fait neuve un sujet qui n'est pas nouveau. La morale de ce roman est si pure, qu'une mère peut sans danger en permettre la lecture à sa fille, qui y puisera de sages conseils sur la conduite qu'elle doit tenir dans le monde.

BRUCKÈRE (Raymond),

LE PURITAIN DE SEINE-ET-MARNE. — Ce roman offre une peinture du vice par trop nue et par trop forcée; il y a beaucoup trop d'odieux dans presque tous les caractères. Paris serait donc une sentine d'infamie, un cloaque fangeux, puisqu'une créature bien simple, bien innocente, une pauvre fille de village y oublie, en quelques mois, ses premières années, y répudie tout sentiment de pudeur, toute contrainte, puisqu'elle y prend le masque des femmes perdues, leur assurance, leur maintien cavalier, leurs regards effrontés. — Bertrand, ancien soldat républicain devenu meunier, a gâté Jeanne, sa fille, par sa condescendance. Fier de la belle enfant, il se plaît à la parer, et ne s'aperçoit pas qu'il excite sa vanité, qu'il la distrait du travail. La mère, au contraire, s'indigne de la coquetterie de sa fille. Pour mettre fin à ces débats, le curé conseille de renouveler l'éducation de Jeanne en la confiant aux soins d'une étrangère. On la place chez une dame Brissart. Celle-ci part avec Jeanne pour Paris, et lui donne, avant d'y arriver, la plus affreuse leçon de débauche. Après avoir parcouru toutes les phases du vice, la malheureuse villageoise arrive aux Madelonnettes, où un effronté des plus cyniques lui dicte une lettre affreuse pour son père. Le vieillard vient à Paris; il y découvre sa fille, l'entraîne la nuit aux buttes Saint-Chaumont. Là, Bertrand combattit en 1814 pour la France; c'est là qu'il va tuer sa fille. En vain la coupable se tord aux pieds de son juge et lui demande grâce, le vieillard reste impassible; il l'écoute pleurer, demander

merci, et puis la tue d'un coup de pistolet. Deux ans après, Bertrand expire miné par le chagrin.

Le Maçon, roman de mœurs populaire, est une composition de compte à demi, faite avec Michel Masson. Cet ouvrage a donné naissance au pseudonyme de *Michel Raymond*, exploité depuis par l'un et par l'autre auteur du *Maçon*, bien que leur association ne se soit pas renouvelée (*France litt.*). Nous connaissons encore de cet auteur : Mensonge, 2 vol. in-8, 1837.

BRUNTON (Mme), romancière anglaise.

LAURE DE MONTREVILLE, ou *l'Empire sur soi-même; traduit de l'anglais par le traducteur des Epreuves de Marguerite Lindsay*, 5 *vol. in*-12, 1819. — L'auteur de ce roman semble s'être proposé de mettre en action un de ces combats de la vertu aux prises avec les séductions intérieures et extérieures, et de faire triompher ce principe puisé aux sources les plus pures du christianisme, de l'immolation de soi-même. Cette moralité est développée dans une fable simple, remplie de détails de la vie domestique et d'observations cherchées au fond du cœur humain. Dès les premières pages Laure est sur le point de tomber dans un piége affreux; elle voit l'abîme et s'en éloigne avec effroi; alors on prévoit que jusqu'à la fin on assistera à un duel entre le crime et l'innocence, entre la ruse et la faiblesse, entre l'audace et la vertu confiante. — La manière de madame Brunton rappelle le bon temps du genre, et cette époque classique où les romans devaient tout à l'imagination, où l'on se croyait obligé de créer une fable, un drame, où, enfin, on ne faisait point des romans avec des altérations de l'histoire.

OSMOND, 4 *vol. in*-12, 1827. — Montrer jusqu'où peuvent nous entraîner les passions les plus nobles, quand la religion n'en modère pas les excès, faire voir les suites de l'imprudence chez une jeune personne sans expérience, et les effets d'une tendresse mal éclairée dans le cœur d'une femme généreuse, tel est le but que s'est proposé l'auteur de ce roman. — Osmond ne ressemble à aucun autre personnage de roman; sensible et violent, bon et barbare, amoureux avec abandon et jaloux avec frénésie, capable des plus beaux dévouements et des plus odieux excès, c'est un homme dont malheureusement on rencontre assez souvent le modèle dans le monde. S'il n'inspire pas un intérêt positif, il étonne, il impose; il y a quelque chose d'attachant dans ce caractère, malgré tout ce qui contribue à le rendre repoussant aux yeux d'un lecteur honnête homme. Placé entre deux femmes pour lesquelles il éprouve de l'amour, il fait le malheur de toutes deux et le sien propre; toujours combattu par les remords, mais toujours cédant à la violence de ses passions, il plonge la première

dans un abîme de fautes; époux de la seconde, il empoisonne sa destinée; mais le sentiment qu'il lui inspire est si vrai, qu'en cessant de l'estimer elle l'aime encore. Rien n'est aimable comme la jeune Caroline; rien n'est estimable comme lady Hélène. En les voyant agir toutes deux, le lecteur est presque dans les mêmes dispositions qu'Osman, il les préfère alternativement. Cependant Caroline est la plus malheureuse et la plus intéressante; on suit avec une attention croissante les diverses périodes de ses amours avec Osmond; on partage sa faiblesse, ses regrets, son désespoir, ses anxiétés; on la félicite de renoncer à l'hymen de celui qui lui promettait un époux et qui ne lui montre qu'un tyran. Sa fuite à Londres, la découverte des suites d'un moment d'oubli, la naissance de l'enfant à qui elle ne peut donner aucun nom, ses résolutions violentes, ses rencontres avec Osmond, sont des événements tracés avec un talent remarquable. — Cette lecture attache et instruit; elle pénètre le cœur et éclaire la raison; elle fait apprécier les suites déplorables des passions mal réprimées, les dangereux écueils contre lesquels viennent échouer, dans le tourbillon du monde, les plus nobles caractères.

BULWER, romancier anglais du XIXe siècle.

PAUL CLIFFORT, *traduit par Cohen*, 4 *vol. in*-12, 1831. — Paul Cliffort est né d'une pauvre prostituée, victime de l'aimable rouerie de deux jeunes seigneurs. Jeté par le hasard dans une taverne d'un des quartiers honteux de Londres, asile habituel de l'écume de sa population, il y passe son enfance; et aidé d'une intelligence vive, d'un caractère ardent, il profite si bien des leçons et des exemples qu'il a sous les yeux, qu'à quinze ans il est un coquin achevé. Il n'en sort que pour s'attacher à la rédaction d'un journal obscur intitulé l'*Asinœum*, où son éducation se perfectionne encore. Accusé d'un vol qu'il n'a pas commis, Cliffort est condamné à la reclusion dans une maison de correction où il perd le reste des scrupules honnêtes qu'il avait encore au fond de l'âme, et d'où il sort pour se faire voleur de grands chemins. Toutefois, comme c'est un voleur lettré, il exerce son métier avec distinction, avec de la politesse et de bonnes manières; il sait toujours dire des choses très-aimables aux gens qu'il dévalise. Paul est un fort bel homme : dans une de ses campagnes, le hasard veut qu'il se montre sous un jour très-avantageux aux yeux d'une jeune personne, fille d'un gentilhomme campagnard, qu'autrefois il aperçut à Londres et dont il devient passionnément épris. Il s'introduit chez ce vieux seigneur, gagne ses bonnes grâces, et au moyen de ses manières élégantes, se fait, pendant toute une saison à Bath,

le chevalier publiquement reconnu de miss Lucie Brandon. Cette passion réveille en lui ce que la nature avait mis de grand et de généreux au fond de son cœur. Il veut quitter son infâme métier : c'est alors que les liens de la société l'entravent et l'embarrassent de toutes parts, et le repoussent malgré lui dans son infamie. Bref, il est blessé, arrêté, renfermé, la veille du jour qu'il avait fixé pour quitter l'Angleterre et aller chercher ailleurs une autre vie, un nouveau baptême d'honnête homme. Nous sommes forcés de supprimer, dans cette analyse, tout ce qui fait le charme du roman. Il se trouve que Paul est le fils de l'homme qui le condamne à mort pour son dernier crime, et qui, par son injuste accusation, l'a fait jeter tout jeune dans une maison de correction. Ce juge était le premier auteur de sa perte. Tous ces détails ne lui sont connus qu'au moment où, placé sur son siége aux assises, Brandon va prononcer la sentence de mort contre son fils. Cette situation et tout le caractère de Brandon sont peints admirablement.—Il est impossible de rendre avec plus de finesse et de vérité que ne l'a fait l'auteur, les mœurs de l'aristocratie anglaise, et de mêler plus habilement les traits d'observation les plus délicats aux scènes de passion les plus pathétiques; mais il ne se borne pas seulement à reproduire les vices et les plaisirs des classes priviligiées; il réunit les deux extrêmes et présente une peinture des folies, des crimes, des misères des classes pauvres. C'est ce modèle que Bulwer s'est attaché à faire ressortir, et il faut convenir que son pays lui offrait le modèle le plus parfait de cette monstrueuse inégalité des destinées humaines.

EUGÈNE ARAM, *sujet tiré des causes célèbres d'Angleterre*, 2 *vol. in*-8, 1832. — Seul, inaccessible, farouche; vivant de recherches, de sciences, de travaux métaphysiques; réfugié avec ses livres au fond d'une vallée déserte; toujours inquiet, triste, quoique l'étude lui fournisse des distractions, Eugène Aram est une existence à part, une individualité, un problème. Que nourrit-il dans sa pensée? Des souvenirs de bonheur ou de crime? des regrets ou des remords? Houseman seul le sait, lui..... Houseman, voleur par goût, qui se complaît dans le vagabondage : tous deux furent autrefois complices d'un meurtre. Pauvre, ignoré, repoussé de tous, se sentant né pour la gloire, mais voyant la faim se dresser devant lui avec toutes ses horreurs, ses angoisses; tremblant pour les trésors d'érudition qu'il a amassés à grande peine, qu'il voulait transmettre au monde, qui seront perdus à jamais à cause de sa misère, Aram tue un riche, un débauché, inutile à ses semblables; avec la fortune de cet homme il fera des heureux et des prosélytes à la science. Malheur! trois jours après il fait un héritage inespéré. Trois jours! et s'il avait attendu.... Se

trouver continuellement sous la main inflexible de la justice !.... Une déposition de son complice perd Aram, et malgré sa défense éloquente, qu'il prononce lui-même, les juges le condamnent. Il se tue en prison. — Le portrait du vieux Lester et de ses deux filles est un beau prologue qui ouvre simplement la marche du récit. Madeleine et sa sœur rappellent peut-être Mina et Brenda, ou du moins, en suivant la poétique opposition des deux caractères, nos souvenirs se reportent involontairement vers les premiers chapitres du *Pirate;* mais cette ressemblance n'a rien qui tienne du pastiche; l'entretien d'Eugène Aram avec Houseman son complice, la découverte des ossements de sa victime, son arrestation, son procès, et surtout sa confession, sont de magnifiques épisodes. L'entrevue de Walter, cousin de Madeleine et rival dédaigné d'Eugène Aram, auprès d'elle, la veille de l'interrogatoire, touche aux dernières limites de la terreur dramatique. Quand Walter, fils de Clarke, celui-là même qui a péri sous les coups d'Eugène Aram, se jette aux genoux de Madeleine et la prie de lui pardonner la mort de son amant, la vengeance de son père, les yeux s'emplissent de larmes et la critique est désarmée.

PELHAM, *4 vol. in*-12, 1832.—Henri Pelham est un dandy achevé, qui peut servir de modèle et d'étude à tous ceux qui, n'ayant rien à faire en ce monde, incapables de haine et d'amitié, ennemis des livres qui les ennuient, des voyages qui les fatiguent, méprisant la vie de famille comme un engagement importun et la vie politique comme un tracas soucieux, reportent volontairement toute leur activité sur la manière de prononcer un mot, d'écarter les épaules, de lorgner à bout portant une femme qui passe ou même à qui l'on parle, et préfèrent le mérite d'un jockey à celui de Canning ou de Schéridan. Envisagé sous ce point de vue, Pelham serait encore un livre inestimable; car il est tel chapitre dont la lecture attentive et répétée peut former un jeune homme à l'impertinence, au vice et à l'oisiveté, mieux et plus sûrement que trois duels et que six procès de *criminal conversation*. Le héros donne sur sa famille des détails curieux et qu'il faut méditer pour bien comprendre sa destinée et son rôle. Il raconte à merveille comment lady Pelham, ayant lu tous les romans historiques publiés depuis dix ans, commence l'éducation de son fils, seule et sans conseil. Toutes les lettres adressées à son fils pendant son séjour à l'université et son voyage en France sont des chefs-d'œuvre d'ironie et d'exclusion. Les soins qu'il faut apporter dans le choix de ses amitiés, l'art d'utiliser à son profit les relations les plus indifférentes en apparence, de se lier publiquement avec une femme de ton, pour se ménager l'entrée des meilleures maisons, la tendre mère n'oublie rien. Absente, elle veut encore servir de guide et

de mentor à son enfant, et pour atteindre ce but honorable, elle ne regrette ni son temps ni son éloquence. — En lisant ce livre, on regrette qu'il ne se compose pas tout entier de satire et de comédie. Sans doute il eût été possible de jeter dans la fable, qui, à vrai dire, n'est pas très-solidement nouée, un intérêt dramatique; mais alors cet intérêt aurait dû planer sur les principaux acteurs. Il eût dû, au lieu d'être épisodique, pénétrer dans les entrailles mêmes du sujet.

L'ANGLETERRE ET LES ANGLAIS, 1 *vol. in*-8, 1833. — Le livre de M. Bulwer est sans contredit celui qui peint le mieux l'Angleterre et les Anglais. L'auteur, répandu dans la société, membre du parlement, lié par ses sentiments politiques avec toute l'aristocratie whig, rapproché de la bourgeoisie par sa vie antérieure, ayant eu à souffrir, comme esprit libéral, comme esprit supérieur et comme écrivain, de tous les préjugés de la société anglaise, était dans une excellente situation pour observer les mœurs de ses compatriotes et mettre le doigt sur les plaies de son pays. M. Bulwer l'a fait sans ménagement, avec toute la verve, la finesse, la propriété d'expression, le génie de sarcasme dont il avait déjà fait preuve dans Pelham, dans Falkland et dans Eugène Aram. M. Bulwer pose d'abord en fait que la vanité nationale des Français consiste à appartenir à un si grand pays, tandis que la vanité d'un Anglais se délecte dans la pensée que son pays lui appartient. Le fondement de toutes nos idées comme de toutes nos lois, dit-il, est placé dans le sentiment de la propriété. C'est ma femme que vous ne devez pas insulter, c'est ma maison dans laquelle vous ne devez pas entrer, c'est mon pays dont vous ne devez pas dire de mal, et, par une sorte d'appropriation qui s'élève au-dessus de la terre, c'est mon Dieu dont vous ne devez pas blasphémer. L'Anglais est donc vain de son pays, ajoute M. Bulwer. Pourquoi? Pour ses édifices publics? il n'y entre jamais. Pour ses lois? il les décrie sans cesse. Pour ses écrivains? il ne les connaît pas. Il est vain de son pays pour une excellente raison : c'est que ce pays le produit, lui! C'est là le principe sur lequel repose tout le livre de M. Bulwer. C'est par cette excessive concentration d'égoïsme qu'il explique tous les phénomènes de prospérité, de grandeur, de bizarrerie, tous les effets bons et mauvais de l'esprit national, le défaut de sociabilité, en un mot, tout le mouvement social de l'Angleterre. De longues vues, empreintes d'un sens exquis, ont présidé à toutes ces observations, formulées en une série de portraits originaux, où derrière l'homme politique on retrouve toute la verve du romancier. M. Bulwer explique surtout parfaitement la nature de l'influence qu'exerce l'aristocratie anglaise, dont les membres, au lieu de se tenir à l'écart des autres classes et de

renfermer leur dignité au sein des distinctions héraldiques, se sont mêlés à la nation en s'appropriant tous les avantages d'une telle alliance. Les nobles anglais ne se font pas scrupule d'épouser des filles de banquiers, d'avocats ou de négociants; leurs assemblées d'agriculture et de comté les mettent en contact avec des personnes de tous les rangs; leurs relations politiques les lient intimement avec les hommes de talent et de capacité de toute espèce. Ce mélange a eu pour effet de réduire de plus en plus la valeur de l'homme à celle que lui donnent ses richesses, et de rétablir un niveau d'égalité qui tend de plus en plus à effacer les autres distinctions. M. Bulwer n'a pas jeté un coup d'œil moins sagace sur les classes inférieures que sur l'aristocratie. Son chapitre de l'influence des cabarets sur la santé et les mœurs du peuple est un morceau plein d'intérêt et de vues nouvelles. Ses portraits sont surtout caractéristiques.

LES DERNIERS JOURS DE POMPÉI, 2 *vol. in*-8, 1835. — Au commencement de l'ère chrétienne, en l'an 79, vivait à Pompéï un jeune Athénien nommé Glaucus, et une belle et gracieuse orpheline athénienne nommée Jone. Glaucus et Jone s'aimaient; mais la belle orpheline était en la puissance de son tuteur, l'Égyptien Arbace, qui en était lui-même épris. Arbace, directeur des mystères d'Isis, imposteur odieux, était un profond scélérat; pour se défaire de son rival, il fait administrer à Glaucus, par une main amie, un breuvage qui le prive de la raison. Cependant Apœcides, frère de la belle Jone, révolté des jongleries d'Arbace, lui déclare follement qu'il a le projet de le démasquer le lendemain devant le peuple assemblé. Il était nuit; l'Égyptien et son ennemi étaient seuls, Arbace armé et son ennemi sans défense: d'un coup de stylet Arbace étend Apœcides mort à ses pieds. En ce moment le hasard amène le malheureux Glaucus près du meurtrier et de sa victime. Aussitôt Arbace accuse Glaucus du meurtre d'Apœcides. Glaucus est arrêté, jugé sur le témoignage de son rival, et condamné aux bêtes; alors sa raison lui revient, et le lendemain il est conduit dans l'arène pour être la proie d'un lion. Le lion sort, mais il semble égaré par une mystérieuse terreur, refuse le combat, et rentre dans sa cage. En cet instant, un message est remis au préteur; un cri se fait entendre; Glaucus est innocent, Arbace est le vrai coupable; le peuple soulevé va le lancer dans l'arène, quand tout à coup le jour se change en nuit; la terre tremble; une pluie de cendres mêlées d'eau bouillante et de pierres calcinées tombe sur la ville, la mer et les campagnes. Toute la population fuit épouvantée, éperdue, à la lueur des éclairs volcaniques, au bruit des édifices qui s'écroulent; partout la terreur, le désordre, les cris, le désespoir, la mort.

Arbace périt misérablement dans sa fuite. Glaucus et Jone réunis gagnent, à travers mille dangers, le rivage de la mer, et s'embarquent pour Athènes.

ERNEST MALTRAVERS, 2 *vol. in*-8, 1837. — Ce roman n'a presque rien de romanesque. Les acteurs dispersés vont, reviennent, se mêlent, disparaissent, reparaissent, non-seulement sans art, mais contre toutes les données de l'art. Après nous avoir intéressé, ils disparaissent. Tout à coup réduits à l'état d'ombres, devenus fantômes, muets après avoir parlé, oubliés dans un coin de la scène qu'ils ont remplie de leurs mouvements et de leurs cris, ils y tiennent à la fois trop et trop peu de place. Mais les portraits de tous ces acteurs sont bien véritablement des portraits et non pas des caricatures, et les tableaux de mœurs que retrace l'auteur ont réellement existé. Vous avez connu Ferrers, Mlle de Ventadour, Castruccio, François Montaigne et M. Templeton; vous avez soupé près du lac de Garda avec les Milanais que M. Bulwer a si légèrement esquissés; Templeton le banquier, le suzerain moderne, portant dans la vie civile le puritanisme de Cromwel, est le type du capitaliste anglais, à demi trompé, à demi trompant, s'emparant de tout, envahissant tout, crédit, sainteté, magistrature et fortune; Mlle de Ventadour est la femme française du XIXe siècle par excellence; Florence Lascelles est une coquette gâtée par les hommages, combattant contre un amour profond qui pèse sur son cœur et sa vanité, qui se révolte contre le joug que lui impose ce sentiment. Castruccio, poëte manqué, est un génie impuissant, débile, envieux, et atroce dans ses vengeances. Le portrait de François Montaigne est admirablement tracé; mais Maltravers est un héros manqué, dont le portrait est à peine esquissé. — Ernest Maltravers, après avoir parcouru une partie de l'Allemagne, se trouve seul, à minuit, sur une grande route; il frappe à la porte d'une cabane isolée, et demande un guide pour atteindre la ville prochaine. Cette cabane est un coupe-gorge habité par un brigand et par sa fille Alice qui se dévoue au salut de l'étranger. Forcée au silence par la présence de son père, elle essaye, par sa pantomime, d'apprendre à Ernest que Darvil a résolu de le tuer; elle réussit à le sauver, le rejoint sur la grande route, lui demande asile et protection, devient sa pupille, puis sa maîtresse. Alice est une jeune fille de seize ans, plus ignorante qu'une Indienne qui n'aurait jamais quitté sa tribu, car elle ne possède pas la notion de Dieu; l'éducation de cette jeune fille, le développement simultané de l'amour et du sentiment religieux, sont racontés par l'auteur avec une grâce et une simplicité remarquables. Rappelé par son père, Ernest abandonne Alice, et lorsqu'il revient avec l'espérance de la retrouver, elle a disparu; la maison

qu'elle habitait a été pillée par Darvil et ses compagnons; le brigand a enlevé sa fille, qui s'échappe, devient mère, mendie pour nourrir son enfant et est recueillie par une dame charitable. Plus tard, Alice tire parti de ses talents, épouse M. Templeton. Ernest, pour se consoler de la perte d'Alice, part pour l'Italie en compagnie de Lumley Ferrers. A Naples, il devient amoureux de Valérie de Ventadour, femme de l'ambassadeur de France, qui offre l'alliance heureuse de la coquetterie et de la loyauté; fière de sa beauté, de son intelligence, de sa grâce, elle aime à régner, à gouverner les hommes qui l'entourent sans jamais rien promettre, sans jamais s'engager; mariée à un homme qu'elle n'a jamais aimé, elle a pris de bonne heure son parti, et s'est résolue courageusement à ne pas tenter l'épreuve des passions. Elle est arrivée à trente ans et se croit désormais à l'abri du danger; mais la passion d'Ernest lui fait comprendre qu'elle va succomber si elle ne parvient à l'éloigner. Elle se refuse à celui qu'elle aime, en lui avouant qu'elle est heureuse et fière de l'amour qu'elle inspire et qu'elle partage, et le force à partir pour devenir, d'après ses conseils, un grand poëte et un grand homme d'État. Deux ans après, Valérie retrouve celui qu'elle a banni et auquel elle n'aurait plus le courage de résister si elle ne voyait clairement qu'elle n'est plus aimée; fidèle à sa dignité, elle cache son désespoir sous les dehors d'une impartiale amitié. Cependant Ernest, à son arrivée à Londres, a publié des poëmes admirables et est devenu célèbre en peu de mois; il est entré au parlement où il a prononcé des discours admirables; mais il encourt la haine du poëte Castruccio, dont il a édité un poëme qui ne s'est pas vendu. La gloire poétique et politique d'Ernest éveille l'admiration et la sympathie de Florence Lascelles, fille de lord Saxingham, qui, à la richesse et à la naissance, joint la beauté, la grâce, la majesté, le savoir et l'intelligence. Florence s'est éprise du talent d'Ernest, et, sans le connaître personnellement, elle engage avec lui une correspondance suivie sur divers ouvrages de littérature. Bientôt la tête embrase le cœur, et elle avoue franchement son amour à l'homme qu'elle préfère; mais Ferrers, qui convoite la main de l'héritière, appelle à son aide la haine de Castruccio; celui-ci écrit à Ernest pour lui demander ce qu'il pense du caractère de Florence et des garanties de bonheur qu'elle offrirait à un mari. Ernest, qui ne sait pas encore que Florence est la femme inconnue avec laquelle il est en correspondance, répond franchement que la fille de lord Saxingham lui paraît plus digne d'admiration que d'amour. Peu après, le mariage d'Ernest et de Florence est arrêté. Ferrers, au moyen de la lettre écrite par Ernest à Castruccio, et à laquelle il a changé quelques mots, réussit à exciter la colère

de Florence contre Ernest; elle se croit trahie, supplie celui qu'elle aime de se justifier, et elle n'obtient pour toute réponse qu'un silence dédaigneux. Le mariage est rompu; Castruccio s'avoue coupable, et offre sa vie en expiation. Ernest diffère sa vengeance, ou plutôt fait ses conditions; si Florence, que le désespoir a mise en danger de mort, revient à la vie, il pardonne à Castruccio; si elle meurt, il tuera Castruccio ou sera tué par lui. Florence meurt après avoir langui quelques semaines. Ernest provoque Castruccio; mais le colonel chargé de régler le combat trouve Castruccio en proie au délire. Ernest, attendri par ce cruel spectacle, renonce à sa vengeance, et part pour le continent, dégoûté de la gloire, de la politique et de l'amour. La fille d'Alice, devenue lady Vargrave, épouse Lumley Ferrers.

ALICE, ou *les Mystères*; 2 *vol. in*-8, 1837. — *Alice* est la suite et le complément d'*Ernest Maltravers*. Dans le premier de ces romans, on voit Ernest débuter par une liaison toute d'aventure et de poésie avec Alice Darvil. Puis cette liaison, fatalement formée, se brisait plus fatalement encore. Ernest passait à d'autres amours, à l'ambition littéraire et politique; Alice Darvil ne reparaissait que de loin en loin, et toujours séparée d'Ernest; mais il était clair que ces deux destinées devaient se rapprocher. Ce rapprochement s'opère dans le second roman. Une vive passion s'allume dans le cœur d'Ernest, qui rêve, à trente-six ans, la félicité dans l'amour d'une belle et pure jeune fille de seize ans, destinée à l'hymen d'un de ses amis, du vil et brillant Lumley, à qui lord Vargrave lègue son titre et sa belle fille Evelyne. Evelyne a lu les ouvrages de Maltravers avant de le connaître; l'admiration de l'auteur l'a prédisposée à l'amour de l'homme. Evelyne répond donc aux sentiments qu'elle inspire, et déjà il est question de mariage entre elle et l'ancien amant d'Alice Darvil. Mais Lumley, qui ne voit pas sans regret enlever sa riche proie, découvre qu'Evelyne est la fille d'Ernest et d'Alice. A la première lueur de cette affreuse découverte, Ernest recule épouvanté. Sa paternité n'a pour base qu'une erreur; mais cette erreur s'environne de tant de vraisemblance, qu'il est excusable de s'en laisser fasciner. Enfin la vérité se révèle, les mystères s'éclaircissent. Alice Darvil, longtemps pauvre et malheureuse, irréprochable toujours, avait fini par épouser le vieux lord Vargrave, sans cesser d'être fidèle à Maltravers. Le fruit de leurs jeunes amours avait péri depuis longtemps; Évelyne n'est que la fille adoptive d'Alice. Mais au moment où il a revu cette femme chérie, Maltravers ne peut vivre que pour elle. Un fou se charge de venger l'ordre social en tuant Lumley, et Évelyne épouse un mari de son âge.

Nous connaissons encore de Bulwer : Devereux, 4 vol. in-12, 1832. — L'Enfant

désavoué, 4 vol. in-12, 1832. — Falkland, 2 vol. in-18, 1833. — Les Pèlerins au bord du Rhin, 2 vol. in-8, 1834. — La France sociale et littéraire, 2 vol. in-8, 1834. — L'Étudiant, contes, nouvelles, etc., 2 vol. in-8, 1835.

BUNYAN (John).

LE VOYAGE DU PÈLERIN, *traduit de l'anglais*, 1772. — John Bunyan est le créateur du roman religieux. La première édition originale du Voyage du pèlerin parut en 1660; l'ouvrage a été réimprimé plus de cinquante fois depuis.

BURNEY (Miss Sarah Harriet), romancière du XVIIIe siècle.

GÉRALDINE, *traduit de l'anglais par Mme de St-H.*, 3 *vol. in*-12, 1811. *Réimprimé sous le titre de Miss Faucomberg*, 3 *vol. in*-12, 1825. — Géraldine venait de s'unir à l'homme de son choix, au brillant lord Marteith, qu'elle avait connu aux courses de Chester, qui avait dansé avec elle pendant deux jours, qui l'avait proclamée la reine du bal, qui en toute occasion laissait paraître les démonstrations d'un amour passionné qu'elle se glorifiait de partager. Géraldine était douée des plus brillantes qualités du cœur et de l'esprit, et joignait aux grâces les plus attrayantes une figure d'une beauté touchante. Géraldine n'avait pas été élevée d'une manière romanesque; mais le roman le plus dangereux dont puisse s'occuper une jeune personne, est celui qu'elle se bâtit dans sa tête au premier mouvement qu'excite dans son cœur l'hommage capable de flatter sa vanité; un autre danger pour Géraldine était la supériorité de son esprit et celle même de son âme, qui semblait ne s'élever que pour parvenir à une autre âme digne d'elle; car, selon ses idées, une femme supérieure n'existe réellement que dans l'estime, l'affection et l'approbation d'une autre. Une femme qui se sent des vertus éprouve sans amour-propre le plus impérieux besoin d'être connue, jugée, distinguée d'un seul; ses vertus demandent un cœur capable de les apprécier: Géraldine ne le trouvait pas dans lord Marteith, bon, mais borné, égoïste par habitude et par défaut d'intelligence; il laissait à Géraldine l'exercice de toutes ses vertus, mais elle n'en trouvait point en lui la récompense. Cependant il l'aimait tendrement : l'embarras ou l'impatience que causaient à Géraldine des fantaisies souvent ridicules, était toujours dissipé par quelques traits d'affection ou de bonté qui la ramenaient sur-le-champ au sentiment d'un bonheur dont elle ne se fût jamais permis de regretter l'insuffisance, quoiqu'elle en sentît l'imperfection, si son malheur ne lui eût fait rencontrer lord Fitz Osborn, qui lui apparut comme un pro-

dige dans le monde frivole et insignifiant au milieu duquel elle vivait. Des idées sur une foule de choses, qui n'avaient jamais fait l'objet de ses réflexions, parurent d'abord à Géraldine la transporter dans un monde nouveau. Les opinions de Fitz Osborn étaient sans doute loin de satisfaire sa raison et surtout son cœur, mais souvent elles l'embarrassaient et la laissaient sans réplique. Plus souvent encore elle les regardait comme un travers d'esprit qui n'allait point à l'âme; il n'y avait donc que son esprit à convertir, et Géraldine ne s'en attachait que plus fortement à celui qu'elle aurait désiré persuader. Enfin, elle n'aimait pas précisément Fitz Osborn, mais c'était à lui qu'elle avait besoin de communiquer ses idées, de faire approuver ses sentiments. Quel était donc ce Fitz Osborn qui exerçait un tel ascendant sur l'esprit de cette femme supérieure? Fitz Osborn était un odieux scélérat, une sorte de Lovelace, mais aimable; moins brillant que son modèle, mais spirituel cependant, qui finit comme lui par enlever sa victime et qui lui donne un narcotique; tout enfin se passe dans le roman à l'égard de la malheureuse Géraldine comme à l'égard de l'infortunée Clarisse. Géraldine succombe sous l'excès de ses maux, et meurt de regret d'une faute involontaire, mais dont elle s'accuse cependant, parce qu'un peu d'imprudence et de vanité de sa part avait merveilleusement secondé les perfides machinations de son séducteur. Fitz Osborn, pour éviter le ressentiment d'un mari outragé, passe en France où il avait des amis parmi les philosophes et les républicains; mis en état d'arrestation à l'époque de la terreur, il s'empoisonne pour échapper à l'échafaud. — Géraldine est un roman qui eut un grand succès lors de son apparition, et qui mérite sous plusieurs rapports d'être classé parmi les bonnes productions de l'époque où il parut.

LE NAUFRAGE, *traduit de l'anglais*, 3 *vol. in*-12, 1811. — Un vaisseau de la compagnie des Indes, faisant route de l'Angleterre au Bengale, se brisa sur une chaîne de rochers au milieu de l'océan Indien. Deux femmes, échappées à cette terrible catastrophe, furent jetées dans une île déserte. Lady Garlingford et sa fille, la jeune et belle Viola, trouvèrent dans l'île de quoi soutenir leur existence, et finirent, après quelque temps, à s'accoutumer à leur position. Un jour Viola lisait à sa mère un ouvrage échappé du naufrage, lorsqu'un oiseau, percé d'une flèche, vint expirer aux pieds de lady Garlingford. Supposant alors que l'île était habitée par des sauvages, sans en rien dire à sa fille, qui n'avait pas aperçu l'oiseau blessé, lady Garlingford prit le parti de parcourir l'île pour s'assurer s'il s'y trouvait d'autres habitants. Ses recherches furent d'abord inutiles; mais quelques jours après elle découvrit un jeune officier, échappé comme elle au naufrage, qui

habitait une autre partie de l'île avec un enfant qu'il était parvenu à sauver. Avant d'en avoir été aperçue, lady Garlingford eut le temps de rentrer dans son habitation et de faire prendre à sa fille des habits d'homme qui se trouvaient parmi les débris du naufrage qu'elle était parvenue à recueillir. Fitz-Aimer, c'est le nom de l'officier, accueillit affectueusement le prétendu jeune homme, qu'il raillait quelquefois sur sa faiblesse. Quelque temps après, lady Garlingford tomba malade et mourut; avant d'expirer, elle découvrit à Fitz-Aimer le secret du déguisement de sa fille, et la recommanda, dans les termes les plus touchants, à sa sensibilité et à son honneur. La douleur de Viola fut inexprimable; ses plaintes déchiraient le cœur de son compagnon d'infortune, qui conçut bientôt pour elle la passion la plus vive, à laquelle la jeune fille était loin d'être insensible. Il y avait déjà plusieurs années qu'ils étaient seuls dans l'île, lorsqu'un vaisseau y aborde et les ramène en Angleterre, où Viola y retrouve son père qui consent à l'unir à Fitz-Aimer.

LES VOISINS DE CAMPAGNE, *ou le Secret*, *trad. par Esménard*, 4 *vol. in*-12, 1820. — On trouve dans ce roman des détails toujours vrais de la vie commune, et de l'intérieur domestique de deux maisons unies par les liens de la parenté et de l'amitié; enfin un amour pur, innocent et vertueux, traversé par quelques obstacles, couronné par l'union des deux amants, dont une parfaite sympathie de sentiments et de caractère garantit le bonheur. Qui pourrait ne pas s'intéresser à la jeune et généreuse Blanche, aimable et noble modèle de pureté, de candeur, de franchise, de loyauté qui ne lui permet jamais de s'écarter de la vérité ni de capituler avec sa conscience; type de douceur angélique, de gaieté et de bonté, relevées par les charmes d'une beauté parfaitement régulière et d'une physionomie expressive? Qui n'aimerait Horace Trémagne, noble et généreux jeune homme, qui unit à la piété filiale, la douceur à la fermeté, et un amour éclairé par les rares vertus et les qualités morales qu'il a reconnues dans celle qui doit être sa compagne? Les personnes qui entourent Horace et Blanche, sans atteindre à la même perfection, offrent un mélange de vertus, de défauts, de faiblesses, qui est le partage ordinaire de la vie humaine; on aime à vivre quelque temps au milieu de ces bons voisins de campagne, à observer les contrastes de leurs caractères, à lire le journal de la bonne et judicieuse Anna, qui écrit chaque fois sans prétention les événements de la journée.

On a encore de Miss S. H. Burney : Clarentine, trad. par Mme Elis. de Bon, 4 vol. in-12, 1819. — Le jeune Cheveland, ou Traits de nature, traduit par Defaucompret, 3 vol. in-12, 1819.

BURY (mistr. Ch.), romancière anglaise.

COQUETTERIE, 2 *vol. in*-8, 1835. — La fable de ce roman est bien courte. Deux jeunes filles, Émilie et Frances, nièces du général Montgomery, arrivent toutes deux, quoique pauvres, à faire un brillant mariage, l'une par la coquetterie, l'autre par une grande droiture de cœur et d'esprit. La coquette Frances périt malheureuse et abandonnée par son époux; la bonne Émilie vit longtemps tranquille auprès du sien. La vie de château, les mœurs de la haute société anglaise sont passées en revue dans ce roman, dont le style est clair, facile, mais quelquefois tissu avec trop peu d'art.

GODOLPHIN, 2 *vol. in*-8, 1837. — Vernon, habile orateur, ami du prince de Galles et l'appui de l'aristocratie anglaise, meurt sur un grabat sans obtenir une aumône de ceux qu'il a soutenus jadis de sa parole puissante. Lorsqu'il sent que sa dernière heure est venue, Vernon appelle auprès de lui sa fille adolescente; il la bénit de ses mains glacées, et après lui avoir dépeint l'injustice et l'ingratitude de ce prince qu'il a servi, de ces grands dont il a été la providence au parlement, il lui fait jurer de le venger un jour; et Constance lui jure de consacrer sa vie à l'abaissement de l'aristocratie. Bientôt, recueillie par sa tante, grande et noble dame vivant au milieu de ce que l'Angleterre a de plus distingué, elle étudie profondément cette aristocratie, et cherche à quelle place elle doit frapper. Tandis qu'elle rêve à sa mission, elle rencontre Godolphin, jeune lord pauvre et beau, doué de toutes les qualités de l'âme et l'esprit. Constance aime Godolphin et en est aimée, mais elle résiste à la voix de son cœur et à l'entraînement d'un premier amour. Il faut que Constance Vernon épouse un grand seigneur opulent qui la place dans une sphère élevée; elle repousse donc les vœux de Godolphin qui la charment en secret, et elle épouse lord Erpyngham qu'elle n'aime pas. Parvenue à une haute position, pouvant prétendre à tout par son rang, Constance s'attache au parti des whigs, le sert de son influence et s'associe à tous ses triomphes. Ici un intérêt grave s'unit au charme du roman; au milieu des scènes de la vie du grand monde, on voit se dessiner, d'une façon pittoresque, le mouvement animé des intrigues politiques. Lady Constance Erpyngham gouverne ce monde d'hommes d'État, d'adorateurs, d'ambitieux, et joue ce rôle difficile avec une grâce parfaite, un sens exquis, un esprit admirable. Tout en secondant le mouvement qui amène la nomination du ministère whig et en accomplissant la promesse faite à son père, Constance, devenue veuve de lord Erpyngham, épouse Godolphin qu'elle avait aimé autrefois. Ce mariage

eut lieu trop tard pour l'un et pour l'autre : lady Constance était entraînée sans relâche vers les hautes spéculations auxquelles elle avait voué sa carrière; Godolphin avait cherché jadis l'oubli de ses peines dans les aventures romanesques et les plaisirs bruyants de la dissipation; et lorsqu'enfin ils reconnurent l'un et l'autre qu'ils s'étaient trompés de chemin, et que le bonheur les attendait dans une vie intime et paisible, Godolphin, revenant de visiter à son lit de mort une jeune fille qu'il avait aimée quelques années avant son mariage, périt en traversant un torrent. — Ce livre, dit l'auteur, a pour but de retracer l'influence de notre monde actuel sur les esprits portés à l'idéal et à l'exercice immodéré de l'imagination. Il était difficile de revêtir de plus riches couleurs cet enseignement philosophique, et de peindre avec plus de vérité et de finesse les hautes classes de la société anglaise.

TRÉVELYAN, 2 *vol. in*-8, 1837. — Trévelyan, homme à la fleur de l'âge et très-honorable, reçoit d'un de ses amis, qui meurt dans ses bras, le soin de veiller sur une fille naturelle de cet ami. Tuteur de la jeune fille, il devient amoureux de sa pupille, qui elle-même aime son tuteur. Un plus jeune amant se présente, un amant moins grave, moins penseur, moins grondeur, fait oublier le tuteur, se fait aimer à son tour, et l'héroïne l'épouse. Délaissée bientôt par son mari, assez mauvais sujet, elle veut se venger avec éclat, et se laisse enlever; mais à peine la chaise de poste a-t-elle roulé pendant l'espace de quarante milles, que le repentir la saisit; elle se sauve, se réfugie dans une auberge isolée; et là, abandonnée du monde entier, elle a recours à la générosité de son tuteur. Trévelyan s'est marié, et occupe dans le monde une place honorable. Il reçoit le message de l'héroïne, vole à son secours, parvient à lui ramener son mari, qui lui pardonne au moment où la jeune personne meurt de chagrin dans l'auberge. — La fable de ce roman n'est, comme on le voit, ni nouvelle ni bien dramatique. L'auteur s'est sauvé par les détails : on s'intéresse à la lutte de Trévelyan contre lui-même; il n'a pas cessé un instant d'aimer sa pupille, et sa passion, ses combats, le danger de la première entrevue qu'il a avec elle après son mariage, tout cela est admirablement écrit.

BUSONI.

ANSELME, 2 *vol. in*-8, 1835. — Anselme, fils naturel d'un père qu'il ne connaît pas, a été élevé dans une condition modeste. Confié aux soins d'un bonhomme pédant, on lui fait quitter la petite ville d'Allemagne où s'est écoulée son enfance, et on le conduit à Paris, où, jeté au milieu d'une population laborieuse

et souffrante, il nourrit son âme d'extases philanthropiques. A Paris, Anselme est présenté chez Mme de Flavigny, qui l'accueille avec un intérêt fort tendre, et où il fait connaissance avec Mlle de Vongy. Aussitôt les rêveries de l'enthousiaste Allemand ont un objet; mais sa condition équivoque s'oppose à ce qu'il puisse prétendre au bonheur. Le marquis de Vongy marie sa fille au vieux comte de Clémor, envoyé de Darmstadt. Un ami emmène Anselme en Allemagne, et le malheur veut qu'il rencontre dans une auberge, à Dusseldorf, le comte de Clémor et sa femme. Une scène d'amour, presque publique, entre Anselme et celle qu'il a connue sous le nom de Mlle de Vongy, amène un duel; Anselme tue M. Clémor. Au moment où celui-ci tombe frappé du coup mortel, il reçoit ce billet de sa femme : « J'ose vous implorer, Monsieur; épargnez ses jours et qu'il respecte les vôtres; Mme de Flavigny était ma mère. » — « Vous aimerez ma femme maintenant, n'est-ce pas ? C'est votre sœur, » dit le comte en saisissant la main d'Anselme; et il expira. Anselme, ramené à Paris, fait craindre d'abord pour sa raison; puis lui, qui croyait au bonheur, à l'amitié, à la vertu, il ne croit plus à rien. Il fait un mariage d'argent en épousant une douairière qui le fait duc de Cobourg, cherche à Venise, à Cadix, en Grèce, des intrigues de bal masqué, des amours de corsaire et des aventures de partisan; il tue par son lâche égoïsme et ses duretés la belle et aimante Clotilde, après qu'elle lui a tout sacrifié, et de peur qu'elle ne nuise à ses projets de grandeur. Enfin, dégoûté de la science, dégoûté de l'imagination, dégoûté de l'amour, il veut essayer de l'ambition, et devient ministre d'un grand État. — Anselme n'est au fond que la fantôme d'un siècle d'égoïsme, que l'absence de foi a réduit à n'avoir plus qu'une foi, celle de l'or. Dans le livre, l'amertume domine; il y a une philosophie chagrine, un penchant à se moquer de tout, à tout rapetisser, à tout voir par le côté ignoble et méprisable, dont on ne peut contester parfois la justesse, mais dont il faut bien reconnaître l'effet.

BUSSY (Roger de Rabutin, comte de),
né à Epiry (Nièvre), le 3 avril 1618, mort le 9 avril 1693.

HISTOIRE AMOUREUSE DES GAULES, *in*-16 (*Liége*) 1666; *idem in*-12, *sans date*, *avec une clef imprimée à la fin*; *idem*, 2 *part. in*-12 (*Elzevier*), *sans date*; *idem*, 4 *vol. in*-32, 1823. — On sait que Bussy fut mis à la Bastille pour avoir dans une débauche où Vivonne l'invita pendant la semaine sainte avec de Guiche et Manicamp, composé la plus obscène des chansons, où les grands noms de la cour sont immolés à la moquerie, avec ceux de Louis XIV,

de la reine mère et de Mazarin. Il en sortit huit mois après pour cause de maladie, et fut exilé dans sa terre de Bourgogne, où il passa dix-sept ans à cultiver les lettres. Bussy employa le temps de sa disgrâce à retracer les aventures galantes de mesdames d'Olonne et de Chastillon, ouvrage qui s'augmenta graduellement des prouesses d'autres héroïnes, et auquel on adjoignit de nouveaux noms ; on y ajouta aussi des appendices, et le miroir fut si bien élargi que chacun put s'y voir, depuis le grand Alcandre prêtant ses mains royales à l'accouchement de la duchesse de la Vallière, jusqu'au fermier Béchamell prenant à bail la maréchale de la Ferté. L'esprit, la gaieté, l'ironie légère, l'expression nette des portraits, le piquant des anecdotes, rien ne manque à cette histoire ou roman, écrit avec le style d'un homme de qualité, comme le disait la marquise de Sévigné, et ce laisser-aller de la conversation qui semble ouvrir au lecteur les portes d'un salon. Bussy eut l'imprudence de confier son portefeuille pendant vingt-quatre heures; on lui en déroba une copie qui devint l'original de beaucoup d'autres. Bientôt le manuscrit se multiplia sous la presse, et chacun put lire l'*Histoire amoureuse des Gaules*. L'édition de Cologne (4 *vol. in*-12, *sans date*) est augmentée des *Amours des dames illustres*, mal à propos attribués à Bussy; on y trouve aussi *la France galante* et *la France italienne*, par Sandras de Courtils.

BYRON (Leo. Noël Gordon, lord), célèbre poëte anglais, né le 22 janvier 1788, mort à Missolonghi le 19 avril 1824.

Dans le nombre des romans poétiques qui font partie des œuvres de lord Byron, on distingue les suivants :

LE CORSAIRE, *roman poétique en trois chants, traduit par E. de Salle.* — On prétend que lord Byron a donné quelques traits de son propre caractère à l'esprit sauvage, mais noble encore dans sa dégradation, du corsaire Conrad. Conrad apprend qu'une flotte turque s'avance pour détruire son repaire. Résolu de prévenir le danger et d'attaquer le premier les Turcs, il quitte Médora, sa maîtresse chérie, tourmentée par de noirs pressentiments que lui même partage. Déguisé en derviche, il se rend seul dans le camp de son ennemi, le pacha Séide, qui a relâché dans la baie de Coron, où il donne une fête en attendant le vent favorable. Conrad, introduit devant le pacha, lui dit qu'il arrive furtif de l'île du Corsaire, et lui fait quelques contes jusqu'à ce que ses soldats fassent le signal convenu. Alors il dépouille le costume de derviche, tire son sabre, tombe sur la garde du pacha et la disperse en un instant. Bientôt ses compagnons arrivent et mettent le feu au palais; mais Conrad, un moment vainqueur, est vaincu à son

tour, blessé, fait prisonnier, chargé de fers et jeté dans un cachot; pendant sa courte victoire il a sauvé des flammes la belle Gulnare, la favorite du pacha. Celle-ci vient le trouver dans son cachot, le délivre, et fuit avec lui. Conrad s'embarque avec sa libératrice, et regagne son île où Médora venait de rendre le dernier soupir. Le corsaire s'éloigne en répandant des larmes; depuis il n'a plus reparu, non plus que la belle Gulnare.

LARA, *roman poétique en deux chants.* — Nous retrouvons Conrad et Gulnare dans Lara, quoiqu'ils n'y soient pas clairement désignés; sans cette supposition *Lara* ne serait qu'une énigme sans mot. Conrad est donc retourné dans sa patrie; il a repris le nom de ses ancêtres et est rentré dans leurs domaines héréditaires. On ignore quelle fut la vie de Lara pendant sa longue absence, et l'on ne forme que de vagues soupçons sur un page qui l'accompagne toujours, et dont les mœurs et le langage paraissent étrangers. Lara semble poursuivi par de continuelles terreurs et cherche la solitude. Cependant, invité à une fête par un seigneur voisin, il s'y rend, et est reconnu par un chevalier qui, en le voyant s'écrie : C'est lui. Lara lui demande raison de cette exclamation, le chevalier lui répond qu'il la lui donnera le lendemain devant les seigneurs assemblés; il sort, Lara le suit, l'assassine, et jette son corps dans une rivière voisine. Bientôt Lara, impatient de son oisiveté, appelle à la révolte et à la liberté les vasseaux des seigneurs voisins, se met à leur tête, et, d'abord vainqueur, est ensuite vaincu et blessé à mort. — La douleur de Gulnare, en recevant le dernier soupir de son maître et son amant, est fort bien exprimée; l'excès de sa tristesse est surtout admirablement dépeint par ce trait fort simple : « On déchira ses « vêtements pour rappeler la vie dans ce cœur qui n'avait plus « même le sentiment de sa peine. On découvrit une femme: Kaled « revient à elle et ne rougit pas. » Il y a beaucoup de force et de délicatesse dans ce peu de mots.

PARISINA, *nouvelle.* — Parisina est l'épouse chérie du prince Azo, mais elle brûle d'amour pour un autre; le complice de ses feux adultères est le jeune et vaillant Hugues, propre fils du prince Azo, qui apprend bientôt la vérité : une nuit que Parisina goûtait les charmes d'un sommeil trompeur, Azo l'entend qui, dans les illusions d'un rêve fatal, adressait au jeune Hugues quelques-unes de ces douces paroles qu'une femme ne doit adresser, même en rêvant, qu'à son mari. Certain de son déshonneur, Azo condamne Hugues et Parisina au dernier supplice. Hugues perdit la vie le jour même; on ne sait si Parisina perdit aussi la vie ou si elle expia son crime dans l'ennui d'un cloître. — Cette nouvelle est considérée comme le chef-d'œuvre de lord Byron.

MAZEPPA, *nouvelle*. — On sait que Mazeppa, qui fut si fidèle à Charles XII, et qui périt si misérablement, était Polonais. Surpris dans une intrigue galante avec la femme d'un gentilhomme, il fut attaché sur un cheval indompté; ce cheval, qui était né dans l'Ukraine, y reporta Mazeppa, mourant de faim et de douleur. Rendu à la vie, Mazeppa par son courage, devint bientôt l'hetman des cosaques de l'Ukraine. C'est l'histoire de ses amours et de la terrible punition qui les suivit qu'il raconte au roi de Suède, lorsque, fuyant ensemble après la bataille de Pultawa, ils cherchaient à gagner le rivage du Borysthène.

LA FIANCÉE D'ABYDOS, *roman poétique en deux chants*. — *La Fiancée d'Abydos* est l'un des poëmes les plus réguliers de lord Byron. La belle Zuleïka, nourrie avec Sélim, qu'elle croit son frère, a conçu pour lui un amour aussi vif qu'innocent. Mais Sélim ne devait pas le jour au père de Zuleïka, au pacha Giaffar; Sélim était fils d'Abdallah, que Giaffar son frère a empoisonné pour s'emparer de son héritage. Par un de ces mouvements de pitié qui se glissent dans l'âme des tyrans les plus féroces, comme malgré lui, Giaffar a épargné son neveu, et l'a fait élever dans le sérail, sous le nom de son propre fils, mais il semble se repentir d'avoir reculé devant un dernier crime, et chaque jour il menace Sélim. Cependant celui-ci sait et quelle est sa naissance, et quelle fut la mort tragique de son père : un esclave fidèle lui a révélé ce mystère d'horreur; plusieurs fois il fut tenté de venger le sang par le sang, mais Giaffar est le père de Zuléïka. Sélim, pour échapper au sort qui l'attend, forme le hardi projet d'enlever Zuléïka : tout est préparé; des pirates gagnés doivent recevoir les deux amants sur leur esquif. A minuit, Zuléïka se rend dans une grotte dont l'issue donne sur le rivage de la mer: elle ignore les desseins de celui qu'elle regarde comme son frère. Bientôt Sélim paraît, il se jette aux genoux de sa bien-aimée, lui raconte sa destinée, ses craintes, son espoir, ses projets. Zuléïka attendrie consent à partager son sort; ils vont donc fuir ensemble. Mais le soupçonneux Giaffar épiait les démarches de Sélim : il s'avance suivi de ses soldats. Sélim, quoique seul, parvient à gagner la mer; déjà la chaloupe allait le recevoir; mais prêt à s'y jeter, il s'arrête pour voir encore Zuléïka : en ce moment une balle l'atteint et le renverse sans vie. Zuléïka ne lui survécut pas. — Ce poëme est un des plus vraisemblables et des plus intéressants de lord Byron. Les sentiments qu'éprouve Zuléïka pour Sélim, qu'elle aime avec l'innocence d'une sœur et la tendresse d'une amante, et la touchante erreur de la nature trompée, répandent beaucoup de charmes sur la première partie; la seconde est admirablement terminée par la mort de Sélim.

LE GIAOUR, *roman poétique.* — *Le Giaour* est un tissu incohérent d'atrocités sombres et froides; il est difficile de tuer en quarante pages plus de monde que lord Byron n'en immole dans ce poëme. Outre un combat qui coûte la vie à un grand nombre de soldats, l'Hélène de cette bataille est enfermée dans un sac et jetée vivante à la mer, et des deux rivaux, l'un, Hassan, tombe sous les coups de son rival, et l'autre, le Giaour, périt de désespoir, après avoir envoyé à la mère d'Hassan la tête de son fils. Quand on arrive à la fin de ce poëme, on croit sortir d'un rêve effrayant.

LE SIÉGE DE CORINTHE, *roman poétique.* — C'est encore un Turc, un renégat, qui est le héros du *Siége de Corinthe.* Obligé de fuir Venise où il est né, Alp s'est réfugié chez les musulmans, abjurant à la fois sa religion et sa patrie; mais ce qu'il regrette le plus, c'est la belle Francesca, la fille de Minotti, celle à qui plus d'une fois il donna de mélodieuses sérénades dans l'heureux temps de sa jeunesse. Alp ne sait point si Francesca répond à ses feux; mais il sait que depuis son exil on a vu Francesca plus rarement dans les bals, et plus souvent dans les églises, et lord Byron prétend que Alp en conçut beaucoup d'espoir pour ses amours. Cependant Minotti est allé s'enfermer avec sa fille dans les murs de Corinthe, que les Turcs assiégeaient. Alp, animé par l'amour et par la vengeance, se fait remarquer au milieu des Turcs, et, dans un dernier assaut, décide la victoire en leur faveur. Mais pendant qu'il cherche sa maîtresse au milieu du carnage et des décombres, il apprend qu'elle s'est donnée la mort; en même temps une balle, partie d'une église voisine, vient frapper l'apostat. — il règne dans ce petit poëme un épouvantable fracas; l'intrigue se noue par un coup de canon, et se dénoue par l'explosion d'un magasin à poudre. On y trouve des beautés de détails assez nombreuses, et le caractère d'Alp le renégat est tracé avec énergie.

BEPPO. — Beppo est un joli conte, qui finit d'une manière assez piquante. Beppo est un marchand de Venise, que les revers de fortune ont contraint d'abandonner sa patrie. Sa jeune épouse, la belle Laura, a paru d'abord inconsolable de son absence, mais, grâce au plus aimable des comtes italiens, elle s'est enfin consolée. Après quelques années, Beppo revient. Dans ses voyages, il s'est fait Turc, et, pour n'être pas reconnu à Venise, il ne change point de costume. Son turban et sa longue robe le déguisaient si bien à tous les yeux, que dans un grand bal, où Laura se trouvait avec le comte, elle ne le reconnut point, quoiqu'il ne cessât de la regarder et de la suivre. Lorsque le jour fut prêt à paraître, Laura et le comte se retirèrent. Mais quand leur gondole s'arrêta devant la maison de Laura, ils furent bien surpris de voir qu'en face d'eux était assis le Turc inévitable.

« Monsieur, lui dit le comte en fronçant le sourcil, votre présence inattendue m'obligera à vous demander quel motif peut vous attacher ainsi à nos pas. J'aime à croire que c'est une méprise. — Monsieur, répond le Turc, ceci n'est point une méprise. La dame qui est près de vous est ma femme. » Laura ne proféra pas un mot. Qu'aurait-elle pu dire? Mais le comte invita poliment l'étranger à entrer dans la maison, où nous invitons le lecteur à le suivre pour assister au dénoûment.

CHILDE-HAROLD, *roman poétique.* On peut comparer Childe-Harold à ces héros voyageurs des romans de Voltaire, qui ne rencontrent jamais sur leur chemin que désordres, troubles, injustices, calamités. Childe-Harold ressemble beaucoup à Candide; mais Candide rit de tout, trouve que tout est bien : Childe-Harold prend tout au sérieux et trouve tout fort mal. S'il parcourt l'Espagne, s'il assiste à ses courses galantes, si ses beautés voluptueuses aux yeux noirs, au tendre sourire, lui font de douces agaceries; tous ces plaisirs le laissent insensible : rien ne distrait sa sombre pensée des maux que l'ambition et la conquête y vont accumuler; au milieu des délices de la paix, il ne rêve que coups de canon et vautours, il ne voit que des loups et des poignards. S'il traverse la Belgique, à peine donne-t-il un regard à ses fertiles campagnes et à l'heureuse industrie de son peuple; mais il s'arrête longtemps dans les plaines sanglantes de Waterloo pour en évoquer les mânes des guerriers que le fer y moissonna. A Venise, au milieu des folies du carnaval, il se prend à gémir sur les palais déserts et la grandeur éclipsée de cette ville autrefois si florissante. — Childe-Harold est un des ouvrages les plus importants de lord Byron; les notes dont chaque chant est accompagné sont fort intéressantes, et souvent même plus amusantes que le texte. M. de Lamartine a donné une suite à ce poëme, sous le titre de : Dernier chant du pèlerinage de Childe-Harold.

On peut encore mettre au nombre des romans poétiques de lord Byron : Don Juan, poëme en XVI chants.

Nous citerons aussi : Le Vampire, précédé d'une notice sur lord Byron, suivi de la mort de Colmar et Orla, des Adieux de lord Byron à son épouse, des Ténèbres, etc., in-8, 1811. — Correspondance de lord Byron avec un ami, comprenant aussi les lettres écrites à sa mère, du Portugal, de l'Espagne, de la Turquie et de la Grèce, dans les années 1809-11, et des souvenirs et observations; le tout formant une histoire de sa vie de 1808 à 1814, par Dallas, 2 vol. in-8, 1824.

CAILLOT (Ant.), né à Lyon vers 1757.

MES VINGT ANS DE FOLIE, D'AMOUR ET DE BONHEUR, *ou Mémoires d'un abbé petit-maître.* 3 *vol. in*-12, 1807. — Cette esquisse de la vie d'un prêtre renferme le tableau le plus dégoûtant du

cynisme, de la débauche et de l'immoralité. Ses folies sont de froides sottises, racontées du ton le plus triste et le plus glacé. Si des folies nous passons aux amours, nous ne serons guère plus intéressés que nous n'avons été égayés; quelques liaisons scandaleuses formées par le libertinage, continuées par habitude, abandonnées sans raison ou rompues sans regrets, voilà les amours de M. l'abbé. La seule aventure galante qu'on puisse remarquer sur les tablettes de notre édifiant héros, est la séduction d'une jeune personne qui finit par s'empoisonner, sans que cela trouble beaucoup le sang-froid du séducteur.

CALPRENÈDE (de la). Voy. LACALPRENÈDE.

CAMUS (Pierre), évêque de Belley.

EUGÈNE, histoire grenadine, *in*-12, 1623.

L'évêque de Belley est encore l'auteur de cinquante autres romans de spiritualité et de morale. Le goût des romans était si prononcé depuis le commencement du XVIIe siècle, qu'on ne voulait lire autre chose. C'est ce qui engagea l'évêque Camus à comparer un si grand nombre de romans de morale pour détourner de la lecture de certains livres dangereux. Toutefois, l'évêque de Belley, malgré toute l'austérité de ses mœurs, n'a pu se dispenser de mettre dans ses romans des situations fort tendres. Tous ces romans sont aujourd'hui oubliés, et avec raison.

CARNÉ (L. de).

GUISCRIFF, scènes de la terreur dans une paroisse bretonne, *in*-8, 1835. — Ce roman est précédé d'une notice sur la chouannerie qui lui sert de prologue. Les acteurs principaux du drame sont: un curé constitutionnel qui, après avoir prêté le serment exigé, se trouve, de concession en concession, et par la pente irrésistible d'une fausse position, poussé jusqu'à l'oubli de ses devoirs de prêtre, jusqu'au crime et à la trahison la plus infâme envers son prédécesseur, vieux et vertueux prêtre qui a préféré la déportation à l'apostasie. Le caractère du curé Melven est bien tracé, ainsi que celui de Bonaventure, robuste et zélé partisan; de Florent, ancien comédien sifflé, bâtard d'un grand seigneur, qui fait expier à l'ordre social qui s'écroule les martyres de son ambition déçue et de son amour-propre froissé. En général, il y a dans ce roman du naturel et de la vérité, et une observation presque érudite des mœurs et des superstitions de la Bretagne.

CASANOVA DE SEINGALT (J.-J.), né à Venise en 1725, mort vers 1799.

MÉMOIRES DE CASANOVA, extraits de ses manuscrits originaux, 12 vol. in-12, 1826 et ann. suiv. — Aucun homme peut-être n'a mené une vie plus aventureuse que Casanova. Cet homme, qui a couru l'Europe et l'Asie pendant la moitié de sa carrière, a vécu alternativement, souvent en même temps, dans la plus haute société et avec l'écume des nations. Il a été lié avec les personnages les plus célèbres de son siècle. Doué d'une mémoire imperturbable et d'une étonnante perspicacité, c'est en courant le monde, c'est au milieu des passions et des dissipations de tout genre, qu'il a tout étudié, tout observé, tout appris. Joueur, gourmand, libertin effréné, il fut capable de générosité, d'amour, même de délicatesse et de dévouement. Il a été poëte, romancier, historien, publiciste, érudit, chimiste, mathématicien, etc.; toujours faisant preuve d'esprit et de capacité. Casanova fut un homme de son siècle, épicurien comme on l'était alors, ne voyant dans la vie qu'un moyen de jouissance, et pour qui l'ennui était le plus grand des maux. Mais malgré tous ses vices, il ne fut pas l'un des plus dignes de réprobation parmi ces hommes habitués à ne rien refuser à leurs passions et à faire abus de leurs facultés. L'étonnante variété d'incidents, d'observations, de succès et de revers imprévus qui forment la chaîne de cette vie si agitée, offre à la fois au lecteur l'agrément du roman le plus fécond en événements singuliers, le charme des voyages qui peignent avec fidélité les mœurs des peuples, et l'intérêt des mémoires où l'on trouve avec tant de plaisir des anecdotes et des détails nouveaux sur les personnages.

Les Mémoires de Casanova sont écrits en français; c'est sur le manuscrit original, en possession du libraire Brockhaus de Leipzig, que Schutz a publié une version allemande: l'édit. publiée à Paris n'est qu'une traduction tronquée de cette version. — On doit aussi à Casanova: Icosameron, ou Histoire d'Édouard et d'Élisabeth, qui passèrent quatre-vingt-un ans chez les Mégamières, habitants arborigènes du Protocosme, dans l'intérieur de notre globe; trad. de l'anglais (trad. supposée); 5 vol. in-8, sans date (1788-1800).

CASTELLANE (Jules de).

AMÉNAIS, ou *Malheur et Vertu*, 2 *vol. in*-12. 1809. — L'héroïne de ce roman épouse d'abord un homme qu'elle déteste, parce que sa tante fait semblant d'être malade; elle se remarie bientôt après à un autre homme qu'elle n'aime guère davantage, sans savoir bien positivement si son premier mari est mort; retrouve ce maudit époux, précisément le jour de ses secondes noces, et s'en voit aussitôt débarrassée par un duel où les deux maris lui procurent le plaisir d'être deux fois veuve, en s'enferrant l'un l'autre, et en

expirant au même instant. En raison de ce double hymen, la veuve est condamnée à mort; mais elle se tire d'affaire en contractant un troisième lien qu'elle a soin de faire antidater, parce que, lui dit-on, la loi qui condamne à mort les femmes qui ont deux maris, ne s'explique point sur celles qui ont jugé à propos d'en prendre trois. Enfin, l'héroïne finit par mourir vers le milieu du second volume, pour céder la place à un jeune homme qui commence une nouvelle histoire, laquelle n'a pas le moindre rapport avec la première, si ce n'est que le héros du second roman est le fils de l'héroïne du premier. — Le style est faible, et plus pauvre encore, si cela est possible, que cette pauvre production.

CASTÉRA (Mlle Désirée).

OÏCOMA, ou *la Jeune voyageuse*, 2 *vol. in*-12, 1808. — Ce n'est point ici un voyage dans le nouveau monde; c'est tout bonnement un voyage mélancolique qui s'étend depuis Paris jusqu'à Abbeville. Un crêpe funèbre sur le visage, un mouchoir tragique à la main, Oïcoma quitte les murs de Paris et arrive à Saint-Denis, où commencent les soupirs, les lamentations, les pensées solennelles sur *les tombeaux dispersés des grands*, sur *les ruines désertes*, sur tout ce qu'on peut imaginer *de la plus magnifique tristesse*. Oïcoma est vraiment inépuisable en ce genre; sa douleur ne se dément point et semble s'accroître à chaque ligne : elle apostrophe les bois de Chantilly, les sites pittoresques de Beaumont, les remparts d'Amiens, le cimetière de Saint-Riquier, les ponts d'Abbeville, etc., etc.; il n'y a pas d'objet qui ne fasse vibrer chez elle toutes les cordes de la sensibilité. Il ne faudrait pas s'aviser de rire, quand la voix de l'héroïne ne s'exprime qu'en plaintifs accents; toutefois, nous qui ne sommes pas arrivé au même degré de sensiblerie que l'auteur, nous prendrons la liberté de lui faire observer qu'il est bien difficile de pleurer pendant deux volumes entiers, et que ce plaisir-là a des bornes comme tout autre. A travers ce fatras de poésie élégiaque en prose, on rencontre néanmoins de temps en temps quelques détails historiques, quelques souvenirs d'anciennes traditions, qui font d'autant plus de plaisir qu'on les trouve à côté des monuments qui les attestent, et la Picardie n'en manque point.

ULDARIC, ou *les Effets de l'ambition*, 2 *vol. in*-12, 1808. — Uldaric est un corrupteur qui ravit à son frère la souveraineté de la Bohême, et le confine dans une étroite prison, après lui avoir fait crever les yeux : tel est le début de l'ouvrage. La fin est un peu moins tragique : l'usurpateur ayant épousé une certaine Béatrix, la meilleure personne du monde, fait sortir son frère de prison, lui rend sa couronne ducale, et partage le gouvernement

avec lui, parce qu'il ne peut pas lui rendre la vue. L'aveugle est obligé de tout souffrir et de tout pardonner. Uldaric cependant ne peut apaiser ses remords; au bout de quatre ans d'une tranquillité assez douce, il meurt lui-même de regret. — L'histoire romanesque d'Uldaric n'a pas suffi à l'auteur pour compléter son second volume; il l'a rempli par une anecdote anglaise intitulée : Claypole. C'est une fille de Cromwell, la plus douce, la plus bienfaisante des créatures, qui court sans cesse les champs et les forêts pour sauver les malheureux royalistes des fureurs de son père, et qui meurt vierge et martyre, quoique son cœur n'ait pas été indifférent aux hommages de lord Mortimer, que cet amour a entraîné dans le parti du Protecteur. — Tout, dans le style d'Uldaric et de Claypole, rappelle celui d'Oïcoma, et l'on y reconnaît la manière noire et pleureuse de la désolée voyageuse de la Picardie.

L'INCENDIE DU MONASTÈRE, ou *le Persécuteur inconnu*, 4 *vol. in*-12, 1812. — Le monastère incendié est un imbroglio, où l'auteur conduit ensemble cinq ou six intrigues tellement serrées et compliquées, que l'esprit le plus subtil et le plus attentif ne pourrait en démêler le fil ni en suivre les détours. Toutes ces intrigues diffèrent entre elles, mais tous les personnages se ressemblent : les femmes sont toutes des anges de beauté et de vertu, ou d'infâmes mégères; les hommes, des prodiges d'amour et de délicatesse, ou des scélérats à rouer. Cette vaste machine d'incidents sans vraisemblance et de situations sans intérêt est conduite par une espèce de brigand qui se cache dans les tours d'un château ruiné, et de là, comme le Vieux de la Montagne, fait manœuvrer sa bande, qui vole, assassine, enlève les femmes, brûle les maisons, etc., etc. Il faut plus que du courage pour achever la lecture de cette détestable production.

Nous connaissons encore de Mlle Castéra : *Armand et Angela, 4 vol. in-12, 1802. — *Narcisse, 3 vol. in-12, 1804. — *Oslinda, 3 vol. in-12, 1808. — *Éléonore et Sophie, 3 vol. in-12, 1809. — *Alméria de Sennancourt, 3 vol. in-12, 1809. — *Le Spectre de la montagne de Grenade, 3 vol. in-12, 1809. — *L'habitante des ruines, 3 vol. in-12, 1813. — *Les Prisonnières de la montagne, 4 vol. in-12, 1813. — *L'Étrangère dans sa famille, 4 vol. in-12, 1814. — *Le Portrait, 3 vol. in-12, 1814. — *Le Berceau de roses sauvages, 4 vol. in-12, 1815. — *Le Rocher des Amours, 3 vol. in-12, 1816. — *La Fille du Proscrit, 3 vol. in-12, 1818. — *Le Fantôme blanc, sec. édit., 3 vol. in-12, 1823.

CASTIL-BLAZE (Sébastien), né à Cavaillon.

MÉMOIRES D'UN APOTHICAIRE SUR LA GUERRE D'ESPAGNE DE 1808 A 1814, *in*-8, 1828. — Ces mémoires, dont tous les événements sont d'une authenticité depuis longtemps hors de doute, offrent une lecture aussi intéressante que celle du plus curieux roman qui ait jamais été imaginé. L'auteur entre en Espagne en 1808, assiste

à la révolution d'Aranjuez, à la révolte et au massacre de Madrid, à l'évacuation de cette capitale, où il est forcé de rester pour soigner les blessés, alors que la guerre d'Espagne prend ce caractère de férocité qui ne s'est point démenti tant qu'elle a duré. Les Français reviennent sur Madrid; à leur approche on dirige les prisonniers sur Cadix, en leur faisant parcourir le midi de l'Espagne et une partie du Portugal. L'auteur décrit avec une effrayante vérité les misères horribles de ce voyage. Quelques peintures comiques de mœurs, racontées avec une spirituelle vivacité, égayent de temps en temps ce sombre tableau. Enfermés dans la tour d'Albuquerque, les Français sont visités par les dames du lieu, et la prison se change en salle de bal. Abîmé, fatigué, terrassé par la fièvre, on laisse l'apothicaire à Frejenas, où il devient valet du geôlier, fabrique et vend des bagues de crin pour vivre, professe l'italien qu'il ne sait point, et au lieu de la langue toscane enseigne le provençal à son élève. Enfin, après mille dangers, volé, battu, dépouillé de ses habits, il arrive aux pontons de Cadix, et nous donne la description de ces prisons flottantes, où règnent la famine et la maladie, et où cependant les Français conservaient leur imperturbable gaieté, donnaient des bals, des concerts, et jouaient la comédie. L'enlèvement d'une barque par le capitaine Grivel, sur laquelle trente-cinq prisonniers se sauvèrent; la famine qui réduisit les marins du ponton *la Horca* à se manger les uns les autres; six captifs de *l'Argonaute* poignardés ou fusillés par l'aumônier de ce ponton et les satellites de ce moine; la fuite de *la Vieille-Castille*, qui échappe à ses surveillants pendant la nuit à la faveur de la marée et du vent; la vigoureuse défense de *l'Argonaute*, dont on coupe le câble en plein jour, et que les Anglais criblent de boulets, incendient avec des bombes, et dont les prisonniers ne s'échappent qu'après avoir vu hacher trois cents de leurs compagnons, offrent des scènes du plus grand intérêt, qui sont décrites avec beaucoup de chaleur et d'une manière très-pittoresque par notre apothicaire. — Des détails curieux sur les mœurs, les usages, les costumes de l'Andalousie, que l'auteur a observés pendant trois ans; un chapitre sur l'inquisition, dont le palais, acheté par un Provençal, avait été converti en une loge de francs-maçons; l'aventure de Gertrudiz, condamnée au bûcher et exécutée pour avoir fait des œufs comme une poule, et diverses autres anecdotes pleines d'originalité, terminent ces mémoires, où l'intérêt ne languit pas un instant, et qui sont peut-être même écrits avec trop de rapidité.

CAYLUS (Mme la marquise de), née de VILLETTE.

LES SOUVENIRS DE MADAME DE CAYLUS, *in*-8, 1770; *édition publiée par les soins de Voltaire, avec une préface et des notes.* — *Les Souvenirs de madame de Caylus* ont la condition première pour plaire, le naturel. On voit par sa manière d'envisager les choses, qu'au temps dont elle nous parle elle était une jeune femme aimable, bonne, spirituelle, insouciante et légère. Tout n'est pour elle qu'affaire de société, et elle juge les hommes sous ce rapport seulement. Louis XIV n'est pas un grand roi pour elle; c'est un prince aimable, se brouillant, se raccommodant avec ses maîtresses; elle ne parle point de ses victoires, elles appartiennent à l'histoire, « et d'ailleurs, dit-elle, une femme, et surtout de l'âge dont j'étais, tourne ses plus grandes attentions sur des bagatelles. » Cette façon d'examiner une cour et des personnages qui nous sont connus d'ailleurs par de grandes choses, n'est certainement pas sans intérêt; on aime à connaître le ton qui régnait dans une telle société. Et *les Souvenirs de madame de Caylus*, en nous présentant le siècle de Louis XIV sous ce point de vue, servent à en compléter le tableau.

CAYLUS (le comte de), né à Paris, en 1692, mort en 1765.

OEUVRES BADINES COMPLÈTES DU COMTE DE CAYLUS, 12 *vol. in*-8 *ornés de fig.*, 1787.

Cette collection est divisée en quatre séries: 1° Romans de chevalerie; 2° Historiettes, Contes, Nouvelles, etc.; 3° Contes orientaux et féeries; 4° Facéties. L'éditeur y a omis plusieurs ouvrages du comte de Caylus, et y a fait entrer non-seulement les opuscules auxquels il n'a eu qu'une part légère, mais encore plusieurs écrits à la publication desquels il est entièrement étranger. Pour la nomenclature des nombreux romans et contes que M. de Caylus a presque tous publiés sous le voile de l'anonyme, *voy.* QUÉRARD, *France Litt., art. Caylus.*

CAZOTTE (Jacques),
né à Dijon en 1720, mort sur l'échafaud révolutionnaire le 25 sept. 1792.

LE DIABLE AMOUREUX, *nouvelle espagnole*, *in*-8, 1772. *Cette édition est rare et recherchée à cause des figures grotesques et d'une préface, qui est une satire du luxe de gravures dont on ornait souvent alors des écrits fort médiocres.* — Dans ce roman, le bon Cazotte semble ne vouloir raconter qu'un long rêve; mais ce rêve est plein d'agrément. Du fond, d'abord très-sombre, puisqu'il s'agit de magie noire et d'évocations diaboliques, qui se produisent primitivement sous l'aspect le plus repoussant et le plus terrible, ressortent des couleurs vives, fraîches et brillantes. Le lecteur, qui ne s'attendait qu'aux idées sombres et lugubres d'un sujet qui

le met en rapport avec les puissances infernales, et dont Béelzébuth est le héros, ou tout au plus aux idées grotesques que peuvent faire naître la passion et les transports d'un diable amoureux, est intéressé par un amour tendre et délicat. Il n'y a point d'héroïne de roman plus jolie, plus sensible, plus touchante et plus séduisante que Biondetta; à tout l'esprit, à toutes les grâces, à tous les talents d'une femme charmante, à toute la puissance de la beauté, à tous les moyens de séduction d'une femme tendre et passionnée, elle joint les prestiges d'un ordre surnaturel, renverse les obstacles, rapproche les distances, fait naître les occasions à volonté, et profite de tout avec une grande dextérité. Le dénoûment est vague, et aussi vaporeux que tout l'ouvrage; l'auteur, qui n'en était pas trop content lui-même, y est revenu à deux fois; mais la seconde fois il n'a fait que l'allonger sans le rendre meilleur: peut-être même préférerait-on le premier. Puisqu'il est bien décidé que cette séduisante Biondetta n'est autre chose que Béelzébuth, on aimerait mieux que son triomphe sur Alvarez ne fût pas aussi complet; or, dans le second dénoûment, il est aussi complet que possible.

LE LORD IMPROMPTU, *nouvelle romanesque*, *in*-8, 1771. — *Cet ouvrage a été traduit en français sous le titre de Lismor*, ou *le Château de Clostern*, 2 *vol. in*-12, 1800. — Richard, le héros de ce roman, est un si joli garçon qu'il passe au besoin pour une très-jolie fille, et inspire ainsi aux deux sexes les plus vives passions. Mais la fortune l'a traité beaucoup moins bien que la nature: né de parents inconnus, ayant perdu une protectrice qui lui en tenait lieu, il est obligé de se faire laquais, et de cacher sous une livrée tous les beaux dons de la nature, et la brillante culture de son esprit, orné de mille connaissances et de mille talents divers. Richard devient amoureux de la maîtresse qu'il sert, jeune personne bien élevée, d'une famille distinguée, qui ne tarde pas à partager l'amour qu'elle inspire. De cet amour, fort contrarié comme on le pense bien, naissent des situations intéressantes. Richard, poursuivi par le père irrité de sa jeune maîtresse, est protégé par un être singulier, qu'il prend d'abord pour une bohémienne, ensuite pour un capitaine de hussards, puis pour sa mère, puis pour son père, puis pour sa tante, et qui joue fort bien tous ces rôles, mais celui de capitaine de hussards mieux que tous les autres. C'est cependant la mère de Richard; séduite dans sa jeunesse par un Irlandais qui l'abandonne, elle le poursuit, et quoique grosse de quatre mois, elle l'attaque l'épée à la main pour le mettre à la raison, et le tue pour l'engager à l'épouser, ce qu'il fait d'assez bonne grâce un quart d'heure avant sa mort — De toutes les productions de Cazotte, *le Lord impromptu* est celle qu'on

relit avec le plus de plaisir; aussi originale que les autres productions du même écrivain, elle a de plus le mérite d'expliquer par des procédés naturels tout le mystérieux et l'extraordinaire des situations qu'il y a rassemblées; la curiosité y est constamment irritée, l'intérêt y domine sans cesse, sans que l'un et l'autre soient achetés au prix du bon sens et de la vraisemblance. Le dénoûment donne à Richard un pair d'Angleterre pour oncle, une lady pour mère, une fortune immense pour héritage, et son amante Dorothée pour femme. La métamorphose se fait en un moment; la surprise est complète, et pourtant rien n'est forcé; le récit de la mère de Richard met le lecteur au fait, en montrant les ressorts bien simples qui ont fait tout mouvoir; ce récit a encore un autre mérite, celui de nous attacher singulièrement à la destinée d'une famille où l'on trouve des caractères très-originaux, mais des vertus peu communes. C'est là que Cazotte a déployé toute sa bonté d'âme sans cacher ce qu'il avait de raison. Tour à tour on est attendri, étonné, ravi; et l'effet le plus honorable de cette production, c'est de laisser le lecteur avec un sentiment d'estime pour l'auteur qui a mis en scène de si bonnes gens, en inventant des incidents si agréablement combinés.

OLLIVIER, *roman poétique en XII chants*, 2 *vol. in*-18, 1762.— Le fond de ce conte n'est pas neuf, la morale y est un peu blessée; mais l'auteur a su rajeunir avec tant d'art une vieille histoire des Mille et une Nuits, qu'il se l'est appropriée; et l'intérêt dont il couvre sa fable rend le lecteur si indulgent pour ses héros, qu'au lieu de condamner leurs petites erreurs, il prend, sans y penser, le parti de les trouver charmantes. Il est bien vrai qu'elles le sont. Le jeune page, le plus doux, le plus honnête, le plus spirituel, le plus tendre des pages; cette jeune princesse, la plus belle, la plus naïve, la plus sincère des princesses, sont deux amants comme on n'en voit point, ou du moins comme on n'en voit plus. La faute qu'ils commettent par étourderie, les persécutions qui en résultent pour eux, la fuite précipitée d'Ollivier, emportant avec lui le fruit d'un moment de faiblesse qu'il veut cacher à tout le monde et qu'il est forcé d'abandonner sur les grands chemins; l'emprisonnement d'Agnès, livrée à la fureur de sa belle-mère, la comtesse de Tours, femme violente et vindicative, dont elle a refusé d'épouser le fils, parce qu'il est laid et méchant, pour écouter Ollivier, qui a une jolie figure et un très-bon cœur; les événements multipliés qui font courir le monde aux principaux personnages de cette action moitié héroïque, moitié comique; les épisodes ingénieux que l'auteur a semés dans l'ouvrage et qui réveillent à chaque instant l'attention; les prouesses du page devenu chevalier; les services éminents qu'il rend au père de sa maîtresse; la colère

obstinée de celui-ci qui, reconnaissant toujours dans son libérateur le séducteur de sa fille, le repousse toujours avec indignation, après l'avoir accueilli avec enthousiasme; enfin, le dernier prodige de valeur, qui triomphe des ressentiments du comte, dont Ollivier délivre inopinément les États; tout cela, embelli d'un style léger, piquant, original, offre une composition dont les irrégularités ont un charme inexprimable. Au dénoûment, la vaillance d'Ollivier est récompensée par une bonne souveraineté, son amour, par la main de celle qu'il aime, et la tendresse des deux amants par le retour de leur enfant, qui leur est rendu comme par miracle. — La partie comique n'est pas la moins agréable de l'ouvrage. Il est impossible au philosophe le plus grave de ne pas se dérider aux aventures de Strigilline, cette fée emplumée qui attire dans un piége le spirituel Enguerraud, qui le met en cage, et lui joue mille tours plaisants.

L'HONNEUR PERDU ET RETROUVÉ, *nouvelle héroïque, imprimée dans le tome II des OEuvres badines de l'auteur* (4 *vol. in*-8, 1816). — Dans cette nouvelle, il s'agit d'une héroïne du nom de Primrose, qui se sauve du château de son père, petit prince suzerain, pour aller se réfugier dans les bras de Conan de Bretagne, son protecteur et son amant. Dans son voyage, elle fait naufrage sur les côtes de la principauté de Galles, où elle a beaucoup de peine à résister aux tentatives d'un autre amant; elle parvient cependant à garder son cœur au brave Conan, qui se met en route pour la chercher, parvient à la retrouver, l'emmène dans ses États, et l'épouse solennellement.

On doit encore à Cazotte : La Patte du chat, conte zinzinois, in-12, 1741. — Mille et une Fadaises, contes à dormir debout, in-12, 1742. — Les OEuvres badines contiennent en outre quatorze contes qui n'ont pas été, que nous sachions, imprimés séparément. — Il a fait aussi une suite aux Mille et une Heures, par Gueulette.

CERVANTES SAAVEDRA (Michel),
poëte et romancier espagnol du XVIe siècle.

HISTOIRE DE L'ADMIRABLE DON QUICHOTTE DE LA MANCHE; *trad. par Filleau Saint-Martin et Challes*, 4 *vol. in*-12, 1677; *idem*, *trad. par Florian*, 3 *vol. in*-8, 1799; *idem*, *trad. par Bouchon-Dubournial*, 8 *vol. in*-12, 1807; *idem*, *trad. par M. Louis Viardot*, 2 *vol. in*-8, 1836. — Peu d'hommes ont été doués d'un cœur plus noble, plus généreux, plus délicat et plus reconnaissant que Cervantes; peu reçurent un esprit plus heureux, un caractère plus facile; aucun cependant n'eut à se plaindre autant que lui des rigueurs de la fortune et de l'injustice du sort. Un des auteurs les plus célèbres dont l'Espagne ait à s'honorer, fut tellement négligé de ses compatriotes, que peu de temps après sa

mort il s'éleva de vives discussions sur le lieu et sur l'époque de sa naissance; on reconnut enfin, après des recherches juridiques, qu'il était né en Castille, à Acalla de Hénarès, en 1547, d'une famille noble, mais pauvre. Le goût exclusif des lettres et de la poésie occupa les premières années de sa jeunesse; mais la misère le força bientôt de quitter l'Espagne, et d'aller chercher fortune en Italie, où la maison d'un cardinal lui offrit un emploi peu digne de son caractère et de ses talents. Cervantes la quitta bientôt pour prendre le parti des armes; il servit contre les infidèles, et reçut, à la célèbre bataille de Lépante, une blessure qui le rendit estropié du bras et de la main gauche pour le reste de ses jours. Ce cruel accident n'avait altéré ni sa valeur ni son goût pour les armes; enrôlé à Naples sous les drapeaux de Philippe II, il tomba peu après dans les mains du plus féroce des Algériens; une captivité de cinq ans ne fut qu'une suite d'aventures extraordinaires dans lesquelles son courage et sa fermeté ne cessèrent de lutter contre la fortune qui le poursuivait, et contre la tyrannie et la férocité de ses maîtres. Après les tentatives les plus hardies et les plus périlleuses, et dans lesquelles il fut toujours trahi par le sort, il dut enfin sa liberté aux religieux chargés du rachat des captifs. De retour dans sa patrie, Cervantes s'adonna entièrement aux lettres, objet de ses premières affections : cependant la misère et les persécutions furent encore son partage, et ce fut pour charmer l'ennui d'une assez longue détention qu'il composa son Don Quichotte. — Cervantes peut être regardé, dans l'histoire littéraire des peuples modernes, comme le père et l'inimitable modèle de ce genre de composition dans lequel, à la faveur d'une fable qui semble le fruit d'une imagination vive, gaie et indépendante, la raison fait entendre et goûter des leçons pleines de sens et de vérité, la satire lance ses traits les plus mordants et les plus ingénieux, la critique prodigue ses railleries les plus fines et ses peintures les plus vraies; genre qu'il faut bien se garder de confondre avec celui des romans ordinaires, qu'il laisse à une distance incommensurable. En effet, dans la plupart des romans, l'action si importante, et sans laquelle ces ouvrages se réduiraient généralement à rien, n'est ici qu'une forme amusante, adoptée par l'écrivain pour amener le tableau des mœurs et des caractères, la censure des vices et des usages, les traits les plus vifs d'une plaisanterie légère, des portraits remplis de vérité, une foule d'idées ingénieuses, des préceptes utiles, et surtout une censure hardie, quoique déguisée, des vices dominants et des travers dangereux. C'est de ces ouvrages, et surtout de Don Quichotte, qu'on peut dire, avec vérité, qu'ils corrigent les mœurs en riant. Cette manière de peindre et de censurer les

mœurs n'était point inconnue des anciens : Pétrone et Apulée en avaient fait usage; mais leurs pinceaux sont aussi licencieux que les mœurs qu'ils avaient à peindre. Les récits de Cervantes ne blessent jamais les convenances ou la morale; ses observations sont fines, sa critique est délicate, son badinage est élégant et varié, sa naïveté a de la grâce; il est plaisant sans caricature et vrai sans trivialité. Ce qui prouve tout le mérite de Don Quichotte, c'est qu'il a survécu au travers contre lequel il était dirigé. La folie de la chevalerie est bien loin de nous; mais on goûte toujours la finesse des plaisanteries, la justesse des idées, la vivacité des traits, la vérité des tableaux dont cette charmante satire est ornée. Ce livre a été à lui seul la plus salutaire révolution qui se soit opérée en Espagne; on dirait que tout le génie espagnol, toute la finesse espagnole, toute la philosophie sérieuse de l'Espagne, se sont donné rendez-vous cette fois pour accomplir le plus difficile des problèmes, un livre si gai, qu'il dépasse toutes les limites connues, même de la bouffonnerie, un livre si sérieux, qu'il va aussi loin que Platon lui-même. — Don Quichotte est l'histoire d'un fou et d'un héros, brave comme Bayard, insensé comme un capitaine de la Table ronde; unissant dans des proportions incroyables les plus nobles sentiments du cœur humain aux plus furibondes exaltations d'une tête en délire; philosophe et grand philosophe poétique, poëte et poëte plein de bon sens, Espagnol de la vieille roche, tête amoureuse, et Dieu sait de quel amour énergique! et en même temps si honnête, si bon, si dévoué, si simple, si vrai, si bourgeois dans toute la naïveté de l'acception. Et cependant, à certains mots qu'il a agrandis outre mesure : honneur, loyauté, fidélité, courage, voilà que toute cette rare harmonie des plus nobles facultés se trouve détruite. Alors adieu au grand philosophe, au héros, à l'excellent poëte; il ne reste plus qu'un malheureux vagabond sur les grands chemins, où il est battu à coups de pierres, dans les hôtels garnis où il est reçu à coups de bâton, dans les montagnes où il est dévalisé par les voleurs, dans les villages où il est le jouet des paysans, dans les châteaux où il est la risée du maître et le divertissement des valets. Pauvre homme faible que trop de courage a perdu! pauvre âme généreuse qui se perd dans le positif de la vie! pauvre poëte sans asile que personne ne peut comprendre! Si, cependant, il en est un qui le comprend à force de l'aimer, un homme assez courageux pour être le serviteur dévoué de cette noble infortune, assez éclairé pour ne pas rire de cet héroïsme, assez confiant dans la probité du chevalier pour être fidèle même à sa pauvreté; cet homme, qui impose silence même à sa faim de chaque jour, même à son bon sens, pour appartenir plus entièrement à cette héroïque folie dont il est le

digne écuyer, cet homme, c'est Sancho Pança, le second héros de cette très-véridique histoire; c'est le complément nécessaire, inséparable du merveilleux récit dans lequel sont aux prises, et sans qu'on sache qui l'emportera enfin, le bon sens et la folie humaine. Avec quelle joie le lecteur suit dans cette longue série d'aventures le héros chéri de ses souvenirs! il le voit fabriquant son bouclier et sa rondache, allant chercher à l'écurie, où il est couché sur la paille, son malheureux cheval qui ne pense guère à l'héroïsme; les voilà partis, homme et cheval. Cependant, la campagne est tranquille, les laboureurs sont aux champs, les paysannes se mettent à leur fenêtre pour voir passer le cavalier et son cheval. Don Quichotte entre dans la première hôtellerie qui se présente, et là commence une série d'aventures, à la suite desquelles se termine sa première campagne. Rentré chez lui, couvert de contusions, bien malade, mais plus convaincu que jamais de sa mission, Don Quichotte en vient à penser qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul, et aussitôt il s'associe un écuyer. Ici Sancho commence, Sancho qui fait pendant de Don Quichotte, comme son âne et Rossinante font la paire. On entre alors dans une série infinie de merveilleuses aventures pour lesquelles il n'a fallu rien moins que l'imagination et la poésie la plus rare. Suivons Don Quichotte dans ce monde idéal dont il sait le chemin; l'imagination le précède, et elle jette sur les pas de ce brave homme toutes les perles de sa chevelure, toutes les fleurs qui parent son beau sein, tous les sourires de ses lèvres, toutes les chansons de son cœur. Ainsi voyageant dans l'idéal de son royaume, Don Quichotte est en vérité le plus heureux des hommes. A sa suite, on admire le sérieux bouffon de Sancho; Sancho, c'est le bon sens un peu crédule qui suit à pas comptés la poésie. Sancho n'est pas un obstiné qui ne veut rien voir, qui ne veut rien entendre, un philosophe tout d'une pièce, un incrédule, venu au monde incrédule: au contraire, Sancho ne demande pas mieux que de voir ce que voit son maître et que d'entendre ce qu'entendent seules les oreilles enchantées de son maître. Mais, hélas! et malgré lui, le pauvre Sancho reste dans le positif. Il ne voit, lui, à la suite de son malheureux maître, que mauvaises hôtelleries où l'on paye son gîte, qu'horribles filles d'auberge qui méprisent les chevaliers, que rustres et manants qui leur jettent des sarcasmes et des pierres. De toutes les beautés que voit son maître, de tous les chants d'amour qu'entend son maître, Sancho ne peut rien voir, rien entendre, rien sentir.

On sait que le chef-d'œuvre de Cervantes est double; que d'abord Cervantes lui-même s'imagina qu'il n'allait écrire que la parodie des livres de chevalerie, mais qu'il s'éprit bientôt

de son héros à ce point que, dans une seconde et dernière partie de cette divine histoire, il rendit à Don Quichotte tous les honneurs qui lui étaient dus. Chose étrange et singulière destinée d'un livre, commencé en riant, achevé les yeux pleins de larmes! Un roman futile d'abord, qui se change en un livre de philosophie, et, cependant, à cause même de ce double aspect du héros, le livre le plus complet qui soit sorti de la tête des hommes. Dans ce second livre, l'auteur a pensé que Sancho et son maître avaient vieilli de dix ans et qu'il devait nous les montrer plus près de la nature vulgaire; l'écuyer est moins trivial, et Don Quichotte est moins exposé aux aventures des auberges, aux pierres et aux bâtons; en même temps, on voit apparaître l'homme sceptique de ce singulier drame, le bachelier Samson Carasco, et l'homme sage après Sancho, le seigneur Don Diégo. Pour la première fois, et sans sortir de la vie réelle, on rencontre de très-jolies filles dans les champs, témoin cette charmante histoire des Noces de Gamaches; ou bien les paysans sont moins affreux à voir, témoin cette charmante histoire de l'Ane perdu; ou si, de temps en temps, la poésie se montre encore, elle apparaît à demi expliquée par le songe de la Caverne de Montesimos. On a du plaisir à voir enfin, bien vêtu, bien logé, bien nourri, cet excellent chevalier, que l'on avait vu jusqu'alors sans habits, sans lit, sans pain, sans asile; et le bonheur n'est pas moindre quand on voit Sancho devenu enfin gouverneur de cette île en terre ferme qu'il a tant cherchée; on aime à voir Don Quichotte et Sancho supporter leur bonne fortune du même cœur que leur mauvaise, jusqu'à ce qu'enfin amené là, il ne soit plus possible que cet homme vive plus longtemps; car si sa douce folie le quitte jamais, c'est un homme mort; sa folie et sa vie sont inséparables, comme son bon sens est inséparable de sa folie. Maintenant donc qu'il a parcouru sans se lasser jamais ce cercle immense d'aventures incroyables et d'aventures réelles, il faut qu'il meure. On le rapporte sur une civière, ce héros qui est parti fièrement sur Rossinante; sur son passage chacun se découvre, et les jeunes filles lui envoient un sourire mouillé de larmes. La mort de Don Quichotte termine sérieusement cette histoire qui commence par un éclat de rire.

On ne connaît point de livre où il y ait autant d'esprit, de gaieté, de bonne plaisanterie, de naïveté, que dans l'histoire de l'admirable Don Quichotte. Traduit dans toutes les langues, il est resté sans copie comme il n'avait point eu de modèle. La traduction française de Rosset est médiocre et n'est plus recherchée que par les amateurs de vieux livres; celle de César Oudin, quoique meilleure, est peu recherchée. La traduction de Filleau de Saint-Martin et Challes pourrait être plus saillante; mais l'original a tant de mérite

qu'on ne s'aperçoit pas de la langueur que le traducteur a quelquefois répandue dans son style. Les entretiens que Cervantes suppose entre Sancho et Don Quichotte sont toujours vifs, fins, naïfs, et respirent toutes les grâces du meilleur comique. La traduction de Filleau de Saint-Martin n'a pas été effacée par celle de Florian, la plus infidèle de toutes celles qui existent en français, et pourtant toujours lue et souvent réimprimée. M. Dubournial ne mérite aucun des deux reproches : il est simple et n'est point trivial; il est surtout copiste fidèle; il l'est au point, qu'en plaçant le français à côté de l'espagnol, vous reconnaissez, dans la plupart des phrases, les mêmes constructions, les mêmes tours; ce qui donne au style du traducteur un peu de gêne et d'affectation. Mais les morceaux de poésie y sont rendus avec négligence; on s'aperçoit trop aisément qu'il n'a pas l'habitude d'écrire en vers. La traduction de Delaunaye est élégante et fidèle; mais elle est effacée aujourd'hui ainsi que toutes les autres par celle de M. Louis Viardot.

Il existe plusieurs suites aux volumes primitifs de Don Quichotte, qui ne sont pas de Cervantes : deux ont été traduites en français : la première d'Avellaneda, sous le titre de Nouvelles Aventures de Don Quichotte (trad. par le Sage) : voy. *Avellaneda;* la seconde intitulée : Suite nouvelle et véritable de l'Histoire et des Aventures de l'incomparable Don Quichotte de la Manche, et donnée comme une traduction d'un manuscrit espagnol de Cid-Hamet-Benengely. (Pseudonyme.)

NOUVELLES, précédées de mémoires sur la vie de l'auteur, traduites par Petitot, 4 *vol. in*-12, 1808. — On remarque dans ces Nouvelles, et selon la variété du sujet que traite Cervantes, tantôt le talent de toucher et d'émouvoir le lecteur par une intrigue attachante, comme dans Léocadie, l'Amant généreux, l'Espagnole anglaise, Constance; tantôt celui de l'amuser et de le faire rire par la peinture comique des ridicules et des travers des hommes, comme dans Rinconet et Cortadillo, le Licencié Vidriera, le Dialogue des deux chiens de Mahude, etc. Dans la nouvelle intitulée l'Amant généreux, la plupart des événements se passent chez les Turcs : ces événements sont excessivement romanesques, mais ils donnent lieu à des détails curieux sur les mœurs de ces peuples rebelles à toute civilisation. Le Licencié de Vidriera offre une grande variété de peintures de caractères et de mœurs. La nouvelle des Deux chiens, où se trouve une conversation entre un poëte, un mathématicien, un chimiste et un homme à projets, est assurément un des morceaux les plus comiques qu'ait enfantés l'imagination très-gaie de Cervantes.

PERSILÈS ET SIGISMONDE, ou *les Pèlerins du Nord* (trad. par Bouchon-Dubournial), 6 *vol. in*-18, 1809, ou 2 *vol. in*-8, 1822. — Dans la composition de ce roman, Cervantes paraît s'être proposé pour modèle Théagène et Chariclée d'Héliodore. Nous n'essayerons pas d'en donner une analyse complète : tous ceux qui ont

lu le roman savent que c'est une chose presque impossible : les événements y sont tellement multipliés, les personnages s'y succèdent avec tant de rapidité, qu'il faudrait une mémoire prodigieuse pour pouvoir se les rappeler tous. Nous dirons seulement que l'auteur suppose deux amants qui, sous l'habit de pèlerins et sous le nom de frère et de sœur, sont partis des régions les plus septentrionales pour aller accomplir un vœu à Rome; la tempête les jette dans des îles habitées par des sauvages, où ils sont sur le point d'être dévorés ; ils se sauvent miraculeusement, et avec eux échappent à la mort quelques autres personnages qui deviennent leurs compagnons inséparables. Le hasard leur présente sur leur route des princes, des voyageurs, des aventuriers, qui ne manquent jamais de leur raconter leurs aventures, ce qui dure ainsi jusqu'à la fin du roman. — Dans Don Quichotte, Cervantes a semé quelques épisodes intéressants qui jettent de la variété dans l'ouvrage; dans Persilès, les épisodes sont tellement multipliés, que les héros sont les personnages qui intéressent le moins; on les oublie à chaque instant pour ceux que l'auteur amène sans cesse sur la scène. D'ailleurs, ces noms de frère et sœur sous lesquels se cachent à tous les yeux Persilès et Sigismonde, jettent un froid glacial sur leur amour; il y a en outre dans cet amour une retenue, une réserve qui, poussée à l'excès, finit par impatienter les lecteurs : une passion qui n'a rien de terrestre et qui est toute parfaite ne peut guère intéresser dans un roman, où l'esprit n'est point ému de ce qu'il ne croit pas. — Il ne faudrait pourtant pas conclure de tout ceci que l'ouvrage est sans mérite. Parmi la foule d'épisodes dont il est rempli, il y en a quelques-uns où l'on reconnaît l'auteur de Don Quichotte, notamment ceux de Martin Banedo et de Rupesta, et l'histoire d'Isabelle de Castrucho, où Regnard a probablement puisé l'idée des Folies amoureuses.

CHARRIÈRES (Mme de), morte en 1806.

CALISTE, ou *Lettres écrites de Lausanne*, 2 *p. in*-8, 1788. — Les lettres de Lausanne se composent de deux parties. Dans la première, une femme de qualité établie à Lausanne, la mère de Cécile, jeune fille fort jolie, vraie, franche et fort sensée, correspond avec une amie qui habite la France, lui raconte les détails de sa vie ordinaire, les travers du petit monde qu'elle voit, ses vues sur le prétendant de sa fille, et les préférences de cette chère enfant qu'elle adore; le tout dans un détail infini et avec un pinceau facile qui met en lumière chaque visage de cet intérieur. L'amoureux préféré est un jeune lord qui voyage avec un de ses parents pour gouverneur. Il aime Cécile, mais pas en

homme fait, ni avec de sérieux desseins; aussi la tendre mère songe-t-elle à guérir sa fille, et cette courageuse fille elle-même va au-devant de la guérison. On quitte Lausanne pour la campagne, et on se dispose à venir visiter la parente en France : voilà la première partie. — La seconde renferme des lettres du gouverneur du jeune lord à la mère de Cécile, dans lesquelles il raconte son histoire romanesque et celle de la belle Caliste. Caliste, qui avait gardé ce nom pour avoir débuté au théâtre dans *The fair penitent*, vendue par une mère cupide à un lord, était promptement revenue au repentir et à une vie aussi relevée par les talents et la grâce qu'irréprochable par la décence. Mais elle connut le jeune gentilhomme qui écrit ces lettres et elle l'aima : on ne saurait rendre le charme, la pudeur de cet amour partagé, de ses abandons et de ses combats, de la résistance sincère de l'amante et de la soumission gémissante de l'amant. Le père du gentilhomme s'étant opposé au mariage de son fils avec Caliste, mille maux s'ensuivirent, et la mort de Caliste les combla : on ne peut lire cette fin que les yeux noyés de larmes *aveuglantes*, suivant une belle expression qui s'y trouve. — Les lettres écrites de Lausanne font un livre cher aux gens de goût et d'une imagination sensible, une de ces fraîches lectures dans lesquelles, au travers de rapides négligences, on rencontre le plus de ces pensées vives qui n'ont fait qu'un saut du cœur sur le papier.

On a encore de Mme de Charrières : Le Noble, conte, in-8, 1763. — Lettres neufchâteloises, in-12, 1784. — Lettres de mistriss Henley, in-12, 1784. — Honorine d'Uzerches, in-12, 1796.— L'Abbé de la Tour, 3 vol. in-8, 1798. — Les trois Femmes, 2 vol. in-12, 1798. — Sir Walter Finck, in-12, 1807.

CHASLES (Philarète-Euph. Ern.), né à Mainvilliers (Eure-et-Loir), le 8 octobre 1799.

LA FIANCÉE DE BÉNARÈS, *nuits indiennes, roman poëme mêlé de récits et de vers, in-12*, 1824. — Dans cet ouvrage, l'auteur a mêlé heureusement les formes poétiques à l'intérêt du roman : le sujet est emprunté à une tradition indienne. Plusieurs bayadères, réunies dans leurs temples, chantent au milieu du peuple qui les écoute : l'une chante le dévouement de l'amour; la seconde, le dévouement de l'amour filial; la dernière, le dévouement à la patrie. La prose est employée pour le récit de l'action et pour décrire tous les détails des mœurs, mais c'est en vers que les prêtresses chantent leurs hymnes.

On connait encore de M. Chasles : Bellegarde, ou l'Enfant indien, trad. de l'anglais, 2 vol. in-8, 1833.

CHATEAUBRIAND (le vicomte Fr. Aug. de), né à Combourg en 1769.

ATALA, ou *les Amours de deux sauvages dans le désert*, *in*-18, *an* IX (1800). Un sauvage américain, de la nation des Natchez, a quitté son pays pour venir en France. De retour en Amérique, il reprend ses anciennes habitudes et vieillit tranquille. Le hasard lui fait rencontrer René l'Européen, qui vient s'établir chez les sauvages, et il lui raconte son histoire. L'auteur a transporté la scène de son drame sur les bords du Mississipi, qu'il nomme le Meschacebé, circonstance qui lui fournit l'occasion de peindre, avec un admirable talent, une nature étrangère qu'il dit avoir lui-même visitée; ce qu'on croit sans peine quand on voit la richesse et la vivacité de ses couleurs. Chactas, c'est le nom du sauvage, est fait prisonnier par une tribu ennemie de la sienne, et l'on sait quels traitements ces barbares font éprouver à leurs prisonniers; celui-ci est réservé pour être brûlé au grand village; son âge et sa figure intéressent les femmes, qui lui apportent divers présents. Pendant qu'on prépare la cérémonie religieuse où l'on doit massacrer Chactas, Atala en devient amoureuse, le délivre, et, pour ne point devenir victime elle-même, s'enfuit avec lui. Les premiers essais pour fuir, la peinture des transes, des alternatives de crainte, d'espoir, d'amour, de remords qui tourmentent ces innocents fugitifs, enfin la chaleur de leur pudique amour, présentent des développements admirables. Atala, élevée dans la foi chrétienne, fidèle à un vœu de virginité dans lequel sa mère s'est engagée pour elle, est dans une situation attachante, et que l'auteur a heureusement développée.... « Cependant la solitude, la présence continuelle de l'objet aimé, nos malheurs même (car le malheur augmente les puissances de l'âme) redoublaient à chaque instant notre amour; les forces d'Atala et les passions, en abattant son corps, allaient triompher de ses vertus chrétiennes. Elle priait continuellement sa mère, dont elle avait l'air de vouloir apaiser l'ombre irritée. Pour moi, épuisé de fatigues, brûlant de désirs, et songeant que j'étais peut-être perdu sans retour dans ces forêts, cent fois je fus prêt à saisir mon épouse dans mes bras, etc. » Heureusement, les amants entendent sonner la cloche d'un missionnaire retiré au fond de cette sauvage contrée; soudain le froid de l'indifférence surmonte la fougue de la passion, et la virginité d'Atala est sauvée. Ce missionnaire, nommé le père Aubry, emmène Chactas et Atala dans sa cabane. Le lendemain, les deux sauvages assistent à la messe qu'il célèbre en plein air, et ce mystère est représenté ici avec toute la grandeur dont il est susceptible; c'est au moment du lever du soleil. « L'astre annoncé par tant de splen-

deur, dit le poëte, sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie sacrée, que le prêtre en ce moment même élevait dans les airs. O charme de la religion! O magnificence du culte chrétien! Pour sacrificateur un vieil ermite, pour autel un rocher, pour église le désert, pour assistants d'innocents sauvages! Non, je ne doute point qu'au moment où nous tombâmes la face contre terre, le grand mystère ne s'accomplit, et que Dieu ne descendit sur toutes les forêts, car je le sentis descendre dans mon cœur. » Cela est beau, très-beau, de quelque croyance qu'on soit, et cela restera beau, quelque changement qui s'opère dans les opinions et dans les mœurs. Le reste offre moins de beautés que ce qui précède. Atala, se croyant condamnée à rester vierge, s'empoisonne quoique chrétienne; le père Aubry n'a que le temps de recevoir sa confession, mais il prend celui de lui adresser un long sermon pendant qu'elle se débat dans les angoisses de la douleur. L'auteur raconte ensuite les obsèques de son héroïne, qui devient une sainte dans le ciel; puis il fait assister le lecteur au martyre du père Aubry, qui fut brûlé avec de grandes tortures. — Nous nous abstenons de porter un jugement sur cet ouvrage remarquable, que tout le monde a lu ou veut lire, qui a été loué et critiqué outre mesure, mais qui, malgré quelques défauts, n'en est pas moins une des productions les plus remarquables du dix-neuvième siècle.

LES AVENTURES DU DERNIER ABENCERAGE, *ouvrage publié pour la première fois dans les Œuvres complètes de l'auteur, dont il forme le tome XVI.* — L'auteur nous montre le descendant de l'illustre famille des Abencerages, ramené dans la patrie de ses pères par le regret et par la vengeance. Mais bientôt, à la vue de la belle Blanca, fille du duc de Santa-Fé, l'amour lui fait oublier les sentiments qui l'avaient conduit à Grenade. Blanca, de son côté, ne tarde pas à partager la passion qu'elle inspire au Maure, qui lui fait un secret de sa naissance. Rappelé à Tunis par un message de sa mère mourante, Aben-Hamet quitte l'Espagne; mais à peine a-t-il rendu les derniers devoirs à celle qui lui donna le jour, qu'il s'empresse de revenir auprès de la belle Espagnole. « Les jours du couple heureux s'écoulèrent comme ceux de l'année précédente..... même amour, ou plutôt amour croissant, toujours partagé; mais aussi même attachement à la religion de leurs pères. Sois chrétien, disait Blanca; Sois musulmane, disait Aben-Hamet; et ils se séparèrent encore une fois sans avoir succombé à la passion qui les entraînait l'un vers l'autre. » La troisième année, l'Abencerage trouve auprès de Blanca don Carlos son frère, et Lautrec, jeune Français à qui don Carlos veut unir sa sœur. L'amour et la jalousie d'Aben-Hamet occasionnent un duel entre lui et don Carlos, où celui-

ci est vaincu et doit la vie à la générosité de son adversaire. L'Abencerage, chéri de la sœur et estimé du frère, est sur le point de renverser l'obstacle qui le sépare de celle qu'il aime, lorsqu'il découvre, par le chant de don Carlos qui célèbre les exploits du Cid, l'un de ses ancêtres, que cette famille est issue de celle des Bivar, et que don Carlos est fils du guerrier qui a tué le grand-père d'Aben-Hamet. Aussitôt le Maure, transporté de fureur, se fait reconnaître pour le dernier Abencerage, et déclare qu'il était venu à Grenade pour venger sur les Bivar la mort de son aïeul. « Sire chevalier, lui répond don Carlos, je vous tiens pour prud'homme et véritable fils des rois; vous m'honorez par vos projets sur ma famille; j'accepte le combat que vous étiez venu chercher secrètement. Si je suis vaincu, tous mes biens, autrefois les vôtres, vous seront fidèlement remis. Si vous renoncez au projet de combattre, acceptez à votre tour ce que je vous offre : soyez chrétien et recevez la main de ma sœur. » Aben-Hamet s'écrie : « Que Blanca prononce, qu'elle dise ce qu'il faut que je fasse pour être plus digne de son amour. — Retourne au désert! » dit Blanca, et elle s'évanouit. Le Maure part et disparaît, l'Espagnole demeure inconsolable.

LES NATCHEZ, *ouvrage publié pour la première fois dans les Œuvres complètes de l'auteur, dont il forme les tomes XIX et XX de l'édition de Ladvocat*, 1826 *et années suivantes*. — Quoiqu'il ait plu à M. de Châteaubriand de décorer son livre du titre d'*épopée de l'homme de la nature*, aucun ne convient moins à cette composition. Celui de *roman* est le seul qui puisse lui être appliqué avec justice, surtout depuis que Walter-Scott, Cooper et d'autres écrivains ont, ainsi que l'auteur des *Natchez*, essayé de rehausser par des images et des formes empruntées aux poëtes, des fictions mélangées de vérités historiques. *Les Natchez* ne sont donc qu'un roman et rien de plus; et encore un roman composé dans ce bizarre système qui, dédaignant l'autorité de l'expérience et de la raison, leur a substitué les caprices de l'imagination, et jusqu'au délire de la fièvre. Un roman jusqu'alors avait été le développement du cœur humain, mais sans recherches et sans exagération; des tableaux de la nature y avaient trouvé place, mais d'une nature gracieuse et noble; les compositions dramatiques se conformaient aux règles de la raison et du goût; nous avions une littérature vraiment nationale qui faisait la gloire du pays et l'admiration de l'Europe. Aujourd'hui, les personnes douées de quelque délicatesse se plaignent avec raison que cette belle littérature ait été abandonnée pour une littérature de cannibales qui produit, dans des recueils de poésies, et notamment dans les romans, des situations d'une horreur révoltante, des descriptions abominables et en même

temps puériles. Eh bien! toutes ces hideuses images qui souillent tant de livres se retrouvent dans *les Natchez*. C'est M. de Châteaubriand qui le premier s'est complu dans ces détails du meurtre et l'analyse de la dissection. Lisez dans le premier volume la description d'un combat entre les Français et les sauvages! Ici c'est la tête de d'Aranville « brisée par un coup de massue, comme « la calebasse sous le pied de la mule rétive; la cervelle fume en « se répandant à terre. » Là c'est un sauvage qui « enfonce son poi- « gnard dans le corps de son ennemi, entre la troisième et la qua- « trième côte, à l'endroit du cœur, puis il saisit et tire la cheve- « lure du guerrier et la découpe avec une partie du crâne. » Plus loin c'est Adhémar à qui un sachem enlève d'un coup de hache une partie du front, du nez et des lèvres. Puis « d'un revers de « sa hache, Adario fend le côté de son ennemi; le Breton sent « l'air entrer dans sa poitrine par un chemin inconnu, et son « cœur palpiter à découvert; ses yeux deviennent blancs; il tord « les lèvres; ses dents claquent, ses membres se roidissent dans la « mort. » Ailleurs, c'est un guerrier qui a la moelle épinière fracassée; un autre à qui une balle crève le réservoir du fiel, et qui sent sur sa langue une grande amertume!... Mais tous ces passages ne sont rien auprès du dénoûment, qui est d'une immoralité révoltante; ici il ne s'agit pas seulement de mots, de descriptions, d'images et de détails, il s'agit d'un mélange si horrible de cruauté et de débauche, qu'alors même qu'il serait dans la nature, l'écrivain devrait jeter un voile sur ces hideuses peintures. Onduré assassine René d'un coup de hache, et reste « seul avec « Celuta évanouie, étendue dans le sang et auprès du corps de son « époux. Il rit d'un rire sans nom. A la lueur du flambeau expi- « rant, il promène ses regards de l'une à l'autre victime. De « temps en temps il foule aux pieds le cadavre de son rival et le « perce à coups de poignard. Il dépouille en partie Celuta et l'ad- « mire. Il fait plus!.... » En peu de mots l'auteur a su résumer tout ce que la licence la plus effrénée a pu inventer de plus infâme : le meurtre commis avec raffinement, ce rire sans nom qui suit le carnage et précède la débauche, ces coups de poignard qui percent un cadavre inanimé, ces regards de meurtre et de luxure qui se promènent sur les deux victimes, cette orgie de sang et de crime, cette vie conçue au sein de la mort, car Celuta devient mère, tout cela appartient-il à une *épopée des enfants de la nature?* — Tous les ressorts de l'action aboutissent au personnage d'Onduré, l'un des chefs des Natchez. Cet Onduré est aimé de la femme chef, nommée Ackensie; mais il ne voit dans cet amour qu'un moyen de parvenir au pouvoir suprême; il est épris de Celuta, qui à son tour aime éperdument René. Onduré fait

tuer le chef suprême, nommé Soleil, par ses propres sujets, dans une guerre contre les Illinois; il livre René à ce peuple, fait arrêter les sachems Chactas et Adario, qui jouissent d'un grand crédit chez les Natchez, précipite la femme chef dans un marais rempli de serpents à sonnettes, assassine René, viole Celuta évanouie, et périt enfin lui-même sous les coups d'Outougamiz, frère de celle-ci. Près de René et de Celuta sont groupés le vieux Chactas, espèce de philosophe sauvage; Outougamiz, bon et simple jeune homme dont l'amitié pour René va jusqu'au plus sublime dévouement; Mila, jeune Indienne, à la fois espiègle et naïve, qui, d'abord amante et ensuite amie de René, devient la consolatrice de Celuta et l'épouse d'Outougamiz. — Parmi les morceaux brillants de cet ouvrage éminemment remarquable, on distingue principalement le naufrage de Chactas et son séjour chez les Esquimaux; Outougamiz sauvant René et le ramenant aux Natchez à travers les déserts; l'assemblée nocturne des nations américaines; la revue et les manœuvres des troupes françaises, et beaucoup d'autres passages.

LES MARTYRS, ou *le Triomphe de la religion chrétienne; roman poétique, formant les tomes XVI et XVIII bis des Œuvres complètes de l'auteur*, 1826 *et années suivantes. La* 1re *édition parut en* 1809, 2 *vol. in*-8. — Le style des *Martyrs* produit deux sensations bien différentes; partout où l'auteur est simple, il offre des morceaux du plus grand mérite; des pages, des livres entiers sont écrits avec une rare élégance; les descriptions mêmes, qui par leur multitude fatiguent souvent le lecteur, sont, pour la plupart, extrêmement agréables, à ne les considérer qu'isolément; mais partout où l'auteur se livre à la fougue de son imagination, son style devient affecté, bizarre, et quelquefois ridicule.

CHATEAUNEUF (A. H. de la Pierre de), né à Avignon en 1766.

LES DIVORCES ANGLAIS, ou *Procès en adultère jugés par le ban du roi et la cour ecclésiastique d'Angleterre*, 3 *vol. in*-12, 1821-22. — Ce livre, plus scandaleux que curieux, offre le tableau des plus mauvaises mœurs, sans correctif, et sans que le lecteur puisse en tirer aucune conséquence au profit de la morale. Quoiqu'un procès célèbre nous ait fait connaître toute l'ingénuité de la justice anglaise, il était impossible de s'en faire une idée, avant la lecture des *Divorces anglais*, nous qui ne sommes point habitués en France aux infamies légales, qui ne pouvons concevoir comment des magistrats graves et honnêtes ont la patience et le courage de fouiller si profondément dans la fange pour y chercher la vérité. Aussi l'étonnement des Français qui ne sont point familiarisés avec les mœurs

anglaises, a été grand quand ils ont lu l'ouvrage publié par M. de Châteauneuf. Que l'Angleterre ait ses Messalines, ses Faustines et ses Julies, c'est le sort de toutes les vieilles nations; qu'une duchesse se passionne pour son cocher; que de très-grandes dames préfèrent un joli jockey ou un grand laquais à un lord peu galant et souvent peu aimable, c'est ce qu'on trouverait sur d'autres rives que celles de la Tamise; mais que dans le sanctuaire de la justice on parle un langage, on se complaise dans des détails qui révolteraient dans un roman libertin; que le juge provoque des descriptions plus qu'érotiques, et ordonne à des témoins de joindre la pantomime à des discours déjà trop obscènes; qu'une jeune demoiselle soit interrogée sur ce qu'elle a vu par le trou de la serrure, qu'on la force à s'expliquer en termes exempts d'ambiguïté, et qu'on exige d'elle une exactitude physiologique; que des hommes, des femmes viennent révéler les turpitudes de leurs frères, de leurs sœurs, de leurs parents, et que, pour prouver la *criminal conversation*, ils animent par une impudente prosopopée et fassent parler les lits, les sophas et tous les meubles favorables à la débauche, voilà ce que, dans notre Paris, tout corrompu qu'il est, nous ne connaissions pas encore; voilà ce que M. de Châteauneuf nous a révélé dans un style plus que naïf. Dans le premier volume, on voit figurer les noms les plus imposants; le second et le troisième volume ne contiennent que les aventures scandaleuses d'une chanteuse, d'une comédienne, de la veuve d'un miroitier et de quelques autres personnes des classes infimes de la société.

Nous connaissons encore de cet auteur : Les Favorites du roi de France, 2 vol. in-12, 1826.

CHAUMIER (Siméon).

LA TAVERNIÈRE DE LA CITÉ, *in*-8, 1835.—Ce titre de tavernière n'est, entre nous, que le voile honnête d'une profession qui l'est beaucoup moins. L'auteur suppose qu'une femme, naguère séduite et trompée, s'est plongée dans l'infamie, dans le crime, afin d'y entraîner avec elle son séducteur. L'instrument de sa vengeance est une jeune et chaste fille, nommée Tiphaine, dont elle s'est emparée en noyant celle qui passait pour sa mère. Pressé de s'unir à Tiphaine, le chevalier de Saint-Fargel poignarde Isabeau, sa fidèle épouse, et quel est le résultat de ce double forfait? un inceste. Sans le savoir, la tavernière a livré sa propre fille, le fruit inconnu de ses amours avec Saint-Fargel. Tiphaine périt par le fer, Saint-Fargel par la roue, et la tavernière par le feu. Il ne manquait plus, pour rendre le dénoûment tout à fait tragique, que de faire brûler l'auteur en compagnie de l'imprimeur.

L'HOTEL DE PETAU-DIABLE, 2 *vol. in*-8, 1836. — Un père qui convoite sa fille sans la connaître; un frère amoureux de sa sœur qu'il dispute à son père; une femme qui sollicite auprès de son mari l'union de ses deux enfants; un fils chassé de la maison paternelle; une fille qui habite sans le savoir l'hôtel de sa famille et qui désire en sortir pour aller rejoindre son frère, qui est son amant; une mère qui l'y retient pour le déshonneur, tels sont les principaux éléments du livre de *l'Hôtel de Petau-Diable*, l'une des plus effroyables conceptions qui soit tombée du ciel dans le cerveau d'un romancier.

CHAZET (René Alissan de), né vers 1772.

MÉMOIRES, ŒUVRES ET SOUVENIRS, 3 *vol. in*-8, 1837.— M. Alissan de Chazet a beaucoup vécu, beaucoup vu : il a frayé avec un siècle tout entier de personnages divers, avec Robespierre, Marat, Charlotte Corday, M. de Montyon, M. de Talleyrand, Mme Cottin, Charles X, M. de Ségur, et une foule d'autres personnages plus ou moins illustres; aussi a-t-il mille et une anecdotes à raconter. Toutes ne sont ni également neuves ni également piquantes, cependant on peut dire d'elles ce que Martial disait de ses épigrammes :

Sunt mala, sunt quædam bona, sunt mediocria plura.

CHODERLOS DE LACLOS. Voy. LACLOS.

CHOISEUL-GOUFFIER (Mme la comtesse de), née de Tisenhaus.

VLADISLAS JAGELLON ET HEDWIGE, ou *la Réunion de la Lithuanie et de la Pologne, au XVIe siècle, nouvelle historique*, 2 *vol. in*-12, 1823. — L'auteur de cette nouvelle, qui est elle-même Polonaise, nous apprend qu'elle a médité son ouvrage au milieu des ruines du château de Jagellon, et l'on conçoit facilement avant de l'avoir lu, mais bien mieux encore en le lisant, que d'inspirations tendres et sublimes a dû fournir à l'âme patriotique d'une digne Polonaise, la contemplation de cet antique berceau de la grandeur des Lithuaniens. L'époque qu'elle a choisie est on ne peut plus intéressante. Une contrée sauvage, livrée à la barbarie d'un culte homicide, touchait par ses frontières à un vaste État déjà civilisé par le christianisme. Un grand homme, Jagellon, était à la tête des Lithuaniens, et avait acquis, par ses exploits militaires, cet ascendant irrésistible qui ajoute à la puissance légale tout ce qu'elle peut recevoir d'accroissement par la confiance des peuples; l'amour vint encore augmenter cette puissance. Hedwige, à peine âgée de

quatorze ans, d'une beauté éclatante et parée de toutes les grâces de la jeunesse, Hedwige avait été appelée au trône par le vœu unanime des Polonais enchantés. Mais la jalousie des grands consentait à se donner une reine, et réservait le droit de lui choisir un époux. Hedwige avait disposé de son cœur en faveur d'un de ses parents qui réunissait toutes les qualités propres à plaire, mais qui n'en possédait aucune de celles qui auraient pu le rendre digne de régner. Jagellon aimait sans être aimé. Cependant son courage, sa générosité, la voix de l'État, la nécessité de se maintenir sur un trône glissant d'où elle peut être précipitée par la même volonté qui l'y a placée, tout se réunit pour déterminer Hedwige au sacrifice de ses sentiments; elle joint son sort à celui d'un héros. En peu d'années, l'exemple des vertus de la reine, plus puissant encore que la vue de ses charmes, civilise les Lithuaniens, change en chrétiens fervents ses nouveaux sujets. Telle est l'action grande et héroïque qui revit dans les récits animés de Mme la comtesse de Choiseul-Gouffier, à qui l'on doit encore :

*Barbe Radziwil; 2 vol. in-12, 1820. — Le Nain politique; 4 vol. in-12, 1826.

CHOISEUL-MEUSE (Mme la comtesse Félicité de).

EUGÉNIE, ou *N'est pas femme de bien qui veut*, 4 *vol. in*-12, 1813. — Les peintres grecs plaçaient dans leurs ateliers, à la vue de leurs élèves, de bons et de mauvais tableaux : les premiers pour servir de modèles et leur montrer ce qu'il fallait imiter; les seconds pour leur faire voir ce qu'il fallait éviter. Eugénie est un tableau de la dernière espèce, un tableau qui n'est ni moral ni édifiant. — Eugénie n'est point une prude; elle ne ressemble en aucune façon à ces héroïnes des anciens romans, qui, toujours vertueuses et cruelles, résistaient dix ans au moins à leurs amants, toujours tendres et constants; elle ne ressemble pas non plus aux héroïnes des romans modernes, qui croient qu'on ne peut éprouver dans la vie qu'une seule passion digne de ce nom, qu'on ne peut aimer qu'une fois véritablement. Eugénie aime souvent, et toujours fort bien, à l'exception de son premier amant, qu'elle croyait aimer de bonne foi, en prenant pour un véritable amour ce qui n'était qu'un mouvement passager de préférence; à l'exception du huitième encore, parce qu'il était vieux et laid. Il serait difficile de décider lequel elle aimait le mieux du second, du troisième, du quatrième, du cinquième, du sixième, du septième, du neuvième, et peut-être de quelques autres. Eugénie avait assez bien résisté à son premier amant, d'abord parce qu'elle ne l'aimait guère, ensuite parce qu'il était passablement sot : elle résista de même au second, ou plutôt la résistance vint de celui-ci, non qu'il fût insensible aux irrésis-

tibles attraits d'une aussi charmante personne, mais parce qu'étant ecclésiastique et retenu par des devoirs sacrés, il sut triompher de la passion la plus vive et la plus partagée. Mais Eugénie ne sut pas aussi bien résister au troisième, qui réussit à la séduire par des moyens peu délicats, grossiers même, en allumant son imagination et ses sens par d'infâmes lectures et d'indécents objets, et qui, trouvant leur effet trop lent encore, emploie un moyen plus criminel, le même dont Lovelace s'est servi contre Clarisse, qui en mourut de douleur. Eugénie n'en meurt pas; après avoir un peu grondé le comte de Ligny, elle lui pardonne, lui donne volontairement tous les droits d'un amant, et l'aime avec une telle fureur, que, lorsqu'elle n'en est plus aimée, lorsqu'il l'a abandonnée, qu'il a voulu la céder à un autre et a eu l'audace de lui en faire la proposition, elle se livre aux excès les plus déplorables!.... Il y a cependant un épisode plus révoltant encore; c'est celui où Eugénie, dans l'espérance d'un mariage éventuel, subordonné à des circonstances qui ne peuvent jamais arriver, se soumet, par un misérable calcul, à des conditions dégradantes qui l'avilissent tout à fait, conditions qui se réalisent sans que le mariage se réalise pour cela. Nous n'entrerons pas plus avant dans ce tissu d'immoralité, et nous croyons en avoir dit assez sur ce roman pour que la mère en interdise la lecture à sa fille. Nous ajouterons seulement, pour l'acquit de notre conscience, que les personnages qui ont part aux aventures si diverses et si variées de la malheureuse Eugénie, sont tous assez bien peints, surtout celui de Saint-Prix, celui de tous ses amants qui eut sur sa vie entière la plus longue et la plus cruelle influence.

LA FAMILLE ALLEMANDE, ou *la Destinée*, 2 *vol. in*-12, 1814. — Quoique cet ouvrage ne soit qu'en deux petits volumes, on y trouve l'histoire de trois générations : la mère, la fille et la petite-fille. Le sort de ces trois personnes est très-différent; l'une épouse un homme qu'elle n'a jamais vu, l'autre prend un mari qu'elle déteste, et la troisième est obligée de faire une sorte de violence à l'amant auquel elle s'unit. Aucun de ces mariages ne tourne à bien, et l'auteur semble avoir pris à tâche de prouver qu'il est difficile qu'une femme soit heureuse. Sans être trop compliqués, les événements qui surviennent dans la *Famille allemande* sont assez multipliés pour amener une agréable variété de scènes; les personnages qui la composent habitent successivement l'Allemagne, l'Italie et la France, et quoique l'auteur ne se pique pas d'une grande fidélité dans ses tableaux, il y a parfois de l'intérêt et des traits heureux dans ce petit ouvrage. On y remarque surtout le caractère aimable d'une bonne mère, rivale de sa fille sans le savoir, et qui fait à cette fille ingrate les plus grands et les plus pénibles sacrifices, dont

elle est bien mal récompensée; mais le cœur d'une mère est payé de ses sacrifices par ces sacrifices mêmes. Nous conseillons aux femmes de lire ce roman; elles y verront que tous les agréments qu'elles conservent à trente ans son ternis, ou plutôt effacés par la fraîcheur impertinente d'une fille de seize ans qu'on a sans cesse à ses côtés. On nous dira que toutes les femmes savent cela : sans doute, mais on croirait qu'elles l'oublient quelquefois.

Voici encore ce que nous connaissons de Mme Choiseul-Meuse : Coralie, suivie de Mélusine, in-12, 1799. — *Alberti, 2 vol. in-12, 1799. — Aline et d'Ermance, 3 vol. in-8, 1810.— Elvire, ou la Femme innocente et perdue, 2 vol. in-12, 1809. — Cécile, ou l'Élève de la pitié, 2 vol. in-12, 1816. — Amour et Gloire, ou Aventures galantes, etc., 4 vol. in-12, 1817. — Les Amants de Charenton, 4 vol. in-12, 1818. — Les Nouvelles contemporaines, 6 vol. in-12, 1818. — Le Retour des fées, contes, 2 vol. in-12, 1818. — Oréna, 4 vol. in-12, 1820. — Marianne, 3 vol. in-12, 1821. — *Paris, ou le Paradis des femmes, 3 vol. in-12, 1821. — Camille, ou la Tête de mort, 4 vol. in-12, 1822. — L'Héritage de mon oncle l'abbé, 2 vol. in-12, 1822. — Le Remords, 3 vol. in-12, 1822. — Le Chapelain de Chambord, 4 vol. in-12, 1824. — Georges le Terrible, 3 vol. in-12, 1824. — Mémoires de madame Adoure, 4 vol. in-12, 1824. — Entre Chien et Loup, par l'auteur de Julie ou J'ai sauvé ma rose, 2 vol. in-12.

« *Julie*, ou *J'ai sauvé ma rose*, et *Amélie de Saint-Far*, deux romans très-licencieux, ont été longtemps attribués à Mme Choiseul-Meuse, qui, loin de chercher à dissuader le public de cette opinion, l'a encore accréditée par la publication des deux romans d'Amour et Gloire et Entre Chien et Loup, qui portent sur le frontispice : par l'auteur d'Amélie de Saint-Far et de Julie, ou J'ai sauvé ma rose; mais on sait aujourd'hui d'une manière positive que ces deux romans sont de Mme de Guyot. » (*France litt.*, tom. 2.)

CLARKE (Mme Lattimore), née MAME.

EDGARD, *nouvelle polonaise*, *in*-12, 1828. — Veuve à dix-sept ans, la jeune et belle comtesse Ludwika et Edgard ne rencontrent d'obstacles à leur union que dans la différence de leurs goûts, dans celle de leur manière de vivre. Un penchant mutuel les rapproche l'un de l'autre. Le rang, la fortune, la liberté dont ils jouissent tous les deux favorisent leur union; la légèreté, la coquetterie de Ludwika, mises en opposition avec le caractère réfléchi et tout intérieur d'Edgard, tel est le nœud du drame; nœud que l'amour se chargera de couper. L'amour, à qui la Fontaine a donné pour compagne la folie, prend ici la gravité d'un précepteur, mais ce précepteur n'est pas pédant; ses leçons sont aimables et indulgentes; il les donne en se jouant avec son élève. Aussi quels progrès rapides il lui fait faire en quelques mois. La conversion de Ludwika est complète, et il y a lieu de la croire sincère. Tout se prépare pour un hymen formé, en apparence, sous les plus heureux auspices. Mais, ô fragilité des plus sages résolutions quand elles sont combattues par les premières inclinations du cœur! un instant de faiblesse détruit tout cet édifice de bonheur. Emportée par l'attrait d'un divertissement frivole, Ludwika manque à la foi récemment jurée, à la foi garantie par les plus saintes

promesses..... Elle part pour un bal où elle espérait trouver le plaisir; elle part déchirée de remords, et dans le tumulte de la fête elle cherche inutilement des yeux celui à qui elle voudrait demander le pardon de sa faute; enfin, au désespoir de son absence, et n'en interprétant que trop bien le motif, seule, trempée de sueur par une de ces nuits glaciales dont l'âpreté du climat a redoublé le péril, elle s'échappe, traverse presque nue une longue cour pour aller chercher sa voiture, y monte, et ne rentre dans son palais et dans son lit que pour n'en plus sortir qu'au bruit du tintement funèbre de la cloche de Sainte-Croix et du couvent de la Visitation. Que faisait cependant le malheureux Edgard? Renfermé pendant deux jours, en proie à sa douleur, il s'était interdit toute communication au dehors; il avait déclaré qu'il ne voulait recevoir ni visites ni lettres. Cependant Ludwika employait à lui écrire les derniers efforts de son courage épuisé. La douleur de ne pas voir Edgard, de ne pas même recevoir de réponse, la pensée qu'elle a pu devenir pour lui un objet d'indifférence et de mépris, accélèrent le terme fatal; et, lorsqu'au troisième jour, Edgard, triomphant enfin de son opiniâtreté, sort de sa prison volontaire, poursuivi par les plus noirs pressentiments, pour aller demander grâce à Ludwika, il aperçoit sous le vestibule du palais de son amante expirée, l'horrible réalité d'une vision qu'il avait eue précédemment. — Un intérêt soutenu et habilement gradué, une peinture vraie des mœurs de la société et du climat de la Pologne, tels sont les titres qui recommandent cette production remarquable.

ALOYS, ou *le Religieux du mont Saint-Bernard*, *in*-12, 1829. — C'est une peine d'amour qui fait le fond de ce roman. Aloys, doué d'une imagination vive et inquiète, d'une ardeur qui le pousse à tout et le retire de tout, est un de ces hommes dont l'esprit travaille beaucoup, mais sans but, sans intention, exalté et indifférent, et qui, pour comble de malheur, a le secret de son caractère, et n'a pas même la ressource d'être dupe de son imagination et de s'y abandonner sans défiance. Il arrive à la jeunesse sans changer de dispositions, se met à voyager, et, après avoir parcouru la Suisse, entre en Italie. C'est là que commence à se nouer l'intrigue du roman. Aloys rencontre Mme de M... et s'attache à elle. Est-ce amitié, est-ce amour? il ne le sait pas. Mme de M..., qui trouve en lui les qualités qu'elle souhaite dans un gendre, lui destine sa fille : il n'ose pas refuser, et avant d'avoir pu se rendre compte de ses sentiments, il se trouve engagé par sa parole. Cependant le mariage s'approche; alors il se passe dans l'âme d'Aloys une lutte terrible. Il sent que c'est Mme de M... qu'il aime. Épousera-t-il sa fille? Et s'il ne l'épouse pas, après avoir promis, que dira le monde? Enfin, il écrit une lettre à Mme de M... où il avoue

tout, et il a avec elle une dernière entrevue. Mme de M... avait vu l'amour qu'Aloys avait pour elle, et elle-même l'aimait aussi; mais elle a cru pouvoir dompter l'amour d'Aloys en le détournant sur sa fille; elle s'est trop confiée à des calculs de sagesse, que la violence des passions est venue déranger : elle a perdu sa fille et celui qu'elle lui avait destiné. Aloys, après cette funeste explication, quitte l'Italie, vient au mont Saint-Bernard, et s'y fait moine sous le nom de frère Pierre. C'est là qu'il raconte son histoire à un étranger. Quand elle fut finie, il laissa retomber sa tête sur ses mains. En revenant à lui, il fut frappé de l'altération des traits du jeune étranger. « Vous m'avez écouté, dit-il, avec un intérêt peu ordi-« naire : c'est pour vous montrer qu'on peut être plus malheureux « que vous, que je vous ai conté mon histoire. — Je la connais-« sais, répond le voyageur, vous êtes Aloys. — Vous savez mon « nom! s'écrie le moine en pâlissant. — Vous êtes la cause de tous « mes chagrins! s'écrie l'étranger. Peu de temps après votre dis-« parition, j'épousai Mlle de M... qui, depuis, m'a tout avoué : elle « vous aimait! — Qu'est-elle devenue? interrompit le religieux. — « Vous me le demandez, quand je vous dis *qu'elle vous aimait!!* « répond le malheureux d'un air sombre. — Et sa mère? dit le « moine en tremblant. — Elle n'a pu lui survivre... » C'est de cette manière que se termine cette nouvelle, pleine d'un triste et douloureux intérêt.

On connaît encore de Mme L. Clarke : *Vanina d'Ornano, 2 vol. in-12, 1825.

CŒURET.

LE ROI DE VÉRONE, *in*-8, 1837. — Le héros de ce roman est Eccelin III da Romano, l'un des plus féroces tyrans du moyen âge. Il était fils d'Eccelin II, qui, après avoir pris une part active aux luttes des Guelfes et des Gibelins, après avoir ensanglanté Vicence, s'était retiré du monde afin de se livrer aux pratiques de la dévotion la plus rigoureuse, vers l'an 1215, laissant à son fils la principauté de Bassano, de Marestica, et de tous les châteaux situés sur les monts Euganéens. La part était belle; Eccelin la jugea médiocre. Bientôt il parvient à se faire élire podestat de Vérone, s'empare de Padoue et des pays circonvoisins. Ennemi même de l'apparence de la liberté, il ne gouverne que par la violence, la prison et l'échafaud. Les peuples indignés font entendre un cri de désespoir et d'alarme qui retentit jusque dans le palais pontifical d'Alexandre IV. Une croisade est ordonnée par le saint-père contre le despote. Venise, Mantoue, Bologne, se lèvent en armes et vont mettre le siége devant Vérone. Eccelin résiste pendant deux années. Enfin, Milan et Ferrare se déclarent contre lui, et il est

fait prisonnier dans une dernière bataille livrée près du pont de Cassano, sur l'Adda. Les chefs des croisés avaient ordonné d'entourer le captif des soins les plus empressés. Mais Eccelin battu ne pouvait plus vivre, il déchire les bandes qui enveloppaient ses plaies, et meurt à Soncino, le 27 septembre 1259. — L'intrigue inventée par l'auteur de ce roman ne brille point par l'originalité; les combinaisons qu'il a imaginées rentrent toutes dans le domaine du mélodrame; il y a des fleuves de sang et des accumulations de morts qui rappellent les montagnes plaintives de la Pharsale de Brébeuf.

COIFFIER DE MORET

LE CHEVEU, *précédé du Voyage, par un capitaine de dragons*, — Le fond de ce roman n'a rien de bien original; il est, ainsi que beaucoup d'autres, imité du Sopha, de Crébillon fils, ouvrage agréable, quoiqu'un peu scandaleux. L'auteur du Cheveu suppose qu'il a été l'amant de la fée Mélusine, qu'il a irritée par une indiscrète curiosité, et dont l'amour se change en haine implacable. Celle-ci, en quittant son indiscret, lui adresse ces paroles : « Tu aimeras encore, tu aimeras plusieurs fois; mais sitôt que l'objet aimé t'aura donné la dernière preuve de son amour, tu deviendras l'un de ses cheveux, et la métamorphose ne pourra cesser que lorsqu'un amant favorisé coupera lui-même le cheveu qui te servira de prison. Autant de fois tu aimeras, autant de fois tu éprouveras cette marque de mon ressentiment jusqu'à ce qu'un rival heureux te coupe sur la tête d'une beauté qui cependant t'aura toujours été fidèle. » Télis (c'est le nom du héros), après avoir éprouvé plusieurs fois les effets du ressentiment de Mélusine, tente une dernière épreuve; il se marie, et sa jeune épouse se trouve veuve à son réveil. Désespérée, elle se retire dans un couvent pour s'y consacrer au service divin; mais elle a retrouvé dans son directeur un de ses anciens amants, et à l'instant où il dépose la chevelure de la future religieuse au pied des autels où elle se dévoue, celle qui allait devenir l'épouse de Dieu redevient tout à coup l'épouse de Télis. — Un petit conte en vers libres, intitulé le Voyage, précède ce roman tant soit peu scandaleux, et n'est pas du tout propre à lui mériter l'absolution.

LES ENFANTS DES VOSGES, 2 *vol. in*-12. — Le héros de ce roman est un bon et honnête vieillard, habitant de l'Alsace, et qui, dans le temps de nos troubles civils, avait le double tort de posséder des richesses et des vertus. Il se voit forcé de dérober sa tête à la hache des assassins; mais il ne peut dépasser la frontière et aller chercher du repos sur un sol étranger. Consolé, secouru

dans sa détresse par deux enfants pleins de candeur et de sensibilité, il se cache parmi les ruines d'un vieux château depuis longtemps abandonné, et n'attend plus que de leur amitié sa subsistance journalière. On aime à suivre ce vieillard dans les longs souterrains où il a trouvé un asile contre ses persécuteurs; on partage son effroi lorsqu'il y rencontre un misérable couvert de sang et près d'expirer, et qu'il reconnaît en lui un de ses plus cruels ennemis; on voit avec intérêt le proscrit rentrer furtivement dans la maison qui fut la sienne, et dont le père des deux enfants qui ont sauvé ses jours est devenu propriétaire. Le bon vieillard trouve moyen d'acquitter envers ses petits amis la dette de la reconnaissance, en s'exposant au plus grand danger pour secourir leur père dont la vie est menacée. Après ce trait héroïque, la fortune cesse de le persécuter, et recouvrant la meilleure partie de ses biens, il s'empresse d'adopter pour ses héritiers le bon petit George et la douce Henriette.

COIFFIER DE VERSEUX

(Henri L. de), né au château de la Faie, en 1770.

ROMANS DU NORD, *imités du russe et du danois, de Karamsin et de Suhm*, 3 *vol. in*-12, 1808. *Le premier volume renferme trois ouvrages de Karamsin, et les deux autres cinq de Suhm.* — Il ne faut point chercher dans les ouvrages de Karamsin ces entassements d'aventures incroyables, devenues maintenant si communes; ses plans sont au contraire d'une extrême simplicité. Une femme (*Julie*) abandonnée par son époux au moment où elle était près de devenir infidèle, et recouvrant ensuite sa tendresse; la jeune fille d'un boyard (*Nathalie*) épousant en secret le fils d'un proscrit, et rentrant en grâce avec son père, lorsque son époux a préservé Moscow d'une invasion, forment les sujets des deux premiers romans, qu'on ne lit pas sans plaisir. *La jeune Lise* est une histoire encore moins compliquée que celle des deux autres héroïnes; mais ici l'auteur s'élève jusqu'au pathétique. Lise est la fille d'une bonne paysanne des environs de Moscow; elle se croit aimée d'un jeune seigneur, et se livre, avec toute la candeur de l'innocence, à une passion qui doit causer sa perte; lorsqu'il n'a plus rien à désirer, il la quitte sous prétexte d'aller à l'armée; mais Lise le rencontre un jour et apprend qu'il vient de contracter avec une femme vieille et riche un *mariage de convenance*. Lise, sans espérance, et concevant enfin toute l'horreur de sa situation, se précipite dans un lac pour mettre fin à ses malheurs. — Suhm, dans ses romans, a eu principalement en vue d'offrir à ses compatriotes quelques-uns des traits mâles et prononcés de leurs sauvages con-

trées. Les bornes de ce recueil ne nous permettent pas d'analyser les cinq romans de Suhm, et nous ne voulons pas d'ailleurs ôter au lecteur ce plaisir qui naît de l'incertitude du dénoûment: c'est donc dans l'ouvrage même qu'il connaîtra et les aventures de la noble *Gyrète*, et celles de la fière *Sigride*, et les tragiques catastrophes d'*Alsole* et de *Signée*. La cinquième histoire offre peut-être moins d'intérêt que les autres, mais elle est très-remarquable par l'intention qu'avait l'auteur en l'écrivant. Osant penser qu'il pouvait contribuer à détruire chez sa nation et chez les peuples voisins des haines invétérées, Shum a peint un Danois, un Norwégien et un Suédois, qui, pleins d'estime les uns pour les autres, font succéder à l'antipathie nationale une amitié généreuse.

Nous connaissons encore de Coiffier de Verseux : * Testament d'un Émigré, in-12, 1800. — * Ouliana, ou l'Enfant des bois, 2 vol. in-12, 1801. — * Le Chevalier noir, in-18, 1803. — La belle Nièce, in-12, 1805.

CONSTANT DE REBECQUE

(Benjamin de), né à Lauzanne en 1767, naturalisé Français.

ADOLPHE, *anecdote trouvée dans les papiers d'un inconnu*, *in*-12, 1816.—La curiosité sera peu satisfaite si elle exige dans ce roman des événements, des aventures, des péripéties, un grand nombre d'acteurs, et des personnages dont les intérêts se croisent et se compliquent, dont les caractères opposés se combattent et varient à chaque instant la scène. Il n'y a ici que deux personnages, que deux caractères, plus singuliers et bizarres que simples et naturels, plus condamnables qu'intéressants, plus dignes de blâme que de pitié. Le héros du roman, Adolphe, est un jeune homme qui un beau matin prend le parti d'être amoureux, rencontre une femme qui n'est plus jeune, qui a dix ans de plus que lui, et qui est depuis longtemps la maîtresse d'un autre et la mère de deux enfants illégitimes; il lui déclare une passion qu'il ne ressent point; mais la résistance qu'il éprouve l'humilie d'abord, l'irrite ensuite, et il prend la révolte de l'amour-propre pour les transports d'un amour véritable; ses attaques deviennent plus pressantes et plus vives; la défense est d'abord très-belle, et le roman serait beaucoup plus intéressant si elle se prolongeait davantage, si d'autres personnages venaient remplir la scène, si quelque épisode la variait; mais dès les premières pages, Éléonore a succombé; Adolphe ouvre les yeux, voit ce qu'il avait déjà vu, ce qu'il avait un instant oublié: il voit qu'il n'aime pas Éléonore, mais il s'aperçoit en même temps qu'il lui a inspiré une passion violente. Que fera-t-il dans cette situation embarrassante? Cette femme ne peut faire son bonheur; l'honneur lui défend de l'é-

pouser, la raison lui ordonne de s'affranchir du joug qu'elle lui impose; son père lui en fait une loi; la société exige qu'il rompe un lien qui détruit tous les avantages de sa naissance, qui lui ferme toute carrière, rend ses talents inutiles, et le condamne à traîner une vie obscure; enfin, à tous ces motifs s'en joint un plus fort peut-être que tous les autres, il ne l'aime point; mais cette femme est malheureuse, et malheureuse par lui; il lui a fait perdre une existence sinon honorable, du moins opulente, et un protecteur puissant; dorénavant lui seul peut la protéger: elle lui a fait les plus grands sacrifices; elle en exige à son tour, et elle est mécontente encore, parce qu'elle s'aperçoit facilement qu'ils sont dictés par la générosité et non par l'amour. De là des altercations souvent très-violentes, des plaintes sans cesse renouvelées, mais souvent éloquentes, de nouveaux projets de rupture, de nouvelles violences d'une part, de nouvelles faiblesses de l'autre, qui rendent ces projets inutiles, jusqu'à ce qu'enfin Éléonore succombe à cette lutte cruelle et à la certitude qu'Adolphe va enfin lui échapper. — Ces deux caractères sont tous les deux condamnables sans doute, mais le plus blâmable des deux est sans contredit celui d'Éléonore. La faiblesse excessive d'Adolphe est inexcusable, mais la générosité qui s'y mêle et qui en est le principe le rend digne de pitié; il faut toujours accorder quelque estime à la générosité, même mal appliquée, et aux sacrifices, même faits mal à propos. Mais Éléonore, indigne de ces sacrifices et qui les exige impérieusement, ne pouvant rien offrir en dédommagement, ni son honneur qu'elle a dès longtemps perdu, ni sa jeunesse qu'elle n'a plus, traînant à sa suite un jeune homme qui a dix ans de moins qu'elle, le tyrannisant par son amour qu'il ne partage pas, et l'excédant par les emportements et la violence de sa passion, Éléonore n'est digne ni d'estime ni d'intérêt; une sorte de compassion peut seulement s'attacher à son sort. Cependant la situation assez neuve d'Adolphe excite la curiosité, et inspirerait même de l'intérêt si elle était liée à une fable plus combinée et à des conceptions plus heureuses. A défaut d'événements, Benjamin-Constant a rempli son roman d'observations spirituelles et souvent caustiques sur les hommes et la société, et d'analyses fines et déliées du cœur humain.

COOPER. Voy. FENNIMOOR COOPER.

CORBIÈRE (Édouard), ex-officier de marine, né à Brest en 1793.

LE NÉGRIER, *in*-8, 1832, ou 4 *vol. in*-12, 1834. — *Le Négrier* est un ouvrage remarquable d'un homme d'esprit et de courage; officier de marine, c'est pour les marins que M. Corbière écrit essentiellement. Il se fait un devoir de reproduire les incidents de la mer et les mœurs des matelots avec une exactitude dont on doit faire cas quand on parle à des juges compétents, et cette tâche, il la remplit avec un talent ferme, énergique, auquel il ne manque peut-être que de vouloir être un peu plus artiste et élégant. Quelquefois la verve de franchise de l'auteur l'emporte, et il lui arrive de manquer de cette chasteté qui prête tant de charme à l'esprit. Les lecteurs qui ne sont pas marins ont été parfois effrayés de sa hardiesse, mais ils ont trouvé à côté de cela des portraits si vrais, si bien frappés, qu'ils ont apprécié M. Corbière à sa juste valeur.

LES ASPIRANTS DE MARINE, 2 *vol. in*-8, 1834. — Ce ne sont point des aventures imaginaires, c'est un épisode de sa propre jeunesse, que nous raconte dans ce roman M. Édouard Corbière. Le héros du drame, c'est Mathias l'aspirant, s'élançant à l'abordage, au milieu de la mitraille, le pistolet au poing, ou bien arrachant sa vieille frégate aux perfides étreintes des brûlots anglais. Terribles hommes ~~que les marins~~ de M. Corbière ! Ils tuent et se font tuer avec la meilleure grâce du monde; ils n'ont point appris, à l'école de M. Sue, l'art de formuler en phrases coquettes et musquées un scepticisme de boudoir; ils ne cherchent point à projeter sur un front virginal l'ombre de leurs vices : la chique et la manœuvre, voilà tout leur bonheur et toute leur science. Ils aiment mieux pointer leurs canons que d'insulter la Providence par leurs sophismes, et démâter un brick ennemi que la vertu d'une femme.

Le sujet de ce roman rappelle, sous des noms supposés, un fait désastreux des guerres de l'empire. En croisière devant l'île d'Aix, les Anglais lancèrent un jour vingt brûlots contre la flotte française, mouillée dans cette rade, incendièrent trois bâtiments, et attaquèrent les autres le lendemain. Dans cette horrible affaire, le commandant d'un des vaisseaux ayant été mis hors de combat par un biscaïen, une terreur panique s'empara de l'équipage, qui se jeta dans les embarcations et abandonna son poste. Le commandant, ne pouvant empêcher cette désertion en masse, suivit le mouvement. C'en était fait du vaisseau, les Anglais allaient l'amariner, quand un aspirant, détaché du bord quelques heures auparavant avec vingt hommes, y revint, étonné et furieux de le trouver vide. Quelques péniches anglaises manœuvraient pour le

rejoindre : il fit décharger sur elles les caronades encore chargées, coupa le câble, hissa une voile, et gouverna de manière à faire échouer le navire sur les vases molles de la Charente. Le lendemain, à la marée haute, il fut ramené dans le port. Ce magnifique trait est la base du livre. La fin de Mathias ne répond point à son héroïque début : la jalousie, l'intrigue, enlèvent ce noble adolescent à la marine; il se fait corsaire et meurt pirate.

LE BANIAN, 2 *vol. in*-8, *ou* 4 *vol. in*-12, 1835.— En ouvrant le livre, le lecteur s'embarque sur le joli trois-mâts *Toujours le même*, capitaine Lenclume, en charge pour Saint-Pierre Martinique. Ce navire se nommait autrefois le Grand Napoléon; mais la restauration est venue, le capitaine a reçu l'ordre de faire disparaître ce nom séditieux, il a obéi avec douleur et avec esprit, et il a narqué la censure en intitulant son navire Toujours le même. Ce n'est pas tout : le capitaine Lenclume qui, à terre et dans le port, est obligé de se soumettre aux lois, retrouve en pleine mer toute son indépendance; il restitue à son navire son ancien nom le Grand Napoléon; le buste de l'empereur est replacé à la poulaine, et le drapeau tricolore flotte au mât d'artimon. Cette conduite hardie du capitaine ne lui a jamais attiré le moindre désagrément; mais cette heureuse chance doit avoir un terme. Il a enrôlé en qualité de cuisinier, un jeune homme qui s'est présenté pour en remplir les fonctions, et qui en ignore les premiers éléments : c'est un espion qui le dénonce. Le capitaine perd sa commission et son commandement. Arrivé à la Martinique, le cuisinier se fait négociant, et reçoit des naturels de l'île le nom de Banian, injurieux sobriquet qu'on donne dans les Antilles aux industriels subalternes. Habile, rusé, sans scrupule, il se tire d'affaire, et, à force de mauvaise foi, d'activité, de fraudes, il parvient à un magnifique succès; puis la banqueroute le frappe, et le malheureux Banian est obligé de prendre la fuite, et de s'embarquer clandestinement sur le brick l'*Oiseau de nuit*, joli corsaire buénos-ayrien, commandé par un jeune et brave marin français, que l'on désigne sous le nom de l'Invincible. Lorsqu'on a gagné la pleine mer, l'Oiseau de nuit prend le nom d'un brick français, le Scorpion; l'équipage prend des habits d'uniforme français, et le brick aborde à Cumana, où il est reçu avec tous les honneurs qui lui sont dus. Pour reconnaître ce brillant accueil, le capitaine offre aux dames de la ville un bal à son bord; le brick est magnifiquement pavoisé, et des essaims de femmes, étincelantes de pierreries, se rendent en foule à son invitation. Mais pendant que les pieds légers des danseuses voltigent sur le pont, que l'or des joueurs se répand sur les tapis verts, le brick met à la voile; tous les hommes et toutes les vieilles femmes sont dépouillés de leur or et de leurs bijoux, jetés

dans les pirogues, et le brick file loin de Cumana. Il est difficile de prévoir ce qui serait advenu aux jeunes prisonnières, si un vaisseau danois, qui s'était mis à la poursuite des pirates, ne fût parvenu, après un combat sanglant, à s'emparer de l'Oiseau de nuit, dont tout l'équipage fut pendu, à l'exception du Banian, qui parvint à se sauver et à gagner la France. A Paris, le Banian retrouve une comtesse de l'Annonciade, ancienne passagère du Toujours le même, et il était sur le point de l'épouser, lorsque le brave capitaine Lenclume l'atteint à la mairie et met la noce en déroute. Le Banian dut renoncer à ses projets, et mourut bientôt de misère et de honte.

Nous connaissons encore de M. de Corbière : Les Pilotes de l'Iroise, in-8, 1832. — La Mer et la Marine, in-8, 1833. — Contes de bord, in-8, 1833. — Le Prisonnier de guerre, in-8, 1834. — Scènes de mer, 2 vol. in-8, 1835.

COTTIN (Mar.-Joséphine Risteau, V^e^),
née à Tonneins en 1773, morte à Paris le 25 août 1807.

CLAIRE D'ALBE, *in*-12, 1799. — Cinq romans sont sortis de la plume de Madame Cottin : on les lut avec avidité au moment où ils parurent; réimprimés plusieurs fois, on les relit avec un plaisir toujours nouveau. Une analyse détaillée de ces romans n'aurait rien de neuf pour le public, qui les a lus tant de fois; aussi ne nous engagerons-nous pas dans un travail que nous croyons inutile; mais nous pensons qu'il ne sera pas sans intérêt de présenter quelques considérations morales sur des ouvrages aussi attachants, et de retracer l'impression qu'ils laissent dans l'âme, lorsque la curiosité n'entre plus pour rien dans le plaisir que leur lecture fait éprouver. — Le caractère distinctif des romans de Mme Cottin est une sensibilité rare, profonde, et qui porte toujours le langage du cœur. Ce fut sans doute le spectacle de nos dissensions civiles, dont Mme Cottin fut témoin pendant sa jeunesse, qui contribua à développer en elle cette sensibilité, à l'exalter peut-être. Les impressions funestes, les secousses terribles qu'elle éprouva, donnèrent d'abord à son esprit une teinte un peu sombre. Fatiguée de ce qui se passait autour d'elle, elle sentit le besoin de se retirer dans un monde idéal : elle composa des romans; mais son imagination, fatiguée de scènes terribles, ne pouvait lui fournir que des tableaux lugubres. C'est dans cette disposition d'esprit que Mme Cottin écrivit Claire d'Albe, son premier ouvrage, dont elle employa le prix à une bonne action. La lecture de Werther paraît avoir inspiré à Mme Cottin l'idée de Claire d'Albe; car, à quelques nuances près, elle a donné à Claire le caractère de Werther. Malgré les éloges que mérite cette pre-

mière composition, on regrette que Mme Cottin ait fait choix d'un pareil sujet. L'auteur de Werther avait encouru de justes reproches pour avoir présenté avec des couleurs trop séduisantes les égarements de la passion dans un jeune homme, et il était encore plus contraire aux convenances de prêter à une femme les mêmes erreurs. Ce qui excuse Mme Cottin, c'est qu'elle était fort jeune quand elle composa cet ouvrage; elle ne sentit pas, et peut-être ne pouvait-elle pas sentir alors, qu'un auteur de son sexe se nuit à son insu, en peignant, même dans un but moral, un sentiment coupable avec trop de vivacité. Il est pourtant vrai de dire que l'intérêt dans Claire d'Albe n'est pas excité par la faute de Claire; on la plaint, mais on la condamne. Sans chercher à l'excuser, l'auteur a trouvé le secret de la rendre intéressante malgré sa faiblesse. Claire d'Albe est subjuguée par degré et sans s'en apercevoir; aussitôt qu'elle a découvert dans son cœur un penchant qu'elle désapprouve, elle éloigne celui qui en est l'objet; surprise par son amant, elle ne succombe que lorsque la mélancolie et le chagrin ont épuisé ses forces et troublé sa raison. Elle meurt accablée sous le poids de sa faute. Ainsi Mme Cottin a réellement mis beaucoup d'art dans son roman, et elle a réussi, jusqu'à un certain point, à racheter, par la combinaison des moyens, l'inconvenance inhérente au fond du sujet. Cependant on ne peut se dissimuler qu'il ne lui soit échappé quelques traits d'une vérité trop franche qui alarment la morale, et que la critique voudrait effacer. Le moment où Claire devient coupable, offre le tableau sur lequel tombe plus particulièrement ce reproche. Quant à la mort de Claire, c'est un morceau achevé; la morale n'y trouve rien à reprendre, et la critique n'a qu'à louer : on se sent profondément ému du pathétique de la situation, de l'élévation des sentiments, de la sincérité du repentir.

MALVINA, 4 *vol. in*-12, 1801. *Dans quelques-unes des éditions postérieures à la première, on a supprimé le chapitre intitulé Préface, où Mme Cottin, sous le nom de mistress Clara, faisait au public une confidence naïve de ses sentiments sur les femmes auteurs.* — Lorsque des jours plus calmes eurent succédé aux jours orageux, le cœur de Mme Cottin n'étant plus froissé par d'affligeantes réalités, ses fictions devinrent moins sombres; tranquillisé par le retour et le maintien de l'ordre, son esprit dut trouver des couleurs plus douces pour peindre les affections de l'âme, et ces affections, savamment développées, heureusement opposées, lui fournirent une infinité de détails attachants. Ainsi, dans Malvina, elle nous présente un combat presque continuel entre l'amour le plus vif et la plus tendre amitié : quelle est intéressante cette Malvina partagée entre sa passion pour Edmond Seymour et

le serment qu'elle a fait à son amie mourante de servir de mère à sa fille! Malvina s'est retirée dans un château solitaire de l'Écosse; c'est là qu'elle veut, loin du monde, se consacrer à la fille de l'amie qu'elle a perdue. Ces lieux, qui semblent retentir encore des chants mélancoliques d'Ossian, sont bien en harmonie avec la tristesse de son cœur. Les aspects que présente l'antique Calédonie, les souvenirs qu'elle rappelle, sympathisent bien avec sa douleur. Mais c'est au fond de cette retraite que, jusqu'alors étrangère à l'amour, Malvina doit devenir accessible à ce sentiment. Elle retrouve dans cette solitude les soucis, les travers et les ridicules de ce monde qu'elle a fui; elle y trouve aussi les consolations de l'amitié, et des bienfaits à répandre. Après avoir exprimé avec des couleurs vraiment locales les beautés sauvages de l'Écosse, et dessiné avec franchise le caractère original de M. Prior, dont l'austérité s'adoucit à la vue de Malvina, avec quelle flexibilité de talent Mme Cottin sait nous remettre sous les yeux les scènes de la société! Avec quelle profondeur est représentée, dans mistress Birton, une de ces femmes qui, sous les dehors de la sensibilité, cachent le plus orgueilleux égoïsme; pour qui une sévérité affectée est un dernier moyen de ressaisir la considération publique, pour qui la bienfaisance est un calcul et la haine un besoin! Avec quel abandon elle se complaît à tracer le portrait enchanteur de Malvina! Ce caractère passerait pour idéal, si l'on savait qu'il n'est point une simple création de l'esprit : le modèle existe; ce portrait est l'hommage le plus délicat que le talent puisse rendre à l'amitié. Ce tableau n'est pas le seul qui ait prêté à l'allusion : dans mistress Clara, devenue auteur par bienfaisance, toujours modeste au milieu de ses succès, le public a reconnu Mme Cottin peinte par elle-même, et ce qui ajoute à ce que l'application a de flatteur, c'est qu'on ne lui a pas supposé l'intention de se peindre. Mme Cottin n'a pas moins de supériorité dans le développement des situations, toujours naturellement amenées par le jeu des caractères, que dans l'exposition des caractères mêmes. La rencontre inattendue d'Edmond Seymour avec Malvina, qu'il croit perfide parce qu'il la trouve au lit de mort de Louise, tête à tête avec M. Prior; la peinture si vive, et en même temps si décente, des soins que Malvina prodigue à son amant, lorsque, introduite auprès de lui, sous les habits d'une garde-malade, elle le veille sans en être connue; la conception aussi forte que neuve de cette scène où M. Prior, s'avançant à l'autel pour unir deux époux, voit arriver Malvina conduite par Seymour, sent, au déchirement qu'il éprouve, qu'il nourrissait une passion coupable, et en triomphe à la voix de Malvina; ces situations, et beaucoup d'autres encore, sont des beautés du premier ordre, que ne dédaigneraient pas les

plus grands écrivains. « Depuis l'inoculation de l'amour dans la « Nouvelle Héloïse, dit Chénier, il n'est point de situation mieux « conçue, mieux développée, plus pathétique en tous ses détails, « que celle de Malvina, s'introduisant déguisée dans le château « d'une famille qui la persécute, y devenant la garde-malade d'Ed- « mond, son amant; et là, muette, impénétrable autant qu'active « et vigilante, l'arrachant, à force de soins, à la mort qui semblait « déjà le saisir. »

*AMÉLIE DE MANSFIELD, 3 *vol. in-12. Il y a en tête de cette édition une préface très-bien écrite, qu'on ne retrouve pas dans la plupart des éditions subséquentes.* — Dans ce roman, Mme Cottin a voulu montrer à quel excès de malheur peut conduire l'amour, même le moins coupable, et à quel point l'orgueil peut endurcir le cœur; mais pour faire ressortir ces deux grandes vérités, elle a mis parfois de l'exagération dans plusieurs de ses tableaux, et s'est écartée souvent de la vraisemblance. Tout ce qui concerne le premier époux d'Amélie est peu attachant, c'est comme l'avant-scène du drame; mais dès qu'Ernest a paru, les émotions se succèdent avec un progrès rapide. Jusqu'au jour où les deux amants sont renfermés dans le même tombeau, on les aime et on les regrette; on plaint avec effroi Mme de Woldmar, mère d'Ernest et très-digne baronne allemande, qui laisse mourir de chagrin son fils unique, de peur qu'il n'épouse Amélie, fille d'une haute naissance, mais veuve d'un mari qui avait le malheur de n'être pas né baron allemand. C'est avec beaucoup de force que l'auteur a peint cet orgueil barbare qui ne cesse d'être inflexible que par des maux irréparables, et se borne à gémir en vain sur les tombeaux qu'elle a creusés. On a reproché avec raison à Mme Cottin l'indécision de la plupart des caractères des personnages de ce roman; mais sans s'aveugler sur quelques défauts, on doit convenir qu'elle les rachète par la magie des couleurs, par une foule de scènes attendrissantes, et par des détails enchanteurs. Est-il, en effet, rien de plus touchant que le moment où Ernest, surpris par une avalanche, est sauvé d'une mort certaine par Amélie? Ici, Mme Cottin, puisant dans son cœur les nobles sentiments qu'elle veut exprimer, écrit d'inspiration, se montre vraiment éloquente, et nous peint bien l'impression que doit laisser une belle femme qu'anime tout ce qu'il y a de divin dans la charité. Peut-on être insensible au charme de cette amitié vive et pure, de cette tendre confiance qui règne entre Amélie et le noble et vertueux Albert, son frère? Quelle flexibilité de talent dans la peinture légère des aimables travers de la vive et sensible Blanche de Geysa, et dans le portrait énergique de l'austère et farouche Adolphe de Reinsberg! — La partie la plus brillante d'Amélie Mansfield est, sans contredit, le

style, qui, dans ce roman en lettres, doit son charme à son extrême variété.

MATHILDE, ou *Mémoires tirés de l'Histoire des Croisades*, 6 *vol. in*-12, 1805. — Cet ouvrage mit le comble à la célébrité de Mme Cottin, et l'on put dès lors regarder l'auteur de Mathilde et de Malvina comme le premier de nos romanciers dans le genre qu'elle avait adopté. L'action se passe à la fin du XIIe siècle, durant la croisade de Philippe-Auguste et de Richard Cœur de Lion. Quelques formes lourdes et guindées en déparent le commencement; mais bientôt l'auteur s'échauffe avec son sujet, la diction devient naturelle, alors l'intérêt commence, et quelquefois il acquiert une haute énergie. Philippe ne paraît qu'un moment; Richard n'occupe guère plus d'espace; Lusignan, roi de Jérusalem, est fort maltraité; Montmorency, terrible dans les combats, timide auprès des dames, rival généreux, a toutes les qualités de l'antique chevalerie; la tendre et soumise Bérengère est le modèle des épouses chrétiennes; Saladin, sans être méconnaissable, est inférieur à sa renommée. Malek-Adhel est le personnage d'élite : bon, généreux, tendre, passionné, vaillant, invincible, régnant par l'amour sur les sujets de son frère, forçant les guerriers dont il est la terreur à l'admirer, et les ministres d'un dieu dont il est le plus redoutable ennemi à chérir ses vertus, il unit au plus haut degré toutes les qualités aimables et toutes les vertus chevaleresques. Mathilde, sœur de Richard, chez qui l'amour le plus vif peut s'allier à toute la piété d'une sainte, à toute la pureté d'une vierge, est digne du héros musulman. Son amour pour Malek-Adhel est gradué, motivé avec art; on est fortement ému, soit lorsque, seule avec lui au milieu de l'ouragan du désert, elle attend la mort qui la menace, soit lorsque, affrontant sans crainte les sables brûlants de l'Afrique, elle relève par son exemple le courage des vieux guerriers chrétiens qui l'accompagnent, soit lorsque, arrivée au terme de son pèlerinage, elle est sauvée par Malek-Adhel au moment où elle allait devenir la proie des farouches Bédouins, soit lorsqu'elle accourt sur un champ de bataille, devenu l'autel, le lit nuptial et le tombeau de son amant, qui expire en invoquant le dieu de Mathilde. La liaison des faits se trouve on ne peut plus heureusement combinée dans ce roman; les situations y sont toutes bien amenées et décrites avec le plus grand intérêt.

ÉLISABETH, ou *les Exilés en Sibérie*, *suivi de la prise de Jéricho*, 2 *vol. in*-12, 1806. — Dans ses précédents ouvrages, les pinceaux de Mme Cottin ne s'étaient pas encore exercés à peindre l'amour filial et les tendres sollicitudes de l'amour maternel; son cœur n'eût point été satisfait si elle eût laissé incomplète cette riche collection de tableaux touchants : elle fit Élisabeth, et dans ce

roman, où les tristes beautés de la Sibérie, les misères de l'humanité, la charité du pauvre, la clémence des rois, et les affections les plus pures, sont décrites avec des couleurs toujours vraies, toujours brillantes, Mme Cottin prouva que son âme n'était étrangère à aucun sentiment vertueux, et son talent à aucun des secrets de l'art d'écrire. Les détails de ce petit roman historique respirent une simplicité touchante, que l'on retrouve aussi dans l'histoire véritable de l'héroïne, publiée par M. Xavier de Maistre, sous le titre de la Jeune Sibérienne. (Voyez XAVIER DE MAISTRE.)

COUAILLAC.

PITIÉ POUR ELLE, 2 *vol. in*-8, 1837. — Pitié pour elle est l'histoire de deux jeunes époux qui viennent imprudemment livrer au tourbillon parisien la sérénité et la joie d'une union formée sous les plus heureux auspices. M. et Mme Dérilly, jeunes, riches et brillants, sont reçus dans le monde avec empressement et distinction; tous les succès leur sont offerts. Mme Dérilly est entourée d'hommages qu'elle dédaigne par amour pour son mari; Dérilly, plus faible, se laisse captiver par les séductions d'une coquette; il trahit la foi conjugale, et sa femme, égarée par le désespoir que lui cause cette infidélité, commet l'irréparable faute que lui conseille une folle idée de vengeance et de représailles. Le remords vient bientôt au cœur des deux époux; mais leur situation est bien différente. Dérilly peut invoquer son pardon, mais l'épouse coupable n'a pas le même droit. Dérilly, touché du repentir de sa femme, fait de vains efforts pour lui rendre sa tendresse; il peut pardonner, mais non pas oublier. Mme Dérilly, pour mettre fin à ses douleurs, prend un parti terrible, et le roman se termine par un dénoûment fatal et dramatique.—On trouve dans cette production une grande finesse d'observations. Roussel est un excellent type de mari de province; Léon de Morvan et Édouard Dervilly offrent des esquisses bien touchées; Sophie est un heureux mélange de délicatesse, de force et de grâce, qui fait qu'on l'aime, qu'on l'admire et qu'on la plaint. En résumé, ce livre mérite d'être lu, car il y a en lui deux éléments de succès : le rire et les larmes.

UNE FLEUR AU SOLEIL, *in*-8, 1838. — On suit dans ce roman l'existence d'une jeune fille qui, sortie d'une loge de portier, veut s'élever à une loge d'actrice. L'auteur a pris sur le fait la nature dans les coulisses et les lieux circonvoisins; il en a tracé le tableau en observateur assidu et intime; il n'a rien dissimulé, rien exagéré; tout son livre est d'une exactitude scrupuleuse. Dans la galerie de ses portraits, on distingue la mère d'emprunt qui a toujours une

fille à produire au théâtre, le régisseur dont il faut subir la protection, quand on veut parvenir au sanctuaire de l'art. Dans la série de ses intérieurs, on remarque le théâtre bourgeois, la salle Chantereine, le foyer. Le chapitre du début n'est pas le moins instructif, et celui du lendemain du début n'est pas le plus gai.

On a encore de cet auteur : Les sept Contes noirs, in-8, 1832. — Avant l'Orgie, 2 vol. in-8, 1836.

CRAON (Mme la princesse de).

THOMAS MORUS, 2 *vol. in*-8 (3e *éd.*), 1834. — On sait la vie et la mort de ce célèbre Thomas Morus, qui fut l'ami d'Érasme et de Pierre Gilles, qui garda pendant deux ans les sceaux du royaume d'Angleterre sous Henri VIII, et qui périt sur l'échafaud pour n'avoir pas voulu prêter le nouveau serment de suprématie exigé par le roi après l'intronisation d'Anne de Boleyn. Morus est le héros du livre de Mme de Craon, mais il n'en remplit guère que le second volume; dans le premier, il s'efface devant Wolsey, son prédécesseur au poste de chancelier. De l'opposition de ces deux personnages naît un contraste dont l'effet est fort beau. Wolsey, tenant aux grandeurs, ambitieux, rusé, renversé d'un souffle au moment où il croyait à l'éternité de son pouvoir, mourant de cette disgrâce, abreuvé de fiel, dépouillé de tout, et finissant obscur et misérable; Wolsey, fier quand il régnait, humble quand il succombe, et d'un autre côté le noble caractère de Morus, froid et calme à l'heure de son investiture, acceptant les sceaux pour faire le bien, pour dévorer sa fortune privée dans ces fonctions publiques, si incorruptible, si juste, si probe, si moral, que sa vue seule est un reproche pour le roi, pour Anne de Boleyn, pour toute cette cour corrompue comme son maître; Morus qui se démet de sa charge et proteste contre un divorce approuvé par tous, qui meurt ensuite pour ne pas dire : *Je jure!* pour finir en paix avec sa conscience; ne regrettant qu'une chose à l'heure de sa mort, sa fille, sa pauvre Marguerite. Quel trésor qu'un pareil sujet, que de haute moralité il renferme, que d'émotions il provoque, que de sympathies il excite! Et comme il succombe cet héroïque Morus! Quand sa tête est sur le billot, il se relève pour dégager sa belle barbe qui eût pu amortir le coup : « Ma barbe n'a point commis de trahison, dit-il au bourreau, il n'est pas juste qu'elle soit coupée! » — Mme de Craon s'est approprié de cette noble infortune tout ce qui pouvait saisir le lecteur; elle a groupé les acteurs de son drame avec une habileté d'artiste; elle a rendu leurs portraits avec une vigueur bien rare chez une femme.

HENRI PERCY, *comte de Northumberland*, 2 *vol. in*-8, 1835. —

L'action roule sur une création qui fait le fond de ce livre et qui en fait le charme, sur l'amour de Henri Percy pour Anne de Boleyn, amour grave et religieux qui n'a pas plus de rapport avec les passions effrénées des romans modernes qu'avec les transports fades et vides des romans de chevalerie : celui-là est vrai, réfléchi et sérieux. C'est un de ces dévouements sans limites qui embrassent une vie, la remplissent et l'embellisent, ou la désolent. Henri Percy, comte de Northumberland, est jeune, considéré, opulent; toutes les faveurs du sort sont accumulées dans ses mains, et il vit obscur et solitaire dans son château d'Almvick! Une seule pensée, une seule douleur a dévoré toute sa destinée : il aimait Anne de Boleyn; enfant, elle lui était promise; mais un père ambitieux la lui enleva pour la donner au trône d'Angleterre. Elle se laisse pousser sur le trône, et Percy disparut à ses yeux éblouis dans le bruit des fêtes royales, dans l'éclat des pompes et des hommages. Plus tard elle le retrouvera dans la Tour de Londres, lorsque, prisonnière, elle attendra des juges, ce qui était en ce temps-là attendre la mort. Percy a eu toutes les douleurs; l'oubli d'Anne, la rivalité heureuse de Henri VIII, il a tout dévoré sans se plaindre, calme, silencieux, priant Dieu pour celle qu'il a perdue et qui se perd. Resté fidèle à la religion de ses pères, une sollicitude entre autres le tourmente : comment Anne comparaîtra-t-elle un jour au tribunal qui attend tous les humains, chargée des anathèmes de la malheureuse princesse dont elle a pris la place dans le cœur de Henri VIII et sous sa couronne? Il va aux pieds de Catherine qui meurt lui demander le pardon d'Anne qui règne et qui triomphe. Qu'aurait dit Anne de ce soin pieux si elle l'avait su, et de ce pardon s'il était arrivé jusqu'à elle? Plus tard elle en avait besoin pour respirer en paix : toutes les grandeurs étaient tombées, toutes les illusions étaient détruites; il ne restait plus devant les pas d'Anne épouvantée qu'un tribunal terrestre, et elle pensait à l'autre. C'est alors que Percy paraît. Il lui apporte ce que lui seul pouvait lui apporter, ce que lui seul, avec son amour inépuisable et chrétien, avait pu vouloir pour elle; il lui apporte ses conseils, ses exhortations, sa présence, un visage ami, une voix émue, un cœur dévoué à cette heure de l'universel abandon et de l'inexorable solitude. Il lui apporte, dans l'horreur de son cachot, les trésors de son amour méconnu, de cette tendresse infinie qui a été brisée, qui a été trahie, qui a été blessée dans tout ce qu'une âme noble et fière a de sensible, et qui a persisté, n'attendant plus rien de la terre, mais croyant au ciel; ne pouvant se persuader qu'il n'y eût rien sous tant de mécomptes qu'une folle méprise, qu'une froide ironie du sort; aimant encore l'âme égarée d'Anne; se sentant enchaîné par des nœuds de toute la vie et plus à cette âme

digne de se retrouver quelque jour libre et pure, dût ce jour ne venir qu'au delà du tombeau !... Le grand jour est venu avant le tombeau. C'est Percy qui a ramené cette âme fascinée, qui l'a relevée par la religion à l'heure où elle se relevait par l'adversité. Mais c'est tout ce qu'il peut pour elle. Il ne peut sauver l'illustre victime; elle tombe, n'ayant passé sur le trône d'Angleterre que le temps d'y laisser après elle sur les degrés cette Élisabeth qui allait grandir pour punir l'inconcevable indifférence des Anglais aux caprices sanglants de Henri VIII, en continuant sa tyrannie.—Tel est le cadre du beau roman de Mme de Craon, qui a reproduit avec vigueur et habileté la grande époque qu'elle retrace.

Mme de Craon est aussi l'auteur de : Deux Drames, in-8, 1835.

CRAYON (Geoffroy), pseudonyme de WASHINGTON IRWING.

CRÉBILLON (Cl. Prosp. Jolyot de),
né à Paris le 12 février 1707, mort le 12 avril 1777.

LES HEUREUX ORPHELINS, *histoire imitée de l'anglais*, *in*-12, 1754. — Les romans de Crébillon fils peuvent se diviser en deux classes bien distinctes : les romans proprement dits et les gravelures. Dans le nombre des premiers, il faut ranger les Heureux orphelins. — En 1688, un Anglais, nommé le chevalier Rutland, rencontre dans son parc deux jeunes enfants orphelins, frère et sœur, qu'il élève avec une sollicitude toute paternelle. Sa pupille se nomme Lucie; elle est si belle à seize ans que le chevalier en devient éperdument amoureux. Lucie a peur de cet amour, et elle s'enfuit la nuit dans la ville de Londres, où elle rencontre autant de dangers pour son innocence que Tom Jones en trouva pour la sienne. Le roman est entremêlé par des aventures d'un jeune lord très-fat et très-corrompu, à la mode des grands seigneurs français.

LES ÉGAREMENTS DU CŒUR ET DE L'ESPRIT, *in*-12, 1736. — Dans ce roman, Crébillon a tenté de représenter une jeune et jolie personne de la société d'autrefois; élégante, jolie, bien faite, spirituelle, rieuse, pleine de noblesse, héritière d'un grand nom, et pure comme une jeune fille du dix-septième siècle. Cette aimable personne s'appelle Mlle de Théville. « C'est un roman que je n'ai jamais oublié, dit un de nos plus mordants critiques modernes, tant celle qui porte ce nom fait un charmant contraste avec tous les personnages des autres romans de Crébillon. » Le héros du livre est partagé entre Mlle de Théville et Mlle de Lursay. Son cœur s'égare

avec l'une, sa raison avec l'autre; elles sont aimables et bonnes toutes deux, Mlle de Théville plus que Mlle de Lursay.

On a encore de Crébillon fils : *Le Sylphe, in-12, 1730. (Réimprimé dans le 1er volume des Amusements du cœur et de l'esprit.) — * Lettres de la marquise de *** au comte de R***, 2 vol. in-12, 1732. — * Tanzaï et Néardané, 2 vol. in-18, 1756. (Réimpression de l'Écumoire, 2 vol. in-12, 1734.) — *Le Sopha, 2 vol. in-12, 1745. — *Atalzaide, in-12, 1736. — * Les Amours de Zeo-Kinizal, roi des Cofirans (Louis XV, roi des Français), in-8, 1746. — * Ah, quel conte! 4 vol. in-12, 1751. — * La Nuit et le Moment, in-12, 1755. — Le Hasard du coin du feu, in-12, 1763. — Lettres de la duchesse de*** au duc d'****, 2 vol. in-12, 1768. — Le Sopha

CREUSÉ DE LESSER (A.)

LE ROMAN DES ROMANS, 2 *vol. in*-8, 1837. — Parmi les grandes questions qui divisent le monde social, celle du mariage d'inclination et de convenance occupe une place importante : M. Creusé de Lesser, à l'exemple de M. Scribe, se constitue l'avocat de la convenance. Il prend trois jeunes amies, au sortir de leur pensionnat, les pose sur un divan dans un château voisin des bords de la Loire; là chacune donne son programme : Ermance et Agathe se complaisent à enjoliver le signalement de leur époux futur, à l'enrichir de toutes les qualités physiques et morales. Mélanie se montre beaucoup moins exigeante; aussi les deux autres lui reprochent-elles de manquer de poésie et d'idéal, de n'avoir pas lu de romans, et la pauvre Mélanie passe condamnation sur tous ces chefs. Mais cette pauvre Mélanie, mariée à un grave magistrat, ne tarde pas à jouir de toute la somme de félicité accordée ici-bas à la femme, à la mère, tandis qu'Ermance et Agathe épuisent la coupe d'amertume remplie jusqu'au bord par leur imprudence et leur aveuglement. Ermance refuse la main de l'homme le plus aimable pour celle d'un fat qui la ruine, la trompe et l'avilit. Agathe, poursuivant toujours l'idéal qu'elle n'a pas rencontré dans son époux, vieille gloire de l'empire, marche d'erreur en erreur, de déception en déception, et finit par mourir à la peine. — Ce livre, où l'auteur a mis beaucoup d'esprit, d'enjouement et de grâce, est une aimable causerie dans laquelle on résume la série d'arguments pour et contre les mariages d'inclination et de convenance.

CROWE, romancier irlandais.

LES CARDEURS, *trad. de l'angl. par Defauconpret*, 3 *vol. in*-12, 1830. — A l'imitation de son compatriote Banim, Crowe a entrepris de nous faire connaître l'Irlande, mais il y a dans sa manière de voir et de représenter les choses, moins d'illusion et

de poésie que chez son devancier. Pour lui, l'Irlande n'est point cette île enchantée, cette verte Erin, que les poëtes ont si souvent chantée; il dépouille ses habitants de cet idéal de patriotisme énergique et de verve spirituelle auquel nous ont habitués les romans de Banim et de lady Morgan. Une sorte de pessimisme moqueur inspire tous les récits qu'il fait de leurs conspirations, de leurs émeutes contre l'oppression anglaise; mais ce n'est certes point par sympathie pour celle-ci, car ses partisans n'obtiennent pas grâce devant son inexorable pinceau. Ainsi, dans *les Cardeurs*, Arthur Dillon se laisse d'abord aller à l'enthousiasme patriotique qui s'accorde si bien avec tous les sentiments de son jeune âge; puis, la lâche cruauté, l'égoïsme grossier des séditieux subalternes, parmi lesquels il se trouve quelque temps compromis, viennent dissiper ses rêves d'indépendance, ses flatteuses espérances de liberté, et lui rendent de plus en plus cher le bonheur tranquille de la vie privée. Ce caractère contraste singulièrement avec celui du maître d'école O'Rourke, pour qui les troubles populaires ne sont qu'un moyen d'ambition personnelle; avec ceux des ignobles conspirateurs dont les crimes ne sont rachetés par aucun dévouement, par aucune générosité; et surtout avec les caractères de lord Castletown et du révérend Crostwaithe, que de bas intérêts ont réunis aux oppresseurs.

LE CONEMARA, ou *Une élection en Irlande*, *in*-12, 1830. — Le *Conemara* est une sorte de caricature vive et gaie, chargée avec esprit, mais dont on regrette de ne pas comprendre entièrement le sens; quelques notes auraient pu expliquer les allusions qu'elle doit renfermer, et nous apprendre ce que nous devons croire des merveilleux récits de l'auteur sur le roi Mac Loughlin et sa monarchie sauvage.

CUELLET (Mlle Adèle).

LE VOILE, ou *Valentine d'Alté*, 3 *vol. in*-12, 1813. — *Le Voile* est un de ces romans qu'une femme seule pouvait écrire, et dont une analyse ne peut donner qu'une idée très-imparfaite. La jeune et belle marquise d'Alté, veuve d'un mari joueur, qui l'a laissée dans la misère, habite à Montpellier la maison du docteur Dacy, doyen de la faculté de médecine de cette ville. Un jeune et bel Anglais, lord Cherbury, arrive dans la même maison, mourant des suites d'une passion malheureuse. Le lait de femme est le seul remède qui puisse le rappeler à la vie. Mme d'Alté, qui est veuve depuis quelques mois seulement, est accouchée d'un fils peu de temps après la mort de son mari, et ce fils lui-même vient de mourir. Mme d'Alté n'a rien au monde que des dettes; elle ne subsiste que

de ce que ses amies lui font accepter, et sa délicatesse en souffre infiniment. Que les lecteurs rapprochent, qu'ils pèsent ces circonstances, et qu'ils essayent de deviner la proposition que le docteur Ducy fait à la marquise. Cette proposition la révolte, et elle la rejette bien loin; mais le docteur, homme très-positif, combat par d'excellents arguments cette résistance; la marquise cède, et, sous un déguisement, est installée nourrice de lord Cherbury, mais à condition qu'elle aura toujours un voile sur sa figure. On s'attache aux personnes par le bien qu'on leur fait, autant et quelquefois plus que par le bien qu'on reçoit d'elles. Tandis que lord Cherbury n'éprouve encore que de la reconnaissance pour la jeune femme qui lui rend la vie et la santé, celle-ci conçoit pour l'homme qu'elle sauve de la mort un sentiment plus vif et plus tendre : il est vrai qu'elle le voit, tandis que lui il ne la voit pas, ou du moins ne voit pas son visage. Mais ici l'action se complique, et Mme d'Alté va faire un second personnage. Le matin, l'humble nourrice, sous son voile, vient allaiter son cher nourrisson; et le soir, la belle marquise, à visage découvert, reçoit chez elle lord Cherbury, qui bientôt l'aime autant qu'il est aimé d'elle. Après beaucoup d'incidents et de traverses, dont il est juste de laisser le plaisir à ceux qui liront l'ouvrage, le *Voile* tombe, et lord Cherbury est enchanté d'épouser à la fois sa nourrice et sa maîtresse. — La situation singulière qui sert de base à tout le roman, est traitée avec cette délicatesse qui appartient aux femmes, et qui est pour elles un sûr moyen de plaire. Ce voile, qui a donné son nom au roman, sauve et embellit tout; il est à la fois décent et mystérieux; il s'étend sur l'ouvrage comme sur la figure de l'héroïne.

Nous connaissons encore de Mlle Cuellet : Le Stratagème, ou le Château de Montyvon.

CUMBERLAND (Richard), né le 19 février 1732, mort le 7 mai 1811.

ARUNDEL, *traduit par Ducos*, 2 *vol. in*-12, 1799. — Cumberland écrivit ce roman à la hâte, pendant un séjour de quelques semaines à Brighton, et l'envoya à l'imprimeur feuille par feuille. Le style est facile et clair, les caractères hardiment tracés.

HENRI, *traduit par Ducos*, 4 *vol. in*-12, 1799. — Le succès d'Arundel, qui avait coûté si peu de peine à Cumberland, l'engagea à composer le roman de Henri, dont il mit deux ans à corriger et à polir le style. Peut-être, après tout, ce roman n'a-t-il pas sur Arundel la supériorité à laquelle l'auteur aspirait; il serait injuste toutefois de refuser à Henri le mérite d'être un roman excellent. On y admire de belles descriptions, et des détails curieux sur la vie des classes inférieures en Angleterre; les paysans de

Cumberland, peints d'après ceux du comté de Kent, au milieu desquels il passait sa vie à Tunbridge, peuvent être placés à côté des portraits de ce genre faits par les plus grands maîtres. Le caractère d'Ézéchiel Daw est si heureux, que, quoique l'idée lui en ait été inspirée par le caractère d'Abraham Adam, dans Joseph Andrews de Fielding, il est encore un excellent original. L'intrigue est habilement nouée et diversifiée par une suite d'incidents liés par un genre de sentiment particulier à l'auteur. Contre l'usage reçu, c'est l'héroïne qui fait les avances, et Cumberland a, dans ce cas, poussé les choses très-loin : son héros est doué de la continence du patriarche hébreu, et il l'expose aux attaques d'un être séduisant, dont les aveux sont bien plus dangereux que ceux de la matrone égyptienne. On peut même faire encore un reproche à l'auteur : Henri se trouve avec Suzanne placé dans des situations telles, que les écrivains modernes n'oseraient pas se permettre de les présenter, parce qu'elles compromettent évidemment la décence.

CUNINGHAM (Allan), poëte écossais.

MARGUERITE LINDSAY, *traduit de l'anglais*, 4 *vol. in*-12, 1825. — Cet ouvrage est le tableau le mieux tracé des mœurs de la classe laborieuse, dont Allan Cuningham lui-même est sorti. Simple tailleur de pierre, employé dans l'atelier de Chartrey, le plus célèbre sculpteur des Iles Britanniques, Allan Cuningham sentit naître au milieu de ses travaux grossiers, les inspirations du génie; il s'y livra entièrement, et ses premières productions furent favorablement accueillies. Ses chansons avaient commencé à le faire connaître; plusieurs poëmes établirent ensuite sa réputation littéraire, et les éloges que Walter-Scott donne à celui qui est intitulé *Sir Marmaduke* sont une preuve certaine du mérite de *Marguerite Lindsay*. Marguerite Lindsay est la femme d'un pauvre ouvrier imprimeur qui habite un des faubourgs d'Édimbourg. Le travail de Walter Lindsay suffit pour entretenir sa femme et ses enfants; mais bientôt il néglige son travail et sa famille, et s'érige en réformateur religieux et politique. Prévenu de conspiration, il est arrêté et jeté dans une prison. De cette époque datent les malheurs de sa famille et les épreuves de Marguerite Lindsay; privée des ressources que lui procurait le travail de son époux, elle abandonne, avec ses trois filles, l'humble hameau où s'étaient écoulés tant de jours paisibles. Nous ne la suivrons pas dans la retraite qu'elle avait choisie; il serait trop long d'ailleurs de retracer toutes les vicissitudes de sa vie agitée. Après avoir survécu à toutes les personnes qui lui étaient chères, elle retrouve enfin le bonheur, après avoir

subi toutes les épreuves de l'infortune. — Ce roman, reproduit en notre langue par une plume exercée, est plein de l'intérêt que produisent des situations naturelles, rendues plus touchantes par le charme du style, par la vérité des sentiments, et par la peinture réelle des scènes de la vie. Aucune invraisemblance ne choque le lecteur, et l'on n'y trouve aucun de ces incidents heureux ou malheureux qui transportent, comme par enchantement, dans une situation inattendue. Tout suit, dans ce joli roman, une marche régulière, et cependant l'intérêt est assez vivement excité pour qu'on ne puisse quitter l'héroïne sans vouloir connaître son destin. — Dans une préface élégamment écrite, M. de Barante donne des détails extrêmement intéressants sur la vie et les ouvrages d'Allan Cuningham.

CUVELIER DE TRIE (J. Guil. A.),
né à Boulogne-sur-Mer, en 1766, mort en 1824.

LE DAMOISEL ET LA BERGERETTE, *in*-8, *an* IV. Voici en quelques phrases l'analyse de ce joli petit roman : — Un jeune damoisel est aimé de la sœur de l'électeur palatin, mais le damoisel s'était engagé pour la vie à une jeune bergerette du canton, et déjà même il en avait un fils. La fière princesse découvre qu'elle a une rivale; elle la fait enlever ainsi que son enfant, dont elle a la cruauté de la séparer. La bergerette est ensuite enfermée dans un couvent que le damoisel ne tarde pas à découvrir. Comme il avait *figure douce et veloutée de fillette*, il se déguise en nonnain, parvient à s'introduire dans le couvent et à délivrer son amie. Les deux amants se cachent dans les bois pour échapper à la vengeance de la princesse. Un paysan leur apprend qu'un vaste complot s'ourdit dans le pays contre l'électeur palatin. Le damoisel se met à la tête des révoltés, tue en combat singulier l'électeur, renferme la méchante princesse dans un cachot, et épouse sa bergerette.

On doit encore à Cuvelier : Nouvelles, Contes et Anecdotes, 2 vol. in-8, 1808. — Le Bandit sans le vouloir et savoir, 3 vol. in-12, 1809. — L'asile, in-8, 1811.

DAMINOIS (Mme A. Adèle Huvey),
née à Clermont (Oise), le 21 décembre 1789.

MARESCA ET OSCAR, 4 *vol. in*-12, 1823.—Oscar aime une jeune fille simple, douce, qui répond à sa passion avec toute la bonne foi, tout l'abandon d'une âme encore neuve; séparée de lui par la haine d'un frère, elle croit Oscar infidèle, et se résigne à une douleur qui doit la conduire au tombeau. Cependant Oscar, après avoir perdu Adèle, la cherche partout; étranger au monde dont

il fuit les plaisirs, il va traîner à Moscou sa mélancolie. Là, il rencontre Mareska, célèbre par sa beauté, sa fortune et ses talents. Il résiste longtemps; mais l'enchanteresse passionnée triomphe enfin, et le volage Oscar ne conserve plus qu'un souvenir d'intérêt pour la malheureuse Adèle. Il la retrouve cependant à son retour dans sa patrie. La joie et les regrets des deux amants, la générosité de Mareska, qui sacrifie son amour au bonheur d'une rivale qui ne vivra que pour Oscar, d'autres incidents qu'il serait trop long de rapporter, amènent le dénoûment de cette tragique histoire, dont l'auteur fait plutôt pressentir qu'il ne donne la conclusion, et ce double mystère n'est pas sans intérêt.

Nous connaissons encore de Mme Daminois : * Léontine de Wertelino, 2 vol. in-12, 1819. — * Maria, 2 vol. in-12, 1819. — Alfred et Zaïda, 3 vol. in-12, 1821. — Lydie, ou la Créole, 4 vol. in-12, 1824. — Charles, ou le Fils naturel, 4 vol. in-12, 1825. — Alaïs, in-12, 1826. — Mes Souvenirs, in-12, 1827. — Une Mosaïque, 2 vol. in-12, 1832. — Le Cloître au XIXe siècle, in-8, 1836.

DAMPMARTIN (A. H., vicomte de), né à Uzès, le 30 juin 1755, mort en 1825.

JULES, ou *le Frère généreux, précédé d'un essai sur les romans*, 2 *vol. in*-12, 1821. (*Réimpression du roman de Gustave*, 2 *vol in*-12, 1803.) — Le premier titre de ce livre n'a aucun rapport avec le sujet principal, qui est véritablement l'*Essai sur les romans*. L'anecdote du *Frère généreux* est narrée, il est vrai, avec toute la simplicité et le naturel qui peuvent la rendre plus touchante; mais, après tout, ce n'est qu'une anecdote, que son auteur a seulement voulu nous raconter selon son cœur, et qui se trouve, pour ainsi dire, jetée à la suite du second volume de l'*Essai sur les romans*. Dans cette première partie, écrite d'un bout à l'autre avec beaucoup d'habileté et une grande connaissance des mœurs de chaque époque, M. Dampmartin analyse rapidement tous les genres de romans, depuis les fables des gymnosophistes indiens jusqu'aux contes de nos derniers temps.

DAVID (Jules A.)

LA BANDE NOIRE, 2 *vol. in*-8, 1838. — Si l'on doit s'en rapporter aux idées que l'auteur a assez longuement formulées dans sa préface, le romancier qui prétend à autre chose qu'à émouvoir les femmes de chambre sentimentales et les amateurs des théâtres du boulevard, doit s'occuper spécialement de l'analyse du cœur humain et de la société. Fidèle à ses principes, M. Jules David procède à cette analyse en promenant le lecteur sur les bords de la

Seine, depuis Corbeil jusqu'à Melun; après lui avoir montré le château de Saintres, il lui fait faire connaissance avec Arthur Raimbault, spéculateur de démolitions, qui, pour se venger des dédains aristocratiques auxquels il a été jadis en butte, entreprend de démolir les retraites orgueilleuses des nobles d'autrefois, lesquels mettaient volontiers le pied sur les petits pour se servir d'eux comme d'un marche-pied. Arthur, pour arriver à l'accomplissement de ses projets, se sert de deux femmes : l'une, qu'il a connue dans son enfance lorsqu'il gardait les troupeaux, et dont il eut l'audace de devenir amoureux, est la femme de M. de Noë, diplomate retiré, joueur à peu près ruiné, auquel Arthur vend une partie du château de Saintres, pour assurer les derniers débris de sa fortune. La richesse d'Arthur lui facilite les moyens de voir et de séduire Mme de Noë. L'autre femme, fermière élégante élevée au pensionnat, est mariée au fermier Évon, rustre qui ne la comprend pas, que Raimbault emploie à revendre les morceaux de terre aux habitants du pays. Arthur devient à la fois l'amant de Mme Évon et de Mme de Noë. Cette double intrigue, après avoir été traversée par mille jalousies, se découvre enfin et amène le dénoûment. Arthur, surpris dans un double tête à tête par M. de Noë et par le fermier Évon, est tué en duel d'un coup de pistolet. Dénoûment qui démontre d'une manière péremptoire que *l'analyse du cœur humain et de la société est l'unique objet que doit poursuivre le romancier qui prétend à autre chose qu'à émouvoir les femmes de chambre sentimentales, et les amateurs du gros mélodrame du boulevard du Temple.*

Nous connaissons encore de cet auteur : Lucien Palma, 2 vol. in-8, 1835. — La Duchesse de Presle, 2 vol. in-8, 1836.

DAVIN (Félix).

UNE FILLE NATURELLE, 2 *vol. in*-8, 1836. — La fille naturelle dont il est ici question est Diane de France, fille de Henri II et d'une demoiselle de Coni. Diane avait été légitimée par son père, qui lui fit un opulent apanage, et la maria au duc de Farnèse, tué au siége d'Hesdin peu après son mariage. Le roi, qui portait à sa fille une vive affection, avait décidé qu'elle épouserait en secondes noces le duc François de Montmorency, fils du connétable Anne de Montmorency, dont cette union comblait les vœux. Malheureusement le duc François était marié secrètement à Jeanne de Pienne, sœur du colonel Bonnivet. Il s'agissait de faire rompre ces liens par le pape; mais Paul IV s'y refusait, à l'instigation des Guises. D'un autre côté, Diane de France se souciait peu d'un mariage qui ne flattait ni sa vanité ni son cœur, et préférait un

veuvage qu'elle menait joyeusement et galamment. Après avoir développé son sujet au milieu des intrigues politiques, des magnificences et des galanteries de la cour de Henri II, l'auteur nous transporte aux guerres de Flandre; il nous montre la Picardie et l'Artois envahis par l'armée de Philippe II, et nous fait assister à la bataille de Saint-Quentin.

Nous connaissons encore de M. F. Davin : Les deux Lignes parallèles, in-8, 1833. — Une Séduction, in-8, 1833. — Mœurs du nord de la France (Ce que regrettent les femmes), 2 vol. in-8, 1834. — Histoire d'un Suicide, 2 vol. in-8, 1835. — La Maison de l'ange, 2 vol. in-8, 1835.

DEFAUCONPRET (A. J. B.), né à Lille, en 1767.

MASANIELLO, ou *Huit jours à Naples*, 3 *vol. in*-12, 1822. — Un simple pêcheur qui, dans l'espace de trois jours, se rend maître d'une grande ville, renverse le gouvernement, impose des lois au vice-roi, exerce une autorité absolue et est adoré du peuple, qui le massacre trois jours après et déplore sa perte le quatrième, tous ces événements, qui semblent n'appartenir qu'au roman, sont cependant strictement historiques. L'auteur de Masaniello en a profité avec art; il a conservé au duc d'Arcos, au cardinal Filomarino, à Masaniello, à Génuino, en un mot à tous les personnages historiques, les traits caractéristiques qui leur appartiennent; et il n'a pas été moins heureux dans la peinture des caractères subalternes qu'il a créés. Le contrebandier Carlo, qui s'attache par reconnaissance à la fortune de don Joseph Caraffa, et qui le tire de plusieurs dangers, est un des plus intéressants : la manière dont il sauve la fille du vice-roi, dont le brigand Perrone s'était emparé pour s'en faire un otage, ou plutôt pour en tirer une forte rançon, est aussi bien conçue qu'adroitement exécutée, et lorsque le vice-roi lui offre le choix d'une récompense, qui pourrait retenir un sourire quand il lui demande naïvement la liberté de faire la contrebande, sans être obligé de faire le coup de pistolet avec les commis de la douane? Le caractère du poltron Égidès, son beau-frère, n'est pas moins bien tracé, et il est d'autant mieux imaginé, qu'il fait contraste avec l'intrépidité de sa femme. La mort et les obsèques d'un des brigands dans l'espèce de forteresse qui leur sert d'asile; la scène qui se passe dans la chaumière de Masaniello, quand on vient chercher sa femme avec pompe pour qu'elle aille rendre visite à la vice-reine; la fuite de Perrone de la prison où il a été enfermé; le pillage et l'incendie des palais des nobles et des couvents de Naples, forment des tableaux que Walter Scott lui-même n'aurait peut-être pas désavoués.

ROBERT FITZOOTH, SURNOMMÉ ROBIN-HOOD, 3 *vol. in*-12, 1828.

— Dans cet ouvrage, l'auteur peint rapidement l'aspect de l'Angleterre au commencement du XIIIe siècle. A cette époque, un chef de bande, Robin-Hood, renommé par sa force et son adresse prodigieuse, régnait sur la forêt de Sherwood. A la tête de cent cinquante hommes audacieux et braves, il s'était rendu assez redoutable pour que l'arrêt de proscription lancé contre lui restât sans effet. Secondé par son lieutenant Listh John et par le frère Tuck, qui, sous son capuchon, se joue de certains abbés du voisinage, Robin-Hood poursuit ses courses aventureuses, rançonnant les riches, protégeant les faibles, aidant toujours les pauvres gens. Les secours qu'il porte à un baron assiégé par les troupes du roi Jean sans Terre, sans que le baron puisse deviner quel motif engage Robin-Hood à venir le défendre, donnent lieu à des tableaux fort animés, à des scènes mystérieuses où l'intérêt se soutient constamment. Après la mort du roi Jean, Robin-Hood se fait reconnaître pour Robert Fitzooth, comte d'Huntington, oublié depuis vingt ans. Il obtient sa grâce, et voit s'ouvrir devant lui une carrière de richesse et d'honneurs à la cour de Henri III.

Nous connaissons encore de ce traducteur infatigable : Jeanne Maillotte, ou l'Héroïne lilloise, 3 vol. in-12, 1819. — Wat-Tyler, 3 vol. in-12, 1824.

DELÉCLUSE.

MADEMOISELLE DE LIRON, *suivie du Mécanicien du roi*, *in*-8, 1832. — Mademoiselle de Liron est une jeune fille de vingt-trois ans, retirée en Auvergne dans le château de son père, avec Ernest son cousin, qui a dix-neuf ans, et qui aime éperdument sa cousine. Mlle de Liron n'est pas assez extravagante pour épouser un jeune homme de dix-neuf ans qui ne connaît pas le monde, dont la fortune n'est pas faite, et dont le cœur n'a point été éprouvé; elle annonce à Ernest qu'elle ne peut l'épouser, et qu'elle va se marier avec M. de Thiezac, homme d'un âge mûr, d'une fortune honnête, qu'on attend incessamment. Cette résolution porte la mort dans l'âme du malheureux Ernest, qui veut avoir avec sa cousine un dernier entretien. Il s'introduit le soir dans sa chambre où elle le reçoit, car quand elle l'y trouve elle ne le renvoie pas dès le premier moment; elle le gronde, puis l'écoute : le résultat de cet entretien fut que le lendemain Mlle de Liron écrivit à son père qu'elle ne pouvait pas épouser M. de Thiezac. Esnest partit heureux de cette nuit-là; il entra dans la diplomatie, devint un jeune homme accompli, et au bout d'un an revint auprès de sa cousine qu'il aimait toujours. Celle-ci s'était fait un plan de conduite bizarre; elle ne voulait être ni la femme ni la maîtresse de son cousin, auquel elle dévoile ainsi l'énigme de sa conduite : « Le

ciel, lui dit-elle, nous a concédé, pour une nuit seulement, une perfection de félicité que toutes les combinaisons humaines ne ramèneront jamais; crois-moi, ne changeons pas notre morceau d'or en vile monnaie, bientôt il ne nous en resterait plus rien! » Cette fausse intimité, moitié chaste et moitié passionnée, qui ne peut être quelque chose de plus qu'une liaison ordinaire qu'à condition d'être une gêne, un obstacle, dont on sent à chaque instant les inconvénients, et qui finit par n'être plus tenable, cause la mort de Mlle de Liron. Quelques années après, Ernest se détermina à prendre le grand chemin de la vie, comme lui avait dit sa cousine, il se maria et fut raisonnablement heureux. — La lecture de ce roman est extrêmement attachante; les personnages y ont une vie et une vérité qui font illusion. Ce sont des personnes que l'on a rencontrées, avec qui on a vécu pendant quelque temps : Mlle de Liron, Ernest, M. de Thiesac, M. Thilorier le médecin, on s'est entretenu avec tout ce monde. De toutes ces personnes, il y en a qui plaisent, d'autres qui déplaisent; ainsi, on vivrait aisément avec Ernest, avec Thilorier, on aime infiniment M. de Thiezac, et même M. de Liron; mais Mlle de Liron déplaît, froisse, contrarie, impatiente, on a de l'antipathie pour son caractère, et cela va même si loin, que lorsqu'elle meurt on n'en est pas fâché; cependant sa mort est touchante, et elle est admirablement racontée. — *Le Mécanicien du roi* est une nouvelle assez agréable; c'est l'histoire d'un fou, non pas fou d'amour, mais d'une victime de la science.

Le livre de M. Delécluse offre une lecture pleine d'attrait; c'est un excellent remède contre le dégoût qu'inspire la littérature frénétique, épileptique, fantastique, galvanique et enragée, qui depuis quelques années s'abreuve de sang et se nourrit de cadavres.

DELISLE DE SALES (J. B. Claude Isoard, plus connu sous le nom de), membre de l'Institut, né à Lyon, en 1743, mort le 27 sept. 1816.

TIGE DE MYRTE ET BOUTON DE ROSE, *histoire orientale*, 2 *vol. in*-8, 1809. *C'est la seconde édition, sous un autre titre, du Vieux de la montagne, publié en* 4 *vol. in*-12, *an* VII (1799). — Tige de myrte et Bouton de rose sont deux beautés piquantes par leur physionomie expressive et leurs grâces ingénues. Elles habitent le sérail d'un sultan, beau, jeune, fier, brave, et surtout amoureux; mais elles étaient amoureuses aussi, l'une de Kondemir, doué de la plus mâle beauté et le plus intrépide des Arabes, l'autre d'Ariel, jeune homme de quinze ans, d'une beauté céleste, qu'on laisse même quelquefois supposer d'une origine divine. Tige de myrte, malgré son amour pour Kondemir, cède à l'amour du sultan, qui ensuite la

condamne à mort et la croit exécutée, ce qui ne l'empêche pas de vivre jusqu'à la fin du roman. Après avoir cédé au sultan, il ne tient pas à elle qu'elle ne cède à Ariel, l'amant de Bouton de rose; elle se trouve avec lui dans les situations les plus délicates et les plus érotiques, tantôt demi-nue, tantôt toute nue, et presque toujours le sein découvert. Bouton de rose est infiniment plus sage que sa compagne; elle ne cède ni au sultan ni à d'autres, quoiqu'elle se trouve aussi dans de terribles situations. Tige de myrte, après beaucoup d'aventures critiques, finit par s'empoisonner et meurt. Bouton de rose et son tendre amant Ariel sont empoisonnés, et deviennent deux momies d'Égypte qu'on place à côté l'une de l'autre; mais bientôt ces deux momies s'aperçoivent qu'elles pensent encore, et qu'elles pensent à leur amour. Chacun, de son côté, l'exprime dans un monologue; les noms d'Ariel et de Bouton de rose sortent de leur bouche. Bientôt la conversation s'établit, les monologues deviennent un dialogue; les momies font un effort de plus, elles se regardent, se voient, veulent aller l'une vers l'autre, mais en sont empêchées par les bandelettes qui compriment leurs membres; elles se trouvent d'une laideur affreuse et s'aiment cependant toujours. Enfin, après toutes sortes d'enchantements, de féeries, après tous les prodiges de la grotte aux merveilles et du pont d'Arimane, le grand Orondate rend les amants à la vie, à la beauté et à leur amour.

Nous connaissons encore de cet auteur : * Lettres d'un Bâtard d'amour à un bâtard de littérature, in-8, 1805.

DELRIEU (André).

VIRGINITÉ, 2 *vol. in*-8, 1837. — Un peintre français nommé Télèphe devient amoureux d'une belle Flamande; mais un mystère impénétrable environne l'objet de sa passion, une puissance inquiète veille sur la jeune fille, et l'on comprend dès les premières pages qu'un formidable secret échappera au dénoûment, secret qui sera aussi celui de la critique. — Il y a dans ce livre des pages fraîches et ombrageuses comme les mélancoliques chênaies de Ruisdaël, des pays sombres sillonnés d'ardents rayons à la Rembrandt; on habite la terre du Landret où M. Delrieu conduit le lecteur; on est transporté en esprit sur la tour de la merveilleuse cathédrale d'Anvers, d'où l'on embrasse du regard tout le vaste panorama de l'Escaut et des polders, du port et de la cité, tout ce vaste et plantureux Brabant; on suit l'ombre gigantesque de la gracieuse et bizarre Paz Van-Ullen, on se glisse le long des maisons de la silencieuse place du Neer. Mais pourquoi faut-il que le rêve tourne si vite en cauchemar, et que d'odieux fantômes

viennent interrompre le charme? Quand on comprend comme M. Delrieu les grandeurs et les harmonies de la nature, quand on est capable de tracer de si fines analyses du cœur, et de dessiner des figures comme celle du frère Christophe, on n'a pas besoin de recourir à la hideuse passion de Van-Ullen, ni aux mystères incestueux de la rue Kipdorp, pour émouvoir la fibre du lecteur; on doit abandonner à l'incapacité stérile la ressource d'imaginer des monstres, faute de pouvoir créer des hommes, et laisser ensevelis dans les colonnes des journaux judiciaires, ces tristes récits qui constatent dans quel abîme de dégradation la nature humaine peut descendre.

DENIS (Jean-Ferdinand), né à Paris, en 1798.

HISTOIRE D'UN MARIN, *in*-18, 1829. (*Réimpression d'André le voyageur*, *in*-18, 1827). — André, le héros de cette nouvelle, épris d'amour pour la vie de marin, sacrifie à cette passion le bonheur que la nature lui réservait sous le toit paternel, et que l'hymen lui promettait dans les bras de la douce Marie. Après une destinée longtemps troublée et agitée comme les mers qu'il a parcourues, il rentre dans sa patrie où il ne trouve que l'isolement: de toute sa famille il ne lui reste plus qu'un souvenir. — La fable de ce petit roman est très-simple, mais pleine d'un doux intérêt; rien de mieux senti, de mieux exprimé, que le double penchant qui tantôt pousse André vers de lointains voyages, et tantôt le ramène vers les lieux où il espère retrouver les objets de sa tendresse.

LUIZ DE SOUZA, 2 *vol. in*-8, 1837. — La principale idée de ce livre, c'est la maladie d'une âme à qui ne suffisent ni la terre, ni l'homme, ni Dieu, et qui veut savoir ce que n'enseigne ni la science ni la religion. Le marquis de Kleist est un seigneur allemand au service de Sébastien, roi de Portugal. Sa fortune est immense, mais sa science est plus grande encore, et sa curiosité n'a pas de bornes. Cet homme a tout lu, il a été partout, il a tout fait; apostasiant pour surprendre les dogmes d'un autre culte; macérant son corps pour communiquer avec les génies, égorgeant des enfants pour interroger le silence de la mort, et concentrant dans l'amour d'une femme ces effrayants désirs, dans l'espoir de faire sur cette âme des expériences cabalistiques. Kleist aime dona Magdelena, épouse de don Juan, qui a donné son cœur à Luiz de Souza, embarqué dans une expédition avec le roi Sébastien, expédition où ce monarque perd la vie et où don Luiz est fait prisonnier. Kleist, par son or et par ses intrigues, s'efforce en vain d'acheter Luiz comme esclave; Luiz est sauvé par Leïla, esclave

africaine, revoit Magdelena, devenue veuve de don Juan, et l'épouse. Cependant, quelques années après, on apprend que don Juan n'est pas mort, qu'il est prisonnier à Jérusalem; dona Magdelena prend le voile, et Luiz entre dans les ordres. Plus tard, le marquis de Kleist reparaît; la fureur de tout connaître, qui l'a dévoré, n'est plus qu'un désespoir. Dans cet état, l'inquisition s'en empare, le bat de verges dans un auto-da-fé, et le renvoie vivant s'humilier aux pieds du prêtre Luiz.

On a encore de cet auteur : Ismaël-Ben-Kaïzar, 5 vol. in-12, 1829. — Le Brahme voyageur, in-18, 1834.

DESBORDES-VALMORE (Mme Marceline), née à Douai en 1787.

UNE RAILLERIE DE L'AMOUR, *in*-8, 1833. — Une Raillerie de l'amour offre une heure de lecture légère et gracieuse, qui reporte avec charme au plus beau temps de l'empire, à cette société éblouie et pleine de fêtes, après Wagram. Les amours étourdis, élégants, les jeunes et belles veuves, les pensionnaires à peine écloses d'Écouen et de Saint-Denis, les valeureux colonels de vingt-neuf ans, tout cela y est agréablement touché.

LE SALON DE LADY BETTY, *in*-8, 1836.— Sous ce titre, Mme Desbordes-Valmore a réuni plusieurs nouvelles où les mœurs, les usages et diverses scènes de la vie anglaise sont retracés avec finesse et bonheur. La manière des romanciers et des peintres anglais, si habiles à faire ressortir les détails les plus délicats, les nuances les plus esquises, est reproduite avec esprit par Mme Desbordes-Valmore, qui s'est élevée jusqu'au sentiment dramatique le plus fin et le plus saisissant, dans les Nouvelles intitulées le Smogler et la Servante.

DESPAN DE CUBIÈRE (Mlle Buffault, dame).

***MARGUERITE AYMOND**, 2 *vol. in*-12, 1822. — L'auteur de cette jolie production ne cherche point à intéresser le lecteur par une intrigue fortement nouée, à l'attacher par la complication des événements, mais par une action simple et touchante dans la simplicité même, par des caractères bien tracés et bien soutenus, par des mœurs toujours vraies. — A dix-huit ans, aussi jolie, aussi riche que peut l'être une héroïne de roman, Marguerite Aymond se trouve seule dans le monde : au sortir de l'enfance elle a perdu sa mère, et la mort vient de lui enlever un père qu'elle chérissait. On peut bien se figurer qu'elle ne manque pas d'adorateurs empressés; et, pour en augmenter le nombre, tous ses parents arrivent avec un époux de leur choix : le portrait des prétendants, la

mauvaise humeur de ses vieux parents, qui ne peuvent concevoir comment le goût de Marguerite n'est pas conforme à leur goût, forment une des parties les plus piquantes du premier volume. Tandis que tout le monde veut marier Marguerite, suivant son intérêt personnel ou son amour-propre, elle a résolu de se marier suivant son choix, et son choix est tombé sur M. de Fresne. Mais quoique toutes les convenances du rang, de la naissance, de la fortune, de l'amour surtout, semblent s'accorder pour ce mariage, mille contrariétés viennent le traverser. Le dépit s'en mêle; M. de Fresne épouse Mlle d'Alemberg, et Marguerite tombe malade de chagrin. Mais peu de temps après ce mariage, Mme de Fresne meurt; un ami de Marguerite, confident de toutes ses pensées, montre alors à M. de Fresne quels furent toujours pour lui les sentiments de Mlle Aymond; ils se réconcilient, se marient et vivent heureux, ou du moins on peut l'espérer. — On voit que ce fond est bien léger, mais sa broderie ne laisse pas apercevoir ce que le canevas a de trop mince. Quelquefois le lecteur s'impatiente des obstacles frivoles qui s'opposent au bonheur des deux amants; cependant il n'est pas fâché, pour son plaisir, que ce bonheur soit retardé.

*LES TROIS SOUFFLETS, *par l'auteur de Marguerite Aymond*, 2 *vol. in*-12, 1824. — En 1813, les journaux de Paris empruntèrent à une feuille de Bruxelles un article ainsi conçu : « Une jeune personne de notre ville vient d'être reconnue dans le régiment où elle servait en qualité de capitaine. Partie à la place de son frère que la conscription avait atteint, elle s'était distinguée au point de s'élever à ce grade en peu d'années. La croix venait d'être demandée pour le capitaine, quand une blessure fit découvrir son sexe, dont on ne s'était pas douté jusqu'alors. On a décidé qu'elle recevrait la pension et n'aurait pas le droit de porter la décoration. » Tel est le sujet du roman, où l'on ne voit guère ce qui peut motiver le titre des Trois soufflets. Ils tiennent cependant une grande place dans ce charmant ouvrage, où ils jouent un rôle important. Donnés par la même main, ils sont reçus, l'un par un vieux capitaine duelliste, et les deux autres par un colonel, sans que ni l'un ni l'autre de ces deux officiers puissent en être déshonorés, et cependant l'individu qui les leur donne est en uniforme, du moins pour le premier et pour le troisième; car le second retentit dans l'obscurité, sans que le colonel puisse découvrir d'où il vient. On conçoit que ces vivacités sont celles de la jeune fille officier, mais rien n'est plus amusant que les embarras continuels qu'elle éprouve, comme rien n'est plus touchant que l'amour dont elle ne peut se défendre, que la jalousie que lui cause innocemment celui qui en est l'objet. Sa position délicate dans

les camps, où la moindre circonstance peut trahir son secret, attache le lecteur, non moins que la vérité du caractère des personnages qui figurent dans le roman; tout y est si naturel, que l'on est souvent tenté de croire que c'est une histoire réelle dans toutes ses parties. — Il est peu d'ouvrages de ce genre dont on puisse aussi légitimement recommander la lecture, tant celui-ci est écrit avec grâce et bon ton.

DESPREZ (Ernest).

UN ENFANT, 3 *vol. in*-8, 1833. — Sous ce simple titre, l'auteur nous raconte une des plus touchantes histoires d'amour maternel. Louise, pauvre jeune fille élevée à la maison royale de Saint-Denis, quitte son riche pensionnat pour rentrer dans une pauvre maison de la rue Bourbon-Villeneuve, où elle ne tarde pas d'être remarquée par Gustave, jeune et joyeux oisif du café de Paris; la mère de Louise dispute à l'étranger tant qu'elle peut le cœur de sa fille; mais à la fin l'étranger l'emporte, la mère succombe. Louise appartient à Gustave, qui torture à plaisir le cœur de cette pauvre fille abandonnée à elle-même; il l'aime aujourd'hui, il ne l'aime plus le lendemain, il l'aimera un peu le jour suivant; trop heureuse encore, la triste Louise, que Gustave patiente jusqu'à ce que la pauvre enfant soit mère à son tour! Alors, dans l'esprit du jeune homme la jeune femme est tout à fait perdue; ce n'est plus elle, il ne la connaît plus, il n'en veut plus; il a eu d'elle tout ce qu'il voulait : un enfant, une petite fille; Gustave fuit en Italie avec son enfant. Que devient Louise? elle tombe du haut de son égarement dans ce vice de deuxième degré; elle vit avec des femmes de plaisir, avec des jeunes gens de plaisir, au milieu des plaisirs; après quoi arrive la misère stupide, la misère en vices habiles. Il y a toutefois un moment dans la vie de cette femme perdue où tout à coup, sans transition, elle s'élève à toute la hauteur de la vertu. Ce moment, très-dramatique et très-inattendu, est celui où Louise, qui croit son enfant mort, le retrouve tout à coup, frais, joli, paré et folâtre dans le jardin des Tuileries; la mère presse l'enfant contre son cœur à perdre haleine; l'enfant a peur de sa mère. Gustave, voyant son enfant découvert, l'enlève une seconde fois. Mais Louise suit pas à pas les traces de sa fille, bien loin, jusqu'en Flandre, à pied, dans la poudre du chemin, sous le soleil qui la brûle; elle arrive, voit sa fille qui joue dans la cour du château, elle lui tend les bras; l'enfant s'enfuit. Que de peine elle se donne pour apprivoiser ce timide enfant, pour en obtenir un sourire; les tourments de cette mère sont affreux. Mais quand enfin la petite fille lui a dit : Je t'aime, elle oublie tous ses tourments.

La dernière page est terrible. Gustave revient, la mère s'enfuit avec sa fille, et dans la lutte qui s'ensuit, le petit enfant est étouffé.

LES FEMMES VENGÉES, 2 *vol. in*-8, 1834. — Ce roman offre deux singularités : il défend les femmes, que presque tous les romans nouveaux attaquent, et est écrit dans la forme épistolaire. Rien de commun, rien de trivial dans ce roman; l'apologie des femmes ne s'y présente pas avec cette candeur de bonhomie, avec cette niaiserie d'enthousiasme qui compromettent plus de causes qu'elles n'en gagnent. Les premières lettres entrent en matière sans avoir l'air d'y entrer; elles ont bien l'incohérence, le décousu d'une correspondance véritable. Peu à peu la question se pose nettement, l'acte d'accusation contre les femmes est dressé; mais leur défense n'arrive pas en masse et tout à coup; on la désire, on la devine, on l'entrevoit par échappées, on la suit par éclairs, jusqu'à ce qu'enfin, et seulement vers la conclusion du livre, elle se produise avec une évidence plus lumineuse que le jour. — La fable des Femmes vengées est simple; les événements ne s'y pressent pas, mais les scènes délicieuses y abondent. Henri P***, le héros du livre, aime Marie, mais il s'en défie plus encore. Venu de Paris en Auvergne avec ces préventions contre les femmes trop communes dans notre société blasée, il voit sa cousine, la juge insensible, ignorante, froide, frivole, et s'attache pourtant à elle malgré ses défauts, et, qui sait, peut-être à cause de ces défauts. Mme Cambon, tante de Henri, mariée à un octogénaire, aimant son neveu sans se l'avouer, cherchant à fuir son propre cœur, désire qu'un mariage ait lieu entre les cousins; elle envoie son amie Mme de Montalte, autant comme espion que comme intermédiaire; Mme de Montalte, arrivée avec son fils chez le père de Marie, observe tout d'une façon si prévenue, qu'au lieu de deviner l'amour réel de Marie pour Henri, elle s'imagine que la jeune fille a du goût pour son fils Armand. De là naît un *imbroglio* plein de charme et de vérité. Henri quitte le château, désespéré d'une inconséquence de Marie dont il est témoin; il va visiter l'Espagne, dont les femmes ne lui rappellent Marie que par le contraste. Presque guéri de son amour, il repasse les Pyrénées et arrive à point nommé pour empêcher un mariage de raison entre Marie et Armand. — Rien n'est divin comme les trois principales figures de ce livre; toutes les trois obéissant à l'instinct d'une angélique nature, se dévouant et combattant par pudeur, par noblesse et par raison : Marie cachant son amour sous un sentiment de modestie bien placé; Mme Cambon dominant le sien de toute sa force et de toute sa vertu d'épouse; Mme de Montalte couvrant les fautes de son mari d'un divin pardon de femme et de mère. Existences tourmentées toutes les trois, mais portant si bien la douleur, riant si bien dans

le martyre, si concentrées, si résignées, que rien d'humain ne semble être en elles, et qu'on est plutôt tenté de les admirer que de les plaindre.

DEZOBRY (Ch.)

ROME AU SIÈCLE D'AUGUSTE, 4 *vol. in*-8, 1836. — Dans cet ouvrage, M. Dezobry a reconstruit pièce à pièce, morceau par morceau, une des époques les plus curieuses de l'histoire romaine. Pour bien apprécier le mérite de son œuvre, où l'invention ne prime et n'altère jamais la vérité historique, entrons dans Rome avec Comolugène, jeune Gaulois qu'une curiosité naturelle aux hommes de son pays entraîne à de lointains voyages. Quel bruit! quel tumulte! Ici c'est un chariot qui heurte en passant la litière où dort mollement étendu un jeune sénateur; plus loin c'est un convoi funèbre qui vient s'embarrasser au milieu des tréteaux des thaumatopes et des petites boutiques où se débite la chair des sangliers et des ours tués aux derniers jeux du cirque. Saluons le Forum, ce vaste champ de bataille où le peuple et l'aristocratie ont si souvent lutté corps à corps. Évitons en passant cette troupe affamée de clients qui vont saluer le réveil de leurs patrons, et recevoir le sportule en échange de leurs basses flatteries. Hâtons-nous de prendre place au temple de Mars Vengeur; le sénat s'y assemble aujourd'hui, et l'empereur doit assister à la séance. Si ces bruyantes délibérations vous fatiguent et vous ennuient, allez au Champ de Mars; apprenez à lancer le javelot, à sauter à cheval sans prendre d'élan, ou bien frottez-vous d'huile comme un athlète et livrez-vous à tous les exercices de la palestre : c'est le meilleur moyen de gagner de l'appétit et de faire honneur au dîner somptueux qui vous attend, après que vous aurez pris votre bain chaud. Maintenant que les unctores ont répandu sur votre corps des essences parfumées, revêtez-vous de la toge blanche que vous fournit le maître de la maison, et passez dans le triclinium. Les libations en l'honneur des dieux commencent au son de la flûte; puis on distribue aux convives des couronnes tressées d'ache et de lierre, qui offrent un puissant préservatif contre l'ivresse. — Le lecteur trouvera dans Rome au siècle d'Auguste mille autres détails curieux et pleins d'intérêt, qui forment un contraste piquant avec les savantes dissertations de l'auteur sur la constitution politique de la société romaine, sur les formes de son gouvernement, l'administration de la justice, les différents droits des citoyens, etc., etc., etc.

DIDEROT (Denis),
né à Langres, en 1713, mort le 31 juillet 1784.

LA RELIGIEUSE, *in*-8, 1796; 3e *édit., où l'on trouve une conclusion*, 2 *p. in*-8, 1799. — Tout le monde connaît le talent que l'auteur a déployé dans ce roman. Les personnes qui ne l'ont point lu auraient tort de croire qu'il y attaque la religion; l'héroïne y est au contraire d'une piété aussi sincère que touchante, et le prêtre qu'il fait intervenir dans l'action y est peint sous des dehors fort respectables. Voici quelle fut l'origine de cette composition : en 1758, il fut beaucoup question à Paris d'une jeune religieuse de l'abbaye de Longchamp qui réclamait contre ses vœux, et qui plaidait contre son couvent et sa famille; elle perdit son procès et fut condamnée à mourir dans son cloître d'ennui et de désespoir. Le marquis de Croixmarre, homme sensible et philosophe, s'était intéressé pour la jeune recluse, au point de solliciter pour elle les conseillers de la grand'chambre. Quinze mois environ après la fin de ce procès, il était dans sa terre en Normandie et ne se pressait pas de revenir à Paris, lorsque ses amis, au nombre desquels étaient Diderot et Grimm, s'ennuyant de ne le pas voir, imaginèrent, pour le ramener dans la capitale, de renouveler l'aventure de la religieuse, ou plutôt d'y faire une continuation. Grimm s'accuse fort plaisamment d'avoir eu la scélératesse d'écrire, conjointement avec Diderot, des lettres par lesquelles la religieuse, qu'on supposait alors s'être enfuie de son couvent, réclamait auprès de M. de Croixmarre ses secours et son appui. Ses amis ne désespéraient pas que l'honnête marquis n'accourût en toute diligence pour donner à la pauvre religieuse tous les services qui dépendraient de lui. Ils se trompèrent, le marquis ne vint pas, mais il offrit un asile; la correspondance s'entama, se suivit du ton le plus touchant; après avoir soutenu cette correspondance quelque temps, les amis de M. de Croixmarre la terminèrent en faisant mourir la religieuse. Ce qu'il y eut de plaisant, c'est que sept à huit ans après, le hasard voulut que M. de Croixmarre rencontrât une dame Madin, chez laquelle la religieuse était supposée s'être retirée, et à l'adresse de laquelle le marquis envoyait ses lettres. M. de Croixmarre s'empressa de lui demander des informations sur une infortunée qui l'avait tant intéressé, et dont Mme Madin ne savait pas le premier mot. Ce fut le moment de la confession générale des coupables et de leur pardon. — Telle est l'anecdote qui a donné lieu au roman de la Religieuse. Le fond en est vrai; c'est l'histoire d'une malheureuse victime de la dureté de ses parents. Les mémoires de la sœur Sainte-Suzanne sont censés écrits par elle-même, et adressés au marquis

de Croixmarre. Son père, M. Simonin, était avocat; sa mère avait commis une faute, dont la malheureuse enfant fut la suite. M. Simonin, à qui la naissance de Suzanne était suspecte, ne pouvant l'aimer comme sa fille, et sa mère ne pouvant la regarder sans se rappeler un crime et des chagrins amers, pour se délivrer d'elle on voulut la faire religieuse; elle résista longtemps, et finit enfin par se laisser aller à prononcer ses vœux. La supérieure, dont les séductions l'avait engagée à aliéner sa liberté, meurt; elle tombe dans la disgrâce de celle qui la remplace, et finit par être prise en aversion par ses compagnes. Alors elle a recours à la justice pour faire rompre ses vœux, et succombe dans cette tentative; mais son avocat obtient sa translation au couvent de Sainte-Eutrope d'Arpajon. Là elle devient l'amie de sa supérieure, qui s'éprend pour elle d'une ardente passion, dont les effets sont peints avec une effrayante vérité; elle ne se prête point aux étranges désirs de cette supérieure, qui la presse avec toute la vivacité d'un amant, et qui finit par devenir tout à fait folle d'amour. Suzanne, frappée de son état, est instruite par son confesseur du danger qu'elle a couru; ce moine ne déteste pas moins qu'elle son couvent; tous deux s'évadent ensemble, sans autre motif de la part de Suzanne que d'échapper enfin au supplice de la vie monastique. Elle ne tarde pas à s'apercevoir que le moine est un vaurien et le quitte. Son malheureux sort la conduit successivement dans une maison suspecte, chez un chandelier, dans un hôpital, et enfin chez une blanchisseuse à qui elle sert de fille de journée. C'est apparemment au sortir de là qu'elle devait être recueillie par Mme Madin..... Les mémoires ne sont pas finis, ou bien il y a une lacune.

JACQUES LE FATALISTE ET SON MAITRE, *in*-8, 1796. — Dans ce roman, l'intention de Diderot a été évidemment d'imiter Sterne; mais il n'a de son modèle que le décousu et le défaut de liaison. Jacques promet à son maître l'histoire de ses amours; dix aventures et vingt récits viennent à la traverse, et ce n'est guère qu'à la fin du second volume qu'il commence la narration qu'il a promise, et il ne l'achève pas. Souvent on ne sait si c'est Jacques, ou si c'est son maître, ou l'auteur lui-même qui parle; une historiette, une conversation est interrompue par une autre; c'est une suite de caprices, de boutades; mais résulte-t-il quelque beauté de ce désordre? Pas beaucoup, en vérité. Le livre se fait lire; il y a, si l'on veut, de l'amusement; mais quand on l'a lu, il n'en reste absolument rien; cela n'est bon qu'à tuer le temps; c'est la conversation d'un bel esprit bavard, qu'on écoute assez volontiers, et qui finit par faire mal à la tête. Le nom de Jacques le fataliste semblerait indiquer que l'auteur a voulu traiter la fameuse ques-

tion de la liberté de l'homme; mais à peine y est-elle effleurée; seulement Jacques répète sans cesse que tout ce qui arrive est écrit là-haut, et qu'il y a un grand rouleau qui contient tous les événements de ce monde, etc.; et avec ces deux ou trois phrases, qui reviennent à tout propos, l'auteur croit avoir tracé un caractère. Le livre est rempli de contes scandaleux, et même orduriers, de moines, de catins, d'escrocs, d'histoires sales, racontées dans des termes bas, dont l'auteur prévoyait sans doute que le lecteur serait choqué; car, répondant à l'avance aux reproches qu'il pensait bien qu'on lui adresserait à ce sujet, il se demande pourquoi on ne parlerait pas de l'acte physique de la génération aussi librement que de toute autre chose. Pourquoi? parce que cet acte, si vous en ôtez l'idée de préférence, le charme de l'amour, l'attrait du mystère, n'offre plus rien que de grossier et de dégoûtant.

On doit aussi à Diderot : Les Bijoux indiscrets, 3 vol. in-12, 1748. — L'Hymen réformateur des abus des mariages, in-12, 1756. — Contes et Nouvelles, in-12, 1773. — Les deux Amis de Bourbonne, in-12, 1822.

DIDIER (Charles).

CHAVORNAY, *in*-8, 1838. — Chavornay appartient à la classe du roman sentimental qui fait venir l'amour après le mariage, et c'est la lutte des passions avec le devoir, dans deux nobles cœurs, que l'auteur entreprend de raconter. Chavornay est né de parents pauvres, mais honnêtes, humbles paysans des montagnes, qui sont parvenus, à force de travail, à laisser un petit patrimoine à leur unique enfant. Après la mort de ses parents, Chavornay vend tout son bien et se décide à en employer le prix à voyager. Sa destinée le conduit à Pise, où elle le rend amoureux de la belle duchesse Hélène d'Arberg. Hélène est assurément une des belles créations littéraires que nous connaissions; ce n'est point une femme de génie, supérieure aux préjugés sociaux et même aux lois, qui s'indigne contre l'injuste répartition des droits; c'est tout simplement une femme jeune et belle, l'esprit cultivé, le cœur excellent, que le luxe et les flatteries n'ont point gâtée, qui accorde à tout une tendre bienveillance en échange de l'admiration et de l'amour qu'elle inspire. Trois hommes subissent d'une façon différente l'influence de cette admirable femme : le duc d'Arberg, son mari, amoureux à sa manière, qui aime comme il sent et comme il pense, très-vulgairement; le second, un jeune comte corse, appelé Campomoro, homme superbe, qui ne comprend l'amour que par le désir, et qui n'est pas scrupuleux sur les moyens de satisfaire ses passions; et enfin, Chavornay. Lui seul a compris cette belle créature; pendant que les autres s'arrêtent à l'adoration de la forme, son œil a pénétré la mystérieuse enveloppe, et con-

temple jusque dans leur sanctuaire les beautés, les vertus d'Hélène; aussi lui seul l'aime, parce que lui seul la connaît. Hélène n'aime pas le duc d'Arberg, du moins elle n'éprouve pas pour lui ce que Chavornay lui fait éprouver; jamais elle n'a senti entre elle et lui cette communauté d'idées et de sentiments, cette sorte de connaissance intime qui existe entre elle et Chavornay; elle est étonnée, elle a peur, et en même temps elle est délicieusement émue. Le bon, l'honnête Chavornay ne pouvait s'abandonner sans scrupule à l'amour qui se révèle bientôt en lui avec violence, et d'ailleurs le respect qu'Hélène lui inspire ne lui permet pas de la désirer coupable. Il prend le seul parti raisonnable dans cette circonstance, il s'éloigne; mais bientôt la jalousie le ramène, il tremble que la duchesse n'aime Campomoro; il se bat avec lui, il est blessé, rencontré en cet état par le duc d'Arberg, qui ordonne de transporter chez lui son jeune ami, où bientôt le duc d'Arberg, forcé de partir pour un long voyage, le laisse seul avec Hélène. Voilà donc les deux amants réunis, se voyant tous les jours, vivant sous le même toit, entendant sans cesse les battements de leurs cœurs et leurs soupirs. L'auteur a traité avec habileté et avec talent le chapitre des épreuves; il n'a dissimulé ni les dangers du combat, ni les difficultés de la victoire. En ce qui touche Hélène, ce morceau est admirable. La pauvre femme! comme elle résiste et s'abandonne à son amour; elle le justifie et le combat; mais ce retour sur elle-même n'a d'autre résultat que de lui montrer sa faiblesse; c'en est fait, son courage, sa raison, sa volonté, ne peuvent plus la sauver; elle se voit déjà vaincue, et pourtant, sans doute, son âme repousse avec horreur l'idée du crime. Dans cette extrémité, elle appelle le courage de Chavornay au secours de son courage, elle se met à ses genoux, elle avoue sa faiblesse et son amour, elle le supplie de l'aider dans cette angoisse et de lui prêter sa force. Chavornay se sauve, la duchesse s'évanouit et le duc revient. Hélène lui avoue tout avec tant de courage et d'émotion, que le duc se trouve fort embarrassé de cette confession. Après des efforts inouïs pour combattre sa passion, la duchesse prend le parti de se retirer en Bohême, et part pour cette destination. Dans les premiers jours du voyage, l'exaltation la soutient; bientôt elle tombe malade, et elle arrive presque mourante à Ferrare, où Chavornay, qui l'avait suivie, arriva tout juste pour recevoir le dernier aveu de son amour et son dernier soupir. — Chavornay est un roman digne du succès avec lequel il a été accueilli lors de son apparition, et qu'il doit non-seulement à une fable intéressante, mais encore à un style élégant, facile, simple et harmonieux.

DINOCOURT (T.), romancier.

LE CAMISARD, 4 *vol. in*-12, 1823.— L'auteur s'est proposé pour principal objet, dans ce roman, d'inspirer l'horreur du fanatisme et de l'intolérance. En retraçant la persécution aussi absurde qu'odieuse que l'histoire a flétrie sous le nom de guerre des Camisards, il a peint le fanatisme sous les traits du cruel Basville; il a représenté la véritable piété sous les traits de Fléchier, et l'on ne peut qu'applaudir à cet hommage rendu à la mémoire d'un prélat, plus respectable encore par ses vertus douces et philosophiques que par ses talents. On sait que Fléchier, à l'exemple du sage Fénélon, s'opposa constamment aux conversions opérées par la violence, qu'il refusa d'avoir des dragons pour auxiliaires dans la prédication de l'Évangile. — Le comte Alfred de Castenaux, persécuté, banni comme protestant, a vu périr dans sa fuite une partie de sa famille massacrée sous ses yeux par des soldats catholiques. Sa fille Amélie, âgée de quelques mois, seule échappée à leur fureur, a été déposée par sa nourrice à la porte du château du marquis de Luxeuil. Gustave, fils de ce marquis, s'éprend des charmes de l'orpheline; la fierté de sa mère s'en indigne; conseillée par un infâme directeur, asservie par ce prêtre fanatique, elle emploie la ruse, la perfidie, les moyens les plus odieux pour livrer Amélie à un moine apostat, chef des Camisards noirs. Ceux-ci, qui ont donné asile au père d'Amélie, la réclament; après une longue résistance, à la suite d'une foule d'événements, ils s'en emparent; une guerre terrible s'allume; le marquis de Luxeuil, trahi par la perfidie du directeur de sa femme, est pris, traîné de cachot en cachot, et sur le point de périr. Gustave, exaspéré, se fait lui-même Camisard. La fortune, tour à tour favorable et contraire à cette famille et au parti des protestants, les abandonne enfin; saisis, jugés, condamnés par la haine et le fanatisme, ils marchent à la mort; le bûcher s'allume, le peuple indigné frémit et pleure en silence..... Nous laisserons le lecteur chercher lui-même dans l'ouvrage le dénoûment de cette intéressante et terrible catastrophe.

On a encore de cet auteur : Le Serf du XVe siècle, 4 vol. in-12, 1822.—L'Homme des ruines, 4 vol. in-12, 1823. — Le Corse, 4 vol. in-12, 1824. — Le Ligueur, 4 vol. in-12, 1824. — Mozanino, 4 vol. in-12, 1825. — Le Conspirateur, 6 vol. in-12, 1826.— Le Luth mystérieux, 4 vol. in-12, 1827. — Le Duelliste, 4 vol. in-12, 1827. — Le Parricide, 4 vol. in-12, 1827. — L'Agent provocateur, 4 vol. in-12, 1828. — Blackbeard, 4 vol. in-12, 1828. — La Chambre rouge, 5 vol. in-12, 1829. — Raymond de Tripoli, 5 vol. in-12, 1829. — Le Prévenu, 4 vol. in-12, 1830. — Le Chasseur noir, 6 vol. in-12, 1831. — La Cour des Miracles, 2 vol. in-8, 1832. — Le Pape et l'Empereur, 2 vol. in-8, 1832. — Hugues d'Enfer, 2 vol. in-8, 1833. — La Nuit du treize septembre, 2 vol. in-8, 1834.

DORION (A. Aug.), né à Nantes.

PERKIN WARBEC, *roman historique*, 3 *vol. in*-12, 1819. — Le sujet de ce roman est pris dans l'histoire d'Angleterre, et les événements se passent sous le règne de Henri VII. Quelques années après le court succès de Symnel, fils d'un simple boulanger, qui se présenta comme un rejeton de la maison d'York, la duchesse de Bourgogne, qui ne cessait de susciter au roi des prétendants à la couronne, en fit paraître un nouveau, un juif de Tournay, nommé Perkin Warbec, dont les traits offraient une singulière ressemblance avec ceux d'Édouard IV, mort dans la tour de Londres. Perkin Warbec, dressé à jouer le rôle de duc d'York, fut envoyé en Irlande pendant que Henri VII portait ses armes en France. Après une tentative infructueuse sur la côte de Cork, il repassa en Irlande, de là en Écosse, et réussit alors au delà de ses espérances; après une alternative très-prolongée de succès et de revers, il se trouva réduit aux dernières extrémités. Henri lui fit offrir la vie, à condition qu'il se remettrait entre ses mains. Perkin accepta et fut conduit à Londres. On le promena sur un cheval dans les principaux quartiers de la ville, pour le faire voir au peuple. Au bout de quelques mois, Perkin parvint à s'évader de la Tour, mais ayant inutilement cherché à passer sur le continent, il fut repris de nouveau, s'évada encore et finit par être pendu. Tel est le héros que M. Dorion a choisi; il suit le jeune Warbec depuis la ville de Tournay, où il vivait au sein d'une famille paisible, jusqu'à la place de Tyburn, où se termine sa fatale histoire; et cette longue et aventureuse carrière fournit à son historien plusieurs situations intéressantes.

DORVIGNY, né vers 1734, mort en 1812.

LA FEMME A PROJETS, ou *l'Abus de l'esprit et des talents*, 4 *vol. in*-12, 1808. — L'héroïne de ce roman, fille d'un huissier qui a fait fortune à la Martinique, reçoit une éducation très-virile à Marseille, en l'absence de ses parents. Pour mettre à profit les leçons d'escrime, d'équitation et de natation, auxquels elle est parvenue à exceller, elle s'engage comme matelot sur un bâtiment marchand. On la ramène, mais bientôt elle s'échappe de nouveau de la maison de ses instituteurs. Toujours habillée en homme, elle prend querelle dans un bal, blesse dangereusement son adversaire, et se fait renfermer. Pour sortir de captivité, elle consent enfin à être femme une fois en sa vie : elle se fait enlever et épouser par un Anglais, avec lequel elle s'embarque pour aller re-

cueillir une succession à la Martinique. Peu après son arrivée, elle s'embarque de nouveau, aborde chez les sauvages, qu'elle entreprend de civiliser et dont elle devient la souveraine. Le nouvel empire ne prospère pas; la reine, détrônée et devenue veuve, est trop heureuse d'épouser un gouverneur espagnol qui la ramène à Madrid. Elle revient en France par mer, est accueillie par une tempête, fait naufrage, et toute sa fortune est engloutie. Arrivée à Paris, elle met un louis à la loterie, gagne un terne de 132,000 livres, qu'elle dissipe en prodigalités. Enfin, après avoir été souffleuse de comédie, elle se fait maîtresse de pension, à la grande satisfaction de tous les pères et mères qui lui confient leurs filles, pour puiser chez cette institutrice de nouvelle espèce des leçons de prudence, de modération et de sagesse. — Tout cela n'est ni bien neuf, ni bien moral, ni bien piquant; et malgré les innombrables aventures de l'héroïne, ce livre a le grand défaut d'être dénué d'intérêt.

On a encore de cet auteur : Le nouveau Roman comique, 2 vol. in-12, 1799. (Nouv. éd.) 4 vol. in-18, 1801.— Madame Botte, 4 vol. in-18, 1800.— * Les quatre Cousins, 2 vol. in-12, 1800. — Les Amants du faubourg Saint-Marceau, 4 vol. in-18, 1801. — * Ma Tante Geneviève, 4 vol. in-18, 1801.— Ménage diabolique, 2 vol. in-12, 1801.— Les Mille et un guignons, 4 vol. in-12, 1806.

DROUINEAU (Gustave), né à la Rochelle.

ERNEST, ou *les Travers du Siècle*, 5 *vol. in*-12, 1829. — Ernest est le fils d'un honnête épicier de la Rochelle, qui aime l'aimable et douce Marie, compagne des jeux de son enfance et fille d'un ami de son père. L'enthousiasme des bons parents du jeune homme pour ses succès au collége et son talent poétique; sa liaison avec un jeune avocat, dont la perversité se déguise sous des formes séduisantes; son voyage dans la capitale, où il se livre imprudemment à des liaisons dangereuses; l'enivrement d'un premier succès littéraire, qui lui fait entrevoir la possibilité d'arriver à la fortune et à la gloire, et qui le porte à dédaigner la position sociale où il est né et l'emploi modeste de notaire de province que lui destinait le père de Marie avec la main de sa fille; le contraste de la vie dissipée d'Ernest avec celle de son cousin Elvin, qui dirige lui-même l'exploitation de son domaine et vit heureux parce qu'il a su borner ses désirs; la peinture fidèle d'un salon et de quelques roués de Paris; des observations judicieuses et des vues pleines de sagesse sur les vices de notre système d'éducation et d'instruction; l'intérêt qu'inspire un jeune homme né bon et vertueux, qui se laisse entraîner par les séductions d'un monde

corrompu, et qui est victime de ses fautes et de ses passions; les affreux malheurs qui détruisent sa destinée et le précipitent, jeune encore, au tombeau; enfin, la leçon sévère renfermée dans cette suite d'aventures et dans le dénoûment tragique de l'histoire d'Ernest et de Marie, rend la lecture de ce roman aussi attachante qu'instructive.

LE MANUSCRIT VERT, 2 *vol. in*-8, 1831. — Le christianisme commence à être de mode, en l'an de grâce 1831; la morale est de bon ton, en théorie, bien entendu; la pratique serait ridicule et de mauvais goût, ce serait à se faire montrer au doigt. M. Gustave Drouineau n'est pas content de la société moderne; il se scandalise des vices qu'il coudoie tous les jours; il prend feu et fureur à la vue des crimes qui se multiplient journellement; il s'est donné la mission de stigmatiser les vices et de réformer le siècle. Le siècle est impie, à la bonne heure, ou tant pis, selon qu'on croit ou qu'on ne croit pas. Les religions s'en vont avec les monarchies; cultes et lois, tout s'enfuit sous les mêmes ruines; les rois et les dieux sont emportés par le même naufrage; mais qu'y faire, et que voulez-vous? De plus habiles et plus forts que vous ont dépensé le meilleur de leur génie pour arrêter le torrent. Châteaubriand, la Mennais, Joseph de Maistre, ont voulu aussi reconstruire la société par la religion, et ils ont échoué. M. Drouineau a eu meilleure espérance, et il a fait le Manuscrit vert, dont l'analyse n'est ni simple ni facile. La fable inventée par l'auteur n'embrasse pas moins de seize ans. L'action commence avec la restauration et ne s'achève qu'avec les journées de juillet. S'il fallait suivre les innombrables personnages qu'il a groupés autour des caractères principaux, la critique se réduirait à indiquer leur nombre; nous aimons mieux en extraire le symbole philosophique, et dire que l'auteur nous a montré dans Emmanuel, le héros du livre, le spiritualisme religieux persécuté, abreuvé de dégoûts, mais heureux et content au sein même de la persécution; et dans Cornélie, la débauche et la prostitution comme dernières conséquences du matérialisme et de l'impiété. Tous les épisodes du roman sont placés sur la route comme autant de phares lumineux destinés à conduire le lecteur vers le port où, selon M. Drouineau, se trouve la paix sereine et paisible.

Voici l'analyse de ce roman: Emmanuel de Flavigny, jeune homme de famille, est le fils d'un père qui s'est ruiné dans des spéculations, et qui ne lui a laissé pour héritage que des principes religieux consignés dans un *manuscrit vert*. Bon fils, franc de bouche et de cœur, timide devant les fats, spiritualiste ardent, mais dupe d'ailleurs de sa probité, de sa vertu, de ses croyances,

de ses amis et de ses ennemis, tel est le caractère du héros, qui se trouve placé entre deux femmes séduisantes, Loyse de Matariaux et Lalagée de Serisy, qu'il aime inégalement et à des titres différents. Loyse de Matariaux, fille d'un pair de France, élevée dans la politique, d'une dévotion étroite et minutieuse, mais qui n'a qu'une piété médiocre, est une très-jolie demoiselle, qui venait souvent interrompre le jeune homme, occupé de Dieu, pour lui parler d'amour. Lalagée, douée de mille grâces et de mille qualités, vertueuse, chaste, mystique et rêvant Dieu, dont on ne lui avait jamais appris le nom, avait pour père un régicide, un banni, un patriote dur et austère, réfugié à Ville-d'Avray. Laquelle de ces deux femmes deviendra l'épouse d'Emmanuel? Dans le commencement, les chances sont pour Loyse, qui a été la première aimée; mais entre Loyse et lui le mariage est impossible. M. Matariaux, pair de France, aimerait encore mieux un roturier riche qu'un homme de naissance sans fortune. Emmanuel est donc éconduit : on marie les dix-sept ans de Loyse, ses beaux yeux noirs, sa gracieuse figure, avec les cinquante ans et la goutte d'un marquis de Coislier. Après ce mariage, Emmanuel et Loyse continuent à s'aimer, mais les sermons d'un certain abbé Jaumers, et surtout un terrible chapitre du manuscrit vert, intitulé : *de l'adultère,* déterminent Emmanuel à rompre avec la marquise. Loyse ne tarde pas à devenir veuve et maîtresse d'une fortune immense qu'elle offre à Emmanuel de partager. Celui-ci, au lieu d'accepter, heurta la jolie veuve, s'en fit haïr, et épousa Lalagée. Loyse, outrée de jalousie, s'acharne à la perte de son ancien amant, qui perd un emploi obtenu jadis par le crédit de M. de Coislier, et se voit bientôt réduit à la misère; son mariage ne fut que douleur et désespoir; il perdit son premier enfant, puis sa femme, et vit son honneur compromis par un procès qui l'exposa, pendant quelque temps, à l'horrible prévention d'avoir extorqué un débris de patrimoine à la sœur de sa femme. Un jour qu'il était assis sur une borne, en proie au délire du désespoir, il se sent frappé légèrement sur l'épaule; c'était l'abbé Jaumers qui, le voyant dans cet état, lui récite un passage touchant du *manuscrit vert*, où il est question de la patience qu'on doit opposer aux persécutions des hommes. Ce passage mit du baume sur ses blessures; il se promit bien d'être patient, et le roman l'a laissé dans ces bonnes dispositions.

RÉSIGNÉE, 2 *vol. in*-8, 1832. — M. Gustave Drouineau a entrepris de réformer le christianisme, d'établir un néochristianisme, et de l'introduire sous la forme du roman; Résignée est donc, suivant M. Drouineau, un roman néochrétien. — Trois jeunes filles

s'extasient devant deux corbeilles de noces. Mlle Constance de Chanuzac va épouser M. de Nelvoisy, député; Mlle Eudoxie doit se marier à M. de Livrange, carbonaro, grand amateur de la campagne. Constance et Eudoxie parlent beaucoup de leurs maris; Résignée d'Estanceley, qui n'a pas le même texte de conversation, leur parle de la sainteté du lien qu'elles vont former, et des devoirs religieux qu'elles auront à remplir. Les deux mariages ont lieu; Constance devient la femme de M. Nelvoisy, qui la néglige pour les projets électoraux; Eudoxie unit son sort à M. de Livrange, qui fait marcher de front l'amour et les complots politiques. Résignée se retire à la campagne pour soigner la vieillesse de son oncle. Elle y fait la connaissance de lord Donald, sceptique épicurien qui se prend d'un violent amour pour Mlle d'Estanceley, et celle-ci, dans le dessein de convertir le noble lord, reçoit ses hommages et partage sa passion. Le vieil oncle de Résignée allait consentir à leur hymen, lorsqu'un certain comte d'Alvida, qui convoitait la fortune de Mlle d'Estanceley, force lord Donald à quitter subitement la France, sous le poids d'une accusation de complot contre l'État. Puis, profitant de son absence, il obtient la main et la dot de Résignée. Le jour même du mariage, au moment où les époux entraient dans la chambre nuptiale, un certain Lébao apparaît soudain, déclare à Résignée que le comte d'Alvida est son frère, jette à ses pieds les papiers qui constatent sa fraternité, et disparaît. D'Alvida, qu'une barrière insurmontable sépare de sa sœur, se jette dans la débauche, qui met bientôt fin à son existence, et lord Donald épouse bientôt après sa veuve. — On trouve dans ce roman, qui a été loué outre mesure par cette nuée d'ardélions religieux qui ont entrepris de redresser l'arche sainte, deux ou trois chapitres gracieux, d'un style assez orthodoxe; mais presque tous les caractères sont des caractères de convention qui existeront sans doute dans les siècles futurs du néochristianisme, mais qui sont fort dépaysés dans nos mœurs actuelles.

Nous connaissons encore de M. Drouineau : Les Ombrages, in-8, 1833.— Confessions poétiques, in-8, 1833. — L'Ironie, 2 vol. in-8, 1833.

DROZ (Franç. Xav. Joseph),
de l'Académie française, né à Besançon le 31 octobre 1773.

MÉMOIRES DE JACQUES FAUVEL, voyez PICARD.

LINA, ou *les Enfants du ministre Albert*, *in*-8, 1804.— M. Albert, ministre du saint Évangile à Vévins, bourg du canton d'Appenzell, a élevé ensemble Charles, son fils, et Lina, sa nièce, restée

orpheline dès le berceau. Charles est honnête et sensible, mais d'un caractère impétueux. Lina est ornée de toutes les vertus et de tous les charmes. Tous deux s'aiment. M. Albert, qui a depuis longtemps formé le dessein de les unir, croit devoir différer leur mariage jusqu'à ce que la santé de Lina, qui est chancelante, soit entièrement rétablie, et il assigne pour leur union un délai de vingt mois. Charles se désole à l'idée d'une si longue attente; un jeune Napolitain, nommé Cazali, homme aimable, mais corrompu, a le projet de séduire Lina, et persuade à Charles de s'éloigner, pour éviter le danger d'attenter à l'innocence de sa prétendue, et le décide à partir avec lui pour Naples; là il l'entraîne dans la débauche, et parvient à lui faire sacrifier à une courtisane une tresse de cheveux que lui a donnée sa maîtresse. Muni de cette preuve de l'infidélité de Charles, Cazali revient à Vévins, apprend à Lina qu'elle est trompée, sans pouvoir cependant la convaincre, et veut en vain arracher d'elle par la violence ce que l'artifice n'a pu lui faire obtenir. Charles, que Lina a informé de tout, provoque Cazali en duel et le tue. Son père lui pardonne, et Lina ne se montre pas moins indulgente; mais au moment où elle va s'unir à son amant, cette intéressante jeune fille, dont la santé n'a pu supporter tant de secousses, tombe dangereusement malade et meurt. — A cette intrigue peu compliquée, l'auteur a rattaché l'épisode d'un prêtre marié dont la conduite est des plus estimables, et celui d'une famille d'émigrés royalistes en qui résident toutes les vertus, dans l'intention de prouver qu'il peut y avoir d'honnêtes gens dans tous les partis, ce que bien certainement personne n'entreprendra de contester.

DUBERGIER.

LES RUINES DU CHATEAU DE DUNISMOYLE, ou *la Famille de lord Saint-Kathteen, traduit de l'anglais par M****. — Pendant les troubles de l'Irlande, Edmond Saint-Kathteen, sous le nom de Kingsmore, a séduit une jeune et belle personne du comté d'Innisboine, et l'a abandonnée au moment d'être mère; chassée par ses parents, elle trouve un asile chez un paysan, et meurt bientôt après, laissant une fille reconnue par son grand-père maternel, à la demande de celui qui avait dû épouser sa mère. Saint-Kathteen s'est marié dans l'intervalle; son fils unique voit sa sœur naturelle et en devient amoureux; son père, craignant les suites de cette passion, se décide à faire enlever la jeune personne par un de ses anciens compagnons de rébellion, capable de tous les crimes. Ce-

lui-ci la conduit à l'extrémité de l'Irlande, où elle retrouve son frère, qui, furieux contre le ravisseur, le frappe avec violence; mais celui-ci le serre dans ses bras avec une telle force, qu'il l'étouffe et le fait tomber sans vie à ses pieds. Arrêté sur-le-champ, il est condamné à perdre la vie. A ce dernier moment, il apprend à la jeune personne le vrai nom de son père, et lui dit qu'elle trouvera les preuves constatant sa naissance dans les ruines du château de Dunismoyle. Elle s'y rend aussitôt, et parvient à s'emparer du précieux dépôt, au moment où son père, qui en soupçonnait l'existence, allait le détruire en renversant les ruines qui le recélaient. Accablé de la mort de son fils et de la honte d'être découvert, le père expire, et l'héroïne du roman, rendue à son aïeul maternel, devient l'épouse du neveu de l'ami de son grand-père. — Cet ouvrage est peut-être un peu long, mais on y trouve des incidents du plus grand intérêt.

DUCANGE (Victor H. J. Brahain),
né à la Haye, en 1783, mort en 1834.

Léonide, ou *la Vieille de Surène*, 5 *vol. in*-12, 1823. — L'auteur nous présente, dès son exposition, un jeune mauvais sujet réfléchissant sur le triste état de ses affaires. Rodolphe a mangé son violon, sa flûte, ses fleurets; il ne lui reste qu'à se noyer ou à se pendre : quel avenir pour un fils de bonne maison! car Rodolphe est né d'un cardinal et d'une danseuse de l'Opéra. Tout à coup un commissionnaire entre, il lui remet une lettre du banquier Robertin. Nous pourrions bien dire ce que contient cette lettre, mais ce n'est pas le moment; d'ailleurs Rodolphe n'est pas le héros de l'ouvrage. Ce héros est Charles, fils du banquier Robertin; une intrigante nommée Mme Fimbec, qui s'est emparée de l'esprit du lourd financier, veut lui faire épouser Florine, fille d'une prétendue comtesse sicilienne; mais Charles a vu à Surène, chez la vieille Mme Hébert, un ange de grâce et de beauté : c'est Léonide qu'il adore, et qu'il adorera même après son mariage. Cette Léonide est la fille de la trop sensible Lisbeth, qui.... Si le lecteur veut savoir son histoire, il n'a qu'à lire le roman; il y trouvera plusieurs situations intéressantes, des épisodes charmants qui se rattachent à l'action principale, et des caractères d'une grande vérité : l'intrigante Fimbec, l'inexplicable comtesse de Palfi, la naïve et rusée Florine, l'insouciant Rodolphe, et surtout l'ambitieux Robertin qui veut devenir banquier de la couronne, sont des originaux qu'on rencontre tous les jours dans la société, et que l'auteur a peints avec des couleurs prises dans la nature.

MARC LORICO, ou *le petit Chouan de* 1830, 6 *vol. in*-12, 1832. — Ce roman, à cela près du style, dont l'incorrection et la trivialité sont impardonnables, ne manque pas d'un certain mérite; la fable en est intéressante, et ses détails ont souvent de la grâce et de la vérité. On lit avec plaisir le chapitre de la vie intérieure et domestique d'un chanoine; celui où Marc Lorico est secouru par Rose dans la tour du château; le commencement des amours de Lorico et de Lillia, et la description de l'incendie qui faillit les dévorer. Presque tout le reste n'offre que des détails oiseux, et le remplissage obligé pour faire 6 volumes parfois ennuyeux, au lieu de deux qui auraient constamment intéressé.

Nous connaissons encore de Victor Ducange : Agathe, ou le petit Vieillard de Calais, 2 vol. in-12, 1819. — Albert, ou les Amants missionnaires, 2 vol. in-12, 1820. — Thélène, 4 vol. in-12, 1823. — La Luthérienne, 6 vol. in-12, 1825. — Le Médecin confesseur, 6 vol. in-12, 1825. — Les trois Filles de la veuve, 6 vol. in-12, 1826. — L'Artiste et le Soldat, 5 vol. in-12, 1827.—Isaurine et Jean Paul, 4 vol. in-12, 1830. — Ludovica, 6 vol. in-12, 1830. — Valentine (éd. corrigée, etc.), 4 vol. in-12, 1833. — Les Mœurs, contes et nouvelles, 2 vol. in-12, 1834. — Joasine, roman posthume, 5 vol. in-12, 1835.

DUCLOS (Ch. Pinot),
né à Dinan le 12 février 1704, mort le 26 mars 1772.

* **ACAJOU ET ZIRPHILE**, *conte composé sur les estampes du conte intitulé : Faunillane, ou l'Infante Jaune* (*par le comte de Tessin*), *in*-4 et *in*-12, *fig.*, 1744. — Ce conte fut composé à l'occasion d'une gageure : il s'agissait de remplir les sujets de quelques estampes bizarres dont on ignorait alors la destination. Duclos en vint à bout en composant le joli conte d'Acajou, qui a fourni au théâtre italien l'opéra comique de ce nom, qu'on a vu longtemps avec plaisir.

LES CONFESSIONS DU COMTE DE***, *in*-12, 1762. — Admis de bonne heure dans la haute société, en même temps qu'il en goûtait les agréments en homme d'esprit, Duclos l'observait en homme de talent. Celui de dessiner des caractères était alors fort à la mode, surtout dans la société de Mme de T*** et dans celle de M. le comte de F***. La manière d'écrire de Duclos se prêtait merveilleusement à ce genre, aussi les Confessions du comte de D*** ne sont-elles qu'une galerie de portraits tous supérieurement tracés. Ce mérite, qui est le principal de cet ouvrage, suffit alors pour lui procurer un grand succès, d'autant plus que quiconque trace des caractères est sûr qu'on y mettra des noms, et la malignité ajoute à la vogue. On sait que Mme de Broglie, poussant un peu loin le jugement avantageux qu'elle avait porté de Rousseau, et croyant qu'il allait faire sensation dans Paris et devenir un homme à bonnes

fortunes, lui donna pour guider son inexpérience un exemplaire des Confessions du comte de ***. « Ce livre, lui dit-elle, est un mentor dont vous aurez besoin dans le monde, et vous ferez bien de le consulter quelquefois. » — « J'ai gardé, dit Rousseau dans ses Confessions, plus de vingt ans cet exemplaire avec reconnaissance pour la main dont il venait, mais riant souvent de l'opinion que paraissait avoir cette dame de mon mérite galant. » Aujourd'hui ce roman, demeuré comme un ouvrage ingénieux et agréable, n'est pas mis au rang des premières productions de ce genre, parce qu'après tout ce n'est qu'un récit d'intrigues qui n'ont entre elles aucune liaison, et qu'il manque d'imagination et d'intérêt.

* HISTOIRE DE LA BARONNE DE LUZ, *in*-12, 1741. — Ce roman, dont l'héroïne succombe toujours sans avoir jamais tort, semblait devoir obtenir un succès au moins égal à celui des *Confessions;* mais on n'y vit avec raison que des aventures un peu forcées. L'auteur du livre avait oublié que les faiblesses d'une femme doivent être non-seulement excusables, mais intéressantes.

MÉMOIRE POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES MŒURS DU XVIIIe SIÈCLE, *in*-12, 1750. — C'est un roman dans le genre des Confessions du comte de ***.

On a encore de Duclos : Mémoires secrets sur le règne de Louis XIV, la régence et le règne de Louis XV, 2 vol. in-8, 1790.

DUCLOS DE SELVES.

MOHAMMED, ou *la Chute d'un empire de l'Asie*, 2 *vol. in*-12, 1813. — Gengis-Kan est un des principaux personnages de ce roman; la chute d'un grand empire d'Asie en est la catastrophe. — Gengis-Kan avait conquis la Chine, les deux Tartaries et toutes les provinces qui composaient son immense domination; un seul empire considérable, celui des Karasmiens, gouverné par Mohammed, avait jusqu'ici échappé à ses armes victorieuses. Jallall'oddin, prince accompli, fils de Mohammed, éloigné de l'empire de Karasm par les intrigues d'une marâtre, la sultane Zadebine, dans le moment même où son bras eût été le plus nécessaire pour soutenir et défendre cet empire contre les entreprises de Gengis-Kan, était au fond de l'Inde, auprès d'un roi que sa bravoure et ses talents militaires faisaient triompher de nombreux ennemis, tandis que son père allait être accablé par les siens. Rappelé à la hâte, il arrive encore à temps, mais il est écarté par les menées de Zadebine, et renvoyé une seconde fois dans l'Inde, sous le prétexte d'aller se marier avec la fille du roi de

ces contrées, et d'en obtenir des renforts. Pendant qu'il sacrifie à l'hymen, Gengis-Kan fond sur Mohammed, lui livre une grande bataille et le défait complétement. Jallall'oddin arrive trop tard pour le secourir; il est pris par un détachement de l'armée victorieuse, s'échappe des mains de ses ennemis, erre longtemps dans divers États pour obtenir des secours qu'il n'obtient pas, rejoint son père au moment où celui-ci perd une seconde bataille, son empire et la vie, et est lui-même forcé de fuir, après avoir inutilement tenté de reconquérir son empire. — Tel est le fond de la partie romanesque de cet ouvrage, où l'on trouve plusieurs épisodes intéressants, ainsi que des descriptions de costumes, d'usages et de fêtes extrêmement poétiques.

DUCOR (Henri).

AVENTURES D'UN MARIN DE LA GARDE IMPÉRIALE, 2 *vol. in*-8, 1833. — L'histoire de cet homme est à la fois simple et terrible. Il n'a eu que deux périodes dans sa vie, mais deux périodes de misère. Soldat de l'empire, dans les plus terribles guerres, il ne s'est pas amusé à être un héros; mais, en revanche, il a été prisonnier deux fois : la première fois, sur les pontons espagnols, dans l'île de Cabréra; la seconde fois, en Russie, pendant la mémorable campagne de 1812. Ainsi, encore tout brûlé sous le sable, il a été enseveli sous la glace. Le récit de cet homme est le plus atroce et le plus intéressant cauchemar qui se puisse entendre; il n'y a pas de romancier qui se soit élevé à la hauteur de tant de misère. Pendant tout le cours du récit, le soleil et la glace, la soif brûlante, la faim qui dévore, les coups de sabre et les coups de bâton, la cohabitation forcée avec des cadavres, les haillons et les membres gelés, l'hôpital pour tout repos, la captivité pour toute consolation, un morceau de cheval cru pour tout repas, la mort pour tout espoir, le spectacle d'une armée entière, et quelle armée! ensevelie sous le sable et sous la glace, voilà ce livre.

DUCRAY-DUMINIL (F. G.), né à Paris en 1761, mort en 1819.

LES PETITS ORPHELINS DU HAMEAU, 4 *vol. in*-12, 1800. — Ducray-Duminil semble être parti d'un principe qui l'a dirigé uniquement dans toutes ses compositions, savoir, l'innocence et la faiblesse aux prises avec la force et la scélératesse; presque tous ses héros sont des enfants : Lolotte et Fanfan, Alexis, petit Jacques et Georgette, Victor, Cœlina, Jeannette, Paul, Achille et Bé-

nédict, tous ces héros ne sont pas âgés de plus de dix à douze ans, leur histoire plaît à l'imagination vive et ardente des enfants, et ils font bien plus d'impression sur l'esprit des jeunes lecteurs que des personnages dont les habitudes et les passions leur sont tout à fait étrangères. Y a-t-il rien, par exemple, de plus propre à frapper vivement des enfants que l'histoire des *Petits Orphelins du hameau?* Combien ils doivent frémir lorsqu'ils voient ces jeunes orphelins dans la puissance de leur plus cruel ennemie, de cette châtelaine sans nom qui joue un rôle si effrayant dans l'ouvrage! quelle doit être leur joie lorsqu'ils voient ces jeunes héros qui parviennent par leur prudence, leur adresse et leur courage, à se soustraire à tous les piéges dont ils sont environnés? Sans doute les moyens employés par l'auteur ne sont pas toujours conformes à la plus exacte vraisemblance, mais ces défauts-là plaisent aux enfants, toujours amis du merveilleux. La morale de M. Ducray est d'ailleurs bien plus en action qu'en paroles; elle est constamment douce, consolante, et admirablement appropriée à l'intelligence des enfants, pour lesquels il semble avoir pris la plume : aussi tous ses ouvrages ont-ils eu un grand succès, et il faut dire qu'ils l'ont mérité.

LE PETIT CARILLONNEUR, 4 *vol. in*-12, 1809. — Un enfant de deux ans et demi est abandonné aux Champs-Élysées; recueilli par un ménétrier, il est confié à des personnes pauvres, qui l'élèvent, lui font croire qu'il est leur fils, et lui apprennent à jouer des airs sur un petit carillon portatif. Avec ce talent l'enfant excite l'intérêt, plusieurs personnes le remarquent et paraissent douter qu'il soit le fils de celui qui l'a élevé. Le nom de Dominique, qu'on lui a donné parce qu'on l'a trouvé sur ses papiers, devient tour à tour pour lui un sujet d'espérance et de terreur. Plusieurs inconnus ayant effrayé par leurs questions sa prétendue mère, elle l'envoie chez un curé de village, qui a soin de son éducation, et qui emploie le jeune homme à carillonner dans le clocher de la paroisse. Il est bientôt connu du seigneur, sur qui le nom de Dominique produit une impression mêlée d'effroi. Une famille riche s'offre pour protectrice du jeune homme; une autre famille non moins riche et puissante lui tend des piéges, et paraît même en vouloir à sa vie. Continuellement ballotté par la crainte et l'espérance, Dominique se jette souvent entre les bras de ses ennemis croyant y trouver un asile; à chaque instant on croit qu'il va périr, à chaque instant l'art du romancier le tire de dangers qui paraissaient inévitables. Les événements se multiplient, et cependant le mystère de sa naissance ne se dévoile pas. Ce n'est qu'après de longues inquiétudes, de longues souffrances et les

plus étonnantes aventures, que tout se découvre et que s'opère la réunion de tous les personnages qui avaient été dispersés et divisés depuis le commencement du récit. — Il y a beaucoup d'intérêt dans ce roman : l'auteur y sait habilement suspendre et retarder le dénoûment, que l'on croit deviner et saisir à chaque chapitre; cet artifice force, en quelque sorte, à continuer la lecture sans interruption, et quand on quitte un volume on se hâte de prendre l'autre, parce qu'on croit toujours que l'on va y trouver le mot de l'énigme.

MADAME DE VALNOIR, ou *l'École des familles*, 4 *vol. in*-12, 1813. — Madame de Valnoir est une intrigante assez jolie, d'une éducation soignée, qui s'introduit dans une famille qu'elle abuse par de faux dehors, dans le but de se faire épouser par le comte Albert de Surville, riche propriétaire veuf d'une épouse adorée, aux mânes de laquelle il a fait élever un monument dans son parc. Madame de Valnoir flatte ses sentiments. Peu à peu elle affaiblit les regrets de Surville et lui inspire un tendre sentiment. Lorsqu'elle se croit sûre d'avoir fait impression sur son cœur, elle fait détruire le monument élevé à sa première épouse, et l'indispose contre sa fille chérie, la douce et intéressante Clary, que Surville finit par reléguer dans un couvent. Cependant une jeune fille nommée Angélique, que l'auteur a placée dans une situation mystérieuse, et un valet, nommé Saturnin, dévoué à son maître, parviennent à déjouer les intrigues de Mme de Valnoir, et à désabuser le comte de Surville, qui rend à Clary toute sa tendresse.

Nous connaissons encore de cet auteur : Alexis, ou la Maisonnette dans les bois, 4 vol. in-12, 1788. — *Codicile sentimental, 2 vol. in-12, 1793. — Les Soirées de la Chaumière, 8 vol. in-12, 1794. — Cœlina, ou l'Enfant du mystère, 5 vol. in-12, 1798. — Victor, ou l'Enfant de la forêt, 4 vol. in-12, 1796. — Contes moraux de ma Grand'Tante, 2 vol. in-18, 1799. — Les cinquante Francs de Jeannette, 7 vol. in-12, 1799. — Les Déjeuners champêtres, 2 vol. in-18, 1800. — Paul, ou la Ferme abandonnée, 4 vol. in-12, 1800. — Les petits Orphelins du hameau, 4 vol. in-12, 1800. — Les Journées au village, 8 vol. in-18, 1804. — Elmonde, ou la Fille de l'hospice, 5 vol. in-12, 1805. — Lolotte et Fanfan, 4 vol. in-12, 1807. — Petit Jacques et Georgette, 4 vol. in-18, 1812. — La Fontaine Sainte-Catherine, 4 vol. in-12, 1813. — L'Ermitage Saint-Jacques, 4 vol. in-12, 1814. — Jean et Jeannette, 4 vol. in-12, 1816. — Contes des Fées, 3 vol. in-12, 1819. — Jules, ou le Toit paternel, 4 vol. in-12, 1821. — Émilie, 4 vol. in-12, 1822. — Les Veillées de ma Grand'Mère, 2 vol. in-18, 1827.

DUCROS (Mme).

***LETTRES DE LOUISE A VALENTINE**, 3 *vol. in*-12, 1811. — Un héros de roman que les hommes ne trouveront point invraisemblable, mais que les femmes pourront bien trouver impertinent, c'est celui des Lettres de Louise à Valentine. Il ne donne point à l'amour trop de son temps ni de ses pensées, il n'entreprend point

de belles actions pour plaire à une maîtresse, il ne compte parmi ses moyens de plaire ni grands coups d'épée, ni actes de bienfaisance, mais une grâce parfaite à danser, un persifflage aimable, piquant et même un peu tourmentant, de la légèreté, de l'étourderie, de la fatuité, juste ce qu'il faut d'insolence, un regard charmant, un son de voix qui va à l'âme et semblerait en partir, si on ne savait depuis longtemps qu'Albert n'a pas d'âme pour l'amour : voilà tout simplement ce qu'il possède pour enchanter et désoler les femmes. Il ne faut pas croire cependant qu'Albert soit un de ces conspirateurs en amour, un de ces séducteurs de profession, dont le plus grand plaisir est de tromper une femme, et le but principal de l'abandonner. Non, Albert cherche seulement à plaire quand on lui plaît, et s'éloigne quand le charme cesse d'agir sur ses sens. Mais tandis qu'un homme cherche à plaire, une femme cherche à aimer : quelque temps timide, craintive, si enfin l'amour rompt les barrières que lui opposait la prudence, c'est tout son cœur, tout son être qu'elle va dévouer au sentiment qui l'entraîne, et il se trouve qu'on n'en veut point, qu'elle a donné beaucoup plus qu'on n'avait jamais songé à en demander; on n'est plus qu'embarrassé de son présent, et elle n'a pas la force de le reprendre. Telle est Louise auprès d'Albert; mais, heureusement pour elle, elle ne s'est pas entièrement laissé vaincre; elle n'a donné que son cœur; une infidélité prématurée d'Albert l'a garantie du danger. L'amour-propre d'Albert, flatté de l'amour de Louise et piqué de sa résistance, le ramène à ses pieds; elle le connaît maintenant, et n'en est que plus malheureuse, car elle ne l'en aime pas moins; ce n'est plus l'espoir d'être aimée qui la séduit, mais le souvenir du bonheur qu'elle éprouva lorsqu'elle crut l'être. Ce sentiment, qui s'empara alors de son cœur, elle l'y retrouve tout entier; chaque mot, chaque regard d'Albert le lui rappelle; tous ses rêves, toutes ses illusions, se présentent à elle de nouveau avec la même vivacité; elle sait que ce sont des rêves, et, sans confiance, elle s'y précipite, entraînée par un mouvement aussi douloureux qu'irrésistible. Mais est-elle bien réellement sans confiance? Pourquoi Albert n'aimerait-il pas la douce, la tendre Louise, capable de mourir de ses trahisons, mais jamais de se fâcher, et à peine de se plaindre? C'est que d'autres goûts viennent sans cesse interrompre le goût qu'il a pour elle, et le distraire du sentiment d'affection qu'elle lui inspire; c'est qu'auprès de Louise, veuve et jeune, est une nièce plus jeune encore et aussi jolie, Valentine, qui a su, comme Louise, apprécier toute la grâce d'Albert au bal, et cette douceur, cette complaisance dans la vie habituelle, qui font pardonner sa fatuité et oublier sa légèreté. Valentine à seize

ans n'est pas fort habile à cacher ses sentiments, et Albert n'est pas capable d'y demeurer indifférent; laquelle aimera-t-il de Louise ou de Valentine? Lui-même ne le sait pas bien; il les aimerait toutes deux, si elles le permettaient. Valentine, moins passionnée que Louise, et déterminée d'ailleurs par sa reconnaissance pour sa tante, par les désirs de son père qui la presse de consentir à un autre mariage, sacrifie son goût pour Albert. La douceur, la tendresse de Louise, finissent par faire naître dans le cœur d'Albert un sentiment qui ne fixera peut-être pas entièrement sa légèreté, mais que du moins celle-ci ne lui fera pas entièrement oublier. — Ce roman, où l'on trouve une peinture vraie des mouvements ordinaires du cœur, offre une lecture remplie de charme et d'intérêt.

DUDEVANT (Mme). Voy. SAND (Georges).

DUDRÉZÈNE (Mlle S. V.).

ÉLISKA, ou *les Français en pays conquis*. — Le roman d'Éliska est l'antithèse virile du drame de la Femme à deux maris. Le père d'Éliska a deux femmes. La seconde femme, qui a épousé son bien-aimé dans les catacombes, est tout étonnée un beau matin de savoir la première femme, qui était morte, réveillée de sa léthargie, et sur ses pieds comme auparavant. Le mari est obligé de revenir à la première, et la seconde, qu'il sacrifie par délicatesse, a, pendant cinq volumes, une suite non interrompue de chagrins et d'humiliations.

LA FORÊT DE WORONETZ, 4 *vol. in*-12, 1821. — La Forêt de Woronetz est un roman dont l'action se lie aux dernières guerres de Russie. L'auteur s'est attaché principalement à dépeindre les lieux et les mœurs divers des contrées que parcourent les personnages de son livre. Le héros de ce roman est un jeune colonel français, prisonnier de guerre, poursuivi par le boyard Ostrogolow, lequel est secondé par un certain abbé gascon, nommé Malfignac, qui s'attache à la perte de Mlle Irène, jeune Française intéressante, éprise du colonel. Un autre personnage remarquable est un prince tartare, qui ne le cède en rien aux grands seigneurs de l'Europe civilisée, par la puissante protection qu'il accorde aux dames. Enfin, les Cosaques et les Baskirs figurent aussi dans ce roman, où l'on remarque plusieurs épisodes qui ne manquent ni de grâce ni d'intérêt.

HENRI, ou *l'Homme silencieux*, 4 *vol. in*-12, 1824. — Ce roman est fondé sur le développement de cette moralité : « Ne juge

point les hommes par le petit nombre d'êtres privilégiés; vois plutôt leur faiblesse, et garde-toi de leur offrir les moyens de te tromper. » Le jeune Henri, second fils du duc de Morelande, éloigné de la maison paternelle, a été recueilli par un oncle, que sa famille croyait mort depuis longtemps, et que la singularité de sa conduite avait fait surnommer l'homme silencieux. A l'école de ce vieillard, mûri par l'infortune, l'éducation de Henri avait eu pour base d'austères principes de vertu; mais malheureusement son âme, ornée de mille qualités, manquait de cette prudence qui les rend parfaites en dirigeant leur activité; il s'obstinait à ne juger les hommes que d'après la droiture et la noblesse de ses propres sentiments. Une prévention si honorable, mais si dangereuse, le livre sans défense aux intrigues d'un misérable, qui, pour prix de la plus généreuse amitié, lui ravit la fortune et le nom de ses pères. Une lutte s'engage entre le bienfaiteur dépouillé et l'ingrat qui a osé se parer de ses dépouilles. Tous deux comparaissent devant la chambre des pairs, constituée en haute cour de justice pour juger l'accusation de substitution d'état, et l'auteur termine son ouvrage par une idée digne des plus grands maîtres : un ministre tout-puissant se repent, s'accuse d'avoir commis un acte arbitraire, et répare sa faute enf aisant triompher l'innocence.—Des tableaux variés comme les diverses natures dont ils offrent l'image; des différences de caractères, de mœurs et d'usages, entre deux peuples, marqués avec une précision toute pittoresque; l'épisode d'Inez, si adroitement rattaché au sujet, et qui amène avec tant de vraisemblance le récit de l'épouvantable catastrophe du tremblement de terre de Lisbonne; enfin, des scènes vivantes d'énergie et de pathétique, et semées de traits profonds puisés dans l'expérience du cœur humain, tout cela marche à la fois et se confond avec art dans un seul ensemble, qu'un intérêt toujours égal soutient et vivifie.

Nous connaissons encore de Mlle Dudrézène : Les Armoricaines, in-8, 1832.

DUFRÉNOY (A. G. Billet),
née à Paris en 1765, morte le 7 mars 1825.

La femme auteur, ou *les Inconvénients de la célébrité*, 2 *vol. in*-12, 1812. — Plusieurs circonstances de la vie de Mme Dufrénoy portent à croire que ce roman se compose, en grande partie, sinon des événements qui lui sont arrivés à elle-même, au moins des sentiments qu'elle a éprouvés, et de ceux dont elle a été l'objet.— Anaïs n'était encore qu'une enfant, lorsqu'un jour on agita devant elle cette question : « *Des différents genres de gloire*, quel

est celui qui mérite la préférence sur tous les autres? » Son père se déclara pour la gloire du poëte, et dit qu'il donnerait tout au monde pour avoir un fils qui ressemblât à Racine. Ce mot décida de la vie entière d'Anaïs; elle tourna vers la poésie toutes ses pensées, et, dans l'espace de trois années, elle fut couronnée par l'académie des Jeux floraux, reçut un prix de l'Académie française, et ses succès lui firent une réputation imposante. Son père mourut, et à la révolution elle devint veuve d'un mari qui n'avait pas senti ou goûté son mérite. Anaïs se retira dans la seule terre qui lui restât, et elle y donna asile au duc de Lamerville, dont le neveu, général dans l'armée française, réunissait tous les genres de perfection. Le vieux duc, charmé de son hôtesse, fit un testament qui instituait son neveu légataire universel, à condition qu'il épouserait Anaïs, et, en cas de refus, rendait Anaïs elle-même propriétaire de tous ses biens. Le général, qui avait une aversion prononcée pour les femmes beaux esprits, écrivit qu'il renonçait à la succession. Mais Anaïs, moins intéressée que sensible, était devenue éprise du général à la vue de son portrait et au récit de toutes ses belles qualités. Le hasard le lui ayant fait rencontrer au bal de l'Opéra, elle commença, sous le masque et par le seul charme de sa voix et de son esprit, à lui communiquer un peu de l'amour extrême qu'elle ressentait pour lui. Le général, étant retourné à l'armée, fut blessé; les eaux de Bade lui furent ordonnées; il s'y rendit et y retrouva Anaïs, qui, cachée sous un nom d'emprunt et accompagnée d'une amie, fit complétement sa conquête. Un jour, dans le salon, la conversation vint à tomber sur le chapitre des femmes célèbres par leurs écrits, et quelqu'un cita la fameuse Anaïs de Simiane; tout le monde rendit justice à ses vertus ainsi qu'à ses talents; Lamerville seul, fidèle à son préjugé, soutint qu'une telle femme ne pouvait pas faire le bonheur d'un mari. C'était la sentence d'Anaïs, qui, désespérant de vaincre la fatale prévention de son amant, partit le lendemain à la pointe du jour; mais bientôt Lamerville fut sur ses traces et la rejoignit. Anaïs fut-elle la victime de sa célébrité jusqu'à perdre son amant? Lamerville fut-il l'esclave de son préjugé jusqu'à sacrifier sa maîtresse? Les lecteurs trouveront la solution de ces questions dans l'ouvrage même. — Ce roman, mêlé d'ivresse et d'enthousiasme, est purement et élégamment écrit; le caractère d'Anaïs a du charme et de l'originalité; celui de Lamerville est rempli de noblesse et de grâce.

On doit encore à Mme Dufrénoy : Les Jeux des quatre saisons, in-18, 1816. — Les Françaises, nouvelles, 2 vol. in-12, 1818. — Le Livre des femmes, 2 vol. in-18, 1823.

DUFRESNE (Abel).

*LE MONDE ET LA RETRAITE, ou *Correspondance de deux jeunes amies*, 2 *vol. in*-12, 1817. — Le Monde et la Retraite est un roman épistolaire. Deux jeunes amies, dont l'une, Olivia, reste à Paris, tandis que l'autre, Élisa, habite en province avec une tante prodigue que mille folies ont réduite à vivre du travail de ses mains, s'écrivent tout ce qu'elles font et tout ce qu'elles pensent. Olivia est une belle demoiselle, supérieure au monde qu'elle critique, aux femmes qu'elle traite avec une extrême sévérité, et même aux hommes auxquels elle ne pardonne rien. Elle prétend avoir eu un moment l'intention de se faire dévote; mais on jugera quelle dévotion est la sienne par la description de l'oratoire qu'elle se propose de faire arranger : cette pièce, dit-elle, ne doit être éclairée que par un jour mystérieux, encore adouci par la couleur rembrunie des vitraux qui décorent une fenêtre en ogive; un parquet en mosaïque, une voûte gothique embellie des plus agréables peintures, un prie-Dieu de la forme la plus élégante, une harpe à la Sainte-Cécile, un piano masqué en buffet d'orgue, des livres de prières imprimés sur vélin et enrichis de miniatures, des lampes d'albâtre, des parfums exquis, des fleurs sans cesse renouvelées, quelques têtes du Guide, des gravures représentant Héloïse et Mlle Lavallière, voilà les ornements qu'elle croit indispensables pour embellir son oratoire. De cette fille mondaine passons à sa modeste compagne. Élisa était jolie, elle avait reçu une éducation brillante, mais, dans sa nouvelle situation, c'était presque un tort, car les gens riches ne se montrent pas toujours compatissants envers ceux qu'une éducatoin soignée et quelques dons heureux de la nature tendent à rapprocher de leur position; aussi Élisa et sa tante étaient-elles en butte à une foule de petites mortifications. L'auteur fait une peinture assez piquante de la ville où s'est retirée Élisa; les rues désertes le matin, parce que les femmes occupées de soins domestiques et les hommes de jardinage restent chez eux; les visites de l'après-dînée, le boston du soir, le souper de famille, et ces longues journées toujours semblables, qui n'éprouvent d'autres variations que celles qu'y apporte quelquefois l'almanach, tout cela est peint avec vérité. Malgré l'extrême monotonie de cette manière de vivre, les aventures ne manquent pas à la pauvre exilée. Elle inspire une vive passion à un séminariste, qui n'échappe à la séduction de la beauté qu'en allant porter les lumières de la foi dans des contrées lointaines; une espèce de financier qui n'a d'autre mérite que sa fortune essaye de la rendre sensible; un jeune libertin qu'elle rencontre à une fête de village veut lui faire violence, mais heureusement

arrive à temps un libérateur qui sauve l'honneur de la belle éplorée. Pour se soustraire à la médisance, Élisa se retire dans un couvent et s'y livre aux pénibles fonctions de garde-malade, et son coup d'essai est de donner des soins à ce même libérateur, qui est blessé par suite du service qu'il lui a rendu. Tous deux sont épris l'un de l'autre, mais ils ne se l'avouent point, en sorte que dans un mouvement de dépit, Élisa commence son noviciat, prend ensuite le voile, voit tomber ses beaux cheveux sous le fatal ciseau, et les envoie à son amie. Cependant celle-ci, tout en courant le monde, a trouvé un mari. On lui présente pour époux un jeune homme tendre et mélancolique que la vue des beaux cheveux d'Élisa frappe d'abord. Il s'informe et apprend bientôt que les cheveux ont appartenu à une amie religieuse; on s'explique : le prétendu d'Olivia est précisément le libérateur de son amie, et comme celle-ci n'avait prononcé que des vœux temporaires, Olivia la force à les rompre, et lui cède généreusement son amant.

On doit encore à cet auteur : Samuel d'Harcourt, 2 vol. in-12, 1820. — Contes à Henri, in-18, 1826. — Contes à Henriette, in-18, 1824.

DUMAS (Alexandre), auteur dramatique.

NOUVELLES CONTEMPORAINES, *in*-12, 1826. — Ce recueil comprend trois nouvelles : Laurette, Blanche de Beaulieu, et Marie. De l'intérêt, des détails touchants, un air de vérité qui attache, voilà ce que l'on trouve dans ces nouvelles, et particulièrement dans la seconde, qui offre plusieurs situations dramatiques. L'héroïne, fille du marquis de Beaulieu, l'un des généraux vendéens, accoutumée, dès son enfance, à porter l'habit d'homme, partageait, sous ce costume, les fatigues et les périls de son père. La petite troupe qu'il commandait, cernée dans un bois pendant la nuit, est taillée en pièces par un détachement de l'armée républicaine. Blanche est sauvée par le général de cette armée, qui la conduit à Nantes, dans sa famille. Mais bientôt les représentants découvrent Blanche et la font arrêter; le général, dans l'espoir de la sauver, la fait consentir à lui donner sa main; il part aussitôt pour Paris, obtient la grâce de son épouse, revient en poste à Nantes, où il arrive au moment où la tête de l'infortunée Blanche venait de rouler sur l'échafaud!

CHRONIQUES DE FRANCE. — **Isabelle de Bavière**, 2 *vol. in*-8, 1835. — Le premier volume de ce roman s'ouvre à l'entrée de la reine Isabelle de Bavière à Paris, le 20 août 1389, et conduit les événements jusqu'au 23 novembre 1407, jour de l'assassinat du duc d'Orléans; le second volume, reprenant après un intervalle

de dix ans, c'est-à-dire en 1417, nous fait parcourir cette époque de crimes, de malheurs et de honte qui s'arrête à la mort de Charles VI. On sait quels drames sanglants signalèrent ces deux périodes, toutes remplies des haines et des guerres de Bourgogne et d'Armagnac. Eh bien ! ils se reproduisent avec toute leur énergie dans Isabelle de Bavière. Les scènes dramatiques s'y succèdent rapidement, et, soit que l'auteur redise à sa manière une catastrophe racontée par les historiens, soit qu'il crée quelques circonstances, un intérêt palpitant vous attache à ses pages; aussi l'on court du commencement à la fin du livre sans s'arrêter un moment.

SOUVENIRS D'ANTONY, *in*-8, 1835. — Antony ne joue pas le moindre rôle dans ce livre ; il lui donne son nom et rien de plus. Le premier des souvenirs nous reporte en Calabre, parmi des brigands auxquels un régiment français donne la chasse. Plus tard on assiste au bal masqué des Variétés, puis on roule en cabriolet pour aller faire visite à Mlle Mars, à M. Charles Nodier, à M. Taylor, pendant que le cocher nous débite une histoire qui se termine absolument comme Angèle. A cette histoire succède un épisode des guerres de la Vendée, où Marceau joue le principal rôle. Puis on se retrouve à Paris, au Théâtre-Français, assis entre Camille Desmoulins, Saint-Just et Robespierre. Les souvenirs se terminent par la biographie de Jacques Ier et de Jacques II, qui ne sont pas de la race des Stuarts, mais de celle des quadrumanes.

LA SALLE D'ARMES, 1838. — Pauline était une jeune demoiselle accomplie et riche, qui épousa, après 1830, le jeune comte de Beuzeval. Un sentiment étrange, comme produit par une fascination magique, un amour mêlé d'épouvante, avait entraîné, presque malgré elle, cette pure et douce jeune fille dans les bras du comte. Un tel époux était bien fait pour inspirer de l'effroi : sans parler des bruits étranges qui couraient sur lui, le comte avait des habitudes et des manières qui n'étaient guère propres à rassurer une jeune femme. Il ne se couchait jamais sans avoir à la portée de sa main une paire de pistolets chargés, et un cheval sellé nuit et jour semblait attendre qu'on eût besoin de lui pour la fuite. De plus, le comte avait deux amis, Henri et Max, chez lesquels on remarquait les mêmes habitudes. Sauf ces singularités, M. de Beuzeval était un homme charmant et le meilleur des époux. Peu de temps après son mariage, il annonce à sa femme qu'il est obligé de la quitter, bien à regret, pendant un ou deux mois; mais un engagement pris étant garçon le force de recevoir deux de ses amis pendant l'époque des chasses, dans son château de Burcy, masure à demi ruinée, inhabitable pour une femme, qui

n'a d'autre avantage que d'être parfaitement située pour la chasse. Pauline s'afflige, demande instamment à suivre son mari, ce qu'elle ne peut obtenir. A peine Beuzeval et ses deux amis sont-ils arrivés au château de Burcy que de fréquents et audacieux assassinats épouvantent la contrée; chaque jour les feuilles de Paris répètent des articles effrayants empruntés aux journaux de la province, où sont rapportés les vols, les assassinats et les incendies dont les environs de Burcy sont le théâtre. Pauline inquiète prend le parti d'aller rejoindre son mari ; elle arrive au château de Burcy, où on était loin de l'attendre et surtout de la désirer, car les auteurs de tous les crimes qui épouvantent la contrée ne sont autres que son mari, Max et Henri. Toutefois, Beuzeval l'accueille avec amour. Une partie engagée pour les jours suivants force le comte à quitter sa femme le lendemain même de son arrivée; il s'excuse de la laisser seule, et promet que dorénavant ces lointaines excursions ne se renouvelleront plus. Seule dans son château isolé, Pauline a peine à surmonter les craintes qui l'agitent; son oreille, que l'effroi tient éveillée, est frappée de bruits de pas, de portes fermées; elle a vu pendant la nuit la tête de son mari penchée au-dessus de son lit comme pour s'assurer qu'elle est est endormie ; il n'est donc pas parti; il se cache; quel effrayant mystère ! Le hasard lui fait découvrir une porte secrète qui aboutit à un escalier dont l'existence lui est inconnue. Pauline a le courage de s'engager dans cet escalier, et après avoir descendu plusieurs étages, elle entend les voix de son mari et de ses amis. Elle avance vers le lieu d'où partent ces voix, et à travers les fentes d'une porte mal jointe, elle voit les trois amis à table, au milieu du désordre d'une orgie. Mais ils ne sont pas seuls; dans le fond de la pièce, sur un mauvais lit, est étendue une femme, attachée par les quatre membres et demi-nue. Henri et Max se disputent à qui l'aura, et la querelle est sur le point de se vider à coups de poignard, lorsque le comte met les deux rivaux d'accord en envoyant adroitement une balle dans le cœur de la femme convoitée par les brigands. Pauline pousse un cri et s'évanouit. Elle se réveille dans un souterrain. Devant elle sont une lampe prête à s'éteindre, une lettre et un verre d'eau. Par la lettre, le comte apprend à sa femme qu'il l'adore, mais que, comme elle a surpris son secret, elle doit mourir. Tout ce qu'il peut faire pour elle, c'est de lui épargner les angoisses d'une longue agonie, et le verre d'eau empoisonnée qu'elle a devant elle, est le dernier gage de son amour. Pauline lutta deux jours contre la mort, et à la fin, vaincue par le désespoir et la souffrance, elle porta le poison à ses lèvres; c'est alors que le jeune Alfred de Nerval eut le bonheur de la délivrer. Le monde la croyait morte; le comte de Beuzeval avait eu l'adresse de faire

passer le cadavre de la femme assassinée pour celui de Pauline, et il jouissait en paix de la haute position que lui procurait son heureuse habileté. Ce que l'on vient de lire suffit pour donner une idée de l'horrible composition de M. Dumas. Nous n'irons donc pas plus loin, et laisserons à chacun le soin d'achever cette épouvantable histoire.

Nous connaissons encore de M. Alexandre Dumas : Impressions de Voyage, 4 vol. in-8, 1833-36, et plusieurs Nouvelles insérées dans diverses revues.

DUMERSAN (Théophile-Marion),
né au château de Castelnau, près d'Issoudun, en 1780.

LE SOLDAT LABOUREUR, 3 *vol. in*-12, 1822. — Francœur, soldat décoré, de retour dans son village, y reprend les travaux champêtres, ce qui ne l'empêche pas d'aller, comme on dit, *en société*. Le colonel de son régiment, dont il a préservé les jours au péril de sa vie, vient aussi s'installer dans ce village et y reconnaît son généreux libérateur, auquel il accorde la main de sa sœur, jeune personne qui s'était éprise du brave Francœur avant même de connaître le service qu'il avait rendu à son colonel. — Le style de ce roman est simple, clair et tout à fait exempt d'enflure et de prétention. La scène où Francœur revoit ses foyers, après dix-huit ans d'absence, est bien peinte; le jeune Charles, l'imprudente Rose, le lâche Morainville, sont des personnages qui font merveilleusement ressortir une foule de pensées pleines de sagesse sur les jeux, les duels, et tant d'autres abus qui existent dans la société. On aime aussi la philosophie de ce bon curé qui cite plus souvent son Horace que son bréviaire, et qui n'en est ni moins religieux ni moins respectable.

Nous connaissons encore de cet auteur : * Les Folies de ce temps-là, in-12, 1801. — L'Homme à deux têtes, 4 vol. in-12, 1825. — Nelly, ou l'Orpheline américaine (2e éd.), 4 vol. in-12, 1827.

DUPIN (Mme A.)

COMMENT TOUT FINIT. — Sous ce titre bizarre et assez insignifiant, l'auteur a rassemblé plusieurs nouvelles historiques qui ont le mérite d'être appuyées sur des études sérieuses et sur une connaissance approfondie des hommes, des choses et du temps, qui lui ont fourni la matière de ses intéressants travaux. La première nouvelle, intitulée une Erreur, nous transporte au XVe siècle, dans la ville de Milan, qui gémit humiliée sous la tyranie de Galeas Sforza. Des patriotes exaltés ont résolu d'affranchir la ville de la honteuse oppression qui l'accable; mais le peuple,

façonné à la servitude, ne paraît pas disposé à la révolte. Une conspiration est formée par les plus nobles citoyens de la république. Le jeune Olgiati, dont Galeas a enlevé la femme, qu'il a forcée de servir à ses horribles désirs, qu'il a chassée ensuite, et qui n'est sortie de son palais que pour aller mourir, se dévoue, et à quelques jours de là, Galeas expire sous les coups de son poignard au milieu d'une cérémonie religieuse. La populace, soulevée par les partisans du duc, se jette sur les conjurés, et les massacre à l'exception d'un seul, le jeune Olgiati, qui subit avec un courage héroïque les tortures atroces auxquelles il est condamné. — Le roi d'Angleterre Henri VIII est le héros de la seconde nouvelle. Ce monstre est représenté à l'époque de son dernier mariage, lorsque, couvert du sang de plusieurs reines, il menace sa chère Catherine de faire dresser pour elle l'échafaud d'Anne de Boleyn. On voit cette pauvre reine, toute tremblante sous les caresses du tigre, s'efforcer de sourire et affecter la joie, afin de cacher ses angoisses sous l'apparence du bonheur. Quand son âme est glacée, il faut qu'elle soit amusante, enjouée, qu'elle divertisse le roi par ses saillies; malgré tous ses efforts, elle ne réussit pas à tromper les regards de Henri, qui projette de s'en débarrasser. Déjà l'acte d'accusation était dressé et revêtu de l'approbation royale, le parlement se disposait à donner au roi cette nouvelle marque de son infamie, lorsque la mort enleva Henri VIII. Ce dramatique sujet est traité avec un talent fort remarquable.

Mme Dupin est aussi l'auteur d'un roman intitulé Marguerite.

DUPUIS.

* GEORGES ET CLARY, 2 *vol. in*-12, 1812. — Sur les bords du lac Killarney, en Irlande, M. Palmer était venu bâtir une maison charmante, qu'il habitait avec une épouse chérie et un fils de la plus belle espérance. La maison la plus près de la sienne venait d'être achetée par une dame Edgerton, dont la famille Palmer fit la connaissance, après que M. Palmer eut sauvé la jeune Clary, fille de mistress Edgerton, qui avait eu le malheur de tomber dans le lac voisin de leur demeure. La première visite que rendit mistress Edgerton suffit pour entraîner Georges Palmer et Clary l'un vers l'autre. Un jour qu'ils visitaient ensemble les ruines d'un vieux château, le concierge leur raconta que cette habitation était déserte depuis la mort du comte de Summers, qui avait péri en combattant en Écosse sous les drapeaux du prince Édouard. En entendant le récit de cette histoire, M. Palmer et mistress Edgerton éprouvèrent une vive émotion dont personne ne put pénétrer la cause, mais

qui ne tarda pas à être dissipée. Sur les instances de Georges, M. Palmer demanda pour lui la main de Clary à mistress Edgerton, qui répondit que sa fille se trouvant seule héritière d'un parent très-riche, elle ne pouvait rien conclure sans le consentement de ce parent. Peu de temps après, mistress Edgerton tomba malade et mourut. Clary apprit alors que mistress Edgerton n'était pas sa mère. Bientôt aussi on apprit que M. de Palmer n'était pas ce qu'on l'avait cru jusqu'alors. Mais qu'était-il? quels étaient les parents de l'aimable Clary? C'est dans le roman même que le lecteur doit chercher le mot de ces énigmes. Sa curiosité sera d'autant plus agréablement satisfaite, qu'elle aura été excitée avec plus d'art, et l'auteur en a mis beaucoup dans la distribution de son plan et le mouvement de ses ressorts : l'intérêt est toujours soutenu; il croît même progressivement sans l'emploi de ces moyens violents, de ces conceptions extravagantes comme nous en voyons tous les jours, et qui coûtent bien moins que le développement d'un seul pli du cœur humain.

DURAND (Mme).

* **LA COMTESSE DE MORTANE**, 2 *vol. in*-12, 1699. — Ce roman est assez bien écrit; mais le second volume est beaucoup plus intéressant que le premier; si l'on en retranchait un tiers, et si on le purgeait de quelques termes un peu trop populaires, ce serait un des plus jolis romans de l'époque où il parut. Les caractères y sont bien tracés, bien soutenus; les événements en sont singuliers, quoique naturels.

DURAS (la duchesse de), née de Kersaint.

* **OURIKA**, *in*-12, 1824. — Dans cet ouvrage, madame la duchesse de Duras s'est attachée à peindre la situation d'une jeune fille qui, dans une complète ignorance des mœurs et des usages de l'Europe, s'abandonne avec toute la candeur de l'innocence au charme d'un sentiment dont elle ne connaît la puissance que lors qu'il ne lui est plus possible d'en triompher. Simple et naïve, mais née sous un climat brûlant, la pauvre Ourika s'abuse sur la nature de l'intérêt qu'elle inspire. Les soins touchants dont elle est l'objet, ces caresses dont on l'entoure, ce langage affectueux du grand monde, si nouveau pour elle, tout prend à ses regards les couleurs de la passion qui la consume; artisan de son propre malheur, ingénieuse à se tromper, l'infortunée se complaît à traduire dans la langue de l'amour ces mots bienveillants échappés à la tendre amitié, et l'espoir, qui lui verse à pleines mains les

illusions mensongères de l'avenir, étend un voile perfide sur le précipice ouvert sous ses pas. Tout rit à la pauvre Ourika; mais quand le moment fatal est venu, quand la vérité s'offre à elle dans toute son étendue, le trait cruel qui porte la lumière au fond du cœur de l'infortunée retentit douloureusement dans l'âme du lecteur; il ne peut refuser une larme à cette jeune fille, bonne, aimante, sensible, que l'imagination dépouille si facilement des couleurs de son pays natal pour la revêtir des formes séduisantes de nos jolies Françaises : Ourika cesse d'être noire à la lecture, et voilà pourquoi on s'intéresse si vivement à son sort. Amenée du Sénégal en Europe à l'âge de deux ans, cette jeune négresse est élevée avec soin dans une famille fort riche; admise dans l'intimité d'une grande dame, qui la traite comme son amie et comme sa propre fille, elle s'habitue de bonne heure à chérir le fils unique de cette dame, Charles, qu'elle croit aimer seulement comme un frère, et pour lequel elle éprouve sans le savoir un sentiment plus tendre. Lorsque l'amour et l'hymen donnent à Charles pour compagne la jeune et charmante Anaïs, cette union devient pour la triste Ourika le sujet d'une douleur intérieure, profonde et amère, mêlée d'envie et de remords. La jeune négresse voit l'image d'une félicité qu'elle ne doit jamais connaître : sans parents, sans amis, jetée dans un monde où personne n'a besoin d'elle; ne pouvant verser ses peines dans un âme qui soit disposée à les comprendre et à les partager; seule et abandonnée sur la terre; frappée d'une sorte de proscription morale par le préjugé qui s'attache à sa couleur, elle est comme étrangère à la race humaine, elle est condamnée à la privation de tous les besoins du cœur. Tout est en harmonie dans le sort de ceux qui l'environnent; tout est désaccord dans le sien. Elle se décide à quitter le monde et à se faire religieuse; enfin, elle succombe à la fin de l'automne à une maladie de langueur, après avoir raconté au médecin appelé pour la soigner, et qui avait gagné sa confiance, l'histoire de ses malheurs. Cette situation et les longs et violents chagrins dont Ourika meurt victime, ont quelque chose de déchirant et de terrible.

*ÉDOUARD, 2 *vol. in*-12, 1825. — Édouard est le fils d'un avocat célèbre de Lyon, qui a été assez heureux dans sa jeunesse pour sauver, dans un procès fameux, la fortune et l'honneur du maréchal d'Olonne. Les rapports où les avait mis cette affaire avait créé entre le maréchal et le père d'Édouard une amitié qui depuis trente ans ne s'était jamais démentie. Édouard étant destiné au barreau, son père le conduisit à Paris, et descendit avec lui chez son beau-frère, M. d'Herbelot, fermier général, dont la maison est le rendez-vous de tous les plaisirs que le luxe procure. Présenté par son père, Édouard fut admis chez le maréchal d'Olonne,

où, quoique jeune, il se plaisait à assister aux entretiens sérieux qui remplissaient souvent une partie des soirées que l'on passait à l'hôtel. Un charme plus puissant l'attirait encore dans la demeure du maréchal; ce digne vieillard avait auprès de lui sa fille, Mme la duchesse de Nevers, veuve à vingt ans d'un mari qu'elle avait épousé à douze, après l'avoir trouvé chez le notaire et quitté à l'autel. La duchesse était une femme accomplie qui, à la finesse de l'esprit, à la simplicité du cœur, joignait la dignité du maintien et la bienveillance des manières. Edouard fut frappé de ses perfections, et le premier jour où il aperçut cet ange terrestre décida de sa vie; il le sentit, et n'eut pas la force de combattre un sentiment dont il ne pouvait rien espérer. L'amitié du maréchal, la bienveillance de la duchesse, les égards que lui témoignaient toutes les personnes de la société de M. d'Olonne, ne lui avaient point fermé les yeux sur la distance qui le séparait de son illustre protecteur; il ne se faisait aucune illusion sur les suites d'un amour que devait sans cesse ignorer celle qui l'avait fait naître. Édouard eut un instant l'idée de fuir le danger au lieu de le braver; mais un événement cruel rendit cette disposition inutile. Son père mourut dans ses bras; les premiers mots du maréchal furent ceux-ci : « Mon cher Édouard, il vous reste encore un père ! » et, dès ce moment, l'illustre guerrier s'occupa d'en remplir les devoirs sacrés. Édouard avait voulu fuir Mme de Nevers, il devint son commensal; il cherchait à l'oublier, et les occasions de la voir, de l'admirer, se multiplièrent. Dès lors il dut se résigner à l'aimer; il lui sembla que c'était accomplir sa destinée. Deux jeunes seigneurs prétendaient à la main de Mme de Nevers; le duc de L. et le prince d'Enrichemont; mais aucun d'eux n'avait fait impression sur le cœur de la jeune duchesse. Nous passons sous silence une foule de détails charmants où les progrès de la passion d'Édouard sont retracés avec une brûlante énergie, où la tendresse naissante de Mme de Nevers pour le jeune avocat est indiquée avec un art et une grâce parfaite. Vaincu par l'excès des souffrances qui marquent chacun de ses jours, Édouard se décide à ouvrir son cœur à celle qui règne en souveraine sur lui; amené à ses pieds par une de ces résolutions désespérées dont on semble attendre son salut ou sa perte inévitable, il s'avoue coupable d'un amour qu'il regarde comme une offense; après lui avoir dit : « Je n'espère rien, je ne demande rien, je sais trop bien que je ne puis être que malheureux , il ajoute : Dites-moi seulement que si le sort m'eût fait votre égal, vous ne m'eussiez pas défendu de vous aimer. — Pourquoi ce doute? dit à Édouard la duchesse. Ne savez-vous pas que je vous aime? Nos deux cœurs se sont donnés l'un à l'autre en même temps; je ne me suis fait aucune illusion sur la folie de

cet attachement; je sais qu'il ne peut que nous perdre, mais comment échapper à sa destinée? Résolue à vous fuir, j'ai cherché la distraction dans un monde où j'étais sûre de ne pas vous trouver; mais je ne conduisais que ma personne au bal, la meilleure moitié de moi-même restait avec vous.... Édouard, je vous ai dit ce que je ne voulais pas vous dire; nous ne savons que trop bien ce qui est au fond de nos cœurs; ne nous voyons plus seuls. » On pense bien que, malgré la défense, Édouard trouva l'occasion d'entretenir encore Mme de Nevers, et de lui peindre tous les tourments dont il était dévoré. La jeune duchesse, touchée de la violence de ses peines et de la sincérité de son attachement, lui offre sa main. Édouard confus, atterré de cette preuve d'amour, la refuse. « Je ne puis, dit-il, changer l'éclat de votre rang contre mon obscurité, vous faire porter un nom inconnu! » Quoiqu'il y ait un certain héroïsme à faire le sacrifice de son propre bonheur, Mme de Nevers nous paraît encore plus grande quand elle propose sa main à Édouard, que lorsque celui-ci la refuse; rien ne coûte à la jeune duchesse pour la félicité de son amant; elle s'immole à son bonheur; elle ne voit que lui, ne respire que pour lui; le monde n'est déjà plus rien pour elle! Cependant un temps viendra, et il n'est pas éloigné, où le monde la punira de ses dédains; la malignité soulèvera le voile léger qui cache les sentiments des deux amants, que l'innocence de leur amour et la pureté du lien qui unit leurs âmes rend moins prudents. Les grossières félicitations du fermier général d'Herbelot ont commencé d'instruire Édouard des propos que la calomnie répand sur la plus vertueuse des femmes; la légèreté du duc de L. achève de lui prouver que cet amour dont il n'a pu se rendre maître est devenu le sujet des railleries de la capitale. De quelle douleur Édouard est pénétré! il n'a point voulu épouser Mme de Nevers pour garantir sa réputation de la médisance, et elle se trouve livrée sans défense à toutes les horreurs de la calomnie; et pour comble de maux, on lui interdit jusqu'à la faculté de venger l'honneur de celle qu'il aime ... — Cette partie du roman est surtout traitée avec un goût exquis. La scène d'Édouard et du duc de L., les reproches du maréchal d'Olonne, les adieux de la jeune duchesse, la résolution d'Édouard, qui va dans le nouveau monde chercher la mort, seul remède à ses souffrances, sont des tableaux déchirants, qui prouvent à la fois une grande connaissance du cœur humain et l'habitude d'exprimer avec la plus grande facilité, avec un rare bonheur d'expressions naïves, piquantes ou passionnées, les divers sentiments qui agitent notre vie. Le caractère de Mme de Nevers est tracé avec une délicatesse extrême, et soutenu avec une adresse admirable; c'est un abrégé de la perfection.

DURDENT (R. J.), né à Rouen vers 1776, mort le 30 juin 1819.

ADRIANA, ou *les passions d'une Italienne*, 3 *vol. in*-12, 1812. — En Italie, l'amour n'est pas un sentiment, c'est une maladie qui abat, qui consume, qui dévore les cœurs, et dont les effets sont surtout terribles dans le sexe le plus faible, parce qu'il a le plus de cette sensibilité physique qui se trouve alors principalement affectée. Cela est si vrai qu'à Rome, si vous voyez une femme ou une demoiselle triste, abattue, mélancolique, et que vous en demandiez la raison, on vous dira : *Elle a de l'amour*, comme on vous dirait ailleurs : Elle a la fièvre. — Adriana est une Italienne dans toute la force du terme. Damerville, jeune officier français, vivement épris de cette belle Italienne, est sur le point d'obtenir sa main, lorsqu'un oncle l'engage à rompre ce mariage, et parvient même à lui en faire contracter un autre. Adriana, outrée de cette infidélité, se retire aux environs de Rome pour y méditer sa vengeance; elle attend que sa rivale soit sur le point de devenir mère, s'introduit dans sa maison, et lui enlève au milieu de la nuit son enfant, qu'elle élève avec la tendresse d'une mère. L'épouse de Damerville meurt, il est libre; mais au lieu de retourner à ses premiers amours, il s'engage dans d'autres liens et épouse une jeune Anglaise, modèle de beauté et d'innocence, avec laquelle il est sur le point de s'embarquer, lorsque Adriana apprend sa seconde infidélité et ses projets. Elle quitte son château, vole au bord de la mer, où elle arrive au moment où le vaisseau que montent Damerville et sa femme est battu au milieu de la rade par des vents contraires, précurseurs d'une furieuse tempête. La situation où se trouve Adriana, dévorée de crainte, de vengeance et de jalousie, est déchirante, et il semble qu'on ne puisse en imaginer une plus douloureuse; cependant cette femme malheureuse n'en sort que pour souffrir encore davantage. Nous tairons ce qui lui arrive après cette cruelle épreuve, ainsi que le dénoûment pathétique de l'ouvrage, afin d'exciter la curiosité des lecteurs, qui trouveront dans toutes les parties de ce roman des situations variées, passionnées, et une brillante imagination.

Nous connaissons encore de Durdent : Cinq Nouvelles, 2 vol. in-12, 1807.—Alisbelle et Rosemonde, 3 vol. in-12, 1813.— Clementina, ou le Sigisbéisme, 2 vol. in-12, 1817. — Quatre Nouvelles, 2 vol. in-12, 1818.—Le Renégat de Palerme, 2 vol. in-12, 1818.

DUVAL (Amaury), né à Rennes en 1760.

L'ÉVÊQUE GOZLIN, 2 *vol. in*-8, 1832.—Adalbert, fils de Rollon, vaillant chef des Normands, voyage sous la conduite de Nitard. Au moment de leur arrivée à Paris, on prépare, au palais des

Thermes, le mariage d'Adélaïde, sœur d'Eudes, comte de Paris. Ellis, abbé de Saint-Germain des Prés, n'attend plus, pour commencer la cérémonie, que la fiancée; mais on la cherche vainement. Bientôt Adalbert, Adélaïde et Nitard, descendent la Seine dans une barque, et arrivent à Charlevanne, où est placé le camp de Rollon. Prêt à partir pour l'expédition qu'il projette contre l'Angleterre, Rollon présente Adélaïde à sa femme Judith, et confie à Adalbert le commandement de son armée. Adalbert, d'après les conseils de Sigefroi, marche sur Paris. Les Normands tentent un premier assaut; mais l'éloquence et le courage de Gozlin, évêque de Paris, inspirent aux assiégés un enthousiasme surnaturel; l'ennemi est repoussé; l'armée des Normands est forcée de se retirer sur les bords de la Seine. Nous ne poursuivrons pas plus loin l'analyse du roman, pour ne pas ôter au lecteur le plaisir d'apprendre par quelle série d'événements l'auteur amène la mort de Gozlin. Avant de quitter la terre, l'évêque de Paris veut confier à un saint ermite le récit de ses fautes. Il prie Adalbert d'envoyer chercher un anachorète, autrefois compagnon de ses déréglements. Adalbert transmet ce message à Judith, qui, pour obéir à son fils, se hâte d'aller à la cellule de l'ermite; mais elle ne trouve qu'un corps glacé. Elle prend la robe et le capuchon du moine, se place dans la litière envoyée par Adalbert, et arrive au chevet de Gozlin, de qui elle reçoit la confession. Bientôt ses sanglots jettent le trouble et le délire dans l'âme de l'évêque, qui reconnaît dans Judith sa première maîtresse. Adalbert, placé dans une chambre voisine, ne peut retenir plus longtemps son impatiente curiosité. Aux paroles entrecoupées qui s'échappent des lèvres de Gozlin, il comprend que celui-ci est son père et qu'il doit le jour à un crime. Judith, après avoir recueilli les dernières paroles de l'évêque, va les transmettre au comte de Paris, et, au récit de cette révélation inattendue, Eudes ne s'oppose plus au mariage d'Adélaïde et d'Adalbert, et il signe le traité de paix. — Ce livre est moins un roman qu'une histoire agréable pleine d'érudition, dans laquelle l'auteur a voulu donner une idée complète de l'état des mœurs et de l'esprit national au IXe siècle.

DUVAL (Henri Ch. Pineux)
(frère d'Amaury et d'Alexandre Duval), né à Rennes en juillet 1770.

GAMBADORO, ou *le Jeune aventurier, histoire publiée d'après les Mémoires du XVIIIe siècle*, 4 *vol. in*-12, 1825. — Édouard Gambadoro se croit fils d'un misérable saltimbanque, qui, à l'âge de quatre ans, l'a enlevé à ses parents pour en faire un danseur de

corde. Le hasard le jette au milieu d'une famille bienfaisante, qui l'adopte et lui donne une éducation conforme à ses bons sentiments. Avec ces avantages, il réussit à vaincre les disgrâces de la fortune, aidé d'un secours tout-puissant à cette époque, la protection d'une comtesse à la mode. Il faut voir dans le roman comment cette femme vient à bout d'intéresser pour elle-même, par un dévouement merveilleux, que l'amour le plus violent peut seul expliquer. Autour d'Édouard se groupent des personnages bien dessinés, que l'on voit toujours sur la scène, et d'autres qui n'agissent qu'un moment. L'impassible Dufresnay fait opposition à l'honnête Francastel; celui-ci est pour la réforme, l'autre n'en veut pas, mais parce qu'il la juge impossible. Nos deux philosophes campagnards sont d'accord sur les abus; mais l'un en rit et courbe la tête, l'autre les attaque ouvertement. L'intérêt le plus doux s'attache à la belle cousine, mère ignorée et sans le savoir d'Édouard. On s'indigne contre Desboullayes, défenseur intéressé des abus, et l'on souffre de la basse duplicité du jardinier Morin, majordome de Dufresnay, toujours habile à réussir par la flatterie ou par la ruse : que de courtisans d'autrefois et d'aujourd'hui ont leur copie dans ce Morin! Aux amis des abus l'auteur oppose constamment un officier de fortune, parvenu par la bravoure et le hasard, à défaut de naissance; son instruction et son mérite l'éclairent sur le vice des institutions, et il se persuade que les hommes, quand ils voudront, sauront améliorer leur sort. En attendant, tout autour d'Édouard suit le cours naturel des choses; l'oppression dans les campagnes, les cadets sacrifiés aux aînés, l'infamie des mœurs couverte par l'éclat d'une fausse politesse, la multiplicité des lettres de cachet, tel est le spectacle que ce bon jeune homme a sous les yeux. Enfin, il retrouve une famille, et, lorsque ses vœux sont comblés, il partage l'élan de son vieux ami et se joint à la cause de la liberté américaine. — L'Aventurier est une composition ingénieuse et morale, où le romanesque des aventures est racheté par l'utilité du but, par l'agrément du style et par la vérité des peintures.

Nous connaissons encore de M. Henri Duval : Melval et Adèle, 3 vol. in-12, 1819.— Mes Contes et ceux de ma gouvernante, 3 vol. in-12, 1820. — Sophie de Blamont, 4 vol. in-12, 1820. — Monsieur Graissinet, ou Qu'est-il donc? 4 vol. in-12, 1823.

EDGEWORTH (miss Mar.),
romancière anglaise, née à Edgeworth-Town, en Irlande.

BELINDE, *conte moral*, 4 *vol. in*-12, 1802. — A dix-huit ans, Belinde fut placée par lady Stanhope, sa tante, auprès de lady Delacour, femme à la mode, jouissant d'une immense fortune et

de la réputation de femme d'esprit, objet de l'amour et de l'envie des femmes, et tournant sans cesse dans un cercle de bruyants plaisirs. Belinde, quoique jeune et sans expérience, sut conserver dans le tourbillon du monde les qualités aimables qu'elle reçut de la nature. Elle est bientôt remarquée par lord Harvey, un des hommes les plus aimables de Londres, et elle n'est pas insensible à ses soins, mais c'est tout ce que l'auteur nous apprend à ce sujet; on voit que dans le conte il a sacrifié l'amour pour tracer le portrait principal, celui de lady Delacour. Un jour, Belinde, revenant d'un bal où lady Delacour avait développé tout le brillant de son esprit, la félicitait sur son étonnante gaieté. Étonnante, en effet, dit lady Delacour, au moment de mourir; l'étonnement de Belinde fut extrême. Alors milady la conduit dans son boudoir; elle essuie son rouge par un mouvement brusque et violent, puis, se tournant du côté de Belinde, elle lui fait remarquer ses traits livides, ses yeux enfoncés, ses joues creuses. « Vous êtes étonnée, lui dit-elle, eh bien! voyez : » en achevant ces mots, elle découvre son sein dévoré d'une large plaie. « Ah! plaignez-moi; mon âme est tourmentée de maux incurables, comme mon corps. » Lady Delacour lui raconte alors toutes les circonstances de sa vie; cette femme si belle, si aimable, qui paraissait si heureuse, était martyre de l'ambition de plaire; esclave des faux plaisirs, elle avait tout sacrifié pour la réputation de femme à la mode.

LA MÈRE INTRIGANTE, 2 *vol. in*-12, 1811. — Madame de Beaumont, dans les plus simples affaires de famille, ne va jamais à ses fins par les chemins les plus droits et les plus courts; elle ne s'avance que par des souterrains et par des détours; sa marche est toujours cachée, oblique et tortueuse; elle est mystérieuse en tout et ne met de franchise dans rien; elle attache de l'importance à ses moindres gestes, à ses moindres mouvements; enfin, Mme de Beaumont est une femme qui n'a jamais cherché, dans aucun de ses mouvements, que l'effet qu'ils devaient produire sur les autres, et qui, dans les effets qu'elle a cherché à produire, a toujours envisagé un but plus ou moins éloigné, et toujours arrêté. Le but de toute sa profonde politique est le mariage de son fils et de sa fille: ces deux jeunes gens sont aussi ingénus que leur mère est artificieuse. Elle veut les marier à son gré, contre leurs penchants, et finit par n'y point réussir; toutes ses finesses, toute sa dextérité, échouent contre la simplicité, la droiture et la franchise des autres personnages, qui ne sont que de bonnes gens, et qui ne se piquent pas du tout de finesse. L'auteur s'est plu particulièrement à développer le caractère du vieux et riche négociant Palmer, et à l'opposer à la fausseté et à la duplicité de Mme de Beaumont; mais tout l'intérêt se réunit sur la personne du capitaine Valsimgham,

jeune officier de marine d'une bravoure signalée par plus d'une action d'éclat, d'un dévouement à toute épreuve dans l'amitié, d'une candeur admirable dans l'amour, et qui, malgré les ruses de Mme de Beaumont, obtient la main de sa fille qu'il aimait, dont il était aimé presque dès l'enfance, et que la mère voulait marier à un certain John Hunter, espèce de fat très-ridicule, d'un égoïsme insupportable, d'une vanité, d'une morgue, d'une suffisance sans bornes; c'est tout le contraire du capitaine Valsimgham, et l'auteur a très-habilement mis ces deux figures en opposition. Mais comme il ne suffit pas de bien peindre des caractères dans un roman, et comme il faut qu'un roman renferme de plus quelque chose de romanesque, le capitaine Valsimgham est le héros d'une aventure dont une demoiselle renfermée dans un couvent est l'héroïne; il la tire de captivité; elle descend, à l'aide d'une échelle, le long des murs du couvent, dans les ténèbres et le silence de la nuit. Cette aventure, qui ne semble être accordée qu'à une vaine curiosité, se rattache au fond même de l'ouvrage, et fournit à la fin un incident qui achève de confondre les vues intéressées et la savante politique de l'astucieuse Mme de Beaumont.— Le premier mérite de cet ouvrage est donc de rouler sur le développement d'un caractère, et non sur un imbroglio d'aventures plus ou moins invraisemblables. Il y a peu d'intrigues dans la mère intrigante; quant à l'instruction morale, elle se réduit à ce principe : que les parents ne sauraient mettre trop de franchise et de droiture dans leurs relations avec leurs enfants.

L'ENNUI, ou *Mémoires du comte de Glenthorn, traduit par Mme E. de Bon*, 3 *vol. in*-12, 1812. — Aux causes générales d'ennui, communes à tous les peuples, les Anglais en joignent une particulière tirée de l'influence de leur climat; aussi passent-ils pour être, et sont-ils réellement, les mortels les plus ennuyés de l'Europe. Cette triste disposition a chez eux des effets plus graves, et s'y termine souvent par de tragiques résultats. C'est donc chez eux que naturellement devait naître l'idée de faire un roman dont l'ennui est le sujet, puisque c'est chez eux qu'il semble avoir plus particulièrement fixé son empire, et que l'on trouve les plus parfaits modèles des personnes ennuyées. Tel est incontestablement le comte de Glenthorn, dont miss Edgeworth nous a transmis les mémoires. Miss Edgeworth est connue en France et en Angleterre par plusieurs productions ingénieuses et spirituelles, pleines d'observations fines et délicates, et surtout d'une morale excellente; les Anglais pensent qu'elle s'est surpassée dans l'*Ennui*, dont les journaux littéraires les plus accrédités ont rendu le compte le plus favorable. Voici la traduction du jugement qu'a porté de ce roman la *Revue d'Édimbourg* : « De tous les romans de miss

Edgeworth, l'*Ennui* est peut-être le meilleur et le plus amusant: il est aussi varié et plus riche en caractères, en incidents et en réflexions qu'aucune narration anglaise que nous connaissions; les caractères irlandais sont tracés avec une vivacité, une précision, une délicatesse, qui nous font douter qu'on puisse leur rien comparer en ce genre. » C'est surtout par la peinture de personnages singuliers et bizarres, ou de caractères nobles et aimables, que se distingue ce roman. Il y a peu d'événements, du moins dans les deux premiers volumes; mais ce qui vaut mieux que des événements romanesques, on y rencontre beaucoup de tableaux de société vrais et naturels, d'observations d'une grande finesse, de réflexions ingénieuses et spirituelles. Le héros du roman, de tous les mortels le plus ennuyé, n'est cependant jamais ennuyeux; il se fait même aimer, ce qui est bien rare de la part de ceux qui sont attaqués de cette triste maladie de l'ennui; mais il en peint si naïvement tous les effets, il démêle si délicatement tous les ressorts qui le font agir, lorsqu'il agit, il raconte avec tant de modestie ses fautes, ses erreurs, ses faiblesses, et même ses belles actions, qu'on est convaincu qu'il avait reçu de la nature le plus noble caractère et les plus heureuses dispositions, et que ses défauts lui viennent des vices de son éducation, pendant laquelle, déjà maître d'une immense fortune, tous ses désirs sont prévenus, toutes ses passions flattées : de là le dégoût et la satiété de toutes choses, l'ennui enfin; et l'ennui porté à un tel excès, que dès les premières pages du roman le héros est bien résolu à finir sa triste existence par un coup de pistolet. Il choisit pour cette belle expédition le jour même de son anniversaire; heureusement pour lui un cruel accident le tue presque, ce qui l'empêche de se tuer tout à fait. Il vit donc, s'ennuie toujours, et bâille continuellement. Dans le troisième volume il y a plus d'événements, et surtout d'événements extraordinaires. Le comte de Glenthorn n'est point le comte de Glenthorn; c'est un enfant changé en nourrice : le véritable comte est un forgeron couvert de charbon et de fumée. De là résultent des situations dramatiques, des réflexions philosophiques sur les compensations humaines dans les divers états, etc., etc. L'ex-comte de Glenthorn, maître de garder un secret qui n'est connu que de lui seul, restitue la fortune au véritable propriétaire, et se résout courageusement à devoir son existence à son travail. L'activité que lui inspire la nécessité, ses lumières naturelles, les amis que lui a procurés la noblesse de sa conduite, le placent bientôt à un rang honorable dans le barreau. Un amour véritable, qui est venu l'animer de ses craintes et de ses espérances, contribue à son bonheur et à sa fortune. Enfin, les excès du nouveau propriétaire de Glenthorn, en abrégeant ses jours, font retomber

son château et ses domaines à une jeune parente à laquelle il était substitué, et cette parente est la femme qu'aime et qu'a épousée l'ancien comte; mais il n'y portera plus son ennui, il sait à présent comment on arrive au bonheur, et il n'oubliera pas la recette.

FANNY, ou *Mémoires d'une jeune orpheline et de ses bienfaitenrs, traduit par Joseph Joly*, 3 *vol. in*-12, 1812. — Lord Ellincourt, jeune seigneur de Londres, avait un attachement très-vif pour une petite chienne nommée Fau; il vint à la perdre, on fit des recherches qui n'aboutirent à aucun résultat. Un des amis de lord Ellincourt imagina de lui lire, en changeant quelques mots, un avertissement inséré dans les papiers publics, annonçant qu'une jeune fille, répondant au nom de Fanny, avait été déposée et abandonnée dans un pensionnat, qu'on se lassait de la garder, et que si on ne venait bientôt la reprendre, elle allait être renvoyée. Le lecteur infidèle substitua petite chienne à jeune fille, et le mot pendre à celui de renvoyer. Le lord furieux courut en toute hâte à la pension, où, après un quiproquo assez prolongé, l'institutrice, au lieu d'une petite chienne, amène une jeune fille de dix ans, belle comme un ange. Instruit de sa méprise, le lord est touché de la situation de la pauvre Fanny, il oublie le motif de sa visite, se déclare le protecteur de l'aimable enfant, se charge de sa fortune, et, ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est qu'il n'en devient pas amoureux et qu'il ne l'épouse pas. — *Fanny* diffère essentiellement des autres ouvrages de miss Edgeworth. A la peinture de caractères vrais et d'une originalité piquante, tels qu'il s'en rencontre assez souvent dans la société, elle a substitué celle de caractères ou extrêmement romanesques, ou extrêmement communs. Ses personnages sont de véritables héros de mélodrame ou d'odieux scélérats, plus faits pour figurer à la cour d'assises que dans les romans; ou des êtres d'une perfection monotone, longtemps victimes de ces scélérats, dont ils triomphent enfin par des événements inespérés, et dont les triomphes miraculeux n'intéressent pas plus que leurs malheurs sans vraisemblance. Ces malheurs sont le fruit de mariages clandestins; de là des parents furieux, des amants infortunés, assassinés même quelquefois; des enfants sans nom, sans existence, sans appui, enlevés à des pères éperdus, à des mères éplorées; des usurpations de terres et de titres; puis viennent des duels, des coups de pistolet, des châteaux asiles des tyrans, des tours, des cavernes peuplées de religieuses, etc., etc. Enfin, les personnages morts, ou crus tels, ressuscitent; les femmes sont réunies à leurs époux, les enfants à leurs parents, et les amants qui n'étaient pas encore mariés se marient. Après avoir lu *l'Ennui*, *les Protecteurs et les protégés*, et plusieurs autres charmants ouvrages sortis de la même plume,

on est porté à croire que *Fanny* n'est pas une production de miss Edgeworth.

SCÈNES DE LA VIE DU GRAND MONDE, *traduit par Dubuc*, 7 *vol. in*-12, 1813. — Les *Scènes de la vie du grand monde* se composent de trois nouvelles : *L'Absent*, ou *la Famille irlandaise* (3 vol.); *Émilie de Coulanges* (1 vol.); *Vivian* ou *l'Homme sans caractère* (3 vol.). Ces romans sont absolument étrangers l'un à l'autre, et n'ont d'autres rapports que la peinture de ridicules très-divers, qui appartiennent à la même classe de la société.

L'ABSENT, ou *la Famille irlandaise*, 3 *vol. in*-12, 1813. — Miss Edgeworth s'est proposé de peindre dans ce roman un ridicule qui ne peut exister qu'en Angleterre, la manie qu'ont les riches propriétaires irlandais, qui méprisent leur pays et négligent leurs biens, de venir s'établir à Londres pour se ruiner honorablement dans la bonne compagnie.—Lady Clonbrony, dame irlandaise établie à Londres, donne, à l'ouverture du roman, une fête magnifique pour cacher le projet d'un mariage qu'elle voudrait assurer à son fils, lord Colambre, jeune homme du plus rare mérite. Le caractère de lady Clonbrony se compose d'un amour prodigieux pour la magnificence, et d'un grand mépris pour l'Irlande. Lord Clonbrony ne partage pas les préjugés de sa femme, mais il favorise ses dépenses, et tout en aimant l'Irlande, il se ruine à Londres. La famille irlandaise se compose encore d'une jeune parente très-aimable et très-intéressante, miss Nugent, qu'aime passionnément lord Colambre, qui, dès qu'il a soupçonné qu'on veut l'unir par des vues d'intérêt à miss Broadhurst, noble et riche héritière, repousse une proposition offensante pour sa délicatesse. — Il n'y a dans ce plan rien que de fort simple, mais il s'y mêle des peintures de mœurs et des caractères fort piquants : la magnificence des fêtes anglaises, les détails du luxe, la hauteur des grandes dames, le persifflage de la haute société, y sont rendus avec beaucoup d'exactitude. Les mœurs irlandaises sont ensuite l'objet d'une semblable description, qui n'est pas toujours à l'avantage de l'Angleterre. Lord Colambre étant revenu en Irlande pour examiner l'état de ses biens, prend des idées nouvelles sur sa patrie, chasse ses intendants fripons, afferme ses terres avantageusement, et rétablit les affaires de sa famille. Pendant qu'il est occupé de tous ces détails, on calomnie miss Nugent, l'objet de sa passion, en supposant qu'elle est d'une naissance fort incertaine ; heureusement il prend des informations, découvre que le père et la mère de miss Nugent étaient bien légalement mari et femme, se marie, et l'on va faire les noces en Irlande, où lord et lady Clonbrony, revenus de leur anglomanie, rentrent avec plaisir dans leur château.

EMILIE DE COULANGES, *traduit par Dubuc*, 1 *vol. in*-12, 1813. — Le principal but de miss Edgeworth, dans la composition de ce roman, paraît avoir été de montrer combien sont, en quelques circonstances et avec de certains caractères, difficiles et scabreuses les relations entre les bienfaiteurs et les personnes obligées. Émilie de Coulanges est une Française jetée avec sa mère en Angleterre par les orages de la révolution, qui les a laissées sans aucune ressource. Mme de Coulanges est un personnage assez ridicule, qui regrette trop, et quelquefois sans dignité, son ancienne opulence, ses châteaux, les belles glaces de ses appartements; elle est légère, étourdie, coquette, à un âge et dans une situation où ce serait un devoir d'être plus réfléchie. Émilie est l'héroïne du roman, et miss Edgeworth s'est plu à verser sur elle les dons les plus heureux, toutes les qualités, toutes les grâces, et à la douer surtout de l'âme la plus sensible, du caractère le plus solide, le plus noble, le plus généreux. Remplie de la plus tendre reconnaissance envers mistress Somers, qui, l'ayant accueillie avec sa mère, leur a prodigué ses bienfaits avec une libéralité et une munificence extraordinaire, à combien est mise son exquise sensibilité par l'humeur inégale, par le caractère inconstant et soupçonneux de sa bienfaitrice! Jamais il n'y en eut de plus ingénieux à tout dénaturer par de fausses interprétations, à tout corrompre par des conjectures sans fondement et sans raison. Il est vrai qu'elle revient bientôt franchement de ses injustes préventions, mais c'est pour y retomber aussitôt par les efforts qu'elle fait ou qu'on fait pour éviter de nouvelles défiances. Émilie est en vain un vrai prodige de bonté, de sensibilité, de reconnaissance, de grâce ; le travers d'un esprit, plein cependant de grandes et de généreuses qualités, empoisonne tout, ses paroles, son silence, sa gaieté et sa tristesse, les démonstrations de sa tendresse, et la contrainte qu'elle s'impose pour la renfermer au fond de son cœur et ne pas en fatiguer sa bienfaitrice. C'est dans des conversations adroitement amenées et de petits incidents ingénieusement imaginés pour développer ces trois caractères, et dans les altercations que leur opposition doit amener, que consiste tout le roman.

VIVIAN, ou *l'Homme sans caractère, traduit par Jos. Joly*, 3 *vol. in*-12, 1813. — Vivian est un jeune seigneur doué de fort heureuses qualités; il a de l'esprit, de l'instruction, beaucoup de noblesse dans l'âme, de l'élévation dans les sentiments, de l'élégance dans les manières; mais de si belles dispositions sont gâtées par une irrésolution qui, le faisant flotter entre tous les partis, le met à la merci de tous les intrigants qui veulent s'emparer de lui, et par une facilité de caractère qui ne lui permet jamais de résister au dernier qui lui parle : c'est ainsi qu'il agit presque toujours

contre les lumières de son propre jugement, quelquefois même contre le cri de sa propre conscience. Vivian ne savait pas dire non ; quelquefois cependant, mais rarement, il veut se roidir contre cette pente funeste, et alors il ne manque pas de mépriser un salutaire avis pour faire voir qu'il ne se laisse point conduire, de prendre un mauvais parti pour montrer du caractère. Tel est Vivian dans sa conduite habituelle; tel est aussi Vivian dans ses amours. Il aime d'abord une jeune personne charmante, pleine de grâces et de vertus, à qui il inspire les mêmes sentiments. De grands obstacles s'opposent à l'accomplissement de ses vœux; il parvient cependant à aplanir ces obstacles : maître de son bonheur, il le diffère sous des prétextes assez légers, toujours épris toutefois, toujours bien décidé, à ce qu'il croit, à s'unir avec l'objet de son amour. Cependant il fait connaissance avec une coquette qu'il n'aime point, qu'il n'estime point ; cent fois il veut la quitter, mais de petites considérations l'enlacent de jour en jour, et enfin il se laisse persuader de l'enlever, ou plutôt il se laisse enlever par elle. Bientôt honteux de sa conquête, honteux de lui-même, il veut mettre ses regrets, ses remords et de nouvelles protestations d'amour aux pieds de Sélina sa première passion ; mais Sélina, éclairée sur le défaut de caractère de Vivian, le regardant comme incorrigible, désespérant de pouvoir le fixer et le rendre heureux, le plaint, l'aime toujours et le refuse. Vivian est au désespoir ; mais il ne tarde pas à devenir amoureux d'une jeune personne charmante à qui il ne peut faire partager ses sentiments, et dont il finit par épouser la sœur, à qui il a inspiré une vive passion, mais qu'il n'aime point du tout, aux bonnes qualités de qui il ne sait pas rendre justice, qu'il rend malheureuse malgré ses excellentes et généreuses intentions, et par qui il est malheureux lui-même, malgré l'amour qu'elle lui porte: le caractère des quatre femmes que Vivian aime successivement, ou qu'il croit aimer, ou qu'il espère pouvoir aimer dans la suite, offre des coups de pinceau pleins de vérité et de finesse. Telle est l'histoire très-abrégée de ses amours. Sa conduite politique, civile et sociale, offre encore plus d'irrésolutions, de contradictions et d'inconséquences déplorables, et se termine par une catastrophe plus déplorable encore.

CONTES A MON FILS, 2 *vol. in*-12, 1813, *traduit par Th. Bertin. Le titre anglais est Contes à l'usage du peuple.* — La nature humaine, lorsqu'elle est bien peinte, offre toujours des tableaux agréables et instructifs ; elle est en général à peu près la même dans toutes les classes; des nuances plus délicates et un vernis extérieur ne la changent point essentiellement au fond, et miss Edgeworth la connaît bien; elle pénètre avec finesse dans les re-

plis du cœur humain; elle place les personnages dans des situations où ils révèlent sans le vouloir leurs pensées secrètes; et ces révélations, toujours naturelles, sont souvent plaisantes et comiques. — Le premier des Contes à mon fils, intitulé le Testament, est fort intéressant et offre le contraste, souvent plaisant, de trois caractères fort divers, et dont deux sont même tout à fait opposés. Dans le second, qui a pour titre la Loterie, l'auteur est descendu à des détails trop petits, dénués d'intérêt, et à des tableaux de mœurs trop dépourvus d'agrément. La plupart des autres contes offrent toutes les qualités qu'on trouve dans le premier et les défauts que nous signalons dans le second. Mais il est deux contes qui se distinguent de tous les autres; l'un par la nature même du sujet, le lieu de la scène, la qualité des personnages; l'autre par sa supériorité. Le premier est un conte oriental, dans lequel miss Edgeworth combat la doctrine de la fatalité, que la religion de Mahomet inculque fortement dans l'esprit des Orientaux: le récit d'Hassan le malheureux, fortement imbu de cette doctrine, est drôle; celui de Saladin le fortuné, persuadé que son bonheur est le fruit de ses réflexions, est très-divertissant. Mais le meilleur de tous les contes du recueil est sans contredit celui qui a pour titre Demain: le fond en est très-moral, les détails extrêmement spirituels et piquants. C'est un récit très-plaisant de toutes les infortunes de M. Bazile le libraire, qui a la malheureuse habitude de remettre les choses au lendemain, de ne s'en occuper qu'à la dernière extrémité, et de croire qu'il lui restera toujours assez de temps, ce qui rend nulle la moitié des bonnes intentions de sa vie. Les événements où ce défaut se reproduit d'une manière vraiment comique, et les inconvénients qui en résultent, sont en général imaginés avec beaucoup d'esprit. Parmi les plus naturels, nous citerons le suivant: « J'étais éditeur en même temps que libraire, dit M. Bazile, et je me trouvais journellement assailli par une foule d'auteurs qui se plaignaient continuellement des lenteurs que, par suite de ma manie de remettre toujours les choses au lendemain, j'apportais dans la publication de leurs manuscrits, ce qui souvent était préjudiciable à leurs intérêts. Porté par mon mauvais génie à la pitié comme à l'indolence, il m'arrivait souvent, pour leur faire prendre patience, d'avancer de l'argent aux auteurs nécessiteux, et bientôt ils apprirent à tirer parti de ma négligence. Un de ces auteurs dont j'avais non-seulement différé de publier, mais encore dont j'avais égaré le manuscrit, et qui s'en doutait, vint me trouver furieux. Je descendis l'escalier sans avoir aucune excuse prête. « Monsieur! s'écrie-t-il en retenant sa colère, comme vous croyez au-dessous de vous de publier mon ouvrage, je vous prierai de vouloir bien m'en rendre le manuscrit.

— Monsieur, je vous prie d'avoir un peu de patience; il paraîtra le printemps prochain. — Pour le printemps, morbleu! Je ne veux pas entendre parler de printemps. Ne m'aviez-vous pas dit qu'il devait être mis en vente à Noël, puis en juin, puis à la Pentecôte? — Je vous demande bien pardon, monsieur, mais la multiplicité de mes affaires.... — Écoutez, monsieur Bazile, je ne suis pas venu ici pour entendre des excuses banales; mon ouvrage doit être immédiatement imprimé et mis au jour, et je vous prie de me rendre mon manuscrit. — Monsieur, il vous sera remis demain matin. — Demain matin, monsieur, ne prendra point avec moi; j'ai déjà assez de vos demains depuis quinze mois. Je ne sors point d'ici sans mon manuscrit. » Le pauvre Bazile, forcé dans ses derniers retranchements, est obligé d'avouer qu'il a perdu le fatal manuscrit. L'auteur assure qu'il en a refusé 12,000 fr.; il attaque M. Bazile devant les tribunaux, et le malheureux libraire est condamné à 12,000 fr. de dédommagement.

LES DEUX GRISELDIS, *traduit par Dubuc*, 2 *vol. in*-12, 1813.— *Une de ces histoires seulement est de miss Edgeworth, l'autre est de Chaucer.* — Griseldis est un ancien conte fait en l'honneur des femmes, que le plus ancien des poëtes anglais, Chaucer, imita en anglais; c'est cette imitation qui précède la traduction de la Griseldis de miss Edgeworth. La nouvelle Griseldis ne ressemble guère à l'ancienne; c'est une Griseldis de Londres ou de Paris, femme très-jolie, très-aimable, très-spirituelle, pleine de talent et d'agrément, ayant par tant d'heureux dons et de qualités charmantes un grand ascendant sur l'esprit de son mari, mais cherchant toujours à accroître cet ascendant, à étendre son empire, à subjuguer de plus en plus ce pauvre mari, voulant que sa dépendance soit marquée dans tous les instants de la journée, et remarquée par tout le monde. Le bon mari, aimant sa femme, aimant la paix, fait tout ce qu'il peut pour plaire à l'une et conserver l'autre : vains efforts! ce sont des plaintes continuelles, des disputes interminables. Griseldis a des fantaisies si singulières! il faut bien hasarder quelques douces représentations; on lui prouve, avec tout l'art et l'esprit imaginables, que ces représentations sont fort déplacées, que ce qu'on désire est fort raisonnable. S'y soumet-il? il y a toujours quelque chicane à lui faire sur la manière dont il se soumet. Se révolte-t-il? tous les manéges de la coquetterie ou de la sensibilité sont mis en œuvre pour réprimer une aussi dangereuse rébellion, et le ramener à sa déférence accoutumée. D'autres fois, on emploie une autre tactique, on le désole par toutes les assurances d'une soumission aveugle et sans bornes, d'une obéissance d'esclave. Il y a encore dans ce petit roman un autre personnage, Emma, véritable modèle des femmes, dont

la douceur angélique parvient quelquefois à ramener le calme entre les deux époux.

LE MODÈLE DES FEMMES, *traduit par Mme E. de Bon*, 2 *vol. in*-12, 1813. — Rien n'est plus opposé à la manière véritable de miss Edgeworth que cette composition, où l'on trouve des incidents romanesques et usés, des duels, des enlèvements, des incendies, une innocente victime de la séduction qui devient folle, et remplit tout le roman de ses discours sans suite, de ses folies sentimentales. Il y a toutefois beaucoup de talent dans la manière dont l'auteur a su porter la plus grande partie de l'intérêt sur l'héroïne, sans affaiblir celui que doit inspirer la pauvre folle.

LES PROTECTEURS ET LES PROTÉGÉS, *traduit par J. Cohen*, 5 *vol. in*-12, 1816. — En général, tous les ouvrages de miss Edgeworth, et principalement celui-ci, sont moins des romans que des portraits, des caractères, des scènes de comédie; ce n'est point une curiosité vive, impétueuse, insatiable, qu'elle prétend exciter; c'est un esprit observateur qu'elle veut satisfaire. Elle imagine un but moral, le poursuit à travers de fréquentes digressions, y fait souvent concourir une grande foule de personnages, oublie très-souvent et très-longtemps les principaux, y revient, et les retrouve pour les abandonner encore et aller chercher les autres, ou en introduire de nouveaux. Le premier mérite de ses romans, c'est la peinture des mœurs de la société; c'est une analyse fine, enjouée, et cependant assez profonde du cœur humain, de ses secrets mystères et de ses nuances les plus délicates. — Lord Oldborough est un ministre anglais qui a beaucoup d'étendue dans l'esprit, d'élévation dans l'âme, de générosité dans les sentiments; ses défauts mêmes dérivent d'une passion toujours noble, celle d'être utile à son pays; tel est l'homme que miss Edgeworth a destiné à représenter les protecteurs et à nous en dégoûter. C'est dans la famille Percy qu'elle a mis ses principaux acteurs et ses personnages vertueux. M. Percy le père est de plus assez intéressant : c'est bien là le caractère d'un gentleman plein de probité, d'honneur, de lumières, et préférant aux faveurs de lord Oldborough, qui savait l'apprécier, sa liberté et son indépendance. Sa femme, Mme Percy, est assez insignifiante. Ses trois fils, l'un militaire, l'autre médecin, et le troisième avocat, tous les trois fort vertueux, servent, par la diversité de leurs professions et la multitude de leurs relations, à faire ressortir un grand nombre de caractères divers; mais ils se rattachent à une foule d'incidents dont la plupart ont peu d'intérêt, et ce qu'il y a de pis, c'est que Caroline Percy, l'héroïne du roman, est d'une perfection froide qui n'inspire au lecteur qu'une froide admiration. La famille Falconner est la contre-partie de la famille Percy; elle se compose du

même nombre de personnes, le père, la mère, trois fils qui ont aussi trois états différents, l'un diplomate, l'autre ecclésiastique, et le troisième militaire, et deux filles qui aspirent fort à changer le leur. Ce sont les protégés : tout leur prospère d'abord; Falconner le père est un homme très-adroit, qui saisit parfaitement toutes les occasions de se rendre utile et agréable à son protecteur, qui calcule très-bien tous les moyens et toutes les chances de succès, mais son âme étroite ne saurait deviner tout ce qu'il y a de grand et d'élevé dans l'âme du ministre. Mme Falconner est bien plus habile encore : elle sent sa supériorité et en abuse quelquefois, ce qui produit entre elle et son mari des débats assez plaisants. — Tels sont les principaux personnages que miss Edgeworth met en jeu dans son roman, qui, malgré ses longueurs et ses digressions, malgré la multiplicité des épisodes et des incidents, souvent peu intéressants, porte l'empreinte d'un talent peu commun, et sera toujours lu avec plaisir.

ORMOND, *traduit par Defauconpret*, 3 *vol. in*-12, 1817. — Il ne faut pas chercher dans ce roman le développement de passions vives et fortes, les écarts de l'amour, ses folles joies et ses douleurs plus folles encore; mais si on n'y trouve pas de ces grands événements, de ces aventures périlleuses qui font la ressource des romanciers ordinaires, et dont les romanciers habiles surent aussi se servir quelquefois, on y trouve des caractères bien tracés, une peinture fine, délicate, ingénieuse des travers de la société, et la connaissance parfaite des petites ruses du cœur humain. Ormond est un jeune homme dont l'éductaion a été négligée, vertueux par sentiment, étourdi, vif, emporté par caractère, qui se distingue de la foule par une ferme volonté, et qui, toujours prêt à commettre une faute, s'arrête toujours à temps. Son tuteur, sir Ulick O'Shane, homme séduisant, aimable, né pour être bon, est un être dont l'ambition a dépravé le cœur, et qui a payé les faveurs de la fortune de sa réputation, de sa conscience, de son repos; cupide, il veut paraître spéculateur profond; dissipateur, il affecte la générosité; astucieux, il feint d'être bonhomme; ardent ami des gens puissants, on l'a vu, dans la lutte des partis, vendre sa voix au vainqueur, et abandonner sa religion pour une place au parlement. En opposition à ce caractère, l'auteur a mis celui de Cornélius O'Shane, seigneur des îles Noires, qui n'a d'autre faiblesse que celle de se croire roi de ce petit univers; c'est un de ces caractères primitifs, francs, naturels, qu'on rencontre encore quelquefois en province. Dès le commencement du livre, une aventure malheureuse éloigne le jeune Ormond de la maison de son tuteur. Il a recours à l'hospitalité du roi Cornélius, qui le reçoit tambour battant, mèche allumée, au son d'une musique barbare,

au bruit de toute l'artillerie de son royaume, et qui, de plus, lui donne le titre de prince, en lui imposant la loi de chasser, de boire et de se réjouir. Ce bon roi a une fille charmante, digne héritière de ses grandeurs, et il l'accorderait volontiers au nouveau prince, s'il ne l'avait promise dix ans avant sa naissance au fils d'un ancien ami. Mais les enfants ne tiennent pas toujours la promesse des pères; Dora est tendre, le prince est aimable; elle est coquette, il est ingénu; et l'on ne sait trop ce que deviendrait l'engagement de Cornélius, si la mort du futur n'arrivait fort à propos pour faire le bonheur des deux amants, dont l'union est sur le point de se conclure lorsque apparaît sur la scène un nouveau personnage; c'est un jeune fat qui arrive de Paris en cabriolet avec des coureurs; il est impertinent, indifférent, charmant; il désole Ormond et ne daigne même pas s'apercevoir qu'Ormond est aimé; il déplaît au roi, et le force à voir en lui un digne héritier de ses vertus royales. Enfin la tête en tourne à Dora, et elle devient sa femme sans qu'il ait même cherché à lui paraître aimable. Cependant Ormond est bientôt dédommagé de cette perte par une femme adorable qui n'est point une héroïne à grands sentiments, mais qui promet d'être une bonne épouse.

Nous connaissons encore de miss Edgeworth : Léonore, 2 vol. in-12, 1807.—Conseils à mon fils, 2 vol. in-12, 1813. — Harrington, 2 vol. in-12, 1817. — Forster, 2 vol. in-12, 1821. — Les Enfants, ou les Caractères, 4 vol. in-18, 1822. — Glenfell, 2 vol. in-12, 1822. — Les jeunes Industriels, 4 vol. in-12, 1825.—Hélène, 3 vol. in-8, 1834.

ÉLIE DE BEAUMONT (Mme),
née à Caen en 1729, morte le 12 janvier 1783.

*LETTRES DU MARQUIS DE ROSELLE, 2 *vol. in*-12, 1764. — L'abbé Desfontaines a publié une suite à cet ouvrage, sous le titre de *Lettres de Sophie au chevalier de****.— Le marquis de Roselle débute dans le monde par une passion effrénée pour une actrice de l'Opéra, qui emploie pour le séduire une résistance fondée sur un prétendu retour à la vertu. En vain le marquis est instruit qu'un nombre infini d'heureux rivaux l'ont précédé; en vain un financier qui entretient la demoiselle vient-il avec éclat reprendre les meubles et les diamants dont il a payé les bontés de cette belle, le marquis ne veut rien voir ni rien entendre. Il offre sa main à Léonore, qui refuse un mariage secret et veut une union avouée. Le marquis est sur le point de s'exécuter, le contrat va se signer, quand un de ses amis, nommé Ferval, vient présenter au marquis des lettres adressées par Léonore à une autre créature de son espèce, dans lesquelles tout son manége est dévoilé. Le marquis se saisit de ces lettres et les jette au feu sans les lire; mais

Ferval est assez heureux pour les retirer intactes. La dispute s'échauffe entre les deux amis, ils se battent, et Ferval tombe baigné dans son sang. Le marquis reconnaît alors qu'il a poussé assez loin l'entêtement; il se décide à lire les lettres et reconnaît que Léonore est la plus vile des créatures. Il part avec Ferval pour les eaux, où il fait la connaissance de la sœur de Ferval, jeune personne fort bien élevée mais un peu prêcheuse, en devient amoureux fou, et l'épouse. — Ce roman, un des bons ouvrages que le sexe a produits, est du petit nombre de ceux qu'on peut mettre sans crainte entre les mains des jeunes demoiselles : l'honnêteté y est toujours aimable, et le vice n'y est jamais contagieux. Le style est plein de douceur et de goût. La seconde partie surtout est d'un intérêt attendrissant, et l'ouvrage, en général, est d'une belle plume, conduite par une belle âme.

ELLIS (lord).

SCÈNES DE LA VIE ANGLAISE (*en société avec Mme Bodin*), 2 *vol. in*-8, 1836. — Des deux auteurs qui ont coopéré à cet ouvrage, l'un, Mme Bodin, a composé trois nouvelles qui se distinguent par un intérêt dramatique, mais qui n'ont de particulier avec les mœurs anglaises que les noms d'Arabelle, de Tom, de Betty, de lord Delvood, etc. Ces trois nouvelles pourraient prendre le titre de la première : un Drame de famille. Le comte Melbourne a épousé une aventurière française qui porte dans la maison du noble lord le désordre, le déshonneur et le désespoir : la fille du comte est la victime des odieuses machinations de cette femme; voilà le Drame de famille. Dans les trois Sœurs un jeune homme va se brûler la cervelle, parce qu'il aime une de ses sœurs; un ministre protestant survient, désarme le pistolet, et lui apprend que celle qu'il aime est étrangère à sa famille. Un Mariage à quinze ans est l'histoire d'une femme trompée par la première inclination de son cœur, et malheureuse dans un mariage contracté avant l'âge de raison.

L'Angleterre a fourni à lord Ellis les originaux de ses portraits et les sujets de ses comédies. — Le Membre du parlement est une figure toute nationale. — Dans le Nabab il nous introduit dans un cottage habité par une charmante famille, où l'on attend un oncle nabab. L'oncle se fait précéder de son bagage indien, composé d'un serpent à sonnettes, d'un zèbre, de quinze perroquets, de vingt-huit boucs de Cachemire, etc. Cette ménagerie envahit l'élégante maison du neveu Burtor; un des oiseaux casse d'un coup d'aile une jambe au jardinier; le serpent à sonnettes fascine un des enfants de Burtor; la mère effrayée tombe malade. Le na-

bab arrive, on lui apprend le ravage causé par sa suite, et il se coutente de hausser les épaules; il s'installe dans la maison, met tout sens dessus dessous, gronde, jure, fume, boit, brise, brouille son neveu avec tous ses amis, et finit par le priver de son héritage, en épousant une vieille et ridicule demoiselle, fille d'un épicier de campagne. — Dans les Malheurs d'un capitaliste, lord Ellis passe en revue tous les dangers qu'offrent en Angleterre les divers placements de numéraire. Le capitaliste essaye de tous les genres de placements; il place ses fonds sur diverses banques, et les pertes qu'il éprouve réduisent considérablement son capital; il prend des actions dans les canaux, les chemins de fer, les mines, et il perd toujours quelque chose à ces diverses exploitations. Enfin, il se décide à manger son capital, persuadé par l'expérience que c'est le placement le plus certain. — La Tireuse de cartes, le Spéculateur et une Partie de campagne, sont encore des tableaux de mœurs anglaises pleins d'observation et de vérité.

Nous connaissons encore de lord Ellis : Aventures d'un Gentilhomme parisien, 2 vol. in-8, 1837.

EMMANUEL GONZALÈS.

En société avec M. Molé-Gentilhomme.

LA LUCIOLE, *in*-8, 1837. — Ce livre est un recueil contenant six nouvelles purement écrites, mais un peu diffuses et trop chargées de détails. Il est précédé d'une longue préface de M. Roland Bauchery, qui roule tout entière sur les vers luisants.

LE ROI DES ROSSIGNOLS, 2 *vol. in*-8, 1837. — Le Roi des rossignols est un de ces chanteurs qu'on désigne au théâtre sous le nom de soprano. — Lelio est le fils d'une courtisane napolitaine, que sa mère a vendu pour payer les dettes de jeu de son amant, c'est-à-dire que cette mère dénaturée a livré son fils pour quelques ducats, et on a fait de Lelio un soprano auquel son admirable voix a valu le surnom de Roi des rossignols. L'amant de sa mère ayant hérité d'un de ses oncles, renvoie la courtisane et reçoit dans son palais les plus célèbres artistes; c'est à ce titre que Lelio est admis chez le prince Sylviano. Celui-ci était amoureux d'une honnête jeune fille nommée Stella, qui lui résistait; espérant en avoir meilleur marché lorsqu'elle serait mariée, il eut l'idée bouffonne de donner à la jeune fille un époux commode et peu dangereux, et la maria au soprano, qui ne comprit que plus tard le rôle doublement infâme qu'on lui faisait jouer; il osa se plaindre; mais, par le crédit de Sylviano, il fut renfermé dans l'hôpital des fous, d'où il ne sortit que par l'intervention d'un voyageur qui le fit évader. Lelio était un jeune homme d'une admirable beauté, il inspira

une violente passion à une dame de Puyrial, qui mourut de désespoir lorsqu'elle apprit son état. Lelio alla ensevelir sa misère au couvent de la Chartreuse. — Ce roman ne s'adresse pas précisément aux pensionnats de demoiselles ou aux maisons d'éducation; c'est pour le monde qu'ont été tracées ces pages pleines de verve et d'éclat, écrites d'une façon tour à tour vive et dramatique, grave et légère, spirituelle et forte.

MANON LA DRAGONNE.—La Belgique s'étant soulevée contre l'Autriche, une femme se mêt à la tête du mouvement insurrectionnel, sonne le tocsin, construit des barricades, combat avec courage, et les vainqueurs saluent de leurs acclamations *Manon la dragonne!* Après la victoire, Manon reprend son vrai nom et son vrai titre de comtesse de Feugères. Caliste, fille de la comtesse, a été sauvée dans l'insurrection par un jeune et beau patriote nommé Tony. Caliste aime Tony et la comtesse protége cette passion. Mais Mme de Feugères est sous la domination d'un certain Olivier, qui s'est fait affilier à la secte des illuminés pour vendre ses secrets; condamné à mort par le tribunal occulte, il se sauve à Paris, emmenant avec lui Tony, la comtesse et sa fille. Tony conspire contre Robespierre et laisse surprendre par Olivier la liste des conjurés. Après avoir découvert cette trahison, Tony provoque Olivier et signe le cartel de son nom de famille, Tony Forster. Ce nom de Forster révèle à Olivier un terrible secret. Tony est son fils! En vain veut-il alors le sauver; Tony est arrêté, jugé et condamné. Olivier n'a d'autre ressource que de se faire mettre en prison avec lui et de partager son sort; il lui demandera pardon au pied de l'échafaud. Un matin, le geôlier vient faire l'appel des condamnés qui doivent marcher au supplice. On appelle Tony : Tony dort; Olivier se présente à sa place, et expie ses fautes en mourant pour son fils. Le lendemain, la puissance de Robespierre s'écroule : la comtesse obtient la liberté de Tony, et elle meurt en lui confiant le bonheur de sa fille. — Ce roman est un livre plein d'intérêt, et écrit avec une grande élégance.

ÉPINAY (L. F. P. Tardieu d'Esclavelles, dame de LALIVE d'), née à Valenciennes, morte le 17 avril 1783.

MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE DE Mme D'ÉPINAY, 3 *vol. in*-8, 1818. — Mme d'Épinay ne s'occupe guère, dans ses mémoires et sa corsespondance, que d'elle et de ses tracasseries domestiques, des petites passions et des petites intrigues qui agitent sa société peu variée, peu étendue; elle retient son lecteur dans ce petit cercle, qui se compose, outre les personnes de sa famille, de deux

amants qu'elle a eus successivement, de quatre ou cinq philosophes ou écrivains fameux, de quelques personnages ordinaires, et d'une intrigante qui ne l'est assurément pas. Mariée fort jeune à un homme très-jeune, Mme d'Épinay l'aima beaucoup pendant plusieurs mois de suite, après quoi elle ne put plus le souffrir. Que faire d'un tendre sentiment et d'un cœur sensible dont un mari s'était montré indigne? Les mœurs corrompues du siècle, des exemples trop séduisants, et peut-être des penchants trop naturels, n'indiquaient-ils pas qu'il fallait le donner à un amant? Cependant Mme d'Épinay ne tira pas tout de suite cette conséquence; mais elle la tira enfin. Un matin qu'elle venait de se brouiller avec son mari, elle voit entrer chez elle Mlle d'Ette; elle était alors dans une situation déplorable : ses espérances d'un bonheur domestique au sein de sa famille entièrement trompées, ses douces illusions détruites, son cœur vide d'un sentiment légitime auquel elle s'était livrée avec ardeur, toutes ces causes avaient porté le désordre dans ses nerfs et l'avaient plongée dans une profonde mélancolie. Mlle d'Ette la voyant souffrante, lui propose un remède, c'était de prendre un amant. Mme d'Épinay se révolte à cette proposition, mais elle souffre la discussion : la thèse pour et contre est soutenue en règle. La logique de Mlle d'Ette est subtile et pressante; celle de Mme d'Épinay va toujours en s'affaiblissant; enfin elle ne se retranche plus que sur le Qu'en dira-t-on? et sur le soin de sa réputation. « La réputation! s'écrie Mlle d'Ette : quelle est ma réputation à moi? — Très-bonne, répond Mme d'Épinay. — Eh bien, il y a dix ans que j'ai un amant. » C'était répondre avec une rare impudence. — Cette singulière controverse est très-bien racontée dans ces mémoires. En général, Mme d'Épinay excelle à rapporter les conversations; elle a un talent particulier pour mettre sous les yeux des lecteurs les scènes dramatiques. Le scandale de quelques aveux et de quelques révélations, la célébrité de quelques hommes, voilà ce qui fait soutenir la lecture de trois volumes généralement dépourvus de faits, d'événements, d'intérêt; ces hommes célèbres sont Duclos, J.-J. Rousseau, Diderot, Saint-Lambert, Desmahis, le baron d'Holbach et Grimm.

On a encore de Mme d'Épinay : * Lettres à mon Fils, in-8, 1758. — * Mes Moments heureux, in-8, 1758. — * Conversations d'Émilie, 2 vol. in-12, 1774.

ÉRASME (Didier),

né à Rotterdam, le 28 octobre 1467, mort le 12 juillet 1536.

L'ÉLOGE DE LA FOLIE, *trad. du latin par Gueudeville, in-8, ornée de 80 figures d'après Holbein (mauvaise traduction, recherchée seulement pour les figures). Idem, trad. par Barrett, in-12, 1789 (c'est*

la meilleure traduction française). *L'édition la plus estimée de l'original latin est celle in-8, Bâle*, 1776. — L'Éloge de la folie, réimprimé tant de fois, et traduit dans toutes les langues, est un de ces écrits consacrés par le goût de tous les temps et de toutes les nations. Mais si ce livre fut goûté des gens d'esprit, il souleva contre l'auteur les faux dévots et les moines, dont il est une satire continuelle. Quelques portraits sont peut-être un peu trop chargés, quelques peintures outrées ; mais dans tout le reste, que de bon sens, de vérité, d'esprit, d'enjouement!

ÉVELINES (Mme Louise).

ÉVARISTE DE MAULEY, 3 *vol. in*-8, 1821. — Un jeune homme d'une imagination vive aime une coquette, dont il se détache assez promptement; mais cette femme a pris pour lui une affection peu compatible avec son caractère, et qui la porte à faire un voyage en Suisse, où elle sait qu'elle le rencontrera. Là, le jeune homme s'est de nouveau attaché, mais plus fortement et d'une manière plus durable, à une femme mariée qui possède toutes les qualités et toutes les vertus qui peuvent distinguer son sexe, et qui par conséquent ne partage point ses sentiments, ou du moins ne les laisse point apercevoir. La coquette délaissée fait tant par ses intrigues, que son ancien amant se trouve dans la nécessité de compromettre la réputation de celle qu'il aime, en se battant avec son mari, ou de manquer aux lois de ce qu'on est convenu d'appeler l'honneur, en refusant un duel. Il se délivre de cet embarras par un suicide. — Ce petit roman est agréablement écrit; une teinte de mélancolie dans le style le fait lire avec intérêt, quoiqu'il n'y ait rien de bien neuf dans les caractères et les événements.

FABRE D'OLIVET.

LES MONTAGNARDS DES ALPES, 2 *vol. in*-8, 1837. — Sous ce titre, M. Fabre d'Olivet nous a donné un roman historique, dans lequel il décrit la vaste tempête qui, soulevée au XVe siècle par le pape Innocent VIII, engloutit tout un peuple, resserré jusqu'alors entre la France et le Piémont, vivant inconnu et libre, quoique nombreux et fort, protégé qu'il était par les pics inaccessibles des Alpes, au sein desquelles il s'était créé une nationalité vigoureuse et indépendante. L'histoire de cette lutte sanglante, où éclatèrent tant de nobles et de glorieux désespoirs, et qui ne fut terminée que par l'anéantissement des Vaudois, offrait un texte de riches développements, de récits animés, dramatiques et pittoresques dont

M. Fabre d'Olivet a tiré le meilleur parti; il a jeté un jour lumineux sur une époque et un pays jusqu'à ce temps laissés dans l'oubli; il nous a fait connaître les mœurs tout à la fois simples et originales de ces montagnards rudes et fiers, qui avaient su porter la vie humaine au pied des neiges et des glaces éternelles : en temps de paix, peuple de chasseurs et de bergers; en temps de guerre, au moment du péril et de l'invasion étrangère, peuple de soldats. Il est à regretter qu'au lieu d'un roman, M. Favre d'Olivet n'ait pas fait une histoire d'un sujet si large et si abondant en faits intéressants.

FAUQUE (Mlle de), romancière, née au commencement du XVIIIe siècle.

*ABASSI, *histoire orientale*, 3 *vol. in*-12, 1753. — On lit dans l'histoire des Arabes, que le calife Haroun avait une sœur appelée Abassah; que cette princesse devint amoureuse de Giaffar, favori d'Haroun, et que le calife consentit à les unir, à condition que lorsqu'ils seraient mariés ils n'useraient point des droits de l'hymen; leur signifiant qu'il les ferait mourir l'un et l'autre s'il s'apercevait qu'ils eussent contrevenu à ses ordres. Giaffar et Abassah firent serment d'obéir; pendant longtemps ils n'osèrent enfreindre la loi cruelle et ridicule qui leur était imposée; ils cédèrent enfin à leur passion; Abassah devint enceinte, cacha son état, et accoucha secrètement d'un fils qu'elle envoya à la Mecque. Tout ayant été découvert par la suite, le barbare Haroun fit mourir sa sœur et Giaffar. — Tel est le sujet du roman d'Abassi, dont Mlle de Fauque a fait une histoire assez intéressante, mais très-romanesque.

On a encore de Mlle de Fauque : *Les Préjugés trop bravés et trop suivis, 2 part. in-12, 1755. Réimprimés sous le titre de : Danger des Préjugés, ou Mémoires de Mlle d'Oran, 1774. — Le Triomphe de l'Amitié, in-12, 1751. — Contes du Sérail, in-12, 1753. — Frédéric le Grand au temple de l'immortalité, in-8, 1758. — Histoire de Mme de Pompadour, in-8, 1759. — Les Zélindiens, in-12.

FÉNELON (Fr. de Salignac de la MOTHE),
né au château de Fénelon, le 6 août 1651, mort le 7 janvier 1715.

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE. — Il y a longtemps que tout est dit sur ce livre, qui, sans être un véritable poëme, se rapproche pourtant des principaux caractères de l'épopée, par l'étendue, par les fictions, par le coloris poétique. La première édition parut sous le titre de : Suite du quatrième livre de l'Odyssée d'Homère, ou les Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse, in-12 de 208 pages, 1699. Ce n'est qu'un fragment qui ne va que jusqu'au tiers du cinquième livre des éditions divisées en vingt-

quatre livres. La même année, on imprima séparément, dans le même format, la seconde partie en 230 pages, la troisième en 204 pages, la quatrième en 215 pages, et la cinquième en 208 pages, ce qui complète le fragment. De toutes les anciennes éditions imprimées à Paris, l'édition précédée d'un Discours sur la poésie épique, par de Ramsay, 2 vol. in-12, fig., Paris, J. Étienne, 1717, est la plus belle et celle qui mérite le plus de fixer l'attention des curieux. Elle a été donnée par le marquis de Fénélon, petit-neveu de l'auteur, sur un manuscrit original qui se trouva à la mort de l'archevêque de Cambray, et qui contenait, outre beaucoup de corrections, des augmentations considérables.

FENIMOOR COOPER (James), romancier américain.

Dans presque tous les romans de Cooper, la mer, le désert, les forêts, semblent être les principaux personnages de son drame; ce qu'il aime à peindre sous toutes les formes, ce qu'il reproduit sans cesse avec une originalité nouvelle, c'est la lutte de l'homme contre le péril, c'est le courage, la patience, l'adresse, le sang-froid aux prises avec les forces de la nature, ou l'instinct redoutable de quelque tribu sauvage. Le talent de décrire les lieux et tous les accidents d'un climat, de les animer sans les troubler par la présence de l'homme, personne ne le possède à un degré aussi éminent. Un autre caractère du talent de cet auteur, c'est la vérité avec laquelle il fait ressortir les traits saillants d'un peuple, d'une tribu, de l'Européen, du sauvage. Cooper excelle encore à peindre la vie de mer; il emploie avec une rare habileté les plus riches couleurs, et son talent pittoresque arrive quelquefois à produire la même et profonde impression que le talent dramatique de Walter Scott.

LE PILOTE, 4 *vol. in*-12, 1824. — Deux petits vaisseaux américains ont jeté l'ancre sur la rive orientale de la Grande-Bretagne; l'équipage a reçu mission de recueillir à bord un pilote, homme sombre et mystérieux, inconnu durant tout le roman, inconnu même au dénoûment. Ce pilote, aidé de l'équipage, doit enlever dans une chasse quelques nobles lords, membres de la chambre haute, et rapporter au congrès américain ces échantillons de la fierté parlementaire. L'entreprise manque par la faute de deux jeunes marins, amants aimés de deux cousines, jolies recluses d'une abbaye située près du rivage. Nos aventuriers oublient les lords pour leurs amours; surpris par la garnison du pays, ils sont sauvés par le pilote, et, vainqueurs à leur tour, ils enlèvent à bord, non pas les lords qui s'étaient prudemment abstenus de

chasser, mais les deux jeunes filles, dont ils font bientôt leurs légitimes épouses. Ce cadre est, comme on le voit, assez léger; aussi n'est-ce point principalement la partie romanesque qui est la plus intéressante. C'est dans les scènes de mer qu'on retrouve Cooper; c'est sur un navire battu de la tempête, ou perdu dans les écueils, que son talent prend une vive et brillante allure; c'est quand il peint le mouvement guerrier qui anime le pont à la vue d'une voile ennemie, le courage si impétueux du marin sous la main de fer de la discipline, et son insouciante gaieté après l'orage; c'est surtout quand il nous montre dans un naufrage ce vieux contre-maître, attaché d'amour au schooner dont il a vu clouer la première planche, fidèle à son ami, quand la dernière va manquer sous ses pieds, et se laissant engloutir par les flots à la vue du rivage où ses compagnons se sont tous sauvés. — Cet ouvrage offre des descriptions remarquables de plusieurs ouragans, d'une horrible tempête, et de quelques combats sur mer; puis on y trouve des conversations de marins et de militaires, qui offrent un singulier mélange de bravoure, de générosité, d'humeur brusque et parfois grossière, de crédulité superstitieuse et d'orgueilleuse insouciance au milieu des dangers, d'ardeur pour les entreprises hasardeuses et de mépris de la mort; enfin, ce livre offre des incidents peu variés, et, pour ainsi dire, concentrés sur le même point, mais dont l'intérêt, habilement soutenu, excite la curiosité et attache l'attention du lecteur.

LA PRÉCAUTION, ou *le Choix d'un mari*, *trad. par Defauconpret*, 4 *vol. in*-12, 1825. — La Précaution est un roman de mœurs. Il représente des scènes de famille, et roule entièrement sur le besoin et la difficulté de choisir un bon mari; le grand nombre de personnages introduits par l'auteur en fait un véritable imbroglio, dont la solution ne repose que sur un changement de nom qui se découvre à la fin.

LYONEL LINCOLN, 4 *vol. in*-12, 1825. — L'auteur a cherché à nous faire connaître dans ce roman les premiers événements de la guerre qui ont amené l'indépendance des États-Unis de l'Amérique septentrionale. La partie purement historique, écrite par une main impartiale, attache par les peintures des commencements de cette guerre, où les enfants de la même patrie se retrouvèrent tout à coup deux peuples en champ clos, prêts à vider une sanglante querelle; mais l'un en personne et sur la terre natale, l'autre avec une petite armée à douze cents lieues de son pays. Cette lutte, qui se préparait sourdement, du côté des Anglais par un déploiement insensible de forces militaires, par des fanfaronnades de soldats et des moqueries sur la gravité coloniale; du côté des Américains, par une réforme silencieuse dans les

du chasseur, qui a su nous intéresser si fortement dans *le Dernier des Mohicans* et dans *les Pionniers*, est dessinée ici avec une finesse et une simplicité merveilleuse. La vie sauvage l'a endurci; mais l'Européen reste toujours au fond, avec ses sentiments plus doux, avec un instinct de justice plus développé. Déjà vieux, dans la dernière partie de cette trilogie du désert, on le retrouve errant dans la prairie; ses forces ont décliné, une sorte de tristesse a saisi cet être si ferme et si rude, il se sent plus de respect pour la vie des hommes, il hésite à se défendre contre son ennemi. Une fois, au moment que ce fusil qui n'a jamais manqué son but va partir, il le remet sur son épaule en disant : « Bah! je suis trop vieux pour verser le sang d'un homme. » Il y a là plusieurs pages touchantes, où cette douceur triste qu'amène la vieillesse, ce retour involontaire aux idées religieuses , dont il avait oui parler dans sa jeunesse au milieu des habitations, produisent un grand effet. — Après plusieurs tentatives, dans lesquelles il est puissamment secondé par le Trappeur, le capitaine Middleton parvient à arracher son épouse aux mains de ses ravisseurs; mais ceux-ci la poursuivent, et sont au moment de la reconquérir, lorsqu'elle leur est enlevée, ainsi que ses défenseurs, par les Indiens Sioux, dont le chef a été séduit par sa beauté. Ces nouveaux ravisseurs sont rencontrés par une autre tribu d'Indiens, nommés les Pawnies-Loups, aussi doux que les Sioux sont cruels. Un combat s'engage, et grâce aux miracles d'habileté du Trappeur, Inès est délivrée ainsi que son époux.

L'auteur a principalement emprunté aux mœurs des Indiens les couleurs dont il a relevé la simplicité de son sujet. Une chasse au bufflé, l'incendie d'une prairie, les combats des Indiens les uns contre les autres, leurs mœurs dans leurs camps, voilà les tableaux les plus remarquables qu'il ait tracés, et dans ce nombre, l'incendie de la prairie est de beaucoup supérieur aux autres. Le Trappeur est le principal personnage du roman, celui auquel s'attache tout l'intérêt. Le sang-froid, l'adresse, la connaissance des lieux sont les traits principaux qui le font et qui déjà l'avaient fait le héros *des Pionniers* et *des Mohicans*. Ce vieux chasseur, création qui suffit pour animer trois romans, n'est pas un misanthrope ; il ne se plaint de personne; mais il a si longtemps vécu dans les bois, qu'il y reste par habitude, par souvenir de jeunesse. Il aime les dangers qu'il y rencontre, comme les soldats aiment la guerre, parce que c'est une émotion et un intérêt dans la vie ; il aime mieux chasser les ours et se battre de temps en temps contre les Mingos, que de faire du sucre d'érable ou de labourer un champ. La mort paisible de ce véritable indépendant qui, n'ayant pas voulu suivre Middleton, s'était établi, pour achever ses jours parmi les sauvages, au

milieu de la tribu des Pawnies-Loups, est un des plus beaux épisodes du roman.

L'ESPION, *roman historique*, 3 *vol. in*-12, 1827. — L'espion est un homme singulier, bon, passionné, malheureux, qui s'est fait espion par pur patriotisme. Cet homme a embrassé la profession de colporteur durant les guerres d'Amérique; grâce à cette profession, il s'introduit, la balle sur le dos, chez les riches Américains qui n'ont pas pris couleur, et tout en étalant ses marchandises, il a l'œil et l'oreille ouverts sur ce qui se passe, et surprend ainsi le secret politique des familles. C'est à Washington qu'il confie ses découvertes; c'est pour Washington qu'il espionne: subjugué par l'ascendant de cet homme supérieur, il a renoncé pour le servir à l'estime de ses amis et de ses ennemis, il en a fait le dieu de sa conscience. Dévoué à une cause qui purifie bien des sacrifices, la liberté de son pays, Harvey Birch vit en paix avec lui-même: il a le suffrage de Washington. Seulement, quand le malheur est plus fort que son courage, quand il se voit repoussé par ses concitoyens comme une bête immonde, quand il n'a plus dans sa patrie un asile où il puisse reposer une heure sans danger, il se plaint avec une mélancolique résignation à un être absent; il murmure à voix basse ce mot mystérieux: *Lui*. Ah! s'il osait nommer Washington, il retrouverait le repos et la bonne renommée. Mais sa mission est de mourir déshonoré; il doit tenir cachée jusqu'à sa mort une lettre qui lui rend l'honneur, mais qui ne sera lue que sur son cadavre. Trente ans après cette première guerre, quand l'Amérique fut libre et florissante, et lorsque son glorieux libérateur fut descendu prématurément dans la tombe, au moment où Hervey Birch essayait de faire un prisonnier et de rendre un dernier service à son pays, il fut frappé d'un coup mortel; on trouva sur son sein une petite boîte de plomb qui renfermait la lettre de Washington, et trois ou quatre témoins surent qu'Harvey Birch était mort comme il avait vécu, dévoué à sa patrie et martyr de la liberté. — *L'Espion* est le premier roman qui ait fait connaître le talent de Cooper, talent qui s'est élevé à une grande hauteur dans ses autres productions.

LE PURITAIN D'AMÉRIQUE, 4 *vol. in*-12, 1827. — Une jeune fille a été enlevée toute petite à sa famille; elle épouse un chef sauvage; la forêt devient sa patrie; elle suit son mari dans une attaque contre les colons. Le hasard la ramène dans sa famille; elle ne reconnaît que sa mère, et encore y a-t-il quelque chose d'indécis dans ses souvenirs; quelque chose de doux, de tendre, de bizarre dans ses témoignages d'affection, qui émeut singulièrement. Les idées d'enfance lui reviennent comme les images à demi effacées d'un songe presque oublié. La vie sauvage ne laisse plus

dans l'esprit de la pauvre jeune femme que des formes indistinctes; elle reconnaît tous les siens et oublie la forêt : puis vient sa mort. Il y a bien des charmes dans tout ce récit; c'est une image gracieuse de ce qu'ont observé ceux qui ont vu beaucoup mourir.— La première partie de l'ouvrage est consacrée à faire connaître ce que les premiers colons eurent à redouter de la part des sauvages. L'auteur a placé dans la vallée de Wish-ton-Wish la scène de plusieurs engagements terribles des colons avec les indigènes, dont la lecture est extrêmement saisissante : la première attaque des Narragansetts au milieu de la nuit; le repos des habitants de Wish-ton-Wish; la ruse que les Indiens emploient pour attirer hors de leurs retranchements les prudents colons, en imitant, avec la corne suspendue à la porte d'entrée, le signal du voyageur qui implore l'hospitalité; la mêlée furieuse qui suit le premier engagement; l'incendie nocturne de tous les établissements, et la manière miraculeuse que les blancs emploient pour se soustraire à une mort imminente, produisent une terreur indéfinissable.

LE CORSAIRE ROUGE, 4 *vol. in*-12, 1827. — Ce talent de peindre la mer et la vie aventureuse qu'on y mène, déjà si remarquable dans quelques scènes du Pilote, se développe avec toute sa hardiesse dans le Corsaire rouge. Comme il y a dans l'âme de Cooper de ce poétique amour pour l'*eau bleue* et profonde! Comme il décrit avec enthousiasme tous les mouvements de ce beau navire ! Comme il répand de l'intérêt et de la vie sur ce vaisseau du Corsaire, si majestueux quand il repose dans les vastes ports de l'Amérique, si rapide et si gracieux quand il court les mers, ses voiles déployées, son tillac nu et solitaire comme s'il se guidait lui-même sur une plage connue! Un homme terrible y commande en maître. Cet homme, jeté par de violentes passions dans le métier de corsaire, se soulève, par un reste d'élévation naturelle, à l'idée du mépris qu'il inspire, mais se laisse bientôt étourdir au sentiment de sa puissance, aux émotions d'une vie pleine de dangers, au bruit de la guerre et des orages. Ce caractère singulier, qui commande et arrête le meurtre avec la même insouciance, qui s'emporte à des élans de générosité, sans en avoir le cœur plus content ni plus tranquille, qui raille avec amertume et plaisante sans gaieté, comme s'il ne pouvait tromper la tristesse qui fait le fond de sa pensée; cette grande figure enfin est d'une étonnante énergie et s'éloigne de toutes les données, soit par des traits tous de création, soit par l'influence particulière des incidents où l'a jeté Cooper. A côté, et sur le même plan, il a placé un jeune marin, Wilder, d'une âme aussi fortement trempée, qui veut gagner ses grades en détruisant le corsaire, et vole servir sur son propre vaisseau, pour compter ses forces et le perdre. Rien n'est plus dra-

matique que ces deux hommes réunis sous le même pavillon dans un but si différent, cherchant à se pénétrer sans se trahir eux-mêmes, et s'éprouvant tour à tour par les soupçons et la confiance : Wilder chargé d'un rôle plein de dangers, et poursuivi sans cesse par l'œil perçant du corsaire, devant lequel l'âme la plus cachée ne serait pas sûre d'être seule ; le corsaire inquiet d'avoir sur son vaisseau un homme qui a servi le roi, et dont le cœur est honnête, quelquefois se fiant à lui jusqu'à l'imprudence, quelquefois le soupçonnant jusqu'à l'injure, tous deux attirés l'un vers l'autre par une admiration mutuelle, mais se retirant brusquement en eux-mêmes, parce qu'un lien commun ne rapprochera jamais leurs âmes, la probité. Et quand tout se découvre, quand Wilder est reconnu, on respire à peine, à cette lutte violente du corsaire entre une longue habitude de punir et le besoin de s'égaler à son ennemi par un généreux pardon ; comme si à défaut de l'estime du monde, il voulait du moins emporter celle d'un homme de bien. Wilder est renvoyé libre à ses concitoyens ; il entendra vanter son courage, mais la générosité du corsaire n'expiera point sa vie, et personne au monde ne lui en saura gré. — Le Corsaire rouge est sans contredit le meilleur roman maritime de Cooper.

L'ÉCUMEUR DE MER, ou *la Sorcière des eaux*, 4 *vol. in*-12, 1831. — L'intrigue de ce roman a une assez grande ressemblance avec celle du Corsaire rouge ; c'est encore un mystérieux pirate qui trouve dans l'excellence de son vaisseau et dans son étonnante habileté, le moyen d'échapper à toutes les chasses, de rendre vaines toutes les recherches de la marine légale. La scène est presque toujours sur la mer, vis-à-vis de New-York, qui n'était pas alors la grande et belle capitale que les étrangers admirent aujourd'hui. Les événements qui font le sujet du roman ont eu lieu il y a un siècle, sous le règne de la reine Anne d'Angleterre, suzeraine de la naissante colonie. On y trouve plusieurs descriptions de combats, d'évolutions, de manœuvres navales, où Cooper a donné une preuve de ses talents bien connus comme officier de marine et comme auteur de romans maritimes.

LE BRAVO, *histoire vénitienne*, 4 *vol. in*-12, 1831. — Le Bravo a été inspiré par les eaux bleues de l'Adriatique, par les brises rafraîchissantes qu'on respire sur ses rivages, par un souvenir mélancolique de cette ville jadis si puissante, de cette ville aujourd'hui éplorée et déserte, où une sentinelle autrichienne veille au pied du lion de Saint-Marc. On sait que le gouvernement de Venise se servait de certains spadassins appelés *bravi*, pour se défaire de quelques ennemis trop puissants ou trop faibles pour qu'une lutte ouverte fût sûre ou nécessaire. Le Bravo de Cooper est un bravo qui ne tue point, mais qui consent à laisser commettre sous son

nom plusieurs assassinats, et qui accepte la flétrissure publique du titre de bravo, pour obtenir la liberté de son père, honnête vieillard qui languit dans les cachots de l'État, l'hiver, au fond d'une fosse humide et sombre, l'été, sous les plombs brûlants de la toiture des prisons. Jacopo Frontoni, c'est le nom du faux Bravo, traîne depuis quatre ans une vie déshonorée; haï de ses concitoyens, que sa pâle et mélancolique figure épouvante comme une apparition, il ne se montre guère que la nuit, à la clarté de la lune, caché dans l'ombre de quelque colonne, comme un meurtrier qui attend sa victime. Cependant Jacopo Frontini a toutes les vertus, il est bon fils, amant délicat, dévoué au bonheur d'autrui, et il meurt de la main du bourreau, frappé par un jugement inique, au moment où le gouverneur de Saint-Marc a craint que l'explosion de ses vertus et le besoin de se réhabiliter dans l'estime des hommes ne lui fassent rompre son exécrable engagement.—Le Bravo est une histoire singulièrement attachante; mais il nous semble que les grandes qualités du romancier éclatent bien davantage dans la peinture de ces grandes scènes de la nature vierge, belle des beautés présentes et éternelles; qu'il est plus original au milieu des vastes forêts de sa patrie et des grandes mers qui la baignent, dans la hutte du sauvage et sur la barque du pêcheur, décrivant de magnifiques spectacles et de naïves façons de vivre, que fouillant dans les archives du conseil des dix, pour y trouver quelques-unes de ces atrocités bien ourdies qui ont pu sauver à certaines époques une douzaine de petits tyrans d'une conspiration, mais qui ont si bien énervé Venise à la fin, que des Allemands qu'on mène avec la schlague ont suffi pour la subjuguer.

L'HEIDENMAUER, ou *le Camp des païens*, *légende des bords du Rhin*, 4 *vol. in*-12, 1832. — L'Heidenmauer est ce qui reste d'un camp des Romains, élevé pendant les guerres de la Germanie. Au milieu de ces lignes de circonvallation à demi éboulées, s'élève un couvent de bénédictins dont les moines prélèvent des dîmes de tous côtés, et menacent celles du seigneur de Hartenbourg et de la ville de Duerkheim. Le seigneur du château et les habitants de la ville se coalisent; le couvent, l'église et le pouvoir des bénédictins sont détruits; mais après une incertaine tentative pour embrasser l'hérésie de Luther, le seigneur d'Hartenbourg, le bourgmestre et les bourgeois de Duerkheim retombent dans leur superstition et sont condamnés à des amendes et à un pèlerinage à l'abbaye d'Ensiedlen : le préjugé catholique est le plus fort. — La lecture de ce roman est passablement ennuyeuse, beaucoup plus que celle d'une vieille chronique, car le style est loin d'avoir la simplicité naïve qui distingue quelques-uns de ces anciens écrits. Les caractères d'Henrich et de Bertchold sont assez

franchement dessinés; mais ils manquent de cette originalité et de cet individualisme historique qui donnent à des fictions la force des réalités. On lira avec intérêt le parallèle du Rhin et de l'Hudhson, ainsi que la description du site de l'abbaye d'Einsiedlen; mais il est peu d'autres passages dont on aimera à se rappeler la lecture : du reste ni plan, ni intrigue, ni intérêt.

LE BOURREAU, ou *l'Abbaye des Vignerons*, 4 *vol. in*-12, 1833. — Une barque élégante est à l'ancre devant les quais de la ville de Genève, pour aller porter aux fêtes des vignerons, à Vevay, les voyageurs qu'y appellent l'attrait de la curiosité ou l'intérêt du commerce. Parmi les passagers, on distingue le baron de Willading, un des notables citoyens de Berne, et sa jeune fille Adélaïde; près de lui est un jeune militaire nommé Sigismond, auquel Adélaïde doit la vie; à ce petit groupe vient se réunir le doge de Gênes, Gaïtana Grimaldi, ami de jeunesse du Bernois, qui regrette un fils que des inconnus lui enlevèrent dans l'âge le plus tendre. La barque porte encore un personnage important qui s'y est glissé à la faveur d'un nom supposé; c'est Balthazar, le bourreau de Berne. Pendant la traversée la barque est assaillie par un violent orage, et sombrerait infailliblement sans les habiles manœuvres d'un étranger qui se rencontre à bord; c'est Masso, un de ces êtres que la nature avait formés pour de grandes choses et que le vice a dégradés. Au milieu de cette crise terrible, Sigismond déploie aussi l'énergie de son âme; il sauve des flots le baron de Willading, et empêche que Balthazar, qui a été reconnu, ne soit précipité dans le lac. Adélaïde doit tout à Sigismond : depuis longtemps elle l'aime; du consentement de son père elle lui offre sa main; mais l'infortuné jeune homme ne peut accepter ce qui ferait le bonheur de sa vie, il est le fils du bourreau Balthazar!..... C'est au couvent du mont Saint-Bernard, dans cet asile ouvert au voyageur au milieu des neiges éternelles des Alpes, que le dénoûment arrive, après des scènes du plus grand intérêt. Masso est accusé d'un meurtre, et les charges les plus graves sont contre lui; il va être condamné quoique innocent, lorsqu'il déclare et prouve au seigneur Grimaldi qu'il est son fils. D'un autre côté Balthazar, éclairé par le récit même de Masso, fait des révélations qui ne permettent plus à Grimaldi de douter que Sigismond ne soit son fils. Grimaldi en effet est le père de tous deux : Masso est le fils d'une femme qu'il a séduite, Sigismond est né de la femme légitime de Grimaldi; il a été enlevé au berceau, et, par un infernal calcul de vengeance, légué au bourreau de Berne pour être élevé comme son fils. Sigismond épouse Adélaïde, et Masso, rendu à la liberté, s'éloigne pour ne plus reparaître.

FERRIÈRE (Théophile de).

LES CONTES DE SAMUEL BACH, *in*-8, 1836. — Ce livre, qui portait dans le principe le titre d'*Il Vivere*, se compose de cinq romans formant le développement d'une idée philosophique. — Idéolo, c'est l'homme sans croyance, ballotté de rêve en rêve, et flottant sans cesse dans l'incertitude comme un navire sans lest. Aujourd'hui Idéolo est métaphysicien, fait du fantastique avec Hoffmann, ou de la passion avec Werther; demain il est Pantagruéliste et Byronien; puis devient philosophe à la mode antique, et s'affuble du manteau de Diogène; enfin, comme il faut bien en venir à s'occuper de questions matérielles, il met sa plume au service de qui voudra la payer.—Dans *Lord Chatterton*, l'auteur a voulu prouver que les jouissances matérielles étouffent l'intelligence et le cœur. — Dans *Héliogabale*, nouvelle dont le style est remarquable de fraîcheur et de coloris, on montre le symbolisme et le spiritualisme des religions anciennes se développant sur deux lignes parallèles dans le vulgaire et les initiés, Héliogabale et Lucius Apulée. — Le sujet de *Kam-Rup* a été fourni à l'auteur par un poëme indoustan de Tahein Uddin, traduit par M. Garcin de Tassy. — *Galyot* termine le livre de Samuel Bach. L'auteur a voulu peindre dans cette nouvelle l'inquiète maladie du siècle, qui fait déserter aux jeunes gens les carrières positives et les pousse dans les sentiers perdus de la gloire, où ils s'égarent pour la plupart.

LES ROMANS ET LE MARIAGE, 2 *vol. in*-8, 1838. — Dans ce joli roman, qui pourra bien ne pas plaire à tout le monde, M. de Ferrière, écrivain plein de verve, de finesse et de caustique gaieté, a pris la plume pour flageller quelques-unes des affections contemporaines, pour se moquer de ces espèces de précieux et de précieuses, qui répètent encore aujourd'hui, comme du temps de Molière, « qu'il fait sombre dans leur âme. » Ce sont les mélancoliques, race auprès de laquelle on aperçoit les échevelés, les artistiques, les antimatrimoniaux, les chefs de religions et les vaporeux. Dans ce livre, où l'on a le plaisir de se trouver en bonne compagnie, où l'on échappe à l'homicide, au parricide, au fratricide, où l'on ne respire ni l'odeur du bagne, ni celle de l'échafaud, l'auteur s'élève contre toutes les exagérations actuelles. Le vrai mérite de son œuvre, à laquelle on peut reprocher le défaut d'unité, mais qui est bien sentie et bien conçue, est d'avoir montré l'influence des idées fausses, des exaltations, des fougues factices, sur les meilleures natures et sur les éducations les mieux disciplinées. Il a prouvé très-péremptoirement que les mauvaises mœurs sont de fort mauvais ton; que les véritables passions se

mêlent toujours de pudeur, de réserve et même de repentir; que la sensibilité ne gagne rien à ce renversement effréné de toutes les lois morales; que le mariage, au lieu d'être l'esclavage et la honte, constitue au contraire l'honneur et la vie de la femme, qui ne serait rien sans lui.

FEUILLIDE (Capo de).

LE MIDI EN 1815, contenant *le Tourneur de chaises* et *les Jumeaux de la Réolle*, 2 *vol. in*-8, 1836. — En donnant à l'ouvrage qui a réveillé en nous de douloureux souvenirs, ce titre: *Le Midi en* 1815, M. C. de Feuillide n'a pas seulement essayé de nous présenter un tableau complet des malheurs et des crimes qui signalèrent le retour de la branche aînée des Bourbons. Dans cette déplorable période, courte il est vrai, comme toutes les époques de violence, mais aussi féconde que nulle autre en drames sanglants et en terribles catastrophes, il a choisi deux épisodes qui ne sont que trop suffisants pour bien faire apprécier l'état dans lequel les fureurs d'un parti implacable avaient plongé nos belles contrées méridionales. La mort du général Ramel et celle des frères Faucher forment le sujet de ces deux volumes. Un art peu commun dans l'arrangement des scènes, les richesses d'un style énergique et brillant, rapide et pittoresque, des caractères vrais, saillants, bien posés au début, et conservant jusqu'au bout leur type primitif, tels sont les moyens à l'aide desquels M. C. de Feuillide s'empare de l'imagination du lecteur.—*Le Tourneur de chaises* est un roman auquel la catastrophe du général Ramel, assassiné à Toulouse le 15 août 1815, a servi de cadre. Le tourneur de chaises a nom maître Pierre; c'est un de ces héros populaires qui, par une grande puissance d'énergie, par une force physique peu commune, exercent sur les masses une sorte de fascination. Maître Pierre a été recueilli dans son enfance par une famille noble et riche. En 1791, des gardes civiques pénètrent dans le château du bienfaiteur de Pierre, et massacrent toute la famille, à l'exception d'une jeune fille, qui devient la victime de leur infâme brutalité. Pierre l'emmène, se dévoue à la servir, et la nourrit de son travail elle et son enfant. Il a remarqué un brillant au doigt de l'un des gardes civiques, et il a toujours espéré que cet indice le lui ferait découvrir tôt ou tard. Quelle n'est donc pas sa joie lorsqu'il croit voir ce brillant au doigt du général Ramel! Dès lors il ne vit plus que pour la vengeance. Il se jette dans les rangs des verdets, se met à leur tête, leur rend tous les services qu'ils exigent de lui, et en échange demande la tête du général. Tel est le sujet imaginé par M. Feuillide. — *Les Jumeaux de la Réolle.* L'exécution des frères Faucher,

généraux de l'empire, fusillés à Bordeaux le 27 septembre 1815, est le sujet de ce roman. M. Feuillide a tiré un grand parti de cette touchante histoire des jumeaux de la Réolle. Les caractères mis en scène par l'auteur sont tracés et développés avec une grande énergie, avec une effrayante vérité; le prêtre Rousseau, qui sert de pivot à l'ouvrage, offre un caractère d'une étrange férocité, dont la haine implacable ne s'arrête pas même en présence de deux tombeaux. Le procureur du roi est le vrai type de ces accusateurs publics comme l'histoire du parquet nous en a montré plusieurs dans les premières années de la restauration.

FIELDING (Henri),
né le 27 avril 1707, mort à Lisbonne en octobre 1754.

JOSEPH ANDREWS, 4 *vol. in*-12, 1807; *trad. par Lunier* (*traduction regardée comme la plus fidèle*). *L'original fut imprimé en* 1743. — Fielding est, après Cervantes, de tous les écrivains, celui qui a conçu le roman avec la largeur la plus épique, avec le plus d'harmonie dans l'ensemble et dans les détails, avec la vigueur dramatique la plus prononcée. La peinture de l'humanité telle qu'elle est, grotesque, admirable, risible, triste, bizarre, incohérente, mobile; cette peinture, soumise à une grande idée morale, mais sans jamais permettre à la moralité d'étouffer le vrai, ni aux détails de surcharger l'ensemble : tel est le roman de Fielding; c'est celui de Cervantes; c'est l'épopée de la prose, le roman de la vie bourgeoise. — Le roman de Paméla, publié en 1740, ayant porté la réputation de Richardson au plus haut degré, Fielding, soit qu'il fût fatigué d'entendre louer outre mesure cet ouvrage, soit qu'il recherchât ce qui intéressait momentanément le public, soit enfin qu'il fût entraîné par ce penchant naturel de malice qui nous porte à rire aux dépens de l'idole du jour, résolut de parodier le style, les principes et les personnages de Paméla, et le désir de tourner ce roman en ridicule donna naissance à Joseph Andrews. Toutefois, l'ouvrage fut infiniment meilleur qu'on ne pouvait l'attendre d'après le motif qui avait présidé à sa composition, et le lecteur y trouva un intérêt et un plaisir bien supérieur à celui que l'auteur avait eu dessein de lui procurer. — Joseph Andrews est un roman rempli d'une ironie fine et piquante, qu'on lit toujours avec plaisir à cause des excellentes peintures de mœurs qu'il renferme; l'inimitable caractère du curé Abraham Adams suffirait seul pour établir la supériorité de Fielding sur la plupart de ses rivaux; son savoir, sa simplicité, sa pureté évangélique, sa bonté constante, sont si heureusement alliés à son pédantisme, à

sa distraction habituelle, et à cette science gymnastique et athlétique que les étudiants de toutes les classes de la société rapportaient des universités, qu'on peut le nommer sans crainte une des meilleures productions enfantées par les romanciers. Comme Don Quichotte, le curé Adams est toujours errant; et si le chevalier de la Manche veut ressusciter l'ancienne chevalerie, Adams veut croire à l'existence de la vertu antique, et tous deux, pour prix de leur crédulité, reçoivent force coups de bâton, qui ne peuvent les déshonorer et nous égaient.

JULIEN L'APOSTAT, ou *Voyage dans l'autre monde*, *in*-12, 1743; *trad. par Kauffman. L'original parut en* 1743 *dans un volume de mélanges.* — On trouve abondamment dans cet ouvrage la gaieté particulière à Fielding, mais il est difficile d'en reconnaître le plan et le but.

TOM JONES, ou *Histoire d'un enfant trouvé*, 4 *vol. in*-12, 1750; *idem*, 6 *vol. in*-12, 1804; *idem trad. par Chéron*, 2 *vol. in*-8, 1836. —Tom Jones est tout à la fois le premier ouvrage anglais d'imagination, fondé sur l'imitation fidèle de la nature, et le roman le mieux fait de l'Angleterre. D'abord, l'idée première sur laquelle tout l'ouvrage est bâti est en morale un trait de génie. Des deux premiers acteurs qui occupent la scène, l'un paraît toujours avoir tort, l'autre toujours raison; il se trouve à la fin que le premier est un honnête homme, et l'autre un fripon; mais l'un, plein de candeur et de l'étourderie de la jeunesse, commet toutes les fautes qui peuvent prévenir contre lui la vertu même, susceptible de se laisser tromper; l'autre, toujours maître de lui, se sert de ses vices avec tant d'adresse, qu'il sait en même temps noircir l'innocence et en imposer à la vertu. L'un n'a que des défauts, il les montre, et donne des avantages sur lui; l'autre a des vices, il les cache, et ne fait le mal qu'avec sûreté. Le contraste est l'histoire de la société, et l'on n'a jamais, dans un ouvrage d'imagination, développé un plus beau fond de morale ni donné une plus grande leçon. Et d'ailleurs, quelle diversité de caractères, tous vrais, tous attachants! La vertu bienfaisante d'Alworthy, malheureusement mêlée d'une trop grande facilité à se laisser prévenir; la bonté naturelle et brusque du gentilhomme Western, original sans modèle, caractère inimitable avec ses préjugés, sa susceptibilité, son ignorance et sa rusticité, qui s'allient si bien à sa finesse naturelle, à sa bonne humeur campagnarde, à sa passion pour la chasse et à son amour distinct pour sa fille, à toutes ses bonnes et mauvaises qualités fondées sur cet égoïsme absolu, naturel à celui qui dès l'enfance n'a jamais trouvé un homme qui osât contredire ses sentiments ou censurer sa conduite, sa promptitude à se fâcher ou à s'apaiser, son aversion pour les lords et pour les duels, son

goût pour les anciens airs de musique, et la sorte de respect qu'il a pour sa sœur, quoiqu'il la donne au diable cent fois le jour; cette sœur si ridicule, avec ses prétentions à la politique et à la sagesse; cette milady Bellaston, qui retrace si bien la noble assurance, l'effronterie et les faiblesses impérieuses des grandes dames quand elles protégent de beaux garçons; la bonne Mme Miller, dont le cœur a deviné celui de Tom Jones, et qui l'aime si franchement; M. Nichtingale, qui, comme tant d'autres, n'a besoin, pour faire une bonne action, que d'y être encouragé; et Sophie, la charmante Sophie, dont l'amour est si vrai, si tendre, si courageux; Sophie, qui, comme toutes les âmes bien nées, n'en devient que meilleure en aimant, et doit à l'amour de montrer tout ce qu'elle a d'excellent; enfin jusqu'à la femme de chambre Honora, et aux deux pédants Tuakum et Squarre, tous les personnages sont des originaux supérieurement tracés, que vous connaissez comme si vous aviez vécu avec eux, que vous retrouvez tous les jours dans le monde, et que l'auteur peint, non par l'abondance des paroles, mais par la vérité des actions. Avec quel art le fil de l'intrigue principale passe à travers les événements épisodiques, sans que jamais on le perde de vue! On n'y éprouve pas, il est vrai, le grand effet de quelques situations de Clarisse; mais qui ne s'intéresse pas aux amours de Tom Jones et de Sophie? qui ne désire pas leur bonheur? Comme le dénoûment est bien suspendu et bien amené! et quelle heureuse variété de ton! Quelle foule de peintures comiques qui amusent le lecteur sans le refroidir, et promènent ses yeux sur le tableau du monde sans lui faire oublier les personnages dont la destinée doit l'occuper! — Tom Jones est la vérité même prise sur le fait; c'est en cela que consiste la supériorité immense qui le distingue de tous les ouvrages de ce genre qui l'ont précédé. L'ingénieuse idée du plan, l'heureux développement de l'intrigue, voilà ce qu'on ne pourra jamais trop louer dans cette composition délicieuse et si justement populaire. L'attention du lecteur n'est jamais détournée ni fatiguée par des digressions inutiles ou des transitions forcées. L'histoire du vieillard de la colline fait cependant exception à cet éloge si bien mérité d'ailleurs. Fielding, pour se conformer à un usage introduit par Lesage, a jeté cet épisode au milieu de son récit, comme il avait déjà intercalé celui de Léonora dans Joseph Andrews, avec aussi peu d'art que d'utilité. On s'est étonné aussi que Fielding ait laissé peser sur son héros la tache d'une naissance illégitime, et l'on a présumé qu'il l'avait fait à dessein, en mémoire de sa première femme, qui était un enfant naturel. Le roman lui-même nous en fournit un motif beaucoup meilleur; car, si miss Bridget eût été secrètement mariée au père

de Tom, il n'y aurait plus eu de raison suffisante pour cacher sa naissance à un homme aussi raisonnable et aussi tendre que M. Alworthy. Quoique Fielding ait dit que rien dans la lecture de ses œuvres ne saurait offenser l'œil le plus chaste, on ne peut disconvenir cependant qu'il n'y ait dans Tom Jones certains passages dont on ne peut justifier l'auteur que par les mœurs de l'époque, qui permettaient sûrement un langage beaucoup plus franc que le nôtre. Toutefois, les pages de ce genre sont d'une gaieté leste plutôt qu'attrayante, et elles sont bien expiées par l'admirable mélange de raillerie et de raisonnement à l'aide duquel Fielding soutient et fait triompher les droits de la vertu et la cause de la religion.

AMÉLIE, *histoire anglaise*, *trad. par Puysieux*, 4 *vol. in*-12, 1762. — On peut appeler ce roman la suite de Tom Jones; mais nous n'avons pas pour la conduite dissolue et l'ingratitude de Booth, l'indulgence que nous accordons volontiers à la jeunesse de Tom Jones. Le caractère d'Amélie est tracé, dit-on, d'après celui de la seconde femme de Fielding. S'il avait, comme on le rapporte, mis sa patience à des épreuves du genre de celles qu'il décrit, il l'en a en quelque sorte dédommagée par le tableau qu'il fait de sa douceur angélique et de sa tendresse si pure. Quelle peinture achevée que celle d'Amélie, femme d'ordre et de vertu, attendant le soir son mari, et préparant de ses mains leur souper de famille, tandis que celui dont elle désire le retour perd au jeu dans une taverne l'argent nécessaire aux besoins de leurs enfants! Quelle scène pathétique que celle où le vicaire Bennet vient reprocher à sa femme son infidélité, et quel trait hardi de mœurs se trouve dans ce tableau! On peut reprocher à l'auteur d'avoir donné dans ce roman un charme coupable à son héros, à Booth, si joueur, si libertin, si faible; mais il était bien permis à Fielding, qui avait fait tant de portraits, de se mettre aussi dans un cadre et de se rendre intéressant. — Madame Riccobini a publié une traduction, ou plutôt une imitation d'Amélie. Lorsque l'ouvrage parut, les enthousiastes de Fielding crièrent au sacrilége, et M. de Puysieux crut venger l'auteur anglais en en donnant une traduction littérale. Mais son travail fit mieux sentir le mérite de l'imitation de Mme Riccobini, qui avait retranché de l'original une foule de détails fastidieux pour des lecteurs français.

HISTOIRE DE JONATHAN WILD, *trad. par Christ Piquet*, 2 *vol. in*-12, 1763. — Il n'est pas facile de deviner ce que Fielding se proposait dans une peinture où l'histoire du vice n'est relevée par aucun sentiment qui puisse tourner au profit de la vertu; d'ailleurs, dans cette suite d'aventures imaginaires attribuées à un caractère réel, il y a quelque chose de grossier et un manque d'art

qui fait en même temps soupçonner l'auteur d'avoir employé le titre de Jonathan Wild, dans l'intention seule de faire participer son livre à la renommée populaire qu'avait ce fameux brigand. Toutefois, il est peu de passages dans les ouvrages les plus estimés de Fielding qui soient plus marqués de l'empreinte de son génie particulier, que la scène entre son héros et l'aumônier, le révérend docteur de la prison de Newgate.

FIÉVÉE (J.), littérateur, né à Paris vers 1770.

LA DOT DE SUZETTE, ou *Histoire de Mme de Senneterre racontée par elle-même*, *in*-12, 1798. — Tout le monde connaît l'histoire de Mme de Senneterre, ou plutôt de la dot de Suzette, car ce premier titre est celui qu'on a dû retenir plus facilement, parce qu'il rappelle le personnage le plus intéressant de cette histoire. Du moment où elle se montre jusqu'au dénoûment, Suzette s'empare en effet de l'attention; dans ce roman d'une vérité et d'une simplicité attachantes, l'héroïne principale, Mme de Senneterre, n'est pour ainsi dire qu'un épisode dans l'ouvrage. Cause unique de tous les malheurs de Suzette, on ne la plaint guère elle-même que lorsqu'elle commence à revenir à des sentiments plus naturels, et à rendre justice à cet ange de douceur et de vertu. On sait que Suzette, mariée par Mme de Senneterre, est sacrifiée à de vaines convenances de société; que l'union qu'on la force à contracter fait le malheur de deux cœurs qu'une douce habitude avait conduits à s'aimer, et que rien ne devait séparer, et qu'une troisième personne pouvait être au moins aussi malheureuse que les deux autres, sans les vertus de cette femme charmante. Le caractère aimable de cette jeune villageoise, sa modération dans l'état d'opulence où son mari est parvenu, sa respectueuse reconnaissance envers sa bienfaitrice, réduite, par les suites de la révolution, à s'offrir elle-même en qualité de femme de chambre, tout cela intéresse fortement, et fait supporter sans ennui des aventures assez froides, terminés par un dénoûment aussi facile à prévoir qu'il est brusquement amené.

FRÉDÉRIC, 3 *vol. in*-12, 1799. — « Voici, dit Chénier, le fond de l'ouvrage : La baronne Sponazi, satisfaite du zèle et de la discrétion de Philippe, son valet de chambre, a jugé à propos d'en faire son amant. Philippe ne cesse pas d'être au service; il cumule seulement les deux fonctions. De ce commerce, un fils naturel est survenu, c'est Frédéric. Il est élevé par son père, qui lui forme l'esprit et le cœur, qui lui donne des conseils profonds pour réussir en bonne compagnie, et lui révèle enfin sa naissance. La baronne

imite cet exemple, et bientôt *meurt comme une sainte :* ce sont les termes de l'auteur. Qu'il nous soit permis de borner là notre analyse, sans faire connaître les relations intimes de Frédéric avec une Mme de Vignoral, avec une Mme de Valmont, ni même avec Adèle, qu'il finit par épouser. Ce roman est inégal : la classe distinguée n'y parle guère son langage; mais le valet de chambre et son fils, qui sont les deux héros du livre, ont toujours les mœurs et le ton qui leur conviennent. »

M. Fiévée est aussi auteur de : Six Nouvelles : la Jalousie, l'Égoïsme, l'Innocence, le Divorce, le Faux Révolutionnaire, et l'Héroïsme des femmes, 2 vol. in-12, 1803.

FLOCON (Ferdinand).

DISTRACTION, 2 *vol. in*-8, 1833. — Ce livre, composé sous les verrous où M. Ferdinand Flocon expiait l'indépendance de ses opinions, contient quatre petits romans qui plaisent par leur intérêt et leur diversité. — Les Aventures de Félix Duval est une histoire fort dramatique liée aux premières années de la révolution française. — La Veille des noces est une de ces scènes de déchirement qui viennent trop souvent troubler l'harmonie des familles aux approches d'une grande solennité, et où le magnétisme joue un grand rôle. — La Sarde est une histoire italienne qui se passe dans les cavernes et dans les montagnes, où les coups de poignard et d'espingole ne sont pas épargnés. — Le Nonchalant est un tableau de mœurs très-original; on lira avec intérêt la peinture d'une famille pauvre, dont l'industrieuse activité a su, dans l'espace de vingt années, transformer en une auberge riche et bien pourvue, un chétif cabaret de barrière.

Nous connaissons encore de M. Flocon : Ned Wilmore, 3 vol. in-12, 1827.

FLORIAN (J. P. Claris de),

né au château de Florian, le 6 mars 1755, mort le 13 septembre 1794.

GONZALVE DE CORDOUE, ou *Grenade reconquise*, 2 *vol. in*-8, 1790. — Gonzalve, le héros de l'Espagne, est amoureux de Zuléma, fille de Muley Hassem, roi de Grenade : cette ville est assiégée par Ferdinand et Isabelle, et Gonzalve, dans une attaque, a pénétré jusque dans l'intérieur de cette ville. Tout pliait devant lui quand il aperçoit Zuléma éperdue sur les marches du palais, et qui semble implorer la protection du ciel et la pitié du vainqueur. Attendri à cette vue, il suspend le carnage, il s'éloigne lentement, et remporte au fond du cœur l'image de la princesse. Quelque temps après il se trouve à portée de délivrer Zuléma,

qu'un prince africain, Alamar, a fait enlever. Gonzalve, en l'arrachant à ses ravisseurs, reçoit plusieurs blessures qui le mettent en danger de perdre la vie; mais la princesse qu'il a sauvée le fait transporter à Malaga, ville de sa dépendance, et lui prodigue, sans le connaître encore, tous les soins qu'elle doit à son libérateur. Elle le croit de la même nation et de la même religion qu'elle, parce qu'il était vêtu d'un habit maure quand il l'a rencontrée. Elle l'aime déjà, comme on peut bien s'y attendre; elle lui fait, pendant sa maladie, le récit de tout ce qui lui est arrivé depuis sa naissance, et dans ce récit se trouve naturellement amené tout ce qu'il faut que le lecteur sache de ce qui a précédé le moment où commence le roman, etc., etc. — Le plan de l'ouvrage est régulièrement conçu : l'action principale est bien graduée; le héros est intéressant sous tous les rapports, comme guerrier, comme ami, comme amant; les autres personnages sont bien disposés pour figurer dans l'ordonnance générale; les épisodes sont bien entremêlés à l'action, qu'ils suspendent sans trop la retarder; le péril de Gonzalve et de sa maîtresse Zuléma va croissant jusqu'au dénoûment, qui satisfait le lecteur. — Gonzalve est précédé d'un précis historique sur les Maures, excellent morceau où il y a de la méthode, du choix, du jugement; où l'auteur a su se resserrer sans sécheresse, et quelquefois s'étendre à propos. Ce précis fait mieux connaître les Maures qu'aucun autre des livres qu'on a faits sur cette intéressante nation.

SIX NOUVELLES, *in*-18, 1784. — Ces six nouvelles sont : Bliomberis, Pierre, Célestine, Sophronyme, Sanche, et Bathemendi. — SIX NOUVELLES NOUVELLES, *in*-18, 1793. — Les deux recueils de nouvelles sont ordinairement réunis en un seul. Ce volume renferme six autres nouvelles, qui sont : Selmours, Selico, Claudine, Zulbar, Camiré, et Valérie. Selmours est une nouvelle anglaise où l'on trouve un caractère original, celui de Pikle, assez bien tracé; Selico, nouvelle africaine, rappelle un trait de l'histoire africaine, où l'auteur a dessiné avec énergie des caractères fiers et des mœurs atroces; dans Valérie se trouve rajeuni un conte de revenant qui depuis longtemps passe pour une histoire réelle; c'est celle d'une femme enterrée comme morte, et qui ressuscite dans les bras d'un amant désespéré qui est venu la chercher jusque dans la tombe; Zulbar est un conte allégorique et philosophique, où les hommes sont changés en animaux, dont les discours ont pour objet des points de morale et de philosophie pratique; Camiré est une nouvelle américaine dont la scène se passe au Paraguay. La plus intéressante des six nouvelles est sans contredit celle de Claudine. Le fond en est très-simple : c'est une jeune et intéressante paysanne de la vallée de Chamouny, séduite et abandonnée par un voyageur

anglais, nommé Belton. Contrainte de se dérober à la présence et au courroux d'un père qui ne pardonne pas une faute contre les mœurs, il ne lui reste que cette cruelle alternative, de ne revoir jamais la maison paternelle, ou de se séparer de son enfant, que le père de Claudine ne peut consentir à recevoir chez lui. L'amour maternel l'emporte, l'infortunée Claudine prend un parti courageux, revêt des habits d'homme, et sans autre ressource qu'une sellette et une brosse, elle arrive à Paris pour faire le métier de décrotteur, en compagnie de son fils qu'elle fait passer pour son frère. Dans cette ville, elle rencontre son séducteur, sa brosse lui tombe des mains et est ramassée par l'enfant. L'Anglais lui propose de quitter sa sellette pour se mettre en service chez lui; elle y consent, mais sa patience et son amour sont à de rudes épreuves. Belton a une maîtresse, à laquelle Claudine, devenue Claude, porte les lettres et pleure en secret. Belton, dégoûté de cette maîtresse, en prend une autre; mais la première, outrée de son inconstance, aposte des scélérats pour l'assassiner. Claude est assez heureux pour défendre et sauver son maître, et reçoit un coup d'épée dans la poitrine. En secourant Claudine, Belton retrouve une bague qu'il lui avait donnée; il la reconnaît, se jette à ses genoux et obtient avec son pardon la main de sa libératrice. Cette petite histoire est charmante, pleine d'intérêt et de grâce; l'auteur suppose qu'elle est racontée par un de ces habitants des montagnes qui servent de guides aux voyageurs, et la naïveté du récit ne dément point cette fiction.

GALATÉE, *in*-18, 1783. — Galatée, roman pastoral imité de Cervantes, entremêlé de vers et de romances, est celui de tous les ouvrages de Florian qui eut le plus de succès. Le style en est pur, la narration claire et rapide, les sentiments doux, les pensées délicates et naturelles. Cervantes avait laissé ce livre imparfait, Florian l'a terminé, et dans le dernier livre, qui est de son invention, l'intérêt est bien soutenu, et le fil des événements si bien suivi, que l'auteur espagnol lui-même aurait eu peine à s'apercevoir que c'est une pièce de rapport. Quel que soit dans la postérité le sort des autres ouvrages de Florian, sa Galatée y conservera des lecteurs tant qu'il y aura des âmes sensibles, amies des passions douces, de la nature choisie, et de ces mœurs champêtres qui cesseront de paraître romanesques à mesure qu'on se désabusera davantage des tristes illusions des villes.

ESTELLE, *in*-18, 1788. — On retrouve encore dans ce roman pastoral plusieurs imitations de l'espagnol, mais la plus grande partie appartient à l'auteur. Estelle et Galatée sont deux sœurs qui ont quelques traits de famille avec des nuances qui les distinguent.

FOÉ (Daniel de), né à Londres en 1663, mort en 1731.

VIE ET AVENTURES DE ROBINSON CRUSOÉ, *traduit par Saint-Hyacinthe et Van Esseng*, 3 *vol. in*-12, 1720-21, *ou* 3 *vol. in*-8, 1799. — Le prototype de Crusoé, Alexandre Selcraig, qui changea son nom en celui de Selkirk, était né à Largo, dans le comté de Fife, en 1676. Son père le traitait avec une sévérité que l'irrégularité de sa conduite justifiait. Il s'embarqua, déserta, s'enrôla dans une troupe de boucaniers des mers des Indes, revint en Écosse, et, s'ennuyant de vivre à terre, il repartit avec Dampierre pour les mers du Sud. Le capitaine Stralding, commandant du vaisseau à bord duquel se trouvait Selkirk, était obligé de le châtier fréquemment; le matelot réfractaire résolut d'échapper à toute discipline. Pendant une relâche du navire à l'île de Juan-Fernandez, il se cacha dans les bois, laissa partir le vaisseau, et vécut seul dans son île. Il y passa quatre années et quatre mois. En 1709, le capitaine Rogers le trouva dans cette île, devenue son domaine et son royaume, le prit à son bord, et le ramena en Angleterre, où Steele, Daniel de Foé, et plusieurs hommes remarquables de ce temps s'empressèrent de l'interroger sur sa vie sauvage. Steele fit de ses aventures un article du Talter, et on avait déjà publié cinq narrations différentes de son séjour dans l'île de Juan-Fernandez, lorsque de Foé, couvant, pour ainsi dire, ces matériaux grossiers et les échauffant de sa verve créatrice, en fit Robinson Crusoé, roman qui jamais ne fut moins roman, beau et simple livre où l'on voit les facultés de l'homme se développer naturellement dans une situation désespérée, sous les inspirations du bon sens; livre où tout paraît vrai, incidents, conversations et personnages. Robinson Crusoé fut refusé par tous les libraires de Londres, et il n'aurait pas trouvé d'éditeur si un ami de Daniel n'eût intercédé pour que William Taylor voulût bien payer dix livres sterling ce manuscrit méprisé!

Cet ouvrage, véritablement populaire et national en Angleterre, a été traduit dans toutes les langues de l'Europe. Il est la lecture chérie de l'enfance et de la première jeunesse, dans toutes les familles qui ne sont pas condamnées à une ignorance absolue. Quelle lecture en effet est plus appropriée aux goûts et aux besoins du jeune âge! Elle le captive, le charme par l'intérêt tour à tour terrible et touchant des situations, et par le merveilleux naturel des aventures; elle ouvre, étend ses idées, et surtout provoque ses réflexions sur les notions légères, mais assez fidèles, qu'elle lui donne sur les arts mécaniques, la navigation, le commerce, l'étendue du globe, la variété des climats, etc., etc. Le suffrage des esprits les plus élevés n'a pas manqué à cet ouvrage si amusant et si instructif à la fois. Rousseau, l'ennemi des livres,

lui qui voulait qu'on les éloignât des mains de l'enfance, Rousseau fait grâce à celui-ci : « Robinson, dit-il, sera le premier livre que lira mon Émile; seul il composera toute sa bibliothèque, et il y tiendra toujours une place distinguée. Il sera le texte auquel tous nos entretiens sur les sciences naturelles ne serviront pas de commentaires. Il servira d'épreuve durant nos progrès à l'état de notre jugement, et tant que notre goût ne sera pas gâté, sa lecture nous plaira toujours. » Cette prédilection, cette préférence exclusive de l'auteur d'Émile n'a rien qui doive surprendre; Robinson, privé de toute compagnie et de toute assistance, n'ayant qu'une théorie superficielle et confuse des arts qui satisfont aux premiers besoins de la vie, rassemblant toutes ses facultés intellectuelles et physiques pour appliquer à des usages multipliés le petit nombre des matières informes que la nature a placées autour de lui, et obligé de recommencer en quelque sorte toute l'industrie humaine, en remontant presque aux essais souvent infructueux qui ont dû signaler son origine; Robinson, disons-nous, est, à quelques circonstances près, le même personnage qu'Émile. — Si, parmi nous, un écrivain tel que Rousseau s'est montré sensible à ce point au mérite des Aventures de Robinson, on peut croire que la vanité nationale des Anglais n'a pas laissé échapper cette occasion de faire valoir une de leurs productions littéraires les plus heureuses et les plus célèbres. Le plus impartial de leurs critiques, Hughes Blair, dans son Cours de rhétorique et de belles-lettres, dit : « Aucune fiction, en aucune langue, n'est mieux soutenue que celle des Aventures de Robinson Crusoé. En même temps qu'elle est conduite avec un air de vérité et de simplicité qui s'empare fortement de l'imagination de tous les lecteurs, elle offre une instruction très-profitable, en faisant voir tout le parti que l'homme peut tirer de ses facultés naturelles, pour surmonter les difficultés que lui présente une situation extraordinaire et presque désespérée. » L'éloge est complet et il est mérité. — Le plus grand charme des Aventures de Robinson consiste dans la naïveté singulière des récits, des réflexions, et, en général, du style. Le seul défaut qu'on puisse reprocher à ce livre, c'est que l'intérêt devient presque nul aussitôt que Robinson n'est plus seul. Cet intérêt était uniquement fondé sur la position extraordinaire d'un homme séparé du reste des vivants, aux prises avec tous les besoins, et n'ayant de secours à attendre que de lui-même. Du moment où il n'est plus seul, dès que Vendredi et bientôt après deux autres personnages viennent partager son sort, l'aider de leurs bras et de leur industrie, on devient presque indifférent au reste de ses aventures. L'intérêt finit entièrement à la délivrance de Robinson; le reste est un supplément, un appendice presque ennuyeux, com-

posé d'événements vulgaires; les aventures désastreuses ne manquent pas cependant dans la dernière partie; mais, entouré d'hommes et de secours, quelle catastrophe Robinson peut-il essuyer qui approche, pour l'intérêt, de cette situation si simple et si terrible, où, après avoir passé quinze années dans son île, sans découvrir le moindre vestige d'homme, il aperçoit tout à coup sur le sable, au bord de la mer, l'empreinte de deux pieds nus!

On ne connaît guère en Europe et même en Angleterre, des nombreux romans publiés par de Foé, que Robinson; cependant, l'Histoire de Moll Flanders, les Mémoires du capitaine Carleton, la Vie de Roxane, l'Histoire d'un cavalier, le Colonel Jacques, et le Colonel Singleton, sont des ouvrages qui, pour la puissance dramatique, l'intense réalité des tableaux et la vigueur de l'intérêt, égalent au moins Robinson. C'est la courtisane, c'est le pirate, c'est l'escroc de Londres, c'est le gentilhomme royaliste, c'est l'aventurier de 1710, tous dépeints avec autant de fidélité, de vérité, de conscience que Robinson et Vendredi. Il y a dans la Vie du colonel Jacques des traits sublimes : l'analyse métaphysique du progrès fait par le colonel dans les voies du vol et du crime est d'autant plus admirable que tout y est simple, que l'on comprend admirablement cette pente qui l'entraîne, qu'on s'y associe malgré soi.

FONTAINES

(Mar.-Louise, Ch. de Givry, comtesse de), morte en 1730.

Histoire de la comtesse de Savoie, *in*-12, 1726. — Ce roman aurait de la peine à réussir aujourd'hui. Nulle prétention dans le style, nulle invraisemblance dans les faits, nulle métaphysique dans les sentiments. L'intérêt est dans l'action principale et dans les caractères des personnages. Le nœud de l'intrigue, le principe d'une passion qui doit mettre en scène les deux principaux acteurs, le jeune et vaillant Meudon et la jeune comtesse de Savoie, est un portrait du prince espagnol qui se trouve d'une manière toute naturelle entre les mains de la comtesse. Meudon l'ignore, et cette erreur, qui le rend un moment jaloux de lui-même, produit un éclaircissement heureux en épargnant à la beauté modeste l'embarras d'un aveu trop direct. La comtesse, enchaînée par les lois de l'hymen, n'en est que moins indulgente pour ses propres penchants et plus attachée à ses rigoureux devoirs. Meudon cherche une noble distraction à son amour dans les périls de la gloire. Il passe en Sicile avec les braves Normands qui en ont médité la conquête. Bientôt, il est instruit que des bruits injurieux flétrissent la vertu de sa noble dame. Une odieuse conspiration s'est éle-

vée contre elle, et sa mort est inévitable, si un généreux chevalier ne prend sa défense. Meudon se présente, la vertu triomphe; le calomniateur, en succombant sous les coups de son adversaire, avoue toute sa perfidie, et rend un hommage éclatant à la vérité.

HISTOIRE D'AMÉNOPHIS, PRINCE DE LYDIE, *in*-12, 1728. — Le début de ce roman paraît emprunté à un conte de fées. Il s'agit d'une reine de Lydie qui est accouchée de sept princes à la fois. L'oracle de Jupiter Ammon avait promis le trône à un seul de ces enfants. Aménophis, l'un d'eux, déshérité ainsi par la volonté des dieux mêmes, cherche une autre conquête pour se dédommager de l'héritage paternel. Dans le cours de ses aventures périlleuses, il rencontre Ménécrate, prince de l'île du Soleil, souverain détrôné et chassé de ses États par un grand prêtre, qui non-seulement a usurpé le trône, mais encore jouit de toutes les voluptés d'un sérail, où toutes les beautés orientales le consolent des soins de la grandeur et des embarras de la puissance. Parmi ces captives, Aménophis distingue la jeune Cléorise, dont il veut faire la conquête; il n'imagine rien de mieux que de la surprendre dans une galerie où les statues des plus grands hommes sont placées dans leur proportion naturelle. Celle de Diomède manque dans les rangs. Aménophis, habillé et armé comme le héros grec, attend, sur son piédestal, la beauté qui a su le charmer; mais une vue aussi chère ne lui permet pas de garder l'immobilité. Cléorise, qui ne s'attendait point à une telle apparition, jette un cri d'effroi, remplit le palais d'alarmes, et la conspiration éclate d'une manière inopinée. Heureusement Ménécrate et ses amis sont prêts; ils secourent le faux Diomède, qui tue l'usurpateur et rend le trône à son ami; mais il perd sa maîtresse qui s'est enfuie dans le tumulte. Lorsqu'il est parvenu à la rejoindre, il apprend que Cléorise est la fille du roi de Chypre, qui est lui-même sur le point de perdre le trône et la vie, parce qu'on le croit sans postérité, cette fille ayant disparu au moment de sa naissance. Aménophis profite de cette occasion pour signaler sa valeur. L'amour et l'ambition sont couronnés du plus brillant succès.

FORBIN (le comte Louis Nic. Ph. Aug. de),
directeur gén. des musées de France, né à la Roque (B.-du-Rh.), en 1779.

CHARLES BARIMORE, *roman sentimental*, *in*-8, 1817, ou 2 *vol.* *in*-12, 1823. — Ce roman, ou plutôt cette nouvelle, a le double mérite de présenter des événements simples et touchants, racontés dans un style pur et naturel. Charles Barimore est un jeune Anglais qui a rencontré dans ses voyages, au sein d'une pauvre fa-

mille de pêcheurs, une jeune fille dont il est devenu éperdument amoureux. La famille habite l'île de Procida, à trois lieues de Naples, et c'est dans cette admirable contrée que Barimore est témoin des charmes et des vertus de Nisiéda. Le tableau de l'amour qu'ils ressentent l'un pour l'autre est tracé avec beaucoup de délicatesse. Barimore finit par épouser Nisiéda; ils habitent une jolie maison de campagne à Pouzzoles, et semblent jouir du bonheur le plus parfait; mais cette félicité n'est que passagère: la passion dont l'épouse est animée pour Barimore lui fait bientôt ressentir les tourments de la jalousie; elle disparaît et va s'ensevelir dans un couvent, sans qu'il soit possible à Barimore de découvrir sa retraite et de lui prouver son erreur. Lui-même, dévoré de chagrin, abandonne l'Europe et s'embarque pour les Indes; un de ses amis cherche à le rejoindre; mais après plusieurs années de longues et infructueuses recherches, il apprend que deux bâtiments ont péri sur les côtes de l'île de Bornéo, à peu près à l'époque où Barimore a dû s'embarquer pour les Moluques. — Ces aventures n'ont, on le voit, rien de bien extraordinaire; néanmoins, leur lecture procure à l'âme une douce mélancolie, par cela même qu'elles sont naturelles, et que le lecteur peut facilement se mettre à la place du principal personnage.

FORTOUL (H.).

GRANDEUR DE LA VIE PRIVÉE, *contenant : Simiane*, ou *Poésie de la vie privée; Steven*, ou *l'Héroïsme de la vie privée*, 2 *vol. in*-8, 1838. — Dans une introduction, l'auteur raconte que dans un château assez voisin de Paris, où une société nombreuse, composée de militaires, de députés, d'artistes, de journalistes, était rassemblée, on se mit à discuter un soir le grand sujet à la mode, à savoir, si la source du progrès est dans la vie publique ou sociale, ou s'il faut la chercher au foyer domestique. L'auteur, qui prend part à la discussion, est le seul de ce dernier avis, et, pour l'appuyer, il demande la permission de lire à la compagnie un manuscrit de sa composition; c'est Simiane, ou la Poésie de la vie privée, le premier des deux romans. La scène se passe en Suisse. Au commencement de mai 1737, un jeune homme et une jeune femme arrivent à Vevay, et là, au bord du beau lac Leman, ils font choix d'une habitation élégante et rustique, où ils continuent durant des années à vivre dans l'amour fidèle, dans l'admiration de la nature et l'adoration du Créateur. Un jour, Rousseau, inconnu encore et s'ignorant, ouvre la barrière verte de la maisonnette, et s'avance, sans trop savoir pourquoi, mais invinciblement

attiré par l'image du bonheur qu'il rêve et par l'air du clavecin qu'il entend; il devient en peu d'instants l'ami de Simiane et de Juliette; le soir, après avoir raconté à ses hôtes une partie des événements de sa vie, il prend congé d'eux, en leur laissant l'idée qu'il était né pour être heureux, et qu'il mourrait ignoré et content au bord du lac, seul témoin destiné à recevoir l'entière confidence de ses pensées. L'été suivant, Rousseau reparaît; mais cette fois il est sombre, amaigri, il souffre déjà de son génie, il déplore son inaction forcée, il est devenu ambitieux. A la fin de l'hiver de 1741, Simiane revoit de nouveau Rousseau; cette fois le génie avait parlé net chez celui-ci, il est décidé à partir pour Paris. Simiane, pour le guérir de ce projet, lui raconte sa propre histoire; lui aussi, il a tenté la route des lettres, il a porté un manuscrit à Montesquieu, que le grand homme a jugé favorablement; il a fréquenté le café Procope et causé avec les beaux esprits; mais à toutes les fumées de gloire il a su préférer la vie ignorée et paisible dont il jouit. Les amours de Juliette et de Simiane ont du charme et de la vérité. — La compagnie devant laquelle l'auteur a lu ce premier roman lui reproche d'avoir fait l'apothéose de l'égoïsme. Pour montrer, par un nouvel exemple, que le foyer domestique n'a pas moins son inspiration, sa flamme active, que son renoncement et son sacrifice, l'auteur lit la seconde nouvelle. — La scène se passe dans le Hartz, vers 1714. Le jeune Steven de Travendahl, fils d'un général de Charles XII, qui a péri à Pultawa, s'est retiré dans ce pays avec sa mère et sa sœur; devenu chef des mineurs, il n'a plus qu'une pensée, servir sa mère, et consoler sa triste sœur Mina, qu'une langueur secrète dévore. On est au moment où Charles XII, délivré de prison, a quitté la Turquie; le bruit de son retour le devance; les gouvernements emploient tous les moyens pour se saisir du conquérant déchaîné. Charles XII arrive dans le Hartz; Steven, Suédois de naissance et de cœur, fils d'un des braves de Pultawa, se trouve placé entre ses affections et ses devoirs. Charles, en hâte de partir, et dont le danger redouble à chaque minute, demande et commande à Steven de lui rendre son compagnon de voyage, qui se trouve retenu parce qu'il est le fiancé de Mina; Steven résiste par piété domestique aux ordres du souverain.

FOSCOLO (Ugo), poëte italien du XIXe siècle.

DERNIÈRES LETTRES DE JACOPO ORTIS, *traduit de l'italien par Trachon*, *in*-8, 1819. — *La première édition*, *traduite par M. de Senones*, *a paru en* 2 *vol. in*-12, 1814. *Cette traduction a été reproduite la même année sous le titre du Proscrit*, ou *Lettres de*

Jacopo Ortis, et sous celui d'Amour et Suicide, ou *le Werther de Venise*. — Cet ouvrage a une grande analogie avec le Werther de Gœthe; c'est à peu près la même action, la même marche et le même dénoûment. La situation des deux héros est néanmoins très-différente; l'un vit au milieu du monde et n'a à se plaindre que des distinctions de rang qui sont un obstacle à son bonheur et froissent sa vanité, tandis que l'autre est témoin des catastrophes politiques qui amènent le renversement des institutions de sa patrie. Il faut dire aussi que le fougueux Foscolo est autrement véhément que le sentimental Gœthe. L'amour de Jacopo pour sa Thérèse est une espèce de frénésie; toute l'ardeur du sang italien se montre dans l'exaltation de son langage; ses lettres sont moins d'un amant passionné que d'un homme en délire; ses plaintes sont des imprécations. — Les Lettres de Jacopo Ortis, publiées à Milan en 1802, furent écrites à peu près à l'époque où le traité de Campo-Formio livrait l'État vénitien à l'Autriche. L'auteur, qui avait adopté avec enthousiasme le plan d'une république démocratique, fut pénétré de la plus profonde indignation à la nouvelle de cette convention diplomatique; il fit passer les sentiments qui l'animaient dans son ouvrage, qui a eu à Milan le plus grand succès, mais qui fut sévèrement mis à l'index lors du rétablissement du royaume d'Italie.

FOUCHER (Paul).

TOUT OU RIEN, *in*-8, 1834. — L'idée de ce livre est la double peinture d'une âme de femme douce, tendre, aimante, mais à la fois timorée, et n'osant jamais rien qu'à demi, et, tout à côté, d'une âme de jeune homme, bouillante, passionnée, jalouse, exigeante, égoïste et sombre à la façon moderne. Ces deux caractères sont vrais, et celui de la femme, de miss Hannah, intéresse par les nuances mêmes qui s'y succèdent et ne s'achèvent pas; tout homme a rencontré ainsi dans le monde quelque femme douce, sensible, aimante, mais jusqu'à un certain degré seulement, et méfiante d'ailleurs, craintive, cédant aux considérations mondaines. Le caractère du héros, de sir James, est plus vrai qu'intéressant; ce jeune homme, ombrageux, violent, déraisonnable, appelle sur sa tête et sur tout ce qui l'entoure un malheur qu'il crée par sa seule fantaisie; il est organisé vivement pour aimer; mais il gouverne mal cette puissance intérieure; il a tout l'égoïsme aveugle de la passion, et jamais le sacrifice éclairé. Amoureux de miss Hannah, il la compromet d'abord par la fougue de ses manières; quand elle a épousé lord Arthur, il la compromet par sa brusque invasion chez elle à l'heure de la nuit. Une

fois le divorce obtenu, une fois Hannah devenue sa femme, au lieu d'être heureux, il devient jaloux du passé; il se dévore en idée de ce qu'il n'a pas eu; il est poursuivi par un souvenir comme si c'était une crainte. Toute cette subtilité de tourment est bien décrite, mais sir James n'y gagne pas en intérêt; il lui manque une part de sacrifices et de désintéressement moral dans l'amour.

FOUINET (Ernest).

LE VILLAGE SOUS LES SABLES, 2 *vol. in*-8, 1834. — Dans ce roman, M. Fouinet a retracé ses souvenirs d'enfance et raconté les naïves légendes de son pays; à ces détails vrais et profondément sentis, il a mêlé de touchantes aventures et de mélancoliques amours, interrompus par la catastrophe étrange et terrible qui a fourni le titre du roman.

ROMANS DU COIN DU FEU. — ROCK LE CORSAIRE, 2 *vol. in*-8, 1836. — Il ne faut pas chercher dans ce roman les complications d'une intrigue savamment tissue, ni les fines observations des passions cachées dans le secret du cœur. C'est une action simple qui se développe dans le sein d'une famille, et qui n'a pour mobile que la pitié qu'excitent les misères d'un enfant illégitime, imposé par la loi au corsaire, et que le corsaire frappe incessamment de sa haine et de sa vengeance d'époux outragé et de chef de famille spolié.

ALLAN, LE JEUNE DÉPORTÉ A BOTANY-BAY, *in*-12, 1836, *ouvrage qui a mérité à son auteur un prix de* 3,000 *fr. de la fondation Montyon.* — Le pasteur du village de Lauberis a deux fils, Mérédith, l'aîné, modèle de sagesse, de bon cœur et de bon caractère, et Allan, jeune homme à l'humeur vagabonde, pour qui l'obéissance est un tourment. Un jour, Allan, fatigué des justes remontrances de sa famille, la quitte pour toujours, sans rien dire à personne, sans embrasser sa mère, et après avoir enlevé l'argent que contenait le tronc des pauvres. Sur la grande route de Bristol, il rencontre un enfant plus mauvais que lui encore, avec lequel il dépense l'argent dérobé. Quand ils n'eurent plus rien, les tentations arrivèrent, et ensuite les mauvaises actions qui conduisirent Allan au crime, et par suite devant la justice, qui le condamna à dix ans de travaux publics à Botany-Bay et à la déportation perpétuelle. C'est alors qu'Allan regretta amèrement le presbytère de Lauberis. Dès ce moment germa dans l'âme du déporté le projet de se corriger, de devenir meilleur. Ce qui le consolait un peu, c'était la pensée qu'il n'avait pas déshonoré sa famille et qu'elle ignorerait toujours et son crime et sa honte, car, dans le

cours du procès, il avait constamment refusé d'avouer son nom. Il se trompait cependant; l'aumônier des déportés, qui connaissait son père, avait reconnu Allan, et, de retour en Écosse, annonça à la malheureuse famille la terrible nouvelle; à cette révélation, le pauvre pasteur fut frappé au cœur; Mérédith, déjà prêtre, et qui venait de succéder à son père, offrit d'aller rejoindre le malheureux Allan, pour l'arracher au désespoir, et le père y consentit. Allan se repentait déjà quand il revit son frère; bientôt il mérita de travailler en liberté chez un maître pour un salaire qui devait lui appartenir tout entier, et quand il eut réuni une assez forte somme, il la fit passer à son père, pour dédommager les pauvres du premier vol qu'il avait commis. C'est une scène vraiment attendrissante que celle où le pasteur de Lauberis distribue solennellement aux pauvres de la paroisse le produit du travail du déporté, en le recommandant, sans le nommer, à leurs prières. Allan eut le bonheur de réparer tous les torts qu'il avait faits, de restituer tout ce qu'il avait dérobé; mais le crime a des effets irrévocables, des conséquences fatales, sur lesquels le repentir ne peut rien! Son père ne guérit jamais du coup que la nouvelle du déshonneur de son fils lui avait porté; il eut le temps de connaître son repentir, de lui rendre son cœur, mais il mourut par lui! L'effet de cette grande et terrible leçon ne s'est pas détruit par le bonheur que donneront plus tard au déporté le travail et la vertu; ses affaires prospéreront; il recouvrera, dans ce monde d'expiation, le respect et la considération des hommes; sa mère traversera l'Océan pour l'embrasser, le bénir, et terminer près de lui ses jours; mais le crime lui aura enlevé deux choses qu'il ne retrouvera plus : son père et sa patrie! — Tel est, rapidement analysé, le petit roman justement couronné par l'Académie.

Nous connaissons encore de M. Fouinet : La Stréga, 2 vol. in-8, 1833. — La Caravane des Morts, 2 vol. in-8, 1836.

FOURNIER (N.).

STRUENSÉE (*avec Auguste Arnould*), 4e *édit.*, 2 *vol. in*-8, 1834. — Le sujet de ce roman est tiré des annales du Danemark. En 1769, la cour de Danemark est en proie aux plus odieuses intrigues. Christian VII est l'objet de l'ambitieuse jalousie de Marie-Julie, sa belle-mère, qui usurpe l'autorité royale en attendant qu'elle la fasse passer à son fils. Elle a corrompu le cœur et l'esprit de Christian, livré sa jeunesse à tous les excès de la débauche, et est parvenue à détruire sa santé et à énerver ses facultés. Le malheureux prince n'a que trop bien favorisé ce complot; il s'est abandonné aux plus grossiers plaisirs, il a chassé outrageusement la belle

et vertueuse Mathilde, son épouse, et éloigné un fidèle serviteur, le comte de Rantzau. Christian, dont la santé est déplorable, est amené chez un obscur docteur allemand, nommé Struensée; touché de la situation du roi qui le consulte, Struensée pense qu'il faut guérir l'âme pour rendre au corps la force et la santé. Ses paroles sages font impression sur l'esprit du monarque, qui s'abandonne à lui. Christian se réconcilie avec Rantzau, rend à Mathilde les droits de reine, et, cédant aux avis de Struensée, met en pratique toutes les améliorations sociales que celui-ci avait rêvées dans sa retraite. Mais toutes ces réformes indisposent les nobles, que la reine mère attire dans son parti. Struensée, quoique philosophe, est passionné et surtout imprudent dans ses passions. Il n'avait pas guéri radicalement le roi de ses goûts dépravés : la reine avait surpris Christian dans une rechute scandaleuse et surtout bien outrageante pour une épouse. Elle est jeune et belle, et le roi semble ne pas s'en apercevoir. Cette conduite désespère Mathilde et enhardit Struensée; Mathilde se venge en cédant à la passion du médecin. La reine Marie-Julie a bientôt deviné le secret de leurs cœurs, et, pour exciter la vengeance de Christian, elle invente une infernale calomnie. Christian a un fils de Mathilde, on lui donne des soupçons sur la légitimité de ce fils chéri; Christian punira une épouse coupable, désavouera son fils, et le fils de Marie-Julie sera l'héritier du trône. Ces odieuses espérances vont s'accomplir. Christian vient signifier l'arrêt de sa vengeance à l'infortunée reine. Mathilde est auprès du berceau objet des terribles soupçons. A cette vue, la colère du roi éclate et il s'emporte aux plus violents excès; mais Mathilde, forte de sa conscience et de ses droits de mère, invoque le témoignage de l'enfant lui-même, le dépose dans les bras de Christian, qui le reconnaît aux battements de son cœur. Cette scène, pleine d'éloquence, prépare bien le dénoûment. Struensée est puni; Mathilde expie sa faute dans l'exil; mais son fils régnera. — L'action de ce roman est conduite avec art; le caractère de Struensée est original et fortement dessiné; les événements sont inventés et amenés avec vraisemblance.

Nous connaissons encore de M. N. Fournier : Alexis Pétrowitch (avec A. Arnould), 2 vol. in-8, 1835.

FRANCIS (miss Sophie L.), romancière anglaise du XIXe siècle.

CONSTANCE DE LINDINSDORF, ou *la Tour de Wolfenstadt, trad. par Mme Perin*, 4 *vol. in*-12, 1807. — Miss Francis est une élève de mistress Radcliffe, et une élève digne de suivre ses pas mystérieux et mélancoliques au milieu des ruines et des vieux châ-

teaux; voici une faible idée de la manière dont elle a conçu son sujet: Le comte Adolphe de Lovensberg et Frédéric, son frère, trouvent à onze heures du soir une jeune fille que l'on chasse avec ignominie d'un des palais de Vienne; ils la secourent, et en deviennent éperdument amoureux. Pressée de raconter son histoire, la belle Constance ne peut s'y résoudre, mais elle remet à la personne qui l'a recueillie un cahier où se trouve le récit de ses malheurs. En ce moment entre un scélérat, Constance disparaît avec lui; on ouvre le cahier, qui ne contient que du papier blanc. Cependant, Adolphe est tellement épris qu'il ne peut croire Constance coupable, et il se décide à la chercher. Il la retrouve enfermée dans une tour où son frère l'a fait conduire. Au moment où Adolphe va la délivrer, Constance disparaît de nouveau, par ordre du baron de Ravensburg, son grand-père. Ici l'histoire de la mère vient se mêler à celle de la fille. Constance est retirée des mains de son grand-père et mariée à Adolphe; mais au moment même de la cérémonie, elle meurt empoisonnée, et est enterrée dans les caveaux du château. Toutefois, elle n'est point réellement morte: un médecin, gagné par le grand-père, lui a administré une potion somnifère. Constance est transportée de nuit dans un couvent près de la ville de Trente; son père et Adolphe sont informés de son sort, parviennent à la délivrer, et cette fois enfin Adolphe et Constance arrivent après tant d'orages au port paisible de l'hymen. — La lecture de ce roman est réellement attachante, et plaira à ceux pour qui les Mystères d'Udolphe, Éléonore de Rosalba, etc., ont été une lecture délicieuse.

LA SŒUR DE MISÉRICORDE, ou *la Veille de la Toussaint*, *trad. par Mme Viterne*, 4 *vol. in*-12, 1809. — La Sœur de la Miséricorde est l'histoire la plus épouvantable qui ait jamais été écrite dans le genre des romans noirs; on y trouve tout ce qui peut charmer, attendrir, faire sanglotter, pâlir, frissonner les amateurs; des mystères, des spectres, des orages, des voix surnaturelles, des clairs de lune, de vieilles tours, etc., etc. Le livre commence comme mille autres seraient bien heureux de finir, par un tremblement de terre, et cette convulsion de la nature ne fait que préparer doucement le lecteur aux nombreux événements qui vont succéder. Nous n'entreprendrons pas de suivre l'auteur dans ce dédale incroyable et merveilleux; une telle complication de faits et de prodiges échappe à l'analyse, et il ne faut pas d'ailleurs priver les curieux de la surprise. Il nous suffira de dire que, quelque éclatant que soit le début, l'ouvrage tient encore plus que ce début ne promet.

On a encore de miss Francis : L'Inconnu, ou la Galerie mystérieuse, 5 vol. in-12, 1810. — Angela Guicardini, ou le Bandit des Alpes, 5 vol. in-12, 1817.

FREMY (Arnoud). Voy. ARNOUD-FREMY.

FRESSE-MONTVAL.

JULES JOSEPH, *pensée intime*, 2 *vol. in*-8, 1835. — Jules Joseph est un jeune homme auquel son père, honnête portier dans la Chaussée d'Antin, a fait donner de l'éducation. Après de sérieuses et brillantes études, Jules Joseph est réduit à se mettre aux gages d'un bouquiniste de la rue de Sorbonne; dans cette modeste situation, il s'éprend d'une vive passion pour la fille d'un vieux usurier retiré, qu'il a occasion de voir tous les dimanches à la messe de Saint-Eustache. La rencontre d'un de ses amis de collége, Ernest Delmont, lui procure chez le père de celui-ci une place, où bientôt, par sa merveilleuse exactitude, il est apprécié suivant son mérite; il devint l'ami, le conseil et presque l'associé du vieux Delmont. Ernest Delmont se marie à une belle et riche héritière, qui se trouve justement être celle que Joseph aime en secret. Pendant douze années Jules Joseph dut rester témoin impassible du bonheur des deux époux, et renfermer une passion qui n'eût pu se produire au dehors sans danger et sans ingratitude. Ainsi s'écoulait la vie de Jules Joseph, lorsque la révolution de juillet vint en changer complétement le cours; le vieux banquier meurt par suite d'un accident, Ernest est tué dans une émeute; la maison de banque est ruinée, et la jeune veuve de son ami, réduite à un chétif douaire, devient la femme de Jules Joseph. Au lieu de jouir en paix d'un bonheur si inespéré et si longtemps attendu, Jules Joseph se jette dans les conspirations et dans les émeutes; il compromet sa fortune, et après quinze ans d'amour et trois ans de mariage, il devient tout à coup jaloux de sa femme à en perdre la raison. Si bien que se croyant trahi, il rentre dans sa maison, saisit son fusil, poursuit sur les toits sa femme qui tient un enfant dans ses bras et qui lui demande grâce, et les jette tous deux morts dans la rue, où il tombe lui-même le cœur percé d'une balle! Tel est l'horrible dénoûment d'un livre chaudement écrit et habilement intrigué, où l'auteur a entrepris la tâche un peu difficile de prouver que la restauration n'a jamais fait couler une goutte de sang innocent, qu'elle a porté au plus haut point la puissance, la gloire et les libertés de la France!.... etc., etc., etc.

Nous connaissons encore de cet auteur : Angelino, 3 vol. in-12, 1829. — L'Orphelin et l'Usurpateur, 2 vol. in-8, 1833.

GACON-DUFOUR (Mme Arm. J.), **née à Paris en 1753.**

LES DANGERS DE LA PRÉVENTION, 2 *vol. in*-12, 1806. — M. Remi quitte son commerce, prend le nom de Saint-Remi, monte sa maison avec faste, et se lance dans le grand monde; il achète deux terres pour que ses enfants puissent en porter le nom; le fils se fait appeler M. de Marneille, et la fille Mlle de Frontanges. Le bon homme Remi meurt; M. de Marneille épouse une jeune personne noble, qui en peu de temps mange toute la fortune de Saint-Remi. La révolution arrive, Marneille émigre; Mlle de Fontanges se retire en province avec son institutrice, où elles vivent du travail de leurs mains. M. Saint-Albin, fils d'un riche banquier, en devient amoureux et l'épouse. Mme de Saint-Remi, irritée de la prospérité de sa fille, fait tout son possible pour lui susciter quelques chagrins. Mme de Marneille mène à l'étranger la vie la plus scandaleuse. Mme de Saint-Remi finit par épouser un chevalier d'industrie, et est obligée de revenir avec lui et Mme de Marneille chercher un asile auprès de sa fille, qui se venge d'elle par des témoignages de tendresse et de générosité.

Nous connaissons encore de Mme Gacon-Dufour : * L'Homme errant, 2 vol. in-12, 1787. — * Les Dangers de la coquetterie, 2 vol. in-12, 1787. — * Georgeana, 2 vol. in-12, 1798. — * Les Dangers d'un mariage forcé, 2 vol. in-18, 1801. — * La Femme grenadier, in-12, 1801. — Méliceri e et Zirphile, 2 vol. in-12, 1802. — * Le Voyage de plusieurs émigrés, et leur retour en France, 2 vol. in-12, 1802. — La Cour de Catherine de Médicis, 2 vol. in-8, 1807. — Correspondances de plusieurs personnages illustres de la cour de Louis XV, 3 vol. in-12, 1808.—Mémoires et Anecdotes secrètes et galantes, etc., 2 vol. in-8, 1807. — L'Héroïne moldave, 3 vol. in-12, 1818.

GALLAND (Antoine), **savant orientaliste,**
né à Rollot, près de Montdidier, en 1666, mort le 17 février 1715.

LES MILLE ET UNE NUITS, *contes arabes, traduits par Galland, revues et continuées par Caussin de Perceval*, 9 *vol. in*-8, 1806. — *Édition la meilleure et la plus complète que l'on ait de ces contes.* — *Nouvelle édition, revue sur les textes originaux, et augmentée de plusieurs nouvelles et contes traduits des langues orientales, par M. Destains*, 6 *vol. in*-8, 1827. — De tous les présents que l'érudition nous ait faits, les Mille et une Nuits sont bien certainement le plus agréable. « Les Mille et une Nuits, dit la Harpe, sont une sorte de peinture dramatique des peuples qui ont dominé dans l'Orient. L'audace et les artifices de leurs femmes, qui osent et risquent d'autant plus qu'elles sont rigoureusement captives, l'hypocrisie de leurs religieux, la corruption des gens de loi, les friponneries des esclaves, tout y est fidèlement représenté, et beaucoup mieux que ne pourrait le faire le voyageur le plus exact. On

y retrouve aussi de ces traditions antiques que plusieurs nations ont rapportées à leur manière : l'histoire de Phèdre et celle de Circé sont très-aisées à reconnaître. Plusieurs endroits ressemblent à des traits historiques des livres juifs. Cette aventure de Joseph, la plus touchante peut-être que l'antiquité nous ait transmise, cet emblème de l'envie, qui anime des frères contre un frère, se retrouve aussi en partie dans les contes arabes, mais d'une manière bien inférieure à celle de l'ouvrage hébreu. » Un passage de Massoudi a accrédité l'opinion que ces histoires remontent au IVe siècle de l'hégire : on y voit figurer l'empereur Schah-Kiar, le vizir et les deux filles de ce ministre bien digne d'un tel maître, Chehezad et Dinarzad. Ce sont précisément, à un léger changement d'hortographe près, les noms des personnages du premier conte des Mille et une Nuits, qui sert de lien à toutes les autres aventures. Ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que cette première histoire a fourni évidemment à l'Arioste le sujet de son charmant épisode d'Astolphe et de Joconde, si ingénieusement adapté au goût francais par notre la Fontaine.—Schah-Kiar, roi de Perse, et son père Schah-Zenan, roi de Samarcande ou de Tartarie, ayant acquis la preuve palpable de l'infidélité de leurs épouses, prennent pour se consoler le parti de courir le monde jusqu'à ce qu'ils aient trouvé un époux encore plus infortuné qu'eux. Le hasard leur fait bientôt rencontrer une femme d'une beauté ravissante gardée par un génie, dans une grande caisse de verre fermée de quatre serrures d'acier fin, et qui n'en trouve pas moins le moyen de tromper sa surveillance; cette beauté obtient leurs bagues et les joint à quatre-vingt-dix-huit autres, qui lui viennent d'un pareil nombre d'adorateurs. Schah-Kiar, persuadé, après cette aventure, qu'il n'y a pas au monde une seule femme fidèle, fait étrangler la sultane favorite et toutes les femmes qui la servent. Il jure de plus d'épouser une nouvelle femme chaque nuit, et de la faire étrangler le lendemain matin. La fille de son vizir parvient à faire cesser ces noces meurtrières, et à sauver sa propre vie en amusant le sultan par des contes. Toutes les premières histoires sont arrangées de manière à exciter tellement la curiosité dès le commencement, qu'en effet il est bien difficile de n'avoir pas envie de savoir le reste, surtout lorsqu'on peut dire ce que le sultan disait de sa première femme en se levant : *Je la ferai toujours bien mourir demain.*

Combien y a-t-il eu d'éditions de ce livre si ingénieux, si amusant depuis le siècle de Louis XIV, époque de son apparition? Combien y en aura-t-il encore? Un livre qui a charmé tous les âges, qui faisait les délices de Voltaire et de la Harpe, de Napo-

léon (*) et de Canning, qu'un médecin fameux conseillait à tous ceux qui étaient menacés de maladies de poitrine, peut à coup sûr se promettre de longues destinées! Qui peut avoir oublié, après les avoir lues une fois, les aventures de Ganem, fils d'Abou Aïbou, ou l'esclave d'amour, et de la belle Tourmente; les aventures de Sindbad le marin; Aladin et sa lampe merveilleuse; l'histoire de Noureddin Ali et de Brededdin Hassan; l'histoire de Camaralzaman et de la princesse de Badoure, de Noureddin et de la belle Persane, et de Beder, prince de Perse, et Gianhare, princesse du royaume de Samandal? Qui n'a relu vingt fois l'histoire du prince Zeyn Alasnan et du roi des génies? Qui ne se rappelle les aventures du calife Haroun al Raschid, et le prince Ahmed, et le cheval enchanté, et l'oiseau qui parle, et l'eau qui danse? Tous ces récits, où sont si admirablement conservés les mœurs, les caractères de l'Orient, où sont rappelés tous les usages, ces récits pleins d'esprit, de naturel, et brillants de coloris et d'imagination, sont dans la mémoire de tout le monde. Quelle est la cause d'un succès si universel? Ce n'est pas parce qu'on y trouve très-bien représentés « l'audace et les artifices des femmes qui osent et risquent d'autant plus qu'elles sont plus rigoureusement captives, l'hypocrisie des derviches, la corruption des gens de loi, etc. », qu'on les relit sans cesse, ce n'est pas là spécialement la source de l'intérêt des Mille et une Nuits. Cet intérêt est surtout dans les leçons de morale si frappantes qu'on rencontre sous le voile ingénieux de l'apologue, dans ces traditions des vérités primitives, mieux conservées dans l'Orient que dans les mythologies des autres peuples; cet intérêt est aussi dans le goût du merveilleux qui est un besoin de tous les hommes et de toutes les époques. Y a-t-il un apologue plus ingénieux pour exprimer cette noble devise *bien faire et laisser dire* que celui-ci : « On apprend à la princesse Parizade l'existence de l'oiseau qui parle et de l'arbre qui chante. Ses frères la voyant triste de l'idée de ne posséder jamais ces merveilles, se mettent en route pour les découvrir et succombent. La princesse Parizade s'adresse au derviche qui a indiqué le chemin à ses frères, et d'abord elle use de prudence, parce qu'il faut être dans la vie, simple comme la colombe et prudent comme le serpent; elle met du coton dans ses oreilles, et après qu'elle a bien considéré le chemin qu'elle avait à tenir pour arriver au haut de la montagne, elle commença à monter d'un pas égal avec intrépidité. Elle entendit des voix qui criaient,

(*) Napoléon avait pris un tel goût à ces contes, qu'à Sainte-Hélène, lorsqu'il priait quelqu'un de ses familiers de lui raconter un fait, une anecdote, il disait ordinairement : *Allons, ma sœur Dinarzade, si vous ne dormez pas, racontez-moi.*

et elle s'aperçut d'abord que le coton lui était d'un grand secours. Elle entendit plusieurs sortes d'injures et de railleries piquantes qu'elle méprisa et dont elle ne fit que rire; elle monta enfin si haut, qu'elle commença d'apercevoir la cage et l'oiseau, lequel, de complot avec les voix, tâchait de l'intimider en lui criant d'une voix tonnante : « Folle, retire-toi; n'approche pas. » La princesse, animée davantage par cet objet, doubla le pas, gagna le haut de la montagne, courut droit à la cage et mit la main dessus, en disant à l'oiseau : « Oiseau, je te tiens malgré toi, et tu ne m'échapperas pas. » Quel est l'homme animé de la noble ambition d'arriver, qui ne doive faire comme Parizade, se boucher les oreilles pour atteindre son but, *bien faire et laisser dire*?

Les maximes de tous les contes sont pleines de sens : « Garde ton secret, dit Zobéide, et ne le révèle à personne : qui le révèle n'en est plus maître. Si ton sein ne peut contenir ton secret, comment le sein de celui à qui tu l'auras confié pourra-t-il le contenir?» — L'Histoire de l'Envié et de l'Envieux est encore une leçon frappante. Deux hommes demeuraient porte à porte; l'un avait une envie si violente contre l'autre, que l'envié crut devoir s'éloigner. Il devient chef des derviches, et l'envieux, poursuivi encore de sa bonne renommée, étant venu dans son couvent et ayant jeté le derviche dans un puits, celui-ci apprend là un secret auquel il doit ensuite d'épouser la fille du sultan. Il devient sultan à son tour, et un jour qu'il était au milieu de sa cour, dans une marche, il aperçoit l'envieux, lui fait compter mille pièces de monnaie d'or, et lui fait livrer vingt charges de marchandises les plus précieuses. En effet, n'a pas des envieux qui veut, et combien de gens ont dû leur fortune aux efforts que des ennemis avaient faits pour leur nuire! — Nous ne ferons qu'indiquer l'Histoire du Calender, des Quarante jeunes dames et de la Clef d'or, dont il ne fallait pas se servir pour ouvrir la centième porte, les longs travaux et la persévérance de Sindbad : tous ces contes sont trop connus pour que nous puissions faire autre chose que de les rappeler au souvenir des lecteurs.

Nous avons fait remarquer précédemment que la meilleure édition des Mille et une Nuits est celle qu'a donnée en 1806 Caussin de Perceval. Galland avait laissé entre autres plusieurs contes encore inédits. Caussin de Perceval en a traduit d'autres encore, et a terminé dignement la collection par le conte qui contient le véritable dénoûment; savoir, la grâce entière accordée par l'imbécile et féroce sultan à l'aimable narratrice.

L'édition donnée par M. Destains contient un volume de nouveaux contes rapportés d'Orient à Londres par l'ambassade de la Grande-Bretagne, et publiés en anglais par l'orientaliste Jonathan

Scott. C'est ce volume que M. Destains a reproduit. On y retrouve presque tous les détails et les incidents qu'on remarque dans les Mille et une Nuits; ce sont presque les mêmes contes sous d'autres noms et avec de légers changements. Le seul conte tout à fait nouveau a pour titre : *Aventures de Mazem, habitant du Khorasan;* il est digne de figurer parmi les contes les plus agréables que nous a donnés Galland.

GALT (John), romancier écossais du XIXe siècle.

SIR ANDRÉ WYLIE, *roman écossais, traduit par Defauconpret*, 4 *vol. in*-12, 1823. — André est un orphelin né dans un village d'Écosse, sans fortune, sans amis, sans protection, n'ayant d'autres parents que son aïeule, qui n'a pour tous moyens d'existence que le produit de son rouet. Et cependant, à force d'économie et de prudence, à l'aide d'une simplicité qui n'est pas sans adresse, d'une hardiesse sans impudence, d'une complaisance sans bassesse, et d'une probité soutenue, il parvient à acquérir une fortune considérable, à devenir membre de la chambre des communes, à obtenir le titre de chevalier, et finit par obtenir la main de la fille du seigneur du village où il était né. L'épisode de la réconciliation qu'il opère entre le marquis de Sandyford et son épouse se lit avec un grand intérêt.

LES ANNALES DE LA PAROISSE. (*Ce livre fait partie des chroniques écossaises.*) — Galt ne cherche point l'élégance, s'éloigne de l'étiquette, a peu de prédilection pour les souvenirs chevaleresques, et ne s'occupe ni d'exalter, ni d'embellir, ni de défendre ou d'accuser la nature humaine. Galt s'en tient à l'ancienne façon des conteurs de fabliaux : « Il y avait un jour un homme qui.... » et, là-dessus, notre homme part, continue sa narration sans s'arrêter, sans faire de phrases, sans regarder à droite ou à gauche, pour découvrir des tableaux pittoresques ou des pensées neuves; on l'écoute sans s'en douter, on est captivé par cette magie si simple et si naturelle. A nos yeux les caractères se développent, des personnages que nous jugions communs, vulgaires, peu intéressants, nous attachent malgré nous. Leurs petites bizarreries, leurs particularités si bien analysées, si bien décrites, nous amusent et nous captivent. Celui-ci est niais, cet autre est malin, ce troisième est habile, et ce quatrième à la fois sentimental et égoïste. Nous avions commencé la lecture d'assez mauvaise humeur; bientôt notre front se déride, nous approuvons, nous sourions; nous reconnaissons une veine cachée de causticité bonhomière; nous nous habituons au langage narquois de l'auteur; enfin, la gaieté

nous gagne, le rire fou nous prend, et nous ne quittons l'ouvrage qu'à la dernière page du dernier volume.

Nous connaissons encore de Galt : Les Lairs de Grippy, 4 vol. in-12, 1823. — Les Chroniques écossaises, contenant les Annales de la paroisse et le Prévôt, 3 vol. in-12, 1824. — Rothelan, 3 vol. in-12, 1825.

GAY (Mme Sophie, née LAVALETTE), née à Paris vers 1776.

* LÉONIE DE MONTBREUSE, 2 *vol. in*-12, 1813. — A seize ans, Léonie de Montbreuse est retirée du couvent, où elle a passé son enfance, et établie dans la maison de son père, qui est depuis longtemps veuf. M. de Montbreuse a un neveu, Alfred, jeune militaire étourdi et brillant, que les femmes se disputent, qui devient amoureux de sa cousine et qu'elle paye de retour. M. de Montbreuse met à cette passion des obstacles qui ne réussissent qu'à y faire persévérer les deux amants; cependant il cède, mais à condition qu'avant de se marier les jeunes gens viendront avec lui, dans sa terre, vivre huit mois loin de toute société. La seule personne admise dans leur solitude est Edmond de Clarency, pupille de M. de Montbreuse, jeune homme d'un esprit solide, et aussi sage qu'Alfred est futile et déraisonnable. Celui-ci peu à peu néglige Léonie; Edmond, au contraire, devient assidu et complaisant auprès d'elle. La pauvre Léonie ne tarde pas à s'apercevoir que son amour pour Alfred n'avait été qu'une émotion légère, née de la circonstance, prolongée quelque temps par la contrariété, et promptement dissipée avec les obstacles qui l'entretenaient. Bientôt même elle est forcée de s'avouer et d'avouer à Edmond lui-même l'amour véritable qu'il a su lui inspirer. Alfred fait des folies de toute espèce, couche souvent hors du château, et veut séduire l'honnête et jolie Suzette, fille du concierge. M. de Montbreuse, justement courroucé contre son neveu, n'en veut plus pour gendre. Léonie lui pardonne et se sacrifie par excès de générosité; mais Alfred, par une générosité mieux entendue, renonce à Léonie, qu'il ne se sent pas fait pour rendre heureuse, et la cède à Edmond, de qui il a reçu des preuves signalées de dévouement. — Ce joli roman est rempli d'esprit et d'intérêt. Les événements en sont simples, vraisemblables et bien ménagés; le jeu des passions y est infiniment bien observé; le style a du piquant et de la grâce.

* ANATOLE, 2 *vol. in*-12, 1815. — L'auteur débute vivement, à la manière de Sterne; il nous apprend en deux conversations que la marquise Valentine de Saverny, jeune, riche et belle, veuve d'un mari trop vieux pour être éternellement regretté, quitte son château gothique et vient jouir à Paris, avec Mme de Nangis,

sa belle-sœur, des avantages de sa position. Rien n'est plus maladroit à une jolie femme que de rapprocher d'elle une autre jolie femme : Mme de Nangis en fit la triste expérience; jeune, jolie, spirituelle, pleine de grâce et de talent, elle voit bientôt ses attraits éclipsés par ceux de Valentine, et bientôt elle ne tarde pas à redouter les suites de l'impression que cette dangereuse beauté fait sur le cœur du chevalier Démerange, auquel Mme de Nangis prend le plus vif intérêt. Admis dans la société de Valentine, le chevalier en devint en effet éperdument amoureux, mais Valentine ne soupçonnait même pas sa passion; toutes ses pensées se reportaient sur un bel inconnu qui l'avait sauvée d'un grand danger, un soir où elle faillit être écrasée en sortant de l'Opéra. Valentine brûlait de connaître son libérateur, et commençait à craindre que toutes les perquisitions qu'elle avait faites ne fussent inutiles, lorsqu'on lui apprit que son libérateur se nommait Anatole; mais on ne voulut rien dire de plus, et on lui déclara même que sa curiosité affligeait ce jeune homme, et qu'un obstacle invincible l'empêchait de se faire connaître. La délicatesse prescrivait à Valentine de cesser toute enquête; mais quel était donc ce secret? voilà ce qu'elle se demandait d'autant plus souvent qu'elle avait la certitude d'être aimée de lui. Il ne venait point chez elle, mais il la suivait partout; elle le rencontrait à la promenade, au spectacle, et toujours il se plaçait de manière à prouver qu'il n'était là que pour elle. Tout ce que le profond incognito dans lequel il s'enveloppait ne lui défendait pas, il le mettait en usage pour lui prouver qu'il était sans cesse occupé d'elle. Billets tendres, surprises agréables, cadeaux ingénieux, Anatole ne négligeait rien; tous ces soins étaient vivement sentis; jamais deux amants ne s'étaient mieux entendus sans s'être parlé; il y avait même entre eux jusqu'à des brouilleries et des raccommodements. L'auteur a fait, dans cette partie de l'ouvrage, un véritable tour de force en disposant les incidents de manière à ce qu'on ne se fatigue point de la monotonie d'une telle situation. Cependant l'orage grondait sur la tête de la sensible Valentine; l'amour du chevalier Démerange n'avait fait qu'augmenter, et la douleur qu'en ressentit Mme de Nangis troubla tellement sa raison, qu'elle se permit de lâches calomnies sur le compte de sa belle-sœur. Valentine, forcée de quitter le monde pendant quelque temps, n'y reparaît que pour apprendre, au milieu d'un cercle de cinquante personnes, le secret d'Anatole. Cette fatale découverte la touche si douloureusement, qu'elle tombe anéantie et comme frappée de la foudre. Peut-être la connaissance de ce terrible secret eût-il refroidi une femme moins tendre, moins courageuse et moins raisonnable; mais l'amour de Valentine était assez fort pour résister à tout; elle épousa l'inconnu. — Quel

était donc ce grand secret? Nous engageons les lecteurs à le chercher dans l'ouvrage même, dont la lecture leur procurera, nous en sommes certains, le plus grand plaisir.

UN MARIAGE SOUS L'EMPIRE, 2 *vol. in*-8, 1832. — Le fond de ce roman est très-simple. M. de Lorency, colonel de l'armée, épouse Mlle de Brenneval par convenance, pour plaire à l'empereur. Blessée de la froideur et des infidélités de son mari, la jeune femme se monte la tête, et, s'imaginant qu'elle aime le jeune comte de Kerville, elle est assez faible pour lui céder. Éclairée par ses remords, elle a bientôt abjuré ce faux amour. Mais il est trop tard; elle devient mère, et son amant d'un jour est le père de son enfant. Cette irréparable faute, que doit pourtant ignorer M. de Lorency, creuse plus profondément l'abîme qui les sépare. Il y a maintenant entre eux un secret et un repentir! Quel malheur! Et c'est par dépit seulement qu'ils se sont trompés! et cependant ils étaient nés pour s'aimer; leurs deux cœurs étaient dignes de se comprendre! Que de souffrances ils auront à subir avant de se pardonner, avant de se jeter dans les bras l'un de l'autre. Tout le roman est là; cette paisible action lui suffit, et elle marche toujours intéressante et soutenue jusqu'au dénoûment, entrelacée avec art de scènes vives et historiquement spirituelles.

SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME, *in*-8, 1834. — Les Souvenirs d'une vieille femme forment un recueil de contes plus ou moins moraux ou fantastiques. Il y a dans le premier chapitre, intitulé Mystère et Leçon, toute une histoire magnifique : un M. Alphonse, officier de la plus haute distinction, arrivant de l'armée, amoureux par lettres avant le jour où il vit danser l'auteur des *Souvenirs*, et qui court ensuite se faire tuer à je ne sais quelle bataille! Cette histoire est si touchante que M. Gay lui-même en eut les larmes aux yeux lorsque sa femme lui en fit la confidence à son retour de Savoie. L'analyse des autres nouvelles nous entraînerait beaucoup trop loin. Nous voudrions seulement pouvoir raconter l'histoire de la princesse de Conti, dont le duc de Richelieu est le héros; mais il n'y a que Mme Gay, en France, pour raconter si naïvement, et par suite si chastement, le marché onéreux auquel la vertueuse princesse dut se résigner pour recouvrer son portrait tombé dans les mains du terrible maréchal. Tout cela est présenté avec grâce; le dialogue est plein d'esprit et de bon goût, et les Souvenirs d'une vielle femme ne pouvaient être terminés par une anecdote plus piquante.

Nous connaissons encore de Mme S. Gay : *Laure d'Estell, 3 vol. in-12, 1808. — *Les Malheurs d'un amant heureux, 3 vol. in-12, 1823. — Théobald, 4 vol. in-12, 1828. — Le Moqueur amoureux, 2 vol. in-8, 1830. — Scènes du jeune âge, 2 vol. in-12, 1833.—La Duchesse de Châteauroux, 2 vol. in-8, 1834.— La Comtesse d'Egmont, 2 vol. in-8, 1836.

GENLIS (Stéphanie F. Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de), née à Champcère, en 1746.

Les chevaliers du cygne, ou *la Cour de Charlemagne*, 3 *vol. in*-8, 1795. — L'héroïne de ce drame est morte dès le commencement du premier volume; mais elle revient toutes les nuits effrayer celui qui l'a tuée par jalousie; c'est-à-dire que son squelette ensanglanté vient se coucher toutes les nuits à côté de l'homicide mari. La scène se passe d'abord à la cour de Charlemagne. Deux chevaliers français, Olivier et Isambard, sont intimes amis; ils portent sur leurs boucliers un cygne avec la légende, *Candeur et Loyauté*, ce qui leur a fait donner le nom de chevaliers du Cygne. Isambard est soupçonné d'avoir inspiré de tendres sentiments à la belle-fille de Charlemagne, et pour faire taire ces bruits injurieux, il part pour Constantinople. A son retour, il trouve Olivier plongé dans un sombre chagrin; il veut en connaître la cause; il l'épie, et enfin il est témoin de l'épouvantable apparition du squelette sanglant. Ce squelette est celui de Célanire, fille de Vitikind, qu'Olivier a épousée en secret, qu'il a trouvée une nuit tête à tête avec un jeune homme, et qu'il a tuée : ce jeune homme était son frère. Olivier quitte la cour de Charlemagne; Isambard le suit, et c'est en cheminant à petites journées qu'Olivier raconte son histoire. Les deux chevaliers arrivent à la cour de Béatrix, duchesse de Clèves, dont ils deviennent tous les deux amoureux, mais ils ont pour rival le roi de Pannonie; celui-ci envoie un cartel à Isambard; Olivier reçoit le message, et sans en avertir son ami, il va se battre à sa place. Le roi de Pannonie est blessé à mort, et au moment où son généreux vainqueur approche pour le secourir, il le blesse mortellement d'un coup de poignard. Olivier est rapporté au château et veut, avant de mourir, voir marier Isambard avec Béatrix; le mariage se fait dans sa chambre et il expire. « On aime assez, dans ce roman, dit Chenier, Olivier et son fidèle ami Isambard, la tendre et douce Béatrix, la duchesse de Clèves; mais le caractère et les aventures cyniques d'Armflède repoussent tout lecteur qui a quelque respect pour les dames, pour la décence et pour le goût. »

Les mères rivales, ou *la Calomnie*, 4 *vol. in*-8, 1800. — « Dans ce roman, dit encore Chénier, la marquise d'Erneville offre sans doute un beau caractère. Mais sans rappeler les tracasseries provinciales qui tiennent beaucoup d'espace et procurent peu d'amusement, que dire de Mlle de Rosmond? Elle n'est point vicieuse, au moins dans l'intention de l'auteur, et pourtant facile à l'excès pour un homme qu'elle n'a jamais vu, et qu'elle ne saurait épouser, puisqu'il est marié : elle envoie secrètement le fruit de sa faiblesse, à qui? à

l'épouse même de son amant! Pour jouir injustement d'une renommée sans tache, elle fait planer, durant dix-huit ans, sur cette épouse vertueuse, un soupçon que tout confirme, et au bout de dix-huit ans, elle en est quitte pour se faire religieuse, après un aveu tardif qui ne rend point à sa victime une jeunesse noyée de larmes, privée du bonheur domestique, incessamment tourmentée par le désolant contraste d'une conduite irréprochable et d'une réputation flétrie. Nous ne déciderons point si cette fois la dévotion peut compenser l'immoralité. »

ALPHONSINE, ou *la Tendresse maternelle*, 2 *vol. in*-8, 1806. — Dans ce roman, Mme de Genlis a voulu, ainsi qu'elle l'annonce elle-même, tracer le plan d'une éducation sensitive, et elle a choisi pour modèle un enfant né dans les profondes ténèbres d'un souterrain, et qui n'a, jusqu'à l'âge de douze ans, ni l'usage ni même l'idée de l'organe de la vue. Sous le rapport métaphysique et religieux, l'auteur nous paraît avoir manqué son but; son système est impossible et diamétralement opposé à tous les principes reçus; la jeune héroïne, loin d'être une créature intéressante, n'est qu'un être ignorant, craintif, qui, au bout de douze années d'instruction, ne sait que jouer avec un grelot ou un éventail. — La morale de ce livre ne nous paraît pas non plus fort orthodoxe. L'égarement de Diana frappe d'abord l'attention, parce que c'est le nœud de l'intrigue. Lorsqu'on attribue une faiblesse au principal personnage d'un roman, il est assez de règle de couvrir cette faiblesse de l'excuse d'une grande passion. Mme de Genlis n'y a pas mis tant de séduction. Diana, la tête et le cœur encore vivement occupés d'un époux qui la néglige, et que néanmoins elle aime toujours, sollicitée par un amant qui ne lui inspire pas, de son aveu, un attachement bien extraordinaire, cède, après quelques légères résistances, au parfum d'une poudre odorante et d'un bouquet d'héliotrope. On n'est pas mieux édifié de l'histoire du jeune page, soit dans ses espiégleries nocturnes avec la duègne, soit dans son aventure avec Elvire, dont les détails et le dénoûment surtout sont d'un rouge, d'un vif et d'une expression un peu trop naïve. On chercherait en vain des leçons de morale dans les personnages de don Sanche et du comte de Moncade; le premier est frappé de mort au moment où, triomphant d'une passion impétueuse, il va s'honorer par un acte vertueux et sublime; l'autre, scélérat profond et incorrigible, échappe au glaive de la justice. Mais l'être le plus révoltant de tous ceux qui figurent dans ce tableau, c'est la duègne Léonore, parce que l'auteur a mis une affectation particulière à solliciter pour elle quelque indulgence. Cette odieuse et méprisable créature, avare, cupide, basse, dissolue, perfide, superstitieuse, complice et seul exécuteur des barbaries raffinées

que l'on exerce envers une victime intéressante dont on prolonge le supplice pendant treize années consécutives, cette furie, disons-nous, est pardonnée et renvoyée tranquillement en possession du fruit de ses crimes, et cela sous prétexte qu'elle avait quelques sentiments religieux, quoiqu'elle eût une fausse idée de la religion. — Tous ces défauts n'empêchent pas que la partie dramatique de cet ouvrage, surtout dans les deux premières parties, ne soit digne d'éloges. On y trouve des incidents parfaitement liés et des situations d'un grand pathétique.

LE SIÉGE DE LA ROCHELLE, ou *le Malheur et la Conscience*, *in*-8, 1808. — Ce roman s'ouvre par une de ces scènes affreuses dont la sensibilité la moins délicate repousse avec horreur la désolante image. Un enfant, l'espoir d'une illustre famille, est égorgé inhumainement et presque sans motifs, par le plus atroce de tous les scélérats. Une jeune personne, l'héroïne du roman, parée de toutes les vertus, de toutes les grâces les plus séduisantes, à la veille de contracter l'union la plus éclatante, la plus heureuse, est accusée de ce meurtre. Par une combinaison fatale d'événements, cette angélique créature ne peut pas se défendre sans accuser le véritable meurtrier, qui est son père; elle est convaincue, condamnée ; elle va jusque sur l'échafaud.... Nous laissons à juger aux lecteurs de quelles angoisses cruelles l'âme est torturée pendant cette longue et douloureuse agonie. Mme de Genlis a eu sans doute, comme elle a le soin de le dire elle-même, la louable intention de démontrer combien les consolations de la religion sont puissantes, combien elles inspirent de courage au milieu des adversités les plus humiliantes et les plus imméritées. Nous croyons devoir faire observer cependant que les personnes vraiment pieuses n'ont pas besoin de ces atrocités dégoûtantes pour être convaincues, et que les faibles ou les incrédules ne peuvent pas être ramenés par des fictions. — On remarqne dans le cours de l'ouvrage un épisode qui sans doute n'échappera point à l'observation de la plupart des lecteurs; c'est l'histoire d'une princesse d'Allemagne, fille d'un électeur, laquelle se laisse épouser en secret par un simple gentilhomme de la cour de son père; et ce qu'il y a de plus bizarre dans l'aventure, c'est que l'amant favorisé n'a aucune de ces manières engageantes, aucune de ces démonstrations de sensibilité qui peuvent faire pardonner une faiblesse. — On a observé que presque toutes les productions de Mme de Genlis offraient un personnage éminemment odieux, dont l'intervention blessait souvent les convenances ; il y en a ici un de cette espèce, Montalban, dont le crime prépare tous les événements, et dont la conduite ténébreuse tient le nœud de l'action serré jusqu'à la dernière catastrophe. — Malgré ces défauts, il serait injuste de ne pas avouer

que l'ouvrage, d'un bout à l'autre, est animé d'un grand intérêt. Des détails pleins de grâces, des situations pathétiques et vraies préparent un dénoûment d'un très-grand effet.

BÉLISAIRE, *in*-8, 1808. — Vers la fin du siècle dernier, Marmontel, homme d'esprit et de talent, publia le roman de Bélisaire, que chacun se rappelle avoir lu avec intérêt. Mme de Genlis s'est emparée du même sujet, mais son but a été d'établir des principes plus orthodoxes, et de donner plus de vérité aux caractères. Elle fait un reproche sérieux à Marmontel d'avoir avili la majesté royale, en attribuant à Justinien les cruautés exercées envers Bélisaire, et en humiliant l'empereur aux pieds de sa victime. Pour sauver cette inconvenance, elle a supposé que c'était l'ennuque Narsès, rival de Bélisaire, qui avait privé celui-ci de la vue, à l'insu de son maître; mais le monarque qui souffre ou qui ne sait pas qu'un favori insolent abuse de son pouvoir au point de commettre des atrocités au nom de son maître, est un imbécile ou un ignorant. Marmontel n'avait employé Gelimer, roi des Vandales, que comme un personnage épisodique; en le faisant rencontrer avec Bélisaire, il avait créé cette situation intéressante d'un monarque réduit à la condition d'un simple particulier, et donnant l'hospitalité au général qui l'avait vaincu, détrôné, et qui se trouvait alors aussi malheureux que lui. Mme de Genlis a profité de cette invention, mais elle a voulu, en la forçant, ajouter à l'intérêt; elle a fait de Gelimer le confesseur de Bélisaire; c'est lui qui prêche au général le pardon des injures, la patience et la résignation. Comme tout cela est édifiant au suprême degré! Il y a néanmoins des beautés réelles dans le caractère de Bélisaire.

ALPHONSE, ou *le Fils naturel*, 2 *vol. in*-12, 1809. — Alphonse, à qui un crime accompagné d'horribles circonstances a donné la naissance, devient dans la suite éperdument amoureux de sa mère. Il tue son frère ou peu s'en faut; il maudit éloquemment son père sans le connaître; et le maudit plus éloquemment encore quand il le connaît : tels sont les traits les plus saillants de son histoire. A ces événements près, Alphonse ressemble à la plupart des jeunes gens de son âge; il est vif, ardent, impétueux; il a de la grâce, se met bien, monte à cheval et fait des armes. Ne pouvant épouser sa mère, il prend le parti, lorsqu'il est instruit de ce fatal secret, de devenir amoureux d'une autre. Hermine, nouvel objet de sa passion, a quatre ou cinq ans de plus que lui; par suite d'événements, d'aventures, de générosité, elle ne se marie pas avec lui, mais avec un vieux baron qu'elle n'aime pas du tout. Alphonse, de son côté, se décide à épouser Zoé, fille naturelle d'un père inconnu et d'une dame très-pieuse qu'on était loin de soupçonner d'une pareille aventure. Mélanie, mère du fils naturel, trahie par sa nourrice,

est une victime de la violence la plus féroce, et le personnage le plus intéressant du roman : douce, timide, réservée, elle a néanmoins dans l'occasion la fierté et la résignation convenable à l'innocence et au malheur, et l'indignation et la tendresse maternelle lui inspirent une éloquence touchante dans sa dernière entrevue avec le père d'Alphonse. — Ce n'est pas dans l'invention et dans la disposition des événements, en un mot, dans le plan de ce roman, que brille le talent de Mme de Genlis; c'est dans les portraits et les caractères; elle a le talent de peindre les mœurs dans les aventures de ses personnages, dans les conversations fréquentes qu'elle suppose entre eux, enfin dans les réflexions multipliées qu'elle fait elle-même. Mme de Genlis est rarement heureuse dans la peinture plaisante et ironique des mœurs, et n'a pas un talent supérieur pour l'invention des faits, pour le récit, ni même pour le dialogue; mais elle en a un très-réel pour observer et exprimer ses observations, qui, tantôt fines, tantôt communes, tantôt justes et vraies, tantôt fausses ou sujettes à contestation, sont toujours rendues d'une manière piquante, et renfermées dans un heureux tour de phrase.

LA FEUILLE DES GENS DU MONDE, ou *le Journal imaginaire*, *in*-8, 1812. — Le Journal imaginaire paraît être un vieux fonds de portefeuille de l'auteur, composé de quelques nouvelles qui ne sont pas toutes achevées, de longs fragments d'un poëme en prose, de vers de société, d'énigmes, de charades, et de morceaux détachés sur la littérature, la morale, l'éducation, les arts libéraux et industriels, etc., etc. Parmi les nouvelles, sorte de composition où Mme de Genlis s'est illustrée, et dont Mlle de Clermont est le chef-d'œuvre, on distingue le *Tombeau d'Amestris*, conte persan qui a pour but de prouver que nul homme n'est parfaitement heureux. Un autre conte, l'*Histoire d'Aglaüs*, est pris dans la mythologie grecque, et c'est Élien qui a fourni la principale fiction : il est question de gens qui rajeunissent par degré en repassant par tous les âges de la vie qu'ils ont laissés derrière eux; qui de la vieillesse reviennent à l'âge mûr, puis à la jeunesse, puis à l'adolescence et à l'enfance, après laquelle ils trouvent la mort et rentrent dans le néant. Le style de cette nouvelle a beaucoup d'élégance et d'éclat; il est teint, pour ainsi dire, des plus brillantes couleurs de la mythologie. La nouvelle intitulée *Célestine* n'est tirée ni de la féerie ni de la fable, mais de la vie des saints solitaires du désert; elle est bien plus extraordinaire que toutes les autres. On est vraiment embarrassé pour donner une idée de cette naïve et pudique histoire; il y a de quoi rougir dix fois en la racontant. Un homme perd sa femme au moment où elle vient d'accoucher d'une fille, et pour se consoler il se réfugie dans un couvent de la

Thébaïde où il se fait moine. Le supérieur, qui le voit plongé dans une tristesse profonde, lui en demande la cause; il répond qu'il ne peut s'empêcher de regretter un enfant qu'il a laissé dans le monde; le supérieur lui conseille de l'aller chercher et de l'amener au couvent. Célestine a deux ans; son père l'amène au monastère, où elle est élevée sous les habits de moine jusqu'à seize ans, sans que ni elle ni personne se soit jamais douté de rien. Une fille d'auberge de la ville voisine devient amoureuse d'elle, n'en est pas écoutée, et, furieuse de sa froideur, lui attribue un enfant que lui a fait un soldat. La pauvre Célestine croit bonnement qu'elle en est le père; elle est chassée du couvent, et se réfugie dans une famille honnête qui l'accueille avec joie. Le chef de la famille l'invite un jour à venir se baigner avec lui dans une petite rivière; elle y consent, mais elle a peur de l'eau, et, dans son effroi, elle fait un mouvement qui laisse apercevoir au bon vieillard qu'elle n'est pas un garçon, et que conséquemment elle ne peut pas être le père de l'enfant qu'on lui a attribué. Son innocence est hautement reconnue, et elle épouse le fils de la maison, lequel, mieux dirigé par son instinct que ne l'avait été la fille d'auberge, commençait déjà à aimer le petit moine comme on doit aimer une jeune fille. — La nouvelle est agréablement narrée, et malgré son invraisemblance, plusieurs situations sont d'un intérêt fort touchant; mais quelques efforts qu'ait faits l'auteur pour accommoder l'ingénuité de son style à celle de son héroïne, il y a dans cette histoire édifiante des détails propres à scandaliser les faibles.

MADEMOISELLE DE LA FAYETTE, ou *le Siècle de Louis XIII*, *in*-8, ou 2 *vol. in*-12, 1813. — On peut affirmer que parmi les femmes que la licence du trône a liées par des nœuds illégitimes à la personne des rois, Mlle de la Fayette est celle dont le souvenir éloigne le plus toute idée de scandale et même d'inconvenance, et qui excite l'intérêt le plus vif ainsi que le plus pur. Mlle de la Fayette n'eut point de faute à réparer, si ce n'est celle de s'être laissé aimer par Louis XIII, dans le noble dessein de se rendre maîtresse de cette âme paresseuse et faible, pour la fortifier et la relever, d'avoir enfin trop présumé de l'amour; erreur de son esprit dont elle s'est punie héroïquement quand elle a senti que son cœur pouvait y prendre quelque part, en ensevelissant sa jeunesse et son éclatante beauté dans les ténèbres d'un cloître. Aussi, cette principale figure du tableau tracé par le pinceau de Mme de Genlis se trouve-t-elle dans une harmonie non moins parfaite qu'agréable avec tous les imposants accessoires de religion, de dévouement et de vertu dont l'auteur a cru devoir l'entourer. — Ce roman offre une grande variété de peintures frappantes, de portraits vivement colorés, de scènes heureusement imaginées, de situations déve-

loppées avec un art parfait, d'aventures même créées avec le plus rare bonheur. Quel assemblage de tout ce que les temps de Louis XIII offrent de plus touchant et de plus noble, ou de plus utilement instructif! quelle vérité de coloris! quelle abondance d'aperçus délicats, de pensées fines et justes! Dans aucun autre ouvrage le talent de l'auteur ne s'est montré avec plus d'éclat ni avec plus d'enchantement.

MADEMOISELLE DE CLERMONT, *nouvelle historique*, *in*-18, 1813. — Mademoiselle de Clermont est un roman fort joli d'un bout à l'autre, dont la brièveté est le moindre mérite. Les caractères de la princesse, de son frère M. le duc, et de son amant le duc de Melun, sont tracés avec une vérité charmante. Là, ni incidents recherchés, ni déclamations prétendues religieuses; action simple, style naturel, narration animée, intérêt toujours croissant, voilà ce qu'on y trouve; on croirait lire un ouvrage posthume de Mme de la Fayette. — Mlle de Clermont, arrière-petite-fille du grand Condé, se prend d'inclination pour le duc de Melun, homme de trente ans, d'une belle figure, de beaucoup d'esprit, d'un caractère noble et élevé. La princesse a vingt ans; elle n'a plus ni père ni mère, et quoique dans la dépendance de son frère, elle a jusqu'à un certain point le droit de disposer de son cœur. Rien dans ce petit roman ne s'oppose à l'intérêt que les deux amants inspirent; rien n'en altère la pureté; les développements de leur amour mutuel et mystérieux sont pleins de charmes; et il n'y a guère de lecteur honnête qui, s'il a eu un amour contrarié, ne retrouve dans ce joli roman quelques sentiments et peut-être des petits incidents du roman de sa jeunesse.

LES BATTUÉCAS, 2 *vol. in*-12, 1816. — Les Battuécas sont un des ouvrages de Mme de Genlis les mieux écrits et peut-être un des plus mal composés. Ce roman n'est pas long; il est semé d'une foule de réflexions, de monologues, de conversations; il reste donc peu d'espace pour les événements, et il ne saurait y en avoir un grand nombre; cependant il serait très-long et très-difficile d'en présenter l'analyse. Dès le début, les amours d'Adolphe de Palmène et de Calixte d'Auberive, traversés par la révolution française, intéressent le lecteur. Les parents d'Adolphe et ceux de Calixte, dénoncés comme aristocrates, sont obligés de fuir leur patrie, forcés de prendre des routes différentes, et doivent se retrouver en Espagne; mais Adolphe y arrive seul avec son père, et y cherche inutilement Calixte et sa mère. Après plusieurs mois d'anxiété, il aborde dans la fameuse vallée des Battuécas, vallée enclavée au sein de l'Espagne, peuplée d'habitants qui ignoraient le reste de l'univers, et que l'auteur suppose tout à fait inconnue en 1816. Là ils rencontrent le véritable héros du roman, prodige

surnaturel, d'une beauté admirable, d'une force prodigieuse, d'un génie élevé, devinant ce qu'on n'a pu lui apprendre, et les procédés des arts et les règles auxquelles doivent se soumettre l'esprit et le talent. Placide, c'est le nom de ce prodige, objet de la prédilection de toutes les femmes et en butte à la jalousie des hommes, sort de sa vallée; bientôt l'amour le civilise, et si l'on pouvait admettre que la plus belle, la plus noble et la plus riche des héritières de l'Espagne puisse se décider à donner sa main à un inconnu qui sort d'une vallée inconnue, on serait intéressé par cet amour. Il y a toutefois dans cet endroit du roman une cinquantaine de pages fort agréables, où la passion est peinte avec beaucoup d'âme et de chaleur, où des sentiments nobles et délicats sont exprimés avec grâce, où des situations attachantes sont imaginées avec assez d'art et de ressemblance. Ici l'auteur quitte l'Espagne et transporte son lecteur en France, à la suite d'Adolphe, qui revient dans sa patrie pour y apprendre que sa chère Calixte a péri sur l'échafaud. Adolphe revient chez les Battuécas; il y rencontre Placide, qui se trouve là à point nommé pour arracher un enfant aux flammes, lequel enfant dénoue le roman de la manière la plus heureuse pour Placide et pour la belle Espagnole, mais la plus romanesque pour les lecteurs.

JEANNE DE FRANCE, *nouvelle historique*, 2 *vol. in*-12, 1816. — Les femmes laides, malheureusement en assez grand nombre sur la terre, sont si fort à plaindre, qu'il faut louer ceux qui veulent bien leur donner des consolations. Nous ne doutons point qu'elles ne lisent avec empressement la nouvelle historique de *Jeanne de France*, mais nous doutons qu'elles y trouvent ce que l'auteur a cherché à prouver, que la laideur n'est point un obstacle insurmontable au bonheur d'une femme, qui d'ailleurs est bonne, vertueuse et spirituelle. Jeanne est un modèle de vertu, de douceur, de patience, de sensibilité, de générosité, de pitié; elle est aimable, spirituelle; elle pousse la condescendance jusqu'à se rendre la confidente des amantes de son mari, jusqu'à rappeler ses maîtresses lorsqu'elles sont exilées. A quoi tout cela la mène-t-il? A être malheureuse pendant vingt-deux ans, à quitter le trône de France au moment où elle doit le partager avec Louis XII, et à céder la couronne et son époux à Anne de Bretagne. En vérité, il n'y a rien là de consolant pour les femmes laides, rien qui puisse les engager à être aussi indulgentes et aussi douces que Jeanne de France. L'auteur s'est complu à dessiner le caractère de Jeanne jusque dans ses moindres détails; elle ne néglige rien pour la rendre intéressante; mais, malgré tous ses efforts, il y a toujours quelque chose de gauche et de ridicule dans une femme laide qui est amoureuse d'un homme qui ne l'aime pas, et qui lui répète

assez souvent qu'il ne l'aimera jamais. Le duc d'Orléans est peint ici plutôt tel qu'il a été après son avénement au trône que tel qu'il fut dans sa jeunesse; l'auteur a mis beaucoup d'art à adoucir ce qu'il y a de dur et de repoussant dans sa conduite avec la princesse, mais la position est toujours la même; il a toujours, avec sa femme, de nouveaux torts, que celle-ci pardonne ou qu'elle feint d'ignorer; et ces torts de ménage, qui sont toujours les mêmes, n'offrent pas un grand intérêt.

ZUMA, ou *la Découverte du quinquina*, suivi de *la Belle Paule*, de *Zénaïde*, et *des Roseaux du Tibre*, *in*-12, 1817. — Les Indiens, subjugués par les Espagnols, avaient été contraints de livrer à leurs oppresseurs tout l'or du nouveau monde, mais ils leur cachaient des biens plus utiles à l'humanité, parmi lesquels était l'arbre du quinquina. Les serments les plus redoutables les engageaient au silence, lorsque la vice-reine, comtesse de Chincho, fut atteinte d'une fièvre tierce qui résistait à tous les remèdes. L'ignorance du médecin espagnol qui la soignait, le ton mystérieux dont il parlait à la malade, firent croire que la vice-reine avait été empoisonnée, et tous les soupçons portèrent sur une jeune Indienne nommée Zuma que la comtesse avait à son service. Zuma, bonne et sensible, se désespérait en pensant qu'il existait un remède infaillible contre le mal qui consumait sa maîtresse; mais, engagée par son serment, elle n'osait trahir le secret des siens. Bientôt, cependant, elle fut attaquée de la même maladie; au troisième accès de fièvre, son mari lui apporta de la poudre d'écorce de quinquina. Maîtresse de ce trésor, Zuma s'oublie elle-même, et verse furtivement la merveilleuse poudre dans un des breuvages destinés à la comtesse. Aperçue au moment où elle faisait ce généreux sacrifice, le crime paraît certain; on l'arrête, son mari est mis en prison, et tous deux se laissent condamner. Cependant la vice-reine ignorait tout; instruite enfin, elle se fait porter au lieu du supplice, et obtient du vice-roi la grâce des coupables. Les Indiens, reconnaissants de cette bonté exercée envers leurs compatriotes, affranchissent Zulma de son serment, et apportent eux-mêmes au palais une dose considérable de poudre de quinquina. Au bout de huit jours, la comtesse fut guérie. — Aux ornements près, Mme de Genlis s'est peu écartée de l'histoire, et sa nouvelle ne manque pas d'intérêt. Les trois autres n'ont d'autre mérite que celui de compléter la dimension d'un volume d'une épaisseur raisonnable.

LES PARVENUS, ou *les Aventures de Julien Delmours, écrites par lui-même*, 2 *vol. in*-8, 1819. — Mme de Genlis fut imbue de très-bonne heure de l'idée que ce qu'on appelait alors *naissance* était la première condition d'une existence honorable. Aussi nous ap-

prend-elle qu'à l'âge de douze ans, ayant inspiré une passion très-vive à un adolescent qui en avait dix-huit, mais qui n'était que le fils d'un médecin, le premier sentiment que la jeune comtesse, alors chanoinesse, éprouva, lorsqu'il lui eut révélé l'existence de l'amour qu'il avait pour elle, ne fut que de l'indignation : elle ne pouvait concevoir qu'un roturier osât l'aimer! Il était impossible d'être infecté plus complétement et de meilleure heure de gentilhommerie et de pédantisme. Dans *les Aventures de Julien*, Mme de Genlis a retracé cette circonstance de sa vie, et y a reproduit toutes les idées dont elle était imbue dès sa plus tendre jeunesse. Elle a voulu aussi, non-seulement faire entrer dans son cadre cette société aimable et polie qu'elle a toujours su mettre en scène avec autant de grâce que de vérité, mais encore la classe des artisans et du peuple, dont elle ne connaissait ni les mœurs, ni le langage, ni les travers, ni les ridicules; elle a voulu surtout y peindre ses affections, ses haines, ses rancunes, ses opinions, et a saisi cette occasion pour raconter des actions odieuses qu'elle prête à Robespierre, à Marat, à Danton, et à quelques membres de la commune de Paris, et qu'on ne comptait certainement pas trouver dans *les Aventures de Julien Delmours*.

Le héros du roman est Julien; il est aimé de la belle Édelie, sœur du comte d'Inglar, mariée, mais fort mal mariée. Les autres principaux personnages sont : la duchesse de Palmis, assez mal mariée aussi, fort aimée du comte d'Inglar, qui n'est pas mieux marié qu'elle, et qu'elle aimera quand il faudra; la marquise de Palmis, encore plus mal mariée que toutes les autres, mais qui est loin de supporter son malheur avec la résignation que commande la vertu. Plus brillante encore par la beauté et les talents que la duchesse sa belle-sœur, elle rencontre un jeune homme bien séduisant, et a des torts graves que Mme de Genlis flétrit toujours de leur nom propre. La morale que l'on peut tirer de tout ceci, c'est qu'il faut se marier deux fois, et que ce n'est qu'à la seconde fois qu'on rencontre bien. En effet, le comte d'Inglar, qui avait fort médiocrement rencontré la première fois, n'est heureux que lorsque étant veuf, il se marie avec la duchesse de Palmis, veuve aussi, et dont le premier mari était peu digne d'elle. Julien Delmours est sur le point d'épouser la charmante Édelie, devenue veuve, et que son premier mariage avait rendue très-peu heureuse : elle allait combler les vœux de son amant, lorsqu'un pèlerinage qu'elle veut faire auparavant la conduit dans la vallée de Josaphat, où elle se fait religieuse. Julien, à qui cette veuve manque, en épouse une autre, Mlle de Volnis; et véritablement l'auteur les avait placés un peu auparavant dans une situation tellement délicate, qu'il n'y avait rien de mieux à faire que de les

marier. Enfin, il ne tient pas à la marquise de Palmis, devenue veuve, de faire un second mariage, et de prendre un second mari beaucoup plus aimable que le premier, et c'est à un homme veuf qu'elle s'adresse. — La composition et le plan de ce roman sont ce qu'il y a de plus faible dans cette production. Les caractères sont ordinairement vrais, naturels, bien dessinés; les femmes, surtout celles que l'auteur offre à notre intérêt, doivent souvent se reconnaître, et il nous semble en avoir reconnu plusieurs dans la société, parmi les plus aimables et les plus parfaites. La description de Saint-Pierre de Rome a de l'élégance et de la grandeur. La scène où Mme de Genlis nous représente Édelie en prison et à sa fenêtre, qui est vis-à-vis de la fenêtre de son amant, causant avec lui à la manière des Orientaux, par un langage peut-être trop expressif de gestes et de fleurs, sortant sa belle tête à travers des touffes de rosiers, laissant tomber ses beaux cheveux blonds sur des roses, élevant vers le ciel ses bras d'ivoire à demi couverts de vêtements de deuil, couronnée et pour ainsi dire encadrée par un superbe horizon, serait un tableau digne de l'Albane, s'il n'était un peu chargé d'images et de couleurs.

PÉTRARQUE ET LAURE, *in*-8, 1819. — Un amour de vingt ans, et qui dure encore vingt-six années après la mort de celle qui l'inspire, un amour sans espérance, même quand l'héroïne vivait, puisqu'elle était mariée et trop vertueuse pour manquer à ses devoirs, l'amour d'un abbé, d'un érudit, un amour qui n'a été traversé par aucun obstacle, puisque l'obstacle insurmontable existait avant cet amour même, un amour enfin qui ne produit que des vers, charmants à la vérité, mais retraçant toujours les mêmes idées et les mêmes images, voilà tout ce que l'histoire de Laure et de Pétrarque prétendait à Mme de Genlis, voilà le fond qu'elle s'est chargée d'étendre, de féconder, de dénaturer, d'embellir, pour en faire ce qu'on est convenu d'appeler un roman, dont le seul mérite est celui du style, toujours pur, exact, élégant et naturel.

Nous connaissons encore de Mme de Genlis : Adèle et Théodore, 3 vol. in-8, 1782. — Les Veillées du Château, 3 vol. in-8, 1784. — Les Vœux téméraires, 3 vol. in-12, 1799. — Contes moraux et Nouvelles, 6 vol. in-12, 1802-3. — La Duchesse de la Vallière, 2 vol. in-12, 1804. — Souvenirs de Félicie, 2 vol. in-12, 1804-7. — Études du cœur humain, in-12, 1805. — Madame de Maintenon, 2 vol. in-12, 1806. — Sinclair, in-18, 1808. — Les Ermites des marais Pontins, in-18, 1814. — Voyage poétique d'Eugène et d'Antonine, in-12, 1818. — Le Comte de Corke, 2 vol. in-12 (4e éd.), 1819. — Les Veillées de la Chaumière, in-8, 1823. — Les Athées conséquents, in-8, 1824. — Les Prisonniers, in-8, 1824. — Thérésina, in-12, 1826. — Le dernier Voyage de Nelgis, 2 vol. in-8, 1828. — Les Soupers de la maréchale de Luxembourg, in-8, 1828. — Athénaïs, in-18, 1832. — Laurette et Julia, in-8, 1836.

GERBER (Anatole).

ROSANE, DÉSORDRE, CRIME ET VERTU, *in*-8, 1832. — Sous ce titre, l'auteur, dont le nom nous paraît supposé, publie trois nouvelles charmantes, qui se distinguent de l'immonde fatras de saletés qu'on nous a jeté depuis quelque temps sous ce titre banal. Dans la première, un jeune homme abandonne toute son âme au désordre d'une passion qui s'exalte sans que la raison y mette aucune mesure, ni aucune direction; celle qu'il aimait meurt misérablement; le choc qu'il en reçoit cause une blessure profonde à sa force morale; il retourne enfin aux occupations de la vie, reprend son état et se marie. Mais l'enveloppe du cœur a été déchirée, et le mal qui a frappé sa jeunesse le rend inhabile à goûter les paisibles douceurs d'un intérieur domestique. — Dans la seconde nouvelle, supérieure aux deux autres sous le rapport du charme du style et de l'intérêt de composition, un jeune homme séduit une jeune fille de paysan, timide et belle; il l'aime et semble tout oublier pour elle et pour cet amour auquel ils s'abandonnent tous deux avec ivresse et volupté. Tout à coup un parti avantageux qu'on lui propose détourne ses regards de la jeune fille; il s'étourdit un instant, puis se vend sans réflexion pour un domaine de campagne qui a tenté son ambition. La pauvre fille, de son côté, est obligée d'épouser le boucher de l'endroit, égorgeur de bestiaux, farouche et brutal, qui souille et froisse sans pitié la pauvre fleur des champs transplantée du toit paternel au domicile conjugal. Une occasion la rapproche de son ancien amant; elle est sans force, et ses bras s'ouvrent au vice, sous l'empire duquel elle demeure désormais écrasée. Outrageusement châtiée et frappée par son mari, la figure déchirée et le sein meurtri, elle s'offre à la présence de celui qui lui doit tant d'amour, et qui maintenant n'a pas le moindre droit de protection pour la garantir de l'injure. Le lendemain le boucher est trouvé mort d'un coup de feu. L'amant et la femme, dénoncés par la clameur publique, sont arrêtés; la femme s'étrangle dans sa prison; son complice, acquitté par le jury, mais condamné sans appel par l'opinion, quitte le sol qui l'a vu naître, et va chercher sous un climat lointain une autre mort ou une autre fortune. — La dernière nouvelle est une esquisse de mœurs prise dans la classe prolétaire, qui a beaucoup d'analogie avec une nouvelle de Florian, intitulée : Selmours, nouvelle anglaise.

GILBERT (L. T.), né à Paris en 1780, mort en 1827.

LA RENÉGATE, 2 *vol. in*-12, 1822. — Le comte Polo quitte l'Espagne et vient s'établir dans un hôtel garni à Paris, avec ses deux filles, modèles de beauté et de vertu. Dans le même hôtel, se trouvent logés deux colonels français, qui cherchent à séduire les belles Espagnoles, et dont l'un finit par s'introduire la nuit dans leur appartement. Le comte de Polo, averti à temps, prévient le déshonneur de sa fille chérie, envoie un cartel au séducteur, se bat avec lui, et part ensuite pour Genève avec ses deux filles, qu'il place dans une pension dirigée par une baronne protestante. L'aînée se convertit au calvinisme, désole son malheureux père, et devient l'épouse d'un ministre protestant, qui meurt peu de temps après frappé par la foudre. Bientôt elle finit elle-même par rendre le dernier soupir, après avoir donné le jour à un enfant qui ne tarde pas à la suivre dans la tombe.

On a encore de cet auteur : La Fille femme et veuve, imitation burlesque du Renégat de M. d'Arlincourt, in-12, 1822. — Le nouveau Solitaire, in-12, 1822. — Le Pâtre des montagnes noires, 3 vol. in-12, 1822. — Ineptie Bonbec, imitation burlesque d'Ipsiboé, 2 vol. in-12, 1823. — Alma, 3 vol. in-12, 1824. — Le Héros de la mort, 3 vol. in-12, 1824. — Sir Jack, 3 vol. in-12, 1824. — Fortune et Revers, 3 vol. in-12, 1824. — Le Figaro de la révolution, 3 vol. in-12, 1825. — La Fille tombée des nues, imitation burlesque de l'Étrangère, in-12, 1825.— La Lanterne du crime, 4 vol. in-12, 1825. — La Fille du pêcheur, 3 vol. in-12, 1827.

GIRARD DE PROPIAC (C. J. Ferd.), né vers 1760, mort en 1823.

LA SŒUR DE SAINTE-CAMILLE, ou *la Peste de Barcelone*, *roman historique*, 2 *vol. in*-12, 1822. — Le comte de Rochemaure, désertant la France au commencement de la révolution, a suivi les princes dans l'émigration, et abandonné au séquestre l'antique manoir de ses pères. Après la restauration, il rentre en France avec son fils Adrien, et ils viennent se fixer aux environs de ses anciennes propriétés. Adrien, en se rendant à une maison de campagne, est assez heureux pour sauver la vie à une jeune personne que des coursiers fougueux allaient entraîner dans un précipice. Quelque temps après, le hasard le conduit au château habité par cette jeune personne et son père, M. Beauchamp. Ernestine, c'est le nom de la jeune personne, n'a pu revoir sans émotion son libérateur. La reconnaissance devient de l'amour. Adrien se fait connaître. M. Beauchamp, acquéreur du château de Rochemaure, offre de donner ce domaine en dot à sa fille. Le comte de Rochemaure refuse, et s'oppose également à l'hymen de son fils avec Ernestine. Adrien, désolé, prend le parti de voyager, et son amie obtient la permission d'entrer dans la communauté religieuse des

sœurs de Sainte-Camille, où elle est résolue à passer ses jours, si jamais son sort ne doit être uni à celui de son amant. Elle habitait depuis peu cette pieuse retraite, lorsque la renommée apporte en France la triste nouvelle du fléau qui désole la capitale de la Catalogne. Les médecins français s'empressent à l'envi de solliciter la mission d'aller porter des secours aux pestiférés; les sœurs de Sainte-Camille prennent la résolution de partager leurs périls; deux sont désignées pour se rendre à Barcelone, et le choix tombe sur Ernestine et sa cousine. Adrien, qui n'a cessé de voyager depuis le jour où l'ordre de son père l'a séparé de ce qu'il aime, se retrouve à Barcelone. Frappé de la contagion, il est au nombre des malheureux confiés aux soins et à la garde des deux sœurs de Sainte-Camille. Ernestine soulève sa tête mourante, le reconnaît, et prie auprès d'un être qui lui est si cher; ses prières sont exaucées; Adrien est rendu à la vie; il rentre en France avec sa libératrice, et le comte de Rochemaure consent à les unir. — Rien de plus simple que l'action de ce roman; sagement conçue, elle naît, se développe et se termine naturellement.

Nous connaissons encore de cet auteur : Dictionnaire d'amour, in-12, 1827, et plusieurs romans traduits de l'allemand de divers auteurs.

GIRARDIN (Mme Émile de, née Delphine Gay).

LE LORGNON, *in*-8, 1831. — Le lorgnon est un talisman à travers lequel on découvre l'âme à nu; on voit la différence entre la parole et la pensée, entre l'action et le sentiment qui fait agir. M. de Norville, le possesseur du lorgnon, n'en tire guère parti que dans une occasion importante; non quand il apprend qu'un de ses amis ne l'aime pas, ou qu'une jeune demoiselle veut l'épouser pour sa fortune, mais quand lui-même veut se marier, car sa position est réellement embarrassante. Il aime une veuve en particulier et déteste les veuves en général; même il a fait serment de ne jamais épouser une veuve. Grâce au lorgnon investigateur, M. de Norville découvre que sa veuve n'a jamais été mariée, ce qui s'appelle mariée, et il se décide à l'épouser réellement. — Il ne faut demander dans ce roman ni des situations, ni des passions bien vives, mais ce que l'auteur a voulu y mettre et ce que l'on rencontre à chaque page, beaucoup d'esprit, beaucoup d'observation; des mœurs restreintes à quelques salons; des caractères étroits à force d'égoïsme et d'amour-propre, et que tout le monde peut reconnaître à la vérité des couleurs.

Nous connaissons encore de Mme de Girardin : Contes d'une vieille fille à ses neveux, 2 vol. in-18, 1832. — Monsieur le marquis de Pontanges, 2 vol. in-8, 1835. — La Canne de M. de Balzac, in-8, 1836.

GODWIN (Will.), célèbre romancier anglais.

LES AVENTURES DE CALEB WILLIAMS, ou *les Choses comme elles sont, trad. par le comte Garnier*, 2 *vol. in*-8, 1794, *ou* 3 *vol. in*-12, 1813. — *La traduction du comte Garnier est la plus estimée. L'édition in*-12, *faite sur une édition de Londres, où l'auteur avait fait des additions et des corrections assez considérables, est préférable à celle de* 1794. — C'est une doctrine généralement reconnue que l'amour doit faire le fond et l'intérêt des romans. Godwin, connu en Angleterre par la hardiesse et même la témérité de ses principes, les a déposés plus hardis peut-être encore et plus téméraires dans son roman; il les a développés par l'organe de son héros, Caleb Williams, et a tâché de les rendre plus sensibles par la peinture des infortunes attachantes de ce personnage imaginaire, victime et martyr des lois de la société; il a donc substitué à l'intérêt de l'amour, le plus puissant de tous, l'intérêt ordinairement assez froid d'une doctrine philosophique. Cette doctrine est mauvaise, antisociale; et tel est cependant le talent que déploie l'auteur dans cette production, telle est la vigueur des conceptions, l'énergie des caractères, le coloris du peintre, le tableau animé des discussions, l'adresse, la candeur, et quelquefois l'éloquence des personnages divers, placés par leurs opinions, leurs systèmes, leurs caractères et leurs intérêts, dans un état continuel d'hostilité et de guerre, que peu de romans attachent plus le lecteur. En se privant de la ressource puissante de l'amour, Godwin a dû chercher une autre source d'intérêt, et l'a trouvée dans les autres sentiments du cœur, dans les autres passions de l'âme; il les a soulevés en grand nombre, les uns nobles et généreux, les autres viles et basses, et les a mis en jeu avec beaucoup de force et d'énergie. Godwin se distingue surtout entre les meilleurs peintres de caractères et les plus profonds scrutateurs du cœur humain; il n'est pas moins habile dans l'art d'imaginer des scènes attachantes, des faits pleins d'intérêt, de rendre cet intérêt progressif, de le soutenir par des contrastes ou des incidents tout à fait imprévus, et de tout disposer néanmoins pour que rien ne soit forcé, peu vraisemblable. — Trois personnages surtout, animés par des passions contraires, sont peints dans ce roman avec une vigueur et une franchise de pinceau peu communes : le héros lui-même, Caleb Williams, son persécuteur Falkland, et l'ennemi de celui-ci, Tyrrel; leurs portraits sont tracés de main de maître, et leurs actions toujours conformes à l'idée que ces portraits donnent de leurs caractères. — Tout le premier volume est consacré à l'histoire de Falkland, et les événements dont il se compose sont, pour ainsi dire, l'avant-scène du roman.

Falkland, doué des qualités les plus brillantes de l'esprit, des sentiments les plus généreux de l'âme, adoré de ses domestiques et des vassaux, chéri et respecté de ses voisins, se laisse entraîner aux plus coupables excès, assassine son ennemi, laisse périr sur l'échafaud des personnes innocentes accusées de cet assassinat dont lui seul est coupable. Chargé du poids de cet épouvantable mystère, la vie est pour lui un supplice qu'il n'endure que dans l'espoir de s'assurer encore une mémoire honorable parmi les hommes. On sent qu'aucun crime ne lui coûtera pour couvrir son premier crime d'un voile impénétrable; que ne doit pas craindre l'infortuné que le hasard rendra maître du fatal secret? Caleb Williams, jeune, sans expérience, poussé par une curiosité irrésistible, s'expose à cet affreux danger; secrétaire de Falkland, il éprouve pour ce gentilhomme un mélange de respect et d'admiration; mais différentes circonstances ont éveillé ses soupçons, qu'un malheureux génie le force à éclaircir. Sans cesse occupé du soin de parvenir à ce but, il épie toutes les actions de son maître; aucun de ses mouvements qui décèlent une conscience coupable ne parvient à lui échapper; enfin, il est sur le point d'ouvrir un coffre qu'il suppose devoir renfermer des renseignements positifs, lorsque Falkland le surprend!... Son premier mouvement fut de se jeter sur ses pistolets et de se défaire de l'indiscret. Mais la réflexion succédant à la colère, il épargne sa vie et le laisse sortir. Le soir, il le fait venir devant lui, et après lui avoir fait prêter serment de ne jamais dévoiler ce qu'il allait lui dire, il lui avoue qu'il est le meurtrier de Tyrrel, lui raconte comment, insulté, frappé en présence d'une assemblée nombreuse, il n'a pas pu résister à la honte et à la fureur, qu'il a suivi son ennemi et l'a tué, qu'un malheureux fermier et son fils, accusés du crime, ont péri sur l'échafaud sans qu'il se dénonçât lui-même pour les sauver. Le malheureux Caleb essaye de se soustraire à l'animosité de son maître en s'éloignant de sa demeure; c'est alors qu'il se trouve en proie aux plus affreuses persécutions; plongé dans les cachots, flétri, déshonoré, errant de ville en ville sans pouvoir trouver un appui, il lutte en vain contre la fortune et la haute considération dont jouit Falkland. Celui-ci, pour mettre son secret en sûreté, veut que Williams soit un de ces êtres dégradés auxquels on refuse toute croyance, mais il ne veut pas l'anéantir. Cependant, la force de l'esprit, la noblesse de l'âme, se développent chez Williams avec le cours de ses infortunes. Enfin, lassé de la vie qu'il traîne depuis tant d'années, il se décide à venir attaquer publiquement son persécuteur, sans preuves, sans témoins, sans autres secours pour confondre le coupable que les accents de la vérité et de l'indignation. Toujours suivi par les émissaires qu'il sait at-

tachés à ses pas, il arrive dans la ville habitée par son ancien maître, et se rend chez le magistrat, qui, vaincu par la fermeté que déploie Williams dans son accusation, ne peut lui refuser de le confronter avec Falkland. Le jour fixé, ce dernier se fait porter au tribunal. Williams frémit, car l'ascendant que ce terrible homme n'a jamais cessé d'avoir sur lui, le souvenir de ses grandes qualités, viennent se retracer à sa mémoire, et la douleur suffoque sa voix; mais il n'est plus temps de reculer; il dévoile tout, en demandant pardon à sa victime. « Je vois maintenant, dit-il, toute « l'énormité de la faute que j'ai commise. Je suis sûr que si j'eusse « ouvert mon cœur à M. Falkland, si je lui eusse dit en parti- « culier tout ce que je viens de dire ici, il n'aurait pas pu résister « à la justice de mes demandes..... Je suis venu ici pour accuser; « j'y reste pour rendre des témoignages d'amour et de sensibilité, « et pour donner des éloges. Je proclame au monde entier que « M. Falkland ne mérite qu'intérêt et qu'affection, et que moi, « je suis le plus misérable, le plus haïssable des hommes. Jamais « je ne me pardonnerai les crimes de cette journée; le souvenir « m'en poursuivra partout, et tempérera d'amertume chacune des « heures de mon existence..... » Chacun fondait en larmes. Soutenu par quelques-uns des assistants, Falkland se lève et se jette dans les bras de son accusateur. « Williams, dit-il, vous l'emportez. « Je vois trop tard la grandeur et l'élévation de votre âme... Tout « est fini pour moi. Tout ce que j'ai le plus ardemment désiré, « m'est enlevé pour jamais. J'ai souillé ma vie d'une longue suite « de bassesses et de cruautés, pour couvrir un égarement passa- « ger, et ne pas être en butte aux injustes préjugés du monde. Le « voile sous lequel je me cachais est entièrement tombé. Mon nom « sera voué à l'infamie, tandis que votre héroïsme, votre cons- « tance et vos vertus seront à jamais l'objet de l'admiration des « hommes. » Falkland ne subit point de jugement; il expire bientôt après cette scène.

Le roman de Caleb Williams est une satire de la société, et surtout des lois civiles et criminelles qui la maintiennent. Comme l'auteur de Gil-Blas, Godwin a sa caverne de voleurs; mais dans Gil-Blas, c'est un épisode d'imagination; dans Caleb Williams, c'est le développement d'une doctrine philosophique. Les héros de sa caverne sont des philosophes qui argumentent vigoureusement en faveur de leur système; et si l'auteur finit par ne pas les approuver, il n'approuve pas davantage et ceux qui détroussent et ceux qui les envoient pendre. Il faut avoir bien du talent pour amuser, intéresser et plaire, en mettant en action une doctrine philosophique aussi triste; mais si la doctrine est mauvaise, l'auteur a su la placer dans un cadre très-agréable,

la développer d'une manière très-ingénieuse; aussi Caleb Williams est-il un livre fort curieux.

MANDEVILLE, *histoire anglaise du XVIIe siècle, traduit de l'anglais par J. Cohen*, 4 *vol. in*-12, 1818. — Mandeville est un de ces malheureux dont l'âme n'est jamais sans orage, et qui, en proie à une bourrasque perpétuelle de passions, ne peuvent cependant être regardés comme des fous complets. Il croit que le genre humain a conspiré contre lui; et pour se protéger lui-même contre ce prétendu complot, il a recours aux plus horribles expédients. Le caractère de Mandeville est admirablement dessiné, la conception est frappante et le langage de l'auteur d'une puissante énergie. — La scène du roman est placée sous le protectorat de Cromwell. L'auteur suppose que Mandeville passa les premières années de sa vie dans une retraite austère, circonstance qui, jointe au genre d'éducation qui lui fut donnée, ne fit qu'ajouter à la disposition mélancolique qu'il avait reçue de la nature, et à la sombre activité d'une imagination ardente, qu'augmentèrent encore les leçons d'un précepteur fanatique. Dès son jeune âge se développa dans le caractère du jeune Mandeville cette propension haineuse qui devait empoisonner sa vie. Tout en rendant justice aux vertus de son précepteur, il le haïssait en secret, et mettait même une sorte d'amour-propre à lui résister et à l'humilier. Après avoir passé douze années dans une solitude telle, que la vue des marchands et des ouvriers que la nécessité faisait appeler au château était pour lui un grand événement, il apprit qu'il allait recevoir la visite de sa sœur. Elle vint, il la vit, et conçut pour elle une amitié et une admiration si passionnée, que pour la caractériser il faudrait lui donner un autre nom. Peu après, il entra au collége de Winchester. Là, son humeur atrabilaire acheva de se montrer. Il se trouvait dans le même collége un jeune homme nommé Clifford, dont les qualités aimables, les dispositions bienveillantes, la bonté du cœur ne peuvent rien sur le caractère de Mandeville, qui ressent pour son jeune camarade une invincible aversion. Clifford exerce par son esprit, ses opinions, ses goûts, une grande influence sur les étudiants, et ses succès ne font qu'accroître la haine et l'envie de Mandeville. Le plus innocemment du monde, Clifford se trouve toujours sur son chemin : sollicite-t-il une place, Clifford l'obtient; se trouve-t-il au milieu d'un cercle d'amis dont il fixe l'attention, Clifford arrive, et son amabilité brillante éclipse tout. Un dernier événement porte la haine injuste de Mandeville à son comble. Clifford devient amoureux de sa sœur, et celle-ci le paye du plus tendre retour. Dès lors sa haine n'a plus de bornes; elle prend tous les caractères de la folie. Ses parents jugent qu'une aliénation mentale

peut seule causer de pareils transports. Les deux amants veulent sacrifier leur bonheur à la rage d'un furieux; mais les parents s'y opposent, et Mandeville tire un coup de pistolet à Clifford, au moment où celui-ci vient de recevoir la main de celle qu'il aime.

CŒLEBS, *traduit de l'anglais*, 4 *vol. in*-12, 1817. — Cœlebs, jeune homme élevé par un père rempli de raison et de piété, devient maître de sa fortune et de ses actions dans un âge encore tendre. Son projet est de se marier, mais il a promis à son père de ne point s'engager avant d'avoir consulté un monsieur Stancy, depuis longtemps ami de sa famille. En attendant, il se fait présenter à Londres dans diverses maisons, où il observe principalement les caractères des jeunes personnes à marier, et l'influence que tel ou tel genre d'éducation a eue sur elles. Dans une des familles où il est présenté, il aperçoit un certain désordre dans l'arrangement de la maison, dans le service de la table; il en conclut que les demoiselles sont savantes; il les questionne, elles ne savent rien. Dans une autre maison, il remarque avec peine que les jeunes filles manquent de douceur, de principes religieux, d'aptitude aux travaux sédentaires; dans une troisième, qu'elles se piquent d'avoir beaucoup de maîtres avec lesquels elles n'apprennent rien; mais ce qui les console, c'est qu'une fois entrées dans le monde, elles laisseront tout là, excepté le maître de danse. Cœlebs n'examine pas avec moins d'attention le caractère et la conduite des femmes mariées que ceux des filles; il signale une foule de travers, et particulièrement les ridicules dans lesquels la dissipation et le goût effréné des plaisirs entraînent les femmes. Après tant de recherches infructueuses, on est tenté de croire que Cœlebs prendra bravement son parti et restera célibataire; mais il ne se rebute pas, et finit par découvrir une demoiselle qui réunit toutes les qualités imaginables. C'est la fille même de M. Stancy. On voit que s'il eût d'abord suivi les intentions de son père, il se serait épargné bien des courses inutiles.

FLEETWOOD, *trad. par Villeterque*, 3 *vol. in*-12, 1807. — Fleetwood, misanthrope d'abord par circonstance, devient, en suivant la manière d'être ordinaire des jeunes Anglais riches, incapable de supporter la contradiction et le joug léger de chef de famille. Il a commencé par la misanthropie avant l'âge, il passe par la zone des folies, est trompé par des femmes, en conçoit de l'éloignement pour leur sexe, se marie enfin à la fille d'un ami, qui connaissait ses fautes, ses travers, ses qualités. Cette jeune personne est tourmentée et malheureuse par le caractère de Fleetwood, qui depuis le commencement de sa vie se confesse, s'accuse, se repent, se raisonne et retombe. — Il y a dans ce roman un mélange de raison, de bonnes qualités, d'événements, et

surtout un art dramatique qui soutient l'intérêt qu'on serait souvent tenté de retirer à Fleetwood, si l'on ne trouvait dans le livre beaucoup de détails pleins d'esprit et de finesse. L'épisode du vieux Ruffigny rencontré en Suisse, et le récit de ses aventures, sont extrêmement attachants.

ISABELLE HASTINGS, *trad. par Mme Collet*, 4 *vol. in*-12, 1823. — Isabelle, mariée très-jeune au brillant Willoughby, voit une coquette lui disputer le cœur de son époux, que l'attrait du plaisir et de la nouveauté entraîne malgré lui vers la dangereuse sirène. Conseillée par une amie, Isabelle, pour ramener le volage, essaye de rivaliser en coquetterie avec la séduisante Charlotte; mais en continuant ce manége elle court la chance de se rendre méprisable par amour. Revenue à de meilleurs sentiments, elle écoute les avis d'une tante aussi sage que sévère, qui lui fait comprendre que ce n'est point en s'assimilant à une créature artificieuse qu'elle ramènera son époux. Elle revient donc à son caractère naturel, et par sa conduite sans reproche, sa douceur angélique, elle redevient le charme d'un époux qui, malgré ses longs égarements, n'avait jamais cessé de l'estimer.

Nous connaissons encore de Godwin : Saint-Léon, histoire du XVIe siècle, 3 vol. in-12, 1799. — Cloudesley, 4 vol. in-12, 1830.

GŒTHE,

né à Francfort-sur-le-Mein, le 28 août 1749, mort le 22 mars 1832.

LES PASSIONS DU JEUNE WERTHER, *in*-8, 1804, *trad. par L. Sévelinge. De toutes les traductions françaises qu'on a faites de Werther, celle de Sévelinge est la plus fidèle et la plus élégante; elle a en outre l'avantage, sur les traductions antérieures, d'être faite sur la dernière édition de Gœthe, revue et augmentée de douze lettres.* — Le sujet de Werther n'est point une fiction, mais un fait arrivé réellement, et dont Gœthe apprit les circonstances à Wetzlar. Rien n'est plus simple que ce sujet. C'est un jeune homme, du nom de Werther, qui devient amoureux d'une jeune personne vertueuse, promise à un autre homme. Il lui inspire un goût très-vif, qu'elle se cache à elle-même, comme il dissimule de son côté la passion qu'il ressent. Il s'éloigne cependant, pour ne pas voir le mariage qui se prépare. Il voyage quelque temps, revient ensuite chez les deux époux, et vit pendant quelque temps dans la plus grande union avec le mari et la femme; mais insensiblement celle-ci est moins contente de son époux, celui-ci commence à voir de mauvais œil les visites du jeune Werther. La tristesse et la contrainte règnent entre ces trois personnages. Werther tombe dans cette mélancolie qui est le calmant des

grandes douleurs, mais l'aliment dangereux des grandes passions. Il se dégoûte de la vie, et finit par se tuer avec un pistolet qu'il a emprunté à son rival, et qui a été donné des mains de sa maîtresse.

WILHELM MEISTER, 4 *vol. in*-12, 1829, *traduit par T. Toussenel. Cette traduction passe pour la plus fidèle. M. Toussenel a également traduit la deuxième époque du roman de Gœthe, intitulé Wilhelm Meister's Wanderjahren.* — Chenier, qui ne connaissait que la première époque de ce roman en deux parties, en a porté le jugement suivant : « Ce livre est trop long, quoique abrégé par son traducteur. Du reste, une intrigue bizarre et mal ourdie, une action tantôt traînante et tantôt précipitée, des incidents que rien n'amène, des mystères que rien n'explique, un personnage principal pour qui l'on veut inspirer de l'intérêt, et qui n'est qu'un ridicule aventurier, d'autres personnages que le romancier jette au hasard dans sa fable, et dont il se débarrasse par des maladies aiguës ou par un suicide, pour faire arriver, bon gré mal gré, un dénoûment vulgaire et froid.» — Malgré ce jugement sévère, Meister passe en Allemagne pour l'une des productions les plus remarquables de Gœthe, et renferme, dit-on, toute l'énigme de son génie. L'émotion y est puissante, l'exécution parfaite, le développement et la peinture du caractère merveilleux. Dans Werther, l'écrivain luttait encore contre la vie et la destinée; la philosophie de Meister est une espèce d'optimisme poétique. Par la manière calme, exempte de passions, dont Gœthe considérait le monde et la vie, il s'était formé une façon de voir les choses également éloignée de l'ascétisme et de l'épicuréisme : chacun et chaque chose semblait bien, à la place qui lui avait été assignée. « Chaque individu, disait-il, doit travailler au bien général, et, dans la vie humaine, les effets et leurs actions sont le point principal. » Ces pensées jetaient nécessairement une lumière douce et consolante sur nos douleurs, nos passions, nos regrets, sur toute la partie sombre de la vie. Le poëte qui, dans Werther, s'était laissé séduire à une misanthropie farouche, impatiente, frénétique, s'élevait à l'idée d'une théosophie consolante. — A dire le vrai, Wilhelm Meister est un ouvrage assez souvent ennuyeux, où l'on trouve cependant des passages fort remarquables; c'est le même sujet que le roman comique de Scarron. Wilhelm Meister est fils d'un riche amateur de tableaux et de chefs-d'œuvre italiens, par lesquels Wilhelm a reçu ses premières impressions. Enfant, Wilhelm s'est amusé à faire jouer des marionnettes; il a composé des tragédies avec la Jérusalem du Tasse. Jeune homme, il a vu le théâtre, il s'est placé dans ce monde de carton, au milieu des ingénuités fardées, et il est devenu fou de cette nature

de convention. Il aime une jeune première, Marianne, fille de joie et égrillarde avec laquelle il est au mieux, jusqu'au jour fatal où l'amant en titre se glisse chez Marianne. Pauvre Wilhelm, il voit tout! Il maudit la perfide, et se met à courir la campagne. A chaque pas il fait de nouvelles découvertes : ici c'est une fille qu'un comédien enlève à sa mère; là c'est un Hercule qui fait des tours de force; plus loin, des danseurs de corde ameutent la ville au son du tambour; et ainsi, de tableaux en tableaux, l'auteur, parcourant toute l'échelle de la gent dramatique, arrive au tiers du roman. Il y a toutefois dans ce livre des choses qu'un esprit vulgaire n'aurait pas faites. Par exemple, Philina est un caractère tout français : vive, joyeuse, alerte, vivant au hasard, toujours riante, une fille toute parisienne; à quelques taches près, c'est une piquante création. « Grand merci de vos fleurs, » dit-elle à Wilhelm à sa première entrevue; et, pour ses fleurs, elle lui donne un peigne en écaille, et elle l'entraîne droit à la guinguette; ils vont par eau à ce rendez-vous de convives, et rencontrent dans le bateau un ecclésiastique qu'ils forcent à jouer la comédie; ils débarquent, et sur la rive, voilà des mineurs qui jouent la comédie; le soir ce sont des Bohémiens qui jouent la comédie au carrefour d'une forêt; puis viennent des scènes de bouteilles, des scènes de vieux châteaux; des enlèvements à prévenir, des princes à flatter, des vieux barons allemands à subjuguer, et Philina se charge de tout, Philina suffit à tout, Philina rit de tout : c'est le seul caractère conséquent du roman; malheureusement il paraît sans suite, il disparaît sans raison; puis il reparaît sans qu'on sache pourquoi; à la fin on ne le revoit plus et on le regrette vivement. — Une autre charmante création est celle de la frêle et mystérieuse Mignon, que Walter Scott a prise à Gœthe, et qu'il a nommée Fénella; mais la femme enfant de Gœthe est infiniment supérieure à l'imitation de Walter Scott. Rien n'est touchant comme la mort de Mignon. — Qu'avez-vous, Mignon? s'écria Wilhelm. Elle leva sa charmante petite tête, regarda son protecteur, et, la main sur son cœur, elle sembla lui exprimer l'excès de ses souffrances. Bientôt elle se jeta à son cou avec la vivacité d'un ressort qui se détend; un torrent de larmes s'échappa de ses yeux fermés et coula sur son sein. Mon enfant! mon enfant! disait Wilhelm, et elle pleurait toujours; puis elle lui dit : — « Mon père! veux-tu être mon père? je serai ton enfant! » — Si la lecture de Wilhelm Meister est quelquefois insipide, il y a certes aussi, dans cet ouvrage, de grandes beautés, des choses, nous le répétons, qu'un esprit vulgaire n'aurait pas faites.

FAUST, *tragédie, traduite de l'allemand par M. A. Stapfer, in-fol.*, 1828. — Ce qu'on appelle ici la tragédie de Goethe n'est non

plus ce qu'on entend en français par une tragédie, que la Divine comédie du Dante n'est ce qu'on est convenu d'appeler une comédie; c'est une conception tout originale dont il faut se garder de juger par comparaison avec rien de ce qu'on a coutume de faire. Cette conception est précédée d'un prologue sur le théâtre, dans lequel l'auteur se met en scène avec le directeur et le bouffon d'une troupe de comédiens ambulants; ensuite vient un prologue dans le ciel, où Dieu entre en conversation avec un diable nommé Méphistophélès, qui demande et obtient du Seigneur qu'il lui permette de tenter, jusqu'à sa perdition, s'il se peut, Faust son serviteur. Voici comment, de retour sur la terre, marche l'action : Faust, le docteur, vieilli dans l'obscurité de l'école, dans la poussière des livres, et à force de peines devenu savant de tout ce qu'il est donné à l'homme de savoir, reconnaît avec amertume que toute science n'est que vanité et affliction d'esprit. « Après « tant et de si longues veilles, se dit-il à lui-même, me voilà, pau- « vre fou, aussi sage que devant;.... nous ne pouvons rien con- « naître. Rien!.... La joie m'a fui sans retour;.... je n'ai d'ailleurs « ni biens, ni argent, ni honneur, ni crédit dans le monde;..... « non, un chien ne voudrait pas de l'existence à ce prix! Je ne « vois plus maintenant qu'une chose à essayer, c'est de me jeter « dans la magie. » Par fortune, le grimoire de Nostradamus lui tombe sous la main; il l'ouvre, et tout d'abord les génies cèdent à ses conjurations; le monde des esprits lui est ouvert; l'harmonie des cieux et le mécanisme de la terre se manifestent à ses yeux. Mais cette vision ineffable, ce rêve d'une imagination exaltée, qu'il suffit de l'arrivée d'un valet importun pour faire évanouir, ne servent qu'à rendre plus sensible au docteur la honte de son ignorance, le sentiment de son néant, et de quel poids sont pour l'âme les liens du corps. Après un fort long colloque avec l'impertinent valet, cette dernière idée lui revient. Comme il n'a pas grand'chose à perdre dans ce monde, et qu'en sa qualité d'esprit fort il ne craint rien dans l'autre, le voilà résolu à mettre son âme hors d'entraves : déjà le breuvage est préparé, déjà la coupe empoisonnée touche ses lèvres, quand soudain se fait entendre la douce mélodie d'un chant religieux : c'est l'office du matin d'un jour de Pâques, c'est l'hymne de la résurrection que l'on chante dans l'église voisine. Cette musique céleste, ces paroles de vie, réveillent dans l'âme du vieux philosophe les souvenirs de la jeunesse, jours d'innocence et de bonheur; elles changent le cours de ses idées, le font renoncer à son sinistre projet, et l'entraînent hors de sa sombre demeure, sur le parvis de l'église, en vue d'une belle campagne que commencent à ranimer les souffles balsamiques du printemps, à l'instant où la troupe des fidèles sort en foule, se partage

en groupes, et peu à peu se disperse pour aller, chacun suivant les goûts de son âge, jouir des plaisirs ou des douceurs du jour du repos. Ce spectacle, que le génie de Goëthe a su rendre ravissant, calme pour un instant l'imagination et le cœur de Faust. Mais bientôt, de retour dans son laboratoire, il retombe en proie à ses turbulentes pensées, à ses désirs, à ses regrets, et, de plus, au diable Méphistophélès, qui s'introduit chez lui sous la forme d'un gros chien barbet. Une lutte à outrance s'engage entre le magicien et le démon; le docteur succombe et fait un pacte avec le diable, par lequel ce dernier s'engage à être à son service dans ce monde, à charge de revanche dans l'autre. — A partir de là, ce ne sont plus que prestiges, maléfices, débauches, crimes et catastrophes terribles. Faust, métamorphosé, par la puissance du démon, en un jeune et beau cavalier, séduit et déshonore une pauvre fille nommée Marguerite, puis l'abandonne, après avoir tué son frère traîtreusement en duel. Plus tard, après une année environ d'entr'acte, on apprend, de la bouche même de cette jeune fille, qu'ainsi délaissée dans le désordre, elle a causé la mort de sa mère, s'est rendue coupable du meurtre de son enfant, et a été condamnée au dernier supplice. Actuellement elle gémit dans un cachot, en proie au délire des remords, de la terreur, et encore de son fol amour. Cependant Faust, en qui tout sentiment humain n'est point étouffé, a exigé de Méphistophélès qu'il lui ouvrît les portes de la prison, et fît tomber les fers de Marguerite. L'infortunée peut en ce moment choisir, ou d'une mort ignominieuse, ou de la vie dans les bras de son amant, mais sous la domination du démon. Cette dernière condition la pénètre d'une horreur salutaire; elle résiste aux instances de Faust et de Méphistophélès qui la presse de les suivre, et expire à leurs yeux, assurée, par la voix des anges, de la miséricorde de Dieu, le matin du jour où elle allait tomber sous les coups de la justice des hommes. — Ce rôle de Marguerite est d'un bout à l'autre ravissant de grâces et du plus déchirant pathétique : on est confondu de voir revêtues de tant de beautés, et de beautés du caractère le plus noble, un amas d'horreurs et de l'espèce la plus ignoble. Le rôle de Faust, à part le galimatias philosophique et satirique, est aussi fort beau.

GOLDSMITH (Olivier),

né à Pallice, paroisse de Farney, comté de Longford, en Irlande, le 29 novembre 1728, mort le 4 avril 1774.

LE MINISTRE DE WAKEFIELD, *trad. attr. à Mme de Moutesson, in-12, 1767; idem sous ce titre : le Curé anglais, trad. par Éléonore de Flin-*

ville, 2 *vol. in*-12, 1799; *id. sous le titre du : Curé de Wakefield, trad. par Voullaire, in*-18 (*traduction que les Anglais ont vantée comme la meilleure*); *id., sous le titre du : Ministre de Wakefield, trad. par Imbert*, 2 *vol. in*-12, 1808; *id., trad. par A. Aignan, in*-12, 1803; *id., trad. par Hennequin, in*-8, 1825; *id., trad. par Charles Nodier.* — Le manuscrit de cet inimitable roman devenu classique, que toute l'Europe a lu, et qui fit la réputation de Goldsmith comme prosateur, fut vendu soixante livres sterling au libraire Newbury, lequel avait une si mince opinion de son acquisition, que le *Vicaire de Wakefield* resta chez lui en manuscrit pendant deux ans, et ne fut publié que lorsque le *Voyageur* (*the Thraweller*) eut mis l'auteur en réputation. Ce livre, qui a fait couler tant d'honnêtes larmes et attendri tant de jeunes âmes, est l'églogue la plus dramatique et la plus naïve que l'on ait jamais écrite, ou plutôt c'est l'épopée domestique; c'est le coin du feu, sublime dans la pauvreté. D'une seule idée, celle de la famille, découlent toute la philosophie, toute la poésie, tout l'héroïsme du vicaire. C'est chose merveilleuse combien le cœur est soulevé doucement et profondément remué par cette lecture; à peine introduit dans le petit ménage, vous partagez tous les intérêts de la bonne famille qui vous est donnée; vous êtes à elle et elle est à vous : on ne vous impose aucune admiration, vous conservez votre liberté tout entière; la vieille femme fait des conserves et des projets, la fille aînée est coquette, le bonhomme de vicaire est pédant, le fils aîné vagabonde, et le fils cadet se laisse attraper. Voilà bien toutes les taches et toutes les misères de notre nature : vanité, faiblesse, illusions, folles joies, longues espérances, prétentions, imperfections, légèreté, inconséquences. Mais le sentiment de la famille consacre le sentiment du devoir, et constitue, sous l'œil de Dieu, comme un sacerdoce primitif auquel viennent se rattacher tous les dévouements, et qui s'élève, par un imperceptible progrès, jusqu'aux sublimes vertus. A l'exception de quelques invraisemblances dans la composition du roman, la facilité et la grâce du style, et la vérité des principaux caractères, font du Vicaire de Wakefield une des plus délicieuses fictions imaginées par l'esprit humain. Quel caractère que celui du simple pasteur, doué de toute la bonté et de toute l'excellence qui doivent distinguer l'envoyé de la Divinité près de l'homme, et qui a cependant toute la pédanterie et la vanité littéraire qui sert à faire connaître en lui la créature jetée dans le même moule que ses ouailles, sujette aux mêmes imperfections! Noble et simple à la fois, dans son triple caractère de pasteur, de père et d'époux, le bon vicaire nous offre une peinture de la fragile humanité placée dans l'attitude de sa dignité la plus naturelle. Il forme un vrai contraste avec son ex-

cellente compagne, qui, avec toute sa finesse de mère, son économie, son affection conjugale, déjoue ses plus sages projets par sa vanité et sa folle complaisance pour ses filles. Enfin, M. et mistress Primrose, entourés de leurs enfants, composent un tableau de famille si parfait, que peut-être il n'a jamais été égalé. Il est tiré, à la vérité, de la vie réelle, et s'éloigne de ces incidents extraordinaires auxquels ont recours les auteurs qui veulent surtout surprendre; mais la simplicité de ce livre charmant rend plus durable le plaisir qu'il procure. On lit le Vicaire de Wakefield à tout âge; on le relit sans cesse, et l'on bénit la mémoire de l'auteur qui a cherché à nous réconcilier avec la nature humaine. Soit que nous choisissions les incidents pathétiques et déchirants de l'incendie, les scènes de la prison, les parties plus gaies et plus légères du roman, nous trouvons toujours les sentiments les plus vrais et les plus purs exprimés avec une rare élégance. Peut-on citer un caractère plus pur et plus noble que celui de cet excellent pasteur s'élevant au-dessus de l'oppression, et travaillant à la conversion des criminels parmi lesquels l'a jeté son lâche créancier? Dans beaucoup trop d'ouvrages de ce genre, les critiques sont obligés de chercher à justifier ou de censurer des passages qui sont dangereux pour l'innocence et la jeunesse; mais le laurier de Goldsmith est sans tâche : il a écrit pour faire aimer la vertu, pour rendre le vice odieux, et il a réussi à se placer au premier rang parmi les écrivains anglais.

LE VILLAGE ABANDONNÉ. — On a plusieurs traductions françaises en vers et en prose de cette charmante nouvelle, qui se distingue par l'élégance, le naturel et le pathétique. Quelques-uns des amis de l'auteur, auxquels il avait communiqué le plan de son poëme, ne goûtaient pas ce plan, et pensaient que cette dépopulation de village n'existait point; mais Goldsmith, qui était certain du fait et qui se rappelait avoir vu en Irlande des villages totalement dépeuplés, persista dans son idée et publia son poëme, que le public accueillit avec enthousiasme. Lissoy, village près de Ballymahon, où le frère de Goldsmith avait une cure, passe pour être le lieu décrit dans le poëme du Village abandonné. On montre encore l'église qui couronne la montagne voisine, le moulin et le lac, l'aubépine, etc. Il est à présumer que la description doit beaucoup à l'imagination du poëte, mais c'est un hommage qu'il s'est plu à rendre à la patrie de ses pères.

LE CITOYEN DU MONDE, ou *Lettres d'un philosophe chinois dans l'Orient*, 3 *vol. in*-12, 1763. — C'est une imitation des Lettres persanes de Montesquieu.

CONTES MORAUX, *trad. par le prince de Galitzin*, *in*-8, 1804. — Ces contes sont tirés des Essais de l'auteur. Ceux qui veulent

prendre en quelques pages une idée de l'esprit naïf et jovial de Goldsmith, doivent lire son histoire d'un pauvre diable et celle d'un vieux matelot invalide, le plus plaisant optimiste qu'on puisse imaginer.

GOLOWKIN (le comte Fœdor).

LETTRES DE BLANCHE, PRINCESSE D'AMALFI, A ADALBERT DE SANSEVRO, *écrites à la fin du XIe siècle*, *in*-8, 1821.—Ce roman, en partie fondé sur un opéra italien intitulé *la princesse d'Amalfi*, fut composé à la suite d'une discussion de société, où on avait défié l'auteur de traiter d'une manière piquante et neuve ce sujet assez fade et déjà connu. — Élevée avec soin sous les yeux de son père, la princesse Blanche possède le talent, fort rare dans le XIe siècle, d'exprimer ses pensées et ses sentiments par écrit. Près d'elle est un jeune page qui n'a pu la voir sans l'aimer; mais le rang élevé de Blanche, l'humble charge qu'il occupe à la cour, lui défendent d'espérer aucun retour. Laissée à dix-sept ans, par la mort de son père, maîtresse de ses États et de sa main, la princesse d'Amalfi songe à prendre un époux; l'année de deuil va finir; un tournoi se prépare, et elle espère trouver parmi les preux que cette cérémonie rassemble, un chevalier digne d'elle, et cependant elle ne voit pas approcher sans terreur le moment qui doit lui ravir sa liberté. Inquiète de ce changement dans son sort, elle écrit à Adalbert, dont elle ne soupçonne pas l'amour, lui parle de ses chagrins et de son inquiétude. Cette correspondance, qui n'était d'abord qu'une diversion à ses ennuis, lui devient peu à peu nécessaire; oubliant le langage impérieux du pouvoir, elle prend le ton plus doux de l'amitié; elle raconte à Adalbert ce qu'elle voit, ce qu'elle pense, ce qu'elle sent. Il y a infiniment de talent et d'adresse à mettre dans la bouche d'une femme la peinture d'un sentiment qu'elle éprouve presque à son insu; cette foule de nuances délicates dont se compose l'amour échappent à toute analyse et ne se révèlent que par un mot; aussi Blanche ignore-t-elle ce qui se passe dans son cœur, tandis que son trouble, son dépit, sa tendresse, trahissent à chaque instant sa passion pour Adalbert. — Nous ne continuerons pas plus loin l'analyse de ce joli ouvrage, afin de laisser au lecteur le plaisir de la surprise.

GOLOWKIN (Mme la comtesse de).

***ALPHONSE DE LODÈVE**, 2 *vol. in*-8, *Moscou*, 1807; ou 2 *vol. in*-12, 1809. — Alphonse de Lodève quitte Paris, où il jouait le

personnage d'homme à bonnes fortunes, arrive à Boulogne, voit l'épouse de M. de Vélétri, et sent naître tout à coup une de ces passions dont on ne voit que de rares exemples. M. de Vélétri est très-jaloux de sa femme, et cependant Alphonse ne lui cause aucun ombrage; il a ses entrées libres auprès de madame, n'éprouve qu'une légère résistance, et obtient en très-peu de temps l'aveu tant désiré. M. de Vélétri est tué en duel, et il semble qu'alors rien ne doive plus s'opposer au bonheur des deux amants; mais, par un malentendu cruel, par un accident inattendu, l'événement qui la rend veuve est présenté à Mme de Vélétri comme si c'était Alphonse qui fût mort et non pas son mari; la douleur qu'elle ressent est si violente, que l'arrivée même de cet amant adoré ne peut l'empêcher d'y succomber. Elle expire, et Alphonse désespéré renonce au monde et va s'enfermer dans un cloître. — On trouve dans ce roman beaucoup de morceaux très-agréables; tous les sentiments sont vrais et exprimés avec une gracieuse simplicité.

Nous connaissons encore de Mme de Golowkin : * Élisabeth de S...., 3 vol. in-12, 1809.

GOMBERVILLE (le Roy de).

POLIXANDRE, 5 *vol. petit in*-8, 1637. — Ce roman est d'un excès de folie si curieux, qu'il donne le courage de le lire, à la vérité un peu légèrement. La princesse, héroïne de ce terrible ouvrage, est une certaine Alcidiane qui est bien la plus extraordinaire créature que l'on ait jamais imaginée. Elle est aimée de tous les monarques du monde, et il lui vient des ambassadeurs de tous les coins de l'univers pour la demander en mariage. Ceux qui ne peuvent pas y prétendre se contentent de se déclarer ses chevaliers à cinq ou six cents lieues d'elle, rompent des lances en son honneur, et s'abstiennent de regarder aucune femme au monde après avoir vu le portrait d'Alcidiane. La princesse est très-offensée de cette espèce d'hommage, et trouve très-mauvais que le grand kan des Tartares, et le roi de Cachemire, et le sultan des Indes, aient la hardiesse d'être amoureux d'elle, quoique d'un peu loin. Enfin, aimer Alcidiane, même à mille lieues, est un crime digne de mort, excepté pour Polixandre, le héros du roman, à qui seul elle a permis de l'aimer, parce qu'après tout il faut bien faire grâce à quelqu'un. En qualité de son chevalier, elle le dépêche dans toutes les cours pour châtier les insolents qui osent se déclarer ses soupirants sans sa permission. Polixandre fait ainsi le tour du monde, défiant tout ce qu'il rencontre; et quand il a tué l'un, blessé l'autre, détrôné celui-ci, fait celui-

là prisonnier, et tiré parole de tous qu'ils n'oseront plus se dire amoureux d'Alcidiane, il revient auprès de sa belle, qui daigne l'honorer d'un regard, mais qui ne peut encore s'accoutumer que longtemps après à l'idée d'épouser un homme après en avoir fait tant tuer. Lui-même ne le conçoit pas plus qu'elle; et lorsque enfin il est marié, il a toutes les peines du monde à se persuader qu'un mortel puisse être l'heureux époux d'Alcidiane, et que cet époux ce soit lui. La tête lui tourne lorsqu'il faut monter à l'appartement de sa femme; il lui faut deux écuyers pour le soutenir dans l'escalier; il est prêt à tomber à chaque marche, et le roman est fini que l'on n'est pas encore bien assuré de sa vie. — Madame de Gomez a donné une suite à ce roman, en 3 vol. in-12.

GOMEZ.

(M. Aug. Poisson, dame de), née à Paris en 1684, morte en 1770.

CENT NOUVELLES NOUVELLES, 8 *vol. in*-12, 1735. — On regarde ce recueil comme une des meilleures productions de l'auteur. La plupart des nouvelles sont assez bien intriguées; elles sont écrites avec feu, et les passions y sont mises en jeu avec vérité.

On a encore du même auteur : * Anecdotes, ou Histoire secrète de la maison Ottomane, 4 part. in-12, 1722.—Histoire secrète de la conquête de Grenade, in-12, 1723. — Les Journées amusantes, 8 vol. in-12, 1723 et ann. suiv. — Anecdotes persanes, 2 vol. in-12, 1727. — Crémantine, reine de Sanga, 2 vol. in-12, 1727. — La jeune Alcidiane, 3 vol. in-12, 1733. (C'est la fin d'un roman publié sous le même titre par Gomberville en 1651.) — La nouvelle Mer des histoires, 3 vol. in-12, 1733.—Histoire d'Osman, 2 vol. in-12, 1734.—* Histoire d'Eustache de Saint-Pierre au siége de Calais, in-12, 1765. — Le Scélérat trompé, nouvelle (nouv. éd.), in-18, 1812. — Le Voleur amoureux, nouvelle (nouv. éd.), in-18, 1812.

GOTTIS (Mme Augustine de).

ERMANCE DE BEAUFREMONT, *comtesse de Gatinois*, 2 *vol. in*-12, 1818. — Unique héritière d'un fief qui lui donnera bientôt une immense fortune et des milliers de serfs, Ermance de Beaufremont est recherché en mariage par tous les grands seigneurs des provinces voisines. Un des plus empressés est le duc de Bar, mais par un motif de reconnaissance et de tendresse filiale, elle préfère le vieux comte de Nivernois. Après l'avoir épousé, elle part avec lui pour son château, où se trouve un page nommé Ingelger, âgé de dix ans, auquel quelques années plus tard la tête tourne pour la belle châtelaine, qui ne le voit pas d'un œil indifférent. Plus tard le comte de Nivernois meurt subitement. Le duc de Bar, dont la haine et la jalousie poursuivent Ermance depuis son ma-

riage, trouve le moyen de l'accuser d'avoir empoisonné son mari, et de le prouver par témoins. Par sentence du parlement elle est condamnée au bûcher. Elle en appelle au jugement de Dieu; Ingelger soutient l'accusation; le duc de Bar est tué, et Ermance, reconnue innocente, prend le voile dans un couvent de bénédictines. — La marche de ce roman est vive et simple. Les deux parties brillantes sont l'accusation d'Ermance, avec tous les accessoires du jugement de Dieu, et la prise d'habit de la nouvelle religieuse.

CATHERINE Ire, IMPÉRATRICE DE TOUTES LES RUSSIES, 5 *vol. in*-12, 1819. — Madame de Gottis a usé du privilége accordé à tout romancier, d'arranger les faits à sa guise. Elle a prodigieusement embelli toute la partie inconnue de la vie de son héroïne. Catherine n'est plus cette prisonnière de Mariembourg, forcée de subir toutes les chances de la guerre, et que ces chances donnent successivement à plusieurs maîtres; c'est une jeune personne aussi réservée et plus scrupuleuse que l'héroïne d'un roman anglais. La première entrevue de Pierre et de Catherine est bien amenée, et prouve que l'auteur connaît l'art des contrastes. C'est au milieu de l'horrible massacre des Strélitz que le czar voit pour la première fois celle qui doit un jour partager son trône. Puis il la perd de vue pendant deux années, et la retrouve dans une fête chez le prince Menzikof. Cette dernière circonstance est à peu près conforme à l'histoire; on sait que le czar prit d'abord pour Catherine un goût que lui-même regardait comme passager, et qui ne tarda pas à devenir un attachement sérieux. On assure que la beauté de Catherine n'avait rien d'extraordinaire, et que son plus grand attrait pour le czar était la gaieté de son humeur et la douceur inaltérable de son caractère. Elle calma souvent la colère de son époux, et le rendit moins cruel en le rendant plus clément. L'auteur a eu l'art d'encadrer dans l'histoire de Catherine tous les événements importants du règne de Pierre le Grand, qui, quoiqu'un peu travestis, ne cessent pas toutefois d'intéresser.

FRANÇOIS Ier, MADAME DE CHATEAUBRIAND, 2 *vol. in*-12, 1816. — François Ier vient de monter sur le trône; galant, adorateur de toutes les belles, il ne connaît pas encore l'amour, lorsque Françoise de Foix, épouse du comte de Châteaubriand, paraît à la cour, dans l'espoir d'obtenir la grâce de son frère Lautrec, que le roi a dégradé et condamné à mort sur une fausse accusation de l'amiral Bonnivet. Les charmes de Françoise de Foix détruisent heureusement les effets de la calomnie, et le roi, à la prière de celle dont le premier regard l'a subjugué, réhabilite Lautrec dans tous ses honneurs. Le jaloux Châteaubriand, qui depuis plusieurs

années était parvenu à dérober son épouse à tous les regards, s'empresse de la ramener dans son château, qu'il lui fait promettre de ne pas quitter, même quand il l'en presserait par lettres, à moins qu'il ne lui envoie un anneau exactement pareil à celui qu'il lui laisse. A son retour à Paris, le comte, pressé par le roi et par toute la cour, écrit, mais vainement, à Françoise de venir le rejoindre, jusqu'au jour où le confident du roi parvient à percer le mystère de l'anneau; un anneau semblable est envoyé à la comtesse, et la comtesse arrive. Bientôt après, le roi profite de l'absence du comte pour obtenir les faveurs de la comtesse, qui devint maîtresse déclarée et parcourut la France en souveraine avec son royal amant. Cependant François Ier est appelé aux champs de l'honneur pour aller combattre les troupes de Charles-Quint. Le comte de Châteaubriand, qui ne respirait que la vengeance, attire sa femme dans son château, poignarde sa fille sous ses yeux, et annonce à la comtesse qu'elle ait à se préparer à la mort. L'infortunée demande un prêtre; on le lui amène suivi d'un chirurgien, qui ouvre les veines à la malheureuse Françoise et la laisse expirer dans les bras du ministre de Dieu. — Ce roman est assez bien conduit; mais les caractères laissent beaucoup à désirer. Celui de Châteaubriand est atroce, et sa frénésie n'inspire pas un moment la pitié; la comtesse n'a point de caractère, ou du moins il est à peine indiqué, et les traits en sont si peu d'accord, qu'il est impossible de s'identifier à son sort. Quant à François Ier, sa séduisante galanterie, son esprit chevaleresque, son aimable entraînement pour les femmes, cette grâce qui couvrait ses faiblesses, rien de tout cela n'est retracé.

MARIE DE CLÈVES, PRINCESSE DE CONDÉ, 3 *vol. in*-12, 1823. — On a raconté de mille manières l'origine de la passion extraordinaire que Marie de Clèves, princesse de Condé, inspira au duc d'Anjou, depuis Henri III. Selon l'usage des temps de crédulité où vécurent ces deux personnes, on crut que la princesse avait employé quelque charme pour enflammer Henri. Sainte-Foix, dans ses Essais historiques, donne à cette passion une cause plus naturelle, mais qui n'en est pas moins étrange. Il rapporte que, dans les fêtes qui furent données au Louvre à l'occasion du mariage de Marguerite de Valois avec le roi de Navarre, se trouvait la jeune Marie de Clèves, alors âgée de seize ans. Cette jeune personne, se sentant un peu indisposée de la chaleur du bal, passa dans un arrière-cabinet où les femmes de la reine mère l'engagèrent à changer de linge : elle y consentit. Il n'y avait qu'un moment qu'elle était sortie de ce cabinet, lorsque le duc d'Anjou, qui avait beaucoup dansé, y entra pour rajuster sa chevelure, et s'essuya

le visage avec le premier linge qu'il trouva; c'était la chemise que Marie venait de quitter. En rentrant dans le bal, il jeta les yeux sur elle, et ne put les en détacher; son trouble, les transports et tous les empressements qu'il commença à lui marquer étaient d'autant plus étonnants, que depuis six jours qu'elle était à la cour il n'avait témoigné que de l'indifférence pour elle. Mme de Gottis, en dépit des historiens qui assurent que Marie de Clèves mourut en couches à l'âge de vingt et un ans, suppose qu'elle a été empoisonnée par les ordres de Renée de Rieux, dite la belle Châteauneuf, maîtresse du duc d'Anjou. Cet affreux attentat est amené par une foule de scènes intéressantes, dans lesquelles l'imagination ingénieuse de l'auteur reproduit les phases très-variées des amours de la princesse de Condé et du duc d'Anjou. Catherine de Médicis, la reine de Navarre, Henri IV, se montrent par intervalles sur la scène, et figurent dans les fêtes, les bals, les carrousels, qui servaient de moyens politiques à l'astucieuse Catherine.

Nous connaissons encore de Mme de Gottis : Marie de Valmont, in-12, 1812. — Le jeune Loys, 4 vol. in-12, 1817. — La jeune Fille, ou Malheur et Vertu, 2 vol. in-12, 1818. — Contes à une petite Fille, 2 vol. in-18, 1821. — L'Abbaye de Sainte-Croix, 5 vol. in-12, 1822. — Jeanne d'Arc, 4 vol. in-12, 1822. — La Tour de Bramafan, ou le Cri de la faim, 3 vol. in-12, 1824. — Robert de France, 4 vol. in-12, 1826. — Morale des jeunes princes, 2 vol. in-12, 1828.

GOZLAN (Léon), né à Marseille en 1806.

LE NOTAIRE DE CHANTILLY, 2 *vol. in*-8, 1836. — Suivant l'auteur, la société du moyen âge était tout entière en puissance du prêtre. Le prêtre mort, sa succession hiérarchique est aujourd'hui échue à plusieurs héritiers. Qui sont ces héritiers? quels titres, quelles vertus, quelles garanties ils offrent? quel bien et quel mal ils peuvent faire à cette société tenue par eux? voilà la pensée que M. Léon Gozlan se propose de formuler sous le titre général des *Influences*, dans une série de romans dont le premier est le Notaire de Chantilly. Le notaire semble en effet le principal légataire du prêtre; dans un temps où l'argent est tout, on n'a plus de pensées, on a des affaires; c'est le confesseur moderne. Après le notaire viendront le médecin et l'avocat, autres héritiers de la puissance sacerdotale. — Voici le sujet du Notaire de Chantilly :

Le républicain Clavier ayant perdu pendant la révolution sa femme et ses enfants, tués par des nobles, a vengé sa famille et sa cause par l'anéantissement des meurtriers. Il n'a épargné qu'une jeune fille qu'il adopte, élève et chérit bientôt en père. Clavier est vieux, il a

dicte son testament au notaire Maurice et donne tous ses biens à sa fille adoptive, à la condition qu'elle n'épousera jamais un noble. Mais l'amour n'a pas d'opinion. Déjà l'orpheline a donné en secret son cœur à un noble vendéen réfugié à Chantilly, à Édouard Calvincourt, condamné à mort pour crime de guerre civile et caché dans la maison du notaire. Édouard séduit la fille adoptive de Clavier et l'épouse de Maurice. Le père et le mari apprennent bientôt leur double honte; le républicain provoque Édouard; mais au moment du combat les gendarmes viennent enlever Clavier et son adversaire. Le vieux républicain trouve toutefois moyen de dérober à l'échafaud le condamné vendéen, qui va se faire tuer au cloître Saint-Méry. Après la mort de l'amant viennent celles du père et de la jeune fille. Le notaire se ruine, mais son beau-frère s'enrichit, comme Kessner, et finit par rendre fortune, étude et femme au résigné Maurice, qui est encore époux et notaire à Chantilly.— Avec une autre ravissante figure de femme honnête, tels sont tous les principaux personnages de l'œuvre de M. Gozlan, qu'il faut lire en entier pour savoir combien il a mis d'art dans son consciencieux travail, où l'on remarque principalement un chaleureux tableau de la révolution française; de poétiques élégies en l'honneur de la vieille société; les luttes dramatiques de l'esprit républicain et de l'amour paternel dans le même homme, de la soumission filiale et de la rébellion d'amour dans la même vierge; ouvrage qu'il faut lire surtout pour connaître, après Robert Macaire, tout le brigandage policé de certains agents d'affaires, et, même après Hermione, toute la sauvage jalousie d'un cœur de femme.

LES MÉANDRES. *Romans et Nouvelles*, 2 *vol.* in-8, 1837. — Les Méandres se composent de dix-sept nouvelles ou fragments, parmi lesquels nous distinguerons les trois plus importants : une Visite à Bernardin de Saint-Pierre, le Traité de Madrid, et Roberto Corsini. — Dans une Visite à Bernardin de Saint-Pierre, l'auteur nous raconte une histoire arrivée à Bernardin vers les derniers jours de la république; c'est une simple conversation entre l'auteur des Harmonies de la nature et le général Bonaparte. On ne peut rien trouver de plus simple que ce sujet, et cependant rien de plus intéressant. — Le Traité de Madrid met en présence François Ier et Charles-Quint, dont les caractères sont admirablement dessinés; l'esprit aventureux, chevaleresque de François Ier, ressort parfaitement à côté de la nature ombrageuse et froidement ambitieuse du roi d'Espagne. — Roberto Corsini est un joueur effréné qui, après avoir perdu des sommes énormes, joue jusqu'à sa maîtresse, qu'il perd et qu'il livre au seigneur Doria, son adversaire, auquel il demande une

dernière revanche. Ce dernier enjeu sera plus considérable que tous les précédents, il jouera son nom, plus illustre et plus ancien qu'aucun nom de Venise. La partie s'engage, et bientôt Corsini n'est plus Corsini. Ici commence le supplice de cet homme; il court le monde comme un damné, mendiant un nom et repoussé partout; le prêtre lui refuse un nouveau baptême; le bandit refuse d'associer à ses luttes un homme qui n'a pas de nom. Après plusieurs années de douleurs, il apprend que ce Doria, qui porte aujourd'hui le nom de Corsini, est un voleur, un faussaire; il veut demander justice contre lui, mais la justice reste sourde aux plaintes d'un homme qui n'a pas de nom. Enfin, un jour, il revient auprès de Doria, qu'il trouve à l'agonie : « Avant de mourir, lui dit-il, rends-moi mon nom; je mourrai avec toi si tu l'exiges, mais rends-moi mon nom, par pitié! » Doria ne répondit pas : il était mort! Il n'était guère possible de peindre plus énergiquement les misères que l'effroyable passion du jeu traîne à sa suite, d'exprimer mieux les passions du joueur ruiné.

L'épisode du Blocus continental, la Main cachée, et Léopold Spencer, sont aussi trois petits romans pleins d'intérêt.

WASHINGTON LEVERT ET SOCRATE LEBLANC. 2 *vol. in*-8, 1837. — Le duc Levert est un philanthrope, qui pense que tout serait bien si l'éducation, au lieu de vicier les instincts des hommes, les combattait quelquefois et les perfectionnait toujours. Desverriers, beau-frère du duc, est un égoïste qui pense que l'humanité se perfectionnera bien d'elle-même, si elle doit se perfectionner, et qu'il n'est pas besoin qu'on s'en occupe. Entre ces deux hommes se place un troisième type, type de vanité féminine, la duchesse Levert. Au moment où l'action s'engage, il vient de naître au duc Levert un gros garçon qu'il nomme Washington, et pour célébrer cet heureux événement, il fait retirer de l'hospice des enfants trouvés un enfant déposé le même jour, enfant né dans une orgie, ainsi que l'atteste un papier déposé dans son berceau; cet enfant reçoit le nom de Socrate. Le duc emploie pour l'éducation de son fils tous les systèmes humanitaires que chaque jour voit éclore, l'initie à tous ses projets d'améliorations, et, malgré tous ses efforts, il a peine à détourner l'esprit du jeune homme au profit exclusif de la philanthropie. Socrate, élevé dans une sphère plus inférieure, n'en réussit pas moins dans tout ce qu'il entreprend d'apprendre. Les jeunes gens correspondent entre eux. Washington écrit à Socrate avec ses idées moitié mondaines et moitié philosophiques, et Socrate répond avec l'effervescence d'un enfant solitaire, qui ne connaît d'autre monde que celui de son imagination. Alors se noue forte-

ment l'action du roman, que nous ne suivrons pas dans ses détails, pour ne pas anticiper sur le plaisir du lecteur; nous dirons seulement que Washington tue un homme en duel, parce que cet homme lui a contesté la noblesse de son blason; comment il rencontre une jeune Anglaise qu'il séduit, et comment enfin Washington et Socrate, deux hommes destinés à être unis par le lien de l'amitié et qui ne se sont jamais vus, se rencontrent une seule fois en leur vie pour s'entr'égorger.

LES CHATEAUX DE FRANCE, 2 *vol. in*-8, 1838. — La Revue de Paris a joui la première des principaux fragments de ce livre. — Réunis en volumes, ils forment aujourd'hui un recueil essentiellement national. C'est la France de Charles VII, de François Ier, de Louis XIII et de Louis XIV, que l'auteur décrit en peignant les châteaux tels qu'ils étaient sous ces différents rois et leurs prédécesseurs. Les deux premiers volumes de ce grave et curieux ouvrage contiennent : les châteaux de Chantilly, d'Écouen, de Brunoy, de Vaux, de Villeroy et de Voisenon. La seconde livraison des Châteaux de France sera publiée dans le courant de l'année 1839.

LE MÉDECIN DU PECQ, 3 *vol. in*-8, 1838. — Le Médecin du Pecq est le titre de la seconde livraison des *Influences*, roman collectif de M. Léon Gozlan. L'auteur a tracé dans ce livre l'ascendant que le médecin a pris au milieu de nos mœurs, à côté du notaire, au détriment des autres dominations morales du temps passé. Pour faire ressortir cette influence inévitable et presque sans contre-poids, il a placé le médecin dans une maison de santé, au Pecq, où se trouvent toutes les passions et les principales maladies de l'âme. Dans sa fable, développée en trois volumes, le héros de l'histoire, le docteur du Pecq, gouverne les caractères dont il est entouré, et il ne tiendrait qu'à lui de satisfaire ses désirs d'ambition et ses passions personnelles par le seul fait de sa position souveraine. Ce livre est une ardente peinture de mœurs, une haute leçon, un ouvrage littéraire à placer à côté du Notaire de Chantilly.

GRAFFIGNY (Franç. d'ISSEMBOURG D'HAPPONCOURT, dame de), née à Nancy en 1694, morte le 12 décembre 1758.

LETTRES D'UNE PÉRUVIENNE, *in*-12, 1747. — (*Cette première édition est anonyme.*) — Ce roman est le premier roman épistolaire qu'on ait composé en France. Quoiqu'il y règne un ton de métaphysique contre nature, surtout dans une femme, et très-

nuisible à l'intérêt; quoiqu'on y trouve quelques expressions alambiquées, et que le dénoûment en soit totalement manqué, on ne peut cependant résister au charme séducteur qui en rend la lecture délicieuse et en fait oublier les défauts. Tout ce que la tendresse a de plus vif et de plus touchant, tout ce que la nature animée par le sentiment, tout ce qu'une élégante naïveté, la richesse des images, la variété des détails, la chaleur du style, le pathétique des situations, peuvent offrir à l'âme, pour l'intéresser, la captiver et l'attendrir, se trouve dans cet ouvrage. Les réflexions que fait Zélia sur nos mœurs et sur nos usages, et l'expression de sa surprise à chaque objet nouveau qui se présente à ses regards, sont on ne peut pas plus piquantes. Mais Mme de Graffigny est tombée à ce sujet dans un défaut essentiel : Zélia est transportée à Paris au moment de la destruction de l'empire du Pérou, c'est-à-dire, au commencement du XVIe siècle, et c'est à cette époque où les arts étaient à peu près dans l'enfance, où les jouissances du luxe étaient, sinon tout à fait inconnues, du moins si différentes de celles du XVIIIe siècle, où les mœurs, les occupations, les plaisirs et les divertissements des Français avaient si peu de ressemblance avec ce qui existait à cette dernière époque, que Zélia admire nos carrosses, nos ameublements, nos maisons de ville et de campagne, est éblouie de nos glaces, est enchantée de nos spectacles, va même à l'Opéra, qui ne fut établi qu'un siècle et demi plus tard; un pareil anachronisme nous semble inexcusable. On regrette aussi que, contre l'attente du lecteur, l'infidélité de Zélia vienne amortir la sensibilité qu'inspire cette aimable personne. Son changement, dont les motifs, malgré l'adresse de l'auteur, trouvent peu de grâce dans un cœur délicat, change aussi les sentiments qu'on se plaisait à éprouver en sa faveur : elle a beau chercher à justifier sa faiblesse, on n'y découvre plus que les prestiges d'une conscience qui veut s'étourdir sur ses fautes, mais qui n'en imposent point au juge impartial. — Les lettres d'Aza, que l'on a ajoutées à plusieurs éditions, ne sont point de Mme de Graffigny, mais de M. Lamarche-Courmont.

On a encore de Mme de Graffigny : Le mauvais Exemple, nouvelle espagnole, imprimée dans le : Recueil de ces Messieurs, in-12, 1745. — * Vie privée de Voltaire et de Mme du Châtelet, ou six Mois à Cirey, in-8, 1820.

GRAHAM (Maria).

SÉJOUR DE TROIS MOIS DANS LES MONTAGNES PRÈS DE ROME, *pendant l'année* 1819, *trad. de l'anglais sur la seconde édition*, *in*-8, 1822. — En lisant cet ouvrage, on s'aperçoit que l'auteur

n'a pas voyagé constamment en poste; au lieu de ne s'arrêter que dans les villes, ou de s'égarer parmi les ruines tant de fois décrites et de remuer des cendres insensibles, mistress Graham promène son lecteur au milieu des paysages les plus animés; elle lui montre une nature vivante, le met en rapport avec l'habitant des campagnes, lui fait connaître des mœurs dont les autres voyageurs n'avaient donné jusqu'ici qu'une idée très-imparfaite. Malheureusement, ses observations ne s'appliquent qu'à un territoire assez circonscrit. A l'époque où elles ont été recueillies (en 1819), une troupe de brigands infestait les environs de Rome, et l'ouvrage de mistress Graham renferme sur leurs excursions des détails fort curieux. On y lit le récit naïf d'un pauvre chirurgien que des brigands avaient arrêté sur la route de Poli à Palestrine, et pour la rançon duquel ils exigeaient une somme considérable; et comme la rançon se faisait trop attendre, ils menacèrent le prisonnier de lui couper une oreille, et d'envoyer ce gage sanglant à sa famille, afin d'en stimuler la générosité.

On a encore de cet auteur : Journal d'un séjour fait aux Indes orientales pendant les années 1809-1811, in-8, 1818.

GRANDMAISON VAN-ESBECQ (Mme).

ADOLPHE, ou *la Prédiction accomplie*, *roman devenu historique* (*sic*), 2 *vol. in*-12, 1814. — La première édition de ce roman parut en 1797, sous le titre d'Adolphe, ou la Famille malheureuse. Dans un cadre fabuleux et sous des noms supposés, l'auteur retraçait une partie des revers de la famille des Bourbons. Mme la duchesse d'Angoulême voulut bien accepter la dédicace de la nouvelle édition, où elle est représentée sous le nom de Mathilde, princesse de Lombardie. Mathilde éprouve de grands malheurs; elle est en proie à une foule de vicissitudes, et son existence, un peu aventureuse, n'a pas un rapport très-marqué avec les infortunes de la fille de Louis XVI; mais en dépouillant cette princesse du rang suprême, ou la plaçant dans l'obscurité, l'auteur a soigneusement retracé les vertus, la pieuse résignation, le dévouement de la princesse à laquelle elle fait allusion.

LES LÉGATAIRES D'AYRSHIRE, ou *la Famille Pringle*, *roman attribué à Mme Grandmaison*, *in*-12, 1822. — Ce roman est remarquable par la vérité des caractères et par la naïveté des peintures. Le docteur Pringle, ministre du petit village de Gornock, reçoit une lettre de l'Inde, par laquelle on lui apprend que son cousin l'a laissé en mourant son légataire universel, et le

même courrier lui apporte une lettre des agents du défunt qui réclament sa présence à Londres. La famille Pringle, composée du docteur et de sa femme, de leur fille Rachel et de leur fils André, se décide à partir pour la capitale. C'est à ce léger incident que se rattachent tous les événements du roman. Les membres de la famille du ministre entretiennent une correspondance suivie avec quelques-uns des habitants de Gornock, qui leur envoient en échange des nouvelles du village; le récit du voyage et de l'arrivée à Londres offre une foule de détails très-amusants.

*LES ÉPOUX PHILOSOPHES AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, 3 *vol. in*-12, 1808. — L'intrigue principale de ce roman roule sur l'aversion invincible du héros pour les pommes. Après l'avoir lu, on se demande quel rapport il y a entre le livre et le titre qu'il porte; à cela nous répondrons que nous n'en savons rien, à moins qu'on ne soit philosophe au dix-huitième siècle quand on possède une manufacture, quand on se laisse tromper et jouer innocemment par une femme, quand on a une aversion décidée pour les pommes de reinette, quand, d'un autre côté, on fait toutes les horreurs, toutes les extravagances imaginables pour séduire un homme, pour désoler un mari, et quand on se casse le cou en cabriolet; toutes choses qui se trouvent longuement expliquées dans l'ingénieuse conception de Mme Van-Esbecq.

On doit encore à cet auteur : Adolphe, ou la Famille malheureuse, 3 vol. in-12, 1797. — *Synaib et Zora, 2 vol. in-12, 1800.— Edwige et Milvar, 3 vol in-12, 1807. — Antoine et Camille, 2 vol. in-12, 1810. — Ernest de Saint-Omer, 2 vol. in-12, 1813.

GRATTAM (Théodore), romancier irlandais.

GRANDES ROUTES ET CHEMINS DE TRAVERSE, ou *Contes recueillis dans les provinces françaises par un Irlandais, voyageur à pied. Trad. de l'anglais sur la* 3me *édit. par Mlle L. Sw. Belloc*, 3 *vol. in*-12, 1825. — Des quatre contes dont se compose le recueil traduit par Mlle Belloc, et qui ne forment que la moitié de l'ouvrage anglais, l'un, intitulé : la Malédiction d'un père, nous transporte sur les bords de la Dordogne, dans la demeure d'un riche habitant en proie à la douleur. Quoique excellent mari, père sage et tendre, cet homme a fait le malheur de sa famille; car, après avoir négligé de prémunir ses enfants contre les dangers des passions, il s'arme contre leurs fautes d'une inflexible sévérité. Ses deux filles se livrent à un amour coupable, et sans égard pour leur triste situation, sans indulgence pour leur faiblesse, il leur donne

sa malédiction. La première, il est vrai, obtient son pardon et trouve encore le bonheur dans les bras d'un époux; mais la seconde ne peut survivre à ce coup terrible, et c'est le jour même de ses funérailles que le voyageur arrive dans la maison de ses parents, et apprend tous les détails de cette histoire.—L'Exilé des Landes est l'histoire d'un conventionnel obligé de s'expatrier après la restauration.— La Naissance de Henri IV est le récit de l'allégresse que firent éclater les Béarnais à la naissance de ce prince. — La vilaine Tête est un épisode des guerres de la Vendée.

GRILLE,

ancien chef de division au ministère de l'intérieur, né à Angers.

* AVENTURES RÉCENTES D'UNE JOLIE FEMME, *in*-12, 1818. — Le titre de ce roman tient ce qu'il promet, des aventures piquantes, des récits gracieux, des observations délicates. Ce sont bien les aventures d'une jolie femme, c'est-à-dire ses folies, ses étourderies; mais ce sont aussi ses émotions, ses méditations, ses dissertations, et tout cela écrit d'un style tour à tour spirituel, léger, pathétique, sans transitions, sans prétentions, et quelquefois aussi sans réflexion. Homme par l'exaltation de ses sentiments, la liberté de sa conduite, le délire de ses aveux, cette jeune beauté nous apprend qu'aux temps orageux de ses folies elle eut la faiblesse de se laisser enlever par son amant. Bientôt cet amant l'abandonne; elle reste seule; dans son délaissement, elle jure encore de lui être fidèle, et pour y parvenir, son premier soin est d'occuper son esprit; elle se console de sa faiblesse en esquissant le tableau de la corruption des sociétés. L'aspect des mœurs de Paris la rassure sur sa propre vertu, car tout ce qu'elle voit lui démontre qu'elle peut se considérer comme une fille sage; les scènes qu'elle décrit alors sont piquantes, singulières, douloureuses; il y a dans ses observations une grâce et une malice toute féminine, et l'on ne peut disconvenir que cette manière d'attaquer les vices ne soit aussi nouvelle qu'ingénieuse.

GUÉNARD (Mme),

baronne de Méré, né à Paris en 1751, morte en 1829.

* ÉMILIE DE VALBRUN, ou *les Malheurs du divorce*, 3 *vol. in*-12, 1808. — Ce roman a été composé, dit-on, pour inspirer la crainte

et l'horreur du divorce, à une époque où il était permis de divorcer. Les premiers volumes ne contiennent que le récit des sottises que font, de gaieté de cœur, les maris, les femmes, les amis, les amies, les pères et mères, etc., dont la conduite, le but, les vertus et les vices sont également inconcevables. De l'étourderie des uns, de la corruption des autres, résulte un divorce, suivi bientôt après d'une catastrophe épouvantable. Ce livre n'offre pas une lecture plus utile ni plus morale que tout autre roman, et n'a ni l'avantage de plaire ni celui d'intéresser. Ce n'est pas cependant qu'on n'y trouve tout ce qu'il faut pour motiver et conduire une action romanesque : il y a une jeune femme sans prudence, une amie profondément perverse, un roué, un mari qui adore et ennuie sa femme, des scènes de tendresse, des rendez-vous donnés, des enlèvements, la révolution au travers de l'action, un ou deux duels, une femme et un enfant de noyés, et deux autres qui perdent la raison. C'en était bien assez, sans doute, pour produire beaucoup d'effet; eh bien, malgré ces puissants secours, il y a un volume entièrement vide d'action; et ce qui est pis encore, il n'y a pas un seul acteur qui inspire le moindre intérêt.

LA DUCHESSE DE KINGSTON, ou *Mémoires d'une Anglaise célèbre*, 4 *vol. in*-12, 1813. — Ceux qui ont connu la duchesse de Kingston, conviennent que, pour la bizarrerie et l'extravagance, elle aurait pu défier toutes les héroïnes de roman passées, présentes et futures. On se rappelle encore que cette belle Anglaise disait d'elle-même : « Je me mépriserais si je pouvais être deux heures de suite dans les mêmes dispositions. » Et puis qu'on vienne dire que les Françaises seules sont capricieuses! Il n'est pas étonnant qu'avec un tel caractère, une grande beauté, l'esprit le plus brillant, un nom illustre, une fortune immense, le dédain le mieux prononcé pour toutes les bienséances et les usages reçus, la duchesse de Kingston ait fait beaucoup de bruit. Toutes les cours de l'Europe ont été témoins de son luxe et de ses folies. Sans doute quelques détails sur ses aventures piqueront la curiosité. — Miss Élisabeth Chudleig, née en 1720, avait à peu près vingt-deux ans lorsqu'elle fut admise au nombre des filles d'honneur de la princesse de Galles. Sa beauté et son esprit firent la plus grande sensation à la cour. Il serait assez difficile de la suivre dans ce brillant tourbillon, et de donner la liste exacte de ses conquêtes. L'ambition, au défaut de l'amour, la détermina à donner sa main au fils unique du comte de Bristol, alors sir Hervey. Cette union fut secrète, et la jeune miss profita d'un congé que lui donna la princesse pour se rendre à Clamsford, l'un des châteaux de sir Hervey. Là, un vieux chapelain leur donna la bénédiction nuptiale. Si l'on en croit le nouvel historien de la duchesse de Kingston,

le jour même de son mariage, elle trouva le moyen de désoler son mari, en refusant absolument de passer la nuit dans ce château, dont l'ameublement antique et la vétusté la révoltaient. A tous les transports de son époux, elle répondait toujours : « Votre château de Clamsford est horrible : quelle idée d'avoir voulu y passer la nuit! » Bon gré, mal gré, il fallut partir sur-le-champ, car la capricieuse Élisabeth menaçait de s'en aller à pied si on lui refusait une voiture. Sir Hervey devait bientôt essuyer des chagrins plus réels. En vain prodiguait-il sa fortune pour satisfaire à toutes les fantaisies de miss Chudleig, rien ne pouvait dompter son humeur impérieuse, ni mettre un frein à sa coquetterie. Abusant de la liberté que lui laissait un mariage ignoré du public, elle accueillait ou plutôt encourageait tous les hommages qu'on s'empressait de lui offrir. Un beau jour, ennuyée des remontrances de son mari, elle conçoit et exécute le projet de recouvrer sa liberté. Elle part pour Clamsfort, descend chez le vieux chapelain que la goutte retenait au lit, et tandis que le bonhomme cause avec les compagnons de voyage qu'elle a amenés à dessein, miss Chudleig feint d'avoir à écrire une lettre. Le chapelain lui offre les clefs de son cabinet, elle y entre, s'empare des registres de la paroisse, et déchire l'acte qui constate son mariage. En apprenant cette escapade, sir Hervey eut la faiblesse de s'en affliger, et même de se réconcilier avec sa capricieuse épouse qui, voulant montrer qu'elle était entièrement libre, avait fait un voyage assez long en Allemagne. Environ un an après la réconciliation, miss Chudleig donna le jour à un fils. A peine relevée de couche, elle ne garda plus de mesures; affectant surtout de fronder l'opinion, elle se lia et se montra partout avec des femmes d'une réputation plus qu'équivoque ; mais si des extravagances aussi multipliées détachaient entièrement d'elle sir Hervey, sa beauté, son esprit, son enjouement lui faisaient chaque jour de nouveaux amis. Cependant sir Hervey, devenu comte de Bristol par la mort de son père, était tombé dangereusement malade; aussitôt miss Chudleig chercha à s'assurer un titre et un domaine dont elle s'était privée elle-même en anéantissant l'acte de célébration de son mariage. Le comte se laissa fléchir; il guérit, et ne fut pas plus heureux. Sa femme parvint à subjuguer le duc de Kingston, l'un des seigneurs les plus riches de la Grande-Bretagne. Alors elle fait casser son mariage par la cour ecclésiastique, et sans autre formalité, se croyant dégagée de tous liens, elle épouse le duc. La nouvelle duchesse touchait à sa trente-sixième année, mais sa beauté semblait être à l'abri des outrages du temps.

Cette seconde union ne fut pas plus heureuse que la première, et le duc se repentit bientôt de son mariage. Le chagrin abrégea

ses jours, et sa veuve recueillit un héritage immense. Inaccessible aux remords, Élisabeth ne fut sensible qu'au plaisir de se trouver puissamment riche et entièrement maîtresse d'elle-même. L'Angleterre lui parut un théâtre trop circonscrit; voulant étaler son luxe aux yeux de toute l'Europe, elle fit construire un yacht de la plus grande magnificence, s'embarqua à la vue d'une foule innombrable, et longea les côtes de France sur cette frêle embarcation. Elle entra dans la Méditerranée par le détroit de Gibraltar. Partout elle donna et reçut des fêtes superbes, et s'arrêta dans les îles les plus remarquables. Arrivée à Rome, le pape lui fit rendre toutes sortes d'honneurs; les cardinaux se montrèrent empressés de lui plaire et lui rendirent le séjour de Rome très-agréable. Elle faillit pourtant trouver dans cette ville l'écueil de son bonheur : un aventurier aussi adroit que spirituel, qui se fit passer près d'elle pour le prince d'Albanie, eut l'art de s'en faire aimer éperdument. Elle était sur le point de lui donner sa main et sa fortune, lorsque cet aventurier, nommé Wortu, fut arrêté comme escroc, et se tua dans sa prison pour échapper au châtiment qu'il avait mérité. Un danger plus réel encore vint succéder à ce fâcheux événement : la duchesse apprend que les héritiers du duc de Kingston l'attaquent comme coupable de bigamie, et demandent que le mariage et le testament du feu duc soient cassés; très-effrayée, elle court chez son banquier, le force, le pistolet à la main, à lui donner des fonds, et part pour Londres. Déjà on commençait les informations; la validité du premier mariage fut reconnue, et l'on prétendit que la cour ecclésiastique qui l'avait cassé n'était pas compétente. Jamais procès n'avait fait autant de bruit que celui-là, et ne fut jugé avec plus de solennité. La salle de Westminster était remplie d'une foule immense. La famille royale, les ministres étrangers et les membres de la chambre des communes assistèrent au jugement. La duchesse, vêtue de noir, et qui s'était fait saigner le matin, pour que sa pâleur intéressât ses juges, parut, accompagnée de deux femmes de chambre, d'un secrétaire et de six avocats. Elle se défendit elle-même avec éloquence; mais elle n'en fut pas moins déclarée coupable de bigamie par la majorité des pairs, qui étaient au nombre de deux cents. La loi la condamnait à avoir un fer rouge appliqué sur la main droite; mais on fit valoir en sa faveur un ancien privilége qui en exempte la pairie. Ce qu'il y a de bizarre dans ce jugement, c'est qu'en cassant le second mariage de la duchesse de Kingston, le testament du duc fut maintenu comme étant indépendant de son mariage; et la comtesse de Bristol conserva les biens immenses qu'avait possédés la duchesse. Elle se disposait à quitter l'Angleterre, lorsqu'elle apprend que des ordres sont donnés pour la

retenir. Elle s'échappe, débarque à Calais, y séjourne quelque temps, puis recommence ses voyages. En Russie, Catherine II daigne l'accueillir; en Pologne, le prince de Radzivil lui donne des fêtes magnifiques, notamment une chasse aux flambeaux, dont la description se trouve dans tous les journaux du temps. On prétend même qu'il ne tint qu'à elle de donner à ses deux époux un successeur illustre; mais la bizarrerie de ses penchants ne lui permit point de faire cet établissement. Il fallait des choses extraordinaires à la duchesse de Kingston; et un aventurier comme Wortu eût mieux réussi près d'elle qu'un grand prince. De retour en France, sa grande fortune, son esprit, sa réputation, ses folies même, ne pouvaient manquer de lui assurer une existence brillante; elle y vécut longtemps entourée d'artistes et d'hommes d'esprit de toutes les classes. Elle venait d'acheter le superbe château de Saint-Assise, lorsqu'elle fut attaquée de la maladie dont elle mourut. La duchesse laissa par son testament de riches présents à plusieurs souverains; mais on croit que ce testament, fait en France avec la forme anglaise, a été cassé en Angleterre. L'héritage de la duchesse était, dit-on, de quatre cent mille livres sterling.

*L'ABBAYE D'HARFORD, ou *Lise et Amédée*, 4 *vol. in*-12, 1813. — Le jeune Amédée de Sombreuil émigre en Angleterre, à l'époque de la révolution. Ennuyé de la vie de Londres, il veut faire un voyage et part suivi d'un valet. Après avoir fait quelques milles, il est attaqué par des voleurs, parmi lesquels il reconnaît le chevalier de Rullecourt, un de ses anciens amis, qui quitte ses compagnons pour renouveler connaissance avec Amédée. Rullecourt le conduit à l'abbaye d'Harford, dont les voleurs habitent les souterrains, et dont les bâtiments sont occupés par une pauvre femme et sa fille, la belle Lise de Monlac, aux besoins desquelles Rullecourt fournit en secret. Amédée devient amoureux de Mlle de Monlac, et parvient, à l'aide de son ami, à pénétrer jusqu'à elle, à s'en faire aimer et même à l'épouser. Peu de temps après, il quitte sa femme, repasse en France, oublie qu'il est déjà marié, et contracte une autre union. Sa première épouse se désespère, mais Rullecourt se dévoue à son service et parvient, au bout de quinze ans, et après la mort de la seconde femme d'Amédée, à le réconcilier avec celle qu'il n'aurait jamais dû quitter. Amédée vivait heureux avec Lise, et le chevalier comptait jouir de leur bonheur qui était son ouvrage, lorsqu'il fut tué d'un coup de pistolet par un de ses anciens complices.

VIE ET AVENTURES DE MARION DE LORME, 4 *vol. in*-12, 1822 (*publié sous le nom de Faverolles*). — Fille d'un pauvre greffier, et née dans un petit village de la Franche-Comté, le hasard

donne à Marion de Lorme des parrains illustres : plus belle que Ninon de Lenclos, et non moins volage, elle fut successivement la maîtresse de Desmarets, favori du cardinal de Richelieu, et de Desbarreaux, poëte un peu impie; mariée secrètement à l'infortuné Cinq-Mars, elle passa ensuite tour à tour dans les bras d'un maréchal de France, du duc de la Meilleraie, et du fameux Buckingham; veuve de lord Chester, elle épousa à Paris un homme d'affaires, fut volée par ses domestiques, et mourut presque de faim à l'âge de cent ans. Nulle femme n'a joué un rôle plus extraordinaire : douée d'une beauté rare, d'un caractère ferme, d'un esprit éclairé, mais ayant le cœur corrompu, son nom ne pouvait manquer de passer à la postérité. — L'auteur du roman a pris pour modèle le style de l'abbé Prévôt; mais il est loin d'approcher de celui de Manon Lescaut; on regrette que des incidents trop romanesques viennent détruire l'illusion et nuire à la simplicité du récit.

Madame de Guénard a publié plusieurs de ses romans sous le pseudonyme de Boissy, de Faverolles, de Geller, etc. Voici la liste de ses nombreuses productions : * Lise et Valcourt, 2 vol. in-18, 1799. — * Zulmé, in-18, 1800. — * Les Forges mystérieuses, 4 vol. in-12, 1801. — * Les Capucins, 2 vol. in-12, 1801. — Irma, ou les Malheurs d'une jeune orpheline, 2 vol. in-12, ou 4 vol. in-18, 1801. (Ce roman, où l'auteur s'était attaché à retracer les malheurs de la fille de Louis XVI, a été augmenté d'une conclusion après la restauration, 2 vol. in-18, 1815.) — La Malédiction paternelle, 2 vol. in-12, 1801. — Mémoires historiques de Marie-Thérèse, princesse de Lamballe, 4 vol. in-12, 1801. — Blanche de Ransi, 2 vol. in-12, 1802.— Le Captif de Valence, 2 vol. in-12, 1802. — * Le Chevalier de Blamont, 3 vol. in-12, 1802. — L'Enfant du Prieuré, 2 vol. in-12, 1802. — Hélène et Robert, 2 vol. in-12, 1802. — Histoire de madame Élisabeth, 3 vol. in-12, 1802. — * Histoire d'une Chatte, griffonnée par elle-même, in-12, 1802. — Pauline de Ferrière, 2 vol. in-12, 1802. — * Chrysostôme, père de Jérôme, 2 vol. in-12, 1803. — * Achille, fils de Roberville, 2 vol. in-12. — Mémoires de mademoiselle de Montpensier, 4 vol. in-12, 1803.—Mémoires historiques de Jeanne Gomart, 4 vol. in-12, 1803. — * Les trois Moines, 3 vol. in-18, 1803. — Laure et Hermance, 3 vol. in-12, 1804. — Le Page de la reine Marguerite, 4 vol. in-12, 1806. — * Le Palais-Royal, 2 vol. in-12, 1806. — L'Abbaye de Saint-Remi, 4 vol. in-12, 1807. — * Agathe d'Entragues, 6 vol. in-12, 1807. — Éléonore, ou la belle Blanchisseuse, 2 vol. in-12, 1808. — * Madame de Chaumont, 4 vol. in-12, 1807. — Mémoires historiques de mademoiselle d'Aïssé, 2 vol. in-12, 1807. — Mystères sur Mystères, 4 vol. in-12, 1807.— Histoire des amours de Louis XIV, etc., 5 vol. in-12 1808. — * Madame Billy, 4 vol. in-12, 1808. — * Matinées du Hameau, 4 vol. in-12, 1808. — * Agnès Sorel, ou la Cour de Charles VII, 4 vol. in-12, 1809. — Le Parc aux Cerfs, 4 vol. in-12, 1809. — * Sophie de Valençay, 4 vol. in-12, 1809. — * Isaure et Elvire, 3 vol. in-12, 1810. — Aventine de Mercœur, 2 vol. in-12, 1811. — Madame de Sainte-Hermine, 4 vol. in-12, 1811. — Les Amies du Couvent, 4 vol. in-12, 1812. — * Antonine de Châtillon, 4 vol. in-12, 1812. — * Le Château de Vauvert, 4 vol. in-12, 1812.— Les deux Filles naturelles, 4 vol. in-12, 1812. — * L'Enfant du Marché Neuf, 4 vol. in-12, 1812. — * Les Repaires du crime, in-18, 1812. — * Le Ministre de Wastbury, 2 vol. in-12, 1813. — * Cécile de Châtenay, 2 vol. in-12, 1814. — Eugène de Nerval, 4 vol. in-12, 1814. — Nella de Sorville, 2 vol. in-12, 1814. — Lucien de Murcy, 2 vol. in-12, 1816. — Méline, 5 vol. in-12, 1816. — Les Soirées du Château de Valbonne, 2 vol. in-18, 1816. — La Vallée de Mittersbach, 4 vol. in-12, 1816. — Charles le Mauvais, 4 vol. in-12, 1817.— Le Charpentier de Saardam, 3 vol. in-12, 1817.— Le petit Conteur de poche, in-18, 1817.— La Laitière de Bercy, 2 vol. in-12, 1817. — * Madame Bloc, 4 vol. in-12, 1817. — * Le Prévôt de Paris, 4 vol.

in-12, 1817. — Les augustes Victimes du Temple, 3 vol. in-12, 1818. — La Fille sans Souci, 2 vol. in-12, 1818. — * Garde à vous!!! in-18, 1819. — * La Sœur grise, 3 vol. in-12, 1819. — La Tour infernale, 3 vol. in-12, 1819. — Les Enfants voyageurs, 4 vol. in-18, 1819. — L'Acquéreur, 3 vol. in-12, 1820. — Altamor, 3 vol. in-12, 1821. — * La Bannière noire, 5 vol. in-12, 1820. — Le Capucin défroqué, in-18, 1820. — La Dame masquée, 4 vol. in-12, 1820. — Elma, ou la Morte vivante, in-18, 1820. — Madame de Sedan, 4 vol. in-12, 1820. — Atala et Mosacop, 2 vol. in-12, 1821. — La jolie Ferme, in-18, 1821. — * Le fut-il, ne le fut-il pas, suite et conclusion de l'Égoïsme, de M. Pigault-Lebrun, 2 vol. in-12, 1821. — Paul et Virginie, 2 vol. in-12, 1821. — Thérèse de Volmar, ou l'Orpheline de Genève, 3 vol. in-12, 1821. — La Meunière du Puy-de-Dôme, 2 vol. in-12, 1822. — Pierre, Paul et Jean, 2 vol. in-12, 1822.—Les Souterrains de Birmingham, 4 vol. in-12, 1822.—Captivité de l'Homme au masque de fer, 2 vol. in-12, 1823. — L'Ermite de la forêt de Loizia, 4 vol. in-12, 1823. — Albano, 4 vol. in-12, 1824. — Mahamouth, ou l'Aventurier espagnol, 4 vol. in-12, 1824.—Les jeunes Pèlerins, in-12, 1825.—Contes à mes enfants, in-18, 1825. — Libussa, 3 vol. in-12, 1825. — Les petits Amis, in-18, 1825. — Robert de Neustrie, 4 vol. in-12, 1825. — La Thébaïde, 3 vol. in-12, 1825.—Le Triomphe d'une auguste princesse, 3 vol. in-12, 1825. — Vingt Années de captivité, 3 vol. in-12, 1825. — Philiberte, ou le Cachot, 4 vol. in-12, 1828. — Le Fou criminel, 4 vol. in-12, 1829.

GUESDON (Furcy),

petit-fils de Préville, né à Paris, en 1782, littérateur plus connu par le pseudonyme de MORTONVAL, qu'il a adopté depuis 1825.

LE COMTE DE VILLAMAYOR, ou *l'Espagne sous Charles IV*, 5 *vol. in*-12, 1825. — Une femme belle et pauvre, d'une origine illustre, avait secrètement épousé don Sébastien, fils du comte de Villamayor. La liberté, la vie peut-être du jeune couple et de leurs deux enfants, tenait au secret de cette union. Il ne fut pas violé; dona Isabel se dévoua d'elle-même à l'opprobre, contente d'acheter, au prix de sa gloire, la sûreté de tout ce qui lui était cher. Sur ces entrefaites, don Sébastien part pour le Mexique. En son absence, le jeune Mariano, son fils, provoqué par des outrages, tue son ennemi et disparaît. Don Sébastien ne survécut pas à cette nouvelle, et sa veuve, indigente, sans amis, seule avec son Éléna, traverse de nouveau les mers pour venir dans un village obscur cacher son nom et ses malheurs. Sa fille, modèle de grâce et de beauté, inspire une vive passion au comte Fernando de Mansilla, qui propose en vain à la jeune inconnue un mariage secret, auquel résiste dona Isabel. Séduit par sa passion et par les conseils de l'intrigant Pérès, le jeune Fernando se décide à faire enlever Éléna. Ce Pérès n'était pas seulement un agent d'intrigues, c'était un propagateur du libéralisme, sous les ordres de Pépillo, qui avait choisi cette occasion pour l'exécution d'une de ses entreprises les plus hardies, que le hasard renversa. Pérès fut arrêté avec Pépillo, avec Fernando même, et enfermé dans la prison du village où se trouvait l'habitation de dona Isabel. Comme on allait procéder à l'interrogatoire de Pérès, un hasard heureux fit tom-

ber entre ses mains les titres qui constataient la naissance du fils d'Isabel; il ne lui fut pas difficile de persuader à celle-ci, alors âgée et crédule, qu'il était son fils; mais la scène se passait en présence d'un témoin en apparence impassible, et qui pourtant était le plus tourmenté de tous. Ce témoin est le véritable Mariano, connu sous le nom de don Mathias, et investi de la dignité de corrégidor. Il reconnaît sa mère et n'ose l'avouer; il voit un intrigant lui voler son nom, et n'ose le démasquer; tout réussit donc en apparence à Pérès; mais les jeunes sœurs de la victime de Mariano ayant imploré justice contre le meurtrier de leur frère, Pérès se trouve pris dans ses propres filets : s'il persiste dans sa fraude, il est dévoué à la mort comme assassin, et à la peine des faussaires s'il confesse qu'il n'est point le comte de Villamayor. Enfin, la vérité se manifeste; Villamayor reprend ses droits; Pérès est envoyé aux présides, et Fernando épouse Éléna.

LE TARTUFE MODERNE, 3 *vol. in*-12, 1825. — Le but que l'auteur s'est proposé dans ce roman a été évidemment de dévoiler les ruses et les projets des jésuites. Il a peint surtout avec talent un certain abbé Laurent, émissaire secret de Rome ou de Montrouge, qui brouille une honnête famille, empêche un mariage assorti, met obstacle à tout le bien que veut faire un riche protestant dans le pays qu'il habite, expulse un excellent curé de la paroisse qu'il édifiait par ses vertus; et tout cela, pour faire restituer à l'Église un bien légalement aliéné. Le personnage qui contraste le plus avec l'abbé Laurent, est une vieille et sévère janséniste, qui cite à tout propos saint Augustin, mais qui est juste et charitable; la scène dans laquelle elle dispute avec l'abbé Laurent sur *la grâce*, est extrêmement piquante. Parmi les personnages secondaires, dont les caractères sont assez bien tracés et soutenus, on remarque celui d'un chevalier et d'une comtesse de l'ancien régime, qui ont conservé, après trente années de révolution, toute la légèreté, toute l'insouciance et tous les vices de leur temps. Le portrait d'un jeune homme qui, né bon et sensible, devient un monstre d'ingratitude, est aussi tracé de main de maître : il avait été formé, séduit par l'abbé Laurent; c'était un jésuite de *robe courte*. Le caractère de l'abbé Laurent passe pour avoir été tracé d'après celui d'un fonctionnaire public, bien connu en France par son intolérance, son dévouement à la cour de Rome et à la congrégation.—Le Tartufe moderne est le livre d'un homme de bien, qui a en horreur l'hypocrisie. On y trouve, en assez grand nombre, des maximes qui ne dépareraient pas un ouvrage politique; celle-ci, par exemple : « Remarquez que, dans un pays « où triomphent les principes de ces hommes avides et ambitieux « (les jésuites), c'est-à-dire, là où l'élément sacerdotal domine dans

« l'action du pouvoir, là aussi se trouve, sous un gouvernement « despotique, la plus grande somme des maux de l'humanité. La « proposition contraire est également vraie; en sorte qu'on peut « dire, en forme d'adage politique, que le bonheur des gouvernés « est en raison inverse de l'influence du sacerdoce dans les gou- « vernements. »

FRAY EUGÉNIO, ou *l'Auto-da-fé de* 1680, 4 *vol. in*-12, 1826.— Fray Eugénio est moins un roman que l'histoire véridique de l'auto-da-fé de 1680. La scène se passe en Espagne, et commence au moment où, dans toute l'innocence de son âge, et avec tant de regrets, arrive à Madrid la nièce de Louis XIV. L'auto-da-fé de 1680, qui présenta cent vingt victimes, qui dura dix heures, et auquel elle fut obligée d'assister, fut la plus belle des fêtes données à l'occasion de son mariage avec Charles II. Dans le roman, où il s'agit pour l'héroïne d'être brûlée vive ou d'épouser son amant, d'être duchesse et l'amie toujours chérie de la jeune reine, l'auteur a trouvé le moyen de faire passer les événements à travers toutes les classes, et par conséquent de montrer les mœurs dominantes dans une foule de personnages qui ont tous un caractère particulier, quoique tous portent l'empreinte de préjugés nationaux. Un seul se distingue par un esprit supérieur, par les services qu'il rend à son pays; il est abattu. Il se relève sous un autre nom, avec la même activité, la même force de conception; mais comme rien n'est plus rare que de se faire deux fois une grande existence politique, le roman finit en laissant son avenir incertain. Parmi les autres personnages, on distingue aussi une vieille femme dégradée par la misère, dont l'esprit est égaré, qui se croit franchement sorcière, et dont toutes les actions inspirent un intérêt qui va quelquefois jusqu'à l'émotion.

Ce roman ne contient aucune scène marquante, même parmi les plus effroyables, dont l'authenticité ne soit depuis longtemps hors de doute et de discussion. Tous les faits ont été puisés aux sources les plus respectables, notamment dans la correspondance des ambassadeurs, et dans l'ouvrage de José del Olmo, familier du saint-office, intendant des bâtiments du roi, architecte choisi pour ordonner toutes les pompes de l'auto-da-fé de 1680, et historien de cette cérémonie. L'auteur du roman n'a donc rien inventé, et ce qui révolte avec raison les mœurs du dix-neuvième siècle, est positivement ce que le dix-septième présentait à l'admiration de la postérité. Nous avons, en France, une idée fort incomplète de ce qu'on appelle un auto-da-fé et de l'effet qu'il peut produire sur les peuples. Il est impossible de se figurer une cérémonie plus magnifique : la cour en représentation; le trône du grand inquisiteur élevé de quarante pieds au-dessus de la place

qu'occupe le roi; toutes les corporations en mouvement; une variété infinie de costumes; les plus grands seigneurs étalant un luxe ruineux; la procession des hérétiques; de grands mannequins représentant d'une manière bizarre ceux qui sont morts dans l'inquisition, et portant eux-mêmes leurs os desséchés avec des bras postiches; vingt incidents mêlés au spectacle principal, et tenant sans cesse la curiosité en éveil; enfin, la nécessité pour tous les spectateurs de sourire pour ne pas être suspects, forment certainement un tableau auquel nul autre ne peut être comparé, et qui fait regretter, pour l'enseignement de notre génération, de ne pas avoir une traduction complète de l'ouvrage de José del Olmo.

LA DAME DE SAINT-BRIS, 2 *vol. in*-12, 1828. — Cet ouvrage est la première partie d'une sorte de trilogie sur les événements les moins connus du temps de la Ligue, et qui sont restés comme ensevelis dans le livre peu lu de Pasquier, intitulé des Recherches de la France. Le vieux et naïf auteur s'étonne que les historiens de cette guerre civile n'aient presque point parlé des conférences de Catherine de Médicis avec le roi de Navarre au château de Saint-Bris sur les bords de la Charente. Pasquier en rapporte des particularités pleines d'intérêt. Il s'agissait pour Catherine de conquérir son gendre Henri de Navarre à la cause royale. Aussi, connaissant le faible de ce prince *vert-galant*, la reine mère avait-elle amené à Saint-Bris cette multitude de jeunes et belles filles, qu'elle appelait son *escadron volant;* elle s'était fait suivre aussi d'un cortége de décorateurs et de musiciens italiens, et de tout l'attirail d'un théâtre. Ses filles d'honneur jouaient la comédie et dansaient des ballets. Toutes ces séductions furent infructueuses sur l'esprit de Henri, épris des charmes de la dame de Saint-Bris, dont le château avait été choisi par Catherine pour le lieu de ces conférences, qui demeurèrent sans résultats politiques. Les dialogues entre la reine mère et Henri sont racontés en détail par Pasquier. Le romancier en a fait son profit; ils donnent à son œuvre une grande couleur de vérité, qui se réflète avec bonheur sur les autres parties du drame fruit de son invention.

LE FILS DU MEUNIER (*première partie, le Siége de Rouen*), 4 *vol. in*-12, 1828. — C'est encore dans l'ouvrage de Pasquier que l'auteur a puisé les scènes principales de ce roman historique, qui fait suite au précédent. L'institution si bizarre du jugement de la gargouille, laquelle ne fut abolie que par la révolution de 1789, et dont Pasquier raconte plaisamment les détails très-sérieux, a suggéré au romancier l'idée d'un roman neuf et attachant. Une partie des acteurs qui figurent dans la Dame de Saint-Bris, reparaissent dans le Siége de Rouen : on sait que Henri IV, déjà roi,

échoua dans l'entreprise qu'il tenta pour s'emparer de cette ville, afin de préparer son entrée à Paris. Certains passages de ce roman annoncent un esprit fort original, plein de grâce et d'énergie, toutes les fois que l'auteur prend librement son essor. Nous citerons, parmi les chapitres du siége de Rouen qui nous ont paru porter plus évidemment le cachet du talent, ceux intitulés : les Portraits de famille, la Lettre, la Délivrance, etc.

LE FILS DU MEUNIER (*deuxième partie, le Siége de Paris*), 5 *vol. in*-12, 1828. — Cette fois l'auteur s'est inspiré de la satire Ménippée, et de cette foule d'écrits furibonds de la Ligue en délire, que les porte-paniers du palais colportaient dans Paris, assiégé par les troupes royales. Le journal de *l'Étoile*, et une foule d'autres livres de la même époque, ont aussi fourni au romancier des traits de mœurs qui l'ont puissamment aidé à la peindre avec vérité. L'histoire du Fils du Meunier se poursuit et s'achève dans cette dernière partie de la trilogie.

MAURICE PIERRET, 5 *vol. in*-12, 1830. — Sous le règne de la terreur, une jeune fille noble, dont les parents sont morts sur l'échafaud, habite seule le manoir paternel, vieux château dans lequel les jacobins de la ville voisine mettent une garnison de l'armée révolutionnaire. Elle est contrainte par la violence d'épouser un homme du peuple, Maurice Pierret. Elle est à peine sortie de l'enfance, laide, gauche, habillée comme sa grand' mère. Elle a horreur de Maurice, petit rustre de dix-sept ans, hideux, grossier, qui la déteste. Toutefois elle s'opiniâtre, avant d'aller à la municipalité, à être mariée par un prêtre, vieillard que l'on cache dans une retraite inaccessible du château. A peine mariés, les jeunes époux réclament tous deux le divorce, et se fuient à leur grande joie réciproque. Des années s'écoulent; Maurice devient un avocat célèbre, un homme très-aimable et fort beau. La jeune fille est devenue une femme charmante et parfaite. Ils se revoient au moment où les parents de Pauline veulent la marier à un gentilhomme; mais quoique divorcée, pieuse, elle ne peut oublier qu'un prêtre a béni sa première union. Maurice s'est épris d'une vive passion pour sa femme; elle l'aime aussi; mais une foule d'obstacles s'opposent à leur réunion: une circonstance tout à fait imprévue l'opère sans effort au moment où, prêts à se séparer une seconde fois, ils se faisaient d'éternels adieux.

DON MARTIN GIL, *histoire du temps de Pierre le Cruel*, 2 *vol. in*-8, 1831. — Le sujet de ce roman, puisé dans les chroniques castillanes, remonte aux temps si pittoresques, si rudes, si animés, de Pierre le Cruel et de Blanche de Bourbon, deux figures où contrastent avec tant d'éclat tout ce que la force a d'énergie et de cruauté, tout ce que la jeunesse a de grâce et de poésie. Mouve-

ments et cris de passions, splendeur sauvage de la monarchie espagnole, descriptions locales d'une vérité à la Walter Scott, forme et couleurs, tout dans l'ouvrage de M. de Mortonval décèle le romancier qui sait peindre ce qu'il voit, et qui voit ce qu'il pense. — Martin Gil, c'est l'ami d'enfance de Pierre le Cruel, que celui-ci éloigne lorsqu'il monte sur le trône. Maria de Padilla devient la maîtresse du jeune exilé avant de passer dans les bras du *vertueux* monarque, et ce n'est que pour se venger de l'infidélité de son amant qu'elle consent à jouer en apparence seulement le rôle de royale courtisane. Lorsque Blanche de Bourbon devient l'épouse du monarque espagnol, la famille de Maria, dont le roi est éperdument épris, emploie la calomnie et la trahison pour se défaire de Blanche, qui est accusée d'un criminel amour pour son beau-frère, et meurt empoisonnée dans sa prison. Martin Gil, échappé aux périls de la vie des cours, oublie son premier attachement pour la belle Maria, et trouve le bonheur dans une paisible retraite auprès de la simple et bonne Margarida, sa cousine.

LE CAPUCIN DU MARAIS, 4 *vol. in*-12, 1833. — Pendant l'hiver de 1750, un bourgeois de Paris reçoit une lettre anonyme par laquelle on le somme de déposer, la nuit, de l'or au pied d'un arbre de l'avenue du Cours-la-Reine; s'il n'obéit pas à cette injonction, il sera tué. Le bourgeois porte cette lettre au lieutenant criminel, qui l'engage à déposer la somme à l'endroit indiqué. La police est aux aguets; on saisit un homme au moment où il se baisse comme pour ramasser l'or du bourgeois. Le procès s'instruit au Châtelet; l'accusé proteste de son innocence; on va l'appliquer à la torture, il avoue le crime. On le condamne au supplice de la roue. Le lieutenant criminel doute encore de la justice de son sanguinaire arrêt. D'une fenêtre de l'hôtel de ville, il assiste à l'exécution; il attend qu'au moment d'être livré aux bourreaux, le criminel ait fait une dernière confession au prêtre qui l'assiste. Alors, il fait tout suspendre et ordonne qu'on lui amène le confesseur. Seul avec lui, le juge se prosterne aux pieds du prêtre, et le conjure, au nom du ciel, de lui dire si cet homme, prêt à paraître devant Dieu, persiste à nier son crime. Le confesseur, plus pâle, plus troublé que le patient lui-même, tombe comme foudroyé sur un siége, sans mouvement et sans voix; le juge embrasse ses genoux, il le presse et obtient enfin l'aveu désiré.... Le condamné est innocent. C'est le confesseur lui-même qui a commis le crime qu'un autre allait expier sur l'échafaud. L'histoire de ce jeune prêtre, plus malheureux encore que coupable, et racontée par le lieutenant criminel, est le sujet du roman dont le récit précédent n'est que l'exposition. — Le Capucin du Marais est un roman de l'école de l'abbé Prévost, plus près du drame

que de la comédie, pour ce qui est de la peinture des passions; moins attrayant par la combinaison des incidents que par le naturel du récit, mais non sans artifice toutefois dans le laisser-aller des digressions et du style; simplicité bien rare aujourd'hui, où l'on est forcé de rappeler chaque jour aux auteurs ampoulés ou maniérés: « qu'il ne faut pas d'imagination pour s'abuser, pour mentir, pour être extraordinaire; mais qu'il en faut beaucoup pour être naturel et vrai, même alors qu'on invente. » M. de Mortonval a médité cet axiome-là, nous en sommes sûrs. Aussi, en lisant son exposition, on croirait qu'il reproduit un extrait d'une cause célèbre; ce n'est qu'après réflexion que l'on reconnaît un art exquis dans cette simplicité, qui enchaîne l'attention et la curiosité à tel point qu'on appartient corps et âme à l'auteur pendant tout le reste de l'ouvrage.

MON AMI NORBERT, *in*-8, 1834. — Mon ami Norbert est un personnage fortement empreint d'actualité; son affaire à lui, c'est de faire fortune; son but unique, c'est de parcourir l'échelle sociale, degré par degré: parti du plus bas, il arrive au plus haut, sans dévier, sans retomber jamais: en sa personne il résume tout l'industrialisme moderne. Un jour, trouvé sur la grande route, au milieu d'une troupe de mendiants, il sollicite la grâce de s'asseoir derrière une voiture jusqu'à la ville prochaine, et accepte sans rougir l'aumône d'un écu. Arrivé dans la ville, il commence par y manger du pain sec, buvant dans le creux de sa main l'eau des fontaines, et dormant sous l'auvent des boutiques; puis, entrevoyant le moyen de commencer un petit commerce, il emprunte un louis d'or et réalise des bénéfices immenses par rapport à son capital: il triple son emprunt, et ses bénéfices croissent en proportion. Bientôt il obtient chez un négociant une place modeste, dont la variété de ses talents et la justesse de son coup d'œil font une place importante. Bref, de station en station, Norbert finit par apercevoir son but; alors il conçoit un coup décisif, périlleux, mais brillant; il le tente, il réussit, et prouve qu'avec du bon sens, de l'activité et de la persévérance, on peut arriver à la fortune. Mais pour suivre l'exemple de Norbert, il faut subordonner toutes les passions à une seule idée, et combien peu d'hommes possèdent cette faculté. Voyez, autour de Norbert, seul, ferme, inébranlable comme le chêne, que de faibles roseaux le vent des passions agite et plie! Autour de lui l'amour brûle et dévore, la jalousie égare, la calomnie flétrit! Seul, réfugié dans l'idée de sa fortune à faire, il échappe aux douleurs dont tous les autres sont atteints, et tandis qu'il s'enrichit par son intelligence, un autre se ruine par ses folies: en face de l'édifice, si humble à son origine, qu'il bâtit de ses mains, un édifice éclatant, somptueux, s'é-

croule tout à coup et tombe en poussière! Tel est le mouvement du monde, que reproduit avec fidélité le livre de M. Mortonval.

LE SECRET D'ÉTAT, *in*-8, 1836. — Au milieu de la nuit du mardi gras, par une pluie battante, un fiacre verse dans une rue étroite et fangeuse; on en retire deux femmes en dominos et masquées. Une des voisines accourue avec des flambleaux se prend de pitié pour ces pauvres femmes meurtries, évanouies; elle les fait porter chez elle. Un chirurgien est appelé, il saigne une des blessées; sa compagne apprend au docteur qu'il vient de donner des soins à la jeune marquise de Castelnéro. Seul avec la marquise, le chirurgien lui apprend qu'un malheureux hasard l'a conduite dans une maison de prostitution. La marquise était sortie de son hôtel à l'insu de son mari, jaloux jusqu'à la frénésie, et de sa belle-mère, femme austère et orgueilleuse dont elle est l'esclave. Quoique sa démarche secrète n'eût point de but coupable, elle s'épouvante à l'idée qu'une indiscrétion peut en révéler le mystère. Elle recommande le secret au chirurgien seulement à l'égard de sa compagne, Mlle Céleste. Par malheur cette jeune fille, d'une beauté remarquable, a été vue démasquée dans ce lieu infâme, par un jeune homme qui raconte cette circonstance à celui qui peu de temps après allait épouser Céleste. Le mariage est rompu, Céleste est déshonorée. Il faut que la marquise, pour justifier Céleste, avoue que c'est elle-même qui, bien qu'innocemment, a conduit la jeune fille dans cette maison abominable. Dans son embarras, elle s'adresse à sa belle-mère, laquelle, connaissant le caractère violent de son fils, et trop certaine que cet aveu entraînerait des conséquences funestes, déclare que c'est elle-même qu'on a vue masquée avec Céleste, dans un lieu infâme où la chute de sa voiture l'a contrainte à chercher un asile. Quant au motif de son excursion nocturne, dans un fiacre, et en costume de bal, sans aucune suite, elle, si grande dame, si fière et si dévote, il lui faut un moyen de s'expliquer d'une manière satisfaisante : elle le trouve en mettant en jeu l'orgueil et l'intérêt de son ami le prince de Masserano, ambassadeur d'Espagne. Par la crainte de la révélation d'un fait qui le couvrirait de ridicule aux yeux de l'Europe et le perdrait à Madrid, elle le contraint à déclarer que la démarche mystérieuse de la vieille marquise est un secret d'État qu'elle n'a pas le droit de dévoiler. Ainsi Céleste est justifiée, et la jeune marquise échappe aux dangers qui la menaçaient.

CHARLES DE NAVARRE, 2 *vol. in*-8, 1836. — Gaston Phœbus, comte de Foix, venait de sanctionner la paix avec les Armagnacs, par le mariage de son fils Yvain avec Béatrix d'Armagnac. Charles de Navarre, qui avait longtemps compté sur un mariage entre sa fille et le jeune comte de Foix, attira près de lui Yvain et sa jeune

épouse, sous le prétexte de venir rendre hommage à sa mère, femme de Gaston Phœbus, qui s'était retirée près de lui après l'assassinat par Phœbus, de Pierre de Béarn. Yvain désirait ardemment une réconciliation entre son père et sa mère; Charles de Navarre profita de ce désir et de la naïve simplicité d'Yvain, auquel il remit un petit sachet plein d'une poudre miraculeuse qui devait ramener son père à de meilleurs sentiments dès qu'il en aurait goûté. Yvain se chargea de mêler cette poudre aux aliments de son père; mais au moment où il exécutait ce dessein, un page le dénonça, et Phœbus fut sauvé, car la soi-disant poudre miraculeuse était un violent poison. Le comte de Foix, croyant que son fils avait tramé avec sa mère un complot contre ses jours, s'abandonna aux transports de sa fureur, et dans un accès de frénésie il tua Yvain. Trop tard désabusé, il mourut de désespoir, après avoir déjoué les coupables intrigues de Charles de Navarre, qui expia par sa mort les crimes de sa vie; le feu prit à son lit, et il fut presque entièrement consumé avant qu'on pût le secourir. — Le comte Gaston Phœbus, tel que le représente l'auteur, est le type fidèlement reproduit de ces hauts et puissants seigneurs, exerçant un pouvoir souverain, étalant un faste royal, superbes et cruels, se livrant sans retenue à la fougue de leurs passions, et faisant tout plier sous leur main de fer. La féodalité du XIVe siècle apparaît armée de toutes pièces dans le château de Coarase: le souverain, le feudataire, les prêtres, le chevalier, le vassal, l'écuyer, le page, la chasse, la guerre, l'amour, tout s'agite, se pose, parle selon les mœurs et les lois de l'époque, dans ce roman plein de charme et d'intérêt, dans cette histoire puisée aux bonnes sources, formulée avec une élégante et précieuse concision.

GUIRAUD (le baron P. Mar. Alex.),
de l'Académie française, né à Limoux le 25 décembre 1788.

FLAVIEN, ou *de Rome au désert*, 3 *vol. in*-8, 1835. — M. Guiraud a voulu personnifier le doute dans le héros de son roman. Flavien est à la fois le produit et l'image d'une société mobile et flottante qui ne sait à quelles étoiles se confier, sur quels autels brûler son encens, qui se débat entre le passé et l'avenir, dégoûté de l'un et n'ayant point le cœur et le bras assez fermes pour s'emparer de l'autre. Deux femmes, Faustine et Néodémie, sont les deux pôles vers lesquels se tournent tour à tour les désirs de Flavien. L'une représente la société païenne avec ses chaudes extases et ses magnifiques emportements; l'autre le christianisme naissant avec ses virginales attitudes et sa pudeur naïve. La veuve de l'em-

pereur Gordien II offre à son amant le lit et la pourpre des Césars; la jeune esclave des Gaules, les privations du désert et les palmes sanglantes du martyre. Flavien, que se disputent ces deux amours, passe par toutes les crises de l'antagonisme de l'esprit et de la matière. Faustine parvient-elle à s'emparer de son cœur, il se replonge avec une ardeur nouvelle dans les saturnales du paganisme; mais si, dans l'enivrement des délices qui l'entourent, il aperçoit à travers le portique le voile blanc de la catéchumène qui se rend à l'agape du soir, il quitte aussitôt l'orgie bruyante, les convives parfumés, le falerne fumant, les danseuses demi-nues, pour suivre l'étoile mystérieuse qui a relui tout à coup dans les ténèbres de son intelligence. La parole simple et chaste de Néodémie commence l'initiation, et son amour l'achève. Le proconsul d'Afrique, le préfet du prétoire, le voluptueux de Baïes prend le chemin du désert et va grossir les rangs de cette milice qui se préparait dans le gymnase brûlant de la Thébaïde à la conquête de l'univers. — Le doute vaincu par la foi qui appelle l'amour à son aide, telle est donc la pensée du roman de M. Guiraud.

Nous connaissons encore de cet auteur : Césaire, 2 vol. in-8, 1830.

GUIZOT (Mlle Élisabeth Charlotte Pauline de MEULAN, dame), née en 1773, morte en 1827.

LES CONTRADICTIONS, ou *Ce qui peut arriver*, *in*-12; 1799. — Ce roman est le premier essai littéraire de Mlle de Meulan. Le héros, au premier chapitre, s'éveille le *décadi* matin, heureux d'aller se marier le même jour avec l'aimable et vive Charlotte. Son domestique, Pierre, espèce de Jacques le fataliste, honnête et décent, l'habille en disant, suivant son usage : « Eh bien! ne l'avais-je pas toujours dit à monsieur? » On va chez la fiancée qui est prête, et de là à la municipalité où l'on attend; mais l'officier municipal ne vient pas, sa femme est accouchée de la veille, il faut bien qu'il ait son décadi pour s'amuser avec ses amis et fêter la naissance de son enfant. « Ce sera pour demain, » se dit chacun, et l'on s'en revient un peu désappointé; le rival, qui est de la noce en qualité de cousin de Charlotte, sourit; l'optimiste Pierre répond à son maître tout irrité, par son mot d'habitude : « Qui sait? » Le lendemain il pleut, on arrive trop tard à la municipalité, et l'officier n'y est déjà plus. Le surlendemain il faut que le fiancé parte en toute hâte pour assister une vieille tante qui meurt. Bref, de décadi en primidi, de primidi en duodi, de contre-temps en contre-temps, le mariage de Charlotte, qui est coquette, ne peut manquer de se défaire, le héros étant lui-même assez volage et très-irrésolu, et c'est

en effet ce qui arrive. — Il y a dans ce roman un touchant chapitre de l'*Écu de six francs*, qui rappelle tout à fait le style de Sterne. Henriette, qui finit par remplacer Charlotte dans le cœur du héros, est une petite personne de vingt-quatre ans, qui ne manque pas de charme; la fragile Charlotte n'est pas non plus sans agrément. Le héros, qui a si peu de passions, légèrement bizarre comme un original de la Bruyère, et qui rêve une nuit si plaisamment qu'il va épouser quatre femmes, devient tendre à la fin quand il éclate en pleurs aux pieds d'Henriette.

LA CHAPELLE D'AYTON, ou *Emma Courtenay, imité de l'anglais de Marie Hays*, 5 *vol. in*-12, 1799. — Mademoiselle de Meulan s'étant mise à traduire ce roman, se laissa bientôt aller à le refaire sur un fond presque entièrement neuf et à le continuer pour son compte et à sa guise. C'était la grande vogue alors des romans anglais, avec force événements et émotions. Mlle de Meulan essaye de faire de la sorte et y réussit. L'auteur ému, mais toujours sensé, domine ses personnages, ses situations, les arrête, les prolonge ou les croise à son gré. De jolies scènes domestiques, des intérieurs de famille, et la continuité aisée des caractères, attestent d'ailleurs cette faculté dramatique dont Mme Guizot a fait preuve plus tard en bien d'autres ouvrages.

L'ÉCOLIER, ou *Raoul et Victor*, 4 *vol. in*-12, 1821.—Instructions saines, importantes leçons de morale, incidents pleins d'intérêt, liés à une action attachante et ingénieuse, telles sont les qualités qui distinguent cette production, couronnée par l'Académie française comme l'ouvrage le plus utile aux mœurs, et dont chaque page contient, en effet, un excellent précepte à retenir et un bon exemple à suivre.

On a encore de Mme Guizot : Les Enfants, contes à l'usage de la jeunesse, 2 vol. in-12, 1812. — Contes nouveaux, 2 vol. in-12, 1823. — Une Famille, ouvrage suivi de nouveaux contes moraux, 2 vol. in-12, 1828.

GUY D'AGDE.

JULIA, ou *l'Amour à Naples*, 2 *vol. in*-8, 1835.—L'action de ce roman est un champ de bataille où se croisent et s'entre-choquent toutes les passions, bonnes ou mauvaises, généreuses ou perverses. Le marquis Fernando et Julia Cristinaci sont les deux figures qui occupent le premier plan. Fernando, c'est l'amour méprisé, c'est une nature noble, généreuse, se flétrissant au souffle de la passion; on le voit descendre fatalement, et degré par degré, une échelle de parjures et d'infamies. Julie, au contraire, c'est la passion dévouée, vertueuse, autant que peut l'être la passion illégitime, c'est l'abnégation de l'amour, la série de

fautes héroïques, de sacrifices successifs et habilement gradués, de l'ensemble desquels se compose le caractère de cette femme, excite constamment le plus vif intérêt. Sur le second plan se présentent les figures de charmante incarnation, de l'ambition patiente, hypocrite, peu scrupuleuse dans le choix de ses moyens; de Cristianici, représentant l'orgueil arrogant, inflexible, étouffant jusqu'aux sentiments de la nature, s'indignant d'une faiblesse comme d'un crime; de Paquita, type de la jalousie italienne, de l'amour qui caresse d'une main et menace de l'autre; de Baptiste, ami fanatique, frère dévoué jusqu'au crime. Puis, un peu dans l'ombre, apparaissent les physionomies de Juanita, de Marini le lazzarone, qu'on voit vendre tour à tour son poignard aux vengeances du prince Cristianici, et à la politique du duc de Chiaramante.

GUYOT (Mme).

AMÉLIE DE SAINT-FAR, ou *la Fatale erreur*, 2 *vol. in*-12, 1808.
JULIE, ou *J'ai sauvé ma rose*, 2 *vol. in*-12, 1807.

Ces deux romans licencieux ont été et sont encore attribués, par un grand nombre de personnes, à Mme Choiseul-Meuse; mais c'est une erreur, ils sont bien de Mme Guyot; ils ont été revus et publiés par M. Rougemont.

L'auteur d'*Amélie de Saint-Far* semble s'être piqué de disputer de cynisme et de licence avec les écrivains qui sont distingués par ce côté honteux. Le fond de son roman, assez froidement imaginé, est réchauffé par les tableaux les plus obscènes. Mais que dire d'un ouvrage dont on ne peut citer aucune partie sans outrager la pudeur, ou sans manquer aux convenances sociales et à l'honnêteté publique? Si un homme l'avait écrit on pourrait lui reprocher d'avoir trahi par ses écrits les déréglements des mœurs; mais lorsque de tels tableaux ont été écrits par une femme, la pitié et le dégoût arrêtent la censure.

HAMILTON (le comte Antoine),

né en Irlande en 1646, mort à Saint-Germain en Laye le 21 avril 1720.

CONTES, 3 *vol. in*-8, contenant *le Bélier*, *l'histoire de Fleur d'Epine*, *les Quatre Facardins*, *la suite des Facardins et de Zénéide*, *par le duc de Lewis*, 2 *vol. in*-18, 1812. Édition la plus belle et la plus correcte des *Contes d'Hamilton*; l'édition originale est de 1730.

Pressé par les dames de la cour de faire des contes dans le goût des *Mille et une Nuits*, qui étaient en grande faveur, Hamilton,

esprit original, prit le parti de faire, comme Cervantes avait fait un livre de chevalerie, pour s'en moquer. Il affecta d'enchérir sur la bizarrerie des fictions, et de la pousser jusqu'à la folie; mais cette folie est si gaie, si piquante, si bien assaisonnée de plaisanterie, relevée par des saillies si heureuses et si imprévues, que l'on y reconnaît à tout moment un homme très-supérieur aux bagatelles dont il s'amuse. Il va plus loin dans *Fleur d'Épine;* il y a des traits d'une vérité charmante, et de l'intérêt dans les caractères et les situations. L'objet en est moral et très-agréablement rempli; c'est de faire voir qu'avec beaucoup d'esprit, de courage et d'amour, un homme sans figure et sans fortune peut vaincre les plus grands obstacles, et que dans les femmes la grâce l'emporte sur la beauté. Hamilton devait en effet vanter la grâce, son style en est plein. Il suffirait pour le prouver de se rappeler le tableau de Tarare, emmenant avec lui, sur la jument Sonnante, la jeune Fleur d'Épine, qu'il a tirée des mains de la fée Dentue, et qui ne le connaît encore que pour son libérateur, mais qui, à ce titre, commence déjà à sentir de l'inclination pour lui. On ne trouve point ici de ces conversations de romans mille fois répétées dans des situations pareilles. Hamilton sait s'y prendre autrement pour nous faire lire dans le cœur de Fleur d'Épine. Tarare lui raconte, chemin faisant, comme il a été choisi pour peindre la belle Luisante, dont les yeux faisaient mourir tant de monde. « Vous l'avez donc souvent regardée? dit Fleur d'Épine. — Oui, dit-il, tout autant que je l'ai voulu, et sans aucun danger, comme je viens de vous le dire. — L'avez-vous trouvée si merveilleusement belle qu'on vous l'avait dit? — Plus belle mille fois, répondit-il. — On n'a que faire de vous demander, ajouta-t-elle, si vous en êtes d'abord devenu passionnément amoureux; mais dites-m'en la vérité. » Tarare ne lui cacha rien de ce qui s'était passé entre lui et la princesse, pas même l'assurance qu'elle lui avait donnée de l'épouser en cas qu'il réussît dans son entreprise. Fleur d'Épine ne l'eut pas plutôt appris, que, repoussant les mains dont il la tenait embrassée, elle se redressa, au lieu d'être penchée sur lui comme auparavant. Tarare crut entendre ce que cela voulait dire; et continuant son discours sans faire semblant de rien: « Je ne sais, dit-il, quelle heureuse influence avait disposé le premier penchant de la princesse en ma faveur, mais je sentis bientôt que je n'en étais pas digne par les agréments de ma personne, et que je le méritais encore moins par les sentiments de mon cœur; car je ne me suis que trop aperçu depuis que l'amour que je croyais avoir pour elle n'était tout au plus que de l'admiration. Chaque instant qui m'en éloignait effaçait insensiblement son idée de mon souvenir, et dès les premiers moments que je vous ai vue, je ne

m'en suis plus souvenu du tout. » Il se tut, et la belle Fleur d'Épine, au lieu de parler, se laissa doucement aller vers lui comme auparavant, et appuya ses mains sur celles qu'il remit autour d'elle pour la soutenir. — Dans la foule de peintures que l'amour a fournies (et il en fournira jusqu'à la fin du monde), il n'y en a peut-être pas une plus vraie, plus douce et plus gracieuse : elle remplit le cœur de l'idée d'un de ces moments délicieux qui sont faits pour lui, et qui sont d'un prix d'autant plus grand, qu'il semble que tout ce que l'amour promet soit encore au-dessus de tout ce qu'il peut donner.

MÉMOIRES DE LA VIE DU COMTE DE GRAMMONT, *contenant particulièrement l'Histoire de la cour d'Angleterre sous Charles II*, 2 *vol. in*-8, 1813. — Une des éditions les plus recherchées est celle de 1772, in-4, imprimée par les soins d'Horace Walpole; c'est la première qui ait fourni des notes sur les personnages que le comte d'Hamilton a si ingénieusement mis en scène.

De tous les livres frivoles, les *Mémoires de Grammont* sont un des plus agréables et des plus ingénieux; c'est l'ouvrage d'un esprit léger et fin, accoutumé, dans la corruption des cours, à ne connaître d'autre vice que le ridicule, à couvrir les plus mauvaises mœurs d'un vernis d'élégance, à rapporter tout au plaisir et à la gaieté. Il y a, dans ces Mémoires, quelque chose du ton de Voiture, mais infiniment perfectionné. L'art de raconter les petites choses de manière à les faire valoir beaucoup, y est dans sa perfection. L'histoire de l'habit volé par Termes est en ce genre un modèle unique. Ce livre est le premier où l'on ait montré souvent cette sorte d'esprit qu'on a depuis appelé persifflage, que Voiture avait mis quelquefois en usage avant qu'il fût connu sous ce nom, et qui consiste à dire plaisamment des choses sérieuses, et sérieusement des choses frivoles. Mais cet esprit demande beaucoup de mesure et de choix, et n'a rien de commun avec le langage décousu, néologique, vague et burlesque, que de nos jours on a qualifié du nom de persifflage, et qui n'est qu'une absence totale de sens et de goût, une espèce de badinage d'autant plus éloigné du bon ton, qu'il semble plus y prétendre. Il n'y a personne qui n'ait lu les *Mémoires de Grammont :* quel lecteur n'a pas présentes à l'esprit, et ces scènes plaisantes contées avec tant de sel et d'enjouement, et ces saillies spirituelles du comte de Grammont, et ces naïvetés non moins spirituelles de son ami Matha? Qui n'a pas ri cent fois du premier, lorsqu'il est dupe au jeu, et même, tranchons le mot, lorsqu'il y est fripon? tant une narration gaie et un ingénieux badinage savent colorer d'un vernis agréable des actions peu honnêtes. Qui ne s'est égayé de ses campagnes dans les lignes d'Arras et au siége de Trin, et de ses amours

avec madame de Senantes, et de son érudition au sujet des Allobroges avec M. de Senantes, et des leçons de galanterie qu'il donne à Matha, et des singuliers progrès de celui-là, et de l'aumônier Poussatin, et de cette peinture si originale et si animée de la cour d'Angleterre sous le roi Charles II ; tableau vif et rapide, où passent successivement sous les yeux du lecteur, le roi lui-même, les deux reines sa femme et sa mère, et le duc d'York son frère, et ses nombreuses maîtresses, et ses courtisans, parmi lesquels on distingue le fameux Rochester, et toutes les filles d'honneur qui partageaient les divertissements et les intrigues de cette cour plus que galante : *Filles d'honneur comme il plaisait à Dieu*, dit leur plaisant historien ? Tous ces récits enjoués étant gravés dans la mémoire du lecteur, toutes les formules d'éloges qui leur sont dus ayant été épuisées depuis le temps qu'on lit ces Mémoires et qu'on les loue, nous nous croyons dispensés de reproduire les uns et de répéter les autres.

HAMILTON (lady Mary).

AUGUSTE ET JULES DE POPOLI, *suite des Mémoires de Cantelmo*, 2 *vol. in*-12, 1812. — Jules et Auguste ont été élevés ensemble; ils sont également favorisés des dons de la naissance et de la fortune, mais très-inégalement partagés de la nature. Auguste est vertueux, calme, presque sans passions; Jules est emporté, irascible, libertin, insensible au récit d'une action noble et vertueuse, et tressaille d'une joie féroce au bruit d'un attentat célèbre ou d'un grand désastre. Dans un accès de fureur il passe son épée au travers du corps de son valet de chambre, qui a le bonheur de ne pas en mourir, et empoisonne ou croit empoisonner Olympe, son épouse. Après plusieurs vicissitudes, Jules est ramené à la vertu par un jeune homme libertin comme lui, mais déjà un peu revenu de ses erreurs, que le besoin de réparer une fortune délabrée engage à veiller sur les démarches de Jules, en tirant habilement parti de son amour-propre pour le corriger. Enfin la courageuse Olympe, par sa douceur et sa patience, parvient à ramener la paix et l'innocence dans le cœur de son mari. — Une douce mélancolie, un intérêt plein de charme et une élégance de style continue sont les qualités principales qui distingue ce roman.

Nous connaissons encore de lady Mary Hamilton : La Famille du duc de Popoli, 2 vol. in-12, 1811. — Le Village de Munster, 2 vol. in-12, 1811.

HAMILTON (miss Emma Harte, depuis lady), née en Angleterre.

MÉMOIRES DE LADY HAMILTON, *in*-8, 1816.—(*On doute que ces Mémoires soient réellement de lady Hamilton.*)—Cette femme qui a joué un rôle si magnifique en Europe, qui avait soumis à l'empire de ses charmes le vainqueur d'Aboukir et de Trafalgar, avait commencé sa carrière par l'humble emploi de bonne d'enfants et de servante d'auberge. Un jeune libertin, le chevalier Featherston, fut le premier qui découvrit ce trésor de beauté; il conduisit la jeune Emma dans ses terres; mais au bout de quelques mois, il la délaissa sans pitié; et l'infortunée jeune fille, n'ayant d'autre asile que le pavé de Londres, grossit bientôt le cortége de ces beautés faciles que l'on voit pulluler le soir sur les trottoirs des rues de la capitale de l'Angleterre. De cette milice, Emma passa entre les mains d'un charlatan qui l'exposait aux yeux du public comme une preuve vivante de l'efficacité de ses préparations cosmétiques pour entretenir la fraîcheur du teint. Le célèbre peintre Romney l'aperçut un jour sur les tréteaux de l'opérateur, et, frappé de la beauté de ses formes et des grâces de sa figure, il la fit poser comme modèle. La vue de tant de charmes enflamma son cœur en même temps que son esprit; mais Romney, amoureux septuagénaire, était toujours en contemplation, et la vive Emma s'ennuya bientôt de n'être heureuse qu'en peinture. Un jeune homme, M. Greville, vient à l'atelier de l'artiste et fait des offres qui sont acceptées; il donne à Emma des chevaux, des diamants, une maison; enfin il se ruinait, quand lord Hamilton, son oncle, ambassadeur à Naples, arrive subitement pour rompre une liaison qui l'indigne. Mais il voit Emma, et semblable au Gouvignac d'Andrieux, il devient épris de la beauté qui avait excité son courroux, paie les dettes de son neveu, qui, moyennant cette complaisance, lui cède ses droits sur Emma, et après avoir terminé ce singulier marché, repart pour Naples, où les soins et les artifices d'Emma le décident à l'épouser. Les événements de la guerre amènent lord Nelson à Naples; il était couvert de gloire, il était puissant, il n'eut qu'à se présenter pour plaire, et le pauvre lord Hamilton fut peut-être le seul homme de l'Europe qui l'ignora ou feignit de l'ignorer. A son arrivée à Naples, la maîtresse de lord Hamilton n'était pas encore mariée, et la noblesse avait refusé de la voir; elle jura de s'en venger, et elle tint parole aux Napolitains qui l'avaient méprisée. A la suite d'une révolution, lord Nelson rentre en vainqueur à Naples, et lady Hamilton use de sa funeste influence sur l'esclave de ses charmes pour faire couler des flots de sang : tous ses ennemis personnels tombent sous la hache des bourreaux. Après de si doux passe-temps, elle reconduit son amant en Sicile, et achève de l'en-

dormir au milieu des fêtes et des plaisirs. Mais tandis qu'il s'enivre à longs traits dans la coupe des voluptés, sa flotte est en proie à la famine et aux maladies. Le ministère anglais, ne voulant pas rappeler son amiral, rappelle son ambassadeur; Nelson, désespéré, quitte sans ordre sa flotte et son armée, et après avoir promené sa maîtresse dans plusieurs capitales de l'Europe, revient à Londres pour scandaliser par sa conduite le pays qu'il avait illustré par ses victoires. Le vieux Hamilton meurt, et se venge de sa femme par son testament, en laissant à son neveu une fortune immense sur laquelle elle avait toujours compté. Les revenus de Nelson lui restaient, et tant qu'il vécut, elle passa ses jours dans le faste et dans l'opulence; mais à sa mort, lady Hamilton devint pour tout le monde un objet d'horreur; méprisée, avilie, ruinée de fond en comble, elle fut jetée par ses créanciers dans une prison, où elle serait morte sans la générosité d'un échevin qui paya ses dettes et qui lui donna des secours nécessaires pour passer sur le continent. Arrivée dans les environs de Calais, elle y fut atteinte d'une maladie grave; et cette femme superbe, qui avait vu la population de Naples et de Palerme à ses pieds, mourut dans la misère, l'abandon et l'oubli.

HELME (mistress Élisabeth),
romancière anglaise, morte au commencement du XIXe siècle.

* **SAINT-CLAIR DES ILES**, ou *les Exilés à l'île de Barra*, *trad. par Mme de Montolieu*, 4 *vol. in*-12, 1808. — L'auteur de ce roman ne s'est pas traîné servilement sur les traces de la plupart de ses prédécesseurs; on ne lui reprochera pas d'avoir donné à ses héros des sentiments fades et doucereux; leur caractère est franc et vigoureux, même un peu outré, ce qui amène parfois des situations extrêmement dramatiques. On peut cependant lui reprocher d'avoir beaucoup trop multiplié ses personnages. A qui doit-on s'attacher? A qui faut-il s'intéresser? sera-ce à Saint-Clair des Iles, à Randolphe, au chef Monthey, au comte Roskelin et autres, à la comtesse, à Ambroisine, à Éléonore, à Zina, à Mathilde? Ambroisine et Zina sont celles sur qui l'auteur a eu l'intention de fixer l'intérêt. Zina est une jeune fille douce et timide; elle aime sans s'en douter Randolphe qu'elle croit son frère. Ambroisine qui, lorsque l'action commence, est une autre jeune fille, d'un tout autre caractère; elle s'est éprise de Saint-Clair sur le récit de ses malheurs, et se travestit en homme pour aller l'examiner à son aise dans l'île où il est exilé. Saint-Clair ne s'aperçoit nullement de la métamorphose, ce qui n'est point à l'avantage d'Ambroisine, car si elle est bien faite en homme, elle doit être très-mal faite en

femme. Quoiqu'elle ne soit plus de la première jeunesse il lui reste encore assez de beauté pour séduire Saint-Clair, qui ne forme plus d'autres vœux que d'obtenir sa main. Ambroisine ne le fait pas attendre longtemps; elle lui donne rendez-vous à minuit dans une longue galerie où ils conviennent de leurs faits; les convenances, il est vrai, sont légèrement blessées, mais Ambroisine est bien supérieure à tous ces petits préjugés. Il y a un caractère qui frappe davantage, c'est celui d'Éléonore, femme dont les passions sont extrêmement violentes, qui se porte même aux plus grands excès; mais elle est femme, elle est belle, et on lui pardonne en quelque sorte parce qu'elle a beaucoup aimé. — Ce roman pique vivement la curiosité et se fait lire avec intérêt : on y rencontre de temps en temps des scènes véritablement dramatiques, rendues avec force et énergie.

LE FERMIER DE LA FORÊT D'INGLEWOOD, ou *les Effets de l'ambition, traduit par M. H. Villemain*, 4 *vol. in*-12, 1818. — En ouvrant ce roman, on croit lire la description d'un tableau de l'école flamande : un vénérable père de famille est assis devant son habitation, sous un chêne antique dont le feuillage épais s'empreint des rayons mourants du soleil, et reproduit d'heureux accidents de lumière. Sa famille est groupée autour de lui; une bible ouverte repose sur ses genoux; il suspend un moment sa lecture pour faire part à ses enfants des réflexions qui viennent de s'offrir à son esprit. Ses deux fils, William et Edwin, sont devant lui et l'écoutent avec déférence; Emma, sa fille, cherche à lire dans ses yeux pour mieux l'entendre. Une pipe, un pot de bière placés sur une table rustique, révèlent les jouissances habituelles du fermier, dont la demeure était l'asile de toutes les vertus. Le voyageur ne quittait jamais son humble toit sans lui désirer des richesses égales à sa bienfaisance; heureux si tous se fussent montrés également dignes de la généreuse hospitalité qu'il leur accordait! — Dix heures venaient de sonner à la vieille horloge sur le cadran de laquelle on avait représenté les amours de Henri II et la mort de la belle Rosemonde, lorsqu'un bruit implorant des secours se fit entendre dans la forêt. Edwin, le plus jeune des fils du fermier, courut au secours des voyageurs dont la voiture venait de se briser. On les accueillit avec la plus tendre sollicitude; c'étaient une dame et son frère qui se rendaient à Londres. Mme Delmer avait vingt-huit ans; dans son premier choix, le bonheur avait été sacrifié à l'opulence. Son frère Whitzmore était l'époux d'une femme à la mode, dont les caprices lassaient souvent la patience. Dès le lendemain, la voiture était raccommodée, mais ni le frère ni la sœur n'étaient pressés de repartir. Le jeune Edwin avait fait la plus vive impression sur le cœur de Mme Delmer, et Whitzmore avait été ravi de la beauté d'Emma; il est facile d'imaginer que

dans ces dispositions ils s'efforcèrent d'être aimables. Après avoir énuméré tous les plaisirs dont on jouit dans une grande ville et tous les avantages qu'elle présente pour arriver à la fortune, Whitzmore proposa d'emmener Edwin à Londres et de le placer avantageusement. Edwin accepte, en assurant à sa fiancée au désespoir que c'est pour elle qu'il désire la fortune, et part. Arrivé à Londres, il ne tarde pas à y contracter des liaisons dangereuses; Mme Delmer lui offre sa main, et la cupidité le porte à accepter cette offre; chargé d'aller chercher sa sœur pour l'amener à Londres, il séduit sa jeune fiancée dans la maison même de son père, en lui rappelant les engagements qu'il savait bien ne plus pouvoir remplir; la victime, réduite à fuir pour cacher sa faute, meurt en donnant le jour à une fille. Emma, entourée de séductions, cède à la passion de Whitzmore, s'enfuit avec son séducteur, qui est tué par Edwin; dénuée de tout, elle est forcée de se confier à un second protecteur, de celui-ci à un autre, et de protecteur en protecteur, l'infortunée tombe dans l'avilissement, et retrouve son frère, nous n'osons dire en quel lieu ni en quelle circonstance; dévorée de remords, elle se dirige vers la chaumière de la forêt d'Inglewood, où elle meurt après avoir reçu le pardon de son père. — L'auteur porte ensuite l'attention du lecteur sur la jeune Anna, élevée dans la maison d'Inglewood, par le vertueux frère d'Edwin. Parvenue à l'âge de quinze ans, cette jeune fille est poursuivie par un séducteur, nommé Fitz-Morris, qui est sur le point de la déshonorer, lorsqu'on arrive à son secours. Dans ce séducteur on reconnaît Edwin, qui, apprenant qu'Anna est sa fille, se tire un coup de pistolet et meurt. — Ce roman est une imitation de deux ouvrages de Rétif de la Bretonne, et quoiqu'on y trouve quelques pages assez pathétiques, il est loin d'approcher de la singulière énergie de l'original.

On a encore de cet auteur: Louise, ou la Chaumière dans les marais, 2 vol. in-12, 787. — * Clara et Emmeline, 2 vol. in-12, 1788. — Jacques Manners, in-12, 1801. — Le Pèlerin de la Croix, 3 vol. in-12, 1807, — La Caverne de Sainte-Marguerite, 4 vol. in-12, 1813.

HÉNARÈS (Y. de L.)

DERNIÈRES LETTRES DE DEUX AMANTS DE BARCELONE, *traduit de l'espagnol.* (*) — Après avoir fait le récit des événements antérieurs à l'époque où les deux amants commencent à s'écrire, l'auteur fait une peinture gracieuse et ingénieusement délicate du sentiment de l'amour; puis, d'une touche sombre et énergique, il retrace les malheurs de Barcelone, et en particulier ceux des personnages qu'il a choisis pour son action, qui du reste est très-

* Traduction que nous croyons supposée, ainsi que le nom de l'auteur; voyez LATOUCHE.

simple. — La comtesse de V... est éperdument aimée de Lorenzo S..., auquel son époux l'a recommandée en mourant; mais celle-ci, fidèle aux convenances que lui impose la mémoire d'un homme qui a été son bienfaiteur et son appui, refuse de se rendre aux vœux de son amant avant le délai de trois années qu'elle lui impose. Lorenzo, lié avec le jeune Mina, prend la résolution alors de suivre celui-ci en Amérique, où une des colonies espagnoles venait de lever l'étendard de l'indépendance. Après s'être distingué dans cette guerre et avoir vu périr son infortuné ami, Lorenzo revient en Espagne; arrivé en rade de Barcelone, il écrit à la comtesse pour lui exprimer la force du sentiment qui le ramène dans sa patrie, et la comtesse lui répond qu'elle est prête à l'accepter pour époux. Mais bientôt la fièvre jaune se déclare; Lorenzo entre au lazaret, et n'échappe au fléau que pour voir succomber la mère de sa maîtresse et la comtesse elle-même. Lorenzo, privé de celle qui l'attachait à cette terre de douleurs, se dirige vers le cordon sanitaire, et tombe sous le feu d'un détachement commandé par un officier auquel il avait naguère sauvé la vie.

HENNEQUIN (M. P.).

LES MATINÉES D'UN DANDY, 2 *vol. in*-8, 1833. — Un jeune lord du comté de Cornouailles a l'épiderme si sensible que le jour de barbe est pour lui un véritable jour de torture. Il appelle en vain auprès de lui les barbiers les plus experts des quatre parties du monde, aucun ne possède un rasoir assez tranchant, aucun n'a la main assez légère. Enfin arrive, on ne sait d'où, un vrai révolutionnaire en fait de barbe, qui renverse toutes les notions reçues de son art; au lieu d'eau chaude, il se sert d'eau à la glace; au lieu de savon, il frotte le menton de sa pratique avec un blanc d'œuf, usage qu'il a rapporté, dit-il, du pays des Esquimaux. Le riche Anglais, satisfait de ne plus éprouver de douleurs par l'emploi de ces procédés, attache le barbier à sa personne avec de gros appointements. Celui-ci, pour conserver son crédit et distraire son patron, lui raconte des histoires qu'il a recueillies dans ses voyages; et ces histoires ne sont autre chose que les Matinées d'un dandy. Les principales sont le Contrebandier, le Faussaire, un Premier voyage sur mer, Toujours dans l'eau, l'Évasion d'un prisonnier de guerre, l'Incendie en mer, le Secret d'un bandit, etc., etc.

HERMÈS (J. Timothée), pasteur de Breslau.

* VOYAGE DE SOPHIE EN PRUSSE, *trad. de l'allemand sur la* 12e *édit. par Delamare*, 3 *vol. in*-8, *an IX*. — Sophie de Hohenwald,

orpheline et sans fortune, a été élevée à Memel dans la maison d'une dame Évrard qui, n'ayant aucunes nouvelles de sa fille unique établie en Saxe, a lieu de redouter pour elle de sinistres événements. A dix-huit ans, Sophie, pour calmer ses craintes, et par un désir secret de voir le monde et d'en être vue, se propose d'aller elle-même en Saxe prendre des informations. Elle part avec un aventurier qu'elle a quelque raison de croire son frère. Parmi ses compagnons de voyage, elle distingue un beau jeune homme nommé Lesser, qui jusqu'à la fin du roman est l'objet des vœux de Sophie; elle-même, sans le savoir, est la dame de ses pensées. En arrivant à Kœnigsberg, Sophie est guidée dans le choix d'un hôtel par un honnête marin nommé Puff, qui a amassé dans les Indes une fortune considérable; il s'attache aux pas de l'héroïne et lui offre sa main; mais elle se refuse constamment à répondre à sa tendresse, espérant toujours de retrouver Lesser. Un général russe, qui l'a vue dans un bal, devient amoureux de Sophie; il la fait enlever et conduire à Dantzick, mais Puff parvient à la délivrer. A Kœnigsberg, elle revoit Lesser, qui ne témoigne aucune envie de l'épouser. Puff, après lui avoir encore offert en vain de devenir son époux, prend le parti de se marier. Sophie reste seule assez désorientée. Enfin ses amis apprennent plus tard qu'elle finit par donner sa main à un pauvre maître d'école, qu'elle fait longtemps souffrir par sa coquetterie et ses grands airs, mais qu'elle finit enfin par rendre heureux.

Nous connaissons encore de cet auteur : Mémoires de Fanny Wilkes, in-8, 1766. — La Paysanne non parvenue, in-8 (Breslau).

HERVEY (mistriss Elisa), romancière anglaise.

* **LA FAMILLE DE MOURTRAY**, *trad. de l'anglais par Ét. Aignan*, 4 *vol. in*-12, 1802. — La famille qui donne son nom à ce roman est composée de quatre individus : M. Mourtray, sa femme, un fils passablement étourdi, et Emma, jeune personne douée d'un excellent cœur et d'une figure charmante. Condamnée d'abord par la médiocrité de sa fortune à vivre à la campagne, la famille Mourtray passe tout à coup dans l'opulence à la faveur d'un grand héritage. Cette fortune inattendue place naturellement les personnages dans une nouvelle position, et son influence opère également sur les divers caractères. M. Mourtray seul, homme d'un grand sens, mais d'une grande faiblesse, résiste à une pareille épreuve; sa femme, au contraire, qui se voyait avec peine contrainte à vivre dans la retraite, s'élance avec ardeur dans le tourbillon du monde, et sa fille la suit. Emma rencontre dans les cercles brillants de Londres lord Miramont, jeune homme charmant, quoi-

qu'un peu roué, vers lequel l'entraîne son penchant; malgré les sages représentations de son père, elle l'épouse. Bientôt lord Miramont, épris d'une nouvelle conquête, néglige entièrement son épouse; cette coupable liaison est suivie d'un duel, et l'époux d'Emma, blessé mortellement, n'a que le temps de demander et d'obtenir le pardon de ses fautes avant d'expirer. Jeune, belle, spirituelle et riche, Emma ne pouvait rester veuve; elle se maria donc; mais cette fois, devenue plus sage, elle s'attacha moins à la beauté extérieure qu'au mérite, et trouva le bonheur dans cette nouvelle union. — Des situations simples et touchantes, des scènes pleines de sel et de gaieté, des caractères variés et bien dessinés, distinguent ce roman de la plupart de ceux du même genre qui se publient en Angleterre.

On a encore de mistress Hervey : Amabel, 5 vol. in-12, 1819.

HEUZÉ (Mme d').

* NATALIE DE BELLOZANE, ou *le Testament*, 2 *vol. in*-12, 1802. — Natalie est élevée dans un château; la révolution force ses parents à se réfugier à Londres, où elle devient orpheline, et obligée d'accepter une place de demoiselle de compagnie chez lady Stapleton. Cette dame s'attache à la jeune Natalie, lui assure toute sa fortune, et veut la marier à un riche Français établi à Londres. Natalie y consent, quoiqu'elle aime en secret un jeune homme mystérieux qui, après lui avoir montré beaucoup d'amour, disparaît et semble la fuir. Natalie sacrifie l'amour à la raison; on prépare tout pour le mariage; lady Stapleton, languissante depuis longtemps, succombe à la noire mélancolie qui la mine depuis longtemps, fait son testament, prend de l'opium et meurt. Natalie, après la mort de sa bienfaitrice, rend toute la fortune de lady Stapleton à la sœur de cette dernière, et découvre ensuite que cette dame est la mère du jeune homme qu'elle aimait. Celui qu'elle devait épouser renonce à ses prétentions, et les deux amants s'unissent. — Roman moral, simple, mais peu intéressant.

HEYNE (Henri), littérateur allemand du XIXe siècle.

RAISEBILDER (*tableaux de voyage*), 2 *vol. in*-8, 1834. — Raisebilder se compose de tableaux de voyage : une zone de l'Italie, un comté de l'Angleterre, un coin de l'Allemagne, voilà où nous conduit le touriste babillant avec tant d'esprit qu'on le suivrait partout, dût-il faire un voyage autour du monde. L'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne, c'était beaucoup pour deux volumes; aussi ne con-

tiennent-ils que des esquisses; mais de si jolies esquisses! L'Italie surtout était bien battue : M. Simon et M. Valéry avaient tout dit; aussi M. Henri Heyne donne-t-il sobrement dans la manière descriptive. On traverse avec lui la Lombardie jusqu'aux bains de Lucques, sans y rien voir qu'une fruitière, la cathédrale de Milan, M. Grumpelino et M. Hirsh Hyacinthe, le plus plaisant personnage que l'on puisse créer. L'Angleterre est plus sérieusement décrite; lord Wellington seul aura à s'en plaindre, car le héros n'est pas flatté. « Wellington et Napoléon! dit M. Heyne; c'est un bizarre phénomène que l'esprit humain puisse penser à tous les deux en même temps! il n'existe pas de plus grand contraste qu'entre ces deux hommes, même à l'extérieur. Wellington, mannequin imbécile avec une âme grise et terne dans un corps de toile cirée, un sourire de bois sur une figure glacée.... Qu'on se figure cela auprès de l'image de Napoléon! » En Angleterre, ce n'est pas à Fox que l'auteur pense, mais à Napoléon; il y prend au collet Walter Scott, encore vivant alors, et il écrit cette belle phrase : « Les Anglais n'avaient fait que tuer Napoléon; mais Walter Scott l'a vendu. »

Dans ces deux volumes, que complètent le Tambour Legrand et Schnabelewopski, il y a deux choses bien distinctes, la forme et le fond, l'écorce et l'essence. La forme, c'est une causticité ravissante comme celle de Sterne, un gaspillage de sarcasme, quelquefois un abus du grotesque; mais le fond de Raisebilder, la pensée sérieuse cachée sous ce rire amer, c'est le réveil de l'Allemagne, c'est l'hymne de liberté que chantera la Teutonie à l'heure de cohésion et de délivrance; c'est cette haine des petites oppressions, des despotismes de quartier et de rue, haine qui s'attaque à la perruque de M. le conseiller, ne pouvant mieux; c'est surtout une guerre positive, une guerre utile à cette tendance vers les spéculations métaphysiques, qui livre l'Allemagne aux ergoteurs, qui la laisse impuissante et désarmée. L'intelligent patriotisme de M. Henri Heyne a mis à nu la plaie; d'autres viendront ensuite qui la découvriront plus largement encore. Si on parvient à la sonder tout entière, elle sera bientôt guérie.

HOFFMANN, célèbre romancier allemand,
né à Kœnigsberg le 24 janvier 1776, mort en 1822.

CONTES FANTASTIQUES, 16 *vol. in*-12, 1829 *et années suivantes.* — Hoffmann est un auteur d'un genre d'ouvrages fort extraordinaires; il a un talent particulier pour découvrir le merveilleux où nous le soupçonnons le moins, il lui suffit d'un mot, d'une circonstance indifférente pour éveiller notre imagination : tout ce

que nous gardons, en dépit de la raison, de penchants crédules, de dispositions peureuses, de sentiments superstitieux, le frissonnement involontaire que nous éprouvons à traverser le soir une forêt, un cimetière, à visiter des ruines, la rêverie où nous jette pendant la nuit le son lointain d'une musique ou l'aspect d'un lac tranquille, tout ce qui est enfin du domaine de l'imagination, tout cela est le domaine d'Hoffmann. — Vous souvenez-vous de quelque soirée passée au coin du feu, nous ne disons pas dans quelque vieux château, ou dans quelque auberge déserte; cela sent l'homme qui amène son merveilleux et qui montre la corde avant de faire jouer sa lanterne magique, nous disons une soirée passée dans votre chambre au quatrième étage, rue Saint-Jacques ou rue Saint-Denis, où vous voudrez? vous êtes assis dans un grand fauteuil, les pieds sur les chenets; près de vous votre table de travail, sur un tabouret votre chien ou votre chat, vos chaises rangées à leur place ordinaire, vos rideaux fermés; dans l'alcôve votre lit déjà prêt et la couverture faite; dans les chambres voisines, vous entendez aller et venir les gens de la maison, dans la rue rouler les voitures; partout enfin vous êtes entouré de choses et de bruits qui vous rappellent la vie de famille, le monde, la civilisation. Où la fantaisie pourrait-elle trouver à se nicher? où va-t-elle se placer? Où? sous votre bonnet de coton même que vous venez d'enfoncer sur vos deux oreilles en vous mettant au lit. C'est là qu'elle s'établit pour troubler vos idées et fasciner vos regards. Voyez, voici déjà dans votre feu des images de toutes sortes de choses, des maisons, des châteaux, des clochers étincelants qui grandissent, grandissent à vue d'œil, puis des petillements singuliers: vous levez les yeux au plafond; quels bizarres reflets ou plutôt quelles figures étranges y flottent entrelacées! Comme tout tremble et s'agite dans votre chambre; et là-bas, dans ce coin, près de ce meuble qu'on ne dérange jamais, il y a là, est-ce une erreur, une illusion? non, il y a quelque chose qui brille : ce sont comme deux yeux! ils vous regardent! chut. Vous entendez marcher, c'est un bruit de pas!... nous vous laissons sauter à bas de votre lit, si vous êtes hardi, ou vous cacher la tête sous la couverture, si vous êtes peureux : qu'il nous suffise de savoir que ces illusions et ces terreurs de la nuit, à côté d'une scène de ménage, c'est là un des genres de récits d'Hoffmann.

Le domaine d'Hoffmann, c'est la fantaisie et l'imagination; toutes les idées où la raison et la réflexion n'ont point de part, sont de son domaine. Ainsi, dans le Majorat, l'intérêt vient d'une apparition surnaturelle; dans le Sanctus, le sujet, c'est la puissance de la musique et de l'enthousiasme indéfinissable qu'elle inspire; dans Salvator Rosa, l'imagination vive et hardie de

l'homme de génie; dans la VIE D'ARTISTE, c'est encore le pouvoir singulier de la musique : Hoffmann y montre une âme désordonnée, embarrassée et malheureuse d'un talent supérieur, obéissant à la médiocrité pour se dispenser des soins matériels de la vie, et se condamnant à des travaux obscurs pour échapper aux louanges et aux triomphes prostitués journellement par l'intrigue; dans LE VIOLON DE CRÉMONE, c'est la liaison et la sympathie mystérieuse qui existent entre la vie d'une jeune fille et une espèce de violon magique; dans LE BONHEUR AU JEU, le hasard et ce que sa faveur a de fatal; dans LE CHOIX D'UNE FIANCÉE, un personnage mystérieux, qui tient du diable et du Juif errant; dans LE SPECTRE FIANCÉ, le magnétisme; dans LE POT D'OR et dans Mlle DE SCUDÉRY, l'horreur profonde qu'inspirent les grands crimes; dans MARINO FALIERO, c'est tout ce qu'il y a d'aventureux dans les passions amoureuses.

Ce n'est pas que la fantaisie seule dirige et promène au hasard le pinceau brillant d'Hoffmann; il y a quelque chose de plus dans ses meilleurs écrits. Le sentiment des arts est chez lui tout-puissant, plein d'éloquence, d'énergie, mais aussi de désespoir. Il voit la limite que la peinture et la musique ne peuvent franchir, et il s'irrite contre ces obstacles; il voudrait leur communiquer la puissance de reproduire tout ce que l'âme désire. Il prend en pitié ces moyens mécaniques, instruments nécessaires des arts, et qui opposent des bornes matérielles à la conquête qu'il voudrait opérer. Convaincu enfin de l'inutilité de ses efforts, de l'impossibilité que l'artiste trouve à réaliser toute sa pensée, à refléter toute la nature, à redire tous les sentiments de l'homme et toutes ses émotions, il exprime d'une manière aussi forte que bizarre la douleur que cette puissance incurable lui cause. Ici, un vieux peintre s'assied devant un canevas vide que son imagination seule peuple de figures admirables; là, Gluck exécute son Iphigénie en Tauride, après avoir placé sur son piano un cahier blanc, dont il retourne les feuillets comme s'il y lisait la partition de l'ouvrage. — Dans L'ÉGLISE DES JÉSUITES, le principal personnage est un jeune peintre allemand qui a longtemps cherché en vain la route que son talent devait suivre. Un jour qu'il erre dans les bois, une jeune femme, d'une figure céleste, lui apparaît et se dérobe aussitôt à sa vue. Voilà son idéal! son génie naît, s'élève, se déploie, il produit des chefs-d'œuvre. Les traits angéliques qui se sont fixés dans sa pensée se reproduisent dans tous ses ouvrages pour les embellir; on reconnaît un nouveau talent, et le grand maître fait école. Mais il arrive qu'au milieu d'un incendie, Berthod retrouve et sauve la femme même qui lui est apparue, et que son imagination avait transformée en vision céleste. L'amour le plus tendre

les unit; elle devient sa femme. Hélas! ce n'est plus qu'une mortelle, le prestige est détruit; la verve de l'artiste s'éteint; l'être surnaturel qui l'inspirait a disparu, la réalité le presse et l'obsède; il se suicide. — Il faut voir dans l'original de quel intérêt s'entoure ce récit bizarre, et de quelle éloquence l'auteur a doué le malheureux Berthod, lorsque, déshérité de son génie, veuf de l'illusion chérie qui l'animait et l'exaltait, il est réduit par sa pauvreté et son désespoir à peindre en grisaille les murs de la chapelle des jésuites. La Cour d'Arthus, Gluck, Don Juan, Zacharias Werner, respirent le même sentiment intime des arts, le même enivrement causé par leurs prestiges, le même dégoût de la réalité, le même délire douloureux qu'ils jetaient dans l'organisation d'Hoffmann. Maître Floh (le roi des puces) est quelque chose de plus singulier encore. Il y a là une satire plus vive que compréhensible contre la science analytique et les expériences des Lewenhoeck et des Spallanzani; une imagination sans frein et sans raison étincelle dans cette extravagante débauche, où l'auteur, élevant à des proportions colossales le monde des infiniment petits, environne l'homme d'une population effrayante de cicindelles, de tipules, de locustes, de longues raphidées, de scolopendres gigantesquement grandies. — Dans Maître Martin, esquisse fort simple, Hoffmann a quitté sa marotte; il a laissé vide le grand bol de punch, où voltigeaient à ses yeux, dans les flammes bleues et violettes, tous les esprits infernaux et toutes les apparitions du monde aérien. Des couleurs douces et naïves lui ont servi à reproduire, avec une ingénuité, avec une bonhomie parfaites, cet enthousiasme du devoir et cet amour du beau, qui, se mêlant à la vie de l'ouvrier au moyen âge, transformant le métier en art, ennoblissait la truelle du maçon et l'équerre du charpentier. Capable de tracer des tableaux si touchants et si vrais, comment Hoffmann a-t-il renfermé son talent dans une sphère fantastique où on a peine à le suivre? Lisez le Sablier et vous l'apprendrez : vous verrez de quelle ironie puissante il poursuivait ses propres folies; avec quelle force il condamnait cette confusion du monde terrestre et du monde idéal, dont lui-même avait brisé les limites respectives. — Mais ce talent ironique qui, chez Hoffmann, s'alliait à des qualités si opposées, s'est révélé bien plus vivement dans une composition de sa vieillesse, intitulée : les Contemplations du chat Murr entremêlées accidentellement de la biographie du maître de chapelle Jean Kreisler. Cette bizarre conception, dont le titre est moins fou encore que l'esprit, où deux narrations diverses se croisent et se contrarient tout en se tenant serrées comme un double lierre, est une sorte de bicéphale littéraire

dont la création a épuisé la gigantesque pensée d'Hoffmann, et sur laquelle il a rendu son dernier soupir.

Après avoir cherché à donner une idée du genre de talent d'Hoffmann, nous allons essayer d'analyser avec un peu plus d'étendue deux des plus remarquables productions de cet auteur.

LE SABLIER. — Nathaniel, le héros de ce conte, est un jeune homme d'un tempérament fantasque, d'une tournure d'esprit poétique et métaphysique à l'excès, avec une imagination nerveuse, plus particulièrement soumise à l'influence de l'imagination. Il raconte les événements de son enfance dans une lettre adressée à Lothaire, son ami, frère de Clara sa fiancée. Son père, honnête horloger, avait l'habitude d'envoyer coucher ses enfants à certains jours plutôt qu'à l'ordinaire, et la mère ajoutait chaque fois à cet ordre : « Allez au lit, voici le sablier qui vient. » Nathaniel, en effet, observa qu'alors, après leur retraite, on entendait frapper à la porte; des pas lourds et traînants retentissaient sur l'escalier; quelqu'un entrait chez son père, et quelquefois une vapeur désagréable et suffocante se répandait dans la maison. C'était donc le sablier : mais que voulait-il et que venait-il faire? Aux questions de Nathaniel la bonne répondit par un conte de nourrice, que le sablier était un méchant homme qui jetait du sable dans les yeux des petits enfants qui ne voulaient pas aller se coucher. Cette réponse redoubla sa frayeur, mais éveilla sa curiosité. Il résolut enfin de se cacher dans la chambre de son père, et d'y attendre l'arrivée du visiteur nocturne; il exécuta ce projet, et reconnut dans le sablier l'homme de loi Copelius qu'il avait vu souvent avec son père. Sa masse informe s'appuyait sur des jambes torses; il avait le nez gros, les oreilles énormes, tous les traits démesurés, et l'aspect farouche. Copelius fut reçu par le père de Nathaniel avec les démonstrations d'un humble respect; ils découvrirent un fourneau secret, l'allumèrent, et commencèrent bientôt des opérations chimiques d'une nature étrange et mystérieuse, qui expliquait cette vapeur dont la maison avait été plusieurs fois remplie. Les gestes des opérateurs devinrent frénétiques; leurs traits prirent une expression d'égarement et de fureur à mesure qu'ils avançaient dans leurs travaux; Nathaniel, cédant à la terreur, jeta un cri et sortit de sa retraite. L'alchimiste, car Copelius en était un, eut à peine découvert le petit espion, qu'il voulut lui jeter des cendres ardentes dans les yeux. L'imagination de Nathaniel fut tellement troublée de cette scène, qu'il fut attaqué d'une fièvre nerveuse, pendant laquelle l'horrible figure de Copelius était sans cesse devant ses yeux comme un spectre menaçant. Après un long intervalle, et quand Nathaniel fut rétabli, les visites nocturnes de

Copelius à son élève recommencèrent. Celui-ci promit un jour à sa femme que ce serait pour la dernière fois. Sa promesse fut réalisée, mais non pas sans doute comme l'entendait le vieil horloger. Il périt le jour même, par l'explosion de son laboratoire chimique, sans qu'on pût retrouver aucune trace de son maître dans l'art fatal qui lui avait coûté la vie. Un pareil événement était bien fait pour produire une impression profonde sur une imagination ardente : Nathaniel fut poursuivi tant qu'il vécut par le souvenir de cet affreux personnage, et Copelius s'identifia dans son esprit avec le principe du mal. L'auteur continue ensuite le récit lui-même, et nous présente son héros étudiant à l'université, où il est surpris par l'apparition soudaine de son infatigable persécuteur. Celui-ci joue maintenant le rôle d'un colporteur italien ou du Tyrol, qui vend des instruments d'optique. Nathaniel est vivement tourmenté de ne pouvoir faire partager à sa maîtresse les craintes que lui inspire le faux opticien; celle-ci, guidée par son bon sens et par un jugement sain, rejette non-seulement ses frayeurs métaphysiques, mais blâme encore son style plein d'enflure et d'affectation. Nathaniel s'éloigne par degré de la compagne de son enfance, qui ne sait qu'être franche, sensible et affectionnée; il transporte son amour sur la fille d'un professeur appelé Spalanzani, dont la maison fait face aux fenêtres de son logement. Ce voisinage lui donne l'occasion fréquente de contempler Olympia assise dans sa chambre, où elle reste des heures entières sans lire, sans travailler, sans se mouvoir; mais en dépit de cette insipidité et de cette inaction, il ne peut résister au charme de son extrême beauté. Cette femme n'était pourtant qu'une belle poupée ou automate créée par la main habile de Spalanzani, et douée d'une apparence de vie par les artifices diaboliques de l'alchimiste Copelius. L'amoureux Nathaniel vient à connaître cette fatale vérité, en se trouvant le témoin d'une querelle terrible qui s'élève entre les deux créateurs de cette machine. Nathaniel, déjà à moitié fou, tombe dans une frénésie complète après cette découverte, et nous nous dispenserons d'analyser tous les rêves de son cerveau en délire. Au dénoûment, notre étudiant, dans un accès de fureur, veut tuer Clara en la précipitant du sommet d'une tour : son frère la sauve de ce péril, et le frénétique, resté seul sur la plate-forme, gesticule avec violence, et débite le jargon magique qu'il a appris de Copelius et de Spalanzani. Les spectateurs que cette scène avait rassemblés en foule au pied de la tour cherchaient les moyens de s'emparer de ce furieux, lorsque Copelius apparaît soudain parmi eux, et leur donne l'assurance que Nathaniel va descendre de son propre mouvement. Il réalise sa prophétie en fixant sur le malheureux jeune homme un regard de fascination qui le

fait aussitôt se précipiter lui-même la tête la première. — L'horrible absurdité de ce conte est rachetée par quelques traits du caractère de Clara, dont la fermeté, le simple bon sens et la franche affection forment un contraste agréable avec l'imagination en désordre, les appréhensions, les frayeurs chimériques et la passion déréglée de son extravagant adorateur.

MARINO FALIÉRO. — A l'exposition de 1816, à Berlin, on remarquait un tableau du célèbre Kolbe représentant un doge richement habillé, à l'air vénérable, près duquel était une jeune et belle femme; dans le fond, on voyait la mer couverte de barques et les palais de la belle Venise; sur le cadre du tableau on lisait ces mots :

Ah! senza amare
Andare sul mare,
Col sposo del mare,
Non puo consolare.

Ah! quand on n'aime pas, se promener sur la mer, fût-ce même avec l'époux de la mer, tout cela ne peut consoler quand on n'aime pas! Une discussion s'engage sur ce tableau. Est-ce un sujet de fantaisie? Est-ce une aventure réelle? Hoffmann fait intervenir un inconnu, quelque peu mystérieux, qui raconte ainsi l'histoire du doge Faliéro, représenté dans ce tableau : Le jour d'une grande fête à Venise, le peuple se pressait aux portes du palais ducal pour voir sortir le doge et la dogaresse qui devaient aller à la place Saint-Marc. Au moment où la dogaresse passa, un jeune homme poussa un grand cri, et tomba comme mort sur le pavé; la dogaresse pâlit, et ce fut comme si un coup de poignard venait de lui percer le sein. Ce jeune homme, c'était le gondolier Antonio; il avait reconnu dans la dogaresse, Annunciata, jeune fille qu'il avait vue autrefois à Trévise dans un jardin, et qui avait épousé depuis le vieux doge Faliéro. C'était elle, il l'avait reconnue, c'était Annunciata. Ce que n'avaient pu faire toute la galanterie et tout l'éclat des jeunes Vénitiens, le souvenir d'Antonio et l'idée de son amour troublent le cœur d'Annunciata, et cette jeune fille mariée à un vieillard qu'elle chérit, qu'elle respecte comme un père, mais qu'elle n'aime pas, qu'elle ne peut aimer, Annunciata devient triste et rêveuse; cette affection et ce respect de fille ne remplissent pas son cœur; il lui manque quelque chose de vif et de plus doux, il lui manque d'aimer. Hélas! est-ce d'aimer qu'il lui manque? Non, elle aime, elle aime Antonio; elle s'en entretient sans cesse avec une vielle femme, la nourrice d'Antonio, qui a réussi à s'introduire près de la dogaresse. Annunciata se rappelle cette entrevue passagère au jardin de Trévise. Antonio dormait sous un arbre, et un serpent allait le mordre; elle est arrivée, et d'un

coup de baguette elle a tué le serpent. Alors Antonio s'est éveillé, il m'a prise pour son ange gardien; il me parlait les mains jointes; je lui ai répondu que je n'étais qu'un enfant comme lui.... Voilà les souvenirs qui font rêver Annunciata. — Un jour, le doge et la dogaresse montèrent dans leur gondole pour aller passer quelques heures à leur maison de plaisance de Guidena: un second rameur était dans cette gondole, c'était Antonio; il était près d'Annunciata, il touchait sa robe, mais il savait contenir son bonheur, et ramant avec force, ne regardait qu'à la dérobée celle qu'il aimait. Le vieux Faliéro souriait d'un air de gaieté à sa jeune épouse, prenait sa main blanche et si délicate, la baisait, passait son bras autour de sa taille, et lui disait : N'est-il pas beau, mon amour, de se promener sur les flots avec le maître de cette belle Venise, avec l'époux de la mer? mais la dogaresse n'entendait pas ses paroles, elle n'entendait, ne voyait qu'Antonio, et en rentrant dans ses appartements, elle murmura doucement : *Amare! amare! ah! senza amare!* Cependant le doge s'était rendu à Guidena pour organiser une conspiration; bientôt cette conspiration est découverte, et Faliéro décapité. A cette nouvelle, Antonio se précipite dans le palais, entre dans la chambre d'Annunciata, se jette à ses pieds, couvre sa main de baisers, l'appelle des plus doux noms; Annunciata le reconnaît, le presse contre son sein, et entre mille larmes et mille baisers, ces deux amants se jurent une foi éternelle. Ils oubliaient la terreur de cette épouvantable journée. Une barque est préparée; Annunciata, suivie de la vieille Marguerite, sort du palais, enveloppée d'un voile épais; elle monte dans la barque, Antonio saisit les rames, et ils s'éloignent du bord. Doux et charmant voyage! Au ciel brillait la lune qui éclairait leur course et faisait jouer ses reflets sur les flots : mais Annunciata, telle que Hoffmann l'avait conçue, faite pour aimer, et n'ayant d'autre loi, d'autre idée que l'amour, Annunciata ne pouvait avoir dans la vie que deux moments, ne pas aimer et puis aimer. Eh bien! sa destinée est remplie : à peine arrivée à la haute mer, Hoffmann fait s'élever une tempête horrible, qui submerge la barque et les deux amants!

HOGG (James), romancier anglais du XIXe siècle.

CONTES DU COIN DU FEU. — L'auteur de ces contes est un de ces hommes extraordinaires dont le génie perce tous les obstacles qui s'opposent à son développement. Né en 1772, il ne reçut d'instruction que jusqu'à l'âge de huit ans. Il était d'abord vacher, et ensuite berger à Ettrich. Il est redevable d'un meilleur sort à Walter Scott, qui, s'intéressant au sort de ce poëte, formé uni-

quement par la nature, fit le premier connaître ses productions, et les vendit assez avantageusement pour mettre le berger d'Ettrich à même d'acheter un petit bien. Les Contes du coin du feu renferment un grand nombre de passages d'une beauté sublime; la partie descriptive y est surtout admirable, et peut-être ne trouve-t-on chez aucun poëte moderne le tableau de la vie d'un berger tracé avec autant de charmes, autant de perfection que dans ces contes.

LES TROIS ÉCUEILS DE LA FEMME (*l'amour, la science et la jalousie, traduit par Dubergier*), 4 *vol. in*-12, 1825.

LES TROIS PÉRILS DE L'HOMME (*amour, guerre et sorcellerie*), *traduit par le même*, 4 *vol. in*-12, 1824. — La conception de ces deux romans est puissante, les éléments d'une belle œuvre s'y trouvent; mais le monde invisible et le monde visible s'y entre-choquent, sans qu'une harmonie mystérieuse les unisse, sans que l'ensemble ait un caractère de grandeur et de simplicité. Hogg est original; il n'emprunte, il ne détourne, il ne copie rien à personne; il vit sur son propre fonds. Dans toutes ses fictions on découvre un sentiment d'innocence pastorale et de grâce naïve, dont la Brownie de Rodsbeck est un modèle achevé. Quand il lui plaît de rester simple, personne ne le surpasse. Quelques-uns de ses contes des Nuits d'hiver sont charmants; son Tondeur de laine est un chef-d'œuvre dans son genre. Il n'est jamais plus grand ni plus poétique que lorsqu'il fait planer sur les scènes champêtres un monde surnaturel rempli d'élégance et de charme.

HOLCROFT (Thomas), romancier anglais du XVIIIe siècle.

LE FILS PERVERTI PAR SON PÈRE, *trad. par Bertin*, 4 *vol. in*-12, 1810. — Dans ce roman, un père, espèce de chevalier d'industrie, apprend à son fils à fixer par son adresse l'inconstance de la fortune et à corriger les incertitudes du sort. A ce père, l'auteur oppose une mère vertueuse et sensible, dont les vertus touchantes, la résignation parfaite, servent, dans l'âme du jeune homme, de contre-poids aux mauvais exemples et aux mauvais conseils du père. Ce père est tué en duel, la mère meurt de chagrin, et le jeune homme reste livré à lui-même. On conçoit ce qu'il peut résulter de dramatique d'une pareille situation. Milfort, le héros du roman, est tour à tour sous la double influence des bons exemples et des mauvais conseils qu'il a reçus dans sa première jeunesse. Livré à lui-même, né avec des passions vives, il ne peut manquer de commettre de grandes fautes; cependant quelque honteux que soient les moyens dont il se sert pour fournir à ses dépenses, il

y a dans ses manières quelque chose de grand, de généreux, de libéral, qui l'ennoblit et le relève aux yeux du lecteur. On voit que ses fautes proviennent plutôt de l'irréflexion que d'un mauvais naturel. Nous ne décrirons point toutes les situations par lesquelles il passe successivement; il nous suffira de dire qu'entraîné par des dépenses excessives pour fournir aux caprices d'une courtisane, il s'approprie, en commettant un faux, une somme de cinq mille livres sterling. Il est mis en prison, son procès s'instruit, et il est sur le point d'être condamné à mort. Cette scène est tout à fait touchante et pathétique; l'auteur a eu l'art de la bien ménager, et de faire passer successivement le lecteur par toutes les alternatives de la crainte et de l'espérance. — En dernière analyse la curiosité est vivement excitée dans ce roman, qui mérite d'être distingué de la plupart des productions du même genre.

Nous connaissons encore d'Holcroft : Aventures de H. Trévor, 4 vol. in-12, 1798.

HOLFORD (miss), romancière anglaise.

WARBECK DE WOLFSTEIN, ou *les Dangers du fatalisme, trad. de l'anglais par Mme Collet*, 4 *vol. in*-12, 1821. — Deux hommes se disputent la main de la riche et belle dame de Mansfield; l'un est un guerrier généreux, noble, beau et brave; l'autre est un scélérat consommé, qui daigne à peine se contraindre et revêtir de temps à autre un ton et des formes aimables. Par une bizarrerie du cœur humain, c'est ce farouche séducteur qui l'emporte, tandis que l'amant vertueux n'obtient pas même de la pitié. Les efforts des deux rivaux forment le sujet du roman. La scène se passe successivement dans le manoir féodal de Mansfield, à la cour de Vienne, dans le camp impérial et dans le formidable et presque magique château de Woliwintein. Ce château n'est guère qu'un repaire de brigands; la victime y est amenée par surprise, et c'est là qu'elle est témoin des scènes les plus étranges et qu'elle apprend que son époux est un capitaine de voleurs; le dénoûment est éclatant, car il est produit par une explosion dont les effets miraculeux débarrassent instantanément les opprimés des oppresseurs. — Ce roman est conçu avec une rare énergie, et peu de femmes seraient capables d'en écrire de semblables. Les passions tendres ou haineuses qui animent ou inspirent les divers personnages sont peintes avec les couleurs les plus frappantes. La fable semble n'avoir été imaginée que pour justifier cette vieille opinion, que les femmes ont une prédilection marquée pour les mauvais sujets.

HOOK (Théodore), romancier anglais du XIXe siècle.

AMOUR ET DEVOIR, *trad. par Mme de Saint-Brice*, 2 *vol. in*-12, 1825. — Hook appartient à la classe des romanciers que l'on pourrait appeler *comiques*, puisqu'ils se proposent dans le roman un but semblable à celui de la comédie. Le commencement du roman d'Amour et Devoir est cependant assez pathétique. Francis Weltsed et Fanny Rodney, les deux principaux personnages qui figurent dans l'ouvrage, sont deux amants que le sentiment sévère de leurs devoirs envers un bienfaiteur oblige à se séparer; mais à peine Francis a-t-il quitté sa bien-aimée, qu'il se trouve introduit dans un monde nouveau, où il semble oublier et où le lecteur oublie en effet les vingt ou trente pages pathétiques qui ont précédé, en faveur des nouveaux acteurs appelés à jouer un rôle dans une suite d'événements presque tous d'une nature plutôt gaie que triste. C'est vers la fin du second volume seulement que Fanny et Francis se rencontrent après une longue absence; l'auteur change alors de ton, et termine leur histoire par un dénoûment tragique, qui, bien qu'il ne soit pas en harmonie avec le reste du roman, n'en est pas moins fort intéressant.

MONSIEUR D'ANVERS, ou *le Dire et le Faire*, *trad. par Mme Aragon*, 2 *vol. in*-12, 1825. — Ce livre offre le miroir complet de la vie de Londres : affectations de toute espèce, recherches, frivolités, vanités bourgeoises; tout ce qu'il y a de factice dans la Cité, Grosvenor Square et Pall-Mall, fausses politesses, faux toupets, embonpoint mensonger, prétentions ridicules, simulacre de bon ton et de bon goût; le gros négoce de Londres, enfin son économie systématique et ses accès d'ostentation, sa morgue et ses faiblesses; toutes ces misères ont en lui un fidèle analyste. Nul aussi bien que lui ne saisit, n'explique, ne dégage de toutes ses enveloppes le riche marchand de la cité; il le tourne, le retourne, lui ôte sa cravate et son habit, vous ouvre son portefeuille, vous associe à toutes ses craintes, à toutes ses espérances basées sur son capital fixe ou flottant. Vous le suivez dans ses bureaux, marchant comme un potentat au milieu de ses maigres commis, appuyant sur un pupitre chargé de chiffres son abdomen proéminent, examinant avec un soin religieux la balance de ses comptes, souriant à un actif représenté par six ou sept colonnes de beaux chiffres, opposant à ce vénérable résultat sa vénérable signature; enfin prenant le bras de son premier commis, montant lourdement dans sa calèche dont les ressorts crient et gémissent sous son poids, et se laissant emporter par deux chevaux fringants vers sa belle maison de campagne, où, pendant une semaine, l'image de ses spéculations heureuses bercera sa pensée endormie. — Hook a passé toute sa

vie à Londres; tout son style est imprégné des mœurs et des idées de la capitale de l'Angleterre; le dialecte qu'il emploie est une langue étrangère pour le fermier, pour l'artisan, pour le prolétaire et le campagnard. En le lisant, on déplore cette société artificielle qui attache tant de valeur aux coutumes les plus puériles, aux modes les plus passagères, qui regarde comme importantes les moindres minuties de l'étiquette sociale.

Nous connaissons encore de Hook : Pen-Owen, 4 vol. in-12, 1823. — Percy Mallaroy, 4 vol. in-12, 1824. — L'Homme d'affaires, 2 vol. in-12, 1825. — Les Amis du grand monde, 2 vol. in-12, 1827. — Destinée, 2 vol. in-12, 1828. — Jackson, 2 vol. in-12, 1828. — Merton, scènes de la vie anglaise, 4 vol. in-12, 1828.

HOPE (Th.), littérateur anglais.

ANASTASE, ou *Mémoires d'un Grec à la fin du XVIIIe siècle*, *trad. par Defauconpret*, 2 *vol. in*-8, 1820. — Cet ouvrage est bien un roman, car il est impossible qu'un seul homme ait éprouvé en très-peu de temps un si grand nombre d'événements, de vicissitudes et de traverses. Anastase est né dans l'île de Scio, d'une famille chrétienne. Cédant à l'impulsion d'un caractère indocile et à un fol amour de l'indépendance, il quitte ses parents presque au sortir de l'enfance; il est pris par un corsaire, repris par les Turcs, réduit en esclavage, combat avec bravoure dans la Morée, obtient sa liberté, vient à Constantinople où il fait plusieurs métiers pour vivre; après une fredaine assez forte où il risque d'être assommé, il se fait musulman, s'embarque pour l'Égypte, devient gouverneur d'une province, perd son gouvernement, s'enfuit en Arabie, visite la Mecque, Damas, Alep, Smyrne, où il a une très-vilaine aventure, qui néanmoins forme un épisode fort intéressant; il revient ensuite à Constantinople, part pour Bagdad, déserte et passe chez les Arabes, se marie à la fille d'un chef, est obligé de fuir après la mort de sa femme, vole des pierreries pour une valeur considérable, revient à Smyrne, retourne en Égypte, qu'il quitte pour aller à Trieste, s'arrête dans la Carinthie où il achète une maison et y meurt. — Ce livre a toute la vraisemblance de l'histoire par la variété des tableaux, la peinture des mœurs, la connaissance des costumes et des usages qu'il décrit. Les amateurs de romans y trouveront des aventures on ne peut plus intéressantes; toutefois les qualités du roman d'Anastase ne sont pas populaires; c'est un chef-d'œuvre que les gens de goût et les poëtes savent seuls apprécier.

HOUSSAYE (Arsène).

UNE PÉCHERESSE, 2 *vol. in*-8, 1837. Il y a plus d'une pécheresse dans ce livre. Claris, la plus honnête fille de l'histoire, quitte successivement la maison paternelle et le couvent, pour suivre l'amant de sa sœur. Charlotte, l'épouse révoltée d'un garde-chasse quinteux et jaloux, passe quinze années à courir après toutes les occasions imaginables de pécher. Marguerite pèche à souhait; puis elle tue l'enfant, fruit de sa faute, et va se noyer dans un étang. Mais la grande pécheresse, c'est Dafné, qui ne se borne pas à pécher avec le poëte Théophile Devian; elle pèche avec tout le monde, avec ceux qui veulent comme avec ceux qui ne veulent pas. Au train de leurs débauches, Théophile et Dafné ont vieilli vite, l'âge et l'épuisement ont circonscrit leur libertinage et les contraignent de se rester fidèles l'un à l'autre; mais Dafné se révolte contre les rides de son front, qui ralentissent chaque jour l'ardeur de Théophile. Pour rafraîchir sa beauté qui se fane, elle a recours à d'effroyables moyens; elle se fait vampire, et va sucer toutes les nuits le sang virginal d'une fille de quinze ans. Théophile a fortuitement découvert l'horrible cause des absences nocturnes de sa maîtresse. Indigné qu'il est, il veut écraser la tête de Dafné; mais le regard tout-puissant de la pécheresse le fascine et le désarme; il se laisse enlacer par elle; l'heure de leur suprême frénésie est venue, ils tombent sur un lit de fleurs, où ils expirent en se tordant dans une dernière étreinte. — Nous n'essayerons pas de rapporter toutes les gentillesses érotiques, drolatiques et philosophiques qui abondent dans ce roman. Il suffit de dire qu'il appartient pleinement au genre soi-disant ironique, qui a produit tant d'autres chefs-d'œuvre promptement oubliés.

LE SERPENT SOUS L'HERBE, *vol. in*-8, 1838. — Une fort longue analyse indiquerait à peine ce que contient ce roman, où l'idylle se mêle à la satire, où la narration se déroule comme un peloton de fil lancé au hasard sur un parquet ciré. En résumé, c'est la biographie de Robert, pauvre enfant que son père abandonne, et dont la mère, trahie, délaissée, perd la raison en lui donnant le jour. Robert suit la pente d'une vie aventureuse comme Guzman d'Alfarache, comme Gil Blas : il essaye de tous les métiers, de tous les amours qui lui tendent les bras, et après mille traverses, après d'épouvantables naufrages, finit par gagner heureusement le port.

Nous connaissons encore de cet auteur : La Couronne de bluet, in-8, 1836. — Les Aventures galantes de Margot, in-8, 1837.

HOZIER (Mme d').

* AMOUR ET SCRUPULE, 4 *vol. in*-12, 1808. — Ce roman se fait lire avec un intérêt qui ne fait que croître à chaque page. L'action commence aux premières époques de la révolution. Le marquis de Rosanne, militaire distingué, propriétaire d'une immense fortune, recommandable par toutes les vertus et toutes les qualités qui peuvent inspirer l'estime et l'attachement, a eu le malheur d'unir sa fille Clémence au comte de Blangy, l'un de ces êtres dégradés par le vice, dont la société n'offre que trop souvent le honteux modèle, et dont les inclinations lâches et perverses le rendent insensible au bonheur de posséder une femme charmante et fidèle. Un enfant est né de ce mariage si mal assorti; il fait les délices et la consolation de sa mère et de son aïeul. C'est au milieu de cette famille qu'est accueilli un jeune étranger voyageant en France, sir Charles Lorimer, fils du contre-amiral Lorimer, pair écossais. Il devient bientôt l'adorateur de Clémence; mais, aussi respectueux que passionné, c'est par des actes d'héroïsme, c'est en sauvant la vie au jeune Blangy et à sa mère elle-même, qu'il lui donne des preuves de son amour. Malgré l'attachement affectueux que le marquis de Rosanne ne cesse de lui témoigner, il s'impose un douloureux exil au moment où il va devenir coupable en cédant à des sentiments qui deviennent chaque jour trop séduisants et trop impétueux. Au bout d'une assez longue absence, sir Charles est rappelé par le marquis de Rosanne, qu'il retrouve environné par les satellites révolutionnaires et mourant de douleur, après avoir échappé au massacre du 10 août. Clémence est en deuil de son mari, qui est mort en pays étranger peu de temps après son émigration. Avant de fermer les yeux, le marquis de Rosanne fait promettre à Clémence de s'unir à sir Charles. Cet ordre sacré d'un père est fidèlement exécuté. C'est à Boulogne que les deux amants reçoivent la bénédiction nuptiale d'un prêtre catholique. Sir Charles emmène en Angleterre Clémence et le jeune Paul de Blangy, dont il devient le protecteur et le père adoptif. Il éprouve quelque difficulté à faire agréer à sa famille, et surtout à sir Robert, son père, son mariage avec une Française, dont la naissance et la religion contrarient ses principes. Lady Arabelle, épouse en secondes noces de sir Robert, femme hautaine, ambitieuse et cupide, soutenue dans ses projets haineux par un misérable nommé Redmond, artisan ingénieux de crimes et de vengeances, n'est pas le moins redoutable ennemi de sir Charles et de sa vertueuse compagne. Cependant les obstacles paraissent s'aplanir. Sir Robert est subjugué par les charmes, par les vertus de Clémence. Il approuve le choix de sir Charles; il accorde sa bénédiction pater-

nelle aux deux époux, qui partent bientôt pour habiter l'Écosse, où sir Charles possède l'héritage de sa mère. C'est là qu'après quelques moments d'un bonheur qui réunit le charme et les plaisirs de tous les sentiments, de toutes les jouissances, c'est là que ce couple si aimable, si intéressant, est frappé du coup le plus terrible qui puisse troubler leur innocente sécurité. On vient annoncer à Clémence que son premier époux, le comte de Blangy, n'est point mort comme on l'a cru. On lui montre même des lettres de Blangy, qui attestent son existence et sa misère. Le cœur de Clémence est déchiré de remords. Sir Charles se livre au plus effrayant désespoir. Après les combats les plus terribles, il faut se résoudre à une séparation cruelle. Clémence court ensevelir sa douleur dans un couvent catholique en Irlande. Sir Charles, désolé, furieux, se livre à tous les excès d'une douleur qui met ses jours en danger. Cependant l'attachement qu'il a voué au jeune Blangy, sa tendresse pour sa propre fille, dont Clémence vient de le rendre père, un reste d'espérance le rattachent à la vie. Il doute encore, et tout son courage n'est point encore abattu. Enfin le ciel ne veut point qu'un amour si pur, si vrai, si ardent, succombe à une telle épreuve; les preuves authentiques de la mort de Blangy se retrouvent. Sa prétendue existence est une imposture du traître Redmond. Les lettres ont été supposées par ce faussaire, qui meurt de honte ainsi que sa complice, lady Arabelle; et Clémence retrouve dans les bras de sir Charles tous les délices d'un chaste amour, auquel elle peut désormais s'abandonner sans scrupule.

HUGO (Victor), littérateur et poëte romantique.

HAN D'ISLANDE, 4 *vol. in*-12, 1823. — Dans ce féroce et formidable roman, tout rempli de sang et de meurtre, l'héroïne est captive, enfermée dans une tour avec son vieux père, prisonnier d'État, trompé et trahi, qui hait au plus haut degré l'espèce humaine. Le héros, fils d'un des ennemis mortels de ce prisonnier et amant de sa fille, garde le plus sévère incognito. Pour sauver celle qu'il aime et le vieillard, il fait preuve du plus grand dévouement, poursuit, atteint et attaque dans son antre le terrible et féroce Han d'Islande, afin de pouvoir retirer de ses mains les preuves d'une machination odieuse qui doivent démasquer les traîtres. Mais quel est donc ce Han d'Islande? C'est un homme de petite stature, qui a plus de force qu'un géant, dont les mains armées de griffes sont recouvertes de gants, qui n'a d'humain que la figure. Arraché à la mort par un saint évêque, il ne quitte son bienfaiteur qu'en s'éclairant dans sa fuite par l'incendie du palais épiscopal. Pour

venger la mort de son fils, il voudrait détruire le genre humain; tantôt en moine, tantôt en paysan des montagnes, ici en chasseur, là en pèlerin, il échappe à toutes les poursuites. Les ruines de Farser comblées, et trois cents ouvriers ensevelis sous leurs décombres; le rocher pendant de Goylin précipité durant la nuit sur le village qu'il dominait; le pont de Haw-Broën, croulant du haut des rochers sous les pas des voyageurs, attestent la présence du monstre dans la Norwége. Il est plus féroce que l'ours blanc, auquel il abandonne les restes palpitants des victimes dont il a sucé le sang. Que de crimes ensevelis dans les lacs de Sparbo, dans les gorges de Dofréfrield! Au milieu de ces atrocités, le lecteur remarque d'énergiques peintures : les développements de l'histoire de Shumaker et de sa fille, le voyage d'Ordener avec le vieux gardien des morts de la tour maudite, le combat du premier avec le brigand dans la grotte de Walderhoy, et plusieurs autres épisodes, sont du plus grand intérêt; mais il faut avoir du courage pour les aller chercher dans cette fange et dans ce sang.

BUG-JARGAL, 3 *vol. in*-12, 1826. — La première édition de cette nouvelle parut en 1819, dans le second volume du Conservateur littéraire; remaniée et récrite presque en entier, elle fut publiée sous la forme d'un roman en 1826. Le premier récit a beaucoup de simplicité; c'est une espèce de nouvelle racontée à un bivouac par le capitaine Delmar; les commentaires plus ou moins heureux dont ses camarades entrecoupent son histoire, les interruptions du sergent Thadée, le rôle du chien boiteux Rask, tout cela a du naturel, de l'à-propos, de la proportion. En remaniant cette histoire, l'auteur conserva le cadre, mais le redora en mille manières, enrichit le paysage, compliqua les événements, introduisit l'amour, et créa la douce Marie; mais à côté de cette beauté virginale et du bonheur vertueux, il grossit l'aspect haineux de la nature humaine. — Bug-Jargal est un nègre, fils d'un roi d'Afrique; il a été transporté à Saint-Domingue à l'époque de la plus grande oppression des Noirs, c'est-à-dire, lorsque ceux-ci étaient sur le point de briser leurs fers. Bug-Jargal, environné du respect et de l'amour de ses compagnons d'esclavage, devait prendre nécessairement une grande part à la révolution dont le dernier résultat a été l'indépendance d'Haïti; mais Léopold Dauverney, qui raconte cette histoire, et qui lui-même s'est trouvé le témoin involontaire de plusieurs scènes de cette grande tragédie, considère moins Bug-Jargal comme chef des Noirs que comme homme privé. On a reproché à l'auteur d'avoir faussé la nature en faisant de ce nègre un modèle de toutes les vertus et de toutes les perfections; mais on n'a point réfléchi que Dauverney, à qui il avait trois ou quatre fois sauvé la vie, a fort bien pu le peindre en beau, sans

qu'on puisse accuser l'auteur d'invraisemblance ou d'exagération. — Le grand mérite de ce livre est dans de beaux détails. Il abonde, surtout dans les premiers chapitres, en descriptions vives, en situations attachantes, et, au dénoûment, la scène entre Dauverney et le nain Hobibrah, sur le bord du gouffre, est pleine de mouvement dramatique et de véritable terreur.

LE DERNIER JOUR D'UN CONDAMNÉ, *in*-12, 1829. — Le Dernier jour d'un condamné est peut-être de tous les livres celui qu'on ne peut relire deux fois, mais dont on se souvient sans fin et sans cesse une fois qu'on l'a lu; c'est l'histoire de la peine de mort racontée heure par heure, supplice par supplice, battement de cœur par battement de cœur, et racontée par l'homme qui va mourir. Affreux détails, mais que de vérités cruelles! mais quel abominable sang-froid! mais quelle patiente investigation des droits de l'homme considéré comme chair et comme sang! comme chair qu'on ne peut toucher, comme sang qu'on ne peut répandre! Dans son livre, M. Victor Hugo laisse de côté le crime pour ne voir que la peine de mort; il n'attaque pas la loi, il n'accuse pas la loi, il attaque la peine de mort. Il calcule les lentes minutes de cette horrible agonie, avec une patience, avec un sang-froid atroce. Que ceux qui sont avides de détails sur les cabanons de Bicêtre et de la conciergerie, sur la cour d'assises, sur le romantisme de la geôle, des bagnes, de la place de Grève et des exécutions, se repaissent, s'ils en ont le courage, de ceux que M. Hugo a prodigués, souvent avec talent, et presque toujours avec une effrayante vérité, dans son livre; quant à nous, nous regrettons sincèrement d'avoir cédé à la tentation de le lire. Un seul épisode mérite d'être loué sans restriction, c'est l'épisode de Pepita; le tableau de cet amour si vrai et si pur, si ardent et si chaste à la fois, contraste douloureusement avec la condition désespérée du condamné, et on regrette que l'auteur n'ait puisé qu'une seule fois à cette source d'émotion.

NOTRE-DAME DE PARIS, *nouv. édit.*, 2 *vol. in*-8, 1836. — Une nouvelle de Cervantes, intitulée La Bohémienne, a dû fournir la première idée de ce roman. Une jeune fille, enlevée, dans son enfance, par des Bohémiens, et retrouvée, au dénoûment, par sa mère, est l'héroïne des deux récits. Dans l'un et dans l'autre, cette jeune fille, malgré sa profession de danseuse des rues et la mauvaise compagnie où elle est forcée de vivre, a résisté aux séductions des hommes et de sa propre beauté. Mais là s'arrête la comparaison, et rien n'est plus dissemblable que la couleur des deux écrivains et les aventures des deux Bohémiennes. Celle de Cervantes est fille d'un noble corrégidor de Murcie; celle de M. Hugo, née d'un père inconnu, a pour mère une malheureuse fille qui,

après être descendue par la prostitution au dernier degré de l'avilissement, ne trouve plus de consolation sur la terre que dans l'enfant qui a été le fruit de ses dernières fautes. La joie qu'elle éprouve d'être mère, les soins exaltés qu'elle donne à son enfant, son désespoir quand il lui est dérobé, forment, dans le récit naïf d'une de ses voisines, un tableau plein de vérité, de charme et d'intérêt. L'infortunée mère vient s'enfermer dans une espèce de cachot consacré à la pénitence et situé sur la place de Grève. C'est là qu'elle languit pendant seize longues années, attendant son pain de la charité des passants, et maudissant les Bohémiens qui s'offrent à sa vue, surtout la jeune et jolie danseuse dont l'âge lui rappelle l'enfant qu'on lui a ravi. Or la Esmeralda (c'est le nom de la jeune Bohémienne) a déjà inspiré plusieurs passions. La moins ardente de toutes est celle d'un pauvre diable de poëte, nommé Gringoire, qu'elle épouse pour en faire un mari *ad honores*, et dans l'unique dessein de l'empêcher d'être pendu. Ce Gringoire, s'étant égaré un soir dans Paris, est tombé au pouvoir des voleurs et des gueux, habitants de la Cour des Miracles, et il n'a pu en obtenir grâce qu'en se naturalisant dans cette étrange société par un mariage de quatre années; la Esmeralda s'est dévouée à son salut. Mais cette beauté singulière a complétement fait perdre la raison au docte Frollo, archidiacre de Notre-Dame, qui néglige pour elle les spéculations de l'hermétisme et la recherche de la pierre philosophale. Ce savant homme charge le sonneur, Quasimodo, orphelin délaissé dès sa naissance, monstre qui ferait horreur à sa mère, sourd, bossu, borgne, la plus abominable création de la laideur enfin, d'enlever la jeune fille. Quasimodo s'était en effet emparé d'elle, et, chargé de cet agréable fardeau, traversait la nuit à grands pas les rues de Paris, lorsque le capitaine du guet, Phœbus, délivre la Bohémienne. Cet incident donne lieu à une passion réciproque, passion profonde chez la jeune fille, mais éphémère de la part de cette espèce de capitaine de gendarmerie, qui n'entend rien aux regards mélancoliques, aux caresses si chastes et si craintives de la malheureuse enfant qui s'abandonne à lui. Cependant, le pauvre Quasimodo est condamné pour cet enlèvement à être fouetté sur le pilori. Tandis que, haletant de douleur et de rage, il implore en vain à grands cris une goutte d'eau, du milieu de la foule qui se repaît de ce spectacle on voit se détacher la Bohémienne pour donner à boire au patient. Mais l'amour n'est pas chez elle moins hardi que la pitié; toujours éprise de son Phœbus, elle consent à lui donner rendez-vous dans un de ces lieux dont la délicatesse de notre langue ne tolère plus le nom. Là, au moment où la pauvre enfant va céder aux brutalités de l'officier, le prêtre Frollo l'arrête par un coup de poignard et

disparaît. La justice arrive, arrête la jeune fille, et la met en jugement comme meurtrière et comme magicienne. Vainement elle proteste de son innocence; la torture lui arrache des aveux qu'elle ne peut plus rétracter; elle est condamnée à faire amende honorable devant Notre-Dame, et à être pendue en place de Grève. Plongée dans un affreux cachot, où elle meurt lentement, consumée par tous les maux de l'esprit et du corps, elle voit descendre vers elle un prêtre; c'est Frollo, qui vient lui offrir la vie, à condition qu'ils fuiront ensemble et qu'ils uniront leur sort. La Bohémienne refuse cette offre avec horreur; son supplice se prépare; déjà l'amende honorable est faite, et l'on va la conduire à la Grève, quand le sonneur, Quasimodo, le seul qui ait compris la Esmeralda et qui l'ait aimée comme elle méritait de l'être, l'enlève à ses bourreaux, la transporte dans l'église Notre-Dame, lieu d'asile alors sacré, et la cache dans une cellule située près de ses cloches. La jeune fille n'envisage son sauveur qu'avec effroi; mais la passion qui a corrompu le prêtre, a produit sur Quasimodo un effet tout contraire; non content d'avoir sauvé celle qu'il aime, il la protége et l'entoure de soins délicats; il faut voir comme il prend soin d'elle, comme il sait l'entendre sans qu'elle lui parle, et lui obéir sans qu'elle commande, comme il a peur de la blesser par la vue de ses difformités, et comme il se tourmente pour chercher les moyens de la voir sans en être vu. Rien de plus touchant ni de plus naïf que les scènes entre Quasimodo et la Esmeralda sur la plate-forme de Notre-Dame; la répugnance de la jeune fille et sa pitié bienveillante pour le pauvre sonneur; ses efforts pour se faire à ce visage si laid; ses élans d'abandon avec lui, comprimés tout à coup par un frisson d'horreur; et la discrétion de Quasimodo, et ses paroles suppliantes, et tous les sentiments tendres, délicats, désintéressés qui animent cette misérable créature, sans pouvoir adoucir l'expression de son visage. Cependant, les mendiants, les voleurs, et autres habitants de la Cour des Miracles, viennent assiéger Notre-Dame pour délivrer leur compagne chérie. Le vigoureux Quasimodo soutient un siége en règle. Pendant ce combat, Gringoire et Frollo enlèvent la Bohémienne et la transportent sur la rive droite de la Seine. Là, elle repousse de nouveau les efforts du prêtre, qui la livre aux fureurs de la recluse de la place de Grève. Bientôt celle-ci retrouve sur sa prisonnière un signe qui la lui fait reconnaître pour sa fille. Ivre de joie, mais pleine de terreur, elle la cache dans sa cellule. Vain asile! Le prévôt Tristan survient avec ses acolytes; la malheureuse Esmeralda est reconnue; on l'arrache à sa mère; et le roman se dénoue en place de Grève et à la voirie de Montfaucon.

Notre-Dame de Paris est une œuvre artistement mêlée de pathé-

tique et de grotesque, d'exactitude et d'invention, d'histoire et de féerie. Cette entraînante résurrection du vieux temps, des vieilles mœurs et des vieilles passions de notre histoire, est une terrible et puissante lecture dont l'esprit se souvient avec terreur comme d'un cauchemar. Que de malheurs entassés dans ces tristes pages! que de ruines relevées! que d'événements incroyables! Le poëte a soufflé sur toutes les ruines de l'antique cité, qui, à sa voix, se sont dressées de toute la hauteur de ce sol parisien. Regardez dans ces rues étroites, dans ces places remplies et populeuses, dans ces coupe-gorges de cailloux, dans cette milice, dans ces marchands, dans ces églises; regardez, regardez que de passions circulent toutes vivantes, toutes brûlantes, toutes armées; chacune d'elles a son vêtement qui lui est propre, robe de prêtre ou robe de femme, armure ou bonnet; ou bien la passion est toute nue en haillons et toute misérable comme une bête féroce. Regardez, regardez comme tout ce monde obéit sans se plaindre; comme l'autorité pèse de sa main de plomb sur toutes ces têtes, sur toutes ces consciences, sur tous ces courages! Comme on voit que tout ce peuple du XVIe siècle est né pour obéir! pour obéir au roi, pour obéir au prêtre, pour obéir à tous les pouvoirs de la terre.

INCHBALD (miss Elis. Simpson, depuis mistriss), célèbre romancière anglaise, née en 1735, morte le 1er août 1821.

SIMPLE HISTOIRE, *suivie de Lady Mathilde, trad. par Deschamps, nouv. édit. in*-8, 1834. — Nous ne déflorerons pas par une sèche analyse cette charmante production, qui se trouve ou qui doit se trouver dans toutes les bibliothèques, et qu'on ne peut lire sans être attendri jusqu'aux larmes. L'auteur, cependant, ne put trouver à placer ce roman chez aucun libraire, ce qui est du reste arrivé à la plupart des livres que par la suite on a le plus recherchés. Ce déboire n'empêcha pas mistress Inchbald de composer pour le théâtre quelques pièces fort gaies, qui obtinrent beaucoup de succès. Alors, *Simple histoire*, que l'on avait dédaignée tant que ce n'avait été que l'œuvre d'un auteur obscur, fut achetée par le libraire Robinson, au prix de cent livres sterling le volume, et il n'eut pas lieu de se repentir de son marché.

LA NATURE ET L'ART, *trad. par Deschamps*, 2 *part. in*-8, ou 2 *vol. in*-18, 1796; *idem*, *sous ce titre : Henri et William*, ou *la Nature et l'Art, trad. par Paquis*, 2 *vol. in*-12, 1830. — Deux frères, William et Henri Norwynne, fils d'un petit marchand de campagne, après avoir perdu leur père, mort insolvable, viennent à Londres chercher fortune. William a plus d'instruction et de

culture, Henri plus de naturel et de bonté. Ils ont beaucoup de peine à percer, et William mourrait de faim si Henri n'avait le talent de jouer du violon, ressource qui non-seulement tire d'affaire le musicien, mais lui fournit les moyens de procurer à son frère des places qui le mettent à portée de développer son mérite. Mais William est orgueilleux, ingrat, et rougit de devoir quelque chose à Henri. Les deux frères se marient : Henri épouse une cantatrice estimable; William une fille de qualité; aussi ne juge-t-il pas sa belle-sœur digne d'être présentée à sa femme; de là une rupture entre les deux frères. Peu de temps après, Henri perd sa bonne et vertueuse épouse; un accident le prive de la main droite, et il ne peut plus jouer du violon; il s'expatrie et passe en Afrique avec son fils. William a aussi un fils unique, auquel on donne ce qu'on appelle une éducation soignée. Quant au jeune Henri, il est abandonné à la simple nature dans son désert, et il arrive qu'il vaut beaucoup mieux que l'enfant de l'art. Lorsqu'il a atteint l'âge de douze ans, son père est obligé, pour lui sauver la vie, de l'envoyer à son frère, en Angleterre. Les deux cousins reçoivent ensemble la même éducation, mais la différence de leur caractère, et surtout des premiers principes qui leur ont été inculqués, produit des contrastes piquants, dans lesquels la nature a toujours l'avantage sur l'art. Cet avantage se continue dans un âge avancé; William séduit une jeune villageoise nommée Hannah, lui fait un enfant, l'abandonne, et se marie par convenance. Henri devient amoureux d'une des filles du ministre de sa paroisse, mais il respecte celle qu'il aime, et leur inclination mutuelle n'est mêlée d'aucun remords. Enfin, le vertueux Henri se décide à aller chercher son père; il dit adieu à sa maîtresse, et promet de revenir fidèle. La jeune infortunée que William a séduite devient mère; sa faute fait périr son père de chagrin; elle reste seule, orpheline et dans la misère, tandis que son séducteur est arrivé à la plus grande opulence; bientôt elle traîne la vie la plus misérable; servante d'abord à la campagne, puis à la ville, puis enfin dans un mauvais lieu, elle finit elle-même par se prostituer, commet un vol, et est traduite devant le juge criminel; ce juge est William Norwynne, son premier séducteur; Hannah le sait; mais William est loin d'en avoir le moindre soupçon. La scène de la condamnation de la pauvre fille est du plus grand pathétique; William, après les débats, place sur sa tête le fatal bonnet et se lève pour prononcer le jugement : Hannah jette un cri perçant en s'écriant : « Oh! « non, je ne puis l'entendre de votre bouche. » Ces paroles ne sont pas entendues de William, qui, avec un visage serein, plein de majesté, prononce la fatale sentence qui finissait par ces mots, *condamnée à être pendue jusqu'à ce qu'elle soit morte, morte,*

morte. Hannah s'évanouit : à ses derniers moments, elle trace un écrit qui contient sa malheureuse histoire; il est porté après l'exécution de la sentence au juge William, qui est frappé comme d'un coup de foudre, et qui voudrait au moins revoir son fils; mais l'enfant, accablé de douleur, a suivi de près sa mère au tombeau. Que devient, pendant ce temps, le cousin de William? son voyage en Afrique n'a pas été fort heureux; il a rencontré son père, le ramène dans sa patrie, où tous deux arrivent pauvres, déguenillés, manquant de tout, mais heureux par les sentiments de leur cœur et par le témoignage d'une bonne conscience. En passant devant le château de William, ils rencontrent son convoi, et apprennent qu'il est mort sans être regretté de personne, et que son fils est détesté par son orgueil et son insensibilité. Alors ils renoncent de se présenter devant lui, et vont chercher l'ancienne maîtresse de Henri, la sage et modeste Rebecca, que son amant retrouve toujours la même, non plus jeune, mais belle à ses yeux parce qu'elle a le même esprit et le même cœur. Il l'épouse, et trouve entre elle et son père une vie douce et tranquille au sein de la médiocrité.

IRVING (WASHINGTON), romancier américain du XIXe siècle.

ESQUISSES MORALES ET LITTÉRAIRES, ou *Observations sur les mœurs, les usages et la littérature des Anglais et des Américains, traduit de l'anglais par Delpeux et Villard*, 2 *vol. in*-8, 1822. — Ces esquisses sont une suite de chapitres charmants sur divers sujets. L'ouvrage n'est point susceptible d'analyse, puisque tous les sujets sont détachés; cependant il y a entre eux une sorte de liaison, puisque tous concourent à ramener d'ingénieuses observations sur les mœurs et la littérature. Une morale pure, une douce philosophie, une élégance soutenue, distinguent éminemment ce livre, où l'auteur loue, avec une impartiale justice, ce qu'il y a de beau et de touchant dans les usages anglais, et relève avec force les défauts qu'il remarque dans le caractère des anciens oppresseurs de son pays.

CONTES D'UN VOYAGEUR, *trad. par Mme Adèle Beauregard*, 4 *vol. in*-12, 1825, *publié sous le pseudonyme de Geoffroy Crayon; idem, trad. par Lebègue*, 4 *vol. in*-12, 1825. — Les Contes d'un voyageur sont d'ingénieux récits dans lesquels l'écrivain transporte tour à tour son lecteur, avec ses héros, du fond d'un manoir du pays de Caux, dans les palais brillants de Venise, ou sur la place des exécutions à Paris, pendant le règne de la terreur. La vie des bandits italiens, celle des écrivains de Londres, les mœurs des

pirates de la Nouvelle-Angleterre, le contraste qui résulte de l'opposition des physionomies hollandaises des premiers colons de Long-Island avec les figures horribles des flibustiers, tout cela s'anime sous la plume du conteur, et la variété des sujets qu'il traite donne un charme de plus à ses récits. La peinture des accidents de la nature est rendue avec un grand talent, surtout dans le quatrième volume, quand l'auteur nous transporte dans sa patrie, et nous initie aux mystères superstitieux qui firent le charme et l'effroi de son enfance. L'admirable talent avec lequel M. Cooper a su intéresser, pendant quatre volumes, à la vie de vaisseau, aux scènes changeantes de la mer, et jusqu'aux descriptions des moindres manœuvres, est égalé par le tableau que M. Irving nous présente des effets produits par la marée dans le périlleux détroit de Long-Island, et des coutumes anglo-hollandaises de la petite ville des Mauhattos. Du reste, la partie la plus remarquable de l'ouvrage est le second volume : la vie littéraire de Londres y est peinte avec un art qui rappelle à la fois la finesse de Swift et l'originalité de Steele, et il se pourra que nos comédiens, nos auteurs et nos libraires se reconnaissent dans ce tableau, qui pourtant n'a été composé que d'après des modèles anglais.

MÉLANGES, 2 *vol. in*-8, 1835. — L'éditeur a rassemblé dans ces deux volumes plusieurs opuscules détachés d'un grand intérêt : un voyage dans les prairies à l'ouest des États-Unis, qui nous fait assister à une périlleuse chasse aux buffles; un pèlerinage au manoir d'Abbotsford, en 1816, où l'on trouve de curieux détails sur les habitudes du célèbre romancier écossais; un autre pèlerinage à l'abbaye de Newstead, où déjà ne restait plus que le souvenir de Byron.

LES CONTES DE L'ALHAMBRA, 2 *vol. in*-8, *trad. par Mlle Sobry.* — En lisant ce voyage poétique dans la province de Grenade, on s'aperçoit que le pèlerin a séjourné dans le lieu dont sa plume s'est emparée, qu'il n'a pas jeté autour de lui de furtifs et indolents regards, mais qu'il a admiré ce palais des rois maures, où la grâce s'allie à la majesté, la gravité à la magnificence. Les récits de Washington Irving, simples et naïfs, ne sont pas de grossières inventions sans but, sans suite; il y a, dans les deux volumes qu'a fort bien traduits Mlle Sobry, l'imagination vive des Espagnols et la profondeur mystérieuse des Sarrasins. L'Alhambra est devenu pour nous un palais enchanté, où les génies nocturnes plongent dans les cascades, courent dans les longues galeries et en escaladent les frêles piliers.

Nous connaissons encore de cet auteur : Le Château de Bracebridge, 4 vol. in-12, 1823. — Voyage d'un Américain à Londres (2e éd.), 2 vol. in-8, 1827. — Contes américains, in-18, 1832.

JACQUEMONT (Victor), célèbre voyageur.

CORRESPONDANCE DE VICTOR JACQUEMONT AVEC SA FAMILLE, 2 *vol. in*-8, 1833. — Cette correspondance est un des livres les plus intéressants qui aient été publiés depuis bien des années. C'est un recueil de lettres qui n'ont point été écrites pour être imprimées; lettres naïves, spirituelles, sérieuses, profondes, d'un jeune homme plein d'âme et de génie, que le climat fatal de l'Inde nous a enlevé au moment où il allait nous revenir chargé de collections, riche de mille conquêtes nouvelles, et de tous les souvenirs recueillis dans le cours de ses aventureux voyages. Cet intrépide voyageur partit de France en août 1828, chargé par l'administration du Jardin des Plantes de parcourir l'Inde, pour y faire des recherches dans l'intérêt de la géologie et de la botanique. Après avoir touché aux îles Canaries, au Brésil, au cap de Bonne-Espérance et à l'île Bourbon, il arriva à Calcutta, d'où il partit, après plusieurs mois de séjour dans cette ville, pour le nord-ouest de l'Inde, en passant par Sasseram, Benarès, Agra et Delhy. Après un séjour de plusieurs mois dans la vallée de Cachemire, à Lahore, à Umbristin, Jacquemont se rendit à Bombay, où il devait finir ses jours. Il avait fait ainsi plus de trois mille lieues, presque toujours à pied, et pouvait espérer, après trois années d'absence, après de glorieux travaux, d'en recueillir le fruit au sein de sa patrie, lorsqu'il fut atteint de la funeste maladie qui mit fin à sa vie, après six semaines d'une lutte héroïque. Tel est le tracé à vol d'oiseau du voyage de Victor Jacquemont. Mais il est difficile de trouver des expressions pour caractériser la nature si originale et si pittoresque de son style, la vigueur de sa pensée, sa manière neuve et piquante de peindre les hommes et les choses. — La Correspondance de Victor Jacquemont est un livre qu'on lit une première fois avec un indicible plaisir, un livre qui restera, et qu'on relira plusieurs fois avec intérêt.

JAL (A.), ex-officier de marine.

SCÈNES DE LA VIE MARITIME, 3 *vol. in*-8, 1832. — Sous ce titre, M. Jal décrit un à un, dans des chapitres séparés et sans aucune liaison, les principaux événements qui se rencontrent dans la vie du marin : le Baptême sous la ligne, l'Incendie à la mer, la Mise à l'eau d'un vaisseau, la Mort du matelot, le Calme plat, le Bal à bord, etc., etc. On relira plus d'une fois le chapitre du Conteur, celui de la Littérature du gaillard d'avant, du Baptême sous la ligne; toutefois le Conteur avant tout. C'est un maître d'équipage qui, le soir, rabache à ses novices ébahis tous les contes du

vieux temps; entre autres, l'histoire merveilleuse du Voltigeur hollandais, ce Juif errant de la mer, condamné à toujours naviguer, à mâcher du fer rouge en guise de tabac, à subir plusieurs autres pénitences non moins fâcheuses pour s'être querellé avec le bon Dieu et lui avoir dit : « Vous êtes un malhonnête. » Il a pour équipage un tas de mauvais sujets, de coquins morts sous la garcette pour vol à bord des navires, de lâches qui se sont cachés dans les combats; c'est le Père éternel qui lui a donné ces coquins, après les difficultés qu'ils ont eues ensemble. Tout le plaisir du damné voltigeur est de faire du mal aux pauvres marins; c'est lui qui leur envoie les grains blancs, qui leur donne de fausses routes et leur fait faire naufrage, qui jette les navires sur des bancs qui n'existent pas, etc., etc.

Nous connaissons encore de M. Jal : Manuscrit de 1905, 2 vol. in-12, 1827. — De Paris à Naples, 2 vol. in-8, 1835.

JAMES (Maxime), romancier anglais.

LE CARDINAL DE RICHELIEU, *chronique tirée de l'histoire de France, trad. de l'anglais*, 4 *vol. in*-12, 1830. — Le héros de ce roman est un comte de Blénau, que la faveur d'Anne d'Autriche rend suspect au cardinal de Richelieu. Après avoir évité une première prévention dirigée contre lui, il tombe dans les fers de son implacable ennemi, soupçonné, quoique innocent, d'avoir connu les projets de Cinq-Mars; échappé au supplice qu'on lui préparait, il recouvre après la mort du cardinal une heureuse liberté et la main de celle qu'il aime. — Il n'y a pas dans tout cela de scènes rendues avec un grand talent d'exposition, ni de caractères dont le relief soit bien prononcé; mais l'ensemble de cette composition amuse, sans émouvoir fortement.

MARIE DE BOURGOGNE, 2 *vol. in*-8, 1834. — Pendant l'absence de Charles le Téméraire, parti pour la Suisse où il va passer sous les fourches caudines de Morat, sa fille Marie gouverne à Gand, dominée et fatiguée par la révolte populaire. Albert Maurice règne sur la bourgeoisie et sur le peuple, et Louis XI mêle à ce mouvement de désaffection ses intrigues dorées et ses paroles patelines. Olivier le Dain vient à Gand; il y intrigue si bien que les deux ministres de la jeune reine, le seigneur Imbercourt et Hugonet, sont condamnés à mort et exécutés malgré elle. Albert Maurice autorise et laisse faire; il aime Marie, il espère se grandir assez pour pouvoir aspirer à sa main. Mais quand, après la mort du duc de Bourgogne, elle lui avoue sa passion pour Maximilien d'Autriche, le jeune ambitieux renonce à ses plans et s'empoisonne. — Dans ce drame, moitié fiction, moitié histoire,

se trouvent mêlés les cavaliers verts, dont les annales flamandes nous ont laissé quelques confus souvenirs. On y trouve aussi les souterrains et les honnêtes brigands de l'école anglaise, mystérieuses terreurs dont la puissance est aujourd'hui tout à fait passée.

MÉMOIRES D'UN JEUNE CAVALIER, 2 *vol. in*-8, 1835. — Henri Masterton est épris d'une jeune fille dont la main est promise à son frère aîné. Mais cet amour il le cache soigneusement au fond de son cœur, il l'ensevelit dans l'ombre et dans le silence jusqu'au moment où il peut le déclarer sans honte et le satisfaire sans crime. — On retrouve dans cette agréable composition l'honnête et chaste inspiration du Ministre de Wakefield, une moralité sincère et sans faste, une précieuse naïveté de sentiments.

Nous connaissons encore de cet auteur : Mémoires de mes créanciers, 2 vol. in-8, 1832. — De l'Orme, histoire du temps de Louis XIII, 2 vol. in-8, 1833.— Les Frères d'armes, 2 vol. in-8, 1833.

JANIN (Jules), né à Saint-Étienne.

L'ANE MORT ET LA FEMME GUILLOTINÉE, 2 *vol. in*-12, 1832. — Ce roman appartient à ce genre de livres qui, lorsque toutes les émotions simples et naturelles sont ou semblent être épuisées, cherchent à émouvoir, en désespoir de cause, avec des passions étranges, des aventures bizarres, des scènes horribles. L'auteur n'est pas dupe de toutes les horreurs qu'il invente; il semble s'être dit, dans une boutade de mauvaise humeur satirique : Vous voulez de l'horrible, messieurs? parbleu, vous en aurez! Et, de fait, il ne l'a pas épargné. Aussi, à prendre ce livre pour une satire composée pour discréditer les romans horribles, jamais satire ne fut plus gaie, plus ingénieuse; jamais les défauts d'un genre ne furent plus fidèlement imités, plus spirituellement exagérés pour les faire ressortir. Voyez la scène du charpentier qui construit la guillotine : c'est dans un jardin planté de fleurs; la jeune fille qu'il aime vient le voir; il veut lui prendre un baiser, que fait-il? il lui explique le jeu de la terrible machine, et, comme elle ne comprend pas, il lui fait prendre en jouant la position du patient; alors ses mains ne peuvent plus repousser le jeune homme, et il prend le baiser qu'il voulait. Nous citons cette scène à dessein, parce qu'elle nous semble heureusement inventée pour faire la critique d'un des défauts les plus communs de la littérature frénétique. Cette littérature, qui aime à mêler le gracieux et l'horrible, place quelque chose de séduisant et de beau à côté des objets les plus dégoûtants, s'applaudissant beaucoup de faire naître de cette façon deux émotions contraires. L'auteur de l'Ane mort a finement parodié cette manie des contrastes dans sa scène du baiser à la

guillotine; il a senti que ces contrastes, qui plaisent lorsqu'ils arrivent naturellement, choquent toujours lorsqu'ils sont amenés avec une sorte d'industrie laborieuse. — Quoique l'intention du roman qui nous occupe soit, au fond, nous le pensons, moqueuse et satirique, cependant il est arrivé à l'auteur ce qui devait arriver à un jeune homme d'une imagination vive et brillante; il a commencé certaines scènes en esprit de parodie; puis à la fin il les a prises au sérieux. C'est une sorte d'inconséquence toute naturelle, et on doit savoir gré à l'auteur de s'y être abandonné. En effet, il y a dans le genre horrible des sources de beauté : le tout est de savoir y puiser avec sobriété, et de ne pas s'y jeter, comme on fait, à corps perdu. Voici un cimetière, un hôpital, une prison; quel homme, s'il a de l'imagination, si sa pensée a de la force et de la vivacité, quel homme devra s'abstenir de peindre les scènes qui s'y rencontrent, les sentiments et les idées des hommes qui habitent ces tristes demeures? Peignez, peignez donc hardiment, ne craignez pas l'horreur : seulement, votre tableau achevé, n'en recommencez pas un autre du même genre, ne nous traînez pas de l'hôpital à l'amphithéâtre de dissection et de là à ces coins de cimetière qui ne reçoivent jamais que des débris d'hommes, restes hideux du scalpel. On peut quelquefois, sans être prude ou bégueule, s'accommoder de l'horreur quand il le faut; mais ce qu'on ne peut souffrir sans dégoût, c'est que l'horreur, qui autrefois dans les livres n'était que l'épisode, aujourd'hui fasse le fond et le sujet même; c'était une exception, aujourd'hui c'est une règle; elle faisait des pages, elle fait des volumes. Il est curieux de voir comment l'auteur de l'Ane mort flotte entre l'envie qu'il a de parodier et l'envie qu'il a aussi de prendre au sérieux ses inventions, allant tour à tour de la moquerie à l'imagination, tantôt exagérant à dessein, tantôt se laissant séduire par l'occasion de quelque scène terrible ou gracieuse, et la faisant de bonne foi et avec un rare talent, puis s'interrompant comme par réflexion, et revenant à la satire; parfois il commence avec l'idée de faire une caricature, et il finit par faire un tableau : on dirait, chose singulière, qu'il est dupe du genre même dont il se moque. Cependant, malgré toute cette incertitude, il y a dans ce livre une originalité, un mouvement d'esprit, un mélange enfin de toutes choses, de grâces, de moquerie, d'horreurs, de bon sens, de folie, qui pique et qui réveille le lecteur.

Henriette est une jeune fille des champs. L'inconnu qui raconte son histoire, la rencontre dans une scène villageoise, dont le récit brille de naturel, de grâce, de sentiment. On voit, on sent l'impression que fait sur lui sa beauté vive, agaçante, hardie, légère, sa marche aérienne, sa course animée, ce sourire folâtre qui dé-

fiait le malheur, et pourtant quelque chose qui annonçait une bonne et bienveillante nature de jeune fille. Mais bientôt la vie de l'infortunée jeune fille est flétrie pour jamais. Quand l'inconnu retrouve Henriette, elle a changé d'état; il la voit accourir auprès d'un cadavre sanglant, le contempler sans changer de couleur, et dire : « C'est lui ! » En effet, c'était un jeune étranger qui, pour elle, avait oublié son gothique manoir, son bel avenir, son nom que sa patrie ne prononce pas sans respect; qui s'était tué pour elle! C'est que lui aussi l'avait vue dans sa beauté virginale, et sous ces formes si pures il avait cru trouver une âme! Elle ne dit pas autre chose que ces mots : « *C'est lui !* » Froide et vaine, égoïste et ingrate, elle triomphait de se sentir affranchie d'un amour importun au prix de cette noble vie. L'inconnu ayant deviné la nature de l'âme de l'être auquel il s'était attaché, trouve l'occasion de laisser voir à Henriette toute sa pensée. Elle lui répond par un regard qui veut être méprisant, et qui n'est pas même colère. On le voit, cette Henriette charmante n'est que jeune, élégante et belle; elle n'a que le prestige qui séduit et captive; mais pour ce qui est de ce foyer brûlant des nobles émotions, des sentiments généreux, des affections chastes et pures, des dévouements poétiques, tout cela est mort en elle; c'est la jeune fille sans délicatesse, sans reconnaissance, sans bonté, la jeune fille sans cœur. Le malheureux qui l'a aimée, le sait maintenant, et il l'aime encore. Il la suit à la trace des fautes dans lesquelles la coquetterie et la vanité la précipitent, au travers des scènes dont tout son être se révolte, et il l'aime encore. Il n'obtient d'elle ni une affection, ni un regard; elle l'écraserait sous ses pas sans le prendre en pitié, et il l'aime toujours. Désenchanté, mais non affranchi, sa chaîne est seulement plus pesante, elle est glacée. Quelque chose de fatal, ce filtre qu'on ne peut ni nier, ni définir, le lie à cette destinée indigne de lui; il éprouve que l'âme peut s'ouvrir au mépris sans se fermer à l'amour. C'est que dans la femme déchue il respecte l'ange qu'il rêva; il ne prétend, il n'accepterait rien d'Henriette profanée; et quand un éclair de colère, de passion, de vengeance, allumé en elle par l'orgueil irrité, l'a précipitée dans tout ce que l'infortune a d'abîmes, il se sent un moment libre et fier; au moyen du crime, au moyen des cachots, elle est devenue inaccessible aux autres hommes. Il le croit, du moins; mais cette dernière illusion lui sera effroyablement ravie. Encore un peu de temps et il sera vengé. Il est le seul qui l'ait aimée, le seul pour qui elle ait passé dans ce monde comme une étrangère. Vient le moment où elle aura pour lui ce qu'elle n'a eu pour aucun des hommes qui ont occupé sa vie, une émotion partie de l'âme. C'est quand sa dernière heure a sonné, quand elle cherche un regard

ami au milieu des flots de peuple qui environnent la fatale charrette. Grâce à lui, cette femme si bien parée de jeunesse et d'attraits ne disparaît pas du nombre des vivants sans qu'une larme mouille la terre à laquelle elle est rendue. — Tout ce drame est d'une effrayante vérité. Ce ne sont pas des choses qu'on invente; il faut les avoir trouvées dans la nature, dans son cœur, dans le désespoir. Aussi n'avons-nous pas été surpris de lire dans la préface de la seconde édition de ce livre, spirituel dialogue de l'auteur avec la critique, que cette dure déesse le prit en pitié quand elle sut tout ce que le romancier avait mêlé de lui à son atroce fable. « Sa pitié, dit-il, alla jusqu'aux larmes, quand elle « sut que le moral de mon héroïne n'était peut-être qu'une triste « réalité, et que mon livre était non-seulement une étude que « j'avais voulu faire, mais encore les mémoires exacts de ma jeu- « nesse que j'avais voulu écrire. »

NOUVEAUX CONTES FANTASTIQUES, 4 *vol. in*-12, 1833. — Le plus curieux, le plus intéressant de tous les contes de ce recueil est sans contredit la préface des Contes nouveaux, dans laquelle M. Jules Janin raconte sa vie.

A l'occasion des Souvenirs de jeunesse et des Souvenirs de la révolution de M. Charles Nodier, M. Jules Janin, en rendant justice au talent de l'auteur, laisse entrevoir fort clairement que la plupart des événements qui intéressent le plus dans ces souvenirs, sont l'œuvre de l'intarissable imagination de M. Nodier. Nous désirons, sans toutefois en rien croire, que la préface des Contes nouveaux ne soit pas une préface d'imagination. En tout cas, *si non e vero bene trovato.* Cette préface est sans contredit ce que M. Jules Janin a écrit de plus simple, de plus naïf et de plus touchant.

LE CHEMIN DE TRAVERSE, 2 *vol. in*-8, 1836.— Deux voyageurs partent d'Ampuy, petit village au bord du Rhône, où ils sont nés, où leur adolescence et les premiers jours de leur jeunesse se sont paisiblement écoulés, et prennent deux chemins différents; l'un suit le grand chemin, route poudreuse, dévorée par le soleil, sans ombre, sans repos; l'autre prend le chemin de traverse, bordé de saules, tapissé de gazon, doux et facile chemin qui conduit plus agréablement au but. Le voyageur du chemin de traverse, Prosper de Chavigny, le héros du roman, part le premier de son village, se dirige sur Paris, où il arrive pauvre, ingénu, ignorant, mais beau et plein d'ardeur, de force et de courage. La misère est le noviciat par lequel il passe; mais bientôt un changement heureux s'opère dans son sort. Il rencontre à Paris un oncle riche, M. de la Bertenache, qui le recueille, le prend par la main, le conduit, et bientôt lui fait perdre une à une toutes ses grâces champêtres, toutes les superstitions villageoises; lui enseigne com-

ment on fait ouvrir devant soi, et à deux battants, les portes des salons aristocratiques; donne à son neveu de l'or, d'élégants habits, des chevaux anglais et une légère voiture; lui met l'épée à la main, et l'instruit dans l'art si facile de la séduction; lui donne en un mot tout le brillant vernis de la bonne société; et la belle société, qui se fermait devant l'ingénuité pauvre et rustique de Prosper, accueille avec empressement le gracieux, l'opulent, le brave et noble Prosper, qui se fait appeler M. le chevalier de Chavigny. — Le voyageur du droit chemin se nomme Christophe; c'est un humble frère ignorantin, pauvre et savant jeune homme, à qui les séductions de la science ont fait trahir son vœu d'ignorance, et à qui les lettres de Prosper Chavigny, saisies par ses supérieurs ecclésiastiques, ont fait perdre sa place. Se trouvant ainsi sans état et sans ressources, il prend le chemin de Paris, le droit chemin, c'est-à-dire, la grande route, à pied comme un honnête pèlerin. Un jour, pendant le voyage, il est renversé par le cheval d'un jeune chasseur, blessé dangereusement, et recueilli par une belle et noble demoiselle, nièce du duc de Chabrillant. La grâce naturelle et modeste de ce jeune homme, ses rares qualités, son instruction et son esprit, le font prendre en amitié par la puissante famille de Chabrillant; il vient à Paris avec ses protecteurs, qui lui ouvrent la belle porte du monde, et le mettent sur le droit chemin de la fortune. Ce personnage de Christophe est, dans le livre de M. Jules Janin, un portrait achevé. Toute l'histoire de ce pauvre magister, jusqu'à son voyage à Paris, sa vie paisible dans son village, sa science qu'il cache avec tant de soin, sa pauvreté, qu'il porte d'un si grand cœur, son humilité qui couvre un si fier courage, sa probité souffrante et affamée, tout cela est touché avec une finesse, avec une verve, avec une tempérance de style, avec une richesse et une variété de coloris fort remarquables. M. Jules Janin, qui a beaucoup écrit, n'a rien créé de plus parfait que Christophe. — Dans le monde qui le reçoit avec distinction et respect, Christophe retrouve son ami Chavigny, brillant d'un luxe équivoque, et n'ayant ni considération, ni consistance, qui comprend au premier coup d'œil quelle distance il y a entre lui et Christophe, et quel pas immense celui-ci a fait sur la grande route, tandis que lui s'est épuisé en stériles efforts sur le chemin de traverse. Alors il tente un dernier effort, un coup décisif. Il s'adresse d'abord au jeu, et la fortune lui sourit; puis il part pour l'Italie, et en ramène la plus belle jeune fille qu'il ait trouvée parmi les belles jeunes femmes de ce pays. Il la présente dans le monde comme sa femme, et le monde est bientôt aux pieds de la belle Lætitia; le monde, pour l'amour de Lætitia, se dévoue à la fortune de Chavigny; il veut être riche, et le monde lui enseigne

les secrets par lesquels on devient riche en un jour, les secrets d'État qui font mouvoir les fonds publics. Chavigny, dans cette voie de richesse, rencontre de nouveau Christophe, qui par son seul mérite et par sa seule probité est devenu, lui aussi, riche et titré; il épouse Mlle Louise de Chabrillant, et le duc l'institue l'héritier de sa fortune et de la pairie. En face de cette honorable et solide prospérité, Chavigny voit le vide honteux creusé autour du piédestal sur lequel il s'est élevé, et il en rougit; il voit le rôle misérable qu'il a fait jouer à cette belle et chaste fille qui s'est dévouée pour se donner à lui, et il rougit encore. Alors il fait un retour sur lui-même. Il apprend à apprécier, à admirer cette femme qu'il a livrée si jeune, si vive, si imprudente, à la corruption du monde, et qui est restée chaste malgré la séduction des grands, et qui a aimé Prosper malgré lui-même. Il lui reste à se venger, à rendre au monde mépris pour mépris; c'est ce qu'il fait en déclarant publiquement quel jeu il a joué, et combien le monde a été sa dupe en voulant l'avilir; puis, renonçant aux grandeurs, il redevient honnête homme, épouse Lætitia, qui n'a pas cessé d'être aussi vertueuse que belle, et se retire avec elle au village d'Ampuy. — Le Chemin de traverse est un livre qui marquera dans notre époque littéraire, et qui mérite le succès qu'a obtenu, lors de son apparition, cette brillante production.

UN CŒUR POUR DEUX AMOURS, *in*-8, 1837. — Les jumeaux siamois, dont la curiosité parisienne s'est occupée pendant quelque temps, ont fourni à M. Jules Janin l'idée de ce livre. Ces deux frères, si étroitement unis, lui ont rappelé deux sœurs inséparables, que l'on nommait Ritta et Christina, ou plutôt Ritta-Christina. L'histoire de ces deux sœurs, racontée par l'auteur, est fort attachante. Ritta et Christina sont vendues après la faillite d'un saltimbanque, directeur de spectacle forain, qui avait abandonné à ses créanciers sa ménagerie, dont les deux jeunes filles faisaient partie. Un Espagnol, don Martin Scribler, acheta le phénomène, et il résolut de rendre heureux le double enfant qu'il avait acquis. Les deux noms de Ritta et Christina furent remplacés par les noms d'Anna et de Louise; elles grandirent environnées de soins et de tendresse; elles devinrent belles et charmantes. Louise était une fière et noble beauté, Anna une douce et ravissante jeune fille. Don Martin devint amoureux de Louise, Anna fut aimée par un jeune prince russe, et le cœur des deux sœurs se laissa toucher par ces deux amours. Quelle situation plus intéressante, plus dramatique? Deux jeunes filles en une seule. Comment séparer ce que Dieu a uni? Comment épouser Louise et Anna sans être bigame? Un duel a lieu entre Martin et le jeune Russe; don Martin est blessé, le Russe retourne dans son pays, et Anna

tombe dans une mélancolie profonde ; elle a perdu ses amours, et sa vie s'en va. Louise qui n'a pas perdu celui qu'elle aime, Louise qui est heureuse, partage le sort de sa sœur ; l'une ne peut être malade sans que l'autre le soit aussi, toutes deux sont en proie à la même langueur, à la même agonie, et elles meurent ensemble.

LA CONFESSION, 2 *vol. in*-8, 1837. — Nous ne ferons pas l'analyse de ce roman, qu'il est assez difficile de comprendre. C'est un homme qui se marie, et qui, la première nuit de ses noces, oublie le nom de sa femme, et l'étrangle en croyant l'embrasser. Dans la soirée, la voyant danser, il en était devenu monstrueusement jaloux. Quand il l'a tuée, il en a des remords ; il ne pleure pas, mais il veut se confesser, et quand le confesseur est arrivé, il ne veut plus de lui. Enfin, des circonstances qu'on ne sait comment reproduire le mettent sur la voie d'un autre confesseur qu'il croit digne de recevoir son dépôt. Mais l'adresse de ce confesseur est un secret terrible ; pour se la procurer, il séduit une jeune fille qui la porte écrite et cachée dans son sein. La pauvre jeune fille cède à son amour ; mais il n'en veut qu'au billet qui contient l'adresse, et quand il a enlevé ce trésor à Juana, il la tient quitte du reste. Mandé par lui, le confesseur arrive, et le pénitent refuse encore de parler, on ne sait pourquoi. Il finit toutefois par se confesser, il en devient fou, et le roman s'arrête là. Ces deux volumes forment un livre dont le commencement est partout, le milieu partout, la fin partout, la raison nulle part. Ce n'est pas une action dramatique, ce n'est pas un roman de caractère, ce n'est pas un roman d'intrigue, on ne sait réellement ce que c'est.

Nous connaissons encore de cet auteur : Barnave, 4 vol. in-12, 1831. — Debureau, histoire du théâtre à quatre sous, in-8, 1832. — Contes fantastiques et Contes littéraires, 4 vol. in-12, 1832. — Le Fils du Rajah, in-12, 1834. — Hanwen le lettré, in-12, 1834. — Voyage de Victor Ogier en Orient, in-12, 1834. — L'Enfance et la jeunesse de Lysis, 2 vol. in-12, 1835. — Homère, ou la Poésie épique, in-12, 1835. — On attribue aussi à M. Jules Janin : L'Elysée-Bourbon, in-12, 1832.

JAY (Ant.), né à Guitre le 20 octobre 1770.

LE GLANEUR, ou *Essais de Nicolas Freeman*, *in*-8, 1812. — Le Glaneur est un petit roman formé d'un mélange de récits, de lettres et d'entretiens. Ses principaux personnages sont au nombre de quatre : Kerkabon, Duhamel, le major Floranville et Nicolas Freeman. Ces quatre personnages, liés d'amitié, mais très-différents de caractères et d'humeurs, se rassemblaient pour dîner tous les jeudis dans une maison voisine du Luxembourg : chacun d'eux

avait sa passion ou sa manie particulière : Kerkabon, appelé le philosophe, méritait ce titre par la douceur et l'élévation de sa morale; Floranville, son neveu, galant un peu suranné, croyait peu à la vertu des femmes, et, à l'entendre, il avait chaque jour une raison ou deux pour ne pas en parler très-avantageusement; Duhamel n'aimait que les livres; quant à Freeman, c'était l'admirateur et l'écouteur en titre de Kerkabon, le chroniqueur de tous les faits et dits de la petite réunion. Leurs aventures personnelles sont en petit nombre, et de celles qu'on voit arriver tous les jours; ils vont à la promenade, au spectacle, aux ventes de livres, visitent l'atelier d'un peintre, assistent à une fête de famille, et enfin se rendent à leur dîner du jeudi. Ces actions toutes simples sont le texte de plusieurs dissertations dialoguées sur des points de morale, de littérature, entremêlées du récit de quelques anecdotes. — Freeman, ou plutôt M. Jay, paraît avoir beaucoup lu Swift, Sterne et quelques écrivains de ce genre, du moins son livre rappelle souvent leur manière. Il y a une aventure du Luxembourg qui se placerait à côté des meilleurs chapitres de Tristram Shandi, ou du Voyage sentimental. Le bon Nicolas Freeman est assis auprès d'un arbre; une jeune femme se place à quinze pas de lui et le regarde fixement. Ne pouvant soutenir le feu de ses regards, il tourne par degré sa chaise; la belle suit à mesure son mouvement circulaire, et même rétrécit de plus en plus la ligne de circonvallation qu'elle trace autour de lui. Il imagine bonnement qu'elle assiége dans les règles sa personne et son cœur : elle ne veut que prendre un croquis de son hétéroclite figure, pour la placer dans un tableau de l'adoration des rois, sous le costume du grand mage. Cette scène est fort spirituellement contée. — Dans un autre genre, les aventures de Kerkabon et l'histoire de donna Elvire se font remarquer comme des récits d'un intérêt fort touchant.

Nous connaissons encore de M. Jay : Les Ermites en prison (en société avec M. de Jouy), 2 vol. in-12, 1823.—Les Ermites en liberté, 2 vol. in-8, 1824 (avec le même).

JENKS (Mlle J. A. M.)

ARNOLD ET LA BELLE MUSULMANE, 2 *vol. in-12* (*trad. par F. Soulès*), 1808. — Une jeune musulmane s'étant embarquée à Constantinople sur un vaisseau français, tombe au pouvoir des Anglais, et est conduite à Londres, où Charles Arnold, contre-maître du vaisseau qui l'a prise, devient amoureux d'elle, la recommande à une dame de ses parentes, et finit par l'épouser. Voilà toute l'intrigue. Sous le nom de la nouvelle Barbe-Bleue, on trouve dans

le premier volume le conte d'une jeune femme confinée dans un vieux château par un mari brutal et jaloux. Tandis qu'elle y gémit, elle voit une nuit la première femme de cet homme qui lui apparaît avec un enfant et un jeune homme qui est son frère. Tous trois ont péri par la main du possesseur du château. Ils lui prédisent qu'elle aura le même sort, l'engagent à les suivre, la font sortir miraculeusement de sa prison; mais bientôt son malheur la remet au pouvoir de son bourreau. Enfin elle lui échappe de nouveau; elle épouse un beau jeune homme qu'elle aimait, et l'odieux Grimshaw, convaincu d'être un meurtrier, périt sur un échafaud. Ce conte bleu est, à vrai dire, la seule partie du roman dont on puisse supporter la lecture sans ennui. — Mademoiselle de Jenks termine son livre de la manière la plus neuve et la plus plaisante. Persuadée que cet ouvrage fera fortune, elle offre tout naturellement « de contribuer au bonheur de quelque tendre et sensible jeune homme qui se contenterait d'une félicité rurale dans une chaumière élégante du pays de Galles. » Nous ignorons si cette aimable proposition a été agréée.

JOHNSON (Samuel),
né à Litchfield le 18 septembre 1709, mort en 1783.

HISTOIRE DE RASSELAS, PRINCE D'ABYSSINIE, *trad. par Mme Belot, in-12, 1760; idem, trad. par Louis, in-12, 1818; idem, sous ce titre : le Vallon fortuné*, ou *Rasselas et Dinarbas (sa suite), par miss. C. Knigt, trad. par Mme Mac-Carthy*, 3 *vol. in-12*, 1817.—On peut à peine appeler Rasselas un roman, car il y a bien peu d'incidents; c'est plutôt une suite de dialogues moraux sur les vicissitudes de la vie humaine, sur ses folies, ses craintes, ses espérances et ses vains désirs. Cet ouvrage fut écrit par Johnson, dans la solitude et dans un moment d'affliction, pour payer les dépenses des funérailles de sa mère; le ton mélancolique qui y règne fait assez connaître la disposition d'esprit de l'auteur; il fut composé en une semaine, et le manuscrit envoyé à l'impression à mesure que l'auteur écrivait. — L'analogie que l'on peut remarquer entre le but moral de Rasselas et celui de Candide est si frappante, que Johnson lui-même convenait que si les auteurs des deux ouvrages s'étaient communiqué leurs manuscrits, on aurait pu accuser chacun d'eux de plagiat. Toutefois, le but de ces deux ouvrages est loin d'être le même. Dans Candide, Voltaire a cherché à mettre en question la sagesse du grand régulateur de l'univers, en osant l'accuser d'impuissance devant les créatures de sa volonté. Dans Rasselas, Johnson engage les hommes à espérer dans un monde meilleur

l'accomplissement de leurs désirs déçus sur la terre. L'un est un démon très-gai, qui se rit de nos misères; l'autre est un grave philosophe, ami de l'espèce humaine, qui nous montre le néant des espérances terrestres, pour nous enseigner à placer ailleurs nos affections.

On doit encore à Johnson : Le Paresseux, trad. par Varney, 2 vol. in-8, 1790. — Vie de Samuel Buttler, trad. par Boulard, in-8, 1816.—Le Rôdeur, trad. par le baron de Chameroles, 6 vol. in-8, 1827.

JOHNSTONE, né en Irlande, mort en 1800.

CHRYSAL, ou *Aventures d'une guinée, trad. par J. P. Fresnais*, 2 *vol. in*-12, 1768-69. — On dit que Chrysal fut composé en 1760. Ce roman satirique avait été annoncé par les journaux comme « un récit détaillé et impartial de tous les événements remarquables du temps actuel dans toute l'Europe. » La publication suivit immédiatement cette annonce; et comme le roman, écrit d'un style nerveux, riche de couleurs et d'images, offrait au lecteur la chronique secrète de tous les principaux personnages vivants, il s'empara sur-le-champ de l'attention publique. — Chrysal est un ouvrage qui a une grande analogie avec le Diable boîteux de le Sage. Dans ces deux ouvrages, les auteurs ont introduit un esprit doué de la faculté de lire les pensées et d'expliquer les aberrations de l'esprit humain; mais l'auteur français a été infiniment plus heureux que Johnstone dans le personnage intermédiaire. Asmodée est un lutin d'une conception admirable, et le lecteur prend autant de plaisir au développement du rôle de ce démon, qu'à aucun de ceux qu'il dévoile et analyse à nu pour l'instruction de don Cléofas. Chrysal, au contraire, n'est qu'un esprit élémentaire, sans sensation, sans passions, qui ne fait autre chose que réfléchir comme un miroir les objets qui lui sont présentés, sans y rien ajouter. C'est surtout dans le ton de la satire que les aventures de Chrysal diffèrent de celles des héros de le Sage; les folies de cet auteur nous font rire; l'auteur anglais peint des vices et des crimes qui nous font horreur; les caractères qu'il retrace sont d'une horrible vérité; mais Johnstone aurait pu rendre sa satire aussi piquante et tout aussi sévère, en épargnant au lecteur la grossièreté de quelques-unes des scènes qu'il réprouve. Mais Johnstone, qui était doué d'un caractère ardent, s'est livré sans réserve au penchant de ce caractère; comme la plupart de ses personnages étaient vivants, et dès lors faciles à reconnaître, il leur offrait un miroir où ils pouvaient voir l'image de leurs traits les plus hideux. Son style est soutenu et énergique; son talent de personnification n'est pas moins remarquable; ses personnages se meuvent, respirent, parlent avec toute la vérité

d'une existence réelle. Ses sentiments sont en général ceux d'un censeur hardi, fier, arrogant et indigné contre un siècle lâche et corrompu. L'auteur de Chrysal a donné la clef des personnages qui figurent dans son ouvrage; cette clef, publiée par William Davis dans son Recueil d'anecdotes bibliographiques et littéraires, est jointe au texte avec quelques notes explicatives des événements et des personnages en place qui appartiennent à l'histoire : on a laissé les anecdotes scandaleuses particulières enveloppées du mystère qui les couvre dans le texte.

JOUY (Victor Jos. Étienne de),
de l'Académie française, né à Jouy en Josas, en 1769.

L'ERMITE DE LA CHAUSSÉE D'ANTIN, ou *Observations sur les mœurs et les usages des Français au commencement du XIXe siècle*, 5 *vol. in*-12 ou *in*-8, 1812-14. — Il y a maintenant plus de cent ans que deux beaux esprits de l'Angleterre, Addison et Steele, entreprirent de composer, sous le titre de Spectateur, une feuille périodique, consacrée, non pas à la politique et aux nouvelles comme toutes les autres, mais à la peinture des mœurs du temps, à la censure des vices, des ridicules et des travers de la société. L'Ermite de la Chaussée d'Antin s'est proposé cette feuille pour modèle, et l'imitation est marquée de presque toutes les manières imaginables. Comme Steele et Addison, il met en tête de chaque numéro une épigraphe prise le plus souvent dans quelque poëte latin; comme eux, entre les correspondants fictifs dont il est lui-même le secrétaire, il a pour correspondants très-réels deux ou trois hommes d'esprit qui le questionnent, l'agacent, et lui font de petites querelles entremêlées de compliments fort doux; comme eux, il a débuté par donner un portrait de sa personne et un récit de ses habitudes journalières où il n'y a pas un seul mot de vrai; comme eux, il a son article sur les enseignes, sur les sépultures, sur la loterie, sur les laquais, sur les maisons de campagne, etc., etc.; comme eux surtout (et c'est ici le rapport le plus essentiel et le plus honorable), il joint à la connaissance du cœur humain celle de la société; au talent d'observer avec justesse, celui de peindre avec fidélité; au courage d'attaquer les vices de toutes les classes, les défauts de tous les caractères et les ridicules de toutes les professions, l'estimable attention d'épargner les personnes et d'éviter presque toujours les traits de ressemblance individuelle; enfin, à toute la solidité des principes et du raisonnement, il joint tout l'agrément du badinage et tout le sel de la bonne plaisanterie. Le Spectateur et l'Ermite diffèrent cependant à

quelques égards. Le premier n'a pas craint de traiter *ex professo* les questions les plus graves, les plus ardues de la morale spéculative, de la métaphysique et même de la théologie, tandis que l'Ermite effleure tout au plus en passant quelques points de la morale usuelle, et se garde bien d'aborder les matières abstraites, réservées aux philosophes et aux écrivains religieux.

CÉCILE, ou *les Passions*, 5 *vol. in*-12, 1827. — Le tableau que M. de Jouy, après tant d'autres, a tracé de l'amour, n'est pas sans art et sans élégance; mais il manque de profondeur et d'originalité : il a le caractère de la réminiscence plutôt que d'une création, et paraît calqué sur la Nouvelle Héloïse. On remarque, en effet, entre les deux ouvrages, le rapport exact d'une imitation et de son original; ce sont deux amies, l'une sérieuse et l'autre gaie; un père impérieux, une mère confiante et faible, un oncle que le rôle de précepteur mène à celui d'amant de sa nièce; un ami dévoué qui prêche en vain la sagesse; un premier baiser de l'amour, et la scène même du cabinet de Julie, à cela près seulement que la Julie du nouveau roman est présente aux transports de son amant; la fatale péripétie dont les suites amènent, parmi les personnages que nous connaissons déjà, une petite fille fort intéressante; le désespoir qui suit la perte de l'innocence, les soins de l'amitié et de la tendresse maternelle; l'exil du séducteur, qui cherche en vain des consolations dans la philosophie, et qui, après une sorte de controverse où il soutient, contre les réfutations de son ami et de sa maîtresse, que la *Providence est le nom de baptême donné au hasard*, finit par devenir fou. Le dénoûment est plus heureux que celui de la Nouvelle Héloïse. Anatole de Césane recouvre la raison; Cécile, qu'on avait renfermée dans un couvent, recouvre sa liberté; ils fuient ensemble en Amérique, d'où les événements de la révolution leur permettent bientôt de revenir.

Nous connaissons encore de M. de Jouy : La Galerie des Femmes (contenant huit nouvelles), 2 vol. in-12, 1799. — Le franc Parleur, 2 vol. in-12, 1814. — L'Ermite de la Guiane, 3 vol. in-12 ou in-8, 1816.—L'Ermite en province, 14 vol. in-12, 1818 et ann. suiv. — Les Ermites en prison (voy. JAY). — Les Ermites en liberté (voy. JAY). — Le Centenaire, 2 vol. in-8, 1833.

JUNOT (Mme), duchesse d'ABRANTÈS, née le 6 novembre 1784, morte le 25 juin 1838.

L'AMIRANTE DE CASTILLE, 2 *vol. in*-8, 1832. — L'exposition de ce roman est claire et nette; on est vite au courant de la faiblesse de don Carlos, du pouvoir de sa femme, de l'amour partagé du comte Malgar, amirante de Castille, pour la reine, de l'ambition

d'Oropesa, président du conseil. Deux partis divisaient la cour et se disputaient le pouvoir que Charles laissait échapper de ses mains; l'un avait pour chef le président; la reine et l'amirante étaient à la tête de l'autre. Les deux partis se tenaient réciproquement en échec sans gagner du terrain l'un sur l'autre; il fallait trancher la question : la santé de Charles donnait de sérieuses inquiétudes; Oropesa le sentit, et il prit pour auxiliaire sa fille, jeune et douce enfant qui venait d'atteindre sa seizième année dans un couvent, et dont les beaux yeux noirs, la pudeur tendre augmentèrent le nombre des partisans d'Oropesa, qui recherchèrent son alliance avec empressement. La reine, furieuse de la défection des siens, manda de suite à Madrid l'amirante, pour renverser le pouvoir de sa redoutable et jolie ennemie; il arrive, voit Antonia, s'enflamme pour elle d'un violent amour, et fait demander sa main par le roi au président. Oropesa l'accorda avec joie. Le mariage fut arrêté et conclu malgré les pleurs d'Antonia, qui était aimée et aimait le jeune Fernand, son cousin. Le lendemain du mariage, une furieuse émeute éclate à Madrid, Oropesa est disgracié, et sa ruine entraîne celle de l'amirante, qui se serait facilement consolé de ce malheur, si la belle Antonia l'eût aimée. Mais la jeune femme voulait tenir les serments de la jeune fille, et Fernand seul avait une place dans son cœur. L'amirante, éloigné des affaires, put s'abandonner à loisir à sa dévorante jalousie : une nuit, il surprend Fernand dans la chambre de sa femme, le force à mettre l'épée à la main et le tue. — Ce roman est assez mal conduit, et l'on cherche en vain à s'intéresser au sort de quelques-uns des personnages; on pourrait s'apitoyer sur la grâce et la jeunesse de la reine; mais ses intrigues avec l'amirante enlèvent ses droits à la compassion; Oropesa n'inspire que du dégoût; l'amirante n'inspire rien du tout; la beauté d'Antonia attire d'abord doucement vers elle, mais sa conduite dément ce que promettait sa timide présentation à la cour : on n'a pas vu naître cet amour de Fernand pour sa cousine; cet amour a grandi loin de nous, aussi sa mort n'intéresse pas plus que sa passion.

CATHERINE II, *in*-8, 1834. — On trouve dans cet ouvrage, pour peu qu'on le dégage des formes pretentieuses et romanesques, de piquants et de curieux détails sur la vie de la fameuse Czarine, que les trop faciles éloges des encyclopédistes entourèrent d'un prestige de gloire et de grandeur. Quelles mœurs, grand Dieu! que celles de la Czarine! que de honte pour un peu de gloire! que de taches de boue sur un lambeau de pourpre! Les trois frères, Orloff, Wissotsky, Wassiltschikoff, Potemkin, Zawadowski, etc., etc., entrent tour à tour dans une couche encore fumante du sang de Pierre III. Sous le règne de cette femme, dont l'ingénieuse

luxure aurait effrayé le seigneur Brantôme lui-même, de même que la perfidie de sa politique aurait étonné le génie de Machiavel, le favorisat devint une institution régulière, permanente, hautement avouée. Dans les cérémonies publiques, le favori prend place aux côtés de l'impératrice; c'est un des grands fonctionnaires de l'État; mais s'il est salarié comme eux sur les fonds du trésor, il est sujet aussi à toutes les chances de l'amovibilité. Que Catherine aperçoive en passant la revue ou sur les bancs d'un corps de garde quelque sergent à haute stature et aux larges épaules, et l'amant du jour devra s'incliner devant l'auguste choix de la souveraine; mais il ne perd pas tout à la fois; il emportera dans la retraite de quoi se consoler de sa disgrâce. Pour six semaines de service Wissotsky reçut 300,000 roubles, une terre de 6,000 paysans et une pension de 6,000 roubles en or, sans compter les pierreries. Les Orloff possédaient 45,000 paysans, et Potemkin, qui d'amant de l'impératrice était devenu le pourvoyeur de ses plaisirs, et avait eu l'heureuse idée d'exiger de chaque nouveau favori un énorme pot-de-vin, reçut pendant les dix-huit années de sa faveur plus de 300,000,000 de francs. Il faut lire l'ouvrage de Mme d'Abrantès pour avoir une idée de l'horrible débauche à laquelle se livrait cette impérieuse Czarine, que Voltaire appelait la Sémiramis du Nord.

HISTOIRES CONTEMPORAINES, 2 *vol. in*-8, 1835. — Sous ce titre, Mme d'Abrantès a réuni plusieurs nouvelles insérées précédemment dans un recueil périodique. A ces morceaux déjà connus, elle en a joint quelques-uns inédits; on relira avec plaisir la Danseuse de Venise et l'Ange de Saint-Jean. La Vengeance d'une femme, nouvelle inédite, est une scène de la vie privée où les passions élégantes du grand monde sont analysées avec cette finesse de touche et cette grâce dans le détail qui font presque toujours excuser l'absence d'intérêt et de vérité.

SCÈNES DE LA VIE ESPAGNOLE, 2 *vol. in*-8, 1836. — Les *Scènes de la vie espagnole* se composent de trois romans, où l'on retrouve les passions et les mœurs du pays étroitement liées, habilement fondues dans le moule de l'imagination vive et exercée de l'auteur. L'amour espagnol se développe et bondit sous la plume de Mme d'Abrantès; il rompt les liens du sang, nivelle les conditions, et s'égare même jusqu'à l'impiété; ce sont de riantes et terribles passions que celles qui naissent sous les orangers en fleur de la Véga de Grenade, et qui meurent sous le poignard. La description ajoute un intérêt piquant aux récits de l'auteur; on lira avec plaisir la description de l'Escurial, palais aux vingt-deux cours, aux dix-sept cloîtres, et aux onze mille fenêtres; et surtout celle de l'Alhambra, palais de dentelle découpé par les Maures. Dans ce riant

séjour, le roman allume une de ces passions fatales dont l'Espagne a conservé pieusement le feu profane : deux fois victime, l'héroïne tombe frappée par le poignard de son époux. La nouvelle intitulée *l'Espagnole* retrace un épisode des guerres de l'empire, dont Mme d'Abrantès a été témoin : Une femme qui a vu son père, ses frères et son époux tomber sous les balles françaises, offre du vin empoisonné à un régiment français qui s'est emparé de son village ; et comme le colonel témoigne quelque méfiance, elle boit de ce vin et en fait boire à son enfant. Voilà un drame bien terrible, mais la poésie espagnole a toujours de ces sombres couleurs ; le drame s'y trouve mêlé à toutes les passions et aux sentiments les plus nobles, ainsi qu'il est facile de s'en convaincre en lisant les Scènes espagnoles de Mme d'Abrantès.

On a encore de cette dame : Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès, 18 vol. in-8, 1831-36. — Mémoires sur la Restauration, 6 vol. in-8, 1835-37. — Histoire des Salons de Paris, 2 vol. in-8, 1837. — Souvenirs d'une ambassade et d'un séjour en Espagne et en Portugal, 2 vol. in-8, 1837.—L'Exilé, une Rose au désert, 2 vol. in-8, 1837.

ABRANTÈS (Mme Junot d'), fille de la précédente.

LA DUCHESSE DE VALOMBRAY, 2 *vol. in*-8, 1838. — A seize ans, Mlle de Bellegarde est sacrifiée à un époux de vingt-deux ans plus âgé qu'elle ; il est difficile de rencontrer un homme plus froid, plus sec, plus indifférent, plus parfaitement égoïste que le duc de Valombray. Tout en installant sa femme dans sa nouvelle demeure, il lui dit : « Vous êtes entièrement libre ici ; ordonnez, disposez de tout selon que vous le désirerez ; j'aime à ne m'occuper de rien que de moi-même. » Et la conduite du duc répond exactement au programme. On pense bien que la jeune duchesse ne tarde pas à éprouver pour un autre l'amour que ne peut lui inspirer son mari ; retirée dans la délicieuse vallée de la Bièvre, elle trouve en l'ami de son beau-fils, M. André Mesnevalle, un charmant et dangereux compagnon de solitude. Mais sa mère veille de loin sur elle, et par des avis, par des lettres, la prémunit contre le péril. Mme de Valombray s'arrache violemment à sa passion, et revient à Paris. Peu de temps après, le duc de Valombray tombe malade et meurt. Lorsque le temps qu'une jeune veuve doit rigoureusement donner aux regrets fut écoulé, la duchesse revit celui pour lequel plus d'un soupir s'était échappé de son cœur. Mais le temps, les délais, avaient éteint l'amour de Mesnevalle ; il finit par l'avouer franchement à la belle veuve, qui vit en un instant s'évanouir son dernier espoir, se flétrir sa dernière illusion. Pour tromper son désespoir, la duchesse part pour l'Irlande, et va chercher une retraite dans le château de Glenmore. Le jeune

Richard O' Farrel s'éprend pour elle d'une vive passion, que son cœur se refuse à partager. L'amour de Mesnevalle se réveille, et il essaie de renouer la chaîne brisée de leurs amours; mais la réconciliation échoue. La duchesse retourne à Paris; Mesnevalle se marie, et Mme de Valombray, dont la destinée a été d'être aimée quand elle ne voulait pas l'être, et d'aimer lorsqu'elle ne l'est plus, consacre à Dieu le reste de son existence.

Nous connaissons encore de cet auteur : Histoires morales et édifiantes, 2 vol. in-12, 1837. — Une Vie de jeune Fille, in-8, 1837.

KARAMSIN

(Nicolas Mîchaïlovitch), célèbre historien russe, mort en 1827.

MARPHA, ou *Novgorod conquise; nouvelle historique, traduit du russe par Hippolyte Auger*, 2 *vol. in*-12, 1818. — Il y a une première édition de ce roman, traduit par J. B. P....ze, in-12, Moscou, 1805.

Novgorod, ville jadis libre, défendit longtemps sa liberté et ses antiques priviléges contre les souverains moscovites. Marpha, une des plus illustres citoyennes, se servit de son éloquence, et de l'influence qu'elle exerçait sur le peuple, pour l'encourager à la résistance contre l'empereur Ivan. Les habitants suivirent avec enthousiasme ses conseils, mais le sort des batailles en décida autrement. La ville tomba sous la domination moscovite, et l'héroïque Marpha fut condamnée à mort. Elle porta sa tête sur l'échafaud en s'écriant : Je meurs citoyenne de Novgorod! Tel est le sujet de ce roman, où l'auteur a scrupuleusement conservé la vérité historique. Les harangues populaires de Marpha et le récit des combats que soutiennent les assiégeants captivent constamment l'intérêt.

ROMANS DU NORD, *voyez* COIFFIER DE VERSEUX.

Nous connaissons encore de cet auteur : Julie, nouvelle trad. par de Bouillers, in-8, Moscou, 1797.

KARR (Alphonse).

SOUS LES TILLEULS, 2 *vol. in*-8, 1832. — Jeune, avec une imagination ardente, Stéphen avait déserté la maison de son père : on voulait le contraindre, lui sans fortune et sans état dans le monde, à épouser une cousine jeune et riche qu'il n'aimait pas. Réfugié dans un village de l'Allemagne, Stéphen avait loué chez un M. Muller, grand amateur de tulipes, une petite chambre, d'où ses pensées s'égaraient souvent hors des plates-bandes, car une fleur, d'essence plus divine que les plus belles fleurs, s'épa-

nouissait à certaines heures, dans le fond du jardin, *sous des tilleuls*. C'était la douce, la naïve Madelaine, dont le monde n'avait encore altéré ni la candeur virginale, ni l'angélique simplicité. Mais le père Muller lut au cœur de sa fille et de Stéphen, et, en homme positif, dressa des chiffres, dont le résultat fut un congé en bonne forme. Stephen pleura d'abord, et partit ensuite, mais plein de courage, car il était aimé de Madelaine, et un soir, dans un de ces moments dont le souvenir survit à celui de toutes les joies et de toutes les peines de la vie, Madelaine lui avait dit: « Atteins seulement, sur la route de la fortune, le commun des hommes, fais-toi un état, et reviens me demander à mon père. » Et Stéphen avait foi en ses paroles. Il se mit aux gages de l'université de Gœttingue, et put espérer d'obtenir un traitement de 1500 florins, mais dans huit mois, et huit mois c'est bien long. L'hiver approchait, Madelaine se rendit à la ville de **** pour le passer avec Suzanne, sa jeune et jolie amie. Elle alla avec elle dans les bals, dans les concerts et les fêtes; la danse, la musique, l'éclat du monde l'éblouirent; ce qu'elle avait dans le cœur s'affaiblit peu à peu, et, un beau jour, se perdit dans le tourbillon. Suzanne lui prouva qu'elle n'avait rien de mieux à faire que de conclure avec Edward, élégant jeune homme qui avait un cheval magnifique, un mariage qui rendrait son père content, et elle, Madelaine, riche, et par conséquent heureuse. Or, Edward avait été le camarade de Stéphen et le confident de son amour pour Madelaine. Mais Edward était né pour se trouver toujours sur le chemin de son ami. Il lui enleva Madelaine, comme un jour il lui avait escamoté Marie, gentille soubrette, que Stéphen s'était fait un devoir de respecter. Stéphen fut malheureux de ce mariage à en perdre la raison; mais un jour il apprit qu'il héritait de dix mille florins de rente. Il y avait là de quoi prendre son parti.... Il le prit et se jeta dans les plaisirs. Un jour il trouva son existence tellement vide qu'il en fut effrayé; son âme appartenait encore à Madelaine. « Eh bien! soit, dit-il alors, que l'amour ait le reste de ma vie comme il a eu le commencement, et Madelaine mes pensées, mon souffle, mon âme! mais elle sera à moi, et je me vengerai d'Edward. » Et Stéphen se venge d'Edward..... et Madelaine fut à lui, et sa vengeance fut terrible, mais juste. — Là devait s'arrêter le drame; là aussi le lecteur fera bien de s'arrêter, car les pages qui suivent sont horriblement tachées de sang. La vengeance de Stéphen fait frémir; elle se distille, s'écoule, est sombre dans ses apprêts, sombre dans ses résultats. Mais l'intérêt cesse de s'attacher à un cœur rempli d'une haine si méthodique, et sans intérêt point d'ouvrage durable. Cependant de légères taches ne doivent pas faire oublier tout le mérite du

conséquent trois bonnes chances d'avenir et de fortune. Tout en étudiant les Institutes et le Digeste, il adresse ses vœux à une élégante femme du grand monde, entourée d'éclatants hommages et de brillants adorateurs. Dans la lutte qu'il soutient contre ses rivaux, Hugues veut tenter un coup décisif : il envoie des fleurs à celle qu'il aime, la priant de mettre pour l'amour de lui ces fleurs dans ses cheveux, et de venir ainsi parée au bal où il doit la rencontrer le soir. Elle lui donnerait volontiers cette marque d'attachement, mais elle est blonde et les fleurs sont jaunes. Si Hugues avait eu la moindre parcelle de sens commun, il aurait envoyé des bluets, et son bonheur eût été certain. Déçu dans son espoir, il se rabat de la grande dame à la grisette; mais auprès de la grisette il veut procéder avec méthode, et il est devancé par un rival qui a le bon sens de commencer le roman par le dernier chapitre. Alors Hugues s'imagine que l'amour n'est plus possible qu'en province, et il part pour la Normandie. Si Hugues avait voulu, le bonheur était pour lui à Étretat. En passant par ce village de pêcheurs, Hugues aperçoit à une fenêtre encadrée de pampres verts, le visage frais, gracieux et riant d'une jeune fille; le voilà qui s'arrête à Étretat, et s'adonne à sa douce passion pour Thérèse, fille de maître Kreisherer. Rien ne s'oppose à son mariage avec Thérèse, mais Hugues ajourne son bonheur à un an; cette année lui est nécessaire pour acquérir une position et assurer son avenir et celui de la femme qu'il nommera son épouse. Au bout d'un an, il revient; mais en voulant prendre le chemin le plus court, il tombe, se blesse, est recueilli par deux voyageuses et transporté au Hâvre. Un entraînement de circonstances fatales l'empêche de se rendre à Étretat, où Thérèse l'attend; il écrit, et sa lettre s'égare; ne recevant point de réponse, il se croit oublié. La mère de l'une des deux voyageuses qui l'ont secouru est adroite, sa fille est jolie, Hugues est faible, on lui persuade que l'honneur exige qu'il épouse Louise, et il l'épouse. Un nommé Vilhem s'était chargé de venir rappeler à Hugues la promesse faite à Thérèse; mais quoiqu'il ait pris le chemin le plus court, un incident romanesque l'avait arrêté quelques heures en route, et Hugues était marié quand il arriva; s'il avait revu Vilhem, s'il avait appris que Thérèse l'aimait toujours, il eût tout quitté pour revenir à Étretat. Au lieu de cela, il advint que Hugues tomba entre les mains d'une belle-mère intrigante; son mariage le ruina et le perdit. Après mille tribulations, il en vint à une séparation qui le rendit à peu près libre, et reprit le chemin d'Étretat; mais Thérèse, devenue orpheline, avait trouvé dans Vilhem un protecteur et un mari. — La fin de ce roman est une espèce de procès-verbal de la vie d'homme marié de l'auteur, ainsi que nous

le révèle le procès en séparation entre M. Karr et son épouse, inséré dans la *Gazette des Tribunaux* du mois d'avril 1837.

Nous connaissons encore de cet auteur : Vendredi soir, in-8, 1835.

KENNEDY (miss).

*DUNALLAN, 4 *vol. in*-12, 1827. — Ce roman est un tableau fidèle, animé des mœurs des méthodistes, varié par la peinture des habitués des salons de la haute société de Londres. Lord Dunallan est un méthodiste d'un caractère religieux qui ne triomphe que par le calme et la tranquillité d'une froide vertu. On le juge sans le connaître, c'est-à-dire, qu'on lui fait un crime de sa bonté, qu'on impute à la faiblesse, et qui n'est que la victoire remportée sur la passion. Sa jeune épouse même se rend difficilement compte de sa conduite; égarée un moment par d'injustes préventions, elle est sur le point de haïr celui qui est digne de toute son estime, de toute sa tendresse; mais enfin elle apprécie l'être bienfaisant, vertueux, auquel le ciel a uni ses destinées. Bientôt aussi les ennemis de Dunallan, vaincus par sa générosité, rendent hommage à ses vertus. Parmi les situations pathétiques qui inspirent un puissant intérêt, on remarque le moment où Dunallan paraît devant les juges qui vont prononcer sur le sort de son assassin.

On a encore de cet auteur : * Le Père clément, in-12, 1825. — * Anna Ross, in-18, 1826. — * Le Bonchoix, in-18, 1828. — * Les deux Amis, in-12, 1828. — * L'Écossais en Irlande, in-12, 1828. — * Jessy Allan, in-18, 1829.

KÉRATRY
(Auguste-Hilarion), né à Rennes le 28 décembre 1769.

MON HABIT MORDORÉ, ou *Joseph et son maître*, 2 *vol. in*-12, 1802. — Cet ouvrage est du nombre de ceux qu'il ne faut point analyser, parce que son mérite consiste dans les détails : on y trouve des faits qui rappellent des souvenirs agréables, des traits de morale placés à propos; quelques autres qui, trop souvent, font oublier le sujet, et l'Habit mordoré est moins un roman qu'un résumé d'observations sur une infinité d'objets qu'il eût été difficile de mettre en action. C'est pour cela, sans doute, que M. Kératry a divisé ses deux volumes en quatre-vingt-quatorze chapitres, dans lesquels il s'abandonne à son imagination. Le style est pur, mais on y trouve quelques mots qui ne doivent pas être entendus par des oreilles délicates.

LES DERNIERS DES BEAUMANOIRS, ou *la Tour d'Helvin*, 4 *vol. in*-12, 1824. — Un jeune homme qui va s'engager dans les or-

KOCK (Charles Paul de),
né à Passy, d'une famille hollandaise, en 1799.

Depuis longtemps M. Paul de Kock s'est placé par ses succès en dehors de la critique. Le succès a toujours raison, quand c'est la foule qui le fait; les masses se trompent rarement : elles ne se trompent du moins jamais vingt fois de suite; aussi la renommée de M. Paul de Kock a-t-elle acquise force de loi. M. Paul de Kock possède le secret d'intéresser et de divertir; tout le monde le lit, tout le monde rit en le lisant; que faut-il de plus? Faites de sages romans si vous voulez, et de noirs romans; mais laissez-nous rire une fois par hasard, et permettez à M. Paul de Kock de nous amuser sans façon, et le moins littérairement possible. Élève de l'école créée par Pigault-Lebrun, M. Paul de Kock exagère un peu les défauts de son maître, dont il n'a pas toutes les qualités. Il arrache quelquefois le voile qu'il ne devrait que soulever; ses peintures sont plus lascives que voluptueuses, mais son dialogue est vif, ses observations ne manquent pas de finesse, ses descriptions sont rapides, ses chapitres amusants; il plaît aux hommes par la gaieté de ses expressions; il est lu en cachette par toutes les femmes, dont il reproduit bien les caractères. — Pour savoir de quelle façon cet auteur apprécie son talent et sa position littéraire, il faut lire le portrait suivant qu'il trace d'un romancier dans son roman de Moustache. « Il s'était dit : Je peindrai les hommes tels qu'ils sont; mais je choisirai de préférence des caractères comiques et francs.... Il voulait pouvoir retracer avec leurs moindres détails les tableaux de mœurs, les scènes populaires, les portraits d'originaux, les sociétés bourgeoises, les ridicules de toutes les classes, les amours de la grisette et de la femme du monde, les contemporains enfin tels qu'on les rencontre à chaque pas dans la vie, et non avec ces passions forcées, ces beautés idéales que l'on ne trouve que dans l'imagination. — Ses romans eurent un succès que lui-même était loin d'espérer. Leur plus grand mérite était d'être vrais; mais dans tous les arts c'est toujours au vrai qu'il faut revenir. — Aussi fut-il impitoyablement critiqué dans les journaux, dans les revues; alors il reçut des lettres anonymes et pseudonymes, où on lui demandait de quel droit il se permettait d'avoir du succès et d'être lu plus que les autres, lui, écrivain obscur, sans style, sans couleur, sans portée, sans mission, sans nerf, sans élévation et surtout sans coterie. — Alors on lui apprit qu'il n'était que le romancier des cuisinières et des écaillères, ce qui lui fit penser que le nombre de ces dames était devenu assez considérable. — Comme il faisait parler un ouvrier comme parle un ouvrier, une grisette comme parle une grisette, on lui dit qu'il ne

savait pas écrire. — Comme il était gai et faisait souvent rire, on lui dit qu'il n'était qu'indécent. — Comme il n'y avait dans ses ouvrages ni parricide, ni infanticide, ni inceste, on lui dit qu'il était immoral. — Quelques-uns dans leur critique dédaigneuse voulurent bien lui dire : On le lit, mais on ne le juge pas. Il aurait pu leur répondre avec plus de vérité : On vous juge, mais on ne vous lit pas. » — Il est piquant de voir ainsi un écrivain prendre lui-même sa défense et plaider avec autant d'esprit que de vérité sa cause contre la critique.

MON VOISIN RAYMOND, 4 *vol. in*-12, 1822. — Ce roman présente une suite de tableaux et une peinture de mœurs fort comiques, dont la gaieté a le mérite de ressortir de situations naturelles et vraisemblables. Mon voisin Raymond est un de ces êtres que l'on ne rencontre que trop souvent dans la société ; cependant, bien que ses prétentions tiennent de la sottise, et que ses actions le vouent au ridicule, on s'amuse franchement du portrait que l'auteur nous en a tracé d'une manière si originale. Les aventures du voisin Raymond sont on ne peut plus gaiement racontées par le héros de l'histoire, qui, tout en se moquant le premier des travers de son voisin, finit cependant par être une fois cruellement mystifié par le plastron de ses espiégleries.

ANDRÉ LE SAVOYARD, 5 *vol. in*-12, 1825. — Par une nuit d'orage, le père d'André le Savoyard a préservé d'une mort certaine un riche voyageur, dont une minute plus tard la voiture roulait au fond des précipices qui entourent la petite ville de l'Hôpital, située près du Mont Blanc. Cet étranger est un comte de l'Empire, époux d'une jeune femme que l'ambition de ses parents ont forcée de faire un mariage de convenance, et dont toute la passion est concentrée sur une charmante petite fille. Georget, c'est le nom du Savoyard, ne se contente pas de recevoir et d'abriter ses hôtes; il court la nuit chercher un charron intelligent pour racommoder la voiture, et dans son trajet il se blesse assez dangereusement. Dès que le jour paraît, le comte et la petite Adolphine, qu'il venait de ravir à sa mère, quitte l'humble cabane du Savoyard, dans la main duquel l'étranger laisse une preuve de son excessive parcimonie. Après le départ des voyageurs, le petit André trouve dans la cabane de son père un médaillon qui renfermait le portrait d'une femme charmante, dont les traits ont une ressemblance frappante avec ceux de la petite fille qui accompagnait le vieux monsieur. « C'est le portrait de la mère ! » s'écrie d'une voix unanime toute la famille Georget. Il ne vint à l'idée de personne que ce pouvait être celui de la femme du comte. — Georget meurt de sa blessure et du service qu'il a rendu. Sa veuve reste au village avec le plus jeune de ses fils ; les deux autres vont chercher

fortune à Paris, où, dès les premiers jours de leur arrivée, un hasard les sépare, et l'attention du lecteur n'est plus captivée que par les événements dont se compose la vie d'André, que nous verrons passer successivement de la soupente d'un porteur d'eau dans les vastes appartements d'un riche hôtel. Renversé par un cabriolet, il doit à cet accident une grande fortune dont il fait le plus noble usage. Héritier d'un jeune peintre qui avait trouvé le moyen de concilier la richesse et le talent, il consacre son héritage à embellir la vieillesse de sa bienfaitrice, ruinée par des malheurs imprévus. Le caractère simple et naïf d'André le préserve des dangers de la capitale; mais en revanche il l'expose à tous ceux qui naissent d'une passion violente, d'un amour sans espoir. Le portrait perdu dans la cabane de Georget est remis par lui à la comtesse; il rappelle à cette tendre mère que c'est aux soins généreux de cette famille savoyarde qu'elle doit la vie de sa chère Adolphine, sa seule consolation, et, bien différente de son époux, elle ne met point de bornes à sa reconnaissance; c'est par elle qu'André reçoit une éducation à la fois brillante et solide, qui le met à même de se procurer une existence honorable. Mais André a vingt ans, et la jeune Adolphine n'a pu s'empêcher de remarquer que le protégé de sa mère est plus aimable que le riche époux qu'on lui destine. Les traits d'Adolphine sont gravés dans le cœur d'André depuis le jour où pour la première fois son portrait frappa sa vue; mais par une de ces bizarreries fort communes, la comtesse, qui doit tous ses malheurs à un mariage de convenance, exige de sa fille le sacrifice de son amour pour André, et la force d'accepter la main du marquis de Térigny, dont la légèreté plonge bientôt toute la famille dans une suite d'inévitables désastres. La conduite délicate d'André, les ruses ingénieuses qu'il emploie pour venir au secours de sa bienfaitrice; l'amour ingénu de la jeune Manette, fille du porteur d'eau qui recueillit André à son arrivée à Paris; la mort d'Adolphine; l'embarras de son frère Pierre, qu'André retrouve au moment où il s'y attendait le moins, et qui, ne pouvant supporter sa fortune nouvelle, retourne à ses anciens travaux, ont fourni à l'auteur une foule de chapitres tour à tour pleins de sentiments et de gaieté, et qui se font lire avec intérêt.

SŒUR ANNE, 4 *vol. in*-12, 1825. — Sœur Anne est une pauvre jeune fille restée orpheline à l'âge de sept ans, et à laquelle il ne restait qu'un frère encore au berceau. Un jour le tonnerre tomba sur la chaumière où sa mère venait de mourir de chagrin et de misère; elle brava tout pour sauver l'orphelin, et, ne l'ayant pas pu, elle allait mourir avec lui, lorsque l'enfant fut sauvé. Elle vécut donc, mais muette; la crise terrible, en épargnant sa vie, avait paralysé sa langue. Une vieille voisine accueillit sœur Anne dans

sa détresse, l'adopta pour fille, et en fut payée de toute sa tendresse. A seize ans, sœur Anne était une jolie fille à la chevelure blonde, au teint de lis, au bel œil bleu, dont la beauté fit impression sur le cœur du jeune comte de Montreville, qui n'eut pas de peine à séduire ce cœur aimant et plein d'innocence. Après trois semaines de jouissances, le comte s'ennuie de sa facile conquête et l'abandonne, non sans lui avoir promis de revenir. La pauvre fille compte en vain les jours, les heures, les minutes; l'ingrat ne revient pas, et pour comble de malheur la taille de sœur Anne s'arrondissait. La bonne vieille qui l'avait recueillie vient à mourir; peu de temps après sœur Anne devint mère, et tout l'amour qu'elle portait à son séducteur elle le reporta sur son enfant. Que faisait pendant ce temps le comte de Montreville? Il soupirait aux genoux d'une beauté nouvelle; Constance l'aime autant que sœur Anne; Constance est aussi belle, de plus elle est noble et riche, elle a des talents admirables, un son de voix qui va à l'âme, de l'esprit, des grâces, tout enfin; bref, Montreville épouse Constance. Après la lune de miel, le comte s'ennuie de sa jolie femme, et part pour un voyage. Pendant son absence, Constance aperçoit un jour du haut de sa terrasse une pauvre jeune femme, mourant de faim au pied d'un arbre; elle vole à son secours, et une irrésistible sympathie l'entraîne vers cette malheureuse femme, qui n'est autre que sœur Anne. Constance l'adopte, la recueille, se passionne pour elle; vaine et tardive compassion! sœur Anne succombe; mais près de mourir la parole lui revient, et c'est pour léguer son fils à sa rivale. Cette dernière partie du roman est réellement fort belle; on est ravi, ému, hors de soi-même, et quelquefois l'auteur s'élève jusqu'à Richardson; le caractère de sœur Anne est tracé de main de maître.

LE BARBIER DE PARIS, 4 *vol. in*-12, 1827. — On trouve dans ce roman un marquis de Villebelle, aimable roué de la cour de Louis XIII; un barbier, Touquet, agent des plaisirs du marquis, homme sans foi, sans honneur, mais non sans remords, car il a jadis assassiné un voyageur logé chez lui, et depuis ce temps son sommeil est troublé par d'étranges visions; une jeune Blanche, que l'on croit être la fille de ce voyageur, adoptée par Touquet, élevée avec beaucoup de soin et une sorte de tendresse, et livrée ensuite par ce misérable au marquis de Villebelle; enfin une Italienne, Julia, amoureuse du marquis, jalouse, vindicative, fille d'un diseur de bonne aventure, qui vient à la fin du roman débrouiller toute l'intrigue, en annonçant à Villebelle que cette Blanche est sa fille, et à Touquet que le voyageur assassiné était son père : là-dessus, le marquis tue le barbier d'un coup de pistolet et s'élance vers la chambre de sa fille, qui, persuadée qu'on vient lui

faire violence, se précipite dans un lac voisin et s'y noie. — Tels sont les personnages et les principaux incidents de ce roman, où M. Paul de Kock semble avoir abandonné le genre gai pour l'atroce et l'horrible : heureusement qu'il est revenu plus tard à son premier genre, qui est de beaucoup le meilleur.

JEAN, 4 *vol. in*-12, 1828. — Le sujet de ce roman est tout entier dans le vers de Legouvé qui lui sert d'épigraphe :

Notre gloire est souvent l'ouvrage d'un sourire.

Jean Durand est le fils d'un herboriste fort riche : l'auteur nous rend témoin de sa naissance et de son éducation, qui est tout à fait manquée. Jean ne veut rien apprendre ; il ne se plaît que dans la société des mauvais sujets comme lui, prend toutes les habitudes des halles, jusqu'au moment où il rencontre Mme Dorville, jeune veuve dont les charmes et la conversation agissent sur lui à tel point, qu'il se renferme une année dans son cabinet pour acquérir, à force de travail, les connaissances et les bonnes habitudes qu'il a dédaignées dans son enfance. Il devient ainsi un jeune homme de meilleur ton, rempli de raison et de connaissances, et finit par se marier avec Mme Dorville. — Il y a des chapitres écrits avec un rare bonheur dans ce roman, qu'on lit d'un bout à l'autre avec plaisir.

FRÈRE JACQUES, 4 *vol. in*-12, 1829. — Édouard de Merville et son frère Jacques offrent l'image de ces familles où, de deux enfants, l'un est chéri, tandis que l'autre est un objet d'aversion ; l'enfant de prédilection devient souvent un mauvais sujet, le fils abandonné devient au contraire fort intéressant. Édouard s'abandonne à la débauche ; il fréquente les maisons de jeu, s'associe aux fripons, et finit par commettre des crimes qui le forcent à se donner la mort pour éviter l'infamie. Frère Jacques suit la carrière des armes, revient plus chargé de gloire que de richesse, mais il prouve par ses actions, dit l'auteur, qu'une *tête à moustaches* est presque toujours accompagnée d'un cœur aussi sensible que généreux. — L'auteur semble prendre du plaisir à faire tour à tour rire et pleurer ses lecteurs. Le roman commence gaiement et ne finit pas de même. Il est rempli de tableaux pris dans toutes les classes de la société, d'observations fines, de remarques spirituelles ; et quoique la vérité de certains détails soit parfois un peu nue, le but de l'ouvrage est cependant très-moral.

NI JAMAIS NI TOUJOURS, 2 *vol. in*-8, 1835. — Arthur est un jeune homme de vingt-huit ans, assez bien tourné, faisant des romans, des vaudevilles, et jouissant de quatre mille livres de rente. Son père, le baron d'Harleville, qui voulait que son fils devînt colonel, le chasse de chez lui, et lui défend même de

porter son nom. Arthur se console en composant des vaudevilles pétillants d'esprit, des romans qui font fureur; il se dit : « Puisque mon père ne veut pas que son nom paraisse sur une affiche ni au bas d'une préface, eh bien! j'illustrerai le nom d'Arthur. » Et il le fait comme il le dit. Alors tous les jours des femmes charmantes lui écrivent des billets doux, se disputent tous ses moments; mais il n'en aime qu'une, Mme Clémence Moncarville, qu'il a rencontrée pour la première fois chez M. de Rivières, qui reçoit la meilleure société de Paris mitigée par la plus mauvaise. Mme Moncarville est donc l'amie de cœur d'Arthur, ce qui ne l'empêche pas d'enlever la maîtresse de son ami Désigny, jeune homme d'une grande naïveté, pour le ramener à la vertu; la maîtresse se nomme Mme Ulisse; c'est sans contredit le personnage le plus spirituel et le mieux dessiné que M. de Kock ait introduit dans son roman; une femme qui serait la favorite d'un roi ou la belle-mère d'un ministre. Capricieuse comme toutes les jolies femmes, Mme Ulisse a eu la fantaisie d'écrire, elle a cédé à ce penchant, et, consacrant sa plume à l'éducation et à la morale, elle a composé des contes pour les enfants. Le premier de ces contes est intitulé *Le vieux polisson*, tout simplement, et l'on y enseigne aux enfants à ne point être vicieux dans leur vieillesse. Toutefois, d'après les conseils d'Arthur, elle renonce au culte des belles-lettres. Désigny croit à la vertu de Mme Ulisse, quoiqu'il l'ait surprise en flagrant délit dans un piége adroit qu'Arthur lui avait tendu. Mme Ulisse jure de se venger, et se venge en faisant jouer à Arthur le plus sot rôle que l'on puisse imaginer; en le faisant triompher d'une laide et vieille fille, tandis qu'il croit serrer dans ses bras une jeune et jolie femme. Tous les trois ou quatre mois Arthur revient à Mme Moncarville, que son mari finit par chasser du domicile conjugal par suite des dénonciations de Mme Ulisse. Arthur la cherche en vain. Pour dissiper ses ennuis il va s'établir à la campagne, où il découvre une friponnerie concertée dans le but de dépouiller son père, prêt à partir pour l'Italie. Aussitôt il court à Boissy avertir le baron du danger qui le menace; mais celui-ci, rien qu'en le voyant, entre dans une affreuse colère, monte en chaise de poste, et ne veut rien entendre. Arthur revient à Paris, où il cherche en vain Mme Moncarville. Plongé dans le désespoir que lui cause son absence, il rencontre son ami Darbois, qui lui dit : « Je pars ce soir pour l'Italie en collaboration d'un milord, veux-tu être des nôtres? — Je suis des vôtres, » répond Arthur, et il part pour l'Italie. A Milan, il apprend que son père a été ruiné par sa femme, et se trouve détenu pour quarante mille francs de dettes. Arthur revient à Paris en toute hâte, vend ses rentes, et rend la liberté à son père, qui lui rend toute sa tendresse. Rien

ne manquerait plus à son bonheur s'il retrouvait Clémence; il la retrouve malade et malheureuse, et, après lui avoir prodigué ses soins, il apprend qu'elle n'a jamais aimé que lui. Enfin, M. Moncarville meurt; Clémence est libre et riche, mais elle n'épouse pas Arthur : les deux amants sont heureux comme cela, pourquoi changer? Telle est la morale du livre. Se marier, c'est dire *toujours;* le mariage est donc contraire à la devise des amours.

GUSTAVE, ou *le Mauvais sujet*, 3 *vol. in*-12, 1821. — Gustave est un roman fort divertissant; c'est l'histoire d'un mauvais sujet qui porte le trouble dans toutes les familles. A côté de ce jeune libertin figurent un colonel, le raisonneur de l'ouvrage, et une petite paysanne assez intéressante. Le tableau des amours de Gustave avec cette villageoise est ce qu'il y a de mieux dans le roman.

ZIZINE, 2 *vol. in*-8, 1836. — M. Guerreville, au bout de deux ans d'une douce et paisible union, perdit sa femme; dès lors il consacra toutes ses affections à sa fille, et il aurait donné sa vie pour épargner un chagrin à sa Pauline. Pauline répondit merveilleusement aux soins et à la tendresse dont elle était l'objet; douée de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, à seize ans elle attirait tous les regards. Guerreville habitait les environs d'Orléans, où il fit la connaissance du jeune d'Aubray, dont la figure charmante et les manières distinguées firent impression sur le cœur de l'innocente Pauline. Guerreville n'aurait pas hésité à faire le bonheur de sa fille en l'unissant à l'homme de son choix; mais d'Aubray avait d'autres projets : il fit croire à Pauline que son père lui avait refusé sa main, et il la décida à se laisser enlever. Ce fut un coup affreux pour Guerreville, mais l'espoir le soutient il pensait que sa fille ne pouvait manquer de revenir demander à son père un pardon pour son bonheur, ou des consolations pour son infortune. Vain espoir! sept années s'écoulèrent sans qu'il pût rien apprendre sur le sort de sa fille chérie, malgré les démarches les plus actives. Un jour, dans une maison de la rue Montmartre, où il se livrait à ses investigations ordinaires, il vit, à un quatrième étage, un pauvre porteur d'eau malade à qui le portier venait annoncer que dès le lendemain son grabat serait vendu pour payer le loyer. L'Auvergnat était consterné; sa fille, jolie enfant de six ans, qu'il nommait Zizine, lui prodiguait les soins les plus touchants. Guerreville prit Zizine à part, lui donna sa bourse, et envoya pour soigner le père, un de ses amis, le docteur Jenneval. Peu après cet événement, Zizine fut prise en affection par une dame fort riche, Mme Dolbert, qui se chargea de son éducation. Lorsque cette dame voulut marier sa fille, le porteur d'eau prit la résolution de reprendre Zizine avec lui, et vint à ce sujet demander conseil à Guerreville, qui promit d'aller s'entendre avec

Mme Dolbert. Guerreville se présente en effet chez cette dame, où il trouve une nombreuse société réunie pour le mariage de Mlle Stéphanie Dolbert. Le futur époux paraît, et Guerreville reconnaît en lui le séducteur de sa fille, qui feint de ne pas le reconnaître. Incapable de se contenir en face de celui qui a causé tous ses malheurs, Guerreville l'accable des plus terribles questions, et n'obtenant que de dédaigneuses réponses, il frappe le jeune homme au visage, et se retire. Un duel a lieu; Guerreville est blessé dangereusement; mais le porteur d'eau Michel rencontre le séducteur de Pauline dans un endroit isolé, le force à se battre au pistolet, et le blesse mortellement. Michel devient l'ami de Guerreville, qui lui apprend tous ses malheurs. Il ne pouvait choisir un meilleur confident. Pauline, abandonnée, se réfugia, il y a sept ans, dans une maison de la rue Saint-Denis habitée par Michel. Là elle mourut, en donnant le jour à une fille, après avoir commencé une lettre pour son père, que la mort ne lui permit pas d'achever. Que de douces et terribles émotions viennent à la fois assaillir Guerreville! Pauline morte!.... Mais il lui reste un enfant, Zizine, sa petite-fille, et le cœur du père renaît à la tendresse et au bonheur.

MOUSTACHE, 2 *vol. in*-8, 1838. — Trois étudiants, Georges, Timothée et Bouchenot, sont logés au quatrième étage d'une maison de la rue de la Calandre. En ce moment leur bourse est à sec, et ils sont même fort embarrassés de pourvoir à leur déjeuner. Bouchenot lève la difficulté en vendant quelques-uns des vêtements qui leur restent à un marchand d'habits. Après avoir laissé à ses amis de quoi satisfaire leur appétit, Bouchenot sort pour aller aviser au moyen de sortir de l'embarras momentané où ils se trouvent; chemin faisant, il achète un petit pain et une tranche de jambon, et se propose d'aller consommer ces modestes provisions dans les solitudes des Champs-Élysées. Sur sa route, il rencontre une grisette, à laquelle il débite d'aimables propos, mais la jeune fille l'écoute à peine, et ne lui répond que pour le menacer d'un gros chien qui la suit, et qu'elle désigne sous le nom de Moustache. Bouchenot s'éloigne, et au bout de quelque temps il est tout étonné de se voir suivi par Moustache, qui a flairé le jambon que l'étudiant a dans sa poche. Après diverses aventures plus fâcheuses les unes que les autres, Bouchenot regagnait, à l'entrée de la nuit, son domicile, lorsque passant dans les quartiers déserts qui avoisinent le canal Saint-Martin, Moustache se mit à gratter à la porte d'une maison isolée. Curieux de voir si la maîtresse du chien qui le suit depuis le matin ne demeure pas dans cette maison, Bouchenot ouvre la porte, qui n'est fermée qu'au loquet; il entre, descend un escalier, distingue des voix mystérieuses, et

allait prendre le parti de s'éloigner, lorsqu'il est découvert et environné par plusieurs individus d'assez mauvaise mine, qu'il prend pour des faux monnayeurs, et qui ne lui laissent la vie qu'après lui avoir fait jurer d'être discret sur ce qu'il a pu remarquer dans le souterrain. Ensuite, on lui bande les yeux, et après lui avoir fait faire plusieurs détours, on le laisse tremblant de peur sur une borne, près du canal Saint-Martin. Le lendemain de cette scène, les trois étudiants reçoivent la visite de Henri Jumières, un de leurs amis, qui, après huit mois d'absence, revient pour épouser Mlle Pauline Giraudmont, fille d'un riche négociant. Henri apprenant la détresse où se trouvent en ce moment ses amis, leur avance une somme suffisante pour leur permettre d'attendre l'échéance de la pension que leur font leurs parents. Henri propose à Bouchenot une place dans ses bureaux, et, en attendant que son mariage soit conclu, il l'introduit chez de riches négociants. Bouchenot venait de prendre place à une table de bouillotte, où il s'était assis par désœuvrement, lorsqu'on annonce M. de Mortandal; Bouchenot lève la tête, et reconnaît en lui le chef des faux monnayeurs. M. de Mortandal passe dans la société pour un riche négociant, qui a obtenu en peu de temps une fortune considérable. Bouchenot profite de la première occasion pour sortir de la maison où il vient de faire cette rencontre de mauvais augure. Le lendemain, il reçoit une lettre contenant un billet de mille francs, qu'on le prie d'accepter pour reconnaître le secret qu'il a si bien gardé, et par laquelle on le prévient que tous les mois il recevra cinq cents francs pour prix de sa discrétion. De violents scrupules s'emparent de Bouchenot, qui finit par capituler avec sa conscience, et se résigne à accepter six mille livres de rente. Il change alors de logement; la pension est exactement payée, et il mène la vie d'un désœuvré. Un jour, en passant sur le boulevard, il rencontre Henri, qui marchait triste et pensif, et qui lui fait part que son mariage est manqué; M. Giraudmont lui a retiré sa promesse, et dans huit jours il marie sa fille à un riche capitaliste, M. Mortandal. « M. Mortandal! s'écrie Bouchenot, c'est à lui que M. Giraudmont veut marier sa fille?... — Oui!... —Eh bien! rassure-toi, ce mariage n'aura pas lieu. » Et Bouchenot raconte à Henri toute son histoire des faux monnayeurs. Il ne s'agit plus que de surprendre Mortandal; mais comment faire? Bouchenot cherche en vain à reconnaître la maison où il s'est introduit; peut-être même n'y serait-il pas parvenu, sans la rencontre qu'il fit un jour de Moustache. Aussitôt Bouchenot achète un morceau de jambon, qu'il met dans sa poche; le chien le suit, et après plusieurs allées et venues, il le voit s'arrêter devant une petite maison que Bouchenot reconnaît pour celle où il est entré.

Henri fait prévenir de suite M. Giraudmont de venir s'assurer par lui-même de l'honorable profession qu'exerce son gendre futur. Un soir la petite maison est envahie; Henri, Bouchenot et Giraudmont, tous bien armés, descendent dans la cave, où ils trouvent Mortandal, en compagnie de cinq ou six individus, occupés, non à faire de la fausse monnaie, mais à recueillir dans des barriques de l'huile et de l'eau-de-vie qui leur arrivaient par des tuyaux souterrains, communiquant au dehors de la barrière. Quinze jours après, Henri épousa Pauline. — Moustache est un livre plein de bonnes qualités et d'heureux défauts, un livre qui intéresse et fait rire d'un bout à l'autre.

Nous connaissons encore de M. Paul de Kock : La Laitière de Montfermeil, 5 vol. in-12, 1827. — Georgette, 4 vol. in-12, 1828. — La Maison blanche, 5 vol. in-12, 1828. — L'Enfant de ma femme, 2 vol. in-12, 1828. — Petits Tableaux de mœurs, 2 vol. in-12, 1829.—M. Dupont, ou la jeune Fille et la Bonne, 4 vol. in-12, 1829.—La Femme, le Mari et l'Amant, 4 vol. in-12, 1829. — L'Homme de la nature et l'Homme policé, 5 vol. in-12, 1831. — Le Cocu, 4 vol. in-12, 1831. — Madeleine, 4 vol. in-12, 1832. — Un bon Enfant, 2 vol. in-8, 1833. — La Pucelle de Belleville, 2 vol. in-8, 1834. — Mœurs parisiennes, in-8, 1837. — Un Tourlourou, 2 vol. in-8, 1837.

KOTZEBUE

(Aug. Fréd. de), né en 1761, assassiné par Sand le 23 mars 1819.

L'ANNÉE LA PLUS REMARQUABLE DE MA VIE, *traduit de l'allemand par Girard de Propriac*, 2 *vol. in*-8, 1802. — Au commencement de l'année 1800, Kotzebue, pour satisfaire le désir ardent de son épouse, née en Livonie, se décide à faire un voyage en Russie. Il part avec sa femme et trois enfants en bas âge. A peine a-t-il mis le pied sur le territoire de l'empire russe qu'il est arraché à sa femme et à ses enfants, et envoyé en Sibérie, sans pouvoir en deviner ni même en soupçonner le motif. Le malheureux exilé fait une tentative pour s'évader; elle lui réussit d'abord, mais bientôt il est repris et surveillé de plus près. Kotzebue donne une idée des causes d'exil et de déportation de plusieurs individus, et de la facilité barbare avec laquelle ils étaient arrachés à leur famille. Après quatre ou cinq mois de séjour en Sibérie, il est mis tout à coup en liberté; tout son crime était *d'avoir donné de l'ombrage à l'empereur comme auteur!*

LÉONTINE DE BLONDHEIM (*trad. par H. L. C.*), 3 *vol. in*-12, 1808. — Léontine de Blondheim est une jeune et riche héritière d'Estonie, retirée dans le château d'Hullida avec un père vieux et infirme, et destinée à épouser le major d'Arlhofe, son cousin germain, officier d'un mérite fort médiocre, laid, buveur, libertin, et affecté d'une maladie contractée dans des lieux ignobles et crapuleux. Malgré la tendresse de son père, qui veut que sa fille

n'épouse qu'un homme de son choix, Léontine devient Mme d'Arlhofe. Peu après son mariage, Léontine va visiter la terre de Smalkill, appartenant au capitaine Wallerstein, qu'elle a eu occasion de connaître à Revel; elle y voit ses vassaux heureux, elle y entend parler des estimables qualités du propriétaire. De son côté, Wallerstein apprend que Léontine est bonne et bienfaisante; depuis qu'il l'a quittée, elle est devenue une de ces beautés touchantes qui appellent en quelque sorte le sentiment; enfin, ils se revoient, ils s'aiment. Dans un voyage qu'ils font ensemble, Léontine invite son amant, qui la suivait à cheval et qui souffrait d'un mal de dents, à entrer dans son traîneau fermé et garni de fourrures, tandis que son mari marchait en avant. Dans cette circonstance, Wallerstein perd toute sa raison; il veut faire violence à Léontine, qui, craignant de ne pouvoir échapper aux tentatives téméraires de son amant, n'a d'autre ressource que de casser une des glaces de sa voiture. Sa main est ensanglantée : « Vous êtes pour moi, maintenant, le dernier des hommes », dit Léontine à Wallerstein, en enveloppant sa main dans son mouchoir. Wallerstein s'éloigne et part pour son régiment. Pendant son absence, Léontine devient mère; Wallerstein, le cœur ulcéré, se retire chez le pasteur Gruber, confident de ses douleurs, dont il se décide plus tard à épouser Louise, sa fille unique. Léontine, qui est devenue veuve, et qui n'a pu oublier Wallerstein, s'égare en se rendant aux eaux de Carlsbad, sa voiture se brise, et le hasard la conduit dans la chaumière de Gruber. Wallerstein arrive pour épouser la fille du pasteur : on lui amène sa nouvelle épouse, et cette épouse, c'est Léontine. Louise est unie à un jeune Suisse nommé Wattewil, qu'elle aimait depuis longtemps. — Ce roman, malgré quelques défauts, offre une foule de détails très-attachants : les caractères, surtout celui de Léontine, sont bien tracés; les événements sont bien amenés et se suivent d'une manière naturelle; plusieurs scènes sont décrites avec un véritable talent.

On a encore de Kotzebue : Aventures de mon père, in-12, 1799. — Les Malheurs de la famille d'Ortemberg, 3 vol. in-12, 1801. — Les Bijoux dangereux, 2 vol. in-18, 1802. — Jeannette et Guillaume, 3 vol. in-12, 1802. — Ildegerte, 2 vol. in-12, 1805. — Souvenirs de Paris en 1804, 2 vol. in-12, 1805. — Souvenirs d'un Voyage en Livonie, 4 vol. in-12, 1806. — Romans, contes, anecdotes et mélanges, 4 vol. in-12, 1806. — Philibert, in-12, 1810. — Contes à mes Fils, 2 vol. in-12, 1818. — Contes et Conseils à mon fils, 3 vol. in-12, 1824.

KRUDNER (Mme de),

née WITTINGHOFF, à Riga, en 1766, morte en Crimée en décembre 1824.

VALÉRIE, ou *Lettres de Gustave de Linard à Ernest de G . . . .* 2 *vol. in*-12, 1803. — Au milieu de cette foule de productions

que réprouvent également le goût et la morale, quand nos romanciers à la mode ne travaillent qu'à coudre et à ajuster avec plus ou moins d'habileté et de talent les scènes les plus triviales, les situations les plus vulgaires, quand les livres que chaque jour voit éclore sont presque tous défectueux, faux ou exagérés sous le rapport de la composition, du style, des sentiments et des idées, on est heureux de trouver parfois quelques-uns de ces livres d'où sont exclus les drames *échevelés*, ces héroïnes adultères et tout ce grand fracas de mots vides et sonores qui constituent le savoir-faire de la plupart des romanciers modernes; on est heureux, disons-nous, de feuilleter un livre comme celui de *Valérie*, un de ces livres bien écrits et bien pensés qui, sans incidents bizarres, sans catastrophes et sans péripéties sanglantes, ont le secret de nous intéresser et de faire naître en nous de douces émotions, parce que l'auteur a puisé ses inspirations aux sources du beau et de la poésie, c'est-à-dire, de la moralité. — Le roman de Valérie se compose d'éléments extrêmement simples. Née sur les bords de la Baltique, Juliana de Wittinghoff épousa, à quatorze ans, le baron de Krüdner, qui en avait trente-six, et qui, peu de temps après, fut nommé ambassadeur à Venise : sa femme l'y suivit, et là se passèrent les événements sur lesquels est bâti le roman de Valérie. Mme de Krüdner n'a pas cherché son sujet, ses personnages, au delà de son intimité la plus étroite; elle s'est mise en scène, elle et son mari partant pour son ambassade, emmenant avec lui le fils d'un de ses anciens amis, jeune homme plein de candeur et de vertu, mais qui ne s'enflamme pas moins d'un amour délirant pour l'ambassadrice. Valérie ignore l'amour qu'elle inspire, et ne l'apprend que par la bouche de son mari, lorsque son amant est à l'agonie. Le but de ce roman, comme l'auteur le déclare dans sa préface, est de montrer que les âmes les plus sujettes à être entraînées par de fortes passions sont aussi celles qui ont reçu le plus de moyens pour leur résister, et que le secret de la sagesse est de les employer à temps. Gustave meurt d'amour pour Valérie. La naissance de cet amour, ses progrès, ce souffle de tous les sentiments purs qui y conspirent, remplissent à souhait tout le premier volume; des scènes variées, des images gracieuses, expriment et figurent avec bonheur cette situation d'un amour orageux et dévorant à côté d'une amitié innocente et qui ignore. Ainsi, quand à Venise, au bal de la Villa-Pisani, Gustave, qui n'y est pas allé, passant auprès d'un pavillon, entend la musique, et, monté sur un grand vase de fleurs, atteint la fenêtre pour regarder; quand il assiste du dehors à la merveilleuse danse du schall dansée par Valérie, et qu'enfin, enivré et hors de lui, à l'aspect de Valérie qui s'approche de la fenêtre, il colle ses lèvres sur le

carreau que touche en dedans le bras de celle qu'il aime, il lui semble respirer des torrents de feu; mais elle, elle n'a rien senti, rien aperçu. Quel symbole plus parfait de leurs destinées, et de tant de destinées plus ou moins pareilles! Une simple glace entre eux deux: d'un côté le feu brûlant, de l'autre l'affectueuse indifférence! Ainsi encore, quand, le jour de la fête de Valérie, le comte étant près de la gronder, Gustave envoie un jeune enfant lui souhaiter la fête et rappelle ainsi au comte de ne pas l'affliger ce jour-là, Valérie est touchée, elle embrasse l'enfant et le renvoie à Gustave, qui l'embrasse sur la joue, au même endroit, et qui y trouve une larme: « Oui, Valérie, s'écrie-t-il en lui-même, tu ne peux m'envoyer, me donner que des larmes. » Cette même idée de séparation et de deuil, cet anneau nuptial qu'il sent au doigt de Valérie dès qu'il lui tient la main, reparaît sous une nouvelle forme à chaque scène touchante. Lorsque Gustave s'en est allé seul avec sa blessure dans les montagnes, quand, durant les mois d'automne qui précèdent sa mort, il s'enivre éperdument de sa rêverie et des brises sauvages, il se rapproche beaucoup du Werther de Gœthe; mais il s'en distingue à temps et demeure lui-même lorsqu'il rejette l'idée de se frapper, lorsqu'il reste pieux, innocent et pur jusque dans son égarement, rendant grâce jusque dans son désespoir. En un mot, Gustave réussit véritablement à laisser dans l'âme du lecteur, comme dans celle de Valérie, ce qu'il ambitionne le plus, *quelques larmes seulement*, et un de ces souvenirs qui durent toute la vie, et qui honorent ceux qui sont capables de les avoir.

Vers l'année 1801, Mme Krüdner vint à Paris, où elle se mit à revoir sérieusement l'esquisse de son roman; elle avait l'ambition, malgré son origine étrangère, de l'élever au rang des productions classiques de la France, et elle ne négligea ni les conseils éclairés, ni les collaborations utiles. Valérie fut un peu l'ouvrage de tous les amis de l'auteur, et à cette époque, elle en avait beaucoup, sans oublier le célèbre Garat, avec lequel sa liaison fut notoire.— Valérie est un roman fort remarquable, dont le succès fut prodigieux en France et en Allemagne, dans la haute société. — On trouve dans l'interminable fatras intitulé: Mélanges militaires, littéraires et sentimentaires du prince de Ligne (tom. XXIX), une suite de Valérie qui n'est qu'une plaisanterie de cet homme d'esprit. La princesse Serge Galitzin, dit-il, n'ayant pu souper chez lui, tant la lecture de Valérie l'avait mise en larmes, il voulut lever cet obstacle pour le lendemain, en lui envoyant une fin rassurante, où Gustave ressuscite; c'est une parodie, dont le sel fort léger s'est depuis longtemps évaporé.

FIN DU TOME PREMIER.

REVUE

DES ROMANS.

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
RUE JACOB, 56.

REVUE
DES ROMANS.

RECUEIL D'ANALYSES RAISONNÉES

DES PRODUCTIONS REMARQUABLES

DES PLUS CÉLÈBRES ROMANCIERS

FRANÇAIS ET ÉTRANGERS,

CONTENANT 1100 ANALYSES RAISONNÉES, FAISANT CONNAITRE AVEC ASSEZ D'ÉTENDUE POUR EN DONNER UNE IDÉE EXACTE, LE SUJET, LES PERSONNAGES, L'INTRIGUE ET LE DÉNOÛMENT DE CHAQUE ROMAN,

PAR EUSÈBE G******* Girault de Saint Fargeau

V

Tome Deuxième.

PARIS.
LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

M DCCC XXXIX.

REVUE

DES ROMANS.

LA CALPRENÈDE (Gauthier de Coste, seigneur de).

CLÉOPATRE, 12 *vol. petit in*-8, 1648 *et suiv.; idem*, 12 *vol. in*-8, *Leyde*, 1657; *idem*, *abrégé par Benoît, en* 3 *vol. in*-12, 1789. — Le roman de Cléopâtre passe avec raison pour le chef-d'œuvre de ces grands romans avec lesquels Mlle de Scudéry se fit une si grande renommée. Malgré son énorme longueur, ses conversations éternelles, et ses descriptions qu'il faut sauter à pieds joints; malgré la complication de vingt différentes intrigues qui n'ont entre elles aucun rapport sensible et qui échappent à la plus forte mémoire; ses grands coups d'épée qui ne font jamais peur, et que Mme de Sévigné ne haïssait pas; ses résurrections qui font rire et ses princesses qui ne font pas pleurer; avec tous ces défauts, que l'on retrouve dans les romans de Cassandre et de Faramond, la Calprenède a de l'imagination : ses héros ont le front élevé; il offre des caractères fièrement dessinés, et celui d'Artaban a fait une espèce de fortune, car il a passé en proverbe. Il est vrai que ce proverbe même prouve le ridicule de l'exagération; mais enfin les ouvrages de cet auteur respirent l'héroïsme, quoique le plus souvent ce soit un héroïsme outré. Les romans de ce temps-là étaient écrits pour les gens du plus grand monde et du plus bel esprit; tous les personnages qui y figuraient déguisaient, sous des noms et des conditions allégoriques, les principales illustrations de l'époque. Les interminables conversations représentent tous les merveilleux et galants seigneurs du temps sous les pseudonymes de Cléomédon, d'Alcimédon, de Tyridate ou du fier Artaban; toutes les belles coquettes et spirituelles dames du XVIIe siècle, sous les antiques noms de Caudace, de Cynthie, de Mariamme et d'Arsinoë. Ces personnages, amplement qualifiés des titres pompeux de princes de Moritanie, d'Éthiopie et d'Arménie, de princesses des Parthes, de la Thrace et de la Chersonèse, se tiennent des discours saupoudrés d'un sel tout parisien, se font mille petites perfidies, s'a-

dressent de charmants madrigaux, et s'écrivent des lettres dans le goût de Voiture et de Mme de Sévigné.

FARAMOND, ou *l'Histoire de France*, 12 *vol. petit in*-8, 1664-70; *id.*, 12 *vol. petit in*-8, *Amsterdam*, 1644-70. — De tous les grands romans qui ont paru vers le milieu du XVIIe siècle, celui-ci et la Cléopâtre sont les seuls dont on puisse encore soutenir la lecture, quand on est doué d'une forte dose de patience.

LACÉPÈDE (B. G. E. de LA VILLE-SUR-ILLON, comte de), né à Agen le 26 décembre 1756, mort le 6 octobre 1825.

* ELLIVAL ET CAROLINE, 2 *vol. in*-12, 1816. — Des personnes qui assuraient être bien informées, ont prétendu que l'auteur de ce roman en est jusqu'à un certain point le héros; ce que nous n'avons de raison pour affirmer ni pour contester. — Élise, fille d'un cultivateur du Dauphiné, cède aux vœux du marquis d'Armance, son amant, qui l'abandonne bientôt ainsi que la fille à laquelle elle a donné le jour. Seize ans après, Élise retrouve son séducteur, qui répare sa faute en lui donnant son nom et en lui laissant tous ses biens. Mais un certain vicomte de Saint-Elme, qui comptait sur la succession du mari d'Élise, furieux de se voir frustré dans son attente, enlève la marquise, fait courir le bruit de sa mort, dont il envoie les détails à sa fille, la jeune Caroline d'Armance. Celle-ci, se croyant orpheline, quitte le Dauphiné pour aller habiter aux environs de la ville d'Hyères. Là sa beauté excite l'admiration du jeune et beau comte d'Ellival, qui en devient éperdument épris, et dont la passion ne tarde pas à être partagée. Ellival part pour Paris pour aller hâter les préparatifs de son mariage. Mais Saint-Elme, qui avait intérêt à ce que cette union ne fût pas contractée, intercepte les lettres des deux amants, et parvient à faire croire à chacun d'eux que l'autre est infidèle; Ellival renonce à Caroline. Par bonheur, Saint-Elme meurt, mais sa mort n'amène pas tout de suite la réunion des deux amants, il y a encore une foule d'aventures que nous nous garderons bien de faire connaître au lecteur, pour ne point lui ôter le plaisir de la surprise.

CHARLES D'ELLIVAL ET ALPHONSINE DE FLORENTINO, *suite d'Ellival et Caroline*, 3 *vol. in*-12, 1817. — Une veuve criminelle, la marquise de Florentino, au moment de la mort de son mari, soustrait à tous les regards deux enfants jumeaux d'un sexe différent, nés d'un premier mariage; elle répand le bruit qu'ils ont péri dans un incendie, les fait garder dans une retraite ignorée, et s'empare de tous les biens du défunt; mais un honnête fermier ayant dé-

couvert les deux orphelins, les enlève et les fait élever sous les noms de Gustave et d'Alphonsine. Au moment de son apparition dans le monde, Alphonsine a inspiré une passion très-vive au jeune Charles d'Ellival, qui, sans le savoir, a fait impression sur le cœur de sa cousine, Léopoldine d'Ellival. Celle-ci, vive et passionnée, emploie sans succès toutes sortes d'artifices pour se faire aimer; elle va jusqu'à faire enlever sa rivale, des valets accourent pour la protéger, et Léopoldine périt dans le combat. De son côté, Gustave a inspiré une tendre passion à Constance de Salini; elle voit Charles, et Charles lui plaît davantage; puis elle revoit Gustave et se décide enfin pour lui; mais Gustave est destiné à épouser sa cousine Adélaïde. Après mille et une traverses, après plusieurs histoires de substitutions de biens, de femmes victimes et persécutées, de mariages manqués, une femme de chambre, confidente de la marquise de Florentino, révèle en expirant le secret du crime qu'elle a commis. Sa maîtresse est forcée de restituer aux deux jumeaux leurs noms et leur fortune; Alphonsine épouse Charles d'Ellival; Gustave épouse Adélaïde, et tous les autres personnages du roman arrivent à jouir de la plus grande félicité.

LACLOS (Pierre Ambroise Choderlos de),
né à Amiens en 1741, mort à Trente le 15 octobre 1805.

LES LIAISONS DANGEREUSES, 4 *part. in*-12, 1782; *nouv. édit.*, 4 *vol. in*-18, 1823. — Quand ce roman parut, on jouait en France depuis longtemps avec les vieilles mœurs; on attaquait de toutes parts, dans des romans licencieux et par mille voies indirectes, la chasteté des femmes, la vertu des jeunes filles, la pudeur des hommes. Un écrivain d'un caractère bilieux et d'une énergie terrible se mit à prendre au sérieux tous ces petits livres; il voulut faire peur à cette société pervertie, il tint le miroir devant elle: il écrivit les Liaisons dangereuses. Quel livre, grand Dieu! quelle femme atroce! quelle petite fille ignorante! quel roué dangereux et froid! quelle mère imbécile! quel monde! quel luxe! quel dédain pour l'espèce intermédiaire! quel horrible commentaire de tous ces contes voluptueux, de tous ces romans gazés, de toutes ces esquisses sentimentales dont on avait inondé le public pendant quarante ans! c'était horrible à voir! Nous ne savons pas ce qu'eût fait la société si elle eût pu se voir dans ce miroir fidèle. Mais elle n'eut pas le temps de s'y regarder, elle était sur le bord d'un abîme, elle y tomba, et ils tombèrent tous ensemble, trône, autel, grands seigneurs, pouvoir et croyances, la duchesse et la fille d'opéra, toute cette espèce à part, pour laquelle la vie était

un culte et le respect extérieur une adoration; elle périt le même jour! Tout le vieux monde, le monde en dentelles et en habits brodés, le monde à part qui vivait sans travail, qui naissait heureux et riche, le monde né tout exprès pour les arts, pour l'amour, pour la bonne chère, pour le pouvoir, pour la gloire des armes, pour les femmes, tout cela est mort en un jour! tout cela est mort sans retour! —Les deux héros des Liaisons dangereuses, Valmont et la marquise de Verteuil, ne ressemblent en rien aux jolis petits vicomtes, aux délicieuses petites marquises des romans de Crébillon fils; Valmont et la marquise de Verteuil sont deux scélérats de la plus dangereuse espèce; ils se chargent de crimes pour le plaisir de commettre des crimes; Mme de Verteuil, trouvant en son chemin une douce et jolie fille bien ignorante et bien naïve, s'amuse, en manière de passe-temps, à la corrompre, et à la jeter à moitié déshonorée dans les bras de Valmont, qui reçoit la malheureuse victime en souriant de mépris à une conquête si facile. Valmont, de son côté, a ce cœur de roche, cet esprit de l'enfer, de vil oisif, à qui nulle femme ne résiste; il rencontre en son chemin une noble et rare personne, pleine de religion et de vertu. Aussitôt Valmont se met à la poursuite de cette noble femme, il appelle à son aide toutes ses horribles ressources et toutes les hontes de l'hypocrisie. D'abord la jeune femme, si faible et si forte à la fois, regarde Valmont en pitié : le moyen qu'un pareil vice s'élève à une telle vertu! Peu à peu Valmont fait d'insensibles progrès dans ce chaste cœur (il est vrai de dire que ce personnage de Valmont est rempli d'un horrible intérêt, et que cette noble femme qu'il séduit est bien touchante). Bientôt Valmont triomphe. C'en est fait, sa victime lui appartient tout entière; c'est une vertu qui succombe sous les coups de l'infâme Valmont : quelle joie pour Mme de Verteuil! La vertu est plus difficile à perdre que l'innocence. Puis, quand ces deux vices mâle et femelle ont tout flétri, quand il n'y a plus autour d'eux ni vertu ni innocence, ils se regardent l'un l'autre, et sont épouvantés de se voir si affreux. — Voilà ce livre : il a dû surtout son horrible succès à sa brutalité; il n'a pas déguisé le vice, bien au contraire il l'a mis en pratique, il en a fait un enseignement, et cette folle société du XVIIIe siècle s'est estimée heureuse tout un jour de se faire peur à elle-même.

LACOSTE

(le comte Henri VERDIER de), né à Nîmes, mort vers 1821.

* ALFRED LE GRAND, ou *le Trône reconquis*, 2 *vol. in*-12, 1817. — Alfred eut dans sa destinée quelque chose d'aventureux et de romanesque qui se prête assez bien à la composition d'un roman

historique. D'abord vainqueur des Danois, il se vit accabler par le nombre, abandonné des siens, forcé de descendre du trône, et réduit à se mettre au service d'un pâtre dont la femme mit plus d'une fois sa patience à l'épreuve. Hume raconte qu'un jour cette femme ayant chargé son royal serviteur de veiller sur des galettes qui cuisaient dans la cheminée, Alfred négligea le soin qui lui était confié, les galettes brûlèrent, et la femme de son hôte se mit tellement en colère contre lui, qu'elle faillit le frapper. Un trait plus singulier encore est celui ci : L'illustre captif ayant appris que la division commençait à se mettre parmi ses ennemis, s'introduit dans leur camp déguisé en troubadour, assiste à leur repas, connaît leurs projets, leurs querelles, examine leur position, en instruit les partisans qui lui étaient restés, et revient avec eux porter la terreur dans ce même camp qu'il charmait peu auparavant par ses accords mélodieux. Une paix généreuse fut accordée aux barbares, qui ne tardèrent pas à revenir. Le monarque anglais accourt, les chasse de nouveau et les poursuit jusque sur leurs vaisseaux; il leur enlève la ville de Londres, la fortifie, et commence la gloire de la nation anglaise en lui créant une marine. — C'est la première partie seulement de la vie de ce prince qui fait le sujet du roman de M. de Lacoste. L'auteur nous montre d'abord Alfred près de conclure son mariage avec la belle Ethelvida, fille du roi d'Écosse, dont la beauté excite le plus vif enthousiasme parmi le peuple. La princesse arrive au palais, la cérémonie a lieu; mais à peine est-elle terminée, que le cri « Aux armes! » se fait entendre. Alfred s'élance au-devant des Danois; il est battu et réduit à fuir; la reine se réfugie à York, tombe entre les mains de Guttram, chef des Danois, qui la tourmente pour s'en faire aimer. — L'auteur, fidèle à l'histoire, nous montre Alfred supérieur à la fortune, et sait nous intéresser à ses dangers. Presque toujours les incidents qu'il imagine piquent la curiosité sans choquer la vraisemblance. Les situations périlleuses où se trouve le roi, son courage et sa grandeur d'âme, le dévouement et la fidélité de quelques-uns de ses serviteurs, qui, par d'ingénieux moyens, le réunissent à Éthelvida et parviennent à les sauver tous deux, soutiennent l'attention sans la fatiguer, et excitent parfois un doux attendrissement.

Nous connaissons encore de cet auteur : * Quelques Scènes de la vie des femmes, 3 vol. in-12, 1817. — * Chroniques allemandes, contenant : Le Templier, le Juif et l'Arabe; la Fille du baigneur d'Augsbourg; Oppression et Révolte, 6 vol. in-12, 1818.

LACROIX (Paul),

connu aussi sous le pseudonyme de P. L. Jacob, bibliophile, né à Paris le 27 février 1806.

L'ASSASSINAT D'UN ROI, *roman historique*, 2 *vol. in*-12, 1825. — Dans ce roman, l'auteur a voulu faire connaître les détails inconnus de la conjuration qui porta Damien à poignarder Louis XV; mais ces détails, qui sont tous de son invention, laissent à désirer plus de conformité avec la vraisemblance historique. Cependant tous les personnages qu'il met en scène sont vrais; les discours, la conduite des jésuites, sont généralement conformes à ce que nous connaissons d'eux; leurs phrases sont presque toutes puisées dans leurs propres ouvrages.

SOIRÉES DE WALTER SCOTT, *recueillies et publiées par le bibliophile Jacob*, 2 *vol. in*-8, 1829-31. — En 1826, quand Walter Scott vint chercher à Paris et rassembler en quinze jours les matériaux du volumineux pamphlet qu'il a publié depuis sous le titre d'Histoire de Napoléon, le bibliophile Jacob, grand amateur d'autographes, désira de se procurer la signature de l'illustre Écossais. Portant sous son bras un gros livre qu'il croit être les œuvres de Jean Scot le théologien, et qui devait devenir le texte d'une galanterie d'érudit, il se fait conduire chez une dame où le baronnet devait passer la soirée. Il parvient enfin à le saisir dans un coin, et il sollicite la signature désirée. Walter Scott consent obligeamment, prend le gros livre, en lit le titre, et, sur la première page, écrit ces mots : « *Voilà mon maître :* Walter Scott. » M. Jacob s'était mépris; ce livre était *Froissard*. Chacun de se récrier sur l'humilité du grand écrivain; Walter Scott insiste et affirme avoir tiré de nos chroniques bonne partie de ses richesses littéraires, et il offre, pour preuve, de raconter quelques histoires qu'il y a puisées. On accepte avec enthousiasme, on s'assied en cercle, on écoute avidement, et M. Jacob sténographie les contes qui font le sujet du livre qui nous occupe en ce moment. Parmi ces Soirées, nous signalons surtout le Trésor, excellent tableau de l'état politique et civil des juifs vers 1400; la Pierre, histoire d'une journée de Louis XI; l'Échafaudage, histoire de la Saint-Barthélemy; le Guet, comique et curieuse peinture de cette institution; les Écoliers, tableau d'une autre institution ancienne qui a donné naissance à l'université. Voici l'ordre de distribution des nouvelles dans les deux volumes : premier volume, le Trésor, le Grand œuvre, le Page, l'Imprimerie, la Pierre, le Jour des Innocents, l'Estrapade, les Morts cordeliers, la Pantoufle du pape, le Fouet, l'Échafaudage, les Dragées, la Sarbacane; deuxième

volume, le Charivari, le Guet, la Redevance, les Écoliers, la Chasse.

LES DEUX FOUS, *histoire du temps de François Ier*, *in*-8, 1830, *ouvrage publié sous le pseudonyme de P. L. Jacob*, *bibliophile*. — Cette histoire du roi François Ier et de Diane de Poitiers n'est, à le bien prendre, que l'histoire du vieux Paris, de son peuple, de ses coutumes, de ses usages, de ses superstitions. L'auteur a voulu placer François Ier sur le premier plan, et après lui sa belle maîtresse, et Triboulet, comme opposition au roi, et Caillette, comme contraste à Triboulet. Tous ces personnages étaient sagement disposés quand il s'est mis à l'ouvrage; mais l'abondance des matériaux à mettre en œuvre est venue déranger son plan, où sont entrés de toutes parts la ville, la cour, le peuple, les soldats, les magistrats, tout le siècle, chacun parlant son langage, tantôt patois, tantôt français, si bien que c'est souvent à ne pas s'entendre. Un grave reproche à adresser encore à l'auteur, c'est d'avoir fait notre vieux peuple beaucoup trop laid; en effet, il n'y a pas un honnête homme dans son livre, pas une femme honnête, pas un bourgeois qui ait du cœur; ce n'est pas cependant ce que nous avons entendu dire de la noblesse de nos ancêtres, de leur courage civil, de leur noble résistance aux excès du pouvoir. Des hommes qui ont parcouru l'Italie en vainqueurs, qui sont restés fidèles à leur roi prisonnier en Espagne, qui ont chassé l'Anglais du territoire, ne sont pas des hommes comme les peint M. Jacob. Il n'y a pas jusqu'à Triboulet dont le véritable caractère soit méconnu : le joyeux Triboulet, grelots en tête, marotte en main, bossu deux fois, faisant la grimace à tout le monde, était un fou et rien de plus. Mais en revanche Caillette, le premier fou, le héros du livre, est une création originale. Caillette porte un cœur noble sous la livrée de fou; il est fou par sa charge, mais sage de tête. C'est lui qui amène Diane à Paris, lui qui l'aime sans oser le lui dire, lui qui est fait le témoin de cet amour qui le tue, lui qui meurt à la fin du livre. « Caillette, pauvre cher fol, » dit François Ier en essuyant deux larmes sur ses joues, « pauvre fol d'amour : il y a des larmes dans cette mort. »

LA DANSE MACABRE, *in*-8, 1832. — Toute la terreur sépulcrale, ignorante, pieuse, douloureuse du moyen âge, est puissamment résumée dans ce livre. Autour du bohémien Macabre il y a des morts; autour de ces morts des maisons pourries, noires, brunes, puantes, tortues, tremblantes, mal éclairées; autour de ces maisons un peuple sale et crochu; au-dessus de ce peuple une vapeur sombre et mate, traversée par les rayons d'un soleil qui brûle; puis, entre Macabre et le peuple, des têtes de juifs que l'auteur a faites si belles et si laides, qu'on les croirait creusées dans le

cuivre par le burin de Rembrandt. Tout cela est puissant sans doute; mais l'espèce humaine n'est étudiée dans ce livre que sous un seul point de vue, sous le point de vue horrible; la vie s'y montre à travers les fentes du cercueil. Il est à regretter qu'on n'y trouve pas un peu de grâce, un peu d'air frais et pur sous un ciel ouvert, un oiseau qui chante en ployant la branche souple du sureau en fleur, un petit enfant qui joue avec le sable, une candide physionomie de bourgeois, fût-elle même un peu niaise. Au lieu de cela, de la terreur, rien que de la terreur; le grotesque enragé à côté du terrible enragé, toute l'énergie humaine portée sur un seul point, l'existence aperçue sous une seule face, l'extrême épouvante touchant à l'extrême burlesque!

La danse des morts est une conception du moyen âge, inventée par le bohémien Macabre, qui vint du temps des Anglais récréer le populaire parisien par la mise en scène de ce bizarre spectacle. Le dimanche de Pâques fleuries 1438, les crieurs annoncent dans toutes les rues de Paris, pour le jeudi suivant, une nouvelle représentation de la danse des morts. La foule s'y presse; bourgeois et soudards, moines et filles de joie, truands et damoiselles, des milliers de spectateurs encombrent les étroites limites du cimetière des Innocents, se pressent aux gothiques fenêtres des bâtiments qui l'environnent; quelques planches forment auprès de la tour des Bois, demeure de Macabre, un ignoble tréteau. Macabre, long, maigre, décharné, dont la cadavéreuse nudité est à peine en quelques parties recouverte d'un linceul, apparaît au public assemblé; c'est la mort. Aux magiques accents du rebec, elle évoque ses nombreux sujets; ils viennent : voici le pape, l'empereur, un cardinal, et la cruelle mort les entraîne violemment dans les tournoiements de sa danse infernale, et ne répond à leurs lamentables prières que par les éclats d'une joie ironique. Mais tout à coup l'éclatant soleil d'avril s'efface dans les ténèbres d'une éclipse; le peuple, saisi d'épouvante, regagne en hâte ses logis et ses églises. Bientôt la mort exerce ses ravages dans la cité qu'assiégent les Anglais, et les crimes s'accumulent sur cette terre de désolation! Voyez: cloué sur la croix, un enfant meurt exhalant, par les piqûres innombrables dont les juifs ont tatoué son corps, la vie avec le sang; tout à côté, son père, vieux mari jaloux, étouffe dans les convulsions d'une conjugale angoisse, et Malplaquet, le faux ladre, s'étend dans une bière croyant y reposer, et se réveille au milieu des tortures de la plus effroyable agonie; plus loin, un moine est *boulu* vivant dans une chaudière emplie d'eau bouillante, et la compagne de Macabre précipite son despote de mari du sommet de la tour des Bois sur les dalles qui en forment la base; puis, à son tour, elle expire lapidée par des garnements dont les mains

s'arment au hasard d'ossements et de crânes mortuaires; ensuite le prêtre Thibault est dévoré par les loups dans la rue des Bourdonnais, en revenant d'accomplir une mission charitable. Enfin, pour dénoûment, on voit murer une épousée dans une cellule étroite, où la mort viendra la trouver après de longues années de solitude!... N'est-ce pas là une pitoyable histoire?

LES FRANCS TAUPINS, 3 *vol. in*-8, 1833. — L'action de ce roman se passe vers l'année 1440, un peu avant l'organisation des compagnies d'ordonnance et l'institution de la milice communale des francs archers, par Charles VII. Le vieux Guy, seigneur de la Rochefoucauld, est presque mourant dans son château de Barbezieux; auprès de lui arrive son bâtard, Ambroise, que sa vocation appelait au métier des armes, mais que la volonté paternelle a relégué dans les ordres monastiques. Ambroise a conçu une passion violente pour sa sœur naturelle, Jeanne Sanglier, et c'est pour obtenir son amour qu'il est accouru de l'abbaye de Saint-Maixent. Ne pouvant réussir à faire partager son amour, il va consommer par la violence, dans la chambre même du vieillard, le déshonneur de Jeanne, lorsque le vieux Guy, retrouvant quelque force à la vue du crime qui va se commettre, se lève sur son séant, et repousse de sa main froide et décharnée son fils Ambroise, en prononçant sur lui sa malédiction. Le fils maudit quitte le château; dans sa fuite il s'égare, et tombe dans un parti de routiers. Aveuglé par sa passion, il persuade aisément au capitaine Salazard de venir mettre le siége devant Barbezieux. Le château est pris; pendant trois jours la ville est en proie au feu, au meurtre et au viol; à la faveur de ce désordre, Ambroise enlève Jeanne Sanglier, et la transporte dans les souterrains de l'abbaye de Saint-Maixent. Cependant, Guy de la Roche, capitaine au service du roi, fils naturel du vieux Guy, revient à Barbezieux, et, pour venger la mort de son père et le sac de la ville, il appelle aux armes les gens de la tauperie, qu'on appela plus tard francs-taupins, et les engage dans une guerre acharnée contre les routiers. Le roman s'achève dans les luttes de cette guerre, et dans les efforts de Guy de la Roche pour retrouver et venger sa sœur naturelle, Jeanne Sanglier. Dans ce livre, l'auteur fait passer sous nos yeux tous les personnages marquants de cette époque : Agnès Sorel, les ducs de Bourbon et d'Orléans, Bernard d'Armagnac, le connétable de Richemont, Dunois, la Trémouille, Xaintraille, la Hire et autres.

LE BON VIEUX TEMPS, 2 *vol. in*-8, 1835. — Le Bon vieux Temps est un recueil composé de dix nouvelles, dont l'une, intitulée la Servante, occupe un volume presque tout entier, et a le tort, ainsi qu'une autre appelée la Pipée, d'être un peu trop égrillade.

Dans la Servante, les détails un peu trop libres sont compensés par une assez bonne étude du caractère de Rabelais. Les huit contes qui, avec la Pipée et la Servante, complètent la galerie du bibliophile, sont de petits tableaux d'un dessin correct et vrai, où le vieux temps est reproduit avec asssez de grâce et de fidélité.

UNE FEMME MALHEUREUSE, 2 *vol. in*-8, 1836. — L'auteur a voulu donner dans ce roman une histoire complète de la femme, considérée dans les quatre conditions de la vie : fille, femme, amante, mère. Cécile Rolland a été placée dans un pensionnat, dont la maîtresse loge son fils unique, Albert, jeune homme de vingt-trois ans, profond mathématicien, qui fait tourner la tête à toutes les jeunes filles. Cécile en devient amoureuse, mais Albert, toujours plongé dans les espaces problématiques, ne remarque pas les attentions charmantes dont il est l'objet. Cécile prend l'initiative et lui déclare sa passion, à laquelle Albert répond par la plus froide indifférence. Cécile quitte sa pension; son père veut la marier à un intrigant italien; mais elle le refuse, et son père finit par la laisser maîtresse de ses volontés. Afin de présenter Albert à ses parents, Cécile donne un bal à ses amies de pension, et réitère ses attaques sur le cœur d'Albert. Celui-ci, qui voyait dans Cécile un excellent parti, mais qui pensait que ce serait une femme bien dangereuse, n'était nullement pressé de s'expliquer. Ces lenteurs ne convenaient point à Cécile; le lendemain du bal, à la pointe du jour, elle se rend chez Albert, se jette dans ses bras, et se livre à tous les excès d'une passion délirante. Albert résiste. Cécile sort le cœur navré, et veut mettre fin à sa malheureuse existence en se précipitant dans le canal Saint-Martin. Elle est heureusement sauvée par un jeune et brave jeune homme, qui lui prodigue ensuite les soins les plus empressés, et que Cécile épouse par reconnaissance. Cécile mariée est jalouse à l'excès de son mari; un jour elle le rencontre donnant le bras à une dame qu'elle prend pour une rivale, et elle jette de l'eau-forte au visage de cette dame, qui n'est autre que sa mère.... Ainsi finit le roman de M. Lacroix; mais ce n'est que la première partie de l'œuvre; l'auteur se propose, dans un prochain ouvrage, de nous montrer la femme malheureuse amante et mère. — Ce roman, où l'on trouve quelques belles pages, a le tort impardonnable d'être tout à fait invraisemblable. L'auteur le donne comme une étude de femme, et où donc, bon Dieu, a-t-il étudié de pareilles femmes? Ce ne peut être que dans un temps bien étrange et dans un monde bien singulier, dont ce que nous connaissons ne nous donne aucune idée.

Nous connaissons encore de M. P. Lacroix : * Mémoires du cardinal Dubois, 4 vol. in-8, 1829. — * Mémoires de Gabrielle d'Estrées, 4 vol. in-8, 1829. — Le Couvent de

Baiano, in-8, 1829. — Le Roi des Ribauds, 2 vol. in-8, 1831. — Un Divorce, in-8, 1831. — Contes du bibliophile Jacob à ses petits-enfants, 2 vol. in-12, 1831. — Vertu et Tempérament, 2 vol. in-8, 1832. — Convalescence du vieux Conteur, in-12, 1832. — La Perle, choix de morceaux en vers et en prose, in-18, 1832. — Quand j'étais jeune, 2 vol. in-8, 1833. — Médianoches, 2 vol. in-8, 1835. — La Folle d'Orléans, 2 vol. in-8, 1835. — Mon grand Fauteuil, 2 vol. in-8, 1836. — Pignerol, 2 vol. in-8, 1836.—L'Homme au masque de fer, in-8, 1836.—Les Adieux des fées, in-12, 1836. — Promenades dans le vieux Paris, in-12, 1836.— Suite de la Convalescence du vieux Conteur, in-12, 1836, ou in-8, 1837. — De près et de loin, roman conjugal, 2 vol. in-8, 1837.

LACROIX (Jules), frère du précédent.

UNE FLEUR A VENDRE, 2 *vol. in*-8, 1835. — Il ne faut chercher dans ce roman ni leçon de morale, ni but philosophique, ni chasteté de style, ni pudiques détails. Tout y est nu et cru, sans voile, sans la gaze la plus légère et la plus diaphane. La fleur à vendre est une jeune et belle fille, que se disputent deux chalands, deux vieux garçons riches et débauchés, M. Bernier et M. Delfosse. Autrefois, à Naples, Delfosse, provoqué en duel par le mari d'une femme dont il était l'amant, a lâchement assassiné son adversaire pendant qu'il mesurait la distance d'un combat sans témoins. Complice du crime, la femme a suivi Delfosse, sous le nom de Mme Alvare; elle loge chez lui, à Paris. Elle est joueuse, entremetteuse; c'est elle qui vend à Bernier et à Delfosse la fleur à vendre, et lorsqu'elle apprend que cette fleur est sa fille, elle ne rompt pas pour cela le marché. Ainsi, dans ce roman, il y a d'abord un amant qui assassine le mari de sa maîtresse, et une mère qui vend sa fille, ou plutôt qui la joue contre quelques louis, perd et paye dans les vingt-quatre heures, ainsi que l'exige l'honneur du jeu. Il y a de plus un fils qui jette son père par la fenêtre, et puis, lorsque ce père, qui est Delfosse, est apporté tout brisé dans son lit, Mme Alvare, pour se venger de tout ce qu'il lui a fait souffrir, passe la nuit à son chevet, et tourmente son agonie en faisant couler de la cire brûlante dans ses plaies, en enfonçant dans ses chairs et dans son crâne une longue épingle rougie au feu. Delfosse, au milieu de ces tortures, brûle la cervelle à son bourreau. — Nous pensons en avoir dit assez pour que ce livre licencieux ne sorte pas de chez l'éditeur.

LE TENTATEUR, *in*-8, 1835. — Le Tentateur est un drame de la vie privée, précédé d'une préface en vers, qui est à la fois une élégie et une satire; une élégie sur le triste sort d'une Fleur à vendre, qui a péri dans l'incendie de la rue du Pot de Fer, et une satire contre la critique, qui a reproché à ce roman ses peintures immorales. Le Tentateur est l'histoire d'un ménage que viennent troubler les manœuvres d'un séducteur et les piéges

d'une coquette. Les détails sont pleins de charme, de sentiment et de vérité; le dénoûment est inattendu, dramatique, déchirant. On doit féliciter M. Jules Lacroix du bon emploi qu'il a fait cette fois de son talent.

LE FLAGRANT DÉLIT, 2 *vol. in*-8, 1836. — Un chevalier d'industrie, qui se décore du titre de marquis et de plusieurs croix, se fait admettre à la cour, et fréquente, à ses moments perdus, les salons de la finance; il jette de la poudre aux yeux d'un opulent banquier, et parvient à épouser sa fille, ange de pureté et riche à millions. Cet ange apprend que son mari est un joueur, un libertin, un faussaire et un bigame, cependant elle reste fidèlement attachée à ses devoirs. Mais le marquis d'Abletour voudrait disposer de la fortune de sa femme, et pour cela il faudrait que sa femme mourût. Un jour donc que Mme d'Abletour avait reçu la visite d'un beau jeune homme, et causait fort innocemment avec lui dans son salon, d'Abletour entre armé de deux pistolets, et tue sa femme et le jeune homme. « Je les ai surpris en flagrant délit, » dit-il, en se plaçant sous la protection de l'article 324 du Code pénal. La justice l'absout, le monde l'approuve, et il hérite paisiblement des grands biens de la femme qu'il a assassinée. Le marquis est ensuite nommé ambassadeur; mais la Providence ne permet pas que le crime prospère plus longtemps; le marquis meurt bientôt broyé par les rouages d'une filature.

LES PARASITES, 2 *vol. in*-8, 1837. — Monsieur et madame de Rougemont, vieux époux d'humeur différente, sont environnés de commensaux qui font honneur à leur table et convoitent leur succession. M. Rougemont est le meilleur des hommes; depuis quarante ans il plie et tourne devant toutes les volontés de sa femme, et ne connaît qu'un seul plaisir, celui de la pêche à la ligne. Mme Rougemont est une petite vieille sèche et revêche, qui gronde sans cesse, est très-assidue aux exercices de piété, fait des aumônes ostensibles à sa paroisse, et laisse mourir de misère sa sœur, parce qu'elle s'est mariée contre son gré à un colonel de hussards, qui l'a laissée veuve avec un enfant. Après la mort de cette sœur, Mme Rougemont recueille sa nièce Pauline, jeune fille de quinze ans, héritière naturelle de la succession de la dévote, si les parasites n'étaient là. Ces parasites sont au nombre de quatre: Cleuré, prêtre ivrogne et glouton; la comtesse de Charbois, dévote entre deux âges, soi-disant nièce du curé; M. Robin, qui cache beaucoup de finesse sous l'enveloppe d'un rustre, et M. Montalbert, parasite de quatre-vingt-dix-sept ans. Ces quatre personnages dînent trois fois par semaine chez Mme Rougemont. Peu après l'arrivée de Pauline, la société fut augmentée d'un nouveau personnage, le baron de Cornille, jeune dandy de vingt-trois ans,

qui passe l'hiver à Paris, et qui, le reste de l'année, fait des économies dans son vieux manoir, ce qui ne l'a pas empêché d'avoir déjà mangé la moitié de son patrimoine. Le dandy demande à Mme Rougemont sa nièce avec deux cent mille francs de dot; la bonne tante lui rit au nez; le dandy ne se décourage pas; mais tous ses succès se bornent à faire partager son amour à Pauline, dont la destinée ne devait pas être heureuse. Un jour, M. Rougemont fut entraîné dans les flots et périt en se livrant à sa passion favorite. Mme Rougemont ne lui survécut pas longtemps : elle laissa tous ses biens aux parasites et pas une obole à sa nièce, qui fut réduite à se faire sœur de charité.

Nous connaissons encore de cet auteur : Une Grossesse, in-8, 1833. — Corps sans âme, 2 vol. in-8, 1834.

LADOUCETTE.

PHILOCLÈS, *imitation de l'Agathon de Wieland*, 2 *vol. in*-8, 3e *édition*, 1820. — Le roman d'Agathon est un des ouvrages de Wieland les plus estimés des Allemands, et celui où brillent peut-être avec le plus d'éclat son imagination féconde, la grâce et la facilité de son style, la richesse de ses idées. L'auteur de l'imitation d'Agathon a fait quelques suppressions pour mettre cet ouvrage à la portée des lecteurs français, mais il s'est toujours attaché à conserver les beautés de l'original. On assure que Wieland, à qui M. Ladoucette dédia les deux premières éditions de Philoclès, témoigna sa satisfaction de ce qu'on avait ainsi approprié au goût des Français son ouvrage chéri.

LE TROUBADOUR, ou *Guillaume et Marguerite*, *in*-12, 1824. — Dans un village de la Provence, formé des débris de la ville romaine de Mont-Seleucus, était né Guillaume, issu d'une ancienne famille tombée dans l'indigence; il errait au milieu d'anciens monuments, lorsqu'il entendit chanter le célèbre troubadour Olivier, qui le prit avec lui en qualité de jongleur. Nos voyageurs parcourent le Languedoc et la Provence; après diverses aventures, Guillaume devient épris à la cour du roi d'Aragon d'une demoiselle d'honneur, nommée Marguerite. Forcé de se séparer d'Olivier, il va à Paris, assiste aux noces de Louis VII et d'Alix de Champagne; il revient ensuite en Provence, où il trouve Marguerite mariée au comte Raymond, dont il devient l'écuyer. Il sauve cette belle des chaînes des Sarrasins; mais le comte s'étant aperçu de leur intelligence, fait tuer Guillaume en traître, lui arrache le cœur, et le fait servir au repas de Marguerite. Lorsqu'elle vient à connaître cette atrocité, son désespoir éclate, elle s'élance vers le balcon, en pressant sur ses lèvres sa croix de cristal, et se préci-

pite en prononçant le nom de Guillaume. La nouvelle de ce crime se répand; Olivier excite tous les esprits à la vengeance; on escalade le château de Raymond en présence du comte, couvert de blessures; l'archevêque d'Aix déclare son mariage nul, et quoique les amants n'existent plus, on les unit, et on dépose leurs corps dans le même tombeau. — Cet ouvrage est un cadre intéressant, dans lequel l'auteur a placé la description fidèle des mœurs de la Provence au XIIe siècle.

ROBERT ET LÉONTINE, *histoire du XVIe siècle*, 3 *vol. in*-12, 1827. — Tracer le tableau des mœurs et des usages qui régnaient sur les bords de la Moselle au XVIe siècle; raconter les événements les plus remarquables qui s'y sont passés à cette époque; donner une description exacte des monuments qui décoraient cette région, tel est le but que l'auteur s'est proposé dans ce roman. L'histoire de Robert et Léontine sert de broderie à ses recherches scientifiques; la plupart des personnages qui y jouent un rôle ont existé, et conservent dans le roman le caractère que les annalistes et les auteurs contemporains leur ont attribué.

Nous connaissons encore de cet auteur : * Rose et Noir, une nouvelle très-ancienne et une chinoise, in-12, 1801. — * Nouvelles, Contes, Apologues et Mélanges, 3 vol. in-12, 1822.

LAFAYETTE (Mar. Mad. PIOCHE DE LA VERGNE, comtesse de), née en 1633, morte en mai 1693.

ZAIDE, *histoire espagnole, petit in*-12, *avec un traité sur l'origine des romans, par Huet.* Hollande, *Elzevier*, 1671. — Zaïde est le premier roman français qui offrit des aventures raisonnables, écrites avec intérêt et élégance. Il était juste que l'on dût ce premier modèle au tact naturel et prompt qui distingue les femmes dont l'esprit a été cultivé. Dans ce charmant roman, l'imagination est riche sans être prodigue, l'intérêt croît naturellement, le plan en est sage et le dénoûment heureux. Rien n'est plus attachant ni plus original que la situation de Gonzalve et de Zaïde, s'aimant tous les deux dans un désert, ignorant la langue l'un de l'autre, et craignant tous les deux de s'être vus trop tard. Les incidents que cette situation fait naître sont une peinture heureuse et vraie des mouvements de la passion. Quoique le reste de l'ouvrage ne soit pas tout à fait aussi intéressant que le commencement, quoique le caractère d'Alphonse, jaloux d'un homme mort, au point de se brouiller avec sa maîtresse, soit peut-être trop bizarre, cependant la marche de ce roman est soutenue jusqu'au bout, et on le lira toujours avec plaisir.

LA PRINCESSE DE CLÈVES, ou *les Amours du duc de Nemours*

avec cette princesse, *in*-12. Hollande, *Elzevier*, 1678. — « La princesse de Clèves, dit Voltaire, dans son Siècle de Louis XIV, fut le premier roman où l'on vit les mœurs des honnêtes gens et des aventures naturelles, décrites avec grâce. Avant Mme de la Fayette, on écrivait d'un style ampoulé des choses peu vraisemblables. » Cette autre production de Mme de la Fayette est encore plus aimable et plus touchante que Zaïde. Jamais l'amour, combattu par le devoir, n'a été peint avec plus de délicatesse : il n'a été donné qu'à une autre femme de peindre, un siècle après, avec un succès égal, l'amour luttant contre les obstacles et la vertu : le Comte de Comminges de Mme de Tencin peut être regardé comme le pendant de la princesse de Clèves. — Mlle de Chartres est présentée à la cour de Henri II. Ses attraits lui attirent les regards et bientôt les attentions du chevalier de Guise et du prince de Clèves. Flattée de la recherche du chevalier, elle l'aurait vraisemblablement épousé, sans l'empêchement que mit à ce mariage le cardinal de Lorraine. Le prince de Clèves lui offrit sa main ; voyant en lui un gentilhomme de haute naissance, bien venu du roi, estimé à la cour, elle répondit à ses avances et l'épousa. M. de Nemours fait la rencontre de Mme de Clèves dans un bal, et s'éprend violemment de ses charmes et de ses qualités. Ici commence la lutte du devoir contre l'amour. Frappée de la bonne mine du duc de Nemours, la princesse ne résiste pas à l'envie de l'aimer avec passion. Toutefois, elle dissimule sa flamme, et plus le duc de Nemours la presse et l'assiége, plus elle lui témoigne de froideur et d'indifférence. M. de Clèves a soupçonné et bientôt deviné l'amour de sa femme. Dévoré de jalousie et de mordantes inquiétudes, il succombe au mal qui le ronge. Guise va oublier sous les remparts de Rhodes les dédains de Mme de Clèves. Le champ reste donc libre à l'amour du duc de Nemours; mais le devoir l'emporte dans le cœur de son amante ; elle le fuit, et va chercher dans la solitude d'un cloître un refuge contre sa faiblesse. — Le fond de la Princesse de Clèves est historique, et tient au règne de Henri II; mais on ne connaît que là un M. de Clèves qui épouse une demoiselle de Chartres, et le portrait que l'auteur trace du grand prieur de France n'est plus celui du duc de Nemours, tel qu'il nous a été conservé par Brantôme. Dans ce roman, Mme de la Fayette a donné à ses personnages les caractères qui convenaient à ses desseins, et son ouvrage est devenu un chef-d'œuvre de sentiment. Les aventures extraordinaires, les fictions trop recherchées en sont bannies; les mœurs y sont douces et simples, les mouvements des passions bien décrits, parce que l'auteur les avait bien observées. Fontenelle nous apprend qu'il avait lu quatre fois cet ouvrage, et que c'est le seul écrit de ce genre qu'il ait jamais été tenté

de relire. Quel moment que celui où la princesse de Clèves, effrayée de sa tendresse pour le duc de Nemours, vient en tremblant tomber aux genoux de son époux pour lui avouer un amour qu'elle n'a pas la force de vaincre! Où trouver ailleurs plus d'émotion, plus de générosité, une jalousie plus délicate que dans ce roman? Une sensibilité douce, un abandon attendrissant, un intérêt qui s'accroît à chaque page, sont les principales beautés qui le distinguent. La fin remplit l'âme d'une tristesse profonde, mais qui a ses charmes. Peut-on, en effet, rester froid et insensible sur le sort du sexe tant idolâtré et si malheureux, dont la beauté n'assure souvent que l'infortune, qui ne vit que pour l'amour et pour le combattre, et qui, victime tout à la fois et de ses penchants et de ses devoirs, recueille si peu de plaisirs et tant de regrets?

MADEMOISELLE DE MONTPENSIER, *in*-12, *fig.*, 1804. *La première édition parut à Paris en* 1660.— On a quelquefois inséré mal à propos ce roman dans le recueil des œuvres de Mme la comtesse de la Suze. Mademoiselle de Montpensier n'est pas, à proprement parler, un roman, c'est une nouvelle, et une nouvelle charmante, délicieuse de nobles sentiments. Il est difficile de rassembler avec plus d'art, dans un seul petit volume, une foule d'événements plus naturels et mieux conduits. On voit, on plaint la beauté malheureuse et sensible, qui, reconnaissant en elle-même une passion cachée et funeste, fait de vains efforts pour la surmonter, et meurt de désespoir, après avoir perdu sans crime le cœur de celui qu'elle aima et l'estime de son époux. — Le personnage le plus remarquable de ce roman est celui du comte de Chabannes. Quoique déjà vieux, il devient amoureux de la princesse de Montpensier; malheureusement la princesse est amoureuse elle-même du duc de Guise, qui aime aussi Mme de Noirmoutier. Tel est cependant l'excès de la passion que Chabannes a conçue pour elle, tel est l'ascendant qu'elle a pris sur son esprit, que pour lui plaire il consent à servir son rival; c'est lui qui apporte les lettres du duc de Guise, et quand il n'en apporte pas, il faut voir comme il est reçu! Bien plus, il pousse la complaisance jusqu'à favoriser les rendez-vous du duc et de la princesse. Tandis qu'il joue ce triste rôle, il est surpris par le duc de Montpensier qui le croit l'amant de sa femme; il s'enfuit à Paris et périt dans le massacre de la Saint-Barthélemi. Le duc de Guise poursuit le cours de ses aventures amoureuses près de Mme de Noirmoutier. La princesse de Montpensier meurt de chagrin de se voir abandonnée d'un homme auquel elle avait sacrifié un époux tel que le prince et un ami tel que le comte de Chabannes.

MÉMOIRES DE LA COUR DE FRANCE *pour les années* 1688 *et* 1689, *in*-12, 1731. (*Ouvrage posthume.*) — Les Mémoires de la cour de

France ne sont, pour ainsi dire, que des fragments de ceux que Mme de la Fayette composa; ils s'égarèrent par la grande facilité avec laquelle l'abbé de la Fayette communiquait les manuscrits de son illustre mère. On trouve, dans ce qui reste de cette production, dont la diction est toujours vive, élégante et pure, des anecdotes curieuses que l'auteur a eu l'art d'unir aux réflexions les plus judicieuses et les plus rapides, et des portraits bien frappés. Toutefois, à la lecture de ces documents historiques, on éprouve un sentiment pénible; au lieu de l'aimable auteur de Mlle de Montpensier et de la princesse de Clèves, on ne retrouve plus qu'une dame de la cour du XVIIe siècle, spirituelle jusqu'à l'épigramme, dédaigneuse jusqu'à la méchanceté; traitant avec une condamnable légèreté les hommes et les événements, critiquant tout du haut de son mépris pour les petites gens, et de son admiration exclusive pour son grand roi.

HISTOIRE D'HENRIETTE D'ANGLETERRE (*ouvrage posthume*), *in*-8, 1720. — Cette histoire est écrite avec une aimable simplicité et remplie de ces détails précieux qui attachent, font connaître les hommes, et surtout ceux qui habitent les cours. Elle est curieuse, parce que Mme de la Fayette l'écrivit sous la dictée de la princesse, et par le touchant récit de la mort de cette femme infortunée.

LA COMTESSE DE TENDE. — Cette nouvelle a été insérée dans les œuvres complètes de l'auteur, publiées en 5 vol. in-8, 1804 et 1825. C'est la contre-partie de la princesse de Clèves. La princesse de Clèves cause la mort de son mari en lui apprenant sa passion pour le duc de Nemours quand elle va y succomber : la comtesse de Tende meurt en révélant au sien son amour pour le prince de Navarre.

LAFONTAINE (Auguste),
célèbre romancier allemand, né à Brunswick le 6 février 1756.

TABLEAUX DE FAMILLE, ou *Journal de Charles Engelman*, *trad. de l'allemand par Mme de Montolieu*, 2 *vol. in*-12, *ou* 2 *vol. in*-8, 1801. — « Qui n'a pas lu avec attendrissement, dit Chénier, les Tableaux de famille! qui ne s'est pas intéressé au bon ministre Bemrode, à son excellente femme, à leur tendre fille Élisabeth, à leur fille Mina, si sensible, si spirituelle, à toute cette famille heureuse par l'amour et la vertu! Entre les productions de l'auteur, il n'en est peut-être aucune où l'on rencontre des traits plus charmants. » — Deux frères, dont l'un a beaucoup d'analogie avec l'oncle Toby de Tristram Shandy, et dont l'autre, raisonneur philosophe, grand admirateur de la Bible, et qui a depuis long-

temps l'habitude d'écrire sur les marges de ce livre divin tous les événements heureux ou malheureux de sa petite famille, vivaient unis; les jours coulaient paisiblement dans cette maison de patriarches. Mais l'oncle Jacob avait une fille qui se laissa séduire; il la traita avec rigueur, la chassa impitoyablement; dès lors plus de bonheur pour tous ces braves gens. Quel était son séducteur? un homme singulier, qui avait la plus détestable réputation, qui passait pour avoir voulu corrompre sa belle-mère et assassiner son père, et qu'enfin on désignait dans le pays sous le nom du *Vaurien;* ce fut précisément cet homme qui obtint les faveurs de l'innocente Suzette et qui la rendit mère. Mais pour l'honneur de cette jeune fille, hâtons-nous d'ajouter que jamais homme ne mérita moins sa mauvaise réputation; tout le bien qu'il avait voulu faire dans sa vie lui avait été imputé à crime, et c'est ce qui s'explique parfaitement dans le roman, auquel nous renvoyons le lecteur, s'il veut savoir ce que deviennent Suzette, le vaurien et les deux frères, en le prévenant que dès qu'il aura ouvert le livre, il ne pourra résister au désir d'en achever la lecture; l'intérêt est si puissant, si bien gradué, qu'il se sentira entraîné irrésistiblement depuis le premier chapitre jusqu'au dernier.

ÉMILE, ou *l'Homme singulier*, *trad. par Breton*, 2 *vol. in*-12, 1801. — Le héros de ce roman est en effet un être fort singulier; il a pour principe de fronder tous les usages reçus, de s'éloigner dans sa manière de vivre des coutumes adoptées, de braver, en un mot, tous les préjugés. L'auteur a eu l'art de mettre toujours la raison de son côté; ce qui produit des contrastes remarquables, des situations piquantes et neuves. En s'identifiant avec Émile, le lecteur se dit qu'il n'agirait pas ainsi, et cependant il est forcé, le plus souvent, de ne pas blâmer ce qu'il n'eût pas voulu faire.

HERMANN ET ÉMILIE, *traduit par Gérard de Rayneval*, 4 *vol. in*-12, 1802. — Auguste Lafontaine a cherché à prouver par des faits dans ce roman combien l'homme de bien, modéré dans ses désirs et trouvant la subsistance dans son travail, parvient facilement à goûter la paix et le bonheur; quand l'homme égoïste, ambitieux, avare et inhumain, est toujours, au sein de l'abondance, l'artisan de son propre malheur. Pour atteindre un but si louable, l'auteur nous montre Hermann éprouvé par des revers de plus d'un genre, mais constamment soutenu par sa confiance en Dieu et par l'espoir d'une meilleure vie, heureux enfin au sein de la médiocrité, et entouré d'êtres chers à son cœur; et l'oppose à son père, infatué des préjugés de grandeur et d'opulence, sacrifiant tout à cette chimère, et consumant sa vie en de vaines et misérables intrigues; il l'oppose encore à son frère Charles, ingrat,

avide et inhumain; à son ami d'autrefois, Hochsfeld, ne connaissant d'autres principes de conduite que son intérêt, et parvenu au faîte des grandeurs et de l'opulence; tous trois cependant malheureux sans retour, le père par la perte de ses illusions, Charles et Hochsfeld par la voix déchirante du repentir et des remords.

LE VILLAGE DE LOBENSTEIN, ou *le Nouvel enfant trouvé*, *trad. par Mme de Montolieu*, 5 *vol. in*-12, 1802. — Lindner, garçon de quarante-cinq ans, qui s'était soustrait aux soucis du mariage pour se livrer à l'étude des anciens auteurs, son unique passion, habite avec sa sœur Sabine le village de Lobenstein, où ils n'ont pour société que M. Senk, leur voisin, espèce de misanthrope, qui a pour les femmes une antipathie prononcée. Cependant la douceur et la bonté de Sabine l'ont presque réconcilié avec son sexe; mais la honte de se rétracter l'a empêché, pendant dix années, de lui avouer l'amour qu'elle a su lui inspirer. Telle est la situation des trois personnages au moment où l'histoire commence. Un jour qu'ils causaient ensemble, un inconnu frappe à la fenêtre, la fait ouvrir, et remet une assez grande boîte à Lindner, qui l'ouvre et y trouve un enfant nouveau-né; on cherche celui qui l'a apporté, mais il a disparu. Le bon cœur de Lindner le détermine à adopter l'enfant, auquel il donne le nom de Théodore. Senk et Sabine se marient; ils ont un fils nommé Auguste, les deux enfants sont élevés ensemble; les scènes qui peignent leur éducation et leur naissante amitié occupent tout le premier volume, et font le principal charme du roman. La baronne de Rorbane prend en amitié l'orphelin et offre de se charger de son sort; mais Lindner, Sabine et Senk décident que Théodore restera avec eux et partagera leur héritage avec Auguste. Théodore en grandissant éprouve de tendres sentiments pour Héloïse, fille de la baronne, qui ne veut pas pour gendre d'un garçon dont l'origine est inconnue; cependant Théodore retrouve son grand-père dans l'oncle de la baronne, qui consent alors à l'union des deux amants. — On ferait deux volumes fort intéressants des cinq dont se compose ce roman.

NOUVEAUX TABLEAUX DE FAMILLE, ou *la Vie d'un pauvre ministre de village et de ses enfants*, *traduit de l'allemand par Mme de Montolieu*, 5 *vol. in*-12, 1804. — Nous n'entreprendrons pas de faire l'analyse des cinq volumes dont se compose cet ouvrage qui jouit en Allemagne d'une célébrité justement méritée, et dont la plupart des chapitres offrent une lecture vraiment délicieuse. Celui qui est intitulé la Fenêtre et le Signal est admirable de naturel et de sentiment; c'est un mari de soixante ans qui se retrace l'amour qu'il eut jadis pour sa femme, en contemplant dans le lointain la

fenêtre de la maison qu'elle habitait alors; toutes les idées de cette rêverie sont à la fois touchantes et gracieuses. Il se représente son Auguste telle qu'elle était aux beaux jours de la jeunesse; dans un transport excité par un si doux souvenir, il s'écrie: *O mon Auguste!...* Une voix cassée répond derrière lui : *Que me veux-tu, mon ami?....* C'est son Auguste avec des cheveux blancs et devenue grand'mère! Il semble qu'ici l'intérêt doit finir, mais l'auteur le ranime; le reste de la scène est de la plus douce sensibilité. Ce tableau est pur, vrai, profondément senti, il n'a rien de fade ou d'exagéré; il fallait un grand talent pour l'offrir avec succès, surtout au commencement du XIXe siècle. — Le chapitre qui a pour titre la Veuve est aussi du plus grand intérêt. C'est un jeune ministre qui adopte pour sa mère une femme âgée, veuve de son prédécesseur; elle lui raconte ses malheurs avec une simplicité touchante; elle a perdu cinq enfants dans la chambre où ils sont, elle est isolée sur la terre. Le jeune pasteur tombe à ses pieds : Non, lui dit-il, vous n'êtes point seule au monde; de ce moment vous avez un fils.... Il faut lire ce chapitre dans l'ouvrage : on n'en peut rien retrancher, on ne saurait l'extraire sans le gâter. Dans le même volume, on lira avec le plus grand plaisir un chapitre d'un autre genre intitulé le Jeune prédicateur. On ne peut trop louer l'auteur d'avoir su peindre la pauvreté, non-seulement avec intérêt, mais avec charme; ses tableaux la font aimer; le meilleur traité de morale ne produira jamais autant d'impression.

MARIA MENZIKOF ET FÉDOR DOLGOUROUSKI, *Histoire russe, trad. de l'allemand par Mme de Montolieu*, 2 *vol. in*-12, 1804. — Dans ce roman, Auguste Lafontaine a abandonné cette fois ces scènes domestiques qu'il trace avec tant d'intérêt et sur lesquelles on s'arrête avec tant de plaisir, pour décrire l'intérieur des palais, et peindre l'ambition, la haine et la vengeance. Le jeune Fédor Dolgourouski, dans une guerre contre les Tartares, parvient par son courage à décider le gain d'une bataille importante, et est choisi pour en porter la nouvelle à l'impératrice. Retenu en route par le débordement d'une rivière, il rencontre des femmes qui lui sont inconnues, auxquelles il a occasion d'être utile, et dont une, la belle Maria, a pour jamais décidé de son sort. Il les quitte et arrive à Saint-Pétersbourg. Au milieu d'une fête il voit paraître sa belle inconnue; c'était Maria de Menzikof, la fille du plus grand ennemi de sa famille. Fédor et Maria sont unis par le cœur; mais la haine de leurs maisons est un obstacle invincible à leur tendresse. L'impératrice meurt; Menzikof devient tout-puissant et parvient à fiancer sa fille à l'empereur. Mais la faveur et les vexations de Menzikof grossissent le nombre de ses ennemis, sa fortune chancelle; il est renversé et exilé en Sibérie avec toute sa

famille. Maria, au milieu de son malheur, songeait à Fédor, et se voyait avec désespoir abandonnée de son unique appui. Mais au moment où elle l'accusait, Fédor la suivait, venait partager l'exil de la famille malheureuse, et la secourir dans sa détresse. Ici l'analyse ne peut donner une idée des scènes d'amour et de confiance qui se succèdent à chaque instant pendant le plus pénible voyage : c'est le triomphe de Lafontaine ; et quoique prolongées peut-être, elles sont toujours attachantes. La douce Maria parvient à être unie à son cher Fédor. Trois années se passent dans le lieu de leur exil, où Menzikof termine paisiblement la vie la plus orageuse. Maria, que la fatigue et les peines avaient affaiblie, expira bientôt aussi dans les bras de son époux, et Fédor ne put lui survivre.

LES DEUX FRÈRES, ou *les Étourderies*, *trad. par Breton*, 4 *vol. in*-12, 1810. — Le capitaine Schllauch, homme franc, loyal et bon ami, a deux neveux : Édouard, étourdi, vaillant, amoureux ; Adolphe, hypocrite, faux et libertin. Adolphe est chéri, recherché ; tandis que l'innocent Édouard est chargé de toutes les iniquités de son frère. Conseillé par un scélérat consommé, l'hypocrite et libertin Adolphe séduit et abandonne une jeune fille qui, malgré des fautes très-graves en apparence, n'en est pas moins le modèle des filles amantes, et même la plus vertueuse des femmes. Adolphe, ne sachant comment se tirer de ce mauvais pas, confie tout au brave Édouard sous le sceau du secret, et ce secret fatal fait le nœud du roman, dont nous ne pousserons pas plus loin l'analyse, pour ne pas enlever au lecteur le plaisir de débrouiller lui-même l'intrigue compliquée de cette production. Nous en détacherons seulement un épisode plein d'intérêt qui se rattache directement à l'histoire principale. — Le capitaine Schllauch, mis au collége dans sa jeunesse, se lia d'amitié avec un certain Torunhill ; le capitaine était toujours le premier de sa classe, Torunhill avait beau travailler sans relâche, il ne pouvait jamais être que le second ; dans leurs jeux, dans leurs plaisirs, Schllauch l'emportait toujours ; dans le monde, Torunhill parcourt toutes les carrières de la vie, et partout son espoir, son ambition, son amour même sont déjoués par le capitaine, qui n'apprend jamais le mal qu'il a fait que quand il n'est plus temps d'y remédier. Enfin cette fatalité, qui les poursuit tous les deux, change tellement le caractère de Torunhill et fait naître dans son cœur une haine si forte, qu'il ne respire plus que pour la vengeance lorsque le bon capitaine songe sans cesse à lui prouver son amitié. Torunhill se marie, perd sa femme qui lui laisse une jeune fille à élever ; il devient la victime d'une accusation injuste portée contre lui : condamné pour la fabrication de fausses lettres de change, il est obligé de quitter son

pays et d'abandonner son jeune enfant sans secours. Aussitôt que le bon capitaine apprend son malheur, il cherche à lui être utile; sa fille manque de tout, il s'en charge, et cachant ses bienfaits sous un nom supposé, il la place chez un honnête bourgeois qui l'élève; mais par suite de la fatalité qui poursuit les deux amis, cette malheureuse enfant est enlevée par un des neveux du capitaine, et déshonorée par l'autre.

HENRI, ou *l'Amitié, trad. de l'allemand par Mme ***, auteur de un Hiver à Londres*, 2 *vol. in*-12, 1811. — Trois caractères de femmes dominent dans ce roman; toutes les trois sont d'une admirable beauté, toutes les trois sont extrêmement séduisantes, mais par des qualités bien différentes; l'une, Amanda, l'héroïne du roman, par cette exaltation d'idée, de sentiments, de vertus, par ce vague de désirs purs et célestes, par ce langage mystique et poétique interprète de ses sentiments et de ses désirs, enfin, par cette conduite que les âmes froides appellent de la folie, par ces discours qui leur paraissent du galimatias, mais auxquels les âmes tendres donnent le beau nom de mélancolie; la seconde, Rosalie, par une raison plus calme, plus éclairée, ornée des mêmes grâces, et capable des mêmes sacrifices; la troisième, Henriette, par les charmes les plus piquants, par l'esprit le plus délié et le plus cultivé, par la coquetterie la plus adroite, les défauts les plus aimables, enfin par les vices les plus brillants. Amanda est mise en scène dès l'âge de douze ans et y figure très-bien. Née en Italie, formée par le malheur, élevée dans la solitude et développée par la mélancolie, elle offre déjà toutes les énigmes de conversation et de conduite naturelle aux personnes dominées par ce sentiment. Dès cet âge tendre, elle est conduite par un entraînement irrésistible, et sans savoir ce qu'elle fait, à aimer Henri Wilkens, à nourrir tristement et sans espoir ce sentiment au fond de son cœur. Cet amour, qui est réciproque, commence par une scène charmante de petite fille, de rossignol, de flûte et de télescope. La mélancolie est peu du goût de la coquetterie, aussi la coquette Henriette se moque-t-elle un peu de la mélancolique Amanda. Avant de l'avoir lu dans Auguste Lafontaine, nous n'aurions pas cru que toutes les ruses, tous les piéges, tous les manéges de la coquetterie la plus raffinée fussent aussi à l'usage d'une Allemande; et cela prouve ce que disait une Française qui avait beaucoup voyagé et très-bien observé : que si les hommes des diverses nations diffèrent beaucoup entre eux, les femmes diffèrent bien moins. Rien n'est plus séduisant que l'esprit d'Henriette; elle sait s'accommoder parfaitement à l'humeur et aux goûts de ceux avec qui elle se trouve, tour à tour jouant tous les rôles, affectant toutes les vertus, ou s'élevant fort au-dessus de tous les préjugés. Prise dans ses pro-

pres embûches, et abandonnée de tout le monde, elle se demande à elle-même : Que me reste-t-il dans un tel embarras? et elle répond : *Moi, moi dis-je, et c'est assez;* il faut savoir gré à une Allemande de cette fermeté, et à une Allemande de cette citation. Malheureusement tant d'heureux dons parent le caractère le plus pervers; ils ne servent qu'à faire plus facilement tout le mal possible, surtout au bon Henri et à l'aimable Amanda. Par bonheur, Rosalie est là et détourne adroitement tous les coups. Rosalie est l'ange tutélaire des deux amants : amante elle-même d'Henri, elle sacrifie héroïquement son amour. Cependant cette raison toujours éclairée, toujours calme, toujours maîtresse d'elle-même, plaît peut-être moins, a quelque chose de moins piquant que l'exaltation d'Amanda. En France, nous ne pouvons certainement pas exiger que nos demoiselles soient plus jeunes, plus belles, plus jolies; qu'elles aient plus d'instruction, plus de vertu et même plus d'amour; mais nous voulons qu'elles soient moins assurées, et qu'elles se mêlent de moins de chose que Rosalie. — En résumé, on retrouve dans ce roman tout le talent qui distingue les meilleures productions d'Auguste Lafontaine.

AMÉLIE, ou *le Secret d'être heureux, trad. de l'allemand par Berton*, 2 *vol. in*-12, 1812. — Le vieux Marten, trahi par une épouse qu'il adorait, ne croit plus à l'honneur des femmes; il imagine d'élever dans la clôture la plus sévère une fille en bas âge qui lui reste de cette union malheureuse, et place près d'elle six jeunes filles qu'il dote et marie à l'époque du mariage de sa fille. Une seule de ces jeunes filles, Baptistine, refuse de se marier; en proie à une morne tristesse, elle tombe dans une affreuse consomption dont on ne peut pénétrer la cause. Pour la distraire, M. Marten entreprend, avec sa fille et son mari, un voyage pendant lequel on doit visiter les principales villes de l'Allemagne. Hélas! le remède était plus dangereux que le mal; une passion irrésistible pour Charles Horst, le mari de sa jeune amie, était la maladie secrète qui minait la santé de Baptistine. De fréquents et inévitables tête à tête ne font qu'augmenter la violence de l'amour qui la dévore; et Charles, sans s'apercevoir de la révolution qui se fait en lui, commence à brûler de cette flamme illégitime. Une nuit, pendant que Baptistine songe avec un mélange de volupté et d'effroi au charme qu'elle a goûté auprès de Charles dans une soirée consacrée à la danse et au plaisir, la porte de sa chambre s'ouvre tout à coup; un homme entre.... Baptistine conjure Charles de se retirer : il s'avance, elle veut fuir..... sa fuite même la livre aux emportements du téméraire..... le ravisseur se retire enfin. Charles disparaît avant le lever du soleil, et laisse un billet par lequel il annonce que des affaires imprévues l'obligent de s'éloigner. Quelque temps après,

l'infortunée jeune fille découvre que les suites de sa funeste aventure vont la trahir; elle s'éloigne, donne en secret le jour à une fille, et consacre tous ses soins à son éducation. La jeune Amélie grandit; à dix-huit ans sa beauté fait impression sur le jeune Théophile Zimmer, qui a le bonheur de lui plaire; il la demande à sa mère, aucun obstacle ne saurait s'opposer à cette union, mais Baptistine apprend que Théophile n'est autre que le fils de Charles Horst, et, pour dissiper l'erreur d'Amélie, lui avoue qu'il est son frère. Il n'en était rien cependant; l'erreur se découvre, Théophile n'est point le frère d'Amélie; la fameuse scène nocturne s'explique. Ce n'était pas Charles Horst, mais un étranger qui s'est introduit dans la chambre de Baptistine. Cet étranger confesse lui-même son attentat, et le répare loyalement en conduisant Baptistine à l'autel; il va sans dire que Théophile épouse Amélie. — Il est peu de compositions d'Auguste Lafontaine où cet auteur ait su répandre une aussi grande variété d'incidents que dans ce roman, dont on ne saurait pressentir le dénoûment avant d'être parvenu aux dernières pages.

LA PETITE HARPISTE, ou *l'Amour au mont Géant*, 2 *vol. in*-12, 1815. — La scène se passe dans un village de Silésie, au pied du mont Géant. Annette et Antonin sont enfants des deux frères, riches paysans de Brombach, frontières de la Bohême. Tous deux ont reçu une éducation au-dessus de leur état, surtout Annette, dont la mère, vaine et ambitieuse, ne veut point que sa fille reste au village. C'est bien malgré elle que la pauvre Annette est élevée en demoiselle; et lorsqu'en suivant sa mère chez la femme du pasteur pour y faire une visite de cérémonie, elle voit les jeunes paysans jouer gaiement devant leur porte, elle ne peut s'empêcher de soupirer. Annette était passionnément aimée de son cousin, et elle le chérissait tendrement. Mais les assiduités du comte de Lindt, dont elle fait la conquête à une foire voisine, ses présents, ses flatteries, les fêtes qu'il donne dans son château, altèrent un peu son amour pour le pauvre Antonin. Celui-ci souffre des accès de coquetterie de sa maîtresse; mais à la fin l'amour l'emporte; Annette s'échappe du château du comte au moment où elle allait l'épouser; elle quitte ses parents, s'unit secrètement à son cousin, et tous deux vont de village en village mendier en faisant de la musique. Après la naissance de leur premier enfant, les deux époux reviennent dans leur village, où le comte de Lindt les met pour toujours à l'abri des revers de la fortune. — Il y a dans ce roman de jolis détails et des scènes villageoises pleines de fraîcheur et de grâce.

ROSAURE, ou *l'Arrêt du Destin, traduit de l'allemand par la comtesse de Montholon*, 3 *vol. in*-12, 1818. — Le baron de Gottorp

aime une jolie veuve et en est aimé; il est assez malheureux pour être trahi par son propre frère, qui, abusant d'une ressemblance apparente, sollicite et obtient des faveurs qu'on ne croyait accorder qu'à l'amant chéri. La veuve, désespérée, s'ensevelit dans la solitude, où elle donne le jour à une fille et meurt. Les circonstances qui accompagnent la naissance de Rosaure (c'est le nom de cette fille) la condamnent à une existence mystérieuse, et le mystère lui devient funeste; elle inspire l'amour le plus vif au fils du suborneur de sa mère, dont elle partage la passion incestueuse; erreur qui lui coûte le bonheur et la vie.

RODOLPHE ET MARIE, ou *la Société secrète*, traduit de l'allemand par Mlle S. V. Dudrezène, 4 *vol. in*-12, 1819. — Cet ouvrage est, à proprement parler, un de ces prologues à l'aide desquels on fait passer des vérités utiles. Toute l'Europe, tous les peuples en rapport avec elle, reconnaissent aujourd'hui cette vérité : « *La philosophie n'est autre chose que l'application de la raison aux différents objets sur lesquels elle peut s'exercer.* » On en trouvera, dans l'ouvrage d'Auguste Lafontaine, une heureuse application aux circonstances les plus importantes de la vie des hommes et de la durée des nations, ainsi qu'aux révolutions politiques. L'auteur a réuni, dans des tableaux dignes de son pinceau, des scènes tantôt guerrières et tantôt pastorales, touchantes ou héroïques, pleines de naturel ou de magie, suivant qu'il a voulu opposer la raison à l'artifice, la bonté du cœur au génie du mal. — Cet ouvrage se distingue de tous ceux d'Auguste Lafontaine; il a obtenu le plus grand succès en Allemagne; il est devenu classique dans l'étranger pour l'étude de la langue allemande.

Nous connaissons encore de ce fécond romancier : * Claire Duplessis et Clairant, 2 vol. in-8, 1796. — Romulus, 2 vol. in-18, 1801. — Saint-Julien, 3 vol. in-12, 1801. — La Vengeance, in-18, 1801. — William Hilnel, 3 vol. in-18, 1801. — Nouveaux Contes moraux, 2 vol. in-12, 1802. — Molkau et Julie, in-12, 1802. — Rodolphe et Julie, 2 vol. in-12, 1802. — Le Baron de Fleming, 3 vol. in-12, 1803. — Contes moraux, 2 vol. in-12, 1803. — Henriette Belmann, 2 vol. in-12, 1803. — Aristomène, 2 vol. in-12, 1804. — Fleming fils, ou la Manie des systèmes, 3 vol. in-12, 1804. — Six Nouvelles, 2 vol. in-12, 1804. — La Famille de Halden, 4 vol. in-12, 1805. — Rodolphe de Werdemberg, in-12, 1805. — La nouvelle Arcadie, 4 vol. in-12, 1809. — Élise, ou les Papiers de famille, 4 vol. in-12, 1809. — Les Querelles de famille, 2 vol. in-12, 1809. — Aline de Riesenstein, 4 vol. in-12, 1810. — Barneck et Saldorf, 3 vol. in-12, 1810. — Charles et Emma, 2 vol. in-12, 1810. — Les deux Fiancées, 5 vol. in-12, 1810. — Raphaël, ou la Vie paisible, 2 vol. in-12, 1810. — Le Testament, 3 vol. in-12, 1812. — Blanche et Minna, 4 vol. in-12, 1813. — Histoire de la famille Bloum, 4 vol. in-12, 1813. — Petits Romans et Contes, 4 vol. in-12, 1814. — Le Presbytère au bord de la mer, 4 vol. in-12, 1816. — Walther, ou l'Enfant du champ de bataille, 4 vol. in-12, 1816. — Les Aveux au tombeau, 4 vol. in-12, 1817. — Le Bal masqué, 4 vol. in-12, 1817. — Ludwig d'Eisach, 3 vol. in-12, 1817. — Welf-Budo, 3 vol. in-12, 1817. — Agnès et Bertha, 2 vol. in-12, 1818. — La Comtesse de Kiburg, 3 vol. in-12, 1818. — Édouard et Winter, 4 vol. in-12, 1818. — Reinhold, 5 vol. in-12, 1818. — Les deux Amis, 3 vol. in-12, 1819. — Le Frère et la Sœur, 3 vol. in-12, 1819. — Le Hussard, ou la Famille de Falkenstein, 5 vol. in-

12, 1819. — Les Morts vivants, 2 vol. in-12, 1819. — Le Suédois, 4 vol. in-12, 1819. — Le Chevalier Huldmann, 3 vol. in-12, 1820.—Choix de Contes et Nouvelles, 2 vol. in-12, 1820. — La Ferme aux abeilles, 2 vol. in-12, 1820. — Henri et Amélie, 2 vol. in-12, 1820. — L'Orphelin de la Westphalie, 2 vol. in-12, 1820. — Émilie et Erlach, 3 vol. in-12, 1821. — La jeune Enthousiaste, in-12, 1821. — Léonie, ou les Travestissements, 3 vol. in-12, 1821. — Lydie et Franz, ou les Maris par échange, 2 vol. in-12, 1821. — Les Voies du sort, 4 vol. in-12, 1821. — La Belle-Sœur, 4 vol. in-12, 1822. — La Nouvelle année, in-8, 1822. — La Victime persécutée, 3 vol. in-12, 1823. — Agathe, ou la Voûte du tombeau, 4 vol. in-12, 1824. — Les Séductions, 2 vol. in-12, 1824. — La Fille de la nature, in-8, 1825. — Le Sceptre des ruines, in-12, 1826. — La Grande dame et le Villageois, 3 vol. in-12, 1829. — La Croix du meurtre, 4 vol. in-12, 1831. — Un Mariage sans mari, 4 vol. in-12, 1835.

LA HARPE.

LE CAMALDULE (*imprimé ordinairement à la suite de Mélanie*). — On trouve dans cet écrit un mérite qu'on ne reconnaissait pas à la Harpe, beaucoup de sensibilité. Le sujet est un moine dont l'auteur écrit les douloureuses confidences; le malheureux avait trompé le vœu de la nature en se vouant au célibat, et elle se vengeait, comme il arrive toujours, en le condamnant à souffrir d'avance, dans ce monde, tous les tourments de l'enfer.

LAMB (Car.)

GLENARVON, traduit de l'anglais par Mme M***, 3 *vol. in-12*, 1819. — Glenarvon est un personnage bizarre, fantasque, ultra-romantique, un petit maître dont toutes les femmes raffolent et qu'il séduit sans prendre la peine de les tromper, un être odieux qui rit du tourment de ses victimes, et dont la triste gaieté a quelque chose d'infernal. On prétend que dans le personnage de Glenarvon il faut reconnaître lord Byron; on dit même que la dame, auteur de cet ouvrage, est une des victimes de la scélératesse du prétendu Glenarvon. Si le fait est vrai, il faut que les dames anglaises soient plus aisées à séduire que nos aimables compatriotes, car il n'y a pas une jolie femme à Paris qui n'eût fait fermer sa porte à M. Glenarvon. — Ce roman a eu beaucoup de succès en Angleterre; la haute société de Londres l'a recherché avec empressement, parce ce qu'on a cru y reconnaître la plupart des personnages qui y figurent.

LA MOTHE-LANGON (le baron Étienne Léon de), connu d'abord sous le nom de LA MOTHE-HOUDANCOURT, né à Montpellier le 1er avril 1790.

L'ERMITE DE LA TOMBE MYSTÉRIEUSE, ou *les Fantômes du vieux château*, anecdote extraite des annales du XIIIe siècle, par Mme Anne Radcliff; traduit par le baron de la Mothe-Langon (traduction supposée), 3 *vol. in*-12, 1815. — L'ermite de la tombe mystérieuse est un vertueux chevalier persécuté par un frère déloyal, qu'il persécute à son tour au moyen de tous les prestiges que peut fournir la plus noire fantasmagorie. Toutes les ressources de cet art sont employées pour effrayer la conscience du coupable Arembert, qui, pour jouir du vaste domaine de Saint-Félix, a plongé son père dans un noir cachot, et a fait assassiner son frère aux environs de Carcassonne. On ignore que ce frère, qui n'est autre que l'ermite lui-même, a échappé aux coups des assassins. Arembert le croit mort, mais il est sans cesse obsédé par les plus étranges visions, l'ermite lui apparaît sous toutes sortes de formes, au milieu des camps, au fond des forêts solitaires; sa voix formidable va troubler la joie du festin, et porte la terreur dans l'âme du coupable jusque dans l'asile consacré au repos des nuits. Les hommes d'armes, les hautes tours crénelées, les machicoulis, ne peuvent empêcher l'ermite de pénétrer dans le château de Saint-Félix; au moyen d'une galerie pratiquée dans l'épaisseur des murs, il est présent aux conversations les plus secrètes, et plus d'une fois il s'oppose à d'odieux attentats. L'action se passe à l'époque de la guerre des Albigeois; les grands vassaux de la couronne, les seigneurs qui prennent parti pour ou contre, parmi lesquels figurent Raymond comte de Toulouse, et Simon de Monfort, se combattent avec acharnement. Une foule d'incidents amoureux se mêlent à ces dissensions politiques et religieuses; les dames, les demoiselles enlevées par des guerriers discourtois, et retenues de force dans leurs châteaux, sont délivrées par de bons et loyaux chevaliers, qui les restituent intactes à leurs légitimes possesseurs, et qui parfois en obtiennent quelques douces paroles pour récompense. De longues romances, des récits de guerre et d'amour coupent la narration, et ceux qui aiment la poésie unie au merveilleux et unie à la chevalerie, liront certainement ce roman avec plaisir.

LE VAMPIRE, ou *la Vierge de Hongrie*, 3 *vol. in*-12, 1824. — Édouard Delmont, entré fort jeune au service, avait suivi pendant plusieurs années le mouvement rapide qui entraînait nos armées à travers l'Europe. Au milieu de tant de marches et de fatigues, la Hongrie lui offrit quelque repos et les charmes d'un

amour partagé; mais des cris de guerre l'arrachèrent bientôt à une situation si douce, il fallut reprendre les armes. L'ambition, la gloire, s'emparèrent de nouveau de toutes ses pensées, et, en moins d'une année, il perdit le souvenir de celle qu'il avait aimée. Nommé colonel, Delmont se marie, et devient père de deux enfants charmants; il vivait heureux à Paris, lorsque vers la fin de l'année 1815, une lettre venue d'Allemagne, et dont il ne communiqua pas le contenu à sa famille, changea tout pour lui. Dès le lendemain il annonce à sa femme qu'une raison impérieuse l'oblige à quitter Paris sur-le-champ; le colonel donne sa démission, renonce à toutes ses liaisons, et l'on partit pour aller se fixer dans une maison de campagne aux environs de Toulouse. La famille s'y établit, le colonel reprit sa gaieté, et tout allait bien lorsqu'une sœur qu'il avait à Nantes lui mande que des affaires importantes y exigeaient sa présence; après avoir hésité longtemps, Delmont partit. En son absence, Mme Delmont rencontre un jour une dame qui habitait uue petite maison voisine de la sienne; elle l'aborda, et fut frappée de sa beauté et de sa parure singulière; la blancheur de sa peau était extrême, de vives couleurs l'embellissaient; mais il y avait dans ce gracieux mélange des nuances terreuses et verdâtres, et rien ne peut donner l'idée de la vivacité redoutable qui animait ses yeux. Un incident singulier, l'incendie de la maison de l'étrangère, fournit à Mme Delmont l'occasion de lui offrir un asile. Cette proposition fut acceptée, et, à son retour, le colonel trouva l'étrangère établie chez lui. Quel fut son étonnement lorsqu'il reconnut en Mme Alinska la jeune Hongroise à laquelle il avait jadis donné sa foi! c'était pour la fuir qu'il avait quitté Paris, et il la retrouvait près de lui!... Dès lors une fatale influence exerça ses ravages dans la famille du colonel. Un de ses enfants tomba malade et mourut; la petite fille fut également atteinte d'un mal qui ne fit que s'accroître, et elle mourut. Mme Delmont, elle-même, tomba dans un état de langueur effrayant, elle vint à Toulouse, languit pendant quelque temps, et mourut. Lorsque le colonel fut redevenu libre, son amour pour la belle Hongroise se ranima; il résolut de lui offrir sa main, et de tenir ainsi ses premiers serments. Alinska frémit d'horreur à cette proposition, bien qu'elle témoignât au colonel un amour frénétique; néanmoins, elle consentit à céder à ses vœux, à condition que les formalités civiles consacreraient seules leur union. Delmont promit, mais il fit avertir en secret le curé du lieu; celui-ci se présenta à l'improviste devant Alinska, et voulut saisir sa main, qu'on avait remarqué être toujours gantée.... Alinska, ou plutôt le Vampire, car on a déjà deviné que c'en était un, fit un cri affreux. Le tonnerre éclata au-dessus de la maison; Delmont tomba mort; et c'est ainsi que s'accomplit la punition de son infi-

délité. On verra dans l'ouvrage, par quelle suite de malheurs, de prodiges, de catastrophes, une jolie fille était devenue un méchant farfadet.

MONSIEUR LE PRÉFET, 4 *vol. in*-12, 1824. — Le titre et le cadre de cet ouvrage sont bien choisis, c'est un tableau des mœurs du temps, piquant par sa sévérité. Nous ne pensons pas cependant qu'on rencontre en France beaucoup de préfets qui rassemblent dans leur personne tous les travers, tous les ridicules qu'il a plu à l'auteur de réunir pour en orner le héros de son roman; il a fait ce que font les auteurs de comédies de caractère, et ce que fit le célèbre artiste qui avait emprunté les charmes de mille beautés différentes pour en composer la Vénus. Le sujet, par lui-même fécond, est traité avec art, et fourmille de scènes comiques; c'est un drame à tiroir plein de mouvement; les caractères sont variés et bien soutenus; sous le masque de la folie, l'auteur instruit en amusant; souvent au milieu des scènes les plus gaies, on en trouve de plus sérieuses et qui peuvent donner lieu à d'utiles réflexions.

LA PROVINCE A PARIS, ou *les Caquets d'une grande ville*, 4 *vol. in*-12, 1835. — Le jeune vicomte de Sonnebreuse, doué de toutes les qualités du cœur et de l'esprit, brillant de toutes les grâces physiques, et riche des dons de la fortune, arrive à Paris, et apprend à son ami Mellevaut, qu'il a été forcé de quitter sa petite ville par les caquets de plusieurs personnes; il espère jouir à Paris d'une parfaite tranquillité, et compte que personne ne surveillera plus ses démarches, ne dénaturera plus ses discours. Mais les Parisiens sont pour lui comme les provinciaux; tous ceux qui l'entourent se plaisent à rapporter sous un faux jour ce qu'il dit et ce qu'il fait; grâce à eux, Sonnebreuse, qui veut toujours être modéré, passe pour jacobin parmi les ultras, pour ultra parmi les libéraux; de là des événements variés. On le brouille avec ses prétendues; on le fait battre avec un poëte romantique et un peintre; il veut parvenir dans la diplomatie, et ne sait pas obéir assez aveuglément au ministre; tout lui réussit mal; et bientôt, dégoûté de Paris, où il retrouve les mêmes désagréments que dans sa province, il prend le parti d'aller se confiner dans une de ses terres. — Des détails piquants, une observation vraie des vices et des ridicules de la société, des situations comiques, un style rapide et animé, mais déparé par de nombreuses incorrections, sont les qualités qui distinguent ce roman.

MONSIEUR ET MADAME, 2 *vol. in*-8, 1837. — C'est un livre triste que *Monsieur et Madame*, un livre qui nous peint le monde sous un jour bien hideux, bien repoussant! Une jeune fille qui

s'amourache d'un inconnu en blouse qu'elle a entrevu dans un corridor, puis qui, néanmoins, ne recule ni devant un mariage de convenance, ni devant deux ou trois autres honteuses liaisons; un mari qui trafique de la beauté de sa femme, et fait marché de son honneur en échange d'une lucrative fonction de finance!... sont-ce là les mœurs du temps? sont-ce au moins celles d'un certain monde? Nous avouerons hautement et sans regret que, si ce monde existe, il nous est inconnu.

Nous connaissons encore de ce fécond romancier : Cinq Chapitres de mon roman, in-12, 1808. — Clémence Isaure et les Trouhadours, 5 vol. in-12, 1808. — Gabriel, ou le Fanatisme, 4 vol. in-12, 1809. — La Tête de mort, 4 vol. in-12, 1817. — * Mystères de la Tour Saint-Jean, 4 vol. in-12, 1818. — * Maître Étienne, ou les Fermiers et les Châtelains, 4 vol. in-12, 1819. — * Le Spectre de la galerie du château d'Estalens, 4 vol. in-12, 1819.—Jean de Procida, ou les Vêpres siciliennes, 4 vol. in-12, 1820. — * Les Apparitions du château de Tarabel, 4 vol. in-12, 1822. — L'Étendard de la mort, 4 vol. in-12, 1824. — * Le vingt et un janvier, 3 vol. in-12, 1825. — L'Espion de police, 4 vol. in-12, 1826. — La Cour d'un prince régnant, 4 vol. in-12, 1827. — Duranti, 4 vol. in-12, 1828. — Le Chancelier et les Censeurs, 5 vol. in-12, 1828. — Le grand Seigneur et la pauvre fille, 4 vol. in-12, 1829. — Le Ventru, 4 vol. in-12, 1829. — * Mémoires de Mme la comtesse Dubarry, 6 vol. in-12, 1829-30. — * Mémoires et Souvenirs d'un pair de France (le comte Fabre de l'Aude), 4 vol. in-8, 1829-30. — Le Fournisseur et la Provençale, 4 vol. in-12, 1830. — * Mémoires d'un émigré, 2 vol. in-8, 1830. — Voyage à Paris, ou Esquisses des hommes et des choses, in-8, 1830. — * Mémoires et Souvenirs d'une femme de qualité sur le Consulat et l'Empire, 4 vol. in-8, 1830; Mémoires d'une femme de qualité sur Louis XVIII, etc., 4 vol. in-8, 1830; Idem, depuis la mort de Louis XVIII jusqu'à la fin de 1829, 2 vol. in-8, 1830; Idem, Révélations sur les années 1830 et 31, 2 vol. in-8, 1831, en tout 12 vol. in-8. — Cinq mois de l'histoire de Paris, in-8, 1831. — Le Duc et le Page, 4 vol. in-12, 1831. — La Princesse et le Sous-officier, 5 vol. in-12, 1831. — Le Diable, 5 vol. in-12, 1832.— Un Fils de l'Empereur, 5 vol. in-12, 1832.— Louis-Philippe-Joseph Égalité, 2 vol. in-8, 1833. — Le Gamin de Paris, 5 vol. in-12, 1833. — Louvel et l'Inconnu, 2 vol. in-8, 1834. — Le Comptoir, la Plume et l'Épée, 2 vol. in-8, 1834.—Les jolies Filles (avec M. Touchard-Lafosse), 2 vol. in-8, 1834.—Mademoiselle de Rohan, 2 vol. in-8, 1835. — La Famille du voleur, 2 vol. in-8, 1835. — Les Après-dîners de S. A. S. Cambacérès, 4 vol. in-18, 1836-37. — Mémoires de mademoiselle Sophie Arnoult, 2 vol. in-8, 1837.

LA MOTTE-FOUQUÉ (le baron François de).

ONDINE, *conte traduit de l'allemand par Mme de Montolieu, in-12, 1817.* — Un jeune et beau chevalier nommé Huldebrand se trouvait à un tournoi, il y a plusieurs siècles, dans une ville impériale d'Allemagne, où il fit des prodiges de valeur pour se faire distinguer de la belle Bertha. Le soir il dansa avec elle, et, en la quittant, il sollicita la faveur d'obtenir un de ses gants. « Je vous le donnerai, dit-elle, si vous m'apportez des nouvelles de la forêt enchantée qui se trouve près de la ville. » Le lendemain, le chevalier pénètre dans cette forêt, où il voit parmi plusieurs prodiges un fantôme blanc qui se transforme successivement en torrent, en cascade et en pluie, et qui le conduit au bord d'un lac où était

une cabane de pêcheur. En entrant dans cette cabane Huldebrand aperçoit une singulière créature, à la fois nymphe, femme et sylphide, dont la forme humaine est si délicate, si aérienne, qu'elle révèle une existence toute vaporeuse. Que devient le chevalier lorsqu'il entend cet être divin l'appeler son doux ami, se mettre à genoux devant lui, déclarer qu'elle ne veut plus le quitter? Les grâces folâtres de la jeune Ondine, ses caprices enchanteurs, sa piquante mutinerie, la rendaient si séduisante, qu'il ne vit plus qu'elle, et que Bertha fut oubliée. Les deux amants furent unis. Le lendemain de la noce le chevalier apprend qu'Ondine appartient à une classe d'êtres qui n'a rien de commun avec la nature humaine, qu'elle est de la race des Ondins, peuple qui vit dans les ruisseaux, les lacs et les fleuves, qui n'ont point d'âme, et qui ne peuvent en acquérir une qu'en s'unissant à une créature humaine. Ondine avait eu la fantaisie d'avoir une âme, et elle l'avait obtenue en épousant le chevalier. Huldebrand prit son parti d'assez bonne grâce; il conduisit la belle épousée à la cour, où il revit Bertha, et l'inconstant sentit renaître sa première tendresse. Ondine souffrit en silence, mais ses parents n'entendirent pas raison, et entreprirent de la venger, de sorte que le pauvre Huldebrand n'avait d'autre moyen d'être maître chez lui que de faire boucher hermétiquement toutes les issues par lesquelles l'eau pouvait se frayer un passage. C'était la bonne Ondine qui lui avait indiqué ce moyen de leur échapper; et elle avait même prévenu son mari de ne jamais la gronder sur le bord d'une rivière ou d'une fontaine. Malgré cette observation, un jour qu'il se promenait sur le Danube, Huldebrand s'emporte au point de maudire le jour où il a été uni à la famille des Ondins, qui saisissait tous les moyens de le tourmenter. A peine a-t-il prononcé ces mots funestes, que la tendre Ondine disparaît pour jamais dans le fleuve. Le chevalier pleure sa femme, puis il se console, et se décide à épouser Bertha. Le soir des noces, Bertha imagine de faire déboucher un puits pour y puiser de l'eau; on dérange la pierre qui le fermait, et soudain une colonne d'eau s'élève; c'est Ondine elle-même qui entre dans l'appartement. — « Mon bien-aimé, dit-elle au chevalier, il faut que tu meures. » — « S'il en est ainsi, répond-il, tue-moi d'un baiser. » — « De tout mon cœur, » s'écrie Ondine. Il reçoit le baiser et meurt. — Ce roman, ou plutôt ce conte, fait partie d'un recueil de quatre contes publiés en Allemagne par l'auteur, et intitulé les Quatre saisons, recueil qui a beaucoup d'analogie avec les productions de Cazotte.

LAMY (F.-G.).

LES AMANTS EXILÉS EN SIBÉRIE, ou *Aventures de Mlle Hamilton et du comte Narisking*, 2 *vol. in*-12, 1808. — Sous le règne de Pierre le Grand, une des femmes d'honneur de l'impératrice, Mlle Hamilton, fit périr un enfant qu'elle avait eu du comte Narisking. Accablée de honte et de remords, elle s'enfuit au hasard pour échapper aux recherches, et rencontre son amant que les ordres de l'empereur relèguent en Sibérie. Cette réunion n'est pas de longue durée; Mlle Hamilton est reconnue et envoyée en exil. Les moments qu'elle a passés avec le comte ont été marqués par une seconde faiblesse; mais loin d'outrager une seconde fois les sentiments de la nature, elle élève avec tendresse l'enfant de sa douleur, et ne s'occupe que de retrouver un jour son malheureux père. Dix-huit années s'écoulent dans cette infructueuse recherche; l'enfant s'élève au sein de l'infortune, devient officier, est récompensé par l'empereur sur le champ de bataille de Pultawa, et obtient la grâce des auteurs de ses jours, qui goûtent enfin un bonheur qu'ils ont chèrement payé par les épreuves les plus cruelles. — On ne conçoit guère ce qui a pu engager l'auteur à charger, dès les premières lignes, son héroïne d'un crime qui révolte la nature, et détruit dans son principe tout l'intérêt qui devait s'attacher à elle, et que de longs malheurs ne peuvent reconquérir; certes, un romancier plus exercé aurait eu l'adresse de sauver une telle inconvenance. Le style de ce roman est sans force et sans élévation; cependant, quelques incidents ne manquent pas d'intérêt.

Nous connaissons encore de cet auteur : Théodore et Zulma, 3 vol. in-18, 1802. — Paul IV, ou l'Ermite de la montagne du lac Noir, 2 vol. in-12, 1809.

LANTIER (E. F. de), né à Marseille en 1734, mort en 1826.

VOYAGE D'ANTÉNOR EN GRÈCE ET EN ASIE, *avec des notions sur l'Égypte; manuscrit grec trouvé à Herculanum*, 3 *vol. in*-8, 1798; *idem*, 15e *édit., revue et corrig. par l'auteur*, 3 *vol. in*-8, 1821. — Les voyages d'Anténor ne sont qu'un roman d'imagination, fort gracieux à la vérité, mais qui ne donne que des idées imparfaites, et souvent même fausses, des mœurs de l'ancienne Grèce. Lorsque cet ouvrage parut pour la première fois, il fit une espèce de révolution dans les boudoirs. C'était le temps où, après avoir frissonné le matin au milieu des revenants de Mme Radcliff, on allait sanglotter le soir à Misanthropie et Repentir. Ces plaisirs fatigants trouvèrent bientôt un terme; la sensibilité des jeunes

femmes excitée sans ménagement, finit par s'épuiser, leurs pleurs cessèrent de couler, et elles commencèrent à s'ennuyer des vieux châteaux, des spectres, et de toute la nomenclature des romans noirs. Ce fut dans cette circonstance que Lantier fit paraître ses voyages d'Anténor, et la disposition des esprits fut sans doute une des causes principales du succès qu'ils obtinrent alors. Il en existait cependant un plus puissant; la conformité du titre rappelait Anacharsis, et c'est à la réputation si justement acquise de cet ouvrage, qu'Anténor dut une partie de sa faveur. Un cadre heureux, une étude profonde des mœurs et des usages des anciens, des détails curieux et peu connus, des portraits pleins de vérité, et surtout un style pur et brillant, assurent le succès d'Anacharsis; dans Anténor, il est plus facile d'indiquer les beautés qui n'existent pas, que de nombrer les fautes que l'on rencontre; rien n'a la couleur convenable; les personnages n'ont de grec que le nom, les mœurs et les coutumes des différents peuples n'offrent aucune différence; les choses sérieuses sont livrées au ridicule, la gaieté manque de naturel et de légèreté; les tableaux les plus finis sont tout au plus de légères ébauches. En somme, Anténor, avec son esprit, ses connaissances, sa philosophie et son impiété, et Phanor, avec ses aventures scandaleuses et ses plaisanteries, ne conviennent guère qu'aux lecteurs superficiels, plus désireux de s'amuser que de s'instruire.

On a encore de Lantier : Les Voyageurs en Suisse, 3 vol. in-8, 1803. — Voyage en Espagne du chevalier Saint-Gervais, 2 vol. in-8, 1809. — *Correspondance de Mlle Suzette Césarine d'Arly, 2 vol. in-8, 1814.

LA PLACE

(Pierre Ant. de), né à Calais en 1707, mort en 1793.

On doit à cet auteur une collection de romans en 8 volumes in-8, 1789, presque tous traduits, ou pour mieux dire imités de l'anglais. Il est aussi auteur des ouvrages suivants : * La Laideur aimable, 2 vol. in-12, 1752. — * Les Désordres de l'amour, 2 vol. in-12, 1768. — * Anecdotes du Nord, in-8, 1770. — Anecdotes modernes historiques et françaises, in-8, 1789.

LATOUCHE (Henri de).

FRAGOLETTA, *Naples et Paris, en* 1799, 2 *vol. in*-8, 1829. — Ce serait mutiler cruellement ce roman que d'essayer d'en faire l'analyse. Ces patriotes abandonnés de leur monarque, et qui espèrent tenir des mains de la France le don précieux de la liberté; cette capitulation méprisée, ces commissions sanguinaires, ces bourreaux institués juges, ces héros déclarés scélérats, ces saturnales de la victoire qui se parjure, ces fêtes triomphales, où le sang coule sans interrompre les divertissements, ces mille et une figures, toutes diverses, ces phases d'ivresse et de grandeur, de

résignation et de cruautés, ne peuvent être prises séparément; il faut lire le livre tout entier. Le second tableau, que M. Latouche nous offre dans son dernier volume, est moins énergique que le premier, et cependant il s'agit du 18 brumaire, du retour de Napoléon à Paris après l'expédition d'Égypte, et de cette mystification brusque dont le dénoûment amena l'empire.

GRANGENEUVE, 2 *vol. in*-8, 1835. — Un des plus célèbres girondins est le héros de ce livre, dont la partie romanesque est peu compliquée; elle est tout entière dans une femme qu'on regrette quelquefois de voir accolée à la belle et pure physionomie du député de la Gironde. Dégradée presque dès l'enfance, Adeline, dont il n'est guère possible de caractériser la condition jusqu'au moment où elle s'attache à Grangeneuve, s'épure toutefois par son amour, et le suit avec une fidélité touchante à travers les vicissitudes de sa vie d'homme et de député. Des rapports de l'orateur brillant, de l'homme doué de qualités supérieures, avec cette femme aux habitudes, aux idées vulgaires, et qui n'a d'autre mérite que celui de savoir aimer, naissent des scènes piquantes et neuves. Après avoir risqué plusieurs fois sa vie pour sauver l'amant dont elle est dédaignée, Adeline meurt de douleur, implorant en vain un de ses regards au pied de l'échafaud où, fier et calme, il vient apporter la tête d'un martyr de la liberté.

FRANCE ET MARIE, 1835. — Sur la fin du consulat, et à l'époque de la conspiration de Georges Cadoudal, un navire anglais, qui avait pour mot d'ordre *France*, débarque les conspirateurs sur la côte de Normandie. *Marie* est le nom d'une jeune fille venue d'aventure sur ce navire, et qu'attendait, au haut de la falaise de Beville, Roger de Lavarenne. Marie de Chavigny est ramenée en France par le vieux comte de Lavarenne, émigré auquel l'amnistie a rendu sa patrie; Marie est sa pupille, elle lui a été léguée par son ami Chavigny, mort en Angleterre; elle est destinée à Roger. Quoique tout jeune encore et sortant du Prytanée, Roger se trouve compromis dans la conspiration de Georges : il est condamné à mort. Une jeune veuve, son premier amour, Gabrielle de Saint-Alverte, l'épouse sans répugnance comme sans amour pour lui sauver la vie. Bientôt Marie, retirée au fond du Berry, perd son protecteur, le vieux comte de Lavarenne, qui, au moment de mourir, transmet à son fils tous ses droits de tuteur. Marie, qui ignore le mariage de Roger, s'est habituée à voir en lui son seul soutien, son époux, sa providence; et, de son côté, Roger, qui n'a pas trouvé dans Gabrielle de Saint-Alverte cette passion exaltée dont il a besoin, éprouve pour sa touchante pupille un amour insensé. Ce secret fatal, découvert à la fin par

Marie, amène un de ces tragiques dénoûments auquel le lecteur ne s'attend pas.

Rien n'est plus animé ni plus imposant que l'entrée en scène des personnages de ce roman ; ils sont nombreux, mais aucun n'est inutile à l'action. Tous les épisodes les plus dramatiques sont groupés dans la première partie ; dans la seconde, après avoir ému de pitié et fait frissonner d'épouvante, M. de Latouche présente au lecteur le gracieux type de femme qui a pour nom Gabrielle de Saint-Alverte : elle n'a point connu l'amour et ne le connaîtra jamais. Ces beaux dévouements, ces actions sublimes qu'inspire quelquefois une passion extrême, la jeune femme les accomplit instinctivement sans rien perdre de sa tranquillité d'âme. Elle donne sa main à Roger, afin de pouvoir, armée du titre d'épouse, essayer à sauver ce malheureux jeune homme. Marie, la pupille du père de Roger, est beaucoup plus rapprochée du monde réel ; la candeur, l'innocence, la sérénité, l'amour, respirent sur cette figure virginale. Autant par obéissance pour la volonté respectable qui a disposé de son sort, que par un sentiment facile à expliquer, Marie donne son cœur à Roger qu'elle regarde comme son futur époux, et ce faible jeune homme recule toujours devant une explication qui prévient une cruelle catastrophe. Roger se trouve donc placé entre l'attachement qu'il doit à la mère de son enfant, et l'amour qu'il ressent pour la pupille de son père, entre sa reconnaissance envers la femme qui lui a sauvé la vie, et le dévouement de la vierge qui veut lui consacrer la sienne. Le caractère de Georges Cadoudal est fortement tracé. L'auteur a dépeint fidèlement cet intrépide soldat, cet audacieux partisan qui s'obstine à guerroyer quand ses frères d'armes titrés sont sous la tente : ces manières rudes, cet héroïque sang-froid dans les plus pressants dangers, ce bras aussi prompt que le coup d'œil, ce langage morose et grondeur, tout cela était bien dans l'énergique nature du plébéien qui s'était dévoué à la cause patricienne par entraînement chevaleresque, mais qui n'en méprisait pas moins les impuissants auxiliaires que le hasard lui avait donnés. — Le dénoûment est terrible. Il faut savoir gré à M. de Latouche de la chaste réserve avec laquelle il a voilé cette catastrophe déchirante ; assez d'autres aiment à repaître leurs lecteurs de scènes hideuses de sang et de destruction.

France et Marie complète la trilogie de M. de Latouche sur la révolution française. Dans Grangeneuve, il a mis aux prises l'intelligence avec la force brutale ; dans Fragoletta, il a stigmatisé une flétrissante époque ; dans France et Marie, il a voulu montrer que le caractère était presque toujours façonné par des influences extérieures, et que les hommes qui n'ont pas en eux-

mêmes de quoi lutter contre les impressions du dehors, ne tardent pas à être dominés par elles.

LA VALLÉE AUX LOUPS, *Souvenirs et fantaisies*, *in*-8°, 1833. — L'auteur de ces fantaisies est un des hommes les plus délicieusement paresseux de notre époque, mais de cette paresse friande et réfléchie qui aime à se sentir, qui a d'abord soin de faire artistement son lit, qui sait choisir et se balayer une belle place au soleil. Or, ce n'est point au milieu des bruits et de la boue de Paris, point au milieu de l'ardeur des partis, point au milieu des vaudevilles nouveaux et des débats parlementaires, que l'on peut ainsi laisser sommeiller sa vie; force donc a été à notre épicurien d'oisiveté, afin de savourer les doux loisirs que lui permettait une belle renommée littéraire, bien largement posée et bien loyalement acquise, d'aller demander aux bois du repos et du silence. Là cependant il fut saisi un jour de la pensée d'écrire encore; ce ne fut pas toutefois sans une lutte généreuse, sans de terribles efforts pour retenir sa serpe et sa bêche que le campagnard se décida à reprendre la plume. « Tu veux que j'écrive, » a-t-il dit à l'esprit qui l'obsédait, « soit; mais je daterai mon œuvre de ma « solitude, et elle portera son nom. A toutes les lignes je parlerai « du bonheur de la vie des champs, de feuilles vertes et de so- « leil, d'horizons bleuâtres et de voix lointaines soupirant à tra- « vers les bois nombreux. En me lisant, Paris se paraîtra à lui- « même plus bruyant et plus étouffé; sa boue lui semblera plus « noire, et ses ruisseaux plus infects. » Le cruel homme, il n'a que trop tenu parole; en l'écoutant, il vous prend une soif de la campagne et un dégoût de la ville insurmontables; il semble que l'on ait le mal du pays de tous les villages et de tous les clochers que l'on a visités et dont on garde le souvenir. — Nous n'avons pas de longs commentaires à faire sur une œuvre qui n'existe pas nue, qui n'est liée dans ses parties bien distinctes par aucune idée générale; et d'autre part, on ne peut un à un analyser les délicieux fragments qui la composent; mais lisez-les tous, car ce sont autant de petits chefs-d'œuvre qui, publiés séparément, eussent, pendant deux années, fait la fortune d'une revue. Lisez *l'Étude du paysage*, véritable tableau de Claude Lorrain; lisez le *frère quêteur*, histoire étrange, si heureusement inventée, contée avec tant de grâce et de relief. Dans un autre ordre d'idée, lisez un excellent article sur André Chénier. Mais surtout lisez *le Cœur du poëte*, un roman tout entier, un drame plein d'intérêt et de terreur, une effrayante histoire de courtisane, une vie douloureuse d'homme de talent, le récit d'un abominable sacrilége.

AYMAR, 2 *vol. in*-8, 1838. — Quand nous promenons autour de nous nos regards découragés, nous éprouvons pour M. de La-

touche quelque chose qui ressemble à de la reconnaissance en retrouvant debout, toujours ferme, toujours hardie, toujours armée d'élégance et de bon goût, sa verve démocratique que vingt ans de luttes n'ont pas lassée. Aymar est quelque chose de plus qu'un roman par le but que s'est proposé l'auteur; en racontant les douleurs d'une âme qui meurt parce que la patrie lui manque, M. de Latouche a fait l'histoire toute contemporaine de bien des cœurs généreux. L'intrigue romanesque est faible, les événements sont prévus, les caractères sont pâles : avec tout cela, il est impossible de fermer le roman sans l'avoir achevé; c'est un de ces livres où des situations fortes et inattendues naissent des incidents les plus singuliers; un livre où l'on aime à reconnaître la plume qui a tracé les lettres de Clément XIV, Flagoletta, Grangeneuve; il y a des portraits tracés de main de maître, des mots caractéristiques qui resteront, de la verve de sarcasme a côté d'une douce et rêveuse poésie; de la mélancolie et de l'épigramme, du dévouement en face de l'égoïsme : Christiane, Aymar et M. Chalamel, sont trois créations faites en vue de trois aspects de notre société, et qui la montrent telle qu'elle est. — Le roman commence aux Journées de Juillet. Glorieusement blessé, Aymar sauve la vie du comte de Claremond, dont une troupe furibonde veut piller l'hôtel. Auprès du vieux et loyal carliste était la jeune Christiane, sa petite-fille, qu'Aymar avait quelquefois aperçue dans le monde. Épuisé par les efforts qu'il a faits pour protéger le comte de Claremond, Aymar s'évanouit; Christiane se dévoue pour le soigner, et lorsqu'il fut en convalescence, le cœur de la jeune royaliste sympathisait au battement de celui du jeune républicain. A peine Aymar est-il rétabli que Christiane est obligée de quitter la France avec son aïeul, qui la conduit en Russie, près d'un de ses parents. Privé de la vue de son amie, trompé dans son espoir de voir s'établir en France le gouvernement républicain par l'intronisation d'une nouvelle dynastie royale, Aymar était sur le point de se livrer au désespoir, lorsqu'éclate la révolution de Pologne; il prend part à cette lutte héroïque, et rencontre, dans un bivouac d'insurgés polonais, sous la tente de la noble et courageuse Émilia Plater, la belle Christiane de Claremond. On se rappelle que son aïeul l'avait conduite en Russie; à peine fut-elle arrivée, que le comte de Claremond, pressé de se rendre à Prague, auprès du roi déchu, se hâte de conclure le mariage de sa petite-fille avec le castellan polonais Muranoff, homme dissolu, esclave d'une aventurière qui se faisait nommer lady Buceleugh. Muranoff avait contracté ce mariage dans l'espoir de posséder les grands biens des Claremond, qui lui étaient dévolus dans le cas où Christiane le rendrait père d'un fils. A son arrivée en Pologne,

Christiane fut reçue au milieu d'une orgie dont lady Buceleugh faisait les honneurs. Cette femme misérable menace son amant d'une rupture, et exige pour rester avec lui une étrange preuve d'amour à laquelle Muranoff se soumet sans murmurer. Elle lui défend l'approche du lit nuptial; mais comme il faut que Christiane devienne mère pour assurer à Muranoff le riche héritage des Claremond, elle le décide à choisir parmi ses affidés celui qui doit entrer en sa place dans le lit de la nouvelle épouse. Nous n'entreprendrons pas d'expliquer ce qui se passe ensuite. Un homme pénètre dans la chambre de Christiane; ce n'est ni Muranoff ni son infâme émissaire, ni, Dieu merci! aucun autre Cosaque. Christiane se livre sans défiance à celui qu'elle croit son époux; seulement elle s'étonne de la douceur de ces étreintes, et du timide empressement de ce mari, qu'elle avait vu si sauvage et si farouche. Cette nouvelle sensation lui fait presque aimer Muranoff. Mais bientôt l'abandon où elle se trouve et la brutalité avec laquelle le Sarmate la détrompe, lorsqu'elle vient lui avouer ses espérances de jeune mère, lui révèlent l'infamie dont elle a été victime, et pourtant elle se sent presque heureuse de ne devoir plus d'amour à celui qu'elle croyait loyalement son époux. Christiane reste plongée dans de cruelles perplexités, une vague et douce rêverie s'empare de toutes ses idées. Quel est celui dont le souvenir la fait encore palpiter? Quel est l'homme qui a conçu assez d'amour et d'audace pour arriver jusqu'à elle? Quel est le père de son enfant?... elle l'ignore! C'est Aymar, Aymar qui l'aimait avant son départ de France, Aymar qui l'aime maintenant avec un sentiment de plus, avec toute la tendresse d'un époux, et qui, pour parvenir jusqu'à elle, n'a pas craint de tuer un homme. Elle apprend tout de lui dans une seconde entrevue que la nuit favorise encore, et après les plus doux entretiens, ils conviennent de fuir ensemble. Mais lady Buceleugh, qui s'est éprise d'Aymar avec toute la frénétique passion d'une femme à qui rien ne coûte pour la satisfaire, parvient, à force d'artifices, à jeter dans son âme les plus odieux soupçons sur la vertu de Christiane. Aymar exaspéré, part pour la France sans elle; il la retrouve cependant plus tard, au moment où on l'emporte mourant des barricades de Saint-Méry. Les tendres soins de Christiane le rendent à la vie, et elle reçoit son nom, car elle est veuve; lady Buceleugh ayant payé d'un empoisonnement l'amour de Muranoff.

Nous connaissons encore de M. de Latouche : * Mémoires de Mme Manson, in-8, 1818. — * Lettres de deux Amants de Barcelonne, publiées à Madrid par le chevalier Hénarès, traduites de l'espagnol (traduction supposée, dont nous avons par erreur donné l'analyse sous le nom de Hénarès). — * Olivier, in-12, 1826 (roman attribué à tort à Mme de Duras). — * Clément XIV et Carlo Bertinazzi, in-12, 1827.

LATOUR-DUPIN (le comte de).

LIONNEL, 2 *vol. in*-12, 1819. — L'avant-scène de ce roman est sombre, triste, et prépare le lecteur à des impressions douloureuses. Un promeneur solitaire rencontre un vieillard qu'il avait connu, priant sur un tombeau solitaire; c'est par ce théâtre de deuil, au pied de la croix sépulcrale que se fait le récit qui compose tout le roman. A l'époque de la révolution, ce vieillard était resté dépositaire de la fortune et tuteur de la fille du comte D***, mort en émigration. Un château situé sur le bord de la Seine est l'asile où il a pu, dans le plus grand isolement, diriger l'éducation de la jeune Esther, sa pupille, qu'un prince étranger et très-âgé et immensément riche n'épouse que pour lui assurer toute sa fortune. Il meurt bientôt, et Esther revient près de son tuteur. Ne trouvant rien dans le monde qui réalisât les illusions qu'elle s'était créées dans sa solitude, elle était en proie à cette maladie de l'âme qu'agitent de vagues désirs, et sa beauté et sa santé ne tardèrent pas à s'en ressentir. « Ayant tout épuisé du côté du raisonnement, dit-il, j'essayai de parler à son imagination et de lui parler des choses du ciel, à l'aide du *Génie du Christianisme*. Esther en ressentit les effets bienfaisants, et bientôt elle fut régénérée. » Alors seulement l'auteur introduit le héros sur la scène; c'est un jeune royaliste, partisan des opinions de Lescure et de Larochejaquelin, qui a fixé sa demeure dans les environs. Un sentiment délicat naît, se développe dans le cœur des deux jeunes gens; après une scène pathétique bien vive, bien romanesque, au clair de la lune, dans une chapelle sépulcrale, le dernier aveu échappe enfin à Esther; elle..... mais nous ne voulons pas enlever au lecteur le plaisir d'asseoir son jugement sur le plan de l'ouvrage, sur les catastrophes, sur la conduite du vieillard, sur le sort réservé aux deux personnages.

***LA FAMILLE ROYALISTE**, 3 *vol. in*-12, 1823. — La Famille royaliste est un roman politique où l'on trouve des descriptions assez exactes de différentes parties de la Vendée, et, abstraction faite de l'esprit de parti, plusieurs chapitres intéressants, parmi lesquels nous citerons : le Passage de la Loire, la Catastrophe de Quiberon, la Description de l'ermitage de deux époux Vendéens, etc., etc.

LAUMIER (Charles Lazare), né à Dole en 1781.

L'ENFANT DU JÉSUITE, 2 *vol. in*-12, 1822. — Ignace Niflard, fils d'un épicier de la rue Saint-Antoine, ou du moins de sa femme, fait ses études au collége des Jésuites, sous la direction du

père Jobardini; après quelques espiégleries d'écolier, quelques fredaines, quelques escapades avec Mlle Suzette, au grand déplaisir du sergent Tapage, Niflard devient précepteur, puis laquais, puis curé de campagne, puis paillasse. Il est envoyé aux galères, il se fait balayeur; il est fait roi, il vole son père; devenu prêtre, il bouleverse toute sa paroisse, pervertit les jeunes filles, fouette les femmes, conseille le vol et l'assassinat, et le tout d'après les préceptes des enfants de Loyola. — Cette production est pleine d'esprit et d'érudition; mais nous ne pensons pas que pour inspirer l'horreur du vice, il soit très-moral d'en présenter au naturel les perfides tableaux.

On a encore de cet auteur : Mon Cousin Bernard, 4 vol. in-12, 1827.

LAUZUN (Armand Louis Gontant, duc de),
né le 13 avril 1747, mort sur l'échafaud révolutionnaire le 31 déc. 1793.

MÉMOIRES DU DUC DE LAUZUN (*publiés par Th. J. Barrois*), *in*-8, 1821. — Si l'on doit juger M. de Lauzun d'après ses mémoires, il avait toutes les qualités qui font un homme de cour charmant; il eut quelque mérite comme diplomate, et se distinguait éminemment en séduisant des femmes, en faisant courir des chevaux. M. le duc de Lauzun dut principalement sa renommée à ses piqueurs et à ses victimes; aussi le récit de ses aventures galantes tient-il beaucoup plus de place dans ses mémoires que celui de ses campagnes; il a plus enlevé de femmes que de citadelles; il ne passe sous silence aucune de ses conquêtes; il sacrifie à sa vanité les duchesses aussi bien que les grisettes. Quelque reproche que l'on puisse faire au style, qui est loin d'être correct, on ne peut se dispenser d'avouer qu'on trouve, dans la plupart des tableaux, un naturel, une grâce et même une élégance qui leur donnent du charme. Lorsque ce livre parut, chacun le condamna, mais chacun voulut le lire; les prudes privilégiées jetèrent les hauts cris; mais plus on fit de bruit dans un certain quartier, plus il eut de vogue dans les autres. — L'histoire de ces mémoires est elle-même un véritable roman; on assure qu'une belle dame, pressée par Lauzun d'augmenter le nombre de ses conquêtes, ne voulut y consentir qu'après avoir lu le récit de celles qu'il avait faites précédemment. Quoi qu'il en soit, si l'ouvrage est de M. de Lauzun, on doit penser qu'il ne le destinait pas à l'impression; l'homme qui, pendant un combat, ordonna que, s'il était tué, on le jetât tout habillé à la mer, afin qu'on ne trouvât pas sur lui les lettres et le portrait d'une de ses maîtresses, était incapable de livrer le nom des autres au public, et doit être

absous du scandale produit par l'impression d'un ouvrage écrit probablement dans sa jeunesse, et qu'une mort aussi imprévue que terrible ne lui a pas laissé le temps de détruire.

LAVATER (Louis).

HENRI FAREL, 2 *vol. in*-8, 1834. — Henri Farel est un jeune Suisse du canton de Glaris, un de ces hommes faibles et indécis, qui ne savent se tenir à rien, que la mollesse de leur âme livre tout entiers à l'inquiétude de leur esprit. Juliette Fœsi avait dans son enfance fait impression sur cette âme de cire où tout s'empreint, puis l'absence l'avait effacée de son cœur, et il s'était mis à aimer Madelaine, belle et bonne fille, point exaltée et médiocrement spirituelle. Henri croit en être amoureux et l'épouse; mais dès le jour même de son mariage, il s'aperçoit que Madelaine n'a point d'imagination, qu'elle ne comprend pas les belles montagnes d'Appenzel, les beautés du lac de Zurich. Les premiers jours et la première année du mariage d'Henri Farel sont peints avec un rare talent. Madelaine est jalouse; cette jalousie est insupportable à Henri, qui quitte sa femme pour aller en Alsace. Dans ce beau pays, que M. Lavater peint avec amour, Farel rencontre Mlle de Wangenheim, âme vive et sensible, coquette, naïve et passionnée; il y avait entre ces deux personnes trop de rapports pour qu'ils ne s'aimassent pas; ils s'aimaient donc, et la passion de Farel dura fort longtemps à travers beaucoup de vicissitudes, jusqu'à ce qu'enfin il apprenne que Mlle de Wangenheim l'a trompé pour un jeune Parisien. Désespéré de se voir supplanté par ce jeune fat, Farel se jette dans les roues d'un moulin et est en même temps broyé et noyé. — Henri Farel est un roman fort distingué, qui sort de la classe des romans ordinaires. L'un des personnages les plus intéressants est celui de Juliette Fœsi, jeune et charmante créature qui aime Henri, qu'elle ne devait pas épouser, qui continue à l'aimer alors même qu'il en aime une autre, qui lui écrit de loin en loin quand Henri a recours à elle comme à son ange gardien, et meurt enfin sans s'être jamais mêlée à la fable du roman, sans s'y montrer que dans le lointain; touchante apparition qui bientôt s'évanouit dans l'air dont elle avait la pureté et la transparence.

Nous connaissons encore de cet auteur : Le nouveau Candide, 2 vol. in-8, 1835.

LAWRENCE (James).

L'EMPIRE DES NAIRS, ou *le Paradis des femmes*, 4 *vol. in*-12, 1814. *Cet ouvrage a été reproduit sous le titre de Panorama des boudoirs* ou *l'Empire des Nairs, etc.*, 4 *vol. in*-12, 1816. — L'auteur suppose que les Nairs habitent une des côtes du Malabar, et forment la classe noble de la population du pays. Les dames nairesses ont la permission d'avoir plusieurs amants, mais elles mettent dans leur conduite une régularité admirable; point de troubles, nulle confusion. Ces dames habitent chacune une maison isolée; cette maison n'a qu'une porte, et cette porte ne s'ouvre que lorsque la dame le veut bien. Un aspirant se présente-t-il, il fait le tour de la demeure de celle qu'il aime, et, frappant de son cimeterre sur son bouclier, il donne le signal de son arrivée. Si la dame n'a pas d'engagement plus agréable, il est admis; alors il laisse un domestique avec ses armes dans le vestibule, et cet appareil suffit pour écarter les importuns. Le lendemain, et souvent le jour même, autre visite et autre conversation. Une seule fois dans l'année les favoris de chaque dame se réunissent chez elle et dînent ensemble. Entourée des heureux qu'elle a faits, la maîtresse de la maison est ordinairement d'une humeur charmante.

Cet ouvrage, imprimé en 1807, fût saisi immédiatement, et ne fut rendu que sous la condition qu'on exporterait l'édition entière; ce qui fut exécuté. L'auteur n'obtint qu'en 1814 la permission de le vendre en France, et il aurait aussi bien fait de ne pas nous gratifier de cette érotique production.

LECOINTE (Jules).

L'ABORDAGE, 2 *vol. in*-8, 1836. — L'abordage est le plus terrible épisode d'un combat naval, duel qui commence à coups de canon, et qui se termine au pistolet et à l'arme blanche. Lorsque les mâts sont brisés, les cordages et les voiles déchirés, les deux vaisseaux se prennent corps à corps avec leurs grappins de fer, et les deux ponts forment un champ de bataille où la lutte devient plus acharnée et plus sanglante. Après avoir quitté la rade de Saint-Pierre-Martinique, le joli trois mâts la Bonite approchait des Bermudes, lorsqu'il rencontra le Conquistador, goëlette pirate, qui l'aborda et la prit. Martial, officier du navire capturé, et Malortigue, capitaine forban tombent ensuite au pouvoir d'une frégate de l'État, et Martial passe pour un des pirates : on l'enchaîne avec son compagnon, et tous deux parviennent à s'évader en rade de Cherbourg. Plus tard, Martial reconnaît son frère dans le forban Malortigue,

et dans ce frère il retrouve un rival qui lui a ravi sa fiancée des Antilles. Le choc des passions, les tempêtes et les soulèvements de la mer se disputent l'intérêt et l'émotion du lecteur dans ce roman, qui est suivi de plusieurs nouvelles. La première, Noémie à Biafra, est un épisode de la traite des noirs; le baptême équatorial est une peinture de mœurs très-plaisamment détaillée. Le Corsaire et le Fanfaron, le Lougre curieux, un Grain blanc sous la ligne, les Requins, et une Soirée à l'île de France, complètent la série d'aventures, de traditions et de scènes de la vie maritime qui terminent les deux volumes de ce roman nautique, dédié à notre habile peintre de marines, Théodore Gudin.

Nous connaissons encore de M. J. Lecomte : L'Ile de la Tortue, roman maritime, 2 vol. in-8, 1837.

LEDHUY (Carle).

LA BELLE PICARDE, 2 *vol. in*-8, 1837. — Raoul et Henriette de Roucy, orphelins, mais orphelins ayant patrimoine et noblesse, ont été placés sous la tutelle du comte de Lameth, vieillard avide et ambitieux. En peu d'années le jeune Raoul a gaspillé en folles dissipations la fortune de ses pères. Lameth a su mettre à profit cette passion effrénée du luxe et de dépense, et il est devenu possesseur des biens de Raoul, que le désespoir, la misère et l'exaltation d'une tête ardente ont associé à une bande de bohémiens. Après un long exil, Raoul revient en France. Henriette, trop faible et trop naïve pour lutter de persévérance et d'habileté avec Lameth, s'est laissé vaincre; elle a donné sa main au vieillard. Pendant que se passe dans les larmes la triste destinée que lui a faite son inexpérience de jeune fille, une nouvelle, qui pour elle est presque le bonheur, lui parvient; son frère Raoul est de retour, il veut la voir. Un rendez-vous est arrêté. Le vieux Lameth surprend les mystérieuses démarches de sa femme; sa jalousie s'éveille, il se croit trahi, prépare à celui qu'il pense être l'amant de sa femme un guet-apens, et tout se termine par un carnage général.

On a encore de cet auteur : Chroniques du château de Couey, in-8, 1835. — Comment meurent les femmes, 2 vol. in-8, 1836.

LÉE (Henriette), romancière anglaise.

LE MEURTRIER, *trad. de l'anglais*, 2 *vol. in*-12, 1824. — Le plus bel éloge qu'on puisse faire de ce roman, c'est de citer le témoignage de lord Byron, consigné dans la préface de la tragédie de Werner. « Je crois, dit-il, que c'est à l'âge de quatorze ans que

je lus pour la première fois ce roman, qui fit sur moi une vive impression. Il est peut-être devenu la source de mes inspirations et de mes idées.... J'ai adopté dans ma tragédie les caractères, le plan et souvent même le langage de cette histoire.... Je renvoie le lecteur à l'original, afin qu'il puisse juger combien je lui suis redevable. »

On a encore de miss Henriette Lée : * Clara Lenox, ou la Veuve infortunée, trad. par Lasalle, 2 vol. in-12, 1798. — * Les deux Émilies, ou les Aventures du duc et de la duchesse d'Aberdeen, trad. par M. Christophe, 2 vol. in-12, 1800. — Arundel et Henriette, ou les Aventures de deux orphelins; suivi de Montford, ou le Danger des voyages, trad. par Christophe, in-12, 1801.

Les ouvrages suivants, qu'on attribue souvent à H. Lée, sont de miss. Sophie Lée, sa sœur : Le Souterrain, ou Mathilde, trad. par le Marre, 3 vol. in-12, 1793. — Le Château de Saint-Hilaire, trad. par M. Christophe, 2 vol. in-12, 1801. — Savinia Rivers, ou le Danger d'aimer, 5 vol. in-12, 1808.

LEFÈVRE (Jules).

SIR LIONEL D'ARQUENAY, 2 *vol. in*-8, 1834. — Sir Lionel, membre d'une grande famille anglaise, apparaît d'abord dans ce livre attelé pour son malheur au char d'une coquette impudente et glacée. Pauvre Lionel! Quelle épreuve, quel supplice il endure au moment où, rassemblant ses forces, il brise enfin sa chaîne! Redevenu libre, nous le voyons se rapprocher d'une figure nouvelle, la douce et touchante Amélie, sœur adoptive de Lionel, dont la tendre amitié se plaisait autrefois à diriger l'éducation. Depuis, et pendant une absence de Lionel, Amélie, qui touche à sa seizième année, est devenue la victime d'un intrigant odieux qui, dédaigné d'elle, s'en est vengé comme Lovelace de Clarisse. Lionel, qui croit Amélie coupable, mais qui n'a pas cessé de l'aimer comme le meilleur des frères, se dévoue pour sauver sa sœur adoptive de l'infamie. Il épouse l'infortunée et la couvre de son nom, tandis qu'elle porte encore dans son sein le fruit d'une fatale et criminelle surprise. Devenu l'époux d'Amélie, Lionel ne tarde pas à éprouver pour elle un tendre sentiment, mais la supposant préoccupée d'un autre amour, il hésite à ouvrir son cœur, et s'enveloppe sous le masque d'une opiniâtre et fantasque indifférence. De son côté, Amélie nourrit un secret penchant pour son mari; mais dans la candeur et la timidité de sa conscience, se croyant méprisée de Lionel, indigne de son amour, elle emprisonne le sien dans une amère et silencieuse réserve. Ces deux amants, dont les cœurs se méconnaissent tout en battant l'un pour l'autre, en viennent à comploter une séparation; le mari un voyage aux grandes Indes, la femme une demande régulière en divorce. Le double complot échoue à la grande joie des conspirateurs, qui tombent dans les bras l'un de l'autre et font leur mutuel bonheur. — L'action de ce

roman est simple, mais assez intéressante cependant pour soutenir l'attention du lecteur jusqu'à la fin.

LEGAY (L. P. Prudent), né à Paris en 1744, mort en 1826.

*LES MÈRES DÉVOUÉES, ou *Histoire de deux familles françaises*, 3 *vol. in*-12, 1814. — Par suite d'un naufrage, les acteurs de ce roman sont jetés dans une île déserte, privée de toute communication avec le reste de l'univers; mais plus attentif que l'auteur de Robinson, celui des Mères dévouées a soin de les fournir de tout ce qui peut être nécessaire aux besoins de la vie. Ses colons sont bien vêtus, bien logés, bien nourris, et forment une société dont le bonheur doit faire envie au reste de la terre; bientôt même ils vont se multiplier, et comment y parviendront-ils? Par deux moyens bien simples, l'adultère et l'inceste. Rien de plus naturel, de plus exemplaire, de plus philosophique; c'est au moins ce qui se trouve prouvé dans le roman jusqu'à l'évidence, et les situations n'y sont pas moins décentes que les raisonnements y sont convaincants.

*LA ROCHE DU DIABLE, 5 *vol. in*-12, 1809. — La Roche du Diable est un refuge de voleurs; mais quels voleurs! ils sont commandés par un chef; mais quel chef! Grâces, talents, vertus, courage, force du corps : il a tout reçu du ciel. Quant à ceux à qui il commande en maître, si l'on en excepte deux ou trois qui sont d'assez mauvais garnements, aucun ne serait déplacé dans la meilleure compagnie. Ce sont des gaillards qui, au retour d'une expédition où ils ont détroussé les voyageurs, viennent causer dans un salon, raisonnent à perte de vue sur la morale en prenant du chocolat. Le fils adultérin d'un grand seigneur espagnol, lequel grand seigneur se conduit précisément comme se pourrait conduire un chef de brigands, est pris avec son gouverneur et sa maîtresse qui voyagent avec lui. On les conduit à la Roche du Diable, et de là en Afrique. Le juge gouverneur tremble un instant pour la vertu de la jeune personne, mais il se rassure quand il s'aperçoit qu'il a affaire à des brigands comme il faut. Le chef des brigands se trouve être le père du jeune homme. Il parvient à se faire nommer par le cardinal Albéroni au grade de colonel d'un régiment de hussards, composé de brigands de la Roche du Diable. Le seigneur son fils est réintégré dans ses droits; il épouse sa maîtresse, et l'honnête professeur retourne dans sa famille.

On a encore de cet auteur : * Pauline, ou le Moyen de rendre les femmes heureuses, 2 vol. in-12, 1802. — * Sainville et Ledoux, 3 vol. in-12, 1802. — * L'Infidèle par circonstance, 3 vol. in-12, 1803. — * Eglai, ou Amour et Plaisir, 2 vol. in-12, 1807. — * Élisabeth Lange, 3 vol. in-12, 1808. — * L'Enfant de l'amour, 4 vol. in-12, 1808.

— * La Maison isolée, 4 vol. in-12, 1808. — * Le Marchand forain et ses fils, 4 vol. in-12, 1808. — * Le Fils chéri et le Fils abandonné, 5 vol. in-12, 1809. — * Le Spectre de la montagne de Grenade, 3 vol. in-12, 1809. — * L'Innocence et le Crime, 3 vol. in-12, 1810. — * Monsieur Gelin, 4 vol. in-12, 1810. — Les trois Inséparables, 1812. — Les trois Mères et leurs filles, 2 vol. in-12, 1812.—Le duc de Guise, in-12, 1814. — * L'Ermite de la vallée de Luz et les Désespérés, 3 vol. in-16, 1816. — * Isaure, ou le Château de Montane, 3 vol. in-12, 1816. — * Le Valet par circonstance, 4 vol. in-12, 1817. — Le Connétable de Bourbon, 2 vol. in-12, 1818. — L'Envieux et sa victime, 3 vol. in-12, 1818. — La Tour du Bog, 4 vol. in-12, 1819. — La Forêt Noire, 4 vol. in-12, 1820, — Cécile, ou la Rigueur du sort, 2 vol. in-12, 1821. — Le jeune Peintre, 4 vol. in-12, 1821. — * La Succession et l'Héritier, 2 vol. in-18, 1821. — Sophie, ou l'Enfant volé, 2 vol. in-12, 1822. — Agathe, ou la Destinée, 4 vol. in-12, 1823. — Comment donc faire? 4 vol. in-12, 1824.—Lopez et Délia, 2 vol. in-12, 1824. — Alexis et Joseph, 2 vol. in-12, 1825. — L'Ermite et le Revenant, 2 vol. in-12, 1824.— Augustin et ses deux pères, 3 vol. in-12, 1825.— Les deux Sœurs, in-18, 1827. — * Le vieux Solitaire des Pyrénées, 3 vol. in-12, 1830.

LEGRAND (Mlle Jenny).

*LES SÉDUCTIONS, 4 *vol. in*-12, 1830. — Le titre des Séductions peut servir à presque tous les romans. Celui de Mlle Jenny Legrand serait mieux nommé le Danger d'être séduite : tant d'autres romans, contes ou nouvelles, n'en ont montré que le charme! Ici l'on voit une jeune fille dont la première faute coûte la vie à son père, et qui, sans cesse rapprochée de son amant par le destin, en est séparée éternellement par ses souvenirs et ses remords. Mais la véritable séduction de ce roman, c'est l'intérêt des aventures, le pathétique des situations, le charme du style, et une observation profonde du cœur humain.

On doit encore à cet auteur : * La Fille de l'émigré, 3 vol. in-12, 1824. — L'Indécision, ou Lucy Mulgrave, 3 vol. in-12, 1825.

LEMERCIER (Népomucène Louis), de l'Académie française, né à Paris le 20 avril 1773.

ALMINTI, ou *le Mariage sacrilége*. — Dans ce livre, un père aime charnellement sa fille et en fait sa femme, sachant bien que ses embrassements sont horribles, et n'ayant pas comme Lot, l'excuse de l'ivresse; comme OEdipe, celle de la fatalité. Toutefois, il ne faudrait pas croire que M. Lemercier ait voulu soutenir un paradoxe d'immoralité; il est persuadé, au contraire, d'avoir écrit un excellent ouvrage pour les mœurs; il a pris une proposition morale des encyclopédistes, et il s'est donné la peine de composer un roman pour la prouver. Cette proposition, qui constitue toute la portée du livre, est celle-ci : les principes de la religion et des lois sont insuffisants pour dominer les passions; il n'y a qu'un seul frein capable de les arrêter; c'est la conscience. Pour faire vivre

son principe, et mettre en action sa morale, M. Lemercier imagine une passion honteuse, tenace et abominable; il la montre séduisant, maîtrisant, poussant au crime un homme chaste, honnête et religieux, sans que ni les préceptes de la religion, ni la crainte des lois puissent l'en détourner, tandis que la voix de la conscience s'élève enfin dans son cœur, l'ennoblit, le purifie et opère un retour que n'auraient pu obtenir ni les hommes avec la crainte de leurs châtiments, ni Dieu avec l'appât de ses récompenses. Voilà Alminti, tel que M. Lemercier a voulu le faire. — A-t-il réellement atteint son but? Le lecteur prononcera.

LEMERCIER (Mme L. Viberti, dame), née à Turin vers 1783.

LA FAMILLE PIÉMONTAISE, 2 *vol. in*-12, 1828. — Cette jolie nouvelle est un tableau de famille et une peinture des passions du cœur. La scène se passe aux environs de Turin. La jeune Guittina Bonelli, élevée à la campagne, dans une maison de plaisance, n'a pas été insensible à l'amour qu'éprouve pour elle le jeune Montfort, artiste français recommandé à sa famille. Des obstacles insurmontables de naissance et de fortune séparent les deux amants. Le roi Amédée, voulant récompenser les services des Bonelli, a choisi pour époux de Guittina le comte de Rosaviale. La jeune personne, livrée aux obsessions de sa famille, séparée de son ami dont l'amour a été découvert, est conduite comme une victime à la cour de Turin, et présentée au roi qui la félicite sur son prochain mariage. Dès le soir même on doit lui présenter son futur. Guittina ne pouvant résister aux vives émotions qui sont venues tout à coup l'assaillir, tombe malade et donne des signes de folie. Cependant Montfort, qui n'est autre que le comte de Rosaviale, qu'un caprice romanesque avait poussé à se faire aimer pour lui-même sous le déguisement d'un artiste, essaye vainement de lui faire comprendre la vérité dans les intervalles de son délire. La jeune fille se refuse à le croire, et déclare qu'elle n'aura confiance qu'en la personne du roi, qui n'hésite pas à venir lui confirmer l'identité de Montfort et de Rosaviale. En peu de jours Guittina recouvre la raison, et les deux amants sont unis. Mais peu de jours après, une catastrophe vient ravir à la pauvre Guittina les courts instants de bonheur que lui enviait sans doute la sensibilité impatiente des lecteurs avides d'émotions fortes.

On a encore de cet auteur : Suzanne, ou la Coquette sans le savoir, in-12, 1827. — Victor-Amédée II, ou le Siége de Turin, in-12, 1829. — Une Femme à quarante ans, 4 vol. in-12, 1832. — Marguerite de Beauménil, in-8, 1833. — La Caméristé, in-8, 1835. — Une Femme prodigue, in-8, 1836.

LEMONTEY (Pierre-Édouard),
né à Lyon le 14 janvier 1762, mort le 26 juin 1826.

RAISON FOLIE, CHACUN SON MOT, ou *Petit cours de morale mis à la portée des vieux enfants*, *in*-8, 1801. — Quelques morceaux philosophiques, des contes petillant d'esprit, des anecdotes heureuses et des observations sur les mœurs, composent ce recueil, qu'on lit d'un bout à l'autre sans éprouver un moment d'ennui. Parmi les contes, on distingue celui intitulé : les Courtisans, qui retrace l'aventure de ce pauvre Symnel, qui de garçon boulanger devint prince pour quelques jours, et passa bientôt du trône à la cuisine; les Poulets sacrés, petite plaisanterie dirigée contre les superstitieux; le Dialogue entre deux Morts, plein d'esprit et de gaieté. L'allégorie des Sept femmes est extrêmement ingénieuse : un jeune homme qui va chercher sa maîtresse pour l'épouser a le malheur de passer par certaine ville capitale dont l'auteur laisse à deviner le nom, et là il est successivement arrêté par la Mode, la Volupté, la Justice, l'Envie, la Goutte, l'Ambition et la Parque; on devine ce qu'elles font de lui l'une après l'autre, mais on ne devine pas combien le conte est joli si on ne l'a pas lu; le Dialogue entre deux Morts, dans le cimetière d'une grande paroisse, renferme des détails d'une grande finesse, et quelques anecdotes comiques racontées d'une manière scintillante. Mais de toutes ces productions, la plus piquante est celle de Sparte à Paris : on y suppose que le fils d'un bon Allemand a la tête si tournée de Sparte qu'il veut absolument la voir ou mourir. Un ami du père mène le jeune homme dans la capitale de la France, dont il fait la capitale des Laconiens. Là, il parvient à entretenir l'illusion de l'amateur en lui montrant nos femmes vêtues à la grecque (l'auteur écrivait en 1801), c'est-à-dire à peu près nues; nos maisons et nos meubles, dont les formes sont empruntées aux anciens; nos salles de restaurateurs, qui rappellent les civiques banquets des Spartiates; nos lieux publics où les habiles voleurs sont honorés, et les escrocs maladroits punis comme dans la ville de Lycurgue, etc., etc. — Gai, mordant, spirituel, satirique et moral, ce recueil justifie parfaitement son titre.

IRONS-NOUS A PARIS? ou *la Famille du Jura ; roman plein de vérités*, *in*-12, 1825. — Ce livre, qui a eu quatre éditions la même année, est un ouvrage de circonstance fait à l'occasion du couronnement de Napoléon. — La famille Lambert, habitant une petite ville du Jura, reçoit de Paris une lettre où on l'invite à assister aux fêtes du couronnement de l'empereur Napoléon. A la lecture de cette lettre, Lambert l'aîné, chef de la famille, se lève et dit : Si toute la famille y consent nous irons tous à Paris voir les

fêtes impériales ; mais je ne veux ni contraindre personne ni me séparer d'aucun de vous. Dans cinq jours, à sept heures du matin, nous partirons tous, ou il n'en sera plus question. Il faut donc unanimité de volonté pour que le voyage s'effectue. » Mme Lambert y consent, ainsi que Charlotte, sa fille aînée ; mais Lambert Desrochers, frère puîné de François, vieux républicain, peut n'être pas curieux de voir un empereur ; mais Mlle Agathe Lambert, qui est très-dévote, peut avoir des scrupules ; mais Nestor Lambert, qui a émigré avec les princes, peut voir avec douleur l'établissement d'une autre dynastie ; mais enfin, M. Maisongaucher l'avocat, frère aîné de Mlle Lambert, croit apercevoir dans la substitution d'une dynastie à une autre un point de droit qu'il n'ose juger tout seul, et croit devoir s'en rapporter à la décision du bâtonnier des avocats de Besançon. Une dame Durenard, qui a intérêt à ce que le voyage ne se fasse pas, confère tour à tour avec Mlle Agathe, Hector Lambert, Maisongaucher et Desrochers ; elle s'adresse à la loyauté du chevalier, à la religion de la tante, à l'érudition de l'avocat, aux principes du républicain, mais toutes les menées de sa perfidie échouent, et l'on va voir comment : Desrochers, trouvant dans le régime de l'empire tout ce qu'il demandait en 89, se tient pour content ; Hector Lambert, se démontre à lui-même que l'intérêt de la patrie éloigne à jamais la dynastie bourbonienne, et y affermit celle de Napoléon ; Maisongaucher reçoit une consultation en forme qui établit la légitimité du gouvernement de fait ; enfin Mlle Agathe, étant allée à l'église, a entendu le curé adresser des prières pour le restaurateur de la religion, et est rentrée pleine d'enthousiasme pour l'empereur. Il se trouve donc que tous les membres de la famille sont d'accord ; le cinquième jour, à sept heures du matin, tous se trouvent auprès de la carriole qui doit les emmener, et qui les emmène en effet tous à Paris, où ils arrivent sains et saufs, après un voyage dont plusieurs incidents fort gais ont marqué le cours plutôt qu'ils ne l'ont ralenti.

LEPEINTRE (P. M. M.), né à Mantes en 1785.

PROSPER, ou *le Pessimisme*, 3 *vol. in*-12, 1811. — Prosper, fils d'une danseuse de l'Opéra, qui lui a laissé quatre-vingt mille livres de rente, est élevé par un philosophe nommé Anthénion, qui lui a appris que tout est mal. Cet Anthénion, qu'on retrouve toujours, comme le docteur Pangloss dans Candide, donne à Prosper les meilleurs conseils et lui inculque les meilleurs principes, ce qui ne l'empêche pas de manger, en moins d'une année,

son immense fortune. Harcelé par ses créanciers, et poursuivi pour avoir blessé en duel le fils du chancelier, en passant à Strasbourg il rencontre le frère d'une certaine Angélina qu'il a séduite à Paris, et se bat avec lui; il devient ensuite chef de brigands, puis honnête homme; retrouve et reperd Angélina, parcourt l'Allemagne, va en Russie, se bat en Pologne, et après avoir éprouvé toute sorte de maux en Europe, toujours poursuivi par le bonheur, et le perdant par sa faute, il passe en Amérique, et tombe dans une république dont le chef est un émigré français, qui, en quatre ans, a civilisé une horde de sauvages. Prosper passe ensuite aux États-Unis, où il retrouve son Angélina par un hasard aussi singulier que celui qui voulut que Candide retrouvât Cunégonde sur le rivage de la Propontide. Comme son modèle, il épouse enfin l'objet de sa première flamme. — De tous ces événements, l'auteur conclut que tout est bien dans la nature, et que le mal n'est que dans la société.

Nous connaissons encore de cet auteur : L'Épicier, histoire fantastique, 4 vol. in-12, 1832.

LE POITEVIN DE SAINT-ALME (Auguste),
plus connu sous le nom de VIELLERGLÉ, de PROSPER et de SAINT-ALME.

CHARLES POINTEL, ou *Mon cousin de la main gauche*, 4 *vol. in*-12, 1821. (*Publié sous le pseudonyme de Vielleglé*). — Les aventures de Charles Pointel sont nombreuses, amusantes, et racontées assez gaiement. C'est un roman fécond en événements à la Pigault Lebrun, où l'on remarque une certaine Dedischada, d'un caractère original, d'un attachement particulier à Charles Pointel, qu'elle arrache à mille dangers.

On a encore de cet auteur : L'Héritière de Birague; Jean-Louis, ou la Fille trouvée, deux romans que nous avons attribués par erreur à M. Balzac, et dont nous avons donné l'analyse sous son nom (voy. BALZAC). — Les deux Hector, 2 vol. in-12, 1821. — Le Tartare, ou le Retour de l'exilé, 4 vol. in-12, 1822.—L'Anonyme, 3 vol. in-12, 1823. — Michel et Christine, et la Suite, 3 vol. in-12, 1823. — La Mulâtre, 4 vol. in-12, 1824. — Le Corrupteur, 3 vol. in-12, 1827.

LE PRINCE DE BEAUMONT (Mme Marie),
née à Rouen le 27 avril 1711, morte près d'Annecy, où elle s'occupait d'éducation, en 1780.

LETTRES DE MADAME DUMOUTIER A LA MARQUISE DE***, SA FILLE, 2 *vol. in*-12, 1756. —Ces Lettres ne sont pas entièrement de Mme le Prince de Beaumont; elle n'a fait que les retoucher, y ajouter quelques réflexions, et achever le roman. Au talent d'instruire, cette dame a joint l'art de faire aimer l'instruction; ses préceptes

sont agréables, ses conseils sont sages, sans pédantisme. On lui doit les ouvrages suivants, qui renferment d'excellentes leçons :

Le Triomphe de la vérité, ou Mémoires de M. de la Villette, 2 vol. in-12, 1748. — * Civan, roi de Bungo, histoire japonaise, 2 vol. in-12, 1754. — Anecdotes du XIVe siècle, in-12, 1758. — * Magasin des enfants, 4 vol. in-12, 1757. (Réimprimé une multitude de fois.)—* Lettres curieuses, instructives et amusantes, 4 part. in-8, 1758. — Magasin des adolescentes, 4 vol. in-12, 1760. — Magasin des jeunes dames, 4 vol. in-12, 1764. (Réimprimé sous le titre d'Instructions pour les jeunes dames qui entrent dans le monde et se marient.) — Lettres d'Émérance à Lucie, 2 vol. in-12, 1765. — Mémoires de Mme la baronne de Batteville, in-12, 1766.—La nouvelle Clarisse, 2 vol. in-12, 1767.—Magasin des pauvres artisans, 2 vol. in-12, 1768. — Les Américaines, ou la Preuve de la religion chrétienne par les lumières naturelles, 6 vol. in-12, 1770. — Contes moraux, in-12, 1776. — Nouveaux Contes moraux, 2 tom. en 1 vol. in-12, 1776. — La Dévotion éclairée, ou le Magasin des dévotes, in-12, 1779.

LEVAYER DE BOUTIGNY (Rolland), littérateur du XVIIe siècle.

TARSIS ET ZÉLIE, 8 *vol. in*-8, 1669. — Les effets de l'amour, de l'ambition et de la jalousie sont mis en action dans ce roman, dont les caractères sont variés, et où l'intérêt est bien soutenu. Les amours de Tarsis et de Zélie ne servent, pour ainsi dire, que de cadre au tableau dans lequel l'auteur a réuni l'héroïque, le pastoral, le tragique, le galant, et même assez souvent le comique.

LEVIS (le duc P. M. G. de),
de l'Académie française, né le 7 mars 1764, mort le 15 février 1830.

VOYAGES DE KANG-HI, ou *Nouvelles lettres chinoises*, *in*-12, 1812. —Les Lettres chinoises sont une ingénieuse et piquante imitation des Lettres persanes. C'est à Paris qu'est le lieu de la scène du roman; et comme les principaux acteurs sont un Chinois et une Chinoise mis en jeu avec un petit-maître parisien et une coquette parisienne, l'auteur y a trouvé une source féconde de rapprochements ingénieux, de contrastes piquants entre les mœurs et les opinions des deux peuples.

SOUVENIRS ET PORTRAITS, *in*-8, 1813. — On reconnaît dans ce volume l'auteur des Maximes et Essais sur différents sujets de morale et de politique. Presque tous les articles des Souvenirs et Portraits sont la source de réflexions politiques, philosophiques, morales, quelques-uns même n'en sont que le prétexte : tels sont les articles du baron de Bezenval, du maréchal de Richelieu, de Gustave III, de Necker, de Mirabeau. Ordinairement ces réflexions sortent du récit de quelques événements, de quelque anecdote connue, mais agréablement rappelée au souvenir des lecteurs.

On a encore de cet auteur : Suite des Contes de Hamilton (les quatre Facardins et Zénéide), in-8, 1813. — * La Conspiration de 1821, ou les Jumeaux du Chevreuse, 2 vol. in-8, 1829.

LEWIS (Mathurin Grey), romancier anglais, mort en 1818.

LE MOINE, *traduit de l'anglais par MM. Deschamps, Desprez, Benoît, Lamarre, etc., 4 vol. in-12*, 1797. — Ambrosio, prieur des dominicains de Madrid, est l'objet de la vénération publique; comme il a été trouvé dans son enfance à la porte d'un couvent, et qu'une mystérieuse obscurité cache sa naissance, le peuple croit qu'il est tombé directement du ciel; enfin sa piété et l'austérité de ses mœurs lui ont acquis la réputation d'un saint. Inflexible et cruel pour les faiblesses des autres, il découvre l'intrigue amoureuse d'une jeune religieuse de Sainte-Claire, la dénonce sans pitié à son abbesse, et il est cause que l'infortunée est plongée vivante dans d'affreux souterrains. Lui-même cependant ne demeure pas à l'abri de la séduction : un jeune novice de son couvent recherche avec empressement son amitié, et bientôt, dans ce novice, il découvre une femme, la jeune Mathilde, qui lui tend les piéges les plus délicats, et, de tentations en tentations, parvient à le faire succomber. Ambrosio se lasse de Mathilde et devient amoureux d'une jeune fille soigneusement gardée par sa mère; mais Mathilde lui fournit le moyen de parvenir la nuit dans la chambre de cette jeune personne; il y est surpris et accablé de reproches par la mère; craignant que les cris de cette femme n'attirent des témoins et ne publient sa honte, il emploie la force pour lui imposer silence, et l'étouffe en lui appuyant le genou sur la poitrine....; c'était sa mère!.... Ses désirs s'étant accrus par l'obstacle, il veut absolument assouvir sa passion; Mathilde lui donne une potion soporifique, qu'il fait prendre à la jeune Antonia; elle passe pour morte, et est transportée dans le caveau de l'église Sainte-Claire, dont Ambrosio a la clef; il s'y rend à l'instant où Antonia revient de son assoupissement; et là, au milieu des morts et des tombeaux, tandis qu'elle-même sait à peine si elle existe ou non, l'horrible satyre la viole. Mais tandis qu'il consomme son crime, on a découvert celui de l'abbesse de Sainte-Claire envers l'infortunée religieuse qu'elle a voulu faire périr dans un cachot; le peuple met le feu au couvent; Mathilde vient prévenir Ambrosio qui, pour éviter les indiscrétions d'Antonia, la frappe de deux coups de poignard, et la tue sur la place même où il vient de la violer...; c'était sa sœur!... Ce crime devient inutile; on le surprend, on le livre à l'inquisition, on le met à la torture, et il avoue tous ses crimes. On le reconduit dans son cachot; le diable lui apparaît et lui propose de le faire sortir de prison, pourvu qu'il se donne à lui corps et âme; il accepte, et Lucifer l'enlève et le transporte sur le bord du précipice le plus escarpé de la Sierra-Morena. Après lui avoir retracé le tableau de tous ses crimes, le

diable, qui ne lui avait rien promis autre chose que de le tirer de prison, lui enfonce ses griffes dans la tonsure, s'enlève avec lui au-dessus du rocher, et, parvenu à une hauteur immense, il lâche sa victime. Le moine vient tomber sur la pointe aiguë d'un rocher, d'où il roule de précipice en précipice jusqu'à ce que, brisé, mutilé, il s'arrête sur le bord d'un torrent. La vie n'est pas encore éteinte dans son corps déchiré, mais il ne peut quitter le lieu où il est tombé, ses membres disjoints et rompus lui refusent leur office; le soleil, en paraissant sur l'horizon, brûle la tête du pécheur expirant, des millions d'insectes viennent sucer le sang qui coule de ses blessures, s'acharnent sur ses plaies, lui en font de nouvelles et le couvrent de leur multitude; les aigles déchirent sa chair en lambeaux; dévoré d'une soif ardente, il ne peut se traîner vers la rivière! Le malheureux languit ainsi six jours entiers; le septième, il s'éleva une tempête, la rivière grossie surpassa ses rives, les flots gagnèrent le lieu où était le moine, et leur cours entraîna vers l'Océan le cadavre du malheureux Ambrosio. — Dans ce roman, Lewis s'est montré supérieur à Anne Radcliff. Ses peintures sombres, mêlées de touches voluptueuses et ardentes, ont de la grandeur et de la force; les attitudes de ses personnages sont vigoureuses et expressives. Il y a beaucoup de passages qu'on ne peut lire sans un frisson involontaire, tels qu'une histoire de voleur dans une forêt d'Alsace, et l'histoire de la nonne sanglante.

BLANCHE ET OSBRIGHT, *suivi de l'Anaconda, traduit par M. de Sennevas*, 2 *vol. in*-12, 1822. — L'action de cette nouvelle se passe au temps des croisades, dans le Palatinat. Le début en est sombre et terrible : la scène s'ouvre par une cérémonie religieuse; le cercueil d'un enfant assassiné va être déposé dans une tombe de marbre; le comte Rudiger descend dans le tombeau de son fils, en s'écriant d'une voix de tonnerre : « La terre ne couvrira pas encore l'innocente victime de l'avarice, nos cœurs ne lui diront « pas encore un éternel adieu; je veux jurer, avant de m'en séparer, de ne connaître de repos que lorsque sa mort sera vengée, « lorsque j'aurai voué au démon du royaume des ténèbres l'assassin « et sa race détestée. Oui, oui! non-seulement lui, mais sa femme, « ses enfants, ses domestiques, tous porteront la peine de son « crime; tous, tous! Ses vassaux seront poursuivis dans les bois « comme des loups dévorants, massacrés partout où on les trouvera; les tours du château de ses aïeux deviendront la proie des « flammes, et on précipitera dans leurs ruines leurs habitants « épouvantés. Vengeance, vengeance éternelle sur l'odieuse maison « d'Orremberg! » — Le reste de l'ouvrage est digne de cette exposition. Les caractères sont tracés avec une profonde énergie, et les lecteurs avides d'émotions fortes ne liront pas sans intérêt cet

ouvrage, digne quelquefois de l'auteur du Moine. Une pensée éminemment philosophique préside au tableau qui représente les excès de la haine des deux familles puissantes, s'accusant tour à tour des crimes qu'elles n'ont pas commis, et rendant les peuples qu'elles gouvernent victimes de leur vengeance héréditaire et de leurs prétentions féodales.

La seconde nouvelle, l'ANACONDA, rappelle le proverbe : *A beau mentir qui vient de loin.* Le héros est un serpent de l'espèce du boa. Plus terrible que le monstre marin qui dévora Hippolyte, il met en fuite toute une population, et l'on ne vient à bout de ce monstre redoutable qu'en lui donnant une indigestion. Cette nouvelle, malgré quelques descriptions qu'on lit avec plaisir, nous paraît indigne de l'imagination et de la plume du célèbre auteur du Moine.

Nous connaissons encore de cet auteur : La Soirée d'été, 2 vol. in-12, 1802. — Les Orphelins de Werdenberg, 4 vol. in-12, 1809. — Le Brigand de Venise, 2 vol. in-12, 1821. — La Fenêtre du grenier de mon oncle, in-12, 1821.

LEZAY MARNÉZIA

(Charles Antoinette DE BRESSEY, marquise de), morte en 1785.

LETTRES AMOUREUSES DE JULIE A OVIDE ET D'OVIDE A JULIE, *in*-12, 1753. — C'est un petit roman historique et galant, c'est-à-dire, un petit roman qui falsifie très-agréablement l'histoire, et qui dénature les caractères avec grâce. L'exil d'Ovide sert de base et de catastrophe à ce roman : on sait que le chantre des amours fut relégué, par un ordre d'Octave, sur les bords septentrionaux du Pont-Euxin, loin du doux pays d'Ausonie et de la Grèce, dans un séjour affreux pour un Italien délicat, accoutumé aux délices de Rome et au soleil du plus heureux climat; mais on ignore quelle fut la cause de cette disgrâce. Madame Lezay Marnézia suppose qu'Ovide, en cherchant à voir Julie, pénétra jusque dans le cabinet de bain de César, où il aperçut le maître du monde tête à tête avec une belle Géorgienne, et dans un état assez humiliant et assez ridicule, où il devait être bien fâché de se trouver, et encore plus d'être surpris. L'auteur a beaucoup embelli le caractère de Julie, qu'il suppose capable de quelque délicatesse dans ses amours, de Julie, qui se faisait un jeu de choisir la place publique et la tribune aux harangues pour théâtre de ses voluptés nocturnes. Il suppose aussi que Julie était veuve dans le commencement de ses liaisons avec Ovide; mais bientôt elle épouse Tibère, et sa correspondance amoureuse paraît n'en aller que mieux; mais aussi Tibère était un homme si détestable! On voit que l'auteur du roman se complaît dans les infidélités que l'hé-

roïne fait à son nouveau mari; son pinceau s'anime alors d'un feu très-vif. Rousseau prétend que les femmes ne savent pas peindre l'amour; l'exemple de Mme Marnézia suffirait pour le réfuter : elle en peint très-bien le moral, et même le physique.

LOMBARD DE LANGRES (Vincent), né à Langres vers 1765.

GASPARD DE LIMBOURG, ou *les Vaudois, suivi de Léonce de Surville*, 3 *vol. in*-12, 1821. — Gaspard de Limbourg est un jeune prêtre doué de toutes les vertus et d'une aimable piété. Après avoir expié par les remords et les austérités de la vie monacale un égarement de jeunesse, il est condamné par la superstition vaudoise à périr au milieu des flammes. — Léonce de Surville, entraîné loin de sa patrie chez les sauvages, y devient amoureux d'une jeune Indienne : le récit de ses amours est plein de grâce, de naturel et de charme; les mœurs des peuples parmi lesquels il se trouve, et les contrées qu'ils habitent sont décrites avec talent. Enfin, ces deux histoires sont pleines de sentiment et écrites avec une grande pureté de style.

* DÉCAMÉRON FRANÇAIS, *nouvelles historiques et contes moraux*, 2 *vol. in*-8, 1828. — Cet ouvrage, malgré son titre, n'a rien de commun avec le célèbre Décaméron de Boccace, ainsi que nous l'apprend l'auteur dans une piquante introduction, qui fait connaître les personnages de la société dans le sein de laquelle les nouvelles qu'il nous donne ont pris naissance. Ces nouvelles, au nombre de quatorze, occupent dix journées; les plus remarquables sont les trois nouvelles française, américaine et flamande du premier volume, et la nouvelle allemande qui commence le second volume.

Les autres productions de l'auteur sont : Peters, ou le petit Chevrier, in-12, 1805. — * Berthe, ou le Pet mémorable, in-18, 1807. — Contes militaires, in-8, 1810. — * Mémoires de l'exécuteur des hautes œuvres, pour servir à l'histoire de Paris pendant le règne de la terreur, in-8, 1830.

LORRIS (Guillaume de),
poëte du XIIe siècle, né à Lorris, mort en 1240.

LE ROMAN DE LA ROSE (*en vers*), *par Guillaume de Loris et Jean de Meung, dit Clopinel, avec le Codicile, le Testament et la Remontrance de nature à l'alchimiste. Nouvelle édition, accompagnée d'une préface et d'un glossaire des anciens mots*, 3 *vol. in*-12, 1734. — Cette édition de ce roman célèbre est faite sur les plus anciennes éditions, et non sur celle qu'a donnée Clément Marot, qui s'était avisé de changer le style pour le rendre plus

intelligible. Le Roman de la Rose fut publié pour la première fois in-folio, en 1503.

LOTTIN DE LAVAL (Victor).

MARIE DE MÉDICIS, *histoire du règne de Louis XIII*, 2 *vol. in*-8, 1834. — Marie de Médicis n'est pas, à proprement parler, un roman, puisque le fond en est vrai, puisque la chronologie en est exacte, puisque l'auteur s'est moins préoccupé d'une fable à suivre dans tous ses développements, que d'un caractère à retracer sous toutes ses faces. Il s'est attaché à Marie de Médicis, et l'a suivie durant trente-deux ans, depuis le jour de son sacre, qu'ensanglanta le poignard de Ravaillac, jusqu'à celui de sa mort; depuis le palais du Louvre jusqu'au galetas de Cologne, où vint expirer la veuve de Henri IV. Toute cette période de trente-deux années de guerres domestiques et civiles, de vicissitudes politiques, l'auteur l'a parcourue d'un vol inégal, c'est-à-dire que tantôt il a plané sur l'ensemble, tantôt il s'est arrêté sur les détails. Dans la multitude d'événements que lui offraient trente-deux années d'histoire, il a choisi ceux qui l'ont frappé le plus vivement pour les formuler en drame; les autres, il les a rappelés au moyen du récit. De même, à l'égard des personnages, il les a placés sur le premier plan ou les a relégués au dernier, suivant que leur physionomie a plus ou moins saisi son imagination. Il n'en a créé qu'un petit nombre, mais dans cette partie il n'a manqué ni de talent ni de bonheur : nous citerons son Stelli, sa Nysmy, tous deux fruits d'un amour illégitime; l'intérêt de cœur qu'excitent leurs aventures ranime à propos l'intérêt historique qui règne dans tout le cours du roman.

ROBERT LE MAGNIFIQUE, *histoire de la Normandie au Xe siècle*, 2 *vol. in*-8, 1835. — Robert le Magnifique, chef du duché de Normandie, et bien digne d'en porter la couronne sur son front hautain, après avoir vaincu le duc d'Alençon, vassal rebelle, lui impose de dures conditions; il exige qu'il se rende à discrétion, et on l'amène, la corde au cou, dans le camp des Normands. Un chef arabe, nommé Kahel, qui est rendu à rançon, est condamné à mort malgré toutes les lois de la guerre. Mais cet Arabe a une sœur dont Robert le Magnifique est amoureux; on lui laisse la vie, et elle la consacre à se venger du duc de Normandie. Pour expier ses péchés, ou pour rendre le ciel favorable à ses amours, Robert entreprend un pèlerinage en terre sainte. Il traverse les Alpes, va à Milan, puis à Rome, et s'embarque ensuite à Venise; de là il va à Byzance, d'où il continue sa pieuse excursion. Le roman fait ainsi voyager le lecteur en Normandie, en Italie, en

Grèce, en Turquie, en Palestine, et dans toute l'Asie Mineure. Au dénoûment, tous les personnages se trouvant réunis à Nicée; Kahel empoisonne Robert, accomplissant ainsi sa vengeance, et le duc est enterré dans cette plaine de Nicée, où devaient apparaître, vers la fin du XIe siècle, les chevaliers que Pierre l'Ermite conduisait à la croisade.

LE COMTE DE NÉTY, 2 *vol. in*-8, 1838. — Taormina ou Tauromin fut assiégée onze fois par les Normands. Selon quelques auteurs arabes, ces nombreux siéges ne furent jamais entièrement levés, ce qui leur faisait dire, avec l'emphase ordinaire à leur style, que la ville de Taurus avait vu cinq mille soleils éclairer les efforts impuissants des chrétiens. M. Lottin de Laval a pris ce siége mémorable pour sujet de son roman. Jourdan Tancrède, comte de Néty, attaque la ville, qui finit par être emportée; il aime la sultane Ziza, qui passe pour fille de Vittumen, l'émiralem de Catane, mais qui a une autre origine, et qui même est chrétienne. Ce roman est une épopée chevaleresque, ornée de toutes les beautés du genre, combats, tournois, assauts, dangers de toute espèce. Le perfide émiralem s'épuise en inventions pour se délivrer du comte de Néty par le poison ou par le fer. Au moment même où le comte et Ziza sont le plus près du bonheur, la mort les menace aussi de plus près que jamais.

Nous connaissons encore de cet auteur : Les Truands, in-8, 1832. — Un an sur les chemins, 2 vol. in-8, 1837.

LOURDOUEIX (H. de), ex-censeur royal.

* LES FOLIES DU SIÈCLE, *roman philosophique*, *in*-8, 1817. — Le héros de ce roman est un jeune Français, qui revient d'Allemagne la tête chargée d'abstrastions et de gravité. Ses idées métaphysiques deviennent suspectes aux yeux d'un certain docteur Anselm, ami des parents du jeune homme, qui déclare le pauvre Joseph atteint de folie, et annonce à ses parents l'indispensable nécessité de l'envoyer à Charenton. Conduit dans cet hospice par ordonnance du médecin, Joseph se trouve pourtant avoir conservé assez de raison pour bien observer les divers malades dont il est devenu le compagnon d'infortune. Le premier qu'il rencontre est un malheureux dont l'imagination s'est remplie de terreurs et de conspirations qui le poursuivent; il ne rêve que précipices, qu'explosions et machines infernales. Dans le second chapitre figure un brave guerrier, qui, après avoir participé à une immense gloire militaire, s'est persuadé que la fin du monde est arrivée le jour où il est sorti de la carrière des armes; il s'était figuré que la terre ne devait produire que des lauriers; la vue

d'une branche d'olivier l'a rendu fou, et c'est à son imagination qu'il demande ce que la réalité lui refuse. Un troisième malade est l'homme aux principes, qui se vante d'une généalogie d'opinions que rien n'a interrompu dans le cours de sept ou huit siècles; inflexible sur tous les points, il veut pendre indistinctement tout ce qui n'a pas suivi la même ligne que lui, sans s'inquiéter du nombre de gens à pendre, et de la possibilité des exécutions. Le chapitre de l'homme aux pirouettes est un des plus piquants de l'ouvrage. Nous indiquons aussi celui intitulé mes Divagations, qu'on peut regarder comme le résumé des principes politiques de l'auteur.

On a encore de cet auteur : * Les Séductions politiques, ou l'An 1821, in-8, 1822.

LOUVET DE COUVRAY (J. B.),
de l'Institut, né à Paris en 1764, mort le 25 août 1795.

AMOURS DU CHEVALIER DE FAUBLAS, 3e *édition*, *revue par l'auteur*, 4 *vol. in*-8, 1797. — La première édition de ce roman fut publiée sous les titres suivants : *Une année de la vie du chevalier de Faublas*, 5 *parties*, 1787; *Six semaines de la vie du chevalier de Faublas*, 8 *parties*, 1788; *Fin des amours du chevalier de Faublas*, 6 *parties*, 1790; en tout 19 parties *in*-12. — Sous le titre de *Madame de Lignolles*, Mme Guénard a donné une suite à cet ouvrage, suite qui est loin de valoir le livre de Louvet.

Le roman de Faublas est un de ces livres ingénieux que les moralistes blâment d'autant plus sévèrement, qu'exempts d'obscénités, et lus dès lors par un grand nombre de personnes, ils altèrent essentiellement la rectitude des principes moraux, en favorisant cette mollesse frivole dont on se préserve difficilement au milieu d'une civilisation avancée. Qu'on se figure, en effet, une interminable histoire du vice sans voile et sans robe nuptiale; une histoire d'alcôves et de boudoirs, où passent les grands seigneurs et les bourgeois, les soubrettes et les duchesses, les magistrats et les mousquetaires. Une histoire où les hommes se ruent sur les femmes, les femmes sur les hommes; où on se prend, on se quitte, on se choisit, on ne se choisit pas, on fait l'amour sur les toits, dans les cours, dans les murs, dans la petite maison et dans le couvent, dans l'écurie et dans le salon, dans la voiture armoriée et dans l'ignoble fiacre.—La scène se passe au XVIIIe siècle, dont le roman de Faublas résume, non pas l'esprit, non pas la philosophie, non pas la poésie, non pas la pensée intelligente, mais bien le vice, le scandale, la débauche, la nudité, l'oubli de tous les devoirs et la sensualité brutale. A ce titre, et comme

témoignage irrécusable, complet, incroyable, d'une horrible décadence, ce livre mérite d'être lu par les personnes d'un âge mur, qui, à l'exception de l'intéressant épisode de Lodoïska, n'y trouveront du reste qu'un obscène récit sans vraisemblance et sans style.

On a encore de Louvet : * Émilie de Valmont, ou le Divorce nécessaire, 3 vol. in-12, 1792.—Mémoires de J. B. Louvet, de la journée du 31 mai, etc., 2 vol. in-12, 1822.

LUCHET (Auguste).

FRÈRE ET SŒUR, 2 *vol. in*-8, 1838. — M. Duplessis, négociant de Dieppe et ancien corsaire devenu armateur, est un vrai tyran domestique. Sa première victime est sa femme; victime douce, résignée, modèle des épouses malheureuses, qui sait que son devoir est de souffrir, création charmante qui fait honneur au romancier. M. Duplessis a deux enfants, un fils et une fille; son fils, qui aurait le goût de l'étude et la passion des arts, il le condamne à la vie de négoce et de boutique, et il faut que le jeune homme étouffe sa vocation, embrasse une profession qu'il déteste, parce que son père le veut ainsi. Quant à sa fille, il lui notifie un jour qu'elle doit épouser M. Valery, l'ancien commis de la maison; homme habile, qui a su se rendre nécessaire à son chef, auquel il a prêté de l'argent, et s'il retirait ses fonds, la maison Duplessis courrait grand risque de faillir à l'honneur commercial. Il faut donc que la jeune fille épouse un homme méchant, qu'elle déteste, parce que son père le veut ainsi. Mais elle a un frère, noble jeune homme dont elle connaît le grand cœur; elle a recours à lui dans sa détresse; il accourt, et, à force de résolution, de courage, il empêche le sacrifice de s'accomplir. Mais le père sera ruiné; pour se venger de ses enfants, dont la résistance a fait son malheur, il les maudit et les chasse. Toutefois, après un grand nombre d'événements et de situations touchantes, le roman se termine par un dénoûment satisfaisant.

Nous connaissons encore de M. Aug. Luchet : Thadéus le Ressuscité, publié en société avec M. Michel Masson (voy. ce nom).

MACKENSIE (Henri), né à Édimbourg en août 1745.

L'HOMME SENSIBLE, *trad. par Saint-Ange*, *in*-12, 1775. (*L'original fut publie en* 1771.)— Le succès universel et durable des romans de Mackensie a marqué sa place parmi les écrivains les plus distingués de l'Angleterre; ses ouvrages ont le rare et inappréciable mérite de l'originalité, et il s'est frayé une route qui lui appartient exclusivement. Dans les romans de cet auteur, l'attention du lecteur n'est point captivée comme dans les romans de

Fielding par un caractère fortement dessiné, par un plan bien conçu, ou, comme dans ceux de Smollet, par une *humour* franche et une connaissance profonde de la vie humaine; et lorsqu'il est prophétique, il ne l'est point de la même manière que Richardson et Sterne. Toutefois, les ouvrages de Mackensie peuvent être considérés comme appartenant à la même classe que celle de ces derniers auteurs; et dans le grand nombre d'imitateurs qui ont cherché à rivaliser avec lui, il n'est pas un seul auteur anglais qui puisse lui être comparé. Mackensie s'est proposé surtout pour objet, dans ses romans, d'être à la fois pathétique et moral, en peignant l'effet d'un événement, soit important, soit insignifiant, sur l'homme en général, et particulièrement sur ceux qui sont non-seulement justes, honorables et éclairés, mais naturellement plus propres à éprouver ces sentiments délicats auxquels restent fermés les cœurs ordinaires. Ce fut le but direct et avoué de Mackensie dans son roman de l'Homme sensible. — Harley, c'est le nom de l'homme sensible, a reçu de la nature un cœur affectueux, facile à toutes les impressions du bien; une âme dont l'excessive délicatesse est l'unique et noble défaut; mais cette délicatesse excessive n'est pas une sensiblerie niaise qui porte indifféremment sur tous les objets; la sensibilité d'Harley est noble et touchante, elle s'adresse aux misères humaines; le faible trouve en lui un appui, l'opprimé un défenseur, sa compassion descend même jusqu'au vice, parce que le vice est encore un malheur, surtout quand il n'est qu'une faiblesse, et c'est le plus souvent. On sent qu'une âme si belle était faite pour la plus douce des sympathies, l'amour; aussi Harley devient-il amoureux, et cette passion qu'il renferme en lui-même use le reste de ses forces. N'en trouvant plus pour supporter l'excès de son bonheur, quand il apprend que son amour est partagé, il expire, et sa mort, admirablement racontée par Mackensie, est vraiment déchirante. — L'Homme sensible n'est point une histoire, mais une série d'incidents qui se succèdent, et sont tous rendus intéressants par les sentiments qu'ils excitent dans Harley, dont le caractère est supérieurement tracé. Quoique dupé et escroqué à Londres, Harley ne cesse pas d'être à nos yeux un homme de sens et d'esprit; il n'est pas exposé à cette espèce de mépris que les lecteurs, en général, ont pour les nouveaux débarqués dans la capitale, parce que c'est une occasion de s'applaudir eux-mêmes de la connaissance qu'ils ont du monde. La conduite énergique d'Harley avec l'impertinent voyageur qu'il rencontre dans la diligence, son mouvement d'indignation en écoutant l'histoire d'Édouard, sont des détails amenés avec art, pour montrer aux lecteurs que la douceur et l'affabilité de son caractère ne tiennent point à la

lâcheté, et que, dans l'occasion, il sait se conduire en homme de cœur.

L'HOMME DU MONDE, *trad. par Saint-Ange*, 2 *vol. in*-12, 1775. — L'Homme du monde est encore plutôt l'histoire des épreuves du sentiment qu'une suite d'aventures; mais ce second ouvrage est très-inférieur au premier. Le talent aimable et pur de Mackensie était plus propre à peindre les douces images de la vertu que les tristes excès d'une dépravation systématique: celui qui nous avait développé les fibres délicates du cœur d'Harley, ne pouvait guère sonder la profondeur de l'âme d'un Sindal. L'infamie de ce Sindal nous peint un homme endurci dans l'égoïsme, par l'habitude d'assouvir ses goûts libertins; c'est le contraste d'Harley, dont la sensibilité morale a pris un tel ascendant, qu'il n'est plus propre aux affaires journalières de la vie. Le caractère de Sindal est si affreux, que l'on serait tenté de croire qu'il n'a rien de réel, si malheureusement on ne savait pas que, comme dit Burns, *les plaisirs des sens endurcissent le cœur et pétrifient la sensibilité*, et qu'il n'exista jamais un homme constamment vertueux sans être capable d'une courageuse abnégation de soi-même. L'histoire de Sindal, et particulièrement celle des Annesley, est parfaitement tracée: peut-être l'auteur n'a-t-il écrit rien au-dessus de la scène entre le frère et la sœur près de l'étang.

HISTOIRE DE JULIE DE ROUBIGNÉ, *in*-12, 1779. — Dans ce beau et tragique roman épistolaire, l'auteur s'est proposé de faire la contre-partie de l'Homme du monde, et de composer un roman dans lequel tous les caractères seraient naturellement vertueux, et dont la catastrophe, comme cela arrive souvent dans le monde, ne serait pas l'effet d'une scélératesse préméditée, mais de passions et de sentiments honnêtes, louables même, qui, ayant été encouragés jusqu'à l'exaltation, et se trouvant en opposition par un hasard funeste, amènent les plus désastreuses conséquences. Julie de Roubigné est une des histoires les plus déchirantes qui aient jamais été écrites. Les circonstances qui atténuent les erreurs des victimes, dont le malheur nous intéresse, nous montrent qu'il n'y a plus ni espérance, ni remède, ni vengeance. Quand un Sindal ou un Lovelace se présentent comme le mauvais principe, comme l'agent de tout mal qui s'opère, nous croyons qu'une chance fera trahir leurs artifices; leurs victimes, du moins, ont la conscience de leur innocence, et le lecteur conserve jusqu'à la fin l'espoir qu'elles seront vengées; mais lorsque, comme dans Julie de Roubigné, le retour d'un attachement mutuel entre deux êtres aimables et vertueux, dans leur imprudence, éveille justement l'honneur jaloux d'un mari dont l'âme est haute et fière; quand nous voyons Julie si fort à plaindre pour avoir sacrifié un premier

amour à la piété filiale; Savillon malheureux comme elle, par son tendre attachement à un objet qui en est digne, et Montauban par le sentiment jaloux d'une réputation sans tache, nous ne pouvons plus prévoir qu'une catastrophe terrible. Le soutien sur lequel s'appuyait chaque victime est ce qui lui perce le cœur, et les sentiments auxquels elles se livraient d'abord bien légitimement, les précipite dans l'erreur, le crime, le remords et le désespoir. — Les lecteurs qui s'émeuvent facilement aiment dans Julie de Roubigné la vérité des sentiments et la vérité du style: quel est celui qui, dans le cours de sa vie, n'a pas eu à gémir sur quelques-unes des douleurs dont Julie de Roubigné rappelle le souvenir?

ŒUVRES COMPLÈTES, *traduit de l'anglais par Bonnet*, 5 *vol. in*-12, 1825. — Outre la traduction des romans déjà cités, cette collection contient six nouvelles publiées par Mackensie dans deux recueils périodiques, le Miroir et le Fainéant. Ces nouvelles sont: l'Histoire de la Roche, l'Histoire de Nancy Collins, l'Histoire d'Albert Bane, de Sophie M***, du père Nicolas, et l'Histoire de Louise Venoni. Cette dernière nouvelle, histoire simple, triste, éloquente, est un de ces récits qu'il suffit d'avoir lus une fois pour ne les oublier jamais.

MAHUL (Alp.-Jacques), né à Carcassonne le 31 juillet 1793.

LE CURÉ DE VILLAGE, *in*-12, 1819. — Le style de ce petit roman est simple, clair et correct, dégagé de tout le luxe d'ornements inutiles. La morale en est douce et pure; la relation de la vie du bon curé est intéressante et instructive. Les enfants et les hommes faits peuvent lire avec fruit ces mémoires, où sont retracées les actions d'un respectable ministre de la religion, qui pratique la morale de l'Évangile, qui fait consister ses devoirs à diriger ses semblables dans les voies de la vertu, à les détourner des sentiers du vice, et à les consoler s'ils viennent à tomber dans le malheur.

MAIGNAUD (Mme Louise).

LA FEMME DU MONDE ET LA DÉVOTE, 4 *vol. in*-12, 1829. — La donnée de ce livre est morale, quoique la conduite des principaux personnages qui y figurent ne le soit pas du tout. L'auteur a dessiné le tableau de deux jeunes femmes qui arrivent au même but par deux chemins opposés. La femme du monde trouve des obstacles à la vertu dans les plus brillants salons de la société; la dévote rencontre un séducteur en soutane. Déjà de nombreux

ouvrages ont traité le même sujet, néanmoins le roman de Mme Maignaud commande un vif intérêt. La fable est bien conçue et marche avec rapidité; les caractères sont habilement tracés et se soutiennent jusqu'à la fin.

Nous connaissons encore de cet auteur : La Fille mère, 4 vol. in-12, 1830. — Les Étudiants, épisode de la révolution de 1830, 4 vol. in-12, 1831.

MAINTENON

(Fr. d'Aubigné, d'abord dame Scarron, ensuite marquise de), née dans la prison de Niort en 1685, morte à Saint-Cyr le 5 avril 1719.

LETTRES DE MADAME DE MAINTENON (*recueillies et publiées par la Beaumelle*), 2 *vol. in*-12, 1752; *idem*, 9 *vol. in*-12, 1756; *idem*, 6 *vol. in*-12, 1806. — Ces lettres n'ont ni les traits piquants, ni les peintures vives, ni les saillies et les tournures originales qu'on trouve partout dans celles de Mme de Sévigné; mais elles sont écrites avec beaucoup de naturel et de sagesse; elles annoncent un esprit juste, une humeur égale, un caractère noble, une âme plus élevée que tendre; ce qui les rend particulièrement intéressantes, c'est qu'elles ont rapport aux événements contemporains. En général, il résulte de toutes ces lettres qu'il régnait alors à la cour un ton de gravité et de politesse, qu'on y avait généralement de l'esprit et de l'instruction, mais surtout qu'on y était dévot.

MAISONFORT (Mme de la).

L'HÉRITIÈRE POLONAISE, 3 *vol. in*-12, 1811. — Ce roman est une espèce de mélodrame où les acteurs se succèdent avec autant de rapidité que les événements; il en vient de Paris, de Rome, d'Amérique, d'Asie, de tous les coins de l'univers. Enfin, après un nombre infini de combats, d'enlèvements, de voyages, de surprises, de persécutions, tout rentre dans l'ordre, tout se trouve pour le mieux. Les héros du livre étaient à des distances immenses l'un de l'autre; c'est un jeu pour l'auteur de les réunir : l'un revient à pied du fond de la Pologne; l'autre arrive de Vienne en berline; un troisième vient du Pérou, un quatrième de la Perse, un cinquième de Madras, et plus de trente personnes, sans s'être donné le mot, arrivent à la même heure dans le même village, dans la même maison, pour tirer le lecteur de peine, débrouiller vingt intrigues, punir le crime et sauver l'innocence persécutée. — Au milieu d'une histoire aussi embrouillée, on trouve quelques épisodes intéressants : par exemple l'histoire d'un certain misan-

thrope, le meilleur morceau de tout l'ouvrage; plusieurs observations fines, qui annoncent la connaissance du cœur humain; des caractères tracés avec assez de fermeté, tels que ceux de Laurent, de la comtesse Morleski, du baron de Kerlozée, du curé, d'Henriette, et surtout celui de Mme Volf, qui soutient jusqu'à la fin son rôle atroce et scélérat.

MAISTRE (le comte Xavier de), né à Chambéry en 1765.

VOYAGE AUTOUR DE MA CHAMBRE, *suivi du Lépreux de la vallée d'Aoste*, *in*-12, 1812. — Le Voyage autour de ma chambre est un joli petit roman qu'on lit d'un bout à l'autre sans quitter le volume, qu'on relit vingt fois avec plaisir, mais qui perdrait beaucoup à être analysé.

EXPÉDITION NOCTURNE AUTOUR DE MA CHAMBRE, *in*-18, 1825. — L'Expédition nocturne est une suite au charmant Voyage autour de ma chambre. Le public avait trouvé bon que M. de Maistre, sous prétextre de voyager chez lui, le fît réellement voyager avec lui dans l'empire des rêveries et des chimères, et qu'il se jouât, dans une ingénieuse facétie, du public et de lui-même. Il était juste qu'il recommençât; et l'Expédition nocturne autour de ma chambre, récit plus étendu et tout aussi bizarre que le premier, est comme un nouveau chapitre de ce voyage fantasmagorique. L'auteur n'est pas inférieur à lui-même dans l'Expédition nocturne; il s'amuse avec la même grâce qu'autrefois de ses propres idées; il séduit, il entraîne par cette aimable facilité d'esprit, cette chaleur d'âme, ces mouvements affectueux, cette inspiration naturelle et douce avec laquelle il s'écrie : « J'aime les arbres qui me prêtent leur ombre, et les oiseaux qui gazouillent sous le feuillage, et le cri nocturne de la chouette, et le bruit des torrents; j'aime tout.... j'aime la lune! » On voit qu'une ironie légère se mêle à ces transports : il en est de même partout.

LES PRISONNIERS DU CAUCASE, *in*-18, 1815. — Les Prisonniers du Caucase, dans un récit vraiment dramatique, plein de feu, de mouvement et de variété, offrent le tableau de la captivité du major Kaschambo chez les Tchetchenges indépendants, et de sa délivrance merveilleuse, due au courage et à la présence d'esprit de son fidèle serviteur Ivan. Cette nouvelle offre les plus curieux détails sur cet empire nouveau, vaste mélange de civilisation et de barbarie, de superstition et de lumières, de luxe et de rudesse, de vices modernes et d'antiques vertus.

LA JEUNE SIBÉRIENNE, *imprimé à la suite des Prisonniers du Caucase.* — Cette nouvelle, qui nous représente aussi avec de précieux détails les mœurs de l'empire russe, est l'histoire de la jeune

Prascovie Lopouloff, qui, vers la fin du règne de Paul Ier, partit du fond de la Sibérie, seule, à pied, presque sans argent, pour venir demander à l'Empereur, dans Saint-Pétersbourg, la grâce de son père, exilé depuis quatorze ans. On sait que Mme Cottin en a fait une héroïne de roman, sous le nom d'Élisabeth. « La véritable héroïne, dit-elle, est bien au-dessus de la mienne, elle a « souffert bien davantage. » Cette véritable héroïne la voici : M. de Maistre a écrit l'histoire de Prascovie d'après son récit même, et il nous fait traverser avec elle les plaines de la Sibérie, les misérables villages semés à de si grandes distances sur cette longue route, les déserts glacés, Ekaterinembourg, les monts Ourals, le Volga, Nijeni-Novogorod, Moscou, enfin Saint-Pétersbourg, où elle trouve, au milieu de toutes ces convenances sociales qu'elle ignore, comme une nouvelle solitude. Dans la Jeune Sibérienne, tous les petits incidents romanesques ont disparu ; il n'y a ici ni scènes d'amour, ni grandes phrases à sentiments, ni mariage obligé : l'histoire, dépouillée de tout cet appareil de convention, est bien plus touchante parce qu'elle est vraie. Il est impossible de n'en pas être ému. Partout une admirable simplicité, nulle part les combinaisons, les calculs d'un auteur; c'est Prascovie elle-même que l'on croit entendre. Dans Mme Cottin, Élisabeth épouse le jeune Smoloff, qui la seconde dans ses périlleuses tentatives; Prascovie, qui n'est pas une héroïne de roman, et qui n'a jamais connu que sa pieuse tendresse, mourut dans un couvent en 1809, des suites de ses longues souffrances. Sa mission était remplie; elle n'avait vécu que pour sauver son père, et les dangers, l'épuisement, les peines de tout genre, inséparables d'une telle épreuve, rendaient ce dénoûment presque inévitable. L'âme, avec toutes ses espérances, peut bien soutenir une jeune fille durant dix-huit mois d'angoisses et de fatigues; mais le corps n'a point la force de l'âme, et il succombe en lui obéissant.

MALARME

(Mlle Charlotte de Bournon, dame), née à Metz en 1753.

Voici la liste chronologique des ouvrages de cette féconde romancière : Lettres de milady Lindsey, 2 part. in-12, 1780. — Mémoires de Clarence de Weldone, 2 vol. in-12, 1780.— Le Fripon parvenu, in-12, 1782.—Anna Rose Trée, 2 vol. in-12, 1783. —Histoire d'Eugénie de Bedfort, 2 vol. in-12, 1784.— Richard Bodley, 2 vol. in-12, 1785. — Tout est possible à l'amitié, 2 vol. in-12, 1786. — Lettres de milord Walton à sir Hugh, 2 vol. in-12, 1789. — Milord Elive, 3 vol. in-12. — Les trois Sœurs, 4 vol. in-12, 1795. — Les trois Frères, 2 vol. in-12, 1798.— Théobald Leymour, 3 vol. in-12, 1799. — Miralba, chef de brigands, 2 vol. in-12, 1800. — Plus vrai que vraisemblable, 3 vol. in-12, 1801. — Le Temps passé, 2 vol. in-12, 1801. — Peut-on s'en douter? 2 vol. in-12, 1802. — Les deux Borgnes, 3 vol. in-12, 1803. — Les trois Gé-

nérations, 3 vol. in-12, 1804. — Alicia, 2 vol. in-12, 1805. — Thècle, ou le Legs, 3 vol. in-12, 1806. — Hannibal, 2 vol. in-12, 1808. — Les trois Familles, 4 vol. in-12, 1810. — Héléna Aldmar, ou le Bigame, 4 vol. in-12, 1810. — Qui ne s'y serait trompé, 3 vol. in-12, 1810. — Le Naufrage, 5 vol. in-12, 1812. — Stanislas, roi de Pologne, 3 vol. in-12, 1812. — Charles et Arthur, 3 vol. in-12, 1813. — Constance Dauvalière et Jules Despernon, 3 vol. in-12, 1813. — La Famille Tilbury, 3 vol. in-12, 1816.— Lancelos-Montagu, 3 vol. in-12, 1816.— Egbert Névil, 3 vol. in-12, 1817. — Olympia et Ethelwolf, 3 vol. in-12, 1818. — Les Orphelins de Holy-Island, 3 vol. in-12. — Les Pensionnaires, 3 vol. in-12, 1818. — La Sourde et Muette, 3 vol. in-12, 1819. — Les Ruines d'un vieux château de la haute Saxe, 3 vol. in-12, 1821. — Phédora et Adelina, 4 vol. in-12, 1822. — Le Brigand démasqué, 3 vol. in-12, 1824. — Les deux Propriétaires d'un vieux château dans les Hautes-Alpes, 4 vol. in-12, 1824.— Edward et Henri, 3 vol. in-12. — Lequel des Deux? ou les Frères jumeaux, 3 vol. in-12, 1826.

MANZONI (Alexandre), célèbre poëte italien du XIXe siècle.

LES FIANCÉS, *histoire milanaise, traduite par M. Rey-Dusseuil*, 5 *vol. in*-12, 1828; *idem par Gosselin*, 5 *vol. in*-32, 1828; *idem par M. de Mongrand*, 5 *vol. in*-12, 1832. — C'est à Lecco qu'est le point central de ce roman historique; les événements qu'il retrace eurent lieu dans le Milanez, en 1629 et en 1630, alors que ce pays était sous la domination des Espagnols, et que la peste y fit pour la troisième fois de si affreux ravages. — Un jeune homme, Laurent Tramaglino, filateur de soie, et Lucie Mondella, jeune fille d'une condition égale à celle de son futur, sont fiancés et à la veille de leur mariage. Don Rodrigo, célèbre contumax, la terreur du district de Lecco, qu'habitent aussi les deux fiancés, a fait attention à Lucie, et a gagé de s'en rendre possesseur. Ce Rodrigo vit dans un château isolé, et est entouré d'une bande de scélérats, terreur de la contrée. Par ses ordres, ses partisans intimident le curé Abondio, qui doit bénir le lendemain l'union des deux jeunes gens, et ce pauvre ecclésiastique, frappé de terreur, n'ose désobéir aux ordres de Rodrigo. Les fiancés, exposés aux persécutions de ce chef de bandits, se décident à quitter Lecco. Lucie se retire dans un couvent; Laurent va à Milan, où vient de se déclarer une horrible famine; il s'oppose à la violence de la foule révoltée contre ses magistrats, mais il est signalé comme un des provocateurs de la révolte, et forcé de fuir le territoire milanais. Rodrigo, qui a fait de vains efforts pour faire quitter à Lucie le couvent où elle s'est réfugiée, s'adresse à un autre brigand plus terrible et plus puissant que lui, désigné sous le nom de l'Inconnu, et le prie de lui rendre le service d'enlever Lucie; celui-ci fait tomber Lucie dans une embuscade, la conduit à son château, où elle fait intérieurement vœu de renoncer à son mariage et de se vouer à la Vierge; à peine la jeune fiancée est-elle en la puissance de l'Inconnu, qu'il est tour-

menté par l'idée de la violence qu'il exerce. Instruit de l'arrivée de l'archevêque de Milan, et déjà préparé intérieurement par ses remords, il renonce à exécuter la promesse qu'il a faite à Rodrigo, et remet Lucie entre les mains du prélat, qui la confie aux soins d'une dame de Milan. Bientôt la peste éclate dans cette ville qui est encombrée de morts et de mourants. Laurent, impatient de connaître le sort de sa fiancée au milieu de cette calamité générale, vient à Milan, où il apprend qu'elle est malade, et qu'elle a été transférée au lazaret. Non sans peine il parvient jusqu'à ce lieu, où il voit Rodrigo près de rendre le dernier soupir; il y retrouve Lucie parfaitement guérie; elle est relevée de son vœu téméraire, et le curé Abondio, qui a été témoin de la mort de Rodrigo, ne fait plus difficulté de marier les deux fiancés. — L'action de ce roman manque d'unité, et le but moral, trop abstrait, fait quelquefois tort à la vraisemblance; mais les détails sont pleins de vie et de charme, les épisodes intéressants, et toujours empreints de grandeur et de vérité.— J. Rosini a publié l'histoire de la religieuse de Monza pour faire suite aux Fiancés, traduit par Cohen, 5 vol. in-12, 1830.

MARCEL (Jean-Jacques), orientaliste, né à Paris en 1777.

CONTES D'UN ENDORMEUR, ou *les dix Soirées malheureuses*, 3 *vol. in*-12, 1828. — Ce sont des contes à la manière des Mille et une Nuits, et l'on dirait au charme des récits, à la multiplicité et à l'éclat des détails, qu'ils appartiennent à la même famille. M. Marcel a rapporté à son retour d'Égypte le manuscrit, qui lui avait été donné par un musulman d'origine cophte, rempli de lumières et d'esprit, alors secrétaire du divan de la ville du Caire, que M. Marcel a regardé constamment, malgré ses dénégations, comme l'auteur de ces fictions ingénieuses.

MARÈSE (Mme de).

CHARLES DE MONTFORT, 2 *vol. in*-12, 1811. — Au commencement de la révolution, Charles de Montfort se crut obligé de quitter la France avec les officiers de son régiment. Montfort laissait en France une mère, une épouse, un enfant chéris. Peu de temps après ce fatal départ, sa mère succomba sous le poids de sa douleur, laissant Pauline, l'épouse de Montfort, seule avec sa beauté, sa jeunesse et son inexpérience. Le soir même de la mort de sa belle-mère, la comtesse de Montfort est arrachée de sa demeure, séparée de son fils et précipitée dans une prison, où le malheur

la rapproche d'un être séduisant, qui, sous les dehors de la franchise et de l'amitié, cachait un cœur faux et perfide. Pauline se livre sans défiance aux prévenances de la plus dangereuse des femmes; et bientôt, victime de la faiblesse de son propre cœur et de la plus noire intrigue, elle oublie, dans l'enivrement d'un coupable amour, ses devoirs d'épouse et de mère. Cependant un régime plus doux avait succédé aux orages révolutionnaires. Pauline avait recouvré sa liberté par les soins de son amant, lorsque tout à coup Montfort, qui avait obtenu l'autorisation de rentrer dans sa patrie, apparaît à Pauline qui porte dans son sein une preuve terrible de sa faiblesse. Déchirée par ses remords et par son amour pour son amant, qui, malgré les reproches de sa conscience, règne en tyran sur son cœur, la malheureuse comtesse de Montfort tombe mourante aux pieds de son époux. Ici l'auteur a porté à son comble l'admiration et l'attendrissement. Nous n'essayerons pas de donner une idée de cette combinaison si touchante, que nous craindrions d'affaiblir dans une faible esquisse; nous nous contenterons d'assurer que la vertu de Montfort, soumise à la plus délicate de toutes les épreuves, en sort victorieuse; la générosité, la noblesse de son âme, paraissent dans tout leur jour; il pardonne à Pauline; il pardonne même à son amant; mais il pardonne sans s'avilir, sans altérer l'admiration qu'on doit à son caractère. Cependant c'est en vain que la malheureuse Pauline vient d'obtenir sa grâce; son cœur brisé recèle le germe de la mort, et bientôt elle meurt dans les bras de son époux, après avoir été témoin, pour dernière punition, de l'inconstance de son amant. — Il n'y a dans cette agréable production ni événements imprévus, ni combinaisons forcées; tout y est simple et naturel, tout y attache et intéresse.

MARIE NEVILL, 3 *vol. in*-12, 1814. — Le plan de ce roman est aussi simple que bien conçu. L'auteur a voulu tracer le tableau de tout ce que le sexe le plus faible peut opposer de constance, de résignation, de dévouement, à tout ce que le nôtre peut présenter de dureté, de perfidie, d'abus de pouvoir et d'atrocités. Dans un antique château, situé sur un point des côtes de l'Angleterre, Marie voit s'écouler ses premières années auprès d'un père bizarre et d'une tendre mère dont les conseils et les exemples gravent dans son cœur en traits ineffaçables le sentiment du devoir. Privée bien jeune encore de cet excellent guide, Marie ne tarde pas à perdre bientôt son père, qui toutefois, avant de mourir, a eu le temps de donner à sa fille un protecteur, un époux. Tout semblait devoir garantir le bonheur de Marie : une excellente éducation, une fortune immense, un mari jeune, pourvu de tous les avantages du corps et de l'esprit; mais hélas! ces dons

précieux cachaient l'âme la plus atroce, le cœur le plus corrompu. Livré aux plus dangereuses passions, sir Lauderdale dissipe rapidement sa propre fortune et l'immense héritage de son beau-père. Chaque jour une nouvelle folie, une nouvelle bassesse, un nouveau forfait même, achèvent de dévoiler son affreux caractère à la malheureuse Marie; et celle-ci, épouse soumise, victime dévouée, n'oppose que la patience, la douceur, la générosité aux procédés odieux d'un maître impérieux qui n'entend pas même la voix de la reconnaissance, et qui repousse la tendresse par la dureté. Marie, qui ne peut aimer son époux malgré lui, n'en est pas moins douée d'un cœur profondément sensible; et l'auteur a eu l'art de la placer dans une situation où l'amour l'attaque encore avec ses plus dangereuses séductions. Une froide analyse ne saurait donner l'idée du charme et de l'intérêt de ces différents tableaux; c'est dans l'ouvrage même qu'il faut admirer l'inépuisable constance et le dévouement sans bornes d'un être angélique, victime des plus horribles machinations, et d'un respect inviolable pour ses devoirs.

MARIE D'HEURES, pseudonyme de Mme PABAN.

MARIVAUX (Pierre CARLET DE CHAMBLAIN de), né à Paris en 1688, mort le 12 février 1763.

VIE DE MARIANNE, ou *les Aventures de la comtesse de....* 3 *vol. in*-12, 1731. — Marianne est un des meilleurs romans français, pour l'intérêt des situations, la vérité des peintures, la délicatesse des sentiments; le caractère de Mme de Miran a tout le charme de la bonté naturelle; celui de Mme Dorsin, le mérite des lumières unies à la vertu; celui de M. de Climal est un portrait fidèle et fait avec art de la fausse dévotion et de l'hypocrisie. Marianne et Valville ont toutes les qualités d'un âge aimable avec ses défauts : il n'y a pas jusqu'à Mme du Tour, la grosse marchande, qui ne soit très-bien peinte. Les tracasseries du couvent, l'esprit de communauté, l'audience d'un ministre, le ton du monde, tout est tracé avec une vérité d'expression qui voudrait ressembler à de la naïveté, mais qui laisse voir la finesse. Il est vrai qu'on a reproché à Marivaux, avec trop de justice, une affectation de style qui se fait remarquer jusque dans sa négligence, un artifice qui consiste à revêtir d'expressions populaires des idées subtiles et alambiquées, une abondance vicieuse qui le porte à retourner une seule pensée sous toutes les formes possibles, et qui ne lui permet guère de la quitter qu'il ne l'ait gâtée; enfin un néologisme précieux et re-

cherché qui choque le langage et le goût. Tous ces défauts se retracent dans les divers ouvrages de Marivaux, qui fit donner à son style le nom de marivaudage; mais ils ne sont nulle part rachetés par autant de mérite que dans Marianne. C'était d'ailleurs un cadre également favorable à son talent et à ses défauts. Ses observations se portaient sur les détours secrets de la vanité, les ruses de l'amour-propre, les sophismes des passions. On pouvait l'appeler le métaphysicien du cœur. Souvent il perd trop de temps et de soin à en fouiller les plus petits replis; mais pouvait-il être plus à son aise qu'en prêtant cette espèce de babil moral à une femme qui raconte les aventures de sa jeunesse, dans un temps où elle n'y met plus d'autre intérêt que celui de converser avec elle-même, et de se rendre un compte fidèle de tout ce qu'elle a éprouvé et senti? Aussi Marivaux fait-il présent de tout son esprit à son héroïne, et ne lui fait-il grâce de rien : on dirait qu'il lui dicte l'histoire de la coquetterie et la confession de toutes les femmes. — Mme Riccobini nous a donné la conclusion de Marianne, que l'auteur n'avait pas eu le temps d'achever; cette suite est si bien liée au sujet, le style de Marivaux est si bien imité, qu'il faut être dans le secret pour ne point s'y tromper.

LE PAYSAN PARVENU, 4 *vol. in*-12, 1735. — Les premières parties de ce roman, que Marivaux n'a pas achevé, seront en tout temps une lecture agréable.

On doit encore à Marivaux : * Aventures de ***, ou les Effets surprenants de la sympathie, 5 vol. in-12, 1713-14. — * La Voiture embourbée, in-12, 1714. — * Le Spectateur français, in-12, 1722. — Pharsamond, ou les Folies romanesques, 2 vol. in-12, 1737. (Réimprimé dans les œuvres de l'auteur sous le titre de : Don Quichotte moderne). — Histoire de mademoiselle Goton et de M. le Gris, insérée dans le tome XII des œuvres de l'auteur.

MARMONTEL (Jean-François),
né à Bort (Corrèze), le 11 juillet 1723, mort le 31 décembre 1799.

BÉLISAIRE, *in*-8 *et in*-12, 1766. — « Le Bélisaire de Marmontel, dit Chénier, sans égaler le Télémaque de Fénélon, ni l'Émile de Rousseau, chefs-d'œuvre différents, mais égaux entre eux, à qui nul ouvrage de morale ne peut être comparé chez les autres nations modernes, ni même dans les littératures de l'antiquité, le Bélisaire les suit au moins avec honneur. Ici nous retrouvons Marmontel composant sur la morale un traité méthodique, et dont les formes sont austères; c'est le dernier volume des « Leçons d'un père à ses enfants », et le meilleur après celui qui porte le nom de « Grammaire. » La Leçon de morale évangélique rappelle, quant au fond des idées, la fameuse Profession de foi du vicaire savoyard. Les avantages sont compensés : Marmontel est plus ortho-

doxe, et J. J. Rousseau plus éloquent. Le traité dont nous parlons est encore enrichi de très-beaux passages, tirés des ouvrages philosophiques de Cicéron : ils sont fidèlement rendus, et toujours on y trouve cette correction, cette élégance, cette harmonie qui n'abandonnaient guère Marmontel, quand il écrivait en prose. » — Quoi qu'il en soit du jugement de Chénier, presque aussitôt que Bélisaire parut, il en fut publié plusieurs critiques, ce qui n'empêcha pas que le livre ne fût traduit dans toutes les langues de l'Europe, qu'il ne fût réimprimé et ne le soit encore journellement, tandis que les censures et les critiques ne se lisent plus depuis longtemps.

LES INCAS, ou *la Destruction de l'empire du Pérou*, 2 *vol. in*-8, 1777. — On peut regarder les Incas comme une espèce de roman poétique, qui a l'histoire pour fondement, et la morale pour but; il était difficile de choisir un sujet plus riche et plus propre à instruire et à intéresser. L'ouvrage commence par une description des mœurs et de la religion des Péruviens, qui occupe les quatre premiers chapitres, jusqu'à l'arrivée de la famille de Montezuma, qui apprend à l'Inca du Pérou, Attapalipa, l'effrayante révolution qui a renversé le trône du Mexique sous les coups des Espagnols, les victoires et les cruautés de Cortez, et la mort de Montezuma, frappé de la main de ses sujets. Les limites que nous nous sommes tracées ne nous permettant pas d'analyser les autres parties de cet ouvrage, nous nous contenterons de faire observer qu'en général la peinture des événements extraordinaires qui firent tomber devant une poignée d'Espagnols les empires du Mexique et du Pérou, est tracée avec énergie, avec noblesse, avec intérêt. La description de l'île Christine dans la mer du Sud est un des épisodes les plus agréables du livre. La morale développée dans tout l'ouvrage a pour effet principal de combattre le plus grand fléau de l'humanité, le fanatisme religieux : on ne peut le combattre mieux qu'en racontant ses forfaits, et les plus horribles qu'il ait commis ont eu pour théâtre les deux Indes. Le vertueux Las Cases, qui mérita le titre de protecteur de l'Amérique, est un des personnages les plus intéressants du livre des Incas; le langage qu'il tient dans le conseil des Espagnols, avant l'expédition de Pizarre, est digne du caractère que l'histoire lui attribue.

CONTES MORAUX, *nouv. édit.*, 5 *vol. in*-18, 1823. — Ces contes, qui ont eu depuis tant de vogue en Europe, eurent une origine qui fait honneur au caractère de Marmontel. Boissy, homme de beaucoup d'esprit, mais sans fortune et surtout sans cabale, avait été heureusement surpris par un de ses amis, au moment où l'excès de sa misère le poussait à la plus horrible extrémité du désespoir; l'infortuné allait mourir avec sa femme et son en-

fant! Marmontel obtint pour lui le privilége du *Mercure;* mais ce n'était pas tout que le privilége d'un journal, il fallait à Boissy des collaborateurs qui pussent jeter de l'éclat sur son entreprise. Marmontel ne laissa pas son noble procédé imparfait; il envoya dès le lendemain à Boissy le premier des Contes moraux, intitulé *Alcibiade*, qui eut un succès inespéré. Ce conte d'Alcibiade est fort joli; mais l'action vaut encore mieux que le conte. Soliman II, le Scrupule, et les Quatre Flacons, parurent successivement et à peu près de mois en mois dans le Mercure; il en fut de même de la suite des autres contes, imprimés plus tard séparément sous les titres de Nouveaux contes moraux. Ces contes, ainsi que Bélisaire, offrent des tableaux heureux, d'utiles préceptes, et le mérite d'un bon style; ils ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe, et sont journellement réimprimés.

MARRYAT (le capitaine), romancier anglais du XIXe siècle.

PIERRE SIMPLE, ou *Aventures d'un officier de marine*, *traduit par Defauconpret*, 2 *vol. in*-8, 1837. — Le capitaine Marryat, vrai marin comme l'a été Cooper, a retracé dans ce roman des aventures ordinaires, qui toutes ont pu arriver à un marin dont la vie aurait été traversée par un grand nombre d'accidents et de dangers. Pierre Simple est un jeune homme d'une famille noble, mais d'une branche cadette et pauvre, qui entre à quatorze ans dans la marine anglaise, avec le grade de midshipman, et en sort plus tard pour se marier et recueillir l'héritage de la pairie que lui laisse la mort d'un de ses oncles, lord Privilége. Cet échange de sujets entre la flotte et la chambre haute, en Angleterre, n'est pas rare, et de là vient que l'on voit sur les navires tant de belles manières, de dignités, de mœurs élégantes, et, dans quelques coins de la société la plus élevée de Londres, des habitudes de tavernes, des vices ramenés sur tous les points du globe, des désordres miraculeux, où les plus grands seigneurs d'Angleterre, les seuls grands seigneurs qu'il y ait encore au monde, n'ont pas de rivaux dès qu'ils veulent s'en mêler. — Pierre Simple est un jeune homme de quatorze ans, cadet d'une noble et opulente famille, qui, en vertu du droit d'aînesse, est destiné à mourir de faim, à moins qu'il n'obtienne de vivre aux dépens de l'État, dans un de ces emplois qui sont comme la taxe des pauvres de l'aristocratie anglaise. Pierre Simple, qui n'a jamais vu la mer, est embarqué comme midshipman. Comme il est doué de deux bonnes qualités, de l'honneur et du courage, il leur doit bientôt un zélé protecteur, O' Brien, plus âgé que lui, et qui s'attache à sa destinée de l'amitié la plus dévouée. Dès la première croisière, en

donnant la chasse à un bâtiment français dans le golfe de Gascogne, la frégate s'étant approchée de la côte, est surprise par un ouragan, et poussée avec une force irrésistible sur les brisants; mais le sang-froid du capitaine sauve le bâtiment d'un naufrage qui paraissait inévitable. Bientôt après, Pierre Simple assiste à l'attaque d'une batterie de côte, reçoit une balle dans la cuisse, et pendant que son fidèle ami O' Brien essaye de le sauver, ils sont faits tous deux prisonniers. Au lieu d'aller en prison, Pierre Simple, à cause de sa blessure, est recueilli chez un colonel français, et soigné par sa jeune fille; rien de pur, rien de poétique comme l'attachement que se vouent bientôt ces deux aimables enfants. Mais à peine la blessure de Pierre Simple est-elle guérie, qu'il est forcé d'aller retrouver en prison son ami O' Brien, avec lequel il ne tarde pas de s'évader. De retour dans sa patrie, Pierre Simple surprend à son grand-père une recommandation à l'amirauté en faveur d'O' Brien, et aussitôt, ce qui avait été refusé aux bons services, à l'intelligence et à la bravoure du jeune officier, est accordé à l'apostille d'un lord tombé en enfance. O' Brien est nommé capitaine d'un brick de dix-huit canons, et pour comble de bonheur, Pierre Simple en est le lieutenant. O' Brien part pour aller en croisière devant la Martinique; un jour il envoie Pierre Simple, avec les embarcations du navire, pour aller enlever un bâtiment, mais un ouragan furieux brise les chaloupes sur le rivage, et Pierre Simple, après avoir couru le danger de périr, est une seconde fois fait prisonnier. Or, tandis que Pierre Simple devenait lieutenant, le colonel qui l'avait recueilli dans sa première captivité devenait général, et était nommé au commandement de la Martinique. On comprend que cette seconde captivité ne fut pas bien dure. — Et la jeune fille? La jeune fille était devenue une femme d'une beauté touchante, son cœur seul n'avait pas changé, il était toujours à Pierre Simple. Se marièrent-ils? D'après la marche ordinaire des romans, cela paraît hors de doute. Cependant, tout ce que nous pouvons dire ici, c'est que Pierre Simple partit de la Martinique sans être uni à celle qu'il aimait, et que de grands malheurs le frappèrent ensuite. — Pierre Simple est un ouvrage attachant, dont plusieurs éditions ont constaté le succès justement mérité.

Nous connaissons encore du même auteur : Jacob fidèle, ou les Marins d'eau douce, 2 vol. in-8, 1836. — Monsieur le Midspidman aisé, 2 vol. in-8, 1837. — Rattlin le Marin, 2 vol. in-8, 1837. — King's Owin, 2 vol. in-8, 1837. — Caïn le Pirate, 2 vol. in-8, 1837. — Newton Forster, 2 vol. in-8, 1837. — Le Pirate et les trois Cutters, 2 vol. in-8, 1837. — Frank Mildmay, 2 vol. in-8, 1837. — Snarley Yow, 2 vol. in-8, 1837. — Le Pacha à mille et une queues, 2 vol. in-8, 1837.

MARTIN (Louis-Henri), né à Saint-Quentin (Aisne), en 1810.

LA VIEILLE FRONDE, *in*-8, 1832. — Après avoir esquissé dans son introduction la situation de la France après la mort de Richelieu, l'auteur commence son action au coup d'État qui suivit la bataille de Sens, et la termine à l'arrêt de proscription lancé contre Mazarin, et au siége de Paris. Il était inutile de faire des frais d'imagination pour traiter un sujet si dramatique par lui-même; aussi l'auteur s'est-il contenté de grouper autour de ses caractères historiques quelques figures secondaires qui ne manquent pas d'originalité, mais qui n'ajoutent rien au tableau.

LE LIBELLISTE, 2 *vol. in*-8, 1833. — L'auteur a voulu personnifier dans cette production l'action de la presse sur la guerre de la Fronde, la presse qui, libelle et chanson, fut en effet un instrument puissant de cette époque. Voici le sujet : Peu de temps après que Mazarin a été forcé de fuir devant la coalition momentanée du parlement et des princes, tout Paris est remué par un pamphlet audacieux, qui dévoile sans ménagement l'ambition et la duplicité du *grand Condé*. Une vengeance cruelle et infamante atteint immédiatement le libelliste. Un moment étourdi par le coup terrible qui l'a frappé, il ne reprend son énergie que pour jurer la mort de celui dont il n'a point de réparation à attendre; mais, après avoir manqué le prince une première fois, il comprend que cette plume, qui a été la cause de son malheur, peut servir sa vengeance, non plus seulement contre un homme, mais contre la société même, qui donne à quelques hommes le pouvoir de disposer impunément de la vie et de l'honneur de leurs semblables. Après une suite de péripéties dramatiques et d'événements historiques ou romanesques, adroitement rattachés au motif qui fait agir le libelliste, cet homme, toujours malheureux dans ses projets de vengeance, se retrouve avec celle qu'il a tant aimée, devant le cercueil de leur fils. La mère expire en reconnaissant son amant; le libelliste, proscrit, refuse de quitter la terre où reposent les siens. Condamné à mort pour l'attaque de l'hôtel de ville, il monte sur l'échafaud le jour de la rentrée de Louis XIV dans Paris, et jette, pour dernière parole, un cri menaçant et prophétique au despotisme triomphant.

Nous connaissons encore de M. H. Martin : Wolfthurm, ou la Tour du loup, 2 vol. in-12, 1830. — Minuit et Midi, 1630-1649, in-8, 1832.

MARTIN (Louis-Aimé), né à Lyon en 1786.

RAYMOND, *in*-8, 1812. — L'auteur a voulu peindre dans ce roman, l'inquiétude vague, le désir curieux qui entraînent les

jeunes gens hors du toit paternel, et loin des meilleurs amis, des seuls peut-être qu'ils auront jamais. Né sur les bords de la capricieuse Durance, Raymond avait senti dès sa jeunesse le pouvoir de l'amour; mais une timidité, que la plupart des habitants des grandes villes appelleraient peut-être d'un autre nom, ne lui avait pas permis de croire que sa chère Camille partageât sa tendresse. Il avait un ami, un compagnon des jeux de son enfance, il voit en lui un rival préféré. De là le projet qu'il forme et exécute presque aussitôt de s'embarquer pour les États-Unis, où la guerre de l'indépendance est dans toute sa force. Raymond se lie d'amitié avec Fernand, officier comme lui dans les troupes américaines, et devient victime des chances de la guerre, en recevant un coup de feu dans le visage, qui le prive pour toujours de la vue. Transporté en France, et ramené dans son pays natal, Raymond tremble d'effroi rien qu'à l'idée de la douleur où sa déplorable situation va plonger ses parents; une crainte plus vive encore le dévore, comment Camille l'accueillera-t-elle? Par un bonheur très-rare, l'aspect de Raymond aveugle n'inspire à son amante qu'une douce pitié, et elle se croit plus obligée que jamais à unir son sort à celui de ce malheureux. — Cette histoire offre plusieurs scènes d'un grand effet, rendues avec une noble et touchante sensibilité.

MASSE (E. M.), né à la Ciotat le 8 février 1778.

BLANCHE, ou *la Dame des Bois*, 2 *vol. in*-12, 1825.—Ambard et son épouse Blanche habitent le château de Julhans. Ambard avait épousé précédemment Mabile, que sur un soupçon injuste il fit enfermer dans un couvent. D'un autre côté, Blanche avait été unie par un premier hymen à Roncelin, seigneur de Fontblanque, dont elle avait eu une fille nommée Guillemette. Mais Blanche nourrissait une passion criminelle pour Ambard, et lorsqu'elle le crut libre, par la mort supposée de Mabile, elle chargea un vieux soldat de tuer Roncelin, ce que celui-ci fit semblant d'exécuter, puis elle épousa Ambard. Loys, fils d'Ambard et de Mabile, ayant occasion de voir Guillemette, les deux jeunes gens conçurent de l'amour l'un pour l'autre; Ambard se proposait de les unir, mais Blanche, après avoir éloigné Loys, veut forcer Guillemette à épouser un homme indigne d'elle. Roncelin, instruit de ce qui se passe, se présente sous un déguisement dans une fête que Blanche donnait à Julhans, et, aidé de ses amis, il enlève Guillemette. En ce temps-là le roi René vint tenir un plaid en Provence. Blanche demande justice des ravisseurs de Guillemette; Roncelin se découvre, le crime est démasqué; Blanche, au désespoir, court se

précipiter du haut d'une roche voisine, et le roman finit par l'union de Loys avec Guillemette. — Ce roman se dénoue d'une manière simple et naturelle. Plusieurs épisodes, notamment celui de la Nonnain voyageuse, et de la Méchante femme, sont des modèles de fraîcheur et de grâce. Le caractère du bon curé Gantelmi est touchant, et fait aimer la religion qu'il honore.

On a encore de cet auteur : Rose, ou le Triomphe de l'amour et de la vertu, in-12, 1804. — Le Sacrifice de Jephté, 2 vol. in-12, 1808. — Ginetta Baldini, 2 vol. in-12. 1809. — Ossolinsky, 4 vol. in-12, 1830.— Jeanne de Naples, in-8, 1833. — Le Siége de Toulon, 2 vol. in-8, 1834.

MASSON (Aug.-Michel-Benoît GAUDICHOT, dit Michel), né à Paris le 31 juillet 1800.

LE MAÇON, 2 *vol. in*-8, 1828 (*publié en société avec M. Raymond Brucker. Voy. ce nom*). — Le principal personnage de ce roman est un maçon, Gauthier, qui se marie avec une femme selon son cœur, avant d'avoir acquis, par l'âge et le travail, la maturité d'expérience et les habitudes d'ordre nécessaires pour assurer son bonheur et celui de l'être faible qu'il appelle à partager son sort. Entraîné par de détestables exemples, et par les conseils du maçon Leroux, son mauvais génie, Gauthier s'abandonne à l'oisiveté et aux vices qu'elle engendre; il néglige ses enfants et cette Suzanne qu'il a tant aimée, mais dont les tendres exhortations ne peuvent plus lutter contre l'influence terrible qu'exerce sur lui Leroux, coureur de cabarets et de maisons de jeu. De faiblesse en faiblesse, de chute en chute, Gauthier tombe dans un conciliabule de brigands, qui cherchent à le rendre complice d'un vol de nuit. Le dénoûment de cette cruelle histoire a lieu devant la cour d'assises et sur la place de Grève : Leroux meurt sur l'échafaud; Suzanne est engloutie avec ses deux enfants dans les eaux de la Seine; et Gauthier reste seul sur la terre avec ses remords et son désespoir, triste victime de sa faiblesse et de ses vices. — Les caractères de ce roman sont vrais, quoique copiés souvent sur une nature assez triviale; le récit ne manque ni de chaleur ni d'intérêt, et les descriptions sont empreintes d'un coloris qui unit la fraîcheur à la fidélité.

LES INTIMES, 2 *vol. in*-8, 1831. — L'histoire la plus secrète, la plus hideuse de la société parisienne, les plis de l'alcôve soulevés, les derniers mystères révélés, ce que le vice se dit à peine à lui-même, proclamé, des existences saphiques analysées, des anomalies de débauche indiquées, des secrets dont l'intimité la plus sans réserve s'avoue à peine la moitié, dévoilés, voilà ce que l'on trouve dans ce livre dont la lecture fait mal, car il est vrai, dans ce livre

où la partie la plus brillante du caractère français, la facilité de commerce, est accusée, condamnée, traînée sur la claie. Sous le rapport moral, quelque voluptueux que soient plusieurs tableaux, tous brûlants d'une séve de jeunesse et d'une fureur d'artiste, les Intimes ne sont pas indignes d'estime. La sainteté du foyer domestique y brille; l'apologue moral y est enfermé, en dépit de l'auteur lui-même, qui a semblé ne choisir pour conclusion que le désespoir.

DANIEL LE LAPIDAIRE, ou *les Contes de l'atelier*, 4 *vol. in*-8, 1832-33. — Ces quatre volumes renferment onze contes : 1° la Femme du réfractaire; 2° une Mère; 3° la Complainte; 4° la Maîtrise; 5° l'Enseigne; 6° le Grain de sable; 7° l'Inévitable; 8° Annah l'Hébêté; 9° la Fabrique; 10° un Nom à tout prix; 11° Les deux Rois. Ils sont d'un intérêt tel, qu'à l'exception de deux ou trois, tous les autres ont fourni des sujets de pièces de théâtre; quelques-uns même jusqu'à trois et quatre pièces en même temps. — Dans le nombre de ces contes, on distingue principalement : Une mère, pauvre femme livrée sans défense à la séduction, et qui, plus tard, se rachète de l'infamie par son inaltérable persévérance de dévouement au bonheur d'une fille adorée; la Complainte, où l'on voit dans une mansarde à peine éclairée par la tremblante lueur d'une lampe funéraire, un malheureux que les tortures du désespoir ne peuvent arracher à son horrible tâche : près du lit de mort où repose le cadavre de sa bien-aimée, il achève avec une délirante ardeur une complainte que l'éditeur attend au matin même..... Cent écus seront le salaire de cette œuvre infernale, et paieront les frais des funérailles. L'Enseigne est une satire ingénieuse et piquante de la bienfaisance de parade.

LA LAMPE DE FER, 2 *vol. in*-8, 1835. — Sous ce titre, l'auteur a publié une dizaine de nouveaux contes, pour faire suite aux Contes de l'Atelier. Parmi ces nouvelles, on remarque celles qui ont pour titre : La voix du sang, Cinquante ans de règne et quatorze jours de bonheur, Gaspard Besse, les deux coupables, Carmagnole, Jeannot, la Palisse et la Ramée.

THADÉUS LE RESSUSCITÉ, 2 *vol. in*-8, 1833 (*en société avec Auguste Luchet*). — Par une nuit d'hiver, en 1796, à Paris, un homme jeune encore et beau, mais pâle, le front sillonné de rides prématurées, attend dans le jardin d'un hôtel où tout respire la joie d'une fête somptueuse; silencieux, les bras croisés, l'œil fixé sur une fenêtre du premier étage, il écoute les bruits du bal. Averti par un signal convenu, il s'approche d'une porte basse; une femme en sort, il la conduit dans un pavillon où il s'enferme avec elle. C'est l'opulente maîtresse de cet hôtel, la belle Clarence de Vauxbuin; elle s'est arrachée un moment aux hommages d'un

monde d'adorateurs qui l'enivraient d'encens, pour venir verser dans le sein de son amant un secret qui l'oppresse. Elle s'est assise; il est resté debout, inquiet, troublé, dans l'attente de ce qu'elle va dire. « Thadéus, je suis enceinte. — C'est un malheur, un grand malheur, madame. — Il peut être réparé, Thadéus : je viens offrir au père de mon enfant ma main et le partage de mon immense fortune. — Ce mariage est impossible. » Révoltée, l'altière comtesse réclame ses droits avec une effrayante énergie, il doit lui rendre l'honneur, l'épouser. « Je ne veux pas. — Eh! qui donc es-tu, pauvre mendiant que j'ai recueilli chez moi, proscrit, inconnu, à qui je donne par pitié, depuis un an, asile et du pain? De quel droit oses-tu me jeter un insolent *Je ne veux pas?* Qui donc es-tu, dis-moi? — Je ne suis rien, comtesse, je suis moins que rien.... un cadavre! Pour se marier il faut des papiers; voici les miens, tiens, lis : c'est mon extrait mortuaire.... — Que veut dire cela? s'écrie-t-elle tout effarée. — Cela, madame, répond-il d'une voix qui n'avait rien d'humain, cela veut dire que j'ai été pendu, moi Frédéric, comte de Wurzheim, pendu à Berlin le 16 septembre 1795 !!!....» Thadéus méprisait cette femme, il la fuit sans daigner ajouter que son injuste supplice n'eut rien d'ignominieux : victime d'une conspiration avortée, il avait été sauvé de la mort par l'industrie d'un chirurgien, et forcé de s'expatrier, sans pouvoir même instruire sa mère de sa miraculeuse résurrection ; car il y va des jours du chirurgien, de son sauveur : le silence fut la condition rigoureuse du bienfait. Dans cette situation neuve et bizarre, Thadéus va-t-il ployer sous le poids d'une infortune inouïe? Non; il entreprendra contre l'adversité qui le presse et l'écrase une de ces luttes courageuses dont le spectacle émeut profondément le cœur des hommes et captive les regards du ciel; il demandera d'abord au travail de ses bras le pain de chaque journée; il remontera peu à peu jusqu'au rang élevé d'où la fortune l'a précipité; il ressaisira même sa couronne de comte, mais cette fois ce ne sera plus au hasard de la naissance qu'il devra ses dignités. Thadéus dérobe à Clarence, dont il craint l'immoralité, sa petite fille à peine née, et lui consacre toute son existence ; il ne tient à la vie que par ce frêle lien, et il s'y cramponne avec amour. Cette résolution a fourni à l'auteur des effets heureux, et il a su en faire jaillir une foule de situations dramatiques du plus grand effet.

UN SECRET, 2 *vol. in*-8, 1835 (*plus particulièrement attribué à M. Brukère*). — Clémentine Delavergne, fille d'un ancien général, est tombée dans le piége que lui a tendu Émile de Luçon; elle s'est livrée à lui sans réserve, parce qu'Émile lui a persuadé que demander sa main à son père c'était provoquer un refus certain, et que pour arriver à être publique un jour, leur union

devait commencer par être secrète. La pauvre Clémentine n'est pas la seule passion d'Émile; il est pris dans les filets d'une jeune intrigante qui l'exploite, et à qui, dans l'effusion de sa tendresse, il a consenti à donner un blanc seing. Émile et sa maîtresse se sont brouillés; le donateur veut rentrer en possession de sa signature; la donataire choisit un fondé de pouvoirs, et la transaction doit se négocier chez un ancien homme d'affaires, ami du général Delavergne. De cette situation savamment préparée sort une scène du plus bel effet. Tandis que le général attend le fondé de pouvoirs, Émile de Luçon se présente chez l'homme d'affaires et lui explique le projet qui l'amène; il a besoin d'une fortune d'emprunt pour demander décemment la main d'une jeune personne, et d'ailleurs il a mis bon ordre à ce qu'on ne pût la lui refuser. Marché conclu : l'homme d'affaires accepte, et promet la fortune remboursable avec le montant de la dot. Caché derrière un paravent, Delavergne a tout entendu, sauf le nom de sa fille, qu'Émile n'a pas prononcé. De cette confidence interceptée jaillissent des lumières qui plus tard éclaireront la triste Clémentine, alors que, devenue mère, et croyant toucher au terme de ses inquiétudes, elle voit commencer un malheur sans fin. Alors le bandeau tombe; Émile lui apparaît dans la nudité de son égoïsme. Plutôt que de s'unir à lui, Clémentine renonce au monde et se réfugie dans un couvent, après avoir assisté aux derniers moments de son père.

VIERGE ET MARTYRE, 2 *vol. in*-8, 1835. — Ce roman, fondé sur l'invention plutôt que sur l'observation, se rapproche du genre de l'énigme, dont on ne se soucie plus guère dès qu'on en tient le mot. L'auteur a mis un art infini à le faire entrevoir et désirer ce mot, que l'on poursuit à peu près pendant deux volumes. Cent cinquante pages du premier ne sont consacrées à autre chose qu'à exciter la curiosité de tous les aiguillons dont le conteur dispose, et puis, quand il la sent bien animée, bien avide, bien frémissante, il la lance en plein champ dans son récit qu'elle parcourt d'un bout à l'autre sans perdre haleine, jusqu'à ce qu'elle en touche le terme. — Il y a dans ce livre plus d'imagination que de vérité. Le caractère de Dargelis, spéculant d'abord sur sa femme, dont il se fait un piédestal, voulant spéculer ensuite sur celle qui passe pour sa fille, dépasse la mesure de la bassesse et de la méchanceté probables; le baron de Gavardin rentre dans la même catégorie; nous préférons de beaucoup Henri de Montlieu et Clémentine, qui, malgré les excentricités de leurs rôles respectifs, se colorent de teintes aussi naturelles que touchantes et gracieuses. Rien de plus frais et de plus franc que les scènes du roman qui se passent à Vaujours, parmi les paysans chez qui Dargelis a re-

légué Clémentine; là, souvent la nature est prise sur le fait de ses actes ou de ses paroles.

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX, 2 *vol. in*-8, 1833. — Les Sept péchés capitaux sont sept contes pleins d'intérêt, dont chacun correspond au vice caractéristique qu'il doit représenter. Le premier de ces contes a pour titre les Sarabaïtes de Pedralda; c'est l'histoire de deux moines d'une petite abbaye près de Valence, l'un jeune et candide, l'autre vieux et dissimulé, et tous deux amoureux d'une jeune et belle femme. Un médecin, frère de l'objet de leur amour, a surpris le secret des deux moines, et pour mettre à l'abri de leurs tentatives la pudeur de sa sœur, mariée à un vieillard, il arme par la calomnie les religieux l'un contre l'autre. Le plus jeune frappe d'un coup de poignard son adversaire déjà mort, et qu'il croit endormi. Puis le docteur prépare lui-même la fuite du meurtrier, et le fait monter sur une cavale aux jambes nerveuses et fines. Aussitôt, un coursier andalou reçoit le corps du mort assassiné, et est mis sur la trace de la cavale, qu'il poursuit à outrance. Le meurtrier, obsédé par les fantômes de son imagination, frissonne au retentissement de l'écho, au silence des forêts qu'il parcourt, jusqu'à ce que le coursier fougueux, déjà sur les pas de la cavale, fasse ballotter à ses côtés l'affreuse réalité d'un cadavre. Cette poursuite, qui s'achève sous le portail de la cathédrale de Valence, est un hardi et pittoresque tableau du remords. — Quarante-huit heures de la vie de ma mère, l'Orphelin, et une Plaisanterie, forment trois scènes de mœurs privées remplies d'observations. — Le Doigt de Dieu est une peinture fortement colorée des mœurs de la régence. Vient ensuite l'Élixir d'immortalité; puis le morceau le plus remarquable du livre : une Heure à la conciergerie : c'est le récit de la captivité de Vergniaud, et, pour ainsi dire, le dernier mot et la confession de ce célèbre Girondin.

NE TOUCHEZ PAS A LA REINE, *in*-8, 1837. — Don Félix de Valdelirios cheminait sur la grande route de Tolède à Madrid, lorsque tout à coup un voleur sort d'un fossé et demande au gentilhomme la bourse ou la vie. Don Félix tire son épée, et sans doute il aurait succombé dans une lutte inégale, lorsqu'un jeune homme alerte et vigoureux se précipite sur le bandit et le met hors de combat. Don Félix remercie son libérateur, qui se nomme Gil Toralva, lui offre une place sur sa mule, et, tout en cheminant, les deux nouveaux amis se racontent leurs aventures, d'où il résulte que tous deux, sans patrimoine et comptant sur l'avenir, vont chercher fortune à Madrid. Ainsi les deux amis marchent vers le même but. Ils arrivent dans la capitale des Espagnes le

jour même où le roi Charles II célébrait son mariage avec Marie-Louise d'Orléans. Le hasard d'une méprise les jette au milieu d'une conspiration qui se tramait contre la nouvelle reine, et qu'ils font échouer. Tous deux sont placés dans la maison du roi. Un jour, au moment où la reine, entourée d'un nombreux cortége, se préparait à partir pour la chasse, son cheval s'emporte; Marie-Louise tombe, et son pied reste embarrassé dans l'étrier; les assistants, frappés de stupeur et de consternation, demeurent immobiles, et c'en était fait de Marie-Louise, lorsque deux jeunes gens fendent la foule et s'élancent, l'un vers le cheval qu'il arrête, l'autre vers la reine qu'il dégage et qu'il sauve. C'est don Félix qui a arrêté le cheval fougueux; c'est son ami qui a sauvé la reine, et cette action va lui coûter la vie, car il est une loi qui défend, sous peine de supplice, de mettre la main sur la reine d'Espagne, fût-ce même pour la disputer à la mort; Gil Toralva aurait payé de sa tête sa généreuse témérité, si don Félix n'eût obtenu sa grâce. Quelque temps après, don Félix fut moins heureux que son ami; il est vrai qu'il avait enfreint d'une façon plus criminelle la loi qui dit : « Ne touchez pas à la reine. »

LA COURONNE D'ÉPINE, 2 *vol. in*-8, 1828. — Richard Savage était un fils naturel du comte de Rivers et de la comtesse de Macclesfield; sa naissance faisant tache au blason de sa mère, elle le renia; son père, emporté dans un tourbillon d'amours faciles, ne songea point à lui. Richard alors, doué de qualités brillantes, se fit poëte faute de mieux. Il se crut destiné à reconquérir son patriciat à force de génie; il fit des vers, des odes, des tragédies, vécut le commensal de quelques lords, insulta sa mère dans plusieurs satires, afin de la forcer à le reconnaître. A côté de cette vie, un peu idéalisée, l'auteur a placé comme contraste celle d'un autre enfant naturel du comte de Rivers, né de la pauvre Ennly, simple blanchisseuse. David Sauveur, c'est son nom, ignore ses parents. Un soir qu'il revenait du cabaret, le tailleur Fraser l'a ramassé gisant sous le porche d'une église. Élevé dans l'échoppe par la mère Fraser, David Sauveur y grandit, et quand le père Fraser meurt, c'est lui qui lui succède, qui console et assiste la maman Fraser. Quand le livre s'ouvre, David Sauveur est heureux et malheureux; heureux, sa boutique prospère; malheureux, car il n'a encore ni pu ni osé déclarer son amour à Jane Pretty, sa compagne d'habitation, jeune parente que la mère Fraser a fait venir du pays de Galles. David va se déclarer et prendre jour pour ses fiançailles, quand un inconnu, se précipitant dans la boutique, y demande assez cavalièrement l'hospitalité d'un coin de l'établi. Cet inconnu est Richard Savage, mourant de besoin et dans la détresse la plus

complète. A la suite d'une émeute soulevée par lui aux portes de l'hôtel Macclesfield, il a été obligé de se battre contre un jeune amant de sa mère et de le tuer. Condamné à mort par contumace, et poursuivi par la police, il ne sait où terminer sa tragédie d'Owerbury, qui le sauvera à la fois, il le croit du moins, de la faim et de la potence. L'honnête tailleur n'ose pas refuser une hospitalité inopportune; il continue sa besogne pendant que le poëte rumime la sienne. Cependant Jane Pretty s'éprend d'une passion subite pour Richard Savage, qui la dédaigne, et alors adieu les rêves de bonheur de David Sauveur. La tragédie d'Owerbury est représentée, elle a un succès éclatant; mais, défiée en public par son fils, par un contumax, la comtesse de Macclesfield se venge en faisant suspendre la pièce, et jeter l'auteur en prison; la sentence des premiers juges est commuée en une détention perpétuelle qui commence par une séquestration rigoureuse, durant laquelle Richard ne reçoit du monde extérieur qu'un seul objet, une couronne d'épines, que vient lui jeter la comtesse sa mère. Jane, qui n'a pas oublié Richard, va se jeter aux pieds de la reine, et obtient d'elle qu'on aide à son évasion. David, qui vient d'être reconnu par le comte Rivers pour son fils, se dévoue pour son frère, le fait passer pour le fils d'Ennly sa mère, et le marie avec Jane. Richard s'établit à Clifton comme maître d'école; mais bientôt il se lasse de régenter des marmots; il trahit vis-à-vis de quelques lords, ses anciens amis, le secret de sa retraite, obtient grâce entière, et revient à Londres, où il meurt misérable et prisonnier. — Le caractère qui domine dans ce roman, un des meilleurs ouvrages de M. Michel Masson, est celui de David; il plane sur tout le livre et lui donne, au milieu des tableaux les plus sombres, une teinte douce, calme et consolante. David Sauveur, c'est le peuple ouvrier dans toute sa bonté, dans ses vertus simples et droites, dans son dévouement modeste et absolu.

La plupart des ouvrages de M. Michel Masson ayant été publiés sous le pseudonyme de Michel Raymond, et M. Bruckere s'étant aussi servi de ce pseudonyme, il est assez difficile de reconnaître les ouvrages qui appartiennent en propre à l'un de ces deux auteurs. On attribue encore à M. Masson : Un Cœur de jeune fille, in-8, 1834. — La Valise de Simon le Borgne, 2 vol. in-8, 1835.

MATHURIN (Charles-Robert),
né à Dublin en 1782, mort en janvier 1825.

MELMOTH, ou *l'Homme errant, trad. par J. Cohen*, 6 *vol. in*-12, 1821. — Melmoth est une conception infernale dans le genre de Faust; c'est une espèce de vampire qui a fait un pacte avec le dia-

ble pour lequel il cherche des victimes; c'est un damné plus effrayant que Satan lui-même. L'auteur passe sans cérémonie d'un épisode à un autre, et ne se donne pas la peine de lier entre elles les diverses parties de son histoire, où l'on voit une héroïne qu'un ermite mort marie avec le fantôme d'un domestique assassiné; pour témoin des sibylles et des monstres d'avarice, des maniaques et des inquisiteurs, des juifs apostats, des amants frappés du tonnerre ou se dévorant entre eux dans des caveaux plus affreux que la tour d'Ugolin, etc. Au milieu de cette fantasmagorie, on est forcé d'applaudir à des traits de la plus grande énergie et de la plus pathétique réalité, et malgré un déplorable système d'exagération dans le style, on admire des passages du plus grand effet dans le genre gracieux ou terrible; la fable est conduite avec un art merveilleux. Au milieu de scènes déchirantes, l'épisode d'Immalie, plein de fraîcheur et de sentiment, repose agréablement l'imagination.—Jetée par la tempête dans une île déserte, non loin des rivages de l'Inde, Immalie, jeune Espagnole, vit depuis dix années dans cette solitude, se nourrit de fruits, se tresse des vêtements de feuillages et de fleurs. Melmoth, dans cette île, rencontre l'innocente jeune fille, et lui enseigne à exprimer ses idées par des mots. Elle lui raconte alors comment sa nourrice l'a sauvée du naufrage, lorsqu'elle n'avait encore que cinq ans; comment elle a vu mourir cette nourrice peu de temps après, comment enfin elle a vécu depuis sans soucis et sans inquiétudes. Bientôt Immalie aime son farouche protecteur; il disparaît pour huit jours; la jeune fille se désole, et, à son retour, il la trouve baignée de larmes; elle ne peut vivre sans lui; elle veut le suivre au milieu du monde dont il lui a fait voir un spectacle effrayant. Ému pour la première fois, Melmoth frémit devant sa victime; il craint d'entraîner Immalie dans le gouffre entr'ouvert sous ses pas; il la conjure de l'oublier, il a pitié de tant d'innocence et de candeur, mais la passion d'Immalie est aussi profonde que dévouée; ils se séparent au milieu d'un orage. Cinq ans se sont écoulés, Melmoth n'a plus reparu dans l'île; mais Immalie a retrouvé sa famille, elle a été rendue à sa mère et habite l'Espagne; elle revoit Melmoth... Nous laisserons le lecteur suivre l'auteur dans les bizarreries où l'entraîne son imagination. Nous regrettons qu'il n'ait pas donné à son héros quelque chose de plus humain; puisqu'il le sait susceptible d'aimer et d'apprécier le bonheur d'être aimé, il eût dû lui faire tout entreprendre pour reconquérir l'immortalité qu'il avait perdue. Il y a, du reste, beaucoup de talent dans l'opposition d'une créature remplie de pureté, avec cet esprit infernal qui lui dévoile toutes les douleurs; l'amour de ces deux êtres ressemble à l'union de l'enfer et du ciel; mais le style est trop riche et le

coloris trop brillant pour la prose, les images y sont répandues avec trop de profusion; la nuit du mariage est aussi trop surchargée d'horreurs.

LES FEMMES, ou *Rien de trop*, *trad. par Mme Elisabeth de Bon*, 3 *vol. in*-12, 1821 (*publié en Angleterre sous le titre de: Pour et Contre*, *et traduit en* 1818 *sous celui d'Éva*, ou *Amour et religion*). — Malgré tout ce qu'il y a d'étrange dans ce roman, on put y remarquer que l'auteur y soumettait son génie à des règles plus sages que dans ses compositions précédentes. Éva est une créature angélique; mais le caractère et la destinée de Zaïre ressemblent beaucoup trop au caractère et à la destinée de Corinne : par ses talents et sa beauté, par le malheur d'aimer un amant dont l'inconstance la met au désespoir, elle rappelle trop souvent son célèbre modèle. Cependant, c'est Corinne en Islande, contrastant avec d'autres personnages, rencontrant d'autres aventures, éprouvant d'autres sensations, et parlant un autre langage qui n'est pas celui que Mme de Staël lui eût prêté. Mais si la coïncidence trop frappante entre ces deux caractères de femme ôte à Mathurin tout mérite d'originalité, on ne doit que des éloges au tableau qu'il a tracé de son Éva, si douce, si tendre, si dévouée, réunissant à un si haut degré la pureté du ciel et la simplicité de la terre, dissimulant les sentiments les plus vifs sous l'apparence d'une préoccupation toute religieuse, et ne pouvant exprimer sa passion autrement qu'en mourant pour elle. Le caractère de Courcy est faible, ou plutôt d'une inconséquence ridicule.

LA FAMILLE DE MONTORIO, ou *la Fatale vengeance*, *trad. par Cohen*, 5 *vol. in*-12, 1822. — C'est sur l'existence des revenants qu'est fondé ce roman; la scène se passe à Naples, au XVIIe siècle, au temps où l'inquisition avait sa plus grande influence. Orasio, chef de la famille Montorio, avait un frère aussi dépravé qu'ambitieux, qu'il comblait de bienfaits, et dont il ne fut payé que par les crimes les plus atroces. Entraîné dans un double meurtre par la trame que vient d'ourdir le scélérat qui veut s'emparer de ses biens, couvert du sang d'une épouse, de celui d'un amant qui n'est pas coupable, Orasio fuit son palais, et va cacher son existence au milieu des forêts et des rochers. Bientôt il reconnaît qu'il a frappé des victimes innocentes; il les vengera!... Son coupable frère doit périr, mais c'est de la main des êtres qui lui sont le plus chers, c'est par ses deux fils qu'il doit être frappé!... Orasio médite sa vengeance. A une taille élevée, à un extérieur imposant, il joint des connaissances supérieures à celles de son siècle : il étudie les plantes et leurs secrets; il voyage chez les Arabes, les Mèdes, les Perses; il va, dans l'Égypte et la Syrie, étudier les secrets de la nature. Après quinze ans d'absence, caché sous l'é-

pais capuchon d'un moine, il pénètre dans son palais, devenu la demeure de Montorio. Orasio, par des voies qui sont connues de lui seul, par des portes artistement pratiquées dans les boiseries, se montre partout. Montorio et ses deux fils sont imbus de toutes les superstitions du siècle. C'est surtout aux pas de ces derniers qu'il s'attache. Du milieu des assemblées les plus nombreuses, sous divers déguisements, il sait les attirer à lui, dans une sombre forêt, sous les voûtes d'un souterrain profond, dans les caveaux mortuaires; il les poursuit partout, et par mille prestiges les fait agir à sa volonté. La confession du moine Schemoli est la clef du roman.

LES ALBIGEOIS, *roman historique du XIIIe siècle*, 4 *vol. in*-12, 1825. — Ce roman atteste encore la sombre et inépuisable imagination du romancier irlandais; mais c'est ici un tableau d'ensemble, un tableau historique, où, malgré quelque confusion dans la distribution des groupes, on voit ressortir sur le premier plan plusieurs figures saillantes, entre autres celles de Simon de Montfort.

On a encore de Mathurin : Le jeune Irlandais, 4 vol. in-12, 1821. — Connal, ou les Milésiens, 4 vol. in-12, 1828.

MAURER (Mme).

CAROLINE, ou *les Inconvénients du mariage*, *par M****., 3 *vol. in*-12, 1816. — Caroline de Vaupré, l'héroïne de ce roman, a pris le mariage en horreur pour avoir vu de trop près le ménage de ses parents qui, après tout, est un ménage comme un autre. Contrainte cependant par sa famille à choisir un époux, elle honore de cette préférence un jeune homme riche, aimable et beau, nommé Volsain. Les premières années de cette union se passent si heureusement que Caroline a plus d'une fois abjuré ses anciennes opinions, lorsqu'elle découvre que son époux, qu'elle croyait le plus fidèle des hommes, n'a jamais rompu une liaison qu'il avait avant son mariage. Mme Volsain va s'établir avec ses enfants dans une maison de campagne fort éloignée de Paris, écrit à son mari le motif qui l'oblige à le fuir, et quoi qu'il fasse pour tenter de la fléchir, elle reste inexorable. Réduit au désespoir, le malheureux époux prend la résolution de voyager, et charge son ami Adolphe de veiller sur Caroline pendant son absence. Adolphe s'établit près du lieu qu'habite Mme Volsain, il la voit chaque jour, et bientôt ils prennent l'un pour l'autre l'amour le plus tendre; cependant la vertu l'emporte; Adolphe part pour l'Angleterre, et Caroline écrit à son époux de revenir. Celui-ci accourt, revoit sa femme,

et est tué en duel un mois après son retour. L'année suivante, sans doute pour prouver que les inconvénients du mariage ne les épouvantaient pas, Adolphe et Caroline deviennent mari et femme.

CHARLES, ou *les Inconvénients du célibat*, 4 *vol. in*-12, 1818. — Le brillant Charles de Nenteuil, follement entêté d'une liberté chimérique dont il ne sait que faire la plupart du temps, cherche à former un engagement libre, c'est-à-dire qu'il veut trouver une jeune personne qui ait de la naissance, de la fortune, de la beauté, et qui veuille bien lui sacrifier sa jeunesse, sa réputation et ses principes, afin de lui laisser le pouvoir de suivre l'inconstance de ses goûts. Une proposition si décente ne tente personne, comme on peut le croire; cependant, avant d'abandonner son plan, Charles fait plusieurs essais qui lui réussissent assez mal. Après avoir tué un homme en duel, fait mourir une femme de chagrin, il finit par épouser une femme sans fortune, sans jeunesse et sans beauté.

On a encore de cet auteur : La Rencontre au Luxembourg, 5 vol. in-12, 1817. — Précourt, ou le Fils perdu et retrouvé, 4 vol. in-12, 1818. — Le Retour d'un Banni en 1819, 3 vol. in-12, 1826.

MAYNARD DE QUEILHE (Louise de).

OUTRE MER, 2 *vol. in*-8, 1835. — La scène de ce roman sanguinaire se passe aux colonies. Le mulâtre Marius a fait un voyage en France et en Angleterre, et est revenu vivre parmi les siens avec des lumières de plus et des illusions de moins. A son retour, il repousse la femme de couleur qu'il a aimée; il épouse une négresse, qu'il affranchit par cette alliance, et qu'il croit élever jusqu'à lui; il est trahi par cette esclave, se venge d'elle par le mépris et l'indifférence, et la fait expirer par ce supplice dans une lente agonie. Insulté par un jeune créole blanc, le comte de Longuefort, le mulâtre Marius le tue, enferme son cadavre dans un sac, l'attache sur le cheval que montait le comte, et qui rapporte le jeune blanc, sanglant et inanimé, à l'habitation de son vieux père. Dans le naufrage d'un brick sur les côtes de la Martinique, Marius se dévoue avec courage pour porter assistance aux naufragés, et il sauve, au péril de ses jours, la fille du marquis de Longecourt, nouvellement arrivée d'Europe, où elle a oublié toutes les distinctions de couleur, si puissantes dans les colonies. D'un regard ce mulâtre et cette jeune fille se sont compris, ils s'aiment; mais Marius sachant bien qu'il ne la possédera jamais, s'il la possède, que comme une maîtresse avilie aux yeux des blancs, conclut un pacte abominable avec une bande de noirs marrons, pour se défaire de tous les prétendants à la main de celle qu'il aime. Un créole se

présente, et il est empoisonné! un second prétendant, lord Camsay, se met sur les rangs, et il meurt par le poison au moment où il vient de donner son nom à Julie de Longuefort! Enfin, au moment où un troisième prétendant allait sans doute subir le sort des premiers, arrive à la Martinique la nouvelle de la révolution de juillet; une insurrection de noirs éclate, et Marius, pour des raisons trop longues à déduire ici, égorge de sa main la femme qu'il a tant aimée. — Telle est l'analyse succincte de cette sombre et fabuleuse histoire d'outre mer, qui se fait lire avec intérêt, mais qu'on ne sera jamais tenté de relire.

MEEKE (mistriss), **féconde romancière anglaise.**

LE FILS PERDU, ou *les Mémoires de la famille d'Orkney, trad. lib. de l'ang., par Cohen*, 4 *vol. in*-12, 1822. — Le duc d'Orkney a trois fils; l'aîné, lord Donalbein, se marie, fait des dettes, se bat en duel, est tué, et sa pauvre veuve meurt en laissant un fils dont le duc d'Orkney prend soin; le second fils, Dudley, devient amoureux, en Espagne, d'une religieuse, qu'il enlève et avec laquelle il prend la fuite, pour se soustraire aux poursuites de l'inquisition, et à la vengeance du comte de Léon, oncle de la jeune femme. David, le troisième fils du duc d'Orkney, conçoit l'odieux projet de livrer son frère à la vengeance du comte de Léon, afin de rester seul héritier des biens de son père; il parvient à mettre le comte de Léon sur les traces de Dudley, mais celui-ci ayant été averti, s'expatrie, et on n'entend plus parler de lui. Les années s'écoulent, on ignore la perfidie de David, qui s'est marié, et qui veut faire hériter son fils des biens du duc d'Orkney; le jeune Donalbein, seul obstacle qui pût s'y opposer, ayant été élevé dans l'ignorance de son rang. Un jeune homme, brillant de vertus et de talents, lord Hartley, déjoue tous les projets de David, et au moment où celui-ci veut perdre le jeune Donalbein, on voit reparaître Dudley, qui se fait reconnaître pour le père de lord Hartley. Le vieux duc d'Orkney embrasse son fils qu'il avait cru perdu, et, à sa prière, pardonne à l'ambitieux David, qui va cacher loin de l'Angleterre sa honte et ses remords. — Ce roman offre de l'intérêt, et la marche en est assez rapide. Le caractère de lord Hartley est beau et bien tracé; celui du jeune Donalbein, élevé dans l'ignorance de son nom, et qui a contracté des manières un peu rustiques, jette de la gaieté dans plusieurs situations.

Nous connaissons encore de cet auteur : Les Mariages nocturnes, 4 vol. in 12, 1820

MEISSNER

(Auguste-Théodore), littérateur allemand, mort en 1807.

CHARLES ET HÉLÈNE DE MOLDORF, ou *Huit ans de trop; traduit par Mme de Montolieu*, *in*-12, 1814. — La scène de ce roman se passe en Allemagne. Charles et Hélène, tous deux orphelins et sans fortune, trouvent un asile chez le colonel Maldorf, leur oncle. Charles, âgé de douze ans, était beau, vif, impétueux; Hélène avait vingt ans, n'était ni belle, ni laide, mais douce, calme, réfléchie; elle ne quittait presque pas son vieil oncle goutteux, qu'elle soignait avec tendresse et gaieté. Lorsque ses études furent achevées, Charles partit pour faire son tour d'Europe; après sept ans d'absence, il revient au château, beau, possédant mille talents, et corrigé des défauts du jeune âge; il avait alors vingt-quatre ans. Hélène, toujours près de son cousin, à table, à la promenade, éprouva bientôt pour lui une passion violente, malgré tous les efforts qu'elle fit pour la combattre. Le colonel s'aperçut de cette passion, et en fut ravi; seulement les huit ans qu'Hélène avait de de plus que Charles l'embarrassaient un peu. Cependant, Charles n'opposa aucune résistance à son oncle; un peu étonné d'abord, il se décida sans peine à épouser une femme pour laquelle il avait la plus tendre estime, et ce mariage fut longtemps heureux; seulement un seul chagrin troublait la félicité des époux, ils n'avaient point d'enfants. Vers la onzième année de leur union, ils virent arriver une jeune belle-sœur d'Hélène, privée de tout appui par la mort de sa mère. La jeune Euphrosine avait une douzaine d'années; Hélène en comptait alors quarante-quatre, et sa santé, qui était fort mauvaise, l'avait beaucoup changée à son désavantage; toutefois, Charles remplissait avec zèle auprès d'elle l'office de garde-malade. Pendant ce temps Euphrosine grandissait et s'embellissait. Bientôt, Charles éprouve pour cette jeune personne la passion la plus vive qu'il essaye de combattre, et qu'il réussit à cacher même à celle qui l'inspirait. La peinture et le développement de cette passion, qu'Euphrosine partageait sans se l'avouer à elle-même, forment une des parties les plus intéressantes de l'ouvrage; ce qui suit est un peu trop romanesque: Hélène, qui s'aperçoit de la passion mutuelle de Charles et d'Euphrosine, ne veut pas mettre obstacle à leur bonheur; elle va prendre les eaux en Italie, et trouve moyen d'empêcher son mari d'être du voyage. A peine est-elle arrivée, qu'elle se fait passer pour morte, afin de faciliter l'union de Charles et d'Euphrosine. En effet, après avoir tous deux pleuré Hélène, ils se marient, et deux enfants resserraient déjà leurs nœuds, lorsque, dans une tournée qu'ils font en Suisse, ils rencontrent Hélène. On peut juger de l'étonnement que pro-

duit une pareille apparition; mais bientôt Hélène meurt, et l'époux bigame peut sans crainte de malheur se livrer à sa passion.

On a encore de Meissner : Alcibiade, 4 vol. in-8, 1787-91.—Masaniello, in-8, 1789. — * Histoire de la vie et de la mort de Bianca Capello, 3 vol. in-12, 1790. — La Chute de Capoue, in-12, 1802. — Contes moraux, 2 vol. in-12, 1802.

MÉRIMÉE (Prosper), inspecteur des monuments historiques.

THÉATRE DE CLARA GAZUL, *comédienne espagnole*, *in*-8, 1825. — Dans cette publication, on ne saurait méconnaître le dessein de l'auteur, celui de peindre sous un nom emprunté les traits les plus saillants de nos mœurs, et de se donner, à l'abri d'un masque espagnol, une entière liberté, quant aux préjugés politiques, et ce qu'il appelle les routines littéraires. Il retrace tour à tour, et toujours avec la même hardiesse et une égale originalité, la dépravation du régime impérial, la bassesse de certains fonctionnaires, la brutalité des sabreurs de la grande armée, et l'héroïsme des Espagnols, disposés à verser leur sang pour la liberté. Dans une notice fort bien écrite, l'auteur nous apprend que les six pièces contenues dans ce recueil furent composées par Clara Gazul, comédienne du *Teatro mayor* de Cadix, qui ne se faisait pas scrupule d'avouer qu'elle était née d'une bohémienne, sur le bord d'un chemin, et qui tirait gloire d'être de sang mauresque, et arrière-petite-fille du tendre Maure Gazul, si fameux dans les vieilles romances espagnoles. — La première de ces comédies, intitulée *les Espagnols en Danemarck*, a pour sujet la retraite de la Romana, qui parvint à s'échapper de l'île de Fionie, emmenant quinze mille Espagnols retenus avec lui sous les aigles de Napoléon. Dans *Inès Mendo*, *l'Amour africain*, *le Ciel en enfer*, *etc.*, l'auteur a déployé la même originalité, la même force; il se montre toujours vrai et naturel, suivant les localités; ne se refusant pas à reproduire, ni le jargon vulgaire d'un corps de garde, ni les passions sauvages d'un Bédouin, ni les turpitudes des moines et des inquisiteurs d'Espagne. Quoiqu'on ne puisse approuver toutes les licences littéraires, on ne peut disconvenir cependant que cet essai est fort original, et souvent fort heureux.

LA JACQUERIE, *scènes féodales; suivies de la famille de Carvajal*, *drame*, *in*-8, 1828. — La Jacquerie est un tableau naïf, énergique et touchant de la féodalité et de tous les malheurs qu'elle entraînait à sa suite; nobles, vilains, moines, gens de guerre, toutes les castes, tous les ordres de l'État apparaissent et sont représentés à grands traits dans ce drame, qui rappelle la manière large de Shakspeare. — On retrouve dans cet ouvrage toute l'ima-

gination et la verve dramatique qui ont distingué si éminemment les premiers essais de l'auteur de Clara Gazul. On reconnaît ce talent impétueux et toujours original, mûri cette fois par de profondes études sur l'histoire et sur l'homme. Un dialogue vif et vrai transporte le lecteur, et comme à son insu, dans les temps et les lieux les plus étrangers à ses mœurs et à ses habitudes.

La famille Carvajal est un poëme terrible, d'un haut mérite, qui ne ressemble pas mal aux écorchés de Géricault.

CHRONIQUE DU TEMPS DE CHARLES IX, 1572, *in*-8, 1829. — L'auteur de cet ouvrage n'a point eu l'intention d'écrire le récit des événements politiques de l'année 1572; il a même évité avec soin d'empiéter sur le terrain de l'histoire, en donnant des rôles dans son roman à des personnages dont la vie est trop connue pour qu'il soit permis d'y changer ou d'y ajouter quelque chose. Le seul but qu'il se soit proposé a été de tracer une esquisse des mœurs des Français sous le règne de Charles IX, époque où la civilisation n'avait pas encore détruit la source des passions énergiques. — Les deux figures principales, Bernard de Mergy et Diane de Turgis, sont dessinées avec une rare habileté. L'amour naissant du jeune aventurier, timide et embarrassé, honteux de sa gaucherie et fier de ses espérances, contraste bien avec celui de la comtesse rompue aux intrigues de cour, trouvant dans un soldat de fortune le même charme et la même nouveauté qu'un malade à respirer l'air pur et paisible des champs; prenant pour elle le rôle qu'il ne saurait pas remplir, attaquant au lieu de défendre, essayant, pour le forcer à la victoire, les plus vives agaceries et les colères les plus habiles; puis, bientôt à bout de ses ressources, fatiguée d'une guerre de buisson sans défaite et sans triomphe, changeant de tactique, et seule avec son ennemi qu'elle poursuit pour se donner à lui, profitant de l'ombre et du silence pour redoubler son impatience et ses désirs, renversant les flambeaux et de son poignard coupant ses lacets; le type de Diane résume les portraits des dames galantes, que nous a laissés Brantôme. Son caractère, malgré son apparente virilité, n'est cependant pas dépourvu d'intérêt poétique. Dès les premières pages, on comprend qu'elle n'a jamais connu d'amour comme celui de Bernard; jusqu'alors elle n'avait été aimée que pour sa beauté, et elle entrevit dans les empressements respectueux de Mergy une affection plus pure et plus élevée, et sans savoir si elle est capable d'éprouver un pareil sentiment, elle est fière de l'inspirer, et se résigne à faire la moitié du chemin pour amener à elle son timide antagoniste. Quand Mergy veut la quitter, et qu'après avoir vainement essayé de convertir son amant, elle tente de le retenir, quand elle l'étreint dans ses bras, l'auteur s'élève aux accents les

plus pathétiques de la passion. Il y a dans l'amour furieux et dévoué de Diane quelque chose de la colère maternelle d'une lionne défendant sa famille : c'est qu'en effet Diane aime Bernard à l'heure du danger autrement qu'elle ne l'aimait d'abord; c'est qu'au moment de le perdre, elle sent redoubler pour lui sa première affection.

MOSAÏQUE, *in*-8, 1838. — Sous ce titre, l'auteur a réuni plusieurs contes et nouvelles, parmi lesquels on distingue : — MATEO FALCONE, roman où il est impossible de pousser plus loin l'artifice des incidents et du style, et d'enfermer dans un espace aussi étroit plus d'émotions et d'idées, d'indiquer avec plus de concision et de vivacité autant de physionomie et de caractères. — TAMENGO, récit qui commence comme une satire, et qui finit comme une épopée homérique ou dantesque. — LA PARTIE DE TRICTRAC : ce n'est pas un récit complet; le commencement surtout est confus; mais le caractère de la comédienne est parfait. Le suicide du Hollandais ivre et ruiné, le désespoir du malheureux jeune homme qui a triché au jeu, et qui se méprise, sans pouvoir convertir à sa haine pour lui-même l'incrédulité frivole de sa maîtresse, sont des traits excellents.—LE VASE ÉTRUSQUE est un des ouvrages le moins vrai, le moins naïf et le moins simple de tous les ouvrages de M. Mérimée. Il s'y trouve néanmoins des pages d'une nature exquise. Le sujet est neuf et bien saisi. Ce n'est pas une donnée commune que la jalousie rétroactive. Les angoisses et les questions inquiètes de Saint-Clair sur l'origine du vase qu'il frappe *crescendo*, comme un tamtam, sont très-habilement racontées. Mais les conversations de déjeuner ne valent rien. Le voyage d'Égypte est presque inintelligible pour ceux qui ne connaissent pas l'original. Le dénoûment ne dénoue rien. A tout prendre, c'est un récit plein de coquetterie, de papillotage, de faux goût, et qui fait tache dans les œuvres sévères et châtiées de l'auteur.

LA DOUBLE MÉPRISE, *in*-8, 1833. — Raconter avec détail au lecteur tout ce que contient cet ouvrage, dont on croirait le titre emprunté à la vieille comédie, ce serait le déflorer. Nous dirons donc à ceux qui ne l'ont pas encore lu, que ce livre est court, que l'action est simple et naturelle comme un de ces épisodes de la vie familière qui passent tous les jours inaperçus sous nos yeux. L'auteur s'est plu à tracer des portraits et des caricatures : des portraits, comme en font les Johannot, des caricatures comme il en échappe souvent au crayon spirituel d'Henri Monnier. D'abord c'est M. de Chaverny, le mari philosophe, personnage comique et naturellement gauche. M. de Chaverny a été pendant

plusieurs années officier de cavalerie; rentré dans le monde fashionable, auquel il appartient par sa position de comte et par sa fortune, il y apporte tout le laisser-aller de ses habitudes militaires; il fait en plein dîner des compliments à sa femme sur la beauté de sa jambe, la compromet en public avec des maîtresses de duc et pair, la confie aux mains d'un élégant qui fréquente sa maison, et pour dernier ridicule sollicite une place à la cour. On devine que M. de Chaverny n'est pas aimé de sa femme. Quand il y a une femme jolie et coquette au logis conjugal, l'indifférence du mari a bientôt amené la foule des adorateurs. Ici, c'est M. de Châteaufort, jeune officier portant sabre innocent au fourreau, aimant à savourer la fumée du cigare, les succulents dîners et les bonnes fortunes, quand il s'en rencontre. Là c'est un jeune secrétaire d'ambassade, pas ridicule pourtant, pas trop possédé de l'envie de narrer ses voyages, possédant d'heureuses qualités, plaisant aux femmes : c'est à plus d'un titre le Benjamin de la double méprise. Nous ne dirons rien de Julie de Chaverny, de peur d'en donner une idée trop incomplète. Enfin, si vous avez rencontré en votre vie un de ces vieux officiers de quarante-cinq à cinquante ans, fumeur, casanier, insoucieux de tous les agréments de la vie, en exceptant toutefois le chapitre de la table, vous aurez le portrait du capitaine Prieur. Rien ne manque à tous ces caractères; ils sont tracés et enluminés avec la conscience d'un écrivain qui soigne ses œuvres comme ses enfants. — On pourrait dire en deux mots l'histoire de Julie de Chaverny; tout son malheur naît d'une double méprise. Lorsque l'indifférence de son mari l'a livrée à elle-même, qu'elle s'exagère ses torts, en disant qu'elle aurait dû mieux consulter son cœur avant de se marier, elle retrouve l'ami de son enfance, et avec lui le souvenir de ses premières et naïves illusions. C'est à ce souvenir que son cœur cherche à rattacher ses regrets présents et sa tardive espérance. Peu à peu, ne tenant plus compte de l'intervalle de tant d'années ni du changement qui a dû s'opérer dans le caractère du jeune diplomate, elle se reproche d'avoir elle-même troublé la vie de cet ami d'enfance, dont elle se croit toujours aimée avec la poésie du premier amour. Ce n'est que lorsqu'elle est coupable qu'elle reconnaît combien elle s'est abusée. Darcy n'a cherché qu'une bonne fortune; il juge sa conquête de peu de valeur, puisqu'elle lui a coûté si peu, et la traite en conséquence. Son amour-propre lui défend même de jouer le sentiment avec Julie, de peur de paraître dupe, et il se montre plus froid encore qu'il ne l'est réellement. Julie alors se croit méprisée, et se méprise elle-même; mais dans cette âme qui n'était pas faite pour le vice de

cette erreur d'un moment, naît bientôt une exaltation de remords et puis de désespoir qui la tue. Julie meurt méconnue de Darcy comme de son mari.

MERLIN (Mme la comtesse).

* **MES DOUZE PREMIÈRES ANNÉES**, *in*-18, 1831. — Ce livre est une confession naïve et pleine de charme de ces impressions si vives, si entraînantes, si décisives, d'une jeune fille dans des régions où, comme l'inscrit l'auteur au frontispice de son ouvrage, il n'y a pas d'enfance. Ce sont des mémoires très-neufs et qui ont beaucoup d'intérêt, quoique les événements y soient, comme on doit le penser, peu multipliés; l'auteur est née à la Havane, et le premier spectacle qui l'a émue est celui de l'esclavage et des souffrances endurées par les misérables créatures qui s'y trouvent condamnées. Elle en parle avec indignation, et on ne lit pas sans émotion quelques endroits qui signalent le désir de protéger ces infortunes. Souvent leur triste condition suggère à Mme la comtesse Merlin des réflexions qui, en même temps qu'elles partent d'une belle âme, dénotent un esprit d'observation fort remarquable.

* **HISTOIRE DE LA SŒUR INÈS**, *in*-8, 1832. — La sœur Inès est une jeune fille destinée dès son enfance pour le cloître, et condamnée à quitter le monde à quinze ans, afin de permettre à la noblesse paternelle de suivre librement la ligne masculine sans rien perdre de son éclat et de son opulence. Lorsque l'heure fatale est venue, entourée d'un cortége de fête, elle est conduite à l'autel parée de fleurs, et séquestrée pour jamais de la société. Cependant, dans sa retraite forcée, le cœur de la jeune fille n'a point cessé de battre au souvenir d'un premier amour que n'effacent ni les grilles du cloître, ni les chants d'église. Éclairé par un soupir de douleur, le frère d'Inès vole auprès d'elle, et, aidé de celui qu'elle aime, il trompe le gardien, déchire le pacte impie du temple, et enlève sa sœur au barbare sanctuaire où l'on sacrifie la vie humaine pour en faire une offrande aux autels. Le navire est préparé et le vent favorable, la terre disparaît et la prêtresse affranchie se balance au milieu d'un océan de bonheur et d'espérance, comme le vaisseau qui la porte se balance sur les flots azurés de la mer. Il serait doux de la voir débarquer dans le port riche d'amitié et d'amour, de lui accorder de longs jours de sérénité et de chaleur sous le beau ciel des Florides, de lui voir recueillir le fruit de tant de peines et de douleurs. Hélas! toute

cette espérance de bonheur vient s'ensevelir sous les flots de la tempête.

On a encore de cet auteur : Souvenirs et Mémoires de madame la comtesse Merlin. 4 vol. in-8, 1836.

MERVILLE (Pierre-François CAMUS, plus connu sous le nom de), né à Pontoise en 1783.

LE BARON DE L'EMPIRE, 5 *vol. in*-12, 1832. — Les trois premiers volumes de cet ouvrage ne contiennent guère que l'histoire de Charette et quelques particularités des guerres de la Vendée. Ce n'est qu'au quatrième volume qu'apparaît le héros principal. Il a nom Jacquot, et a été ramassé sur la grande route par une vivandière républicaine, puis recueilli par de bons paysans vendéens. A dix-sept ans, il se fait soldat, devient officier, puis colonel, puis général, puis baron. Pour comble de bonheur, il retrouve sa mère, Mme la duchesse de Brétignoles, qui le reconnaît à trois besans d'or tatoués sur sa poitrine. Le baron Jacquot épouse Mlle Anastasie, autre enfant perdue et retrouvée; élevés dans le même village, ils se sont juré un éternel amour et ont été fidèles à leur serment. Il y a encore un autre enfant perdu et retrouvé, marqué des mêmes signes et au même endroit que le général, ce qui cause bien un peu d'embarras à M. et à Mme de Brétignoles, qui ne savent d'abord lequel choisir; mais comme l'un de ces enfants perdus est général et que l'autre est frotteur, à tout hasard ils prennent le premier. — En somme, ce roman est assez intéressant et mérite d'être lu.

CONTES ET NOUVELLES, 3 *vol. in*-8, 1830. — On peut regarder les nouvelles comme autant d'esquisses dramatiques, auxquelles il ne manque que le dialogue. Plusieurs même ont été transportées sur la scène avec succès.

LE PROCUREUR IMPÉRIAL, 2 *vol. in*-8, 1832. — Dans ce roman, M. Merville passe en revue, non-seulement l'empereur et son gouvernement, mais encore les mœurs de l'époque, les partis alors en regard, les ambitions revenues pour accaparer de nouveau les faveurs; il fouette cette aristocratie d'argent, plus insolente que celle des noms, qui, en 1830, acheva de gagner son procès en soulevant le peuple à son profit au cri de vive la liberté! Dans le Procureur impérial, on trouve un heureux mélange de personnages de haut et bas lieu. Autour de ses supérieurs tourne un jeune homme du peuple, Jérôme Minor, auquel son père, simple jardinier, a fait donner une éducation complète. Ce Minor est le caractère le plus exécrable qui existe, car il existe. Pour par-

venir, rien ne lui coûte; il trahit tout, amitié, serments, reconnaissance. Son âme de démon prend toutes les faces sous lesquelles il lui plaît de la déguiser; or, il nuit, il intrigue, il abuse de l'estime générale, et l'hypocrite arrive à ses fins, jusqu'au jour où, voyant la fortune lui tourner le dos, il perd la tête et devient fou. — Ce roman est de ceux qui intéressent, sans laisser après eux un sentiment de dégoût. Toutefois, il nous offre le vice dans un si long cours de prospérités, qu'on se demande : « Cela peut-il être ainsi ? »

LE VAGABOND, *histoire contemporaine*, 4 *vol. in*-12, 1834. — Le Vagabond est l'exagération des misères du peuple; les caractères, les situations, les mœurs, tout est forcé dans ce roman; on s'y promène du bagne à la cour d'assises, on s'y prend corps à corps avec des gardes-chiourmes et des estafiers subalternes, quand la justice et la police d'un ordre supérieur vous font la grâce de vous laisser en repos. Le Vagabond pourrait, certes, à lui tout seul, défrayer pendant un an le répertoire des boulevards : l'Auberge des Adrets elle-même, cette comédie de l'assassinat, n'a rien de mieux en horreurs joyeuses ou sombres. Il y a dans ce livre un petit Polastron, un enfant trouvé que se passent de main en main un tisserand, une danseuse, un duc et pair, une sœur de charité, pauvre diable qui aime une Louison, laquelle, innocente du vol dont on l'accuse, est condamnée à la marque et à la prison; Polastron lui-même, de vagabond devenu voleur, va se moraliser au bagne; il s'évade pour venir combattre en 1830 aux barricades, se laisse reprendre ensuite et condamner à mort, se voit sauvé par miracle au moment du supplice, et vient enfin tomber à Passy entre les bras de son père et de sa mère, de son frère et de sa Louison enceinte. Comme tout ce monde trempe dans la haute police, l'affaire s'arrange à l'amiable, et maintenant Polastron est citoyen des États-Unis : on leur a fait là un joli cadeau.

On a encore de cet auteur : Saphorine, 3 vol. in-12, 1820. — Les deux Apprentis, 4 vol. in-12, 1826. — Paul Briolat, in-8, 1831.

MILLON-JOURNEL (Mlle Émilie), née VERNEUIL.

GASTON DE SEMUR, *suivi du Monastère du mont Canigou et du Château d'Enfer*, 2 *vol. in*-12, 1822. — Le héros de ce roman est un preux; il part pour la Palestine, et, après avoir triomphé dans un tournoi à Chambéry, il emporte le souvenir de la belle Mlle de Montméliand. A son retour en France, il retrouve un de ses amis dont il est le rival sans le savoir; cet ami le reçoit dans son antique manoir, l'invite à passer la nuit dans son lit et celui

de sa femme; il va plus loin, une certaine nuit il se retire, et laisse ainsi Gaston couché seul avec son épouse; le prix de cette loyale complaisance lui serait devenu fatal, sans la fidélité et les principes de Mlle de Montméliand. Les lois de la chevalerie autorisaient alors cet usage; on le considérait comme le témoignage le plus incontestable de la confraternité; on faisait coucher ainsi avec soi ses hôtes les plus distingués et ses meilleurs amis. Les lits étaient alors des estrades d'une largeur démesurée; la dame du logis se couchait la première, son mari après elle, et ensuite les hôtes privilégiés. Cet usage existe encore, dit l'auteur, dans quelques parties de la Bulgarie, et, sans aller plus loin, on le retrouve même aujourd'hui dans quelques parties de la Normandie, où il nous est arrivé, un jour que le souper s'était un peu prolongé, d'être invité par notre hôte à partager avec lui et sa femme le seul lit qu'il y avait dans la maison. — Le Monastère du mont Canigou est une nouvelle dont la scène se passe dans les Pyrénées. — Le Château d'Enfer est une chronique hollandaise qui pourrait fournir au besoin le sujet d'un mélodrame épouvantable. — En général, les compositions de Mlle Millon-Journel se distinguent par des connaissances historiques, par un style rapide et clair, exempt d'enflure et de mauvais goût.

On a encore de cet auteur : Les Enfants du vieux château, 40 vol. in-18, 1810-18.

MIRABEAU (Honoré-Gabriel Riquetti, comte de), né à Bignon le 9 mars 1749, mort à Paris le 2 avril 1791.

LETTRES ORIGINALES DE MIRABEAU, *écrites du donjon de Vincennes, pendant les années* 1777-80, *contenant tous les détails de sa vie privée, ses malheurs et ses amours avec Sophie de Ruffei, marquise de Monnier. Recueillies par L. P. Manuel*, 4 *vol. in*-8, 1792.

Né d'un père qui avait de l'esprit et des connaissances, l'éducation de Mirabeau fut soignée, mais son caractère et les circonstances lui procurèrent bientôt la plus rude, mais aussi la plus instructive de toutes, celle du malheur. Son plus grand ennemi fut son père. Cet homme impérieux et bizarre aperçut bien vite dans la jeunesse de son fils, et dans le premier développement de ses facultés, un esprit d'indépendance dont il fut blessé, et une supériorité de talents qui menaçait sa vanité. A l'occasion d'une aventure galante, il obtint contre lui une lettre de cachet, et le fit enfermer à l'île de Ré, d'où il sortit pour aller servir en Corse. En 1772, il épousa une belle et riche personne, Mlle de Marignan. Pouvant enfin satisfaire ses goûts de dépenses, il se livra à de tels

excès de prodigalité, qu'au bout de deux ans son père le fit interdire et confiner dans ses terres par ordre du roi. Ayant rompu son ban pour châtier un gentilhomme insolent qui avait insulté sa sœur, son père, peu jaloux de l'honneur de la famille, le fit enfermer au château d'If, d'où il fut transféré au fort de Joux, en 1776. Avec les moyens puissants de séduction qu'il tenait de la nature, une conversation pleine de charmes, un commerce facile et enjoué, Mirabeau fut bientôt dans les bonnes grâces du gouverneur, qui lui donna la ville de Pontarlier pour prison. Là, il fit connaissance d'une jeune et belle femme, Sophie de Ruffei, mariée fort jeune à un sexagénaire, le marquis de Monnier. Il l'enleva, et cette liaison attira sur sa tête de nouveaux orages; la famille de Sophie, l'époux outragé, et son père, ce père qu'on retrouve toujours lorsqu'il s'agit de provoquer des mesures de rigueur contre son fils, se réunirent pour demander réparation de cette injure. Mirabeau se réfugia en Suisse, où son amante vint le rejoindre; et d'où ils passèrent en Hollande. On instruisit son procès en son absence, et le parlement de Besançon le condamna à être décapité en effigie, comme coupable de rapt. L'évasion de Mme Monnier avait cependant été volontaire; elle avait vingt-quatre ans; elle était mariée depuis six, Mirabeau n'avait point été compagnon de sa fuite; il n'y avait donc ni séduction, ni rapt. Il l'avait rejointe depuis, il est vrai, mais cela prouvait seulement qu'ils étaient amoureux l'un de l'autre; il n'y avait donc d'autre crime que l'amour, très-excusable au moral, et nul devant les tribunaux. Le gouvernement français ayant demandé l'extradition des deux amants, Mirabeau fut enlevé d'Amsterdam avec sa compagne, qui paya sa faute par une longue détention dans une maison de surveillance. Tous ces faits sont constatés par des témoignages irrécusables, dans les lettres de Mirabeau, qui sont l'objet de cet article; il est impossible d'en suspecter l'authenticité et la véracité. Par un hasard singulier, c'est entre les mains du pouvoir absolu que ces lettres étaient en dépôt; et par un hasard non moins remarquable, c'était M. Lenoir, lieutenant de police, qui avait porté l'indulgence jusqu'à se rendre l'intermédiaire de la correspondance des deux amants emprisonnés.

Les lettres de Mirabeau ont un avantage précieux, celui de jeter le plus grand jour sur le caractère de cet homme fameux. Ce ne sont point ici des mémoires écrits pour le public, ni même des confessions, où l'on peut toujours se montrer tel que l'on consent à être vu. Ces lettres, écrites d'un cachot à une maîtresse, et passant par les mains d'un juge, ne devaient jamais être vues par d'autres, et sans le hasard de la révolution, il est probable qu'elles n'eussent jamais vu le jour. Dans ces lettres, qui le ren-

dront aussi intéressant pour la postérité que son père paraîtra petit et odieux, le talent de Mirabeau pour écrire sur toutes les matières brille de tout son éclat. Sous le rapport du sentiment, c'est le seul ouvrage qui puisse être comparé, pour la vraie chaleur et la vraie sensibilité, aux plus belles lettres de la Julie de Rousseau ; et pourtant quelle disproportion dans le sujet, la situation et les moyens ! Rousseau avait à sa disposition tous ceux d'un romancier qui arrange sa fable, la gradation, le nœud, les incidents, les épisodes, le dénoûment. Mirabeau, au contraire, dans la solitude d'une prison, dans le désespoir, dans l'abandon, et dans l'incertitude, plus cruelle encore, écrit durant quatre années, toujours dans la même situation, n'ayant jamais que le même cri, la liberté et sa maîtresse ; et on lit ces quatre gros volumes de lettres, où il n'y a pas un événement, avec autant de plaisir que le roman le mieux fait et le plus touchant. Jamais on n'a plus fait voir qu'il y a dans l'amour un charme qui n'est qu'à lui : c'est de n'avoir jamais qu'une même chose à dire, et de la dire toujours sans s'épuiser, ni se lasser jamais, et même sans lasser les autres, quand il a l'éloquence qui lui est propre. On sent bien qu'il ne s'agit pas ici des amants vulgaires; on sait qu'ordinairement rien n'est si insipide pour un tiers que leurs conversations et leurs lettres; il n'en est pas de même de l'homme supérieur ; comme il porte son génie dans ses passions, il révèle tous les secrets de l'un et de l'autre, et les rend d'un intérêt général. Mais ces mêmes lettres, qui parlent si bien au cœur, qu'on dirait que l'auteur n'a été occupé qu'à sentir et à aimer, parlent en même temps à la raison, de manière qu'il semble qu'il n'ait été occupé qu'à penser. A tous moments on y rencontre des vérités fortement énoncées, des expressions vastes, des réflexions fines ou profondes; une lettre apologétique qu'il adresse à son père ; un examen des principes contenus dans ses écrits, et mis en opposition avec sa conduite; un mémoire en forme contre lui, envoyé au lieutenant de police, sont autant de chefs-d'œuvre en leur genre, et réunissent à une dialectique victorieuse, une ironie amère et une élégance noble, sans jamais passer la mesure.

On a encore de Mirabeau : * Ma Conversion. — * Rubicon. — * Le Libertin de qualité, productions obscènes, qui ne présentent qu'une série de tableaux dégoûtants. — Contes et Nouvelles adressés du donjon de Vincennes à Sophie Ruffey, in-8, 1797. — Recueil de Contes et de Nouvelles, 2 part. in-8, 1785.

MONNIER (Henri), artiste dramatique, dessinateur et littérateur.

SCÈNES POPULAIRES, *dessinées à la plume par H. Monnier, ornées d'un portrait de M. Prud'homme, etc.*, 2 *vol. in*-8, 1831-34. *Les*

scènes contenues dans le premier volume, au nombre de huit, sont: Le Roman chez la portière, la Cour d'assises, l'Exécution, le Dîner bourgeois, la Petite fille, la Grande dame, la Victime du corridor, et Précis historique de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration. On remarque principalement dans le deuxième volume: Le Voyage en diligence et la Garde-malade. — Quelle que soit la face sous laquelle rayonne le triple talent d'Henry Monnier, on trouve toujours chez lui le même instinct, la même finesse d'observation. Quel œil plus perçant a jamais plongé dans le clair-obscur de la loge? Qui nous a mieux raconté que lui les fiers ressentiments de la portière, les intarissables ressources de son génie fiscal, son fanatisme pour le grand homme, et son souverain mépris pour les nains politiques de l'époque? Et les guerres implacables que rallument sans cesse sur le carré les inconvénients d'un voisinage trop rapproché, et qui amènent si souvent les parties belligérantes devant la sagesse de la septième chambre du Palais de Justice, quel en a été l'Homère? En un mot, qui a mieux saisi et plus fidèlement rendu ces mille nuances, ces mille contrastes, ces mille incidents variés, qui font de la vie parisienne, tantôt la plus bouffonne de toutes les charges, tantôt le plus pathétique de tous les drames?

Le Voyage en diligence a fourni à l'historiographe de M. Prud'homme l'occasion de faire ressortir l'exquise politesse de ses manières; voyez comme il se blottit au fond de la voiture, comme il dissimule son embonpoint; comme il croise ses jambes avec précaution pour ne pas incommoder son aimable voisine. La Garde malade est une figure délicieuse; pour l'avoir peinte avec autant de vérité, il faut avoir été plus d'une fois la victime de son empressement vénal ou de ses négligences calculées.

MONTAGUE (miss Mory Pierrepont, et depuis lady Wortley), née à Tharesby, comté de Nottingham, en 1690, morte en 1762.

Lettres de milady Montague, *trad. par Anson*, 2 *vol. in*-12, *an XIII*. — Lord Vortley Montague ayant été nommé ambassadeur à Constantinople, lady Montague suivit son époux. Revenue dans sa patrie, elle se livra à la littérature, et s'y fit surtout remarquer par la publication de sa correspondance pendant son séjour à Constantinople. Un traducteur anonyme a publié en 4 vol. in-12 les œuvres de lady Montague, parmi lesquelles se trouvent une foule de lettres que les savants anglais ont cru avoir été composées par M. Cléland. Anson ne publie, dans sa traduction, que les lettres écrites de Constantinople; lettres qu'on lit toujours avec

plaisir, quoique, sous beaucoup de rapports, elles aient perdu l'intérêt de l'actualité; mais si les mœurs ont changé, il y a une chose qui ne change pas, c'est la vivacité, c'est le charme des descriptions et du style.

MONTALEMBERT

(Marie de COMARIEU, marquise de), morte en juillet 1832.

* ÉLISE DUMÉNIL *roman original*, 6 *vol. in*-12, 1801. — Un style pur, souvent harmonieux et quelquefois élevé, caractérise ce roman, qui offre beaucoup d'intérêt. Les situations touchantes y sont assez multipliées; l'action est un peu compliquée; le dénoûment est du plus grand effet.

HORACE, ou *le Château des Ombres*, 4 *vol. in*-12, 1822. — Au milieu d'une sombre forêt s'élève un antique manoir que le villageois ne peut regarder sans frémir; c'est le Château des Ombres, habité par des démons. Celui qui eut l'imprudence d'y entrer n'a jamais reparu; toutes les nuits, des fantômes s'y promènent, et malheur à ceux qu'ils peuvent attraper. Bravant ces sinistres apparitions, Horace pénètre dans le château et en découvre les mystères, qui sont dévoilés avec talent dans le livre de Mme la marquise de Montalembert. — Ce livre, dont l'intrigue est fortement conçue, joint à la grâce et au naturel du style une grande connaissance du cœur humain dans ses nuances les plus délicates.

MONTESQUIEU (Charles de SECOUDAT, baron de la Brède et de), né au château de la Brède le 18 janvier 1689, mort le 10 février 1755.

LETTRES PERSANES, 2 *vol. in*-12, 1721; *idem, nouvelle édition augmentée de douze lettres, qui ne se trouvent pas dans les précédentes, in*-12, 1761. — Les Lettres persanes, production importante sous une apparence frivole, où la fable d'un roman sert de cadre à la satire, où la satire est une arme invincible que dirige la philosophie, sont l'ouvrage de la jeunesse de Montesquieu. Quand il y mit la main, il avait environ trente ans; il était dans toute la fraîcheur et la force de l'imagination, et il croyait le moment venu de frapper le public par une production d'éclat et de mode qui fît sa réputation d'écrivain, et le mît en évidence pour l'avenir. Ce fut comme un brillant échantillon qu'il donna de toutes les richesses de son vigoureux génie, comme un essai facile de la force et de tous les genres d'esprit à la fois. Les voluptueux de la régence goûtèrent le livre pour ce qu'ils cherchaient, et plus encore pour ce qu'ils devinaient dans ces peintures mystérieuses et ina-

chevées de la volupté orientale que complétait leur imagination. Les femmes se sentaient à l'aise dans les mœurs européennes, en comparant la liberté de leur vie avec le doux esclavage des femmes de l'Orient. Les philosophes et les esprits forts en comptaient un de plus dans l'auteur des *Lettres*, et se mettaient de la partie pour rire de la religion musulmane aux dépens de la religion chrétienne. — Ce livre, toujours piquant par la vivacité des tons pour le lecteur qui cherche l'amusement, attache souvent, par l'importance des objets, le lecteur qui veut s'instruire. Déjà l'auteur s'essaye aux matières de politique et de législation, et plusieurs de ces Lettres sont de petits traités sur la population, le commerce, les lois criminelles, le droit public; on voit qu'il jette en avant des idées qu'il doit développer ailleurs, et qui sont comme les pierres d'attente d'un édifice. La familiarité épistolaire met naturellement en jeu son talent pour la plaisanterie, qu'il maniait aussi bien que le raisonnement. L'ironie est dans ses mains une arme qu'il fait servir à tout, même contre l'inquisition, et alors elle est assez amère pour tenir lieu d'indignation. Il peint à grands traits les mœurs serviles des États despotiques; et cette jalousie particulière aux harems de l'Orient, toujours humiliante et forcenée, soit dans le maître qui veut être aimé comme on veut être obéi, soit dans les femmes esclaves qui se disputent un homme et non un amant. Il sait intéresser dans l'histoire des Troglodytes, et cet intérêt n'est pas celui d'aventures romanesques; c'en est un plus rare, plus original et plus difficile à produire, celui qui naît de la peinture des vertus sociales mises en action, et nous en fait sentir le charme et le besoin.

LE TEMPLE DE GNIDE, *suivi de Céphise et l'Amour*, *in*-12, 1725. — L'auteur s'est proposé de peindre la délicatesse et la naïveté de l'amour pastoral, tel qu'il est dans une âme neuve, que le commerce des hommes n'a point encore corrompue. Craignant peut-être qu'un tableau si étranger à nos mœurs ne parût trop languissant et trop uniforme, il a cherché à l'animer par les peintures les plus riantes. Le temple de Gnide est une bagatelle ingénieuse et délicate, mais d'autant plus froide qu'elle est plus travaillée, et qu'elle annonce la prétention d'être faite en prose, sans avoir rien du feu de la poésie. L'esprit y est prodigué, la grâce étudiée. L'auteur est hors de son genre, qui est la pensée, et il y rentre sans cesse malgré lui et au préjudice du sentiment.

ARSACE ET ISMÉNIE, *histoire orientale*, *in*-18, 1783. — Arsace et Isménie est un roman publié par le fils de Montesquieu. On ne sait trop à quelle époque Montesquieu a composé cet ouvrage. Grimm présume que dans l'origine il était destiné à augmenter le nombre des épisodes des Lettres persanes, mais que l'auteur le trouva trop

long. Il est plus probable qu'il écrivit ce roman vers les derniers temps de sa vie; car il en parle dans une lettre, en date du 15 décembre 1754, comme d'une production récente, et qu'il hésite à livrer à l'impression. Il s'était proposé, dans cette fiction, de peindre le triomphe de l'amour conjugal en Orient, et le despotisme légitimé par la vertu qui se consacre au bonheur du genre humain; mais quoiqu'on reconnaisse encore souvent dans cette production sa plume ingénieuse et énergique, il n'a pas su déguiser l'invraisemblable de son récit, ni y répandre l'intérêt dont il était susceptible.

MONTIGNY (Louis), auteur dramatique et romancier.

LES AVENTURES DE GARNISON, 2 *vol. in*-12, 1824. — Après la bataille de Wagram, plusieurs officiers, réunis à Vienne dans la maison d'un grand seigneur, passent leurs journées à rire et à s'entretenir du beau sexe. Chacun raconte sa joyeuse histoire. Au moment de se séparer, ils se promettent d'entretenir une correspondance qui aura pour objet de se transmettre mutuellement les aventures galantes qui leur seront arrivées et celles qui seront parvenues à leur connaissance. C'est cette correspondance que publie l'auteur, correspondance qui ne ressemble à rien moins qu'à un cours de morale. Voici le titre des dix aventures : le Moderne Joseph; Histoire d'une jolie comtesse; la Fille du pasteur de Neustadt; la Morale à la hussarde; Athénaïs; la Belle inconnue; la Soubrette; une Aventure tragique; les Trois duels.

Nous connaissons encore de cet auteur : Fragments d'un Miroir brisé, in-18, 1823. — Le Provincial à Paris, 3 vol. in-12, 1824-25. — * Le colonel Duvar, fils naturel de Napoléon, 4 vol. in-12, 1827.

MONTJOIE (Christophe F. L. Ventre de Latouloubre, plus connu sous le nom de Gallart de), né à Aix (Bouches-du-Rhône), vers 1776, mort le 4 avril 1816.

HISTOIRE DES QUATRE ESPAGNOLS, 4 *vol. in*-12, 1800; *cinquième édition*, 4 *vol. in*-12, 1823. — Le sujet principal, le premier mobile et l'intérêt le plus puissant de ce roman est la noble passion de l'amitié. Un grand d'Espagne, don Pedro de Massarena, a pour ami un simple homme de loi, Texado, qui lui a rendu les plus importants services, et qui meurt, laissant peu de fortune à sa veuve et à trois enfants, parmi lesquels est un jeune homme nommé Fernand. Don Pedro n'a qu'un fils unique, don Carlos. Ces deux jeunes gens sont les héros du roman; ils ont été nourris, élevés ensemble, et sont unis par les nœuds de la plus tendre amitié.

Don Pedro est nommé ambassadeur à Naples, et emmène Fernand comme secrétaire d'ambassade, au moment où il était devenu amoureux d'une belle inconnue nommée Joséphine, qui paraît avoir des motifs de cacher soigneusement qui elle est. Don Carlos est resté en Espagne, et cet éloignement des deux amis motive la forme de correspondance donnée au roman. Le quatrième Espagnol est don César de Luza, père de Joséphine, qui passe pour avoir commis un horrible assassinat, dont il est innocent; mais il n'en a pas moins été condamné et exécuté en effigie, et le gouvernement espagnol fait les plus grands efforts pour se rendre maître de sa personne. Don Pedro découvre sa retraite, s'assure de lui, et Fernand est bien étonné de retrouver dans un de ses amis, l'ermite du Vésuve, le père de sa chère Joséphine. Don César raconte à l'ambassadeur sa tragique histoire, et n'a pas de peine à le persuader de son innocence. Parmi les autres personnages qui jouent un rôle dans le roman, est Rosalie, la plus jeune des sœurs de don Fernand, fort jolie personne dont don Carlos est passionnément amoureux, mais que la fierté de ses parents ne lui permet pas d'épouser; il tombe malade de chagrin et la langueur qui le consume le conduit aux portes du tombeau. On le croit même mort, et les pénitents viennent pour s'emparer de son corps, lorsque Fernand, qui ne pouvait croire que tout sentiment fût chez lui entièrement éteint, s'oppose avec énergie à l'inhumation de son ami, qu'il parvient, à force de soins, à rappeler à la vie. On devine qu'après le rétablissement de don Carlos, ses parents, effrayés du danger qu'il a couru, lui permettent d'épouser sa chère Rosalie. Fernand se marie avec Joséphine, dont le père est pleinement justifié, par la découverte du véritable coupable du meurtre dont il avait été injustement soupçonné. — En général ce roman a le rare mérite d'être vrai; les faits n'en sont pas trop extraordinaires; les sentiments, quoique vifs et profonds, n'en sont point exagérés; et l'on peut, sinon en conseiller, du moins en permettre la lecture aux jeunes personnes, qui n'y trouveront rien qui puisse leur gâter le cœur ou leur tourner la tête.

On a encore de cet auteur : Manuscrit trouvé au mont Pausilippe, 5 vol. in-12, 1802. — Histoire d'Inès de Léon, 6 vol. in-12, 1805.

MONTOLIEU (Isabelle Polier de Bottens, baronne de), née à Lausanne le 7 mai 1751, morte en 1832.

CAROLINE DE LICHTFIELD, 2 *vol. in*-12, *Lausanne*, 1786. — Il y a peu de romans dont le succès soit aussi mérité et aussi généralement établi que celui de Caroline de Lichtfield. Ce roman a

été trop lu pour qu'il soit besoin d'en faire l'analyse : Caroline, Walstein, Lindorf et Mathilde sont connus et aimés de tout le monde; on ne peut lire leur histoire sans éprouver les plus vives et les plus douces émotions. — Nous remarquerons toutefois que ce roman commence comme les autres finissent, par le mariage de l'héroïne; il n'est pas moins bizarre que ce qui ramène Caroline à un époux pour lequel elle conçoit d'abord une aversion très-vive, soit une grande passion pour le meilleur ami de son mari; mais cette singularité ne nuit ni à la vraisemblance ni à l'intérêt. L'auteur a peint d'une manière charmante le développement de la sensibilité de son héroïne. Cette jeune fille, d'abord si légère, si insouciante, devient bientôt la femme la plus intéressante, la plus courageuse et la plus sensible. Quelle aimable ignorance dans ses premiers jugements ! Son père lui parle du comte de Walenstein, et lui apprend qu'il est le favori du roi ; dès lors Caroline le croit charmant; ce mot de favori lui donne des idées les plus riantes; elle se rappelle son oiseau favori, son chien favori, son mouton favori, donc le favori d'un roi devait nécessairement être le plus beau de son espèce. Mais toutes ses idées changèrent dès qu'elle eut vu le comte ; il lui paraît un monstre ; elle s'étonne du singulier goût des rois dans le choix de leurs favoris, et proteste que si elle était reine, le comte de Walenstein ne serait pas le sein. Il le devint pourtant, et elle aima passionnément ce monstre.

DOUZE NOUVELLES, 4 *vol. in*-12, *Genève et Paris*, 1812. — Ce recueil contient les nouvelles suivantes : Sophie ou l'Aveugle (imitée de Starke, mais dont la suite est originale) ; Eliza et Albert ; le petit Antoine (imitée de Starke); Deux visites (l'une imitée de Starke et l'autre originale) ; le Vieux savetier (imité de Starke); le Songe (imité de Musæus); le Vieux célibataire; l'Avalanche (imitée de l'allemand); le Rosier et le Mouton (imité de l'allemand). Cette dernière nouvelle est sans contredit la plus intéressante de la collection ; nous allons essayer d'en offrir quelques traits dans une rapide analyse. Un professeur de philosophie était éperdument amoureux d'une jeune demoiselle, et les yeux d'Amélie lui avaient répondu assez favorablement. Il avait découvert qu'Amélie, qui aimait beaucoup les fleurs, désirait depuis longtemps d'offrir, le 1er janvier, un beau rosier fleuri à sa mère, mais qu'elle n'avait pu réussir à en élever un. Le professeur saisit avec ardeur ce moyen de faire sa cour; il achète plusieurs rosiers, et parvient, après avoir vu périr tous les autres, à en élever un seul, qui, vers la fin de décembre se couvre de boutons. La veille du jour de l'an, il voit passer Amélie dans la rue, la voit entrer dans une maison voisine, surprend un regard qu'elle lui lance furtivement, et reste longtemps la vue fixée sur les murs

qui lui dérobent l'objet de son amour ; le froid qui le saisit lui rappelle que son rosier est encore exposé à l'air, il va pour le rentrer, mais, ô désespoir ! à peine est-il dans l'antichambre qu'il entend un singulier bruit, comme d'un animal qui broute ; il s'empare de la première chose qui lui tombe sous la main, c'était des pincettes ; il veut chasser la bête gloutonne. Hélas ! il était trop tard ; elle venait d'arracher la belle branche aux boutons. A cette vue, il décharge un coup de ses pincettes sur l'animal qui venait de détruire ses espérances, et l'étend à ses pieds. Il appelle sa servante, et lui reproche d'avoir laissé libre un de ses moutons, qui vient de détruire son rosier. — Ce n'est pas un de mes moutons, dit-elle ; l'étable est fermée, et ils y sont tous. Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que vois-je ! c'est le mouton chéri de mademoiselle Amélie votre voisine, qui est si jolie et si bonne. Pauvre Robin ! que venais-tu faire ici ? Comme elle va être fâchée !... Il faut voir dans la suite du conte la douleur et la douceur d'Amélie, la crainte et l'embarras de son amant : l'incident qui naît de la mort du mouton avance fort les affaires du professeur de philosophie et amène un dénoûment favorable, que la mort du mouton ne permettait guère d'espérer.

DIX NOUVELLES, *pour servir de suite aux Douze Nouvelles*, etc. 3 *vol. in*-12, 1815. — Ces dix nouvelles sont : le Serein de J. J. Rousseau, le Retour de Maurice (imité de Starke) ; le Monastère de Saint-Joseph (trad. de Gœthe) ; Anecdote récente de Calcutta ; Renonciation ; Montfort et Rosenberg ; Anecdote sur la science de physionomie ; Amélie et Joséphine ; le baron Adelstan ; Christian Woldan (imité de Starke). — La plupart de ces nouvelles sont traduites de l'allemand ou tirées des recueils périodiques allemands où elles sont insérées sous le voile de l'anonyme.

SUITE DES NOUVELLES, 8 *vol in*-12, 1828-29. — Deux nouvelles de Mme Picheler remplissent une partie de ce recueil, et en sont la plus agréable comme la principale partie. La première, intitulée Cécile de Rodeck, ou les Regrets, est moins romanesque que morale et philosophique. Cécile, pleine de grâces et d'esprit, mais un peu légère, un peu étourdie, repousse les vœux d'un jeune seigneur allemand qui, élevé avec simplicité dans l'antique château de ses nobles aïeux, n'a point le ton élégant et les bonnes manières du monde, et lui préfère un jeune homme pourvu de ces qualités brillantes ; mais bientôt elle a lieu de se repentir de son choix. Le comte Ernest, l'amant éconduit, s'éloigne, voyage, se forme, acquiert les grâces qui lui manquaient, et les joint aux vertus. Son rival, au contraire, sous les plus beaux dehors, cache une âme perverse ; sa philosophie égoïste le rend infidèle à tous ses

devoirs envers la femme qui lui avait tout sacrifié, envers son prince qui l'avait comblé de faveurs, et envers sa patrie qui avait placé en lui ses espérances. Ce conte est une satire en action contre les principes de la philosophie moderne.

Les huit volumes de la suite des Nouvelles sont divisés ainsi : 1° *la Fille du marguillier*, suivi de *Charles et Hélène;* 2° *Lysley* (trad. de Heun), suivi de *Nantilde* et de *Frères et Sœurs* (trad. de Mme Picheler); 3° *la Ferme aux abeilles*, imité d'Aug. Lafontaine; 4° *la Jeune aveugle*, suivi *de la Poupée bienfaisante;* 5° *le Châlet des Hautes-Alpes*, suivi de *Deux feuilles du journal de mon ami Gustave*, et de *L'Amour et Silence* (deux nouvelles, trad. de Mme Picheler); 6° *Cécile de Rodeck* (trad. de Mme Picheler), suivi *de Alice*, ou *la Sylphide* (trad. de l'anglais de la duchesse de Devonshire); 7° *Histoire du comte Rodrigo de W***.*, suivi *d'un Misogyne*, ou *l'Ennemi des Femmes;* 8° *Sophie d'Alwin*, ou *le Séjour aux eaux de B***.*, suivi de *la Découverte des eaux thermales de Weissembourg.*

Nous connaissons encore de Mme de Montolieu : Recueil de Contes, contenant Una et Jenny, tous deux originaux.—Le Voilà enlevé, et Melechsala (imités de Musæus).— Les Châteaux suisses, anciennes anecdotes et chroniques, 3 vol. in-12, 1816. (Les Châteaux de Wyssembourg, les Grottes de Lidenthal, le Château de Halwyl sont traduits de l'allemand; les autres Nouvelles sont originales). — Les Chevaliers de la Cuillère, suivis du Château des Clées et de Lisely (nouvelles trad. de Heun), in-12, 1823; c'est le complément au 4e volume des Châteaux suisses. — Exaltation et Piété, quatre nouvelles dont le jeune Quaker est seule originale; les autres sont imitées de l'allemand. — Le Robinson suisse, 3 vol. in-12, 1824. (Ouvrage réimprimé plusieurs fois depuis.) — Les ouvrages que nous venons de citer, mi-originaux, mi-traduction, ne forment que la plus petite partie des publications de Mme de Montolieu. La plus considérable se compose de traductions, ou, pour parler plus exactement, d'imitations de l'allemand et de l'anglais. La collection de ses ouvrages originaux et de ses traductions forme 105 vol.

MONVAL (le comte de).

MEA CULPA, ou *Erreurs du jeune comte de Monval*, 2 *vol. in*-12, 1822. — Ce roman, plein d'imagination et de sensibilité, offre des peintures d'une grande nudité; c'est un tableau frappant des dangers auxquels s'exposent les jeunes gens qui s'abandonnent à leurs passions.

MOORE (Thomas), célèbre littérateur anglais du XIXe siècle.

LALLA ROOKH, ou *la princesse mogole*, *Histoire orientale*, *trad. par M. Amédée Pichot*, 2 *vol. in*-12, 1820. — L'original de ce roman poétique a été publié, pour la première fois, en Angleterre, en 1816. Dans la onzième année du règne d'Aureng-Zeb, Abdalla, roi de la petite Bucharie, issu en ligne directe du fameux

Gengis-Khan, après avoir abdiqué la couronne en faveur de son fils, entreprit un pèlerinage à la Mecque. En passant à Delhi, il convint d'un mariage entre le prince son fils, et la plus jeune des filles de l'empereur, la belle princesse Lalla-Rookh. Il fut décidé que la cérémonie du mariage serait célébrée à Kachemire, où le jeune roi viendrait à la rencontre de sa charmante fiancée. Le jour fixé, Lalla-Rookh prit congé de son père, et partit escortée de jeunes filles d'honneur, choisies dans tout ce que la Tartarie et le pays de Kachemire avaient de plus charmant, envoyées au-devant d'elle par son futur époux. Pendant les premiers jours du voyage, Lalla-Rookh trouva dans les beautés pittoresques de la contrée de quoi intéresser ses yeux et récréer son esprit, mais elle était jeune, et la jeunesse aime la variété. La conversation de ses dames et de son chambellan, qui seuls étaient admis auprès d'elle, ne suffisait pas pour la distraire; bref la princesse commençait à s'ennuyer. Par bonheur on se souvint que parmi les serviteurs envoyés par le roi de Bulgarie au-devant de son épouse, se trouvait un jeune et beau poëte de Kachemire, nommé Feramorz. Il fut admis près de la princesse; son costume était simple et élégant; après avoir salué respectueusement, il récite successivement quatre poëmes : le premier est intitulé le Prophète voilé du Khorassan; le second, le Paradis et la Péri; le troisième, les adorateurs du feu; le quatrième, la Lumière du harem. Ces quatre poëmes sont interrompus, à la fin de chaque soirée, par la narration des sentiments qu'ils font éprouver à la princesse et à ses filles d'honneur. Cependant la belle Lalla-Rookh n'a pu voir ni écouter impunément le jeune Kachemirien, et, en prêtant l'oreille à sa douce voix, et en lisant dans ses yeux tout ce qu'il n'ose point lui dire, elle sent que les instants les plus délicieux de sa vie viennent de s'écouler. Comme on approchait du terme du voyage, Feramorz n'était plus admis devant la princesse, qui commençait à en ressentir un violent chagrin, et dont la beauté dépérissait à vue d'œil. Bientôt on n'est plus qu'à une journée de marche du but du voyage. Le lendemain la princesse doit être présentée au roi pour la première fois, dans un palais situé sur la rive opposée d'un lac voisin. Le jour indiqué pour la cérémonie arrive. Une barque se présente, et la princesse, de plus en plus triste, y monte après que ses femmes ont jeté sur elle le voile nuptial. Après être entrée dans le canal qui du lac conduit au palais, la princesse arrive dans un salon magnifique où le monarque attendait son arrivée: au bout de la salle brillaient deux trônes précieux; l'un, sur lequel était Aliris, le jeune roi de Bucharie, et l'autre allait être occupé par la plus belle princesse du monde. Aussitôt que Lalla-Rookh entra dans le salon, le monarque descendit précipitamment de son trône pour courir à sa

rencontre, mais à peine avait-il eu le temps de prendre sa main, qu'elle poussa un cri de surprise et s'évanouit à ses pieds.... Feramorz était devant elle! Le roi de Bucharie n'était autre que Feramorz lui-même, qui, sous un humble déguisement, avait accompagné sa jeune épouse depuis Delhi, et qui, après avoir conquis son amour sous la simple apparence d'un poëte attaché à sa suite, méritait d'en jouir comme roi.

LES AMOURS DES ANGES, *poëme en trois chants, traduit par Davesiès de Pontès, in-12*, 1823. — L'auteur suppose que trois anges déchus, pour avoir idolâtré des beautés mortelles, pleurent leur faute, et se lamentent sur la perte des joies célestes que le Créateur avait attachées à leur immortalité. Ils se racontent leurs amours. Mais quelle suavité de pinceau! Quelle riche variété dans les tableaux qui se succèdent! Comme ces anges ont aimé, et quelle différence dans le récit de leurs amours, et dans le caractère des beautés dont ils sont épris! L'une a été vraiment séduite par son céleste amant; l'autre, dans l'orgueil de son amour ne connaît point de bornes à l'insatiabilité de ses désirs curieux, elle aspire à lever tous les voiles qui cachent à nos yeux les secrets de la création; la parure fait ses délices, la science son bonheur; elle veut contempler de près jusqu'aux rayons du feu divin qui jaillissent des ailes de l'ange, et soudain elle est embrasée dans ses bras. Quant au troisième ange, il ne raconte point lui-même ses malheurs : l'innocence, la vertu d'une jeune fille l'ont séduit, non moins que l'éclat de ses charmes, il l'aime surtout parce qu'elle aime Dieu, vers qui elle élève sans cesse ses prières; aussi leur châtiment est-il borné à la durée du temps qui pousse la race humaine vers le terme de son existence, mais ils doivent revivre glorieux pendant l'éternité. Tel est le triomphe de l'amour chaste et légitime sur les convulsions des désirs et l'intempérance des passions.

MÉMOIRES SUR LA VIE PRIVÉE, POLITIQUE ET LITTÉRAIRE DE RICHARD BRINDLEY SCHÉRIDAN, *traduit par J. T. Parisot, 2 vol. in-8*, 1826.—Ce livre n'est pas un roman, mais bien une histoire des plus romanesques. La vie de Schéridan présente en effet des rapports si piquants et si curieux, par d'inexplicables bizarreries de caractères et de destinées, qu'on la lit avec autant de plaisir que le roman le plus curieux. — Enfant, il désole son père et rebute ses maîtres par une apparence de stupidité. On ne put jamais lui apprendre l'orthographe, que du reste il ne sut jamais bien; enfin, tous le déclarent une *indéchiffrable bête*. A vingt-six ans, il avait fait *l'École du scandale;* on le présente à Fox, et l'aimable, le spirituel Fox, déclare qu'il n'entendit jamais rien de plus étonnant que ce jeune homme. Bon fils, l'honneur de sa famille, il décou-

rage, par ses dettes et ses désordres, jusqu'au cœur paternel, et ce père qu'il aimait, dont il faisait la gloire, il ne le voit plus qu'à son lit de mort, pour en recevoir un déchirant pardon. Il devient amoureux de miss Linley, qui bientôt partage sa passion et l'épouse secrètement; mais pour l'entrevoir quelquefois, il lui faut employer mille ruses, et souvent se cacher sous les vêtements d'un cocher de fiacre pour parvenir à serrer la main qui lui appartenait. — Dans son caractère, même contradiction; c'est un mélange perpétuel de paresse et d'activité, d'ardeur et d'insouciance. Insulté par un rival, il se bat avec tout le courage de l'amour et de la vengeance. Un récit inexact de ce duel circule dans le public; Schéridan lui-même le fait imprimer dans un journal afin d'y répondre; mais cette réponse l'ennuie, il y renonce, et trahit son honneur qu'il venait de défendre au prix de son sang. Il se charge de soutenir l'accusation contre le marquis d'Hastings; soit indignation profonde contre celui qu'on appelait le Verrès de l'Inde, soit qu'il y trouvât une riche matière d'éloquence, jamais en effet la sienne ne parut plus redoutable; elle arracha des cris d'enthousiasme à ses amis, à ses adversaires, aux partisans même d'Hastings; mais par une inadvertance impardonnable, il oublia d'apporter le sac des pièces de conviction, détruisant ainsi par sa négligence l'ouvrage de son génie, et ne donnant plus à la vérité que l'apparence d'une sublime déclamation. Enfin, en Angleterre, ce pays de luxe et de dépenses, le luxe, les dépenses, les plaisirs de sa maison furent longtemps cités, et il achève ses jours dans les horreurs de la misère. Un huissier, la veille même de sa mort, vint le soulever sur son lit de douleur, et veut le traîner en prison. Les menaces et les prières de l'amitié épargnent seules à Schéridan et à l'Angleterre ce dernier opprobre. Il meurt, et le pays jette un cri de regret et d'admiration; il meurt, et derrière le cercueil qui le porte à Westminster, marchent les ducs d'York, le duc de Sussex, le duc de Bedford, lord Holland, Caning, l'évêque de Londres, tout ce que l'Angleterre compte de plus noble et de plus distingué. — Comment cet homme, qui fut à la fois le Molière et le Démosthène de son pays, tomba-t-il à un tel point de déconsidération et d'isolement, que les hustings de Stafford le rejetèrent, et que la misère accabla ses derniers jours? Nous pensons qu'en voici la cause : Les opinions de Schéridan sur la révolution française avaient alarmé l'aristocratie anglaise, et quoique depuis il les ait modifiées, ou du moins expliquées, ce corps puissant se retira pour jamais de lui. Il avait survécu aux amis de sa jeunesse, Fox, Richarson, Tickell; de ses anciens compagnons de débauche, il ne lui en restait plus qu'un; mais qu'est-ce que l'amitié d'un roi, et surtout d'un roi qu'on n'amuse plus? Vieilli dans une société

nouvelle, il y avait porté les mœurs d'un autre temps; ses vices n'avaient plus l'excuse de la jeunesse et de la mode; et comme il n'appartenait plus à la tribune et au théâtre que par des souvenirs, il parut un vieillard qui s'éteint dans la débauche, indigne de son propre talent. Voilà ce que la société peut lui reprocher, l'histoire lui doit une autre justice; l'homme se dégrada et s'avilit, le citoyen resta noble et pur. Cet or que ses passions prodiguaient follement, il n'en voulut pas pour ses besoins les plus pressants, quand il fallut l'acheter au prix de sa concience!

L'ÉPICURIEN, *traduit par M. A. A. Renouard, in*-12, 1827; *idem, traduit par Mme Aragon, in*-12, 1827. — Ce charmant ouvrage offre un drame attendrissant, dans lequel on remarque des caractères fort bien tracés, et où se trouvent mêlés quelques-uns des tableaux les plus piquants de l'histoire des idées humaines. Trois personnages principaux servent au développement de ce drame : une jeune fille, peinte avec la grâce et l'originalité particulières du génie de Moore, qui représente ce qu'a été, parmi les femmes, la première ferveur des croyances chrétiennes; un vieux prêtre, païen converti, qui personnifie la gravité et l'autorité des dogmes nouveaux; un jeune chef de la secte épicurienne d'Athènes, voyageant alors en Égypte, et cherchant à s'assurer, par des études consciencieuses, de la valeur des négations de sa doctrine; élevé dans l'incrédulité des vérités frivoles, il est conquis au christianisme par ses études et sa bonne foi. — L'action se passe vers la fin du IIIe siécle, sous le règne de Dioclétien. Aliphron, jeune Athénien, chef d'une école de philosophie épicurienne, conçoit le désir de visiter l'Égypte. Il s'embarque pour Alexandrie, et arrive à Memphis à l'époque où l'on y célébrait la grande fête de la lune, et se dirige avec la foule vers le temple d'Isis. Parmi une foule de jeunes et belles vierges qui exécutaient les danses sacrées, il en remarqua une plus gracieuse que toutes les autres qui fixa sa destinée. Après la cérémonie terminée, il remonta dans la barque qui l'avait amené, et se dirigeait vers la ville des morts, lorsque dans une nacelle qui passa près de la sienne il aperçut deux femmes voilées, qu'il vit bientôt descendre sur la rive opposée et entrer dans l'intérieur d'une pyramide où Aliphron les suivit. Une chambre sépulcrale en occupait le centre; à la lueur d'une lampe qui brûlait près d'un cercueil, il reconnut la jeune adoratrice d'Isis, qui, peu de temps après, disparut sans qu'il lui fût possible de savoir par où elle était passée. La nuit suivante, Aliphron revient muni d'une lampe pour tâcher de retrouver les traces de la belle inconnue; ses recherches le conduisent dans un monde souterrain, où il se détermine à subir les épreuves terribles de l'initiation. Revenu sur la terre, il se trouve comme par enchantement dans un lieu solitaire,

à côté d'une jeune femme voilée qui lui a servi de guide, et dans laquelle il reconnaît la jeune vierge dont il est devenu passionnément épris dans le temple d'Isis. Alèthe lui apprend qu'elle a déserté le temple des faux dieux, et qu'elle va se réfugier dans le désert sous la protection des saints anachorètes qui y jouissent en paix de la liberté d'adorer le vrai Dieu, sans craindre la persécution dirigée contre les chrétiens. Aliphron propose à la jeune vierge de la conduire au lieu de son pèlerinage; il détourne sa barque dans un bras du Nil, et l'arrête au pied d'un roc escarpé qui recèle la retraite sauvage des ermites du désert. L'un d'eux, le vénérable Mélanius, s'avance et reçoit la jeune néophyte; ne doutant pas qu'Aliphron ne fût chrétien, il lui assigne pour demeure une des cellules taillées dans le roc, et séparée de celle d'Alèthe par un bras du fleuve. Abandonnée dans cette grotte à la plus affreuse solitude, le jeune philosophe païen eut le temps de méditer les livres sacrés que lui avait laissés Mélanius, qui, ayant découvert sa passion pour Alèthe, lui déclare qu'il n'attend que le moment où il le trouvera digne de revêtir la robe de chrétien pour l'unir à sa bien-aimée. De ce moment, l'image d'une félicité inaltérable souriait aux vœux d'Aliphron et d'Alèthe, sur la tête desquels cependant la foudre était suspendue. La persécution venait de se rallumer avec une nouvelle fureur dans tout l'empire romain; Mélanius et ses deux néophytes sont découverts; on les conduit dans les murs d'Antinoë; on les traîne aux pieds des statues d'Osiris et d'Apollon. Sommés de brûler un coupable encens sur l'autel des idoles, ils s'y refusent avec dédain, et leur mort est aussitôt prononcée. L'extrême jeunesse d'Alèthe, sa rare beauté attendrissent la multitude : le cri de grâce sort de toutes les bouches; l'hiérophante est forcé de suspendre le supplice; mais sa cruauté lui suggère l'idée perfide de le rendre plus long et plus douloureux; il fait ceindre le front de la jeune fille d'un bandeau qui fait circuler dans ses veines un poison dévorant; la jeune fille expire avec calme quoiqu'en proie aux souffrances les plus atroces. — On citerait difficilement un ouvrage qui réunît dans un aussi petit nombre de pages un intérêt aussi soutenu et un charme aussi puissant. La source en est placée dans le caractère des personnages, la pureté de leur caractère et la singularité de leur position.

Nous connaissons encore de cet auteur : Insurrections irlandaises, in-8, 1829. — Mémoires de lord Byron, 4 vol. in-8, 1830. — Voyage d'un Gentilhomme irlandais à la recherche d'une religion, in-8, 1833.

MOORE (John), littérateur écossais, mort en 1802.

ZELUCO, ou *le Vice trouve en lui-même son châtiment, trad. de l'anglais par Cantwel, 4 vol. in-18, 1796.* — Ce roman est considéré comme le meilleur ouvrage de J. Moore. Il est rempli d'événements intéressants, nés des passions désordonnées d'un enfant gâté et de l'aveuglement d'une mère. C'est un livre remarquable par la pureté du style, et surtout par une douce et pure morale.

On a encore de J. Moore : Lettres d'un Voyageur anglais, 4 vol. in-8, 1781. — Édouard, ou Tableaux variés de la nature humaine, trad. par Cautwel, 3 vol. in-12, 1797. — Mordaunt, ou Esquisses de mœurs et de caractères de divers pays.

MORGAN (miss Owenson, et plus tard lady), un des écrivains anglais les plus distingués du XIXe siècle.

LE MISSIONNAIRE, *histoire indienne trad. par Dubuc, 4 vol. in-12, 1811 (publié sous le nom de miss Owenson).* — Le père Athanase, héros de ce roman, est un religieux franciscain de l'illustre maison de Bragance, dont les facultés physiques et morales sont développées au suprême degré. Il quitte sa patrie, et se transporte sur les bords de l'Indus et du Gange, dont l'imagination riche et poétique de l'auteur donne d'admirables descriptions. Le père Athanase, entré dans un temple de Bramines pour y prêcher la religion du Christ, y rencontre Luxima, une des plus séduisantes héroïnes de roman : née dans l'Orient, prêtresse consacrée à Brama, vouée plus particulièrement au culte d'amour mystique, l'une des sectes de l'Inde : le climat qu'elle habite, sa religion, le vague de son imagination, la vivacité de ses sentiments, l'innocence de son cœur, la naïveté de ses expressions, la franchise de ses aveux dépouillés de tout artifice et de toute coquetterie, lui donnent une physionomie particulière et charmante. En lisant le portrait que l'auteur fait de son héros, on croirait lire plutôt les réflexions d'un philosophe sur les hommes et les mystères du cœur humain, qu'un roman composé par une jeune personne de dix-huit ans; mais miss Owenson redevient femme en peignant une femme, et assurément le tableau n'y perd rien; il est enchanteur. Rien n'est magique comme de voir Luxima célébrant ses expirations au bord des fontaines, ou adressant, dans la pureté de son âme, ses prières au Cupidon des Indiens, et promenant ses illusions mystiques et ses rêveries amoureuses dans ces riantes contrées, où tout inspire la volupté, où tout porte l'ivresse dans les sens. Nous n'indiquerons pas le dénoûment, afin de laisser au lecteur tout le plaisir que lui procurera la lecture de ce joli roman, qui a eu trois éditions en Angleterre, la première année de sa publication.

LA FEMME, ou *Ida l'Athénienne, trad. par Dubuc, 4 vol. in-12, 1812 publié sous le nom de miss Owenson*). — Un Anglais, pour échapper à l'ennui qui le dévore, se laisse entraîner de Venise à Athènes. En parcourant les dehors de la ville, il aperçoit un pavillon d'une architecture élégante; il s'approche, il ose écarter l'épais feuillage d'un jasmin d'Arabie, et découvre dans un appartement délicieux une jeune beauté qu'on eût prise pour la pudeur endormie. Quelques jours après, ayant été présenté chez un archonte athénien, l'Anglais reconnaît dans la fille de la maison, Ida Rosemeli, sa belle dormeuse. Admis dès lors dans la familiarité de l'archonte, il ne tarde pas à devenir passionnément amoureux d'Ida; mais au moment où sa passion l'occupe tout entier, il reçoit des ordres qui le rappellent à Londres : dans son désespoir, il parvient à se ménager un tête à tête avec Ida, lui peint l'état de son âme, et persuadé que la sienne n'est pas moins agitée, il n'hésite pas à lui proposer un enlèvement. La fierté offensée, la délicatesse de la jeune Athénienne firent couler ses larmes, sa réponse fut noble, affectueuse même, mais décisive. Cette scène où la vertu d'Ida triomphe, est conduite avec un art infini; il y a sur les idées des hommes dans la position où se trouve le jeune lord, sur leurs sentiments, sur leurs combinaisons, sur leurs ruses, des aperçus d'une justesse singulière. Pénétré d'une admiration involontaire pour la belle Athénienne, mais bientôt, cédant à l'orgueil irrité, l'Anglais quitte Athènes et la Grèce. Cette première partie du roman est parfaitement conçue et fait le plus grand honneur à miss Owenson comme écrivain. — L'auteur fait connaître ensuite les événements de la vie d'Ida. Elle venait d'accomplir sa quinzième année, lorsqu'en traversant la place d'Athènes elle vit un jeune chasseur grec aux pieds duquel était la tête d'un loup qu'il avait percé de ses flèches; son oncle adresse un compliment de félicitation au bel adolescent : entraînée par un mouvement involontaire, Ida lui présente un amulette qu'elle avait détaché de son cou, en disant avec enthousiasme : « Et moi aussi je suis Athénienne. » Ce jeune homme était Osmyn, un des esclaves du disdar-aga. L'oncle d'Ida ayant reconnu en lui des sentiments d'une grande élévation, s'occupait des moyens d'obtenir sa liberté, lorsqu'on apprit que le jeune Grec avait disparu. Deux ans après, Ida, en se rendant aux bains publics, est suivie par un Arménien qui semblait attaché à ses pas. Des janissaires, ivres d'opium, veulent massacrer un vieillard grec : l'Arménien prend courageusement sa défense; dans la chaleur du combat, son bonnet tombe, et Ida reconnaît en lui le bel Osmyn. Émue par ce spectacle, Ida oublie la retenue imposée à son sexe : elle court se précipiter aux pieds de l'aga, obtient la grâce du jeune Grec, mais elle inspire à l'aga une pas-

sion dont elle doit redouter les suites. Osmyn bénit un événement qui lui procure l'occasion de faire éclater sa tendresse sous les dehors de la reconnaissance. Il révèle à sa jeune libératrice qu'il est fils d'un des martyrs de la liberté de la Grèce, et qu'il fait partie d'une association secrète qui aspire à délivrer sa patrie de l'oppression. Ida, n'étant plus contrariée par sa délicatesse, s'abandonne à toute l'énergie du sentiment dont il est embrasé. Cependant le disdar-aga, toujours occupé des moyens de s'assurer la possession d'Ida, emploie la calomnie pour persuader à son amant qu'elle lui est infidèle. Peu de temps après éclate une conspiration contre les Turcs; Osmyn, chef des conjurés, tombe en leur pouvoir. Ida, poussée par la violence de sa passion et au risque de se perdre elle-même, vole au palais du féroce disdar-aga : pour la seconde fois elle ose lui demander la grâce du jeune Athénien : « Soyez à moi, lui dit le Turc. — Je suis à vous, répond Ida égarée, mais sauvez-le! » Un cadi lui présente un contrat de mariage, elle signe. La nuit venue, l'aga se présente pour jouir de ses droits d'époux, mais au moment où il devient le plus pressant, des cris affreux lui apprennent que sa fille Juméli s'est enfuie avec le chef des rebelles. Il meurt en courant après les fugitifs. Ida rentre chez son père; son secret est en sûreté; mais l'idée qu'Osmyn l'avait oubliée pour se donner à une Turque la fit tomber dans l'état de langueur où la trouva le voyageur anglais lorsqu'il fit sa connaissance. Après son départ, l'archonte Rosemeli est jeté en prison et dévoué au lacet; un janissaire le sauve : c'était Osmyn. Un derviche le fait embarquer avec sa fille : c'était encore Osmyn. Ida arrive en Angleterre; son père y tombe malade, ses faibles ressources sont bientôt épuisées. Que va-t-elle devenir, seule, chargée du soin de ses jeunes frères? « Cette jolie famille, dit l'auteur, « n'excitait d'autre intérêt que celui de la curiosité. C'étaient des « étrangers! et la réserve, la prudence anglaise leur refusait un « appui! » Le malheureux père est arrêté pour dettes. Ida, égarée par le désespoir, parcourt la ville de Londres; elle est sur le point d'expirer de douleur et de besoin, lorsqu'elle entre machinalement dans l'hôtel de lord B***. Elle reconnaît le voyageur anglais; elle en est reconnue, et en reçoit tous les secours désirables, mais elle les rejette tous quand elle voit à quel prix ils lui sont offerts. Son père meurt; sa détresse devient si affreuse, qu'elle est au moment de s'élancer dans la Tamise. Retenue par le souvenir de ses frères, le hasard le plus inespéré lui fait retrouver un des frères de l'oncle qui l'a élevée. Elle se retrouve en un instant au sein de l'opulence, et recherchée dans les sociétés les plus brillantes. Un colonel russe s'attachait partout à ses pas : c'était encore Osmyn; mais Osmyn la croyait toujours perfide et coquette. Enfin la

vérité triomphe, et Ida refuse la main que lui offre lord B***, pour couronner l'amour d'Osmyn.

GLORVINA, ou *la Jeune Irlandaise, traduit par Dubuc*, 4 *vol. in*-12, 1813 (*publié sous le nom de miss Owenson*). — Née en Irlande, et blessée de l'injustice dont son pays est victime depuis si longtemps, c'est dans l'âge où la plupart des femmes n'ont encore réfléchi à rien, que miss Owenson prit la plume pour relever aux yeux de l'Angleterre la gloire méconnue du peuple irlandais. Elle s'attache à prouver que ce peuple voit remonter ses annales à la plus haute antiquité, qu'il a produit une foule de héros, que son amour pour les lettres et la musique l'a distingué dans tous les temps, et que le cruel asservissement sous lequel il gémit n'a pu encore détruire les nobles traits de son caractère primitif. — Horatio, fils de lord M...., d'un esprit romanesque, et jusque-là d'une vie plus que dissipée, se trouve enfermé pour dettes à la prison du Banc du Roi. Son père, qui l'aime tendrement, le délivre et l'envoie étudier la jurisprudence dans ses terres d'Irlande, terres conquises du temps de Cromwell sur le prince d'Inismore, et données en récompense à un des aïeux de lord M..., meurtrier du prince. Le descendant de ce malheureux chiftain vit assez misérablement dans les ruines de l'ancien château de sa maison, avec Glorvina, sa fille, et le père John, son chapelain. Le possesseur actuel des domaines lui est en horreur; ce n'est à ses yeux qu'un usurpateur infâme, dont il a défendu de prononcer le nom devant lui. De son côté, Horatio apporte d'Angleterre les plus injustes préventions contre l'Irlande et ses habitants. A peine arrivé dans son château, il apprend sur le prince d'Inismore des particularités qui lui donnent la plus forte envie de connaître par lui-même ce noble et singulier personnage. Il se transporte au vieux château d'Inismore, voit le prince et sa fille dans leur chapelle; voulant ensuite les observer dans l'intérieur de leurs appartements, il monte sur un mur à demi ruiné qui s'écroule sous ses pieds, perd connaissance en tombant, et, quand il reprend ses sens, se trouve dans un lit du château, entouré du prince et des siens, qui lui prodiguent les soins les plus empressés. Horatio, qui méprisait l'Irlande, mais qui ne la connaissait nullement, se trouvant transporté au sein d'une famille fière d'appartenir à cette contrée, est aussi curieux d'apprendre ce qu'il ignore qu'on est empressé de le lui enseigner. Aussi tout entre lui et ses hôtes devient occaion ou sujet d'instruction; dans mille entretiens variés, que les circonstances amènent tout naturellement, on lui fait connaître l'histoire, la législation, la religion, la littérature, les arts et les coutumes de l'ancienne Irlande, et on lui fait apercevoir ce que l'Irlande moderne en a conservé, malgré le temps, la conquête et

l'oppression. Horatio parvient à se faire aimer tendrement du vieux chiftain, de sa fille et de son chapelain; et lui-même il leur rend avec usure les sentiments qu'il a su leur inspirer. On se doute bien que tous ces sentiments ne sont pas absolument de la même nature. Glorvina, qui ne connaît pas encore l'amour, et Horatio, qui, pour l'avoir trop connu, se croit désormais incapable de le ressentir, sont pris l'un et l'autre à ce doux piége, et ne s'en aperçoivent que quand il leur est impossible de se dégager. La jalousie ne leur épargne point ses tourments. Le hasard apprend à Horatio que Glorvina est en commerce de lettres avec un homme dont personne ne connaît le nom ni le rang, qui a trouvé jadis un asile à Inismore, et qui a reconnu cette généreuse hospitalité par des bienfaits. Cependant le prince, dont les affaires sont depuis longtemps en mauvais état, en est réduit à ne pouvoir plus garder chez lui Horatio, qui est forcé de retourner au château de son père, où il apprend que celui-ci doit arriver incessamment avec un M. D... et sa fille, qu'il veut lui faire épouser. Il va au-devant d'eux à Dublin. Après quelque séjour dans cette ville, lord M... part seul pour son château, sous le prétexte d'y faire des préparatifs pour la réception de ses hôtes. Ceux-ci imaginent de l'y aller surprendre avant le terme fixé; mais ils ne l'y trouvent point. Horatio se met sur ses traces et arrive à Inismore. Les ruines du palais sont désertes; le prince a été enlevé, conduit à la ville prochaine et emprisonné pour dettes; Glorvina l'a suivi et a obtenu d'être enfermée avec lui. Horatio vole à leur secours; mais on l'a prévenu : le généreux inconnu les a délivrés et reconduits à Inismore. Horatio en reprend lui-même le chemin, il y arrive au moment où Glorvina se rend à la chapelle pour donner sa main au libérateur de son père. Le P. John ouvre la bouche pour consacrer leur union, lorsque Horatio s'écrie : « Arrêtez! arrêtez! Elle est à moi! » L'inconnu se retourne, et sur-le-champ reconnaît son fils, auquel il cède généreusement sa place. C'est véritablement une histoire pleine de charme que celle des amours d'Horatio et de Glorvina.

SAINT-CLAIR, ou *l'Héritière de Desmond*, *trad. par M. H. Villemain*, 2 *vol. in*-12, 1813. — Saint-Clair est un prodige de sensibilité, un phénix de mélancolie, un frondeur mécontent de tout, calomniant les riches et les grands, parce qu'il est pauvre et obscur; chargé de surveiller les enfants de lord L..., son esprit sublime ne peut s'abaisser à porter le joug léger qui lui est imposé. Au lieu de s'occuper de ses élèves, il se fait admettre chez la jeune Olivia, fiancée au frère de son bienfaiteur, en devient amoureux et s'en fait aimer. Un rendez-vous demandé et obtenu la veille du mariage d'Olivia amène une catastrophe qui coûte la

vie à Saint-Clair et fait perdre à Olivia sa réputation. — Ce roman est hérissé de citations et rempli de longs passages de poëtes anglais, français et italiens. Olivia et Saint-Clair ont sans doute beaucoup d'esprit, mais ils ont encore plus de mémoire; jamais ils ne manquent de s'interrompre au milieu de la conversation la plus tendre ou de la situation la plus intéressante, pour réciter de longs morceaux de vers ou de prose.

LA NOVICE DE SAINT-DOMINIQUE, *traduit par Mlle la vicomtesse de Ruolz*, 4 *vol. in*-12, 1816 (*publié sous le nom de miss Owenson*). — Ce roman est le début dans la carrière littéraire de miss Owenson, qui n'avait alors que seize ans. En le lisant, on est étonné de l'indépendance de l'esprit de l'auteur, de la variété de ses connaissances, de la multitude des aperçus, tantôt délicats et spirituels, tantôt énergiques et profonds sur la société, sur les arts, sur le cœur humain et sur les passions. Comme composition, c'est le moins bon de tous les ouvrages du même auteur, mais c'est sans contredit le plus étonnant par ce qu'on y trouve d'intéressant, d'énergique, de noble et d'élevé. Le premier volume s'ouvre par une peinture dramatique de caractères, ou plaisants, ou ridicules, et pleins d'un touchant intérêt. Imogène, l'héroïne, réunit à une beauté enchanteresse les qualités les plus brillantes de l'esprit et de l'imagination. Déposée dès son enfance à la porte d'un couvent, en Champagne, elle doit prendre le voile dans ce monastère. Elle avait seize ans, et avait déjà commencé son noviciat, lorsqu'elle quitta le couvent pour aller aider dans ses travaux littéraires la comtesse de Montmorel, retirée dans un vieux château où régnait la plus sombre mélancolie. Un soir, l'hospitalité fut accordée dans le manoir à un jeune et beau ménestrel, qui fut admis en présence de la comtesse, mais qui ne fut occupé que de la grâce et de la touchante beauté d'Imogène. Le ménestrel obtint la permission de passer quelques jours au château, et ce peu de temps suffit pour décider du sort de la novice de Saint-Dominique et du beau Provençal, pour faire naître en eux une de ces passions irrésistibles. La timidité des aveux de la novice, le charme de ses réticences, ce tendre aveu d'un jeune cœur éveillé à mille sensations nouvelles, tout cela est peint avec une grâce de détails peu communs. C'était dans une belle soirée d'été, sous les ormeaux gothiques du château de Montmorel, qu'Imogène reçut les serments du ménestrel, et sans doute elle allait lui avouer qu'elle partageait ses sentiments, lorsque le troubadour, surpris par la comtesse, est arrêté et conduit dans une tour obscure, d'où il ne tarde pas à s'échapper. Imogène, menacée d'être renvoyée dans son couvent, pour lequel elle n'éprouve plus de vocation, s'enfuit du château. On aime à la suivre dans les tra-

verses où la conduit sa destinée singulière; déguisée en homme, poursuivant son amant sans trop se l'avouer à elle-même; tombant entre les mains d'une troupe de brigands, passant la nuit au milieu d'eux dans un vieux château; délivrée de ce péril par une troupe armée dont le chef se trouve être son père; arrachée de ses bras, au moment où elle vient de le reconnaître, par une autre troupe armée dont le commandant est son amant; prisonnière de cet amant, qui la rend à son père, elle l'accompagne en Italie, où ce père en mourant lui ordonne d'épouser son ami Surville. Celui-ci aime éperdument Imogène, qui l'estime beaucoup, mais qui aime le jeune colonel dont elle a été prisonnière. Cependant elle veut sacrifier son amour au bonheur de l'ami de son père; et cet ami, souvent prêt à accepter le sacrifice, le refuse néanmoins; de ces sentiments opposés naissent des luttes généreuses, souvent très-éloquentes, mais trop prolongées. Imogène vient à Paris, donne des fêtes, des concerts, compromet sa réputation, est dédaignée de son amant, se ruine, et est forcée de se retirer en Provence dans un de ses châteaux. Enfin, au moment où elle se croyait oubliée de l'univers entier, le plus heureux incident lui ramène l'estime de son tuteur et l'amour de son amant, qui l'épouse et l'amène à Paris aux fêtes du mariage de Henri IV et de Marie de Médicis.

FLORENCE MACARTY, *nouvelle irlandaise*, *trad. par Defauconpret et par T. Parisot*, *4 vol. in*-12, 1819. — Le but que s'est proposé lady Morgan dans cet ouvrage, est de présenter l'état actuel des institutions de l'Irlande, et leur influence sur les mœurs nationales. Rien n'est plus simple que la fable de son roman. Le baron Walter Fitz-Adelm, par une transaction criminelle avec son frère, veut faire passer ses titres et ses propriétés dans la branche cadette de sa famille. Le seul obstacle qui s'oppose à cette convention, est son fils Walter Montenay Fitz-Adelm, unique héritier de ses domaines. Les deux frères forment le projet de se débarrasser de cet enfant, et Montenay est vendu à des pirates qui le transportent dans les colonies, où, par une suite d'heureuses circonstances, il devient général au service des États-Unis d'Amérique, rencontre un des pirates qui l'avaient acheté, et apprend de lui le secret de sa naissance.

Le roman commence à l'époque où Montenay, décidé à revendiquer ses droits, débarque en Irlande, et trouve ce malheureux pays abandonné à la double tyrannie d'une législation cruelle et d'une administration arbitraire, plus cruelle encore que les lois. Le général Fitz-Adelm a rencontré, à Plymouth, un jeune Anglais qu'il a pris à bord et avec lequel il se trouve lié d'amitié, avant de connaître son véritable nom; or, ce jeune homme est précisément le cousin

qui a succédé aux biens de Fitz-Adelm, sans rien savoir de l'infamie au moyen de laquelle ils étaient passés dans ses mains. Les deux nouveaux amis se rendent ensemble dans la province de Kerry, où ces biens se trouvent situés. Un ancien serviteur du père de Fitz Walter, nommé Crawley, était parvenu, par les moyens les plus odieux, à devenir l'homme de confiance de la marquise de Dunore, mère du jeune lord Fitz-Adelm, et avait acheté peu après, sous des noms supposés, les propriétés de cette dame. Le général Fitz-Adelm apprenant que ces biens sont remis en vente, se propose pour acheteur. Crawley emploie différents prétextes pour se refuser à la vente; et, pour éloigner le général, il le fait arrêter, au nom du roi, sous le prétexte d'insurrection, avec quelques paysans supposés ses complices. Par l'entremise de lord Fitz-Adelm, le général est laissé libre, et son titre lui assure une excellente réception au château. Là, il rencontre lady Clancare, l'héroïne du roman, dans le portrait de laquelle lady Morgan paraît avoir voulu se peindre elle-même. Séduit par sa bienfaisance, par sa piquante originalité, le général Fitz-Adelm brûle de se déclarer et de lui demander sa main; mais il est retenu par le souvenir de Florence Macarty, jeune Irlandaise qu'il a connue dans l'Amérique espagnole, et à laquelle il s'est trouvé fiancé dans une circonstance qui ne lui a pas permis d'envisager les traits de cette jeune personne avec assez d'attention pour la reconnaître en ce moment dans lady Clancare. Les Crawley cependant redoublent leurs manœuvres; mais grâce à l'intervention du vieux O'leary, ancien précepteur de Fitz-Adelm, et d'un paysan nommé Padreen-Gav, tout s'explique, Fitz-Adelm se fait reconnaître, rentre dans ses biens, et épouse son ancienne fiancée. — On voit que cette fable n'a rien de bien compliqué; mais c'est principalement dans les remarques semées çà et là sur l'état de l'Irlande et dans le développement des caractères nationaux mis en scène que consiste le mérite du roman.

LES O'BRIEN ET LES O'FLAHERTY, ou *l'Irlande en* 1793, *trad. par Cohen*, 6 *vol. in*-12, 1828. — L'époque choisie par lady Morgan fut marquée par cette fermentation générale des esprits qui précéda l'insurrection de 1794. L'arrogance et la corruption du parti dominant étaient portées à leur comble; du sein des fêtes et des orgies partaient les décrets de la tyrannie pour frapper tous ceux qui ne subissaient pas son ignoble joug avec résignation et en silence; déjà les hommes les plus éclairés et les plus vertueux s'étaient ralliés pour aviser au moyen de régénérer l'Irlande. La description d'une assemblée des Irlandais unis; la revue des volontaires dans le parc du Phénix; le tumulte nocturne de la taverne des Lutteurs; la fête donnée dans le palais du vice-roi la peinture de

la tranquille retraite des pères jésuites de Cony; le jour du pott qui réunit, dans le manoir antique et délabré de Bog Moy, tous les nobles rejetons de la race milésienne; le tableau pittoresque de la vallée de Moy Cullen et du saint monastère qui s'élève sur le bord de ses eaux paisibles, initient tour à tour le lecteur aux opinions et aux habitudes des divers partis qui composaient alors la population de l'Irlande. Quelques figures se dessinent avec avantage sur le fond de ces tableaux; telles sont celle de Térence O'Brien, qui, des humbles fonctions d'enfant de chœur, s'élève, en embrassant la religion toute-puissante, à l'opulence d'un riche procureur, puis sacrifie sa fortune et son repos au désir de recouvrer le titre de ses ancêtres, de racheter par une rude pénitence le crime de sa conversion; Shane, victime des persécutions de l'Anglais, reste infortuné des Rapparees, qui désolèrent longtemps l'Irlande, et modèle de l'attachement grossier, mais inaltérable, d'un ignorant vassal pour le chef de son clan; les miss Mac-Taafe, gothiques représentants de l'hospitalité irlandaise, de l'orgueil nobiliaire et des ridicules provinciaux. — Le récit, quoique plein d'invraisemblance, quoique souvent ralenti par des longueurs fatigantes, excite, surtout dans les trois derniers volumes, un intérêt véritable; mais les premiers chapitres du roman provoquent un tel ennui qu'il faut être doué d'une grande persévérance pour ne pas abandonner la lecture de ce livre dès le commencement.

SCÈNES DRAMATIQUES EMPRUNTÉES A LA VIE RÉELLE, *trad. par Mlle Sobry*, 2 *vol. in*-8, 1833. — Cet ouvrage se compose de trois pièces : l'Humoriste, proverbe; les Vacances de Pâques, satire dialoguée; le Manoir de Sackville, sorte de roman dramatisé. C'est la plus importante des trois pièces, et la seule dont nous nous occuperons. — Sir Fitz Gerald Sackville, type des gentilshommes irlandais, après avoir fait dans sa jeunesse des frasques, des dettes et des dupes, jouit sur ses vieux jours de l'usufruit de 10,000 livres sterling de rente, dont il use en opprimant, en pressurant, abrutissant ses pauvres tenanciers. Il a pour héritier Lumley Sackville, jeune Anglais qui veut devenir citoyen de l'Irlande, avec l'intention décidée de n'y opprimer personne, et de rester étranger à toutes les associations et unions politiques qui divisent ce malheureux pays. M. Galbraith, régisseur d'un manoir et chef des constables du lieu, est le type du petit propriétaire insolent, sans lumière et sans esprit, toujours à la merci des passions des grands. Mistress Quigley est la femme de charge du château; avec elle commence le drame de lady Morgan. — Lady Emily Sackville a quitté son brillant hôtel de Berkeley-squarre, pour un édifice long et étroit, meublé comme au temps du roi Guillaume. Mistress

Quigley aurait pu réparer, aérer, purifier quelque partie du château; mais elle s'en est bien gardée, pensant que si la vue des portes du manoir ne l'empêchait pas d'entrer, son aspect intérieur l'en aurait bientôt fait sortir. Mistress Quigley s'est trompée. Dans un siècle où le gothique est à la mode, lady Emily a été émerveillée; elle n'aurait trouvé nulle part meubles plus incommodes et plus gothiques. En parcourant les vieilleries du château, lady Emily a découvert la garde-robe de sa véritable tante, morte depuis quarante ans, et elle imagine à l'instant de les prendre pour jouer la comédie, aidée des notabilités de la contrée, rassemblées par hasard et arrivées en procession pour rendre leurs hommages aux nouveaux seigneurs du comté. C'est, d'une part, lady Rostrevor, papesse d'une association antipapiste; d'une autre part, c'est l'honorable et révérend docteur Popylus, recteur de New-Town, fils et gendre d'évêque, dont les bénéfices et les dîmes lui rapportent 80,000 livres de rente : cet honorable, traîné dans sa berline à quatre chevaux, pourvue de postillons courant en avant et de laquais perchés en arrière et portant sa livrée violette à galons d'or, s'est informé, en passant, si on avait saisi et mis en vente la dernière truie de la vieille Molly, qui refuse de payer la dîme, et il a appris que, selon ses intentions, on a pris tout ce qui restait à la vieille femme. En opposition à ce personnage, se présente le vicaire catholique Ocallaghan, portant un costume moitié prêtre et moitié chasseur, s'asseyant au milieu de l'église verte et de l'église orangiste avec autant d'aisance et de sang-froid qu'il cause d'étonnement et d'indignation chèz l'une et chez l'autre. Ainsi voilà l'Irlande représentée dans les chefs de ses diverses religions, mis aux prises, au banquet d'un philosophe, avec leurs préjugés, leur hypocrisie, leur orgueil oppresseur et leur fanatisme d'opprimé. Le dialogue de tous ces acteurs religieux est des plus animés; la scène est palpitante de vie et d'intérêt. Du tableau de l'état religieux on passe à celui de l'état social, qui est peint avec une effrayante vérité à la taverne de la Cornemuse, dans la loge d'Olouglhin et d'O'Leary, à la table du collecteur des dîmes, comme au salon du schériff du comté : là, on voit l'Irlande sous la griffe de ses tyrans de tous les rangs, de ses agitateurs de tous les partis. — Au milieu d'un pays où tant de gens, par calcul ou par imbécillité, maintiennent les plus honteux abus, M. Sackville, qui veut les détruire, s'est bientôt attiré la haine des puissances du comté. Sans craindre de rompre en visière à la haute magistrature et au révérend clergé qui s'intéressaient à ce qu'O'Brian fût pendu, M. Sackville a obtenu la grâce de ce chef de la bande des *Pieds blancs*, condamné à mort sur la déposition de Thims Reinold, domestique de Galbraith. Par hasard cette grâce a été

oubliée chez le schériff; par hasard encore celui-ci a laissé échapper le montagnard, qui s'est mis à la tête d'une nouvelle bande d'insurgés. M. Sackville partit avec le perfide Galbraith pour aller chercher cette grâce. Arrivés entre un four à chaux et les ruines de l'abbaye de Kildailly, Galbraith voit tout à coup paraître devant lui Shane Sullivan, pauvre hère qu'il a poursuivi, torturé, auquel il n'a laissé aucun abri pour reposer sa tête, qui a vu sa femme chassée de sa cabane mourir de froid et de faim sur la grande route. Sullivan demande à Galbraith compte de ses malheurs, en lui montrant au bout de son mousquet sa fosse qu'il a creusée d'avance. M. Sackville essaie de rappeler Sullivan à des sentiments moins désespérés, lorsque Galbraith tire tout à coup un pistolet, et frappe l'Irlandais qui tombe en maudissant le traître. Au bruit du pistolet, une troupe d'hommes s'élance des ruines; le chef demande à Sullivan quel est son meurtrier; Sullivan, avec un effort convulsif, nomme Galbraith, et Galbraith est à l'instant massacré. M. Sackville est entraîné au milieu du cloître de la vieille abbaye de Kildailly, devant un autel en forme de tombe, qu'éclairait un rayon de lumière. Brian, le chef des montagnards, en le poussant vers cet autel sur lequel le sang de Thims Renold, son dénonciateur, est encore fumant, ne lui donne, pour y mourir lui-même, que le temps d'adresser à Dieu une dernière prière, attendu qu'il avait promis de lui obtenir sa grâce, et l'a ainsi détourné de se sauver, quand l'heure suprême était arrivée, quand le gibet était préparé, et qu'on n'attendait plus que le signal du bourreau. A cette accusation, le jeune Anglais répond en tirant de son sein la lettre de grâce, si perfidement retenue chez le shériff, et pour laquelle il vient d'exposer sa vie; il y joint un paquet adressé par lady Sackville, qui contient les fonds nécessaires pour passer en Amérique. Brian lit la lettre de grâce, presse Sackville dans ses bras, lui indique le chemin du manoir, et part pour rejoindre les siens. Deux ans après, lady Sackville et son mari lurent dans les journaux du matin l'histoire du procès et de l'exécution de Brian! — Le Manoir de Sackville n'est pas un traité, pas un pamphlet, pas une histoire, pas un drame non plus, mais peut-être tout cela ensemble; c'est l'effrayant tableau d'un peuple arrivé à une de ces époques de crise sociale où tout semble sortir du chaos ou prêt à y entrer.

LA PRINCESSE, *trad. par Mlle Sobry*, 3 *vol. in*-12, 1834. — La Princesse est un roman où lady Morgan dévoile tous les vices, tous les travers de l'aristocratie anglaise. Tout ce qu'il y a de niaiserie titrée dans les cercles élégants de Londres pose tour à tour devant l'impitoyable peintre. Ici, c'est un noble lord qui, pour conserver aux pieds de la danseuse qu'il protége toute leur finesse,

les lui fait mettre soigneusement dans de l'arow-root; là, un membre futur de la chambre haute qui se prépare aux luttes de la tribune par le spectacle des combats de coqs et des courses de chevaux. Et lorsque tous ces hommes, dont tout le mérite consiste à savoir tuer le temps, ont bien battu les allées poudreuses du parc Saint-James ou du jardin zoologique, lorsqu'ils sont fatigués des ballets du théâtre du roi et du tumulte des raouts, ils prennent leur vol vers le continent, s'abattent sur Ostende, d'où ils se dispersent sur les grandes routes; et après deux ou trois mois d'excursions sans but et sans plaisir, ils finissent par se retrouver aux bains de Spa ou de Baden, qui doivent leur vogue moins à la vertu de leurs eaux qu'à leurs maisons de jeu. — Dans cette galerie de portraits, tracés par le crayon de lady Morgan, il n'est qu'un seul personnage dont le caractère soit plus honorable et l'intelligence moins pervertie par les préjugés héréditaires. Sir Frédéric Mottram n'est point un tory pur sang; il n'appartient à l'aristocratie que par alliance; c'est un de ces chefs de parti désignés sous le nom de conservateur, dont le sophisme et l'intérêt sont parvenus à fausser la nature honnête, mais qui ne peut pas toujours se défendre d'une aspiration secrète vers les grands principes de justice et d'humanité. S'il passe à Newgate, devant la potence qu'un code draconien a pu seul faire dresser pour y suspendre un homme qui a volé une bourse, ce législateur qui a consacré par son vote ce meurtre légal, se cache au fond de sa voiture saisi d'horreur! Mais ce retour au bien est stérile et passager; dès qu'il n'est plus saisi par les images, dès que les réalités vivantes cessent de passer devant lui, il retombe dans ses habitudes d'égoïsme et d'insensibilité : libéral à Bruxelles, il redevient tory à Londres. Cette absence funeste de principes, nous la retrouvons dans la vie de sir Frédéric. A l'âge où l'esprit n'a point encore tué le cœur, il a ressenti une passion violente pour une jeune fille que sa mère a recueillie dans son château, et qui partage quelque temps avec un bichon les faveurs de sa maîtresse. Eh bien! cette jeune fille qu'il aime et qu'il regrettera toute sa vie, il la sacrifie lâchement à l'orgueil de sa famille, et la laisse chasser comme une servante. Pour anoblir le sang plébéien qui coule dans ses veines, il va chercher dans les rangs de l'aristocratie une beauté fade et langoureuse qui ne s'échauffera que pour l'adultère. Cette noble dame, pour ne pas déroger, admet les services d'un jeune attaché d'ambassade, son filleul. Sir Mottram n'aurait qu'un mot à dire pour éloigner l'apprenti diplomate, et ce mot, il ne le dit pas. Il préfère abandonner sa femme à sa vie dissipée et aux petits soins de son filleul, et s'en aller, en véritable gentleman qu'il est, faire un tour sur le continent. — Lady Mor-

gan fait à son sexe les honneurs de son roman. Aux incertitudes, aux faiblesses de Mottram, ce grand homme manqué, elle oppose le caractère ferme et décidé d'une femme qui, saisie dès son enfance par des malheurs fort réels, n'eut pas le temps de s'amollir dans les langueurs d'une morbidité factice. Aussi la pauvre orpheline, élevée par charité dans un couvent de béguines, la pauvre demoiselle de compagnie chassée du château de Mottram pour avoir pris au sérieux la passion et les serments du jeune maître de la maison, l'artiste inconnue, qui avait été réduite à faire des copies pour quelque amateur ignorant, devient un jour, à force de patience, de courage et de vertu, princesse de Schaffenhausen. — Le roman de lady Morgan est un cadre choisi pour traiter les plus hautes questions, qui y sont tour à tour discutées avec cet aplomb qui caractérise le talent de l'auteur. Le voyage de sir Frédéric Mottram nous a valu une intéressante et complète description de la Belgique.

Nous connaissons encore de lady Morgan : O'Donnel, ou l'Irlande, 3 vol. in-12, 1815. — Fragments patriotiques sur l'Irlande, in-8, 1817. — La France, 2 vol. in-8, 1817. — Encore une Victime, ou Caroline de Brunswick, reine d'Angleterre, in-8, 1821. — l'Italie, 4 vol. in-8, 1821. — Mémoires sur la vie et le siècle de Salvator Rosa, 2 vol. in-8, 1824. — Le Livre du Boudoir, 2 vol. in-8, 1829. — La France en 1829 et en 1830, 2 vol. in-8, 1830.

MORTONVAL, pseudonyme de GUESDON.

MORUS (Thomas),
né à Londres en 1480, mort sur l'échafaud le 5 juillet 1535.

TABLEAU DU MEILLEUR GOUVERNEMENT POSSIBLE, ou *l'Utopie de Thomas Morus*, *traduit par M. T. Rousseau*, *in*-12, 1780. — 2e *édit. avec des notes*, *in*-8, 1780.—(*La première édition française de l'Utopie*, *traduite par Jehan Leblond*, *fut imprimée à Paris en* 1550, *in*-8, *avec figures en bois.*)—Morus suppose qu'étant à Anvers il rencontrait souvent chez un ami un certain Hythlodus, autrefois compagnon d'Améric Vespuce, qui avait beaucoup voyagé et beaucoup vu. Les conversations roulaient sur des points de philosophie, sur les malheurs qui affligent l'humanité, sur les moyens de rendre les hommes meilleurs, les gouvernements plus équitables, etc., etc. Un jour, à la fin d'une de ces conversations, Hythlodus conclut par dire que la société ne serait jamais bien gouvernée tant que subsistera le droit de propriété. Les interlocuteurs de cet entretien imaginaire se récrièrent, et Morus, qui s'y est donné un rôle, réfute l'idée d'Hythlodus, surtout comme impraticable. Hythlodus répond qu'il en a vu dans ses voyages

une application qui a parfaitement réussi. « Où donc? demandent les interlocuteurs. — En Utopie. » On presse le voyageur de raconter tout ce qu'il a vu dans cette contrée merveilleuse, et Hythlodus commence son récit. « L'île d'Utopie, dit-il, est située au delà de l'Océan Atlantique. La capitale des cinquante-quatre grandes villes du pays s'appelle Amaurote. La forme du gouvernement est républicaine. Tout s'y fait par élection, même la nomination du souverain, qui n'est qu'un simple magistrat. La seule chose qui le distingue des autres Utopiens, c'est qu'il porte une gerbe de blé à la main en guise de sceptre. Le pontife est le premier personnage de l'île après le roi. L'organisation civile est fondée sur la famille. Chaque famille se compose de quarante personnes, tant hommes que femmes, plus deux esclaves, car il y a des esclaves en Utopie. Pour trente familles il y a un magistrat appelé philarque, dont l'autorité s'étend sur les chefs de ces familles, et pour dix philarques, il y a un magistrat supérieur nommé protophilarque. Ces protophilarques, au nombre de deux cents, et élus pour un an, choisissent, en cas de vacance du trône, le prince, entre deux candidats nommés par le peuple, et forment le conseil du roi qui est en charge. Ce conseil s'assemble tous les trois jours. En cas d'affaires importantes on consulte la nation. Chaque philarque assemble ses trente familles, recueille leur avis, et va le porter au sénat. Ces soixante-deux citoyens, c'est-à-dire trois pour chaque ville, forment le sénat, qui s'assemble tous les ans dans la capitale. On les choisit parmi les vieillards. Toutes les fonctions, soit législatives, soit exécutives, sont annuelles, hormis celles du roi, qui est nommé à vie. Tout appartient à tous, sauf les femmes. Quiconque a besoin d'une charrue, d'un habit, d'un outil de travail, va le demander au magistrat, qui le lui donne. Les voyages se font sans argent; l'étranger reçoit partout l'hospitalité, mais à la condition de la payer par quelque travail. Tous les citoyens sont obligés de savoir un métier; le travail est modéré. La journée de l'Utopien se divise en trois parties: six heures pour travailler, dix heures pour se reposer ou pour faire ce qu'il lui plaît, huit heures pour dormir. On dîne en commun, dans de grandes salles où tiennent trente familles de quarante membres. On ne soupe jamais sans musique dans cette île bien heureuse; les parfums, les cassolettes, les eaux de senteurs embaument la salle du festin; les Utopiens ont pour principe que toute volupté, dont les suites ne sont pas fâcheuses, doit être permise; ils sont extrêmement sensuels, et disent que tous les plaisirs ont été donnés à l'homme pour en jouir sans en abuser. Le mariage n'a lieu entre fiancés qu'après vérification réciproque de leur état physique. Cette vérification se fait en présence de deux

experts, d'une matrone et d'une sorte de médecin *ad hoc*, lesquels font subir aux jeunes fiancés une visite mutuelle; quand les futurs se sont ainsi vus face à face, et sans voile, et qu'ils ont déclaré se trouver satisfaits l'un de l'autre, on les marie. Si, par la suite, il y a incompatibilité d'humeur, le divorce est permis par consentement mutuel. Toutes les religions sont tolérées en Utopie. »

Telles sont les principales idées de ce livre, si goûté à l'époque où il parut, si oublié maintenant. On voit que notre siècle a lu, sans le savoir, bien des contrefaçons de l'Utopie. Les doctrines de Saint-Simon et de Fourrier sont dans l'Utopie; les attaques contre le droit de propriété sont dans l'Utopie; la défense de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre est dans l'Utopie; l'Utopie, c'est la phalange de Charles Fourrier, c'est la communauté de biens de Saint-Simon.

On doit à Mme la princesse de Craon une histoire intéressante de Thomas Morus. *Voy.* CRAON.

MULLER (J. Gottwerth), romancier allemand.

FREDERIC BRACK, ou *l'Elève des Bohémiens*, *traduit par Mlle Dudrezène*, 6 *vol. in*-12, 1822. — Ravi dans son enfance à sa famille, par des Bohémiens qui cherchent en vain à lui inculquer leurs principes pervers, Frédéric Brack parvient enfin à s'échapper de leurs mains. Il est accueilli par le pasteur d'une petite ville, par le bon M. Lewentz, qui se plaît à former son esprit et son cœur, mais dont la femme cache une âme corrompue; Frédéric a de la peine à se soustraire aux avances de cette nouvelle Putiphar, qui parvient à faire chasser l'orphelin comme voleur; il trouve un nouveau protecteur dans le médecin Steinbeck, qui lui apprend les secrets de son art, et lui laisse en mourant un somme considérable. Après diverses aventures, Frédéric acquiert de la fortune et une réputation méritée; il épouse une jeune fille sans biens, née de parents honnêtes, et croit avoir trouvé le modèle des femmes; la sienne possède tous les vices; il s'en sépare, perd sa fortune, et se trouve réduit à un état voisin de la misère. Reconnu enfin par ses parents, qui sont riches et puissants, au moment de jouir du bonheur, il descend au tombeau. — Ce roman est bien écrit et fort attachant.

L'AUTOCRATE DE VILLAGE, ou *l'Art de devenir ministre; chronique de la Poméranie suédoise*, *traduit par Mlle Dudrezène*,

4 *vol. in*-12, 1828. — Le titre de ce roman laisse facilement deviner qu'il s'agit d'un de ces petits souverains de l'Allemagne, qui, au milieu des révolutions survenues autour d'eux, ont conservé les coutumes féodales. Le contraste des prétentions orgueilleuses de l'Autocrate de village, avec le peu d'étendue du territoire et le nombre minime de sujets soumis à ses lois, est présenté avec esprit et avec gaieté. Les portraits des ministres qui le secondent dans ses grandes entreprises ne sont pas dénués d'originalité. Ce sont un *Ludi-magister*, ancien maître d'école bardé de sentences latines, bouffi d'ambition, plein d'astuce et de ruses; un *Grand-justicier* faisant de petits vers et de grandes iniquités; un *M. Fix*, homme à projets, voulant établir les finances de l'État sur les produits de l'imprimerie, appliquée à des contrefaçons d'ouvrages et à des journaux, etc., etc. Le traducteur s'est permis des retranchements et quelques additions; c'est à elle, dit-on, qu'est dû le dénoûment, qui présente le seigneur de Lindenberg abaissant son orgueil devant une jeune femme pleine de grâce et de simplicité.

On doit encore à Muller : * Le nouveau Paris, ou la Malice de trois femmes, in-8, 1786. — * Emmerich, 6 vol. in-12, 1810. — * Le Comte de Waldheim et son intendant Wildman, frère d'Emmerich, 4 vol. in-12, 1812.

MURET (Théodore), né à Rouen.

LE CHEVALIER DE SAINT-PONS, *histoire de* 1784, 2 *vol. in*-8, 1834. — Depuis la publication des Confessions, ce beau livre dont les ennemis de Rousseau ont tant abusé contre lui-même, leur chef d'accusation le plus grave s'est formulé en cette phrase aussi fausse que banale : « Rousseau, l'auteur d'Émile, mettait ses enfants à l'hospice. » Calomnie gratuite! Ce n'est pas l'auteur d'Émile qui mettait ses enfants à l'hospice, c'est au contraire l'auteur d'Émile qui s'en repent et qui s'en confesse! Force nous était de rappeler cette distinction, aujourd'hui que l'on revient encore sur la faute de Rousseau, et que l'on s'attache à exprimer de cette faute toutes les conséquences imaginables et possibles. Le roman qui nous occupe n'a pas d'autre but, c'est une fiction entée sur l'histoire, dans l'intention de rendre l'histoire plus coupable, plus odieuse, de l'envenimer dans sa source, de la noircir *a posteriori*, et tout cela par haine de la philosophie et des philosophes. — Le drame du chevalier de Saint-Pons, varié dans ses détails, a pour base la supposition que l'un des cinq enfants, confiés successivement par Rousseau à des mains mercenaires pour être déposés à l'hospice des Enfants-Trouvés, n'est point parvenu à sa destination; qu'un grand seigneur, formé à l'école de la philosophie moderne,

l'a intercepté en route, et élevé comme son fils, mais que le comte de Saint-Pons s'était tacitement réservé le droit de confirmer ou de briser cette paternité adoptive, selon que le chevalier suivrait ou ne suivrait pas certaine ligne de conduite. Une circonstance le détermine à la briser, au moment où le chevalier allait contracter un brillant mariage et se voir admis à la cour. L'orgueil cause la chute du chevalier, qui perd tout à la fois, nom, fortune, avenir, et qui, déchu du rang du fils d'un grand seigneur, ne peut remonter à celui de fils d'un grand homme, le seul témoin dont la voix l'eût soutenu étant mort avant d'articuler les paroles légales. L'inceste se mêle aux malheurs de Maurice, et en comble la mesure. Il retrouve sa sœur dans une pauvre fille par lui séduite du temps qu'il était chevalier : la pauvre fille se donne la mort. Maurice devient fou; pendant plusieurs années, il va errant dans les lieux qu'habita l'auteur d'Émile; on l'aperçoit dans l'île Saint-Pierre, aux Charmettes, et la dernière fois étendu sans vie dans l'enceinte du Panthéon, près de l'urne cinéraire de Rousseau, le lendemain de son apothéose.

GEORGES, ou *Un entre mille*, *in*-8, 1835. Georges Verneuil a vingt-cinq ans, sept à huit mille livres de rente, et Georges ne se sent pas la force de se résigner à la médiocrité, encore moins celle de s'ouvrir une sphère plus large et plus élevée. Las d'user sa jeunesse dans d'insipides orgies, dans de vulgaires intrigues, Georges essaie de séduire une femme dont la vertu rehausse les charmes, et il échoue. Mme Derbrée reste fidèle à un mari tristement despote et joueur. Cette humiliation porte à Georges le coup de grâce; il se décide à mourir, et il écrit à sa mère que, lorsqu'elle recevra sa lettre, il aura cessé d'exister. Cependant, en face du malheureux imaginaire il y avait un malheureux véritable, et tandis que le premier reculait lâchement devant l'ombre de l'infortune, le second soutenait une lutte courageuse contre la véritable infortune, et la réduisait enfin à merci. Vainqueur de l'épreuve, Paul Bénard se hâte d'accourir chez Georges Verneuil, son ami, et le surprend à l'instant fatal, un pied posé sur le seuil de la vie, d'où il s'apprête à sortir. Paul devine le projet de Georges, le combat, le terrasse comme il a dompté le malheur. Georges vivra; mais la lettre écrite à sa mère est déjà partie; il faut la devancer s'il est possible, et voilà Georges qui s'élance, pressant les postillons, les chevaux, répandant l'or. Il arrive; la lettre l'a précédée de quelques minutes, et sa mère expire à ses yeux. Au lieu de se tuer lui-même, c'est sa mère qu'il a tuée. Georges ne vivra donc que pour expier, dans une lente agonie, une folle velléité de soudaine destruction. Tel est en substance le plaidoyer de M. Théodore Muret contre le suicide.

Nous connaissons encore de cet auteur : Jacques le Chouan, Madame en Vendée, in-8, 1832. — Mademoiselle de Montpensier, 2 vol. in-8, 1836.

MUSSET (Paul-Edme de), né à Paris en 1734.

ANNE BOLEYN, 2 *vol. in*-8, 1836. — Quoique la destinée d'Anne Boleyn soit merveilleuse et des plus singulières, il est peu de notabilités historiques sur lesquelles les historiens soient moins d'accord; on ne sait pas au juste en quel temps naquit, en quel temps sortit d'Angleterre et y retourna une personne qui parvint d'une manière si éclatante à la royauté. La même incertitude règne au sujet de la moralité de cette demoiselle d'honneur. Quelques-uns, et Bayle est du nombre, affirment que les langues les moins bienveillantes pourraient médire de cette vertu sans crainte d'arriver jamais jusqu'à la calomnie. D'autres poussent la confiance jusqu'à prétendre qu'Anne, à la cour de France comme à la cour d'Angleterre, fut un ange de vertu. Sur un seul point tous s'accordent, nous voulons parler de la fermeté que l'infortunée déploya dans ses derniers moments. Jamais reine plus belle et plus courageuse ne monta sur l'échafaud. D'une voix calme et sonore elle parla au peuple; puis, après avoir sollicité les prières des assistants, et rangé sa robe avec un mouvement plein d'une admirable pudeur, elle posa sa tête sur le billot, et elle attendit le coup fatal. Deux fois le bourreau essaya de lever la hache, deux fois ses bras défaillirent, car Anne le regardait. « Oh! milord, dit-il à Thomas Cromwell, si elle me regarde toujours, je ne pourrai jamais frapper. » Il fallut qu'Anne détournât sa tête charmante pour que le bourreau reprît du cœur. — En romancier d'esprit et de goût, en romancier qui veut émouvoir, M. de Musset a fait son héroïne innocente dans toute l'acception du mot, et on doit le louer de cette preuve de tact.

On a encore de cet auteur : Samuel, roman sérieux, in-8, 1833. — La Table de nuit, équipées parisiennes, in-8, 1834. — La Tête et le Cœur, nouvelles équipées, in-8, 1834. — Lauzun, 2 vol. in-8, 1835.

MUSSET (Louis-Charles-Alfred de), né à Paris en 1810.

LA CONFESSION D'UN ENFANT DU SIÈCLE, 2 *vol. in*-8, 1836. — Octave, sorti du collége avec des illusions, aime une femme avec naïveté, confiance, adoration; mais au plus beau de son rêve, un soir, à souper, étant en face de sa maîtresse, sa fourchette tombe par hasard, il se baisse pour la ramasser, et voit le pied de sa maîtresse qui s'appuie sur celui de son ami intime. Le réveil est affreux et soudain, Octave quitte sa maîtresse, se bat, est blessé,

guérit, et, dans son amer désespoir, se réfugie dans l'aride et dangereuse philosophie dont un ami, qui a beaucoup vécu, lui enseigne les préceptes consolateurs. Alors Octave devient débauché; il boit à la coupe d'or où le vice a distillé son miel, il foule aux pieds son âme, il oublie toutes ses naïves croyances. Après avoir dégradé sa bonne et forte nature dans les plus honteux excès, Octave rencontre une femme telle qu'il l'avait rêvée autrefois dans son âme ingénue. Cette femme partage l'amour d'Octave et se donne à lui; mais il n'est plus temps : Octave ne trouve dans cette passion partagée qu'un continuel supplice; la jalousie, les scepticismes, les mécomptes, les accès d'une fureur farouche et brutale viennent à chaque instant troubler le rayon de bonheur qui éclaire sa vie. Si bien qu'après des épreuves soutenues avec une admirable constance et une angélique résignation, le cœur qui lui était dévoué se détache de lui, et va s'unir à une autre âme plus franche et plus reconnaissante. Tel est le portrait de fantaisie que M. Alfred de Musset nous présente comme étant celui d'un enfant du siècle qui écrit ses confessions.

Nous connaissons encore de cet auteur : Un Spectacle dans un fauteuil, 3 vol. in-8. 1834. : le premier volume contient deux pièces dramatiques et un conte, en vers; le second et le troisième sont des scènes en prose.

NANCY (A. P.).

* **ALPHONSE DE COUCY**, ou *Quelques scènes de la campagne de Russie*, 2 *vol. in*-12, 1819. — Alphonse de Coucy est un jeune militaire que sa femme a suivi dans la campagne de Russie. Après la bataille de Mojaïk, Coucy et sa femme passent quelque temps à Moscou, qui n'offrait déjà plus qu'un immense monceau de cendres ou de ruines. A l'occasion du séjour des deux époux dans cette ville, l'auteur trouve moyen d'amener sur la scène plusieurs personnages, dont les aventures amoureuses ou plaisantes reposent un peu l'imagination attristée par des scènes guerrières ou désastreuses. Mais bientôt le signal de la retraite est donné, et l'on n'a plus sous les yeux que des tableaux désolants. Coucy et sa femme se trouvent réduits aux plus cruelles extrémités; plus de provisions, plus d'asile pour la nuit, plus de fourrage, des routes impraticables. Pour comble de malheur, l'infortuné guerrier est blessé, et sa femme, après avoir été d'abord en voiture, puis à cheval, puis à pied à côté du cheval qui portait le bagage, en vint à se charger elle-même du peu d'effets qui restaient, et à conduire par la bride le cheval que montait son mari. Au delà de Smolensk, la situation devient tellement déchirante que, si les plus beaux traits d'humanité et de générosité ne se mêlaient à

tant de désastres, on n'aurait pas le courage de poursuivre. Les deux époux doivent leur salut à l'empereur Alexandre; mais la sensible Lisiska ne survécut que deux mois aux angoisses qu'elle avait éprouvées.

NARÈJNY (Basile), romancier russe.

ŒUVRES DE BASILE NARÈJNY, 1829. — Cinq romans ou nouvelles composent cette collection; Aristion, ou l'Éducation refaite est une critique sévère, mais juste, de l'éducation à la mode. Boursack est l'histoire d'un jeune étudiant russe qui ignore le nom de ses parents, et qui, après bien des aventures, finit par se distinguer à la guerre, découvre le secret de sa naissance, et se marie avec une belle veuve. Les Deux Ivan est l'histoire de deux amis d'enfance, dont les pères sont divisés par un procès, mais dont les filles sont aimées de deux jeunes gens. Après beaucoup de vicissitudes, les deux pères sont ruinés sans ressources; leurs enfants viennent à leur secours, les réconcilient, et se marient avec leurs maîtresses. Marie est une nouvelle sentimentale qu'on lit avec intérêt. Le Pauvre enrichi, la Fiancée en prison, le Zaporogue, sont des nouvelles assez spirituellement écrites. Les Soirées slavonnes sont la réunion de onze nouvelles, parmi lesquelles on distingue celle intitulée Irène, et celle qui porte le titre de Liouboslaf.

NODIER (Charles),
de l'Académie française, né à Besançon le 29 avril 1783.

LE PEINTRE DE SALTZBOURG, *Journal des émotions d'un cœur souffrant, etc.*, *in*-12, 1803. — M. Charles Nodier avait vingt ans quand il fit ce livre : aussi c'est bien vraiment un livre de jeune homme, un livre quelque peu déclamatoire, mais plein d'ardeur et de poésie. Évidemment inspiré par le Werther de Goëthe, il vint l'un des premiers chez nous après l'ouvrage allemand; mais si Charles Munster a quelques-uns des traits de l'amant de Charlotte, sa physionomie est cependant loin d'être la même; les souffrances de ces deux malheureux ne sont pas non plus pareilles; ce sont deux nuances bien diverses d'une semblable douleur. Les tourments qui déchirent Werther sont plus intimes peut-être, plus profondément creusés, plus inexorables. Il semble qu'il y ait pour le Peintre de Saltzbourg quelques douceurs, au milieu de ses angoisses, dans l'exaltation poétique de son âme et dans ses pleurs d'artiste.

* **JEAN SBOGARD**, 2 *vol. in*-12, 1818. — La scène de ce roman se passe aux environs de Trieste, sous le beau ciel de l'Italie; mais l'auteur fait souvent une terre de deuil de cette terre de fête. Vers l'année 1806, dans le château isolé de Monteleone, vivaient deux sœurs dont la différence d'âge fortifiait la tendre union. Heureuse de la protection d'une sœur chérie, la jeune Antonia pleurait moins amèrement la mort de son père. Cette frêle créature avait apporté en naissant une organisation si délicate, elle ne tenait à la terre que par des liens si déliés, qu'ils semblaient toujours prêts à se rompre; son organisation morale était encore plus délicate que son organisation physique, et elle était sujette à des mouvements d'une vague mélancolie qui parfois semblaient atteindre jusqu'à la raison. A cette époque, l'Istrie, successivement occupée et abandonnée par les armées des différentes nations, jouissait d'un de ces moments de liberté orageuse qu'un peuple faible goûte entre deux conquêtes. Cependant, une association de brigands, réunis sous le nom de *Frères du bien commun*, et commandés par un chef intrépide nommé Jean Sbogard, désolait le pays. L'auteur donne ces détails en peu de mots, et les premières pages de l'ouvrage sont consacrées au genre descriptif. Antonia et sa sœur visitent les environs de Trieste; elles assistent à plusieurs fêtes champêtres qui, dans ces belles contrées, ont toutes un caractère poétique. Tout à coup on apprend que les Frères du bien commun se sont emparés d'un château voisin, et qu'on a vu leur chef rôder sous les murailles du château de Monteleone. Le nom du brigand fait naître pour la première fois dans le cœur d'Antonia un sentiment de crainte personnelle. Un incident rendit cette crainte plus vive : un jour qu'elle s'était endormie dans la forêt qui avoisinait le château, elle entendit causer près d'elle; le feuillage lui dérobait la vue de ceux qui parlaient, mais son oreille fut frappée de ces mots : « La voilà, dit une voix d'homme; voilà la fille de la *casa monteleone*;.... elle a fixé le sort de ma vie; elle est mon épouse devant Dieu seul, et j'ai juré que jamais une main mortelle ne détacherait un fleuron de sa couronne de vierge, pas même la mienne..... » L'apparition des brigands dans le voisinage du château, en lui rappelant cette scène, fut loin de rendre le calme à l'esprit de la jeune Antonia. Pour la distraire, sa sœur la conduisit à Venise. On y parlait alors d'un jeune étranger nommé Lothario, qui faisait les délices de la société, et qui répandait l'or avec une profusion digne d'un souverain. Antonia eut occasion de voir cet étranger dans une maison où elle était, et fut extrêmement émue à son aspect; en peu de temps, la plus douce intimité s'établit entre elle et Lothario, et de l'aveu de sa sœur elle lui permit de prétendre à sa main. C'est dans l'ouvrage même qu'il

faut lire l'histoire de cette singulière passion, et quels obstacles Lothario apporta lui-même à l'accomplissement de ses vœux. Fatiguée de regrets et d'espérance, Antonia quitta Venise, et reprit avec sa sœur le chemin de Monteleone. En route elle est attaquée par la troupe de Jean Sbogard, enlevée et conduite dans la forteresse dont les brigands se sont emparés. Sa sœur est tuée dans le combat; Antonia assiste à ses funérailles dans les souterrains du château; sa raison s'altère, et l'assiduité d'un des brigands dont la tête est constamment couverte d'un crêpe noir, excite plus d'une fois son attention dans les moments lucides où elle peut réfléchir sur son état. Un jour le bruit du canon se fit entendre; les troupes françaises attaquèrent le château et s'en emparèrent; tous les brigands furent envoyés à Mantoue pour être jugés. La jeune fille trouvée parmi eux, et dont l'état de démence était bien constaté, fut confiée aux soins d'un médecin célèbre. Elle recouvra la raison, et se décida à prendre le voile. Cependant l'instruction du procès des brigands était achevée; ils avaient été condamnés à mort au nombre de quarante, mais rien ne prouvait que Jean Sbogard fût parmi eux; pensant que la jeune fille trouvée dans la forteresse pourrait le reconnaître, on l'amena dans la grande cour de la prison où les condamnés devaient passer. Ils parurent. L'un d'eux la frappa, et elle reconnut en lui Lothario. — « Non, non, répondit-il, je suis Jean Sbogard. » Il faut lire cette scène effroyable et les détails révoltants qui suivent dans l'ouvrage, pour avoir une idée de cette bizarre composition, où l'auteur a mêlé à des images hideuses, à des tableaux révoltants, des fêtes, de pieuses cérémonies, d'aimables descriptions de la nature, des maximes de morale les plus sages, l'expression des nuances les plus délicates du sentiment.

THÉRÈSE AUBERT, *in*-12, 1819. — De tous les romans de M. Charles Nodier, celui de Thérèse Aubert est un de ceux auxquels on donne généralement la préférence, et cette préférence est justement méritée. Que de douceur et de charme dans cette histoire si simple et si touchante! que de passion aussi! Y a-t-il rien de suave et de gracieux comme la scène du départ au sommet de la colline, au bout du sentier de la croix? Y a-t-il rien de chaste et de ravissant comme ces baisers craintifs posés et recueillis sur des feuilles de roses? et ce baiser d'adieu, si timide encore, que les lèvres des amants n'osent se donner qu'à travers le dernier débris de l'églantine? Ailleurs, au dénoûment du drame, quelle autre situation déchirante et passionnée! lorsque Adolphe retrouve sa pauvre Thérèse aveugle et défigurée par la maladie, et la presse avec amour toute mourante entre ses bras, comment le dégoût ne l'emporte-t-il point sur l'intérêt, et ne nous contraint-il pas à

fermer le livre? Oh! c'est qu'au milieu de son agonie cette jeune femme est plus belle encore; c'est qu'il semble que son âme se montre à nous plus pure et plus céleste au travers des plaies et sous la flétrissure de son corps; c'est que, comme son amant, nous voudrions retenir aussi dans nos bras cet ange qui ouvre les ailes et va s'envoler.

* **LORD RUTHWEN**, ou *les Vampires*, 2 *vol. in*-12, 1820. — Leonti, jeune gondolier de Venise, séparé depuis longtemps de la jeune Bettina qu'il aime, la retrouve, à son retour dans sa patrie, au milieu d'une fête dont l'harmonie est troublée par un sombre et mystérieux étranger. Une Tyrolienne, habile à pénétrer les secrets de l'avenir, prédit à la jeune Vénitienne qu'elle sera la proie d'un vampire; mais à peine a-t-elle prononcé ce nom, que le mystérieux étranger, lord Ruthwen, qui n'est autre que le vampire lui-même, lui impose silence. La jeune fille est ramenée chez son père, où son amant et Ruthwen l'accompagnent. Ce dernier parvient à séparer de nouveau les deux amants; il s'empare de cette jeune fille, et disparaît après s'être abreuvé de son sang. Enflammé du désir de venger son amante, Léonti se met à la poursuite du vampire, et rencontre bientôt un compagnon d'infortune dans Aubry, jeune homme dont le monstre a aussi dévoré la sœur. Unissant leur courroux et leur chagrin, ils jurent de découvrir le traître et de lui faire expier ses crimes par la mort. Un jeune Arabe qu'ils rencontrent dans leurs voyages, se joint à eux, et chacun raconte à son tour une série d'aventures dont les principaux acteurs sont toujours des vampires, ou des victimes de ces spectres dévorants. Bientôt Bettina apparaît à Léonti, et lui annonce que le vampire usurpe à la cour du duc de Modène un rang distingué, qu'il occupe sous le nom de lord Seymour. Abusant de la confiance du prince, il obtient la main de sa fille; mais au moment de conclure cette union, la princesse est prévenue du danger qu'elle va courir. Une scène concertée entre les trois amis, pour démasquer le vampire, n'ouvre pas les yeux au duc; la princesse épouse lord Seymour et expire dans la nuit de ses noces. Léonti plonge son poignard dans le cœur du vampire; Bettina meurt une seconde fois, et on assiste aux funérailles de toutes ces victimes. — Il règne dans tout cet ouvrage une monotonie de cruauté qui n'est adoucie par aucune transition qui en affaiblisse l'horreur, qui repose agréablement l'imagination. M. Charles Nodier avait promis une suite à lord Ruthwen, sous le titre d'Histoire de ma première vie; cette suite n'a jamais paru.

* **ADÈLE**, *in*-12, 1820. — Ce roman est de la famille de Werther et du peintre de Satzbourg. On y trouve moins de poésie peut-être que dans ces deux ouvrages, mais aussi plus de détails naïfs,

plus de tristesse vraie. L'auteur s'y permet beaucoup de sorties philosophiques qu'il n'est pas permis de blâmer, car il a commis trop rarement depuis de ces péchés-là.

TRILBY, ou *le Lutin d'Argail*, *nouvelle écossaise*; *in*-12, 1822. — Quel est ce Trilby, qui, dans la chaumière du pêcheur Dougal, se plaît à côté de la cellule harmonieuse de Grillon, qui soupire près de la brune Jeannie filant au coin du feu; qui, lorsqu'elle s'endort, s'approche doucement, effleure ses joues rosées, se roule dans les boucles de ses cheveux, se repose sur son sein? C'est une âme revêtue d'un corps aérien, c'est le follet de la chaumière, c'est le lutin d'Argail. Dirai-je ses chastes amours? Raconterai-je les soupirs innocents de son amie? Parlerai-je du moine centenaire de Balva, prononçant les paroles d'un exorcisme irrémissible, exilant le pauvre lutin, et le condamnant à ne jamais revenir sous le toit où il a tenté la fidélité de la batelière? Dirai-je les chagrins de Jeannie, veuve de son cher follet, les efforts de Trilby pour se rapprocher de la femme à qui son existence est attachée, ses transformations et ses apparitions, les douces terreurs et les désirs de son amante? Non, j'aime mieux laisser le mélancolique romancier nous conter cette touchante histoire.

SOUVENIRS DE JEUNESSE, *extraits des Mémoires de Maxime Odin*, *in*-8, 1832. — Dans cet ouvrage, l'auteur présente un seul personnage qui, assis au coin d'un feu petillant par une soirée d'hiver, en face d'une vieille baronne, sa grande amie, lui raconte sa vie avec quelques femmes. Il a exercé une triste influence sur ces belles âmes qui adoptèrent la sienne. Toutes s'éteignirent, toutes passèrent, lui seul resta. A chaque fin de chapitre, à chaque dernière page, il y a une mort qui vous désole, et puis un nouveau nom sur le feuillet suivant comme une sorte de résurrection, ou bien un autre anneau à cette chaîne de jeunes filles que la douleur, la faiblesse, la passion, ou un anévrisme, brisent de distance en distance. Ne croyez pas que Maxime Odin ignore un seul secret du cœur féminin; dans toutes les classes il a cherché une amie, un ange, une main pour la sienne, une bouche pour sa bouche, et il semble que le sort jaloux ait voulu le punir d'avoir plu à ces êtres fragiles en les présentant devant ses yeux pour les lui ravir promptement, comme dans les lanternes magiques paraissent et disparaissent avec rapidité les figures peintes sur verre. Dans ce récit, palpitant d'intérêt, toute femme reconnaîtra sa pensée et sa vie. — Les Souvenirs de jeunesse se composent de quatre nouvelles bien disctinctes : *Séraphine* est plutôt un souvenir d'enfance que de jeunesse; c'est bien le premier amour qui s'ignore lui-même, et dont le souvenir suffit à rajeunir encore une âme usée et flétrie; dans *Clémentine* s'annonce le jeune homme in-

quiet, tourmenté, avec sa fougue indomptable, avec sa joie effrénée, avec ses larmes de feu; dans *Amélie*, c'est le jeune homme encore, le jeune homme aimant avec tout ce qui lui reste d'amour, mais abattu, mais découragé, mais n'osant plus croire à l'avenir, désespérant du bonheur. Après *Séraphine*, *Clémentine* et *Amélie*, après les plus purs et les plus saints ravissements de l'amour, après ses transes les plus poignantes et les plus cruelles, *Lucrèce* et *Jeannette* offrent soudain l'oubli du cœur et les grossières consolations des sens. La vie est ainsi, dira-t-on; oh ! oui, peut-être; mais il ne faut pas avouer hautement combien nous sommes ingrats envers ceux qui nous ont aimés, et oublieux de nos plus chers souvenirs. En lisant cette dernière nouvelle, on regrette que l'auteur se soit hâté de sécher lui-même les pleurs qu'il nous avait arrachés.

MADEMOISELLE DE MARSAN, *in*-8, 1832. — Ce roman fait en quelque sorte suite aux Souvenirs de jeunesse du même auteur; mais c'est un livre beaucoup moins intime et beaucoup moins vrai. Ce n'est pas cependant qu'il ne contienne de bien remarquables morceaux, entre autres l'épisode de la *Torre Maldetta*, dans lequel le supplice d'Ugolin et de ses enfants se trouve peint avec une si effroyable vérité par l'écrivain qui en a subi lui-même toutes les angoisses, toutes celles du moins qu'il ne pouvait supporter sans mourir. Mais, en somme, Mlle de Marsan n'est guère qu'un roman de l'école d'Anne Radcliffe, un roman criblé de trappes et de souterrains, écrit seulement d'un style auquel on ne nous avait pas habitués dans ces sortes d'ouvrages.

Maxime Odin, cet homme à passions inépuisables, auquel un amour pousse au cœur à mesure qu'il y en a un brisé, trahi, ou effacé, se prend d'adoration pour une femme brune, grande, belle, silencieuse et sévère, Mlle de Marsan. Maxime est malheureusement repoussé, et Mlle de Marsan lui préfère Mario Cinci qu'elle a épousé en secret, et avec lequel la noble Française s'enfuit, emportant la malédiction de son père. Mario se noie dans un torrent, et ses complices sont fusillés.

RÊVERIES LITTÉRAIRES, MORALES ET FANTASTIQUES, *in*-8, 1832. — Les rêveries sont en général d'ingénieux et spirituels paradoxes, développés avec une apparence de candeur et de conviction qui séduisent et entraînent irrésistiblement; on se laisse aller soi-même aux caprices et aux fantaisies d'imagination de l'écrivain, et l'on se surprend ensuite bien étonné de tout le chemin qu'il vous a fait faire dans le chemin des rêves et des utopies. Impatienté que l'on est d'avoir été mené si loin, on se reproche parfois alors la docilité naïve avec laquelle on a suivi le mystificateur, et l'on va jusqu'à malicieusement admirer combien, dans

ces pages brillantes, la puérilité du fond contraste souvent singulièrement avec la magnificence de la forme.

LA FÉE AUX MIETTES, *roman imaginaire*, *in*-8, 1832. — L'histoire de la Fée aux miettes est une folle histoire, racontée par un fou dans un hospice de fous. Toute l'action se passe entre un jeune charpentier nommé Michel et une petite vieille naine, mendiante et fée aux miettes de son état, pourvue de deux dents démesurément longues, ce qui ne l'empêche pas de toucher le cœur du jeune homme et d'obtenir de lui une promesse de mariage. Ces deux amants, après s'être sauvé la vie mutuellement, finissent par s'épouser. Il ne faut pas cependant plaindre trop fort Michel de ce mariage. Pour consoler son époux la vieille fée se métamorphose pendant les nuits en une jeune et charmante princesse; et lorsqu'il aura trouvé la mandragore qui chante, la fée tout à fait désenchantée sera pour lui princesse, non-seulement la nuit, mais encore le jour. — Ce livre n'est point un livre imaginaire, composé seulement pour amuser l'enfance. Cette fée n'est point la survivante de la reine de l'air qui, sans utilité, vole d'un pôle à l'autre dans une coquille de noix. Ceci ne ressemble pas non plus à ces contes fantastiques qu'il nous arrive d'écrire avant d'en avoir trouvé le but et la morale; heureux quand nous avons mis aux prises, dans quelques villes du moyen âge, un juif avare, une sorcière méchante, quelques chats noirs et un voyageur poussé par satan à sa damnation : ici, tout est allégorie, vérité, graves enseignements. Ce jeune Michel, sans cesse à la recherche d'une mandragore qui chante, n'est-ce pas l'âme qui court après le bonheur, après ce but général, si pénible à atteindre? Cette fée, si raisonnable à travers ses badinages et sa petite coquetterie, n'est-ce pas la sagesse personnifiée, vivante? Bien différente de Mentor qui ne quitte pas Télémaque, elle abandonne Michel à lui-même pendant plusieurs années. Mais il emporte dans sa mémoire les bons conseils de sa bonne protectrice et ne faillit jamais. — Tout est à double sens dans ce livre. On y raille d'une manière enjouée les juges et autres hommes de loi : il y a des leçons de charité bien entendues pour certains riches qui savent si mal donner, ou ne donnent pas du tout. Là, sont découverts et mis à nu les vices, les ridicules de la société. Enfin, l'auteur est parvenu à son but, qui est d'intéresser et de présenter l'utile et l'agréable dans une histoire fantastique.

INÈS DE LAS SIERRAS, *in*-8, 1837. — L'auteur a imaginé que trois jeunes officiers français se rendent à Barcelone, et, ne trouvant pas à se loger dans une auberge, située sur la route, prirent le parti d'aller passer la nuit au château de Las Sierras, que l'on supposait habité par des esprits. En se dirigeant vers ce

vieux manoir abandonné, le guide qui les conduisait leur raconte l'histoire du chef de l'illustre famille de Las Sierras. Ce chef était un bandit vivant de rapines et de toutes sortes de brigandages; un jour il enleva sa nièce Inès de Las Sierras, et l'épousa. Inès essaya de ramener son époux à la vertu; mais au premier mot de morale, le brigand lui coupa la parole en lui plongeant un poignard dans le sein. Depuis lors Inès revient chaque nuit au château de Las Sierras. Les officiers trouvent ce conte divertissant; ils entrent au château, s'installent bravement dans un salon délabré et se mettent à souper. A minuit, un bruit de chaînes se fait entendre; une femme paraît, vêtue de blanc, pâle, échevelée, mais belle encore; c'est Inès de Las Sierras; elle se met à table, soupe avec les officiers, et disparaît. Trois ans plus tard, un des officiers se trouvant au spectacle de Barcelone, reconnaît, au lever du rideau, dans une actrice pâle et vêtue de blanc qui s'avance sur la scène, l'ombre d'Inès de Las Sierras. Il s'informe et apprend que l'actrice sort d'un noble sang espagnol, qu'à seize ans elle fut séduite par un jeune comte sicilien qui l'amena en Espagne, où il l'abandonna. Inès, privée de ressources, se fit comédienne sous le nom de Pédrina; plus tard, devenue riche, elle retomba entre les mains de son premier amant, qui l'assassina pour lui voler son or et ses diamants. La Pédrina ne mourut pas, mais elle devint folle; comme elle n'était pas surveillée très-rigoureusement, elle parvint à s'échapper du couvent où elle était enfermée, et vint errer précisément parmi les ruines du château de sa famille où les officiers l'avaient aperçue pour la première fois. — Telle est l'analyse succincte de ce que M. Nodier appelle une *bagatelle plutôt ébauchée qu'écrite en quelques heures de loisir*. Cette nouvelle est précédée d'une préface où M. Nodier passe en revue la littérature depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours.

LES QUATRE TALISMANS, *suivis de la légende de sœur Béatrix*, *in*-8, 1838. — Dans un pays d'Orient un puissant génie distribue entre quatre frères quatre précieux talismans : le premier donnait à celui qui le possédait le pouvoir de découvrir les trésors enfouis; le second, celui de se faire aimer de toutes les femmes; le troisième, celui de tout savoir; le quatrième ne consistait que dans une boîte remplie des instruments de tous les arts. On prévoit déjà que les trois premiers talismans ne seront, pour leurs possesseurs, qu'une cause d'infortune, et que celui qui se croyait le moins favorisé du génie avec sa boîte d'outils sera précisément celui qui parviendra à la fortune et au bonheur. C'est effectivement ce qui arrive; mais le plus malheureux de tous est celui qui a reçu le talisman de la beauté; toutes les femmes l'adorent, et,

lorsqu'il a tout le beau sexe à ses pieds, il est condamné à épouser la plus abominable des femmes, qui l'aime avec rage par la vertu du talisman. — C'est une histoire amusante et fort gracieusement contée que celle des Quatre Talismans.

La légende de sœur Béatrix est une des plus gracieuses nouvelles qu'aient enfantées l'imagination et la foi des vieux temps.

Nous connaissons encore de M. Charles Nodier : Les Proscrits, in-12, 1802. — * Le dernier Chapitre de mon roman, in-12, 1803 (nouvelle graveleuse). — Les Tristes, ou Mélanges tirés des tablettes d'un suicide, in-8, 1806. — Stella, suivi de la lettre d'un Solitaire des Vosges, de la Filleule du Seigneur, de la Vision et de Fanchette, in-12, 1808. — Smarra, ou les Démons de la nuit, songes romantiques, in-12, 1821. — * Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux, in-8, 1830. — Contes en prose et en vers, in-8, 1835. — Et plusieurs Nouvelles insérées dans la Revue de Paris et dans d'autres recueils.

NORMANBY (lord), romancier anglais du XIXe siècle.

OUI ET NON, *roman du Jour, trad. par MM. Glaudon et Paquis, 4 vol. in-12*, 1830. — Oakley et Germain sont deux amis dont les caractères diffèrent d'une manière bien prononcée; l'un est soupçonneux, méfiant, taciturne et bourru; le second est affable et gai, mais doué d'une humeur facile et trop confiante. Les élections du comté amènent la rupture des deux amis. Oakley, libéral indépendant, émet avec éloquence des opinions qui lui assurent d'abord la majorité des voix; mais la modération de Germain, ses manières ouvertes et affectueuses, et les efforts bien dirigés de sa coterie l'emportent à la fin sur la rudesse de l'orateur radical. Nous devons dire aussi qu'Oakley, toujours enclin à de jaloux soupçons, se brouille avec sa maîtresse, parce qu'elle a un instant porté les couleurs de son rival, sans pour cela perdre son amour; Germain est au contraire fort attaché à lady Jane, sœur de l'amante d'Oakley. Celui-ci, emporté par son humeur fantasque et défiante, cherche querelle à un petit maître impertinent, et meurt au moment d'épouser la femme à laquelle il rend enfin justice. Germain, plus heureux, après s'être ruiné par ses folles dépenses, trouve encore dans sa détresse lady Jane fidèle; et, cédant aux vœux exprimés dans le testament du malheureux Oakley, il retrouve en l'épousant une fortune indépendante qui lui est assurée dans la succession de son ami.

Nous connaissons encore de cet auteur : * Mathilde, ou les Anglais en Italie, in-12, 1826. — Granby, roman fashionable, 5 vol. in-12, 1830. — * Les Exclusifs, roman fashionable, 5 vol. in-12, 1829.

NOUGARET (P.-J.-B.), né à la Rochelle en 1742, mort en 1823.

LES PERFIDIES A LA MODE, ou *l'École du Monde*, 5 *vol. in*-12, 1808. — Les cinq volumes de ce roman offrent une longue galerie de portraits tracés avec assez de variété et dont l'effet est piquant. Le premier qui se présente est celui d'une jeune fille de quinze ans, élevée dans un couvent, à qui le héros du roman adresse ses premiers hommages d'une manière assez niaise, et qui, ne sachant pas profiter des avances de la jeune personne, est bientôt éconduit. Il s'adresse ensuite à la maîtresse d'un grand seigneur, qui lui prend sa montre, ainsi que le peu d'argent qu'il possédait, et le congédie honteusement. En Pologne, il devient amoureux d'une femme de distinction, qui cherche à le faire assassiner pour l'empêcher de porter son hommage à d'autres femmes. Il revient à Paris, offre son cœur à la comtesse de Montfort, et est sur le point de l'épouser, lorsqu'il la surprend dans les douleurs de l'enfantement. Le héros renonce à la main de la comtesse et va chercher fortune ailleurs; mais, quelles que soient les femmes auxquelles il s'adresse, toujours même résultat. On ne finirait pas si l'on voulait passer en revue toutes les femmes qui figurent dans ce roman, et qui, toutes différentes de caractère et de condition, ont toutes cependant entre elles un point de ressemblance: l'inconstance et la perfidie.

ADÉLAIDE, ou *le Faux ami*, 4 *vol. in*-12, 1813. — Le Faux ami est un libertin subalterne qui porte dans la débauche cette impudeur et cette grossièreté qui cesse d'en rendre le spectacle dangereux. Monrose séduit la femme d'un ouvrier qui ne demandait pas mieux que d'être séduite, et se montre fier de ce succès. Il met ensuite son orgueil à pervertir un jeune homme vertueux, puis à corrompre la maîtresse de ce jeune homme. Furieux de n'avoir pu réussir, il finit, à force de basses manœuvres, à engager Adélaïde dans un hymen odieux, en lui faisant épouser un vieux financier qu'elle abhorre, au lieu d'un jeune amant qu'elle aime. En attendant qu'Adélaïde devienne veuve, son amant se permet quelques distractions, dont l'auteur a soin de tenir note. Enfin, Monrose est pris dans ses propres filets; contraint d'épouser une jeune personne qu'il a séduite, la mauvaise conduite de sa femme l'expose à des inconvénients assez fâcheux pour un mari. Monrose finit par mourir de misère, et sa chaste épouse n'attend pas sa mort pour devenir la compagne d'un riche et crédule Anglais. — Tout ce que les mauvaises mœurs ont de plus ignoble et de plus révoltant est exposé sans voile dans ce roman, et dans un style digne du sujet.

On a encore de ce fécond et médiocre romancier : Le Méchant démasqué, in-8, 1763.

— * Lucette, 3 vol. in-12, 1765-66 (reproduit sous les quatre titres suivants : La Paysanne pervertie, Suzette et Perrin, les Dangers de la séduction, Juliette, ou les Malheurs d'une vie coupable). — La Capucinade, in-12, 1765 (roman graveleux, imprimé sous le titre d'Aventures galantes de Jérôme). — Les Passions des différents âges, in-12, 1766. — Ainsi va le Monde, in-12, 1769 (réimprimé sous le titre de : Les jolis Péchés d'une marchande de modes). — * Mille et une folies, 4 vol. in-12, 1771. — * Les Caprices de la fortune, in-8, 1772. — Les Astuces de Paris, 2 part. in-12, 1776 (réimprimé sous les titres : Les Sottises et Folies parisiennes, et de Tableau mouvant de Paris). — Les Faiblesses d'une jolie femme, in-12, 1776. — * Le Radoteur, 4 vol. in-8, 1776.— * L'Indiscret, in-12, 1779. — Les Méprises, ou les Illusions du plaisir, 2 vol. in-12, 1780. — Les Dangers de la sympathie, 2 vol. in-12, 1785. — La Folle de Paris, 2 vol. in-12, 1787 (réimprimé sous le titre de Stéphanie, ou les Folies à la mode, et de Mémoires singuliers d'un jeune homme à bonnes fortunes pris pour dupe). — Les Historiettes du jour, 2 vol. in-12, 1788. — Honorine de Clarins, 2 vol. in-12, 1788. — * Les Travers d'un homme de qualité, 2 vol. in-12, 1788. — * Les Dangers des circonstances, 4 vol. in-12, 1789. — L'ancien et le nouveau Paris, 2 vol. in-18, 1798. — Paris, ou le Rideau levé, 3 vol. in-12, 1799. — Paris métamorphosé, 3 vol. in-18, 1799. — Les Mœurs du temps, 4 vol. in-12, 1802. — Le Plaisir et l'Illusion, 2 vol. in-12, 1802. — L'Amante coupable sans le savoir, 2 vol. in-12, 1803. — * L'Homme du jour, 2 vol. in-12, 1806. — Aventures parisiennes avant et depuis la Révolution, 3 vol. in-12, 1808. — * La Duchesse de Mazarin, 2 vol. in-12, 1808.

O'KEEFFE (mistriss), romancière anglaise.

LES PATRIARCHES, *traduit par Mlle S. Belloc, 2 vol. in-12, 1818.* — Un intérêt toujours croissant et toujours soutenu, un style élégant et pur, une suite d'images gracieuses et variées, des scènes attendrissantes, des caractères bien conçus et bien développés, tels sont les titres qui recommandent cet ouvrage. Les chapitres intitulés : un Soir d'été; le Troupeau de vaches, et le Bosquet de la Fontaine, sont des chapitres remplis de charme. Tout le second volume est écrit avec chaleur et sensibilité; plusieurs passages d'un effet très-dramatique font couler de douces larmes.

DUDLEY ET CLAUDY, ou *l'Ile de Ténériffe, traduit par Mlle de Montolieu, 6 vol. in-12, 1824.* — Cet ouvrage ne présente aucun de ces grands mouvements, de ces crimes, de ces événements terribles qui remuent l'âme et réveillent les passions. Tout l'intérêt porte sur l'éducation de deux aimables enfants, que l'auteur conduit par degrés, sans obstacles, sans traverses, jusqu'au moment de leur union et de leur bonheur. Cependant l'épisode de l'Espagnol don Zulvago, placé avec beaucoup d'art et parfaitement lié à l'action principale, offre des situations pleines de l'intérêt le plus vif, et fait naître tour à tour des émotions douces et pénibles. On lit aussi avec intérêt de charmantes scènes de famille, le développement des caractères de Dudley et de Claudy, ainsi que des descriptions locales d'une nature fort pittoresque.

OPIE (mistriss),
fille du célèbre médecin Anderson, romancière anglaise du XIXe siècle.

EMMA ET SAINT-AUBIN, ou *Caractères et scènes de la vie privée*, 3 *vol. in*-12, 1813. — La mère d'Emma, trompée par un libertin qui l'abandonne en essayant de lui faire croire que son mariage est nul, meurt dans l'indigence. Après la mort de sa mère, Emma, alors âgée de dix ans, est conduite chez son aïeule, où elle est l'objet des plus tendres soins. A l'âge de seize ans, Emma était un chef-d'œuvre de grâces et de beauté; aimée et chérie de tous ceux qui l'approchaient, elle aurait été heureuse si l'amour n'eût troublé sa tranquillité. A peu de distance du château de son aïeule, habitait un M. Hargrave, espèce de tyran domestique, qui faisait acheter chèrement à sa sœur et à son neveu l'asile qu'il leur accordait. Ce neveu, nommé Saint-Aubin, est amoureux d'Emma, dont il est aimé; mais il craint de se déclarer, car sa situation dépendante ne lui permet pas d'aspirer à sa main, et il a d'ailleurs promis à son oncle de ne pas épouser Emma. Il s'éloigne même sans oser l'entretenir de ses sentiments. Pour dissiper la mélancolie que cet éloignement cause à sa petite-fille, l'aïeule d'Emma la fait voyager, et l'auteur saisit cette occasion pour peindre une petite ville d'Angleterre, et passer en revue un grand nombre d'originaux. On quitte l'Angleterre pour venir en France, ce qui donne occasion de faire connaissance avec de nouveaux personnages. Emma retrouve Saint-Aubin, poursuivi par une coquette qui veut l'enchaîner à son char; mais il a gardé à sa chère Emma une fidélité scrupuleuse, et cependant il ne peut se décider à lui découvrir son amour. Piquée de l'indifférence de Saint-Aubin, Emma consent à épouser un jeune lord dont elle a fait la connaissance à Paris. Toute la famille retourne à Londres; on est prêt pour la cérémonie, lorsque Saint-Aubin découvre que le prétendu d'Emma est son frère : le séducteur de sa mère a contracté un second mariage dans l'Inde, et son changement de nom est cause de la méprise. Enfin, Saint-Aubin, devenu libre par la mort de son oncle, dont il est l'unique héritier, épouse sa maîtresse, et pour qu'ils ne soient pas heureux à demi, les richesses leur arrivent de tous côtés. — Ce roman est un des meilleurs de ceux qu'a publiés mistr. Opie, et quoique l'intrigue en soit un peu compliquée, on le lit cependant avec plaisir.

CATHERINE SHIRLEY, ou *la Veille de la Saint-Valentin*, *traduit par Defauconpret*, 4 *vol. in*-12, 1816. — Ce roman commence d'une manière vive et dramatique. Au moment où tout annonçait une bataille décisive entre les flottes française et anglaise, le vieux général Shirley dînait chez un ami à quelques milles de Londres.

On parlait politique, et le patriotisme des convives s'accrut au point que le général protesta qu'il apprendrait avec moins de chagrin la mort de son fils que celle d'une défaite. On applaudit à ce trait de vertu antique; mais avant que les éloges eussent fait le tour de la table, un sentiment qui ressemblait beaucoup au remords troubla le cœur paternel du vieillard. Ce fut bien pis lorsqu'un courrier envoyé de Londres vint annoncer qu'il y avait eu une affaire générale; que la victoire était restée aux Anglais, et qu'on se préparait à illuminer la ville. La salle retentit d'acclamations; mais le général essaya vainement d'y joindre les siennes. A l'issue du dîner, il partit pour Londres; en route, on n'allait jamais assez vite, il ne cessait de crier qu'on pressât les chevaux; enfin, Londres, resplendissant d'illuminations, parut à ses yeux. « John, à l'amirauté! — A l'amirauté, monsieur, la foule est trop grande. — C'est vrai. Eh bien! je veux descendre ici. » John ouvre la portière, son maître se fait jour à travers la foule, et apercevant un café, il y entre et demande un journal : Le nom du capitaine Shirley était le premier sur la fatale liste! Le papier tombe de la main de ce père infortuné, ses lèvres pâles ne peuvent professer que ces mots : « Dieu soit loué, mon fils a fait son devoir. » Il sort du café; les illuminations qui brillaient de toute part, la foule qui remplissait les rues, et les cris de joie qui venaient frapper son oreille, contrastaient d'une manière bien cruelle avec sa situation. Mais sa douleur était si profonde, qu'il remarquait à peine ce qui l'entourait. Il fut tiré malgré lui de son accablement par un groupe de jeunes gens, qui exigèrent de lui qu'il jetât son chapeau en l'air en signe de joie; il fit un effort désespéré sur lui-même à fin de les satisfaire; mais lorsqu'ils voulurent le contraindre à chanter le *Rule Britania*, chant national des Anglais, il ne put retenir son indignation, et les repoussa avec colère; la populace allait lui faire un mauvais parti, lorsqu'une voix sortie de la foule s'écria : « Laissez-le passer, c'est le pauvre général Shirley. » Ces mots changèrent tout à coup les dispositions du peuple : on s'écarta avec respect, et le général poursuivit sa route. Arrivé chez lui, sa faiblesse était telle qu'il serait tombé avant qu'on eût ouvert la porte, si une jeune fille, que son nom avait frappé, et qui s'était attachée à ses pas, ne l'eût soutenu. Elle entra avec lui; l'ayant vu plus calme, elle se disposait à se retirer, quand les yeux du général se fixèrent sur elle; ses traits le frappèrent, non sans raison, car la jeune étrangère était précisément la fille du capitaine Shirley. Le général reconnut la jeune Catherine pour son héritière, et l'établit dans sa maison. La beauté était le moindre mérite de cette jeune personne, qui avait été élevée par une mère douée de toutes les vertus; en peu de temps, elle inspira une vive

passion au jeune lord Shirley, son cousin, qui obtint la préférence sur lord Melvyn, l'un des jeunes gens les plus à la mode de Londres; il demanda la main de Catherine et l'obtint. Uni à la seule femme qu'il eût jamais aimée, lord Shirley aurait été l'homme le plus heureux, sans un sentiment de jalousie qu'il avait conçu contre Melvyn, qu'il s'était vu forcé de recevoir chez lui. Bientôt l'intimité de celui-ci avec Catherine ne lui parut plus douteuse; il apprit que sa femme avait été rencontrée à neuf heures du matin, dans une rue écartée, donnant le bras à Melvyn; une autre fois, il la vit entrer seule avec lui dans une maison de la même espèce que celle où Lovelace conduisit Clarisse, et où elle resta une heure. Lord Shirley abandonna sa femme et la chassa de sa maison, et cependant Catherine était innocente. Nous renvoyons à la lecture du roman pour éclaircir ce mystère; nous dirons seulement que le perfide Melvyn, qui nourrissait une haine profonde contre Shirley, s'était entendu avec une certaine Sophie Clermont que Shirley avait dédaignée, pour perdre sa femme de réputation. Toute cette intrigue avait nécessité un grand nombre de lettres entre eux. Sophie renvoya celles de Melvyn, et celui-ci ne fut pas moins exact; mais une circonstance singulière empêcha ce dernier paquet de parvenir à sa destination; c'était la veille de la Saint-Valentin, jour où l'on s'écrit une grande quantité de lettres, qu'on est assez dans l'usage d'enlever à ceux qui les portent, afin de se réjouir de leur contenu avec ses amis. Le paquet de Melvyn fut escamoté au jockey à qui on l'avait confié, et envoyé à lord Shirley, qui se hâta d'aller près de sa femme solliciter un pardon qu'elle lui accorda généreusement.

MADELINE, ou *Mémoires d'une jeune Écossaise*, *traduit par Mme Marie et René Roger*, 3 *vol. in*-12, 1822. — Une fille de simples cultivateurs est élevée dans le grand monde par une dame dont la mort la livre presque à la misère; elle retourne chez ses parents pour s'associer à leur modeste existence; inspire une passion extrême à un lord, qui, après une longue résistance, l'épouse secrètement, l'enlève à sa famille, et lui laisse éprouver les humiliations qui résultent d'un mariage inégal. Prête à succomber aux maux dont cette situation l'accable, Madeline voit enfin s'adoucir devant elle toutes les passions; elle est rendue au monde, à sa famille, et renaît en quelque sorte, après une affreuse maladie, pour être la plus heureuse des épouses et des mères. — On retrouve dans ce roman de miss Opie cet intérêt tendre et sympathique, cette morale pure et cet esprit d'observation qui caractérisent ses autres ouvrages.

Nous connaissons encore de mistriss Opie : Le Père et la Fille, in-12, 1802. — Adelina Mowbray, ou la Mère et la Fille, 3 vol. in-12, 1806. — Étrennes à mon fils,

2 vol. in-12, 1814.— La Dissipatrice, 2 vol. in-12, 1815. — Nouveaux Contes moraux, 5 vol. in-12, 1818.—Étrennes aux jeunes gens, 2 vol. in-12, 1818.— Petites histoires du cœur, 4 vol. in-12, 1831.

ORTIGUE (Joseph d'), né à Cavaillon vers 1800.

LA SAINTE BAUME, *in*-8, 1834. — La Sainte Baume est un roman religieux. Le roman religieux est une invention de notre époque, et rien n'atteste mieux que cette nouveauté la décadence où est tombé de nos jours le sentiment religieux. La religion se suicide le jour où elle dit au siècle : Vous ne venez plus à moi, eh bien, j'irai à vous! me voilà! Voilà pourtant où en est réduit, à l'heure qu'il est, le prosélytisme religieux. De là l'invention des romans religieux, de là aussi l'idée qui a inspiré le roman de M. d'Ortigue; roman en trois tableaux, dont le premier a pour titre Prédestination, le second Initiation, et le troisième Purification. Pour les détails comme pour le fond, c'est le catholicisme qui fait tous les frais de ce livre, dont le système se résume par cette conclusion : « Toute beauté, toute poésie, toute inspiration découle du catholicisme, parce que toute vérité a sa source en lui. » Quoi, il n'y a eu ni beauté, ni inspiration dans la poésie et dans les arts, ni vérité, ni lumière scientifique et philosophique avant l'ère chrétienne! Quoi, jusqu'à la venue du Christ, le genre humain aura eu des yeux pour ne point voir, des oreilles pour ne point entendre, une intelligence pour ne point comprendre! A ce compte il faut rayer de nos souvenirs le siècle d'Homère, le siècle de Périclès, le siècle d'Auguste, tout l'éclat de la civilisation grecque et romaine. Voilà pourtant les illusions dont se bercent encore quelques esprits éclairés! Au milieu de notre grand monde philosophique et libéral, issu de la révolution française, il existe un petit monde qui se dit et se croit sincèrement plus religieux que le siècle. Soutenu par deux ou trois hommes de talent, ce petit monde s'est mis à prêcher le siècle, et à lui répéter sur tous les tons : La philosophie vous a rendus bien malades; la philosophie vous fait languir et sécher sur pied; renversez votre idole, secouez le joug de la philosophie, revenez à la foi de vos pères. — Cela se dit et se publie sur les toits, cela se dit en vers et en prose, souvent avec un talent remarquable. Le siècle écoute, applaudit quelquefois, mais le siècle ne se convertit pas.

Nous connaissons encore de cet auteur : Le Balcon de l'Opéra, in-8, 1833.

PABAN (Mme Gabrielle), née à Lyon le 22 février 1793.

JANE SHORE, 2 *vol. in*-12, 1824 (*publié sous le pseudonyme de Marie d'Heures*). — L'histoire de Jane Shore occupe à peine vingt lignes dans les vieilles chroniques, et les événements dont se compose sa vie étaient à peine connus, lorsque le poëte Rowe les amplifia, et prit dans une vieille ballade la marche et le dénoûment de sa pièce. Depuis le succès de Rowe, de modernes historiens s'occupèrent de Jane, discutèrent beaucoup, et on découvrit peu de chose. Cependant, il est un point sur lequel tout le monde est d'accord; c'est l'extrême beauté de Jane et ses aimables qualités. Dans la tragédie de Rowe, Jane meurt de faim et de douleur, deux ou trois jours après la pénitence publique à laquelle la condamna le cruel Richard III, successeur d'Édouard. Beaucoup d'historiens prétendent, au contraire, qu'elle survécut longtemps à ses malheurs; c'est cette dernière version qu'a suivie l'auteur du roman. — La première entrevue de Jane et d'Édouard a lieu à la campagne. La jeune épouse du joaillier Shore rencontre Édouard déguisé en chasseur sous les murs de son parc; elle est loin de se douter que le beau chasseur est un prince; aussi Édouard ne se fait-il aimer qu'en cachant son rang. Mais quel est l'étonnement de Jane, lorsque, de retour à Londres, elle assiste à l'entrée solennelle du roi, et qu'elle reconnaît son jeune ami dans la personne du monarque. La scène où Jane, séduite par son cœur, cède aux vœux du prince, et abandonne pour lui la maison de son vieil époux, rappelle, sans la copier, celle où Louis XIV triomphe à Chaillot des scrupules de la tendre la Vallière, et l'entraîne avec lui à la cour. Cependant, les événements s'accomplissent; le roi meurt, la favorite est proscrite, dépouillée, persécutée, puis oubliée. De nouvelles grandeurs s'élèvent et tombent; d'autres pouvoirs succèdent à ceux qui avaient persécuté Jane; enfin, quarante années s'étaient écoulées depuis la mort d'Édouard, lorsque un jour lord Henri Dorset, fils d'un des plus ardents défenseurs de Jane, conduisant sa nouvelle épouse dans une terre charmante, autrefois la propriété de l'infortunée favorite, et qui, de confiscation en confiscation, était tombée dans la famille du lord, aperçut, en traversant un village, un groupe de paysans rassemblés autour d'un chanteur public, qui psalmodiait la ballade composée jadis sur les malheurs de Jane Shore. La jeune lady fit arrêter son élégante voiture devant ce groupe, et remarqua bientôt qu'une vieille femme couverte de haillons, et qui était près de là à cueillir des herbes dans un champ, parut émue au second couplet, et tomba évanouie au troisième. Soudain son intérêt s'éveille; elle s'approche de la vieille, la fait mettre dans sa voiture, et obtient de son mari

qu'elle sera reçue au château. L'infortunée, déposée dans une élégante chambre à coucher, est longtemps à reprendre ses sens ; elle ouvre enfin les yeux, les fixe avec étonnement sur un portrait qui décorait la chambre, et qui représente une femme en grande parure, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté. « O Dieu ! s'écria la vieille, ce portrait, cette chambre, quels souvenirs! Cette maison fut donc la mienne!.... » Ces exclamations furent entendues. L'infortunée Jane, car c'était elle, ne put cacher son nom et sa misère; lord Dorset se trouva heureux d'accueillir l'ancienne amie de son père, et de lui donner l'hospitalité. Dès lors Jane vécut paisible et honorée; car on avait oublié sa faiblesse, et non ses vertus. — Peu de personnages secondaires sont groupés autour de Jane Shore et de son royal amant ; lord Hastings, Alicia et l'orfévre Shore ne jouent dans le roman que des rôles secondaires.

Nous connaissons encore de cet auteur : Le Nègre et la Créole, 3 vol. in-12, 1825.

PACCARD (J.-Edme), né à Paris en 1777.

DIEU, L'HONNEUR ET LES DAMES, 6 *vol. in*-12, 1813. — Ce roman n'offre point d'unité d'intérêt; c'est une collection d'épisodes qui ne sont liés que par un fil très-léger : nous nous bornerons à l'analyse d'un de ces épisodes les plus intéressants. — Adémar faisait partie des nombreux guerriers qui accompagnaient Godefroy de Bouillon à la première croisade. Il était parti avec le brave Rosemond, son vieux père, qui périt glorieusement en combattant les Sarrasins. Parmi ses autres compagnons d'armes brillait le jeune Brunelion, malade d'une blessure qu'il avait reçue en Palestine. Dans la traversée, Adémar reçoit les derniers soupirs du jeune chevalier, qui lui fait promettre en mourant de rendre ses cheveux à son amante et ses armes à ses parents. L'arrivée d'Adémar au château de Brunelion, son hésitation pour y entrer, les discours qu'il tient aux parents de son ami avant de leur annoncer la fatale nouvelle, la manière dont elle lui échappe involontairement, tout cela est éminemment pathétique. Il est fâcheux qu'un pareil morceau soit noyé dans un ouvrage trop long et passablement défectueux.

L'ABBAYE DE LA TRAPPE, ou *les Révélations nocturnes*, 3 *vol. in*-12, 1821. — Si M. Paccard eût réfléchi qu'un moine pour être intéressant doit être vieux, humble et pauvre, il eût renoncé à l'idée de ramener une seconde fois, après Baculard, l'amour sous les ogives de la Trappe; un cénobite amoureux, bien portant, frais tondu, n'est plus, pour les gens du monde, qu'un beau cha-

PANIER (Mme Sophie), née Teissier.

*LE PRÊTRE, 4 *vol. in*-12, 1820. — Le prêtre n'est pas seulement ici le desservant du culte évangélique, c'est l'idéal de la perfection chrétienne, l'apôtre d'une religion de mystère et d'amour. L'ouvrage peut en quelque sorte se diviser en deux parties, d'après les deux situations différentes où se trouve le principal personnage. Dans la première, il a, sans le savoir, allumé au cœur d'une dame de château un amour qui, longtemps comprimé, éclate enfin avec violence, et porte celle qui en est atteinte à faire usage de tous les moyens que peuvent suggérer la passion et le désespoir. Forcé de fuir les poursuites de cette femme, qu'il a vainement tenté de ramener au sentiment de ses devoirs, le prêtre se trouve bientôt exposé à des dangers d'un autre genre. La révolution a éclaté, les ministres du culte sont en butte aux persécutions; Philippe, c'est le nom du prêtre, les affronte avec courage. Atteint d'une maladie cruelle, des soins inconnus le rappellent à la vie; mais il n'ouvre les yeux que pour voir celle qui a tout abandonné, tout sacrifié pour venir lui donner cette nouvelle preuve d'amour, se frapper d'un coup de poignard en perdant à jamais l'espérance d'arracher celui qu'elle aime à sa mission. Au moment de mourir, Philippe lui promet par serment de protéger l'émigration d'une jeune orpheline qu'elle laisse exposée à de puissants persécuteurs. Ici commence la seconde partie du roman. Le prêtre, associé malgré lui au sort d'une fille belle et innocente, obligé de partager sa fuite et ses périls, enveloppé dans la même proscription, est entraîné par les charmes et les malheurs de sa douce et tendre compagne, mais il résiste avec courage. Ce n'est pas cependant que le caractère du prêtre ne soit un peu compromis dans la fausse position où l'auteur l'a placé; mais ce caractère se relève glorieusement dans une dernière épreuve. Philippe unit la main de la jeune fille à celle d'un émigré qui lui fut jadis destiné pour époux, et bénit cette union qui le rend tout entier à sa vocation.

*L'ATHÉE, 2 *vol. in*-8, 1836. — Dans ce roman, l'auteur a eu pour but de montrer les conséquences funestes de la négation de toute foi. A-t-il réussi? C'est ce dont il est permis de douter. — D'Olbreuse, fils d'un pair de France, a cultivé avec succès toutes les branches des sciences, et, descendant des sommités de sa caste, il s'est fait peuple pour savoir quelles misères rendaient le peuple si remuant, de quelles luttes se composait la vie de l'homme venu sur terre seul et nu, et tenant tout de lui-même. Dans cette étude expérimentale des choses du monde, l'âme de d'Olbreuse ne perd rien de ce qui constitue l'homme probe, généreux, sensible, bon,

ses actions sont aussi honnêtes, aussi saintes que les actions d'un autre homme qui dit avoir une religion. — Ce livre ne prouve donc rien contre l'athéisme; mais il renferme des scènes d'un effet saisissant, bien que parfois elles soient un peu entachées d'invraisemblance.

Nous connaissons encore de cette dame : * La Vieille fille, 2 vol. in-12, 1821. — * Contes mythologiques, 2 vol. in-12, 1823. — * L'Écrivain public, 3 vol. in-12, 1825-26. — * Des Riches des Pauvres et des misères du riche, in-12, 1829.

PAULDING, romancier américain.

LE COIN DU FEU D'UN HOLLANDAIS, ou *les Colons de New-York avant l'indépendance, traduit de l'anglais par Mlle Sobry, in-8*, 1832. — En lisant ce roman, on se repose avec joie dans ce récit fait de rien, à ce qu'il semble; on respire avec bonheur cette atmosphère paisible et sereine, où les personnages vivent à l'aise et pour eux-mêmes, et développent à loisir toutes les faces de leur caractère. Catalina et Sybrandt, entre lesquels se commence et s'accomplit tout le drame du livre, rappellent la lutte et les coquetteries de Benedick et Beatrice. Mais cette analogie accidentelle de Paulding et de Shakspeare n'est pas même un souvenir; c'est un épisode vrai, autrement envisagé, sous un autre climat, avec d'autres mœurs et des ressorts différents. Toute la fable de Paulding repose sur les révolutions successives par lesquelles passe un jeune homme timide et embarrassé près de la femme qu'il aime, mais courageux et hardi quand il s'agit de la sauver; tremblant et n'osant lui prendre la main, mais voyant de sang-froid la mort à deux doigts de lui.

Nous connaissons encore de Paulding : A l'Ouest, roman américain, 2 vol. in-8, 1833. — L'Inconnu, et le Bas bleu, deux nouvelles insérées dans le Salmigondis.

PECHMEJA (Jean de),
né à Villefranche de Rouergue en 1741, mort en 1785.

*TÉLÈPHE, *roman poétique en XII livres, in-8*, 1784. — Télèphe est la production d'un homme de mérite et de sens, d'un vrai philosophe. Le style en est assez pur, ferme, et souvent énergique; les derniers livres, où se trouve un épisode qui peint la vie et les sentiments de deux amis, renferment, sur la manière de former et d'entretenir l'amitié, les préceptes les plus sages et les plus aimables que l'auteur était bien digne de donner : on sait que Pechmeja et Dubreuil renouvelèrent l'exemple trop rare d'Oreste et de Pylade.

PERIN DE GRANDENSTEIN (Mme), né à Bruxelles en 1779.

*LA DAME GRISE, ou *Histoire de la maison de Beauchamp*, *in*-12, 1815. — La Dame grise est un roman de chevalerie, où l'on trouve de vieux châteaux gothiques, des apparitions, des voyages d'outre-mer, des combats, des tournois et des chevaliers courant le monde avec ou sans leur dame. La Dame grise est une bonne petite dame, qui ne paraît dans le manoir de Beauchamp que pour annoncer de bonnes nouvelles. Le seigneur de ce manoir, après une absence de onze années, pendant lesquelles il n'a écrit que deux fois à ses parents, revient de la Palestine. Plus heureux que la plupart de ses confrères, il retrouve sa femme fidèle, ses vassaux soumis, ses enfants bien élevés; mais ses voisins lui contestent la propriété de son domaine, et parviennent à force d'intrigues à empêcher le suzerain de lui rendre justice. Sa fille, la charmante Berthe, n'est guère plus heureuse; elle a eu le malheur de donner son cœur au chevalier Arnaud, qui a juré d'être fidèle aux mânes d'une maîtresse morte depuis longtemps. Arnaud se fait ermite dans la forêt des Ardennes, et Berthe prend le voile dans un monastère voisin : c'est ce que voulait la Dame grise; il fallait qu'un certain nombre de filles de la famille de Beauchamp se fissent religieuses pour que son âme fût en repos et pour qu'elle cessât ses apparitions. Les amours du frère de Berthe avec la jeune châtelaine de Sainte-Croix forment un épisode intéressant de ce roman, qui n'est ni plus amusant ni plus ennuyeux que beaucoup d'autres.

On a encore de cette dame : Contes gothiques, 2 vol. in-12, 1818.

PETIS DE LA CROIX
(Alexandre-Louis), né à Paris en 1698, mort en 1751.

MILLE ET UN JOURS, *contes orientaux, traduits du turc, du persan et de l'arabe, par Petis de la Croix, Galland, Cordonne, Charvis et Cazotte*, 5 *vol. in*-8, *fig.* 1826. — Ces contes ont un fondement plus raisonnable que ceux des Mille et une nuits. Il s'agit de persuader à une jeune princesse, trop prévenue contre les hommes, qu'ils peuvent être fidèles en amour; et en effet, la plupart des contes des Mille et un jours sont des exemples de fidélité. Plusieurs sont du plus grand intérêt; mais il y a moins de variété, moins d'invention que dans les Mille et une nuits. On s'aperçoit d'ailleurs qu'ils sont l'ouvrage d'un religieux, à la multitude de traditions tirées de la théologie musulmane, et à la haine

fanatique qu'ils respirent contre la religion des mages, détruite par les successeurs de Mahomet.

On a encore de Petis de la Croix : Lettres critiques de Hadgi-Mehemmed-Effendy à Mme la marquise de G***, in-12, 1735.

PETIT-VAL (Mlle A. de).

HISTOIRE DE LA FAMILLE MONTELLE, 3 *vol. in*-12, 1819. — Le marquis de Montelle, mari d'une femme accomplie, qui déjà l'a rendu père de deux filles, se livre à la plus excessive dissipation. Après une union de trois années, le cruel époux invoque la loi du divorce, et le fatal arrêt allait être prononcé lorsque le hasard offrit aux yeux du marquis les deux petites filles que la loi devait laisser à leur mère. Cette rencontre, sans convertir M. de Montelle, fit naître en son cœur quelque chose qui ressemblait à l'amour paternel. Il écrivit à sa femme qu'il renoncerait au divorce si elle voulait, en lui laissant une liberté absolue, lui abandonner sa fille aînée qu'il ferait élever selon ses idées particulières sur l'éducation. Mme de Montelle y consentit, et signa d'une main tremblante la transaction qui la séparait de sa fille et de son époux. La petite Angélique fut donc remise à son père, qui lui donna le nom d'Aspasie, et la conduisit en Italie, où il lui fit donner une éducation propre à lui inspirer le mépris des bienséances auxquelles les personnes de son sexe sont asservies. La jeune fille profita si bien de cette éducation brillante qu'elle devint bientôt un véritable prodige. Aussi adroite que spirituelle, montant parfaitement à cheval, dansant encore mieux, peignant comme un artiste, chantant à ravir, douée d'une rare beauté et pouvant prétendre à une fortune immense, il était difficile à vingt ans d'entrer dans le monde sous des auspices plus favorables. Il arriva cependant qu'Aspasie, livrée à toute la dissipation du monde, se montrant partout, sortant seule ou accompagnée de femmes déjà compromises dans l'opinion, porta la plus affligeante atteinte à sa réputation, au point, qu'après avoir été l'idole des cercles les plus brillants, elle se vit en quelque sorte bannie de la société. Après une longue expiation de ses folies, et une utile retraite en province, Aspasie épouse un homme qui n'avait rien épargné pour la préserver des suites funestes de son éducation. Par opposition, sa sœur, élevée dans la retraite sous les yeux d'une tendre mère, acquit les plus touchantes vertus et les droits les plus justes à l'estime de tout ce qui l'entourait, et arriva au bonheur sans qu'aucun chagrin eût empoisonné sa vie.

On a encore de cet auteur : * Maurice, in-12, 1820. — * Les Enfants de Maurice, in-12, 1821. — Le Château de Morteuil, 3 vol. in-12, 1824.

PERTHUS (Charles).

JEAN PERTHUS, ou *les Bourgeois de Paris il y a deux cent quarante ans, histoire inédite, trouvée dans le trésor des chartres de la maison de Malletestes*, 3 *vol. in*-12, 1824. — Jean Perthus s'étant attiré la disgrâce de Catherine de Médicis par son aversion pour les persécutions religieuses, entre en négociation avec le duc de Mayenne, consent à s'unir à la sainte ligue, et se rend à Paris où, sous le masque d'une dévotion fanatique, il cherche à se rendre populaire, et travaille à renverser à la fois les partis de Mayenne, des Espagnols et de Henri IV, pour élever sur leurs ruines les fondements de la liberté publique. De son côté, le comte de Coupvray, voisin de Jean Perthus, a été obligé de suivre l'armée royale avec laquelle combattent les huguenots, et où son cousin sert en qualité de général. Les scènes diverses de cruauté de la guerre civile, les menées secrètes de Perthus, les intrigues et les crimes des jésuites, l'amour du jeune Henri de Villiers, neveu de Malletestes, pour la fille du père de Coupvray, sont les épisodes qui se rattachent à l'esquisse du caractère de Perthus, dans lequel on a voulu montrer le type des hommes les plus éclairés de son temps. Les projets de ce hardi réformateur ne réussissent pas; il meurt assassiné par un émissaire des jésuites, comme Henri III et Henri IV.

PICARD (Louis-Benoît), de l'Académie française, né à Paris le 19 juillet 1769, mort le 31 décembre 1828.

LES AVENTURES D'EUGÈNE DE SENNEVILLE ET DE GUILLAUME DELORME, *écrites par Eugène en* 1787. 4 *vol. in*-12, 1813. — Picard a déposé et réuni dans ce roman la foule des traits épars d'observations que lui ont fournis, pendant sa vie, les actions et les discours des hommes, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse. A l'exemple de le Sage, il y a aussi rassemblé plusieurs aventures contemporaines, qu'il a assez embellies pour ôter à ceux qui en sont les héros l'envie de se fâcher, quand il ne les a pas assez changées pour leur ôter la possibilité de se reconnaître. Une analyse de cet ouvrage est presque impossible à faire; elle serait d'ailleurs beaucoup trop longue et peut-être fastidieuse. Dans un roman ordinaire, la fable a pour terme un événement final, une catastrophe heureuse ou malheureuse; ici les événements ne tendant pas vers un but final, ils se composent non de l'histoire de deux individus,

mais de celle de la vie entière de l'homme, dont le cours se déroule naturellement depuis la naissance jusqu'à la mort. — Eugène de Senneville, constamment dupe de lui-même et des autres, raconte ses aventures et celles de Guillaume Delorme, le fils du fermier de son père, son frère de lait, son camarade de collége, dont la vie a été aussi bien réglée, aussi bien remplie que la sienne a été vide et mal ordonnée; arrivé à l'âge où l'on est revenu de ses erreurs, et devant en grande partie ce retour aux bons avis, et surtout aux bons exemples de Guillaume, il s'acquitte envers son ami en lui donnant de justes éloges; et en faisant l'aveu sincère de ses torts passés, il les expie pour ainsi dire, et acquiert le droit de se les reprocher moins vivement.

Picard s'est principalement attaché, dans ce roman, à la peinture des caractères. On y trouve des physionomies expressives et tellement vraies qu'on se rappelle les avoir vues, et qu'on doit en rencontrer de semblables dans la société. Qui n'a pas rencontré dans le monde un original comme César le bossu, citant à tout propos quelques vers de son cher Horace, et donnant à ses parents de ces sages conseils qui sont toujours si mal suivis? Après avoir voulu pendant quelque temps, en dépit de la nature, se mêler à la foule des acteurs, il s'est prudemment retiré à l'écart pour ne jouer que le rôle de spectateur. Un des personnages le plus spirituellement dessinés est l'abbé Doriolis, prestolet frivole et suffisant, qui a fait de très-faibles études, mais a appris à bien conduire sa jolie voix, qui craint plus que tout le froid et le hâle, qui répond par des lieux communs ou des défaites à ceux qui veulent sonder son mince savoir, et se venge d'eux par de froides épigrammes sur les défauts de leur taille ou de leur habit. Le portrait de Victor Mathelin, s'il n'a pas exactement son type dans la société, est formé d'éléments divers si bien assortis, qu'il semble avoir été créé par la nature ; fils de banquier, devenu banquier lui-même, ce petit homme épais et rond, à la face épanouie, gros rieur sans sujet, grand parleur sans motifs, fait banqueroute pour faire plus vite sa fortune, et rit au nez de ceux qui viennent lui reprocher de les avoir ruinés. Beauclair est un fripon qui a juste acquis ce qu'il faut pour prendre beaucoup d'ascendant sur les caractères faibles ; beaucoup de jactance, de la hardiesse et de l'impudence. Gaspard, fripon d'une autre espèce, est tout juste ce qu'il doit être pour ruiner un homme et exciter l'indignation de tous les autres ; c'est un très-habile et très-avide procureur, qui renonce à gruger de petits clients dans une étude obscure, pour dépouiller un jeune homme riche et dépensier qui lui confie la régie de ses biens, dont il devient en peu de temps propriétaire. Pour faire contraste à cette figure, l'auteur peint celle d'un homme d'esprit

et d'honneur, d'un homme aimable et bon, du jeune avocat Duverdier, ami du travail et du plaisir, composant le matin des mémoires et le soir des chansons, dirigeant fort bien les affaires d'autrui, et conduisant assez mal les siennes, faisant par raison la cour aux procureurs qui peuvent lui envoyer des causes, et cédant à son instinct qui le pousse à leur dire de dures vérités; enfin, après une longue vie, laissant pour toute fortune à ses enfants une bonne éducation, un nom honorable, une bicoque à la campagne, et dix cartons pleins de vers de société. Le caractère le plus saillant est sans contredit celui de Guillaume Delorme, qui joue un rôle très-actif et très-brillant dans la première partie du roman. Dès le collége, il attire sur lui les yeux par son amitié généreuse et sa noble fierté; bientôt on le voit, par des motifs délicats, repousser un état que ses parents veulent lui donner, parce qu'il désespère d'y concilier les lois de la nature et celles du devoir. Amoureux, sans espoir, de la charmante Laure, il refuse un mariage avantageux pour lui conserver un cœur qu'il n'ose lui offrir; et quand Eugène est à la veille d'épouser cette noble et belle personne, que pourtant il n'épouse pas, Guillaume, qui ne veut pas troubler le bonheur de son ami, et qui ne peut pas en être témoin, a le courage de s'expatrier pour chercher, dans l'absence et l'éloignement, un remède aux maux de son âme. En Amérique, il se dépouille d'une grande fortune qu'un ami lui a laissée, pour la rendre à des parents déshérités, et il croit à peine faire une chose louable. Revenu en France, il presse Guillaume d'épouser Laure, et il n'accepte la main qui s'offre à lui que lorsque Eugène n'y peut plus prétendre. — Dans tout l'ouvrage, l'observation est profonde sans affectation : elle y est d'autant plus piquante, qu'elle ne se présente jamais sous la forme dogmatique, et que presque toujours elle a celle d'une remarque naïve, ou d'un aveu échappé à la bonne foi de l'historien.

MÉMOIRES DE JACQUES FAUVEL, *publiés par MM. J. Droz et L.-B. Picard*, 4 *vol. in*-12, 1822. — Dans cette production remarquable, fruit de la réunion du talent aimable et de l'imagination gracieuse de deux écrivains de beaucoup d'esprit, les auteurs ont voulu mettre en action une grande pensée philosophique qu'ils ont développée avec bonheur; ils ont voulu montrer l'homme bercé par l'insouciance dans la jeunesse, soutenu par la fermeté et la persévérance dans l'âge mûr, et dans la vieillesse par la résignation. Fauvel perd sa mère en naissant; la mort de son père le livre à l'animosité jalouse d'une belle-mère. Dépouillé de tout par un tuteur avare, mis au collége d'où il s'enfuit, devenu compagnon d'un charlatan et obligé de s'enfuir encore; errant, malade à l'hôpital, artisan, auteur, soldat, homme de plaisir, secrétaire d'un magistrat,

d'un grand seigneur, d'un financier, maître de langue, commis d'un fabricant, prisonnier au fort l'Évêque, il passe son enfance et sa jeunesse, soutenu dans ses traverses par une gaieté insouciante, par un optimisme inaltérable, par une conscience restée pure au milieu de bien des étourderies. Devenu homme, Fauvel se voit à la tête d'une riche fabrique; heureux époux, heureux père, il semble n'avoir plus à craindre que les embarras et les dangers, plus nombreux qu'on ne pense, de la prospérité, lorsque par de soudains revers de fortune il perd tout, richesse, famille, patrie, épouse. Il ne cherche plus alors à s'étourdir sur ses malheurs par l'insouciance, il n'appelle pas à son secours un dur et froid égoïsme; il oppose aux maux réparables une activité courageuse; il sent vivement les peines du cœur, et, à défaut de consolations dont il ne veut pas, il trouve du moins de la force pour l'accomplissement des devoirs qui lui restent à remplir. La vieillesse de Fauvel ressemble aux autres époques de sa vie; il voit son repos troublé, lorsqu'il en a le plus besoin; le seul fils qu'il a conservé, il le perd par une affreuse catastrophe, au moment où un mariage désiré va faire le bonheur de deux familles; et le pauvre Fauvel n'a plus pour ses derniers jours que sa pieuse résignation et l'attente d'une vie meilleure : mais ces ressources, qu'il trouve en lui-même, suffisent pour qu'une mort digne d'envie termine cette existence agitée. — On voit que la pensée qui domine tout l'ouvrage s'y reproduit sous toutes ses faces, et reparaît sans cesse dans les situations les plus diverses. Un autre mérite digne de remarque, c'est que tous les personnages groupés autour de Fauvel ont chacun leur caractère propre, et conservent jusqu'au bout leur physionomie. Les vertus évangéliques de l'oncle, le bon pasteur; la haine cupide et envieuse de la famille Ménars, les tribulations d'Achille Fauvel, l'enthousiasme et le cœur d'artiste de l'honnête Roland, la bonhomie vaniteuse de Mme Dumarsay, les inutiles empressements de l'officieux Blaveaux, la circonspection du principal commis Saint-Hubert, la vertu janséniste du conseiller Naudé, et un grand nombre d'autres caractères, saisis avec finesse et dessinés avec vérité, jettent dans le récit une variété qui en soutient l'intérêt, et donnent au lecteur la satisfaction de croire qu'il est lui-même observateur, lorsqu'il distingue et reconnaît ces différents caractères.

LE GIL BLAS DE LA RÉVOLUTION, 5 *vol. in*-12, 1824. — Laurent Giffard, le héros de ce roman, est un de ces hommes propres à tout, ayant peu de principes, point de fortune, et tout juste autant de caractère qu'il en faut pour se soumettre constamment à la volonté du premier venu. La révolution le surprend à vingt-deux ans, premier garçon chez un perruquier, et comme il a la

main leste et légère, c'est lui qui a l'honneur de coiffer les pratiques les plus considérables du quartier, parmi lesquelles est le marquis de Rinville, capitaine de cavalerie, et le comédien Durosay. En arrivant à Paris, Giffard a été recommandé à une famille d'honnêtes gens, dont le chef est le prote d'imprimerie Lefèvre, qui lui donne de bons conseils que le jeune perruquier ne met pas longtemps à profit. Une heureuse obscurité ne suffisant pas à ses vœux ambitieux, Giffard s'affilie à une société populaire, tout en faisant partie d'une autre société où l'on ne se séparait qu'aux cris de *vive le roi!* Comme ses affaires prospéraient, il s'associa à une troupe de comédiens bourgeois où il se présenta sous le nom de Giffard de Cuissac, et où il fit connaissance avec la jeune et jolie Thérèse, belle-sœur de l'imprimeur Lefèvre, dont le marquis de Rinville devint l'amant aimé, et qui le rendit père d'un fils. M. de Rinville émigre, et Giffard, qui venait d'éprouver une mésaventure dans sa société patriotique, le suit de l'autre côté du Rhin, où il veut se faire passer pour noble; mais reconnu par quelques gentilshommes dont les têtes lui avaient passé par les mains, il est forcé de reprendre la houpe et le cuir anglais. Pauvre Giffard! c'était bien la peine d'émigrer!.... A la faveur de son obscurité, il rentre en France, s'enrôle dans une troupe de comédiens, dont faisait partie Thérèse, l'amante délaissée du marquis de Rinville. Bientôt il quitte le théâtre, devient négociant, journaliste, directeur de spectacle, fournisseur de l'armée d'Italie, où il fait une fortune rapide, et finit par épouser Thérèse, à laquelle il n'eut pas de peine à faire accepter sa main et le partage de ses richesses. Mme Giffard faisait honneur à la fortune de son mari; il lui vint dans l'idée d'en faire un législateur, elle le fit nommer membre du conseil des Cinq-Cents. Le 18 brumaire, Giffard sauta un des premiers par la fenêtre; mais le soir il était de retour à Saint-Cloud et votait l'approbation de la mesure qui l'avait tant épouvanté le matin. La nouvelle constitution est mise en activité, on nomme des tribuns, des sénateurs, des conseillers d'État, et Giffard est oublié, ou plutôt on n'avait pas oublié qu'il avait été perruquier. Sous l'empire, Giffard, dont la fortune n'avait survécu que de quelques jours au gouvernement républicain, se vit forcé d'accepter une place d'huissier du cabinet, qu'il ne parvint même pas à conserver. Après bien des démarches, il fut placé dans les droits réunis, fut mis à la retraite, devint philosophe, et se trouvait barbier dans un village du Dauphiné, lorsqu'un courrier parti de la capitale vint porter aux habitants de l'Isère la déchéance de Napoléon. Possesseur d'une vingtaine de mille francs qui lui étaient comme tombés du ciel, Giffard, qui se croyait royaliste, se mit en route pour Paris, où il se lance de nouveau dans l'intrigue et

dans la politique, mais partout il est maladroit. Les événements de 1815 arrivent, il accepte une place de commis à une des mairies de Paris, d'où il passe en qualité d'adjoint à un des colléges électoraux improvisés pour la représentation nationale; au Champ de mai, il figurait parmi les hérauts d'armes de l'empereur. Après les Cent jours, Giffard perd par ses sottises et par ses maladresses tous ses protecteurs; il descend de jour en jour aux plus bas étages de la société, et s'achemine lentement vers la route qui conduit à Bicêtre, où sa philosophique indigence trouve un asile, et des amis qu'il ne s'attendait plus à revoir, du moins dans un pareil séjour.

Presque tous les personnages de ce roman sont peints avec une grande vérité. Ce ne sont pas des physionomies arrêtées, des caractères largement dessinés, mais des girouettes qui tournent par des rubans, ou des dignités, ou des emplois; vingt fois on est tenté d'écrire le nom au-dessous de celui du marquis de Rinville, de Durosay et autres. En général, ce roman est une lanterne magique de personnages qui, bien que placés dans des rangs contraires et des positions différentes, agissent cependant d'une même façon. Il faut toutefois excepter de cette galerie le fils de Rinville et Rose Lefèvre, qui jettent sur l'ouvrage une teinte douce et délassent le lecteur des scènes politiques qui y sont répandues à profusion. Si ce roman n'intéresse que faiblement, du moins il amuse, il égaie; il y a des scènes de comédie excellentes, des chapitres écrits avec une gaieté et une vérité dont bien peu de contemporains connaissent le secret, une variété, une richesse de détails, une surabondance d'esprit et de portraits satiriques, qui seraient capables de faire la fortune de dix romans que ne protégerait pas un nom comme celui de l'auteur des Marionnettes et de la Petite ville.

L'EXALTÉ, ou *Histoire de Gabriel Désodry, sous l'ancien régime, pendant la révolution et sous l'empire*, 4 *vol. in*-12, 1824.—Comme l'analyse des aventures de Désodry, depuis son enfance jusqu'à sa mort, nous mènerait un peu trop loin, nous nous contenterons de le montrer tour à tour séminariste et dévot, presque fanatique sous l'ancien régime; patriote ardent et rédacteur d'un journal républicain pendant la révolution; puis persécuté au nom même de la cause de la liberté qu'il avait embrassée avec chaleur, et obligé de fuir sa patrie pour échapper à la proscription; adepte philosophe, dans une petite ville d'Allemagne; enfin, rentré en France et devenu courtisan et chambellan sous l'empereur, toujours en proie à des sentiments d'exaltation dans ses croyances religieuses, dans ses opinions politiques, dans ses études de philosophie, dans ses projets d'ambition et de fortune; tourmenté par

sa faiblesse et par son inconstance, et trop heureux de revoir près de lui, autour de son lit de mort, une sœur chérie et le mari de cette sœur, qu'il avait négligés et abandonnés dans les jours de sa prospérité. Son beau-frère, homme véritablement bon et de grand sens, est l'historien de son ami, et fait passer en revue, sous les yeux du lecteur, le bon Lecoq et sa femme, l'hypocrite et patelin Falcol, la coquette Derblay, et une foule d'autres personnages avec lesquels on n'est pas fâché de faire connaissance. — Ce roman est un livre vrai, écrit avec goût et facilité; c'est un ouvrage qui sait instruire et plaire, qui fait aimer le bien, en présentant la conduite des hommes vertueux de manière à la faire aimer, et qui porte à fuir les vices et les travers, en nous les montrant tels qu'ils sont.

L'HONNÊTE HOMME, ou *le Niais*, 3 *vol. in*-12, 1825. — M. Picard a cherché à prouver dans ce roman que la probité est un moyen plus sûr de parvenir que l'intrigue. Georges Dercy reçoit le jour dans une petite ville. Après avoir fait d'assez bonnes études au collége d'Orléans, il vient à Paris, où il est successivement élève en médecine, clerc d'avoué et commis marchand; mais il quitte bientôt les bancs d'Hippocrate, l'étude de l'avoué, la boutique de nouveautés, parce que son professeur de médecine est un charlatan, son avoué un corsaire qui dépouille ses clients, son marchand un fripon qui dupe ses pratiques. Georges retourne dans sa ville natale où il obtient une place à la sous-préfecture, qu'il perd parce que, dans une circonstance pareille à celle de Joseph, il se conduit avec la femme du sous-préfet comme Joseph avec la femme de Putiphar. Après cette disgrâce, Georges part pour l'Amérique avec ses principes et une pacotille; on lui laisse ses principes, mais on lui prend sa pacotille; il voyage chez les sauvages, où il est encore volé, et manque même d'être mangé; il fait la connaissance du fils d'un de nos ambassadeurs près les cours du Nord, et, par le crédit de son père, est placé dans le cabinet particulier d'un ministre; un de ses oncles meurt et lui laisse cinquante mille francs de rente; il est électeur, et pour n'avoir pas voulu voter aux élections d'après les idées du ministre, il perd sa place et est remplacé par un intrigant Georges pense à se marier, mais au moment de conclure son mariage, il est supplanté auprès d'une riche héritière par un autre intrigant; il fait ensuite la connaissance de la nièce d'un receveur général, modeste, très-douce et sans fortune, qui le refuse parce qu'il est riche, mais à laquelle il parvient enfin à faire accepter sa fortune et sa main. — Telle est à peu près l'analyse du roman de M. Picard, où le niais se trouve avoir été le plus spirituel; l'insensé, le plus sage; l'homme simple et gauche, le plus fin et le plus habile; l'homme

raillé et persécuté, heureux, tandis que les railleurs et les persécuteurs ont vécu dans la honte, la misère et l'ennui.

LES GENS COMME IL FAUT ET LES PETITES GENS, ou *Aventures d'Auguste Minard, fils d'un adjoint de maire de Paris*, 2 *vol. in*-12, 1826. — « Les honnêtes gens de toutes les classes, voilà la bonne compagnie; les fripons, même titrés, voilà la canaille. » Telle est la conclusion de ce roman, dont le titre, du reste, indique assez clairement le but. L'auteur arrive à cette conclusion après avoir fait traverser à son héros, Auguste Minard, les hautes classes de la société et les classes inférieures, où il trouve les mêmes vices, sous des dehors différents, pour le fixer ensuite dans les classes intermédiaires, où il rencontre enfin le bonheur, ami des mœurs, de l'ordre et de l'industrie. — Dans ce roman, l'auteur s'adresse plus à l'esprit et à la malignité du lecteur qu'à sa raison et à son cœur; il le fait sourire quelquefois; mais rarement il parvient à l'intéresser, même pour son héros, parce qu'il semble avoir pris à tâche de peindre plutôt des ridicules et des vices que des sentiments et des passions. Une seule fois il change de pinceaux, c'est lorsqu'au dénoûment il ramène Auguste Minard aux pieds de cette Marie qu'il avait d'abord dédaiguée, et sans laquelle il reconnaît qu'il ne peut vivre heureux; mais le contraste n'est pas assez ménagé, la situation n'est pas amenée, et paraît même beaucoup trop romanesque, à côté de la grande simplicité des moyens que l'auteur a employés jusque-là.

PICHLER

(Mme Caroline de), née GREINIER, romancière allemande du XIXe siècle.

AGATHOCLÈS, ou *Lettres écrites de Rome au commencement du IVe siècle, traduit librement de l'allemand par Mme de Montolieu*, 4 *vol. in*-12, 1812. — C'est une époque bien digne de considération que celle où le vieux polythéisme, croulant de toute part, disputait encore l'empire du monde au christianisme prêt à s'établir sur ses ruines. Deux écrivains, dans ces derniers temps, ont imaginé de retracer cette époque : M. de Châteaubriand dans les Martyrs, et Mme de Pichler dans Agathoclès. Les deux ouvrages diffèrent absolument par le genre : l'un est une épopée en prose à la manière de Télémaque; l'autre est un simple roman en forme épistolaire. Mais outre les rapports accessoires que l'identité d'objets a dû produire naturellement entre les deux compositions, il existe entre la fable de l'un et la fable de l'autre des ressemblances capitales. Dans les Martyrs, une païenne se convertit à la foi chrétienne qui est celle de son amant; dans Agathoclès un

païen, amant d'une chrétienne, embrasse la religion de sa maîtresse. Dans les deux ouvrages, les deux amants sont les principaux personnages; dans les deux ouvrages, l'amant est un des principaux appuis du christianisme, devient personnellement odieux au féroce Galérius, et, par suite de cette haine, est condamné à périr, s'il ne sacrifie aux dieux. Eudore meurt dans le cirque sous la dent d'un tigre; Agathoclès était réservé au même supplice, mais, par une faveur spéciale, cette peine est commuée en celle de la décollation. — L'amour et la religion forment, pour ainsi dire, par moitié le sujet d'Agathoclès, s'y partagent le mérite d'intéresser, et quelquefois y sont fondus ensemble de manière à se fortifier l'un l'autre par les impressions diverses qu'ils produisent. L'amour et la religion sont mêlés dans la destinée d'Agathoclès et de Larissa; ils règlent aussi en commun la destinée de deux autres amants, Florianus et Valérie. L'amour seul fait le sort d'un autre couple, moins touchant sans doute, mais plus brillant, le sort de Tiridate et de Sulpicie, que les sentiments de tendre amitié qu'ils professent pour Agathoclès et Larissa rattachent à l'intérêt principal. La belle et séduisante Calpurnie est un personnage fort piquant; amie dévouée de Sulpicie, ayant pour Agathoclès dans le fond du cœur une passion qu'elle ignore ou qu'elle dissimule longtemps, faisant des folies pour prouver son amour quand elle ne peut plus se le cacher à elle-même, et, lorsqu'enfin elle apprend que cet amour ne peut être partagé, accablant des marques de sa générosité et son insensible amant et l'heureuse rivale qu'il lui a préférée. Les autres personnages secondaires sont mus par différents sentiments, tels que l'ambition, la jalousie, la haine; et les effets de ces passions coupables ont une influence plus ou moins forte, plus ou moins directe, sur la destinée des deux principaux personnages.

Le roman d'Agathoclès est celui des ouvrages de Mme Pichler qui a le plus contribué à la gloire de l'auteur; il parut à la même époque que les Martyrs, et quoiqu'il n'égale pas l'ouvrage de M. de Châteaubriand, il lui fut comparé; ce qui est déjà un grand honneur pour l'auteur.

CORALIE, ou *le Danger de l'exaltation chez les femmes*, 4 *vol. in*-12, 1820. — Coralie est une femme artiste, poëte, vaporeuse et mélancolique. Au moment où l'auteur nous fait faire connnaissance avec elle, elle a déjà eu trois maris, et n'a pu trouver encore un cœur qui répondît au sien. Pour donner un aliment au besoin d'émotions qui la tourmente sans cesse, elle choisit les bains de H..., où, dans la société nombreuse que l'espoir de recouvrer la santé ou le besoin de distractions y conduit chaque jour, elle compte trouver quelque adoucissement à ses bizarres chagrins. Comme Coralie est jeune et belle, une foule d'adorateurs s'em-

presse sur ses pas. Parmi eux elle a bientôt distingué le jeune baron Ludwig, époux d'une femme charmante. Elle en devient éprise, et pour le captiver, elle déploie toutes les ressources de la plus habile coquetterie. Le jeune baron est à peu près subjugué, lorsque la saison des eaux se termine; le baron retourne dans sa retraite; par les soins de Coralie, une nomination inattendue l'appelle à la cour; l'adroite enchanteresse entoure Ludwig de tant de piéges, qu'elle parvient à s'en faire aimer; mais une fois maîtresse de son cœur, elle l'abandonne pour un autre, qui devient infidèle à son tour. La jeunesse, la beauté, le talent de Coralie se flétrissent et se consument dans le chagrin et dans les larmes, et pour mettre fin à ses souffrances, elle se précipite de sa fenêtre sur le pavé de la cour, et expire dans un état effroyable.

LES RIVAUX, *traduit de l'allemand par Mme Betsy R...*, 3 *vol. in*-12, 1822. — Rendre deux rivaux également intéressants, malgré la différence de leurs positions, tel est le but que s'est proposé Mme Pichler et qu'elle a parfaitement rempli. Alphonse Elmval a su se faire aimer de Lucie Florsheim, fille d'un riche négociant. En même temps, il a eu le malheur d'inspirer à une princesse puissante et vindicative une passion qu'il ne peut se résoudre à partager, bien qu'on lui offre le sort le plus brillant. Cette princesse met tout en œuvre pour désunir les deux amants, et, secondée par un certain chevalier Dumesnard, elle parvient en effet à persuader à Lucie que son Elmval est infidèle, et à celui-ci que Lucie aime Édouard de Nuenbach. Édouard, trompé lui-même par les apparences, conçoit l'espoir de toucher Lucie et de la désabuser sur le compte d'Elmval, qu'il croit un vil séducteur. Mais les rivaux se rencontrent, s'expliquent, tout s'éclaircit, les amants se réconcilient et s'épousent.

OLIVIER, *traduit librement de l'allemand par Mme de Montolieu*, 2 *vol. in*-12, 1823. — Olivier, le héros de ce roman, s'est vu, jeune encore, privé des avantages extérieurs auxquels on accorde généralement trop de prix dans le monde, par cette funeste maladie dont la vaccine est appelée à anéantir un jour entièrement les terribles effets. Parvenu à l'âge où les passions se font entendre impérieusement, il ne peut résister à celle qui sert souvent de mobile à toutes les autres; l'amour lui fait connaître tout ce qu'il a de rigueurs. Une défiance trop naturelle dans un être accoutumé dès longtemps à n'inspirer que la compassion lui fait négliger les avantages nombreux qu'il pourrait trouver dans son esprit et ses talents; il est le jouet d'une coquette qui s'est emparée de ses premières et de ses plus vives impressions, mais à laquelle il ne peut accorder son estime, jusqu'au moment où une femme jeune, aimable et vertueuse, digne d'apprécier le cœur et le noble carac-

tère d'Olivier, le choisit en secret pour le but de toutes ses affections. Mais cette femme est revêtue du titre de princesse, et le malheureux Olivier se conduit avec tant de réserve et de discrétion, qu'elle ignorerait toujours ses sentiments, si, décidé à s'éloigner d'elle et à quitter la cour du prince auprès duquel il remplit les fonctions d'ambassadeur, le lendemain même d'une fête où il a été assez heureux pour sauver les jours de sa maîtresse, il ne trahissait son secret en prenant congé d'elle. Il avait été chargé de demander la main de la princesse pour l'héritier d'un duché voisin, et il apprend, en obtenant la certitude que son amour est partagé, qu'il est lui-même cet héritier. Pour comble de bonheur, il trouve dans une autre femme qui l'entourait d'une sollicitude dont il ignorait le motif, une mère aussi tendre, aussi digne d'amour qu'elle a été malheureuse. — On voit qu'il y a dans cet ouvrage un peu de merveilleux; mais Olivier n'en est pas moins un roman plein d'intérêt, dans lequel on retrouve une partie des qualités qui distinguent l'auteur d'Agathoclès.

LE SIÉGE DE VIENNE, *roman historique, traduit de l'allemand par Mme de Montolieu*, 4 *vol. in*-12, 1826. — Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce roman, c'est la fidélité des détails historiques; mais l'auteur n'a pas su toujours rattacher adroitement son intrigue à ces détails, souvent trop minutieux; et son principal personnage, le comte Zrini, qui s'annonce d'abord avec pompe, et qui devrait occuper le premier plan dans l'ouvrage, est un personnage à peu près nul qui ne possède aucune des qualités indispensables dans un homme qui se met à la tête d'une vaste intrigue politique.

LES SUÉDOIS A PRAGUE, ou *Épisode de la guerre de trente ans, roman historique, traduit de l'allemand par Augustin Lagrange, précédé d'une notice sur Mme Pichler*, 4 *vol. in*-12, 1827. — Le héros de ce roman est un neveu du duc de Waldstein, qui vainquit le grand Gustave, et tomba sous les coups d'ignobles assassins. Comme son illustre oncle, le jeune Waldstein est un adepte de l'astrologie judiciaire, et l'idée de la fatalité, qui plane sur toute sa vie et l'accompagne dans toutes ses actions, est un des ressorts les plus puissants de l'ouvrage. Son caractère a quelque chose de tendre et de mélancolique; il rêve un bonheur qu'il désespère d'atteindre, il croit avoir lu dans sa destinée, dans des astres ennemis et des constellations menaçantes; mais un seul sentiment domine la tristesse de son cœur et le soutient encore, c'est l'amour de sa patrie, et le désir de la délivrer des Suédois, auxquels un traître nommé Odowalsky vient de livrer la moitié de la ville de Prague. Cet Odowalsky est un personnage tout historique; il joue un grand rôle dans le drame, et fait ressortir par de vives oppo-

sitions la douceur et la timidité du jeune Waldstein, qui grandit aux yeux des lecteurs à mesure que les événements se déroulent, tandis qu'Odowalsky, malgré son audace et son énergie, devient de plus en plus méprisable. Deux caractères de femmes offrent des contrastes non moins remarquables. L'une, douée d'une imagination ardente et passionnée, semble devoir enchaîner tous les hommages et fixer tous les cœurs, mais elle laisse échapper celui-là seul qui aurait pu la rendre heureuse, pour s'attacher au sort d'un homme audacieux, et finit par tomber avec les débris de sa fortune; l'autre, au contraire, placée d'abord dans une obscurité favorable à ses vertus modestes, ne paraît, au premier aspect, que comme un personnage secondaire, et excite d'autant plus l'intérêt par la générosité de son dévouement et son abnégation d'elle-même, que l'on doute encore presque au dénoûment si elle obtiendra le prix auquel elle n'osait aspirer. L'action, qui se passe à Prague, ne dure que quelques mois; elle commence à la surprise de cette capitale, et finit par la paix de Westphalie.

On a encore de Mme Pichler : Falkenberg, ou l'Oncle, 2 vol. in-12, 1812.—Zuleima, in-18, 1825. — La Délivrance de Bude, 4 vol. in-12, 1829.

PICHOT (Amédée), né à Arles en 1796.

LE PERROQUET DE WALTER SCOTT, 2 *vol. in*-8, 1834. — M. Amédée Pichot possédait un perroquet nommé Lorito, qui, attaqué d'une maladie subite, en mourut en quelques jours. Dans le deuil de cet événement, M. Amédée Pichot écrivit une lettre de faire part à son illustre ami Walter Scott. L'auteur de Waverley avait eu jadis un lévrier dont la tombe s'élève sur le seuil d'Abbotsford, et sur laquelle Walter Scott a inscrit une touchante épitaphe. L'illustre Ecossais s'empressa de répondre par une lettre de condoléance, et, pour adoucir les regrets de M. Pichot, il fit accompagner ses compliments de l'envoi de Poll, son propre perroquet. D'abord l'oiseau se renferma dans un système de silence et de rêverie; mais au bout de quelques jours la parole lui revint, et se manifesta par une explosion de caquetage qui réjouit beaucoup ceux qui avaient désespéré de l'entendre. M. Amédée Pichot prit la plume, et transcrivit les causeries de Poll, qu'il a réunies et publiées en deux volumes. Les deux volumes forment un recueil détaché, où l'on trouve le Trésor du plan de la cour, et Passeroun, chronique provençale; Pocohontas, Milton, Pope, les deux Macpherson, le voyage aux Hébrides, et la Légende de Saint-Oran, nouvelles dont les sujets appartiennent à l'histoire d'Angleterre; l'Autopsie et le comte de Rantzau, nou-

velles qui n'appartiennent ni à l'Écosse ni à la Provence, mais qui n'en sont pas moins fort agréablement écrites.

MONSIEUR DE L'ÉTINCELLE, ou *Arles et Paris*, 2 *vol. in*-8, 1837. — En 1814, quelques jours après que la restauration venait d'être proclamée, un régiment de hussards, revenant d'Italie, se présenta devant la ville d'Arles ayant encore la cocarde tricolore. Un combat allait s'engager entre les hussards et les Arlésiens, lorsque de prudentes mesures apaisèrent les esprits et arrêtèrent les hostilités. Il y eut seulement quelques pierres lancées, dont l'une atteignit le capitaine Babaudy, originaire d'Arles; secouru à temps par une jeune personne, le capitaine épousa, quelques semaines après, sa libératrice. Retiré dans la Camargue, où il ne rêvait qu'un bonheur paisible, le retour de l'empereur vint tout à coup arracher Babaudy aux douceurs de la vie champêtre et aux embrassements de sa jeune femme. Rappelé à Paris par l'empereur, il quitte la Camargue et vient prendre sa place sous le drapeau tricolore. Cent jours après il revenait tristement de Waterloo avec son ami le lieutenant Mazade, avec lequel il fut enveloppé dans une conspiration et obligé de s'expatrier. Ici commencent les aventures curieuses, romanesques, bizarres du capitaine et de son ami. Le capitaine devint chef de pirates, et Mazade général des sauvages. — Arles et Paris est un roman plein d'intérêt, un livre ingénieux et charmant, qui ajoute aux titres littéraires déjà si brillants de l'auteur.

Nous connaissons encore de cet auteur : Histoire de Charles-Édouard, 2 vol. in-8, 1830.

PIENNE (Mme de), duchesse d'AUMONT.

* GABRIELA, 3 *vol. in*-12, 1822. — Sous la tutelle d'un être mystérieux, Gabriela habitait une caverne au milieu des montagnes d'Espagne. Un jour, en poursuivant un lièvre, elle s'égare, et est accueillie par un jeune homme qui la conduit à son château : là elle passe de surprise en surprise; c'est l'Ingénue de Voltaire, c'est la Zilia de Mme de Graffigny. Après avoir lutté contre la jalousie d'une femme, contre un amour qui blesse sa reconnaissance, elle s'échappe pour aller à la recherche d'un frère, qu'on lui dit habiter au delà des mers. Dans sa fuite, elle est arrêtée par des brigands, qui la conduisent dans leur retraite souterraine; mais bientôt, par des événements inattendus, elle est rendue à la liberté, puis à un amant auquel elle désespérait d'être à jamais unie; puis enfin à ce frère, objet de ses recherches. — Un style facile, une morale pure, des détails intéressants sur l'Espagne et ses beaux sites, sur ses mœurs, ses spectacles et ses mo-

numents; telles sont les qualités qui recommandent cet ouvrage au lecteur.

On a encore de cet auteur : Les deux Amis, 3 vol. in-12, 1804.

PIGAULT-LEBRUN (Guillaume-Charles-Antoine), né à Calais le 8 avril 1753, mort le 24 juillet 1835.

Ce spirituel romancier, qui dans le genre comique a fait école, est un auteur dont jusqu'à présent le mérite n'a pas été apprécié à sa juste valeur. N'appartenant à aucune coterie littéraire, dédaignant les succès de camaraderie, il a toujours négligé les moyens qu'emploient certains auteurs pour faire ressortir le mérite de leurs productions. Aussi chercherait-on en vain dans les feuilletons de l'époque un seul article constatant le succès de ses nombreux romans, ce qui ne veut pas dire, toutefois, qu'ils aient été à l'abri de la critique; mais Pigault ne s'en tracassait guère. Fort insouciant sur l'opinion que les aristarques émettaient sur ses romans, il se contentait de la faveur du public qui ne lui fit jamais faute, et répondit, pendant quarante ans, à une diatribe ou à un article dédaigneux sur un de ses romans, par la publication d'un roman nouveau, c'est-à-dire par un nouveau succès. Peu d'auteurs ont en effet procuré à leurs éditeurs de plus beaux avantages; nous tenons de source certaine que la vente des ouvrages de Pigault, tous édités par le libraire Barba, s'est élevée à plus de six cent mille francs! Aussi ce libraire se plaît-il à proclamer Pigault-Lebrun son père nourricier.

Aucun auteur ne fut peut-être à la fois plus gai, plus fécond, plus original que Pigault-Lebrun. Ses ouvrages ont obtenu une vogue prodigieuse; leur succès n'a pas été une affaire de mode; leur réputation, fondée sur une peinture fidèle, maligne et comique des mœurs qu'il décrit, sur un style enjoué, spirituel et correct, sur une narration constamment animée, rapide, amusante, sur une instruction et un fonds de philosophie inépuisables, ne peut manquer de se soutenir. Sans doute on peut lui reprocher une licence quelquefois trop grande dans ses portraits, une gaieté souvent bouffonne dans ses descriptions, des tableaux parfois un peu trop libres; mais, malgré ces défauts, Pigault se fait lire avec le plus grand plaisir; il saisit bien les rapports comiques de plusieurs choses, en prévient le résultat par des comparaisons d'une manière vive et piquante. Il est peintre, car il fait assister le lecteur aux scènes qu'il décrit; il n'est pas toujours, il est vrai, peintre de bon ton, mais il l'est à la manière de Teniers, de Boilly; il ne copie pas la belle nature pour lui prêter des formes sévères

ou des couleurs séduisantes, il reproduit la nature dans sa naïve grossièreté; il ne fait pas l'image de la volupté, il trace celle du plaisir.

Quelques traits peu connus du caractère de cet auteur ne paraîtront peut-être pas déplacés ici. Pigault-Lebrun était un homme franc et probe par excellence, religieux observateur de sa parole, d'une exactitude sévère envers les autres et envers lui, d'un désintéressement rare, d'une brusquerie extrême, mais qui n'allait pas cependant jusqu'à la rudesse. Barba, son libraire, n'a jamais traité avec lui que sur parole, et jamais ils n'eurent entre eux la plus légère contestation. Lorsque les romans de Pigault eurent obtenu un éclatant succès, Barba lui fit la proposition d'augmenter le prix primitivement convenu pour le manuscrit de chaque ouvrage. Mais Pigault fut huit ans sans vouloir que de nouvelles conditions fussent faites. Il y consentit cependant, nous croyons que c'est à l'occasion du roman de *M. Botte;* l'auteur voulait faire seulement deux volumes; Barba se plaignait de l'exiguïté, « Eh bien! dit Pigault, paye-moi 60 francs la feuille ou 2400 francs par roman, et je ferai quatre volumes! » Barba y consentit de grand cœur, et ce prix servit de base pour les publications ultérieures. — L'auteur avait son couvert mis chez son libraire, avec lequel il dînait souvent. Un jour Barba lui offrit spontanément de lui faire une pension de 1200 francs lorsqu'il y aurait quarante-huit volumes publiés (il n'y en avait alors que vingt-quatre). Lorsqu'il y eut trente-sept ou quarante volumes parus, Pigault dit à Barba en plaisantant : « Tu me dois une pension. — Non, répondit Barba, je ne la devrai qu'à la publication du quarante-huitième volume. — Tu veux donc te dédire. — Non, car j'accepte. » La pension courut à partir de ce jour, et fut payée, par Barba, pendant quinze ans, sans autre traité que sa parole. Plus tard un acte fut rédigé. La pension a été servie à l'auteur jusqu'à sa mort; elle est encore payée à sa veuve par Gustave Barba, acquéreur des œuvres de Pigault. — Barba donnait à Pigault douze exemplaires de chacun de ses romans; s'il en prenait un en plus il le payait; il a pris ainsi, dans le cours de sa vie, environ quarante exemplaires de ses romans, dont Barba a été forcé d'accepter le prix. « Tant qu'il a vécu, dit Barba, je n'ai pas connu un plus honnête homme que lui; depuis sa mort je n'en ai pas encore rencontré un aussi honnête, quoique je sache qu'il en existe. »

Les romans de Pigault lui firent beaucoup d'ennemis, et cela devait être, car il s'est constamment attaché à démasquer les hypocrites de tous les états et de toutes les opinions; on ne peut, toutefois, lui reprocher d'avoir attaqué la religion, il n'attaque que la superstition et les mauvais ministres; encore ne les attaque-t-il

pas par système de dénigrement. Il commençait ordinairement un chapitre sans savoir souvent comment il le finirait, mais sans jamais cependant être embarrassé pour le finir, car il était doué d'une étonnante étendue d'imagination. Le premier travers qui se présentait à son esprit, il le peignait avec vérité. « Vous qui le connaissez, disait à un de ses amis un respectable ecclésiastique, défendez-lui donc de mettre en scène les prêtres dans ses romans. — Je m'en garderai bien, répondit celui à qui on s'adressait, ce serait l'inviter à dîner et ne lui donner ni pain ni vin : les cafards sont ceux qui lui ont fourni ses meilleurs chapitres, il faut lui laisser son allure. » On a reproché aussi à Diderot ses gravelures, sa hardiesse contre le clergé, et surtout son roman de *la Religieuse*. Pigault le justifiait de ce reproche en disant que Diderot n'ayant rien à se reprocher il lui était permis de tout écrire. On peut en dire autant de Pigault.

Pigault avait la prétention de croire ses romans très-moraux, et il le disait ouvertement, ce qui fit rire une fois aux éclats un de ses amis. « Je soutiens, dit Pigault, que mes romans sont moraux, et je le prouve : dans aucun le vice ni le crime ne triomphent; les fripons et les scélérats n'y meurent jamais naturellement, ils sont toujours envoyés aux galères ou pendus. » Et cela est vrai.

A son retour de l'armée dans la Vendée, où il était chef de remonte à Saumur, il fut obligé de prendre les armes comme commandant, et fut nommé adjudant général dans les vingt-quatre heures, pour une belle position qu'il avait prise. Il abandonna la carrière militaire à l'époque où il n'y avait plus guère que des fripons qui servissent la république.

On lui proposa alors de donner une nouvelle édition du roman de *Clarisse*, en en retranchant les longueurs : « J'aimerais mieux me couper le bras, répondit-il, que de mutiler ce chef-d'œuvre. » Vers la fin de sa vie on lui conseillait d'écrire ses confessions, qui devaient être fort intéressantes et sans inconvénient, attendu que la plupart des personnes qu'il avait connues étaient mortes. « Si elles ne sont plus, dit-il, elles ont des descendants, et je regarde comme un malhonnête homme celui qui par amour-propre divulgue le secret de l'intimité. »

Le premier roman publié par Pigault est celui qui a pour titre *l'Enfant du Carnaval;* c'est un roman d'une gaieté folle dans sa première partie, et où dans la seconde on stigmatise énergiquement des turpitudes et des crimes encore tout récents; ce roman n'a pas eu moins de quatorze éditions. — Pigault donna ensuite *les Barons de Felsheim*, qui parurent d'abord en deux volumes, et dont on ne vendit pas cent exemplaires. Cependant, Crapelet père et Barba,

convaincus que c'était un bon ouvrage, forcèrent l'auteur à continuer. Deux ans après, ce livre obtint un succès de vogue qui ne s'est pas ralenti; c'est en effet un des meilleurs romans de l'auteur. — A ce roman succéda celui d'*Angélique et Jeanneton*, qui n'eut dans le principe aucun succès, bien que le premier volume renferme des pages que n'aurait pas désavouées Sterne; ce livre a eu depuis dix-sept éditions. — *La Folie espagnole*, roman plus que gai, dut son succès à ses gravelures; une cinquantaine d'exemplaires furent saisis pour la forme, et pour plaire aux criailleries des bigots de l'époque.— *Les Cent vingt jours* devaient former une publication périodique, contenant une nouvelle par mois; il n'a paru que quatre nouvelles; l'éditeur abandonna ce genre de publication, parce que l'espace était trop restreint pour l'imagination de l'auteur. L'ouvrage n'avait d'ailleurs qu'un succès médiocre; ce qui n'étonne pas, il était raisonnable. Chose étrange! quand les ouvrages de Pigault étaient gais, on criait après l'auteur pour ses farces; quand il se dispensait d'en mettre, on ne les lisait pas. — Les aventures grivoises de *Mon oncle Thomas* procurèrent à ce livre un immense succès, que couronna aussi la publication de *Monsieur Botte*. Ce roman doit son origine à un défi de l'acteur Damas, qui avait donné pour sujet à l'auteur les mots *Je ne le veux pas;* Pigault écrivit séance tenante les deux premières pages, et, en peu de jours, le roman, qui eut un succès fou et qui le mérite. Nous citerons encore parmi les meilleurs romans de Pigault: *Le Garçon sans souci*, où l'éditeur s'étant reconnu, se plaignit à l'auteur, lequel répondit qu'il prenait ses originaux où il les trouvait; *Jérôme*, dont le sujet est la bataille de Marengo; *l'Homme à projets*, véritable type des hommes de l'époque où il fut publié.

Cette notice sur l'auteur et ses ouvrages pouvant suffire pour qu'on puisse s'en faire une idée, nous nous bornerons à donner l'analyse des deux ouvrages suivants:

ADÉLAÏDE DE MERAN, 4 *vol. in*-12, 1815. — Adélaïde de Meran est vivement éprise de son jeune cousin, Jules de Courcelles. Élevés ensemble, ils s'adorent et brûlent de s'unir; mais ce désir est plus vif chez Adélaïde que chez son cousin; et l'auteur a donné à cette jeune personne une imagination si vive et des dispositions si tendres, qu'on tremble à chaque instant pour sa vertu. Le désir d'augmenter sa fortune jette le père d'Adélaïde dans des spéculations hasardeuses, qui ne font qu'accélérer sa ruine. Forcé de se réfugier dans une petite terre au pied des Pyrénées, il exige que les deux amants se séparent. Le père d'Adélaïde fait la connaissance d'un monsieur d'Apremont qui habite avec sa fille un château voisin, où il reçoit un intrigant nommé des Adrets. Ce misérable tente en vain de séduire Mlle d'Apremont et Adélaïde.

Pour se venger, il décide M. d'Apremont à épouser Adélaïde, qui est forcée, bien à regret, de consentir à ce mariage. De son côté, Jules tombe dans les filets d'une coquette, qui le rend père un peu plus tôt qu'il ne croyait. Cependant des Adrets veut recueillir le fruit de ses artifices; afin de se rendre maître d'Adélaïde, il excite la jalousie de son mari, suscite mille tracasseries, brouille et bouleverse tout. Investi d'une place qui lui donne une grande importance, il fait arrêter M. d'Apremont. Adélaïde est réduite à solliciter ce vil scélérat, qui met un prix à sa faveur; le traître obtient tout d'Adélaïde, et M. d'Apremont n'en est pas moins fusillé. Adélaïde s'enfuit à Meaux, où elle retrouve son père et son amant. Des Adrets arrive aussi au quartier général russe, où il est arrêté et pendu comme espion. Jules, redevenu libre par la mort de sa femme, revient à ses premiers sentiments, et, malgré la confession générale que lui fait Adélaïde, il n'en persiste pas moins à rester attaché à sa maîtresse.

LE BEAU-PÈRE ET LE GENDRE, 2 *vol. in*-12, 1822. — Pigault-Lebrun et Victor Augier, son gendre, se sont réunis pour faire paraître ces deux volumes, composés de mélanges et de sujets divers, soit en vers, soit en prose. On y trouve des chansons bien tournées, des élégies, des épîtres, et le premier chant d'un poëme que l'auteur n'a pas terminé. Parmi les nouvelles, nous citerons *la Guerre aux mots*, qui commence le premier volume; c'est une critique ingénieuse de la fausse application que l'on fait de certains termes qui, dans l'origine, avaient une acception autre que celle qu'on leur donne aujourd'hui; *Chilpéric*, petit roman qui compose à lui seul un volume, dont le fond est plein d'intérêt, et qui abonde, comme tous les ouvrages de Pigault, en observations philosophiques, en peintures de mœurs, en traits spirituels, en aperçus fins et gracieux, et dont les tableaux, d'un genre un peu plus sévère que ceux de *Jérôme* ou de *la Folie espagnole*, sont remplis de charmes et de vérité. Il y a plus de goût dans le choix, de réserve dans l'expression, et la gaze qui devrait toujours couvrir les scènes voluptueuses, n'y est jamais entièrement déchirée.

Voici la liste complète des romans de Pigault : Le Danger d'être trop sage, conte, in-8, 1787. — L'Enfant du Carnaval, 2 vol. in-8, 3 vol. in-12, 1796. — Les Barons de Felsheim, 4 vol. in-12, 1798-99. — Angélique et Jeanneton, 2 vol. in-12, 1799. — La Folie espagnole, 4 vol. in-12, 1799. — Cent vingt Jours, 4 vol. in-12, 1799. — Mon oncle Thomas, 4 vol. in-12, 1799. — Monsieur Botte, 4 vol. in-12, 1802. — Jérôme, 4 vol. in-12, 1804. — Une Macédoine, 4 vol. in-12, 1811. — Tableaux de Société, 4 vol. in-12, 1813. — Le Garçon sans souci, 2 vol. in-12, 1817. — Monsieur de Roberville, 4 vol. in-12, 1818. — Nous le sommes tous, ou l'Égoïsme, 2 vol. in-12, 1819. — L'Officieux, 2 vol. in-12, 1818. — L'Homme à Projets, 4 vol. in-12, 1819. — L'Observateur, 2 vol. in-12, 1820. — La sainte Ligue, 6 vol. in-12, 1829.— Contes à mon petit-fils, 2 vol. in-12, 1831. — On trouve dans ses Œuvres in-8° ses

pièces de théâtre dans l'ordre qu'il les a faites. — La première pièce nouvelle en 5 actes, Charles et Caroline, jouée au théâtre de la République, aujourd'hui Théâtre-Français, était de lui.

PIGAULT-MAUBAILLARCQ, frère du précédent, né à Calais.

ISAURE D'AUBIGNÉ, *imitation de l'anglais*, 4 *vol. in*-12, 1812. — M. d'Aubigné, ruiné par la perte d'un procès, se retire à la campagne avec sa femme et Isaure sa fille, prodige de beauté et de vertu, dont les charmes font impression sur le comte de Montalban, riche seigneur des environs, qui lui offre son cœur et sa main. Isaure aime Alphonse de Moronval, que des malheurs imprévus ont forcé de partir pour l'Amérique, où l'appelait un oncle opulent, et qui lui a mille fois répété les serments d'un amour éternel; elle refuse donc positivement les offres de Montalban. Au moment où elle sacrifie tout à son amant, elle apprend qu'il est sur le point de se marier avec une riche héritière; Montalban essaie de profiter de l'indignation d'un amour offensé, et réitère ses propositions; Isaure est décidée à les rejeter, lorsque son père, poursuivi par des créanciers impitoyables et menacé d'être chassé de son dernier asile, tombe malade et expire au moment où Montalban venait d'acquitter toutes ses dettes. Isaure se décide alors à faire le bonheur d'un homme qui mérite tant d'être heureux, et devient comtesse de Montalban. Cependant Alphonse, auquel effectivement un riche mariage avait été offert, le refuse, réalise sa fortune et s'embarque pour la France, où en arrivant il apprend le mariage d'Isaure. Egaré par sa passion, il insiste pour avoir une dernière entrevue, en menaçant de se tuer si Isaure s'y refuse; elle cède; le jour et l'heure sont fixés où elle va recevoir le dernier adieu d'Alphonse, mais un ami perfide en instruit Montalban, qui, en se rendant sur le chemin que doit traverser Alphonse pour arriver au rendez-vous, découvre qu'il n'y a rien que d'innocent dans l'entrevue qui doit avoir lieu; il s'élance alors pour s'opposer aux tentatives de cet ami qui lui a promis de le venger, lorsque celui-ci, croyant reconnaître en lui Alphonse, le blesse mortellement; l'infortuné mari est rapporté chez lui expirant, et là il ordonne par son testament, qu'après son veuvage Mme Montalban épousera Moronval. — Ce dénoûment est digne du mélodrame le plus misérable; mais en somme le livre se fait lire jusqu'à la fin, ce qui le distingue de quelques-unes de ces productions si prodigieusement stupides qu'on publie depuis quelques années.

On a encore de cet auteur : La Famille Wieland, 4 vol. in-12, 1809.

PITRE-CHEVALIER.

DONATIEN, *in*-8, 1838. — Simonne Plouarzec, la plus belle fille de Piriac, a été nommée rosière, et elle va désigner elle-même celui qu'elle a choisi pour époux. Simonne donne son anneau à Kornic, son fiancé d'amour, le plus honnête et le plus beau des marins de Piriac. Tous les habitants du village applaudirent à cette union, excepté la Divroëte (la sorcière bretonne), qui appela le malheur sur le jeune couple pour venger l'amour dédaigné de son fils. Malgré les souhaits de la sorcière, Simonne et Kornic étaient les époux les plus fortunés, seulement plusieurs années s'étaient écoulées et ils n'avaient pas d'enfants; Kornic, pour se distraire de ce chagrin, partit pour un voyage au long cours. Le départ fut triste, car l'absence devait être longue; mais quelle douce consolation eût éprouvée Kornic s'il eût pu savoir qu'un enfant lui était survenu dans les adieux! Après dix-huit mois d'absence, Kornic revint, et vous jugez quelle fut la joie du retour, maintenant qu'il y avait dans le berceau de la maison de Simonne une belle petite fille qui souriait à son père. Pendant que Kornic s'abandonnait aux douces joies de la paternité, la vieille sorcière lui cria du dehors : « Ta fille! mais en es-tu bien sûr? » Kornic n'ajoutait pas foi à cette révélation infernale, mais il doutait, et le doute seul est un tourment. La Divroëte ne se contenta pas de l'abandonner aux soupçons, elle lui affirma que l'enfant n'était pas de lui, mais de Donatien, cet ami de la famille qui demeurait dans la maison de Simonne, auquel Simonne avait donné un médaillon en gage de sa foi. Kornic au désespoir se rend au phare du Four, dont Donatien avait demandé la garde; il accuse son ancien ami d'avoir séduit sa femme; Donatien jure que Simonne est innocente; mais Kornic lui demande le médaillon et va pour le chercher dans sa poitrine; Donatien résiste, se penche sur la balustrade et tombe dans la mer. Kornic n'a pas le médaillon, mais il l'a touché; plus de doute, Simonne est coupable. Le lendemain de cette scène, Kornic retourne au village et entre dans la maison de sa femme qu'il trouve en pleurs; il lui reproche son crime, refuse de l'entendre, et la fait sortir devant la maison, où tous les habitants du village étaient rassemblés. Là, il déclare Simonne adultère et la maudit; personne ne devra plus lui adresser la parole ni la recevoir sous son toit. Le peuple ratifie ce jugement, et Simonne est impitoyablement chassée du village avec son enfant. Et pourtant elle n'est pas coupable; la faute qu'elle expie est celle de sa mère; Simonne le sait, et elle accepte le châtiment et l'ignominie pour sauver l'honneur de sa mère, que tout le monde respecte et croit irréprochable. Séduite

avant son mariage, elle a eu un fils qui est Donatien. Celui-ci a révélé un jour ce secret à Simonne, et le médaillon que la sorcière a vu entre ses mains est le portrait de sa mère. Celle-ci révèle tout à Kornic; mais cela ne suffit pas; les habitants du village refusent de lever la malédiction, et la pauvre pécheresse est obligée d'avouer son ancienne faute en confession publique: au prix de cette humiliation seulement, Simonne sera amnistiée. — Donatien est un roman qui joint au mérite de l'intérêt celui d'une grande vérité de description des côtes de la Bretagne.

POMMIER (A).

* **LA PILE DE VOLTA**, *in*-18, 1832. — Il est difficile d'entasser plus d'horreurs qu'il n'y en a dans les 250 pages de ce roman. L'auteur suppose que des gardes nationaux sont réunis autour du poêle d'un corps de garde. Ne sachant que faire, l'un d'eux propose de raconter les plus sombres histoires que la mémoire leur rappellera; la partie est acceptée, et la Pile de Volta est le résumé de ces narrations, qu'on ne tolérerait pas même dans une chambrée de caserne. L'un dit comment un frère rencontre sa sœur dans un lieu où ni le frère ni la sœur n'auraient dû aller; comment le frère meurt non-seulement de remords, mais encore d'autre chose; comment ensuite le père et la mère du frère incestueux vont chercher aux Madelonnettes leur fille immorale et malade, qui se moque d'eux; ce qui fait que le père et la mère meurent de chagrin. L'autre raconte comme quoi un autre père et une autre mère ont vu périr en duel l'un de leurs fils, le second d'une blessure gangréneuse, et leur fille d'une maladie de poitrine. Un troisième rapporte par quel hasard lui, élève en médecine, a vu un garçon d'amphithéâtre qui mangeait de la chair humaine et violait un cadavre. Cette atrocité termine ce livre, qui semble dicté au bourreau par le gardien de la Morgue.

PONS (le comte Gaspard de), né à Avallon le 3 juillet 1798.

CLOTILDE, *esquisses de* 1822, 2 *vol. in*-18, 1830. — Clotilde est une jeune et belle personne qui, mariée à un gentilhomme de province bien nul et bien orgueilleux, s'éprend d'un officier de la garde, Albéric d'Harville. La duchesse de Bagneux, sa rivale, de concert avec son mari, M. de Rouvières, parvient à lui persuader qu'elle est trahie, qu'Albéric ne l'aime pas et veut la séduire : elle s'empoisonne. Albéric, présent à cet horrible événement, par

suite d'une aventure qu'on lira dans le roman, rencontre M. de Rouvières, l'insulte, le provoque dans l'exaltation de sa douleur et lui donne rendez-vous pour le lendemain. M. de Rouvières tire le premier et manque son adversaire; sa vie est entre les mains d'Albéric, qui se brûle la cervelle pour ne pas survivre à son amante. Le récit de ce duel est vif, animé, attendrissant. Un autre morceau fort remarquable, c'est le bal chez la duchesse d'Havrincourt, où la beauté et le triomphe de Clotilde désespèrent Mme de Bagneux. En général, il y a beaucoup d'intérêt dans ce livre.

On a encore de cet auteur : * Amour à elle, in-8, 1824. — * Joséphine, ou Souvenirs d'une relâche à l'île Juan-Fernandez, in-18, 1825.—Charles d'Albret, 2 vol. in-8, 1833. — Une Passion secrète, 2 vol. in-8, 1837.

PORTER

(miss Anna-Maria), romancière anglaise, morte en 1832.

LE RECLUS DE NORWÉGE, *traduit par Mme Élisabeth de Bon*, 4 *vol. in*-12, 1815. — La description d'une tempête terrible et d'un naufrage qui en est la suite forme l'ouverture de ce roman. De tout l'équipage il ne se sauve qu'un jeune enfant, le petit Théodore, fils d'un père et d'une mère espagnols, dont on ne sait rien de leur famille, mais dont tout révèle la noblesse. Le jeune Théodore est recueilli par un vieux matelot norwégien, qui le conduit dans son humble chaumière, où se passe toute son enfance et sa première jeunesse. Le chagrin né d'une injustice avait conduit dans ce lieu un vieil académicien de Copenhague, très-savant, très-bourru et très-misanthrope. L'instruction variée de ce vieux professeur fut extrêmement utile à Théodore, qui devient bientôt aussi savant que lui. Une circonstance imprévue transporte Théodore dans le palais du comte de Lauvenheilme, premier ministre du roi de Danemark, homme supérieur par ses éminentes qualités, ambitieux, et père de deux filles charmantes; Ellesif, la moins belle, mais la plus gracieuse et la plus sensible, fait une vive impression sur le cœur de Théodore. Le vertueux jeune homme combat son amour; Ellesif, qui le paye de retour, dissimule le sien; tantôt ils se devinent naturellement, tantôt ils se méprennent mutuellement sur leurs sentiments réciproques; enfin, une terrible catastrophe, qui semble devoir les séparer à jamais, produit un effet tout contraire. — Les sites variés et pittoresques de la Norwége sont décrits avec beaucoup de talent par l'auteur de ce roman. Le caractère du vieil académicien est fort bien peint, et les défauts du maître font briller avec éclat les qualités excellentes de son jeune disciple.

On a encore de miss Anna Porter : Octavia, 3 vol. in-12, 1801. — Le Chevalier de

Saint-Jean, 4 vol. in-12, 1818.— Les Frères hongrois, 4 vol. in-12, 1818.— Gilmour, 4 vol. in-12, 1819. — Le Jeûne de sainte Madeleine, 3 vol. in-12, 1819. — Don Sébastien, 4 vol. in-12, 1820.—Le Village de Mariendorpt, 4 vol. in-12, 1821.—Roche blanche, ou les Chasseurs des Pyrénées, 5 vol. in-12, 1822. — Honorine O'Hara, 4 vol. in-12, 1827.

PORTER (miss Jane), sœur de la précédente.

LES CHEFS ÉCOSSAIS, *roman historique, trad. par Dubuc*, 5 *vol. in*-12, 1810. — Jane Porter a raconté dans cet ouvrage les aventureuses destinées de Wallace. On y retrouve la résolution, la fermeté, le courage héroïque, les vertus privées, la constance en amour et en amitié que tous les historiens lui attribuent, et cet amour filial porté jusqu'au fanatisme de la vengeance; mais miss Porter lui a prêté aussi bien des traits qui ne conviennent pas à son caractère : Wallace aimait à s'endormir à l'ombre des vieilles forêts, couvert de sa cuirasse d'acier, à surprendre ses ennemis au sein des ténèbres, à couvrir de cadavres le champ du combat. Quand Édouard lui offrit un duché, ne répondit-il pas : *Le sang de mes ennemis, et non leur or! leurs tombeaux, et non leurs terres!* Un tel homme était loin de la douceur gracieuse que la romancière lui accorde. Cependant, malgré quelques légères invraisemblances, le roman des Chefs écossais est un de ceux qui peuvent se placer sur la même ligne que la plupart des meilleurs romans de Walter Scott.

Nous connaissons encore de miss Jane Porter : * Le Polonais, 3 vol. in-12, 1807.— Le Coin du feu du pasteur, 4 vol. in-12, 1817. — Le duc Christian de Lunébourg, 4 vol. in-12, 1824. — L'Entrée dans le monde, 4 vol. in-12, 1829.

POUGENS (Marie-Ch.-Jos.), fils naturel du prince de Conti, né à Paris le 15 août 1755, mort le 19 décembre 1833.

LES QUATRE AGES, *in*-18, 1819. — Sous ce titre, M. Pougens s'est amusé à retracer la longue et douce vie de deux habitants des délicieuses vallées de Tibur; les plaisirs de leur enfance, les passions de leur adolescence, les vertus de leur âge mûr et de leur vieillesse. Floridor et Flora sont nés le même jour : leurs parents, dont les habitations sont voisines, vivent dans les riantes campagnes arrosées par le rapide Anio, qu'Horace a tant de fois célébrées dans ses odes. Les deux enfants ne se quittent point; leurs jeux sont les mêmes : ils grandissent; de nouvelles sensations les agitent sans les tourmenter; Floridor découvre qu'il ne peut être heureux qu'avec sa Flora; leur union n'éprouve presque au-

cun obstacle. Époux, ils voient s'élever autour d'eux une petite colonie d'enfants dont ils font le bonheur. Après un siècle entier de cette heureuse existence, ils meurent comme ils étaient nés, le même jour : une même tombe les reçoit, et les regrets de toute la contrée les accompagnent. Il n'y a, dans ces aventures, rien qui flétrisse le cœur, qui attriste l'imagination : c'est le tableau d'une vie pure; c'est celui de la vie pastorale, non telle qu'elle est, mais telle qu'il serait à désirer qu'elle fût.

LETTRES D'UN CHARTREUX, *in*-18, 1820. — Ce roman offre, dans une vingtaine de pages, le tableau déchirant des ravages que fait, dans le cœur d'un être isolé de la société entière, cette passion de l'amour que pourtant Dieu donna aux hommes pour les dédommager du malheur d'exister. Cette passion n'a pour le solitaire ni charmes, ni délices; c'est un poison lent qui coule dans ses veines, trouble son cerveau, le remplit d'images fantastiques. Sans avoir commis de crime, le solitaire amoureux sent tous les tourments du remords. Dans le récit de cette anecdote, qui n'a rien que de très-vraisemblable, M. Pougens démontre combien se trompent les âmes faibles, qui, pour se soustraire à une passion que dans l'aveuglement d'une dévotion excessive elles nomment criminelle, s'enferment dans la solitude des cloîtres, se vouent à toutes les privations, croient acheter le ciel en renonçant aux plaisirs de la terre. L'ennemi qu'elles fuyaient, elles le trouvent au fond de leur cellule, plus puissant, plus formidable, entouré de fantômes effrayants. Le jeune Anatole n'a jamais connu qu'un amour; une seule fois, il entrevoit une femme dans les jardins de son couvent : elle n'a jeté qu'un regard sur lui, ne lui a dit que ces deux mots : *Pauvre infortuné!* et voilà son esprit qui s'égare, qui se remplit de chimères. Il aime, il adore celle qu'il ne verra jamais, et qui même ignorera toujours qu'elle est aimée; il lui écrit des lettres brûlantes qu'elle ne lira point : dévoré par une passion qui jamais ne sera satisfaite, qui même n'est pas soulagée, calmée par l'espérance, il sent son corps se dessécher, s'affaiblir, à mesure que sa raison s'altère; il ne trouvera de repos que dans la tombe. . .

ABEL, ou *les Trois pères*, *in*-12, 1820. — Élevé avec la plus grande rigueur par un père très-dévot, Abel, à dix-huit ans, a déjà commis deux fautes graves; il s'est laissé séduire par la gouvernante d'un curé, et a séduit à son tour une jeune fille. Pour ces deux fredaines, on le renferme pour quelque temps à Saint-Lazare, et il perd un emploi subalterne qui le faisait exister. Il sort de sa retraite moins bon qu'il n'y était entré, mais pas encore coupable; il va le devenir. Manette, la malheureuse victime de sa passion, a été rejetée de sa famille, s'est réfugiée dans un galetas où elle a mis au monde une fille. C'est là qu'Abel la retrouve, au

moment même où elle allait expirer de misère ainsi que son enfant. Que fera-t-il? Lui-même ne possède rien. Son premier mouvement est d'aller se proposer à un recruteur, et de porter aussitôt à sa malheureuse famille le prix de sa liberté; mais il ne peut réussir dans ce noble projet. Le hasard le conduit près d'un hôtel dont il a autrefois connu le propriétaire; il y entre pour y implorer quelques secours qu'il ne peut obtenir. Un moment il reste seul; une bague de peu de valeur est sous ses yeux : la prendra-t-il? Il hésite; mais Manette meurt de faim. Il emporte la bague, et va l'engager au Mont-de-Piété. Son espoir est de la retirer bientôt; mais son vol a été découvert, il est arrêté, jugé, condamné aux galères pour trois ans. Ces trois années cruelles s'écoulent lentement au milieu des bandits de toute espèce. Enfin, il recouvre sa liberté; mais un barbare préjugé le repousse partout. Après bien des aventures funestes qu'il faut lire dans le roman même, la victime des trop rigoureuses lois et des préjugés meurt sur un échafaud.

LETTRES DE SOSHÈNE A SOPHIE, *in*-18, 1821. — Ce roman a beaucoup d'analogie avec la Nouvelle Héloïse, et plaira aux personnes qui ont l'imagination exaltée; mais la plupart des lecteurs pourront bien trouver que quelques-unes des peintures sont un peu trop voluptueuses.

CONTES DU VIEIL ERMITE DE LA VALLÉE DE VAUXBUIN, 3 *vol. in*-12, 1821. — Intérêt dans le récit, charme dans le style, véritable philosophie, morale douce et touchante, telles sont les qualités de cet enfant des loisirs de l'ancien solitaire de Vauxbuin. Parmi les contes que renferme ce recueil, nous citerons particulièrement : les Si et les Mais; Bacthiar, ou les Méprises de l'amour-propre; Nicolas Flamel; Timon et Azoline, ou Entretien d'un misanthrope et d'une danseuse de l'Opéra; Amour, jeunesse et vanité; le Vizir Alokin et son moineau; le Souvenir de Mme Henriette d'Angleterre, ou Mon 31 décembre.

Nous connaissons encore de cet auteur : Jocko, anecdote détachée des Lettres inédites sur l'instinct des animaux, in-12, 1821. — Albérie et Sélénie, in-18, 1827. — Mémoires et Souvenirs, in-8, 1834 (ouvrage posthume).

POULLAIN DE SAINT-FOIX (G.-F.),
né à Rennes en 1698, mort le 25 août 1776.

***LETTRES D'UNE TURQUE A PARIS**, *écrites à sa sœur au sérail, avec les lettres de Nedim Goggia*, *in*-12, 1730. — Ces lettres sont un cadre élégant, où l'ingénieux écrivain a su enchâsser une satire fine des mœurs du temps, et une critique de quelques préjugés,

des réflexions badines ou solides, et des peintures de l'amour chez les différents peuples et dans diverses conditions.

PRÉVOST-D'EXILES (l'abbé),

né à Hesdin en 1697, mort le 23 novembre sur la route de Vincennes, où il fut surpris d'une attaque d'apoplexie; on le crut mort, et pour s'assurer de la cause de cette mort si subite, on ouvrit son corps; il revint à la vie sous le scalpel du chirurgien; mais les organes de la vie ayant été endommagés, il périt un moment après.

HISTOIRE DE M. CLÉVELAND, FILS NATUREL DE CROMWELL, ou *le Philosophe anglais*, 4 *vol. in*-12, 1732. — On peut reprocher à l'abbé Prévost l'abus qu'il fait de son imagination, et le défaut de ne savoir ni borner son plan, ni régler sa marche. Les Anglais ont quelquefois mieux connu que nous la composition des romans, dont plusieurs forment chez eux un tout composé de parties distinctes, et fixent le lecteur sur un objet dont ils ne le détournent jamais. L'abbé Prévost était bien éloigné de cette méthode; il entasse événements sur événements, et vous fait perdre de vue les personnages qui vous intéressaient, pour en introduire de nouveaux. Les premières parties de Cléveland sont très-attachantes, et il n'est personne qui n'ait frémi en suivant lord Axminster dans la caverne de Rumney-Hole. Les scènes les plus extraordinaires sont retracées dans ce roman; le héros vit dans des souterrains, seul, jusqu'à l'âge de seize ans; il s'y égare un jour; dans l'impossibilité de retrouver son chemin, il se couche par terre résolu à mourir. Il aperçoit un homme pâle, les habits en désordre; c'est milord Axminster, qui, pour se soustraire à la tyrannie de Cromwell, s'est réfugié comme lui dans ces vastes cavernes. Il le conduit à sa famille, où il voit Fanny, fille de milord Axminster. La peinture de l'amour qui naît dans deux jeunes cœurs, tout à fait étrangers au monde, est pleine de naturel et de vérité. Nous ne suivrons point ces amants au milieu des sauvages, à travers les périls qu'ils affrontent; nous nous contenterons de faire remarquer que toutes ces aventures sont remplies d'intérêt, et que la lecture en est attachante, qu'il est difficile de quitter le livre une fois qu'on l'a commencé. Les faits et les caractères, dans tout le premier volume, sont d'une imagination dramatique et d'une touche sombre et vigoureuse. L'épisode de l'île Sainte-Hélène commence par distraire le lecteur, et finit par s'en emparer, tant le morceau est original et intéressant! Enfin, l'auteur vous promène d'un bout du monde à l'autre, et les longues réflexions, les aventures incroyables, refroidissent la curiosité, qui d'abord était vivement excitée.

MÉMOIRES ET AVENTURES D'UN HOMME DE QUALITÉ QUI S'EST RETIRÉ DU MONDE, 8 *vol. in*-12, 1732-33. *L'Histoire du chevalier Desgrieux et de Manon Lescaut, formant le* 8e *volume, a été imprimée séparément sous ce titre un grand nombre de fois.* — Ce livre est le premier ouvrage de l'abbé Prévost, et c'est aussi celui où il a le plus prodigué les aventures, où il a fait le plus fréquent usage des incidents. Il est certain qu'à la faveur du titre de Mémoires il pouvait agglomérer dans ce seul roman tout ce que lui fournissait son imagination ; cependant il est des bornes à tout. Jeune encore, et dominé par cette imagination vive et féconde, l'abbé Prévost ne s'est souvenu en aucune manière de l'unité, car, non-seulement son ouvrage est composé de parties bien distinctes et absolument indépendantes les unes des autres, mais même dans chacune des différentes parties il ne s'est point donné la peine de suivre une marche uniforme et régulière. Dans la première partie de ces mémoires, qui concerne l'homme de qualité, il raconte non-seulement ses aventures, mais encore celles de sa fille, de son père et de son grand-père, de sorte que dans un seul volume, on trouve l'histoire de quatre générations entières : ajoutez à cela, qu'il faut encore entendre celles de tous ceux que l'auteur rencontre sur son chemin. Toutes ces aventures sont non-seulement amenées quelquefois d'une manière brusque et inattendue, mais encore elles sont trop souvent invraisemblables ; on croirait lire un conte des Mille et une Nuits, lorsqu'on arrive à l'histoire de sa captivité en Turquie et de ses amours avec la fille de son patron. L'histoire de cette demoiselle que ses frères condamnent à mort, et qui lui laissent un quart d'heure pour recommander son âme à Dieu, n'est-elle pas calquée sur celle de Barbe-Bleue ? — Dans les dernières parties, l'homme de qualité n'est plus qu'un personnage secondaire ; le principal héros est le jeune marquis de ***, dont il a été chargé de diriger l'éducation, et à qui il doit servir de mentor en lui faisant visiter les différentes cours de l'Europe. Cette histoire du marquis est fort intéressante en plusieurs endroits, mais malheureusement elle est encore interrompue par une multitude d'aventures arrivées à des personnages étrangers, et cette manie d'entasser événements sur événements est si forte chez l'homme de qualité, qu'après avoir dit qu'il va enfin raconter sans interruption l'histoire du marquis, il se laisse encore emporter à huit ou dix longues digressions. L'histoire du marquis même n'est pas finie, et l'on ne sait ce qu'il devient, non plus que sa maîtresse, qui va s'ensevelir dans un couvent, et dont il n'est plus question.

Ce qui donne un grand degré d'intérêt aux mémoires dont il est ici question, c'est l'époque choisie par l'abbé Prévost. L'homme

de qualité est censé avoir vécu sous le règne de Louis XIV, et avoir connu tous les grands hommes qui illustrèrent ce siècle mémorable. Il a eu l'adresse de les mettre plusieurs fois en scène. Tantôt c'est une conversation dont Racine et Boileau sont eux-mêmes les acteurs; tantôt c'est un discussion qui a lieu entre des étrangers sur les auteurs français, tels que Corneille, Crébillon, Boileau, Fontenelle et Saint-Évremont; il ne laisse point non plus échapper l'occasion de parler des grands événements qui eurent lieu pendant cette période. Ces événements, qui appartiennent à l'histoire, ne sont point déplacés dans ce roman, parce qu'ils ne sont là que comme accessoires, et que d'ailleurs ils sont amenés naturellement.

Le chef-d'œuvre de l'abbé Prévost est l'HISTOIRE DE MANON LESCAUT, qui, dans l'origine, n'était qu'un épisode des Mémoires d'un homme de qualité. Comment, dira-t-on peut-être, peut-on mettre tant de prix aux aventures d'une fille entretenue et d'un chevalier d'industrie? C'est précisément à ce titre que l'ouvrage paraît le plus remarquable. Quel mérite a donc l'auteur, puisque avec un pareil sujet il a su attacher et émouvoir? Comment deux enfants qui se prennent de passion l'un pour l'autre à la première vue, et qui semblent d'intelligence avant d'avoir pu se parler; qui abandonnent tous les deux leurs parents pour s'enfuir ensemble, sans se douter si l'on a dans la vie d'autre besoin que de s'aimer; qui se trouvent bientôt dans l'indigence, et dont l'une prend le parti de faire commerce de ses attraits, tandis que l'autre apprend à friponner au jeu; comment ces deux personnes, dont les aventures jusque-là paraissent si communes, inspirent-elles dès le premier instant un intérêt si vif, et qui, à la fin, est porté au plus haut degré? C'est qu'il y a de la passion et de la vérité, deux choses inappréciables dans tout ouvrage d'invention; c'est que cette femme, toujours fidèle au chevalier Desgrieux, même en le trahissant, qui n'aime rien tant que lui, mais qui ne craint rien tant que la misère; qui mêle un si grand charme à ses infidélités, dont l'imagination voluptueuse, les grâces, la gaieté, ont pris un si grand empire sur son amant, qu'une telle femme est un personnage aussi séduisant dans la peinture que dans la réalité; c'est que l'enchantement qui l'environne, sous le pinceau de l'écrivain, ne la quitte jamais, pas même dans la charrette qui la transporte à l'hôpital; c'est qu'en ce moment Manon, avec ses larmes qui l'inondent et ses beaux cheveux flottants qui la couvrent, liée par le milieu du corps, tendant les bras à son amant qui paye de quart d'heure en quart d'heure la permission de la suivre de loin, et qui attendrit jusqu'à ses impitoyables conducteurs, Manon semble être séparée de ses méprisables compagnes par le prestige qui suit par-

tout la beauté, et par cet intérêt qui naît toujours d'une grande passion; c'est que dans ce prodigieux attachement du chevalier, que les fautes et les malheurs de sa maîtresse ne font que redoubler, on ne peut méconnaître cet attrait réciproque qui entraîne et domine à jamais deux créatures nées l'une pour l'autre. Et qu'arrive-t-il à la fin? Que cette femme, si aimable jusque dans dans ses torts, devient ensuite admirable par sa constance et sa tendresse; que les erreurs d'une imagination ardente font place aux vertus d'une âme sensible; qu'après avoir été une maîtresse adorable, Manon devient une amante héroïque; qu'elle préfère la pauvreté, les dangers, la proscription de son amant à une alliance honorable et avantageuse avec un homme en place; que cette femme si délicate, si amollie par l'habitude des plaisirs, consent à fuir dans un désert avec celui qu'elle aime, plutôt que de s'en séparer, et trouve enfin la mort à côté de lui : exemple frappant de cette vérité morale, qu'il n'y a point d'âme qu'une grande passion n'élève au-dessus d'elle-même, et ne rende capable de tout. Quelle situation plus déchirante que celle de Desgrieux, lorsque sa malheureuse amante expire à ses côtés, épuisée de douleur et de fatigue, au milieu des déserts où elle l'a suivi! On éprouve rarement une émotion aussi profonde, un attendrissement aussi douloureux qu'au dénoûment de cet ouvrage.

LE DOYEN DE KILLERINE, *Histoire morale, composée sur les mémoires d'une illustre famille d'Irlande*, 6 *vol. in*-12, 1735. — Il y a dans ce roman des caractères bien soutenus et une intrigue mieux nouée que dans tous les autres romans du même auteur, celui de Manon Lescaut excepté; mais il a, comme les autres, le défaut de ne pas tenir tout ce que promet le commencement.

On a encore de l'abbé Prévost : * Le Pour et le Contre, ouvrage périodique composé de récits, d'anecdotes, de traductions et de jugements sur la littérature anglaise, 296 numéros, ou 20 vol. in-12, 1733-40. — * Campagnes philosophiques, 4 part. in-12, 1741. — Histoire de Marguerite d'Anjou, 2 vol. in-12, 1741. — * Histoire d'une Grecque moderne, 2 vol. in-12, 1741. — * Mémoires pour servir à l'histoire de Malte, ou Histoire de la jeunesse du commandeur de ***, 2 vol. in-12, 1742. — Mémoires d'un honnête homme, in-12, 1745. — Le Monde moral, 2 vol. in-12, 1760. — * Mémoires pour servir à l'histoire de la vertu, 4 vol. in-12, 1762.

PUCKLER-MUSKAU (le prince),
ne au château de Muskau, dans la haute Lusace, le 30 octobre 1785.

MÉMOIRES ET VOYAGES DU PRINCE PUCKLER-MUSKAU, 4 *vol. in*-8, 1832. — Le père du prince Puckler-Muskau, l'un des plus riches seigneurs de la Saxe, avait titre de conseiller à la cour, et le jeune prince fut élevé avec toute la dignité convenable à sa fortune et à son rang; il fit quelques études à Dresde, puis à Leipzig, puis à

Halle, et un beau jour il quitta l'université pour entrer dans les gardes du corps du roi de Saxe. Ici commença le roman de sa vie. En prenant l'uniforme d'officier, il devint dandy et homme à bonnes fortunes. Quelques-unes de ses années se passèrent ainsi dans un enchaînement continuel de rêves d'amour et de joies féeriques. A la fin, le héros des salons de Dresde se lassa de toutes ses conquêtes; il fit atteler les chevaux à sa voiture et s'en fut visiter les Alpes. A son retour, il devint, par la mort de son père, maître de sa vaste seigneurie. En 1813, il rentra au service, et le duc de Weimar le choisit pour aide de camp. Plus tard, il fut envoyé en mission en France et en Angleterre, revint en Allemagne, et vécut dès lors tantôt à Dresde, tantôt à Berlin, et le plus souvent à Muskau; car il sentait de jour en jour s'accroître le sentiment de tristesse qui, de bonne heure, s'était manifesté en lui; il fuyait les hommes et se plongeait dans la solitude. Bientôt cette solitude elle-même lui parut monotone. Il se sentit fatigué de voir toujours le même monde, et il partit. Il partit, non plus comme la première fois avec un cœur jeune, avec une imagination toute pleine de chimères; les jouissances du luxe avaient émoussé ses forces, la satiété avait amené le dégoût; il se trouvait enfin atteint d'une vague douleur qu'il porte de contrée en contrée, mais qu'il porte avec esprit et qu'il exprime parfois sous la forme d'une sincère et touchante élégie, et parfois aussi sous celle d'une mordante épigramme. Le voyageur passe avec un dédain moqueur au milieu du monde, et fouette sans pitié le ridicule qui le choque, le vice qui l'irrite. Les salons aristocratiques de Londres savent tout ce qu'il y a de finesse dans ses observations, d'amer dans sa critique. Le plus souvent encore, le prince pourrait fort bien se moquer de nous, si nous prenions trop au sérieux sa prétendue tristesse, car il passe avec une charmante légèreté d'esprit d'une heure de bal à une heure de méditation, du mouvement de la foule dans les grandes villes à la solitude dans les montagnes; tantôt voyageant comme un prince avec ses laquais et sa voiture armoriée, tantôt prenant le sac de l'étudiant, le bâton de pèlerin et parcourant à pied les vallées désertes, les rochers sauvages, partout notant ses impressions, sans trop s'inquiéter de ce qu'elles deviendront. Au fond, il est comme tous les hommes qui ont souffert; la nature a pour lui un charme mystérieux qu'il a vainement cherché dans le monde. Quand il l'a fuie pendant quelque temps, il y revient avec une nouvelle ardeur, et il la décrit non point avec la majesté de Rousseau, avec la sublime poésie de Byron, mais avec une affection vraie et une grande variété de tons et de couleurs. Les mémoires du prince de Puckler de Muskau sont écrits jour par jour, au hasard de sa plume et de sa pensée, avec

une prolixité capricieuse, mais sincère. Le noble voyageur, à défaut de savoir et de réflexion, possède au moins un mérite incontestable, la modestie et la bonne foi; malgré la complaisance avec laquelle il raconte jusqu'à ses propres bons mots, il ne se fait guère illusion sur la profondeur de ses idées ou la portée de son esprit; il recueille avidement, avec une enfantine curiosité, les anecdotes les plus diverses, et les expédie à sa chère Julie, telles à peu près qu'il les a reçues, sans chercher à les embellir par les artifices du style et de l'imagination. En résumé, les lettres du prince Muskau offrent une lecture amusante et variée, assez réellement instructive; non pas qu'on y rencontre une seule discussion sérieuse, c'est partout et à tout propos une parole familière, paresseuse, vagabonde, amoureuse de ses aises, comme l'esprit de l'auteur, allant où il lui plaît d'aller, se reposant à sa guise, se détournant de sa route au moindre caprice.

Le récit du voyage du prince Puckler de Muskau parut en 1830, sans aucun nom d'auteur et sous le titre de *Lettres d'un mort*. Ce livre produisit en Allemagne une assez grande sensation. Toute la critique entra en émoi à la lecture d'une œuvre empreinte d'un cachet original, et le mystère dont elle était entourée servit encore à augmenter le succès. Goëthe lui-même accorde aux Lettres d'un mort une mention flatteuse, et M. de Varnhagen, l'un des écrivains actuels les plus distingués de l'Allemagne, les loue très-spirituellement. Le premier livre ne renfermait que le voyage du prince en Angleterre. Plus tard il y joignit un voyage en Irlande et en Italie, puis un voyage en France, dans lequel il se montra, contre son habitude, fort indulgent et fort louangeur. Il publia encore sous le titre de *Tuti fruti* un recueil de pensées détachées, de tableaux de voyage et de nouvelles, où l'on trouve des contes qui rappellent souvent l'esprit de Tieck, l'imagination d'Hoffmann, et des pages pleines de finesse et de cette gaieté satirique que les Anglais appellent *humour*. Maintenant le prince a entrepris un voyage en Afrique et en Amérique, qui nous promet des volumes dignes d'être mis à côté de ceux qu'il a écrits sur notre vieille Europe.

On a encore du prince Puckler-Muskau : De tout un peu, 4 vol. in-8, 1834. — Chroniques, lettres et journal de voyage, 3 vol. in-8, 1837.

QUATREMÈRE D'ISJONVAL (Mme S.-H.).

* ELMA, ou *le Retour à la vertu*. — L'auteur semble avoir pris à tâche de découvrir au lecteur les secrets du beau sexe, car on ne les lui cache pas dans le roman d'Elma, et là, les faits inspirent d'autant plus de confiance que c'est une femme qui les révèle en

conscience, et, sans doute, d'après des notions exactes. Or, cette femme ne nous parle que des faiblesses, des chutes et des rechutes de son sexe. Ici, c'est une marquise qui raconte les aventures galantes de sa vie; ailleurs, c'est une comtesse qui vaut bien la marquise en fait d'écarts et de chutes; là, c'est une vicomtesse très-sage et très-vertueuse qui s'empoisonne de désespoir pour une infidélité que lui a faite son amant; enfin, c'est une baronne qui se dévoue, pendant sa jeunesse, aux perfidies des amants, et qui s'en croit quitte pour dire, quand elle est vieille, que les hommes sont des traîtres dont elle saura se méfier désormais. Il est vrai que les infidélités des hommes sont rudement punies dans le roman d'Elma; Mme S. H. D. envoie impitoyablement à la mort tout homme qui a séduit une jeune fille ou une jeune femme; elle les fait tous périr sur l'échafaud. Ce roman, du reste, se compose entièrement d'épisodes, et il n'est pas plus consacré à l'histoire d'Elma qu'à celles de sept ou huit autres personnages que l'auteur fait intervenir pour remplir son cadre.

Nous connaissons encore de cet auteur : * Les Épreuves de l'amour et de la vertu, 2 vol. in-18, 1797.—* Le Père Emmanuel, ou l'Ascendant de la vertu, 2 vol. in-12, 1805.

QUESNÉ (Jacq.-S.), né à Pavilly en 1778.

LETTRES DE LA VALLÉE DE MONTMORENCY, *in*-12, 1816. — Un style incorrect et barbare, des tableaux ridicules et licencieux, des situations usées, un fatras scientifique, philosophique et politique; tels sont les éléments de cet ouvrage, dont nous nous dispenserons de faire l'analyse.

HISTOIRE D'ADOLPHE ET DE SILVÉRIE, *suivie de M. d'Orban*, 2 *vol. in*-12, 1822. — Adolphe brûle d'un amour incestueux pour Silvérie, sa sœur. Cependant son cœur est vertueux, et il est sur le point de chercher dans la mort le terme de ses maux, lorsque leur père, officier supérieur qu'ils croyaient mort dans la campagne de Moscou, revient dans ses foyers. Il découvre à Adolphe qu'il n'est point son fils, mais seulement son neveu. Les deux amants, au comble de la joie, unissent leur destinée, et oublient dans les plaisirs de l'hymen les peines que leur a causées l'amour. Cet ouvrage est précédé d'un petit ouvrage sur l'art du romancier.

Nous connaissons encore de ce trop fécond romancier : Le Naufrage, broch. in-8, 1795. — Eugène et Sophie, in-18, 1797.— Lettres de Verteuil, 2 vol. in-18, 1798.— Les Cinq voleurs de la forêt Noire, in-18, 1799. — Les Folies d'un conscrit, 2 vol. in-18, 1800. — Busiris, ou le Nouveau Télémaque, 2 vol. in-12, 1801. — Le jeune Matelot, in-18, 1801. — Les Journées d'un vieillard, in-8, 1804. — Mon Aventure dans la diligence, broch. in-8, 1808 (brûlée par ordre du ministre de la police). — Mémoires de Céran de Valméhil, in-18, 1813. — Marcelin, 2 vol. in-12, 1815. — Mémoires de

M. Girouette, in-12, 1818. — Les Intrigues du jour, in-12, 1820. — Histoire de Solarice, 2 vol. in-12, 1822. — Mémoires du capitaine Landolphe, 2 vol. in-8, 1823. — Le Moissonneur, 3 vol. in-8, 1824-25. — Confessions de J. S. Quesné, 2 vol. in-8, 1828. — Mémoires du comte de Montblas, in-8, 1830.

QUEVEDO DE VILLEGAS

(don Francisco), littérateur espagnol, mort en 1645.

LES VISIONS DE QUEVEDO, *traduit de l'espagnol, par L...*, 2 *vol. in-12*, 1812. — *Ce roman avait déjà été traduit par l'abbé Bérault Bercastel, en* 1756, *sous le titre de Voyages récréatifs du chevalier de Quevedo, in-12*, 1750. — Les Visions de Quevedo sont un recueil de petits ouvrages qu'il avait composés à différentes époques, mais dont le cadre est le même, et dont le but est toujours la critique des mœurs. L'ouvrage est divisé en sept nuits. Dans la première, Quevedo visite un possédé, et s'entretient longuement avec le démon qui s'est emparé du corps de ce malheureux, et qui lui apprend qu'il y a beaucoup de poëtes en enfer, ainsi que beaucoup de gens de justice. Dans les quatre nuits suivantes, l'auteur voit successivement le Palais de la mort, le Jugement dernier, le Pays de l'amour et le Monde; le Songe des crânes est un tableau du jugement dernier dans le genre grotesque : il est impossible d'être plus gai en traitant un sujet si grave, de peindre d'une manière plus piquante les abus des différents états, et les vices des hommes de toutes les classes. En général, les tailleurs, les apothicaires et les médecins sont les plus maltraités; le supplice de ces derniers est de se purger, de se saigner, de se droguer les uns les autres; en un mot, de se traiter comme ils ont traité les autres sur la terre, sans pouvoir se donner la mort, et en maudissant l'insuffisance de leur art, pour la première fois inhabile à détruire. Les deux dernières nuits, Quevedo les passe en enfer.

Nous connaissons encore de cet auteur : Le Conteur de nuit, ou l'Aventurier nocturne, in-12, 1731, roman satirique dans lequel les mœurs nationales sont peintes d'une manière très-divertissante; il a été réimprimé sous le titre de : Le fin Matois, ou Histoire de Grand-Taquin, et sous celui de l'Aventurier Buscon, 3 vol. in-12, 1776.

QUINET (Edgard).

AHASVÉRUS, *in-8*, 1834. — Ahasvérus n'est rien moins que l'humanité personnifiée dans un homme, emprunté à la fable du Juif errant. L'ouvrage est coupé en quatre journées : la Création, la Passion, la Mort et le Jugement dernier. La Création, c'est la peinture de l'Orient primitif, avec ses croyances absolues et gran-

dioses, sa civilisation massive, dont la fatalité est l'unique loi. Avec la seconde journée, l'homme commence son voyage sans fin vers l'Occident. Ahasvérus, d'abord simple pasteur comme Abraham et Jacob, est devenu conquérant avec Sésostris et Alexandre; encore un effort et le Christ va naître, une autre lutte commencera. C'est celle qui remplit la troisième journée. Nous sommes à la porte du moyen âge. Ahasvérus, encore fatigué de sa longue marche, arrive à la porte de Worms, c'est au XIXe siècle. Il y rencontre deux génies sous la forme de femmes, l'une vieille, l'autre jeune. Mob, la vieille, c'est la matière qui a vécu autant que le Juif errant, et qui vieillira comme lui; tous les mauvais instincts, tous les appétits déréglés, les inclinations matérielles, Mob les résume et les représente. La jeune Rachel représente le contraire : c'est la spiritualité, l'âme, le dévouement confiant, l'amour inépuisable, l'espérance céleste. Rachel est la servante de Mob, comme l'esprit est soumis à la matière, comme l'âme obéit au corps. Sans ces deux femmes, Ahasvérus n'est rien, avec elles il est tout : un mélange de foi et de doute, de résignation et de colère, d'amour et de haine; c'est le véritable homme moderne, tel qu'une civilisation en marche a dû le constituer. La quatrième journée est tout à l'avenir, à un avenir consolateur, tel que le présent peut nous en donner l'espoir. En commençant, l'homme était vaincu par la nature, maintenant il en a triomphé, Rachel l'a emporté sur Mob, Ahasvérus est tout à Rachel, tout à la croyance, tout à Dieu. L'homme, Ahasvérus, au bout de son long voyage, a recueilli et thésaurisé toutes les beautés de sa création. Il l'a domptée, âme et matière, chair et esprit. Il n'est plus mortel, il est verbe à son tour. — Ce roman semblera bizarre à beaucoup de monde; mais il renferme de grandes et saisissantes beautés.

RABAN.

Aucun des ouvrages de ce fécond romancier ne nous étant tombé sous la main, nous nous bornons à donner la liste des nombreux romans qu'il a publiés ou qu'on lui attribue: * Les deux Eugènes, ou dix-sept pères pour un enfant, 3 vol. in-12, 1819.—* Farville, ou Blanc et Noir et Couleur de rose, 2 vol. in-12, 1819. — L'Époux parisien, 3 vol. in-12, 1820. — Quatre Titres pour un, 2 vol. in-12, 1820. — Monsieur Corbin, 2 vol. in-12, 1821. — Blaise l'Éveillé, 3 vol. in-12, 1823. — Le Curé capitaine (ouvrage condamné comme contenant des outrages à la morale publique), 4 vol. in-12, 1819. — Mes Caravanes, 2 vol. in-12, 1824. — Mon Cousin Mathieu, 2 vol. in-12, 1824. — La Femme jésuite, in-32, 1828. — Les Jumeaux de Paris, 3 vol. in-12, 1827. — *Mémoires d'un forçat, ou Vidocq dévoilé, in-8, 1828-29. — La Fille du commissaire, 3 vol. in-12, 1828. — Suzette, 2 vol. in-12, 1828. — Le Gentilhomme normand, 4 vol. in-12, 1825. — Le Conscrit, 3 vol. in-12, 1829. — La Patrouille grise, 4 vol. in-12, 1830. — L'Incrédule (saisi en 1824), 2 vol. in-12, 1831.—La Vie d'une jolie femme, 4 vol. in-12, 1831. — L'Orpheline de quatre-vingt-treize, 3 vol. in-12, 1831. — La Jeunesse d'un grand vicaire, 3 vol. in-12, 1832. — La Vie d'un soldat, 4 vol. in-12,

1832. — Le Sacristain, 4 vol. in-12, 1832. — La Résurrection, 4 vol. in-12, 1832.— Bonnard, ou le Fils du sergent, 4 vol. in-12, 1832. — Le Siége d'Anvers, 2 vol. in-12, 1833.— Jules le Rouge, 4 vol. in-12, 1833.— Le Curé de village, 2 vol. in-12, 1833. — Mon Compère Mathurin, 4 vol. in-12, 1833. — Albert Jacquenard, 3 vol. in-12, 1833. — La Baronne et le Bandit, 4 vol. in-12, 1833. — Victoires, conquêtes et revers d'une femme de qualité, 4 vol. in-12, 1833.— L'Obligeant, 3 vol. in-12, 1834.— Le Bonnet rouge, 4 vol. in-12, 1834. — Les Ouvriers, 4 vol. in-12, 1834. — La Vie d'un garçon, 3 vol. in-12, 1835. — Les Cuisiniers, 2 vol. in-12, 1837.

RABELAIS (François),

successivement moine, médecin, chanoine de Saint-Maur, et curé de Meudon; né à Chinon vers 1483, mort vers 1553.

ŒUVRES DE MAITRE FRANÇOIS RABELAIS, *anciennement publiées sous le titre de Faits et dicts du grand Gargantua et de Pantagruel*, 3 *vol. in*-18, 1767. — *Les mêmes, édition variorum, augmentée de pièces inédites, des songes drolatiques de Pantagruel (recueil de* 120 *caricatures au trait), ouvrage posthume, avec l'explication en regard, des remarques de le Duchat, Bernier, Motteux, l'abbé de Marsy, Voltaire, Ginguené, etc., et d'un nouveau commentaire historique et philosophique par MM. Esmangart et Éloi Joanneau*, 9 *vol. in*-8, *avec* 12 *grav. et* 120 *dessins*, 1823–26. — *Avant la publication de cette dernière édition, la plus belle et la plus recherchée était celle d'Amsterdam*, 3 *vol. in*-4, 1741, *ornés de fig., par B. Picard.* — « Ce livre, dit la Bruyère, est une énigme inexplicable; c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queue de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingénieuse, et d'une sale corruption : où il est mauvais, il passe bien loin au delà du pire; c'est le charme de la canaille : où il est bon, il va jusqu'à l'exquis et à l'excellent; il peut être le mets des plus délicats. » Pour une certaine classe de lecteurs, Rabelais est le plus ancien et le plus gai des philosophes français. Pour quelques-uns, Rabelais n'est qu'un bouffon de cour, sur le compte duquel on met des anecdotes prétendues plaisantes, et presque toutes indécentes ou invraisemblables. Pour d'autres, c'est l'auteur d'une douzaine de contes ingénieux, mais qu'il faut souvent acheter par douze pages d'ennui. Pour d'autres, enfin, c'est un homme très-spirituel, très-instruit, très-capable même de penser fortement, mais qui, trop enclin à se jouer des idées des autres et des siennes, et surtout de ses lecteurs, a semé au hasard le burlesque et le plaisant, l'excellent et l'absurde, dans un roman que rendent à peu près inintelligible des allusions dont nous n'avons pas la clef, et un langage qui ne ressemble plus au français, tel qu'on le parle aujourd'hui.

Mettre en scène toutes les passions, tous les abus, tous les états, en un mot le présent tout entier, et tendre à réformer les vices et les mœurs par le ridicule, plus sûrement que par d'aigres déclamations, tel fut le but très-philosophique que se proposa Rabelais; une allégorie charmante assigna jadis la folie pour guide à l'amour; Rabelais voulut la donner pour interprète à la sagesse. Mais comment parler le langage dangereux de la vérité, comment exercer sur les abus les plus accrédités sa libre censure, sans compromettre sa sûreté personnelle, sans manquer le but de son ouvrage, en lui suscitant des persécutions qui lui auraient imprimé la couleur d'un parti? Rabelais chercha un passe-port pour toutes ces hardiesses dans les saillies fréquentes de la bouffonnerie, dont les tournures énigmatiques, les allusions plus ou moins naturelles et forcées, les épigrammes plus ou moins détournées et directes. En d'autres temps, il eût été un moraliste profond et piquant: jeté parmi des hommes qui ne sortaient guère de la barbarie que par les convulsions du fanatisme, il dut écrire une satire burlesque. Rabelais a pris pour son premier héros Gargantua, personnage gigantesque, sur qui depuis longtemps on racontait bien des merveilles. Gargantua vit plusieurs siècles, et, par une heureuse prérogative, il fait participer à sa longévité les personnes qui l'entourent et qui passent, sans avoir vieilli, au service d'un fils qu'il a engendré à l'âge de cinq cent quatre-vingt-quatre ans; sa force n'est pas moins prodigieuse que sa taille, et sa naissance est un véritable miracle. Son fils Pantagruel ne lui cède en rien : sous sa langue une armée entière se met à l'abri de la pluie; dans sa bouche et dans son gosier se trouvent des villes qui renferment une population immense, etc., etc. Les détails du roman n'ont pas plus de vraisemblance que ces données fondamentales, et, dans l'exécution, l'originalité va quelquefois jusqu'à la bizarrerie, et la bouffonnerie jusqu'à la bassesse. Suivre cet auteur serait une tâche impraticable, puisque le plan même de son livre exigeait qu'il affectât sans cesse un désordre capable d'égarer tous les regards dont l'attention n'aurait pas été bienveillante; nous nous contenterons donc de rappeler les traits les plus marquants de son ouvrage. L'absurdité des livres dont on encombrait les bibliothèques, et l'instruction publique, l'éloquence barbare du pédant de collége, sont vouées au ridicule dans la harangue de *Jonatus de Bragmardo*, dans la dispute par signes de Panurge et de l'Anglais *Thaumaste*, et dans la description des prodiges que la science opère au pays de la *Quinte-Essence*, ou royaume d'*Entéléchie*. La peinture charmante de *l'abbaye de Thélème*, où les personnes des deux sexes étaient assez bien élevées pour que les mots *Fay ce que vouldras* composassent toute la

règle de l'ordre, contraste admirablement avec les jeux dégoûtants qui servent à Gargantua pour tuer le temps, et qui rappellent les passe-temps de la cour et des grands sous le règne de Henri IV, et sous la minorité de Louis XIII. Le troisième livre presque entier est consacré à tourner en ridicule tous les genres de divination dont on se servait alors, pour dérober à l'avenir ses secrets; le sujet sur lequel on cherche à s'éclairer en vaut la peine; il s'agit de savoir si Panurge, en se mariant, court un danger qu'il a volontiers fait essuyer à beaucoup d'autres. Dans ce chapitre, Pantagruel rencontre Panurge, vrai chevalier d'industrie, qui devient son favori, et pour lequel il supporte les fatigues d'une longue navigation, afin de consulter l'oracle de la *dive bouteille*, dont la réponse doit décider Panurge à braver un malheur qu'on lui représente comme presque inséparable de l'union conjugale. Des épigrammes amères contre les commentateurs qui ont souillé de leurs *gloses* l'or pur du droit romain, un procès dont il n'est pas aisé de saisir le fond, où les plaidoiries défient les intelligences les plus subtiles, et que termine, à la satisfaction des deux parties, un arrêt tout aussi peu intelligible; un juge de village qui, sur deux mille trois cents et tant de sentences qu'il a rendues en jouant aux dés alternativement pour le demandeur et pour le défendeur, se trouve n'avoir failli qu'une fois, sont les premiers traits que lance Rabelais contre les abus subalternes de l'administration de la justice. Portant plus haut ses coups, il ose ensuite peindre, sous le nom de *chats fourrés*, les magistrats supérieurs, qui déjà s'élevaient au-dessus de la puissance royale, comme de la puissance des lois. Dans les tableaux du pays de *Papimanie* et de *l'île Sonnante*, il montre comment s'employaient les trésors dont, aux dépens de la France abusée, le concordat enrichissait la cour de Rome.

Le succès rapide de l'œuvre de Rabelais engagea un grand nombre d'écrivains à s'essayer à manier après lui cette arme du ridicule dont il avait fait sentir toute la puissance. De tous ceux qui méritent d'être nommés, nous citerons : Bonaventure Desperriers, auteur du *Cymbalum mundi;* Arthur Thomas, sieur d'Embry, auteur de la *Description de l'île des Hermaphrodites;* les auteurs de la *satire Ménippée;* Th. Agrippa d'Aubigné, auteur des *Aventures du baron Foeneste;* Henri Estienne, à qui l'on doit l'*Apologie pour Hérodote;* Beroald de Vervile, auteur du *Moyen de parvenir*, etc., etc., etc. — Conter avec grâce, dit l'auteur à qui nous avons emprunté cet article (1), avec esprit, avec finesse et variété, est un art précieux : mais un art encore plus rare est

(*) M. Eusèbe Salverte. Rev. encyclop. T. 19, 1823, pag. 88.

celui de conter si simplement que les traits piquants ressortent d'eux-mêmes, sans qu'il paraisse que l'auteur ait songé à être ingénieux, plaisant, épigrammatique. Dans cet art, peu d'écrivains ont égalé Rabelais; aucun ne l'a surpassé.

RADCLIFFE (Anne WARD, dame),
née à Londres le 9 juillet 1764, morte le 7 février 1822.

Douée d'une imagination aussi sombre que féconde, mistress Radcliffe avait parcouru plusieurs contrées de l'Europe, voyagé dans la Hollande, sur les lacs pittoresques du comté de Westmoreland, sur les bords du Rhin, et les souvenirs de ces lieux divers avaient rempli son âme des idées les plus romanesques; de là ces descriptions brillantes dont elle embellit ses compositions.

LES CHATEAUX D'ATHLIN ET DE DUNBAYNE, 2 *vol. in*-12, 1819 (l'original est de 1789). — La scène de ce roman se passe en Écosse, dans les siècles d'ignorance; mais on n'y remarque rien qui puisse donner une idée des mœurs et de l'aspect particulier du pays.

JULIA, ou *les Souterrains du château de Mazzini*, *trad. par Moyln*, 2 *vol. in*-12, 1798 (l'original, publié en 1790, est intitulé : *The Sicilian*). — On trouve dans ce roman le luxe et la fécondité d'imagination qui étaient le caractère distinctif des compositions de l'auteur. Des aventures sans nombre, qui se succèdent rapidement, avec tous les changements d'un danger évité au moment où il paraît inévitable, entraînent le lecteur; et les riches tableaux et les descriptions qui relèvent l'action sont celles d'un conte oriental. — Le Sicilien fit assez de sensation parmi les lecteurs de romans, au temps où il parut; dans le fait, mistress Radcliffe peut réclamer le mérite d'avoir été la première à introduire dans ses fictions en prose un style descriptif animé et un récit touchant, qui jusqu'alors n'avaient été d'usage que dans la poésie.

LES MYSTÈRES D'UDOLPHE, *trad. par Mlle V. de Chastenay*, 4 *vol. in*-12, 1797. — Le manuscrit de ce roman, dont le titre seul fut un charme, fut payé par le libraire cinq cents livres sterling. Le public le dévora dès son apparition; dans les familles nombreuses, on se passait de l'un à l'autre les volumes, on se les arrachait de main en main, et les plaintes portées contre ceux dont les occupations étaient ainsi interrompues, étaient un tribut général payé au talent de l'auteur. La situation, les malheurs de l'héroïne donnent à ce roman la physionomie de celle du Roman de la Forêt; mais cette ressemblance est celle que l'on aime à trouver dans les tableaux du même peintre, destinés à faire le pendant l'un de

l'autre. Tout, dans les Mystères d'Udolphe, est développé dans un cadre plus grand que dans le Roman de la Forêt; l'intérêt est plus vif, les descriptions sont plus sombres, les caractères distingués par des traits plus mâles et plus gigantesques. Montoni, homme déterminé, chef de condottieri, est auprès de la Mothe et de son marquis ce qu'est un ange déchu de Milton auprès du lutin d'une sorcière. Adeline est enfermée dans un manoir en ruine; mais Émilie est emprisonnée dans un vaste château construit au temps de la féodalité; l'un est attaqué par des bandes de soldats mercenaires, et l'autre est seulement menacé par des officiers de police. Le paysage ne diffère pas moins: le tableau calme et borné d'une forêt contraste avec les montagnes majestueuses de l'Italie. Cependant, des personnes dont le jugement doit être compté pour quelque chose, préfèrent la simplicité du Roman de la Forêt au style plus large et plus brillant des Mystères d'Udolphe; mais la grande majorité des lecteurs donne à ce dernier ouvrage la palme qu'il mérite réellement pour la magnificence de la description et la conception plus élevée des caractères.

L'ITALIEN, ou *le Confessionnal des Pénitents noirs*, *trad. par A. Torelet*, 3 *vol. in*-12, 1797. — Les libraires achetèrent le manuscrit de l'Italien huit cent livres sterling, et le public jugea ce roman aussi favorablement que ceux qui l'avaient précédé. En employant le talent qui lui était particulier, et en peignant dans un style dont on peut lui attribuer l'invention, mistress Radcliffe évita de se répéter et de se copier. Elle fit choix, dans l'Italien, du puissant ressort de la religion romaine, et par là eut à sa disposition moines, espions, donjons, muette obéissance du fanatisme, le sombre et tyrannique esprit du prêtre hypocrite, toutes les foudres du Vatican et toutes les terreurs de l'inquisition.—Un jeune homme d'une haute naissance, et possédant une fortune considérable, devient amoureux d'une demoiselle qui n'en a point, dont la famille est inconnue, et qui a la beauté et les talents ordinaires d'une héroïne de roman. La famille du jeune homme repousse l'idée d'une pareille union : l'orgueil de sa mère s'en indigne; elle appelle à son aide le véritable héros de l'histoire, son confesseur, un père Schedoni, caractère aussi fortement dessiné, aussi détestable par les crimes qu'il a autrefois commis que par ceux qu'il est encore disposé à commettre; redoutable par ses talents et par son énergie, à la fois hypocrite et débauché, insensible et implacable. A l'aide de cet agent, Vivaldi, l'amant, est jeté dans les prisons de l'inquisition, et Hélène, l'objet de son amour, est emmenée dans une caverne obscure, où, craignant qu'un complice ne trompe ses fureurs, le moine se décide à l'immoler de ses propres mains. Jusqu'ici l'histoire, ou au moins la situa-

tion, ne diffère pas beaucoup des Mystères d'Udolphe; mais la belle scène où le moine, en levant le poignard pour frapper sa victime endormie, reconnaît sa fille, est neuve, grande et sublime; l'horreur qu'éprouve un scélérat qui, prêt à commettre un assassinat, vient d'échapper à un crime encore plus horrible, est le plus beau tableau que le pinceau de mistress Radcliffe ait tracé. — Le détestable Schedoni rencontre un être aussi méchant que lui, qui déjoue ses complots, et il est enfin accusé et convaincu par ce même homme, qui avait été son confident. La curiosité reste longtemps suspendue et comme haletante dans le cours de ces intrigues, par lesquelles mistress Radcliffe savait si bien exciter l'intérêt.

VOYAGE EN HOLLANDE, *fait dans l'été de* 1794, *sur la frontière occidentale de l'Allemagne et les bords du Rhin; auquel on a joint des observations pendant une excursion aux lacs des comtés de Lancaster, de Westmoreland et de Cumberland, trad. par Cantwell*, 2 *vol. in*-8, 1799. — On ne trouve dans cette relation nul mélange de l'imagination romanesque d'Anne Radcliffe; elle y décrit avec simplicité les lieux qu'elle a parcourus, et les événements qui se sont passés sous ses yeux.

LA FORÊT, ou *l'Abbaye de Saint-Clair, trad. par Soulès*, 2 *vol. in*-12, 1800. — Ce roman, publié en 1791, plaça mistress Radcliffe au premier rang des écrivains dans son genre de composition, et elle n'en est pas descendue depuis cette époque. Dans cette nouvelle production, son imagination s'était soumise à un plan plus régulier. Les caractères, quoique peut-être il n'y ait rien de bien original dans leur conception, sont peints avec un art bien supérieur à celui que l'auteur avait montré dans ses ouvrages précédents; celui de la Mothe est dessiné avec un talent particulier; et presque tout l'intérêt repose sur les vacillations de ce personnage, plus faible et plus vicieux que scélérat, et qui est néanmoins toujours sur le point de devenir l'agent des atrocités que son cœur désavoue. C'est l'homme indigent qui a connu des jours plus heureux; dans son dépit contre le monde, d'où il a été chassé avec mépris, et condamné par les circonstances à chercher un asile dans un château en ruine, plein de mystères et d'horreurs, il se venge en exerçant un sombre despotisme dans sa famille, et en tyrannisant ceux qui ne lui cèdent que par le sentiment du devoir. Un agent plus puissant apparaît sur la scène, prend de l'ascendant sur cet esprit cruel, mais irrésolu, et, employant alternativement la séduction et la terreur, le force à devenir l'agent de ses desseins contre la vertu et même contre la vie d'une orpheline que la reconnaissance, l'honneur et l'hospitalité lui faisaient une loi de chérir et de protéger. L'héroïne a l'innocence, la can-

leur et la simplicité qui sont l'apanage obligé des héroïnes; mais elle se distingue cependant par quelques traits particuliers. — Le public accueillit cette nouvelle production d'Anne Radcliffe avec enthousiasme; il fut ébloui d'une composition qui excitait une terreur mystérieuse, tandis que, par des incidents toujours nouveaux, l'intérêt restait toujours suspendu, et la curiosité éveillée. Le roman produisait d'autant plus d'effet qu'il était varié et relevé par les descriptions tour à tour gracieuses, sombres ou terribles, du château en ruine et de la forêt dont il était environné.

GASTON DE BLONDEVILLE, ou *Henri III tenant sa cour à Kenilworth, trad. par Defauconpret*, 3 *vol. in*-12, 1826. — C'est un roman posthume, écrit dans la manière ordinaire de l'auteur.

Plusieurs autres romans ayant été publiés sous le nom de mistress Radcliffe, nous croyons devoir joindre à son article les titres des romans qui lui ont été faussement attribués : Le Tombeau, 2 vol. in-12, 1822. — Les Visions du château des Pyrénées, 4 vol. in-12, 1809.— Le Couvent de Sainte-Catherine, 2 vol. in-12, 1810.—L'Ermite de la Tombe mystérieuse (par M. Lamothe-Langon), 3 vol. in-12, 1815. — L'Abbaye de Grasville, 4 vol. in-18, 1798. — Rose d'Ottenberg (par M. Brayer Saint-Léon; voy. ce nom), 3 vol. in-12, 1830. — On a aussi faussement attribué en Angleterre à mistress Radcliffe : L'Avocat des femmes, in-8, 1799. — La Forêt de Montalbano. — The plays on the passions (par miss Baillie).

RAMSAY (And.-Mich., chev. de), né à Ayr, en Écosse, en 1686, mort en 1743.

VOYAGES DE CYRUS, 2 *vol. in*-8, 1727. — Ces voyages, loués outre mesure lorsqu'ils parurent, sont beaucoup moins lus aujourd'hui qu'ils ne le méritent. C'est moins un roman qu'un système d'éducation pour un jeune prince. A proprement parler, il n'y a de romanesque que le premier livre, les autres sont purement historiques. Cet ouvrage, fait à l'imitation de Télémaque, essuya plusieurs critiques, dont Ramsay profita pour le perfectionner, en mettant en action ce qui était en récit. L'édition de Londres, in-4°, 1730, est celle que l'on doit préférer; il est à regretter que Philippon de la Madelaine n'ait point suivi cette édition dans la réimpression qu'il a donnée, en 1807, des Voyages de Cyrus.

RAYNAL (Hippolyte).

MALHEUR ET POÉSIE, *in*-8, 1834. — Hippolyte Raynal est ce jeune poëte que la faim entraîna un jour devant la cour d'assises, qui, né pour la gloire peut-être, ne trouva pas sa place en entrant dans le monde, et se heurta à toutes ses misères. Cet homme, dont le cœur était plus haut que le destin, traversa les geôles les

plus immondes, en gardant son âme pure pour un avenir meilleur. Il y passa sans s'y infecter, comme un filet d'eau qui court dans une mare. Le fait était contre lui, sans doute; mais que d'excuses, que de palliatifs dans cette existence nomade et tourmentée, dans ces revers de famille, dans cette position fausse et indigente! Qui de nous oserait se dire assez fort pour souffrir autant que lui et rester vertueux! Pâtre à Fontainebleau et dans la Bourgogne, saisi à Chantilly comme vagabond, longtemps détenu dans une maison de correction, chassé par une mère, repoussé de toutes parts comme libéré, quel homme, mourant de faim et de soif, avant l'âge où une énergie faite porte à préférer le suicide à la honte, quel homme pourrait répondre de toutes ses impressions, de toutes ses passions, de tous ses besoins, au point de dire : « Je ne serai point coupable. » S'il en est qui se sentent cette présomption dans leur force et dans leur vertu, qu'ils jettent à Raynal la première pierre. Hippolyte Raynal était à Poissy quand une idée l'illumina : cette idée devait le sauver. Il écrivit à Béranger en lui envoyant quelques poésies. On sait ce que peut sur Béranger une bonne œuvre à faire. Béranger lut ses vers, lui répondit, l'encouragea, et vint en cour d'assises parler avec intérêt du jeune poëte et de ses malheurs; d'autres amitiés vinrent se mettre à côté de celle de l'illustre poëte. On obligea Raynal avec une noblesse, un empressement, qui finirent par désarmer ses haines contre les hommes. Aujourd'hui Raynal est libre; il est écrivain. Son livre c'est sa vie : sa vie qu'il a révélée tout entière, minutieusement, de bonne foi. Jamais révélations n'allèrent plus avant dans ces plaies sociales que nul ne peut décrire s'il n'en a subi la contamination personnelle; jamais on ne connut mieux ces existences d'exception, qui n'ont trouvé jusqu'ici d'autres réponses aux injustices de la loi, que la persistance dans le crime. Raynal seul avait à nous livrer de pareilles confessions. Il l'a fait avec courage, avec mesure, avec dignité, avec talent.

On a encore de cet auteur : Sous les Verroux, in-8, 1836.

REEVE (mistress Clara),
romancière anglaise, née à Ipswich en 1725, morte le 3 décembre 1803.

LE VIEUX BARON ANGLAIS, ou *les Revenants vengés, trad. par de la Place*, *in*-12, 1797. — Le vieux baron anglais est un enfant littéraire du château d'Otrante, pour la composition duquel l'auteur a eu recours aux ressorts surnaturels employés par Horace Walpole, mais dans un cadre plus borné. Miss Reeve n'a pas

montré dans ce roman une grande force, une grande richesse d'imagination; son dialogue est spirituel, facile, agréable, mais ne présente aucun trait saillant, aucun éclat de passion. Ses apparitions sont les fictions ordinaires dont la superstition fournissait des milliers d'exemples dans la saison des longues nuits, lorsqu'une famille, n'ayant rien de mieux à faire, s'assemblait autour de la bûche de Noël pour entendre raconter des histoires de revenants. Écrit sans prétention, la lecture de ce livre est quelquefois ennuyeuse et fatigante, ce qui tient principalement à l'absence totale d'un caractère original saillant dans son individualité; le récit est lourd, commun, et rempli de détails prolixes et inutiles; mais ses détails sont précisément ceux que donnerait, dans une histoire semblable, un grand-père ou une grand'mère à un cercle assemblé autour du feu d'hiver; et si la narration perd par là de sa dignité, si un écrivain, doué d'une plus vive imagination, aurait dédaigné de semblables détails, ils sont certainement propres à donner à l'histoire un air de réalité, et donnent à l'ensemble de la composition une couleur qui rappelle les siècles reculés de la superstition.

RÉMUSAT (J.-P. Abel),
orientaliste, né à Paris le 5 septembre 1788, mort le 3 juin 1832.

IU KIAO-LI, ou *les Deux cousines, roman chinois, traduit par M. Abel Rémusat, et précédé d'une préface où se trouve un parallèle des romans de la Chine et de ceux de l'Europe*, 4 *vol*, *in*-12, 1824. — En lisant ce roman, on est frappé de la parfaite analogie qu'il présente avec tous les ouvrages de même genre que l'Europe a produits; le choix d'un sujet principal, la combinaison des événements, le développement des caractères, la conduite de l'action, les ressorts de l'intrigue, la disposition des détails, toutes les règles de l'art, enfin, y sont observées comme dans les productions des Cervantes, des le Sage, des Fielding, etc. Indépendamment de son origine et de l'art qui a présidé à sa composition, le roman des Deux cousines est une production remarquable, en ce qu'il nous fait connaître les mœurs, les usages et les habitudes de la vie privée du plus ancien et du moins communicatif des peuples civilisés. La fable en est simple; il n'est ici question ni de vengeances atroces, ni de dévouements extraordinaires, ni de rencontres imprévues; c'est par la peinture des caractères, par celle des nuances les plus délicates des affections du cœur, et par celle des détails, que l'ouvrage est recommandable. Le héros des Deux consines est un jeune homme sans parents et sans biens, nommé Iee-Yeoupe, qui attend de son goût et de ses heureux débuts dans

la littérature, les moyens d'obtenir un rang élevé, et la main d'une jeune fille, belle, aimable et riche (on sait qu'à la Chine les emplois et les faveurs ne sont accordés qu'au mérite). Mais le jeune Iee-Yeoupe ne réussit pas sans traverse; il a des rivaux, des envieux, qui n'emploient, il est vrai, contre lui, ni le fer, ni le feu, ni le poison, mais la ruse, la duplicité, dont il paraît qu'on se sert assez bien en Chine. Dans ce roman, par exemple, il se trouve un certain Tchang, qui parvient fort adroitement, par un abus de confiance, à s'impatroniser dans la maison de la belle Houngin, amante de Iee-Yeoupe, qui trompe longtemps la jeune personne et son père au moyen de jolies pièces de vers qu'il fait composer à son rival lui-même, dont il est l'ami, et qu'il lui dérobe en le perdant encore de réputation. Cette intrigue est conduite avec art et fournit des situations vraiment comiques. Le principal caractère du roman est celui de Pé-Hiouan, père de l'héroïne, modèle d'un sage tel qu'on n'en voit guère sur aucun continent; ce sage, qu'une révolution ministérielle avait chassé des hautes fonctions publiques, y a été rappelé malgré lui; le ministre Jang lui demande la belle Houngin pour son fils, mais Jang étant dépourvu des qualités qui peuvent rendre une femme heureuse, Pé-Hiouan refuse sa proposition. Pour se venger Jang fait donner à Pé-Hiouan la mission d'aller en Tartarie près de l'empereur, qui avait été fait prisonnier dans une bataille; la mission était difficile et dangereuse; quoique malade et fort âgé, Pé-Hiouan n'hésite pas à l'accepter, non sans éprouver cependant une grande douleur de la nécessité où il était de laisser sa fille bien-aimée à la discrétion de son puissant ennemi; rien n'est plus pathétique que les entretiens du vieillard avec sa fille et ses amis, lorsqu'il s'apprête à la quitter. Nous regrettons de ne pouvoir prolonger l'analyse d'un roman digne d'une sérieuse attention; nous dirons seulement que le héros réussit à aimer en même temps les deux cousines, à s'en faire aimer également, et à épouser.... toutes les deux. On trouvera, dans ce roman même et dans l'ingénieuse préface du traducteur, l'éclaircissement d'une forme de mœurs qui paraît si contraire à la délicatesse des Européens, sur l'article de l'amour et du mariage.

M. Abel Rémusat est cité comme traducteur des contes chinois publiés en 1827, 3 vol. in-18; mais il n'est auteur que de la courte préface qui est en tête de cette version.

RENNEVILLE (Sophie de SENNETERRE, dame de), née vers 1772, morte en 1822.

MISS LOVELY DE MACCLESFIELD, ou *le Domino noir*, 3 *vol. in*-12, 1811. — Miss Lovely, mariée à quinze ans, devient veuve à seize de lord Aresby. Son oncle veut la remarier à lord Charles de Salisbury, qui doit revenir bientôt de ses voyages. Mais Lovely s'oppose aux vues de son oncle, sous prétexte qu'elle veut jouir d'un peu de liberté, après avoir été opprimée pendant plus d'un an par un mari vieux et jaloux qui l'avait enfermée dans un vieux château. Elle part pour Paris où elle arrive chez une tante tombée depuis peu dans l'enfance, dont la maison est tenue par sa fille, Mme de Sasseul, jeune veuve d'une conduite plus qu'équivoque. Lovely, qui passait à Londres pour une des plus belles personnes de l'Angleterre, fut bientôt entourée d'adorateurs. Le chevalier d'Orgies, intrigant qui vit depuis longtemps avec Mme de Sasseul, l'enlève un soir et la conduit à sa petite maison, où, malgré la plus héroïque résistance, Lovely aurait peut-être fini par succomber; mais la maison fut envahie par un secrétaire du prince de***, qui la conduit dans le château de son maître, où l'héroïne a besoin de tous les efforts de sa vertu pour triompher des entreprises du prince et de son secrétaire. Parvenue à se tirer de ce mauvais pas, Lovely revient à Paris, où le prince la poursuit avec persévérance. Dans un bal donné par Mme de Sasseul, elle se trouve enfermée dans une chambre où le prince apparaît inopinément, et elle n'a d'autre ressource, pour échapper à ses entreprises, que de monter sur le balcon d'une fenêtre, en menaçant de se précipiter sur le pavé. Un domino noir, qui se trouve dans la rue et qui veille sur Lovely, la sauve de ce danger, s'attache à ses pas, et séduit tellement la jeune veuve par ses jolis propos, qu'il s'en fait aimer éperdument. Lovely se décide enfin à retourner en Angleterre, et là, elle reconnaît, dans son cher domino noir, le même Charles Salisbury que son oncle voulait lui faire épouser, et qu'elle épouse en effet.

Madame de Renneville est auteur d'un grand nombre d'ouvrages pour la jeunesse. On lui doit aussi les romans suivants : Stanislas, roi de Pologne, 3 vol. in-12, 1807. — De l'Influence du climat sur l'homme, nouvelles, 2 vol. in-12, 1808. — Les Secrets du cœur, 3 vol. in-12, 1816. — Les Aventures de Télamon, 3 vol. in-12, 1819. — La Dot, roman qui, d'après M. Mahul, a été traduit en russe par Martinoff.

RESSÉGUIER (le comte Jules de), né à Toulouse vers 1789.

ALMARIA, *in*-8, 1835. — L'histoire d'Almaria est celle d'une noble et belle Espagnole qui fait taire la voix de son cœur pour n'é-

couter que la voix du ciel. Elle est aimée, elle aime, et cependant elle se consacre au cloître, lorsque dans un naufrage elle est recueillie par des pirates qui la conduisent en Afrique. Vendue comme esclave au roi de Tunis, elle devient l'épouse de ce prince, qui la place sur le trône. Après dix ans d'hymen et de royauté, elle revoit celui qu'elle aimait autrefois, qu'elle aime encore, et qui a prononcé des vœux dans l'ordre de Malte. Almaria abandonne alors son époux et sa couronne, et revient en Espagne, emmenant avec elle son fils qu'elle a élevé dans la foi chrétienne. Cette histoire, quelque peu exagérée dans ses peintures de dévouement, d'amour et de piété, ne manque pas d'un certain charme poétique.

RESTIF DE LA BRETONNE (Nicolas-Edme),

né à Sacy (Yonne), le 22 novembre 1734, mort en 1804 ou en 1806, car on n'est pas d'accord sur l'époque précise de son décès.

Environ deux cent cinquante volumes sont sortis de la plume de ce fécond écrivain. Mais ses habitudes, peu en harmonie avec la dignité de l'homme de lettres, le retinrent presque toujours dans une basse et repoussante société. Il ne put jamais acquérir du goût, et manqua de la connaissance du grand monde; aussi le peignit-il mal lorsqu'il voulut l'essayer : en revanche, nul mieux que lui n'a fait connaître le langage, la manière de sentir, les mouvements de l'âme, les mœurs, les usages des dernières classes du peuple de Paris. Il y a dans ses tableaux des choses frappantes de vérité, des traits admirables, et qui peignent ce qui passe sous nos yeux. Il a pris la nature sur le fait; il la montre dans toute sa simplicité, ou dans son horrible turpitude. Il décrit les caprices, les fantaisies du vice en homme qui a puisé aux sources. Il ne faut pas demander à ses personnages la délicatesse idéale des héros, des héroïnes de nos romans de bon ton; il ne se doute pas qu'elle existe. Il rend les femmes telles qu'il les a vues, les hommes tels qu'ils se sont montrés à son regard; mais ce sont bien eux véritablement. « Outré dans l'expression des mœurs de l'hôtel, cynique dans celles du carrefour, dit M. Kératry, Restif a été admirable dans la peinture du village. C'est là qu'il excelle; avec lui vous devenez en toute vérité, l'habitant de la ferme, ou plutôt vous pénétrez sous la tente des anciens patriarches. » — Restif, en général, n'est connu dans la littérature que d'après ses parties les moins recommandables. La platitude ordinaire de son style, l'extravagance de son amour-propre, le peu de distinction des personnages qu'il fait mouvoir, la singulière orthographe qu'il avait

adoptée, l'ont rendu ridicule : on s'est moqué de lui, et on a étouffé sa réputation. Cet homme, étranger d'ailleurs aux plus simples convenances, n'ayant nulle retenue, ennemi de toutes les règles, brille néanmoins par une richesse d'imagination surprenante. Il retrace des caractères avec habileté; la fable qu'il invente attache presque toujours. Il y a dans son dialogue une vérité naïve qui charme; il écrit des pages délicieuses de naturelle et de douce volupté; il trouve des tableaux frais et riants; il appelle tour à tour le rire, la réflexion, la pensée profonde, et, presque toujours, jette dans le cœur une émotion extrême. Ces qualités sont toutefois obscurcies par un dévergondage sans pareil, par des infamies racontées comme avec plaisir, par d'obscènes peintures, qui montrent l'espèce humaine dans un état complet de dégradation. Ses filles publiques sont vraies à faire frémir; ses escrocs repoussent par la hideuse figure qu'il leur donne. En un mot, Restif, avec ses qualités et ses défauts, n'est pas aussi connu en France qu'il mérite de l'être : tel auteur qui le méprise ne le surpassera jamais; ses ouvrages sont une mine féconde, dans laquelle il y a de bonnes choses à prendre; la plupart de nos faiseurs de comédies, de vaudevilles, de drames, si pauvres d'invention, y rencontreraient des sujets de pièces très-attachants, ou propres à provoquer la gaieté.

* **LE PIED DE FANCHETTE**, ou *l'Orpheline française*, 3 *vol. in*-12, 1768. — On trouve dans ce roman de l'originalité et des situations touchantes. Il a obtenu une cinquième édition publiée sous le titre du Pied de Fanchette, ou le Soulier couleur de rose, 3 vol. in-18, 1801.

* **LE PORNOGRAPHE**, ou *Idée d'un honnête homme sur un projet de règlement pour les prostituées*, *in*-8, 1769. — Dans cet ouvrage, qui fit beaucoup de bruit, Restif propose d'ériger en loi la prostitution. Les filles publiques devaient être cloîtrées; leurs vies, leurs plaisirs, leurs devoirs, tout est tracé dans ce singulier ouvrage rempli de détails obscènes. On a cru, dans le temps, et cela est fort probable, que la police n'était pas étrangère à sa publication : ce n'était pas sans doute dans l'intention de corriger les abus qu'il signalait, car elle trouvait trop son compte à leur existence; mais enfin elle avait une intention secrète qui n'a pas été connue,

LE PAYSAN PERVERTI, ou *les Dangers de la ville*, 4 *vol. in*-12, 1776;

LA PAYSANNE PERVERTIE, 4 *vol. in*-12, 1776.

Dans le principe, le Paysan perverti formait un ouvrage à part. Restif ensuite le fondit avec la Paysanne pervertie, et n'en fit qu'une seule production. Le Paysan perverti est sans contredit le meilleur ouvrage de Restif. Deux hommes, qui n'avaient ni les mêmes opinions ni le même goût, Mercier et la Harpe, ont ainsi

jugé cet ouvrage. Mercier, enthousiaste du talent de Restif, trouve le Paysan perverti un ouvrage admirable. « La force du pinceau, dit-il, y fait un portrait animé des désordres du vice et des dangereux effets auxquels l'inexpérience et la vertu sont exposées dans une capitale dissolue... Les touches en sont si vigoureuses, que le tableau est révoltant; mais il n'est malheureusement que trop vrai... Le silence absolu des littérateurs sur ce roman, plein de vie et d'expression, et dont si peu d'entre eux sont capables d'avoir conçu le plan et formé l'exécution, a bien droit de nous étonner, et nous engage à signaler l'injustice ou l'insensibilité de la plupart des gens de lettres, qui n'admirent que de petites beautés froides et conventionnelles, et qui ne savent plus reconnaître ou avouer les traits les plus frappants et les plus vigoureux d'une imagination forte et pittoresque, etc., etc. » Pendant que Mercier s'extasiait ainsi, la Harpe écrivait au grand-duc de Russie (depuis Paul Ier) : « Le Paysan perverti est en général l'assemblage le plus bizarre et le plus informe d'aventures vulgaires, mal menées et mal tenues, de caractères mal expliqués, de la métaphysique la plus mauvaise et la plus déplacée, du libertinage le plus effréné, du plus mauvais style et du plus mauvais goût. C'est une suite de tableaux sans ordre et sans liaison, où l'on vous présente tour à tour un mauvais lieu, la prison, la Grève, une école de philosophie, une guinguette, un consistoire, une taverne, une église, le salon d'une femme de la cour et le galetas d'une prostituée. Rien n'est digéré, rien n'est motivé, rien n'est bien écrit, et cependant au milieu de ce chaos, on est tout étonné de retrouver des morceaux qui prouvent de la sensibilité et de l'imagination. » — Quoique ces jugements soient bien différents, que l'un soit certainement trop favorable et l'autre peut-être trop sévère, on voit cependant qu'ils s'accordent à reconnaître un genre de mérite au moins dans une partie de l'ouvrage. L'idée du Paysan perverti est heureuse et le fond très-moral; les situations en sont neuves et frappantes, les réflexions hardies, les tableaux sont effrayants et pathétiques, mais la morale est souvent effacée par le libertinage le plus éhonté. Ce livre a été traduit dans toutes les langues de l'Europe, et a eu en France, en Allemagne et en Angleterre, une multitude d'éditions.

* LE NOUVEL ABAILARD, ou *Lettres de deux amants qui ne se sont jamais vus*, 4 *vol. in*-12, 1778. — C'est une composition bizarre qui renferme une excellente morale. On y trouve de charmants épisodes, et il y aurait peu à faire pour qu'elle devînt un très-bon roman, utile à l'instruction des nouveaux époux.

* LES CONTEMPORAINES, ou *Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent*, *etc.*, 42 *vol. in*-12, 1780 *et années suiv.* — Cet im-

mense recueil de plus de quatre cents histoires, presque toutes vraies au fond, offre une variété de sujets bien remarquables. De même que dans les Provinciales et dans les Nuits de Paris, Restif a eu l'impudence de joindre, à des noms obscurs et méprisables, ceux de plusieurs femmes que des erreurs de jeunesse n'empêchaient pas d'être estimables, et dont quelques-unes moururent de chagrin d'avoir vu révéler des fautes qu'elles avaient d'ailleurs expiées par un long repentir, et une conduite à l'abri de tout reproche. — La lecture de ce recueil est en général très-amusante; tous les goûts trouvent à s'y contenter, tous les genres s'y rencontrent : le terrible, le tendre, le galant, le naïf, le bizarre, etc. Un grand nombre de nouvelles sont délicieuses par le charme des détails; c'est là que les classes inférieures de la nation sont peintes de main de maître; c'est une partie dans laquelle l'auteur excellait. On pourrait extraire des quarante-deux volumes qui composent ce recueil, une demi-douzaine de volumes fort intéressants; ce serait un bon moyen de tirer parti de cet immense répertoire, où trop souvent le cynisme semble le disputer au mauvais goût, et attira à l'auteur de vifs reproches. Voici comment il y répondait : « Si la science est respectable, la fausse délicatesse ne l'est « pas. Les Contemporaines sont un ouvrage de médecine morale. « Si les détails en sont licencieux, les principes en sont honnêtes « et le but en est utile. Qu'est-ce qu'un romancier? Le peintre des « mœurs; les mœurs sont corrompues : devais-je peindre les mœurs « de l'Astrée? Réservez, femmes honnêtes, réservez votre indi- « gnation pour cette indécence de société, qui n'est bonne à rien; « pour ces équivoques infâmes, pour ces manières libres, pour « ces propos libertins qu'on se permet tous les jours avec vous « et devant vos filles. Mais pour la prétendue indécence qui a un « but qui est moral, qui sert à instruire et à corriger, n'en « faites pas un crime à l'écrivain qui a le courage de vous pré- « senter le miroir du vice pour vous en faire voir la difformité. »

* **LA DÉCOUVERTE AUSTRALE**, ou *les Antipodes*, 4 *vol. in*-12; 1781. — C'est un roman imité des Voyages de Gulliver et de l'Ile inconnue, dont l'idée principale est bizarre. L'auteur veut que l'homme ne soit que la perfection de chaque espèce d'animaux, que par suite nos vertus et nos vices proviennent des appétits de nos pères primitifs; ainsi, la colère était descendue du lion, la férocité du tigre, la bonté du mouton, la faculté de ramper du reptile, etc. Restif pourrait avoir plus raison que nous ne le pensons peut-être; il est impossible, en effet, que certains hommes de nos jours ne descendent pas en principe de quelques méchantes bêtes.

* **LA VIE DE MON PÈRE**, 2 *vol. in*-12, 1778. — Ce roman est

sans contredit le chef-d'œuvre de l'auteur; aucune tache ne le dépare. On y trouve une touchante et délicieuse image des mœurs champêtres, des descriptions riantes et gracieuses, des détails d'une naïveté charmante, des traits pleins de sentiment et d'énergie; tout l'ouvrage respire la vertu et l'humanité.

* **LES NUITS DE PARIS**, ou *le Spectateur nocturne*, 15 *vol. in*-12, 1788-91. — C'est un recueil d'anecdotes scandaleuses dans le genre des Mille et une Nuits, mais sur un autre plan. Les premiers volumes peuvent être comparés à ce que Restif a fait de mieux.

* **MONSIEUR NICOLAS**, ou *le Cœur humain dévoilé; renfermant, en outre, la philosophie, la morale et la physique de monsieur Nicolas*, 16 *vol. in*-12, 1796-97. — Ce sont les mémoires de la propre vie de Restif, qui a voulu imprudemment marcher sur les traces de J. J. Rousseau. Tout surprend dans cet ouvrage, dégoûtant de cynisme, d'amour-propre, de haineuses passions. L'auteur s'y avilit sans cesse; il flétrit sa famille par les accusations les plus infâmes; il s'y fait jouer le rôle d'un misérable dépouillé de tout noble sentiment, et qui, des qualités qui font l'honnête homme, ne possède presque que la probité. Néanmoins, à travers d'obscènes infamies, on rencontre parfois des pages agréables à lire; celles qui traitent de l'enfance de M. Nicolas sont ravissantes : les usages de la campagne, ceux d'une ville de province y sont fort bien décrits; l'histoire des amours de l'auteur avec Colette, avec Zéphire, est digne de l'attention du lecteur, auquel souvent elles arrachent des larmes. Il y a, en outre, dans ce livre, des anecdotes assez curieuses; enfin, c'est un mélange de bon et de mauvais, dans lequel celui-ci malheureusement domine.

Les autres ouvrages de Restif sont : * La Famille vertueuse (trad. supposée de l'anglais, 4 vol. in-12, 1767. — * Lucile, ou les Progrès de la vertu, in-12, 1768. — * La Confidence nécessaire, 2 vol. in-12, 1769. — * La Fille naturelle, 2 vol. in-12, 1769.— * L'École de la jeunesse, 4 vol. in-12, 1771. — * La Femme dans les trois états de fille, d'épouse et de mère, 3 vol. in-12, 1773. — * Le Ménage parisien, 2 vol. in-12, 1773 (production détestable, dans laquelle l'auteur critique la presque totalité des littérateurs de l'époque). — * La Fille entretenue et vertueuse, in-12, 1774. — * Nouveaux Mémoires d'un homme de qualité, 2 vol. in-12, 1774 (avec l'avocat Marchand). — L'École des pères, 3 vol, in-12, 1776. — Lettres d'une fille à son père, 5 parties in-12, 1777 (la 5e partie contient des mélanges de littérature). — Le Quadragénaire, ou l'Age de renoncer aux passions, 2 vol. in-12, 1777. — * La Malédiction paternelle, 3 vol. in-12, 1779. — * La dernière Aventure d'un homme de quarante-cinq ans, 2 vol. in-12, 1783. — * Les Dangers de la ville (réimpression d'une partie du Paysan perverti). — * Ingénue Saxancourt, 3 vol. in-8, 1786. — * Les Françaises, ou Trente-quatre exemples choisis dans les mœurs actuelles, 4 vol. in-12, 1787. — * Les Parisiennes, 4 vol. in-12, 1787. — * Tableau des mœurs d'un siècle corrompu, 2 vol. in-12, 1787.— La Femme infidèle, 4 vol. in-12, 1788 (c'est un tableau hideux des désordres de la femme de l'auteur). — L'Andrographe, le Gynographe, le Thesmographe, le Pornographe et le Mimographe, ou Idées singulières sur la réforme des hommes, des femmes et des lois, 5 vol. in-8, 1790. (Nous avons parlé plus haut du Pornographe; l'Andrographe et le Gynographe, projets pour l'éducation des femmes et des hommes, sont des

productions écrites dans un bon esprit et qui renferment d'excellentes choses ; le Thesmographe est un projet pour la réforme des lois ; le Mimographe est un projet pour la réforme du théâtre.) — * L'Année des Dames nationales, 2 vol. in-12, 1794 (c'est une suite décolorée des Contemporaines. — * Les Provinciales, ou Histoire des filles et femmes (*sic*) des provinces de France, 12 vol. in-12, 1797 (autre pendant des Contemporaines). — Les nouvelles Contemporaines, 2 vol. in-12, 1802. — * Les Posthumes, lettres posthumes reçues, après la mort du mari, par sa femme, qui le croit à Florence, 4 vol. in-12, 1802 (publiées sous le nom de Cazotte). — Histoire des Campagnes de Marie, ou Épisode de la vie d'une jolie femme (ouvrage posthume, publié par Cubières Palmezeaux, grand admirateur de Restif, qui consacre tout un volume de cet ouvrage à la vie de l'auteur), 3 vol. in-12, 1811.

A cette longue liste on doit encore ajouter : * Les Filles du Palais-Royal, 2 vol. in-12 (production infâme). — * La Semaine nocturne (autre production infâme). — Tableaux de la bonne compagnie, 2 vol. in-12. — Tableaux de la vie, 2 vol. in-8. — * Thèse de médecine soutenue en enfer. — Les Veillées du Marais, 4 vol. in-12.

RÉVÉRONY SAINT-CYR (le baron Jacques-Ant.), né à Lyon en 1767, mort le 19 mars 1829.

*LA PRINCESSE DE NEVERS, ou *Mémoires du sire de la Touraille*, 2 *vol. in*-12, 1813. — Le sire de la Touraille est un preux chevalier qui, de même que le petit Jehan de Saintré, était secrètement aimé d'une parente du roi de France. Il a su inspirer une vive passion à la nièce de Henri, si toutefois l'on peut comparer une franche coquette comme la dame des Belles cousines, à un ange d'innocence et de bonté comme la princesse de Nevers. Le même trait a profondément blessé le sire de la Touraille, et cette passion, que le plus profond mystère doit envelopper, qu'aigrit l'absence, qu'aucun espoir ne peut charmer, devient pour tous deux la source de mille douleurs. Le jeune de la Touraille triomphe partout, à la lame, à l'épée, à l'arquebuse, et ne succombe qu'une fois devant deux beaux yeux qui l'enivrent de leurs regards, et sous les assauts d'une bouche fraîche et vermeille dont les baisers redoublés pressent malgré lui son beau visage : la comtesse de Châtellerault attire chez elle le timide jeune homme, égare ses sens, et le rend infidèle avant qu'il ait pu se mettre en défense contre cette sirène traîtresse. Cette faute d'un moment faillit être la cause de sa perte et celle de l'honneur de sa maîtresse. La fière comtesse de Châtellerault, furieuse de le voir échapper aux piéges dans lesquels elle avait cru l'enlacer pour toujours, a surpris le secret des deux amants, et peut, en le laissant échapper, livrer la Touraille et le cher objet de ses amours à toute la colère d'un monarque irrité. Vis-à-vis cette cruelle comtesse, l'auteur a placé la belle et tendre Cécile d'Autichamps, qui brûle en secret pour le beau chevalier, dont elle n'est point aimée, mais qui cependant n'a pas perdu toute espérance. De ces passions et de ces intérêts divers naissent une foule de situations tendres, pathétiques, gracieuses et déchi-

rantes; chaque caractère est bien peint; tous les événements sont bien enchaînés et se succèdent avec art jusqu'au dénoûment, qui est arrangé avec une telle adresse, que, quoique triste, il n'a rien de pénible, et que la mort de l'infortunée princesse de Nevers, alors même qu'elle arrache des larmes, n'empêche point de sourire au bonheur de la bonne et aimable Cécile d'Autichamps.

Nous connaissons encore de cet auteur : * Sabina d'Herfeld, ou les Dangers de l'imagination, 2 vol. in-12, 1797-98. — * Pauliska, 2 vol. in-12, 1798. — Nos Folies, ou Mémoires d'un musulman connu à Paris en 1798, 2 vol. in-12, 1799. — * L'Officier russe à Paris, 2 vol. in-12, 1814. — * Le Torrent des passions, 2 vol. in-12, 1819.— * Le Prince L. Raymond de Bourbon, 2 vol. in-12, 1822. — * Taméha, reine des îles Sandwich, 2 vol. in-12, 1825.

REYBAUD (Henriette-Arnaud, dame), romancière du XIXe siècle, dont la plupart des productions ont été publiées sous le nom de H. ARNAUD.

AVENTURES D'UN RENÉGAT ESPAGNOL, 5 *vol. in*-8, 1836. — Lors des premiers symptômes de la révolution espagnole, un jeune et noble Castillan, sorti de chez lui le matin un fusil à la main pour aller tuer des alouettes ou des cailles, rencontre un peloton d'insurgés qui s'en allaient criant sur le rivage de la mer : *A bas le roi absolu, vive la constitution !* Notre jeune homme, enthousiaste de la liberté, se mit à crier comme les autres; à ce cri les paysans se soulèvent; mais bientôt arrivent les troupes royales, l'émeute est dissipée, et les insurgés sont forcés de fuir dans les montagnes ou de gagner la pleine mer sur une barque; plusieurs sont pris, fusillés ou envoyés aux galères. Notre Espagnol qui, le matin, était maître d'un hôtel à la ville, d'une maison à la campagne, qui était heureux, le voilà maintenant proscrit, fugitif, errant, sans habits et sans pain. Après des efforts inouïs, il parvient à gagner l'Afrique et à aborder à Tanger, où force lui fut, pour conserver sa vie, d'abjurer sa religion et de se faire mahométan. Après son abjuration, on le traîna, avec quelques-uns de ses compagnons, dans l'intérieur de l'Afrique, où ils furent abandonnés à eux-mêmes, et alors la faim, les mauvais traitements, les Arabes, les Juifs, eurent bientôt réduit cette troupe de proscrits à trois ou quatre misérables, qui n'avaient plus que la peau et les os. Eh bien! dans ce triste état, le renégat espagnol, nu, sans pain, sans force, perdu dans le désert, résolut de s'enfuir; et la nuit, en mangeant des herbes, en rampant sur le ventre à travers les broussailles, parvint à retrouver la mer, et dans la mer une barque de pêcheurs qui le porta à Toulon. Ce récit cruel, qui dure pendant deux volumes, offre une lecture attachante pour ceux qui ont le

courage de suivre jusqu'au bout cette longue agonie, décrite par l'auteur avec une verve et un talent fort remarquables.

PIERRE, 2 *vol. in*-8, 1836. — Pierre est le fils d'un pêcheur. Son enfance a été rude et malheureuse. A dix-huit ans, Pierre est devenu amoureux d'une jeune et douce fille qui s'est mariée, et Pierre l'a suivie à Paris en qualité de domestique. A Paris, la jeune femme est lancée dans le tourbillon du monde. Sa vie est un bal perpétuel; mais hélas! la pauvre femme, elle danse sur le bord de l'abîme. Elle a épousé un joueur, un faussaire, un lâche, qui la ruine. Que deviendrait cette malheureuse femme livrée à elle-même, si elle n'avait pas là Pierre, Pierre qui l'aime et qui se cache pour l'aimer? — Ce roman, touchant et pathétique, est une douce et mélancolique fiction, dont la simplicité égale le charme et l'intérêt; la catastrophe est habile; les détails en sont si fins et si déliés, le dialogue si naturel, qu'on s'abandonne à cette lecture en toute tranquillité de cœur et d'esprit. Seulement on est peu content du dénoûment; on n'aime pas voir cette femme si aimée, mourir misérablement à l'hôpital; on souffre de voir que Pierre, ce noble esprit et ce noble cœur, finisse par être mendiant au coin d'une borne.

LE CHATEAU DE SAINT-GERMAIN, 2 *vol. in*-8, 1836. — Toute la première partie de ce roman se passe au château de Cadenet, sur les bords de la Durance. Le vieux sire de Cadenet, après s'être compromis dans la conspiration des princes, s'est retiré dans son castel, avec ses deux parentes, la vicomtesse de Sault et Laure de Novès, jeune personne accomplie. Laure devait épouser le comte de Bormes, lorsqu'un jour le cardinal Mazarin, espérant de pouvoir soustraire au baron de Cadenet une pièce importante écrite de la main de Gaston d'Orléans, se présenta au château sous le nom de Giulio, ami du fils du sire de Cadenet. Les manœuvres de l'habile ministre furent inutiles, il ne put s'emparer du papier qu'il convoitait, mais il réussit à ravir le cœur de Laure de Novès et à l'engager à fuir avec lui. Mazarin avait rencontré au château de Cadenet une bohémienne nommée la Carducha, jadis aimée et trompée par lui. La Carducha se dévoue à Laure et la suit à Paris. Le cardinal se présentait toujours à Laure sous son faux nom; se disait attaché à la maison de la reine, dont il attendait une meilleure place pour offrir à Mlle de Novès un époux digne d'elle. Cependant Laure se désespérait de ces retards, elle était mère, et ce titre lui donna l'idée d'intéresser la reine à son sort. Mazarin l'avait logée dans une petite maison située sur la limite de la forêt de Saint-Germain. Un jour elle se présenta au château, et attendit le moment où la reine se rendait à la messe. Laure avait son placet à la main, et déjà elle tendait le bras pour l'offrir à la

reine, lorsqu'elle reconnut à son côté Giulio en grand costume de cardinal. Ce fut un coup terrible pour la pauvre femme; quand elle eut repris ses sens, elle se réfugia aux Carmélites, confiant sa fille aux soins de la Carducha. Christine hérita des grâces de sa mère; à dix-sept ans, elle fut aimée par un jeune marchand, Denis Rabanel; puis elle rencontra Philippe de Mancini, neveu de Mazarin, jeune débauché qui sut toucher son cœur, et qui un soir l'enleva et la fit conduire précisément dans la petite maison où elle était née, et où elle avait passé les premières années de son enfance. La jeune fille échappa à la séduction. Lorsque Laure apprit le danger qu'avait couru sa fille et le nom du séducteur, elle donna à Christine une lettre pour le cardinal Mazarin. Ce ministre se serait laissé toucher par les grâces et la touchante douleur de son enfant, mais, par malheur, Mancini s'était marié la veille. Christine se consola en épousant le jeune marchand Denis Rabanel. — Le principal mérite de ce roman est un intérêt qui vous prend dès les premières pages, et qui vous laisse plein d'émotion à la dernière. Ce n'est pas dans cette courte et rapide analyse que nous avons pu faire sentir tout le charme, toute la grâce, toute la délicatesse, qui caractérisent le talent de Mme Reybaud, talent qui ne demande rien aux ressources dont on abuse tant aujourd'hui. Ce n'est ni dans l'horrible, ni dans l'immoral qu'elle cherche ses émotions; son âme, voilà avec quoi elle écrit, et c'est là peut-être ce qui explique ce qu'il y a quelquefois d'un peu romanesque dans sa fable : l'imagination d'une femme va toujours, quelques rênes qu'elle y mette, un peu plus loin que la réalité.

ELYS DE SAULT, 2 *vol. in*-8, 1838. — La scène est à Avignon, vers le milieu du XIVe siècle. Alors les papes y tenaient leur cour; Clément VI était le titulaire du saint-siége, et la reine Jeanne, chassée de ses États de Naples, habitait aussi la capitale temporaire du catholicisme. Elys de Sault est destinée au cloître, quand la peste noire s'abat sur Avignon, et frappe la maison seigneuriale. Tous les parents de la noble fille tombent et meurent à ses côtés; atteinte elle-même, elle doit la vie à don Lorimer qui brûle d'amour pour elle depuis qu'il l'a vue quelque temps avant dans un tournoi; il enfonce la porte de son hôtel marqué d'une croix fatale, la cherche, la retrouve et la guérit. Depuis la mort des siens, Elys est un des plus riches partis de la Provence; sa fortune tente le sire de Gault, un de ses parents éloignés, qui se fait donner la tutelle de la belle mineure. Ainsi investi d'une autorité de père, il veut l'exploiter au profit de sa maison; il songe d'abord à son frère, un ivrogne; il le pousse à une scène de viol qu'il dénoue lui-même en assassinant le brutal qui n'a fait que lui obéir. Jaloux, amoureux, passionné autant pour la beauté de sa

pupille que pour son titre, c'est à lui maintenant, à lui seul qu'il réservera de pareils trésors. Marié, il tue sa femme, que depuis longtemps il fait passer pour folle; éconduit ensuite, il marche à son but à l'aide de la violence et de la ruse; dût son âme se perdre, il faut qu'Elys soit à lui. Elys est sauvée cependant, par le hasard, par sa suivante, par don Lorimer, qui l'arrache enfin d'un couvent où elle a été jetée par arrêt de la cour papale. Le sire de Gault est démasqué, condamné à mort, et se suicide. — Dire au milieu de quelles scènes vives et pressées se complique, se dénoue cette fable, serait un travail long et difficile. Nul livre n'est plus riche en ressorts, en épisodes qui se croisent, en scènes de terreur et de pitié, en détails infinis sur l'époque qu'il retrace, sur la cour, sur les mœurs de châteaux, enfin sur cette société du moyen âge si brutale et à demi-barbare.

Nous connaissons encore de Mme Charles Reybaud : Deux à deux, 2 vol. in-8, 1837.

REY-DUSSEUIL (A. F. Marius), né à Marseille le 12 juillet 1800.

LA CONFRÉRIE DU SAINT-ESPRIT, *Chronique marseillaise*, 5 *vol. in*-12 (1829). — L'analyse de ce livre serait chose difficile à faire, car il y tant de scènes, tant de caractères divers, une action si vaste, qu'il faudrait citer presque en entier pour en donner une juste idée. A la description des beaux sites de la Provence; aux scènes populaires qui nous font connaître la fougue indomptable des Marseillais du moyen âge, M. Rey-Dusseuil a opposé la peinture de Raymond Béranger III, le dernier comte de la maison de Barcelone qui ait régné sur la Provence. Ce prince n'eut pas d'héritiers mâles; la douleur qu'il ressent de voir éteindre sa dynastie, l'amertume qu'il met à le reprocher sans cesse à son épouse, l'énergie de la jeune Marguerite de Provence, sont peintes avec bonheur et vérité. Parmi les figures que l'auteur a placées sur le second plan, celles de Vigor le querelleur et du Robeiron Sédolon sont originales et saisissantes. Le caractère de l'implacable évêque de Toulouse qui, avant d'exterminer les Albigeois, avait été troubadour, est tracé d'une manière piquante et fort comique. Une action d'un intérêt touchant et soutenu est jetée au milieu de la lutte de la république de Marseille (qui portait le nom de confrérie du Saint-Esprit) contre le comte de Provence, les barons et les clercs.

LA FIN DU MONDE, *Histoire du temps présent et des choses à venir*, *in*-8, 1830. — Cet ouvrage, qui participe à la fois du roman et du pamphlet, peut être rangé parmi les publications les plus amusantes et les plus originales de l'époque. Il

y a dans sa conception une hardiesse et une verve peu communes. L'auteur passe en revue toutes les querelles politiques et morales qui s'agitent; et il finit par conclure que la fin du monde peut seule nous tirer de cet inextricable labyrinthe.

ANDRÉA, *Histoire du temps de l'Empire*, *in*-8, 1831. — La scène de ce roman se passe près de Marseille, dans un village habité par une colonie de Catalans qui ne s'allient qu'entre eux. Ce village renferme une jeune fille, Marie, surnommée la belle Catalane, aimée d'un jeune Grec qui erre loin de sa patrie, poursuivi par le mépris de ses concitoyens et par son propre mépris. Mêlé à une conspiration entreprise pour la délivrance de son pays, fait prisonnier après un combat acharné, témoin des tortures de ses compagnons massacrés avant lui, Andréa ne peut résister à la peur de la mort; il trahit le secret de la conspiration, et livre le nom de tous ceux qui y avaient pris part. Partout où il rencontre un Grec il reçoit une insulte, et son oreille n'entend plus la douce langue de son pays que pour entendre des malédictions. L'amour de Marie le distrait un instant de son infortune; il est sur le point de l'épouser, quand une vieille femme, une Grecque, la veuve de l'une des victimes de la lâcheté d'Andréa, vient traverser son bonheur. La mort d'Andréa est affreuse.

Nous connaissons encore de cet auteur : Samuel Bernard et J. Borgarelli, 4 vol. in-12, 1830. — Le Monde nouveau, histoire faisant suite à la Fin du monde, in-8, 1831. — Les trois Amis, in-8, 1831. — Le Cloître Saint-Méry, in-8, 1832. — Plusieurs Nouvelles insérées dans divers recueils.

REYRAC (J.-Ph. de LAURENS de), né au château de Longueville en 1734, mort en 1781.

HYMNE AU SOLEIL, *roman poétique*, *in*-12, 1777. — L'Hymne au soleil est une production fort remarquable, qu'on lira toujours avec plaisir. L'abbé de Reyrac corrigea et augmenta beaucoup cet ouvrage, dont la meilleure édition est celle faite à l'imprimerie royale, in-8, 1783.

RICARD (Auguste).

LA GRISETTE, *roman de mœurs*, 4 *vol. in*-12, 1827. — Bien que le caractère d'une grisette fût un tant soit peu difficile à tracer de nos jours, l'auteur s'en est assez bien tiré, et les oreilles les plus délicates n'auront pas trop de reproches à lui faire. Partout la Grisette intéresse, attache même : l'histoire du Pendu, très-connue au delà du détroit, sera lue avec plaisir, ainsi que la Journée d'un étudiant.

MES GRANDS PARENTS, 4 *vol. in*-12, 1836. — Ces quatre volumes renferment le Carême de ma tante, le Carnaval de mon père, et les Étrennes de mon oncle. Passons un peu vite sur le Carême de ma tante pour arriver au Carnaval de mon père, qui est un peu plus édifiant : on y voit un de ces jeux du hasard qui renversent les espérances les plus solides par les accidents les plus imprévus; la fable en est bien tissue, elle amuse, elle attache; mais cela n'empêche pas que cette partie du livre ne s'efface complétement devant les Étrennes de mon oncle. Ce dernier volume est sans contredit ce que l'auteur a fait de mieux. L'histoire du capitaine Robert et de sa passion pour une cantatrice, qu'il suit de ville en ville, silencieusement, respectueusement, se privant de tous les agréments de la vie pour se procurer celui d'une stalle d'orchestre dans tous les théâtres où chante Césarine; cette histoire racontée simplement est pleine de charme et d'intérêt. Césarine, la brillante Césarine, ne résiste pas aux preuves d'un amour si constant, si rare dans un ex-capitaine de la grande armée. Un jour elle le récompense par le mot le plus doux et le plus chaste à la fois : elle consent à devenir la femme de Robert, à renoncer à la scène, à l'éclat, à la fortune, à partager avec un honnête homme la dure existence qu'une demi-paye est susceptible de procurer. Alors une période de bonheur et de souffrances s'ouvre pour Robert et Césarine, et se prolonge tant que la nature laisse vivre un oncle avare, riche de quinze mille livres de rente.

Nous connaissons encore de cet auteur : Le Cocher de fiacre, 4 vol. in-12, 1828. — Julien, ou le Forçat libéré, 4 vol. in-12, 1828. — Le Chauffeur, 4 vol. in-12, 1829. — Le Portier, 3 vol. in-12, 1829. — Florval, 4 vol. in-12, 1829. — Le Marchand de coco, 5 vol. in-12, 1829. — La Sage-femme, 4 vol. in-12, 1830. — Le Drapeau tricolore, 4 vol. in-12, 1830. — Mayeux, 4 vol. in-12, 1831. — La Diligence, ou le Coupé, l'Intérieur, la Rotonde et la Banquette, 4 vol. in-12, 1832. — L'Ouvreuse de loges, 5 vol. in-12, 1832. — L'Actrice et le faubourien (avec M. Aycard), 4 vol. in-12, 1833. — Les Étrennes de mon oncle, in-12, 1833. — Celui qu'on aime, 4 vol. in-12, 1834. — Aînée et Cadette, 4 vol. in-12, 1834 (2e édit.). — La Maison de cinq étages, 4 vol. in-12, 1835. — Comme on gâte sa vie (avec M. Aycard), 5 vol. in-12, 1835. — Comme disent les bonnes gens, 4 vol. in-12, 1836.

N. B. Presque tous les romans publiés sous le nom seul de M. A. Ricard, sont d'une société composée de MM. Marie Aycard, Raymond Burckere, Ferd. Flocon et Aug. Ricard.

RICCOBONI (Marie-Jeanne Laboras de Mézières, dame), née à Paris en 1714, morte le 6 décembre 1792.

LETTRES DE MILADY JULIETTE KATESBY A MILADY HENRIETTE CAMPLEY, SON AMIE, *in*-12, 1760. — De tous les ouvrages d'esprit, les romans sont celui dont les femmes sont le plus capables. L'amour, qui en est toujours le sujet principal, est le sentiment qu'elles connaissent le mieux. Il y a dans la passion une foule de

nuances délicates et imperceptibles qu'en général elles saisissent plus facilement que nous, soit parce que l'amour a plus d'importance pour elles, soit parce que, plus intéressées à en tirer parti, elles en observent mieux les caractères et les effets. Les Lettres de Katesby furent les premiers essais de Mme Riccoboni, et cet essai est un chef-d'œuvre. Ce roman eut un grand succès et suffirait pour assurer à l'auteur une place distinguée parmi les romanciers du XVIIIe siècle; il est conduit avec art et très-attachant, quoique le principal ressort soit un peu forcé. On ne peut toutefois s'empêcher d'admirer le parti que Mme Riccoboni a tiré d'un sujet qui ne paraissait presque susceptible d'aucun développement; jamais elle n'a montré plus d'art dans la conduite d'un ouvrage; jamais elle n'a entouré son héroïne de plus de charmes; non-seulement on s'intéresse à elle, mais il est impossible de ne pas la plaindre, de ne pas l'aimer. Ce qui distingue l'auteur dans ces Lettres, comme dans tout ce qu'il a composé, c'est l'agrément de son style; peu de femmes, peu d'hommes même, ont pensé avec autant de finesse et écrit avec autant d'esprit. Mme Riccoboni fuit ces dissertations approfondies et ces réflexions allongées qui font languir l'intérêt et qu'on prodigue dans les romans du jour: elle ne s'érige point en moraliste; elle ne prêche point; elle n'analyse point les passions avec subtilité, ne les gourmande point avec hauteur; elle a toujours un excellent ton; elle dévoile d'une main légère les secrets du cœur sans donner ses aperçus pour des découvertes; elle évite le jargon inintelligible de la métaphysique sentimentale; elle ne prétend point aux conceptions transcendantes du génie, elle se contente de développer un talent très-heureux, un esprit fort aimable et un goût parfait; aussi gardera-t-elle toujours une place éminente parmi les femmes auteurs qui l'ont précédée, et nous doutons que celles qui l'ont suivie aient même le droit d'être jalouses du rang qu'elle occupe.

LETTRES DE MISTRESS FANNY BUTLER A MILORD CHARLES ALFRED DE CAITOMBRIDGE, ETC., *in*-12, 1756. On a beaucoup discuté pour savoir si les Lettres de Fanny Butler étaient ou n'étaient pas une correspondance véritable. Tout porte à croire que cette correspondance a véritablement existé, et qu'elle a été retouchée avant d'être mise au jour. Sans avoir besoin d'autres preuves, il suffirait presque de comparer les Lettres de Fanny avec les autres compositions de Mme Riccoboni, pour partager cette opinion. La singulière familiarité du style, les réticences qui coupent continuellement les phrases, les exclamations trop multipliées, la surabondance des épithètes, tout annonce un esprit jeune et une plume non encore exercée. D'ailleurs, il paraît certain que Mme Riccoboni lorsque ses amis l'ont un peu pressée de questions à ce sujet, a-

fait plus que des demi-aveux. Voici comment aurait eu lieu cette correspondance : Mme Riccoboni, dans l'état d'abandon où s'était écoulée sa première jeunesse, avait rencontré un jeune seigneur qui réunissait tous les moyens de séduction; il lui offrit la perspective d'un avenir brillant et heureux, elle se laissa abuser par de fausses protestations et fut trompée. C'est sa correspondance avec le perfide qu'elle a publiée, après l'avoir conservée vingt-quatre ans en portefeuille : à la vérité, elle a changé les mœurs, le lieu de la scène, et toutes les circonstances qui auraient pu faire reconnaître les personnages; mais sa préface, et surtout la lettre de la fin, qui a été évidemment refaite, prouvent que le ressentiment de Mme Riccoboni n'avait rien perdu de sa force lorsqu'elle publia la correspondance de Fanny Butler. Cette dernière lettre, d'un ton extrêmement pathétique, est un morceau fort remarquable. Fanny n'avait pas toujours écrit de ce haut style; il règne même beaucoup de gaieté dans certaines lettres, notamment dans la vingt-cinquième : « Vous croyez que je dors peut-être; j'ai bien autre chose à faire vraiment : on ne fut jamais plus éveillée, plus folle, plus.... je ne sais quoi. Je songe à ce merveilleux anneau dont on a tant parlé ce soir : on me le donne, je l'ai, je le mets à mon doigt; je suis invisible, je pars, j'arrive.... Où? Devinez.... Dans votre chambre. J'attends votre retour; j'assiste à votre toilette de nuit, même à votre coucher : cela n'est pas dans l'exacte décence, mais je suppose que milord est modeste. Vos gens retirés, vous endormi, il semble que je doive m'en retourner; ce n'est pas mon dessein, je reste... en vérité, je reste.... Mais croyez-vous que je respecte votre sommeil? Point du tout. Pan, une porcelaine ou un bronze sur le parquet; crac, les rideaux tirés; pouf, mon manchon sur le nez.... Mais milord s'éveillera; l'esprit rira; il sera reconnu, attrapé, saisi par une petite patte qui le tiendra bien. On n'a point de force quand on rit; et puis le silence, la nuit, l'amour.... Haye!... Haye!.... Haye!.... Vite, vite, qu'on m'ôte l'anneau; bon Dieu! où m'allait-il conduire? Je ne voudrais pas l'avoir cet anneau, je craindrais d'en trop faire usage. » Cette lettre est fort joviale, fort leste, et passablement passionnée; mais il n'y a pas autant de folie dans les autres romans de Mme Riccoboni; ils sont même remarquables par une réserve qui n'a rien d'affecté, et fort au-dessus de celui-ci pour l'invention et pour le style.

HISTOIRE DE M. LE MARQUIS DE CRESSY, *traduite de l'anglais par Mme de *** (traduction supposée)*, *in*-12, 1758. — Cette production fut très-bien accueillie du public, et le méritait à juste titre. L'intérêt de l'action, la pureté du style, la finesse des réflexions, et le charme des détails, que Mme Riccoboni rend avec le même bonheur qu'elle les imagine, en font un livre très-remar-

quable. On y trouve surtout cette unité d'objets si précieuse dans tous les genres. On y remarque des expressions heureuses et faites pour être retenues par le cœur; celle-ci par exemple : *Les âmes tendres tournent tout contre elles-mêmes.* « J'avoue, dit la Harpe, que, de tout ce qu'a fait Mme Riccoboni, le Marquis de Cressy est ce que je préférerais. Elle a peint à merveille dans ce roman ces hommes qui, sans être absolument pervers, se laissent entraîner par leurs passions, et qui, après avoir fait leur malheur et celui des autres, ne s'aperçoivent de leurs fautes que lorsqu'il n'est plus temps de les réparer. »

HISTOIRE DE MISS JENNY REVEL, 2 *vol. in*-12, 1762. — De tous les ouvrages de Mme Riccoboni, miss Jenny est celui qui lui coûta le plus de temps. Elle se repentit souvent d'avoir donné de si grands développements à ce roman. « L'étendue de mon esprit, dit-elle, se borne à un seul volume. » Malgré quelques défauts et le vice du dénoûment, dont elle convenait, ce livre eut un succès mérité.

HISTOIRE D'ADÉLAÏDE DE DAMMARTIN, COMTESSE DE SANCERRE, ET DE M. LE COMTE DE RANCÉ, SON AMI, ETC., 2 *vol. in*-12, 1766. Ce roman a l'avantage d'offrir un tableau fidèle de la meilleure compagnie de Paris, à l'époque où il fut écrit. En lisant les lettres de Mme de Sancerre, on est admis pour ainsi dire dans l'intérieur d'une société choisie, où règnent l'esprit, la grâce et le bon ton. Les caractères sont habilement variés, et forment d'heureux contrastes. Il est impossible de ne pas aimer Mme de Sancerre, si bonne, si douce, si résignée.

LETTRES D'ÉLISABETH-SOPHIE DE VALLIÈRE, ETC., 2 *vol. in*-12, 1772. — Malgré quelques longueurs, ces Lettres eurent un grand succès, dont elles furent redevables aux agréments du style et à des détails pleins de délicatesse.

LETTRES DE MILORD RIVERS A SIR CHARLES CARDIGAN, ETC., 2 *vol. in*-12, 1776. — Ces Lettres sont moins un roman qu'une espèce de cadre dans lequel Mme Riccoboni passe en revue les travers et les ridicules de l'époque. Elle ose y aborder aussi différentes questions de morale et de philosophie, qui sont traitées, pour ainsi dire, en badinant et avec infiniment d'esprit. On arrive, dit la Harpe, au bout du livre sans être bien ému, mais toujours en s'amusant.

HISTOIRE D'ERNESTINE, *in*-18, 1798. — Quoique ce roman soit la moindre production de l'auteur pour l'étendue, c'est peut-être la première pour l'intérêt et les grâces; c'est un morceau fini qui suffirait seul à un écrivain. On pourrait appeler Ernestine le diamant de Mme Riccoboni.

On doit encore à Mme Riccoboni une traduction, ou plutôt une imitation d'un roman de Fielding, intitulé *Amélie*. Voy. FIELDING.

RICHARDSON (Samuel), célèbre romancier anglais, né dans le Derbyshire en 1689, mort en 1761.

PAMÉLA, ou *la Vertu récompensée*, *trad. par l'abbé Prévost*, 4 *vol. in*-12, 1742. — Voici comment s'exprime Richardson sur l'origine de ce roman : « Il y a environ vingt-cinq ans que j'étais lié avec un noble ami qui, hélas! n'existe plus. Il entendit raconter une histoire semblable à celle de Paméla, dans des excursions qu'il était dans l'habitude de faire pendant l'été, accompagné d'un seul domestique. Dans toutes les auberges où il s'arrêtait, il s'informait de ce qu'il y avait à voir dans le voisinage : il s'informa particulièrement du nom du propriétaire d'une belle maison près de laquelle il avait passé à deux milles environ de l'auberge, et dont la situation lui avait plu. — C'est une belle maison, lui dit l'aubergiste. Le propriétaire, M. B..., a de belles terres dans le comté. Son histoire et celle de sa femme attirent l'attention de tous les voyageurs, bien plus que la maison et les jardins, qui valent cependant bien la peine d'être vus. La dame est une des plus belles femmes de l'Angleterre; mais les qualités de son esprit la rendent sans égale : bienfaisante et sage, elle est aimée des grands et des petits. A l'âge de douze ans, la mère de M. B...., dame vraiment respectable, la prit en qualité de femme de chambre à cause de sa douceur, de sa modestie, et de son esprit au-dessus de son âge. Ses parents, ruinés pour avoir cautionné des amis, étaient honnêtes et pieux; ils avaient élevé leur fille dans les meilleurs principes. Quand ils éprouvèrent leurs premiers malheurs, ils ouvrirent une petite école de village où ils étaient fort aimés; le mari enseignait aux garçons l'écriture et les premières règles de l'arithmétique; la femme enseignait aux filles à coudre, à tricoter et à filer : mais cela ne leur réussit pas; et quand mistress B... prit leur fille à son service, le mari gagnait sa vie à travailler à la journée et aux travaux les plus pénibles de l'agriculture. La jeune fille, croissant tous les jours en beauté comme en modestie, et se faisant remarquer par ses bonnes manières et sa bonne conduite, fixa, à l'âge de quinze ans, l'attention du fils de la dame. C'était un jeune homme dont les principes n'étaient pas très-sévères; et, à la mort de sa mère, il mit en œuvre tous les moyens de tentation pour séduire la jeune fille. Elle eut recours à plusieurs stratagèmes innocents pour éviter les piéges tendus à sa vertu : une fois cependant elle fut, dans son désespoir, sur le point de se noyer. Sa noble résistance, sa prudence et ses excel-

lentes qualités, désarmèrent celui qui avait espéré la séduire, et il résolut d'en faire sa femme. Elle se conduisit avec tant de douceur, de dignité et de modestie, qu'elle se fit aimer de tout le monde, même des parents de son mari, qui la méprisaient d'abord : elle jouit maintenant des bénédictions du pauvre, du respect des riches, et de l'amour de son époux. — Celui qui me raconta cette histoire, ajouta qu'il avait eu la curiosité de séjourner du vendredi au dimanche dans le voisinage, afin de voir cet heureux couple à l'église : il les vit ; il y avait dans leurs personnes un mélange de douceur, d'aisance et de dignité ; il n'avait jamais vu une femme plus faite pour être aimée. Mon ami me raconte leur histoire avec un véritable enthousiasme. — Voilà, continua Richardson, le fondement de l'histoire de Paméla. Lorsque je composais cet ouvrage, ma digne et respectable femme, et la jeune dame qui est avec nous, à qui j'avais lu quelques parties du roman commencé, avaient coutume de venir tous les soirs dans mon petit cabinet. — Avez-vous quelque chose à nous dire de *Paméla*, M. Richardson? c'était la question ordinaire. — Nous venons pour apprendre s'il lui est arrivé quelque chose de nouveau, etc. — Cela m'encouragea, et je travaillai avec tant d'ardeur, malgré les occupations de mon état, que l'ouvrage, commencé le 10 novembre 1739, était achevé le 10 janvier 1740. »

La publication de Paméla fit une grande sensation. Jusqu'alors les romans étaient tous dans l'ancien goût français ; ce n'était que l'histoire des amours sans fin de princes et de princesses, racontées en style exagéré et froid, et d'une métaphysique absurde. Ces productions fastidieuses n'offraient pas la moindre expression d'un sentiment vrai. La simplicité du roman de Richardson formait un contraste frappant avec ces ennuyeuses productions. A son immortel honneur, il a été peut-être, dans le genre de composition qu'il a choisi, le premier romancier qui ait banni les ornements étrangers à la nature, pour peindre les passions vraies du cœur humain. Une jeune fille, dont l'innocence est exposée aux séductions d'un maître dissolu qui a recours même à la violence, et qui est obligé enfin de céder à l'empire de cette vertu qu'il n'a pu vaincre ; cette jeune fille récompensée de sa persévérance par le titre d'épouse de ce maître qui, rentré dans les sentiers de l'honneur, l'élève à son rang, et met sa fortune à ses pieds : tel fut le roman simple qui vint étonner et émouvoir le lecteur. — Le caractère modeste et pur de Paméla est bien soutenu dans tout l'ouvrage ; elle supporte avec tant de douceur ses malheurs et ses afflictions ; ses intervalles d'espérance et de tranquillité se mêlent si naturellement à ses peines, que l'ensemble de cette composition est très-édifiant. Les personnages secondaires sont tous peints

avec une grande vérité, et peuvent être considérés comme un groupe de portraits historiques de cette époque. Les caractères du père et de la mère, le vieux Andrews et sa femme, sont, comme celui de Paméla, tracés parfaitement d'une couleur vraie : l'entrevue d'Andrews avec son seigneur, quand il s'informe de ce qu'est devenue Paméla, aurait immortalisé Richardson, n'eût-il écrit que ce passage.

Le succès de Paméla engagea quelque pauvre imitateur à continuer son histoire, et l'on publia *Paméla dans le grand monde*. Cette misérable production provoqua de la part de Richardson un ouvrage semblable, dans lequel il représente le mari de Paméla renonçant à une intrigue criminelle, et ramené par la patience avec laquelle sa vertueuse épouse supporte ses chagrins. Cette continuation eut le sort de toutes les continuations, et n'a jamais été considérée que comme un accessoire inutile à un roman aussi complet que la première partie de Paméla.

LETTRES ANGLAISES, ou *Histoire de Clarisse Harlowe, trad. par l'abbé Prévost*, 4 *vol. in*-12, 1751; *les mêmes*, *nouv. édit.*, 13 *vol. in*-12, 1766, 1777. — *Clarisse Harlowe*, *trad. par Letourneur sur l'édit. originale*, 7 *vol. in*-8, 1751; *idem*, 14 *vol. in*-18, 1802. — Le roman de Clarisse, ouvrage sur lequel repose la réputation de Richardson comme auteur classique anglais, parut huit ans après la publication de Paméla. Cette histoire, comme celle de Paméla, est très-simple, mais la scène se passe dans une plus haute sphère de la société; les caractères sont tracés d'un pinceau plus vigoureux, et tous les accessoires ont quelque chose de plus élevé. Clarisse, dont le caractère est aussi près de la perfection que l'auteur a pu le faire, est persécutée par un père et un frère tyranniques, par une sœur envieuse, et par tous les membres de la famille qui sacrifieraient tout à leur élévation, et qui veulent la forcer à épouser un homme très-peu digne de plaire. Dans une série de lettres, Clarisse fait part de ces intrigues, de ses malheurs à son amie miss Howe, jeune femme d'un caractère ardent, impétueux, enthousiaste en amitié. Après tant de souffrances, et telles qu'il faut toute sa vertu pour les avoir endurées, Clarisse est tentée de se mettre sous la protection de Lovelace, qui l'aime, et dans le caractère duquel Richardson a développé tout son talent, car il a eu l'art de rendre agréables au lecteur l'esprit et les ressources d'un homme dont il fait détester l'infâme conduite. Lovelace nous est représenté comme un libertin qui a consacré sa vie et ses talents à séduire les femmes : les charmes mêmes de Clarisse, l'abandon dans lequel elle se trouve, ne peuvent le décider à l'épouser. Cet amant perfide, excité, à ce qu'il paraît, autant par son goût pour l'intrigue et les entreprises difficiles que par le désir d'hu-

milier la famille Harlowe, et d'abaisser l'orgueil de leur fille chérie, dont l'attachement pour lui ne lui semble pas assez vif pour un homme de son mérite, forme le projet infâme de la séduire. Sans égard pour le caractère de celle dont il veut faire sa femme quelque jour, il la loge dans un mauvais lieu, et lui donne pour compagnes les êtres avilis qui habitent les asiles de la débauche. Tous ses efforts pour accomplir son dessein criminel ayant échoué, il a recours à l'opium, et viole sa victime. Mais l'infamie et les remords sont les seuls fruits qu'il recueille de son forfait. Clarisse meurt de douleur, et lui périt de la main vengeresse d'un parent de cette femme vertueuse.

Le roman de Clarisse assura la gloire de son auteur. Jamais il n'avait paru, et peut-être n'a-t-il point paru depuis, un ouvrage qui s'adresse plus directement aux passions. La véritable morale de ce roman est que la vertu sort triomphante de toutes les situations de la vie; que, dans les circonstances les plus fâcheuses et les plus avilissantes, dans la prison, dans un mauvais lieu, dans la douleur, dans le délire et le désespoir, elle est encore aimable, imposante, commandant le respect, et restant l'objet de nos plus chères affections; renversée par terre, elle peut dire encore avec constance :

Voici mon trône, que les rois viennent s'incliner devant moi!

Le romancier qui produit cet effet a rempli sa tâche, et il importe peu à quelle maxime on donne le nom de morale, quand le lecteur éprouve ce sentiment : s'il nous fait aimer la vertu, son roman est vertueux; s'il est favorable au vice, il est vicieux. La grandeur du caractère de Clarisse se montre quand elle se sépare de son amant, dès qu'elle s'aperçoit de ses desseins criminels; dans sa résolution de mourir plutôt que de s'exposer à un second outrage; dans son refus de consentir à un mariage dont une âme ordinaire eût été satisfaite, comme d'une réparation suffisante aux yeux du monde; dans sa conduite ferme; dans sa juste indignation, tempérée par la patience et le calme que donne une résignation chrétienne; enfin, dans cette grandeur d'âme avec laquelle elle voit approcher une mort qui mettra fin aux persécutions qu'elle éprouve sur la terre, qu'elle ne veut point quitter sans avoir pardonné à ses parents leur cruelle insensibilité.

Les admirateurs de Richardson ne furent point d'abord de cette opinion. Il n'avait encore publié que les quatre premiers volumes de Clarisse, quand le bruit s'étant répandu que la catastrophe serait malheureuse, on fit des représentations à l'auteur. Les lecteurs qui avaient déjà éprouvé des sensations profondes au récit de la partie tragique des événements, sans égard pour le but moral du roman, se plaignirent de ce que, dans un ouvrage destiné à amu-

ser, l'auteur avait cherché à déchirer le cœur si cruellement. Les dames implorèrent la pitié de l'auteur avec une candeur qui semble indiquer à la fois leur persuasion qu'elles sollicitaient pour des personnes qui existaient réellement, et que cependant il ne dépendait que de l'éditeur de leurs mémoires de leur assigner la destinée qu'il lui plairait. Une demoiselle, qui désirait vivement la conversion de Lovelace, supplia Richardson de « sauver son âme, » comme s'il s'agissait d'un pécheur vivant, et dont l'état futur dépendît de l'auteur. — Richardson s'endurcit contre toutes ces sollicitations. Il savait que donner Clarisse à Lovelace repentant, ce serait miner l'édifice qu'il avait élevé; c'eût été devenir complice du criminel, que de lui accorder le prix qu'il s'était proposé de l'accomplissement de son crime atroce; il eût été récompensé et non puni. La morale sublime du roman était détruite, si le vice n'eût pas été rendu odieux et misérable dans son succès, et si la vertu n'eût pas été honorée et triomphante même dans sa dégradation. La mort de Clarisse pouvait seule attirer sur la tête de celui qui l'avait trahie, le châtiment nécessaire que méritait son crime; ce crime était trop noir pour pouvoir être expié autrement.

Les caractères de ce roman sont admirablement dessinés. La conduite de Clarisse, après l'outrage qu'elle a reçu, offre les scènes les plus touchantes et les plus sublimes de tous les romans anglais : dans son adversité, elle s'élève tellement au-dessus de tout ce qui l'environne, que son caractère brille d'une splendeur plus qu'humaine. Nos larmes coulent, notre cœur est déchiré; mais nous partageons la victoire de la vertu, qui triomphe de tous les maux dont les plus grands malheurs et la dégradation même l'ont accablée. Il se mêle un noble orgueil à la douleur que nous ressentons de la détresse d'un être tel que Clarisse, s'élevant au-dessus de l'outrage cruel fait à sa personne; outrage qui porte avec lui l'idée du déshonneur, quelques circonstances qui l'aient accompagné. Il était réservé à Richardson de montrer qu'il y a une chasteté de l'âme, qui demeure pure et sans tache lors même que celle de la personne a été violée; et la dignité de Clarisse après sa disgrâce et ses malheurs, nous rappelle ce que dit un poëte de l'antiquité, qu'un homme vertueux sortant vainqueur de sa lutte contre l'adversité, est un spectacle agréable aux dieux immortels. Le caractère de miss Howe contraste entièrement avec celui de Clarisse : elle a plus de perspicacité, plus de connaissance du monde, avec moins de principes abstraits; son énergie, son dévouement désintéressé à son amie, l'aveu de son infériorité dans toutes les occasions, la présentent sous un point de vue très-noble. Si l'on suit l'auteur dans le développement des

caractères de tous les membres de la famille Harlowe, la vanité insolente du frère de Clarisse, la basse jalousie de sa sœur, la rigueur impitoyable de son père, la dureté moins inexorable du frère aîné, James, l'obstination grossière du vieux marin Antony, on retrouve dans chacun de ces personnages, avec une physionomie un peu différente, les mêmes traits de famille, avarice, orgueil et ambition.

Le chevalier de Champigny a publié à Saint-Pétersbourg et à Francfort, en 1774 et en 1775, deux volumes in-8° de lettres anglaises pour servir de continuation à l'histoire de Clarisse.

HISTOIRE DE CHARLES GRANDISSON, *traduit par l'abbé Prévost*, 8 *vol. in*-12. — *La même, traduction complète de l'original anglais, par G. F. Monod*, 7 *vol. in*-12, 1756 (*traduction moins élégante que celle de l'abbé Prévost, mais infiniment plus exacte et plus complète*). — Richardson ayant appris, à son grand étonnement, que la générosité passagère de Lovelace, jointe à son courage et à son esprit, lui avait fait trouver grâce en dépit de ses crimes, aux yeux de la plus belle moitié du genre humain, voulut créer le beau idéal d'un homme vertueux, qui obtiendrait l'admiration par son esprit, son rang, sa figure, ses talents, son élégance, et les qualités les plus estimables qui forment le bon citoyen. Il composa l'histoire de sir Charles Grandisson. On est forcé d'avouer que, quoique l'auteur ait mis en œuvre tout son talent pour remplir la tâche qu'il s'était imposée, et quoique dans quelques parties de l'ouvrage on retrouve le même génie qu'il avait montré dans ses premiers romans, cette dernière production n'a ni la simplicité des deux premiers volumes de Paméla, ni l'intérêt profond et déchirant de l'inimitable Clarisse. — Sir Charles Grandisson possède une grande fortune; il est d'une famille distinguée, il a le rang de baronnet; il est estimé de tous ceux qui le connaissent; il remplit avec une scrupuleuse délicatesse tous ses devoirs; il possède tous les avantages extérieurs qui en imposent et attirent le respect; il a de la magnificence, mais sa fortune excède sa libéralité; il aime ses parents, mais le dévouement de sa famille lui ôterait jusqu'à la tentation de ne pas leur accorder de l'attachement; sa raison domine ses passions; son courage a été souvent éprouvé, il a toute la force et toute l'adresse de Lovelace pour affronter le péril; il n'éprouve point de malheurs; le seul embarras dans lequel il se trouve dans toute son histoire est d'avoir à fixer son choix entre deux femmes belles et accomplies, d'un rang élevé, d'un caractère adorable, sœurs, pour ainsi dire, par leurs perfections égales, et qui lui sont tendrement attachées. Il penche si peu pour l'une ou pour l'autre que, quel que soit son choix, l'on ne conçoit pour son bonheur

d'autre danger que la compassion qu'il éprouvera pour celle qu'il faut nécessairement qu'il abandonne. Tout cela peut faire assez d'effet dans une oraison funèbre ou dans une inscription de monument, où le privilége de taire les mauvaises qualités et d'exagérer les bonnes permet de présenter de semblables modèles de perfection; mais dans ce monde, dans cette vallée de larmes, et sur cette terre d'épreuves, une vertu sans tache, une perfection invariable ne se trouve pas et surtout n'intéresse pas. — La véritable héroïne du roman, celle au sort de laquelle on prend un intérêt profond, est la malheureuse Clémentine, dont la folie, dont toute l'histoire est digne du grand peintre qui avait déjà tracé les malheurs de Clarisse. Il y a dans cette histoire des scènes égales à tout ce que Richardson a jamais écrit de plus admirable, et qui suffiraient pour le placer au nombre des écrivains les plus distingués dans son genre de composition. Le talent de Richardson, dans les scènes les plus tragiques et les plus déchirantes où il nous montre l'innocence malheureuse, comme dans l'histoire de Clarisse et de Clémentine, n'a jamais été et ne sera probablement pas surpassé.

RICHTER (Jean-Paul-Frédéric), littérateur allemand.

TITAN, *traduit par M. Philarète Chasles*, 2 *vol. in*-8, 1834. — Le fond de ce livre est l'amour d'un jeune homme au cœur chaud, à la bonne nature, Albano de Césara, pour une vierge digne de lui, Liane, qui est atteinte d'une cécité passagère et répétée, et son amitié pour son jeune frère Roquairol, organisation orageuse et fantasque, usée par une jeunesse de débauche et de passions. L'histoire d'Albano opposé à Roquairol, c'est l'histoire, prise depuis sa plus tendre enfance jusqu'à son plus grand développement, d'un être qui, conséquence rigoureuse d'une position exceptionnelle, d'une éducation toute spéciale, traverse la vie en se heurtant à toutes les douleurs, en buvant à la source de tous les plaisirs licites; souffrant avec noblesse; goûtant le bonheur, mais dans ce qu'il a de pur seulement; exposé à chaque instant à se voir entraîner par de fallacieux principes, et marchant cependant d'un pas ferme vers le but que sa raison lui a montré; enfin sacrifiant à ses devoirs tout ce qu'une cour débauchée peut offrir de délices à un jeune homme qui entre dans le monde. Au milieu de l'action, sont jetés des personnages qui lui donnent quelque vie et quelque corps; un groupe de cinq femmes, dont chacune a sa physionomie distincte; un Grec, Dion, qui personnifie les beaux-arts; un bibliothécaire, Shappe, le plus imperturbable plaisant qu'on puisse imaginer; le lecteur August,, tout empreint de

finesse et de courtoisie italienne; le ministre Froulay, qui a fait fabriquer un grand cornet acoustique, pour que les mots prononcés dans sa maison arrivent tous à son oreille; puis d'autres caractères moins saillants, mais toujours bien sentis.

ROBERTS (mistress).

LE DEVOIR, *ouvrage posthume de mistress Roberts, traduit par Mme Élisabeth de Bon*, 2 *vol. in*-12, 1816. — Les romanciers anglais aiment à placer sur la scène et parmi leurs acteurs une figure de ministre, qu'ils représentent plein de science, de gravité et de vertu, conciliateur dans les familles, portant des consolations aux malheureux, imprimant le respect à tous. L'auteur du Devoir a traité le caractère de M. Herbert, père de son héros, d'après ces beaux modèles; mais elle est allée un peu loin lorsqu'elle a fait d'Edmond, fils du ministre Herbert, déjà ministre lui-même, sollicitant une cure et cherchant des élèves pour une maison d'éducation, le plus joli des hommes, le plus amoureux, le plus aimé, pressant contre son cœur l'objet de son amour qui le serre dans ses bras. Car dans les nouveaux romans anglais, les héroïnes n'expriment pas leurs sentiments avec moins de vivacité que leurs amants. La jeune Anglaise, la charmante Julia, a des transports d'amour qu'elle ne dissimule à personne, ni à sa mère, ni à ses parents, ni même aux étrangers; elle en parle librement à tout le monde, et surtout à son amant. Cette même Julia est élevée par une tante encore fort jeune, fort jolie et fort aimable; mais il y a beaucoup de mystère dans sa naissance et dans son origine, et les médisants répandent le bruit que cette prétendue tante est sa mère. — En somme, on trouve dans ce roman des scènes qui ont beaucoup de naturel et des portraits tracés avec une grande vérité.

ROCH (Eugène).

PARIS MALADE, *Esquisses du jour*, *in*-8, 1832. — Paris en bonne santé, Paris avec son embonpoint d'un ancien député du centre, Paris dans tout l'éclat des fêtes et des jeux, au sein de ses beaux-arts et de son opulence, livré à toutes les séductions, entraîné dans tous les excès et soucieux de rien, si ce n'est de plaisir, a été décrit mille fois; mais Paris malade, Paris vêtu de flanelle, Paris devenu maigre, Paris au régime, oubliant le vin de Champagne pour la menthe poivrée, ou le vin de Surène pour l'eau de la rue de la Ro-

quette; Paris désertant ses théâtres, remisant ses landaux dans la crainte de les voir en file avec les corbillards, rentrant à l'approche de la nuit, et consultant le médecin sur le nombre et l'à-propos de ses bonnes fortunes; puis encore Paris indocile, Paris refusant de se confesser; Paris impénitent, ce qui fait sourire, et Paris assassin, ce qui fait horreur.... ce Paris-là n'avait point encore eu de peintre; il en a trouvé un dans l'auteur des Esquisses du jour, qui nous paraît avoir saisi sur le fait les principaux traits d'une époque historique, dont Dieu nous garde du retour.

Nous connaissons encore de cet auteur : Le Bourreau de Rome, in-8, 1832.

ROCHE (Régina-Maria), romancière anglaise du XIXe siècle.

LE FILS BANNI, ou *la Retraite des brigands*, 4 *vol. in*-12, 1808. — Des peintures capables d'ébranler l'imagination et de faire mourir les gens de peur, des fantômes, des tombeaux, des poignards, des brigands, on trouve de tout cela dans le Fils banni. Au milieu de tous ces tableaux chargés de figures horribles, on trouve cependant des détails heureux. Le style pèche souvent par la diffusion, mais les événemens intéressent; l'auteur a su les combiner de manière à exciter la curiosité. L'intrigue ne vaut pas celle des Enfants de l'abbaye, le plus célèbre et le meilleur des romans de Mme Régina Roche, et les caractères n'en sont pas aussi bien tracés : on distingue toutefois ceux de lord O'Sinister et du comte de Placentia.

L'ENFANT DE LA CHAUMIÈRE DE MUNSTER, *traduit par Mlle Girard de Caudenberg*, 5 *vol. in*-12, 1820. — Élevée dans une chaumière d'Irlande par de bons paysans qui ont promis le secret sur la naissance de leur protégée, Fidélia ne sort de sa retraite à l'âge de quinze ans que pour entrer dans un pensionnat de Dublin, d'où elle est bientôt exclue parce qu'on néglige de payer sa pension. Réduite à accepter une place de femme de chambre, elle fait son entrée dans le monde ayant pour toute fortune une bague qui doit servir à lui faire connaître ses parents. Le jeune et beau colonel Grandisson devient amoureux de Fidélia, qui le paye d'un tendre retour; mais il s'en faut que les deux amants jouissent paisiblement de leur amour; trompés par de fausses apparences, séparés par les événements, la passion secrète qui les unit est pour eux la source de mille tourments. La fortune ne semble sourire un moment à Fidélia que pour la replonger dans de plus grandes infortunes : une fois elle croit trouver un père, une famille, mais l'apparition d'un personnage mystérieux révèle à cette famille que Fidélia ne lui appartient pas. Cette ré-

vélation jette la pauvre fille dans une multitude d'embarras; accusée de supercherie, renvoyée honteusement, elle cherche en vain un asile dans cette ville de Dublin où naguère elle avait espéré un sort heureux et brillant. Réduite aux plus fâcheuses extrémités, elle est sur le point d'être conduite en prison, lorsque heureusement le mystérieux inconnu reparaît sur la scène, lui procure un secours inattendu; sa bague lui fait ensuite reconnaître son père, sa famille, lui procure de vastes domaines, et enfin le retour du colonel Grandisson, avec lequel elle se marie.

LA CHAPELLE DU VIEUX CHATEAU DE SAINT-DOULAGH, ou *les Bandits de Negwate*, 4 *vol. in*-12, 1825. — Le château de Saint-Doulagh, situé au nord de l'Irlande, servait d'asile à une intéressante famille, ruinée par l'asservissement de l'Irlande, dont le chef avait laissé aux soins d'une sœur âgée l'éducation de ses deux enfants, un fils et une fille. La vénérable dame était digne de cet emploi, ses goûts et les habitudes de sa vie ayant toujours été dirigés vers l'étude. Sous sa direction les deux jeunes gens firent de rapides progrès. Le système cranologique commençait alors à faire du bruit dans le monde, et elle essaya de leur inculquer les principes de cette science nouvelle; mais tout ce que le jeune homme en retint, c'est que nos penchants bons ou mauvais étant irrésistibles, il ne devait faire aucun effort pour résister à ses passions naissantes. Entré au service, il se montra peu soumis, indiscipliné, fut obligé de quitter la carrière des armes, et partit pour Londres avec peu d'argent, mais avec de présomptueuses espérances. Isolé dans cette ville, sans parents, sans amis, il s'abandonnait à une sombre tristesse, lorsqu'il fut admis comme secrétaire de la Société de cranologie. Il ne tarda pas à se faire renvoyer de cette société, et se trouva de nouveau en proie à mille vicissitudes. Dans les positions variées où la volonté de l'auteur le conduit, on reconnaît l'intention de peindre les mœurs nouvelles et le mouvement industriel qui agite nos voisins d'outre-mer; mais ces tableaux sont subordonnés à une intrigue tellement bizarre, que l'invraisemblance de l'ensemble nuit un peu à la vérité des détails. On trouve toutefois dans ce roman des scènes intéressantes, des tableaux agréables, une excellente morale, et des caractères bien peints.

Nous connaissons encore de cette féconde romancière : Le Curé de Lansdowne, 2 vol. in-12, 1789 (réimprimé sous le titre de : Rosine et Lydie, ou les Dangers de la coquetterie).—Les Enfants de l'abbaye, 6 vol. in-12, 1797.— Clermont, 3 vol. in-12, 1799. — La Fille du hameau, 2 vol. in-12, 1801.— La Visite nocturne, 5 vol. in-12, 1801. — * Le Monastère de Saint-Colomba, 3 vol. in-12, 1819. — L'Orphelin de la chaumière irlandaise, 5 vol. in-12, 1821. — Le Père coupable, 3 vol. in-12, 1821. — Suzanne, ou le Château de Saint-Bernard, 2 vol. in-12, 1821. — L'Abbaye de Léolin, 4 vol. in-12, 1824. — Le Mariage de Dunamore, 4 vol. in-12, 1824. — Traditions du château, ou Scènes de l'île d'Émeraude, 3 vol. in-12, 1824.

ROGER DE BEAUVOIR (E.).

L'ÉCOLIER DE CLUNY, ou *le Sophisme*, *in*-8, 1832. — Dans ce roman il s'agit d'une reine de France qui, la nuit, fait le guet aux passants, les invite à monter chez elle, et le lendemain les fait jeter dans la Seine. Le héros du livre est l'écolier Buridan, qui survit à l'aimable attention de la reine qui pourvoyait si amoureusement à la destinée et au dernier gîte de ses amants de nuit. — Voulez-vous des descriptions de monuments gothiques, qu'il vous serait difficile de construire s'il vous prenait fantaisie de mettre en sa place chacune des parties dont chaque mot est le représentant? désirez-vous connaître tous les vieux jurons : par le ciel! par Satan! par tous les saints du paradis? voulez-vous des tableaux d'orgie? lisez l'Écolier de Cluny.

RUYSCH, *in*-8, 1833. — Après avoir fait traverser au lecteur les villes de la Haye, Amsterdam, Bréda, Harlem, Saardam, en l'entretenant avec un charme et une verve inexprimables des maisons, des campagnes, des monuments, du commerce, des beaux-arts, des femmes, de la littérature et des mœurs de la Hollande, M. Roger de Beauvoir le transporte au temps de Pierre le Grand, et lui raconte une touchante histoire, où figurent Ruysch et Ruyter. Ruyter, au moment de s'embarquer pour une expédition périlleuse, confie Sarah, sa fille adoptive, au docteur Ruysch, qui a lui-même une fille nommée Rachel. Les deux jeunes filles ont des goûts bien différents : Rachel est douce, timide, et passe son temps à peindre des fleurs; Sarah est vive, étourdie, passionnée; elle se laisse prendre d'amour pour un beau capitaine français, Georges de Castelnau, en est trahie, et périt d'une affreuse mort. — Les détails de ce roman sont pleins de charme; le dénoûment est dramatique et d'un effet saisissant.

L'EXCELLENZA, ou *les Soirées au Lido*, 2 *vol. in*-8, 1833. — De brillantes couleurs, des saillies spirituelles, un talent de narration remarquable, et une connaissance parfaite de l'Italie, qu'il a habitée longtemps, distinguent les contes de M. de Beauvoir et leur donnent un cachet tout particulier. Lea Marini, la plus jolie nouvelle de ce recueil, est surtout contée avec beaucoup d'art. Venise, dont on a tant abusé, y est dépeinte avec grandeur, enrichie de coloris; et tous les autres petits poëmes en prose dont se compose le livre des Soirées au Lido, saisissent par un puissant intérêt dramatique.

L'AUBERGE DES TROIS PINS, *in*-8, 1836. (*En société avec M. Alphonse Roger.*) — L'Auberge des trois pins est une hôtellerie située près d'Anvers, dont le nom vient d'une vieille aventure où nous voyons le diable aux prises avec un comédien. Après avoir raconté

avec beaucoup de charme la légende de l'auberge, M. Roger de Beauvoir passe du XVIe siècle à la Belgique de nos jours, et fait un tableau brillant et animé de Bruxelles; son portrait du comte de Bagnères, un de ces chevaliers d'industrie qui ont fixé leur séjour dans la capitale de la Belgique, et le roman qui l'encadre, offrent une lecture fort attrayante. — Les deux autres nouvelles sont de M. Alphonse Royer. Don Micaëla est une nouvelle historique empruntée aux souvenirs du XVe siècle. Le Juge de son honneur, épisode récent, est un drame de famille, où un époux outragé se venge selon les vieilles mœurs des seigneurs flamands.

HISTOIRES CAVALIÈRES, *in*-8, 1837. — Ce livre est un recueil de nouvelles pleines d'incidents curieux et de charmants détails, parmi lesquels on remarque : le Puits d'amour, la Chapelle ardente, Deux misères, la Chambre d'amie, le Sphinx de la cour, la Femme de Cassandre, René le Tueur, David Dick, etc. — Un Caprice d'été est un conte charmant, où l'auteur nous montre deux comtesses émancipées, s'échappant un matin de leur hôtel pour aller nager aux bains Ouarnier. Une de ces comtesses a un mari jaloux comme on ne l'est plus; le comte Delci a surpris de secrètes intelligences entre sa femme et son secrétaire. Le jour où la comtesse s'est rendue à l'école de natation, le jeune secrétaire est allé, de son côté, se baigner dans la rivière; le comte l'a suivi, et au moment où il passe devant les bains Ouarnier, il plonge sous l'eau et le frappe d'un coup de poignard. Le jour même de ce terrible événement le comte partit pour une mission diplomatique, et la comtesse alla s'enfermer aux trappistines de Mondaye.

Nous connaissons encore de cet auteur : Keledor, 2 vol. in-12, 1829.

ROLAND DE LA PLATRIÈRE

(Manon-Jeanne PHILIPPON, dame), née à Paris en 1754, morte sur l'échafaud révolutionnaire le 8 novembre 1793.

MÉMOIRES DE MADAME ROLLAND, *précédés d'une notice sur sa vie* (*par MM. Berville et Barrière*), 2 *vol. in*-8, 1820. C'est la réimpression de l'ouvrage intitulé Appel à la postérité, par la citoyenne Rolland, 4 *part. in*-8, 1795.—La candeur et le charme de style avec lequel Mme Rolland retrace les événements de sa vie, et la vérité des portraits que l'on y trouve des principaux personnages qui figuraient à l'époque du 31 mars, font rechercher ces mémoires avec le plus grand empressement. Les trois derniers mois de la vie de Mme Rolland, ceux qu'elle passa en prison, sont les plus beaux moments de l'existence de cette femme célèbre. Ses réclamations auprès des ministres Gohier et Garat sont nobles et

fières; sa présence d'esprit ne l'abandonne jamais, et s'étend à tout, à ses amis encore plus qu'à elle-même; elle s'occupe de les défendre, et si sa défense est faible, c'est le défaut de son talent et non de son âme. Ses réponses à ses juges sont pleines d'adresse, de fermeté, d'énergie; son courage est admirable. Elle est héroïque quand elle monte à l'échafand, et son héroïsme est naturel et sans faste.

ROLAND (Mme Armande).

ALEXANDRA, ou *la Chaumière indienne*, 3 *vol. in*-12, 1808. — Annoncer que ce roman est de l'auteur de Mélanie de Rostange, c'est préparer le lecteur à recevoir les vives émotions qu'occasionnent des faits intéressants, des caractères aimables, des sentiments vrais, passionnés et délicats, des réflexions naturelles et touchantes. La belle Alexandra, princesse de Nomansof, vient de quitter Saint-Pétersbourg, pour passer deux années dans ses terres et se dérober à une foule d'adorateurs qui recherchent sa main. Près de son château le hasard et le malheur ont conduit un jeune Français, Maurice de Saint-Eldemar, et la jeune Clémence de Serdoval, bannis par suite de la révolution, et qui doivent s'unir à la fin du deuil que porte encore Clémence. Alexandra rencontre Maurice qu'elle croit frère de Clémence, et son intérêt pour lui se change bientôt en un sentiment plus tendre. Clémence est déchirée par la jalousie, car elle ne peut plus douter de l'amour de Maurice pour Alexandra. La princesse est prête à percer le mystère dont cette famille s'enveloppe, et déjà elle se flattait de trouver dans Maurice un époux digne d'elle, lorsque Clémence réclame la main de Maurice; celui-ci, lié par des serments prononcés devant le lit de mort de sa mère, s'apprête à les remplir, en gémissant sur sa destinée. A cette nouvelle Alexandra quitte sa terre, et revient à Saint-Pétersbourg, où, pressée par sa famille et par l'impératrice de faire un choix, elle s'unit au père d'une de ses amies, au vieux et respectable prince de Listensten. Maurice a de son côté donné sa main à Clémence, qui ne pouvant vivre qu'en obtenant son cœur, meurt consumée de jalousie, et est enterrée auprès de la chaumière. Au bout de quelque temps, Maurice reparaît à Saint-Pétersbourg, où il reprend son nom et l'existence pour laquelle il est né; l'impératrice lui confie un emploi distingué; le prince de Listenten l'attire chez lui où il retrouve Alexandra, et on pense bien que l'amour des deux amants se rallume non moins violent. Une femme intrigante, ennemie de la princesse, la compromet dans un bal masqué en se faisant passer

pour elle, et le résultat de cette nuit est la ruine de la réputation d'Alexandra, la mort du prince de Listensten, qui écrit, avant de cesser de vivre, une lettre foudroyante à sa femme. Celle-ci, qu'on a fait partir pour sa terre, ignore tout ce qui s'est passé, hors la mort de son époux, auquel elle donne des larmes. Maurice vient bientôt les sécher. Les amants retournent à Saint-Pétersbourg, où Alexandra apprend l'intrigue infernale inventée pour la perdre, et lit la lettre de mort de son époux. Cette lettre terrible lui défend de s'unir à Maurice; elle sacrifie son bonheur à ces derniers et cruels devoirs, et Maurice désespéré retourne dans sa patrie.

ÉMILIA, ou *la Ferme des Apennins*, 3 *vol. in*-12, 1812. — Presque toujours l'amour tient la première place dans les ouvrages des femmes, comme il fait la principale occupation de leur vie. Dans Émilia, cette passion n'est qu'au second rang, c'est principalement à l'amitié que Mme Rolland a consacré sa plume; et elle paraît avoir été guidée par l'intention de prouver, en dépit des mauvais bruits que la malignité a souvent fait courir sur son sexe, que l'amitié, chez les femmes, pouvait quelquefois usurper tous les droits de l'amour. Dans Émilia, on voit d'un côté jusqu'à quel degré d'héroïsme l'amitié peut élever une âme grande et généreuse, toujours fidèle à la voix de la vertu, et de l'autre, à quels excès peut entraîner un sentiment aveugle qui, pour parvenir à son but, foule aux pieds les devoirs les plus respectables, et ne craint pas d'étouffer les mouvements les plus sacrés de la nature. On sourit au tableau naïf des premières caresses de Blanche et d'Émilia. On se plaît à voir la jeune Blanche, héritière d'un grand nom et d'une immense fortune, accueillir l'orpheline, pauvre, abandonnée, se dépouiller de sa robe pour l'en revêtir, lui jurer amitié et protection pour la vie, et l'on suit avec plaisir les progrès de cette union; mais lorsque, quelques années plus tard, dans l'âge où le sentiment pur et tranquille de l'amitié se tait ordinairement devant une passion plus violente et moins désintéressée, on voit Blanche céder encore à sa protégée un amant accompli dont la tendresse aurait fait son bonheur si les attraits d'Émilia n'étaient venus renverser d'aussi belles espérances, il est impossible de ne pas être pénétré d'admiration. Nous croyons inutile de donner ici une analyse complète d'Émilia, et nous pensons qu'il nous suffit d'indiquer le but principal de l'auteur. Mais il nous semble que nous pouvons annoncer d'avance, sans indiscrétion, que le sacrifice étonnant de cette généreuse Blanche n'amène pas le dénoûment comme on pourrait le croire, et que cette fille incomparable, après avoir longtemps vécu pour l'amitié, reçoit enfin de l'amour une digne récompense. Nous regrettons de ne pouvoir indiquer une foule de

scènes tour à tour douces, touchantes, ou terribles, dans lesquelles l'auteur a fait preuve d'une grande richesse d'imagination et d'un talent très-flexible. Nous ajouterons que la scène se passe dans une des plus belles parties de l'Italie, dans les environs de Florence, et que le choix d'un si beau théâtre lui a permis de multiplier les descriptions, tantôt riantes, comme les coteaux de la ferme de Varenza, tantôt mélancoliques, comme les vallons de Vallombrose, tantôt sombres, comme les gorges solitaires du sommet des Apennins.

Nous connaissons encore de cet auteur : * Palmira, 4 vol. in-12, 1801. — * Mélanie de Rostange, 3 vol. in-12, 1806. — Adalbert de Montgelaz, 3 vol. in-12, 1806. — Lydia Stevil, 3 vol. in-12, 1817. — La jeune Bostonienne, 2 vol. in-12, 1820. — Frédérique, 4 vol. in-12, 1824. — La Comtesse de Melcy, 4 vol. in-12, 1825.

ROLAND BAUCHERY.

LA FILLE D'UNE FILLE, *in*-8, 1836. — Ce livre a pour base une idée éminemment morale, celle de censurer le célibat. Après avoir déroulé toute la série de maux physiques et intellectuels qui accablent le célibataire, l'auteur le montre poursuivi par les remords, par des héritiers avides, par le désespoir de ne trouver autour de lui que des gens intéressés qui, de son vivant même, se disputent ses dépouilles. Le célibataire dont il est question a une fille dont il a été forcé de prendre soin, mais dont il s'occupe si peu qu'il la croit un garçon, et qu'il l'élève comme un garçon. Enfin, à seize ans, Auguste, sans se douter non plus que ses camarades de classe ne sont pas du même sexe qu'elle, se trouve épouvantée de sa faiblesse, de sa timidité extrême et de sa beauté, lorsque des circonstances forcent son père nourricier à déclarer la vérité au père, et à rendre à la société une Augustine belle comme un ange, au lieu d'un joli garcon. Augustine comprend alors que le vif sentiment qu'elle ressentait pour un de ses amis d'enfance était de l'amour. Heureusement pour elle le vieux célibataire meurt, et Augustine se marie selon son cœur. L'auteur a su mettre en jeu dans le développement de ce roman les plus dignes sentiments de l'âme, l'amour maternel et filial, à côté des passions les plus basses, l'égoïsme et la cupidité; son livre ne contient ni inceste, ni adultère, ni parricide, ni combat singulier, ce qui est un véritable progrès pour l'époque où il fut publié.

ROSINI (Giovani).

LUIZA STROZZI, *Histoire italienne du XVIe siècle*, 2 *vol. in*-8, 1835. — L'époque choisie par M. Rosini est celle où Alexandre

de Médicis régna sur Florence. Ce fut un scandale et un affront pour les seigneurs florentins, de voir décerner la couronne ducale et l'autorité souveraine à ce bâtard qui portait sur son visage le type africain que lui avait transmis sa mère, esclave mauresque. Soutenu par le pape et par l'empereur, Alexandre mit le pied sur ses ennemis; le sang le plus pur coula dans les tortures et dans les supplices; de grandes familles partirent pour l'exil; de grands biens furent confisqués, et l'investiture en fut donnée à des aventuriers. Impitoyable pour les grands, Alexandre rendait la justice au peuple à la manière de Sancho, une justice ingénieuse, pleine de bon sens et de vive saillie, dont chaque arrêt pouvait être traduit en apologue; c'était là sa récréation quand il n'avait ni supplice à ordonner ni acte de libertinage à consommer. La famille des Strozzi fut surtout victime de toutes les passions de ce tyran. Luiza Strozzi, mariée à un gentilhomme florentin, est poursuivie par les entreprises violentes du duc, et se trouve un jour tête à tête avec lui; dans le péril, elle est réduite à s'asseoir sur le balcon d'une fenêtre, et à déclarer qu'au premier mouvement de Son Altesse, elle se précipitera sur le pavé. Luiza ne cédant pas, le duc, apprenant qu'elle en aime un autre, la fait empoisonner. Le père de cette jeune femme, Philippe Strozzi, après avoir aidé à l'élévation d'Alexandre, conspire contre lui. Lorsque Alexandre tombe assassiné, Philippe Strozzi se met à la tête de deux mille Florentins pour s'opposer à l'élévation de Come de Médicis; défait et pris, il se donne la mort d'un coup de poignard, et à ses derniers instants il trouve la force d'écrire avec le sang de sa blessure mortelle un vers de Virgile, sur la muraille de sa prison. La mort de Luiza Strozzi termine le roman, plein, mais tout hérissé de tragiques événements.

ROSSELLE SAINT-HILAIRE.

* **RIENZI ET LES COLONNA**, ou *Rome au XIVe siècle*, 5 *vol. in*-12, 1825. — L'épisode de Rienzi est un des plus intéressants de l'histoire d'Italie dans le moyen âge. On y trouve l'un des symptômes les plus singuliers de la renaissance des lettres, et de l'ardeur avec laquelle on étudiait et l'on admirait les anciens au XIVe siècle. En effet, si l'on en croit les rapports les plus avérés, Rienzi était un érudit très-versé dans la lecture des chefs-d'œuvre de l'ancienne Rome, et l'enthousiasme que lui inspirait les écrits de Tite-Live lui fit entreprendre une révolution que ses forces morales le rendaient incapable de conduire. Le caractère de Rienzi est bien rendu dans le roman qui nous occupe; quelques-

uns des actes de son tribunat sont retracés avec des couleurs convenables ; mais on se lasse bientôt du héros qui est trop prodigué. C'est à ce défaut sans doute, ainsi qu'aux répétitions fréquentes des scènes où la faiblesse et la vanité du tribun sont toujours mises en jeu, que l'on doit attribuer la langueur répandue sur quelques parties de l'ouvrage. D'autres personnages historiques non moins célèbres sont introduits avec plus de bonheur dans le cours du récit : Clément IV y paraît au milieu de sa cour voluptueuse, présidant aux plaisirs d'un festin ; Pétrarque y reçoit, près de la fontaine de Vaucluse, à l'ombre d'un laurier, la visite d'un ancien ami, qu'il accompagne ensuite à la cour du pape. Les trois Colonna, dont l'histoire nous a transmis les noms, représentent ici la noblesse de Rome : leur caractère féroce, leur humeur guerrière et turbulente, leur avidité de vengeance, fournissent à l'auteur les scènes où le caractère du XIVe siècle nous paraît surtout empreint. Parmi les personnages imaginaires, se trouve Lorenzo, fils du tribun, et Antonia Colonna, dont les amours partagent l'intérêt qui devrait surtout s'attacher à Rienzi.

ROUERGUE.

L'AVOCAT DES FEMMES, 5 *vol. in*-12, 1808. — Dans cette espèce de roman à tiroir, l'auteur fait paraître des femmes de toutes les conditions et de toutes les humeurs, nous allions dire de tous les caractères ; mais pour peindre des caractères, il faut plus de sagacité, une imagination plus sage et mieux réglée. De toutes ces femmes qui passent en revue sous les yeux du lecteur, aucune ne sait résister au mérite de l'avocat du sexe : celui-ci est un chevalier d'Ertebeau, pénétré de respect pour les qualités des femmes, mais n'ayant pas des idées très-saines sur leur pudeur et sur leurs mœurs. A cela près, il trouve leur conduite louable ; et même lorsqu'il en éprouve des perfidies, rien ne lui paraît plus simple et plus facile à justifier. En un mot, vis-à-vis de pareilles femmes, ce monsieur agit comme un roué, et parle comme un niais. Le lecteur qui ne sera ni l'un ni l'autre, ne lira pas jusqu'au bout un ouvrage que dément entièrement son titre, et qui n'est qu'un vieux cadre rajeuni pour amener des aventures scandaleuses.

ROUJOUX (le baron de),
ancien préfet, né à Landernau en 1779, mort en 1836.

DON MANUEL, *anecdote espagnole*, 2 *vol. in*-12, 1821. — Les aventures du jeune et malheureux Manuel, promené par une destinée toujours contraire dans des climats lointains et dans les situations les plus opposées, qui voit périr tour à tour sous ses yeux, et la douce indienne Euya, et sa tendre et fidèle Almaïde, se rattachent à cette époque de désespoir et d'héroïsme où la nation espagnole, soulevée tout entière, résistait seule au conquérant devant lequel s'humiliaient les peuples et les rois. Le héros du roman est enveloppé dès son enfance d'un voile funéraire ; « une pensée délicieuse, une image chérie, l'arrachent quelquefois à ses tourments, mais la nuit éternelle l'environne. » Cet ouvrage est en général écrit d'un style pur, naturel et simple ; sa lecture excite un vif intérêt, et produit sur l'âme une profonde impression de mélancolie, en nous traçant le tableau d'un homme distingué par son caractère, par ses vertus et par ses talents, qui est constamment poursuivi par l'injustice, par le crime et par le malheur.

ROUSSEAU (Jean-Jacques),
né à Genève le 28 juin 1712, mort le 7 juillet 1778.

JULIE, ou *la Nouvelle Héloïse*, ou *Lettres de deux habitants d'une petite ville au pied des Alpes*, 4 *vol. in*-12, 1761. — *Idem, édit. revue et augmentée*, 4 *vol. in*-12, 1762. *Ouvrage réimprimé une multitude de fois depuis cette époque.* — Réfugié dans une solitude charmante, où il s'était créé un monde idéal ; livré au souvenir des amours d'une jeunesse occupée à divers intervalles par Mlle Vulson, Mlle de Graffenried, Mlle Galley, Mlle de Breil, Mlle de Serre, Mme Bazile, Mlle de Larnage, Mme de Varens, etc., Rousseau forme de tous ces êtres dont il effleure les perfections, les héroïnes d'un immortel ouvrage qu'il est impossible de lire sans enivrement. Voici comment il s'exprime lui-même à l'occasion de la composition de ce roman, dans le IXe livre de ses Confessions. « Je me figurai l'amour, l'amitié, les deux idoles de mon cœur, sous les plus ravissantes images. Je me plus à les orner de tous les charmes du sexe que j'avais toujours adoré. J'imaginai deux amies, plutôt que deux amis, parce que si l'exemple est plus rare, il est aussi plus aimable. Je les douai de deux caractères analogues, mais différents ; de deux figures non pas parfaites, mais de mon goût, qu'animaient la bienveillance et la sensibilité. Je fis l'une et l'autre

blonde, l'une vive et l'autre douce, l'une sage et l'autre faible, mais d'une si touchante faiblesse que la vertu semblait y gagner. Je donnai à l'une des deux un amant dont l'autre fut la tendre amie, et même quelque chose de plus; mais je n'admis ni rivalités, ni querelles, ni jalousie, parce que tout sentiment pénible me coûte à imaginer, et que je ne voulais ternir ce riant tableau par rien qui dégradât la nature. Épris de mes deux charmants modèles, je m'identifiai avec l'amant et l'amie le plus qu'il m'était possible; mais je le fis aimable et jeune, lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais. Pour placer mes personnages dans un séjour qui leur convînt, je passai successivement en revue les plus beaux lieux que j'eusse vus dans mes voyages; je finis par choisir les bords du lac de Genève, et la richesse et la variété des sites, la magnificence, la majesté de l'ensemble qui ravit les sens, émeut le cœur, élève l'âme, me déterminèrent à établir mes jeunes pupilles à Vevai. » Rien n'égale le plaisir que Rousseau paraît avoir éprouvé dans la composition de l'Héloïse; plaisir partagé par la presque totalité de ses lecteurs. Un philosophe tel que lui ne pouvait faire un roman qui ne présentât qu'un tissu d'aventures, et que de l'agrément sans utilité. Il sentit d'abord qu'il allait se placer dans une fausse position et se mettre en contradiction avec lui-même. Après avoir tonné contre les livres efféminés qui respiraient l'amour et la mollesse, il lui semblait choquant de s'inscrire parmi les auteurs de ces livres. Il avoue qu'il sentit cette inconséquence dans toute sa force, qu'il en rougissait, qu'il s'en dépitait, mais qu'il fut subjugué complétement. Mais, en cédant à la tentation, il résolut d'avoir un but moral, afin que son ouvrage différât de ceux qu'il avait censurés avec tant de raison. Rousseau avait vécu dans une société où les devoirs étaient entièrement sacrifiés au bon ton, aux manières élégantes et gracieuses, aux goûts les plus effrénés pour les plaisirs. Mme d'Épinay, dans ses mémoires, se présente comme ivre d'amour pour M. Francueil, qui l'abandonne ensuite, et auquel elle fait succéder Grimm, pendant que M. d'Épinay entretenait des actrices de l'Opéra sous les yeux de sa femme. Mme d'Houdetot, sa sœur, n'eut au moins qu'une passion, mais son mari n'en fut pas l'objet. Mme de Juilly, belle-sœur de Mme d'Épinay, avait, dans Jelyotte, fait un choix moins excusable. Mlle d'Ette, pleine d'esprit et de méchanceté, vivait publiquement avec le chevalier de Valory, etc. Ce spectacle remplissait Rousseau d'une secrète et profonde indignation. « Rien ne lui paraissait aussi révoltant que l'orgueil d'une femme infidèle qui, foulant ouvertement aux pieds tous ses devoirs, prétend que son mari soit pénétré de reconnaissance de la grâce qu'elle lui accorde de ne pas se laisser prendre

sur le fait. Les êtres parfaits ne sont pas dans la nature; mais qu'une jeune personne, née avec un cœur aussi tendre qu'honnête, se laisse vaincre par l'amour étant fille, et retrouve, étant femme, des forces pour le vaincre à son tour et redevenir vertueuse, quiconque vous dira que ce tableau, dans sa totalité, est scandaleux et n'est pas utile, est un menteur et un hypocrite : ne l'écoutez pas. » Jean-Jacques opposa au tableau général des femmes de son temps, qui manquaient à leurs devoirs, une jeune personne faible avant d'être mariée, qui retrouve alors assez de force pour résister à son amant, quoique sa passion ne soit pas éteinte.

La Nouvelle Héloïse influa singulièrement sur la destinée de Rousseau : elle le rendit généralement l'objet de la bienveillance des femmes, qui furent dès lors disposées d'avance à devenir dociles aux leçons et à suivre les préceptes d'Émile. Quant aux hommes de lettres, les avis furent partagés; ils ne donnèrent jamais d'éloges sans restriction ou sans une critique plus ou moins amère. Mais dans le monde, le succès fut au delà de l'imagination. « Les libraires ne pouvaient suffire aux demandes de toutes les classes : on louait l'ouvrage à tant par jour ou par heure; quand il parut, on exigeait douze sous par volume, en n'accordant que soixante minutes pour le lire. Au commencement du carnaval, un colporteur le porta à Mme la princesse de Talmont, un jour de bal de l'Opéra. Après souper, elle se fit habiller pour y aller, et en attendant l'heure, elle se mit à lire le nouveau roman. A minuit, elle ordonna qu'on mît ses chevaux, et continua de lire. On vint lui dire que ses chevaux étaient mis; elle ne répondit rien. Ses gens voyant qu'elle s'oubliait, vinrent l'avertir qu'il était deux heures. Rien ne presse encore, dit-elle en lisant toujours. Quelque temps après, sa montre étant arrêtée, elle sonna pour savoir quelle heure il était : on lui dit qu'il était quatre heures. Cela étant, dit-elle, il est trop tard pour aller au bal; qu'on ôte mes chevaux. Elle se fit déshabiller, et passa le reste de la nuit à lire. — Ce qui fera toujours de l'Héloïse un livre unique, c'est la simplicité du sujet et la chaîne de l'intérêt qui, concentré entre trois personnes, se soutient durant tout le cours de l'ouvrage, sans épisode, sans aventure romanesque, sans méchanceté d'aucune espèce, ni dans les personnages ni dans les actions; cet intérêt est pur et sans mélange de peine; il n'est point excité par des noirceurs, par des crimes, ni mêlé du tourment de haïr. « Je ne saurais concevoir, dit Rousseau, quel plaisir l'on peut prendre à imaginer et composer le personnage d'un scélérat, à se mettre à sa place tandis qu'on le représente, à lui prêter l'éclat le plus imposant. Je plains les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreur, lesquels passent leur vie à faire agir et parler des gens qu'on ne

peut écouter ni voir sans souffrir. Il me semble qu'on devrait gémir d'être condamné à un travail si cruel : ceux qui s'en font un amusement doivent être bien dévorés du zèle de l'utilité publique. Pour moi, j'admire de bon cœur leurs talents et leurs travaux; mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés. » En écrivant ces lignes, Rousseau répondait à l'avance à ces littérateurs du crime, qui aujourd'hui semblent prendre plaisir à salir l'imagination des lecteurs, en fouillant dans les annales des tribunaux pour en extraire les faits les plus atroces et les plus révoltants, et qui n'affectent un si superbe dédain pour les hommes supérieurs d'une autre époque, dont les écrits sont empreints de naturel et de vérité, que par impuissance de les imiter.

ROYER (Alphonse).

LES MAUVAIS GARÇONS, 2 *vol. in*-8, 1830 (*en société avec M. Auguste Barbier*). — Le vieux Paris ne nous est guère connu que par de sèches analyses et de savantes compilations. Rien pour la physionomie, rien pour le pittoresque des mœurs et du langage. Faire revivre Paris au XVIe siècle, avec l'insolence de ses gentilshommes, ses abbés turbulents, ses désordonnés soudards, son luxe et sa misère, telle est la tâche qu'a entreprise M. Alphonse Royer. On sait que les Mauvais garçons étaient les bandes de bohémiens, de voleurs, de déserteurs, d'écoliers débauchés, qui parcouraient quelques provinces, et surtout les environs de Paris, en commettant d'effroyables désordres. Pendant la captivité de François Ier, leur audace s'accrut à tel point, qu'ils venaient jusqu'au sein de Paris exercer leurs brigandages, et qu'ils faisaient trembler le guet chargé de la police, lequel n'osait plus s'opposer à leurs tentatives, et fuyait à leur aspect. Leur cri de guerre était: *Vive Bourgogne! à sac! à sac!* Il y eut à Paris une grande bataille, où plusieurs de leurs chefs furent tués; le reste se dissipa après le supplice de Barbiton, Jean Charrot, clerc de maître Février, et Jean Lubbe, tailleur de pierres. — Le livre de M. Alphonse Royer est un tableau large et varié, qui nous montre tour à tour les écoles de l'université, la basoche et les mystères de la table de marbre; l'hôtel royal des Tournelles, une passe d'armes dans la rue Saint-Antoine, les oubliettes de l'abbaye Saint-Germain, les salons du chancelier Duprat, des bals et des supplices, des orgies de brigands avec leur argot, le lit de mort du vertueux Briçonnet, abbé de Saint-Germain des Prés, et le tableau animé par l'intérêt d'un drame coloré par un style formé à l'école de Rabelais, de Fleurange et du délicieux chroniqueur de Bayard.

UN DIVAN, *in*-8, 1834. — Sous ce titre, l'auteur publie une série de nouvelles, parmi lesquelles on distingue celle qui a pour titre Braunsberg le charbonnier, et celle intitulée Beczi-Moustapha. Braunsberg habitait depuis longtemps la petite ville de Spa, où il était un objet de curiosité pour tout le monde. Jeune encore, mais chétif dans toute sa personne, amaigri par les veilles et la misère, courbé avant l'âge et n'ayant pour se vêtir que quelques haillons délabrés, son aspect excitait de violents sarcasmes chaque fois qu'il quittait son grenier inaccessible à tous, pour le grand jour de la rue; aussi ne s'y hasardait-il que pour satisfaire aux plus impérieux besoins. Nul ne savait à quoi il employait ses jours et ses nuits; ce qu'on savait seulement, c'est que toutes ses ressources étaient consacrées à acheter chaque jour et sans cesse du charbon, ce qui lui avait fait donner le nom de Braunsberg le charbonnier. Il arriva un jour qu'un jeune étudiant venu à Spa, ayant appris par hasard que cet étrange personnage avait suivi les cours dans la même ville et la même faculté que lui, parvint à pénétrer dans sa mansarde, où Braunsberg se préparait à le mal recevoir; mais il n'eut pas plutôt appris que celui-ci se présentait à titre de camarade d'université, et était guidé par un intérêt affectueux plutôt que par une importune curiosité, qu'il se jeta dans ses bras, sans pourtant lui révéler le secret de ses opérations mystérieuses. L'étudiant quitta Spa et oublia bientôt Braunsberg. Plusieurs années après, ses affaires le conduisirent à Londres. Vingt-quatre heures après son arrivée, un laquais à grande livrée vint lui remettre une lettre qui l'invitait à se présenter sans délai chez un certain baron dont le nom lui était totalement inconnu, et qu'il apprit être un des plus riches particuliers de Londres. Il se rendit chez le baron, et aperçut dans un cabinet fort simple l'ancien habitant de la mansarde. Braunsberg lui conta comme quoi il avait vu ses efforts et ses longs travaux couronnés d'un plein succès, sans lui en expliquer toutefois la nature, et lui apprit que des fatigues et des veilles continuelles avaient abrégé son existence, au point que les plus célèbres docteurs en avaient fixé le terme à six mois. Mais en dépit de cet arrêt, le baron prétendait jouir de la vie et racheter les peines du passé en comblant de plaisir et d'émotions le court intervalle qui le séparait de la tombe. « Je vais partir, dit-il; vous serez mon compagnon de voyage, vous ne me quitterez pas. » Cela dit, il donna des ordres. En un quart d'heure tout fut prêt, et le baron se mit en route avec son ami. Le pèlerinage qu'ils font à travers la France et l'Italie est plein d'épisodes qui font naître tour à tour l'étonnement et la terreur. Au bout de deux mois, le baron, dont la santé se rétablit à vue d'œil, devient cependant plus mélancolique et plus original que jamais. Son

compagnon de voyage, qui a deviné le secret de sa fortune intarissable, est poursuivi par l'affreuse idée de lui ravir son talisman, et cette convoitise amène des scènes curieuses. Bref, le baron si jaloux de s'enrichir et de vivre, cet homme qui avait des millions inépuisables au service de toutes ses passions et de tous ses désirs, n'attend pas même le jour si prochainement désigné pour sa fin, et se délivre violemment d'une vie abreuvée de déceptions et d'ennuis. En mourant, il brise la merveilleuse machine qui convertissait le charbon en diamant, pour épargner à tout autre mortel un sort aussi affreux que le sien.

Beczi-Moustapha est une tradition très-amusante sur le sultan Mourad; c'est un pari qui se trouve engagé entre ce sultan, célèbre par ses cruautés, et un pauvre gueux d'ivrogne, et que celui-ci, grâce à sa présence d'esprit et à sa hardiesse, gagne à son honneur en enivrant le fils du prophète. Beczi finit par devenir le premier favori du sultan; à sa mort on lui fit de magnifiques funérailles, et son corps fut déposé avec une pompe inouïe dans une fosse creusée au seuil d'une taverne, et placée entre deux tonneaux.

MANVEL, IL PUCINELLA ET L'HOMME AUX MADONES, *in*-8, 1834. — Deux vieillards qui cherchent et épuisent, pour venger d'anciens outrages, tous les raffinements de la haine; deux jeunes filles ensevelies dans leurs voiles de fiancées; deux amants, sombres Espagnols, qui ont la lèpre, l'un sur le corps, l'autre dans l'âme; une messe de mariage célébrée dans la chapelle d'un cimetière, une confession qui se termine par un coup de poignard, tout cela promet aux jolies lectrices de vilains rêves et des attaques de nerfs. Il est difficile de se détester plus cordialement que ne le font Philippe Germain et Pierre Seguin, l'un procureur au bailliage et chef du parti des Valois à Senlis, l'autre quartenier et représentant fougueux de la Ligue. Leur haine implacable est un gouffre où ils jettent toute leur famille; mais il ne faut pas croire qu'il n'y a dans ces deux hommes qu'une animosité de parti : non, c'est une querelle particulière qu'ils vident dans l'arène de la politique. Philippe Germain, dans sa jeunesse, a dérobé à Pierre Seguin le cœur de sa femme, et l'époux outragé attend pour venger son injure que les filles de l'adultère soient grandes et belles. Jacynthe et Martinette, voilà ses victimes! Manoël et Christoval, voilà les envoyés de sa vengeance! Manoël, qui cache sous son pourpoint et ses dehors séduisants autant de crimes et de vices que Christoval de plaies et d'ulcères sous sa cuirasse et son masque de velours. — On peut reprocher à l'auteur de ce roman une recherche ambitieuse de grands effets. Le public, sans doute, veut des émotions à tout prix; mais doit-on céder à ses caprices, et

e mérite d'un auteur n'est-il pas plutôt de dicter la loi que de a subir?

Il Pucinella est une nouvelle napolitaine. Le comte Gaetano Danèse, grand seigneur napolitain, aimait la comtesse Afra de Flettenfeld, à laquelle il ne put faire partager sa passion. Désespérant de s'en faire aimer sous son nom, Gaetano se déguise en polichinelle, et la belle comtesse, qui avait refusé ses faveurs au seigneur napolitain, s'empressa de les accorder au polichinelle, dans un de ces lieux où M. Victor Hugo ne craignit pas un beau soir de mener un roi très-chrétien. Le lecteur nous saura gré sans doute de ne pas pousser plus loin l'analyse. Il lui suffira de savoir que le comte de Flettenfeld, qui ne partageait pas la passion de sa femme pour les polichinelles, fit assassiner le pauvre Gaetano dans le tumulte d'une mascarade.

La nouvelle de l'Homme aux madones est une histoire touchante d'un jeune peintre, qui poussa jusqu'à la démence sa religieuse admiration pour les vierges de Raphaël, et ne recouvra la raison que lorsqu'il eut rencontré dans la blonde Diana l'idéal qu'il poursuivait : amour chaste et naïf, qui pourra faire sourire plus d'une jeune femme, mais qui du moins ne la fera pas rougir. Cette nouvelle, qui fait suite au Pulcinella, est pleine de grâce et de sentiment; on y retrouve la vie d'artiste avec ses illusions et ses mécomptes, ses joies et ses douleurs.

L'AUBERGE DES TROIS PINS. (Voyez ROGER DE BEAUVOIR.)

VENEZIA LA BELLA, 2 *vol. in*-8, 1834. — M. Alphonse Royer a essayé de peindre en artiste, dans ce livre, les derniers jours de la république de Venise, merveilleuse cité, dont il annonce, dans un cri de douleur, la chute totale. Venezia la Bella est un roman en forme de drame, où l'on trouve des pages intéressantes et de belles et curieuses descriptions des églises, des places, des canaux, de la mer et des lagunes. Le premier chapitre du roman est une noble et belle introduction, conçue d'une façon ingénieuse. L'auteur, placé au sommet de la grande tour du Campanile, sur la place Saint-Marc, jette un long regard sur tout le territoire vénitien qu'on découvre du haut de cette tour, depuis le canal de Mestre, qui sépare Venise de la terre ferme, depuis l'île de Santa-Chiara jusqu'à la pointe de la Dercane. Quel admirable panorama! D'abord, arrivé au tiers de la hauteur de la tour, à travers les meurtrières qui l'éclairent inégalement, on voit à cent pieds au-dessous de soi la foule, les hommes, les femmes, les pêcheurs, les matelots, les gondoliers, le peuple de Venise, tous pêle-mêle et bien petits. En montant encore, les hommes n'apparaissent plus que comme une masse d'une seule teinte, et l'on ne voit plus qu'une ville avec ses tours et ses maisons. Au sommet de l'édifice,

ce n'est plus seulement une ville que l'on a à ses pieds, c'est un empire, l'immense dédale des lagunes et les villes qui les peuplent, la mer, le ciel, la terre ferme, et du côté du nord les Alpes avec leur rideau de neige. — La fable du roman est un peu faible; mais le livre est écrit souvent avec énergie; ce n'est, du reste, que la première partie d'un grand travail, à laquelle deux autres parties doivent succéder. Dans ce roman, l'auteur a placé son personnage à l'âge des illusions, au milieu des brillantes merveilles de Venise. Il le suivra, dans l'âge mûr, sous un autre ciel, et peindra alors le Tyrol; puis il le montrera, dans la vieillesse, au milieu des tristes et misérables populations moldaves et valaques, théâtre de guerres éternelles.

SACCHI (Defendente).

MARCELLINA, ou *l'Arbre des soupirs, traduit de l'italien par Camille la Gracinière*, 2 *vol. in*-12, 1827. — Marcellina est une jeune paysanne de Nebiolo, hameau situé aux environs de Voghera. Au moment où elle allait s'unir avec Girani, son amant, les Français, vainqueurs, établissent la conscription dans le pays, et Girani, désigné par le sort, fait dans leurs rangs la campagne d'Égypte. Parvenu au grade de capitaine, il est ramené par la guerre sur les frontières de sa patrie. Ne pouvant résister à son impatience amoureuse, il s'éloigne d'un avant-poste qu'il commande, pour aller revoir sa maîtresse; il est dénoncé comme déserteur, arrêté, et condamné à mort. Marcellina, au désespoir, accourt au lieu de l'exécution; elle veut périr avec son amant, et finit par obtenir sa grâce du général français. Bientôt Girani et Marcellina elle-même rendent de grands services à l'armée française. Mais l'héroïne est enlevée par un parti autrichien; Girani, élevé au grade de colonel, est tué en sauvant celle qu'il aime, et Marcellina, blessée, repousse les secours de l'art pour ne pas survivre à son amant.

LE SAGE (Alain-René),
né à Vannes vers 1668, mort le 17 novembre 1747.

* **LE DIABLE BOITEUX**, *in*-12, 1707; *idem, édition augmentée des Entretiens des cheminées de Madrid, et des Béquilles du Diable boiteux* (*de l'abbé Bordelon*), 2 *vol. in*-12, 1726; *idem, augmenté d'une Journée des Parques*, 3 *vol. in*-12, 1756. — Le titre et le plan de ce roman sont tirés d'une nouvelle espagnole de don Luiz Velez de Guevara, *el Diablo cojuelo*, et des satires du même

genre qui avaient été publiées depuis longtemps en Espagne par Cervantes et autres. Mais l'imagination, la grâce, le sel, l'esprit et la vivacité appartiennent entièrement à la plume magique de le Sage. Le plan est par lui-même intéressant au plus haut degré; et la couleur tout à la fois romanesque et mystérieuse de la fable originaire plaît et attache aussi bien par son propre mérite que par les anecdotes amusantes et les observations fines sur la vie humaine dont elle est pour ainsi dire le cadre. On ne saurait imaginer un être plus propre par sa nature à gloser sur les vices, et à tourner en ridicule les folies de l'humanité, qu'un esprit follet tel qu'Asmodée, création aussi remarquable dans son genre que celle d'Ariel et de Caliban de Shakspeare, dont le caractère se soutient d'un bout à l'autre dans tout ce qu'il dit et fait avec tant de verve, d'esprit et de malicieuse gaieté, qu'on ne perd jamais de vue le démon lui-même, dans les moments où en occupant des autres il est presque aussi aimable qu'amusant. Don Cléofas, auquel il fait toutes ses divertissantes communications, est un jeune Espagnol ardent, fier, altier, vindicatif, et tout juste assez libertin pour être digne de la société d'Asmodée; il intéresse à lui personnellement par sa bravoure et sa générosité, et l'on éprouve un sentiment de plaisir en voyant son bonheur futur assuré par le démon reconnaissant. — Il existe peu de livres qui contiennent autant de vues profondes sur le caractère de l'homme, et tracés dans un style aussi précis que celui du Diable boiteux. Dès son apparition, ce livre eut une vogue prodigieuse. On en jugera par l'anecdote suivante : Deux jeunes seigneurs arrivèrent ensemble chez le libraire qui le débitait, et auquel il ne restait qu'un seul exemplaire; ni l'un ni l'autre ne voulant le céder, l'expédient qu'ils imaginèrent pour savoir auquel des deux il demeurerait, fut de sortir devant la boutique, de mettre l'épée à la main, de se battre, et le vainqueur emporta le volume en signe de victoire. Il faut convenir que le livre méritait un pareil succès. La critique en est vive et piquante, les traits y ont de la finesse et de la naïveté, il y en a pour les vivants et pour les morts. L'auteur a l'art d'y mêler des récits épisodiques qui soutiennent l'intérêt et raniment l'attention que pourrait fatiguer la série trop continuée des tableaux et des saillies qu'ils occasionnent; c'est d'un de ces récits, de l'histoire des amours de Belflor et de Léonor, que Beaumarchais a tiré son drame d'Eugénie. La popularité que le Diable boiteux obtint dès son apparition, s'accrut encore quand l'opinion générale prétendit que le Sage avait, sous des noms espagnols et des circonstances de son invention, raconté beaucoup d'anecdotes parisiennes, et tracé les portraits de maints personnages de la cour et de la ville. Le dissipateur Dufresny fut reconnu pour le vieux garçon

d'une haute naissance qui épouse sa blanchisseuse afin d'acquitter sa dette envers elle. L'histoire de la baronne allemande, qui faisait des papillotes d'une promesse de mariage que lui avait souscrite un amant généreux mais imprudent, fait allusion à un trait pareil de la célèbre Ninon de l'Enclos. Baron, le fameux acteur, est le héros théâtral qui rêve que les dieux lui décernent une apothéose en le transformant en décoration scénique, etc., etc. — Outre ce qu'il y a d'esprit et de malice dans cet ouvrage, on y remarque aussi des passages où l'auteur prend un ton plus sérieux et plus moral; il est quelquefois pathétique, et s'élève même jusqu'au sublime : tel est le passage de la personnification de la mort; mais l'humeur satirique de l'écrivain éclate de nouveau lorsque, après avoir peint sur une des ailes de cet effroyable fantôme, la guerre, la peste, la famine et les naufrages, il décore l'autre d'une assemblée de jeunes médecins prenant leurs grades. — Dix-neuf ans après avoir été publié en un seul volume, le Diable boiteux reparut avec des augmentations, formant un volume de plus : les Dialogues des cheminées de Madrid, qui furent joints pour la première fois à cette nouvelle édition, furent justement critiqués comme inférieurs à cet excellent ouvrage.

HISTOIRE DE GILBLAS DE SENTILLANE, 4 *vol. in*-12, 1715-35; *id.*, *sous le titre d'Aventures, etc., édition corrigée par l'auteur*, 4 *vol. in*-12, 1747. — Le Sage mit le sceau à sa réputation par la publication de Gilblas. Ce chef-d'œuvre est du petit nombre des romans qu'on relit toujours avec plaisir; c'est un tableau moral et animé de la vie humaine, où toutes les conditions paraissent pour recevoir ou pour donner une leçon. « De tous ceux, dit Walter Scott, qui connaissent ce charmant ouvrage, qui aiment à se rappeler, comme une des occupations les plus agréables de leur vie, le temps où ils l'ont devoré pour la première fois, il est peu de lecteurs qui ne reviennent de temps en temps à ce livre délicieux avec toute l'ardeur et la vive émotion qu'éveille un agréable souvenir. Peu importe l'époque où on s'est trouvé pour la première fois sous le charme, que ce soit dans l'enfance, où on était surtout amusé par la caverne des voleurs et les autres aventures romanesques de Gilblas, que ce soit plus tard dans l'adolescence, alors que l'ignorance du monde empêchait encore de sentir la satire fine et amère cachée dans tant de passages, ou enfin que ce soit lorsque l'on était déjà assez instruit pour comprendre toutes les diverses allusions à l'histoire et aux affaires publiques, ou assez ignorant pour ne point chercher à voir dans le récit autre chose que ce qu'il découvre directement, l'enchanteur n'en exerça pas moins un pouvoir absolu dans toutes les circonstances. Si Gray a deviné juste en prétendant que rester nonchalamment étendu sur un so-

pha et lire des romans nouveaux donnait une assez bonne idée des joies du paradis, combien cette béatitude ne serait-elle pas encore augmentée, si le génie de l'homme pouvait enfanter un nouveau Gilblas. » — Plusieurs traits de ce roman ont passé en proverbe, comme, par exemple, les homélies de l'archevêque de Grenade; l'interrogatoire des domestiques de Samuel Simon est digne de Molière; et quelle sanglante satire de l'inquisition! ailleurs, quelle peinture de l'audience d'un premier commis, de l'impertinence des comédiens, de la vanité d'un parvenu, de la folie d'un poëte, de la mollesse des chanoines, de l'intérieur d'une grande maison, du caractère des grands, des mœurs de leurs domestiques! c'est l'école du monde que Gilblas. On reproche à l'auteur de n'avoir peint que des fripons; qu'importe, si les portraits sont reconnaissables? Il a fait d'ailleurs son métier, car le roman et la comédie sont un genre de satire. On lui reproche trop de détails subalternes; mais ils sont tous vrais et aucun n'est indifférent; on connaît les personnages de Gilblas, on a vécu avec eux, on les rencontre à tout moment; pourquoi? parce que, dans la peinture qu'il en fait, il n'y a pas un trait sans dessein et sans effets. Le Sage avait bien de l'esprit; mais il met tant de talent à le cacher, il aime tant à se placer derrière ses personnages, il s'occupe si peu de lui, qu'il faut avoir de bons yeux pour voir l'auteur dans l'ouvrage, et apprécier à la fois l'un et l'autre. — Gilblas était un livre fait pour plaire aux ignorants, aux érudits, aux gens du monde et aux hommes de tous étages : la narration pure, facile, saillante, entremêlée d'historiettes bien racontées et d'un ton divers, attacha les premiers; de fréquentes imitations des anciens et des traits peu communs cités à propos en rendirent la lecture précieuse aux seconds; les troisièmes y rencontrèrent une galerie de portraits au bas desquels ils étaient enchantés de mettre le nom : tout Paris savait que le docteur Sangrado n'était autre chose qu'Helvétius. Les poëtes, les comédiens, les comédiennes, les hommes et les femmes célèbres s'y trouvaient peints avec le costume espagnol, et plus d'une anecdote française y est racontée sous des noms castillans. Enfin Gilblas, après avoir reçu une bonne éducation, tombant entre les mains d'une troupe de voleurs qu'il abandonne pour passer successivement au service d'un chanoine, d'un médecin, d'un philosophe, d'un petit-maître, d'une actrice, d'une jeune fille de qualité, d'un vieux seigneur, d'une grande dame qui tient un bureau d'esprit; devenant intendant d'un grand d'Espagne, secrétaire de l'archevêque de Grenade, puis d'un marquis portugais, puis factotum d'un comte sicilien; Gilblas, commis et favori du premier ministre, le duc de Lerme, prisonnier d'État et finissant par se retirer à la campagne, essayant ainsi de

toutes les conditions, et en décrivant les mœurs d'une manière vraie, ingénieuse, pittoresque, dut amuser, intéresser l'universalité des lecteurs à la portée desquels il se met sans cesse, et qui, maîtres ou valets, font tour à tour une connaissance particulière avec lui. Toute la composition de Gilblas constitue l'essence d'un œuvre littéraire aussi original que la lecture en est délicieuse. Le héros qui raconte lui-même son histoire avec ses propres réflexions est une conception qui n'a pas encore été égalée dans aucune fable romanesque; et cependant Gilblas se montre un personnage si réel, qu'en le lisant on ne peut se dissuader de l'idée qu'on lit le récit de quelqu'un qui a véritablement joué un rôle dans les scènes dont il nous entretient. Gilblas a toutes les faiblesses et les inconséquences inhérentes à notre nature, et que nous reconnaissons chaque jour en nous ou dans nos amis. Il n'est point, par nature, hardi et fripon, tels que ceux que les Espagnols ont peints sous les traits de Paolo ou de Gusman, et tel que celui que le Sage a créé dans Scipion. Gilblas, au contraire, est naturellement porté à la vertu; mais son esprit est par malheur trop facilement séduit pour résister aux tentations du mauvais exemple ou de l'occasion. Il est timide par tempérament, et cependant capable d'une action courageuse; rusé et intelligent, mais souvent dupe de sa vanité. Il a assez d'esprit pour nous faire souvent rire avec lui des sottises d'autrui, et assez de faiblesse pour que la plaisanterie retombe souvent sur lui-même. Généreux, bon et humain, il a assez de vertus pour nous forcer à l'aimer; et, quant au respect, c'est la dernière chose qu'il demande au lecteur. — Le Sage a su, dans l'histoire de Gilblas, trouver l'art de fixer l'attention par l'exacte observation du costume et des localités, par une fidélité et une couleur animée de détails qui rappellent un grand nombre de circonstances insignifiantes en elles-mêmes, et dont personne autre qu'un témoin oculaire ne pourrait garder le souvenir; c'est par ces petites circonstances accessoires qu'il nous fait connaître les quatre pavillons et le corps de logis de Lirias, aussi parfaitement que si nous avions dîné nous-même avec Gilblas et son fidèle Scipion. La tapisserie, si bien conservée, quoique aussi ancienne que le royaume de Valence, les fauteuils de damas à l'antique, ces meubles d'une si mince valeur, et qui dans leur place convenable avaient cependant isolément un air si respectable, le dîner, la sieste, tout donne à cette scène simple un air de réalité, et persuade que le héros va jouir enfin, après ses travaux et ses dangers, du repos et du bonheur; aussi les derniers chapitres, qui dans les autres romans sont passés par les lecteurs comme jetés dans le moule commun, sont peut-être ceux qui intéressent le plus vivement dans les aventures de Gilblas; il ne reste pas dans l'esprit

des lecteurs le plus léger doute sur la continuation de la félicité champêtre du héros. C'est à cette heureuse conclusion que se terminaient dans le principe les aventures de Gilblas. Mais la popularité toujours croissante de l'ouvrage engagea le Sage à y ajouter un quatrième volume, dans lequel on voit Gilblas sortir de sa retraite pour affronter de nouveau les écueils de la vie et des cours. Cette continuation a le défaut ordinaire de toutes les suites; elle est maladroitement liée à la première partie, et écrite évidemment avec moins de vigueur et d'originalité. L'accueil qu'elle reçut du public, au dire de l'Essai sur le Goût, ressemble à l'admiration qu'excite une beauté déjà sur le retour, et dont les traits sont encore les mêmes, quoique le temps en ait fané la fraîcheur et l'éclat.

AVENTURES DE M. ROBERT CHEVALIER, DIT DE BAUCHÊNE, *capitaine de flibustiers dans la Nouvelle-France*, 2 *vol. in*-12, 1732. — Le Sage prétend avoir obtenu les matériaux de cet ouvrage qui ne fut jamais achevé, de la veuve de M. de Bauchêne, célèbre corsaire de cette époque dans les mers des Antilles. Le caractère franc et à demi civilisé du marin aventurier est fortement dessiné; mais il paraît que l'auteur trouva sa tâche pénible, si l'on en juge par le grand nombre d'épisodes qu'il a entés sur le récit principal.

HISTOIRE D'ESTIVANILLE GONZALÈS, *surnommé le Garçon de bonne humeur*, 2 *vol. in*-12, 1734. — C'est une imitation de l'Estivanillero de Vincentio Espinel, qui n'a rien ajouté à la réputation de le Sage. Ce roman, modelé sur Gilblas, en rappelle parfois la gaieté, l'esprit et les situations; cependant, il est moins varié, moins fortement dessiné, et les deux dernières parties sont fort inférieures aux précédentes.

LE BACHELIER DE SALAMANQUE, ou *les Mémoires de don Chérubin de la Ronda, tirés d'un manuscrit espagnol*, 2 *vol. in*-12, 1736. — Comparé à ses deux premiers ouvrages, le Bachelier de Salamanque est une faible production, où l'on trouve cependant plusieurs morceaux remarquables. La scène, par exemple, où il montre Carambola, employé à endormir par sa lecture un membre du conseil des Indes qui s'éveille impitoyablement toutes les fois que le lecteur s'arrête un instant pour se rafraîchir, ne dépareraît point les récits d'Asmodée lui-même; mais le bachelier est un insignifiant personnage, comparé aux autres héros du roman de le Sage. On retrouve toutefois dans ce roman cette marche simple, ce style dégagé de sentences et de prétentions qui caractérise l'auteur.

***LA VALISE RETROUVÉE**, 2 *parties in*-12, 1740. — Dans un cadre assez simple, le Sage a renfermé une trentaine de lettres qu'il

suppose écrites par divers personnages sur différents sujets satiriques; ce sont autant d'esquisses ou extraits d'un roman de caractère.

SAINT-CHAMANS (Auguste, vicomte de), né en 1777.

RAOUL ET VALMIRE, ou *Six mois de* 1816, *nouvelle*, *in*-12, 1816. — Ce roman est très-simple, très-peu compliqué, et ne se compose, pour ainsi dire, que de quatre personnages : M. de Valmire le père, ses deux enfants, Raoul et Élisabeth, et Mme de Valcour. M. de Valmire est un homme du monde très-aimable dans un cercle et hors de chez lui, dur et despotique dans sa maison, faible et se laissant dominer au dehors, et extrêmement impérieux dans sa famille, se laissant inspirer ses sentiments et ses opinions, et y tenant avec une aussi excessive opiniâtreté que s'ils étaient les siens. Raoul de Valmire s'était épris de la plus tendre passion pour Mme de Valcour; M. de Valmire, subjugué par une intrigante avec laquelle il avait depuis vingt ans une liaison plus que suspecte, s'était engagé à unir, par un double mariage, son fils et sa fille à la fille et au fils de cette intrigante. Raoul, fils respectueux, mais ferme, résiste à son père, qui le bannit de sa présence, et le rend pendant longtemps le plus malheureux des hommes. Telles sont les principales données sur lesquelles est établie la fable de ce roman. — Les dames, pour lesquelles sont écrits les contes, les nouvelles et les romans, ne doivent pas se flatter de ne trouver dans celui-ci qu'un ouvrage léger, un peu d'amour et beaucoup de politique sur les questions de l'*initiative du roi*, de l'*inamovibilité des juges*, de l'*amnistie*, du *budget*, etc., etc.; voilà ce qui les attend.

On a encore de cet auteur : Le Petit-Fils de l'homme aux quarante écus, in-8, 1823.

SAINT-EDME (Edme-Théodore-Bourg, plus connu sous le nom de), né à Paris le 1er novembre 1785.

ADONIDE, *nouvelle historique*, *in*-12, 1825. — Les journaux ont rapporté, dans le temps, qu'un jeune officier attaché à la personne du duc de Bellune, s'étant marié depuis peu, la duchesse, qui avait pour lui une violente passion, avait exigé qu'il ne cessât pas d'être assidu près d'elle, même après son mariage : que la jeune épouse, dans un mouvement de jalousie, s'était empoisonnée, et que le mari, l'ayant trouvée morte, l'avait enveloppée dans un châle, et la portant aux pieds de la duchesse, lui avait dit avec l'ac-

cent du désespoir : « Madame, contemplez votre ouvrage. » Telle est la catastrophe qui a donné naissance à la nouvelle que nous annonçons. Rédigée sur les mémoires du jeune officier, époux de l'innocente victime, elle donne sur les événements antérieurs des détails qui éclaircissent plusieurs points de cette déplorable affaire. — Le style de cette production est en général clair, rapide, animé; l'intérêt, d'abord assez faible, va toujours croissant, et il attache constamment le lecteur; on voudrait n'avoir lu qu'un roman, et pouvoir se persuader que le caractère de la duchesse n'est qu'une conception habile, puisée dans une profonde connaissance du cœur humain.

Nous connaissons encore de cet auteur : Amours et Galanterie des rois de France, 2 vol. in-8, 1829.

SAINT-FÉLIX (Jules de).

CLÉOPATRE, REINE D'ÉGYPTE, 2 *vol. in*-8, 1836. — L'auteur de ce roman a eu pour principal but, dans ce sujet antique, de révéler aux hommes d'aujourd'hui les richesses d'un passé presque oublié : plusieurs passages sur les mœurs antiques sont d'une grande beauté; Cléopâtre n'est pas dans ce livre la femme coquette de Shakspeare : quelle est belle d'ailleurs! et comme M. de St. Félix a fait deviner toutes les expressions de sa beauté dans les teintes splendides de lumière où il l'a mise! Antoine aussi est moulé sur nature, d'après Plutarque.

Ce roman, ce livre sérieux, n'intéressera pas que les artistes; les femmes dont l'âme est choisie en feront plutôt le principal succès.

MADEMOISELLE DE MARIGNAN, *in*-8, 1836. — Une jeune femme, vêtue d'une robe verte en amazone, coiffée d'un chapeau rond ombragé d'une plume noire, et suivie de piqueurs, traverse un bois qui sert de lisière à une des montagnes de la haute Auvergne. Un jeune chasseur la salue en passant, puis il s'informe auprès d'un chevrier qui est cette femme à cheval. Le pâtre répond : « C'est mademoiselle qui se promène. » Le chasseur n'en a pas pu savoir davantage; pourtant l'exposition est faite, car il ne s'agit dans tout le roman que de l'amour réciproque de ces deux personnages; mais il y a toujours de l'intérêt dans l'histoire mystérieuse et naïvement contée de deux cœurs.— Le roman de Mademoiselle de Marignan est l'histoire d'une jeune femme qu'un vieillard a épousée pour l'enrichir (comme l'Adèle de Sénange de Mme de Souza); elle est aimée par un jeune poëte, Fernand d'Arona, qui, après avoir appris son mariage, part pour la Grèce, comme lord Byron. Le récit est orné de scènes charmantes et de gracieuses

descriptions. Un dénoûment déchirant termine l'histoire de cette chaste et dramatique passion où trois cœurs se brisent.

Nous avons encore de cet auteur : Dalilah, in-8, 1833. — Autour du monde (avec P. de Julvécourt), in-8, 1834. — Le Roman d'Arabelle, in-8, 1834 (avec le même). — Monsieur Ego, in-18, 1836. — Vierges et Courtisanes, 2 vol. in-8, 1837. — Madame la duchesse de Bourgogne, in-8, 1837.

SAINT-GEORGES (Henri de).

* LES NUITS TERRIBLES, *in*-12, 1822. — On trouve dans ces nouvelles des scènes bien tracées et des caractères heureusement développés; mais elles présentent des épisodes sanglants; elles ont pour sujets des actions horribles, pour expositions des tableaux gais, et pour dénoûment des peintures abominables. Ici l'auteur nous montre un fils rival de son père, et tuant dans une rencontre ce père qu'il ne reconnaît pas; là, un jeune amant étouffant sa maîtresse, qu'au milieu de la nuit il a prise pour un homme enragé qui désole le pays; plus loin, c'est un frère déshonorant sa sœur par suite d'une méprise. Ces trois sujets, qui amènent des développements singuliers, ne sont pas très-moraux, mais ils provoquent un intérêt de curiosité auquel on résiste difficilement, aujourd'hui où l'on ne vit, pour ainsi dire, que par curiosité.

SAINT-MAURICE (de).

GILBERT, *chronique de l'Hôtel-Dieu*, 2 *vol. in*-8, 1832. — Tout le monde sait que Gilbert mourut à l'Hôtel-Dieu, âgé de trente ans à peine. Le reste de sa vie n'est pas connu. Elle ouvrait donc un vaste champ à l'imagination de son biographe. Mais M. de Saint-Maurice n'en a pris qu'un épisode, le dernier, la mort de Gilbert. En choisissant pour unique sujet l'agonie du poëte, l'auteur avait, certes, un assez beau tableau à nous retracer; il lui a paru cependant qu'il devait le charger de couleurs plus noires encore : comme si les douleurs physiques et morales de cet infortuné jeune homme ne suffisaient pas à émouvoir notre compassion, il a cherché d'autres moyens de terreur ou plutôt d'horreur. L'exposition du drame se fait dans les catacombes, le dénoûment dans un amphithéâtre de dissection. Ce n'est pas assez de subir l'agonie de Gilbert, de le voir se tordant les bras, de l'entendre râlant dans un hôpital de fous, il faut le suivre encore sur la table de marbre, où l'art va faire de ce corps qu'il n'a pu guérir un objet d'étude, et demander à la mort les secrets de la vie. On ne sait, en vérité, quelle fureur de sang, quelle passion de cadavres a saisi nos mo-

dernes écrivains; mais sur vingt histoires, romans et contes qui se publient, il y en a au moins quinze où le bourreau et le chirurgiens jouent le principal rôle. — Ce qui frappe le plus dans ce roman, c'est une misanthropie vraie, une aigreur réelle contre la société; il semble en plusieurs endroits qu'on entend Gilbert lui-même.

SAINT-PIERRE (Jacques-Henri Bernardin de),
né au Havre le 19 janvier 1737, mort le 21 janvier 1814.

PAUL ET VIRGINIE, *in*-12, 1787. — Cette pastorale, d'une forme si neuve, fut inspirée à Bernardin de Saint-Pierre par l'impression de ses voyages, et par une anecdote recueillie à l'île de France. Mais cette anecdote n'offrait rien du charme que l'auteur a répandu dans son récit. C'est lui qui a créé ces deux figures qu'on n'oubliera jamais; c'est lui qui a imaginé cette vie si simple et si pure; c'est lui qui, réalisant les rêves de sa jeunesse, a peint le bonheur de la vertu et de l'innocence dans cette pauvre famille, rejetée loin de l'Europe par l'infortune et par le préjugé. On raconte que l'auteur lut pour la première fois son ouvrage chez Mme Necker, où s'était rassemblée une société choisie. Là se trouvaient Buffon, Thomas, et d'autres hommes célèbres Il commence sa lecture. M. de Buffon s'arrête avec assez de plaisir à quelques mots d'histoire naturelle; mais la simplicité, la naïveté de ces peintures, la conception même de cette histoire, cette vieille esclave, ces deux petits enfants auxquels on veut l'intéresser, le fatiguent, et il demande sa voiture; M. Thomas ne paraît pas moins froid; Mme Necker accorde à peine quelques mots d'éloges. L'auteur sort de cette lecture découragé; depuis quinze ans il poursuivait l'espérance de faire une œuvre de génie dans sa retraite modeste. Découragé, il consulte son ami, le peintre Vernet, homme de goût selon le monde, qui n'est pas littérateur, mais qui, par son art et son génie pittoresque, est poëte; Vernet admire ces brûlantes descriptions de la riche nature des tropiques, ces traits naïfs de mœurs, mêlés à de si vives couleurs; il dit à Bernardin de Saint-Pierre : « Mon ami, vous avez du génie. » Cependant ce témoignage sincère et enthousiaste ne suffisait pas, il fallait des appuis, des prôneurs, un libraire enfin. L'auteur chercha longtemps; après bien des refus, l'ouvrage fut imprimé, eut un succès populaire, et fut réimprimé de toutes parts : lettrés, curieux, ignorants, tous les esprits furent saisis du charme infini de cet ouvrage, où l'intérêt romanesque est si naïf, et la description si passionnée.

LA CHAUMIÈRE INDIENNE, *in*-8, 1790. — Ce charmant ouvrage

unit des vues philosophiques à tous les genres de mérites qui distinguent Paul et Virginie; il respire une raison aimable qui sent avec délicatesse, plaisante avec grâce, sourit même en s'attendrissant, ne prêche pas, mais persuade, et, toujours ferme avec douceur, reste inaccessible aux préjugés. Comme l'auteur peint bien tout ce dont il parle, Benarès, les bords du Gange, et le temple de Jagrenat, si respecté des peuples de l'Inde! comme il fait sentir le respect des Brames pour les Brames, et leur mépris pour le genre humain! comme il met bien en contraste l'orgueil ignorant d'un grand prêtre et la modestie éclairée d'un paria! comme il est simple avec élégance, soit dans le récit des amours du paria, soit dans le tableau des divers aspects que présente, au milieu de la nuit, l'intérieur à demi silencieux d'une grande ville, soit dans le tableau plus doux d'une humble famille, heureuse sous le toit qui la couvre, au sein du champ qui suffit pour la nourrir! Il n'enfle point sa diction de ces épithètes descriptives tant prodiguées par ceux qui ne font que dénaturer la prose, en voulant y introduire ce qu'ils appellent de la poésie. Averti par une oreille délicate et savante, il ne confond pas non plus l'harmonie indépendante qui sied au langage ordinaire avec le rhythme poétique. Vous ne rencontrerez pas, en le lisant, des vers de toute mesure, accumulés et marchant de suite, ce qu'ont affecté plusieurs écrivains modernes, mais ce qu'ont toujours évité les classiques, surtout ceux qui écrivaient également bien en vers et en prose, et qui sont restés doublement modèles.

SAINT-THOMAS.

HUIT JOURS D'ABSENCE, ou *l'Hospice du Mont-Cenis*, 4 *vol. in*-12, 1821. — L'auteur a choisi pour ses héros deux amants qui sont au moment de s'unir. Une séparation de huit jours donne lieu à une correspondance dans laquelle leur âme se développe tout entière. L'amant voyageur, pour tromper ses ennuis, trace une espèce de journal, dans lequel il peint à son amie ce qu'il voit et lui rend compte de ses impressions. On sent bien que, pour un auteur qui a pris à tâche d'être vrai et naturel, huit jours ne sauraient fournir des événements pour quatre volumes, aussi a-t-il semé son ouvrage d'épisodes intéressants et de descriptions charmantes. L'épisode d'Edmond, surtout, est d'un intérêt, d'un charme inexprimable. Pauvre Edmond!... pauvre Blanche!... qui pourrait lire l'histoire de vos amours et ne pas vous donner des larmes? Nous recommandons aussi celui de Boisud, dans lequel l'auteur a peint des couleurs les plus fortes l'animosité de deux familles

corses, et l'esprit héréditaire de haine et de vengeance qui fait des descendants de chacune d'elles autant d'assassins armés pour la perte de l'autre.

On a encore de cet auteur : Les Compagnons du Châle noir, 4 vol. in-12, 1831.

SAINT-VALRY (M. de).

MADAME DE MABLY, 1837. — Arthur, beau rêveur de dix-huit ans, s'est lié d'amitié avec Pierre, jeune peintre, élève de Guérin. Pierre le présente chez Mme de Mably, sa maîtresse, qui, après avoir quitté son mari pour suivre un colonel italien mort peu après à l'armée, a juré qu'elle n'aurait plus qu'un seul amant, et que cet amant sera Pierre. Nonobstant cette résolution dont il est instruit, Arthur devient passionnément amoureux de Mme de Mably, qui n'a des yeux que pour Pierre, et n'a pour Arthur que de l'indifférence. Celui-ci découragé s'éloigne et se fait soldat. Une double douleur l'attendait au retour; il voit mourir successivement Pierre et Mme de Mably. Le mauvais succès de son premier amour fait renoncer Arthur à cette passion; la poésie, qu'il courtise, ne lui étant pas une maîtresse plus prodigue de faveurs, il renonce à la poésie. Une seconde amitié qu'il essaye ne lui rapporte que des froissements et des mécomptes; il renonce à l'amitié. Détrompé partout, en désespoir de cause, il se jette dans la politique, à laquelle il finit par renoncer. Enfin, de renoncement en renoncement, il finit par renoncer au monde, et va se réfugier en Italie dans un couvent de Camaldules.

SAINT-VENANT (Mme de), morte vers 1816.

CATHERINE DE BOURBON, 2 *vol. in*-12, 1807; *réimprimé en* 1821 *sous le titre de Six Nouvelles.* — Tel est le titre de deux volumes qui contiennent six nouvelles. La première renferme l'histoire des amours de la sœur de Henri IV avec le comte de Soissons; une lettre anonyme brouille les deux amants et indispose Henri contre le comte, qui se fait tuer pour sauver la vie à son prince. Dans la seconde, l'auteur a reproduit avec quelques changements l'histoire d'Edgard, roi d'Angleterre, et d'Elfrida. Les autres nouvelles ne diffèrent entre elles que par le titre; Marguerite de Valois, Elzina, les Amants du Marais, n'ont qu'une même couleur, et cette monotonie ajoute encore à la fadeur de ce genre de lecture.

MARIE DE BOURGOGNE, *roman historique du XVe siècle*, 2 *vol. in*-12, 1808. — Il n'y a peut-être pas de sujet plus ingrat pour un roman que l'histoire de cette riche héritière, dont l'alliance a

excité l'ambition de tous les princes de l'Empire, et a commencé la grandeur de la maison d'Autriche. L'auteur a suivi pas à pas les traces des historiens. Le duc de Calabre paraît un moment sur la scène comme l'amant de la princesse; mais l'intérêt qu'il inspire est bientôt affaibli par la soumission absolue de Marie aux volontés de son père, et détruit tout à fait par sa mort prématurée. Marie de Bourgogne n'est plus ensuite qu'un objet de dispute où l'amour n'a aucune part, entre des concurrents avides qui désirent s'emparer d'une riche proie. Elle est enlevée par ordre du jeune duc de Clèves, ce qui ne l'empêche pas d'être recherchée, et par le dauphin et par le duc de Clarence. Lorsque les prétentions de ceux-ci sont enfin écartées, Maximilien d'Autriche devient l'heureux possesseur de l'héritière de Bourgogne. — Le style de cette production est en général simple et naturel; mais il n'est pas assez grave pour l'histoire, ni assez animé pour la fiction.

On a encore de cette dame : Olimpia, in-12, 1801. — Constance, ou la Destinée, 2 vol. in-12, 1802. — Derville et Nathalie de Saint-Hilaire, 2 vol. in-12, 1802. — * Florella, 2 vol. in-12, 1802. — * Frère Ange, 2 vol. in-12, 1802. — * Laurette, 2 vol. in-12, 1802. — * Selisca, 2 vol. in-12, 1802. — Aurélie et Dorothée, 2 vol. in-12, 1803.—Léopold de Circé, 2 vol. in-12, 1803.— *Robert et Blanche, 2 vol. in-12, 1803. — Ursule, 2 vol. in-12, 1805. — La Chaumière de Vincennes, 2 vol. in-12, 1806.—Le Baron de Heldein, 2 vol. in-12, 1807.— Cécile Frizler, 2 vol. in-12, 1807. — Eugénie de Verseuil, 2 vol. in-12, 1807. — Thérèse vertueuse, 2 vol. in-12, 1807. — * Zirza, in-12, 1807. — * Émerance, 2 vol. in-12, 1808. — Le Fantôme de Nembrod Castle, 2 vol. in-12, 1808. — L'Héritière de Pembrock, 2 vol. in-12, 1808. — * Rose de Valdeuil, 5 vol. in-12, 1808. — * Thérésia, 2 vol. in-12, 1808. — * Angelina Alsthertone, 2 vol. in-12, 1809. — * Cyprien, 3 vol. in-12, 1809. — * Émilie de Choisy, 2 vol. in-12, 1811. — Les Torts de l'éducatiou, in-18, 1812. — Prosper, ou l'heureux Naufrage, 2 vol. in-12, 1815. — Nolbertine, 2 vol. in-12, 1816.—Sidonie, 2 vol. in-18, 1816. — L'Enfant de la Caverne des bois, 3 vol. in-12, 1822 (les quatre derniers ouvrages sont posthumes).

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin), né à Boulogne-sur-Mer le 24 décembre 1804.

VOLUPTÉ, 2 *vol. in*-8, 1834. — Le roman de M. Sainte-Beuve est une trilogie profane avec un dénoûment catholique. — A dix-sept ans Amaury habitait la campagne, et dans ses heures de tristesse passait son temps à se peindre les visions d'un pudique amour; mais parmi ces visions si chastes, l'idée de volupté se glissait dans son cœur. Un instant épris d'une jeune fille, il se prend à l'aimer, elle si naïve, si discrète, si résignée, si tendre, elle qui se livre avec tant de pudique ardeur : quelques mois s'écoulent, le charme est rompu; Amaury s'échappe et vient s'installer au château de Couaën. Là existait une jeune Irlandaise mariée au vieux marquis de Couaën, gentilhomme royaliste occupé de complot contre l'État. Amaury, admis dans son intérieur, aime bientôt

sa compagne, la vertueuse marquise de Couaën, qui elle-même aime Amaury, dont elle sait cependant contenir la passion. Le marquis est arrêté, conduit à Paris, où sa femme se hâte d'arriver, accompagnée d'Amaury. Pendant la longue captivité de M. de Couaën, une grande intimité s'établit entre la marquise et Amaury, sans que cependant celui-ci parvienne à vaincre les austérités de la belle marquise. Pour donner le change à ses désirs, Amaury se livre à la débauche, s'y plonge tout entier, sans ivresse, sans remords, poussé par un instinct aveugle et brutal. La jeunesse d'Amaury s'écoule entre les impatiences d'un amour profané et la satiété quotidienne d'une sensualité prodigue. Amaury arrive ainsi à un troisième amour, qui lui fait expier par les souffrances de la vanité, les lâchetés qui ont déshonoré les deux autres. La femme à laquelle il s'attache est tout simplement une coquette spirituelle et sensée, moitié tendre, moitié moqueuse, qui accueille un hommage et refuse un engagement, qui traite assez légèrement l'opinion, mais qui ne voudrait pour rien se brouiller avec elle : une telle femme est destinée de toute éternité à faire le désespoir d'un amant. Amaury finit par se lasser de cet amour stérile, et veut brusquer un dénoûment; il médite une méprisable attaque; il ose menacer sa maîtresse, et essaye d'obtenir de force des faveurs trop longtemps désirées!.... Mais impuissant dans sa violence comme dans sa soumission, sa détestable tentative échoue contre la résistance de cette sublime coquette. Alors, épuisé de si longues luttes, Amaury, dans le découragement de ses sens blasés et de son cœur abâtardi, demande au christianisme quelques-unes de ses consolations; il entre au séminaire, et trois ans après il reçoit les ordres. Avant de partir pour un grand voyage, il veut visiter une dernière fois le château de Couaën qu'il croit inhabité. Mais hélas! il y trouve la marquise de Couaën sur un lit de mort; prêtre, il la console et lui administre les sacrements. — Le titre de ce roman, le héros, la crudité des peintures, le mélange de mysticisme et de lubricité, cette odeur de sacristie et de carrefour, enfin tout cet alliage adultère de la poésie érotique et de l'inspiration religieuse, font du livre de M. Sainte-Beuve, malgré le but d'éminente moralité qu'il s'est proposé, un livre plus mauvais que catholique, plus capable d'endurcir le siècle que de le réformer, plus propre à le corrompre qu'à le corriger.

SAINTINE (Xavier Boniface), né à Paris le 10 juillet 1797.

JONATHAN LE VISIONNAIRE, *contes philosophiques et moraux*, 2 *vol in*-12, 1825. — Jonathan est un personnage mystérieux, qui parle toutes les langues, qui sait tout ce qui s'est passé aux époques les plus reculées de notre monde, et qui a été le contemporain de tous les événements qu'il raconte. Voyageant de contrée en contrée, de climat en climat, ne se fixant nulle part, il a tout vu, connaît tout, c'est le frère aîné du Juif errant. — Les récits de Jonathan, qui contiennent chacun une action distincte, justifient très-bien le nom de Contes philosophiques et moraux que leur a donné l'auteur; tous renferment une pensée ingénieuse et philosophique, une moralité piquante, habilement développée. La scène se passe en divers pays : tantôt, comme dans le Pêcheur d'Ormus, le conteur nous montre, dans une fiction remplie de détails charmants, combien les dons de la fortune sont insuffisants pour le bonheur; ailleurs, c'est l'orgueil de la science qui égare un malheureux savant, méconnaissant que c'est pour notre bonheur que Dieu a donné des bornes à nos sens.—« Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie, » a dit Pascal, et après lui Dryden. Cette vérité est mise en action dans le Jeune Boyard. Le héros du conte a vingt-cinq ans; il se plaint amèrement de la brièveté de la vie; selon lui, c'est une contradiction révoltante que de n'avoir donné à l'homme, au roi de la création, qu'un règne de si peu de durée. Un être surnaturel entend ses plaintes et lui permet de disposer de deux siècles d'existence. Bien plus, l'avenir est à sa disposition: dès qu'il forme un désir, il est le maître d'anéantir le temps qui le sépare de l'époque où ce désir doit être accompli. Enfin, il a le droit de vieillir aussi vite qu'il le veut, et il se promet bien de ne pas user de ce droit. Mais les situations variées dans lesquelles il se trouve, lui font oublier ce qu'il s'est promis à lui-même. L'âge mûr et la caducité arrivent pour lui presque en même temps. Heureusement, comme l'abbé du docteur Badajoz, il n'avait fait qu'un rêve. — On trouve des tableaux plus doux et plus riants dans plusieurs autres contes : l'un d'eux a fourni le sujet du charmant vaudeville de Julien ou Vingt-cinq ans d'entr'acte.

UNE MAITRESSE DE LOUIS XIII, 2 *vol. in*-8, 1834-35.—Louis XIII a vu à côté de Mlle de la Fayette, dans le couvent de la Visitation, Mlle de la Porte, jeune pensionnaire, fille d'un proscrit, vierge à la beauté d'ange, plus éclatante encore par le contraste de l'ancienne favorite, qu'écrasent alors son béguin de nonne, et ses regrets d'amante. Louis XIII devient amoureux, mais il n'est pas le seul. Chargé de peindre une Assomption pour le couvent, Lesueur

a aperçu de son côté la jeune Louise de la Porte, et comme si le démon arrangeait à plaisir la rencontre, on l'a livrée à ses regards pendant cinq ou six séances, pour que sa figure soit celle de la Vierge de la Visitation. Un geste expressif entre le peintre et le modèle a été un aveu; ils s'aiment. Le roi pourtant rêve aux moyens de satisfaire sa passion nouvelle. Son proxénète la Chenaye arrange l'affaire avec la tante, tandis que, comme contre-partie, le cardinal de Richelieu la combine en secret avec Marillac, type des beaux seigneurs d'alors, élégant, libertin, coupeur de bourses, se battant pour un mot, et embrassant son homme quand il ne le tue pas, joueur, perdu de dettes, roué, infâme, qui accepte la condition d'épouser de fait Louise de la Porte, à la charge de n'être qu'un époux nominal. Louise est si bien pressée de tous côtés, si vivement pressée par sa tante, que le mariage a lieu. Pauvre Lesueur! le voilà désormais voué à une affection triste et solitaire; il part; il va laisser des chefs-d'œuvre dans toute la France; il veut que toutes les églises du royaume aient la figure de celle qu'il rêve toujours; il veut que tout le monde l'adore comme la mère de Dieu. Pendant cette absence, que d'intrigues pour perdre Louise, que sa candeur sauve, sinon son amour secret! ici, c'est Marillac devenu amoureux de sa femme et jaloux de Louis XIII; là, c'est Louis XIII dont la passion s'exalte par la résistance, et qui se défie de Marillac; puis la Chenaye, l'âme damnée du roi, et Jacques Sirois, le sicaire du cardinal; ensuite, sur un autre plan, Anne d'Autriche, qui insulte publiquement la favorite, qui ne l'est que de nom; enfin, de tous côtés, un conflit d'actions qui se combattent ou qui concordent, un jeu de moyens on ne peut plus dramatiques, une fable si compliquée et si attachante, qu'on voudrait d'avance en savoir le nœud et qu'on ne le devine pourtant point. Le fond du livre est déjà riche, comme on le voit, mais les détails en sont plus riches encore: tout le règne de Louis XIII, cette cour qui danse, qui chasse, qui intrigue, qui rit, qui pleure; cette vie de comtes, de ducs, marquis et vicomtes, qui battent le pavé; cette politique profonde et secrète de Richelieu, qui plane sur ce règne, on trouvera tout cela dans le roman de M. Saintine.

PICCIOLA, *in*-8, 1836. — A l'époque de la plus grande gloire de l'Empire, le jeune comte de Charney, fatigué de la science et de l'amour, s'avise un jour de conspirer. Au lieu de le faire fusiller dans la plaine de Grenelle, on se contente de l'envoyer dans la citadelle de Fenestrelles, où on l'oublia. Un jour que notre captif se promenait dans la cour du donjon, il rencontra une faible plante qui s'efforçait péniblement de lever la tête entre deux dalles humides, et dont tout d'abord Charney eut pitié. Cette

plante tombée là, ce fut bientôt toute une histoire, tout un poëme pour le pauvre captif; il n'est plus seul; il a quelque chose à aimer, à secourir, à étudier; il a sa fleur bien-aimée, son enfant venu du ciel, Picciola! Picciola grandit, sa taille devient élégante et svelte, puis bientôt sa fleur jeta au loin son haléine embaumée : ce sont là autant de ravissements inexprimables pour Charney. Un jour, Charney près de sa fleur ou plutôt près de sa maîtresse, s'aperçoit tout à coup qu'elle est triste et languissante. Qu'a-t-elle donc Picciola? O douleur! elle se meurt. Alors vous auriez vu Charney le sceptique se jeter à genoux et prier Dieu! Charney le conspirateur, se jeter à genoux et crier : Vive l'empereur! Ce qu'il n'a pas fait pour lui, il le fait pour Picciola qui se meurt. La plainte du captif arriva à temps aux pieds du maître. L'impératrice Joséphine, en lisant cette prière en faveur de Picciola, se rappelle alors ces belles fleurs qu'elle aime; elle se transporte en idée à la prison de Fenestrelles, entre les deux pavés où languit Picciola. Et l'empereur, qui pourtant n'aimait guère ces petits accès de sentiment, en faveur de Joséphine, fit élargir la prison de Picciola. Plus tard l'empereur rendit aussi la liberté à Charney.— Bah! dit-il, il y a là dedans un botaniste tout au plus, et non pas un conspirateur. Charney, rendu à la liberté, emmena avec lui sa plante et son geôlier. — Il a fallu à l'auteur de Picciola autant de courage que de talent pour oser entreprendre de nous raconter une histoire d'une simplicité si grande qu'on ne saurait le dire. Et cependant que de douces larmes, que d'intérêt dans ce charmant récit!

SALABERY

(Ch. M. d'Yrumberry, comte de), né à Paris en 1766.

'LORD VISEBY, ou *le Célibataire*, 2 *vol. in*-12, 1808. — Lord Milford, nom que portait le héros de ce joli roman avant que l'acquisition d'un titre lui eût fait prendre celui de Wiseby, avait vu les auteurs de ses jours, malheureux par leur union, s'éloigner volontairement l'un de l'autre. Cet exemple d'antipathie conjugale avait jeté dans son cœur les germes d'une profonde aversion pour l'hymen, et l'âge n'avait fait que fortifier en lui cette idée, acquise dès l'enfance. Après avoir visité la France, l'Allemagne et l'Italie, Milford se lie avec le comte Victor Legris, qu'il accompagne en Espagne, où bientôt les deux amis sont forcés de se quitter. Milford rencontre à Pampelune le marquis d'Azémar, sexagénaire marié à Adrienne, jolie femme de seize ans. Dès le premier moment de la connaissance, la tranquillité d'Adrienne commence à

être fortement troublée, et Milford éprouve aussi de son côté un sentiment qu'il ne connaissait pas, et qui s'augmente encore après avoir arraché Adrienne à un danger qu'elle court en assistant à un combat de taureaux. La révolution arrive, Victor passe en Angleterre, où il est reconnu par Milford, qui l'emmène à son château, et le présente à ses deux sœurs. La plus jeune, lady Mary, est la plus douce et la plus aimable des femmes; l'aînée, lady Caroline, au contraire, unit les travers d'une savante à ceux d'une virago. Bientôt la plus vive sympathie s'établit entre Victor et lady Mary; mais lady Caroline s'imagine qu'elle est aimée de Victor, et ne faisant jamais rien comme les autres elle lui offre sa main, sans détour, et de façon à l'obliger de prononcer nettement son refus. Alors l'amour méprisé devient fureur, et, dans un moment de colère, ayant dénoncé Victor comme espion, elle obtient sa déportation hors des trois royaumes. Heureusement, Wiseby, instruit à temps, déjoue le complot de sa vindicative sœur. Que va faire celle-ci? Elle savait qu'Adrienne est la sœur de Victor, que le marquis d'Azémar ne vit plus, qu'Adrienne, sortie de France, erre sur le continent. La passion de son frère pour la jeune Française n'est pas un mystère pour elle. Sentant qu'elle doit réparer ses torts d'une manière éclatante, elle s'embarque, trouve à Hambourg Mme d'Azémar, lui apprend que son frère habite l'Angleterre, et la décide à partir avec elle pour ce pays. Arrivée à Londres, Mme d'Azémar croit s'élancer dans les bras de Victor, et se trouve dans ceux de Milford. Voilà donc tous les amants réunis, et tous les obstacles paraissent levés, mais la mauvaise honte empêche Wiseby de s'expliquer. Un papier public amène enfin le dénoûment; selon le privilége que s'arrogent les nouvellistes anglais, on donne dans cette feuille le mariage de Wiseby et d'Adrienne comme certain. Wiseby, confus de voir que sa passion est généralement connue, et honteux d'être obligé de renoncer publiquement au vœu qu'il avait fait de rester célibataire, ne prend encore aucune résolution. Alors Adrienne, mettant dans sa conduite la dignité que la circonstance exige, part, en lui disant dans une lettre qu'elle ne le reverra jamais, quoiqu'elle l'aime, puisqu'il sacrifie son amour à son orgueil. Le reste se devine. Wiseby vole sur ses traces, la rejoint, obtient son pardon, et l'on célèbre à la fois deux mariages.

On a encore de cet auteur : * Loisirs d'un ménage en 1804, nouvelles, in-12, 1808.

SALM REIFFERSCHEID-DYCK

(Constance-Marie de Théis, épouse en premières noces de Pipelet de Leury, et par son second mariage princesse de), née à Nantes le 7 novembre 1767.

VINGT-QUATRE HEURES D'UNE FEMME SENSIBLE, ou *une Grande leçon*, *in*-8, 1824; 3e *édit.*, 1837. — Dans ce roman, Mme de Salm a voulu peindre la jalousie, non dans ses fureurs, mais dans les douleurs dont elle accable une âme vive et sensible, et elle a parfaitement réussi. Un brillant succès a accueilli dès le début cette production très-remarquable; le talent d'exprimer de grandes pensées, de fortes impressions, semblait perdu depuis un certain nombre d'années; on s'exprimait dans un langage que tous les lecteurs ne pouvaient comprendre. Semblable aux bons écrivains du siècle de Louis XIV, Mme de Salm donne à ses pensées un tour si naturel, qu'on les prendrait pour de véritables maximes. Elle a encore un mérite bien recommandable, celui de respecter les grands principes de morale, en peignant une passion qui en éloigne trop souvent. Voici l'impression que cet ouvrage a produit sur une femme d'un goût délicat, d'une sensibilité profonde, d'un esprit distingué, qui pouvait mieux que personne bien juger une semblable production. — « Pour exprimer, dit-elle, tout ce que cette lecture m'a fait éprouver, il me faudrait copier des pages entières. J'ai douté, j'ai attendu, j'ai souffert avec cette femme si éminemment favorisée de la nature et du sort, et pourtant si malheureuse par l'énergie des facultés qu'elle a reçues pour aimer et pour être aimée. Tant d'agitations, d'espoir, de craintes, de délire, dans le court espace de vingt-quatre heures, pourront étonner, fatiguer même ceux qui prétendraient juger un tel ouvrage avec l'esprit plus qu'avec le cœur. Il est pour l'âme, comme pour l'oreille, des vibrations qui échappent entièrement à l'analyse et à la froide application des règles. Quant à moi, j'ai savouré avec l'héroïne, en bien moins de temps que l'auteur n'en supposait à son action, les joies de l'amour confiant et les tortures de l'amour jaloux..... On trouve dans ce roman des aperçus pleins de finesse, une profonde connaissance du cœur humain, un style facile et gracieux, tantôt doux et tendre comme l'amour confiant et heureux, tantôt âcre et brûlant comme la jalousie, toujours rapide comme l'action qu'il décrit. Les Vingt-quatre heures d'une femme sensible, où l'on reconnaît la plume exercée d'une femme supérieure, dont tous ceux qui l'approchent honorent le caractère autant qu'ils admirent les talents, sont une composition très-originale, que plus d'un mari pourra mettre prudemment entre les mains de sa femme.... »

Nous connaissons encore de Mme la princesse de Salm : Ouvrages divers en prose, suivis de : Mes soixante ans.— On a attribué à tort dans le temps à cet auteur un roman d'amour, intitulé : Recueil de Lettres de deux amants, 6 vol. in-18, 1801. Ces lettres sont d'une dame qui est parvenue à garder l'anonyme, mais elles ne sont pas de Mme la princesse de Salm, alors Mme Pipelet.

SALVANDY (Narcisse-Achille de), de l'Académie française, né à Condom le 11 juin 1796.

DON ALONZO, ou *l'Espagne*, *histoire contemporaine*, 4 *vol. in*-8, 1824. — Don Alonzo est la mise en scène des événements qui depuis pendant vingt-cinq ans ont traversé la Péninsule, et qui, en passant, ont ébranlé toutes les classes de ce pays d'une agitation qui dure encore. La première partie de cette action s'accomplit sous le règne de Charles IV : les intrigues du palais, les orages populaires, le mécontentement de la grandesse, enfin la révolution d'Aranjuez et l'avénement de Ferdinand au trône des Espagnes, sont les faits au milieu desquels l'auteur d'Alonzo a jeté ses héros dès le commencement de son livre. Napoléon, avec ses vaillantes armées, apparaît au second acte : alors on voit se former dans toutes les provinces ces guérillas qui ont tenu en échec le plus vaillant capitaine du monde. C'est surtout cette époque que l'auteur s'est attaché à reproduire avec une exactitude scrupuleuse et les plus minutieux détails; rien d'intéressant comme le récit des habitudes de ces hommes qui, de laboureurs tout à coup devenus guerriers, se multiplient par la rapidité de leur course, et bravent du haut de leurs rochers les vainqueurs de la plaine. Le retour de Ferdinand au palais de ses pères forme le dénoûment de l'ouvrage.

Le personnage principal, à l'enfance duquel nous semblons assister, grandit sous les yeux du lecteur. D'abord, c'est un jeune étudiant, abandonné, seul et sans expérience, au milieu d'un monde qu'il ne connaît pas. Bientôt, victime d'un amour funeste et d'une lâche trahison, il est comme exilé au delà des mers. Mais l'infortune devient propice aux âmes fortes, elle leur révèle le sentiment de toute leur puissance. Alonzo, par son courage, par sa modération, se couvre de gloire au Mexique; il est rappelé, le grade de colonel devient sa récompense. Quelques années s'écoulent, et ce même homme, calme, impassible au milieu du bouleversement de sa patrie, oppose à l'invasion étrangère la double résistance d'une énergie civique et guerrière; dans les cortès de Cadix, il sert la patrie de son éloquence, de ses lumières, comme il l'avait servie de son épée. Enfin, l'honneur national est vengé; la cause de l'indépendance l'emporte sur les vainqueurs du monde, et des légions étrangères ne foulent plus le sol de l'Espagne. Mais

la joie du vertueux citoyen sera de courte durée, et le temps des épreuves n'est pas passé pour lui; si la patrie triomphe, une faction triomphe avec elle... Alonzo et ses nobles amis sont envoyés aux galères! — A côté de cette grande image d'Alonzo, paraissent divers personnages dont les physionomies sont habilement nuancées : d'abord Maria, sœur présumée d'Alonzo, qui plus tard devient sa compagne, son épouse, et dont le caractère offre le contraste d'une angélique douceur et d'une noble exaltation patriotique; puis une comtesse Mattéa, dont toute la tendresse pour Alonzo n'est que de l'orgueil, et dont la douleur, quand elle ne mérite plus d'en être aimée, s'exhale par la vengeance. Un caractère fort bien tracé d'un bout à l'autre est celui du marquis de C..., premier époux de Maria. Cet honnête chambellan porte tour à tour la clef de Ferdinand et celle de Joseph; rien ne saurait altérer l'imperturbabilité de son service; une seule légitimité le touche, celle du maître régnant; et telle est l'innocente candeur de ses habitudes serviles, qu'il pense bien mériter de Ferdinand pour s'être dévoué au roi Joseph. M. de Salvandy a bien observé les hommes et les choses, et ses tableaux de mœurs sont aussi fidèles que variés; soit qu'il nous introduise au lever fastueux du favori, soit qu'il raconte les honteuses querelles du vieux monarque, les intrigues de la *Camarilla*, ou des succès populaires, un coloris vital anime et vivifie ses descriptions. M. de Salvandy a bien compris l'Espagne et ses antiques habitudes, aux prises, dans la classe éclairée, avec ses nouveaux besoins; d'un trait il peint ce peuple, « tenant à la liberté par son orgueil, au despotisme par sa paresse. » Supérieur à tout esprit de secte et de faction, il blâme toutes les erreurs et rend justice à toutes les gloires. Considéré comme tableau de mœurs, on ne peut refuser de reconnaître dans Alonzo des descriptions fidèles et animées, et une grande connaissance de la situation morale du pays. En l'examinant comme roman, on peut reprocher à l'auteur d'avoir multiplié les personnages hors de toute mesure; il faut vraiment une attention bien soutenue et une heureuse mémoire, pour suivre le fil des aventures de chacun des acteurs qu'il met en scène; ensuite les événements qui rapprochent ou éloignent chacun des personnages, sont amenés avec une invraisemblance qui frappe tous les lecteurs, et qui a le grave inconvénient de refroidir l'intérêt que feraient naître des situations souvent attachantes, mais qui s'accumulent avec une telle abondance, que l'esprit se refuse à croire à la possibilité des faits annoncés.

ISLAOR, ou *le Barde chrétien, nouvelle gauloise*, *in*-12, 1824. — L'action de cette nouvelle se passe vers l'an 363 de l'ère chrétienne, au moment de la mort de l'empereur Julien. Le lieu de la

scène est une montagne, au pied de laquelle Cherbourg florissait déjà sous le nom de Coriallum. L'auteur suppose une invasion partielle de Francs commandés par Clodoald. Ce chef des barbares contemple des hauteurs du Roulle l'incendie de la ville et des habitations qui couvrent la riche campagne offerte à ses regards. Les soldats lui amènent un vieillard qu'ils viennent d'arracher à l'asile où il se cachait. On va précipiter l'infortuné dans les flammes d'un vaste bûcher allumé sur la cime de la montagne, lorsque Pharamonde, femme de Clodoald, sort de la tente de son époux, demande la grâce du vieillard, et l'engage à chanter sur la lyre les exploits des guerriers de sa patrie. Le chant du vieux druide est le récit de l'histoire d'Islaor. Elle intéresse vivement Pharamonde; mais le barbare Clodoald, indigné de la bassesse du père d'Islaor, qui avait trahi son pays et ses dieux, et, pour ainsi dire, livré son fils aux cruels ennemis de la foi, interroge le vieillard, et lui demande quel a été le sort de cet homme coupable. « Hélas! s'écrie-t-il, en tombant aux genoux du farouche vainqueur, plaignez-moi; le barde chrétien était mon fils! » Clodoald, plus courroucé de l'aveu que touché du repentir, saisit aussitôt sa hache d'armes et fait voler dans le bûcher allumé devant lui la tête du vieux barde. Ce récit est semé de réflexions philosophiques empreintes d'une morale élevée.

*NATALIE, *in*-8, 1833. — Natalie est un petit pamphlet contre le divorce attribué généralement à M. de Salvandy, mais où la touche féminine se reconnaît à la grâce et à la délicatesse du style. Tous les développements du roman ne tendent qu'à montrer quelle est, dans le monde, la position fausse de celles qui ont le malheur de se séparer d'un premier mari. — Natalie est une jeune femme charmante, qui réunit la grâce et la beauté aux qualités du cœur. Elle a rencontré un beau jeune homme du nom d'Ernest, qui la sauve d'un grand danger et qu'elle finit par aimer; mais le destin les a séparés par une barrière insurmontable... Natalie est une femme divorcée! Avec toutes ses qualités aimables et ses dix-neuf ans, elle a beaucoup de légèreté dans le caractère, et se laisse mener par une madame d'Artville, qui la conduit dans un bal déguisé chez M. Delmère, rival d'Ernest. Ce même Delmère est blessé dans un duel, et Natalie, dont le nom a été compromis dans cette affaire, va lui faire une visite, sans savoir que c'est lui qui a mal parlé d'elle, et que c'est Ernest qui l'a défendue. Ernest, qui est lui-même dangereusement blessé, et que cette démarche de son amie choque cruellement, rompt avec elle toute relation. Natalie meurt d'amour; c'était la seule manière de lui faire oublier son divorce.

* CORISANDRE DE MAULÉON, ou *le Béarn au XVe siècle*, 2 *vol.*

in-8, 1835. — François Phébus, mourant dans son adolescence, après avoir ceint la couronne de Navarre que lui avait léguée son grand-père le roi Jean, tel est le héros choisi par M. de Salvandy. Phébus, combattant pour le trône de Navarre, que lui dispute une faction ennemie, vient, déguisé en page, sur les terres de Béarn pour consulter un vieil et sage ermite. A l'ermitage, il rencontre Corisandre de Mauléon, dont l'illustre famille appartient à la faction qui lui est opposée. Corisandre, prenant Phébus pour un simple page, l'aime et en est aimée. Plus tard, cédant à l'exaltation de son caractère, et séduite par l'éclat d'un sacrifice, elle épouse, à la place de sa sœur, le connétable de Lérin, chef du parti qui disputait la couronne de Navarre à Phébus. Lorsque le connétable, contraint de céder à l'empire des événements, se rend à Pampelune pour assister au couronnement de Phébus, il emmène avec lui sa jeune épouse, qui, reconnaissant le page qu'elle aimait dans le roi qu'elle admirait sans le connaître, tombe dans un violent désespoir. Peu de jours après la cérémonie du couronnement, Phébus meurt en jouant d'une flûte empoisonnée, et Corisandre trouve la mort dans un précipice des Pyrénées.

SALVERTE (A. J. Eusèbe Baconnière), né à Paris en 1771.

Nèila, ou *les Serments*, *suivie d'Enguérand de Balco*, *et d'Hélène*, 2 *vol. in*-12, 1812. — Mme Cottin, dans son roman de Mathilde, avait déjà mis aux prises et les chrétiens et les musulmans; dans Nèila, M. Eusèbe Salverte a introduit les mêmes personnages. Théobald et Godefroy, amis d'enfance, avaient fait le serment d'aller ensemble combattre les infidèles; mais arrivés à l'âge d'accomplir ce serment, tous deux sont enchaînés en Europe par l'amour, et bientôt par l'hymen. Théobald épouse Aalis, et Godefroy s'unit à Émunde. Des dissentiments de famille forcent Godefroy à s'exiler; il s'embarque pour la terre sainte avec le fils de Théobald, qui doit acquitter en Palestine le vœu formé anciennement par son père. En arrivant sur les bords du Jourdain, Godefroy apprend que son épouse a cessé de vivre; pour se distraire de son chagrin, il combat à outrance les infidèles, tombe dans les mains de l'émir Ben-Hamzah Ben-Nasser, qui lui propose la main de sa fille, la belle Zobéide, à condition d'embrasser l'islamisme. Godefroy résiste, rompt ses fers, et a le bonheur de revenir parmi les chrétiens, amenant avec lui la belle Zobéide, que l'amour avait attachée à ses pas, et qui le rend père de Nèila. Dix années s'étaient écoulées depuis l'arrivée de Godefroy en Palestine, lorsque Théobald y débarque à son tour; il lui apprend qu'Émunde n'est point morte, et le presse sans succès d'abandonner Zobéide. En se ren-

dant d'Eden à Jérusalem, l'escorte de Godefroy est attaquée par le terrible Ben-Nesser, qui reconnaît sa fille, et qui, au moment où elle implore le secours de son époux, la perce de sa lance en s'écriant : *Périsse ainsi toute fille rebelle à son père!* Godefroy revient en France avec Nèila ; mais avant de s'embarquer il détermine les chevaliers du Temple à recevoir dans leur ordre Hildéric, fils de Théobald. Néila est enfermée dans un cloître, où on entreprend de faire violence à son aversion pour la vie monastique. Cependant Hildéric, auquel elle avait inspiré une vive passion, est envoyé en France pour les affaires de son ordre; il enlève Nèila de la prison où elle était retenue. Godefroy, averti de la fuite de sa fille, se mèt à sa poursuite, attaque Hildéric, et est prêt à lui percer le sein, lorsque Néila se précipite au-devant du coup, et sauve son amant en périssant elle-même. — Ce roman est, d'un bout à l'autre, rempli d'intérêt et de charmes; la composition en est savante et éminemment pathétique.

Enguérand de Balco, nouvelle d'une centaine de pages, est une des plus agréables productions du genre, et suffirait seule à la réputation d'un écrivain.

On doit encore à cet auteur : * Un Pot sans couvercle et rien dedans, in-8, 1799.

SAND

(Mme Dudevant, plus connue sous le pseudonyme de Georges).

Valentine, 2 *vol. in*-8, 1832. — Valentine est l'œuvre d'une femme qui a retracé dans ce roman, avec une vigueur jusqu'alors inconnue dans ce genre d'écrits frivoles, les souffrances de la femme que la société condamne à consumer ses jours dans un lien où ni les âges ni les caractères n'ont été assortis, et où l'amour ni l'affection n'ont jamais rendu le devoir facile; c'est une censure hyperbolique du mariage, mais pleine de charmes, d'intérêt et de poésie. — Deux riches cultivateurs sont retirés dans une ferme de Grangeneuve, avec leur fille Athénaïs, grande et belle personne à laquelle ils ont donné une brillante éducation; sous le même toit demeure aussi leur neveu Bénédict, auquel les bons fermiers destinent leur fille; mais celui-ci croit aimer une femme assez mystérieuse, recueillie à la ferme, et qu'on nomme Louise. Cette femme est venue habiter Grangeneuve pour se rapprocher du château de Raimbaut où elle est née, et dont une faute irréparable l'a pour jamais exilée. Louise n'a plus qu'une affection qui la ramène près du château paternel, elle veut revoir Valentine sa jeune sœur. Bénédict leur ménage une entrevue à la ferme, et Valentine en retrouve facilement le

chemin. Bénédict et Valentine sont bientôt épris l'un de l'autre, et Louise elle-même nourrit pour ce jeune homme une passion qui s'allume au contact de celle de sa sœur. La passion de Bénédict et de Valentine est arrivée au comble, lorsque Valentine est forcée d'épouser un diplomate, M. de Lansac. Dans la nuit de ce mariage, Bénédict se fracasse le crâne d'un coup de pistolet et survit à sa blessure. A cette nouvelle Valentine tombe malade, et son mari part pour remplir une mission à Saint-Pétersbourg. Pendant son absence, le château ouvre tous les jours ses plus mystérieux asiles à Louise, à Valentine et à Bénédict. Valentine n'est pas encore coupable, lorsque M. de Lansac reparaît; elle est pure, mais elle est compromise, et Lansac le sait. Une nuit, il rôde autour d'un pavillon où Bénédict est venu seul trouver Valentine malgré elle. Lansac s'approche en ayant soin de se faire entendre, pour donner à Bénédict le temps de se cacher derrière une glace portative dans l'angle de l'appartement. Alors commence entre lui et sa femme une des scènes les plus dramatiques du roman, à la suite de laquelle Lansac obtient de Valentine une signature qui lui servira, au prix de leur ruine commune, à satisfaire des créanciers qui perdent patience. Cette négociation terminée, Lansac se retire. Le mot de Valentine après le départ de son mari, « Soyez tranquille, » est sublime. Cette femme comprend que son amour pour Bénédict lui défend d'appartenir jamais à Lansac, qu'il faut choisir entre eux pour échapper à la prostitution. La nuit qui décide le sort de Valentine et de Bénédict est à coup sûr une création admirable. Quand Valentine, entre le sommeil et le délire, prodigue à Bénédict des baisers et des caresses qu'elle croit légitimes; quand elle écarte elle-même, d'une main impatiente, les voiles que son amant généreux avait mis entre sa faiblesse et le danger de sa beauté; lorsque sa bouche, traduisant une à une les illusions de son rêve, révèle à Bénédict la réalité de son bonheur, qu'elle attire sur son sein, comme un époux aimé à qui elle ne doit rien refuser, l'homme qui ne peut la posséder sans crime, on cède à l'irrésistible émotion de la vérité.

INDIANA, *in*-8, 1832. — Ce livre est un long cri de colère contre la société, et surtout contre le mariage; c'est un roman né sous l'influence de ces idées de vague mécontentement et de vœux indéterminés, idées auxquelles il n'est pas une imagination de notre temps qui ne soit prise au moins une fois dans les inextricables lassitudes de la jeunesse. — Indiana est une jeune créole de l'île de Bourbon, frêle, pâle, triste jusqu'à la mort, parce qu'elle n'a pas rencontré l'homme de ses songes, le seul être qu'elle doive aimer. Élevée au désert, négligée par son père, vivant au milieu des esclaves, elle s'était habituée à dire : « Un

jour viendra où tout sera changé dans ma vie, un jour où l'on m'aimera, où je donnerai mon cœur à celui qui me donnera le sien. » Au lieu de cela, elle se trouve en France, liée à un mari de cinquante ans, colonel en retraite, jaloux sans cause, et travaillant à faire naître un motif réel à sa jalousie, brutal, absolu par habitude et par nature. Est-ce donc avec ce mari, d'une nature si antipathique, qu'Indiana vieillira sans amour? Ce n'est pas là ce que lui présageaient son origine et sa naissance, toute la mélancolie d'un caractère espagnol, nourri de rêveries sans fin d'une colonie demi sauvage; ce n'est pas surtout ce que lui présageait son imagination. Un homme d'un esprit supérieur et de manières élégantes vient se jeter devant elle par un incident romanesque; il faut lire dans ce livre de quelle attente vague, chez cette créole nerveuse et maladive, qui vit de terreurs et de pressentiments, de quelle prévision superstitieuse est précédée l'apparition de l'amour qui doit l'enivrer et la perdre. Raymond est un ambitieux doué de rares talents, aimant le monde parce qu'il y est recherché, prodiguant à tous son inépuisable bienveillance de paroles et de sourires, et recevant de tous, en échange, des sourires et des paroles de flatterie : au demeurant c'est bien l'âme la plus sèche, le plus habile calculateur qu'on puisse imaginer. Avant d'aimer Indiana, avant de l'avoir vue, il avait séduit une de ses femmes, sa sœur de lait, autre jeune créole nommée Noun. Il était devenu amoureux d'Indiana et rien de plus; il l'avait abordée par désœuvrement, et le succès avait allumé ses désirs, et le jour où il obtint l'aveu de ce cœur facile, il rentra chez lui effrayé de sa victoire, et, se frappant le front, il se dit : « Pourvu qu'elle ne m'aime pas! » C'est cependant à un tel homme qu'Indiana va livrer le droit de régner en maître absolu sur son âme si douce et si pure, si abandonnée. Indiana l'aima donc; pourtant, un effroi prophétique ayant succédé chez elle aux premières joies de la passion, elle décida qu'elle résisterait à Raymond, et pour cela qu'elle le fuirait. Elle refusa d'aller à un bal où son amant ne pouvait manquer de l'attendre. Mais Raymond, qui ne se décourageait pas aisément, vint la trouver, la nuit, dans la solitude de son salon. « Raymond, chaussé pour le bal, approcha sans bruit sur le tapis sourd et moelleux. Il la vit pleurer, et, lorsqu'elle tourna la tête, elle le trouva à ses pieds, s'emparant avec force de ses mains, qu'elle s'efforçait en vain de lui retirer. Alors elle vit avec une ineffable joie échouer son plan de résistance; elle sentit qu'elle aimait avec passion cet homme qui ne s'inquiétait point des obstacles, et qui venait lui donner le bonheur malgré elle; elle bénit le ciel qui rejetait son sacrifice. » — Pauvre Indiana, comme elle nous avoue naïvement le bonheur qu'éprouve à ne point résister une femme

folle d'amour! Mais Noun, la jeune créole, qui n'a rien su défendre contre Raymond, découvre son nouvel amour, et veut essayer sur son amant le pouvoir des plaisirs dont elle l'a si naïvement comblé; elle va l'attendre à la maison de campagne d'Indiana, dans la chambre même d'Indiana, et, comme dernière ressource, la pauvre fille s'avise de ravir à Indiana, pour une nuit, sa toilette la plus brillante; elle enivre Raymond de cette illusion imprévue, d'une orgie en tête à tête, de caresses et de délices; mais l'ivresse passée, le lendemain, quand le jour vient leur montrer en quel lieu sacré ils ont fait tous deux un indigne affront à une femme si aimée de tous deux, Raymond repousse sa complice sans pitié. Noun efface les traces du désordre de la veille ; et le soir arrive Indiana. Elle découvre son amant, qui, surpris trop vite par cette arrivée, s'est caché honteux derrière un rideau du lit: elle doit croire qu'il était là en embuscade pour obtenir d'elle, malgré elle, le prix de son amour. Elle juge ce procédé infâme, le lui dit, et le chasse. Mais la colère d'Indiana ne pouvait être éternelle; elle fit sa paix avec Raymond, elle l'aima plus que jamais, elle le lui avoua, elle revint au bonheur. Il faut lire dans le livre comment la passion de la jeune femme s'accrut chaque jour, à mesure qu'elle s'en rassasiait, qu'elle s'affichait aux yeux du monde; comment, par une décroissance parallèle, s'affaiblit l'amour de Raymond, par quels degrés s'éteignit sa chaleur de tête, pour ne plus lui laisser que l'ennui d'être aimé avec importunité. Il demandait une occasion de rompre, elle s'offrit. Le colonel venait d'être ruiné; il se disposa à aller se réfugier à l'île de Bourbon pour y recommencer sa fortune. Indiana avait bien résolu de ne jamais quitter le séjour habité par son amant, et de pousser la résistance au pouvoir conjugal jusqu'à l'entier oubli de ses devoirs ; elle croyait Raymond capable aussi d'un grand sacrifice. Au moment du départ, elle s'enfuit de la maison du colonel. Un matin Raymond, rentrant du bal, la trouva dans sa chambre; elle y était installée, elle y avait passé la nuit, elle venait lui proposer de vivre à toujours inséparables. Ce n'était pas le compte de Raymond. « C'est une imprudence incroyable, dit-il, en refermant avec soin la porte sur lui; et mes gens qui vous savent ici! — Je ne me suis pas cachée, répondit-elle froidement; et quant au mot dont vous vous servez, je le crois mal choisi. — J'ai dit imprudence; c'est folie que j'aurais dû dire. » Devinez, d'après cela, le reste de l'entretien.... La pauvre Indiana vit qu'il fallait se résigner à partir pour l'île de Bourbon. Elle se dirigeait vers la porte de la chambre. « Prenez donc votre manteau et votre boa, lui dit Raymond en l'arrêtant. « Il est vrai, répondit-elle, ces traces de ma présence pourraient vous compromettre. » Indiana se retira la mort dans l'âme. —

Là devait finir l'histoire vraie de la vie de la femme. L'auteur a cru devoir la continuer, mais l'intérêt s'affaiblit et ne recommence à saisir le lecteur que quand Indiana revient veuve des colonies pour chercher Raymond, qui ne peut plus lui appartenir.

LÉLIA, 2 *vol. in*-8, 1833. — Lélia est une femme qui a connu les illusions de la vie, qui s'y est laissé prendre avec abandon, avec ivresse. Dépouillant tout égoïsme de femme et d'amante, elle a aimé une fois, une seule fois, elle a cru être aimée comme elle le méritait et le voulait; mais elle aimait avec son cœur, sa passion était la plus haute expression du spiritualisme dans l'amour. Celui qu'elle avait choisi et préféré entre tous n'a rien compris à cette délicatesse de sentiments; il l'a aimée avec ses sens. Lélia se jugeant nécessaire au bonheur de cet homme si peu semblable à elle-même, s'est dévouée, a subi des plaisirs pour lesquels elle n'avait ni vocation ni foi. Mais enfin un jour le charme a été rompu; elle a rougi d'une liaison indigne d'elle et l'a brisée. De ce jour il lui est devenu impossible de retrouver la première fraîcheur de ses émotions; plusieurs fois elle a encore voulu accueillir l'amour qu'on lui témoignait, et s'est efforcée d'aimer de nouveau; à chaque essai nouveau elle s'est convaincue du vide de toutes les affections humaines. A une telle femme la fatalité envoie un amant jeune d'années et d'espérances, un poëte de vingt ans. Sténio aime Lélia; il pleure de voir qu'elle est désormais incapable d'aimer comme il le demande, comme elle le voudrait elle-même; Lélia, un peu ranimée par une passion si naïve et si vraie, fait des efforts incroyables pour retrouver au fond de son cœur épuisé quelques sentiments d'amour qu'elle puisse donner au jeune Sténio; mais assurée qu'il ne dépend pas d'elle de le rendre heureux, et décidée à ne pas se souiller dans des embrassements matériels auxquels d'ailleurs la vie manquerait toujours, Lélia met son jeune amant aux bras d'une sœur qui a fait un bien autre choix qu'elle dans les jouissances de la terre : Pulchérie est devenue courtisane; elle a repoussé le spiritualisme en amour, elle n'a cru qu'au plaisir, et elle croit avoir fait le meilleur choix; et, il faut le dire, son rôle, sa position dans le livre, tendent à lui donner raison. Cependant Sténio, au sortir des bras de Pulchérie, reconnaît sa méprise; il n'a possédé que l'ombre de la femme telle qu'il la rêvait; il connaît toute la vanité du bonheur envié par une jeune imagination, il se jette dans la débauche et meurt par le suicide. Lélia tente de se guérir du scepticisme par la religion, et ne trouve rien aux sources vitales de la consolation et de la foi. Elle se lie avec un être qui a traversé le scepticisme, qui ne croit plus à rien, qui est mort à toute félicité. Dans cet être se

trouve la moralité du livre : c'est que, pour être sage, pour être heureux d'on ne sait quel bonheur négatif, il faut s'être fait cadavre.

LE SECRÉTAIRE INTIME, 2 *vol. in*-8, 1833. — En lisant Indiana, Valentine, tout le monde a pensé que c'étaient là deux brillants plaidoyers contre le mariage. Dans ce livre, l'auteur se défend d'avoir eu cette intention ; et vraiment on peut le croire, car il semble avoir composé le Secrétaire intime tout exprès pour prouver l'excellence d'un mariage bien assorti. Dans le Secrétaire intime, il y a une femme mariée qui aime son mari, qui est heureuse en ménage ; c'est la princesse de Cavalcanti. Mais comment a-t-elle trouvé le bonheur dans le mariage ? Le voici : elle a épousé secrètement un jeune bâtard allemand nommé Max. Le mari demeure une partie de l'année à Paris, éloigné de sa femme ; et quand il vient dans le lieu qu'elle habite, il y prend le costume d'un étudiant, vit à l'auberge et passe son temps pendant le jour comme il peut. La nuit lui rend ses droits d'époux ; mais tout le long du jour la princesse est libre, et elle use largement de sa liberté.—Ce livre est une fantasmagorie brillante, l'histoire creuse et stérile d'une abstraction ; il n'y a pas de ces passions vraies, de ces caractères naturels, de ces figures naïves et franches qui ont assuré le succès de Valentine et d'Indiana.

JACQUES, 2 *vol. in*-8, 1834. — Jacques est un homme de trente-cinq ans, qui épouse Fernande, une jeune fille de seize ans dont il est fort amoureux et à laquelle il a su inspirer le même sentiment. Mais comme il arrive souvent, l'un des deux aime avec plus d'illusions, d'ardeur, de vivacité ; l'autre avec plus de calme, de mélancolie, moins de confiance dans l'avenir. L'un aime plus fort, l'autre plus longtemps ; et puis l'ardeur de l'amour se fatigue, se ralentit ; les contrariétés arrivent, les grains de sable de la vie matérielle troublent la surface si belle, si unie d'un lac bien pur et bien beau ; et puis les différences que l'on apercevait d'abord à la loupe grossissent et s'élèvent, et séparent les deux époux quand l'un a encore de l'amour, et que l'autre n'a plus que de l'estime. Le mari délaissé quitte sa femme, et va chercher une mort qu'il trouve loin d'elle ; mais en mourant il se dévoue à son bonheur, il désire qu'elle soit heureuse par un autre, puisqu'elle ne peut plus l'être par lui. Depuis longtemps il a eu la révélation de son malheur ; il sait que sa femme aime ; il n'est pas dupe, mais à ses yeux il veut l'être et le rester toujours, il ne pardonne à son rival qu'à cette condition. Quand, fatigué de la vie, il couronne le bonheur des deux amants par un suicide qui les fera renaître au monde, que de soins il prend pour que la catastrophe ne soit, pour Fernande, qu'un accident involontaire, pour qu'elle le

pleure sans regret, comme on pleurerait un père, un ami! Il lui écrit qu'il va se mettre en route pour son château, il lui parle de son prochain retour, lui donne quelques détails, quelques ordres insignifiants, puis, après toutes ces précautions prises, il va se promener sur les glaciers du Tyrol, et se laisse couler au fond d'une fissure.

SIMON, *in*-8, 1836. — Simon est un jeune homme ambitieux et ardent, doué d'une imagination plutôt maladive que puissante. Il aspire à sortir de la position obscure où l'a placé la nature; il y travaille et y parvient en effet; mais arrivé par des études persévérantes à côté de ce que le barreau compte de plus illustre, il se lamente sur l'inutilité de ses efforts pour monter plus haut, se consume en rêveries égoïstes, et dépense tout ce qu'il a de vigueur dans l'âme à bâtir mille chimères inutiles, que sa mollesse l'empêchera même de poursuivre. Autant Simon est efféminé et rêveur, autant la Vénitienne Fiamma est impétueuse et virile; elle aime l'action, le bruit, les courses à cheval, les plaisirs où il y a quelque péril à craindre; il n'est pas de volonté si obstinée qui ne plie sous la sienne, pas d'obstacle terrible qui ne disparaisse devant un regard de ses yeux. On voit la distance immense qui sépare Simon de Fiamma, on voit qu'entre ces deux caractères il n'y a point de comparaison possible; telles sont pourtant les deux âmes que l'auteur a inventées l'une pour l'autre. — La pensée de ce livre est que le mariage, pour être bien compris, pour offrir les chances d'un bonheur durable, doit n'être que le résultat d'une sympathie réciproque. Pour que deux êtres qui s'unissent ensemble puissent raisonnablement attendre un avenir sans larmes, il faut qu'ils se soient longtemps aimés en silence et sans espoir; il faut que l'époux, semblable à Simon, ait regardé longtemps comme irréalisables les rêves de sa passion; il faut que l'épouse, semblable à Fiamma, ait mille fois désespéré d'appartenir à celui qu'elle aime. Alors seulement, en voyant tomber devant leur persévérance les barrières que la société élevait entre eux, les amants comprendront ce qu'ils se doivent l'un à l'autre de dévouement fidèle, et deviendront des époux accomplis.

Nous sommes fâché de faire observer que la plupart des unions de ce genre offrent peu de garantie de félicité; l'ivresse n'est pas de longue durée, bientôt vient la satiété, et à sa suite la tristesse, l'impatience dissimulée, et l'ennui auquel la passion la plus forte ne peut résister. L'auteur nous paraît donc avoir le tort de vouloir fonder uniquement la fixité du bonheur sur ce qu'en général il y a de plus mobile au monde, les passions du cœur.

Nous connaissons encore de cet auteur : Rose et Blanche (2e éd.), 2 vol. in-8, 1833 (avec M. J. Sandeau). — Leone Leoni, in-8, 1835. — André, in-8, 1835. — La Mar-

quise Lavinia, Metella, Mattea, in-8, 1836. — Lettres d'un Voyageur, in-8, 1837.— Mauprat, 2 vol. in-8, 1837.

SANDEAU (Jules), né à Niort en 1810.

MADAME DE SOMMERVILLE, *in*-8, 1834.—Le drame de ce roman se dénoue entre quatre acteurs: Maxime, qui juge avec sévérité les choses et les hommes qu'il a sous les yeux; Nancy, la sœur de Maxime, jeune fille naïve, élevée au village, qui ne sait rien du monde, qui n'envie aucune des joies qu'elle ignore, qui doit vivre et mourir pour un seul amour, qui aime, est dédaignée, prie Dieu de la rappeler à lui, et meurt sans avoir été connue du monde; Albert, le héros du livre, le type de la médiocrité ambitieuse, de la rêverie impuisssante, qui amuse de son abaissement et de sa nullité l'injustice des hommes; Mme de Sommerville, arrivée à cet âge qui n'est plus le tumulte des passions, et qui n'est pas encore la paix de l'âme; elle se soutient et se défie, mais il ne faudra qu'une étincelle imprudente pour rallumer les cendres mal éteintes; seulement, au souvenir des épreuves qu'elle a traversées, elle puisera la force de résister. Dire le combat qui s'engage entre Nancy, Albert et Mme de Sommerville, est chose inutile. Il y a dans ce volume une lecture de trois heures, rapide, émouvante, mêlée de réflexions passionnées, encadrées heureusement dans un récit naturel.

SARRAZIN (Adrien de).

LE CARAVANSÉRAIL, ou *Recueil de contes orientaux, ouvrage traduit sur un manuscrit persan*, 3 *vol. in*-12, 1811. — Douze contes composent ce recueil. Le premier, Abdelazi, qui n'est pas très-heureux, est la contre-partie du Dormeur éveillé; Amestan et Miledin, ou l'Expérience à l'épreuve, présente des tableaux charmants, et un fond aussi heureux que vraisemblable : deux vieillards assis à l'entrée d'une grotte se plaignent d'avoir perdu leur jeunesse dans de vains plaisirs : « Oh! disent-ils, si nous pouvions revenir à vingt ans avec notre expérience, comme la vie serait belle! comme nous serions maîtres de nos cœurs et de nos passions! » Un génie les entend, exauce leurs souhaits, et ces deux vieillards rajeunis font exactement toutes les sottises qui les avaient rendus si malheureux. Le sujet des Lunettes magiques n'est pas neuf, mais il est bien développé et offre une situation très-comique. Le dénoûment des Deux Amis est faible, et ne satisfait point le cœur; mais Asmalan, la Planète du docteur Zeb, Amédan et Zeila, le Calife Almanzor, les Physionomistes, sont pleins d'une

critique aussi ingénieuse qu'agréable. Cependant, le plus joli de tous ces contes est sans contredit le dernier de tous, intitulé : le Nécessaire et le Superflu ; il serait difficile de trouver une petite histoire plus charmante, plus morale et plus vraie. Nous n'en dirons point le sujet, afin de laisser au lecteur l'agrément de la surprise, et à ceux qui ne se font point d'illusions sur les faiblesses humaines, le plaisir non moins vif de se reconnaître dans une peinture bien faite des inconséquences de notre cœur.

On a encore de cet auteur : Contes nouveaux et Nouvelles nouvelles, 4 vol. in-18, 1813. — Bardoue, ou le Pâtre du mont Taurus, 2 vol. in-18, 1814.

SARTORY (Mme de), née Wimpffen.

MADEMOISELLE DE LUYNES, *nouvelle historique*, *in*-12, 1817. — L'héroïne qui donne son nom à ce roman réunit, suivant l'usage, tous les charmes et toutes les qualités. Fille d'un des grands seigneurs de la cour de Louis XVI, elle se voit mariée, dans la fraîcheur de sa jeunesse, au jeune comte de Verrue, que d'éminentes fonctions attachent au duc de Savoie. Le comte, quoique épris des charmes de son épouse, n'a pas le mérite d'apprécier le trésor dont son mariage l'a rendu possesseur ; il ne songe pas un seul instant à lui demander ni à lui tenir compte des avantages qu'elle a reçus de la nature par le don d'une âme élevée, sensible, capable du plus beau dévouement et des plus rares sacrifices. En butte aux attaques des plus beaux et des plus aimables seigneurs de la cour, elle sait les tenir à une distance assez respectueuse pour ne rien avoir à craindre de leur passion. Trop modeste pour compter sur elle-même, elle prend conseil de son mari sur la manière dont elle doit se conduire envers ceux qui éprouvent le pouvoir de ses charmes ; celui-ci l'engage à rester à la cour, à assister à toutes les fêtes, à s'exposer sans crainte aux mille hasards que la vertu court dans ce pays des intrigues et des chutes. Assurément, si la jeune femme succombe, il n'y aura pas de sa faute ; qu'aura-t-elle à se reprocher si, après avoir dit et répété à son époux que le jeune duc de Savoie a une âme sensible et lui tient des propos galants, on la force de continuer à entendre ces propos, et à mettre la sensibilité de cette âme à des épreuves aussi dangereuses pour un beau prince que pour une jolie femme ? Cependant Mme de Verrue ne compose point avec son honneur ; elle renouvelle sans succès ses instances pour fuir à chaque tentative du prince pour la séduire. Non content de la laisser exposée à toutes sortes de séductions, son mari se jette dans les bras d'une coquette, et ses désordres font tant de bruit que la comtesse elle-même en est instruite. Quelle position glissante ! Délaissée par un

mari, sollicitée par un souverain, que fera Mme de Verrue? Résistera-t-elle au dépit, à l'amour-propre blessé, à la vanité, à l'amour même que commence à lui inspirer M. de Savoie, dont l'âme est si sensible, les regards si touchants? L'auteur n'a pas jugé à propos de nous représenter la comtesse au moment critique pour sa vertu; c'est un trait de délicatesse dont on doit lui savoir gré, et qui ne pouvait appartenir qu'à une femme. Après nous avoir montré un ange, après avoir justifié d'avance à nos yeux tout ce qui pouvait le faire tomber, elle le laisse sur le penchant de sa chute : cette réserve est parfaite; elle ne déplaira qu'aux vauriens qu'amuse toujours le spectacle d'un ange déchu. — Ce roman est un petit chef-d'œuvre de naturel et de simplicité. Le style a de la grâce, de la douceur, et cette élégance facile qui annonce l'habitude de la bonne société et la connaissance approfondie des convenances.

LÉODGARD DE WALHEIM A LA COUR DE FRÉDÉRIC II, 2 *vol. in*-12, 1809. — Léodgard offre cette situation délicate et trop peu observée d'un homme d'honneur que la vanité et l'ivresse des sens ont engagé dans une première intrigue, et qui, bientôt après, devenu véritablement amoureux, reconnaît son erreur, rougit de sa faiblesse, mais ne peut ni ne doit rompre ses premiers liens, et, placé ainsi entre un pur amour qui vient de naître et les devoirs que son imprudence lui a imposés, se trouve, pour quelques instants d'un vrai plaisir, privé d'un bonheur vertueux et durable. Les progrès de la passion que ce jeune homme inspire à l'objet de son fatal amour, à la belle Camille, jusqu'alors insensible et coquette, sont peints avec cette vérité et ces nuances si fines qu'il n'appartient surtout qu'aux femmes de bien saisir et de bien exprimer; seulement on pourrait être fondé à reprocher à l'auteur d'avoir terminé trop brusquement le combat de la vertu et de l'amour dans le cœur de cette superbe Camille; mais il faut avouer que les suites du rendez-vous qu'elle donne à Léodgard, sans qu'il l'ait demandé, offrent des situations pleines d'intérêt, qui servent merveilleusement à développer le caractère du héros. Il en résulte aussi un contraste très-heureux entre la passion illégitime de Camille et l'innocent amour de Virginie, cet autre objet plus doux et non moins fatal, également destiné à tourmenter le cœur du pauvre Léogdard. — Une morale pure anime toutes les parties de cet ouvrage, où la vertu paraît d'autant plus charmante qu'elle s'y montre dans toute sa modestie.

On a encore de cet auteur : * L'Urne dans la Vallée solitaire (imité de Bilderbeck), 3 vol. in-12, 1806. — * Le Duc de Lauzun, 2 vol. in-12, 1807.

SCARRON (Paul),
né à Paris vers 1610, mort le 14 octobre 1660.

LE ROMAN COMIQUE, 2 *parties in*-12, 1662-63; *idem*, 3 *vol. in*-8, 1796. — Il y a dans ce livre beaucoup de gaieté, et même de la bonne. Le caractère de la Rancune est piquant, vrai et bien tracé; et plusieurs chapitres, entre autres celui des bottes, sont traités fort plaisamment. Le style a du naturel et de la verve : il est même assez pur, et beaucoup plus que celui de tous les autres écrits du même auteur. Le Roman comique, dit la Harpe, est, à proprement parler, tout ce qui reste de Scarron, et ce qui reste de meilleur des romans du dernier siècle.

Il existe deux suites à ce roman, imprimées à la fin du livre dont elles forment la conclusion : cette suite se trouve dans le tome III des OEuvres de l'auteur, avec sept nouvelles tragi-comiques (traduites de l'espagnol); mais les continuateurs n'ont pu imiter la simplicité du style antique de Scarron.

SCHILLER (Jean-Fréd.-Christ.), célèbre littérateur allemand, né à Murbach (Wurtemberg) le 10 novembre 1759, mort le 9 mai 1805.

ROMANS DE SCHILLER, *traduits par M. Pitre-Chevalier*, 2 *vol. in*-8, 1838. — Dans le nombre de ces romans, qui mériteraient mieux le titre de contes ou de nouvelles, le Criminel par honneur perdu, les Amours généreux, le Jeu du destin, le Duc d'Albe, ne sont que des esquisses dont la longueur n'excéderait pas les limites d'un feuilleton; le Visionnaire seul a quelque étendue, et c'est véritablement le seul qui comporte une analyse.

Le Visionnaire est une énigme dont l'auteur n'a pas donné le mot, mais dans laquelle perce une intention de satire contemporaine et brille une habileté singulière à éveiller l'intérêt, à le suspendre, à le dépister par des contradictions inattendues. Quand Schiller écrivit ce conte, il régnait une épidémie de crédulité aux jongleries de Cagliostro et autres thaumaturges. Schiller voulut attaquer la tendance maladive des esprits, qui, fatigués du doute, se plongeaient dans une foi aveugle. Il supposa un prince dont la magie avait toujours été le rêve : il l'environna des circonstances les plus propres à le convaincre que son rêve pouvait se réaliser. Cependant, le prince hésite, il examine, discute ce qu'il a entendu, ce qu'il a vu : tantôt la balance penche pour le réel, tantôt pour le fantastique. De deux charlatans qui s'entendaient pour le duper, l'un se confesse à lui et lui révèle leurs stratagèmes. Voilà donc le prince sauvé et la magie perdue! Attendez un peu : la magie se

tire de ce mauvais pas. Le prince est lancé dans un nouveau cercle de combinaisons, calculées avec une finesse surhumaine. Il devient esprit fort, et n'en est que plus faible : il aime avec passion, joue avec rage. Enfin celle qu'il aime expire empoisonnée dans ses bras, et il se convertit au catholicisme. Le pourquoi, le comment de cette mort, de cette conversion, restent enveloppés de nuages que l'auteur n'a pas jugé à propos de dissiper.

SCHLEGEL (Charles-Guillaume-Frédéric), célèbre littérateur allemand, né à Hanovre en 1772, mort le 11 janv. 1829.

* **LOTHAIRE ET MALLER**, *roman de chevalerie*, *in*-12, 1807. — C'est à l'époque de Charlemagne, ou au moins de celle de son successeur, que l'auteur de Lothaire et Maller a rattaché sa fable. Lothaire est un fils de France qui se fait bannir pour sept ans du royaume paternel, où sa galanterie envers toutes les femmes a soulevé tous les maris; Maller est un prince de Bourgogne qui suit par amitié le séducteur Lothaire, et qui se dévoue à son service avec la plus grande générosité. Les aventures des deux amis, leurs victoires éclatantes, leurs revers funestes, leurs nobles exploits en Lombardie et à Constantinople, leurs amours avec les belles princesses qu'ils enlèvent, qu'ils perdent ensuite, qu'ils retrouvent prisonnières, et par qui ils sont délivrés à leur tour, voilà ce qu'on a vu dans vingt romans de chevalerie, et ce qu'on pardonnerait à l'auteur de répéter, si l'on trouvait dans son livre ces traits d'une imagination vive et variée qui rehaussent le fond le plus commun, si l'on était attaché par la peinture de ces sentiments chevaleresques, nobles dans leur simplicité, naïfs dans leur exaltation, et brillants de candeur et de générosité; si enfin on rencontrait de la variété, de la grâce dans ces fables bizarres, et surtout de la vivacité, du naturel et une certaine élégance dans le récit. Malheureusement on ne trouve rien de tout cela dans le roman de Lothaire et Maller.

SCOTT (Walter), célèbre poëte et romancier anglais, né à Édimbourg le 15 août 1771, mort à Abbotsford le 21 sept. 1832.

En 1789, Walter Scott publia quelques ballades et une traduction du Goëtz de Berlichinghen; puis le Lai du dernier ménestrel, la Dame du lac, le Lord des îles, Marmion, et d'autres poëmes qui lui assurèrent un rang distingué parmi les poëtes de son pays.

En 1814, il créa le roman historique, qui n'existait pas avant lui; car les productions des Calprenède, des Scudéry, de la por-

prolifique Mme de Genlis, et *tutti quanti*, ne sont pas des romans historiques. Walter Scott, riche de matériaux et d'études, reconstruisit idéalement le passé, non-seulement dans les faits historiques, mais dans ses individualités : costumes, langages, mœurs, croyances, attitudes, il ressuscita ce qui était mort et enseveli dans la poudre; il inventa un dialogue, une nouvelle manière enfin d'écrire l'histoire, plus voisine de la vérité que la sécheresse chronologique et l'exactitude de Mézerai. Et nous avons vu défiler devant nous Claverhouse, Burley, Rob-Roy, Louis XI, Richard, Cromwell, Charles II, Buckingham, Rochester, Charles le Téméraire, Jacques II, Élisabeth, Marie Stuart : cavaliers, têtes rondes, archers, grands seigneurs, puritains, chevaliers, serfs, pirates, abbés, dames, mendiants, astrologues, bourgeois, tout cela a pris vie et voix; ce n'était pas de vaines paroles, des phrases mortes, c'était un langage vivant, des personnages vivants pour la pensée; notre admiration les a salués à mesure qu'ils passaient. Un autre mérite de ce grand écrivain, c'est la manière pittoresque et animée avec laquelle il représente les scènes dramatiques, les personnages qui y jouent un rôle, leur physionomie, leur costume, et les lieux où son imagination brillante transporte ses lecteurs.

La seule collection complète des œuvres de Walter Scott est celle publiée par Ch. Gosselin en 165 vol. in-12, 1820-32. — L'édition la plus exacte et la plus populaire des romans de cet auteur, est celle publiée par MM. Firmin Didot en 27 vol. in-8, à deux col., prix 50 fr.

LA DAME DU LAC, *roman tiré du poëme de Walter Scott, traduit par Mme Élisabeth de Bon*, 2 *vol. in*-12, 1813. — La Dame du Lac tient du poëme et du roman : du poëme, par l'élévation du style, la poésie des descriptions, les ornements fleuris du langage; du roman, par les aventures, l'héroïne et la plupart des personnages. Le fond de l'ouvrage est une pure fiction; mais les événements sont censés se passer en Écosse, sous le roi Jacques IV, qui est lui-même un des principaux personnages du roman. La proscription des Douglas, illustre famille d'Écosse, en est le principal sujet. Un des caractères le plus fortement tracés est celui du comte Roderic, auteur des infortunes de cette folle si touchante, qui ne paraît qu'un instant pour mourir, et sauver par sa mort un des plus aimables personnages du roman. Ce Roderic cependant n'est point un monstre, un scélérat; s'il est fier, hautain, ambitieux, emporté, vindicatif, il ne manque point de générosité dans l'occasion. Il avait ordonné à toutes les gardes avancées de sa troupe, à toutes les sentinelles, de mettre à mort un étranger qui s'était introduit dans son île, et qu'il regardait comme un espion; heureusement il montait la garde lui-même, et

c'est entre ses mains que tombe l'étranger. Interrogé qui il était, il ne prétendit point en imposer, et se donna fièrement pour un ennemi de Roderic. Celui-ci, frappé de tant d'audace, loin d'abuser du sort qui met à sa discrétion la vie de son ennemi, promet à l'étranger de le conduire, par des chemins sûrs, hors des terres de Roderic, et lui tient parole. Dans la route, une conversation pleine de fierté et de hauteur s'engage entre les deux voyageurs. L'étranger, soutenant son caractère, parle toujours de Roderic avec l'accent de la haine, et, ce qui est plus piquant, de la supériorité : il témoigne le plus grand désir de le rencontrer pour le combattre. Le fier, le violent Roderic, se contient tant qu'il est sur ses terres, environné de ses soldats; mais il n'a pas plutôt dégagé sa parole et conduit l'étranger hors de son territoire, que, lui adressant la parole, il s'écrie : « Le voilà ce Roderic que tu « as juré de combattre; il a été fidèle à sa parole, sois fidèle à la « tienne : combats et défends-toi! » L'étranger, frappé du noble procédé de son ennemi, hésite un instant; mais Roderic insiste, et après un combat de générosité, commence un combat terrible entre les deux chevaliers, également braves, également exercés, et également acharnés à la perte l'un de l'autre. La taille gigantesque et la force prodigieuse de Roderic mettent longtemps dans le plus grand danger son adversaire, qui n'est autre que le roi lui-même; mais enfin l'adresse et le sang-froid de celui-ci triomphent; Roderic est mortellement blessé et meurt de ses blessures; ce qui avance beaucoup le dénoûment du roman et la fin des infortunes de la jeune et jolie Dame du Lac. — Les événements fabuleux qui composent l'histoire de cette héroïne, donnent lieu de peindre des mœurs et des costumes véritablement historiques. Ainsi, lorsque le comte Roderic se révolte contre son souverain, ce bûcher qu'il allume, cette chèvre qu'il égorge et dans le sang de laquelle il éteint cette croix enflammée; ce barde fanatique qui prononce des anathèmes et fait des prédictions; cette foule exaltée d'hommes et de femmes qui répètent en chœur les malédictions du barde contre tous ceux qui ne prendraient pas part à la guerre; l'effet subit que produit cette cérémonie, et l'aspect de la croix à demi brûlée sur tous ceux à qui elle est présentée, et qui viennent aussitôt se ranger sous les drapeaux du comte Roderic : tout cela ne s'est point passé dans les circonstances où le rapporte l'auteur; mais c'est une peinture véritable des mœurs et des coutumes des Écossais dans les guerres civiles qui agitèrent souvent cette nation brave, naturellement exaltée, et alors fort superstitieuse.

LES PURITAINS D'ÉCOSSE, *trad. par Defauconpret*, 4 *vol. in*-12, 1817. — Le roman des Puritains n'est pas un roman historique

quant aux personnages, mais la représentation d'une époque historique très-intéressante, et dont la peinture a cet attrait romanesque qui attache si vivement dans l'histoire des guerres civiles. Celle des Puritains eut lieu sous Charles II. Les Presbytériens ou Puritains, secte déjà ancienne, mais dont le protectorat de Cromwell et la tendance générale de l'esprit de la nation vers les abstractions mystiques, avaient encore exalté le fanatisme, égorgèrent dans une insurrection le primat écossais. Ce crime, qui les plaça tout à fait hors de l'ordre social, fit de leur secte une armée peu nombreuse, mais redoutable, car elle avait la religion pour prétexte. On sent quel parti un écrivain exercé peut tirer de cette position de choses, pour animer un récit de tout l'intérêt de l'histoire, en choisissant ses héros dans les rangs des factions opposées. La guerre des Puritains offre d'ailleurs un côté extrêmement comique, qui permet au romancier de varier, de contraster ses couleurs assez brusquement. L'auteur n'a pas négligé ce moyen de divertir ses lecteurs à des intervalles assez rapprochés, sans manquer aux convenances de son sujet. C'est une idée fort heureuse que d'avoir commencé son roman par une revue que le gouvernement a ordonnée dans l'intention de rapprocher les jeunes gens des différents partis, et d'en faire ressortir son exposition; tous les personnages sont peints dans ce tableau, tous les détails y sont exprimés avec une perfection rare, avec un mérite d'exécution qui annonce avantageusement l'ouvrage.

Nous avons dit que le roman débutait par une revue : toutes les dames qui ne se piquaient pas d'être rigoureusement asservies aux dogmes sévères du puritanisme, s'étaient empressées d'y assister. Parmi elles, on distinguait lady Marguerite Bellenden et sa petite-fille, la jeune et belle Edith. Au nombre des jeunes gnes qui brillaient à cette revue et qui essayaient d'attirer l'attention d'Edith, on distinguait lord Evendale et Henri Morton, tous deux jeunes, braves et nobles, tous deux épris d'Edith, mais suivant un parti politique différent. C'est sur ces quatre personnages que l'auteur a particulièrement appelé l'intérêt de ses lecteurs; mais une foule d'autres personnages secondaires agissent autour d'eux : soit que la scène, qui change avec les événements de la guerre, se passe dans la forteresse de Tillietudlem, dans le camp où les troupes royales se préparent à la victoire, dans les lieux retirés où s'assemblaient les Puritains, soit que l'auteur la transporte dans le château paternel du jeune Morton, au milieu des montagnes où se cachent les assassins de l'archevêque, on les voit, on les entend, on assiste à leurs conversations. Le caractère noble et touchant d'Edith; la passion respectueuse et désintéressée qu'a pour elle le jeune Morton; les obstacles qu'éprouve l'union des deux

amants, union qui n'a lieu qu'après une séparation de plusieurs années; le beau caractère de lord Evendale, et une foule d'autres détails intéressants, contribuent à l'agrément et à l'intérêt de cet ouvrage, qui plaît, qui touche, qui amuse du commencement jusqu'à la fin.

LE NAIN MYSTÉRIEUX, *imprimé à la suite des Puritains.* — Le Nain mystérieux est une histoire très-originale, parfaitement racontée, et dont l'intérêt, sans sortir des vraisemblances ordinaires du genre simple, se rapproche autant que possible de celui qu'inspirent les combinaisons arbitraires du genre merveilleux. Au naturel près, qui est excellent dans le Nain, il rappelle quelque chose du Caliban de Shakspeare. L'auteur a très-habilement mis en œuvre, dans cette histoire, les superstitions bizarres, les vieilles traditions qui existent encore aujourd'hui dans quelques parties de l'Écosse.

WAVERLEY, ou *l'Écosse il y a soixante ans, trad. par J. Martin, 4 vol. in-12*, 1818. — Le jeune Waverley, capitaine dans un régiment de dragons, fatigué de la vie oisive de garnison, demande et obtient un congé de quelques jours pour aller rendre visite à une famille écossaise alliée de la sienne. Cette famille était secrètement attachée à la cause des Stuarts; mais par égard pour le jeune voyageur, engagé au service de la maison de Hanovre, on s'abstint de parler politique devant lui. Depuis longtemps les montagnards avaient soumis les habitants du plat pays à une espèce de tribut connu sous le nom de contribution noire. Au moyen de cet arrangement, ces derniers étaient à l'abri des incursions; cependant les domaines du baron de Bradwardine, c'est le nom de l'hôte de Waverley, furent pillés et ses troupeaux enlevés. Les négociations entamées pour la restitution amenèrent un envoyé des chefs montagnards. Ce qu'il raconta des mœurs de ses compatriotes, inspira à Waverley le désir de visiter ce singulier pays, et la curiosité lui donna le courage de s'engager dans des défilés périlleux. Par un hasard extraordinaire, le moment choisi par Waverley était précisément l'époque où le prince Charles Édouard débarquait en Écosse. Tout était disposé par ses partisans, et les montagnards devaient se concerter avec lui sur les moyens de le servir. L'absence de Waverley fut mal interprétée par son colonel; on le destitua, et le dépit le jeta dans un parti dont il ne partageait pas les espérances. De ce moment, Waverley n'occupe plus qu'une place secondaire dans l'ouvrage, et l'intérêt se porte principalement sur le chef écossais Fergus Mac Yvor; sur sa sœur Flora, qui, dans la fleur de l'âge, ornée de mille attraits, est insensible à tous les hommages, tant sa sollicitude pour les Stuarts occupe ses pensées; sur le baron de Bradwardine, vieux et noble

paladin, tellement dominé par la manie des rapprochements historiques, qu'un combat n'est jamais pour lui qu'une commémoration ; sur son aimable fille, Rose, que ses goûts simples et ses prétentions modestes rendent inaccessible à la coquetterie et à l'ambition. Les événements de la guerre que soutient le prétendant sont retracés avec vérité dans ce roman, où l'on trouve de l'intérêt et des situations piquantes. Les premiers succès du prince, ces succès si courts; l'ivresse aveugle qui s'empara de ses courtisans ; les brigues, les cabales, les prétentions de tout genre, aussi actives dans cette cour d'un moment que s'il se fût agi du monarque le plus puissant de l'Europe, sont retracés avec un véritable talent. Le caractère indécis de Waverley, le peu de confiance qu'il accorde à la cause qu'il a embrassée, n'empêchent pas que sa loyauté et sa franchise ne plaisent; mais on s'attache encore plus vivement à la destinée de Fergus, décapité à Édimbourg après la bataille de Culloden. Sa sœur, la charmante enthousiaste Flora, ne le quitta qu'après que son triste sort fut accompli; elle revint en France, où elle prit le voile dans un couvent de bénédictines. Wawerley, aussi incertain dans ses sentiments que dans ses opinions, après avoir été fort épris de Flora, épouse Rose Bradwardine.

LA PRISON D'ÉDIMBOURG, *trad. par Defauconpret*, 2 *vol. in*-12, 1818. — Une longue et intéressante procédure, qui se rattache par un fil délié à quelques soulèvements de l'Écosse au moment de sa réunion à l'Angleterre; l'intérêt puissant qu'inspire une jeune fille condamnée à mort, et le dévouement héroïque, le courage tranquille d'une sœur innocente et vertueuse, qui brave tout pour aller à pied, du fond de l'Écosse, implorer à Londres la clémence du souverain, forment le nœud de l'ouvrage. — La prison d'Édimbourg est un des romans les plus variés de Walter Scott, tant par les scènes tour à tour sublimes et comiques, que par le contraste non moins saillant des caractères les plus opposés : celui de Jeanie Deans est sublime à force de simplicité. Qui n'a admiré les personnages si dramatiques du vieux David Deans et de Roberston ; les scènes historiques où le duc d'Argyle, la reine Caroline et lady Suffolk nous transportent dans la sphère brillante de la cour; et celles où les détails de l'affaire de Porteus nous peignent avec des couleurs si vraies tous les incidents d'une émeute populaire? C'est principalement dans cet ouvrage qu'on peut étudier ce genre de talent particulier à Walter Scott, qui consiste dans l'introduction d'un personnage dont la physionomie en apparence fantastique se rattache aux traditions locales; telle est la vieille Meg Murdockson, telle est sa fille Madge Wildfire, si intéressante dans sa folie. L'enthousiasme religieux des Came-

roniens qui succédèrent aux Puritains, est peint à grands traits dans cet ouvrage.

ROB ROY, *trad. par Defauconpret*, 4 *vol. in*-12, 1818. — Lorsqu'à la mort de la reine Anne, les partisans des Stuarts voulurent les rappeler au trône, l'Écosse se prononça beaucoup plus fortement pour eux que les autres parties du royaume. La féodalité s'était conservée dans ce petit coin de l'Europe; la réunion de l'Écosse et de l'Angleterre avait mécontenté un grand nombre de seigneurs écossais, qui avaient conservé sur leurs clans un pouvoir presque souverain. Parmi ces clans, on distinguait particulièrement celui des Mac-Grégor, qui se montra invariablement attaché à la cause des Stuarts, non-seulement à l'époque où le comte de Mar leva le premier l'étendard en leur faveur, mais aussi lors de la malheureuse expédition du prince Édouard. A l'époque choisie par l'auteur du roman qui nous occupe, Robert Mac-Gregor, surnommé Roy ou le Roux, était le chef de ce clan redoutable. La scène s'ouvre par l'introduction en Écosse du jeune Frank Obaldiston, fils d'un négociant anglais, qui l'a fait élever à Bordeaux et qu'il venait de rappeler à Londres peu de temps avant le moment où commence le roman. Ce négociant, fils d'un pauvre gentilhomme, avait abandonné à un de ses frères les faibles débris d'une fortune insuffisante pour soutenir l'antique splendeur du manoir héréditaire, et avait cherché dans l'industrie et dans le commerce, des biens que le sort semblait lui avoir refusés. Ayant réussi au delà de ses désirs dans toutes ses entreprises; riche, honoré et satisfait du parti qu'il avait choisi, il voulait que son fils suivît la même direction; mais il trouva dans l'esprit du jeune homme une résistance fondée sur le genre d'études auxquelles on lui avait permis de se livrer, ce qui amena une altercation assez vive, et par suite son exil au fond de l'Écosse.

L'OFFICIER DE FORTUNE, *épisode des guerres de Montrose*, 2 *vol. in*-12, 1819. — Cet ouvrage présente le tableau de l'Écosse à l'époque de la guerre civile qui déchira la Grande-Bretagne. Vers le commencement du XVIIe siècle, le parlement d'Écosse a envoyé une armée considérable au secours du parlement d'Angleterre. La noblesse du nord se déclare pour le roi Charles. Les chefs des clans se rassemblent dans le château du lair Angus Mac-Aulay; parmi eux se trouvent les personnages les plus marquants du pays des montagnes. Lord Menteith, le plus éloquent d'entre eux, prend la parole, et expose avec noblesse et simplicité les motifs qui doivent les porter à prendre les armes, et propose pour général un des assistants que personne n'avait remarqué jusqu'alors sous le déguisement qui le couvrait, et qui se fait reconnaître pour James Graham, comte de Montrose. L'insurrection est déclarée. Parmi

les chefs réunis sous l'étendard de Montrose, se trouve un des principaux personnages du roman, Allan-Mac-Aulay, guerrier redouté de ses ennemis à cause de sa valeur et de sa force prodigieuse, et respecté des siens à cause de la supériorité de son esprit. Mais des malheurs affreux qui ont précédé sa naissance, ont troublé la raison de sa mère, et n'ont point été sans influence sur la sienne. Il est habituellement sombre, rêveur, et croit par intervalle avoir une vue de l'avenir. A côté de ce personnage, l'auteur a placé la jeune et charmante Alice, dont il a autrefois sauvé les jours, et qui, comme un autre David, peut seule, par le son de sa voix et les accords de sa harpe, calmer les transports de ce nouveau Saül. L'âme farouche d'Allan éprouve pour elle un sentiment d'affection qu'il ne s'avoue pas, et pour Menteith, amant aimé de la jeune fille, un sentiment de jalousie qui éclate à la fin et lui révèle toute la violence de son amour; dans une de ses visions il prédit à Menteith l'époque et le genre de sa mort. La jeune fille, cause innocente de cette rivalité, a été, comme nous l'avons dit, sauvée par Allan. Pendant la plus grande partie du roman on ignore de qui elle est née, et le mystère qui enveloppe son origine est ce qui forme le nœud de l'intrigue du roman, dont nous ne donnerons point l'explication, pour ne point priver le lecteur du plaisir de la chercher dans l'ouvrage. Nous préférons parler de l'officier de fortune, dont nous n'avons encore rien dit. Il a nom Dalgetty et est né en Écosse; après avoir servi dans les armées de toutes les puissances de l'Europe, il est revenu dans son pays offrir son épée au parti qui mettra le prix le plus haut à ses services. Menteith l'engage pour le parti du roi Charles, et il s'acquitte avec courage et loyauté de plusieurs commissions difficiles; fait prisonnier par les Presbytériens, il refuse de sauver sa vie en prenant du service dans les rangs des adversaires du parti qu'il a juré de servir, parce que le terme de son engagement n'est pas encore expiré. Après l'expiration de ce terme, il s'engage alors de fort bonne grâce dans les armées du parlement, qu'il sert avec autant de loyauté qu'il avait servi le parti contraire.

LA FIANCÉE DE LAMERMOORE, 3 *vol. in*-12, 1821. — Après avoir perdu dans les guerres civiles sa fortune et son rang, lord Ravenswood s'est vu forcé d'aliéner l'antique manoir de son père, et de se retirer dans une tour isolée au bord de la mer, seul reste de ses immenses possessions. Dépouillé de ses biens, il nourrit une haine profonde contre le nouveau maître de ses anciennes propriétés, le chancelier Willams Ashton, et expire en léguant à son fils le soin de sa vengeance. Ses obsèques sont troublées par les ordres donnés par le chancelier. Le lendemain, le jeune Edgard Ravenswood se rend au château de lord Ashton pour avoir avec lui

une explication; il le rencontre dans son parc avec sa fille, au moment où, assaillis par un taureau sauvage, ils étaient en danger de perdre la vie, et est assez heureux pour les sauver de ce danger. Le hasard qui, contre son attente, avait rendu Ravenswood le libérateur de celui dont il méditait la perte, change ses dispositions; sa haine ne résiste pas aux charmes de Lucie Ashton, et celle du chancelier cède au sentiment de la reconnaissance; il offre à Ravenswood une franche réconciliation, et parvient à vaincre ses sentiments haineux en lui laissant espérer une alliance avec sa fille, à qui Edgard a déjà juré un éternel amour. Il attend cependant avec impatience le retour de lady Ashton, femme altière, qui dispose depuis longtemps de toutes ses volontés, et par laquelle il craint d'être désapprouvé. En effet, cette femme, ennemie des Ravenswood, se déclare avec violence contre l'union projetée par son mari; elle insulte Edgard de la manière la plus outrageante, et met tout en œuvre pour vaincre l'amour de sa fille, et pour la résoudre à une autre alliance. Par suite d'un changement politique, Edgard a recouvré son rang et une partie de ses biens, et a été chargé d'une mission importante pour le continent. En son absence, lady Ashton parvient à persuader à sa fille qu'il est infidèle, et la force à accepter l'époux qu'elle lui a choisi; déjà la malheureuse Lucie a signé le fatal contrat, lorsque Ravenswood arrive, et lui rappelle la foi qu'elle lui a jurée. L'infortunée n'a point la force de se justifier, sa raison s'égare, et sa mère en profite pour faire achever la cérémonie du mariage; mais elle est bientôt punie de son insensibilité par la mort de sa fille, qui expire dans d'affreux transports, après avoir tenté, dans sa démence, d'arracher la vie à son époux. Ravenswood, provoqué en duel par les frères de Lucie, périt englouti dans les sables mouvants, en se rendant au lieu du rendez-vous. — Des descriptions vives et animées, des mœurs locales représentées avec une vérité frappante, la création d'une figure de vieux serviteur on ne peut plus originale, un mélange adroit de fictions et de circonstances historiques, des observations qui attestent une profonde connaissance du cœur humain, assignent à ce roman une place distinguée parmi les autres productions de Walter Scott.

LE CHATEAU DE KENILWORTH, *traduit par Parisot*, 4 *vol. in*-12, 1821. — Le sujet de ce roman est l'amour de la reine Élisabeth pour le comte de Leicester, et le mariage de ce dernier avec Amy Robsart, qui périt d'une manière si fatale et dont la mort fut attribuée à son mari, alors emporté par le désir d'être un jour roi d'Angleterre, en épousant la fille de Henri VIII. Ces trois figures historiques sont tracées de main de maître; il faut lire le roman pour se faire une idée de tous les tourments de l'ambitieux cour-

tisan, de toutes les petites inquiétudes de femme de la grande reine Élisabeth, et de toutes les douleurs d'Amy Robsart, que l'idée d'être l'épouse du premier lord de l'Angleterre rend presque fière des mépris et de la honte qu'elle supporte avec une sorte d'humilité fastueuse. Autour de ces personnages figure Varney, le plus infâme courtisan dont le caractère ait été jamais développé; c'est lui qui, pour sauver Leicester, passe pour le mari d'Amy Robsart. Amant secret de la femme de son maître, n'ayant pu la séduire, il la fait mourir. Walter Scott le peint d'un seul trait: après que ce Varney a été fait chevalier, et qu'il a reçu l'accolade de la reine Élisabeth, c'est, dit-il, un serpent qui vient de quitter sa vieille peau pour se revêtir d'un habit doré. Le comte de Sussex, autre favori d'Élisabeth, se montre aussi dans ce roman; c'est un homme d'État, un intrépide guerrier, sacrifié, comme de raison, à la belle figure de Leicester.

LE PIRATE, *trad. par Defauconpret*, 4 *vol. in*-12, 1822. — Après avoir exploré les anciennes traditions de l'Écosse, Walter Scott a placé l'action du Pirate dans le site le plus sauvage de l'Europe, dans les îles Shetland. Le but de son histoire est de faire connaître un événement qui arriva dans les Orcades au commencement du XVIIIe siècle. Un vaisseau appelé la Vengeance, armé de trente canons, et commandé par John Gow, vint aux îles Orcades, où les actes de violence et de pillage commis par l'équipage le firent bientôt reconnaître pour un pirate. On supporta ces maux quelque temps, car les habitants de ces îles éloignées ne possédaient ni armes, ni moyens de résistance. Le capitaine de ces bandits eut l'audace de venir à terre et de donner des bals dans le village de Stromness, où il se concilia l'affection d'une jeune dame qui possédait quelque fortune, et obtint la promesse de sa main, avant que sa véritable profession fût découverte. Un jeune homme courageux forme le dessein de débarrasser le pays de ces flibustiers, et réussit à faire prisonniers tous ces hommes résolus et bien armés, qui furent condamnés et exécutés. — Le Pirate, comme les autres productions du même auteur, se distingue principalement par la vérité frappante avec laquelle il sait représenter les mœurs du pays, et l'époque où il place son action. Transportant le lecteur aux îles Shetland et aux Orcades, vers la fin du XVIIIe siècle, il peint avec son talent ordinaire cette terre aride et dépouillée, sans verdure, sans lumière, couverte d'éternels brouillards, sans cesse battue par les tempêtes et ravagée par les ouragans; où l'œil ne rencontre de toutes parts qu'un océan sans bornes, des grèves sablonneuses, des roches battues par les flots. Au sein de cette nature si imposante et si terrible, il nous représente,

dans la naïve simplicité de ses mœurs, une petite société uniquement occupée de quelques intérêts matériels, tels que les travaux de la pêche et de la chasse, dont elle tire sa subsistance. Les seuls événements qui l'agitent, sont le naufrage de quelque vaisseau, dont les débris, partagés entre les habitants, répandent un peu d'aisance dans le pays; une foire qui se tient dans quelque ville éloignée; une fête rustique donnée par quelque riche propriétaire. Ce peuple de pêcheurs, réduit à une vie si pacifique, aime à se rappeler le temps où ses belliqueux ancêtres se nommaient les rois de la mer; plein d'ignorance et de superstition, il ajoute encore une espèce de croyance aux traditions fabuleuses de la religion d'Odin. Pour le faire connaître, il a suffi à l'auteur d'un petit nombre de personnages, qui sont, dans son livre, comme les représentants de la civilisation de ces îles avant le XVIIIe siècle. C'est un vieux Udaller, descendant des anciens comtes du pays, fier des exploits de ses aïeux et de l'antique gloire de sa nation brave et hospitalière; ce sont deux filles de ce vieillard: l'une, pleine d'imagination et d'enthousiasme, transportée par l'élévatiou de ses pensées, et aussi par son inexpérience, hors du monde réel qu'elle ignore, et vivant au sein d'un monde idéal peuplé des souvenirs fabuleux dont on a bercé son enfance; l'autre, d'un esprit plus humble et plus calme, mais aussi moins crédule, tendre, affectueuse, compatissante et constamment animée d'une douce gaieté, qui contraste avec la gravité habituelle de sa sœur. C'est encore une femme de la même famille, que de grands malheurs ont en partie privée de sa raison, qui se croit douée d'un pouvoir surnaturel, et qui a su faire passer dans l'esprit des autres sa propre conviction. A côté de ces acteurs principaux, paraissent quelques autres personnages subalternes : un petit vieillard poëte et musicien, l'ordonnateur des fêtes et l'ornement obligé de tous les festins; un colporteur, grand débiteur de nouvelles, et qui fait à lui seul presque tout le commerce de l'île ; un Écossais, envoyé dans le pays pour y perfectionner les travaux de la culture encore dans l'enfance, espèce de législateur rustique, nommé Triptolème, caractère d'un excellent comique, qui a fait fortune en Angleterre. C'est au milieu de cette société, peinte de la manière la plus piquante, qu'un événement fortuit amène le personnage principal du roman, le pirate Cléveland, jeune homme doué de qualités brillantes, qui n'ont pu effacer entièrement les habitudes grossières et féroces de sa profession. Ce forban parvient à gagner le cœur d'une des filles de l'Udaller, et cette passion, qui est admirablement peinte et qui forme le nœud du roman, donne naissance à des scènes du plus vif intérêt. En général, l'ouvrage se

distingue, comme tous ceux du même auteur, par une description animée des lieux, une peinture piquante des mœurs, un développement profond des caractères.

LES AVENTURES DE NIGEL, *trad. par Defauconpret*, 4 *vol. in*-12, 1822. — Ce roman offre un tableau piquant de la cour d'Angleterre et de la ville de Londres sous le règne de Jacques Ier. L'avidité des Écossais, qui accourent, pour chercher fortune, auprès du roi leur compatriote; la jalousie des Anglais, qui ne peuvent voir sans mécontentement cette foule de nouveaux venus; l'antique animosité des deux nations, toujours vivante malgré la réunion des deux couronnes; le mouvement d'une ville sans police et abandonnée en quelque sorte à elle-même; les allures, si diverses à cette époque, des différentes classes de la société, des mariniers de la Tamise, des marchands de la cité, de leurs turbulents apprentis, des étudiants du Temple, des habitants de l'Alsace, quartier privilégié où les malfaiteurs trouvaient un asile à peu près inviolable; et au milieu de cet assemblage singulier, un roi rempli des doctrines du pouvoir absolu, et gouverné despotiquement par des favoris; abandonnant volontiers le soin des affaires publiques pour se mêler des affaires particulières de ses sujets; faible, tracassier, pédant, plein de petits ridicules, et par-dessus tout bon homme, s'il n'est rien moins que grand prince; tout cela est peint dans Nigel de la manière la plus spirituelle, la plus vive, la plus originale.

L'ABBÉ, *trad. par Defauconpret*, 4 *vol. in*-12, 1822. — L'Abbé est la suite du Monastère. Le Monastère n'est véritablement que l'histoire de cette lutte sanglante qui s'éleva en Écosse et en Angleterre, lorsque la religion réformée vint s'y établir sur les ruines du catholicisme. Le roman de l'Abbé nous représente les derniers combats du protestantisme et du catholicisme. L'abbé ne joue toutefois ici qu'un rôle fort peu important; le véritable sujet est l'évasion de Marie Stuart, enfermée dans la forteresse de Lochleven, et le dénoûment la défaite des partisans de cette princesse infortunée, à laquelle son mauvais sort ne laissa d'autre asile que l'Angleterre. C'est un mérite particulier à Walter Scott de savoir, non pas abaisser l'histoire jusqu'au roman, mais élever le roman jusqu'au style de l'histoire. Veut-il faire intervenir dans son ouvrage quelques-uns de ces personnages illustres qui ont joué un grand rôle sur la scène du monde, il sait les amener sans efforts et sans qu'ils paraissent déplacés. C'est ainsi qu'en nous conduisant près de Marie Stuart, il nous rend témoins d'une scène que ne désavouerait pas la noblesse même de la tragédie, de la scène où Marie Stuart abdique la couronne. Walter Scott est peut-être de tous les historiens celui qui a représenté sous les

traits les plus fidèles cette belle et malheureuse reine. On la voit, au milieu des revers les plus terribles, vaine encore de cette beauté qui fit la source de tous ses maux; la coquetterie est chez elle un sentiment si fort que rien ne peut l'éteindre; son miroir la console de ses fers; elle n'est pas même indifférente aux suffrages de ses geôliers; et quand elle a signé l'acte de la renonciation au trône de ses pères, elle pardonne volontiers à l'un des ministres qui ont arraché sa signature, parce qu'il lui demande la permission de baiser sa belle main. La situation de la reine captive inspire le plus vif intérêt; on gémit avec elle dans sa prison; on désire presque autant qu'elle sa délivrance. Les faits d'armes de quelques personnages dont l'histoire nous a transmis les noms; le tableau de la féodalité civile et religieuse, établie dans le nord de l'Écosse à cette époque; une foule de scènes de guerre et d'amour, et, par-dessus tout, cet art de peindre les mœurs et les localités, que personne ne possédait mieux que Walter Scott, rendent la lecture de ce roman on ne peut plus intéressante.

LETTRES DE PAUL A SA FAMILLE, *écrites en* 1815; *suivies de la Recherche du bonheur, contes traduits par A. Pichot*, 3 *vol. in*-12, 1822. — Dans cet ouvrage, Walter Scott retrace les souvenirs d'un voyage qu'il fit à Waterloo et à Paris. Un volume entier est consacré à la bataille de Waterloo; dans les autres volumes, l'auteur a consigné ses observations sur les mœurs et les usages de la société de Paris, qu'il juge avec la sagacité d'un Anglais, qui pense qu'un séjour de vingt-quatre heures suffit pour connaître les habitants d'une grande capitale.

Nous nous abstiendrons d'analyser cette production, enfantée dans un moment d'erreur, et dans laquelle, à l'occasion de l'enlèvement des tableaux du Louvre, l'auteur insulte à notre douleur, et y trouve le sujet de grossières pasquinades. « Ces chefs-d'œuvre, « dit-il, semblent augmenter de prix pour les Français à mesure « qu'approche l'heure de leur enlèvement. Ils leur parlent, ils « pleurent, ils s'agenouillent devant eux, leur disent adieu..... « Plus d'un regard abattu, plus d'un front sourcilleux observe « les préparatifs; et telle est la grotesque douleur qui se montre « dans la physionomie des autres, que, *si ce n'était pas si risible*, « on aurait pitié d'eux. » Il est impossible de pousser plus loin l'impertinence, et l'on serait tenté de dire à cet Anglais, qu'on voit bien, par l'abus qu'il fait de la victoire, que sa nation n'est pas accoutumée à vaincre; mais la philosophie nous commande de faire grâce à l'historien en faveur du romancier.

QUENTIN DURWARD, ou *l'Écossais à la cour de Louis XI, trad. par Defauconpret*, 4 *vol. in*-12, 1823. — Vers l'année 1468, et dans cette belle partie de la Touraine où s'élevait jadis les tours

noires et multipliées du château royal de Plessis-les-Tours, un jeune Écossais rencontre aux environs de ce château deux étrangers, avec lesquels il entre en conversation, et auxquels il demande conseil sur l'intention qu'il a d'entrer dans la garde écossaise du roi Louis XI. La naïveté des aveux du jeune homme, qui n'était autre que Quentin Durward, plut à ses nouvelles connaissances, dont le plus âgé, qui se désignait lui-même sous le nom de maître Pierre, et qui appelait l'autre son compère, avait dans la physionomie quelque chose d'imposant et de sinistre, qui causait une espèce d'effroi. Maître Pierre invita l'étranger à déjeuner, et comme, pour arriver au village de Plessis, ils furent obligés de tourner la montagne au haut de laquelle se trouvait le château, maître Pierre avertit le jeune homme qu'il ne devait pas s'écarter du sentier qu'ils suivaient, et même qu'il devait en tenir le milieu très-exactement, parce que à droite et à gauche le terrain environnant était coupé de piéges, de trappes armées de faux, sorte de fortifications invisibles que le roi jugeait nécessaires pour défendre sa demeure. Tout cela déplut fort à Quentin. Cependant, lorsque, arrivé à l'extrémité du village, dans une grande et belle maison, il se vit en présence d'un succulent déjeuner, il reprit sa gaieté ordinaire et se disposa à faire honneur à son hôte. Maître Pierre restait spectateur oisif du brillant appétit de son jeune convive. Celui-ci en fit l'observation. « Je fais pénitence, dit maître Pierre, et je ne puis rien prendre avant midi. » La conversation qui suivit roula presque entièrement sur les projets du voyageur. Maître Pierre lui conseilla d'entrer dans la garde écossaise, et lui présagea une grande fortune; mais le souvenir des trappes armées de faux rendait Quentin fort peu docile sur cet article; il céda pourtant; car enfin, on l'a déjà deviné, maître Pierre était le roi lui-même. Tel est le moyen employé par Walter Scott pour introduire Quentin Durward dans le château de Plessis, où nous laisserons au lecteur le plaisir de l'y accompagner. Qu'il lui suffise de savoir que le héros de ce roman, qui n'avait d'autre bien que son épée en arrivant en France, s'éleva, à force d'amour et de courage, au plus haut degré de la fortune. La cour de Louis XI et celle de son éternel ennemi le duc de Bourgogne, forment le fonds historique sur lequel Walter Scott a bâti son ouvrage. Ces deux princes y sont représentés avec une vérité effrayante. Le caractère sombre et cruel du monarque français, son hypocrisie, sa lâche superstition; la fougue indomptable et l'orgueil de Charles le Téméraire, tout est mis en action avec un art admirable. On voit sur le second plan Olivier le Daim, à la fois barbier et ministre d'État; le cardinal de la Balue, qui finit sa vie dans une cage de fer; enfin, ce compère de Louis XI, ce Tristan l'Hermite, qui,

est la situation des lieux, des événements et des personnages imaginés par l'auteur, au moment où il va introduire l'illustre fugitif dans le château de Woodstock, autrement appelé la Loge Royale. Cette retraite, qu'il s'était figurée comme la plus sûre, la plus inaccessible, va devenir pour lui le piége le plus dangereux, et, suivant l'expression énergique de Cromwell, une véritable souricière, dont il paraît impossible qu'il échappe, autrement que pour tomber dans les mains de ses ennemis. Il échappera pourtant et à l'espionnage de Tomkins, et à la vigilance intéressée des commissaires, et au blocus des soldats, et aux recherches personnelles de Cromwell, qui ne dédaigne point de se transporter lui-même au château, pour ne point laisser à d'autres qu'à lui l'honneur d'une aussi importante capture. Charles échappera, et nous le verrons couronner, par un dénoûment heureux, le prodige de son évasion, et rentrer à Londres au milieu des acclamations de ses partisans.

Dans ce roman, Walter Scott s'est attaché à reproduire scrupuleusement, d'après les médailles et d'autres monuments contemporains, les traits et la physionomie des principaux personnages. Au premier rang figure Cromwell, dont le portrait se fait remarquer, même après ceux qu'en ont tracés Bossuet et Voltaire. Après Cromwell, c'est Charles II qui fixe l'attention du spectateur; il arrive au château de sir Henri Lee, déguisé en femme, et son premier soin est de chercher à séduire une jeune fille qu'il rencontre auprès d'une fontaine; introduit au château sous les habits de son sexe, il poursuit ses projets de séduction sur la noble fille de sir Henri, et finit par se battre avec le neveu de la maison, auquel elle est promise en mariage. Une circonstance habilement ménagée jette sur cette situation une couleur toute particulière: le frère de la belle Alice est ce même Albert Lee, qui seul dans la famille connaît le nom et la dignité de son hôte. Son dévouement à la personne du prince et à la cause royale n'est cependant pas altéré par les coupables intentions de Charles, et ses actes de courage au moment de l'attaque et de l'incendie du château par les troupes de Cromwell, paraissent au-dessus des forces d'un frère outragé dans ce qu'il a de plus cher; c'est le fanatisme du royalisme, triomphant de l'épreuve la plus terrible qui pût lui être imposée. — Au milieu de ces scènes orageuses, Walter Scott trouve le secret d'en placer quelques-unes assez plaisantes, tirées des mœurs de l'époque. Rien n'est plus comique que les stratagèmes nocturnes employés par le docteur Rochecliffe pour effrayer les commissaires du parlement et les obliger de vider les lieux. On aime à voir ce scélérat de Tomkins, cet espion infidèle aux différents partis qu'il affecte de servir, tombé dans le piége

qu'il a tendu, et l'arrivée de Cromwell sur le lieu de sa sépulture, dans l'obscurité d'une forêt, rappelle les inventions effrayantes de Lewis et de mistress Radecliffe. C'est aussi un bien drôle de personnage que celui de Wildrake, royaliste écervelé, toujours prêt à compromettre par ses folies la cause qu'il défend, et s'emportant enfin jusqu'à frapper de son épée Cromwell lui-même, au milieu de ses officiers et de ses soldats.

LES CHRONIQUES DE LA CANONGATE, *trad. par Defauconpret*, 4 *vol in*-12, 1827. — On trouve admirablement exprimé dans ce recueil, le contraste de la civilisation récente de l'Écosse avec ses anciennes mœurs. Le caractère de M. Croftangry ne le cède en rien pour l'originalité à ceux des Clutterbuck, des Cleisbotham, des Cargill, si connus des lecteurs de Walter Scott. La fille du chirurgien ne serait qu'un roman vulgaire, si l'on n'y trouvait, au début et au dénoûment, représentés avec infiniment de naïveté ou d'éclat, l'intérieur du ménage d'un pauvre médecin de campagne, et la cour des monarques de l'Inde. Mais ce qu'il y a vraiment de remarquable dans ce recueil de nouvelles, c'est l'histoire de la Veuve du Montagnard, et celle des deux Bouviers, qui, malgré leur peu d'étendue, peuvent se comparer à ce que Walter Scott a écrit de plus beau.

LA JOLIE FILLE DE PERTH, ou *le Jour de la Saint-Valentin*, *trad. par Defauconpret*, 4 *vol. in*-12, 1828. — L'auteur a peint dans ce roman les mœurs guerrières et turbulentes de l'ancienne Écosse, avec leur caractère âpre et sauvage. Les professions pacifiques des villes participent elles-mêmes à cette rudesse, et l'esprit de la chevalerie anime jusqu'aux simples bourgeois. La peinture du belliqueux armurier de Perth, qui manie les armes aussi bien qu'il les forge, est on ne peut plus originale. Autour de lui se groupent les figures piquantes du bonnetier fanfaron, du grave et sévère gantier, et toute cette population si vive à la défense de ses droits et de ses franchises, si prompte à la révolte et au combat. Puis viennent les montagnards avec leur orgueil, leur fidélité, leur animosité de tribu et de clan ; l'Église, riche, puissante, ambitieuse, mais déjà tourmentée d'un commencement de réforme; les grands vassaux, espèces de souverains dont les prétentions rivales ébranlent sans cesse l'État et la royauté. Au-dessus de tant d'intérêts ennemis, l'auteur nous montre le bon vieux roi Robert III, trop humain pour un siècle si cruel, pleurant sur les misères et les excès de son peuple; le duc de Rothsay son fils, mélange singulier de vices et de grâces : ces deux caractères sont admirablement tracés. L'ouvrage, du reste, abonde en scènes vives et variées; on y passe de la plaine à la montagne, de la ville à la cour; d'une orgie nocturne à un conseil de cabinet;

d'une émeute populaire à une réunion de magistrats. Le combat en champ clos de soixante montagnards le termine dignement par un récit d'une admirable énergie et de l'intérêt le plus habilement prolongé.

CHARLES LE TÉMÉRAIRE, ou *Anne de Geierstein, trad. par Defauconpret*, 5 *vol. in*-12, 1829. — Dans ce roman, l'auteur conduit le lecteur au milieu des paysages imposants des Alpes, et y retrouve cet enthousiasme pour les montagnes qui a tant fait admirer ses tableaux de l'Écosse. Par un contraste d'un grand effet, la Provence est aussi un des lieux de la scène, et c'est en poëte que Walter Scott décrit le pays des troubadours. On a dit de l'auteur de Waverley comme de Shakspeare, qu'il n'avait point de héros; c'est encore vrai dans cette composition, qui se distingue par une variété de personnages tous également *héroïques*. Charles le Téméraire fixe d'abord l'attention, quoiqu'il ne paraisse que vers la fin de l'ouvrage. Walter Scott lutte ici très-heureusement avec Philippe de Comines pour les détails historiques, et avec les auteurs les plus célèbres dans l'art de faire parler les passions. Ce n'est plus Louis XI qu'il oppose directement à son impétueux rival, mais la figure calme et originale par sa faiblesse même, de René d'Anjou. Dans l'une des deux cours, tout est bruit d'armes, récits de guerre; dans l'autre, préparatifs de bals et de processions. Il y a dans Anne de Geierstein un charme tout particulier qui résulte de cette diversité de tableaux, de scènes et de personnages; l'intérêt change d'objet sans jamais faiblir. L'histoire, le merveilleux y occupent alternativement l'attention au même degré; le tumulte d'une insurrection populaire succède à la description d'un paysage alpin; le désordre plus terrible encore d'une bataille, à un bal présidé par le roi René. Dans le vaste cadre adopté par l'auteur, on voit se dessiner chacun avec sa physionomie originale, le Suisse du XVe siècle, le seigneur féodal et ses satellites, le moine, le franc juge du fameux Vehmi ou tribunal secret, les bourgeois des villes à priviléges, le chef des condottieri, le chevalier, le troubadour, le prince, le roi, etc., etc., enfin tout le spectacle du moyen âge.

A l'analyse des principaux romans de Walter Scott, nous croyons devoir ajouter la liste complète de l'édition de ces romans, publiés par Ch. Gosselin, 1820-32 : Waverley, 4 vol. in-12. — Guy-Mannering, 4 vol. in-12.— L'Antiquaire, 3 tom. en 4 vol. in-12. — Les Puritains d'Écosse, 4 vol. in-12.— Rob-Roy, 4 vol. in-12.— La Prison d'Édimbourg, 4 vol. in-12. — L'Officier de fortune, 2 vol. in-12. — La Fiancée de Lammermoor, 3 vol. in-12.— Ivanhoé, 4 vol. in-12. — Le Monastère, 4 vol. in-12.— L'Abbé, 4 vol. in-12. — Kenilworth, 4 vol. in-12. — Le Pirate, 4 vol. in-12. — Aventures de Nigel, 4 vol. in-12. — Péveril du Pic, 5 vol. in-12.— Quentin Durward, 4 vol. in-12. — Les Eaux de Saint-Ronan, 4 vol. in-12. — Redguntlet, 4 vol. in-12. — Histoire du temps des croisades (le connétable de Chester et Richard en Palestine), 6 vol. in-12.— Woodstock, 4 vol. in-12. — Chroniques de la Canongate, 4 vol. in-12. — La jolie Fille

de Perth, 3 vol. in-12. — Le Miroir de ma tante Marguerite, 1 vol. in-12. — Charles le Téméraire, ou Anne de Geierstein, 5 vol. in-12. — Robert de Paris et le Château périlleux, 7 vol. in-12. — Lettres de Paul à sa famille, 3 vol. in-12.

On doit joindre à toutes les éditions de Walter Scott une topographie de l'Écosse, qui en forme le complément indispensable, publiée par MM. Firmin Didot, sous le titre de : *Guide pittoresque du Voyageur en Écosse*, in-8°, orné de 120 vues des principaux sites dont parle le romancier écossais.

SCUDÉRY (Mlle Madelaine de),
née au Havre le 15 juin 1607, morte le 2 juin 1701.

Il faut toujours en revenir à ce que disait Voltaire : *Oh ! qu'il fait bon venir à propos !* Mlle de Scudéry avec ses grands romans si ennuyeusement emphatiques, dont les personnages sont hors de nature, les sentiments sans vérité, les intrigues sans passions, les aventures sans vraisemblance, les dangers sans intérêt, se fit une grande renommée, du moins jusqu'au moment où Boileau les eut réduits à leur valeur. On avait alors la manie des portraits, et cette demoiselle ne manquait pas de faire celui de tous les personnages célèbres de son temps, sous des noms anciens. On était flatté de se voir encadré dans cette galerie. Mademoiselle de Rambouillet y parut sous le nom d'Arténice, qu'elle conserva toujours, jusque dans l'oraison funèbre que l'on fit en son honneur; et la modestie des solitaires de Port-Royal ne put résister à la petite vanité de se voir désignés avec éloge dans ces productions mensongères. On lit encore quelques parties du roman d'Artamène, où on retrouve une partie de la vie du grand Condé. Voici la notice des principaux ouvrages de cette féconde romancière.

Ibrahim, ou l'illustre Bassa, 4 vol. in-8, 1641. — Artamène, ou le grand Cyrus, 10 vol. in-8, 1650. — Clélie, 10 vol. in-8, 1660. — Almahide, ou l'Eselave reine, 8 vol. in-8, 1660. — La Promenade de Versailles, in-12, 1698. — Anecdotes de la cour d'Alphonse XIe du nom, 2 vol. in-12. — Les Bains des Thermopyles, in-8. — Celinthe, in-8. — Mathilde d'Aguilar, in-8. — Conversations et Entretiens, 10 vol. in-8.

SÉGUR (Louis-Philippe, comte de),
né à Paris le 11 décembre 1753, mort le 27 août 1832.

MÉMOIRES OU SOUVENIRS ET ANECDOTES, 3 *vol. in*-8, 1824; 3e *édit.* 3 *vol. in*-8, 1827. — Monsieur le comte de Ségur a fondé sa réputation littéraire sur des ouvrages plus importants, mais il est douteux qu'il ait jamais rien écrit de plus agréable que ses Mémoires. La curiosité du lecteur sera vivement excitée quand on saura que le hasard a voulu qu'il fût successivement colonel, officier général, voyageur, navigateur, courtisan, fils de ministre,

ambassadeur, négociateur, prisonnier, cultivateur, soldat, électeur, poëte, auteur dramatique, collaborateur de journaux, publiciste, historien, député, conseiller d'État, sénateur, académicien et pair de France; et qu'il a été en relation avec toutes les personnes marquantes de la cour de Louis XV et de Louis XVI, qu'il a connu sous des rapports d'affaires et de société Catherine II, Frédéric le Grand, Joseph II, Gustave III, Washington, Kosciusko, la Fayette, Nassau, Mirabeau, Napoléon, ainsi que les chefs des partis aristocratiques et démocratiques, et les plus illustres écrivains de son temps. — Dans l'impossibilité où nous sommes de donner une analyse même succincte de ces curieux Mémoires, nous nous bornerons à la citation suivante, concernant les *funérailles de Louis le Grand.*

« Jamais spectacle ne fut plus indigne de son objet, ou plutôt « n'en fut une profanation plus révoltante : ce monarque fut inhu- « mé au milieu des cris d'une insolente allégresse.... cette pompe « fut mal ordonnée, mal conduite.... Le corps de Louis XIV fut « porté à Saint-Denis, et son cœur fut déposé dans l'église des « Jésuites, suivant ses dernières volontés. L'affluence fut prodi- « gieuse sur le passage du convoi; le peuple, *comme la cour*, s'était « rangé du parti du duc d'Orléans, et se faisait une vive image « des plaisirs qui allaient succéder aux malheurs et à la sombre « sévérité de la vieillesse de Louis XIV. Dix années de souffrances « et de contrainte étaient tout ce qu'il se rappelait du règne le plus « brillant de la monarchie. Jamais un passé plus glorieux n'excita « moins de souvenirs.... Le nom du père le Tellier était chargé « de malédictions. On se répandit dans les guinguettes établies sur « le chemin de Saint-Denis, on buvait, on chantait, on se livrait « à des transports indécents, tels qu'on les eût à peine permis un « jour destiné à l'allégresse. Des vaudevilles licencieux volaient de « bouche en bouche; le nom de Louis et de Mme de Maintenon y « étaient souillés d'opprobre. Partout où s'avançait le char funèbre, « on entendait redoubler les cris et les chants de cette grossière « ivresse. Les restes de Louis XIV, insultés en 1715, furent exhu- « més en 1793 avec tous ceux de nos rois. La monarchie avait « déjà reçu quelque atteinte le jour où le deuil d'un tel monarque « fut profané.

SÉNANCOURT (Étienne-Pierre de), né à Paris en 1770.

OBERMANN, 2 *vol. in*-8, 1804.—*Nouvelle édition augmentée d'un supplément, avec une préface, par M. Sainte-Beuve*, 2 *vol. in*-8, 1833. — On pouvait croire qu'en fait de tristesse on n'irait pas plus loin que Werther, Young, Childe-Harold; Obermann a reculé cette

limite. Obermann, ce livre qui n'aboutit à rien, qui soulève toutes les questions, qui touche à toutes les solutions, pour les rejeter ensuite avec dégoût; ce sentier tortueux qui ne conduit ni aux champs, ni à la ville, qui ne suit aucune direction connue, qui n'a ni fin ni point d'arrêt, qui passe à travers tout et qui n'arrive à rien; ce livre malade, découragé, chancelant, n'est ni une théorie, ni un système, ni un roman, ni une peinture de mœurs; c'est une étude psychologique très-curieuse, l'autopsie d'une âme malade, exécutée par une pensée subtile, pénétrante, attentive, reproduite dans un style plein de charmes, de clarté, de grandeur et de douceur éloquente; c'est enfin le type de la philosophie pleureuse et vide qui, après avoir eu quelques instants de vogue éphémère, n'a pu-réussir à s'implanter parmi nous. Si les fait n'étaient là pour le démontrer, nous n'en voudrions pour preuves que le sort d'Obermann, écrit il y a près de quarante ans, qui a traversé le Directoire, l'Empire et la Restauration, sans laisser aucune trace de son passage. Tout au plus quelques auteurs, qui ont voué un culte spécial à la tristesse, connaissaient son existence et allaient y puiser des épigraphes; aussi, lors de la réapparition d'Obermann, le nom de M. de Sénancourt et de son livre n'auraient pas retenti dans le monde littéraire avec tant d'éclat, si un critique distingué, M. de Sainte-Beuve, chez qui la mélancolie a une onction pleine de charme, n'avait eu la fantaisie d'en opérer la résurrection.

ISABELLE, *in*-8, 1833. — Isabelle est le pendant d'Obermann; c'est une femme qui cherche la solitude et qui est victime de cette courageuse présomption qui se croit assez forte pour espérer de vivre de l'idée par l'idée; elle éprouve une passion que des circonstances à demi indiquées et sa propre volonté rendent malheureuse : elle se regarde, elle s'étudie souffrir avec une résignation un peu surnaturelle; ses douleurs sont psychologiquement notées par années et sous la forme épistolaire. Nous ne ferons pas ici l'analyse détaillée d'Isabelle; nous renvoyons le lecteur au livre lui-même; nous dirons seulement que les événements en sont simples; et certes il y a de l'audace à se présenter au public avec cette simplicité, dans un temps où les livres sont hérissés d'incidents romanesques, bizarres, faux, écrits dans un style qui hurle au lieu d'exprimer.

Nous connaissons encore de cet auteur : Rêveries sur la nature primitive de l'homme, etc., in-8, 1798-99.

SÉNANCOURT (Mlle Eulalie-Virginie de), fille du précédent, né à Fribourg, en Suisse.

PAULINE DE SOMBREUSE, 4 *vol. in*-12, 1821. — Pauline, jeune orpheline victime des événements de la révolution française, cherche un asile en Allemagne; elle est successivement admise chez plusieurs grandes dames, dont quelques-unes ne se piquent pas de générosité pour l'orpheline, et lui font durement sentir l'infériorité de sa position. Pauline est belle; elle inspire de l'amour à plusieurs hommes, et, quoique sa vertu ne fasse pas le plus léger faux pas, sa réputation est souvent en danger. Parmi ses adorateurs, on distingue un chevalier de Marsanne, séducteur habile, qui est à la fois chevalier d'industrie et spadassin. Qui le croirait? c'est ce personnage si peu intéressant, malgré l'énergie de son caractère, qui touche le cœur de la vertueuse Pauline; mais il le touche sans succès pour lui, et Pauline fait ce qu'on appelle un mariage de raison. Dénoûment contre l'usage, puisqu'il est convenu qu'une héroïne de roman doit finir par épouser l'objet aimé. On ne sait pas toutefois mauvais gré à l'auteur de cette innovation.

Nous connaissons encore de Mlle de Sénancourt : Les Héros comiques, 2 vol. in-12, 1820. — La Veuve, 4 vol. in-12, 1822. — La Conquêtomanie (roman satirique contre Napoléon), 2 vol. in-12, 1827.

SERVAN (Félix).

MARIA JOUBERT, ou *les Chagrins d'une femme mariée*, 1837. — Maria, jeune et riche héritière, épouse un homme jeune et riche comme elle; cependant jamais mariage ne fut plus mal assorti. Joubert se marie parce qu'il est fatigué de la vie de garçon, et il apporte l'indifférence et l'ennui, là où Maria apportait ses rêves et ses illusions de jeune fille. Maria se révolte contre les mécomptes qui viennent si vite la désenchanter; silencieuse et froide dans son chagrin, son mari croit qu'elle est sans cœur et sans esprit; il la néglige, et pour justifier sa conduite, Joubert fait partager au monde l'opinion qu'il a de sa femme. Maria, méconnue, abandonnée, se retire à la campagne, où un beau jeune homme, Ernest Moreau, lui offrit des consolations auxquelles fut sensible la belle délaissée. Joubert ayant ouvert les yeux sur le mérite de sa femme et sur le danger de son délaissement, la ramène à la ville, où la jeune mariée se trouva en butte aux entreprises de quelques fats. Un d'eux, Auguste Lagrange, mit en campagne sa ruse et son audace, et vint à bout d'attirer Maria dans un piége affreux, d'où sa vertu sortit saine et sauve, mais où son honneur fut gravement compromis. Pour se justifier auprès de celui qu'elle aimait,

Maria se compromit de nouveau. Joubert, devenu amoureux de sa femme, devint jaloux et persécuteur, et les chagrins de la jeune mariée devinrent intolérables. Pour comble de malheur, Ernest Moreau, menacé d'une ruine complète, ne pouvait se tirer d'affaire que par un bon mariage; l'héroïsme de Maria fut aussi grand que ses douleurs, elle ordonna à Ernest de se marier, l'ingrat obéit, et Maria devint folle.

On a encore de cet auteur : Claudia, ou les Prières d'une jeune fille, in-8, 1832. Sans cela! elle serait ma femme, 2 vol. in-8, 1835.

SÉVIGNÉ (Marie Rabutin, marquise de), née le 5 février 1626, morte le 20 avril 1696.

LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ A SA FILLE ET A SES AMIS, *nouvelle édition*, 12 *vol. in*-18, 1811. Édition augmentée de cinquante à soixante lettres de Mme de Sévigné ou à Mme de Sévigné, qui ne se trouvent pas dans les éditions précédentes, et de quelques morceaux inédits, par Ph. A. Grouvelle. — Les mêmes, augmentées de 94 lettres inédites, de 246 lettres auxquelles on a restitué des passages également inédits, et de 256 lettres qui n'avaient pas été réunies à la collection, ou dans lesquelles il a été rétabli des passages imprimés en 1726, en 1734, mais retranchés ensuite; édition publiée par MM. de Monmerqué et de Saint-Surin, 10 *vol. in*-8, 1818-19.

C'est à Mme de Sévigné que les femmes sont redevables de tenir le premier rang dans un des genres de la littérature; genre d'autant plus intéressant, qu'il a un rapport direct avec le caractère de sociabilité que l'auteur de la nature donna à l'homme, et qu'il tend, plus que tout autre, à resserrer les liens de la société. Les Lettres de Mme de Sévigné ont un caractère si original, qu'aucun ouvrage du même genre ne peut lui être comparé. Ce sont des traits fins et délicats, formés par une imagination vive, qui peint tout, qui anime tout. Elle y met tant de ce beau naturel qui ne se trouve qu'avec le vrai, qu'on se sent affecté des mêmes sentiments qu'elle : on partage sa joie et sa tristesse; on souscrit à ses louanges et à ses censures. On n'a jamais raconté tant de riens avec tant de grâces. Ces Lettres ont été si souvent lues et relues, que nous regardons comme inutile d'en extraire et d'en citer des passages qui sont dans la mémoire de tous les lecteurs. Qui ne connaît, en effet, les pages charmantes où elle retrace avec tant d'agrément les anecdotes de la cour la plus brillante et la plus spirituelle de l'univers, et les portraits des personnages intéressants qui composaient cette cour, et les pages sublimes où elle parle de la mort

d'un Louvois, d'un Turenne, où elle peint la douleur d'une mère apprenant la mort de son fils? Quel lecteur n'a pas été frappé mille fois, et de ces traits d'une morale douce, pure et vraiment philosophique, dont elle entremêle ses récits, et de ces détails charmants dont elle orne la narration des plus simples événements, et de cette gaieté piquante qu'elle sait répandre même sur les lettres d'affaires, même sur les comptes de ses fermiers, et les petits traits d'érudition qu'elle sait ramener avec une grâce infinie, sans aucune prétention, sans la moindre apparence d'ostentation et de pédanterie? Rien n'est plus opposé à l'heureux naturel de Mme de Sévigné que ces défauts. Elle sut se garantir de la contagion de l'exemple, car c'étaient précisément ces défauts qui dominaient dans les lettres de ceux qui, de son temps, s'étaient fait une réputation par leur style épistolaire; ils n'osaient plus, dans la crainte de compromettre cette réputation, écrire à leurs amis avec cette familiarité et même cette négligence qui fait le charme des lettres. Nous voyons Balzac soupirer de ce rude joug que lui imposait sa renommée; son contemporain Sarrazin forme les mêmes plaintes, et envie le sort de son procureur qui pouvait impunément commencer ses lettres par ces mots: *J'ai reçu la vôtre, etc.* Il paraît même que la contrainte du beau style et du beau langage, avec toute la pédanterie qui la suit, tyrannisait jusqu'aux conversations. Pour en revenir au style des lettres, tel était le soin minutieux et pédantesque qu'on y apportait alors et dans le siècle précédent, que nous voyons dans l'histoire littéraire de ce temps, que les Manuce et les autres personnages de cette réputation et de ce mérite employaient quelquefois un mois entier, et même plusieurs mois, à composer une lettre. Heureusement Mme de Sévigné n'y faisait pas tant de façon, ses lettres en sont plus nombreuses, et bien certainement elles en sont meilleures. Mon papier, mon encre, tout vole, dit-elle; on s'en aperçoit, et ses lettres tirent leur charme principal de cette facilité, de cet abandon, et même de cette négligence d'un esprit qui s'exprime sans recherches, et dit les choses les plus aimables et les plus agréablement pensées, sans méditation, sans plan, sans méthode. On peut lui appliquer, dit avec raison un de ses éditeurs, ce qu'une femme d'esprit avait écrit sur la première page des Essais de Montaigne: *C'est l'écrivain qui sait le moins ce qu'il va dire, et qui sait le mieux ce qu'il dit.*

SHELLEY (mistress), romancière anglaise, fille du célèbre William Godwin, et femme du poëte Shelley.

FRANKENSTEIN, ou *le Prométhée moderne*, *traduit de l'anglais par J. S****, 3 *vol. in*-12, 1821. — Frankenstein est bien une des plus bizarres productions qui soient sorties d'une cervelle anglaise. Dévoré de la soif de savoir, Frankenstein quitte sa famille, se rend dans une université d'Allemagne, où, entre autres sciences, il apprend l'anatomie. Un jour, en observant un corps, il surprend le grand principe de la génération et les causes de la vie. Ne voulant point que sa découverte soit inutile, il forme le projet de créer un être humain en s'y prenant comme on ne s'y est point encore pris. O prodige! seul il devient père; et, cette fois du moins, les plaisants sont en défaut; mais le résultat de notre anatomiste est un automate vivant, de huit pieds de haut, mais hideux, dont lui-même a horreur. Le monstre ne tarde pas à connaître sa difformité, et parvient aussi à connaître son créateur, auquel il demande une compagne. Frankenstein recule devant la crainte de perpétuer une race de monstres; mais il paye cher ce refus philanthropique: sa femme, ses parents, ses amis, périssent de la main de celui auquel il a donné l'existence. Frankenstein parcourt le globe pour le poursuivre et se venger, et tous deux se rencontrent près du pôle; mais la douleur, la fatigue et le froid, mettent fin à l'existence du Prométhée moderne, et le monstre arrive pour être témoin de la mort de son créateur. En proie aux remords qu'il ne peut supporter, il met fin à sa triste existence près des restes de celui qui lui avait fait ce funeste présent. — Il n'est lecteur si blasé qui soit à l'abri de l'étonnement au récit de telles aventures, et les femmes dégoûtées des petits hommes qui tourbillonnent autour d'elles, trouveront peut-être ce qu'il leur faut avec l'homme de huit pieds de la création de Mme Shelley, digne émule du physicien Robertson.

SILVIO PELLICO, littérateur italien, né à Saluces, en Piémont.

MES PRISONS, *Mémoires de Silvio Pellico, trad. par M. Clausade*, 2 *vol. in*-12, 1833. — Les mêmes, trad. par M. A. Delatour, *in*-8, 1833. (Il y a encore six autres traductions françaises de cet ouvrage remarquable). — Silvio Pellico reçut dès son enfance une excellente éducation, se livra ensuite à la poésie, et se fit connaître par quelques compositions littéraires, notamment par une tragédie (*Francesca da Rimini*), qui eut beaucoup de succès à Milan et dans toute l'Italie. A la chute du royaume d'Italie, son

père transporta son domicile à Turin, et Pellico resta à Milan, où il faisait l'éducation des enfants du comte Porro Lambertini, lorsque, le 13 octobre 1820, il fut arrêté à Milan et enfermé à Sainte-Marguerite. Accusé d'avoir pris part, comme complice et comme confident, à quelque complot libéral, il eut à subir de longs interrogatoires. Sachant ce qu'on peut attendre d'un pouvoir soupçonneux, il aima mieux s'exposer à tout que de compromettre ses amis par quelque parole mal interprétée. On lui fit un crime de son silence! Quatre mois après, le 19 février 1821, il fut transporté de Sainte-Marguerite aux plombs de Venise, et passa une année entière dans cet affreux séjour, où il eut à souffrir tout ce que la captivité a de plus cruel. Pendant ce temps on instruisait son procès. Le 22 février 1822, Pellico et son ami Maroncelli, furent amenés avec le plus grand appareil sur la place Saint-Marc, et là, en présence du peuple assemblé, ils entendirent leur arrêt: ils étaient condamnés à mort. Leur peine était commuée, pour Pellico en quinze ans, pour Maroncelli en vingt ans de réclusion au fort du Spielberg, où ils furent plongés séparément dans des cachots souterrains et obscurs. C'est là que ces deux malheureux jeunes gens virent se consumer les plus belles années de leur vie, morts à la société, à leurs amis, à leurs parents, en proie à toutes les souffrances physiques et morales, sans nouvelles de leur famille, sans moyen de correspondance, sans livres, sans papier, privés de tout ce qui peut faire supporter l'esclavage. Plusieurs fois on leur fit espérer la grâce de l'empereur, et cet espoir, si souvent trompé, ne servait qu'à leur faire plus cruellement sentir le poids de leurs fers. Enfin, le 26 juillet 1830, on envoya de Vienne l'acte de leur mise en liberté, et le 1er août ils furent rendus à la lumière du jour, pâles, maigres et flétris, semblables à deux spectres qui sortaient de leurs tombeaux.

Quels durent être, après tant de tourments inouïs, les sentiments des deux victimes à l'égard de leurs persécuteurs? Si jamais il est permis à l'homme de nourrir dans son cœur haine et vengeance contre ses semblables, qui plus qu'eux en avait le droit? qui, plus que Pellico, aurait pu justement répandre dans ses écrits le fiel et l'amertume? Ordinairement ceux qui écrivent leurs mémoires, ayant en vue, soit de se justifier de quelque imputation, soit de jeter de l'intérêt sur les circonstances où ils se sont trouvés, s'étudient à présenter, aux dépens d'autrui, les événements sous un jour qui leur soit favorable. Ici, au contraire, point de récrimination, point d'attaques, point de but personnel. « Ce n'est point « pour parler de moi, dit l'auteur dans sa préface, que j'ai publié « ces Mémoires, mais c'est dans l'intention de donner courage aux « malheureux, en exposant les maux que j'ai soufferts et les con-

« solations qu'on peut trouver au sein même des plus affreux mal-« heurs. » Ce livre n'est donc ni un plaidoyer, ni une diatribe, ni un recueil d'anecdotes; vous n'y trouverez pas un mot de politique, rien des motifs de cette longue et terrible persécution. Ce sont les études morales et profondes d'un prisonnier sur lui-même. Il nous peint avec naïveté ses impressions, ses angoisses, ses luttes intérieures, ses efforts, ses faiblesses, ses chutes, ses victoires. Dans le silence de son cachot, il contemple son âme avec réflexion, et l'examen qu'il fait de lui-même lui prête de nouvelles forces. A l'appui de la vertu, la religion lui apparaît comme une inspiration soudaine, et il la saisit, il l'embrasse avec étreinte. Les hommes le font bien souffrir! et cependant il ne ressent pas de rancune; il n'éprouve aucun sentiment d'aigreur contre l'humanité; il l'excuse, il la plaint, mais il ne la hait pas; il découvre jusque sous l'écorce rude et grossière de ses geôliers des qualités faites pour honorer l'homme; son âme poétique sait embellir les objets qui l'environnent jusque sous les plombs de Venise, jusqu'au fond des cachots du Spielberg. — Ce livre est parsemé de récits on ne peut plus simples, mais remplis d'émotions naturelles. Il y règne partout une pureté d'âme en quelque sorte virginale, une délicatesse exquise d'expressions. C'est une lecture qui repose de ces œuvres galvaniques dont nous sommes inondés depuis plusieurs années, œuvres à secousses violentes, qui oppressent et suffoquent au lieu d'émouvoir et d'attendrir, qui s'adressent aux nerfs sans parler au cœur. On ne peut lire les Mémoires de Pellico sans s'intéresser vivement, sans s'affectionner à leur auteur. C'est un martyre de dix années supporté avec un courage sublime et raconté avec une simplicité vraiment évangélique; c'est le triomphe de l'homme aux prises avec l'adversité, exposé avec une humilité toute chrétienne. Honneur à celui qui, dans cette terrible épreuve, a su se montrer si noble et si grand! Honte à ceux qui ont pu torturer si longtemps une âme si belle et si pure.

SIMONDE DE SISMONDI (J. Ch. Léonard),
historien et publiciste distingué, né à Genève le 9 mai 1773.

JULIA SÉVÉRA, ou *l'An* 492, 3 *vol. in*-12, 1822. — Ce drame attachant, où l'auteur a trouvé moyen de placer tant d'actions intéressantes, une peinture si vraie des mœurs du temps, des caractères si variés tracés d'une main ferme et marqués d'une empreinte originale, est un tableau complet des mœurs du Ve siècle. M. de Sismondi s'est proposé de peindre l'état des Gaules à l'époque de l'invasion de Clovis. — L'amour de Florentinus pour Julia

Sévéra est le sujet du roman. Tous deux sont dignes d'intérêt par leurs brillantes qualités; mais le père de Sévéra tient encore secrètement au culte païen : l'évêque de Tours qui le savait, veut rompre toute liaison entre le sénateur Sévérus et Clovis, et empêcher le mariage de Sévéra avec Florentinus, déjà trop puissant à ses yeux par son ascendant sur les Gaulois. Le bonheur des deux amants est retardé longtemps par la politique de l'archevêque, par les intrigues des moines, et par l'enlèvement de Sévéra, qu'on enferme dans un couvent. Florentinus ne parvient qu'après de longs efforts à retrouver et à délivrer celle qu'il aime. Tous les prestiges sont employés par la haine pour armer contre Florentinus la crédulité superstitieuse du peuple, et même celle des barbares. Nouvel Asmodée, l'auteur nous fait pénétrer dans les dortoirs secrets et dans les cachots mystérieux des monastères; ce qui fait naître de son pinceau une grande variété de tableaux et de portraits, où l'on voit réunis avec autant de plaisir que de surprise, la touche délicate d'un romancier, et le burin ferme d'un historien. On lit avec le plus grand intérêt des tableaux piquants par leur originalité et leur diversité, tels que celui du patrimoine du sénateur gaulois à la fin du Ve siècle; d'un camp de vétérans, et de ces cachots nommés *ergastules*, dans lesquels de riches patriciens renfermaient leurs nombreux esclaves, Wisigoths, Vandales, Francs, Allemands et Bourguignons; le voyage de Florentinus chez les Armoriques; la description de l'antre sauvage de Lamia, prêtresse de Pan, célébrant la nuit, au milieu d'un désert, les antiques sacrifices; la peinture du luxe et de la magnificence de l'évêque de Tours Volusianus, etc., etc., etc.

SIMONS-CANDEILLE

(Amélie-Julie CANDEILLE, plus connue sous le nom de), née à Paris le 31 juillet 1767, morte le 3 février 1834.

LYDIE, ou *les Mariages manqués*, *conte moral*, 2 *vol. in*-12, 1819. — Le but que l'auteur s'est proposé dans ce roman est de tracer les inconvénients et les suites funestes de l'éducation à la mode. Dès le début, tous les personnages sont en action, et sur le premier plan paraît Lydie, exemple trop commun de ce qu'une mauvaise éducation peut gâter d'heureuses dispositions et d'agréments naturels. Lydie, formée par la nature pour faire le bonheur de tout ce qui l'environne, devient, par sa folle vanité, par sa légèreté indomptable, le désespoir et la honte de sa famille : coupable par sa faute d'une apparente infidélité envers l'amant aimable à qui son père allait l'unir; indignement trahie par le lâche

suborneur qu'un mouvement d'orgueil lui a fait préférer; dépouillée de sa fortune; une seconde fois parjure par vanité envers un autre amant non moins tendre, non moins généreux, que sa trahison conduit aux portes du tombeau; repentante et brûlant à son tour pour cette victime de ses caprices lorsqu'il n'est plus temps; perdue dans le monde, malheureuse dans la retraite, l'infortunée ouvre enfin les yeux, se corrige, mais trop tard, et paye de tout son bonheur les vertus qui auraient pu la rendre heureuse si elle les eût pratiquées plus tôt. Tel est en peu de mots le fond de cet intéressant ouvrage, dans lequel les événements se succèdent avec clarté et rapidité, où la vraisemblance est presque toujours observée, et dont le dénoûment est surtout filé avec une telle adresse, qu'il est presque impossible de le prévoir, et qu'il laisse jusqu'à la dernière page l'esprit du lecteur dans l'incertitude et dans une douce impatience.

AGNÈS DE FRANCE, 3 *vol in*-12, 1821. — Cette conception se distingue par le choix important du sujet et par l'art avec lequel il est traité. Variété piquante de caractères, peinture originale et fidèle de mœurs, intérêt dramatique soutenu dans les situations et les événements; enfin toutes ces parties essentielles, embellies du charme d'un style sans négligence et sans affectation, souvent naïf, quelquefois élevé, et toujours élégant, telles sont les qualités brillantes qui distinguent éminemment ce roman historique, où la fable et le roman sont fondus ensemble avec autant de talent que de bonheur.

BLANCHE D'ÉVREUX, ou *le Prisonnier de Gisors*, 2 *vol. in*-12, 1823. — Blanche d'Évreux, princesse de Navarre, jeune, belle et sage, fut amenée en France en 1349 pour épouser le duc de Normandie, depuis le roi Jean. Devenue veuve en 1351, non de l'époux qui lui était destiné, mais du vieux Philippe de Valois, père de cet époux, comme lui enclin à l'amour, et que le sien conduisit au tombeau, la jeune reine, alors enceinte, se retira à la campagne, et y mit au monde une fille qui joue dans le Prisonnier de Gisors un rôle particulier. C'est aux dames à nous dire s'il est possible que le seul pouvoir de l'imagination puisse donner à un enfant d'autres traits que ceux de son père, c'est à elles de prononcer sur la ressemblance de Jeanne avec le fatal inconnu. Pareil moyen a été mis en œuvre dans le roman de Chariclée; mais dans le roman de Mme Candeille, les nombreux incidents amenés par cette ressemblance, d'ailleurs traitée avec une extrême délicatesse; le caractère atroce, mais original, du téméraire Rabaudanges; celui du jeune Ludgard, le plus discret des pages; celui du vieux concierge, qu'on voudrait revoir plus souvent parce qu'il égaye toujours la scène; celui même du prisonnier, et

enfin le personnage essentiel et le plus élevé, Isidore, directeur vénérable et défenseur fidèle de la vertueuse Blanche d'Évreux, justifient le succès d'estime qu'a obtenu cette agréable publication.

On a encore de cet auteur : Le Pèlerin, imprimé dans le T. XI de la Bibliothèque des Romans. — Bathilde, reine des Francs, 2 vol. in-8, 1814. — Geneviève, ou le Hameau, in-12, 1822.

SINGLETON (miss Éléonore), romancière anglaise.

SIDONIA, ou *le Refus*, *traduit par Mme de Viterne*, 4 *vol. in*-12, 1812. — Quoique Sidonia soit, selon l'usage, une beauté accomplie, elle ne joue dans ce roman que le rôle d'une tante, et ne paraît habituellement que sur le second plan du tableau. En récompense, sa nièce Émilie, une des plus aimables personnes avec qui les lecteurs de romans aient jamais fait connaissance, occupe presque constamment l'attention. Émilie est une riche héritière, dont les affections ont été captivées par lord Arondel, homme qui n'a pas moins de quarante-deux ans, et le modèle des gouverneurs des grandes Indes, d'où il est revenu sans avoir augmenté sa fortune. Émilie épouse lord Arondel, que ses talents portent au ministère. Dans cette situation élevée, sa belle, sa modeste et timide épouse, est l'objet de plus d'une poursuite amoureuse, auxquelles son amour pour son mari lui permet de résister. Lord Arondel est loin cependant de payer de retour l'amour de cette charmante femme. Il a retrouvé à Londres l'épouse du général Monthermer, qu'il a connue dans l'Inde, où il avait eu le bonheur de l'arracher à une mort certaine. Mme de Monthermer, qui a précédé son mari en Angleterre, est une belle Italienne, improvisatrice, qui aime les beaux-arts et en cultive plusieurs avec succès. Quelle différence d'elle à Émilie, faisant assez gauchement les honneurs de sa maison, et occupée exclusivement de veiller sur les jours de son jeune fils. Arondel fit ces remarques et finit par délaisser presque tout à fait l'épouse qui l'ennuie, pour l'amie près de laquelle ses heures coulent avec rapidité. Arondel ne trahit pas cependant, par un double adultère, les nœuds qui l'unissent avec son épouse; mais les conséquences de ses torts n'en sont pas moins funestes. Mme de Monthermer, apprenant que son mari va revenir, exige d'Arondel qu'il la place hors de la puissance d'un homme qu'elle déteste. Il a la faiblesse d'y consentir, et après divers incidents, il périt par la main de Monthermer. On apprend seulement alors pourquoi Sidonia, qui prend une part assez grande aux événements qui précèdent la catastrophe, avait refusé autrefois la main de lord Arondel.

SIREY

(Joséphine LASTEYRIE DU SAILLANT, dame), nièce de Mirabeau.

* MARIE DE COURTENAY, *in*-12, 1818. — L'héroïne de ce roman est une veuve de quarante ans que les passions ont respectée. Elle est mère de trois enfants, et touche au moment d'être grand' mère; un jeune homme, dont le cœur est vierge encore, s'éprend de la belle Marie; elle refuse, s'éloigne de lui, et par cette fuite précipitée, oblige son amant à épouser une nièce charmante qui a le bonheur de ressembler à sa tante. On ne peut rien de plus simple que cette fable, où l'auteur a voulu, comme elle le dit elle-même, offrir un modèle et des consolations à son sexe. — Marie de Courtenay est un joli petit ouvrage bien moral, bien pensé, bien écrit, et qui a le mérite d'être court. A la vérité, les événements ne s'y pressent pas sous la plume ambitieuse de l'auteur; mais tous les personnages agissent comme ils le doivent; les demoiselles y sont chastes, les femmes mariées pures et exemptes de tout reproche; les jeunes gens réservés, doux, polis et surtout très-tendres. Mme Sirey semble avoir eu pour but de prouver qu'il appartient au charme des qualités du cœur et à la grâce de l'esprit, encore plus qu'aux attraits de la jeunesse, d'inspirer ces sentiments profonds et durables, qui seuls peuvent flatter une femme douée de quelque élévation. — C'est un roman, diront quelques esprits chagrins qui ont le malheur de ne pas croire à la vertu. Oui, sans doute, c'est un roman, mais un roman comme malheureusement on en écrit peu aujourd'hui.

* LOUISE ET CÉCILE, 2 *vol. in*-12, 1822. — Deux jeunes personnes élevées ensemble et amies dès l'enfance, ont cependant des caractères tout opposés. Louise, sensible, généreuse, ne conçoit le bonheur que dans le tumulte des passions; l'existence n'est pour elle qu'une suite d'émotions rapides de tristesse et de joie. Son amie, au contraire, redoute tout ce qui peut agiter la vie et en troubler le repos; elle est bonne, dévouée, mais ses vertus ont l'empreinte de la froideur. Un affreux malheur, suite de la contrainte qui devait, selon elle, assurer la joie de son avenir, vient bouleverser son existence. Louise subit aussi la peine de son caractère irritable, tendre, passionné et jaloux. Les deux amies sont malheureuses, l'une par excès de prudence, l'autre par une confiance illimitée dans le destin. — Les lecteurs trouveront dans ce roman, unies au charme du style, une sensibilité vraie et profonde, une raison forte et une âme élevée.

On a encore de cet auteur : * La Mère de famille, in-8, 1833-34, publié sous la forme d'un Journal, dont il n'a paru que les 12 numéros formant cet unique volume. — Conseil d'une Grand'mère aux jeunes femmes, in-8, 1838.

SMITH (mistress Charlotte),
née TURNER, romancière anglaise, morte en 1806.

ÉTHELINDE, ou *la Recluse du Lac*, *trad. par de la Montagne*, 6 *vol. in*-18, 1799. — Ce roman est regardé comme la meilleure production de l'auteur. Il est écrit avec une élégante simplicité, et offre beaucoup d'intérêt, surtout dans la peinture des peines qui suivent les passions.

CORISANDRE DE BEAUVILLIERS, *trad. par Mme de Montolieu*, 2 *vol. in*-12, 1806; *idem*, *par M. Salaberry*, 2 *vol. in*-12, 1806. — Corisandre de Beauvilliers est la fille d'un seigneur protestant qui échappe au massacre de la Saint-Barthélemy et se réfugie à la Rochelle; sa femme est enfermée dans un couvent où elle meurt de désespoir. Corisandre s'enfuit du château de son père, pour se soustraire à un mariage odieux; elle rencontre la nuit, au milieu d'une forêt, Marguerite de Valois, qui l'admet à sa cour, où elle excite la jalousie des femmes et l'amour du beau Guiscar, favori de Marguerite. Cependant son père a été enlevé par un parti de catholiques et jeté dans la prison du Mont-Saint-Michel. Par l'entremise de Guiscar, Corisandre fait connaissance de Florestan de Montgommery, un des chefs du parti calviniste, qui l'introduit dans le cachot de son père. Elle aime Florestan et en est adorée; le comte les unit lui-même, et Florestan retourne au secours de ses frères, tandis que Corisandre demeure cachée dans une cabane au pied de la tour qui renferme son père. L'amitié de Guiscar finit par obtenir du duc de Guise la liberté du comte de Beauvilliers, et bientôt après, la paix étant rétablie entre les calvinistes et les catholiques, Corisandre est rendue à son époux et au bonheur. Il y a beaucoup d'intérêt dans ce roman, dont la lecture est fort agréable.

On attribue encore à mistress Ch. Smith : Desmond, 4 vol. in-18, 1793.—Célestine, trad. de l'anglais par Mme Rome. — Emmeline, 4 vol. in-12, 1799. — Le jeune Philosophe, 3 vol. in-12, 1799. — Roland, ou l'Héritier vertueux, 5 vol. in-12, 1799. — Le Proscrit, trad. par Marquand, 4 vol. in-12, 1803 (on croit que la plupart des événements de la vie de l'auteur sont retracés dans ce roman). — Les Cavernes des montagnes Bleues, trad. par Marchaix, 4 vol. in-12, 1819. — Barozzi, 2 vol. in-12, 1817 (on doute que ce roman soit bien de Ch. Smith). — L'Abbaye de Palsgrave, ou le Revenant, 3 vol. in-12, 1818. — * Geneviève de Castro, trad. par Cohen, 4 vol. in-12, 1821 (il est douteux que ce roman soit de Ch. Smith). — Le Bandit calédonien, trad. par extraits dans la Bibliothèque des romans.

SMOLLET (Tobias), littérateur anglais,
né en Écosse, dans la vallée de Leven, en 1721, mort le 21 octobre 1771.

AVENTURES DE RODERICK RANDOM, *trad. par Hernandez*, 3 *vol. in*-12, 1760. — Ce roman peut être considéré comme une imita-

tion de le Sage; le héros passe successivement dans les divers rangs de la vie publique et privée, et tout en racontant ses propres aventures, nous décrit les mœurs de l'époque avec tous leurs détails et leurs diverses particularités. Il fut accueilli par le public avec empressement, et fut pour l'auteur une source de gloire et de profit. On imagina généralement que Smollet décrivait sous le voile de la fiction les aventures de sa jeunesse; mais le public étendit les applications des caractères de ce roman beaucoup plus loin que l'auteur ne l'avait voulu : on retrouva dans la partie occidentale de l'Écosse les originaux de Gawkey, Crabbe et Polion; mistress Smollet fut reconnue sous les traits de Narcissa, et l'auteur sous ceux de Roderick Random (identité qui n'admet pas de doute). Un relieur et un barbier, amis de Smollet pendant son enfance, se disputèrent l'honneur d'avoir fourni le modèle de ce Strap si dévoué, si bon et si généreux dans sa simplicité; et les deux capitaines de vaisseau sous lesquels Smollet avait servi, furent désignés sous les noms déshonorants de Oakum et de Whifle.

PEREGRINE PICKLE. — On a lieu de croire que ce roman fut écrit en 1750, pendant le séjour de l'auteur à Paris, où il agrandit le cercle de ses connaissances en fait de mœurs et de coutumes locales : un peintre petit maître, avec qui il fit connaissance, lui fournit le modèle de l'inimitable palette; et un médecin qui avait irrité l'esprit national de Smollet en se permettant des remarques offensantes sur l'Écosse, celui du pédant docteur Akenside. Il existe entre le roman de Roderick Random et celui de Peregrine Pickle une différence assez grande : Peregrine Pickle est plus fini, perfectionné avec plus de soin; il offre des scènes d'un intérêt plus vif et plus compliqué, une plus riche variété d'aventures et de caractères; mais il y a dans Roderick une aisance et un naturel qu'on ne retrouve pas au même degré dans Peregrine Pickle; ainsi, les inimitables caractères des marins Trunnion, Pipes, et Hutchway lui-même, tombent presque dans la caricature; tandis que Bowling et Jack Ratlin, dans Roderick, sont la nature et la vérité même. Mais si la simplicité du premier roman de Smollet ne se retrouve pas dans le second, celui-ci a l'avantage d'offrir une galerie de portraits et une suite d'incidents plus riche que celle de son devancier; l'auteur y a déployé d'une manière plus brillante et plus variée encore les ressources de son talent et de sa gaieté. Peregrine Pickle ne dut cependant pas entièrement son succès à son mérite intrinsèque : les mémoires d'une dame de qualité, intercalés dans le roman, contribuèrent à sa popularité; ils contiennent l'histoire de lady Vane, fameuse alors par ses intrigues et sa beauté, et le portrait du généreux et chevaleresque Mac-Kercher; les anecdotes de la femme galante et du cheva-

lier charitable aidèrent beaucoup au succès de Peregrine Pickle.

FATHOM ET MELVIL, *trad. par B. T. P. Bertin*, 3 *vol. in*-12, 1799. — Si l'on s'en rapporte à la préface placée en tête de ce roman, il paraîtrait qu'il a été composé dans le but de montrer tout ce que peuvent faire le génie et la verve comique dans la peinture de la dépravation humaine : le tableau de dépravation morale que présente le comte de Fathom offre en effet des peintures du vice d'une effrayante vérité, mais c'est une espèce de souillure pour l'imagination chaste des lecteurs d'un caractère calme et vertueux. Cependant, tout en condamnant le fond de l'ouvrage et sa tendance dangereuse, on ne peut sans injustice refuser des éloges à la profonde connaissance des hommes et du monde que Smollet déploie dans l'histoire du comte de Fathom. Le récit de l'horrible aventure de la caverne des voleurs cause une sorte d'effroi sublime ; et quoique souvent imité depuis, il n'a pas encore été surpassé ni peut-être même égalé. C'est aussi dans ce roman que se trouve la première tentative faite pour rendre justice aux juifs : le Juif généreux, drame de Richard Cumberland, a eu pour modèle le digne israélite que Smollet a introduit dans l'histoire de Fathom.

VOYAGES EN FRANCE ET EN ITALIE, 2 *vol. in*-8, 1766. — Ces voyages se distinguent par la finesse des remarques, le sel de l'expression, le bon sens et une gaieté un peu caustique ; mais la triste situation de l'esprit de Smollet, qui venait de perdre sa fille unique, et sa mauvaise santé, le portaient à regarder avec un mépris cynique tous les objets que les autres voyageurs remarquent ordinairement avec plaisir.

* VOYAGE DE HUMPHRY CLINKER, *traduit par M.*, 4 *vol. in*-12, 1826. — Cette dernière composition de Smollet est aussi la plus agréable de toutes. Dans ce charmant ouvrage, il a eu l'idée ingénieuse de décrire les différentes impressions produites sur les différents membres de la même famille, par les mêmes objets ; c'est un tableau fini où Smollet a identifié d'abord ses divers personnages et leur a donné un langage, des sentiments et un talent particulier d'observation qui correspond exactement avec leur genre d'esprit, leur caractère, leurs goûts et leur condition. Le portrait de Mathew Bramble, dans lequel Smollet a peint ses propres singularités, pratiquant sur lui-même l'analyse sévère à laquelle il soumettait les autres, est encore sans égal dans ce genre de composition. Le sens droit, la bienveillance active et les sentiments honorables dont on admire la réunion dans Mathew Bramble, font souvent perdre de vue les travers ridicules de son caractère : mais avec quelle force ils sont tout à coup rappelés à notre souvenir d'une manière inattendue ! Toutes les vieilles filles acariâtres, toutes les femmes simples et ridicules qui sont mises

en scène, ne peuvent prétendre à d'autres louanges qu'à celle d'approcher du mérite de mistress Tabitha Bramble et de Winifred Denkins. Les singularités du jeune et irascible étudiant d'Oxford, et les inclinations romanesques de sa jeune sœur, font un admirable contraste avec le bon sens et la misanthropie un peu brusque et comique de leur oncle. Humphry Clinker aussi est un caractère également curieux dans son espèce, et le capitaine Lismago n'était pas probablement une caricature outrée, si nous considérons les temps et les lieux. Smollet n'a pas manqué, suivant son usage, de se mettre en scène dans le cours de ce charmant ouvrage, et de détailler les divers sujets de plainte qu'il avait contre le genre humain : il paraît d'abord sous le nom de M. Serle, et plus hardiment ensuite sous son propre nom. En décrivant sa manière de vivre, il critique impitoyablement les faiseurs de livres de l'époque, qui avaient profité de sa bonté sans lui témoigner la moindre reconnaissance.

SOULIÉ (Frédéric), né à Foix (Ariége), en 1800.

LES DEUX CADAVRES, 2 *vol. in*-8, 1832. — Dans ce titre, on n'aperçoit à l'horizon que le gibet ou les charniers; le sol est partout inondé de sang; la peste infecte l'air; puis tous les personnages, nobles, prêtres, bourgeois, soldats, se font à l'envi bourreaux et déterreurs de cadavres. Au milieu de ce groupe de figures hideuses, il y avait pourtant une douce jeune fille non encore souillée; mais pouvait-elle rester pure dans l'atmosphère empoisonnée qui l'entourait? Aussi son amant va-t-il, par un viol exécrable, la flétrir et la déshonorer sur le cercueil même de son père. — Le grand ressort du roman, le gond sur lequel la fable roule tout entière, c'est la haine effrénée et mortelle qui pousse incessamment l'un contre l'autre Rolph Salusby et Richard Barkstead, les deux principaux acteurs du drame. Au commencement de l'action, on les voit, encore tout enfants, s'attaquer de leurs dagues et se blesser sous l'échafaud du roi d'Angleterre Charles Ier; lorsqu'elle touche à son terme, on les retrouve se battant encore, et, de peur d'interrompre ce duel acharné, dans lequel ils succomberont tous deux, laissant mourir l'un sa maîtresse, et l'autre sa mère, qu'ils pouvaient sauver peut-être, et qui les invoquent en vain tandis qu'ils se déchirent. — Ce livre est une longue exécution, un spectacle atroce, où l'auteur a fait abus de l'horrible au delà de ce qu'il paraissait possible de jamais imaginer.

LE PORT DE CRÉTEIL, 2 *vol. in*-8, 1833. — Sous ce titre, M. Soulié a rassemblé plusieurs nouvelles, dont les plus remarqua-

bles sont : la Trappistine, la Mort d'un Montmorency, et l'Écrivain public. — La Trappistine est une histoire fort touchante. L'auteur y montre une femme jeune, belle, riche, qui, du haut d'une position heureuse et considérée, se voit tomber tout à coup dans un état voisin de la misère et du déshonneur. Il y a quelque chose de poignant et de terrible dans la découverte subite d'un secret qui, mis par hasard au jour, vient un beau matin vous apprendre que le bonheur où la vie s'épanouissait, n'était qu'une hypothèse fragile. Il était difficile de rendre d'une manière plus dramatique que ne l'a fait l'auteur, la position d'une femme à qui amour, aisance, considération, ces trois grandes bases du bonheur domestique, viennent à manquer tout à coup. — La mort de Montmorency, pris en 1632 par l'armée royale, contre laquelle il combattait, et décapité à Toulouse par ordre de Richelieu, est un drame fort intéressant. — L'Écrivain public est une satire spirituelle et légère du temps présent.

LE MAGNÉTISEUR, 2 *vol. in*-8, 1834.— La duchesse d'Avarenne, maîtresse du comte d'Artois, se trouve, à la suite d'une intrigue de cour, exilée dans son château d'Étang, où elle attend des nouvelles du prince, qui lui envoie une lettre fort cavalière par le meunier Jean d'Aspert, fort beau garçon de vingt-cinq ans. Introduit le soir près de la duchesse, d'Aspert la trouve dans un négligé plus que galant, et ne dissimule pas l'admiration qu'il éprouve à la vue des beautés qu'abandonne à ses regards le simple et mobile appareil de la grande dame. La duchesse sait fort bon gré à Jean de son admiration, de ses vingt-cinq ans, de sa belle taille, et sous le prétexte de lui faire raconter une histoire du magnétiseur, elle le retient dans sa chambre à coucher, où Jean n'oublia qu'une chose, ce fut de raconter l'histoire que la duchesse lui avait demandée. Onze ans plus tard, en 1798, nous retrouvons à Rome la duchesse d'Avarenne émigrée, et Aspert, devenu général de la république. La duchesse est compromise pour n'avoir pas voulu saluer une madone, lorsque le général la sauve au péril de ses jours. Pour prix de ce service, d'Aspert demande à la duchesse de lui dire ce qu'elle a fait de leur fils; Mme d'Avarenne répond avec toute la hauteur d'une femme de son rang qui veut bien s'oublier un moment, mais qui ne veut pas qu'on le lui rappelle. Cependant elle est au pouvoir d'Aspert, qui commande dans Rome; le général fait une recherche dans ses papiers; la duchesse profite d'un moment pour jeter au feu un paquet de lettres, où le général ne parvient à lire que ces mots : « Nous serons à Rome avec votre fils le 21 février. » Or le 21 février est le lendemain du jour où cette scène se passe. Il n'avait pas été difficile au général de pénétrer les secrets desseins de la duchesse et pourquoi elle

voulait lui cacher l'existence de son fils : entre la dernière entrevue que Mme d'Avarenne avait eue avec le prince et la nuit qu'elle avait donnée à Jean d'Aspert, six jours seulement s'étaient écoulés, de sorte qu'il était fort aisé de faire croire au premier que le fils du second lui appartenait; si aisé, que le prince et la famille de la duchesse en étaient persuadés. D'Aspert, après sa découverte, envoya un homme de confiance au-devant de son fils; mais pour déjouer les trames que pouvait ourdir la duchesse, il ordonna qu'il lui fût amené sous le nom de Charles Dumont, jeune enfant qu'un de ses amis lui avait recommandé et qu'on supposait avoir péri. Sur ces entrefaites, et au moment où le général s'apprêtait à embrasser son fils, une révolte éclate à Rome, et d'Aspert n'a que le temps de fuir. Dix-sept ans se sont écoulés depuis cette époque. Le général d'Aspert habite un bel appartement du faubourg Saint-Honoré. Chez lui habite le docteur Lussay, grand magnétiseur, qui jadis avait choisi, pour ses expériences, une jeune fille nommée Louise, qu'il épousa avant de partir pour l'armée, où il devint chirurgien en chef et baron. Le baron de Lussay, Louise et leur fille Henriette habitent avec d'Aspert, chez lequel vient souvent un certain Premitz, grand magnétiseur. La baronne de Lussay, qui était d'une faible santé, vit bientôt arriver la fin de son existence. Peu de temps avant sa mort, Henriette, qui veillait près de sa mère, se sentit prise par un malaise subit, et près de perdre connaissance, il lui sembla voir devant elle un homme debout qui, lui posant une main sur le front et l'autre sur le cœur, lui dit d'une voix funèbre et irrésistible : « Dormez ! » Henriette ne reprit ses sens qu'au bout de plusieurs heures et demeura longtemps en proie à ce profond engourdissement qui suit le sommeil magnétique. Quelques mois après elle était enceinte. Vous figurez-vous l'étonnement et la douleur de cette jeune fille qui n'a jamais aimé, qui est pure et qui se trouve mère? Lussay ne sut pas comprendre l'innocence de sa fille dans la franchise de son désespoir; mais le général d'Aspert fut plus clairvoyant, et pour prouver à Henriette qu'elle n'avait rien perdu de son estime, il lui offrit sa main, et Henriette devint Mme d'Aspert. Le général possédait une usine considérable, gérée par Charles Dumont, auquel d'Aspert portait une tendresse indécise, dans le doute qu'il fût réellement son fils. Charles s'éprit d'une violente passion pour Mme d'Aspert, et celle-ci, bien qu'elle l'aimât, fuyait toutes les occasions de le rencontrer. Charles, qui s'aperçut qu'on l'évitait, chercha de périlleuses distractions à son chagrin, et entra dans une conspiration; mais un délateur se trouva parmi les conjurés, et Charles fut arrêté. Le commissaire du roi qui présida à l'arrestation, était le baron de Premitz, qui se logea au château

de la duchesse d'Avarenne, voisin des forges du général. Il y était en conférence avec la duchesse, lorsque le général d'Aspert se présente le désespoir dans l'âme, et entre dans cette chambre d'où, trente ans auparavant, il était sorti plein d'ivresse. — « L'échafaud réclame notre fils, dit-il à la duchesse; vous pouvez le sauver; sauvez-le! » La duchesse y consent, mais Premitz s'y oppose, et fait arrêter la duchesse et le général. En ce moment entre Lussay qu'un horrible soupçon tourmentait. Premitz, en le voyant, frissonna. Lussay étendit vers lui sa main, et lui dit : « Dormez! » Premitz voulut en vain se débattre contre cette puissance plus forte que sa volonté; il tomba dans son fauteuil et dormit. Puis Lussay lui ordonna de signer l'élargissement du général et de Charles, et Premitz signa. Alors Lussay fit venir toutes les personnes que renfermait le château. On se plaça comme pour une séance ordinaire de magnétisme, et la confession de Premitz commença. Elle fut terrible; Henriette apprit quel était le père de son enfant, et le général quel était son fils. Premitz ayant tout dit, Lussay ne le réveilla pas, mais un coup de poignard l'étendit à ses pieds. Trois ans après, Lussay était mort, et Charles Dumont épousait en Amérique la veuve du général d'Aspert. — Telle est l'action très-dramatique de ce roman, dont le principal défaut est l'absence la plus complète d'un but moral et d'une pensée philosophique.

LE CONSEILLER D'ÉTAT, 2 *vol. in*-8, 1835. — La fable de ce roman est fort simple. L'auteur suppose un mariage de convenance le mieux assorti, celui qui approche le plus de l'amour, où tous les avantages se rencontrent des deux côtés, la jeunesse, la beauté, l'éducation, mais dont l'union, capable de résister au train ordinaire de la vie, n'est pas à l'épreuve des circonstances extraordinaires et des violentes passions. De Lubois, clerc de notaire, achète la charge et le titre au moyen d'un emprunt de quatre cent mille francs. Camille, orpheline et sans fortune, est livrée par une grande dame qui la protége, comme la condition du prêt. Pendant longtemps le ménage est ce qu'on appelle heureux; la vie se dissipe en bals et en spectacles; les égards mutuels tiennent lieu d'un sentiment plus tendre et plus vrai. Cela dure sept ans, au bout desquels de Lubois rencontre sur son chemin une courtisane et une révolution : la révolution renverse sa fortune, et la courtisane son bonheur. La brèche une fois ouverte s'agrandit rapidement; la perte d'une partie de la fortune du mari, le monde et les amis aidant, dut entraîner la perte de la femme. D'abord vint une femme de mœurs faciles, qui, ne pouvant convertir Camille à son laisser-aller, la compromet et la calomnie. Ensuite arriva une amie de pension, femme forte et dévouée,

mais de mauvais conseil. Puis une Mme Brémont, marraine hypocrite comme l'étiquette, qui ferme sa porte au moindre bruit équivoque, et laisse sa pupille sans appui. A ces femmes se joint un de ces jeunes gens qui courent les jouissances sans s'enivrer, despote avec les courtisanes, chevaleresque en amour, le voisinage le plus dangereux pour une femme trahie par son mari. Enfin, sur le tout plane le Méphistophélès du roman, Camisard le conseiller d'État, dévoué à la restauration et que la révolution emploie : il fut l'amant de Mme Brémont, et convoita son héritage; il fut le tuteur d'Alicia, et il lui fit violence pendant son sommeil; il aime maintenant Mme de Lubois, et pour la réduire à accepter sa protection, il cherche à tuer Maurice, l'amant chevaleresque, par le mari, se réservant de consommer la ruine de celui-ci pour rester maître du terrain. Le plan ne s'accomplit cependant qu'à moitié. Maurice survit au duel; de Lubois s'expatrie; Camille, arrachée au suicide et au besoin par la générosité de Maurice, fait le sacrifice de son honneur, et part avec lui pour l'Italie. — Il y a des scènes d'un effet puissant dans le Conseiller d'État. Cependant l'action languit, parce qu'il y a trois ou quatre actions principales dont aucune n'est dominante.

DEUX SÉJOURS, *Province et Paris*, 2 *vol. in*-8, 1836. — Dans le premier de ces deux volumes, M. Soulié, tout en racontant les épisodes de ses excursions dans l'Ariége, le Languedoc et la Bretagne, décrit les mœurs et retrace l'histoire des contrées qu'il parcourt. Le château de Montfilhon, les souvenirs de l'Ariége, et la visite fiscale dans la Mayenne, forment trois chapitres, où de piquantes anecdotes, répandues avec profusion, s'unissent au charme de la description. Le second volume se compose de tableaux de mœurs parisiennes, précédés d'une dramatique nouvelle, dont le théâtre est l'école de droit de Poitiers. Viennent ensuite les existences problématiques, où l'auteur passe en revue tout le côté équivoque de la société, du haut en bas de l'échelle; la Bourse, les marchands de nouveautés, et les théâtres de Paris, morceaux remarquables par la justesse des critiques et la vérité des appréciations.

ROMANS HISTORIQUES DU LANGUEDOC, 2 *vol. in*-8, 1836. — Ces romans historiques remontent aux premiers temps historiques du Languedoc, et se divisent en quatre époques, sous les quatre titres de Celtes, Gaulois, Romains et Chrétiens. Au temps des Celtes, les ténèbres de la barbarie ne sont pas encore dissipées; les peuples obéissent au fanatisme religieux et au fanatisme guerrier; ils ne connaissent d'autre droit que celui de la force, et les druides exploitent largement leur brutale et crédule croyance. Cette période se termine par une alliance que fait Ambigat, roi

des Celtes, avec les Phocéens de Marseille. Dans le second roman, les Gaulois, Monabal, un des premiers chefs de la cité de Toulouse, veut se servir des Romains pour rejeter les Cimbres hors des contrées qu'ils envahissent. Une indiscrétion romanesque fait échouer ce plan, et plus tard, une défaite vient anéantir les derniers efforts tentés par Monabal pour l'affranchissement de son pays. — Sous les Romains la scène se passe à Nîmes, où règnent le luxe, la corruption et la tyrannie romaine. L'édile Bibulus donne une fête, et le cirque s'ouvre à la foule empressée. Aux jeux du cirque succède un festin, pendant lequel de graves et terribles événements se préparaient. Fortunata, femme de Bibulus, avait furtivement quitté la table pour aller trouver, dans un galant rendez-vous, un gladiateur qui s'était signalé aux combats du cirque. Bibulus, voulant surprendre sa femme en flagrant délit, interrompt le repas et dit à ses convives de le suivre; mais Fortunata avait été prévenue, et au lieu d'une épouse trahissant ses devoirs, Bibulus trouva une citoyenne qui sauvait sa patrie; le gladiateur lui avait appris qu'une conspiration se tramait, et que les conjurés, commandés par Vindex, devaient le soir même frapper l'édile, et se rendre maîtres de Nîmes. Vindex est arrêté; mais Cnéius, pour venger sa sœur, arrivée le jour même avec lui à Nîmes et qui avait été outrageusement traitée par de jeunes patriciens, frappe Bibulus de son poignard, soulève une légion romaine, et donne le signal de la révolte des Gaules contre Néron. — La nouvelle intitulée les Chrétiens est une légende consacrée au martyre de saint Saturnin, évêque de Toulouse, et au dévouement de Sidonie et de Valérie, saintes sœurs qui de leurs pieuses mains élevèrent un tombeau au martyr de la foi chrétienne.

SATHANIEL (2e *partie des romans du Languedoc*), 2 *vol. in*-8, 1836. — L'action de ce roman se passe sous le règne de Théodoric II, roi des Visigoths. Théodoric est monté sur le trône en assassinant son frère Thorismond, et il craint que son frère Euric ne prenne le même chemin pour usurper le pouvoir. Euric, en effet, conspire contre son frère, et ne fait trêve un instant à ses projets ambitieux que pour se livrer à la passion que lui a inspirée Sathaniel, fille du Maure Haben-Moussi. Euric aimait Sathaniel et lui avait promis de l'épouser; mais pensant que cette union ne lui serait d'aucun secours pour parvenir à ses desseins, il tourna ses vues sur Alidah, fille du comte Bold, et se disposait à la conduire à l'autel, lorsque Haben-Moussi se présenta, accompagné de sa fille, pour demander justice au roi, qui, la loi à la main, condamne son frère à exécuter sa promesse. Euric fut donc contraint de donner à Sathaniel le titre d'épouse, mais il lui assigna dans son palais le rang d'une esclave. La fille du Maure gémissait

sur l'ingratitude de son époux et cherchait les moyens de reconquérir son amour, lorsqu'il fut pris dans un combat devant Narbonne. Par le pouvoir de ses charmes, Sathaniel pénètre dans Narbonne, délivre Euric, et la ville est livrée aux Visigoths. Sathaniel accuse Alidah d'adultère avec Firmin, fils de Thorismond, que Théodoric veut associer à son pouvoir pour déjouer les complots d'Euric. Dès que celui-ci a découvert ce secret, il se rend dans la tente royale, trouve Firmin avec le roi, et frappant Théodoric d'un coup mortel, il accuse le fils de Thorismond d'avoir voulu venger son père. Firmin est condamné à mort; Euric monte sur le trône, et le premier acte de sa souveraineté est de répudier Sathaniel. — Sathaniel est un drame plein d'intérêt, qui anime une histoire merveilleusement recomposée.

LE COMTE DE TOULOUSE (3e *partie des romans du Languedoc*), 2 *vol. in*-8, 1834. — La première période de ce roman commence à l'époque où le pape excommunie le comte de Toulouse, et publie une croisade contre les Albigeois, dont Simon de Montfort est le chef. La déroute de Muret et le triomphe de Simon de Monfort à Montpellier et à Toulouse en forment la seconde partie, qui abonde en situations fortes et pleines d'intérêt. Il est, du reste, peu question du comte de Toulouse et des Albigeois; le livre tout entier est consacré au développement d'une action imaginaire, qui se noue, se déroule et s'accomplit sous l'empire d'une passion terrible, la vengeance, que l'auteur n'abandonne pas à ses propres ressources, mais qu'il a soin de placer sur un théâtre animé, au milieu des fêtes et des guerres. Un défaut capital de ce livre, c'est qu'on ne s'y intéresse à personne; on n'y rencontre ni un caractère noble et pur, ni une figure attachante; rien qui repose et qui console de tant de mauvaises passions mises en jeu; nul personnage que l'on puisse aimer, sur lequel on puisse s'attendrir; aussi le denoûment, qui est à grand spectacle, trouve-t-il le lecteur froid et sans émotion.

LE VICOMTE DE BÉZIERS (4e *partie des romans du Languedoc*), 2 *vol. in*-8, 1834. — On sait que les deux héros de la guerre sanglante des Albigeois furent Roger, vicomte de Béziers, et Simon de Montfort, tous deux vaillants guerriers; l'un plein d'un mépris hautain pour ses ennemis et d'ardeur pour la cause qu'il défendait; l'autre instrument aveugle de l'Église, fanatique jusqu'à la cruauté, et par-dessus tout ambitieux d'honneurs et de biens. En traçant la vie du vicomte de Béziers, M. Soulié a suivi la marche réelle des événements. Tout d'abord, il nous montre ce seigneur jeune, vaillant, insouciant de ses intérêts; irrité des envahissements de l'autorité du saint-siége, et résolu à dévoiler les intentions perfides de l'Église. Il se rend à cet effet à Montpellier, où il

convoque tous les seigneurs du Languedoc, leur expose ses griefs, et les engage à secouer le joug; déjà ses paroles ont soulevé des murmures approbateurs dans l'assemblée, lorsque tout à coup un moine se lève, formule une accusation de sacrilége contre le fougueux vicomte, et prononce contre lui une sentence d'excommunication. Roger, d'abord victorieux, se voit abandonné immédiatement de la plupart des seigneurs ses voisins. Livré ainsi tout d'abord à ses propres forces et à celles du routier Buat, il accepte la guerre. Le reste est bien connu. L'auteur nous fait assister au sac de Béziers et à la prise de Carcassonne, qui fut le tombeau du courageux vicomte. La trahison qui livra Roger à son ennemi était machinée de longue main; elle vient d'être découverte par la sollicitude de Foë, jeune esclave africaine que le vicomte a possédée. Pour le sauver, cette femme court révéler le secret à Agnès, son épouse, et aussi à sa maîtresse, Catherine Rebuffe, jeune bourgeoise de Montpellier. Rien n'est plus touchant que le dévouement de ces trois femmes, oubliant tout à coup leur rivalité pour ne songer qu'au salut du vicomte, renfermé dans Béziers, cerné de toutes parts; rien n'est plus dramatique et plus saisissant que cette marche de la vicomtesse et de la jeune bourgeoise vers la ville assiégée, que leur entrée la nuit dans Béziers, saccagée et déserte, que leur visite à cette église remplie de cadavres. On sait comment le vicomte de Béziers périt. Simon de Monfort fut soupçonné de l'avoir empoisonné parce qu'il fut mis en possession de ses biens. Dans le roman de M. Soulié, Roger est retenu captif sous la surveillance du juif Raymond. Buat est sur le point de sauver son frère et Agnès qui a voulu partager sa prison. De son côté, Foë l'Africaine est parvenue à endormir la vigilance du gardien qui l'obsède, en feignant de céder à ses infâmes désirs; mais Kaeb, jeune esclave noir au service de Roger, épris d'amour pour Foë, juge le moment favorable à l'exécution d'une vengeance depuis longtemps méditée : Foë et Raymond tombent sous ses coups, et le vicomte, qui allait être libre, meurt empoisonné par son esclave. — Le vicomte de Béziers est un des bons romans historiques, semé çà et là de larges aperçus, de riches peintures, que soutient toujours un style plein d'éclat.

LES MÉMOIRES DU DIABLE, 8 *vol. in*-8, 1837-38. — Sous ce titre, M. Soulié a livré au public une série de contes diaboliques fort piquants, très-extraordinaires, auxquels il a donné pour lien le diable, qui fournit à l'auteur autant de transitions, d'apparitions, d'explications et de dénoûments que le roman en demande. Parmi deux ou trois contes d'un intérêt supérieur, on distingue surtout l'histoire d'Henriette Buré, qui remplit à peu près la moitié d'un volume, et se détache complétement du fond de l'ou-

vrage; histoire simple et vraie, d'une naïveté ravissante, et qui, enchâssée dans le chrysocale du roman de M. Soulié, ressemble à un diamant de la plus belle eau, mêlé à des pierres fausses dans le collier d'une danseuse. Henriette Buré est une des plus délicieuses créations de l'auteur.

SOUVESTRE

(Émile), littérateur distingué, né à Morlaix le 15 avril 1808.

LES DERNIERS BRETONS, 4 *vol. in*-8, 1835-37. — Ce livre où, d'après les expressions de l'auteur, la Bretagne est peinte en pied, n'est ni une statistique, ni un mémoire, ni un roman, ni un voyage, mais un tableau complet de la Bretagne psychologique; une étude faite sur la nature d'une population dans ce qu'elle a de primitif et d'intime. La première partie de l'ouvrage de M. Souvestre est purement descriptive, c'est la Bretagne sous son aspect topographique, avec ses mœurs, ses usages et ses croyances; la seconde est toute littéraire. L'auteur y traite des poésies populaires de la Bretagne; il établit d'abord l'identité de la langue bretonne avec le celtique ou gaulois; puis, se livrant ensuite à des recherches profondes sur l'ancienneté de la littérature bretonne, il nous montre les bardes armoricains, célèbres dès le VIe siècle et créant le roman chevaleresque. Les chants de la Bretagne, cités par M. Souvestre, viennent ensuite jeter leur vie et leur coloris sur le tableau qu'il nous a tracé des mœurs, des superstitions et des cérémonies de cette province. Le livre entier se distingue par des qualités brillantes: un fond plein de substance et d'intérêt y est revêtu d'un style élégant, pittoresque, animé; c'est un livre qui sort tout à fait de la foule des productions modernes, et dont la place est marquée dans toutes les bibliothèques.

L'ÉCUELLE DES FEMMES, 2 *vol. in*-8, 1835. — M. Souvestre a représenté dans ce roman la vie intérieure de la femme dans quatre conditions différentes: la femme du peuple, victime de la brutalité et de la misère, et entraînée innocente dans l'abîme par son mari coupable; la grisette, exposée aux séductions d'une vie plus élégante, développée par le cœur et par l'esprit, et retenue par la pauvreté dans une lutte inégale, dont elle ne peut sortir qu'au prix de l'estime du monde, et quelquefois d'un mépris mérité; la bourgeoise étouffée, hébêtée par une éducation machinale; enfin la grande dame, pervertie par le goût du plaisir et desséchée par une concession prolongée aux exigences de la prudence mondaine. De ces quatre tableaux, celui de la grisette et celui de la bourgeoise sont incontestablement les meilleurs. La femme du

peuple et la grande dame sont peintes avec des couleurs heureusement exagérées, et une certaine amertume qui trouble parfois l'impartialité de l'historien. — Un style ferme et rapide, des détails pleins de sensibilité, et la haute moralité sous l'inspiration de laquelle il a été conçu, sont les qualités qui distinguent ce livre, et qui en feront toujours rechercher la lecture avec plaisir.

RICHE ET PAUVRE, 2 *vol. in*-8, 1836. — Riche et Pauvre est l'histoire philosophique de deux hommes placés dans deux conditions différentes. Antoine Larry et Arthur Boissard sortent du collége de Rennes le même jour; Antoine prend le chemin du faubourg où est la boutique de sa mère, et Arthur monte en voiture et s'élance gaiement vers le somptueux hôtel de sa famille. Antoine et Arthur se destinent au barreau; les débuts du premier sont obscurs; le riche Arthur, au contraire, ami du président, du procureur général, est chargé des plus belles causes et obtient une réputation qui lui est inutile, et dont il fait d'ailleurs peu de cas, tandis qu'Antoine ne peut parvenir à se faire connaître et à gagner sa vie. Plus tard Antoine devient amoureux d'une jeune et belle fille nommée Louise; mais sa passion effraie celle qui en est l'objet, tandis qu'Arthur, jeune, riche, beau, gai, n'a qu'à se présenter pour être préféré. Cependant, après bien des vicissitudes et bien des amertumes, l'avocat Antoine trouve une porte ouverte vers la fortune; il part pour recueillir en Allemagne un lot considérable gagné à la loterie par un de ses clients, et, pour prix de son temps et de ses soins, il recueille une somme fort belle dans la part des fonds qu'il est parvenu à réaliser. Mais pendant qu'il voyageait, Arthur devenait l'amant heureux de Louise, et lorsque Antoine est de retour à Rennes, lorsqu'il arrive riche, tendre et empressé vers la jeune fille, il ne trouve plus qu'un cadavre : Arthur a abandonné Louise pour un riche mariage, et Louise s'est donné la mort. Antoine de désespoir veut se brûler la cervelle; mais un de ses amis le détourne de ce funeste dessein, et il se décide à profiter pour l'avenir des avantages que lui donne sa richesse. — Le style de Riche et Pauvre est élégant, pittoresque, et se rapproche beaucoup de celui du Dernier des Bretons, roman qui a fait la réputation de l'auteur.

Nous connaissons encore de cet auteur : La Maison Rouge, 2 vol. in-8, 1837.

SOUZA (Adèle Filleul, d'abord comtesse de Flahaut, puis baronne de), née à Paris.

* **ADÈLE DE SENANGE**, ou *Lettres de lord Sydenham*, *in*-8, 1794. — Une jeune fille qui sort pour la première fois du couvent, où

elle a passé toute son enfance; un beau lord élégant et sentimental, qui la rencontre dans un léger embarras et lui apparaît d'abord comme un sauveur; un très-vieux mari, bon, sensible, paternel, jamais ridicule, qui n'épouse la jeune fille que pour l'affranchir d'une mère égoïste, et lui assurer fortune et avenir; tous les événements les plus simples de chaque jour entre ces trois êtres qui, par un concours naturel de circonstances, ne vont plus se séparer jusqu'à la mort du vieillard; des scènes de parc, de jardin, des promenades sur l'eau, des causeries autour d'un fauteuil; des retours au couvent et des visites aux anciennes compagnes; un babil innocent, varié, railleur ou tendre, traversé d'éclairs passionnés; la bienfaisance se mêlant, comme pour le bénir, aux progrès de l'amour; puis, le monde au fond, saisi de profil, les ridicules et les noirceurs indiquées; plus d'un original ou d'un sot marqué d'un trait divertissant au passage; la vie réelle, en un mot, embrassée dans un cercle de choix; une passion croissante qui se dérobe comme des eaux limpides sous des rideaux de verdure et se replie en délicieuses lenteurs; des orages passagers sans ravage, semblables à des pluies d'avril; la plus difficile des situations honnêtes menée à fin jusque dans ses moindres alternatives, avec une aisance qui ne penche jamais vers l'abandon, avec une noblesse de ton qui ne force jamais la nature, avec une mesure indulgente pour tout ce qui n'est pas indélicat; tels sont les mérites principaux de ce livre, où pas un mot ne rompt l'harmonie.

* **CHARLES ET MARIE**, *in*-12, 1802. — Dans cette charmante nouvelle, l'auteur semble avoir voulu imiter la manière de Sterne. Le journal que tient Charles de ses actions, de ses pensées secrètes, abonde en traits délicats, en sentiments exquis. Charles perd son excellente mère, qu'il regrette; un bon père lui reste; tous deux vivent ensemble à la campagne, où ils font connaissance avec un seigneur du voisinage, lord Seymour, père de trois filles. L'aînée a les inclinations de son père, elle aime les chevaux et la chasse; la seconde, élevée par une tante riche, fait la spirituelle et la savante; la troisième, Marie, possède les vertus et surtout la bonté de sa mère, dont elle fait la consolation. Les deux aînées, pauvres créatures, se donnent de grands airs et brillent dans la société; la bonne Marie joue un rôle subalterne en apparence, mais réellement le plus intéressant et le plus respectable. Charles lui rend justice, la distingue de ses sœurs, en devient éperdument amoureux, et l'épouse après quelques incidents amenés par la résistance de la famille et par une jalousie d'amant.

* **EUGÈNE DE ROTHELIN**, 2 *vol. in*-12, 1808. — On ne trouvera

dans ce roman ni des aventures tragiques, ni des guerres civiles, ni de grands crimes, ni des échafauds dressés. L'auteur a sagement pensé qu'un roman ne devait être autre chose que le tableau des mœurs domestiques, l'histoire de la famille, et qu'il était au moins inutile d'y rappeler les grandes agitations, les révolutions des sociétés. En général, chacun aime à retrouver dans un roman ses propres sentiments, l'histoire de son propre cœur; les situations extraordinaires dans lesquelles les romanciers placent leurs personnages, l'histoire des grands crimes, le tableau des grandes infortunes, ne sont point ce qui intéresse et ce qui remue le plus fortement notre âme. Il faut remarquer encore que, lorsqu'on lit un roman, on s'identifie en quelque sorte avec les personnages, on s'associe à leur sort, on ressent tous leurs plaisirs, on partage leurs peines; il nous semble donc, d'après cela, que les romanciers devraient prendre pitié de leurs lecteurs, et ne pas les condamner à mille supplices qu'ils n'ont pas mérités. On ne fera point ce reproche à l'auteur d'Eugène de Rothelin; son héros est un honnête homme qui a écrit les mémoires de sa vie, et sa vie n'a rien d'extraordinaire. L'action est peu compliquée; elle commence par une scène champêtre, et la teinte douce qui règne dans le premier tableau semble se réfléchir sur tous ceux qui suivent: rien n'y est recherché, rien n'y est exagéré, et le lecteur est ému sans être agité ni surpris. Un père tendre et bon, qui a été trompé dans ses affections, et qui conserve des préventions injustes; une grand'mère qui joint les grâces de l'esprit à l'expérience de son âge, et qui a connu le monde sans le haïr; une jeune femme qui, dès l'âge le plus tendre, a connu le malheur, et qui s'attache à celui qui doit la consoler et la rendre heureuse; un jeune homme d'une imagination vive, d'une âme ardente, placé entre la piété filiale et l'amour, qui reste fidèle à ses sentiments sans jamais manquer à ses devoirs, tels sont les personnages du roman, où le lecteur n'est point ému par des situations fortes, mais qui n'en est pas moins rempli d'intérêt. Ce qui prouve une vérité qu'on ne saurait trop redire aujourd'hui, c'est que le tableau des grandes catastrophes est moins propre à nous intéresser que l'expression des sentiments et la peinture simple et fidèle de tout ce que le cœur humain a de bon et de généreux.

* EUGÉNIE ET MATHILDE, 3 *vol. in*-12, 1811. — Dans ce roman, l'auteur a représenté au complet l'intérieur d'une famille noble pendant les années de la révolution. M. de Revel, toujours en attendant un garçon auquel était substituée sa fortune, était devenu père de trois filles: Ernestine, l'aînée, confiée aux soins de Mme de Couci, sa grand'mère, était un composé d'indifférence et de petites prétentions; Mathilde, la seconde, était restée auprès

de ses parents, et avait tous les défauts et toutes les grâces du naturel le plus aimable et d'une mauvaise éducation; Eugénie, la troisième, avait été destinée au cloître, et s'y était consacrée à l'âge de seize ans, sans vocation, mais sans retour vers le monde. Mathilde avait senti, mais trop tard, que son intérêt avait été l'objet de ce sacrifice. Tendre, généreuse, vive dans toutes ses affections, elle s'était attachée avec une sorte de passion à celle dont on avait fait sa victime. Un mariage de convenance avait uni Ernestine au vieux marquis de Sanzei, et un mariage d'inclination venait d'être contracté entre le jeune Edmond et Mathilde, lorsque la révolution éclata. Edmond, malgré les larmes de sa femme, partit pour l'émigration; et quelque temps après, toute la famille prit aussi le parti de s'expatrier. Rapprochée de sa famille par de nouvelles relations, Eugénie commença d'entrevoir les biens auxquels elle avait renoncé; rapprochée du comte de Ladislas, seigneur polonais exilé de sa patrie, épris d'une vive et secrète passion, elle ne crut d'abord aimer en lui que la réunion de toutes les vertus; mais quel fut le trouble de son cœur en apprenant combien elle était aimée, et combien dut-elle être effrayée de l'excès de son bonheur! Comment rendre ce qui va suivre: les douleurs d'Eugénie et de Ladislas, les malheurs de Mathilde, et l'excès d'infortune qui va tomber sur toute cette famille, et le départ de Ladislas, et son retour, sa générosité, les joies célestes que peuvent goûter encore, au milieu des plus cruelles peines, deux cœurs unis par cette tendresse profonde dont l'amour n'est que l'occasion, et qui prend sa source dans des affections plus nobles et plus pures? Comment peindre ensuite tant de maux et de courage, tant d'amour et de piété? Il faudrait dire tout le roman: on n'en peut plus détacher un détail; il n'en est pas un seul qui ne tienne à tout l'ensemble, ni sur lequel l'intérêt vif et pressant qu'on éprouve permette de s'arrêter en particulier. La grande figure qui domine dans tout le roman est celle d'Eugénie; ange tutélaire des siens, elle attire constamment et repose le regard avec sa douce figure, sa longue robe noire, ses cheveux voilés de gaze, sa grande croix d'abbesse si noblement portée. Il y a un bien admirable sentiment entrevu, lorsque étant allée dans le parc respirer l'air frais d'une matinée d'automne, tenant entre ses bras le petit Victor, l'enfant de sa sœur, qui, attaché à son cou, s'approche de son visage pour éviter le froid, elle sent de vagues tendresses de mère passer dans son cœur, et qu'au même instant elle rencontre le comte Ladislas. Ce qu'Eugénie a senti palpiter d'obscur, il n'est point donné à des paroles de l'exprimer, ce serait à la mélodie seule à le traduire.

Mme de Blesensky a essayé de donner une suite à ce roman,

sous le titre de Ladislas, ou Suite des mémoires de la famille de Revel.

LA COMTESSE DE FARGY, 4 *vol. in*-12, 1822. — L'action de ce roman se passe au temps de la régence. La comtesse de Fargy, victime d'un mari qui s'est précipité dans toutes les illusions du système de Law, voit s'anéantir en peu de jours sa fortune et son bonheur domestique. De son côté, le joueur malheureux ne peut supporter ses revers : sa raison s'altère; il faut le séparer du monde ou craindre pour la raison de son fils, spectateur habituel de ses accès frénétiques. Mais comment décider ce fils vertueux à un tel abandon! Dans cette situation singulière, Mme de Fargy se décide à tromper son fils pour l'affranchir d'un devoir si dangereux à remplir. Elle lui déclare qu'il ne tient que par les liens de l'adoption et de l'amitié à une famille qu'il croyait être la sienne. De là, la dispersion de cette famille, pour laquelle la jeune Blanche est un ange consolateur. C'est au couvent que Mme de Fargy s'est retirée pour y attendre la guérison de son mari; c'est là que, vaincue par les tendres attentions de la jeune Blanche, elle se lie avec elle. Rien de plus intéressant que la description de son arrivée dans un couvent; l'auteur excelle à peindre ces légers incidents, ces petits détails si peu importants aux yeux des gens du monde, mais qui varient et composent toute la vie d'une recluse. La combinaison un peu bizarre sur laquelle porte l'ouvrage, est la source d'un intérêt de curiosité très-vif. Dès les premières pages, l'auteur laisse entrevoir un mystère dont la découverte se fait longtemps attendre; mais les scènes intéressantes qui préparent cette découverte, le caractère charmant de Blanche, les combats secrets du jeune Fargy, qui n'ose se livrer à son penchant pour elle, parce qu'il ne se croit pas d'un rang égal au sien; enfin, la variété des personnages qui concourent à l'action, trompe l'impatience sans affaiblir la curiosité. La partie de l'ouvrage dans laquelle Mme de Souza a si bien retracé les frénétiques fureurs des agioteurs de toutes les classes, qui vendaient leurs terres, leurs bijoux, pour les échanger contre des morceaux de papier de la banque de Law, l'activité dévorante des joueurs, le néant de leurs espérances, leurs courtes joies, leurs longs malheurs, est écrite avec beaucoup d'énergie; c'est l'ombre du gracieux tableau que présentent les amours de Blanche avec le jeune Fargy.

MADEMOISELLE DE TOURNON, 2 *vol. in*-12, 1820. — Hélène de Tournon était la seconde fille de madame de Tournon, alliée à la reine Catherine de Médicis, et dame d'honneur de Marguerite de Valois. Après le mariage de sa sœur avec M. de Balançon, Hélène la suivit avec son mari dans un château qu'ils allèrent habiter près de Namur, et où l'on attendait M. Auguste de Vorambon,

second frère de M. de Balançon, auquel tous les domestiques portaient la plus vive affection. Dame Geneviève attendait surtout avec une vive impatience l'arrivée de son jeune maître, et, tout en faisant son apologie, préparait l'appartement destiné à le recevoir. Elle voulait montrer à Mlle de Tournon cet appartement, où se trouvait tous les portraits de la famille. Hélène y remarqua celui d'une femme de la plus grande beauté, et le considérait avec attention, lorsqu'un cri échappé à la vieille gouvernante la tire de sa rêverie; elle se retourne, et se trouve près de M. de Varambon, occupé à la considérer. Elle le reconnaît à son extrême ressemblance avec le portrait de sa mère; mais embarrassée d'avoir été surprise dans son appartement, elle se trouble et se retire. Cette première entrevue avait tellement prévenu M. de Varambon en faveur de Mlle de Tournon, qu'un secret penchant l'attirait souvent vers elle; ils se voyaient tous les jours, et Hélène ne fut pas insensible aux soins qu'il lui rendait. Cependant Auguste de Varambon avait promis à son père mourant d'embrasser l'état ecclésiastique, et déjà son oncle l'électeur de Trèves avait résigné en sa faveur les richesses de son électorat; un regard d'Hélène a changé toutes ces dispositions de famille. Varambon, amant aimé, déclare à son frère qu'il ne veut s'engager devant les autels qu'à faire le bonheur d'Hélène. Pour déjouer ce projet, M. de Balançon écrit aussitôt à Mme de Tournon, qui rappelle sa fille en France. Auguste fut au désespoir de cette séparation; en quittant Mlle de Tournon il lui laissa pour souvenir l'anneau de mariage de sa mère qu'il avait toujours porté depuis sa mort. « Je l'accepte, dit-elle: une bague de mort et de deuil doit être sacrée.... » Hélène, séparée de celui qu'elle aime, arrive à la cour de Marguerite de Navarre, où tous les plaisirs d'un palais somptueux ne peuvent lui rendre les doux instants qu'elle passait près de sa sœur. Sans la consulter, Mme de Tournon promet sa main à M. de Souvré. Cependant Varambon l'a suivie en France; à l'aide d'un déguisement, il s'introduit dans le palais qu'elle habite, lui rappelle ses serments et disparaît. Bientôt des événements politiques amènent Marguerite de Navarre à la cour de don Juan d'Autriche, où Hélène revoit celui qu'elle n'a cessé d'aimer; mais Varambon, qui croit qu'elle consent d'épouser M. de Souvré, affecte pour elle une froideur dédaigneuse. Capable de tout supporter, excepté l'indifférence de son amant, Hélène ne peut résister à cette dernière épreuve. A peine a-t-elle quitté avec Marguerite la cour de don Juan, qu'elle expire d'amour et de douleur—C'est sur ce fond si léger que Mme de Souza a bâti son charmant ouvrage, dont les caractères sont tracés avec beaucoup de vérité, et toujours fidèlement soutenus.

On a encore de cet auteur : * Émilie et Alphonse, 3 vol. in-12, 1799.

SPIEGEL (Henri).

VANITÉ, ou *l'Amour dans un salon*, 2 *vol. in*-12, 1837. — Le comte de Termes, est un homme à bonnes fortunes, très-léger et très-indifférent au mérite de sa femme, dont il blessa le cœur et l'amour-propre dans plusieurs circonstances graves. Mme de Termes, désabusée de son amour pour son mari, chercha dans le monde des distractions et des hommages. Parmi ses admirateurs empressés, elle fait choix par vanité de M. de Nangis; il la trompe, et Mme de Termes, perdant sa dernière illusion de cœur, s'attache au duc de Hauteville, jeune homme célèbre pas ses hautes qualités et par les bizarres aventures de sa vie. Elle a caché sa première intrigue; mais cette fois, guidée par la vanité, elle affiche sa liaison avec le duc. Cette conduite de la comtesse réveille non la jalousie, mais la vanité du comte de Termes : « J'aurais mieux aimé vingt amants dans l'ombre qu'un scandale au grand jour, » s'écrie-t-il, et il provoque en duel le duc. M. de Hauteville est imbu de principes sévères qui lui défendent de se battre en duel; mais il oublie ces principes dès que sa vanité est en jeu; il se bat et tue le comte. Après cet exploit involontaire, le duc de Hauteville rentre chez lui, fait allumer du feu, lit la vie de Caton d'Utique, et se brûle la cervelle. Quant à Mme de Termes, l'auteur laisse les lecteurs livrés à la vanité de leurs suppositions. — Ce roman est conduit avec art, écrit avec élégance, et abonde en fines observations.

On a encore de cet auteur : Visions et Réalités, in-8, 1835. — Orgueil et Amour, 2 vol. in-8, 1838.

SPIESS (Christiern-Henri), romancier allemand du XIXe siècle.

LE REVENANT, ou *les Quatre siècles, traduit de l'allemand par le baron L. de Bilderbeck*, 4 *vol. in*-12, 1821. — Un brave gentilhomme allemand, qui n'a pas inventé la poudre, se persuade qu'il a reçu du ciel la mission de redresser tous les torts. Charlemagne le cite à son tribunal et le fait décapiter, pour lui apprendre à se passer de la justice. Mais Dieu a pitié de lui, et lui accorde la faculté de renaître tous les siècles. Le baron emploie ses loisirs sur terre à se promener en Souabe, où il marie toutes les filles qu'il rencontre, particulièrement celles de sa maison. Trois fois il redescend dans la tombe, après s'être assuré, d'après l'inspection du livre du destin, qu'il n'a fait que des sottises. — Cette production, singulièrement originale, est assez amusante.

WILLIBALD, ou *les Douze vierges dormantes, légende helvétique, trad. par le baron de Bilderbeck*, 4 *vol. in*-12, 1822. — Un homme

dans la détresse, mécontent du présent et sans ressources pour l'avenir, Hundweil, espérant trouver le bonheur dans la richesse, fait un pacte avec le démon, qui lui verse l'or à pleines mains : dans dix ans, Hundweil doit appartenir à la puissance infernale. Le terme expiré, ses douze filles se dévouent pour lui et obtiennent une prolongation de douze ans. Cette nouvelle époque arrivée, plus de grâce pour Hundweil, il devient la proie de Satan, qui réclame aussi ses douze filles; elles sont vouées au diable, il est vrai, mais elles se sont vouées pour sauver leur père, et elles sont toujours demeurées sages et vertueuses. Un saint révéré dans la contrée, le bienheureux saint Gal, devient leur protecteur. Par un accord entre le saint et le démon, les vierges sont plongées dans un sommeil dont elles ne sortiront que par l'accomplissement de certaines conditions si difficiles à remplir, que l'on reconnaît facilement qu'elles sont dictées par l'esprit malin.

On a encore de Spiess : Petrillon, histoire de revenants, in-12, 1796. — Le petit Pierre, 4 vol. in-12.— Théodore (épisode de la vie de Spiess), 2 vol. in-12, 1797.— Les Esprits de la montagne, in-12, 1799.—Voyages dans la caverne du malheur, 2 vol. in-12, 1801.— * Les Chevaliers du lion, 6 vol. in-12, 1805.— * Benno d'Elzembourg, 4 vol. in-12, 1806. — Auguste et Julie, in-18, 1835.

STAAL (Mlle Marguerite J. Cordier Delaunay, comtesse de), née à Paris vers 1693, morte en 1750.

MÉMOIRES DE MADAME DE STAAL, *depuis* 1715 *jusqu'en* 1720, *écrits par elle-même*, 4 *vol. in*-12, 1755. — Ces mémoires, imprimés après la mort de leur auteur, sont écrits avec autant d'agrément que de finesse ; on y trouve de l'élégance, de la simplicité, de l'esprit et du naturel; en les lisant, on fait un cours de morale pratique, car il y a de temps en temps des aperçus du cœur humain qui montrent une femme accoutumée à regarder de près et les autres et elle-même.

RECUEIL DE LETTRES DE MADEMOISELLE DELAUNAY AU CHEVALIER DU MÉNIL, AU MARQUIS DE SILLY ET A MONSIEUR D'HÉRICOURT, ETC., 2 *vol. in*-12, 1801. — Ces lettres sont au nombre des modèles du genre épistolaire : celles adressées au chevalier du Ménil plaisent par un heureux abandon; celles adressées au marquis de Silly et à M. d'Héricourt inspirent beaucoup d'intérêt.

STAËL-HOLSTEIN (Anne-Louise-Germaine Necker, baronne de), née à Paris le 22 avril 1766, morte le 14 juillet 1817.

DELPHINE, 4 *vol. in*-12, 1802; *VIIIe édition*, 3 *vol in*-8, 1820. — Il est dangereux d'attribuer à des personnages que l'on met en

scène tous les genres de supériorité, c'est beaucoup promettre, et du moins faut-il être sûr de tenir parole. Léonce est au juste le premier homme qui existe; Delphine est précisément la première des femmes possibles, et c'est une chose tellement convenue, qu'eux-mêmes l'avouent de fort bonne grâce, l'un pour l'autre et chacun pour soi. Nous sommes bien fâchés de ne pouvoir adopter sur Léonce, ni son avis, ni celui de Delphine; mais, en conscience, il n'y a d'extraordinaire en lui que son amour-propre et son imperturbable personnalité. Il se résigne à tous les sacrifices qu'on lui prodigue; mais il s'abstient d'en faire aucun, tant il se respecte. Tremblant devant les caquets qu'il appelle l'opinion, il se fâche quand Delphine est compromise, et c'est lui qui la compromet sans cesse. Abusé par les calomnies, il ne l'a point voulue pour épouse; désabusé, il la veut pour concubine. Bien plus, dans l'église où il vient de voir une victime de l'amour s'arracher au monde pour expier sa faiblesse, dans cette même église, où jadis il forma devant Delphine au désespoir un lien qui subsiste encore, il s'efforce d'arracher à celle dont il a causé l'infortune tout ce qu'il lui a laissé, l'honneur et le droit de ne point rougir. Delphine est aussi vaine que Léonce; mais elle est du moins spirituelle et généreuse; elle réfléchit peu sur sa conduite, mais sa bonté va plus loin que son imprudence, qui toutefois est exessive. Elle comble de bienfaits sa rivale. Cette rivale meurt, Léonce est libre : épousera-t-il Delphine? non; ce n'est pas à quoi il songe. C'est le temps de notre révolution : la guerre vient d'éclater, les ennemis sont à Verdun; Léonce les joint, afin de punir les Français qui ont changé de gouvernement sans sa permission. Par malheur il est pris les armes à la main; c'est son premier et son unique exploit. Après d'inutiles efforts pour lui sauver la vie, Delphine lui donne la sienne. Dans la prison, sur le char funèbre, au lieu du supplice, elle l'accompagne, l'exhorte, et meurt avec lui. Ce dénoûment est trop fort pour être pathétique; mais la nullité de Léonce, qui n'est à tous égards qu'un héros passif, relève le courage actif et sans bornes de la véritable héroïne. Autour de cette figure principale sont habilement groupés d'autres personnages. L'auteur peint avec des couleurs aussi vives que variées cet égoïsme adroit et caressant, cette science de vivre de Mme de Vermont, et le sec bigotisme de sa fille, épouse de Léonce; la dévotion pleine d'amour de Thérèse d'Ervins; la sagesse modeste de Mlle d'Albémar, et la raison ferme de Lebensey. Dans chaque lettre, à chaque page, on trouve des idées fines ou profondes; mais nous ne saurions admettre le principe qui sert de base à tout l'ouvrage. Non, l'homme ne doit point braver l'opinion, la femme ne doit point s'y soumettre; tous deux doivent l'examiner, se soumettre à l'o-

pinion légitime, braver l'opinion corrompue. Le bien, le mal sont invariables : les convenances qui assujettissent les deux sexes diffèrent entre elles, comme les fonctions que la nature assigne à chacun des deux; mais la nature ne condamne pas l'un au scandale et l'autre à l'hypocrisie; elle leur donne la vertu pour les inspirer, la raison pour guider la vertu, et toutes les convenances s'arrêtent devant ces limites éternelles.

Une autre partie de ce roman a été publiée sous le nom de Delphinette, ou le Mépris de l'opinion, par J. B. Dubois, 3 vol. in-12, an XII. C'est une production au-dessous du médiocre.

CORINNE, ou *l'Italie*, 3 *vol. in*-12, 1807; *XV*e *édition, in*-8, 1838. — Il ne faut pas toujours exiger des romans la représentation exacte de ce qui se passe habituellement dans la société, ce serait prescrire au talent des bornes trop étroites; le privilége de la fiction est d'embellir son sujet. Le grand point à obtenir, c'est de s'élever quelquefois jusqu'au beau idéal, sans blesser les bienséances. Madame de Staël nous paraît avoir triomphé heureusement de cette difficulté, et c'est un éloge dont nous nous empressons de lui payer le tribut. Elle a bien senti que son héroïne, capable de braver les préjugés reçus par la publicité de ses affections, ne devait pas avoir été soumise aux principes d'une morale bien sévère. Elle lui a donné une éducation particulière qui, développant de bonne heure en elle l'enthousiasme des beaux-arts et l'amour immodéré de la gloire, l'a conduite enfin à sacrifier à ses irrésistibles penchants jusqu'à son véritable nom. Corinne, ainsi affranchie des principaux liens de la dépendance sociale, se trouve lancée dans le monde, parfaitement libre de se livrer à toutes les impulsions de son génie. Improvisatrice admirable, poëte inspiré, actrice sublime; la peinture, la danse, la musique, les connaissances les plus variées et le goût de la littérature, elle possède à un degré éminent tous les moyens de célébrité et de séduction. Si une telle femme vient à aimer, on ne sera ni surpris ni choqué de la véhémence, de l'exaltation, de tout l'éclat enfin qui signalera son attachement. Brillante de jeunesse et de beauté, conduite sur un char de triomphe au Capitole, où elle va recevoir la couronne immortelle due aux talents et au génie, c'est au milieu de la pompe, du tumulte et de l'ivresse de cette fête éclatante, qu'elle frappe les regards et le cœur de celui qui doit partager avec elle et les enchantements et les infortunes d'une grande passion. Cette exposition dramatique et pittoresque, en plaçant le principal personnage dans le plus beau jour, lui imprime le grand caractère qui le distingue, et, à cet égard, les convenances de l'art ne sauraient être mieux remplies. Mais cette femme consacrée pour ainsi dire à l'admiration publique, dégagée de presque

toutes les entraves sociales, et si avide d'hommages, peut-elle faire le bonheur d'un homme sensible, généreux, délicat, et qui attache autant de prix aux vertus privées qu'aux qualités extérieures les plus séduisantes? Lord Nevil, sous le beau ciel de l'Italie et sous le charme de Corinne, ne cesse de porter au fond du cœur l'amour de sa patrie et le souvenir religieux d'un père adoré qui aurait sévèrement réprouvé une alliance étrangère. Son devoir le rappelle en Angleterre, et c'est là qu'il trouve enfin le terme de ses irrésolutions. C'est là que l'auteur a placé la rivale de Corinne, en faisant ressortir la différence des caractères par des oppositions habilement contrastées. La douce et modeste beauté de Lucile Edgermont, cette fraîcheur de jeunesse qui tient encore à l'enfance, cette pureté d'âme, cette fleur d'innocence que le souffle des passions n'a point encore tourmentée, ces penchants vertueux que suppose une naissance distinguée, développés par une éducation un peu sérieuse, on voit que tout cela promet un bonheur tranquille, le bonheur de toute la vie, bien préférable à la brûlante ivresse de quelques instants de délire. C'est le passage d'une atmosphère enflammée à un air doux et suave qui rafraîchit et qui console. En un mot, Corinne était le personnage poétique de l'ouvrage, Lucile en est le personnage moral, et c'est ainsi que l'auteur a trouvé le moyen d'intéresser par des convenances encore supérieures aux beautés de l'art. — Le roman de Corinne est trop connu pour que nous fassions l'analyse des événements qui en composent l'ensemble. Nous observerons seulement certains détails que l'on saisit plus particulièrement à une lecture réfléchie. L'éloge ou la censure ne sauraient qu'y gagner. On a bien plus remarqué, dans l'ouvrage de Mme de Staël, la partie romanesque et sentimentale, que la partie relative à la littérature et aux beaux-arts. Cependant celle-ci contient beaucoup de morceaux remplis d'éloquence, de chaleur et de vérité. Il serait inutile de les citer ici; nous nous contenterons d'indiquer tous les chants improvisés de Corinne, la description des monuments de Rome, celle du Vésuve et de Pompéia. Mme de Staël ne parle point des arts en termes scientifiques, dont le vain étalage semble insulter à l'ignorance du commun des lecteurs; elle s'exprime avec le goût et le sentiment du beau et du vrai qui ne sont nullement étrangers à tous ceux qui ont des sensations et des idées. Il y a quelquefois un peu de grandiose dans sa manière, mais c'est Corinne qui parle; et quand il est question des procédures du génie, on n'est pas choqué de trouver dans les expressions quelque chose de sublime et d'aérien. La littérature de ce pays enchanteur, de cette terre classique qui a conservé en Europe le feu sacré que la décadence de l'empire d'Orient, l'invasion des barbares

et de longues discordes civiles avaient laissé étouffer sous des monceaux de ruines, était bien digne d'occuper le pinceau de Mme de Staël. Elle a dignement célébré tous les gens de lettres qui ont illustré l'Italie; mais, en les comparant à ceux des autres nations, nous reprocherons cependant à Mme de Staël d'avoir parlé un peu trop négligemment de la France, et d'avoir consacré au théâtre anglais quelques hommages exagérés, qu'une saine critique ne saurait avouer. Il ne faut pas toujours prendre de grands effets pour des efforts de génie, et des convulsions sont, au moral comme au physique, des excès dangereux de sensibilité.

LETTRES DE NANINE A SINPHAL, *in*-12, 1818. — Ce roman est le premier ouvrage de Mlle Necker, qui le composa à l'âge de dix-huit ans. Dans cet essai d'une plume devenue si justement célèbre, on ne voit point de ces observations fines et délicates que les femmes trouvent presque sans y penser, lorsqu'elles ont acquis cette expérience du monde et que leur donne celle de leur propre cœur; mais on y découvre des tournures originales, des pensées mélancoliques, et cette affectation à donner un air de profondeur aux choses les plus simples, dont Mme de Staël ne s'est jamais corrigée, dans le temps même où la supériorité de son talent lui permettait d'exprimer clairement et élégamment les pensées les plus profondes. En un mot, les Lettres de Nanine, depuis la première jusqu'à la dernière page, n'offrent que la peinture des émotions de l'amour; il n'y a que cela, absolument que cela, et cependant on les lit avec une sorte d'intérêt, parce que cette lecture vous reporte, comme malgré vous, vers ce temps heureux où la vie se compose tout entière d'un sentiment. Les Lettres de Nanine ne font pas partie des OEuvres de Mme de Staël, et leur authenticité n'est pas parfaitement établie; mais il paraît aujourd'hui hors de doute que ces Lettres sont bien de l'auteur de Corinne.

On a encore de Mme de Staël : Zulma et trois Nouvelles, précédées d'un Essai sur les fictions, in-8, 1813. — Les trois Nouvelles sont : Mirza, Adelaïde et Théodore, et l'Histoire de Pauline.

STENDHALL, pseudonyme de BEYLE.

STERNE (Lawrence), célèbre littérateur anglais, né à Clonmel, en Irlande, le 24 novembre 1713, mort le 18 mars 1768.

VOYAGE SENTIMENTAL, *trad. par Fresnais*, 2 *vol. in*-12, 1769. — *Le même, nouv. édit., suivie des Lettres d'Yorick à Élisa*, 2 *vol. in*-4, *fig.* 1799. — Aimez-vous Sterne? Sterne, simple et bon, courant le monde, livrant avec délice sa pensée à un vague aban-

don, étudiant les petits faits de l'âme; et, au milieu de scènes si attachantes, se mettant lui-même en scène, avec une ravissante bonhomie, parce que lui, Sterne, ou Yorick, a éprouvé et senti ce que chacun de nous, à sa place, aurait pu éprouver ou sentir.... Vous souvient-il combien il y a de délicatesse et d'émotion d'un cœur honnête dans l'échange de sa tabatière, à lui Sterne, avec la tabatière en corne du bon vieux moine? Qu'il y a de crainte et d'abandon pudique à la fois, dans son entrevue avec la fraîche et gentille soubrette en petit bonnet, en simple tablier! Que de larmes dans le récit de la mort du chien de l'aveugle! Que de mélancolie dans les pensées qu'éveille le chant plaintif du sansonnet, qui veut la liberté de l'air! Et puis, que de laisser-aller dans cette rencontre du fifre français, si bon, si franc, si jovial! Et quel exquise sensibilité dans ces entretiens avec la pauvre Marie, pauvre folle, si émue, si à plaindre, et qui, assise sur un banc, sa petite chèvre à côté d'elle, au bord de la route de Moulins, jouait sur son chalumeau sa plaintive chanson du soir. — Aimez-vous Sterne? Sterne qui donnait, comme il le dit lui-même, carte blanche à son imagination, à sa sensibilité, à son génie, quelque nom qu'on veuille lui donner, et qui ne s'en fait nul souci; Sterne qui, monté sur son dada, le laissant prendre la course, aller l'amble, caracoler, trotter ou marcher d'un pas triste et languissant, selon ce qui lui plaisait le mieux, et qui, ainsi chevauchant avec sa bonhomie, son laisser-aller, sa sensibilité, arrive au milieu des pompes de Versailles, où on le prend, lui aussi, pour un fou de cour!... Pauvre Yorick.

S'il existe un livre dont l'auteur, profond sans y penser, et jovial sans chercher à l'être, intéresse en nous initiant à tous les caprices d'une imagination vagabonde, cache une douce philosophie sous l'apparence du récit exact et minutieux de ses sensations, et se joue tout à la fois du lecteur et de lui-même, c'est sans contredit le *Voyage sentimental*, vrai petit chef-d'œuvre, éternel désespoir de ses imitateurs. Il n'y a qu'une voix sur le mérite de cet ouvrage; mais ce que bien des personnes ignorent, c'est que Lafleur, le fidèle jockey, l'ami, le compagnon d'Yorick, n'est point un être purement fantastique. Ce brave homme naquit en Bourgogne; dévoré dès son enfance de la passion des voyages, il fuit à dix ans le toit paternel pour courir le monde. Son physique était agréable; il avait aussi peu de besoins que de désirs : un morceau de pain, un peu de lait, une botte de paille pour lit, suffisait à son ambition. Il mena cette vie vagabonde jusqu'à l'âge de dix ans, qu'un soldat l'enrôla sur le Pont-Neuf. Il battit six ans la caisse dans les troupes françaises, déserta sous un habit de paysan, arriva à Montreuil-sur-Mer, et fut présenté à Sterne tout

couvert de haillons, la tête haute, l'œil vif, le teint vermeil, et fut agréé. Lafleur donnait de précieux détails sur Sterne. « Il y avait, disait-il, des moments où mon maître paraissait plongé dans une profonde mélancolie; alors il avait si rarement besoin de mes services, que je me hasardais à entrer sans être appelé, et à lui suggérer ce que je jugeais le plus propre à le distraire; il souriait et je voyais que je le rendais heureux. D'autres fois on eût dit que ce n'était plus le même homme, le ciel de la France opérait sur lui, et il s'écriait : Vive la bagatelle! Ce fut dans un de ces moments qu'il fit connaissance avec la petite grisette du magasin de gants, qui vint le voir chez lui à plusieurs reprises. L'âne mort n'est pas une invention; le pauvre homme en pleurs était aussi simple et aussi intéressant que mon maître le dit. La pauvre Marie, hélas! n'est pas une fiction; lorsque nous la rencontrâmes, elle se roulait à terre comme un enfant et se couvrait la tête de poussière; malgré cela elle était charmante. Mon maître l'aborda avec bienveillance et la prit dans ses bras; elle revint à elle, lui raconta son malheur et versa des larmes. Marie se dégagea alors doucement et lui chanta un cantique à la Vierge. Mon pauvre maître se couvrit le visage de ses mains et la conduisit jusqu'à sa chaumière. Il y trouva la vieille femme et lui parla sérieusement.... Je leur portais tous les jours des aliments de l'hôtel, et lorsque mon maître quitta Moulins, il laissa à la mère ses bénédictions et un peu d'argent. J'ignore combien; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il donnait toujours plus qu'il ne pouvait. »

Mademoiselle de Lespinasse a donné une suite au Voyage sentimental de Sterne, en deux chapitres, imprimés dans le tome II des OEuvres posthumes de d'Alembert, et réimprimés depuis dans quelques éditions des OEuvres de Sterne, notamment dans celles de 1818 et de 1825-27.

LA VIE ET LES OPINIONS DE TRISTRAM SHANDY, *trad. par Fresnais, 4 vol. in-12*, 1786. (La première édition originale a paru en 9 volumes, vers 1785.) — Tristram Shandy n'est pas une histoire, mais un recueil de scènes, de dialogues, et de tableaux plaisants ou touchants, entremêlés de beaucoup d'esprit et de beaucoup de connaissances originales. La singularité de cet ouvrage, l'étonnement des lecteurs qui ne pouvaient concevoir le but de la publication, la sagacité de ceux qui s'efforçaient de trouver un sens à des passages qui n'en avaient réellement aucun, c'en était assez pour donner à ce livre une vogue extraordinaire. Les gens du monde surtout admirèrent l'originalité de ce piquant écrit, ses caractères bizarres, l'air de mystère dont il est empreint, sa philosophie profonde, sa gaieté folle et souvent même licencieuse. Le principal personnage est un M. Shandy, esprit tout à la

gasin de Tanger. — La seconde histoire est celle du marin breton Kernock, qui commence à quinze ans sa carrière sur un navire destiné à la traite. Un jour le capitaine tombe à la mer; Kernock, son lieutenant, qui était entré précisément dans sa chambre au moment où cet accident arriva, n'en put donner aucune explication; il fit intervenir la Providence, prit le commandement du bâtiment, dont il changea la destination, et l'arma en course pour son compte. Kernock fut heureux; il fit nombre de voyages avantageux, d'où il ramena une belle fille nommée Mélie, qui l'aima passionnément, qu'il battait souvent, et à laquelle il donna de grands coups de poignard, le tout par excès d'amour. Après plusieurs combats, plusieurs pillages et incendies de navires, Mélie est coupée en deux par un boulet de canon; mais sa mort fut très-utile à l'équipage, car son corps servit à boucher une voie d'eau, et sauva le bâtiment d'une perte imminente. Pour dernier exploit, Kernock se rend maître d'un galion espagnol qui l'enrichit; il se retire dans sa paroisse natale, où il achète de beaux biens, et fait une fin honnête en laissant au curé une partie de ses richesses, à la charge de prier pour le salut de son âme.

LA COUCARATCHA, 4 *vol. in*-8, 1832-34. — La Coucaratcha est une mouche d'une espèce particulière à l'Espagne, non comme insecte, mais comme tradition populaire. Cette mouche n'est qu'intellectuelle; elle met celui qu'elle pique en train de babil et de gaieté; rire et conter sont les prodromes du mal, mal charmant, qui n'est connu que des peuples à imagination, à poésie. La Coucaratcha fait les Espagnols causeurs, rieurs, conteurs, spirituellement bavards; les Espagnols sont bien heureux! — Dans le livre de M. Sue, la Coucaratcha est une conteuse infatigable, qui entasse les personnages les plus vicieux, les plus démoralisés, selon la morale humaine. Dans cet optique, se montre tour à tour Ulrick, matelot qui tua sa mère, et que l'Océan refuse de porter; car à peine est-il sur un vaisseau qu'il se soulève et mugit. Pour apaiser le grain et sauver son capitaine, le coupable se précipite à l'eau; à peine est-il noyé, que le vent tombe et la mer se calme. — Les Aventures de Narcisse Gelin, ainsi que celles de Claude Belissan, sont prodigieusement plaisantes. Le premier, fils d'un bonnetier, s'embarque pour trouver la poésie; il est pendu. Le second, pour conquérir l'indépendance d'un homme, il est mangé par les anthropophages. — Le Cheval noir et le Chien blanc est l'histoire d'un mari jaloux comme on en voit tant. — Navarin est une description riche et fidèle de ce noble souvenir. — Crao est une nouvelle dont le dénoûment est fort dramatique. — Le Remords est une pochade qui semble tracée par une femme. — Le dernier de ces contes est l'Ami Wolf, qui, à la fin d'une orgie,

conte à un Français un crime dont il s'est rendu coupable, et le lendemain le provoque à un combat à mort, tout en l'aimant, afin qu'un seul ait son secret, lui ou son adversaire. Wolf n'a chargé qu'un pistolet, il choisit l'autre, et se laisse tuer avec un sang-froid, une volonté, une volupté inexprimables.

LA SALAMANDRE, *roman maritime*, 2 *vol. in*-8, 1832. — Mettre en scène le triomphe du mal, tel est le but que M. Eugène Sue paraît s'être proposé dans ses ouvrages. La Salamandre est une de ces productions frénétiques que l'on ne peut trop signaler à l'animadversion de toute âme honnête, dont le cœur se soulève à la lecture du récit de crimes commis pour l'infernal plaisir de les commettre. Ce livre, où le crime triomphe toujours aux dépens de la vertu, est au moins aussi dangereux dans son genre, que certains ouvrages que la pudeur défend de nommer. — L'imagination la plus délirante ne peut rien créer de plus infernal que le caractère de Szaffie, ne peut rien écrire de plus atroce que le traitement infligé par les matelots au jeune mousse Misère, de plus infernalement vrai que l'orgie des matelots de l'auberge de Saint-Michel; ne peut rien tracer de plus saisissant que les douleurs poignantes de la pure, de la chaste et de l'aimante Alice. La description de la vie d'Orient fait un moment diversion à ces scènes d'horreurs, mais elle ne peut dédommager du serrement de cœur que l'on éprouve à la lecture de cette monstrueuse production. M. Sue possède cependant le talent de faire des hommes qui vivent, que l'on connaît, que l'on reconnaît: son marquis de Longetour, qu'il a su rendre à la fois ridicule et intéressant, est une création très-originale; maître Lajoie, le Parisien, Bouquin, Garnier, et même le vieux Calier, sont des êtres vivants, ayant chacun leur caractère, leur individualité, leur cachet. La scène de Bouquin et du commissaire est un modèle d'observation fine et franche en même temps. Mais malgré tout le talent dépensé avec profusion par l'auteur, nous persistons à dire que son livre est une triste production. — Le sujet est en grande partie tiré du naufrage de la Méduse, publié par Corréard.

LA VIGIE DE KOAT-VEN, *roman maritime*, 4 *vol. in*-8, 1834. — En cherchant à donner au lecteur une idée du roman de la Salamandre, nous croyions qu'il n'était pas possible d'entasser plus de monstruosités qu'il s'en trouve dans ce livre. Nous nous étions trompés. M. Eugène Sue s'est surpassé dans la Vigie de Koat-Ven, que nous ne nous sentons pas le courage d'analyser. C'est bien assez d'avoir sali notre imagination par la lecture de cette nauséabonde production, sans être encore obligé d'entrer dans tous les détails de la plus profonde immoralité qui en souille toutes les pages. M. Eugène Sue est sans contredit un auteur d'un grand

talent, et il en fait preuve dans le voyage guerrier de la sylphide; mais c'est un talent que les âmes honnêtes ne sont pas tentées de lui envier, après avoir lu la plupart de ses productions. Dans celle-ci, c'est encore la vertu qui est malheureuse et le vice triomphant. Il est vrai que l'auteur affiche contre ce résultat une colère très-honorable; mais on s'aperçoit tout de suite qu'il s'en est consolé depuis longtemps, à voir tout ce qu'il donne au vice et tout ce qu'il enlève à la vertu.

ATAR-GULL, *in*-8, 1831. — Après avoir reculé devant la tâche d'analyser le roman de la Salamandre et celui de la Vigie de Koat-Ven, peut-être sera-t-on surpris de nous voir entreprendre celle du roman d'Atar-Gull, que l'on peut classer dans la même catégorie. Nous étions, en vérité, bien tenté de nous dispenser de faire connaître avec quelques détails cette production; mais on nous fait observer qu'il faut bien que le genre adopté par M. Sue soit du goût de quelques personnes, puisqu'il trouve des lecteurs, et que, ne fût-ce que pour ceux-là, nous ne pouvons nous dispenser d'analyser Atar-Gull. Notre publication ayant pour but de contenter la curiosité de toutes les classes de lecteurs, nous allons, pour la satisfaction de ceux qui aiment le genre de M. Sue, indiquer en peu de mots le sujet de ce roman. — L'attention se divise sur quatre personnages principaux. Le premier est M. Benoît, capitaine et propriétaire du brick la Catherine, honnête négociant, de mœurs douces, bon père, bon époux, incapable de faire le moindre mal à son prochain, qui fait le commerce du *bois d'ébène* (la traite des noirs), qu'il va prendre sur la côte d'Afrique et qu'il transporte aux Antilles. A peine a-t-il complété son chargement, qu'il est accosté par le pirate Brûlart, le second acteur du drame, terrible figure, dont la création appartient tout entière à M. Sue, qui a trouvé pour la peindre des couleurs sanglantes que nous renonçons à reproduire. Brûlart confisque à son profit le brick et la cargaison de M. Benoît. Dans cette cargaison se trouve Atar-Gull, jeune et beau nègre, qui devient l'esclave du colon M. Will, lequel, pour se débarrasser d'un *capital improductif* et retirer une partie de sa valeur, a dénoncé pour un crime supposé un vieux nègre que l'autorité condamne à mort. C'était le père d'Atar-Gull. Celui-ci s'attache à M. Will, remplit avec empressement tous ses devoirs, et finit par s'installer chez lui comme esclave favori. Bientôt M. Will voit mourir sous ses yeux sa fille, sa chère Jenny, la veille de son mariage; son gendre, sa femme; la mortalité frappe ses nègres, ses bestiaux; l'incendie dévore ses habitations; enfin, presque ruiné, il quitte la Jamaïque, vient en France, toujours accompagné d'Atar-Gull, devenu son ami, son bienfaiteur; car, à Paris, c'est le travail du nègre qui fait vivre le

colon. C'est là, quand sa vie défaillante l'abandonne de jour en jour, quand, privé de la parole par l'émotion d'un horrible malheur, il est isolé du monde et n'a plus qu'Atar-Gull, c'est là qu'un soir il apprend d'Atar-Gull lui-même quel serpent il traîne après lui depuis tant d'années, quel sentiment entretenait le dévouement de toutes les heures, quelle main lui a ravi sa famille, ses biens, son pays. Il vit encore quelque temps avec le monstre qui le tient dans ses serres, et puis il le laisse héritier de ses biens. Atar-Gull, vénéré de tous ceux qui ont connu son maître, obtient peu de jours après la mort de celui-ci, le grand prix fondé par M. Montyon pour récompenser la vertu!.... Histoire effroyable et immorale s'il en fut, et digne des amateurs du genre de M. Sue.

LATRÉAUMONT, 2 *vol. in*-12, 1837. — Dans ce roman, l'auteur s'est abstenu de soutenir le triomphe du vice, et nous lui en adressons nos sincères félicitations; ce n'est pas cependant que ce roman soit très-chaste, tant s'en faut; mais au moins on peut le lire sans dégoût. La scène s'ouvre dans le palais de Versailles, où nous voyons Louis XIV en déshabillé qui se glisse par un couloir mystérieux vers une cachette d'où l'on peut entendre tout ce qui se dit dans l'appartement des filles d'honneur. Elles s'entretiennent en ce moment du mérite des jeunes seigneurs de la cour, et quelques éloges, qui ont pour objet de jeunes et beaux courtisans, éveillent dans le cœur du monaque l'envie et la jalousie. Bientôt son orgueil reçoit une vive atteinte; on ose mettre en parallèle avec le monarque un simple gentilhomme. Louis de Rohan, et c'est à lui que reste l'avantage; Louis de Rohan, qui n'est que grand veneur, est déclaré dans ce conseil intime plus beau et plus aimable que le roi de France. Louis XIV sort furieux de sa cachette, jurant de châtier l'insolent bonheur de l'homme qu'on lui préfère. Humilié par le monarque, le grand veneur donne sa démission de son emploi devant toute la cour, et se retire avec des idées de vengeance. Une secrète conjuration se tramait alors contre la puissance de Louis XIV; l'âme du complot était en Hollande, et la Normandie devait lever l'étendard de la rébellion. Un certain Latréaumont, gentilhomme normand, s'était fait l'agent de cette entreprise, à laquelle il fallait un chef capable d'imposer à la multitude et d'entraîner les masses par l'éclat de son nom et de son rang. Ce Latréaumont était un homme de sac et de corde, plein de vices, mais hardi partisan, brave jusqu'à la témérité, et d'une force de corps prodigieuse. Il eut occasion de se lier avec Louis de Rohan, et celui-ci devint le chef d'une révolte qui avait peu d'éléments et peu de chances de succès. Le complot, avant d'être mûr, fut vendu par un traître : on sait avec

quelle activité le roi fit poursuivre le procès et exécuter la sentence qui condamna les rebelles à la peine de mort. Louis de Rohan, le chevalier des Peaux, et une femme, Mlle de Vilars, eurent la tête tranchée; un professeur hollandais, nommé Ven-den-Euden, fut pendu; Latréaumont s'était fait tuer en se défendant contre les gens qui vinrent l'arrêter à Rouen. — Quoique le nom de Latréaumont serve de titre au roman, ce personnage n'est pas le principal du livre; on y en voit figurer plusieurs autres dont le caractère est développé avec un grand soin, et sur lesquels s'attache un puissant intérêt. Ainsi, des Peaux et Mlle de Vilars sont deux charmantes figures dessinées avec beaucoup d'art, deux amants qu'une fatalité cruelle entraîne à leur perte au moment où ils allaient goûter un bonheur longtemps attendu. A côté de Louis de Rohan, le plus brillant héros de l'épopée, apparaît une touchante jeune fille, Mlle d'O...., le bon ange méconnu, qui se dévoue à celui qu'elle ne peut sauver, et dont l'amour n'est découragé ni par le dédain ni par l'ingratitude. Ven-den-Euden, sa fille Clara-Maria, et l'avocat Nazelles qui trahit la conspiration, occupent le second plan. Le roman est divisé en chapitres qui forment une suite de tableaux dans lesquels l'intérêt est habilement varié.

On attribue encore à M. Sue : Cécile, in-12, 1835.

SURR (Thomas-Skinner), littérateur anglais.

LE VISIONNAIRE, ou *la Manie des prodiges*, *traduit par Mme de Sennevas*, 4 *vol. in*-12, 1813. — Les amateurs du merveilleux, de spectres, de fantômes et d'apparitions, trouveront dans ce roman de quoi contenter leur goût; cavernes et souterrains, ombres évoquées, squelettes et ossements, mains froides qui s'appliquent à l'improviste sur le visage d'un malheureux égaré la nuit dans un vaste souterrain, cris plaintifs, gémissements, en forment les principaux incidents. Toute cette fantasmagorie a pour but de ramener au parti du duc de Bragance un jeune seigneur portugais et son gouverneur; celui-ci, d'un esprit ferme et éclairé, est inaccessible à tous ces vains prestiges; on s'en débarrasse en lui faisant rompre le cou dans un précipice; l'élève se laisse ensuite subjuguer et entre dans la conjuration du duc de Bragance. Cette conjuration a le plus heureux succès; mais un partisan des Espagnols séduit de nouveau le jeune seigneur, qui conspire avec son père contre le duc. La conspiration est découverte, le père et le fils sont arrêtés, condamnés à mort, et vont subir leur supplice, lorsque la clémence du duc de Bragance les soustrait au bourreau et les envoie en France, où ils sont enfermés dans une prison d'État.

Si l'on ajoute à ce qui précède une femme perdue, une fille pendue, une jeune femme charmante brûlée vive, une veuve intéressante ensevelie au fond de la mer par une horrible tempête, on aura un avant-goût de toutes les beautés sombres qu'offrent les quatre volumes du Visionnaire.

On a encore de Surr : Barnwell, 3 vol. in-12, 1799. — Splendeur et Souffrance, 3 vol. in-12, 1807. — Le même sous le titre de : Latimore, ou le plus infortuné des hommes au sein de l'opulence et des grandeurs, 3 vol. in-12, 1808. — Un Hiver à Londres, 3 vol. in-12, 1810. — * L'Ermite rôdeur, 2 vol. in-12, 1823. — * L'Ermite en Écosse, 2 vol. in-12, 1826. — * L'Ermite en Irlande, 2 vol. in-12, 1826.

SWIFT (Jonathan), littérateur anglais, né à Dublin le 3 novembre 1667, mort le 30 octobre 1745.

VOYAGES DU CAPITAINE LAM. GULLIVER EN DIFFÉRENTS PAYS ÉLOIGNÉS, *traduit par l'abbé Guyot Desfontaines*, 2 *vol. in*-12°, 1727. — Considéré comme une œuvre de pure imagination, cet ouvrage a tant de charmes, et on le lit si souvent comme tel, qu'une bibliothèque de romans passerait pour incomplète si l'on n'y trouvait pas les Voyages de Gulliver. Ce livre eut un succès prodigieux lors de sa publication; jamais, peut-être, ouvrage n'eut autant d'attrait pour toutes les classes de la société : les lecteurs du grand monde y trouvaient une satire personnelle et politique; le vulgaire, des incidents bas et grossiers; les amis du romanesque, du merveilleux; les jeunes gens, de l'esprit; les hommes graves, des leçons de morale et de politique; la vieillesse négligée et l'ambition déçue, des maximes de misanthropie sombre et amère. — Le plan de la satire varie dans ses différentes parties. Le voyage à Lilliput est une allusion à la cour et à la politique de l'Angleterre : sir Robert Walpole est peint dans le caractère du premier ministre Flimnap; les factions des torys et des whigs sont désignées par les factions des talons hauts et des talons plats; les petits-boutiens et les gros-boutiens sont les papistes et les protestants. Le prince de Galles, qui traitait également bien les whigs et les torys, rit de bon cœur de la condescendance de l'héritier présomptif, qui portait un talon haut et un talon plat. Blefuscu est la France, où l'ingratitude de la cour lilliputienne force Gulliver à venir chercher un asile, pour ne pas avoir les yeux crevés : allusion à l'ingratitude de la cour d'Angleterre envers Ormond et Bolingbroke, qui furent obligés de se réfugier en France. Les personnes qui connaissent l'histoire secrète du règne de Georges 1er, saisiront facilement les autres allusions.—Dans le voyage à Brobdingnag, la satire est d'une application plus générale, et il est difficile d'y rien trouver qui se rapporte aux événements politi-

ques et aux ministres du temps; c'est un jugement des actions et des sentiments des hommes porté par des êtres d'une force immense, et en même temps d'un caractère froid, réfléchi et philosophique. Le monarque de ces fils d'Anack est la personnification d'un roi patriote, indifférent à ce qui est curieux, froid pour ce qui est beau, et ne prenant intérêt qu'à ce qui concerne l'utilité générale et le bien public. — Dans le voyage à Laputa, on trouve quelques allusions aux philosophes les plus distingués du temps; mais la satire est plutôt dirigée contre l'abus de la philosophie que contre la science elle-même. — Le voyage chez les Houyhnhnms est une diatribe sévère contre la nature humaine, inspirée par l'indignation que Swift éprouvait pour le gouvernement de l'Irlande. Vivant dans ce pays qu'il détestait, où il voyait l'espèce humaine divisée en petits tyrans et en esclaves opprimés; idolâtre de la liberté et de l'indépendance qu'il voyait chaque jour foulées aux pieds, l'énergie de ses sentiments n'étant plus contenue, lui fit prendre en horreur une race capable de commettre et de souffrir de telles iniquités. Cette quatrième partie des Voyages de Gulliver est de beaucoup inférieure aux trois autres.

La réputation des Voyages de Gulliver se répandit promptement en Europe. Voltaire, qui se trouvait alors en Angleterre, en fit l'éloge à ses amis de France, et leur recommanda de les faire traduire. L'abbé Desfontaines entreprit d'en faire une version, et depuis lui on en a fait plusieurs traductions. On a aussi publié en Angleterre une continuation et une imitation des Voyages de Gulliver, ainsi que des parodies, des clefs et des critiques : tout cela est oublié depuis longtemps; mais le chef-d'œuvre de Swift est resté, et d'années à autres on en publie de nouvelles éditions.

LE CONTE DU TONNEAU, *traduit par Van Effen*, 8 *vol. in*-12, *fig. La Haye*, 1785. — Le conte du Tonneau est un roman satirique et allégorique, contre les trois principales communions qu'il y a dans la religion chrétienne. Sous les noms de Pierre, de Martin et de Jean, qui sont les trois héros du livre, il faut entendre l'Eglise catholique, dont saint Pierre a été le premier chef visible; par Martin, l'auteur entend la religion protestante, dont Martin Luther a été le promoteur; Jean représente les réformés, dont Jean Calvin a été le chef. Le frontispice de ce volume représente le théâtre d'arlequin, la chaire d'un ministre, et l'échelle d'un pendu qui harangue la populace pour la dernière fois.

TARBÉ DES SABLONS (Mme).

EUDOLIE, ou *la Jeune malade*, *in*-12, 1822. — La jeune malade est un petit roman orthodoxe dont le style est digne d'éloge, et qui fait infiniment d'honneur au talent et à la piété de Mme Tarbé des Sablons. C'est une longue prière écrite avec beaucoup de soin, dont la lecture est digne de plaire à toutes les jeunes femmes disposées à se mettre en retraite. Eudolie est l'image de la douceur, de la résignation et de la modestie; son âme est pleine de candeur, et toutes ses actions respirent l'innocence. C'est une jeune fille favorablement traitée par la nature et par la fortune, mais que sa mère, uniquement occupée de ses plaisirs, a oublié pendant dix ans au fond d'un couvent; elle y a reçu une éducation excellente et des principes sûrs, qui lui servent de guide dans le monde, où elle est exposée à mille dangers, à mille séductions, auxquels elle échappe par le seul ascendant de sa raison et d'une piété éclairée. Eudolie tombe malade, et pendant dix mois que dure sa maladie, elle offre le spectable le plus touchant de la résignation la plus parfaite. Après avoir lutté courageusement contre le mal qui la conduit lentement au tombeau, elle meurt.... Mais avant de mourir elle a ramené sa mère à la religion, par sa douceur et par ses vertus. — Les événements, les situations, les scènes diverses dont se compose la vie de cette intéressante jeune fille sont racontés si naturellement et avec tant de vérité, que le lecteur croit y assister.

Nous connaissons encore de cet auteur : Sidonie, ou l'Abus des talents, 4 vol. in-12.

TELESFORO DE TRUEBA Y COSIO.

GOMEZ ARIAS, ou *les Maures des Alpujaras*, *trad. par* Mme *Lattimore Clarke*, 4 *vol. in*-12, 1828. — La scène se passe sous le règne d'Isabelle, lorsque les Maures, forcés d'évacuer Grenade, se retirèrent dans les montagnes des Alpujaras, pour continuer au milieu de ces défilés inabordables une guerre qu'ils n'auraient pu soutenir en rase campagne. A côte d'Isabelle et des grandes figures historiques de l'époque, l'auteur a placé trois personnages de son invention, qu'il a peints avec des couleurs vives et frappantes : c'est Gomez Arias, le Maure Elferi de Benastepor, et surtout le renégat Bermudo, création neuve et tragique, qui concourt à amener un dénoûment très-dramatique.

L'ESPAGNE ROMANTIQUE, *contes de l'Histoire d'Espagne*, 2 *vol. in*-8, 1822. — L'espace de temps compris dans ces trois volumes de contes, commence avec le cinquième siècle et finit avec le

dix-septième, et chaque série, de siècle en siècle, est précédée d'un sommaire historique. Dans les vingt-trois contes dont se compose ce recueil, on distingue particulièrement la Cava, les frères Carvajal, et la belle Juive. Dans la Cava, l'auteur a fait un habile emploi de *romanceros;* il a trouvé dans cette épopée anonyme de vives couleurs, qu'il a su fondre adroitement dans son récit : les plaintes de Florende, la colère et les menaces du comte Julien, et surtout la mort de Rodrigo, portent l'empreinte de cette poésie primitive qu'on retrouve à l'origine de toutes les histoires, et que tous les peuples d'Europe fouillent aujourd'hui avec une noble émulation, pour compléter, par les traditions populaires, le tableau du passé.

Nous connaissons encore de cet auteur : Le Castillan, ou le Prince noir en Espagne, 5 vol. in-12, 1829.

TENCIN (Mme Claudine-Alexandrine Guérin de), née à Grenoble en 1681, morte le 4 décembre 1749.

MÉMOIRES DU COMTE DE COMMINGE (*par* Mme *de Tencin, d'Argental et Pont-de-Vesle*), *in*-12, 1732. — C'est un admirable roman, qui peut-être regardé comme le pendant de l'inimitable roman de la princesse de Clèves.

LE SIÉGE DE CALAIS, *nouvelle historique* (*par* Mme *de Tencin et Pont-de-Vesle*), 2 *vol. in*-12, 1739. — Ce roman est plein de délicatesse et de pensées fines; quelques idées d'une licence fort bien gazée, plusieurs portraits bien tracés, et un style qui respire un parfum de bonne compagnie en assurèrent le succès.

LES MALHEURS DE L'AMOUR, 2 *vol. in*-12, 1747. — On assure que Mme de Tencin a retracé dans ce joli roman sa propre histoire.

TERCY (Fanny Messageot, dame), née à Lons-le-Saulnier.

*LOUISE DE SENANCOURT, *in*-12, 1817.—Dans ce roman Mme de Tercy a eu l'intention de prouver, par les fautes et par les malheurs de son héroïne, qu'une éducation à laquelle les lumières de la religion ont manqué, n'est jamais complète sous le rapport de la morale; et elle a mis cette vérité en action dans une histoire extrêmement touchante. Malheureusement, la forme transitoire et décousue du roman épistolaire nuit à l'effet de celui-ci, en surchargeant l'idée principale de digressions et d'incidents qui la compliquent sans utilité. Cependant, cette idée est si importante, l'auteur l'a d'ailleurs présentée d'une manière si propre à émou-

voir le cœur, à ébranler l'imagination; les regrets de Louise sont si amers, et aboutissent à une expiation si entière et si douloureuse; la leçon qui en résulte est si claire et si terrible, que le léger défaut que nous venons de signaler ne laisse presque aucune trace parmi les impressions de la lecture.

On prétend qu'il est plus facile de trouver une femme qui n'ait point eu d'amour que d'en trouver une qui n'en ait eu qu'un seul. Ce petit roman semblerait confirmer la vérité de cette maxime. Louise de Senancourt est une jeune personne accomplie; il est impossible d'avoir plus de douceur, de beauté, de dignité. Mais hélas! une faute, une seule faute qui a marqué son entrée dans le monde, gâte tant de belles qualités. Cependant, le souvenir qu'elle en conserve, les remords qu'elle éprouve, ne la garantissent point d'une nouvelle passion : tant il est vrai qu'une fois accoutumé aux agitations de l'amour, on ne peut se faire à la tranquille monotonie de l'indifférence.

> Je ne regrettais plus l'amant;
> Je regrettais encore l'amour,

a dit une femme poëte, qui apparemment s'y connaissait. Au reste, il y aurait de la cruauté à faire des reproches à la pauvre Louise; incapable de se donner pour ce qu'elle n'est pas, elle avoue tous ses torts à son nouvel amant, et pousse la délicatesse jusqu'à refuser de l'épouser, et, qui pis est, à mourir de chagrin de ce refus.

LA DAME D'OLIFERNE, *nouvelle, in*-12, 1829. — La Dame d'Oliferne est un de ces livres agréables, d'une lecture vive et attachante, d'une touche légère et fine, comme les femmes en savent faire quand elles s'essayent dans le roman. La scène est dans le Jura, au moyen âge. Isoline, vassale du sir Olivier, a su plaire au vaillant baron qui l'a épousée, mais qui bientôt la délaisse pour la dame d'Arlay, veuve de haut parage et belle encore. La pauvre Isoline reste confinée dans le manoir d'Oliferne, tandis qu'Olivier brille dans toutes les joutes et les fêtes du château d'Arlay. Un soir vint à passer près du château d'Oliferne le jeune Robert de Vaudrey, page et filleul du comte Robert de Vienne; il demande à saluer la châtelaine; elle lui offre l'hospitalité; il accepte, et bientôt oublie le départ. Mais un jour le beau page est surpris et tué par l'époux d'Isoline; celle-ci termine ses tristes jours dans un cloître, et Olivier, lui-même se fait moine. — Dans ce cadre bien simple, Mme de Tercy a su retracer de touchantes peintures, et analyser avec bonheur des sentiments d'un grand charme.

On a encore de cet auteur : * Deux Nouvelles françaises, in-12, 1816. — Six Nouvelles, 2 vol. in-12, 1821. — L'Ermite du mont Saint-Valentin, 2 vol. in-12, 1821. —

Chroniques franc-comtoises, 2 vol. in-12, 1831. — Nouvelles Chroniques franc-comtoises, in-8, 1833. — Historiettes et Conversations morales, in-12, 1834.

TERRASSON (l'abbé Jean),
de l'Académie des sciences, né à Lyon en 1670, mort le 15 sept. 1750.

***SÉTHOS**, *Histoire ou vie tirée des monuments, anecdotes, de l'ancienne Egypte*, 3 *vol. in*-12, 1731. — Le roman de Séthos est regardé comme une imitation de Télémaque. Le rapport le plus réel qui existe entre les deux ouvrages, consiste en ce que, dans l'un et dans l'autre, un jeune prince, éloigné du pays où il doit régner un jour, parcourt beaucoup de contrées, s'instruit dans la science des lois et des mœurs, signale en tous lieux sa sagesse et son courage, et rentre enfin dans sa patrie, orné de toutes les connaissances, de toutes les vertus qui peuvent faire un grand roi; mais cette ressemblance du fond disparaît sous la multitude des différences qu'offrent le tissu des événements, la description des lieux, et la peinture des caractères. Voici en quelques mots une idée du sujet.

Séthos, fils du roi de Memphis, est en butte à la haine d'une marâtre, maîtresse absolue de l'esprit de son père. Après avoir été initié aux mystères d'Isis, et avoir acquis par là une science et une sagesse supérieure à son âge, il va, comme volontaire, défendre son pays dont on attaquait les frontières. Dans une affaire de nuit, il est blessé et laissé pour mort par les siens : des soldats ennemis s'emparent de lui, le conduisent à un port de la mer Rouge, et l'y vendent à des Phéniciens, qui l'emmènent à leur suite dans une expédition maritime. Esclave et caché sous le nom de Chères, simple soldat égyptien, il fait des prodiges de valeur, rétablit la paix entre la Phénicie et la Taprobane, et, pour prix de ce service, obtient des deux puissances le commandement d'une flotte, avec laquelle il fait le tour de l'Afrique, où il fonde des établissements et répand les bienfaits de la civilisation. Il visite ensuite le fameux pays des Atlantes, et se rend de là à Carthage qu'il sauve de sa ruine. Ayant ainsi rempli l'univers du bruit de ses exploits et de sa sagesse, il retourne en Égypte, se fait reconnaître, et met le comble à son héroïsme en cédant son trône à l'un des fils de sa marâtre, et à l'autre sa maîtresse, dont il ne pouvait faire son épouse sans porter atteinte à sa gloire.

Toute cette fable est intéressante et bien conduite; il y règne une brillante et sage imagination : le portrait de la reine d'Egypte, en forme d'oraison funèbre, est un portrait que Tacite eût admiré, dont Platon eût conseillé la lecture à tous les rois. La valeur et la générosité du héros ont quelque chose de prodigieux et

d'exagéré, qui ne déplaît pas dans un sujet dont l'époque est très-voisine des siècles appelés fabuleux ou héroïques.

THÉIS

(Étienne-Guillaume, baron de), né à Nantes le 12 décembre 1765.

VOYAGES DE POLYCLÈTE, ou *Lettres romaines*, 3 *vol. in*-8, 1821; 4e *édit.*, 3 *vol. in*-12, 1828. — En publiant cette composition, ouvrage de toute sa vie, M. de Théis a rempli le désir qu'on avait depuis longtemps, qu'un homme de goût entreprît sur les Romains un travail semblable à celui que l'abbé Barthélemy a fait sur les Grecs avec tant de succès. Barthélemy a fait voyager un Scythe parmi les Grecs: M. de Théis a fait voyager un Grec parmi les Romains. Il a choisi l'époque de Sylla pour nous peindre Rome; peut-être aurait-il pu se placer quelques années plus tard, afin d'avoir à faire des tableaux plus riches et plus variés. Cependant on est tenté de l'excuser en songeant que cette époque de Sylla nous offre le spectacle d'une grande lutte entre le peuple et l'aristocratie, dont les détails nous sont moins connus que ceux des guerres du triumvirat. On peut ajouter que c'est le passage de l'austérité républicaine à la corruption, qui présage le despotisme, qu'a voulu peindre M. de Théis. Pour un observateur profond, ces transitions sont les moments les plus importants de l'histoire des peuples. Tout ce qui concerne la vie publique et privée des Romains, les fonctions de leurs magistrats, de leurs pontifes, de leurs commandants militaires, la composition de leurs redoutables armées, les récompenses accordées aux généraux et aux soldats, leurs amusements, leurs spectacles, leurs théâtres, leur littérature, leur philosophie, leurs arts, leurs mariages, leurs esclaves, leurs repas, leur luxe, la somptuosité de leurs palais et de leurs maisons de campagne, leurs vêtements, la toilette des dames romaines, est le sujet de cet ouvrage; et cette énumération, même incomplète, en prouve assez l'utilité et l'intérêt. Nous laisserons le lecteur chercher dans l'ouvrage même le récit des circonstances dont l'auteur a entouré son principal personnage, afin de donner à l'ensemble quelque intérêt dramatique.

MÉMOIRES D'UN ESPAGNOL, ou *Histoire d'Alphonse de Péraldo*, 2 *vol. in*-8, 1818. — Élevé par une mère jeune encore, qui se consacra tout entière à l'éducation de son fils, Alphonse passa sans gradation de l'enfance à l'état d'homme. Il ne connaissait encore de l'amour que ce qu'on en dit dans les romans de chevalerie, lorsque sa jeunesse fut éprouvée par une aventure piquante. Alphonse vivait à la campagne; une femme jeune, belle, chez la-

quelle des talents séducteurs s'unissaient aux grâces les plus touchantes, parut dans le voisinage; une sorte de mystère l'environnait; et à travers des habitudes d'élégance inconnue en province, on remarquait des discours singuliers et des disparates étranges. Cette femme séduisante était la célèbre actrice Rosalba; ennuyée de Madrid, elle avait imaginé de donner à ses plaisirs le piquant de la nouveauté, en jouant pendant quelques semaines le rôle de dame de paroisse. Ce caprice était un jeu pour elle; mais le pauvre Alphonse, éperdu, enivré d'amour, faillit mourir de douleur, lorsqu'après avoir été comblé de faveurs qu'on avait malicieusement réservées pour la veille du départ, il apprit que l'enchanteresse avait disparu pour jamais. Rien de plus vif, de plus voluptueux que les détails des scènes d'amour entre Alphonse et Rosalba; peut-être même ces détails sont-ils un peu trop vifs. De douces consolations ramenèrent le calme dans l'âme d'Alphonse, qui partit pour la Nouvelle-Espagne, pour y recueillir la succession d'un de ses oncles. Peu de temps après son arrivée à Mexico, un incident le força de passer à Manille. Surpris par une tempête affreuse, Alphonse n'a que le temps de se jeter avec deux matelots dans une chaloupe, qui vint se briser sur les côtes d'une île déserte. Les naufragés s'arrangent de leur mieux, et se mettent à construire une barque pour tâcher de regagner la côte espagnole. Lorsque la barque fut achevée, et qu'après y avoir transporté les choses nécessaires, on voulut se placer dedans, on s'aperçut qu'elle ne pouvait contenir que deux personnes. Quel est celui qui se dévouera pour les autres? On tire au sort, et le sort condamne Alphonse à voir partir sans lui ses compagnons, qui, peu de temps après, furent engloutis dans les flots. Resté seul, Alphonse luttait courageusement contre sa destinée, lorsqu'un jour, en se rendant au bord de la mer pour y ramasser des coquillages, il aperçut les débris d'un canot d'une construction singulière, et non loin de là une femme évanouie sur la plage. Le costume de cette femme, quoique bizarre, avait de l'élégance et de la grâce; c'était une jeune insulaire de l'île d'Otaïti, que la tempête avait jetée sur cette côte au moment où elle allait s'unir au souverain d'une île voisine. A son réveil, la vue d'Alphonse lui causa beaucoup d'effroi; elle s'enfuit dans la profondeur du bois, et pendant sept jours elle déjoua les poursuites et les innocentes ruses du solitaire; mais enfin, épuisée de fatigue et de faim, elle fut obligée de se rendre à Alphonse, qui la conduisit dans sa demeure. Ici commencent les amours de l'exilé avec sa charmante compagne, qui, de la défiance passa bientôt au plus tendre attachement. Dès lors, il donna tous ses soins à l'éducation de cet enfant de la nature, qui reçut de lui les premières notions de la religion et de la morale. Dans sa

naïveté, elle s'était livrée sans résistance aux désirs de son ami; mais Alphonse ne voulut point d'une victoire aussi facile. Par une bizarrerie dont on voit quelques exemples, il se créa des obstacles pour avoir ensuite le plaisir de les surmonter. Le maître cependant ne tarda pas à se repentir de ses leçons; on le combattit avec ses propres raisonnements, et la jeune insulaire résista plus longtemps qu'il n'aurait voulu. Les détails de la lutte de cette jeune femme, sa chute et sa punition, le récit des événements qui rendirent Alphonse à sa patrie, doivent être lus dans ce roman plein d'intérêt, où la curiosité, vivement excitée par d'ingénieux développements d'idées, ne se ralentit jamais et est rarement déçue.

MÉMOIRES D'UN FRANÇAIS, 3 *vol. in*-12, 1825. — Charles, jeune Français, revenu dans sa patrie à l'époque où il fut permis aux émigrés de la revoir, devient amoureux d'une femme mariée, qui, se défiant de sa propre sensibilité, fait solliciter et obtient pour Charles un brevet d'officier, avec lequel il part pour l'expédition de Russie. Il a le bonheur de sauver un officier russe; mais bientôt, blessé lui-même et prisonnier, il est transporté chez un puissant seigneur, dont la fille, vêtue de deuil et pleine de prévention contre les Français, refuse même de lui parler; mariée à un officier russe que l'on avait tué, elle accuse tous les Français de sa mort. Cette nouvelle ne tarde pas cependant à être démentie; l'officier convalescent revient dans sa famille, et Charles reconnaît enfin Ladislas, celui à qui il avait sauvé la vie. Dès lors il s'opère un changement total dans la manière d'être de cette famille à l'égard du jeune Français, jusqu'à ce point que Ladislas, dévoré d'ambition et brûlant de se signaler encore dans les combats, ne croit pouvoir laisser à sa femme un meilleur ami que Charles. Mais celui-ci brûlait d'amour pour la femme de Ladislas; vainement il avait combattu sa passion; vainement il voulut fuir; vainement il jurait à Catherine d'être toujours respectueux près d'elle: une circonstance amena leur chute, au moment même où Ladislas expirait pour sa patrie. Cet instant est aussi celui des remords de Catherine; sa tête s'égare, une fièvre cruelle s'empare d'elle; elle meurt bientôt enfin, laissant à son séducteur des regrets que rien ne peut détruire.

THIBEAUDEAU (le comte Antoine-Claire),
né à Poitiers en ...., mort en exil en 1823.

LA BOHÊME, 2 *vol. in*-8, 1834. — Dans ce roman, M. Thibeaudeau a voulu reproduire le premier acte de cette guerre de trente ans, dont le dénoûment fut la ruine de l'indépendance des Bohê-

mes. La Bohême avait précédé Luther dans sa révolte contre l'Église catholique, par Jean Huss et Jérôme de Prague; après de longues années d'une lutte acharnée, les Bohêmes étaient parvenus à faire respecter leur confession, lorsqu'au commencement du XVIIIe siècle l'Autriche et les princes catholiques entreprirent de révoquer leurs concessions et d'étouffer la réforme. La Bohême se souleva et fut encore la première à prendre les armes. Le roman met en scène cette grande lutte, les partis catholique et réformé avec toutes leurs nuances; l'auteur décrit les coutumes du pays et nous transporte au milieu des assemblées publiques. Il a cherché à résumer et à concentrer l'intérêt dans l'héroïne du livre, Catherine, comtesse de Schlinck, épouse du baron de Raedern. Catherine rêve l'affranchissement de son pays. Après la mort de son époux, elle se laisse entraîner à aimer un inconnu, le jeune Wenzel, qui lui-même est passionnément amoureux de la comtesse. Elle décide son amant à travailler avec elle à la liberté de la Bohême; et, unissant leurs efforts, ils parviennent à organiser un parti, qui bientôt est assez fort pour prendre les armes et attaquer Rodolphe II, qui, au milieu des dangers dont il est menacé, s'occupe d'alchimie et d'astronomie. Ce Rodolphe avait eu plusieurs enfants naturels, qu'il faisait étouffer, pour n'être pas embarrassé de leurs prétentions. Un d'eux avait échappé à la cruauté de son père; c'est précisément Wenzel. Ayant forcé le château à la tête des révoltés, il arrive jusqu'à l'empereur qu'il menace de la mort, quand celui-ci le reconnaît pour son fils. Catherine triomphe d'avoir un amant du sang royal et forme l'ambitieux projet de le faire reconnaître par Rodolphe comme son héritier; mais la mort de l'empereur fit avorter ce plan. Dans la dispute pour la succession de Rodolphe, Ferdinand II se rendit maître de Prague et du trône; Wenzel périt dans une bataille; tous les principaux conjurés furent décapités, et Catherine s'exila pour ne pas contempler l'esclavage de sa patrie. La Bohême perdit sa nationalité; elle devint ce qu'elle est encore aujourd'hui, une véritable province exploitée à discrétion par l'Autriche, un royaume nominal dont le roi réside à Vienne.

THIERRY (Mme Augustin).

SCÈNES DE MŒURS ET DE CARACTÈRES AU XVIIIe ET AU XIXe SIÈCLE, *in*-8, 1835. — Sous ce titre, Mlle Augustin Thierry nous raconte, avec un sentiment très-fin du caractère des deux époques, quelques épisodes de la vie privée et publique de nos ancêtres et de nos contemporains. L'histoire et certaines traditions locales lui

en ont fourni les sujets, dont elle a fait autant de petits drames pleins d'intérêt et de vérité. Une des scènes les plus remarquables est l'histoire simple et touchante de ces trois sœurs, éprises toutes trois du même homme, qui n'en aime et n'en recherche qu'une, qu'il séduit dans un brutal entraînement des sens, et qui voit mourir les autres à cause de lui, du même incurable amour. Dans ces trois amours de jeunes filles, dont l'un surtout est si vrai, celui de la pauvre enfant séduite, rien ne va au delà du degré d'exaltation qu'a d'ordinaire dans le cœur d'une jeune fille un premier sentiment de ce genre. Quelques morceaux de ce volume sont sans amours : ce ne sont pas les moins piquants. Une élection au bailliage de Quincey est une spirituelle et amusante étude des mœurs électorales de 1789.

THOURET (Antony), né à Tarragone, de parents français, en 1807.

TOUSSAINT LE MULATRE, 2 *vol. in*-8, 1834.—Toussaint le Mulâtre est un livre écrit sous les verroux, et qui a traversé les guichets sombres et les grilles épaisses pour venir jusqu'a nous ; c'est l'œuvre d'Antony Thouret qui, détenu pour plus de trois ans et condamné à plus de 50,000 fr. d'amende, loin d'être abattu par la rigueur de ces peines, nous a donné en deux volumes le fruit de ses veilles et de ses insomnies. — Entre Argenteuil et l'île Saint-Louis, une petite maison mire dans l'onde sa blanche façade et ses volets verts : un philosophe, un alchimiste, nommé Spielberg, occupe cette riante habitation. Spielberg, venu d'Allemagne en France vers la fin du siècle dernier, jeune, riche et rempli d'illusions, épousa une noble demoiselle : il avait pour domestique à cette époque un nègre nommé Toussaint, et il croyait encore à l'amour et à la vertu de sa femme lorsqu'elle lui donna un fils mulâtre. D'une seconde union, que ni la loi civile, ni la sanction religieuse ne cimentèrent, Spielberg eut un autre fils nommé Alvar, blanc et beau jeune homme, qui, lorsque le livre commence, se trouve âgé de vingt-cinq ans, et président d'une section des droits de l'homme. En sa qualité de patriote exalté et de chef de club, Alvar est traqué par la police, et une prime de 1000 fr. est promise à qui trouvera le moyen de se défaire de lui. Pour gagner cette rétribution, un agent de la police secrète, nommé Silvio, provoque Alvar dans un café, le duel a lieu le même soir; Alvar est légèrement blessé, et Silvio tué d'une balle dans la tête. Le témoin de Silvio, voyant son camarade mort, jure de se venger. Le jour des noces d'Alvar, un avis pressant l'appelle à Paris; il y court, on l'arrête, et là commence à se dérouler le tableau d'une de ces persécutions dont l'histoire politique de nos

jours est tissue. Dans cette partie de son livre l'auteur a mis ce qu'il a vu, enduré, senti, souffert. Le roman, il est vrai, est quelque peu oublié dans ces peintures ; mais on le retrouve après la condamnation d'Alvar. Il arrive entre Toussaint le Mulâtre et la la femme de son frère Alvar, ce qui était arrivé entre le nègre Toussaint et la femme de son maître Spielberg : la catastrophe qui termine le roman est amenée par ce crime héréditaire.

On a encore de cet auteur : Blanche de Saint-Simon, in-8, 1835.—L'Enfant de Dieu, 2 vol. in-8, 1836.

TIECK (Louis), célèbre littérateur allemand.

LE SABBAT DES SORCIÈRES, *chronique de* 1459, *in*-12, 1833. — On sait que ce fut la mode au XVe siècle de brûler les hérétiques et les sorciers, qu'on désignait aussi sous le nom de Vaudois. Vers 1458, la ville d'Arras devint le principal théâtre de ces sanglantes exécutions. Une des premières victimes fut un certain ermite, nommé Robert de Vaux, qui fut arrêté et brûlé. L'évêque d'Arras était alors absent, et son diocèse était gouverné par son frère Jean, évêque de Baruth, *in partibus*. Celui-ci assura que Robert lui avait fait des révélations; on arrêta une dame Catherine Deniselle, qui passait pour femme galante, un vieux peintre nommé Labitte, plusieurs vieilles femmes et quelques gens du peuple, auxquels on fit le procès, après les avoir préalablement torturés. Le 9 mai, tous les soi-disant coupables furent amenés sur un grand échafaud dressé dans la cour de l'évêché, et entouré d'une grande foule de peuple. L'inquisiteur fit un long discours pour expliquer ce qu'était la vauderie. Quand il eut fini, il interpella les accusés, et on leur demanda s'ils étaient coupables du crime dont on les accusait; ils répondirent que oui. Alors leur sentence fut prononcée; et ils furent retranchés de l'Église, et livrés au bras séculier. Mais lorsque ces malheureuses victimes entendirent qu'elles allaient être brûlées, elles se mirent à pousser de grands cris, accusant leurs juges, et racontant que c'était à force de tortures et de promesses qu'on leur avait arraché des aveux, mais que rien de tout ce qu'elles avaient avoué n'était vrai : elles n'en furent pas moins brûlées en protestant de leur innocence. Tels sont les faits et les personnages que Tieck a mis en scène, avec un grand talent, dans le Sabbat des sorcières. Les caractères sont parfaitement tracés. Le fanatique évêque de Baruth, le vieux peintre Labitte, sont des figures pleines de vérité.

Nous connaissons encore de Tieck : L'Abbaye de Netley, 2 vol. in-12, 1801. — Sternbald, 2 vol. in-12, 1822. — Deux Nouvelles et une pièce, in-12, 1829.—Contes d'artistes, 4 vol. in-12, 1832. — Une Vie de poëte (1832). — Contes lunatiques, 2 vol. in-12, 1834.

TOUCHARD-LAFOSSE, fécond romancier.

LE LUTIN COULEUR DE FEU, ou *mes Tablettes d'une année, in*-12, 1821. — Le Lutin de M. Touchard a le ton brusque, l'humeur gaie, la saillie franche et spirituelle; souvent le naturel du Diable de le Sage, et une forte teinte d'officier de cavalerie. Il fronde librement et parle d'abondance, quoiqu'avec pureté. On aurait peut-être quelques mots à lui dire sur ce qu'il a fait grande et très-grande la part de l'esprit malin; mais à quoi bon censurer les mœurs, si ce n'est avec force, et quelquefois avec amertume. Du moins n'y a-t-il pas de misanthropie dans ce Lutin couleur de feu, qui est parfois couleur de rose, et qui prend de temps en temps la couleur plus foncée de Pigault-Lebrun dans ses bons moments.

L'HABIT DE CHAMBELLAN, ou *les Jeux de la fortune*, 4 *vol. in*-12, 1827. — On voit dans ce roman une fille naturelle de Louis XV, Mlle d'Olbreuse, qui, pendant l'émigration, a connu à Londres le comte d'Angerville, dont elle a eu un fils. Sous le nom d'Ulrique, et retirée dans une maison de sœurs hospitalières, Mlle d'Olbreuse, qu'un décret a rappelée en France, jouit à la cour de Napoléon d'un certain crédit; elle en profite pour obtenir une clef de chambellan à son ancien ami, en exigeant de lui qu'il fera donner à leur fils une brillante éducation. Mais celui-ci, sorti du lycée et placé ensuite dans les gardes d'honneur, doit à sa valeur des distinctions plus flatteuses, des grades, des décorations, et le titre de baron. Blessé à la bataille de Leipzig, il est recueilli chez un riche libraire de cette ville, tout dévoué à la nation française, et dont la fille devient bientôt amoureuse du jeune officier. Celui-ci ne reste point insensible aux aimables qualités de sa belle garde-malade; mais un voyage en chaise de poste, tête à tête avec une demoiselle Laure, qui court après un autre séducteur français, lui fait bientôt oublier ses serments. De là une double intrigue amoureuse, qui permet à l'auteur d'amener entre les deux sentimentales Allemandes une lutte généreuse, dont l'issue est la retraite de Laure dans un couvent, et l'union des deux amants. — Cet ouvrage appartient à l'école de Pigault-Lebrun; mais les caractères n'y portent point l'empreinte originale du crayon qui a tracé les portraits de M. Botte et de Mon oncle Thomas.

LA PUDEUR ET L'OPÉRA, 2 *vol. in*-12, 1833. — Le principal personnage de ce roman est une jeune fille que sa vocation appelle à parcourir la carrière difficile de l'opéra. Grâce aux bons procédés d'un ouvrier ébéniste, nommé Jean Nicot, Victorine s'élance d'une condition inférieure à la position brillante de cantatrice distinguée. Dans le but de partager ses appointements, un intrigant, M. de Saint-Are, s'attache à ses pas et parvient à s'en faire ai-

mer; malgré ses crimes, malgré les noirceurs dont il se rend coupable, Victorine l'aime toujours et repousse la passion modeste de Nicot. Enfin le voile tombe : Victorine reconnaît trop tard son erreur et l'injustice de sa conduite envers l'ouvrier qui la protégea comme un bon génie. Nous laissons au lecteur la surprise du dénoûment de ce roman, où l'on trouve des aperçus ingénieux, et une critique souvent spirituelle dirigée contre la classe supérieure de la société.

LES RÉVERBÈRES, 4 *vol. in*-8, 1834. — On sait que M. de la Reynie, lieutenant de police, fut celui qui le premier fit éclairer les rues de Paris. Frappé des désordres qui se commettaient nuitamment dans les rues de la capitale, il pensa avec raison que, semblable à l'ange des ténèbres, le vice s'enfuirait à l'approche de la lumière, et il inventa les réverbères. L'auteur a supposé que le livre de police du temps, où les histoires de nuit se trouvaient consignées, lui est tombé entre les mains, et il s'est mis à les transcrire pour notre édification. Les Réverbères sont une jolie collection de contes intéressants, écrits surtout avec beaucoup d'esprit et d'originalité. Quelques faits attribués à de grands noms, pourront bien peut-être choquer les idées admises sur leur compte : par exemple, on n'aimera pas à voir celui qu'une juste admiration a surnommé l'*Aigle de Meaux*, courir Paris en bonne fortune; mais on rira de bon cœur de la rivalité de M. de la Reynie et de Mme de Sévigné, rivalité dont l'auteur ne nous dit qu'à moitié la cause : Mme de Sévigné, à ce qu'il paraît, gardait rancune au lieutenant de police de ce que son invention récente avait mis en lumière sa liaison avec Bussy-Rabutin. Les Réverbères ne nous apprennent pas l'autre partie du secret de cette petite guerre d'épigrammes; mais on peut supposer que ce simple et bon M. de la Reynie avait à se venger de l'ennui que lui avait sans doute causé, un jour de brumeuse humeur, la lecture des lettres de la prétentieuse marquise. — M. Touchard-Lafosse met aussi en scène toutes les célébrités amoureuses de notre histoire, depuis Marguerite de Bourgogne et Catherine de Médicis, jusqu'à la charmante Gabrielle et Ninon de l'Enclos. Si tout cela n'est pas très-édifiant à lire, c'est au moins très-divertissant.

SOUVENIRS D'UN DEMI-SIÈCLE, 6 *vol. in*-8, 1836. — Les Souvenirs d'un demi-siècle parcourent quatre années de notre histoire, depuis 1789 à 1794. Ils indiquent en passant les grands faits, et montrent l'impression qu'ils produisent plutôt qu'ils ne les racontent; ils peignent surtout la vie intérieure des Français à cette époque, et n'oublient aucune cérémonie. Nous indiquerons la fête de la Fédération, comme un tableau d'une grande vérité. L'apparition des œuvres littéraires importantes, livres ou pièces

de théâtre, s'y trouve aussi enregistrée soigneusement, et c'est en quoi ils se distinguent des mémoires qui les ont précédés; mais ce qui en assurera le succès, c'est la profusion d'anecdotes dont ils sont parsemés. L'anecdote est partout; on la trouve dans le boudoir, dans la salle à manger, dans les coulisses, dans le carrefour, au sein de l'assemblée constituante, et ce n'est pas là qu'elle est la moins piquante.

RODOLPHE, ou *A moi la fortune*, 2 *vol. in*-8, 1837. — Deux jeunes gens de vingt-quatre à vingt-cinq ans, quittent Aix pour aller chercher fortune à Paris : l'un, Menardi, est animé de nobles sentiments; l'autre, Rodolphe, est disposé d'avance à tout faire pour réussir. L'honnête Menardi s'éprend d'une jeune veuve qu'il suit en Italie, et que des brigands enlèvent et dépouillent de tous ce qu'elle possédait. Menardi, au désespoir, revient à Marseille, hérite d'un de ses oncles de plusieurs millions, retrouve sa charmante veuve, et partage sa fortune avec elle. Rodolphe, après avoir travaillé à la Minerve et fait des sermons pour un évêque, s'attache à la femme d'un agent de change dont il épouse la fille, après avoir procuré à son beau-père futur les moyens de gagner plusieurs millions. — On pourra juger du style et des idées de l'auteur par le passage suivant : « Savez-vous ce que c'est aujourd'hui que les lettres? c'est du papier et de l'encre d'impression; c'est du noir et du blanc en feuilles et en volumes; c'est un objet matériel vendu avec une intelligence commerciale plus ou moins subtile ou plus ou moins heureuse. L'art de réussir en écrivant, comme en vendant du cirage, consiste à exposer savamment sa marchandise. Le mérite des vers ou de la prose, ainsi que la qualité du cirage, se déduit de l'habileté du marchand à se faire des chalands. Voilà, voilà les lettres!.... du cirage plus ou moins luisant, mais convenablement porté. Après cela, que le volume gâte le cœur, que le cirage brûle les bottes, poëte, historien, dramatiste, romancier ou décrotteur, vous n'en ferez pas moins fortune, si vous avez bien spéculé. » — En réponse à cette boutade d'un esprit chagrin, nous opposerons la définition de l'homme de lettres par M. de Pongerville, un des hommes qui comprennent le mieux la mission et le caractère de l'écrivain. « Le véritable écrivain, dit-il, regarde la littérature comme un sacerdoce qu'il doit exercer religieusement; il n'en souille point la pureté par des actions cupides, par une vanité mesquine; il ne veut ajouter à l'éclat de sa renommée que le titre d'honnête homme. Interprète des vérités utiles, il les met en circulation avec le sceau du talent; plein de courage pour défendre les libertés publiques ou l'honneur national, il ne descend jamais dans l'arène des passions vulgaires. Patriote sans aveuglement de parti, philosophe sans intolérance,

il honore le mérite et la vertu dans quelque rang qu'il les trouve. Il n'oublie pas surtout que la noblesse du caractère donne une nouvelle force au talent. »

Nous connaissons encore de cet auteur : La Révolution, l'Empire et la Restauration, in-8, 1828.— Les Marionnettes politiques, 4 vol. in-12, 1829.— L'Homme du peuple, 5 vol. in-12, 1829. — Le Roi de la révolution, in-8, 1831. — Le Pont des soupirs, 2 vol. in-8, 1832. — Le Bouquet de Romainville, 2 vol. in-8, 1833. — Les jolies Filles (voy. Lamothe-Langon). — Jean Ango, 2 vol. in-8, 1835. — Les Amours d'un poëte, 2 vol. in-8, 1835. — Marthe la Livonienne, 2 vol. in-8, 1836. — Chroniques des Tuileries et du Luxembourg, 2 vol. in-8, 1837.

TRESSAN (le comte de).

AMADIS DE GAULE, 2 *vol. in*-12, 1799 (*traduction libre des cinq premiers livres de ce roman*). — Dans cette foule de romans de chevalerie dont l'Europe a été longtemps inondée, les Amadis ont toujours tenu le premier rang. Les savants sont peu d'accord entre eux sur le nom du premier auteur de ce roman célèbre, et même sur l'idiome dans lequel il fut primitivement écrit; mais il est certain que c'est en langue espagnole qu'il a été d'abord imprimé. La première traduction des Amadis, de l'espagnol en français, parut en 1541, sous le règne de François Ier; il est assez difficile de se procurer ce roman complet, qui se compose de 24 livres. La traduction de M. de Tressan, réduite aux seules aventures d'Amadis de Gaule et de son fils Esplandian, ne comprend que les cinq premiers livres. L'ouvrage est plein d'esprit et d'agrément; la narration y est facile et gaie; tout y respire cette galanterie aimable qui n'est mêlée d'aucune fadeur, et cette décence d'expression qui donne une grâce nouvelle aux images de la volupté. Tout lecteur, après s'être amusé d'Amadis, répétera ces vers de Voltaire :

Oh! l'heureux temps que celui de ces fables,
Des bons démons, des esprits familiers,
Des farfadets aux mortels secourables!
On écoutait tous ces faits admirables
Dans son château, près d'un large foyer :
Le père et l'oncle, et la mère et la fille,
Et les voisins, et toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monsieur l'aumônier,
Qui leur faisait des contes de sorcier.
On a banni les démons et les fées.
Sous la raison, les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité.
Le raisonner tristement s'accrédite.
On court, hélas! après la vérité.
Ah! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

TRISTAN (Flora), dame CHAZAL.

PÉRIGRINATION D'UNE PARIA, 2 *vol. in*-8, 1833-34. — Sous ce titre, Mme Flora Tristan nous donne, au lieu d'un roman, une relation de ses voyages. La Paria n'est pas la femme d'un de ces pauvres excommuniés des bords du Gange, mais l'auteur elle-même, mal mariée, séparée de son mari, et placée dans cette situation ambiguë qui n'est ni le mariage, ni le veuvage, ni le célibat; une femme qui n'ose plus se parer de sa qualité, parce que sa qualité est devenue pour elle une cause de réprobation, une source d'avanies. « En me séparant de mon mari, dit Mme Flora Tristan, j'avais abandonné son nom et repris celui de mon père. Bien accueillie partout, comme veuve ou comme demoiselle, j'étais toujours repoussée lorsque la vérité venait à se découvrir. » Et cette vérité se découvrait d'autant plus aisément, que Mme Flora était mère, et habitait dans la même ville que son mari. Jeune, jolie, paraissant jouir d'une ombre d'indépendance, elle endura pendant six ans le supplice d'une existence dans laquelle tout est gêne, amertume, déception. Au bout de ces six années (elle avait alors vingt-six ans), elle prit le parti d'aller se jeter au sein de sa famille du Pérou, en lui demandant un peu de fortune et de protection. Pendant le voyage, Mme Flora souffrit beaucoup; mais elle eut pour s'indemniser les tendres soins d'un capitaine à qui elle inspira une tendre passion qu'elle ne put partager. Une fois arrivée, Mme Flora nous dédommage des ennuis d'une navigation passablement monotone, par des descriptions fort curieuses de pays, de villes et de personnages. Valparaiso, Aréquipa, Lima, sont les trois grandes villes qu'elle visite successivement. L'intérieur de la maison de son oncle, Pio de Tristan, celui des couvents d'Aréquipa; l'aperçu de la politique péruvienne; la peinture des habitudes et des modes limeniennes, lui fournissent des chapitres instructifs et fort amusants. — On lira avec d'autant plus d'intérêt aujourd'hui l'ouvrage de Mme Flora Tristan, qu'on sait que cette femme malheureuse a manqué d'être victime de la vengeance de son mari, qui a tenté de l'assassiner en plein jour dans une rue de Paris, en lui tirant à bout portant un coup de pistolet.

TROLLOPPE (mistress), romancière anglaise.

MŒURS DOMESTIQUES DES AMÉRICAINS, 2 *vol. in*-8, 1832. — L'ouvrage de mistress Trolloppe est un ouvrage fort amusant; c'est une peinture satirique de l'Amérique, faite par une femme d'esprit et d'imagination, qui, partie avec les plus belles idées sur les mœurs et les institutions d'au delà des mers, se trouve, une

fois arrivée, assez désappointée dans ses espérances, et fait le récit de ses mécomptes de la manière du monde la plus vive et la plus piquante. Ce livre amusant, qui nous paraît écrit dans le but de faire prévaloir l'opinion des torys, prouve-t-il que l'Amérique a un détestable gouvernement? Fait-il la satire des institutions républicaines des États-Unis? Peut-il devenir un livre de parti et plaider pour la monarchie contre la république? On a paru le croire : de là l'accueil différent qu'il a reçu, blâmé, vanté, selon les diverses opinions. Quoi qu'il en soit, et nonobstant le grand nombre d'idées fausses, et les exagérations peu bienveillantes de l'auteur, on trouve dans son livre des détails fort intéressants sur le caractère des Anglo-Américains, et sur les immenses travaux exécutés dans cette partie du nouveau monde. Nulle part peut-être les travaux n'ont été si audacieux, si rapides, si gigantesques; nulle part la nature n'a été si impérieusement maîtrisée. Mistress Trolloppe n'est pas suspecte quand elle admire la grandeur de ces travaux. Eh! qui n'admirerait ces canaux qui se croisent et s'entrelacent de toutes parts, qui prennent et qui unissent, comme par la main, les mille fleuves de l'Amérique, qui joignent l'Atlantique aux grands lacs, à ces cinq Méditerranées qui s'ouvrent l'une dans l'autre, et qui, par les rivières qu'elles reçoivent ou qu'elles envoient, touchent en même temps à tous les points de ce vaste continent, merveilleux réseau de navigation qui couvre l'Amérique. C'est dans cet océan divisé en mille bras que s'élancent les bâtiments à vapeur qui portent des peuples impatients de descendre sur de nouveaux rivages; et, à peine descendus, les forêts tombent, les maisons s'élèvent, les manufactures s'établissent. C'est une ardeur, c'est un mouvement que mistress Trolloppe peint admirablement, quoique avec des paroles satiriques.

Nous connaissons encore de mistress Trolloppe : La Belgique et l'Ouest de l'Allemagne, 2 vol. in-8, 1834.

URFÉ (Honoré), né à Marseille en 1567, mort en 1625.

L'ASTRÉE. — Cette pastorale est, dit-on, le tableau des intrigues de la cour de Henri IV. Aussi ses bergers sont-ils plus polis que ceux des Églogues de Virgile; ils le sont même trop; et l'Astrée, dit Fontenelle, n'est pas moins fabuleuse par la politesse et les agréments de ses bergers, que nos vieux romans le peuvent être par leurs enchanteurs, par leurs fées, et par leurs aventures bizarres et extravagantes. Il y a pourtant des choses dans l'ouvrage d'Urfé, qui sont dans la perfection du genre pastoral; mais comment soutenir jusqu'au bout la lecture d'une pastorale en cinq énormes volumes.

La scène est dans le Forez, au VIIIe siècle, après l'invasion des barbares, et l'auteur suppose les populations gauloises de cette province, indépendantes, et gouvernées par la nymphe Amasis. Le drame commence sur le bord du Lignon, jolie rivière qui se jette dans la Loire, et un berger nommé Céladon, désespéré d'être banni de la présence d'Astrée, que les artifices d'un jaloux ont persuadée de l'infidélité de son amant, se précipite dans les eaux pour y trouver la mort. Il est rejeté par les ondes sur l'autre bord, et recueilli par la nymphe Galatée, fille d'Amasis, qui s'éprend de lui, et le retient presque de force dans son palais d'Isour; heureusement Léonide, une des nymphes de Galatée, est devenue amoureuse de Céladon, et, voulant à tout prix éloigner le berger, elle confie la faiblesse de la princesse au grand druide Adamas son oncle, et, dirigée par ses avis, elle le fait évader. Celui-ci, respectant l'arrêt d'Astrée qui l'a banni de sa présence, n'ose retourner dans son village, s'établit au fond d'une forêt, ne vivant que de ses larmes et de racines sauvages. Un jour il aperçoit Sylvandre, l'amant de Diane, amie intime d'Astrée, endormi au pied d'un arbre, et il dépose sur ses genoux une lettre qu'il adresse à la plus belle et à la mieux aimée. Sylvandre montre cette lettre à la veillée, et Astrée reconnaît l'écriture de celui qu'elle pleure et dont elle a reconnu l'innocence. Tous les bergers et bergères courent au bois d'où Sylvandre a rapporté le billet mystérieux, et on y trouve un temple rustique érigé à la déesse, et les douze tables de la loi d'amour. Les promeneurs s'endorment dans une clairière sans avoir pu trouver l'architecte. Céladon les voit, vole un baiser à Astrée, et se sauve en lui laissant une seconde dépêche conçue en termes tellement ambigus, que tout le monde pense décidément avoir affaire à l'ombre du berger. Sa triste amante lui élève solennellement un tombeau, et projette de se consacrer au culte de Teutatès. Peu de temps après, Céladon, d'après le conseil d'Adamas, se déguise en druidesse sous le nom d'Alexis, et se présente dans son hameau natal comme la fille du grand druide; Astrée se prend d'une vive amitié pour l'étrangère qui lui rappelle des traits chéris, et leur intimité se prolonge à travers une foule d'incidents qui donnent lieu à des situations assez galantes sans être absolument neuves. Cependant Polémas, l'un des seigneurs du Forez, furieux de voir ses hommages rebutés par Galatée, prend les armes contre la nymphe et sa mère, assiége les deux princesses dans Marcilly, et voulant se venger d'Adamas qui a éclairé Galatée de ses projets perfides, envoie ses satellites enlever celle qui passe dans le pays pour la fille du grand druide. Les soldats se trompent et prennent Astrée à sa place; le faux Alexis accourt au camp de Polémas, et réclame son nom, que la géné-

reuse bergère s'obstine à lui disputer pour attirer sur sa tête la vengeance du tyran. Polémas, pour terminer le différend, les fait lier ensemble devant les piques du premier rang de ses soldats, et ordonne l'assaut. Ils sont perdus: mais l'officier qui commande la troupe commise à leur garde, est précisément ce jaloux dont les calomnies ont causé les maux des deux amants; touché de repentir, il coupe leurs liens et les sauve. — Telle est la donnée primitive sur laquelle messire Honoré d'Urfé a bâti cinq monstrueux volumes de 1,200 à 1,400 pages. Imitant la régularité des formes scéniques, son plan était de faire de l'Astrée une vaste tragi-comédie, dont les cinq tomes, subdivisés en chapitres, figureraient les cinq actes et les scènes des ouvrages de théâtre. Il mourut à la peine, laissant des matériaux que recueillit le Piémontais Baro, l'un de ses plus chers amis, matériaux qui complétèrent l'Iliade du genre pastoral. On y voyait Céladon, qui, résolu de mettre fin à son déplorable sort, est sur le point de se livrer à des monstres qui environnent une fontaine nommée Vérité d'Amour; Astrée se précipite entre le berger et les animaux enchantés. L'Amour, touché de ce rare dévouement, tourne la fureur des licornes contre les lions, et les abords de la fontaine sont libres. Céladon contemple dans les ondes magiques son image près de celle d'Astrée, et la félicité qu'ils ont si bien gagnée récompense les longs travaux de ces fidèles amants. — Si pour juger cette gigantesque production qui pivote tout entière sur un malentendu facile à détruire en quatre mots, on s'arrête au point de vue de la vraisemblance historique et de la reproduction exacte des passions humaines, on se demandera sans doute quelle monomanie inconcevable put engouer deux ou même trois générations successives, les plus spirituelles peut-être qui aient jamais brillé en France. Cet étonnement cessera si l'on considère la situation intellectuelle qui l'enfanta et sur laquelle elle réagit si puissamment à son tour. Les romans de chevalerie étaient morts avec Pierre du Terrail, le dernier des chevaliers; l'invasion italienne de l'école de Boccace expirait avec le XIVe siècle, quand un gentilhomme du Forez, doué d'une imagination ingénieuse et romanesque, s'avisa de développer, dans un immense roman, la nouvelle métaphysique amoureuse, reproduisant dans l'un de ses personnages l'amant parfait, le phénix si rarement rencontré par les précieuses; dans l'héroïne enfin, le type le plus accompli de l'amante.

On a deux critiques de ce livre : l'une sous le titre du Berger extravagant, 3 vol. in-12, 1627; l'autre sous celui de l'Anti-Roman, 2 vol. in-8, 1633. — Il existe aussi une suite par Borstel, en cinq ou six parties, 2 vol. in-12, 1626.

VAN DER VELDE, célèbre romancier allemand.

LES PATRICIENS, *traduit de l'allemand par Loëve Wemars*, *in*-12, 1826. — La scène se passe au XVIe siècle, à Schweidnitz, en Silésie. Cette ville jouissait de nombreux priviléges, et les patriciens exerçaient un pouvoir presque sans bornes. La lutte de cette aristocratie bourgeoise, fière de ses richesses, de son influence, et portant à la noblesse une haine profonde, contre l'aristocratie féodale, toujours pleine de mépris pour la roture, et irritée de la voir échapper à sa puissance, est retracée par Van der Velde dans l'une de ses circonstances les plus remarquables. Érasme Freund, bourgmestre de Schweidnitz, vieillard énergique et opiniâtre; Franz, son fils, homme emporté et dissolu; l'hypocrite Christophe, autre fils d'Érasme, sont les chefs du patriciat. Parmi les nobles se trouvent le sage Tausdorf et plusieurs jeunes chevaliers, qui ne se plaisent qu'aux rixes et aux combats. Le peuple est représenté par le dizenier Onophrius Goldmann, qui périt victime des querelles de ses oppresseurs. — La plupart des caractères sont à peine esquissés; plusieurs scènes cependant sont peintes avec vigueur; mais l'intrigue est languissante, et trop souvent l'intérêt est détourné de son principal objet. En un mot, c'est une ébauche dont quelques parties sont finies avec beaucoup de soin et de talent, mais où l'on regrette d'autant plus de trouver de nombreuses lacunes.

LES ANABAPTISTES, *in*-12, 1826. — L'année 1534 et la ville de Munster virent une révolution non moins étonnante que celle de Rome, lorsque Rienzi prétendit faire revivre les siècles du forum et des tribuns, et celle de Naples, où le pêcheur Mazaniello exerça pendant neuf jours le pouvoir suprême. Les Anabaptistes, en prêchant la réforme religieuse, demandaient aussi une réforme politique : zélés apôtres du second baptême, ils devinrent de furieux démagogues; puis, toujours fidèles aux extravagants conseils du fanatisme, ils élevèrent dans Munster, au rang de souverain absolu, le plus habile et le plus corrompu de leurs prédicateurs. Van der Velde, en racontant les folies, les excès et les crimes des Anabaptistes, s'est servi de quelques personnages de son invention; mais, à cela près, son roman n'est guère autre chose que l'histoire de la révolution de Munster.

ARWED GYLLENSTIERNA, 2 *vol. in*-12, 1826. — Ce roman nous transporte en Suède et en Laponie, dans le camp de Charles XII, devant Frederikshall, au Ritterholm, maison royale à Stockholm, et sur les bords de l'Uméa. L'auteur nous fait assister à la mort de Charles XII, au procès et à l'exécution de son ministre, baron de Gœrtz; puis, abandonnant les données historiques, il fait pa-

raître sur la scène l'Écossais Mac-Donalbein, qui, sous le nom de Nabdock le Noir, et à la tête d'une bande de brigands, a répandu l'effroi dans toute la Laponie. — Dans ce roman, l'auteur a donné plus de développements à son récit; mais il y a moins d'originalité et de couleur locale que dans les Patriciens.

CONTES ET LÉGENDES HISTORIQUES, 4 *vol. in*-12, 1827. — On remarque parmi les petits romans et les nouvelles rassemblés dans ce recueil : l'Horoscope, histoire des amours du capitaine huguenot Moussard avec la fille du sire de Fianvilliers, l'un des plus forcenés ligueurs, où est annoncée la mort des deux jeunes époux, qui termine en effet le récit; Axel, histoire d'un jeune officier suédois, qui se déguise en palefrenier pour se rapprocher de la belle Tagendreich, et qui voit triompher son amour en même temps que les armes de ses compatriotes; le Flibustier, qui, après avoir assouvi dans une guerre sanguinaire la soif de vengeance qui l'avait entraîné au milieu d'êtres corrompus et cruels, dont les mœurs répugnent à ses sentiments d'honneur, trouve auprès de la jeune Marie le bonheur et la récompense due à ses nombreux actes d'héroïsme et de dévouement; les Tartares en Silésie, épisode de l'invasion des Tartares en 1241; la Guerre des Servantes, où les Femmes bohémiennes secouent le joug des hommes, et, nouvelles amazones, déclarent à leurs compatriotes surpris une guerre terrible et dévastatrice. La Druidesse est un joli conte de fée, qui approche de la grâce des spirituelles productions d'Hamilton.

Nous connaissons encore de Van der Velde : Paul Lascaris, ou le Chevalier de Malte, Armuud Thyrslingurson et Gunina, 2 vol. in-12.— Christine et sa cour, in-12. — Les Hussites, in-12. — Le Roi Théodore, in-12. — L'Ambassade en Chine, in-12. — La Conquête du Mexique, 2 vol. in-12, 1827.

VANHOVE (Mlle).

RÉGINALD, ou *la Vénitienne*, 4 *vol. in*-12, 1821. — L'auteur a voulu prouver dans ce roman, d'une teinte sombre, qu'un premier pas fait hors du sentier de l'honneur, conduit facilement jusqu'au crime. L'incident qui sert de base à cette composition, d'un intérêt puissant et soutenu, est un fait historique.

Nous connaissons encore de cet auteur : * Vengeance, ou le Fou par amour, 3 vol. in-12, 1816. — * Edmond et Juliette, 2 vol. in-12, 1820.— * Le Château de Valmire, 2 vol. in-12, 1821. — La Pension de jeunes demoiselles, in-12, 1834. — L'Aimable Instituteur, in-12, 1835.

VATOUT (M....)

LA CONSPIRATION DE CELLAMARE, 2 *vol. in*-8, 1832. — Louis XIV avait, par testament et codicille, confié la régence, le commandement supérieur de sa maison militaire et la surveillance du jeune roi au duc du Maine, prince *légitimé*. Après la mort du roi, Louis-Philippe d'Orléans, s'appuyant sur son droit de naissance, fit casser le testament par les parlements qui lui décernèrent la régence. Philippe V, petit-fils de Louis XIV, pensant que la régence lui revenait de droit, et qu'il lui était loisible de la substituer à une personne de son choix, donna au prince de Cellamare, son ambassadeur près la cour de France, instruction qui lui enjoignait de sonder les vues de Louis XIV relativement à la régence; de là la conspiration de Cellamare. Le livre de M. Vatout est l'histoire vivante, animée, pittoresque, de cette conspiration, conçue d'une manière si profonde, et exécutée d'une façon si folle, si gaie, si française. C'est d'abord le vieux roi qui s'éteint au milieu de sa cour, sombre, austère et religieuse. Il meurt, tout change; Paris, Versailles, prennent une physionomie toute nouvelle, toute jubilante, toute radieuse; partout on crie : « Vive le régent, qui va plutôt à l'Opéra qu'à la messe! Vive le régent! » Cependant, des mécontents se rassemblent autour de la jolie, ardente et spirituelle duchesse du Maine. Par un beau soir d'été, au milieu d'une fête, sur un bateau qui sillonnait les eaux d'un lac limpide, le prince de Cellamare parle, promet l'appui de son maître, et la trame est conçue. Sceaux devint le foyer, le centre de la conspiration; tout allait peut-être réussir, lorsque le plus inouï des hasards vint renverser le fruit de tant de calculs; et comme si tout devait porter le cachet de cette époque si rieuse, si amusante et si corrompue, la régence est sauvée par une entremetteuse, dans un mauvais lieu. Lisez plutôt le charmant chapitre sur Marianne. Marianne est la fille d'un vieux sergent qui a suivi le duc d'Orléans dans ses campagnes. Appuyé sur le bras de sa fille, le sergent se présente au régent, qui accueille le soldat et promet une pension, qui cependant n'arrive pas, parce qu'un grand seigneur a trouvé Marianne jolie, et qu'il espère que ses vœux seront plutôt accueillis de Marianne pauvre et mendiante, que de Marianne ayant du pain et un abri. Il dépêche la Fillon, et d'embûches en embûches, il possède la douce et naïve Marianne, qui, voyant qu'elle est déshonorée, demande à l'entremetteuse comme une grâce de rester chez elle. Et, par une singulière contradiction, Marianne reste pure dans ce lieu de débauche, jusqu'au moment où le hasard y conduit le secrétaire du prince de Cellamare. Marianne le voit et en est éprise. Les rendez-vous se suc-

cèdent; mais une fois Marianne attend une nuit son amant qui ne vient pas. Enfin, au point du jour il arrive, pâle, défait. La jalousie de Marianne s'éveille; elle pleure, elle gémit. Enfin, pour la calmer, le jeune diplomate lui avoue que le prince de Cellamare, ayant des dépêches du plus haut intérêt à faire copier, puisqu'il s'agissait d'attaquer la régence, l'avait retenu dans son cabinet toute la nuit; Marianne le croit et oublie ses soupçons. Mais les amants n'étaient pas seuls; la Fillon écoutait à la porte. Elle court chez Dubois; la conspiration est découverte; les conspirateurs sont arrêtés, et.... Mais cette histoire si vraie, si prouvée, est partout si romanesque, que nous ne voulons pas la déflorer, pour laisser au moins au lecteur le plaisir de lire le dénoûment dans le livre.

VERNES DE LUZE, né à Genève.

LE VOYAGEUR SENTIMENTAL, ou *ma Promenade à Yverdun*, *in*-8, 1786. — Le style de cet ouvrage rappelle, à s'y méprendre, la manière de Sterne; l'épître dédicatoire, l'histoire du mouton, celle de Rose, du petit écu, du béquillard, de Henri et de l'aveugle sont dignes de la plume de l'auteur de Tristram, ainsi que la double inscription sur la porte du cimetière. Quarante ans après sa première promenade, l'auteur eut occasion de faire une seconde fois le même voyage, et de mettre en quelque sorte l'adolescent aux prises avec l'homme de soixante ans. Ce début promettait, et l'on devait s'attendre à trouver dans le second voyage des passages présentant des contrastes piquants avec les scènes du premier; mais le lecteur est trompé dans son attente : à la place de sensations qu'il se préparait à partager, il ne trouve que de longues réflexions et de froids raisonnements, triste fruit peut-être d'une disposition naturelle à la vieillesse, qui calcule tout, jusqu'au plaisir.

ADÉLAIDE DE CLARENCÉ, ou *les Malheurs et les délices du sentiment*, 2 *vol. in*-8, 1796. — Adélaïde est fille d'un des premiers citoyens de Genève, entiché d'aristocratie, qui refuse de consentir à l'union de sa fille avec le chef d'un parti opposé au sien. Tout l'ouvrage roule sur les combats de l'amour avec la piété filiale. M. de Clarencé aime beaucoup sa fille; mais il tient invariablement à ses opinions. Adélaïde respecte et chérit son père, mais elle aime avec passion. Elle résiste cependant aux séductions de l'amour, ainsi qu'à la force de l'autorité paternelle; elle reste fille vertueuse et refuse constamment l'époux qu'on veut lui donner. Enfin, réduite au désespoir, elle se précipite dans l'Arve et y périt.

MATHILDE AU MONT CARMEL, 2 *vol. in*-12, 1821. — Le succès prodigieux de Mathilde, l'un des meilleurs romans de Mme Cottin, a engagé l'auteur à en donner une suite : il n'a pu, sans doute, supporter l'idée de voir l'amante de Maleck-Adhel veuve à vingt ans d'un héros qu'elle n'a épousé qu'au lit de la mort, et qui n'a pu lui apporter en mariage que son dernier soupir. Mais en homme qui connaît les convenances et qui sait à quoi engage une fidélité de roman, il a donné pour successeur à Maleck-Adhel, son frère, Sélim-Adhel qui lui ressemble trait pour trait. Mathilde, trompée d'abord par cette ressemblance, aime par souvenir, et n'ayant pu donner un fils à son cher Maleck, elle lui donne un neveu. Tout cela ne se fait pas cependant sans que l'héroïne n'éprouve de fréquentes tribulations, et ne soit prise et reprise par plusieurs nobles chevaliers qui l'enferment dans une prison pour s'en faire aimer, qui la condamnent à mort pour parvenir à lui plaire.

Nous connaissons encore de cet auteur : Voyage sentimental en France sous Robespierre, 2 vol. in-12, 1799. — * Odisko et Félicie, 2 vol. in-12, 1803. — * Almed, ou le Sage dans l'adversité, 3 vol. in-12, 1817. — Idamore, 3 vol. in-12. — L'Homme religieux et moral, in-8, 1829.

VIENNET, poëte et romancier contemporain.

LA TOUR DE MONTLHÉRY, *histoire du XIIe siècle*, 2 *vol. in*-8. — Suger, Louis le Gros, Bertrade, son odieuse marâtre, Héloïse, plusieurs barons, défenseurs plus ou moins fidèles de la royauté qui cherche à se développer, ou ennemis jaloux de l'habile comte de Paris, tels sont les personnages qui figurent dans ce roman, où l'auteur a encore groupé quelques figures de convention. Au moment où commence l'action, Hugues de Cressy est seigneur de la forteresse de Montlhéry, en vertu d'une usurpation, et oppose le fait de la possession aux droits légitimes de Milon, qui est demeuré fidèle au roi, tandis que l'usurpateur déploie sa bannière parmi celles des autres barons rebelles. Milon aime Luciane, fille d'Amaury de Montfort, et en est aimé; mais Amaury donne sa fille au comte Hugues de Cressy. Au moment où le mariage va se célébrer, Luciane réussit à s'échapper, et laisse en sa place une de ses suivantes, Bathyle, que le tyran de Montlhéry conduit à l'autel le visage caché sous le voile nuptial. La méprise est découverte. Milon, furieux, mais craignant les railleries de la joyeuse noblesse de France, épargne les jours de Bathyle, à condition qu'elle alléguera un vœu de religion pour garder son voile, jusqu'à ce qu'il ait retrouvé sa fiancée. Cette ardente poursuite, aiguillonnée par l'amour, par la honte et par la colère, forme le nœud et amène tous les incidents du drame. Luciane s'est réfugiée auprès de Suger; pour la reconquérir, Hugues prend une part active à tous

les actes de rébellion que détermine la ligue des seigneurs contre le roi. Une des situations les plus touchantes est celle de Bathyle, emprisonnée dans Montlhéry; Hugues l'aimait avant ce mariage forcé, et l'avait obtenue par séduction; dans quelques mois elle va le rendre père. Le comte de Cressy revient à elle un moment, épris qu'il est de sa beauté; mais sa maîtresse, qui tout en l'aimant rougit d'être unie à lui malgré lui, est blessée d'un retour de tendresse qui prouve seulement qu'elle est belle et que Luciane est sa rivale : c'est une existence manquée que l'amour a faite et qu'il doit défaire.

LE CHATEAU SAINT-ANGE, 2 *vol. in*-8, 1834. — Le sujet de ce roman est un des plus intéressants qu'offre l'histoire. On est à Rome à la fin du XVe siècle, sur cette terre souillée par les Borgia. Les principaux personnages du livre sont le pape Alexandre VI, le cardinal César, Lucrèce, Charles, roi de France, et le sultan Zizim. Tout le monde sait que ce prince, dépossédé du trône par son frère Bajazet II, se réfugia en Europe et y mourut. Les amours de Zizim sont la partie fabuleuse du roman; ce qui en fait le fond historique, c'est la fin malheureuse du prince turc, ce sont les débordements de Lucrèce, c'est la lutte sanglante de César Borgia contre les grands, c'est enfin l'entrée de Charles VIII en Italie, comme pour y dévoiler tous les scandales et tous les forfaits de l'Église. Ce sujet est beau, mais l'exécution est loin de répondre à la grandeur du plan. Le roman est généralement froid et compassé; on n'y remarque aucune de ces hautes pensées qui éclairent l'histoire, aucun de ces élans d'imagination et de sensibilité qui emportent la pensée et qui remuent le cœur.

VIGNY (le comte Alfred de).

CINQ-MARS, ou *une Conspiration sous Louis XIII*, 4 *vol. in*-8, 1827. — M. de Vigny a voulu peindre dans ce roman, dont la conjuration de Cinq-Mars est le nœud et sa mort le dénoûment, la grande figure de Richelieu, ministre dur et despote, qui exerça la royauté dont Louis XIII fut le titulaire. Le portrait que l'auteur a fait de ce ministre, lâche assassin de ses ennemis, ayant des sicaires pour les victimes obscures et des juges vendus pour les têtes importantes, est vrai selon l'art et selon l'histoire. C'est bien là l'homme vu de près et pris sur le fait, tel qu'il a dû se révéler au bon sens historique et à l'imagination; mais c'est surtout Richelieu dans ses jours de haine et de colère, quand il organise le meurtre ou l'espionnage avec le père Joseph et avec Laubardemont. Toutefois, en mettant surtout en saillie le mauvais

génie de Richelieu, il ne lui ôte rien de sa grandeur naturelle. Voyez le même homme qui vient d'organiser tout à l'heure un assassinat dans l'ombre, quand il reparaît en public et se montre à l'Europe, combien il a de hauteur et d'éclat! Voyez-le, maître du secret de toutes les cours, faisant faire la part de la France dans tous les cabinets et sur tous les champs de bataille; à l'armée, sous la cotte d'armes, gagnant et préparant des victoires, et envoyant Louis XIII se battre dans la mêlée comme un obscur capitaine, pour le dédommager de sa nullité dans les conseils, et lui donner la petite gloire de mieux manier l'épée que son ministre : voilà tout Richelieu; c'est un portrait plein où la donnée historique est de moitié avec la fiction du poëte. Louis XIII est peint de la même manière, avec ce qui a été dit et écrit de lui, et avec ce que le poëte a pu deviner sous le silence et la discrétion des contemporains. Louis XIII et Richelieu se haïssaient à la mort : Louis XIII parce qu'il se sentait l'esclave d'un homme supérieur; Richelieu parce qu'il méprisait Louis XIII : tous deux ne pouvaient se passer l'un de l'autre, le roi pour ne pas succomber sous sa royauté, le ministre pour régner sans les risques ni les périls de l'usurpation. Il faut lire dans le roman cette scène où Louis XIII attend Richelieu dans sa tente, au camp devant Perpignan : comme il est gai, dédaigneux, ce pauvre prince, quand son ministre n'est pas là! comme il se raille de son cousin le cardinal! comme il s'entend dire avec joie, par sa frivole cour, qu'il est fort, qu'il est roi! Richelieu paraît : le cœur du roi se serre devant cet œil pénétrant. Richelieu offre sa démission; et Louis, qui devait se sentir si à l'aise de n'être pas forcé de la lui demander, double les honneurs de son ministre; et ceux qui lui disaient qu'il était fort, qu'il était roi, s'en vont le répéter à Richelieu. Il faut lire encore l'admirable scène où le cardinal, lors du refus généreux du roi, dont il sollicite la signature au bas d'un arrêt de mort, le quitte brusquement et le laisse dans son cabinet, seul, au milieu de dépêches dont il ne sait pas le secret, de notes mystérieuses où il se perd, d'ambassadeurs dépaysés qui n'ont que le mot du ministre, et, dans l'impuissance d'être roi pendant une heure, rappelant l'implacable Richelieu, et prêtant sa main tremblante à la sentence de mort. — Ces deux personnages sont les deux plus dramatiques et les mieux tracés du roman. La critique trouverait à reprendre dans le reste. Cinq-Mars n'est pas de son temps, parce qu'il est de tous les temps; c'est un héros de roman comme on en voit tant, vif, passionné, impétueux; il a plus d'éclat dans l'histoire, où son nom n'est guère prononcé qu'une fois, mais avec un pur souvenir de sacrifice et de malheur. Son amour pour Marie de Gonzague, petite princesse gracieuse et jolie, rapetisse un peu la conspiration, où on aimerait à retrouver

un dévouement antique. De Thou, son ami, serait plus vrai, s'il n'avait pas des distractions si gauches, et une incurie si exagérée des affaires politiques. Mais avec ses fautes et ses beautés, Cinq-Mars est une des meilleures études que nous ayons de la manière de Walter Scott.

STELLO, ou *les Diables bleus*, *première consultation du docteur noir*, *in*-8, 1836. — Si Dieu vous a fait poëte, il doit sonner pour vous certaines heures où l'imagination descendant des portes du ciel vous ramène sur la terre au milieu de ses fatigues et de ses misères; certains moments où, dévoré par une secrète inquiétude, à laquelle il vous est d'ordinaire impossible d'assigner une cause précise, vous restez plongé dans un abîme sans fond de découragement et d'ennui. Bientôt, vous sentez autour de vos cheveux tous les diables de la migraine se mettre à l'œuvre sur votre crâne pour le fendre. Cela s'appelle avoir les diables bleus. —Un soir, la pauvre tête de Stello était mise en état de siége par tous ces méchants diables. Le docteur noir, pour le guérir, lui raconte trois histoires de trois nobles et saintes infortunes : la mort du poëte Gilbert, celle de Chatterton et celle d'André Chénier. Gilbert, fils d'un pauvre laboureur, quitte les champs et les jours paisibles qu'on y coule dans l'obscurité, pour la vie bruyante et inquiète de Paris; il cherche à se frayer un chemin à travers tant de réputations qui se serrent pour empêcher aucun nom nouveau de se glisser parmi elles. Dans toute sa force et toute sa verdeur, soutenu par l'espérance, cette compagne du poëte, il coudoie toutes les célébrités littéraires pour pénétrer dans leurs rangs : rebuté par le dédain, il s'attaque à leurs couronnes et à leur gloire, cherche à les effeuiller et à froisser leurs fleurons dans leurs doigts irrités; puis accablé d'outrages, d'injures, de mépris et d'oubli, il se jette furieux sur le siècle qui le repousse. Enfin, dompté, précipité dans la misère et le désespoir par ce siècle plus fort que lui, il va tomber mourant à l'Hôtel-Dieu, et c'est dans un lit d'hôpital qu'il râle son dernier soupir et son dernier chant de poëte. — Chatterton, comme Gilbert, sans naissance et sans fortune, veut se faire un nom par ses vers. Repoussé à son début, il redouble de zèle et d'efforts, lutte contre la misère; puis vaincu par la faim, il frappe aux portes des grands, fait antichambre chez les nobles : dédaigné, méprisé, il retombe dans son désespoir et sa pauvreté. Mais au lieu d'engager un combat comme Gilbert envers son siècle, il se résigne au suicide et se tue lui-même pour épargner la honte de sa mort à ses contemporains.— André Chénier, que la fortune avait placé au-dessus de la misère qui avait mis au tombeau Gilbert et Chatterton, croyait, dans une position élevée, pouvoir se livrer tranquille et heureux à son

amour pour la poésie. Mais le siècle s'agite, le tonnerre gronde, la tempête éclate, et les flots montent peu à peu jusqu'au sommet où chante André Chénier; ils saisissent le poëte, l'emportent au loin, et le jettent sur le rivage, meurtri, sanglant, tronqué par l'échafaud. On voit que sous les trois formes de gouvernement, absolu, constitutionnel et républicain, les trois poëtes sont assez maltraités. Le premier les craint, le second les dédaigne, le troisième les nivelle comme supériorités aristocratiques qui font du dédain rimé. — Dans ce livre, M. Alfred de Vigny a eu le tort de prendre un style pimpant qui est loin d'être celui dont il se servit pour écrire Cinq-Mars. Il règne dans son ouvrage un tel parfum d'aristocratie, un tel luxe de plaisanteries dédaigneuses pour les gens qui puent le peuple, qu'en vérité on serait tenté de trouver moins atroce, ou du moins bien provoquée, la vengeance que le peuple tira de tous ces persifleurs insolents et musqués, qui, jusqu'au jour où il fut le maître, avaient eu si peu de souci de ses misères. Aujourd'hui, M. le comte a mauvaise grâce de rire au nez des gens qui dédaignent de se fâcher; il y a même de sa part ingratitude, car il peut le faire sans danger.

Les poëtes feront-ils bien de suivre l'ordonnance du docteur noir? Rabelais dirait *peut-être;* Montaigne *que sais-je;* Breloque *ni oui ni non*, ou *qu'est-ce que cela me fait.*

Nous connaissons encore de cet auteur : Servitudes et Grandeurs militaires, in 8, 1835.

VILLEDIEU (Thérèse Desjardins, dame de).

LES EXILÉS, *formant le tome IX des Œuvres de l'auteur, recueillies en* 10 *vol. in*-12, 1702. — Le style de Mme de Villedieu est vif et léger, ses images sont animées; elle a fait perdre, a dit Voltaire, le goût des longs romans; mais, consacrée dès sa jeunesse à tous les plaisirs de l'amour, son style se ressent de ses mœurs : elle vécut et écrivit en femme galante. De tous ses romans, le meilleur est celui qui a pour titre : les Exilés; rien n'est plus ingénieux que cet ouvrage, dont le but est de faire connaître les aventures de plusieurs grands hommes de l'ancienne Rome. L'auteur les rassemble tous dans une île où Ovide était exilé. Ovide, Lentulus, Hortensius, Cépion, sont les principaux personnages mis en action; puis passant tout à coup à la cour d'Auguste, on y fait paraître d'autres acteurs, dont les actions ne sont pas moins intéressantes. Voici le jugement que Langlet du Fresnoy porte des autres ouvrages de Mme de Villedieu : « Les Désordres de l'amour, le Portrait des faiblesses humaines, Cléonice, ou le Roman galant, sont trois pièces assez bien écrites; Carmente, roman bien écrit

et intéressant; Alcydomie, première partie d'un roman inachevé; les Galanteries grenadines, commence bien et finit mal; Lysandre, nouvelle, et les Amours des grands hommes, assez bien écrits; Nouvelles africaines, bien écrit et touchant; Mémoires du sérail, Vie d'Henriette Sylvie de Molière, écrits d'une manières ensible et intéressante; les Annales galantes, et le Journal amoureux, deux romans amusants et assez bien écrits. »

VILLEMAIN (M.....), de l'Académie française.

LASCARIS, ou *les Grecs du XVe siècle*, *in*-8, 1825. — L'empire grec descendant tout entier au tombeau avec son dernier empereur; les Turcs étendant leur barbarie sur tout l'Orient; les beaux-arts, conservés par des mains pures et fidèles, transplantés en Italie et refleurissant bientôt sous cet heureux climat; Florence et la cour de Médicis; la société tourmentée par le besoin d'une érudition moins fausse, d'une philosophie meilleure, de mœurs plus élégantes; enfin l'imprimerie qui se découvre pour rassurer la civilisation menacée par les soldats de Mahomet; tel est le grand tableau que M. Villemain a voulu nous offrir dans Lascaris.

Lascaris, allié à la famille impériale, élevé dans la culture des lettres grecques, est le plus célèbre entre les Grecs qui se réfugièrent en Italie. M. Villemain l'a choisi pour être le héros de son ouvrage. Cependant il ne l'a pas seul placé sur la scène : autour de lui, il a groupé savamment d'autres noms moins fameux à la vérité, mais à qui la société doit une éternelle reconnaissance; tels sont : Gémiste Plétho, disciple enthousiaste de Platon; Marc Théodore, évêque d'Éphèse; Nicéphore de Chariclée, déserteur de la foi grecque au concile de Florence, mais qui revient au culte de sa patrie quand ce culte est proscrit. Il y a beaucoup d'art à M. Villemain d'avoir ainsi resserré dans un cadre étroit l'antique philosophie et la religion nouvelle de la Grèce, d'avoir opposé le fougueux platonicien au vertueux sectaire et au pénitent religieux. — Arrivés d'abord en Sicile, les nobles exilés d'Athènes et de Constantinople sont accueillis par de jeunes Italiens que l'amour de la science a conduits au pied du mont Etna, et parmi lesquels on distingue le jeune Médicis et Bembo. Cependant les Grecs ne sont point au terme de leurs maux, le peuple italien ne les regarde que comme des schismatiques dangereux : martyrs à Constantinople, ils étaient excommuniés à Rome, et ne furent sauvés de la fureur des Siciliens que par le courage de Médicis et de ses jeunes compagnons. Ils se réfugient près d'Alphonse, roi

d'Aragon et de Sicile, qui cherche à les retenir à sa cour; mais effarouchés par l'appareil militaire qui environne ce soldat érudit, ils vont chercher à Florence un asile plus sûr et plus paisible. Là, ils retrouvent, non la patrie, car jamais on ne la retrouve, mais ces soins délicats qui adoucissent le supplice de l'exil; l'hospitalité généreuse de Médicis tâche de leur rendre tout ce qu'ils avaient perdu, tout, jusqu'aux souvenirs du passé. Cependant ils emploient vainement tous les moyens que donne la supériorité de l'esprit pour exciter l'Europe contre les Turcs. Bientôt, à l'enthousiasme qu'avaient excité leur présence et leurs malheurs, succèdent l'indifférence et l'oubli. Ils se dispersent découragés; les uns vont mourir dans leur patrie, les autres chez quelques petits princes qui cultivaient les lettres. Tel fut le sort de ces hommes qui contribuèrent le plus à tirer l'Europe des ténèbres de l'ignorance, et aujourd'hui à peine leurs noms sont-ils connus! M. Villemain en explique ainsi la raison : « Ils répandirent autour d'eux l'admiration et le goût des arts; ils agitèrent l'esprit humain; ils sauvèrent la plus belle moitié des monuments antiques; mais eux-mêmes ils n'ont pas créé de monuments. Ainsi, leur souvenir a disparu dans la gloire des grands hommes formés à leur exemple, et la grandeur même de leurs services en a plus rapidement fait perdre la trace. »

Cette rapide analyse fait voir qu'il ne faut pas chercher dans Lascaris l'intérêt fugitif de quelques aventures romanesques, mais ce plaisir plus durable et plus vrai qu'on trouve à d'ingénieuses pensées, revêtues des plus belles formes du langage.

VILLEMAIN (Henri).

EUDOXIE, 2 *vol. in*-12. — L'histoire d'Eudoxie ne présente pas des événements très-compliqués. Adolphe Montigni aperçoit dans un bal une jeune beauté dont il devient tout d'un coup éperdument amoureux, et cet heureux mortel devient bientôt l'amant aimé de la plus belle et de la plus vertueuse des femmes. Malheureusement, un beau soir, au clair de lune, il fait la rencontre d'une jolie espiègle, dont le minois et le langage sont tout ce qu'il est possible de voir de plus agaçant; les beautés de la nature, l'azur du ciel, la fraîcheur de la soirée, l'amour, l'occasion, et peut-être, quelque diable aussi le poussant, Montigni triomphe de la vertu d'Alphonsine. Les suites de cette faute ne purent longtemps être cachées; sa honte va bientôt se dévoiler à tous les yeux. Mais Eudoxie est son amie, et cette femme, capable de tous les sacrifices, ordonne à Montigni de renoncer à la femme

qu'il aime pour épouser la femme qu'il a séduite, et, pour obéir à son père, elle est forcée de donner sa main au comte de R..... Au bout de quelques années, le mari d'Eudoxie et la femme de Montigni meurent presque au même instant; et comme aucun obstacle ne s'oppose plus à l'union des deux amants, ils finissent par s'épouser.

ORDRE ET DÉSORDRE, ou *les Deux amis, par Henri V.... N.* 2 *vol. in*-12, 1811. – Saint-Léon et Dorvigny, amis d'enfance, sortent du collége à l'âge de vingt ans, après s'être distingués tous deux dans leurs études. Saint-Léon, qui n'a ni père ni mère, se trouve tout à coup maître d'une fortune considérable, et va passer quelque temps à Toulouse dans la famille de Dorvigny, qui jouit d'une honnête aisance. Il y est reçu comme un enfant de la maison, et se prend d'inclination pour la petite Célestine, sœur de Dorvigny, âgée à peine de huit ans, et Célestine le lui rend bien. Forcé de s'arracher de Toulouse pour aller à Lyon prendre la gestion de sa fortune, Saint-Léon est bientôt entraîné à Paris par le goût des plaisirs, et là, le jeu, le luxe et les femmes, le plongent dans un désordre complet; un juif parvient à s'emparer de tous ses biens, à l'exception d'une maison sur laquelle ce juif offre de lui prêter douze mille francs. Cependant, au milieu de tout ce libertinage, Saint-Léon n'a pas cessé de penser à Célestine, qui est devenue une fort jolie femme. Par un contraste frappant, Dorvigny, plein d'ordre, d'économie, de sagesse, est devenu un bon avocat, a épousé une femme charmante, et mène la vie la plus heureuse. Ses affaires le conduisent à Paris avec toute sa famille; sur le point d'y arriver, Saint-Léon, qui se trouvait sur son chemin dans de tout autres intentions, a occasion de lui sauver la vie; il se corrige, revient à la vertu, et épouse Célestine. – Ce roman se distingue par des détails agréables : on lira surtout avec plaisir la peinture des mœurs domestiques de la famille Dorvigny.

VILLENEUVE

(Gabrielle-Suzanne BARBOT, dame de), morte en 1755.

LA JARDINIÈRE DE VINCENNES, ou *les Caprices*, 3 *vol. in*-12; *nouv. édit.*, 3 *vol. in*-18, 1811. Il y a peu d'imagination dans ce roman, mais il est assez intéressant, et offre plusieurs situations pathétiques, des sentiments vifs et généreux, des réflexions nobles et sensées; c'est un tableau des caprices de l'amour et de la fortune. De tous les romans de Mme de Villeneuve, c'est à peu près le seul qu'on lise aujourd'hui.

Les autres ouvrages de cet auteur sont : Le Beau-frère supposé, 4 vol. in-12. — La belle Solitaire, 1 vol. — Gaston de Foix, 3 vol. in-12, 1741. — La jeune Américaine, et les Contes marins, 4 vol. in-12. — Le Juge prévenu, 1 vol. in-12. — Le Loup galeux, 1 vol. in-12. — Les Ressources de l'amour, 2 vol. in-12, 1752. — Le Temps et la patience, 2 vol. in-12, 1768.

VITET (Ludovic).

LES BARRICADES, *scènes historiques*, *in*-8, 1826. — Doit-on classer cet ouvrage remarquable parmi les drames, les histoires ou les romans? Il appartient à chacun de ces genres par quelque côté; fidèle comme histoire, attachant comme roman, coupé en dialogues comme un drame, il se recommande surtout par la vérité des caractères. Nulle part on ne peut aussi bien comprendre la Ligue que dans cette suite de scènes, où l'on voit figurer tour à tour, pour ne plus les oublier, chacun des personnages importants de l'époque, mis en action, tels qu'ils ont vécu, avec les opinions, les idées et le costume de leur temps.

VOIART (Mlle Elisa).

LA VIERGE D'ARDUÈNE, *tradition gauloise*, ou *Esquisses des mœurs et des usages de la nation avant l'ère chrétienne*, *in*-8, 1820. — Dans ce roman poétique, Mlle Élisa Voïart a peint avec enthousiasme cette Gaule antique où les femmes étaient presque divinisées. Frappée de l'influence que dans tous les temps son sexe exerça sur nos mœurs, elle en a cherché l'origine, et a cru la trouver fondée sur des principes religieux, évanouis dans le vague des siècles, mais conservés jusqu'à nos jours par des traditions populaires : les Gaulois et les Germains, selon Tacite, attribuaient à leurs femmes quelque chose de divin; la reconnaissance et l'amour, continue Mlle Voïart, rendirent ce culte durable; on vit des bois et des fontaines consacrés partout aux femmes bienfaisantes, aux mères déifiées; leurs conseils étaient des lois, leurs paroles des oracles; le doux empire des druidesses succéda au pouvoir sanguinaire des semnothées; et longtemps après que la Gaule eut perdu sa liberté, ces femmes sacrées, retirées dans le sanctuaire des forêts, conservèrent avec un soin religieux leurs couronnes de chêne et leurs serpes d'or. — Théodemir, fils d'un roi sicambre, est le héros de cet ouvrage : sa naissance est longtemps inconnue. Il aime la fille de Diciomar, roi de la tribu des Ardennes; ce roi meurt; Hemdal, druide hypocrite et ambitieux, trahit son pays dans l'espoir d'en obtenir la faveur de Rome, et

d'être élu grand druide par sa protection. Il favorise l'amour d'Isarn, jeune guerrier fougueux et corrompu ; son dessein est de le placer sur le trône de Diciomar, et de lui donner la main d'Idoine, fille de ce prince; leur parti l'emporte. Les Romains paraissent ; mais Thédomir, qui s'est déjà rendu célèbre en Germanie par sa vaillance, arrive, combat les Romains, les défait, triomphe de son rival, épouse Idoine, et, d'après les ordres des fées protectrices, l'emmène, ainsi que sa tribu, dans le pays des Sicambres. — La simplicité de cette action dramatique est enrichie par un grand nombre de scènes variées, sur lesquelles un style harmonieux, une imagination tantôt riante tantôt mélancolique, répandent beaucoup de charme; c'est une galerie de tableaux qui attachent par la nature de leurs sujets autant que par la vivacité de leurs couleurs; les mœurs du pays et du siècle y sont peintes avec talent et vérité.

Nous connaissons encore de cet auteur : L'Algérien, 2 vol. in-12, 1830. — Le Mariage de l'amour, in-8, 1834. — Mignonne, imité de l'allemand, in-8, 1834. — Et plusieurs traductions de romans allemands d'Auguste Lafontaine et de Mme Pichler.

VOISENON (Claude-Henri de Fusée, abbé de), de l'Académie française, né près de Melun en 1708, mort en 1775.

L'abbé de Voisenon fut un poëte aimable, un romancier plein de grâce, de finesse et d'enjouement, que Voltaire nommait le conservateur de la gaieté. On a recueilli ses romans et ses contes en 2 vol. in-12, et en 2 vol. in-18, 1785. Ils contiennent : l'Histoire de Félicité, conte moral, et le chef-d'œuvre de l'auteur; le Sultan Misapouf et la princesse Grisemine; Zulmis et Zelmaïde; et Tant mieux pour elle.

VOLTAIRE (Marie-François Arouet de), né à Châtenay, près Paris, le 20 février 1694, mort le 30 mai 1778.

ROMANS ET CONTES, 3 *vol. in*-8, 1821. — Un homme qui s'est ouvert des sentiers nouveaux dans toutes les carrières où il est entré après d'autres, un écrivain qui a donné à ses compositions en tout genre l'empreinte d'un esprit original, Voltaire a voulu faire des romans, et il fallait bien que les siens ne ressemblassent pas à ceux qu'on avait faits. Ce n'est pas que, dans Zadig, il n'ait emprunté d'ouvrages connus le fond de plusieurs chapitres ; de l'Arioste, par exemple, celui de l'Homme aux armes vertes ; des Mille et un Jours, celui de l'Ermite, etc. ; que dans Micromégas il n'ait imité une idée de Gulliver ; que dans l'Ingénu la prin-

cipale situation ne soit prise de la Baronne de Luz, roman de Duclos; mais l'ensemble et la manière lui appartiennent, et il a mis partout le cachet de son génie. Ce qui caractérise *Zadig*, *Candide*, *Memnon*, *Babouc*, *Scarmentado*, *l'Ingénu*, c'est un fonds de philosophie semé partout dans un style rapide, ingénieux et piquant, rendu plus sensible par des contrastes saillants et des rapprochements inattendus, qui frappent l'imagination et qui semblent à la fois le secret et le jeu de son génie. Nul n'a mieux compris l'art de tourner la raison en plaisanterie. Il converse avec ses lecteurs, et leur fait accroire qu'ils ont tout l'esprit qu'il leur donne; toutes les idées qu'il jette en foule se présentent sous un jour clair et sous un aspect agréable. Il a quelquefois, dans les petites choses, le ton sérieusement ironique et la sorte de persifflage que l'on aime dans Hamilton, auteur qui lui ressemble dans son genre, comme une conversation spirituelle ressemble à un bon livre.

WAILLY (Léon de).

ANGELICA KAUFFMAN, *in*-8, 1838. — Angelica Kauffman est la fille d'un peintre de la Suisse allemande; Angelica est peintre aussi, et elle ne tarde pas à surpasser son maître. Les deux artistes viennent chercher fortune à Londres, où lord Shelton, un des roués les plus élégants de l'Angleterre, devient amoureux d'Angelica, que, malgré toute sa ruse, il ne peut parvenir à séduire. Sérieusement épris, Shelton offre en vain sa fortune et son nom. Par l'influence de Shelton, Angelica est chargée de peindre une Vénus pour un des plus fameux clubs de Londres. N'ayant à sa disposition que des modèles vulgaires, la jeune fille se prend elle-même pour modèle, pose devant des glaces, et reproduit sur la toile les plus mystérieux détails de sa chaste beauté; son tableau est un chef-d'œuvre. Un soir que, toutes les portes closes, elle met la dernière main à son œuvre, Shelton, qui a corrompu les domestiques, pénètre dans l'atelier et surprend le secret d'Angelica. La vierge outragée jette dans les flammes son tableau, qui ne serait plus maintenant que le monument de sa honte. Après plusieurs embûches tendues sans succès à la jeune artiste, Shelton paraît se résigner à n'être que l'ami d'Angelica. Il s'éloigne, et pendant son absence Angelica comble les vœux d'un jeune comte suédois dont elle est aimée, en acceptant sa main. Les jeunes époux vont, selon l'usage, passer loin des curieux, à la campagne les premières heures du tête à tête. Le lendemain, Shelton pénètre dans leur chambre, entr'ouvre les rideaux, et jette à Angelica ces affreuses paroles : « Savez-vous, fille arrogante, avec qui vous êtes couchée ?

Avec un laquais. » Angelica s'enfuit. Le prétendu comte, que Shelton avait trompé lui-même pour en faire l'instrument de son infernale vengeance, essaye en vain de rappeler Angelica pour se justifier; avant qu'il ait eu le temps de la revoir, Shelton le fait jeter en prison, où il meurt de désespoir. Shelton rentra dans le monde avec la satisfaction d'un homme vengé, et à l'applaudissement de tous les roués de la haute société. Pour cet excellent tour, il fut nommé président du club des Boucs, le parlement de la mode et du bon ton, l'organe absolu de l'élégante aristocratie d'Angleterre. — Angelica Kauffman est un roman remarquable par l'élégance du style, la finesse des détails, la peinture des mœurs, la création et le développement des caractères.

WALDOR (Mme Mélanie).

LA RUE AUX OURS, *in*-8, 1837. L'auteur a été un peu sobre d'invention quant au fond de ce roman. Une jeune fille séduite puis abandonnée par un grand seigneur, cela n'est ni bien nouveau, ni bien moral; mais Mme Waldor a répandu tant de goût et de finesse dans les détails, qu'après avoir lu son livre on ne peut que lui savoir gré de cette gracieuse publication.

On doit aussi à Mme Waldor : L'Écuyer Dauberon, in-8, 1832. — Pages de la vie intime, 2 vol. in-8, 1836.

WALPOLE (Horace), littérateur anglais.

LE CHATEAU D'OTRANTE, *in*-12, *réimprimé sous le titre d'Isabelle et Théodore*, 2 *vol. in*-12, 1797. — Le Château d'Otrante n'est pas seulement remarquable comme roman rempli d'intérêt, mais encore comme le premier essai d'une fiction moderne fondée sur les anciens romans de chevalerie. Riche des connaissances acquises dans ses recherches sur les antiquités du moyen âge; inspiré, comme il nous l'apprend lui-même, par la construction romantique de son manoir gothique moderne, Walpole résolut de donner au public un exemple du style gothique appliqué à la littérature de notre âge. Son but, dans le Château d'Otrante, a été d'unir le merveilleux des aventures et le ton imposant de la chevalerie des anciens romans au développement de caractères et au contraste de sentiments et de passions que l'on trouve ou que l'on espère trouver dans le roman moderne; d'offrir le tableau de la vie domestique et des mœurs privées dans les siècles de la féodalité, et d'animer ce tableau par l'action d'un merveilleux auquel la superstition de l'époque croyait avec une foi aveugle. Celui à qui, lors

de sa première jeunesse, il est arrivé de passer une nuit solitaire dans un de ces anciens manoirs que la mode des temps modernes n'a pas dépouillés de leurs ameublements, a sans doute éprouvé que les gigantesques et bizarres figures à peine visibles dans les tapisseries usées; le battement lointain des portes qui le séparent des vivants; la profonde obscurité qui enveloppe les voûtes en ruine; les portraits presque effacés d'anciens chevaliers renommés pour leur valeur, et peut-être pour leurs crimes; les sons variés et confus qui troublent l'horreur silencieuse d'une demeure à peu près abandonnée; enfin, le sentiment qui nous reporte aux siècles du régime féodal ou de la superstition papale, tout se réunit pour exciter une sensation de respect surnaturel, si ce n'est de terreur. Par l'exactitude scrupuleuse d'une fable dans laquelle le costume du temps serait observé avec une attention particulière, Walpole se proposait de produire cette même association d'idées qui prépare l'esprit du lecteur à des prodiges en harmonie avec les croyances et les sentiments des personnages mis en scènes. Son tyran féodal, sa demoiselle dans la détresse, son ecclésiastique résigné, mais toujours noble; le château avec ses donjons, ses trappes, ses oratoires et ses galeries; les incidents du jugement; la procession des chevaliers et le combat; en un mot, la scène, les acteurs et l'action, forment les accompagnements de ses spectres et de ses miracles. L'époque éloignée et superstitieuse des événements que l'auteur invente, l'art avec lequel il dispose ses décorations gothiques, ce ton soutenu et en général imposant des mœurs du temps, préparent par degré à accueillir favorablement des prodiges qui, quoique impossibles dans aucun temps, ont été crus universellement dans celui où l'action est placée. Ce qu'il y a de plus frappant dans le Château d'Otrante, c'est la manière dont les diverses apparitions merveilleuses sont liées entre elles, et tendent toutes à l'accomplissement de la prophétie qui annonce la chute de la maison de Manfred. Un tyran féodal n'a peut-être jamais été mieux représenté que par le caractère de Manfred; il a le courage, l'artifice, la duplicité et l'ambition d'un chef barbare de ces temps d'ignorance, avec des moments de remords et de retour aux sentiments de la nature, qui font que l'on conserve quelque intérêt pour lui, quand son orgueil est humilié et sa race éteinte. Le moine pieux et la patiente Hippolyta contrastent heureusement avec ce prince orgueilleux et tyrannique. Théodore est le jeune héros obligé des romans, mais la douce Matilda est plus intéressante que ne le sont ordinairement les héroïnes de ces sortes d'ouvrages.

On admire dans ce roman un style pur et précis, l'heureuse alliance d'une influence surnaturelle avec des intérêts purement

humains, l'art de reproduire le langage et les mœurs de la féodalité par des caractères fortement dessinés et bien développés, enfin, une unité d'action qui produit des scènes touchantes et imposantes tour à tour.

WALSH (le vicomte de).

LE FRATRICIDE, ou *Gilles de Bretagne, chronique du XVe siècle*, 2 *vol. in*-12, 1828. — François Ier, duc de Bretagne, avait un frère nommé Gilles, prince doué des plus brillantes qualités. Le duc le chargea d'une mission importante auprès de Henri VI, roi d'Angleterre, qui le prit dans une grande affection. Des favoris du duc de Bretagne cherchèrent à perdre dans son esprit un frère qui leur faisait ombrage, et leurs machinations n'eurent que trop de succès. Après avoir éloigné le prince Gilles de sa cour, le duc l'accusa auprès du roi de France d'être d'intelligence avec les Anglais, et Charles VII donna l'ordre de l'enfermer étroitement dans un château fort; mais bientôt, revenu de ses préventions, il ordonne au duc de lui rendre la liberté. Sur ces entrefaites, les Anglais font une descente en Bretagne; les ennemis du prince captif saisissent cette occasion pour insinuer dans l'esprit de François que cette attaque n'a lieu que par l'instigation de son frère. Le duc, dans sa fureur, ordonne de resserrer la captivité du malheureux Gilles; et ses geôliers, trop fidèles à cet ordre, poussent l'inhumanité envers lui jusqu'à le laisser manquer d'aliments. Une femme généreuse expose ses jours pour faire passer au fils de son ancien souverain un morceau de pain et de l'eau. Mais sa vie était condamnée par un frère barbare; par ses ordres, six assassins, dont l'histoire a conservé les noms odieux, descendent dans son cachot et l'étouffent entre deux matelas. Un religieux, qui avait reçu la veille la confession du prince, se rendit sur-le-champ auprès du duc de Bretagne, et, au nom du frère qui venait d'être assassiné par son ordre, le cita au tribunal de Dieu dans l'espace de quarante jours. Frappé de terreur, le duc expire avant le terme qui lui était assigné. Tels sont les principaux traits du roman réellement historique de M. Walsh, qui, à des faits vrais, a joint certaines fictions, qu'autorisaient l'amour du merveilleux et les croyances superstitieuses de l'époque où se passent les faits qui servent de base au roman. On ne lira pas sans intérêt, dans le chapitre intitulé la Nuit, une histoire de revenant dont nous laisserons aux lecteurs le plaisir de chercher l'explication dans l'ouvrage même.

FEUILLETONS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES. — Dans ce livre, tout parfumé d'idées légitimistes depuis la préface jusqu'au mot fin,

l'auteur met avec soin en relief toutes les infortunes royales, depuis les enfants d'Édouard IV jusqu'à Jacques III, depuis Charles Ier jusqu'à Charles X. La révolution de juillet y est sabrée d'importance, et cela ne doit pas étonner de l'auteur du Voyage de la duchesse de Berri dans la Vendée, dont on sait que les principes ne sont plus de ce siècle. L'ouvrage est écrit avec finesse, et quelques chapitres sont empreints de sentiment.

On doit encore à cet auteur : Georges Sand, in-8, 1837.

WARD, romancier anglais.

TREMAINE, ou *l'Homme blasé*, 4 *vol. in*-12, 1830. — On pourrait appeler cet ouvrage un roman religieux, quoique l'auteur proteste qu'il n'a pas eu l'intention d'écrire un roman. Tremaine est un homme d'une grande naissance, d'un caractère distingué, d'un esprit très-cultivé; sa fortune est considérable, et il a obtenu dans les affaires politiques une brillante réputation. Cependant, dégoûté du monde et de lui-même, il vient chercher au sein de la retraite le bonheur qu'il n'a pu trouver au milieu des scènes bruyantes et agitées de sa vie passée. Près de sa maison de campagne habite un ecclésiastique nommé Évelyn, qui a une fille dont il devient amoureux et qui le paye de retour. Mais les opinions religieuses des deux amants sont entièrement différentes; Tremaine est livré au scepticisme, tandis que la fille du pasteur, sincèrement pieuse, plutôt que de trahir ce qu'elle appelle les scrupules de sa conscience en épousant un homme dont les principes sont opposés aux siens, se résout à faire son propre malheur et celui de son amant. Celui-ci, ne pouvant vaincre la résistance opiniâtre de sa jeune amie, se convertit. — La simplicité de l'action, la vérité des sentiments, exempts de l'exagération commune aux romans en général, la peinture fidèle des classes auxquelles appartiennent les principaux personnages, quelques scènes de société tracées avec talent et naturel, méritent de justes éloges.

WEST (mistress), romancière anglaise.

SYDNEY, COMTE D'ARONDEL, 4 *vol. in*-12, 1816. — L'auteur a cherché à peindre dans Sydney les ridicules de la société, et principalement les dangers de l'orgueil et de l'amour-propre; ce roman amuse, intéresse, sans cesser d'offrir les exemples de la plus pure morale. — Arondel avait eu dans sa jeunesse une de ces passions qui font le destin de toute la vie; il était aimé et allait unir

sa destinée à la femme qu'il adorait, à la belle Sélina, lorsque celle-ci lui écrivit qu'elle renonçait à lui pour toujours, et qu'elle le suppliait de l'oublier. Dès lors un profond chagrin s'empare d'Arondel, et vingt ans de douleur ne peuvent lui faire oublier l'ingratitude de son amante. Celle-ci avait une nièce nommée Émilie, qui devient l'épouse d'Arondel, sans cependant réussir à lui faire oublier l'objet de ses premières amours. Assez ordinairement l'usage des romanciers est de terminer le roman aussitôt après le mariage; l'auteur a suivi dans celui-ci une marche contraire. Arondel, nourrissant toujours sa première passion pour la beauté objets de ses regrets éternels, cherche encore l'explication de son parjure. Sélina, cachée dans une profonde retraite, ne paraît que pour répandre des bienfaits, que pour établir la plus douce union entre les deux époux; mais elle leur refuse son secret jusqu'au moment où une circonstance imprévue la force à le dévoiler. Une jeune Florentine, nommée Paulina, follement éprise d'Arondel, parvient à le détacher d'Émilie, et a l'art de le convaincre que sa femme est fille de Sélina, et que ce fruit du crime était l'unique cause de la rupture de son mariage. C'est alors que Sélina sort de sa retraite, et d'un seul mot déjoue tous les projets de cette femme perfide : elle apprend à Arondel qu'elle est sa sœur, et ce fatal secret, qui lui avait été révélé la veille de leur union, rend à jamais Sydney à Émilie, en le faisant rougir de sa faiblesse et de son égarement.

WIELANDS (Christophe),

célèbre littérateur allemand, né à Biberach en 1773, mort en 1813.

HISTOIRE D'AGATHON, *trad. par Pernay*, 3 *vol. in*-12, 1802. — M. Ladoucette nous a donné une imitation de ce livre sous le titre de Philoclès. Voyez LADOUCETTE, t. 2, page 13.

Nous connaissons encore de Wielands : Aventures merveilleuses de don Sylvio de Rosalva, 2 vol. in-12, 1767.—Mémoires de Sophie de Sternheim, 2 vol. in-12, 1775. — Pérégrinus protée, 2 vol. in-12, 1795. — Histoire du sage Danischmend, 2 vol. in-12, 1800. — La Vie et les Amours de Diogène le Cynique, surnommé Socrate fou, in-12, 1819. — Petite Chronique du royaume de Tatoïaba, 2 vol. in-12. — Le Miroir d'or, in-12. — Histoire d'un Grec, in-12. — Le nouveau Don Quichotte, 2 vol. in-12. — Nouvelles comiques, in-12.

YMBERT.

MŒURS ADMINISTRATIVES, 2 *vol. in*-18, 1825.—L'auteur démontre dans ce livre les envahissements successifs de l'administration. « Les administrateurs pullulent, dit-il, et pourtant les quatre-

vingt-dix-neuf centièmes de la population ignorent quelle est la nature de cette force motrice qui nous contraint à marcher droit dans le chemin de l'obéissance. C'est une étude à faire : soyons moutons, je le veux bien ; marchons docilement et en troupeaux, puisqu'il y a nécessité à produire de la laine, surtout puisqu'il faut paître, et paître seulement dans les champs ; mais moutons observateurs, sachons au moins quelle longueur ont les houlettes de nos bergers, quand et pourquoi ils lancent sur nous leurs chiens dévoués ; et, s'il est de notre destinée d'être tondus, apprenons du moins l'art de brouter opportunément et de bêler à propos. » Cette citation, en donnant une idée du style de M. Ymbert, indique en même temps le but qu'il s'est proposé. Son livre ne nous donne toutefois qu'une connaissance superficielle de l'administration ; mais en revanche il nous offre une collection très-divertissante de ridicules administratifs. Son style, toujours ingénieux et piquant, sait féconder les matières les plus arides ; partout il unit l'élégance à la correction, la pureté de goût à la vivacité du trait ; aussi est-il difficile à ceux qui commencent de lire l'ouvrage, de le quitter avant d'être arrivé au dernier feuillet.

ZSCHOKKE, historien et romancier suisse.

LE GALÉRIEN, *traduit de l'allemand par MM. Theil et Garnier*, 2 *vol. in*-12, 1829. — Cet ouvrage est comme divisé en deux parties. La première offre, dans un dialogue, une discussion fort intéressante et d'un ordre d'idées très-relevé, sur la grande question de notre nature, sur la destinée de l'homme et les questions qui s'y rattachent, celles du devoir, du bonheur, etc. L'autorité qui résout ces questions est un pauvre galérien mort de vieillesse et d'épuisement au bagne de Toulon. L'histoire de ce singulier interprète des hautes spéculations de la philosophie et de la morale est le sujet de la seconde partie du livre, où l'on trouvera, dans la peinture des passions, cette sorte de grâce native et de pureté mystique particulières à l'imagination allemande, et qui prêtent tant de charmes aux compositions de Zschokke.

LE GIESBACH, *scènes de la vie*, *trad. par J. Lapierre*, 4 *vol. in*-12, 1831. — Ce livre renferme sept nouvelles. — La nécessité de remédier sur-le-champ aux plus petits accidents, de réprimer à leur naissance nos moindres penchants vicieux afin d'arrêter leur développement, est la leçon de morale cachée sous l'histoire du *Trou au coude*. — *La Jambe* est l'aventure d'un pauvre Anglais qui, amoureux d'une jeune personne privée d'une jambe, s'en vint à Calais, et, le pistolet au poing, obligea un chirurgien à lui faire

une amputation qui le mît sur un pied parfait d'égalité avec sa bien-aimée, et qui, vingt ans plus tard, disait en soupirant : « Si je pouvais ravoir ma jambe, je ne me couperais pas seulement les ongles pour mistress Temple. » — Deux illustres émigrés français qui se rencontrent en Suisse, qui s'aiment sous les humbles apparences auxquelles les circonstances les obligent de se cacher, et qui finissent par s'unir en découvrant mutuellement leur naissance, tel est le sujet des *Amants émigrés*. — *La Lettre islandaise* est une aventure de deux jeunes gens qui, sous des noms supposés et sans se connaître, ont commencé une correspondance littéraire, et qui se reconnaissent au moment où des intérêts de famille allaient les forcer tous deux à s'épouser aux dépens des serments que chacun d'eux avait faits à son correspondant anonyme. — La moralité de la cinquième nouvelle est applicable à tous les pays ou *un coup d'œil de prince* anéantit tous les droits du talent, des vertus, de l'expérience. — *Florette* est l'histoire du premier amour d'Henri IV, racontée d'une manière si touchante par M. de Jouy dans l'Ermite en province. — *Le Sergent* est une scène bizarre du règne du Grand Frédéric, et un exemple de cette passion pour les beaux grenadiers qui lui faisait enlever sur son passage les jeunes gens de haute taille, à quelque famille qu'ils appartinssent, pour les faire entrer dans sa garde.

Nous connaissons encore de cet auteur : Les Soirées d'Aarau, 4 vol. in-12, 1829. — Le Fugitif du Jura, 2 vol. in-12, 1829. — Les Matinées suisses, 4 vol. in-12, 1830. — Le Ménétrier, 5 vol. in-12, 1831. — Véronique, ou la Béguine d'Aarau, 4 vol. in-12, 1831. — La Créole, 4 vol. in-12, 1832. — L'Anneau de Luther, 4 vol. in-12, 1833. — Les nouvelles Soirées d'Aarau, 5 vol. in-12, 1833. — Le Sorcier, 5 vol. in-12, 1834.

FIN DE LA REVUE DES ROMANS.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES ROMANS ANALYSÉS DANS CET OUVRAGE.

	tome.	page.
Abassi	I.	225
Abbaye (l') d'Harford	I.	308
Abbaye de la Trappe	II.	147
Abbé (l')	II.	283
Abeilard (l') supposé	I.	56
Abordage (l')	II.	42
Absent (l')	I.	212
Acajou et Zirphile	I.	186
Adélaïde	II.	140
Adélaïde de Clarencé	II.	360
Adélaïde de Méran	II.	170
Adèle	II.	134
Adèle de Sénange	II.	316
Adolphe	I.	144
Adolphe, ou la Prédiction accomplie	I.	302
Adonide	II.	244
Adriana	I.	205
Agathe et Isidore	I.	62
Agathoclès	II.	161
Agnès de France	II.	301
Ahasvérus	II.	186
Albigeois (les)	II.	85
Alexandra, ou la Chaumière indienne	II.	226
Alexina	I.	86
Alfred le Grand	II.	4
Alice, ou les Mystères	I.	102
Allan le jeune, déportée à Botany-Bay	I.	253
Almaria	II.	198
Alminti	II.	46
Aloys	I.	140
Alphonse	I.	269
Alphonse de Coucy	II.	130
Alphonse de Lodève	I.	292
Alphonsine	I.	267
Amadis de Gaule	II.	352
Amants (les) exilés en Sibérie	II.	32
Amélie	I.	241
Amélie de Mansfield	I.	151
Amélie de Saint-Far	I.	321
Amélie et Clotilde	I.	71
Amélie, ou le Secret d'être heureux	II.	23
Aménaïs	I.	115
Amirante (l') de Castille	I.	368
Amour et devoir	I.	342
Amour et scrupule	I.	345
Amours (les) des anges	II.	108
Amours du chevalier de Faublas	II.	58
Anabaptistes (les)	II.	357
Anaconda (l')	II.	54
Anaïs de Surville	I.	93
Anastase	I.	343
Anatole	I.	263
Andréa	II.	209
André de Nerciat	I.	9
André le Savoyard	I.	381
Ane (l') d'or d'Apulée	I.	9
Ane (l') mort et la femme guillotinée	I.	357
Angélica Kauffmann	II.	371
Angélique et Jeanneton	II.	170
Angleterre (l') et les Anglais	I.	98
Anglo-Irlandais (l')	I.	45

	tome.	page.
Anna Bella	I.	32
Anna Grenwil	I.	58
Annales (les) de la paroisse	I.	262
Anne Boleyn	II.	129
Année (l') la plus remarquable de ma vie	I.	387
Anselme	I.	107
Apostat (l')	I.	46
Arnold et la belle Musulmane	I.	364
Arsace et Isménie	II.	101
Arundel	I.	159
Arwed Gyllenstierna	II.	357
Aspirants (les) de marine	I.	146
Assassinat (l') d'un roi	II.	6
Astrée (l')	II.	354
Atala	I.	130
Atar-Gull	II.	334
Athée (l')	II.	150
Auberge (l') des Trois-Pins	II.	224
Auguste et Frédéric	I.	51
Auguste et Jules de Popoli	I.	324
Autocrate (l') de village	II.	126
Aventures (les) de Caleb Williams	I.	280
Aventures (les) de garnison	I.	102
Aventures (les) de Nigel	II.	283
Aventures de Roderick Random	II.	304
Aventures (les) de Télémaque	I.	225
Aventures (les) d'Eugène de Senneville et de Guillaume Delorme	II.	154
Aventures du chevalier de Beauchêne	II.	243
Aventures (les) du dernier Abencérage	I.	131
Aventures d'un marin de la garde impériale	I.	188
Aventures d'un renégat espagnol	II.	205
Aventures récentes d'une jolie femme	I.	304
Avocat (l') des femmes	II.	230
Aymar	II.	36
Bachelier (le) de Salamanque	II.	243
Bande noire (la)	I.	162
Banian (le)	I.	147
Barbier (le) de Paris	I.	383
Baron (le) de l'Empire	II.	94
Barons (les) de Feilsheim	II.	169
Barricades (les)	II.	369
Bataille (la) de la Boyne	I.	44
Battuécas (les)	I.	272
Beau-père (le) et le gendre	II.	171
Beauté et laideur	I.	61
Beccari	I.	57
Belinde	I.	207
Bélisaire, par Mlle de Genlis	II.	269
Bélisaire, par Marmontel	I.	70
Belle-mère (la)	I.	73
Belle Picarde (la)	II.	43
Belle (la) Syrienne	I.	32
Beppo	I.	112
Blanche d'Évreux	II.	301
Blanche et Osbright	II.	53
Blanche, ou la Dame des bois	II.	75
Bohême (la)	II.	345
Bojardo	I.	75
Bon (le) vieux temps	II.	9
Boris	I.	25
Bonrreau (le)	I.	235
Bravo (le)	I.	233
Brigands (les) anglais	I.	50
Bug Jargal	I.	347
Caliste	I.	128
Camaldule (le)	II.	26
Camisard (le)	I.	178
Candidat (le)	I.	46
Capucin (le) du Marais	I.	315
Caravansérail (le)	II.	270
Cardeurs (les)	I.	157
Cardinal (le) de Richelieu	I.	356
Carle Sand	I.	92
Caroline de Lichtfield	II.	103
Caroline, ou les Inconvénients du mariage	II.	85
Catherine Ire, impératrice de Russie	I.	295
Catherine II	I.	369
Catherine de Bourbon	II.	249
Catherine Shirley	II.	142
Cécile, ou les Passions	I.	364
Céliane	I.	62
Cent (les) Nouvelles nouvelles	I.	294
Cent vingt jours	II.	170
Chapelle (la) d'Ayton	I.	320
Chapelle (la) du vieux château de Saint-Doulagh	II.	223
Charles Barimore	I.	249
Charles d'Ellival et Alphonsine de Florentino	II.	2
Charles de Monfort	II.	67
Charles de Navarre	I.	317
Charles et Hélène de Moldorf	II.	88
Charles et Marie	II.	317
Charles le Téméraire	II.	290
Charles, ou les Inconvénients du célibat	II.	86

	tome.	page.
Charles Pointel	II.	50
Chasse (la) aux fantômes	I.	22
Château (le) d'Athlin et de Dunbayne	II.	191
Château (le) de Kenilworth	II.	280
Château (le) d'Otrante	II.	372
Château (le) de St-Germain	II.	206
Château (le) St-Ange	II.	362
Châteaux (les) de France	I.	300
Chaumière (la) indienne	II.	247
Chavornay	I.	176
Chemin de traverse (le)	I.	360
Chemin le plus court (le)	I.	375
Chefs écossais (les)	II.	176
Chevalier (le) de St-Pons	II.	127
Chevalier (le) Tardif de Courtac	I.	55
Chevaliers (les) du Cygne	I.	266
Cheveu (le)	I.	142
Childe-Harold	I.	113
Christophe Sauval	I.	78
Chrohoore na Bilhoge	I.	46
Chronique du temps de Charles IX	II.	90
Chroniques de France	I.	196
Chroniques (les) de la Canongate	II.	289
Chrysal	1.	366
Cinq-Mars, ou une Conspiration sous Louis XIII	II.	362
Citoyen (le) du monde	I.	291
Claire d'Albe	I.	148
Claire Hébert	I.	91
Clémence de Sorlieu	I.	87
Cléopâtre	II.	1
Cléopâtre, reine d'Égypte	II.	245
Clotilde	II.	174
Clotilde de Lusignan	I.	32
Cœlebs	I.	284
Colonna	I.	85
Coin (le) du feu d'un Hollandais	II.	151
Comment tout finit	I.	199
Comtesse (la) de Fargy	I.	320
Comte (le) de Horn	I.	30
Comte (le) de Néty	II.	57
Comte (le) de Toulouse	II.	313
Comte (le) de Villamayor	I.	310
Comtesse (la) de Mortane	I.	57
Comtesse (la) de Tende	II.	17
Conemara (le)	I.	158
Confession (la)	I.	363
Confession (la) d'un enfant du siècle	II.	129
Confessions (les) du comte de***	I.	186
Confrérie (la) du St-Esprit	II.	208
Conseiller d'État (le)	II.	310
Conseils à ma fille	I.	83
Conspiration (la) de Cellamare	II.	359
Constance de Lindinsdorf	I.	255
Conte (le) du Tonneau	II.	338
Contemporaines (les)	II.	201
Contes à mon fils	I.	214
Contes bruns	I.	38
Contes de Boccace	I.	70
Contes de Boufflers	I.	82
Contes de l'Allhambra	I.	354
Contes démocratiques	I.	8
Contes de Samuel Bach	I.	236
Contes des fées	I.	27
Contes d'Hamilton	I.	321
Contes du coin du feu	I.	339
Contes d'un endormeur	II.	67
Contes d'un voyageur	I.	353
Contes du vieil ermite de la vallée de Vauxbuin	II.	178
Contes et légendes historiques	II.	358
Contes et Nouvelles, par M. de Merville	II.	94
Contes fantastiques d'Hoffmann	I.	332
Contes moraux de Goldsmith	I.	291
Contes moraux de Marmontel	II.	71
Contradictions (les)	I.	319
Coquetterie	I.	106
Coralie	II.	162
Corinne, ou l'Italie	II.	325
Corisandre de Beauvilliers	II.	304
Corisandre de Mauléon	II.	259
Correspondance de Victor Jacquemont	I.	355
Corsaire (le)	I.	109
Corsaire (le) Rouge, ou la Sorcière des eaux	I.	232
Coucaratcha (la)	II.	332
Couronne (la) d'épine	II.	81
Courrier (le) russe	I.	87
Curé (le) de village	II.	62
Dame (la) Blanche	I.	88
Dame (la) de Saint-Bris	I.	313
Dame (la) d'Oliferne	II.	341
Dame (la) du lac	II.	273
Dame (la) grise	II.	152
Dames (les) galantes	I.	85
Damné (le)	I.	72
Damoisel (le) et la bergerette	I.	161
Danger des liaisons	I.	9
Dangers (les) de la prévention	I.	258
Daniel le lapidaire	II.	77
Danse macabre (la)	II.	7
Décaméron français	II.	55

	tome.	page.
Découverte (la) australe	II.	202
Delphine	II.	323
Dernier (le) chouan	I.	34
Dernier (le) des Beaumanoir	I.	377
Dernier (le) des Mohicans	I.	228
Dernière (la) fée	I.	34
Derniers (les) jours d'un condamné	I.	348
Dernières lettres de deux amants de Barcelone	I.	328
Dernières lettres de Jacopo Ortis	I.	251
Derniers (les) Bretons	II.	315
Derniers (les) jours de Pompéi	I.	99
Désobéissance (la)	I.	1
Deux (les) anges	I.	20
Deux (les) cadavres	II.	307
Deux (les) fous	II.	7
Deux (les) frères	II.	21
Deux (les) Griseldis	I.	216
Deux (les) séjours	II.	311
Devoir (le)	II.	221
Diable (le) amoureux	I.	119
Diable (le) boiteux	II.	238
Dieu, l'honneur et les dames	II.	147
Distraction	I.	241
Divorces (les) anglais	I.	134
Dix nouvelles, par madame de Montolieu	II.	105
Don Alonzo, ou l'Espagne	II.	257
Donatien	II.	173
Don Manuel	II.	231
Don Martin Gil	I.	314
Dot (la) de Suzette	I.	242
Double méprise (la)	II.	91
Douze nouvelles, par madame de Montolieu	II.	104
Doyen (le) de Killerine	II.	182
Duchesse (la) de Kingston	I.	305
Duchesse (la) de Valombray	I.	374
Dudley et Claudy	II.	141
Dunallan	I.	377
Eaux (les) de St-Roman	II.	286
Échelle (l') des femmes	II.	315
Écolier (l') de Cluny	II.	224
Écolier (l'), ou Raoul et Victor	I.	320
Écorcheurs (les)	I.	18
Écumeur (l') de mer	I.	233
Edgard	I.	139
Édouard	I.	202
Égarements (les) du cœur et de l'esprit	I.	156
Élève (l') de la nature	I.	57
Élisabeth	I.	152
Élise Duménil	II.	100
Élise et Marie	I.	73
Éliska	I.	192
Ellival et Caroline	II.	2
Elma	II.	185
Éloge (l') de la folie	I.	223
Élys de Sault	II.	207
Émile, ou l'Homme singulier	II.	18
Émilia, ou la Ferme des Apennins	II.	227
Émilie de Coulanges	I.	213
Émilie de Valbrun	I.	304
Emma et Saint-Aubin	II.	142
Empire des Naïrs	II.	42
Enfant (l') du jésuite	II.	39
Enfant (l') de la Chaumière de Munster	II.	169
Enfant (l') du carnaval	II.	222
Enfants (les) des Vosges	I.	142
Ennui (l')	I.	209
Épicurien (l')	II.	110
Époux (les) malheureux	I.	19
Époux philosophes (les) au XVIIIe siècle	I.	303
Ermance de Beanfremont	I.	294
Ermite (l') de la tombe mystérieuse	II.	27
Ernest	I.	180
Ernest Maltravers	I.	100
Escadron (l') volant de la reine	I.	54
Espagne (l') romantique	II.	339
Espion (l')	I.	231
Esquisses de la souffrance morale	I.	7
Esquisses morales	I.	353
Estelle	I.	245
Éthelinde, ou la Récluse du lac	II.	304
Étrangère (l')	I.	15
Eudoxie	II.	367
Eugène	I.	114
Eugène Aram	I.	96
Eugène de Rotchlin	II.	317
Eugénie	I.	137
Eugénie et Mathilde	II.	318
Eulodie, ou la Jeune malade	II.	339
Évariste de Mauley	I.	224
Évelina	I.	9
Évêque Gozlin (l')	I.	205
Exalté (l')	II.	159
Excellenza (l')	II.	224
Exilés (les)	II.	365
Expédition nocturne autour de ma chambre	II.	64

	tome.	page.
Fa Dièze	I.	375
Famille (la) allemande	I.	138
Famille (la) de Montorio	II.	84
Famille (la) de Mourtray	I.	330
Famille (la) Elliot	I.	28
Famille (la) piémontaise	II.	47
Famille (la) St-Julien aux bains de Rochéach	I.	89
Famille (la) royaliste	II.	39
Fanny	I.	211
Faramond	II.	2
Fatom et Melvil	II.	306
Faust	I.	287
Fée (la) aux miettes	II.	137
Femme (la) à projets	I.	179
Femme (la) auteur	I.	193
Femme (la) du monde et la dévote	II.	62
Femme (la) du monde et la femme artiste	I.	26
Femme (la), ou Ida l'Athénienne	II.	113
Femmes (les)	II.	84
Femmes (les) vengées	I.	172
Fermier (le) de la forêt d'Inglewood	I.	327
Feuille (la) des gens du monde	I.	270
Fiancée (la) de Bénarès	I.	129
Fiancée (la) de Lammermoor	II.	279
Fiancés (les)	II.	66
Fidélia	I.	54
Fille (la) d'une fille	II.	228
Fils (le) banni	II.	222
Fils (le) du meunier	I.	313
Fils (le) perdu	II.	87
Fils (le) perverti par son père	I.	340
Fin (la) du monde	II.	208
Flagrant (le) délit	II.	12
Flavien	I.	318
Flavy (les)	I.	53
Fleetwood	I.	284
Fleur (la) des pois	I.	40
Florence Macarty	II.	118
Folies (les) du siècle	II.	57
Folie (la) espagnole	II.	170
Forêt (la), ou l'Abbaye de St-Clair	II.	193
Forêt (la) de Woronetz	I.	192
Fragoletta	II.	33
France et Marie	II.	34
François 1er et madame de Châteaubriant	I.	295
Francs (les) Taupins	II.	9
Frankenstein	II.	297
Fratricide (le)	II.	374
Fray Eugénio	I.	312
Frédéric	I.	242
Frédéric Brack	II.	126
Frère et sœur	II.	59
Frère Jacques	I.	384
Fyancée (la) d'Abydos	I.	111
Gabriella	II.	166
Galatée	I.	245
Galérien (le)	II.	377
Gambadoro	I.	200
Garçon sans souci (le)	II.	170
Gaspard de Limbourg	II.	55
Gaston de Blondeville	II.	194
Gaston de Semur	II.	95
Génie (le) d'une femme	I.	89
Georges et Clary	I.	200
Georges, ou Un entre mille	II.	128
Géraldine	I.	103
Gerfaut	I.	64
Gertrude	I.	6
Giaour (le)	I.	112
Giesbach (le)	II.	377
Gilbert, chronique de l'Hôtel-Dieu	II.	246
Gil Blas (le) de la révolution	II.	157
Glaneur (le)	I.	363
Glenarvon	II.	26
Glorvina	II.	115
Godolphin	I.	106
Gomèz Arias	II.	339
Gonzalve de Cordoue	I.	243
Grandes routes et Chemins de traverse	I.	303
Grandeur de la vie privée	I.	250
Grangeneuve	II.	34
Grille (la) et la Petite porte	I.	80
Grisette (la)	II.	209
Guiscriff	I.	114
Gustave, ou le Mauvais sujet	I.	386
Guy-Eder	I.	78
Habit (l') de chambellan	II.	349
Han d'Islande	I.	346
Hébérard (les)	I.	48
Hector Fiéramosca	I.	31
Heidenmaner (l')	I.	234
Hélène, comtesse de Castle-Howel	I.	61
Henri	I.	159
Henri Farel	II.	41
Henri, ou l'Amitié	II.	22
Henri, ou l'Homme silencieux	I.	192
Henri Percy	I.	154
Héritière (l') corse	I.	84

	tome.	page.
Héritière (l') de Birague	I.	33
Héritière polonaise (l')	II.	63
Hermann et Émilie	II.	18
Hermite (l') de la Chaussée d'Antin	I.	367
Heureux (les) orphelins	I.	156
Hippolyte Boratynsky	I.	91
Hippolyte, comte de Douglas	I.	27
Histoire amoureuse de Pierre Lelong	I.	68
Histoire amoureuse des Gaules	I.	108
Histoire d'Adélaïde de Danmartin	II.	213
Histoire d'Adolphe et de Sylverie	II.	185
Histoire d'Agathon	II.	376
Histoire d'Aménophis	I.	249
Histoire de Charles Grandisson	II.	219
Histoire de Clarisse Harlow	II.	216
Histoire de Cléveland	II.	171
Histoire de Don Quichotte	I.	122
Histoire d'Ernestine	II	213
Histoire d'Estévanille Gonzalès	II.	243
Histoire de Gil Blas de Sentillane	II.	240
Histoire de Jonathan Wild	I.	241
Histoire de Julie de Roubigné	II.	61
Histoire de Julie Mandeville	I.	91
Histoire de la baronne de Luz	I.	187
Histoire de la comtesse de Palastro	I.	87
Histoire de la comtesse de Savoie	I.	248
Histoire de la famille Montelle	II.	153
Histoire de la sœur Inès	II.	93
Histoire de mesdemoiselles Saint-Janvier	II.	148
Histoire de miss Jenny Revel	II.	213
Histoire des quatre Espagnols	II.	102
Histoire des quatre fils Aymond	I.	88
Histoire de Rasselas	I.	365
Histoire de Tchen Tcheouli	I.	47
Histoire d'Henriette d'Angleterre	II.	17
Histoire du chevalier Desgrieux et de Manon Lescaut	II.	181
Histoire du marquis de Cressy	II.	212
Histoire d'un marin	I.	168
Histoire et roman	I.	24
Histoires cavalières	II.	225
Histoires contemporaines, par la duchesse d'Abrantès	I.	370
Homme (l') à projets	II.	170
Homme (l') du monde, par Mackensie	II.	61
Homme (l') du monde, par Ancelot	I.	8
Homme (l') sensible	II.	59
Honnête (l') homme	I.	66
Honnête (l') homme, ou le Nisis	II.	160
Honneur (l') perdu et retrouvé	I.	122
Horace, ou le Château des Ombres	II.	100
Hôtel (l') de Petau Diable	I.	136
Huit jours d'absence	II.	248
Hymne au soleil	II.	209
Illusions perdues	I.	43
Illustre (l') esclave	II.	330
Incas (les)	II.	71
Incendie (l') du monastère	I.	117
Indiana	II.	262
Inès de las Sierras	II.	137
Intimes (les)	II.	76
Ipsiboé	I.	14
Irons-nous à Paris?	II.	48
Isabelle	II.	293
Isabelle Hastings	I.	285
Isaure d'Aubigné	II.	172
Islaor	II.	258
Ismalie	I.	19
Italien (l'), ou le Confessionnal des pénitents noirs	II.	192
Iu Kiao-Li	II.	196
Jacquerie (la)	II.	89
Jacques le fataliste et son maître	I.	175
Jane Shore	II.	146
Jardinière (la) de Vincennes	II.	368
Jean	I.	384
Jean Louis	I.	33
Jean Perthus	II.	154
Jean Sbogard	II.	132
Jeanne de France	I.	273
Jérôme	II.	170
Jeune (la) Sibérienne	H.	64
Jeunes (les) femmes	I.	83
Jolie (la) fille de Perthe	II.	259
Jonathan le visionnaire	II.	252
Joseph	I.	68
Joseph Andrew	I.	238
Journal d'un déporté non jugé	I.	47
Jules	I.	62
Jules-Joseph	I.	257
Jules, ou le Frère généreux	I.	162
Julia, ou l'Amour à Naples	I.	320
Julia, ou les Souterrains du château de Mazzini	II.	191
Julia Sévéra	II.	299

	tome.	page.
Julie, ou J'ai sauvé ma rose...	II.	321
Julie, ou la Nouvelle Héloïse..	II.	231
Julien l'apostat.....	I.	239
Ladislas.....	I.	69
Lalla Rookh.....	II.	106
La Nature et l'Art.....	I.	351
Lampe de fer (la).....	II.	77
Lara.....	I.	110
La Renaudie.....	I.	81
Laocoris.....	II.	366
Latréaumont.....	II.	335
Laure de Montreville.....	I.	96
Légataire d'Ayrshire.....	I.	302
Lélia.....	II.	265
Léodgard de Walheim à la cour de Frédéric II.....	II.	269
Léonie de Montbreuse.....	I.	263
Léontine de Blondheim.....	I.	389
Les Gens comme il faut et les petites gens.....	II.	161
Lettres amoureuses de Julie à Ovide et d'Ovide à Julie....	II.	54
Lettres de Blanche, princesse d'Amalfi.....	I.	292
Lettres d'Élisabeth-Sophie de la Vallière	II.	213
Lettres de Fanny Butler à milord de Caitombridge.....	II.	211
Lettres d'Héloïse et d'Abélard.	I.	1
Lettres de lady Montague.....	II.	99
Lettres de la vallée de Montmorency.....	II.	185
Lettres de Louise à Valentine..	I.	190
Lettres de Mlle d'Aissé.....	I.	2
Lettres de Mme de Maintenon.	II.	63
Lettres de Mme de Sévigné....	II.	295
Lettres de Mme Dumoutiers à la marquise de *** sa fille.....	II.	50
Lettres de milady Katesby à Henriette Campley.....	II.	210
Lettres de milord Rivers à sir Charles Cadignan.....	II.	213
Lettres de Nanine à Sinphal...	II.	327
Lettres de Paul à sa famille...	II.	284
Lettres de Sosthène à Sophie..	II.	178
Lettres du colonel Talbert....	I.	62
Lettres d'un Chartreux.....	II.	177
Lettres d'une Péruvienne.....	I.	300
Lettres d'un Turc à Paris....	II.	178
Lettres du marquis de Roselle..	I.	219
Lettres originales de Mirabeau, écrites du donjon de Vincennes.....	II.	96
Lettres Persanes.....	II.	101
Lettres Portugaises.....	I.	3
Liaisons dangereuses (les).....	II.	3
Libelliste (le).....	II.	74
Lina.....	I.	183
Léonide, ou la Vieille de Surène.....	I.	185
Lionnel.....	II.	39
Lord impromptu (le).....	I.	120
Lord Rhutwen.....	II.	134
Lord Wiseby.....	II.	254
Lorgnon (le).....	I.	279
Lothaire et Maller.....	II.	272
Louis XV et le cardinal de Fleury.....	I.	68
Louise de Sénancourt.....	II.	340
Louise et Cécile.....	II.	303
Luciole (la).....	I.	221
Luiza Strozzi.....	II.	228
Luiz de Souza.....	I.	168
Lutin couleur de feu (le).....	II.	349
Lydie, ou les Mariages manqués.	II.	300
Lyonel Lincoln.....	II.	227
Lys dans la vallée (le).....	I.	41
Maçon (le).....	II.	76
Madame de Mably.....	II.	249
Madame de Sommerville.....	II.	263
Madame de Valnoir.....	I.	190
Madame de Varennes.....	I.	62
Madeline.....	II.	144
Mademoiselle de Clermont.....	I.	272
Mademoiselle de la Fayette....	I.	271
Mademoiselle de Liron.....	I.	165
Mademoiselle de Luynes.....	II.	268
Mademoiselle de Marignan....	II.	245
Mademoiselle de Marsan.....	II.	136
Mademoiselle de Montdidier...	I.	49
Mademoiselle de Montpensier..	II.	16
Mademoiselle de Tournon.....	II.	321
Magnétiseur (le).....	II.	308
Mahammed.....	I.	187
Malarme (madame).....	II.	65
Malheur (le) du riche et le bonheur du pauvre.....	I.	77
Malheur et poésie.....	II.	194
Malheurs (les) de l'amour.....	II.	340
Malvina.....	I.	149
Mandeville.....	I.	283
Manoël il Pucinella et l'Homme aux madones.....	II.	236
Manon la dragonne.....	I.	222
Manuscrit (le) vert.....	I.	181
Marcellina.....	II.	238

	tome.	page.
Marc Lorico	I.	186
Maréchal (le) de Ratz	I.	79
Maresca et Oscar	I.	161
Marguerite Aymond	I.	169
Marguerite Lindsay	I.	160
Maria Joubert	II.	294
Maria Menzikof et Fédor Dolgorouski	II.	20
Marie	I.	76
Marie de Bourgogne, par James	I.	356
Marie de Bourgogne, par madame Saint-Venant	II.	249
Marie de Clèves	I.	296
Marie de Courtenay	II.	303
Marie de Médicis	II.	56
Marie Nevill	II.	68
Marino Faliero	I.	338
Marpha	I.	372
Marquis (le) de Chavigny	I.	84
Martyrs (les)	I.	134
Masaniello	I.	164
Mathilde	I.	152
Mathilde au mont Carmel	II.	361
Matinées d'un dandy (les)	I.	329
Maurice Pierret	I.	314
Mauvais (les) garçons	II.	234
Mazeppa	I.	111
Mea culpa	II.	106
Méandres (les)	I.	298
Médecin (le) de campagne	I.	39
Médecin du Pecq (le)	I.	300
Mélanges de Washington Irving	I.	354
Melmoth	II.	82
Mémoires de Beaumarchais	I.	56
Mémoires de Casanova	I.	115
Mémoires de Grammont	I.	323
Mémoires de Jacques Fauvel	II.	156
Mémoires de la cour de France	II.	16
Mémoires de lady Hamilton	I.	325
Mémoires de la princesse Caroline	I.	22
Mémoires de m^elle de Valcourt	I.	10
Mémoires de madame d'Épinay	I.	222
Mémoires de madame de Staall	II.	323
Mémoires de madame Roland	II.	225
Mémoires de Silvio Pellico	II.	297
Mémoires (les) du diable	II.	314
Mémoires du comte de Comminge	II.	340
Mémoires du duc de Lauzun	II.	40
Mémoires d'un apothicaire	I.	117
Mémoires d'une jeune Grecque	II.	149
Mémoires d'un Espagnol	II.	343
Mémoires d'un Français	II.	345
Mémoires d'un homme de qualité	II.	180
Mémoires d'un jeune cavalier	I.	357
Mémoires et voyages du prince Puckler Muskau	II.	182
Mémoires pour servir à l'histoire du XVIIIe siècle	I.	187
Mémoires, souvenirs et anecdotes du comte de Ségur	II.	291
Mémoires sur Schéridan	II.	108
Mère intrigante (la)	I.	208
Mères dévouées (les)	II.	45
Mères rivales (les)	I.	266
Mes douze premières années	II.	93
Mes grands parents	II.	210
Mes prisons, mémoires de Silvio Pellico	II.	297
Meurtrier (le)	II.	43
Midi (le) en 1815	I.	237
Mille et un jours	II.	152
Mille (les) et une nuits	I.	258
Ministre de Wakefield (le)	I.	289
Miss Lovely de Macclesfield	II.	198
Missionnaire (le)	II.	112
Modèle (le) des femmes	I.	217
Mœurs administratives	II.	376
Mœurs domestiques des Américains	II.	353
Moine (le)	II.	52
Moine (le) blanc	I.	80
Mon ami Norbert	I.	316
Monastère (le)	II.	283
Monde (le) et la retraite	I.	195
Mon habit mordoré	I.	377
Mon oncle Thomas	II.	170
Monsieur Botte	II.	170
Monsieur d'Anvers	I.	342
Monsieur de l'Étincelle	II.	166
Monsieur et Madame	II.	29
Monsieur le préfet	II.	29
Monsieur Nicolas	II.	203
Montagnardes (les)	I.	48
Montagnards (les) des Alpes	I.	224
Mon voisin Raymond	I.	381
Mosaïque	II.	91
Moustache	I.	387
Moyen (le) de parvenir	I.	65
Mystères (les) d'Udolphe	II.	191
Nain (le) mystérieux	II.	276
Natalie	II.	258
Natalie de Bellozane	I.	331
Natchez (les)	I.	132
Naufrage (le)	I.	104

tome. page.
Négrier (le)..... I. 146
Néila..... II. 260
Ne touchez pas à la reine.... II. 80
Ni jamais ni toujours..... I. 384
Nœud (le) gordien..... I. 63
Notaire (le) de Chantilly..... I. 297
Notre-Dame de Paris..... I. 348
Nouveaux contes fantastiques, par J. Janin..... I. 360
Nouveaux tableaux de famille.. II. 19
Nouvel (le) Abélard..... II. 201
Nouvelles aventures de don Quichotte..... I. 29
Nouvelles contemporaines..... I. 196
Nouvelles de Cervantes..... I. 127
Nouvelles de madame de Brady. I. 85
Novice (le)..... I. 52
Novice (la) de St-Dominique... II. 117
Nuit (la) anglaise..... I. 57
Nuits (les) de Paris..... II. 203
Nuits (les) terribles..... II. 246

Obermann..... II. 292
O'Brien (les) et les O'Flaherty.. II. 119
Œuvres de Basile Naréjny..... II. 131
Œuvres de Mackensie..... II. 62
Œuvres de Rabelais..... II. 188
Œuvres du comte de Caylus... I. 119
Officier (l') de fortune..... II. 278
Oicoma..... I. 116
Olivier..... II. 163
Ollivier..... I. 121
Ondine..... II. 30
Ordre et désordre..... II. 368
Orgueil et prévention..... I. 29
Orlando furioso..... I. 10
Ormond..... I. 218
Orpheline (l') du presbytère... I. 60
Osmond..... I. 94
Oui et non..... II. 139
Ourika..... I. 201
Outre-mer..... II. 86

Paméla, ou la Vertu récompensée..... II. 214
Parasites (les)..... II. 12
Parisina..... I. 110
Paris malade..... II. 221
Parvenus (les)..... I. 247
Passions (les) du jeune Werther. I. 285
Patriarches (les)..... II. 141
Patriciens (les)..... II. 357
Paul Cliffort..... I. 95
Paul et Virginie..... II. 247

tome. page.
Pauline de Sombreuse..... II. 294
Paysan (le) parvenu..... II. 70
Paysan (le) perverti..... II. 200
Paysanne (la) pervertie..... II. 200
Peau (la) de chagrin..... I. 37
Peintre (le) de Saltzbourg..... II. 131
Pelham..... I. 97
Père Goriot (le)..... I. 39
Peregrine Pickle..... II. 305
Perfidies (les) à la mode..... II. 140
Perkin Warbec..... I. 179
Périgrinations d'une paria..... II. 333
Perroquet (le) de Walter Scott. II. 165
Persilès et Sigismonde..... I. 127
Petit (le) carillonneur..... I. 189
Petite (la) harpiste..... II. 24
Petits (les) orphelins du hameau. I. 188
Pétrarque et Laure..... I. 276
Péveril du Pic..... II. 286
Philoclès..... II. 13
Physiologie du mariage..... I. 35
Picciola..... II. 253
Pied (le) de Fanchette..... II. 200
Pierre simple..... II. 72
Pile (la) de Volta..... II. 174
Pilote (le)..... I. 226
Pionniers (les)..... I. 229
Pirate (le)..... II. 281
Pitié pour elle..... I. 153
Place (la)..... II. 33
Plik et Plok..... II. 331
Polixandre..... I. 293
Pornographe (le)..... II. 200
Port (le) de Creteil..... II. 307
Prairie (la)..... I. 229
Précaution (la)..... I. 227
Prêtre (le)..... II. 150
Priez pour elles..... I. 91
Prince (le) de Machiavel..... I. 26
Princesse (la)..... II. 122
Princesse (la) de Clèves..... II. 14
Princesse (la) de Nevers..... II. 204
Prison (la) d'Édimbourg..... II. 277
Prisonniers (les) du Caucase... II. 64
Procureur (le) impérial..... II. 94
Prosper..... II. 49
Protecteurs (les) et les protégés. I. 217
Province (la) à Paris..... II. 29
Pudeur (la) et l'Opéra..... II. 349
Puritain (le) d'Amérique..... I. 231
Puritain (le) de Seine-et-Marne. I. 93
Puritains (les) d'Écosse..... II. 274

Quatre (les) âges..... II. 176

	tome.	page.
Quatre talismans (les)	II.	138
Quentin Durward	II.	284
Raban	II.	187
Raisebilder	I.	331
Raison et sensibilité	I.	28
Raison, folie, chacun son mot	II.	48
Raoul et Valmire	II.	244
Raoul, ou l'Énéide	I.	53
Raymond	II.	74
Rebelles sous Charles V (les)	I.	17
Recherche de l'absolu (la)	I.	42
Reclus de Norwége (le)	II.	175
Recueil de lettres de Mlle Delaunay au chevalier du Ménil, etc	II.	323
Réginald	II.	358
Registre de Mademoiselle (le)	I.	51
Relation du voyage d'Espagne	I.	27
Religieuse (la)	I.	174
Renégat (le)	I.	12
Renégate (la)	I.	278
Résignée	I.	182
Revenant (le)	II.	322
Reverbères (les)	II.	350
Rêveries, par Ch. Nodier	II.	136
Riche et pauvre	II.	316
Rienzi et les Colonna	II.	229
Rivaux (les)	II.	163
Rob Roy	II.	278
Robert et Léontine	II.	14
Robert Fitzooth	I.	164
Robert le Magnifique	II.	56
Robinson Crusoé	I.	246
Roche du Diable (la)	II.	45
Rodolphe et Marie	II.	25
Rodolphe, ou A moi la fortune	II.	351
Roi des rossignols (le)	I.	221
Roi de Vérone (le)	I.	141
Roman comique (le)	II.	271
Roman de la Rose (le)	II.	55
Romans de Schiller	II.	271
Roman des romans (le)	I.	157
Romans du coin du feu	I.	253
Romans du Nord	I.	143
Romans et contes de Voltaire	II.	370
Romans et le mariage (les)	I.	236
Romans historiques du Languedoc	II.	311
Rome au siècle d'Auguste	I.	173
Rosa, ou la Fille mendiante	I.	59
Rosane	I.	277
Rosaure, ou l'Arrêt du destin	II.	24
Rouge et le noir (le)	I.	67
Rue (la) aux Ours	II.	372
Ruines du château de Dunismoyle	I.	184
Ruysch	II.	224
Sabbat (le) des sorciers	II.	348
Sablier (le)	I.	336
Saint-Clair des Iles	I.	326
Saint-Clair, ou l'Héritière de Desmond	II.	116
Sainte-Baume (la)	II.	144
Salamandre (la)	II.	333
Salle d'armes (la)	I.	197
Salon (le) de lady Betty	I.	109
Saphira	I.	377
Sathaniel	II.	312
Scudéry (mademoiselle de)	II.	291
Scènes de la vie anglaise	I.	220
Scènes de la vie espagnole	I.	320
Scènes de la vie maritime	I.	355
Scènes de mœurs au XVIIIe et au XIXe siècle	II.	346
Scènes dramatiques empruntées à la vie réelle	II.	120
Scènes du grand monde	I.	212
Scènes populaires, par Henri Monnier	II.	98
Secrétaire (le) intime	II.	266
Secret (le) d'État	I.	317
Séductions (les)	II.	46
Séjour de trois mois dans les montagnes de Rome	I.	301
Sept (les) péchés capitaux	II.	80
Serpent (le) sous l'herbe	I.	344
Séthos	II.	342
Settimia	I.	6
Séverine	I.	55
Sidonia	II.	302
Siége (le) de Calais	II.	340
Siége (le) de Corinthe	I.	112
Siége (le) de la Rochelle	I.	268
Siége (le) de Vienne	II.	164
Simon	II.	267
Simple histoire	I.	351
Sir André Wylie	I.	262
Sir Lionel d'Arquenay	II.	44
Six nouvelles de Florian	I.	244
Sœur Anne	I.	382
Sœur (la) de Miséricorde	I.	256
Sœur (la) de Sainte-Camille	I.	276
Sœur (la) du vicaire	I.	66
Soirées de Walter Scott	II.	6
Soldat (le) laboureur	I.	199
Solitaire (le)	I.	11

	tome.	page.
Sophronie	I.	62
Sorcier (le)	I.	42
Sous le froc	I.	5
Sous les tilleuls	I.	372
Souvenirs d'Antony	I.	197
Souvenirs de jeunesse de Charles Nodier	II.	135
Souvenirs (les) de Mme de Caylus	I.	119
Souvenirs d'un demi-siècle	II.	350
Souvenirs d'un sexagénaire	I.	20
Souvenirs d'une vieille femme	I.	265
Souvenirs et portraits	II.	51
Stello, ou les Diables bleus	II.	364
Sydney, comte d'Arondel	II.	375
Struensée	I.	254
Suédois (les) à Prague	II.	164
Suite des Nouvelles par madame de Montolieu	II.	105
Tableau du meilleur gouvernement possible	II.	124
Tableaux de famille	II.	17
Tarsis et Zélie	II.	51
Tartufe (le) moderne	I.	311
Tavernière (la) de la Cité	I.	135
Temple (le) de Gnide	II.	101
Templiers (les)	I.	89
Tentateur (le)	II.	11
Thadéus le ressuscité	II.	77
Théâtre de Clara Gazul	II.	89
Théodora	II.	148
Thérèse Aubert	II.	133
Thomas Morus	I.	154
Tige de myrte et Bouton de rose	I.	166
Titan	II.	220
Tom Jones	I.	239
Tour (la) de Montlhéry	II.	361
Toussaint le Mulâtre	II.	347
Tout ou rien	I.	252
Tribu (la) indienne	I.	76
Tremaine	II.	375
Trilby	II.	135
Trois (les) écueils de la femme	I.	340
Trois (les) périls de l'homme	I.	340
Trois (les) soufflets	I.	170
Troubadour (le)	II.	13
Uldaric	I.	116
Un Cœur pour deux amours	I.	362
Un Divan	II.	235
Un Enfant	I.	171
Une Fée de salon	I.	21
Une Femme malheureuse	II.	10
Une Fille naturelle	I.	163
Une Fleur au soleil	I.	153
Une Fleur à vendre	II.	11
Une Heure trop tard	I.	374
Une Maîtresse de Louis XIII	II.	252
Un Mariage sous l'empire	I.	265
Une Passion en province	I.	74
Une Pécheresse	I.	344
Une Raillerie de l'amour	I.	169
Un Secret	II.	78
Urbain Grandier	I.	78
Utopie (l') de Thomas Morus	II.	124
Vagabond (le)	II.	95
Valentine	II.	261
Valérie	I.	390
Valise (la) retrouvée	II.	243
Vallée (la) aux loups	II.	36
Vampire (le)	II.	27
Vanité	II.	322
Venezia la bella	II.	237
Vicaire (le) des Ardennes	I.	34
Vicomte (le) de Béziers	II.	213
Vie de Marianne	II.	69
Vie de mon père (la)	II.	202
Vie et aventures de Marion de Lorme	I.	308
Vie (la) et les opinions de Tristram Shandy	II.	329
Vieille (la) fille	I.	43
Vieille (la) Fronde	II.	74
Vierge (la) d'Arduène	II.	369
Vierge et martyre	II.	79
Vieux (le) baron anglais	II.	195
Vigie (la) de Koat-Ven	II.	333
Village (le) abandonné	I.	291
Village (le) de Lobenstein	II.	19
Village (le) sous les sables	I.	253
Vingt (mes) ans de folie	I.	113
Vingt-quatre heures d'une femme sensible	II.	256
Virginité	I.	167
Visionnaire (le)	II.	336
Visions (les) de Quevedo	II.	186
Vivian	I.	213
Vladislas Jagellon et Hedwige	I.	136
Voile (le)	I.	158
Voisenon	II.	370
Voisins (les) de campagne	I.	105
Volupté	II.	250
Voyage autour de ma chambre	II.	64
Voyage d'Anacharsis	I.	49
Voyage d'Anténor	II.	32
Voyage de Humphry Clinker	II.	306

	tome.	page.
Voyage de Sophie en Prusse...	I.	329
Voyage (le) du pèlerin.....	I.	103
Voyage en France et en Italie de Smollet.....	II.	306
Voyage en Hollande.....	II.	193
Voyage sentimental de Sterne..	II.	327
Voyages de Cyrus.....	II.	194
Voyages de Gulliver.....	II.	337
Voyages de Kan-Hi.....	II.	51
Voyages de Polyclète.....	II.	360
Voyageur (le) sentimental....	II.	360
Warbeck de Wolfstein.....	I.	341
Washington Levert et S crate Leblanc.....	I.	299
Waverley.....	II.	276
Wilhelm Meister..... ...	I.	286
Willibald.....	II.	322
Woodstock..... ..	II.	287
Zaïde.....	II.	14
Zeluco.....	II.	112
Zizine.....	I.	386
Zuma.....	I.	274

FIN.

CR.

SEP 2 9 1942